





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Carbagnol, épouvanté, hurla : Nous sommes « trahis » ! (Page 925.)



— Ça ne marque pas mal, déclara Eusèbe... Mais tu es sûr qu'il n'y a qu'une personne là-dedans ?

— Parfaitement.

— C'est épatant !... Décidément la confiance règne en province...

— Heureusement !

— Oui, mais... chez le notaire, ça paraissait régner aussi... Et puis, pif ! paf ! J'ai entendu les pruneaux siffler... C'est le pays.

Subitement, Eusèbe Rouillard eut un retour vers le passé. Il se dit :

— Il n'y a pas qu'en Touraine que ces avaros-là arrivent... La Bretagne, c'est loin ! et pourtant, à Kerlor, quand j'enlevais du lest de la profonde de ces pauvres naufragés, histoire de leur permettre de rellotter... on m'a tiré dessus... même que j'en ai eu trois poils de la moustache grillés... Je n'aurais jamais cru, au milieu de tous ces macchabées, qu'il surgirait un gonsier pour me déranger dans mon petit travail... Voilà ! faut jamais se monter le job... Ces turbins-là, c'est difficile jusqu'à la fin... C'est ce qui fait qu'on peut se gober quand on a mis dans le mille.

— Tiens ! murmura Carbagnol, faisons le tour de la propriété

— Allons-y, ma vieille ! répondit Eusèbe, qui recouvrait tout le sang-froid du bandit au moment de l'action.

Ils examinèrent les murs qui étaient très hauts.

— Oh ! Oh ! dit La Limace, c'est bien conditionné.

— En nous faisant la courte échelle...

— Ça sera un peu court.

— Il faut pourtant entrer.

— D'accord, mon vieux !... On entrera... Seulement, un peu de calme... Songe que nous avons affaire à une personne du sexe... Ce qui ne l'empêche pas de pouvoir nous envoyer à dame... Laisse-moi bien relnquer tout ça !

Carbagnol se tut, comprenant que, désormais, il devait obéir passivement, subissant l'ascendant que tout malfaiteur parisien exerce sur un provincial.

— Eh bien ! mon cochon ! dit La Limace, il n'y a qu'une façon propre de s'introduire là-dedans.

— Laquelle ?

Eusèbe montra une légère brèche dans le mur, à côté de la porte d'entrée.

— Par ici !

Carbagnol tressauta.

— Comme ça, sur la route !

— Qu'équ' tu veux, y a pas d'escalier de service.

— C'est égal !

— Quoi !... On ne voit pas un chat sur la route... Ça sera vite fait. .

— Tu... tu... tu crois ? bégaya Carbagnol.

— La lourde est trop bien bouclée pour que nous fassions sauter la serrure...

— Oui... mais par le jardin...

— Je te dis qu'il n'y a pas plan... Allons ! assez causé !... Ouste !... Profitons de ce que le mec des mecs a soufflé ses réverbères.

Il montra le ciel sans étoiles.

La blonde Phœbé s'était de nouveau pudiquement et frileusement cachée derrière les nuées opaques.

La bise cinglait avec une rare intensité.

Carbagnol, qui n'avait pas mangé de la journée, grelottait.

— Quoi donc ! fit Eusèbe, très narquois, tu es gelé !

L'autre bandit répliqua :

— Je claque des dents et je claque du bec.

— Tu ne t'es rien collé dans le fusil ?

— Je n'ai plus un fléchar.

— On va en trouver, mon vieux !

— Dépêchons-nous.

— Tu comprends donc que le plus court chemin d'un point à un autre, c'est la ligne droite ?

Carbagnol ne répondit pas. De ses mains violacées, il étreignit son veston élimé pour mieux se couvrir la poitrine. La Limace battit des bras comme font les cochers quand ils ont trop froid.

— Le fait est que ça pince, reconnut-il.

Carbagnol battit la semelle.

— Colle-toi là, reprit Eusèbe, d'une voix impérative.

Son complice obéit et s'adossa au mur ; mais il eut une nouvelle sensation glaciale et frissonna.

— Croise les mains pour que je puisse grimper.

Carbagnol obéit.

— Plus solidement que ça... Tu ne veux pas que je me plaque.

— Mais, quand tu auras passé, qu'est-ce que je ferai, moi ?

— Tu feras le gaffe.

— Mais puisqu'il n'y a personne sur la route...

— Il peut venir quelqu'un.

— Alors, je vais t'attendre...

— Certainement... Que veux-tu que je fasse de toi ?

— Mais si tu trouves de la résistance ?

— Quoi?... M'as-tu affirmé qu'il n'y avait qu'une femme là-dedans ?

— C'est vrai.

— Tu m'as dit que le magot se trouvait au rez-de-chaussée, à droite...

— Oui.

— Eh bien ! je fais mon affaire du reste.

— Cependant...

— J'ai ce qu'il me faut... Il n'y aurait pas de place pour nous deux.

— Oui, mais...

— Après tout, si tu tiens à permuter, entre dans la cassine, moi je me chargerai du guet.

Cette perspective ne parut pas séduire outre mesure Carbagnol, qui resta coi.

Il ne se sentait pas d'attaque, non qu'il eût peur, mais il craignait de ne pas suffisamment manier les outils d'effraction.

— Ça y est-il ? demanda Eusèbe.

— Oui.

— Allons-y !

Carbagnol joignit les mains, en croisant les doigts, à la hauteur du ventre.

La Limace mit le pied gauche dans cet étrier improvisé ; il s'enleva en étreignant l'épaule de son complice ; de la main droite il atteignit la crête du mur.

— Tiens bon ! dit-il à Carbagnol, dont les jambes flageolaient.

Celui-ci se raidit.

Eusèbe saisit le mur à deux mains ; très nerveux et très agile, il exécuta un rétablissement et ses genoux atteignirent son menton ; il allongea la main gauche pour avoir plus de prise...

Tout à coup, il poussa un cri de douleur suivi d'une kyrielle de jurons...

Carbagnol, épouvanté, hurla :

— Nous sommes « *trahyis* » !

Et il décampa sans autre forme de procès.

Carbagnol, qui aurait été très brave en dedans, fut très poltron en dehors.

Dans sa cervelle apeurée, il imagina confusément et rapidement toutes sortes de complications tendant à lui persuader que ces canailles d'honnêtes gens l'avaient attiré dans un piège.

Les plus intrépides paient leur tribut à la bestialité et à la lâcheté humaines quand le vent de la panique souffle inopinément sur eux.

Il s'enfuit avec d'autant plus de vélocité que la pente abrupte de la Tranchée facilitait sa déroute.

Il répétait avec des gestes d'aliéné :

— Nous sommes *trahyis*... Nous sommes *trahyis*...

Eusèbe Rouillard poussa un gémissement et s'affala sur le trottoir.

Le chaperon du mur, très épais, uni à la crête, s'infléchissait dans sa largeur.

Or, sur cet étroit plan incliné, des tessons de verre avaient été incrustés dans la maçonnerie.

D'en bas on ne pouvait se douter de cette défense; il fallait, comme La Limace, arriver en haut pour se rendre compte une fois de plus que les ouvrages de fortification sont d'autant plus efficaces qu'on ne les aperçoit pas tout d'abord.

Il avait mis la main sur un tronçon de bouteille parfaitement affilé.

Il y avait été avec tant de confiance que sa paume était effroyablement déchirée.

La souffrance fut telle qu'il se laissa tomber lourdement sur le sol.

La commotion fut rude; La Limace heurta de la nuque le trottoir durci et il perdit connaissance...

Bien entendu, Carbagnol poursuivait sa course et se souciait fort peu des infortunes de son copain.

Eusèbe Rouillard resta évanoui pendant plus d'une demi-heure.

Le froid hyperboréen le ranima.

Il rouvrit les yeux.

Sa main tuméfiée lui arracha une nouvelle plainte déchirante.

Sa tête endolorie par le choc lui semblait brisée.

— Oh! là là! fit-il, j'ai-t-y du malheur!

Il souffla péniblement, cherchant à se rendre compte de ce qui s'était passé.

Il ne parvenait pas à rassembler ses idées fugitives.

— Quoi? murmura-t-il, abasourdi... Qu'est-ce que je fais là?

Il réussit à s'asseoir et se prit le front à deux mains pour concentrer ses idées.

Enfin, il se souvint.

— Carbagnol! appela-t-il... Carbagnol!... j'ai un atout... aide-moi à me relever.

Mais Carbagnol était loin, attendu qu'il courait toujours.

Les yeux d'Eusèbe interrogèrent les ténèbres. Il eut plus nettement la compréhension des événements.

Il clama :

— Le salop! il s'est tiré.

Et il répéta, anéanti :

— Bon Dieu de bon Dieu! j'ai-t-y du malheur!... je me suis collé la patte sur du verre... Ah! moi qui aime tant les bouteilles!... C'est pas croyable!... Je ne voulais pas qu'il y eût de raisiné... Il y en a... et c'est le mien...

Il regarda sa main pleine de sang.

— Ah çà! voyons, reprit-il, je ne vais pas faire ma crevaïson ici...

Il s'allongea une seconde fois sur le sol gelé, la respiration haletante comme un soufflet de forge.

— J'y vois trente-six chandelles ! dit-il.

Cette syncope ne fut que de courte durée. La Limace fit appel à toute son énergie ; il se redressa et voulut se relever.

Il poussa une nouvelle plainte...

Il avait la jambe droite cassée.

— Ce coup-ci, murmura-il, c'est complet !

Et, pendant quelques minutes, il s'abandonna au désespoir le plus complet.

Mais l'instinct de la conservation lui revint ; il se traîna pendant quelques mètres, laissant des traces de sang à chaque effort.

Ce misérable, plus mort que vif, tremblait convulsivement, croyant que sa dernière heure allait sonner.

Il geignait et se lamentait de la plus effroyable façon.

Dans son affreuse détresse, il eut pourtant un remords.

— Voilà ce que c'est, murmura-t-il, que d'avoir plaqué Zéphyrine... En travaillant sans elle, j'étais sûr d'être de la revue... Déjà à Saint-Pierre-du-Regard, Mulot et moi nous avons remporté une veste... même que Mulot s'est fait ceinturer... Ici, c'est le même tonneau... Four sur toute la ligne!... Et me voilà démantibulé... Décidément, je suis d'une famille qu'a pas de veine!

Il eut une révolte contre le sort.

— Y en a pourtant qui ne sont pas si mariolles que moi et qui réussissent!... Ça doit être des intrigants!... Il ne fallait plus que ça pour me dégoûter de la société!

Il s'abîma de rechef dans sa désespérance, n'ayant même plus la force d'exhaler ses malédictions.

La Limace resta là jusqu'à quatre heures du matin.

Le grésil tombait, recouvrant les loques du misérable de ses fines dentelures.

Quelques minutes de plus et Eusèbe Rouillard allait trépasser.

LXXXVI

ATROCES SOUPÇONS.

Paul Vernier, qui s'était proposé de travailler pendant deux heures avant de répondre à l'invitation de son maître Antonin Gervais, dont nous avons reproduit l'amical billet, quitta l'atelier pour aller dire au

revoir à Mariana, au moment où il croyait qu'elle terminait sa toilette.

L'artiste secoua sa blouse, pour ne pas encore être accusé par sa femme de la tacher de plâtre et il frotta avec acharnement la semelle de ses bottines sur un paillason.

Ces précautions prises, un sourire radieux aux lèvres, il entra chez sa femme.

Elle était déjà partie.

— Depuis une demi-heure, dit Annie.

Paul, qui était si joyeux, vit s'évanouir sa gaieté.

Cette journée, qui s'annonçait pour lui heureuse, commençait par un contretemps.

Aussi pourquoi s'était-il entêté à vouloir faire le modelage d'une statue à laquelle il travaillait avec une obstination de manœuvre qui s'est fixé une tâche et qui veut la finir?

Mariana avait dû être très contrariée de ne pas le voir.

Bien que le mari eût embrassé sa femme le matin en lui souhaitant le bonjour, il tenait à lui dire au revoir.

Enfin, il s'excuserait quand il se retrouverait en présence d'elle, dans l'après-midi.

Cette petite mésaventure ne méritait pas, en somme, d'être prise au tragique.

Paul revint au travail ; mais il se rendit bientôt compte de l'inutilité de ses efforts ; il n'avait pas la tête à ce qu'il tentait.

Dans ces conditions, il était bien inutile de garder plus longtemps l'ébauchoir à la main.

Il s'entretint avec son praticien, un grand diable, carré des épaules et à la barbe touranienne, qui n'avait pas son pareil pour chanter tous les rôles de basse des opéras les plus célèbres.

Paul lui fit des recommandations précises pour la besogne en train.

Le praticien le rassura et entonna un air des *Huguenots*, pendant que Paul rentrait dans ses appartements.

Volontiers ! je vais vous dire un air...

Que nous chantions au bruit des tambours, des cymbales,

Accompagné du pif, paf, pif, des balles!...

Paul Vernier s'habilla.

A onze heures il sortait de son petit hôtel, avec l'intention d'arrêter une voiture à la plus prochaine station, quand il vit son cocher, ou celui de Mariana, qui astiquait ses harnais.

— Tiens ! se dit l'artiste, ma femme n'a donc pas pris son équipage... Ai-je encore le temps de faire atteler?...



Quelques minutes de plus et Eusèbe Rouillard allait trépasser. (Page 921.)

Il conclut négativement et préféra l'humble fiacre, qui aurait le mérite de rouler tout de suite.

Antonin Gervais, le grand sculpteur, demeurait dans le quartier Montparnasse, rue Boissonnade, où il avait un très grand atelier.

Quand Vernier habitait la rue Cassini, il pouvait souvent aller rendre visite à son maître vénéré; mais depuis la luxueuse installation rue de Chazelles, l'élève négligeait un peu Antonin Gervais, et celui-ci s'en était plaint plusieurs fois doucement, avec la philosophie des grands artistes bienveillants, qui n'attendent pas de reconnaissance de la part de ceux

qu'ils ont pris par la main pour leur faire franchir les premiers et si rudes échelons du succès.

Quand Paul Vernier voulait se rendre chez son maître, Mariana manifestait une certaine hostilité.

Elle disait :

— Vous n'avez plus besoin de lui... Mon Dieu ! j'admets que vous n'oubliez pas ce qu'il a fait pour vous... mais il ne peut vous être d'aucune utilité... Croyez-vous qu'il vous ferait participer à ses travaux grassement payés?... Il vous abandonnerait des broutilles... Et puis, réellement, il faut vous résigner à ne plus fréquenter ces milieux désordonnés... Aujourd'hui, pour réussir, un artiste doit être doublé d'un homme du monde.

Paul Vernier soupirait et ne voulait pas contrarier sa femme, mais il regrettait une fois de plus le paisible asile de la rue Cassini, avec l'Observatoire pour horizon.

Antonin Gervais ne gardait pas rancune à Paul, puisqu'il l'invitait à déjeuner.

Le mari de Mariana, oubliant le léger nuage de la matinée, était redevenu extrêmement joyeux.

Depuis qu'il était marié, son existence n'avait été qu'une suite d'enchantements.

Aujourd'hui, il savourait plus particulièrement le bonheur d'être jeune, d'avoir du talent, d'être aimé !

Et dire que tout cela ne serait pas arrivé, si, le soir où il avait dîné avec son oncle Victorien, le recteur de Kernéis, il était revenu en voiture à Brest.

L'oncle commandait déjà la carriole, quand le neveu avait déclaré qu'il préférerait rentrer à pied, pour mieux goûter l'enivrante poésie de cette nuit parfumée.

C'était en arrachant Mariana aux griffes des misérables, qui l'auraient tuée peut-être, que Paul Vernier avait conquis son inaltérable félicité.

En arrivant rue Boissonnade, il aperçut tout de suite Antonin Gervais qui soulevait un rideau d'une grande fenêtre au premier et semblait attendre.

C'était bien Paul que le maître guettait ; dès que le jeune homme descendit de voiture, Antonin Gervais lui fit un grand geste amical.

— Te voilà, galopin ! s'écria le maître paternellement en pressant les mains de son élève.

Antonin Gervais venait d'avoir soixante-dix ans ; mais l'âge n'avait affaibli aucune de ses facultés ; ses yeux étaient restés jeunes, sa main ne tremblait pas, son activité ne se démentait aucunement.

Le grand art continuait à rendre léger pour lui le fardeau des années ;

c'était un privilégié de la forte race qui tombe au champ d'honneur, sans avoir la moindre défaillance physique ou morale.

Pourtant l'enveloppe était plutôt grêle et le visage pâli ne décelait pas le foyer intérieur qui illuminait cette âme, feu sacré où l'on retrouvait les parcelles du génie des plus grands artistes disparus.

L'abord était triste et froid; les sourcils blancs embroussaillés et l'épaisse moustache tombante n'égayaient pas cette physionomie mélancolique; aussi la surprise était-elle grande et prouvait une fois de plus qu'il ne faut pas juger les gens sur la mine, quand on entendait parler Antonin Gervais et que son visage s'éclairait par le plus affable des sourires; un autre homme apparaissait.

Par coquetterie, il avait gardé l'accent de sa province berrichonne, mais un demi-siècle passé à Paris lui permettait d'émailler ses discours des locutions les plus pittoresques et lui donnait en outre le droit de bien connaître les hommes et les choses.

— Mon petit Paul! s'écria-t-il, nous ne déjeunons plus...

— Et pourquoi? demanda Vernier... Il faut que vous vous absentiez?

— Oui.

— Eh bien! cher maître, nous remettrons la partie à une autre fois.

— Alors, tu crois que je t'aurais fait quitter les steppes de la plaine Monceau et gravir le Montparnasse pour te renvoyer à jeun?

— Dame!...

— Il est arrivé un accident ici.

— Vraiment?

— Un grand malheur!

— Comment, cher maître!... Et...

— Une catastrophe.

Paul Vernier, prompt à s'émouvoir, comprit pourtant que le maître plaisantait, bien qu'Antonin Gervais eût volontairement repris son air lugubre.

— Une catastrophe! répéta Paul.

— Oui... Ma femme a fichu sa cuisinière à la porte.

Paul se rassura tout à fait.

— Il faut que tu m'emmènes au cabaret, gamin.

— Le mal n'est pas grand.

— Je l'espère.

Antonin Gervais prit le bras de son élève et ils descendirent tous deux l'escalier, le vieillard aussi agilement que le jeune homme.

Quand ils furent sur le boulevard, le maître s'écria :

— Voyons, il y a longtemps que je ne me suis livré à une folle orgie... Où vas-tu me conduire?

Paul Vernier parla d'un restaurant de l'avenue de l'Opéra.

— Non ! répondit Gervais, pour trois raisons : c'est trop loin, j'y rencontrerais des poseurs et j'ai trop faim.

— C'est que... fit Paul.

— Tu n'es pas très renseigné, hein?... Allons ! je vais te tirer d'embarras, ou du moins te demander ton avis.

— Je m'en rapporte à vous.

— As-tu un faible pour le Château-Larose ?... Je parie que tu n'en as jamais goûté de ta vie... Alors, qu'est-ce que tu es venu faire à Paris, malheureux ?

— Prendre des leçons d'un grand artiste.

— Mon petit Vernier, si tu penses ce que tu dis là, c'est gentil ; mais si ce n'est que pour flatter ma vanité, tu perds ton temps.

— Ah ! cher maître ! douteriez-vous de mon admiration pour vous ? s'écria chaleureusement Paul.

— Allons, petit, c'est bien ; mais nous ne sommes pas ensemble pour nous faire des compliments... Donc, je suis ton maître.

— Mon seul.

— Eh bien ! tu me dois l'obéissance... Je suis ton aîné d'abord et cela devrait suffire... Offre-moi du Château-Larose.

— Où cela ?

— Chez Lallée.

— A côté de la gare ?

— Bien sûr !... Tiens ! on voit la maison d'ici.

Antonin Gervais se frotta les mains.

— Il me semble, dit-il, que je vais faire une escapade de jeunesse... Je suis enchanté que tu n'aies pas refusé mon invitation.

— Pouviez-vous croire...

— On ne te voyait plus... Quand je demandais aux amis s'ils pouvaient me donner des nouvelles du petit Vernier, tout le monde avait l'air de revenir de Pontoise... Pourtant, j'avais vu ta dernière machine au Palais de l'Industrie, et je n'en étais pas trop mécontent... Je craignais que tu ne fusses disparu de la circulation.

— Excusez-moi...

— Aussi quand j'ai mis la main à la plume, je t'avoue que j'ai un peu hésité... Je me disais : il a peut-être fait fortune déjà ! Il va me remercier de mes bonnes intentions... Finalement, je me suis résigné tout de même... A table, je t'en dirai plus long.

Ils arrivaient devant le restaurant Lallée, quand Gervais aperçut un de ses collègues à l'Institut, un peintre célèbre, qui allait entrer dans la gare.

Le vieux sculpteur leva le bras ; le peintre l'aperçut.

— Tiens, dit Antonin Gervais à Paul, accorde-moi deux minutes... Monte et fais mettre le couvert... Je vais serrer la main à Charlemagne, qui m'a tout l'air de partir en voyage... Encore un à qui cela est égal que je sois officier de la Légion d'honneur et que je gagne de l'argent... Il est vrai que lui-même peut en dire autant à mon égard... Tu sais! un cabinet!...

Le sculpteur traversa allègrement la chaussée et entama une conversation avec le peintre.

Paul jeta un coup d'œil vers les deux grands artistes, qui s'entretenaient paisiblement comme deux bons bourgeois.

Il allait monter, quand une voiture arrivant de la rue de Rennes s'arrêta devant le restaurant.

Le jeune sculpteur, devinant confusément une silhouette féminine, fit quelques pas en arrière par discrétion timide et détourna la tête...

Mais ce mouvement ne fut pas assez rapide...

Les yeux de Paul furent en quelque sorte singulièrement attirés et frappés par une fugitive vision.

La robe lui rappelait une nuance familière; les lignes sveltes de la femme qui la portait ajoutaient encore au saisissement instinctif du jeune homme.

L'impression qu'il subit fut instantanée; elle n'eut que la durée d'un éclair; la femme, dont le visage disparaissait d'ailleurs sous une épaisse voilette, s'était engouffrée dans le couloir du restaurant, suivant l'homme que Paul n'avait pas même entrevu; mais le mari de Mariana ne put réprimer un frémissement nerveux.

Il fit machinalement quelques pas en avant, comme s'il lui était possible d'être encore ébloui par les chatolements ou d'entendre les froufrous de l'étoffe.

Il se passa la main sur le front pour dissiper son malaise bizarre et fut très étonné de la retirer pleine de sueur.

— Par exemple! murmura-t-il en s'efforçant de sourire; si, à l'heure présente, ma femme n'était pas au Parc-des-Princes, je jurerais que c'est elle qui vient d'entrer là!

Il eut un haussement d'épaules.

— Suis-je assez sot, tout de même!... Peut-on concevoir une chose aussi insensée?...

Il entra dans le restaurant...

Sur le palier, il vit un gant dont la couleur tranchait avec celle du tapis.

Le cœur de Paul se serra, et, promptement, comme un larron, il ramassa le gant...

D'un autre geste fou et d'une main tremblante il l'éleva à la hauteur de son visage et ses narines se dilatèrent.

De cette peau moite, inerte pourtant, Paul Vernier aspirait des émanations qui le grisaien^t subitement, mais comme s'il avait bu un subtil poison qui allait le rendre fou.

Tout à l'heure, l'acuité de son rayon visuel d'artiste lui avait révélé les souples ondulations qu'il n'avait remarquées que chez sa femme.

Maintenant, l'odeur du gant ajoutait à ce qu'il voulait prendre encore pour une hallucination ; il lui semblait qu'il respirait le troublant parfum qui s'exhalait de Mariana même.

Mais, quand il collait ardemment ses lèvres sur cet épiderme velouté, il éprouvait une autre ivresse.

Paul entendit du bruit dans l'escalier ; il glissa furtivement le gant dans sa poche.

C'était Antonin Gervais qui montait.

Le jeune homme s'appuya à la rampe pour combattre le vertige qui l'envahissait.

— Comment ! fit le maître, de sa bonne grosse voix, tu n'as pas suivi mes instructions ?... Il fallait choisir le cabinet, t'installer et examiner le menu.

Paul balbutia :

— J'ai préféré que vous fussiez là.

— Tiens ! reprit Gervais, sans remarquer la terrible émotion de son élève, entrons là, nous aurons le spectacle de la rue.

Il allait tourner le bouton d'une porte, quand un garçon se précipita :

— A côté, messieurs... Celui-ci n'est plus libre... On vient de l'occuper.

— A côté, soit, dit le vieux sculpteur... Nous jouirons de la même perspective.

On leur ouvrit le cabinet ; puis le garçon prit pardessus et chapeaux et les accrocha dans la petite antichambre qui précédait la salle à manger.

— Cet animal de Charlemagne, s'écria Antonin Gervais, me racontait des histoires étourdissantes... Il m'amusait beaucoup... Malheureusement tu m'attendais, et lui-même allait prendre le train.

Tout en parlant, le vieil artiste établissait le menu, consultant son convive pour la forme.

Paul ne répondait que par monosyllabes. D'ailleurs, Gervais, en gastronome émérite, commandait un excellent déjeuner...

Il ajoutait, avant que le garçon lui eût posé la question traditionnelle :

— Et comme vins, messieurs ?

— Château-Larose.

— Bien, monsieur.

— Il y en a encore ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Il a eu le temps de vieillir depuis que j'y ai fait honneur...

Se tournant vers Paul :

— Tu verras, mon ami, que la vieillesse est quelquefois respectable

Le garçon sortit.

Paul Vernier, encore tout tremblant, prêtait l'oreille.

C'était là, à côté, derrière cette cloison, que cette femme, qui ressemblait à Mariana, était enfermée avec son amant.

Paul eut une réflexion qui prouvait une fois de plus sa faiblesse :

— Pourquoi le maître m'a-t-il amené ici ?

Décidément, cette journée qu'il avait saluée avec tant de juvénile allégresse ne lui réservait que d'étranges déceptions.

Le matin, sa femme était partie sans qu'il eût la joie de l'embrasser ; le déjeuner n'avait pas lieu rue Boissonnade ; et voici qu'en entrant chez Lallée il ressentait pour la première fois depuis qu'il était marié, un sentiment qui lui broyait le cœur.

Il ne tarda pas à réagir pourtant contre ses soupçons atroces, et il se blâma de les avoir conçus, même si vaguement.

Il se dit :

— Cette couturière et cette gantière ne travaillent pas uniquement pour ma femme... Mes doutes étaient effroyables... Ainsi, c'est cela, la jalousie !

La porte se rouvrit, le garçon apporta le premier plat.

Dans le couloir, un collègue servait également à côté.

Paul allongea la tête, comme si, malgré la quiétude qu'il s'imposait, il s'attendait à entendre parler ses voisins.

Il perçut un faible bruit de vaisselles ; ce fut tout.

— A ton âge, on a de l'appétit, s'écria le maître ; au mien, quand on reste solide au poste, on n'en est pas dépourvu... Et puis ça creuse, les émotions.

— Lesquelles ? demanda Paul, qui faisait les plus violents efforts pour se ressaisir.

— Mais le départ de ma cuisinière !... Tu trouves que ce n'est pas un événement, toi !... Tu ne comprends pas que je vais avoir un mal énorme à dresser un nouveau cordon bleu... Cela m'horripile, vois-tu, de penser que je vais avoir un nouveau visage devant les yeux et que mes plats préférés seront ratés pendant trois semaines... Tiens ! rien que pour la question de l'assaisonnement, il me faut huit jours avant que Marie, Françoise ou Florentine cesse de me faire pousser des hurlements de terreur... Une calamité, mon cher, une véritable calamité... Bois donc !

Paul vida son verre d'un trait.

Au troisième service, Antonin Gervais poussa un soupir de contentement.

— Ah ! cela va mieux ! dit-il ; maintenant, je puis t'expliquer notre petite affaire.

Paul tressauta. Il lui avait semblé entendre un éclat de rire à côté.

Il eut un nouveau frémissement.

Cette fois, le vieux sculpteur le remarqua.

— Qu'as-tu donc, mon ami ? demanda-t-il, de sa bonne voix d'ancêtre, cessant de rire depuis qu'il s'apercevait du trouble du jeune homme.

Paul se raidit.

— Rien ! rien ! fit-il vivement.

— Ah ! bon... Alors, à la tienne.

Le maître choqua son verre contre celui de son élève, mais pendant que le vieillard savourait en connaisseur son vin de prédilection, Paul buvait à la hâte.

— Veux-tu travailler ? commença Antonin Gervais.

— Certainement, répondit Vernier.

— Tu continues à fabriquer des petites affaires pour le Crésus du Parc-Monceau... Silverstein ?

— Oui.

— Il paraît qu'il s'y connaît un peu... C'est pour cela que j'ai pensé à toi quand il a fait construire son hôtel.

— C'est un amateur éclairé.

— Et généreux ?

— Mais oui.

— C'est très bien, mon petit ; mais ces boulots-là ne peuvent pas te suffire... D'abord, les amateurs, si éclairés qu'ils soient... et si éclaireurs — passe-moi le mot : c'est la faute au Château-Larose — sont toujours un peu capricieux... Et puis, il faut subir leurs goûts ; ça ne doit pas toujours être drôle... Voyons ! avoue que tu préférerais marcher tout seul.

— C'est vrai !

Paul Vernier, ne fût-ce que par déférence, voulait écouter attentivement son maître ; en outre, si un sujet pouvait faire trêve à ses lancinantes préoccupations, ce n'était que son art ; mais en entendant son maître prononcer le nom de Silverstein, Paul avait eu une espèce d'éblouissement.

Les trois syllabes exotiques retentissaient d'une façon inaccoutumée dans son cerveau.

— Eh bien ! voilà, continua Antonin Gervais ; le boulevard de la Madeleine va cesser d'être déshonoré...



La porte se rouvrit, le garçon apporta le premier plat. (Page 935.)

— Comment ?

— Tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais vu le trou béant, ou la rampe abominable que l'édilité a laissée subsister un peu avant d'arriver à l'église.

— Ah ! oui...

— Il y a des gens qui ont monté une société pour faire une bâtisse magnifique... Ça s'appellerait l'Hôtel métropolitain, et ils veulent y ajouter un théâtre... C'est Spardeck qui m'a raconté tout ça.

— L'architecte ?

— Mon vieux copain... Nous avons été aux Beaux-Arts ensemble... Ça ne le fait pas jeune ni moi non plus.

— Vous avez l'éternelle jeunesse, maître, dit Paul.

— Oui, oui, parlons-en... Enfin, cet animal de Spardeck ne s'est-il pas mis en tête de me faire embaucher par les capitalistes qui veulent transformer la rue Basse-du-Rempart...

Le garçon entra, sans que Gervais cessât de converser ; mais Paul Vernier redevint sombre et agité.

C'est que, par la porte entr'ouverte, il venait de voir encore l'autre garçon, chargé du service du cabinet voisin, porter les plats fins, qui trahissaient un déjeuner galant.

LXXXVII

LE DÉJEUNER.

Paul n'entendait plus ce que son maître lui disait.

Et pourtant le mari de Mariana, qui éprouvait pour la première fois les tortures du doute et de la jalousie, faisait tous ses efforts pour réagir contre ses soupçons.

Il se trouvait bien misérable d'oublier en un instant tout ce qu'il devait de bonheur à sa femme.

N'était-ce pas elle qui avait rêvé pour lui la gloire et la fortune?

Est-ce que, chaque jour, elle ne poursuivait pas cette tâche avec la patience qui justifie l'adage célèbre touchant ce que femme veut?...

Où Paul avait-il la tête pour que l'entrevision d'une robe et le parfum d'un gant arrivassent à le bouleverser à ce point?

Quand il reverrait Mariana, il lui dirait la vérité; il s'accuserait de s'être montré aussi lâche; il implorerait son pardon.

Il aurait voulu quitter tout de suite le restaurant; dès qu'il aurait remis le pied dans la rue, l'affolante obsession s'évanouirait.

Que faisait-il dans cet établissement public, où certainement la grande majorité de la clientèle était honorable, mais où il y avait des cabinets particuliers qui recelaient des intrigues coupables?

C'était cet air ambiant, ces allées et venues discrètes du personnel, ces sons de voix qu'il ne percevait qu'à l'état de bourdonnement, c'était tout cela qui l'enfiévrant et lui enlevait la saine notion des faits.

Oui, il fallait qu'il partit. Il allait prétexter un rendez-vous oublié et s'enfuir.

A l'heure où il subissait d'aussi honteuses sensations, Mariana, sa chère femme adorée, l'épouse si pure, si fière, dont la réputation était inatta-

quable, déjeunait familialement au Parc-des-Princes, en compagnie de Carmen et d'Ilélène, ses petites-cousines, issues comme elle de familles qui n'ont certainement pas le monopole de l'honneur, mais où les traditions de race sont plus austères peut-être que partout ailleurs.

Antonin Gervais arrêta brusquement ses explications techniques.

— Ah ça ! voilà que ça te reprend, dit-il avec beaucoup d'inquiétude.

— Non... non... répliqua Paul... C'est une idée qui m'était venue et...

Il s'efforça de ramener le sourire sur ses lèvres, mais le vieux maître hocha la tête en soupirant.

Ce n'était pas à lui, dont le regard, d'une perspicacité aiguë, fouillait l'âme du jeune homme, que Paul ferait croire à sa tranquillité d'esprit.

D'ailleurs, Antonin Gervais connaissait admirablement son élève ; il savait depuis longtemps combien la nature foncièrement bonne et confiante de Paul laissait peu de prise à l'observation psychologique.

On lisait sur son visage comme dans un livre ouvert, mais le maître se serait bien gardé de provoquer des confidences de l'élève, d'autant plus que les camarades de Paul, qui fréquentaient l'atelier de Gervais, ne s'étaient pas gênés, à plusieurs reprises, pour s'exprimer assez librement sur le compte du transfuge.

L'apparition d'Antonin Gervais arrêta quelquefois des réflexions trop malicieuses ; cependant, le maître, avec son expérience de vieux Parisien, devinait que la belle madame Vernier était accusée par les copains de dominer son époux, au point qu'il ne comprenait pas que son intimité avec Silverstein permettait de jaser.

Tous ces jeunes gens, répandus dans le monde où l'on s'amuse, n'ignoraient rien des habitudes du banquier ; ils nommaient ses anciennes maîtresses, racontaient de petites histoires réjouissantes ; le sujet était intarissable, car Silverstein, dont les fastes relevaient de la Chronique aimable — nos pères pudibonds auraient écrit scandaleuse — marchait et respirait dans une légende dorée qui lui constituait une célébrité boulevardière.

Finalement, après des pointes blagueuses, ils regrettaient que ce brave garçon de Paul, qui avait conservé toutes leurs sympathies, s'exposât à de pareilles médisances.

Oui, Antonin Gervais savait cela ; Paul Vernier lui avait présenté Mariana, quand le jeune couple était venu s'installer à Paris, précisément à la suite d'une lettre du grand sculpteur, qui avait trouvé du travail à Paul et l'invitait à revenir.

Gervais était trop artiste, pour ne pas admirer, au point de vue de l'esthétique pure, la nouvelle épouse ; d'autre part, et malgré sa clairvoyance, le bonhomme, si affable et si simple dans la vie privée, s'était un peu laissé prendre aux grands airs aristocratiques de Mariana.

Les libres propos de ses galopins, c'est ainsi qu'il qualifiait ses élèves, malgré la barbe qu'ils avaient au menton, le firent sourire de son ingénuité, et il commença à se demander si Vernier ne s'était pas trompé de la plus affligeante façon en dénouant trop vite l'aventure romanesque qu'il avait racontée à son vieux maître.

Aussi, Gervais, en remarquant la fébrilité du jeune homme, eut le cœur serré.

Ce déjeuner manquerait de gaité, malgré le Château-Larose, qui se devait pourtant à son antique réputation.

Enfin, le père Antonin Gervais en avait trop vu de toutes les couleurs pour s'étonner d'une nouvelle union, plus ou moins bien assortie ; en somme, il ne savait rien de précis et ne demandait qu'à rester dans cette ignorance.

Il reprit donc le fil de son discours.

— Tu penses bien que j'ai envoyé coucher Spardeck, quand il est venu me proposer d'entreprendre la décoration artistique... « les navets » de l'Hôtel métropolitain et du théâtre y annexé... Je lui ai demandé s'il me croyait réduit au fourneau économique et à l'asile de nuit... Puis, c'est bête ce que je vais te dire là... J'ai pensé à toi, tout en sachant bien que tu gagnais largement ta vie.

— Je vous en suis infiniment reconnaissant, maître, répliqua Paul.

— Spardeck, naturellement, se charge de toute l'architecture ; tu n'aurais qu'à l'entendre avec lui pour tout ce qui concerne l'ornementation... Tu sais, mon vieux, qu'il y a de rudes choses à faire... Nous avons ébauché quelques lignes... et ma foi, nous voyons un portail avec des cariatides bien tapées... Les gens qui entreprennent l'affaire veulent en outre des groupes, comme à l'Opéra... Enfin, ils émettent la prétention de faire un théâtre d'une richesse folle au point de vue sculptural... Les bibelots que tu vends actuellement doivent être très gentils ; seulement, il n'y a qu'un petit nombre de privilégiés qui puissent se rendre compte de ton talent... Tandis que si tu me campes, là, en plein boulevard de la Madeleine, une œuvre où ta patte signera le moindre détail, ton affaire sera faite à tous les points de vue... Voilà, mon ami, ce que j'avais à te proposer.

Vernier balbutia quelques remerciements.

Au fond de lui-même, il restait confondu.

En toute autre occasion, il aurait sauté au cou de son vénéré maître, qui lui apportait avec un tel désintéressement la fortune et la notoriété.

Une entreprise comme celle-là, quand on n'était pas plus connu que Paul, représentait la sécurité absolue de sa carrière d'artiste. Mais, le

malheureux se sentait paralysé ; les idées s'entrechoquaient dans son cerveau et il lui semblait que sa langue ne pourrait plus tourner.

— Voyons, est-ce que ça te va ? demanda Antonin Gervais, qui avait hâte d'en finir, car l'attitude de Paul lui faisait beaucoup de peine.

— Oui, maître, répondit Vernier, d'une voix saccadée, et comme malgré lui... Je voudrais commencer ces travaux demain... Comme vous le disiez, ils sont bien faits pour tenter un artiste qui veut rester indépendant et garder toute sa dignité...

— Bien sûr !... Tu sauras d'avance où tu iras.

— Merci, maître... Je ne sais, je ne puis vous exprimer toute mon ardente reconnaissance... Seulement, vous devinez bien ce que je ressens au plus profond du cœur... Quand dois-je me mettre à la tâche ?

— Ah ! dame, mon garçon, il ne faut pas t'émanciper trop vite... Et puis, tu ne peux pas lâcher comme ça ton fermier général.

— M. Silverstein me rendra toute ma liberté... Il comprendra que mon avenir est en question, et comme, jusqu'ici, il n'a voulu que m'obliger, il sera heureux que je ne lui sois plus à charge.

Antonin Gervais eut un soubresaut.

— A charge ! répéta-t-il.

— Non, rectifia hâtivement Paul, je me suis mal exprimé... J'ai voulu dire que malgré la conscience apportée par moi dans les œuvres qu'il m'a confiées, cet homme, ce bienfaiteur s'est peut-être cru obligé de me payer plus cher que je ne le méritais...

— Allons donc !... En voilà des idées !... Silverstein est un bon garçon, c'est entendu ; mais enfin, c'est un homme d'affaires, qui sait le prix de l'argent... Je suis persuadé, moi, que tu ne lui re dois rien...

— Vous croyez ?

— Merci ! un élève d'Antonin Gervais !

— C'est vrai, maître !... Je vous fais injure en ce moment.

— Les ploutocrates sont faits pour encourager les arts... Et en fait de sculpture, nous n'en donnons pas beaucoup pour deux sous... Maintenant, je te le répète, ne brusque rien.

— Pourquoi ?

— Mais parce que la société qui se forme n'a pas encore rempli toutes les formalités légales.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas au juste... Spardeck, qui est plus que moi au courant de ces opérations, m'a dit que ça ne pouvait pas rater... Le reste regarde le notaire... Il y a un tas de paperasses à fabriquer... Tu comprends?... Compte sur trois ou quatre mois avant de prendre le collier de misère... Six mois au plus.

— Six mois !

— Seulement, tu comprends que, dans ces cas-là, il faut se préparer d'avance... Quand les dernières signatures seront échangées, les actionnaires voudront que leur palais soit édifié en un clin d'œil.

Paul Vernier ne voyait plus passer le garçon dans le couloir ; mais il entendait ouvrir la porte voisine ; des bruits de cristal choqué lui venaient aux oreilles ; à un moment, il avait cru être frappé par un éclat de rire.

Son imagination aidant, la cloison, qui séparait les deux cabinets particuliers, disparaissait.

Son supplice devenait intolérable ; le sang lui martelait les tempes ; il lui semblait qu'une symphonie étrange, où les motifs les plus pervers et les plus raffinés chantaient le vice et la honte, lui emplissait le cerveau.

Il ne respirait plus qu'avec effort.

Antonin Gervais, ne parvenant plus à se contraindre en voyant le visage de cet homme qu'il aimait refléter une telle anxiété sourde, lui tendit la main.

— Paul ! mon ami, dit le maître.

Vernier ne répondit pas à l'étreinte ; il se leva, un peu hagard.

— Ne pense qu'au travail, continuait Gervais ; il te fera oublier tous tes petits ennuis... Chacun a les siens dans la vie... A ton âge, pourtant, je te garantis que j'ignorais le moindre souci... Voyons !... Pourquoi es-tu contrarié?... Quand tu es arrivé rue Boissonnade, tu rayonnais... Aurais-tu fait une mauvaise rencontre en venant ici ?

Paul regarda son maître.

Est-ce que ces paroles de compassion signifiaient qu'Antonin Gervais était mieux renseigné que son élève ?

Est-ce que, tout à l'heure, quand le grand sculpteur s'entretenait avec son collègue de l'Institut, il avait vu la femme dans la voiture ?...

Est-ce qu'il avait reconnu cette femme ?

Non ! non ! ce serait trop affreux ! Paul Vernier réagit une dernière fois contre sa démenée.

Il s'écria :

— Je vous demande pardon, maître, de vous inquiéter... En vérité, je divague... La nouvelle que vous m'avez apprise m'a causé une très grande joie. croyez-le bien... Seulement, vous savez comme je suis impressionnable... En vous voyant si bon pour moi... en me demandant si je mérite votre paternelle sollicitude, une émotion indicible m'a étreint à la gorge... Je voulais rire et les larmes m'étouffaient...

— Paul !

— Mais c'est fini !... C'est fini !... Qu'avez-vous dû penser de moi ?

— Que tu es un brave et digne garçon, plein de cœur, plein de talent, qui mérite l'estime de tous les honnêtes gens... Et je m'y connais.

— Est-ce bizarre que l'émotion m'ait bouleversé à ce point... J'ai dû vous paraître ridicule, maître...

— Mais non, mon enfant... Je connais ta nature vibrante à l'excès... Je m'explique très bien que ta... que ta joie ne se soit pas manifestée d'une façon normale... Vois-tu, nous avons eu tort de rester sur le Château-Larose... Nous allons sabler le champagne...

— Non...

Au même instant, Paul et Gervais entendirent le bruit caractéristique d'un bouchon qui saute.

— Ils ne s'ennuient pas à côté, dit le vieil artiste.

— En effet, balbutia Vernier, luttant contre une nouvelle crispation.

— Ils ont bien raison, continua Gervais... Allons ! il nous faut arroser sérieusement ta nouvelle affaire.

Le vieillard allongea le bras vers la sonnette pour appeler le garçon.

— Non ! répéta Paul... je vous en prie...

— Tu ne veux pas...

— Il faut que je vous avoue une chose.

— Parle !

— Ce qui m'a contrarié tout à l'heure, c'est que je me suis souvenu tout à coup que je... que j'avais... cela m'était sorti de l'idée...

— Va donc !

— Un rendez-vous oublié.

— Bah !

— Si encore j'avais prévenu la personne qui m'attend...

— A ton âge, reprit Antonin Gervais, cherchant à retrouver sa bonne gaité d'ancêtre, cela ne m'est jamais arrivé.

Le malheureux Vernier crut encore voir une allusion effroyable dans ces mots inoffensifs.

— Mais, poursuivit son maître, je me trompe, je le vois à ta mine vertueuse de jeune marié... C'est un homme qui t'attendait.

— Oui, c'est...

— Tu lui diras que c'est ma faute.

— Voilà pourquoi, cher maître, vous m'avez vu préoccupé... Vous ne m'en voulez pas ?

— Pas du tout.

Paul regarda la pendule.

— Tu espères encore qu'il n'est pas trop tard ?

— Je ne sais, mais...

— Eh bien, mon petit Paul, levons le siège...

— C'est que...

— Bigre!... mais il y a pas mal de temps que nous sommes ici... deux heures passées!... J'ai dû t'en raconter des histoires, puisque l'aiguille tourne si vite.

Cette fois, Paul ne s'opposa nullement à ce que son hôte sonnât. Le garçon parut; Gervais demanda l'addition.

— De cette façon, reprit Vernier, non seulement j'ai l'espoir de rencontrer encore le personnage dont je vous parlais, mais je pourrai aller chercher ma... ma femme.

— Présente bien tous mes compliments à madame Vernier.

— Merci, maître.

— Et venez donc dîner tous les deux... que diable! madame Antonin Gervais aura bien une cuisinière.

— Comme vous êtes bon!...

— Il y a si longtemps que je n'ai vu ta femme.

De nouveau, le regard angoissé de Paul Vernier se fixa sur Gervais.

Le maître disait-il la vérité, ou cherchait-il, par un pieux mensonge, à le rassurer?

— Très longtemps, répéta le vieux sculpteur... Il ne faut pas me négliger ainsi.

— Imaginez-vous, maître, reprit Paul avec un peu plus de sang-froid, que nous avons failli venir tous les deux.

— Je l'espérais! reprit Antonin Gervais... J'ai bien invité ta femme aussi dans le petit bleu que je t'ai griffonné?

Vernier garda le silence.

— Je suis capable d'avoir oublié...

— Mais, interrompit Paul, elle avait promis d'aller déjeuner au Parc-des-Princes.

— Ah!

— Chez madame de Saint-Hyrieix.

— Oui! oui.

— Et par conséquent chez madame de Kerlor.

— Parfaitement...

— Elle est leur parente... leur petite-cousine.

— Je me souviens...

— Sans cela, vous nous auriez vus apparaître tous les deux.

— Eh bien! mon plaisir aurait été doublé... Madame Vernier aurait consenti à venir à la gargote... La femme d'un artiste ne s'effarouche pas pour si peu.

— De sorte que...

— Que nous aurions été trois à table... Madame Vernier aurait fait connaissance avec Lallée... On nous a bien traités... Nous y reviendrons.



Paul s'empara d'un couteau à la lame tranchante et à la pointe bien effilée (Page 948.)

Antonin Gervais paya et endossa son pardessus que le garçon lui tendait. Le maître et l'élève descendirent.

Instinctivement, Paul tendit l'oreille vers le mystérieux cabinet voisin ; mais ceux qui l'habitaient momentanément, ayant entendu une porte voisine s'ouvrir, ne donnèrent aucun signe d'existence.

— Mon petit, s'écria le maître, je ne te demande pas de m'accompagner, puisque tu es en retard... Au revoir... Étudie l'affaire de Spardeck et fais-moi savoir promptement si l'on peut compter sur toi.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Antonin Gervais reprit la direction du boulevard Montparnasse.

Paul Vernier ne bougeait pas, comme si ses pieds semblaient cloués sur le trottoir.

— Voyons, murmura-t-il après une minute d'indécision, c'est fini !... J'ai laissé ma folie là-haut... Prenons une voiture et allons chercher Mariana à Boulogne.

Il fit un pas vers la station de fiacres...

Puis, subissant une impulsion d'une violence inouïe, il se retourna et ses yeux se rivèrent sur la fenêtre du cabinet suspect, comme si l'insensé pourrait apercevoir quoi que ce fût.

Enfin, toujours en proie à une force irrésistible qui lui enlevait la faculté de raisonner, il revint automatiquement devant la porte de l'établissement.

Il rentra.

— Madame, dit-il à la caissière, étonné de parler avec autant de calme, j'ai oublié des papiers là-haut.

— Montez, monsieur, dit la dame en souriant gracieusement.

Paul s'engagea dans l'escalier...

Cet escalier, où, deux heures auparavant, un homme et une femme montaient rapidement pour aller se cacher dans le cabinet voisin de celui où Paul et Antonin Gervais venaient de déjeuner !

Cette femme portait une robe dont l'étoffe n'était pas inconnue à Paul...

Sur cette marche, il avait ramassé un gant, tout imprégné encore d'une odeur, d'un parfum, respirés souvent, la veille encore, peut-être...

Quelles étaient les intentions de Paul ?

Il eût été incapable de répondre à une interrogation.

Il ne savait pas !...

Il se demandait même pourquoi il se trouvait là.

Le couloir dans lequel il revenait était mal éclairé ; au fond, pourtant, le sculpteur aperçut les garçons qui prenaient leur repas, à une grande table.

Ils avaient la serviette au menton, comme le matin, pour garder leur beau plastron immaculé, lorsqu'ils procèdent au nettoyage.

Ils mangeaient assez bruyamment.

L'un d'eux parlait fort ; les autres se mirent à rire.

Paul se demanda si ce n'était pas lui qu'on bafouait, au moins indirectement.

En tout cas, ces gens ne l'avaient pas vu.

Comme un larron, il marcha sur la pointe des pieds...

LXXXVIII

LA SURPRISE.

Les garçons, dans la salle du fond, continuaient à s'entretenir bruyamment, comme des gens que le métier a astreints à une tenue de commande devant les clients, mais qui, redevenus momentanément libres, retrouvent leur éducation primitive et leur naturel un peu fruste.

L'un s'écriait, la bouche pleine :

— Je te dis, moi, que c'est le gagnant du grand steeple.

Un camarade vida son verre et heurta la table en le reposant, puis il répliqua, goguenard :

— Nous n'y sommes pas... D'ici là...

— Mon vieux, à l'arrivée, le jockey en avait plein les mains...

— N'empêche, objecta un troisième, qu'on aurait *vu voir* si Silvermith ne s'était pas arrêté net.

Dans le bourdonnement qui emplissait le cerveau de Paul Vernier, le malheureux crut entendre le nom de Silverstein. Alors on savait que le banquier était là !

Paul crut que les ténèbres qui lui obscurcissaient les yeux depuis si longtemps venaient de se dissiper.

Si, réellement, c'était Mariana qui se trouvait dans ce cabinet particulier, son complice ne pouvait être que Silverstein.

Comme il arrive toujours, dans ces circonstances navrantes, Paul se rappela brusquement une foule de détails insignifiants, auxquels il n'avait attaché aucune importance jusqu'à ce jour.

Le fait qui le frappa le plus fut le déménagement de la rue Cassini et l'installation princière rue de Chazelles, à deux pas de l'hôtel que le banquier avait fait construire au Parc-Monceau, cet hôtel que le sculpteur avait décoré.

Les participations aux affaires financières lui revinrent ensuite.

Dans sa naïveté d'honnête homme, il s'était étonné que l'on gagnât de l'argent aussi facilement, alors que, dans son rude et incessant labeur d'artiste, il se rendait compte chaque jour des difficultés qui barrent la route de la Fortune.

Avec une étonnante fidélité de mémoire, il se souvint des explications fournies par Mariana lorsque, bien timidement, il lui avait exprimé ses craintes touchant les frais considérables du nouveau train de maison.

Mariana haussait les épaules et exhibait des bijoux que Paul n'avait pas achetés.

Elle exposait ses idées et concluait à l'achat d'une voiture, se moquant de son mari qui pensait à restreindre les dépenses du ménage, alors qu'il fallait les augmenter.

Les diners chez Silverstein, les fêtes, les théâtres, tout cela ne confirmait-il pas l'écrasante accusation que Paul Vernier portait enfin contre les deux misérables ?

Et il avait été seul à ne rien voir jusqu'au moment où le hasard lui fournissait toutes les preuves.

Tout à l'heure encore, son vieux maître Antonin Gervais le regardait avec une véritable commisération.

Antonin Gervais, de la place où il conversait avec son ami Charlemagne, avait parfaitement reconnu Mariana dans la voiture.

Ainsi, le déshonneur de cette créature avait été public, avant que le mari se doutât du rôle infâme que chacun pouvait lui prêter !

Paul Vernier allait venger son honneur.

Il rentra dans le cabinet où il avait déjeuné avec Antonin Gervais. La table n'était pas desservie.

Paul s'empara d'un couteau à la lame bien tranchante et à la pointe bien effilée.

Son poignet se crispa avec une force inouïe quand il étreignit le manche.

En relevant la tête, Paul se vit dans la glace, cette glace où, parmi des arabesques, se lisaient des noms de femmes impudiquement gravés à l'aide d'une pierre précieuse.

Au-dessous de la glace, il y avait le divan...

L'ameublement du cabinet contigu était pareil sans doute...

Cependant, Paul, qui en était arrivé à un état de démence à peu près complet, frissonna en voyant son visage atrocement convulsé se refléter dans la glace.

— J'ai l'air d'un assassin ! murmura-t-il, tout secoué par un long tremblement nerveux.

Alors, dans l'esprit enfiévré de Paul, un revirement commença à se produire.

Tout le faisceau de présomptions qu'il avait rassemblé dans une lueur de clairvoyance se rompit au fur et à mesure.

Il trouvait des justifications à tout maintenant.

Il se persuadait que les gains réalisés par lui suffisaient amplement à défrayer ce luxe.

Il cherchait quel prix il avait fait payer tel travail, et il augmentait les sommes reçues, avec la meilleure foi du monde.

Il s'indignait contre lui, se traitant avec la plus cruelle sévérité pour avoir infligé mentalement à sa femme un tel outrage.

Est-ce qu'une épouse coupable aurait osé se servir d'un tel prétexte pour tromper son mari?

Est-ce que Mariana aurait dit qu'elle se rendait au Parc-des Princes?

Si perversité que soit une gueuse, elle se garderait de tels propos sacrilèges.

Il fallait que Paul Vernier eût l'âme bien corrompue pour que de tels soupçons eussent pu l'effleurer.

Et tout cela parce qu'il avait aperçu une silhouette fugitive portant une robe, dont il avait cru reconnaître l'étoffe et la nuance.

Et le gant?

Il le prit dans sa poche, et, comme au moment où il le ramassait sur le palier, il en respira l'odeur, en portant cette peau souple lentement et par soubresauts à ses narines.

Mais le parfum n'était plus aussi subtil; Paul n'éprouva plus les sensations folles qui avaient fait chanceler sa raison, comme s'il avait bu un de ces poisons indiens qui font délirer avant de tuer.

Il rejeta le gant sur la table.

— Pouah! fit-il, les gourgandines ont les mêmes fournisseurs que les honnêtes femmes... C'est immonde.

Alors, il s'aperçut qu'il n'avait pas lâché le couteau.

Il sentit avec terreur qu'il allait redevenir en proie à la démence furieuse.

Il eut un rire silencieux.

Puis, il se dit dans un dernier éclair de raison :

— Si l'on me surprenait ainsi, que supposerait-on?... Que je suis fou... fou à lier.

Il posa le couteau sur le gant; mais ses doigts crispés avaient de la peine à lâcher cette poignée.

— Allons! fit-il, d'une voix rauque, partons! Il n'est que temps... Je me sens le plus méprisable des êtres en concevant de telles monstruosités.

Il fit un pas vers la porte.

— J'éprouve un dégoût insurmontable en pensant que j'ai eu la lâcheté de croire que la drôlesse qui se vautre en ce moment, à côté, pouvait ressembler à ma femme.

Il sortit.

La discussion continuait entre les garçons du restaurant; mais elle avait changé d'objet.

Ils s'entretenaient des habituées de l'établissement, et chacun faisait connaître ses préférences aussi crûment que succinctement.

— Tout ce que tu voudras, mon vieux, dit une voix, mais elle a une bouche comme un four.

— Bien sûr, en nourrice, elle aura mangé la bouillie avec un sabre, fit un autre.

— Tandis que celle-là avec ses yeux noirs et ses yeux bleus est réellement épatante... Quoi ! nous nous y connaissons... Nous en avons assez vu !

Paul Vernier étouffa un rugissement ; quelque chose l'étranglait, et il eut le geste de quelqu'un qui voudrait se défendre contre une étreinte invisible.

Sans qu'il se fût rendu compte de ce qu'il faisait, il se trouvait dans la pièce voisine.

Il se demanda, abasourdi, s'il avait bougé.

La petite antichambre servant de vestiaire était de tous points semblable à celle qu'il venait de quitter.

Mais les vêtements accrochés au porte-manteau prouvaient que Paul n'était plus dans le cabinet où il avait déjeuné avec Antonin Gervais.

Le pardessus était quelconque ; mais le manteau...

Il lui fut impossible de regarder attentivement ; un brouillard sanglant s'étendait devant ses yeux extraordinairement dilatés.

Tête baissée, il voulut ouvrir la porte du cabinet ; elle était fermée.

Il vit le trou quadrangulaire, que le garçon de service ouvrait avec une clef spéciale, quand il était appelé.

Paul se baissa...

Il vit Silverstein...

Il vit Mariana...

Rassemblant ses forces ; ivre de honte, de jalousie et de rage, il allait enfoncer la porte, quand il se redressa, tout chancelant, portant les mains à son front.

Ce qu'il venait d'entendre l'anéantissait à un tel point qu'il n'avait plus le courage, pas même le droit, de faire œuvre de justicier.

..

Quand madame Vernier était arrivée devant la gare Saint-Lazare, elle constata avec un certain dépit qu'elle était la première au rendez-vous.

Ce n'était pas la peine qu'elle s'énervât si fort en espionnant Carmen ; Mariana avait tout le temps nécessaire.

Enfin, de ce côté, elle était amplement satisfaite.

L'agent de Piouffe, en garçon intelligent, s'était parfaitement acquitté de sa mission.

Il allait réussir d'emblée.

Dans l'après-midi, quand madame Vernier se présenterait à l'agence de la rue Taitbout, elle recueillerait tous les renseignements qu'elle voudrait.

Cela lui coûterait une certaine somme ; mais c'était là une question

secondaire, puisque le crédit ouvert par Silverstein paraissait illimité.

Les réflexions de Mariana furent interrompues par l'apparition du banquier.

Il venait de la rue d'Amsterdam ; il était à pied.

Il regarda les voitures qui stationnaient et il aperçut bientôt Mariana.

Il ouvrit la portière, tout en donnant à mi-voix un ordre au cocher qui prit la rue du Havre.

— Toutes mes excuses, ma mignonne, de vous avoir fait attendre deux minutes, commença Silverstein... C'est vraiment impardonnable de ma part.

— Une autre fois, répondit Mariana avec hauteur, je refuserai de me prêter à de semblables équipées.

— Ne soyez pas méchante.

— Votre idée est insensée... On peut nous voir.

— On ne nous verra pas.

Doucement, il la fit se rencogner dans le fond de la voiture.

— Avec votre voilette, reprit-il, je défie bien qui que ce soit de vous reconnaître,

— Tout cela ne justifie pas votre caprice.

— Que voulez-vous, ma chère amie, j'ai des choses extrêmement intéressantes à vous apprendre.

— La surprise ? fit-elle d'un ton persifleur.

— Oui, la surprise... Vous allez me dire que notre rez-de-chaussée de la rue d'Astorg vous eût semblé préférable pour ces confidences...

— Évidemment.

— Seulement, je ne sais pas comment cela se fait ; mais depuis quelque temps, vous vous montrez de plus en plus inexacte quand il s'agit de me retrouver dans cet asile que vous déclariez pourtant si coquet, lorsqu'il abritait nos naissantes amours.

— Vous l'avez rêvé.

— Alors, comme ce que j'ai à vous apprendre ne souffre aucun retard, j'ai eu recours à ce petit expédient.

— Si vous n'avez cherché qu'à piquer ma curiosité...

— J'ai réussi ?

— Je l'avoue.

Il lui prit la main et la porta galamment à ses lèvres.

— Bons amis ? demanda-t-il.

— Il le faut bien.

— Quand même ?

— Le moyen de faire autrement ?

— Toujours ?

— Cela dépend de vous.

— Alors je me rassure.

La mauvaise humeur de Mariana s'était rapidement dissipée.

Pour que Silverstein cherchât à l'intriguer, il fallait qu'il s'agit réellement de quelque chose d'exceptionnel.

Ordinairement il se montrait généreux sans la moindre préparation, sans l'ombre d'une mise en scène.

A part quelques réflexions, que madame Vernier n'entendait même pas, mais qui devaient souligner vraisemblablement l'importance du cadeau, Silverstein gardait une attitude magnifique.

Madame Vernier, toute née de Sainclair qu'elle fût, ne pouvait exiger de cet homme d'argent l'impeccable correction d'un grand seigneur, et elle daignait accepter les présents avec son sourire enchanteur.

Qu'est-ce que Silverstein allait donc lui offrir aujourd'hui?

— J'y suis, pensa-t-elle; c'est la maison de Saint-Cloud!

Un mois auparavant, alors que son amant lui assurait, pour la millièmième fois, qu'aucun sacrifice ne le ferait reculer, elle avait eu la fantaisie de lui demander un petit palais qu'elle avait remarqué à Saint-Cloud, près de la Lanterne de Diogène, un jour de désœuvrement.

— Est-il vacant? avait demandé Silverstein.

— Je n'en sais rien, avait répliqué Mariana, mais vous avez la clef d'or, qui ouvre toutes les portes.

Le lendemain, madame Vernier ne parlait plus de la magnifique résidence, et Silverstein ne semblait pas y penser davantage.

Toute insatiable que fût la descendante de la mulâtresse Aurore, elle comprenait bien parfois qu'elle ne devait pas exiger l'impossible de son protecteur.

Eh bien! à ce moment, elle se disait qu'elle avait eu tort de douter. Silverstein avait pris au sérieux un désir qu'elle taxait elle-même d'extravagant.

Il la conduisait dans cette féerique demeure.

Sans être très forte sur la topographie parisienne, madame Vernier voyait bien que la voiture prenait le chemin de Saint-Cloud.

Elle eut une oscillation de la tête et un haussement des épaules d'une suprême impertinence.

Il avait suffi que Mariana piquât la jalousie sénile de Silverstein pour qu'il dépassât les bornes de la somptuosité.

— Pauvre sot! pensait-elle, il ne se doute pas que, malgré ses meilleures intentions, je n'oublierai jamais ses injures de parvenu... Et puis, voyons! après ce royal cadeau, il sera incapable de m'éblouir... Finies, les apothéoses, mon bon... Ton règne sera terminé dans une quinzaine de jours.



Silverstein descendit de voiture le premier et aida Mariana à mettre le pied sur le trottoir (Page 955.)

Mariana redevint très gaie.

Par la pensée, elle suivait Grateloup et Carmen; elle voyait l'agent de Piouffle surprendre le secret.

Le lendemain, s'il plaisait à madame Vernier de le faire, elle pourrait se présenter devant son petit-cousin Firmin et lui dire :

— Mon ami, vous n'êtes pas l'homme le plus trompé de la France et des colonies, — en pareille matière, il ne faut décourager personne; — mais il y a à tel endroit un enfant dont le père s'appelle Robert d'Alboize et la mère Carmen de Saint-Hyrieix... C'est avec la plus profonde douleur que

je vous donne la preuve de vos infortunes conjugales, mais vous n'avez plus qu'à vous renseigner... Au revoir, Firmin, toutes mes condoléances... Vous ne méritiez peut-être pas un sort aussi lamentable, même après avoir sauvé de la ruine toute la famille de Kerlor.

Silverstein relevait sournoisement ses lourdes paupières, et, du coin de l'œil, il examinait Mariana.

— Enfin, dit-il, vous avez retrouvé toute votre gaité.

— Pourquoi voulez-vous que je m'attriste? répliqua-t-elle.

— A la bonne heure! chère enfant... le grand secret pour supporter l'existence est de la prendre comme elle vient.

— C'est la philosophie de votre pays d'Orient.

— Elle est bonne.

— Mais, en fait de pays, je suppose bien que vous ne m'emmenez pas dans votre patrie.

— Oh non!

— Où allons-nous?

— Déjeuner comme un étudiant et son étudiante.

— Où cela?

— Là-bas, au bout de Paris.

Voulant faire preuve de perspicacité, Mariana allait répliquer avec son sourire de femme qui ne s'étonne de rien :

— À Saint-Cloud, peut-être.

Mais, heureusement pour elle, Silverstein continua :

— Chez Lallée.

Madame Vernier fut un peu déconcertée, bien qu'elle ne se doutât pas encore de toute l'étendue de son affligeante méprise.

— Après tout, pensa-t-elle, c'est peut-être un restaurateur de la localité.

— Tenez! reprit Silverstein, nous y sommes.

Elle leva les yeux et vit la gare Montparnasse, cette gare où elle débarquait un beau jour avec Paul Vernier, quand tous deux rêvaient de conquérir Paris.

Elle eut une impression indéfinissable.

— Nous prenons le chemin de fer? demanda Mariana, décidément déroutée.

— Non, fit Silverstein... À moins que vous n'ayez l'intention de m'emmener en Bretagne... Tenez, là, à gauche... Vous voyez?... C'est là que nous allons nous entretenir de nos petites affaires.

Mariana eut un pincement des lèvres.

Son imagination vagabonde venait de lui causer une désillusion bien désagréable.

Elle eut un regard haineux à l'adresse de Silverstein, qu'elle avait cru capable d'une aussi fastueuse originalité.

— Et pourtant, se dit-elle, avec son indomptable vanité, s'il me remettait les titres de la propriété au dessert... Après tout, pourquoi pas?

Silverstein descendit de voiture le premier et aida Mariana à mettre le pied sur le trottoir.

Ils entrèrent dans le restaurant.

Madame Vernier simula un effroi de circonstance, qui ne cessa qu'au moment où elle entra dans le cabinet.

— Quelle folie! s'écria-t-elle d'un ton de reproche, mitigé par l'indulgence que l'on doit à un amant téméraire... M'amener ici au risque de me compromettre.

— Nous n'y reviendrons plus, répliqua Silverstein... Je vous en donne ma parole d'honneur.

Le déjeuner commença de la façon la plus cordiale.

Silverstein, très empressé, servait sa maîtresse avec des raffinements de galanterie exquise.

Bien qu'à l'ordinaire il ne fût pas très causeur, il montrait beaucoup de verve ce jour-là, et il lui arrivait par-ci par-là, au cours de la conversation, de laisser échapper quelque trait d'esprit.

Mariana, très à l'aise, abdiquait ses grands airs.

— C'est drôle ici, reconnut-elle.

Elle eut des fanfaronnades d'impudence, trouvant adorable qu'une grande dame comme elle s'amusât à ces prouesses galantes, autant que banales.

Tout en se disant que ce n'était pas un crime de s'encailler une fois par hasard, comme ses aïeules de l'ancien régime, son tempérament de fille se révélait.

Elle éprouvait une sensation inconnue qui lui faisait entrevoir des raffinements de débauche, insoupçonnés jusqu'alors.

Quelque chose d'imprécis encore, mais de très bas et de très vicieux, colorait son visage, et ses lèvres n'avaient jamais été plus pourpres. De singulières lueurs de curiosité passèrent dans ses yeux bleu sombre. Elle semblait poser cette question à son compagnon :

— Est-ce que vraiment on s'amuse dans ces conditions-là?

Elle reprit tout haut :

— Savez-vous, mon cher, que notre escapade est plus piquante que je ne le croyais?

Silverstein se mit à rire dans sa barbe assyrienne.

— Attendez la fin, répondit-il.

Madame Vernier causa à son tour avec un certain abandon.

Jamais le banquier ne l'avait vue si aimable.

Au dessert, Mariana, dont la curiosité était surexcitée au delà de toute expression, s'écria :

— J'espère maintenant que vous allez me donner le mot de l'énigme.

— Vous allez être satisfaite... Je vous demande encore quelques minutes.

Le garçon apporta le champagne.

Après avoir trempé les lèvres dans sa coupe, Silverstein devint instantanément très grave.

Mariana pâlit légèrement.

Une inquiétude subite l'envahit.

Si elle avait déjà les goûts d'une fille, elle en avait aussi l'instinct.

Elle eut peur, tout en se blâmant de trembler sans motif.

Madame Vernier, qui s'était si agréablement illusionnée pendant toute cette journée, venait pourtant de tomber juste.

Silverstein, en homme qui dédaigne la moindre circonlocution, lorsqu'il a pris un parti irrévocable, prononça :

— Ma petite Mariana, je vous sais un gré infini de votre gentillesse... Vous êtes trop intelligente pour n'avoir pas compris que je vous offrais un déjeuner d'adieux.

Madame Vernier se mordit les lèvres avec une telle force que deux gouttes de sang perlèrent.

De sa main gauche crispée elle arracha des mailles de sa dentelle.

Ses yeux étincelèrent de fureur.

Silverstein, avec un calme phénoménal, poursuivit :

— Vous n'avez pas à vous plaindre de moi... A vous seule vous m'auriez peut-être conté plus que toutes mes maîtresses réunies... Je dois ajouter que vous êtes la plus jolie et que vous auriez fini par me faire perdre la tête, si vous n'aviez été trop vite en besogne.

Elle se taisait encore, malgré toute son audace.

Il continua :

— Savez-vous ce que vous me coûte, ma mignonne ?

Enfin, madame Vernier put prononcer un mot :

— Goujat !

LXXXIX

LIQUIDATION.

Silverstein ne broncha pas plus sous l'épithète que si Mariana l'avait injurié dans une langue inconnue.

Très posément, avec des gestes méticuleux d'homme d'affaires, il tira

son portefeuille et en sortit une feuille de papier sur laquelle apparaissait une écriture des mieux moulées.

Il posa son papier sur la table, ajusta son monocle, et dit :

— Six cent mille.

Mariana, qui aurait voulu foudroyer cet homme, s'avouait pourtant qu'elle restait sans défense devant lui.

Elle se leva frémissante.

— C'est infâme ! murmura-t-elle... Vous vous conduisez comme le dernier des palefreniers.

— Ma chère enfant, poursuivit Silverstein sans s'émouvoir, nous avons débuté, il y a deux ans, par un collier de soixante mille francs.

Elle porta les mains à son col ; si cet après-midi-là, elle s'était parée des précieuses noisettes, que Paul Vernier croyait coûter cent dix francs, elle aurait arraché ce collier.

Les perles auraient été en danger de s'éparpiller, comme le jour du petit accident que nous avons relaté, mais Mariana ne se fût pas accroupie pour les retrouver.

C'eût été un magnifique pourboire en faveur du garçon qui avait servi le déjeuner fin, et qui continuait, dans la salle du fond, à discuter, avec ses honorables collègues, les charmes des habituées de la maison.

Silverstein releva la tête.

— Ma petite amie, s'écria-t-il de son ton le plus cajoleur, je suis un homme d'ordre... La réputation de prodigalité que l'on a bien voulu me faire m'a toujours flatté... Elle n'est pas trop usurpée... Mais c'est précisément parce que je veux rester généreux que je suis resté un calculateur... C'est mon métier.

— Quelle pitié !

— Avant de m'embarquer pour Cy... mettons sur le fleuve du Tendre, j'établis largement les frais de la traversée... Les voyages les plus longs ont un terme... Nous sommes arrivés.

Elle répliqua, toujours furibonde :

— Ne pouviez-vous, une fois en votre vie, essayer de vous conduire en galant homme et me signifier convenablement une rupture, que je considère comme une délivrance... oui, une délivrance, impatientement attendue !

— C'est que je tenais à bien établir la situation, à éviter tout reproche ultérieur.

— Je ne veux rien entendre.

Elle accentua encore son mouvement de retraite.

Il ne s'en émut nullement, sachant que Mariana ne partirait pas ainsi, prévoyant la question qu'elle soulèverait infailliblement tout à l'heure.

Il poursuivit :

— Voici la règle que je me suis imposée : je prends pour départ le chiffre du cadeau initial et je multiplie par dix... Vous voyez que c'est d'une simplicité élémentaire... Débutant par soixante mille francs, ce qui ne m'était jamais arrivé, je devais m'arrêter à six cent mille.

— Vous mentez effrontément, prétendit-elle ; vous n'avez jamais dépensé cela pour moi.

Il parut se départir de son impassibilité.

— Mariana, répondit-il, l'amant qui se retire peut supporter toute votre mauvaise humeur ; le comptable qui s'est borné à une scrupuleuse addition ne le doit pas.

— Plus d'un demi-million !

— Oui, ma chère, voilà ce que me doivent madame et monsieur Paul Vernier.

Si Mariana et Silverstein avaient été moins absorbés par la fameuse liquidation, ils auraient entendu un gémissement partant de l'antichambre ; mais Mariana était trop surexcitée et Silverstein trop attentionné.

— Comment ! s'écria-t-elle, vous avez l'audace de prononcer le nom de l'honnête homme que vous avez trahi !

— J'ai cette audace, madame, car pour tromper M. Vernier, j'ai compté sur votre bonne volonté.

Silverstein, par dates, procéda à la nomenclature de ses déboursés.

Il avait payé trente mille francs à Paul Vernier pour la fontaine monumentale, les cheminées, les dessus de porte et autres travaux. Un groupe avait été coté quinze mille francs ; une Diane dix mille.

A côté de ces fournitures artistiques, il lisait :

— Note du couturier : quarante mille francs... Note du bijoutier : quatre-vingt mille... Un éventail : douze mille... Tout y passait.

Le premier article était le collier du xviii^e siècle, le dernier, les six mille francs donnés la veille.

Quel que fût le nombre respectable de lignes pris par les fournisseurs, il n'égalait pas celui des versements les plus variés.

Sur ce chapitre, des détails étaient inutiles, un simple mot laconique et brutal suffisait : *Espèces*.

En homme qui lit un rapport à un conseil d'administration disposé à réclamer des explications sur certains points, Silverstein objecta que si la totalité ne s'élevait qu'à cinq cent quatre-vingt-deux mille francs, il convenait d'ajouter dix-huit mille francs portés à l'annexe.

Ce reliquat portait sur les opérations de Bourse qui s'étaient terminées par un déficit.

Silverstein ne prenait que sa commission sur les bénéfices, mais il ne

pouvait équitablement endosser des pertes, quand l'ensemble des spéculations avait été si fructueux.

On avait gagné avec les Tramways catalans, avec la Banque coréenne, le Platine, les Couchettes maritimes, etc., etc. ; mais le syndicat avait été moins heureux en spéculant sur le Paraguay et les sels gemmes de la Carinthie.

— Là, convint trivialement le banquier avec l'accent d'un familier de la colonnade, nous avons écopé.

Silverstein se croyait obligé, en énumérant chaque valeur, de fournir ses appréciations touchant l'avenir.

On eût dit un couliissier s'entretenant avec une cliente des meilleures affaires à tenter, ou de celles qui leur avaient donné le plus de satisfaction.

Il conclut :

— Par balance égale : six cent mille francs... Tenez, ma chère amie, je vous laisse ce bordereau, vous pourrez le vérifier à votre aise, quand vous aurez recouvré tout votre sang-froid... Fi ! que c'est vilain de s'emporter ainsi, pour une jolie femme.

Et changeant d'intonation :

— Vous savez, s'il y a erreur ou omission, je suis toujours prêt à rectifier.

Maintenant, c'était son mouchoir de batiste que Mariana déchirait de ses dents de jeune tigresse.

— La vérité, reprit Silverstein avec une intonation peignée, c'est qu'il faut principalement accuser la dureté des temps.

Elle répliqua, entre deux accès de fureur concentrée :

— Faites-moi grâce de vos réflexions de...

— Attendez, je m'explique... Je ne veux pas que vous vous mépreniez... Les temps sont surtout difficiles... Et ce n'est pas pour moi, Dieu de mes pères !

— Pour qui alors ?

— Pour les jolies femmes comme vous... Autrefois, ces six cent mille francs auraient duré cinq ans... Vous auriez pu satisfaire tous les caprices autorisés par votre ravissante beauté... Un lustre, ça marque toujours dans l'existence d'une jolie fille... A l'expiration de ce bail, vous eussiez été un peu assagi, et des idées d'économie seraient probablement venues... Mais aujourd'hui, avec la folie du luxe à outrance, on va trop vite... On veut avoir des bijoux plus beaux que ceux de ses parentes, surtout quand on est née avec la particule... On s'offre un équipage... On rêve toutes les splendeurs inimaginables... Et voilà.

Mariana, dont le front était empourpré, devint subitement blême.

Le grossier personnage la connaissait bien ; en effet, c'était surtout

pour éclipser Hélène et Carmen que Mariana avait vendu son honneur.

— Rappelez-vous mes observations toutes paternelles, petite, quand je me permettais de faire appel à votre raison... Vous accusiez sans doute le bonhomme Silverstein de laderie, lui qui a pourtant la prétention de faire royalement les choses... Je vous l'ai répété cent fois : « Pas trop vite ! »

— Savais-je que vous calculiez de cette façon ignominieuse ?

— On ne se déchaîne pas contre l'arithmétique, madamè... Il y a deux ans que je suis votre ami... Mettons en moyenne deux entrevues par semaine, soit deux cents en chiffres ronds, ce qui nous donne trois mille francs par entrevue... C'est ce que gagnent les prima donna en Amérique.

Elle le regarda, en proie à un nouvel affolement.

Est-ce que cet homme, qui paraissait tout savoir, n'ignorerait pas la haine de Mariana contre Carmen et Hélène ?

La mère de la comtesse de Kerlor était une chanteuse, une prima donna.

Est-ce que ce misérable, employant un Piouffle quelconque, aurait appris tout cela ?

Alors, il savait aussi que sa maîtresse avait déjà donné des gages à Belvallet, l'ancien ministre, et qu'elle n'avait plus besoin d'en donner à Pontbriant, l'élégant viveur, qui avait eu la maladresse d'éveiller la jalousie du nabab.

Silverstein, par un reste d'habitude, tapota la main de madame Vernier, et poursuivit plus patelin que jamais :

— Vous valez cela... mais, réellement, je ne puis élever mes prix... je vous ai accordé le tarif de faveur.

Mariana, finalement, resta pendant quelques secondes abasourdie.

Non, décidément, il lui était impossible de pulvériser son protecteur.

Elle n'avait plus aucune prise sur lui.

Il se conduisait comme le plus méprisable des êtres ; mais elle ne pouvait inculper sa générosité.

D'autant plus que, malgré sa rage indicible, Mariana allait être forcée de s'humilier une dernière fois, et de mendier les subsides d'adieu.

C'était bien là, d'ailleurs, où Silverstein l'attendait.

Le sourire ironique et blessant qu'elle voyait crispé ces lèvres lippues lui prouvait qu'elle allait avoir à lutter contre le dernier et plus vil des marchandages.

Cependant, il fallait bien qu'elle se résignât à un avilissement suprême.

Elle l'avait constaté la veille : la caisse du ménage était à peu près vide.

Ce n'étaient pas ses nouveaux amants qui combleraient tout de suite le déficit, puisqu'elle avait joué avec eux la comédie de l'amour désintéressé.

Le premier acte se terminait à peine ; au second, elle imposerait ses



Si vous avez besoin d'un bon conseil, vous savez, ne vous gênez pas...
je suis toujours là. (Page 966.)

conditions parfaitement équilibrées et elles ne seraient aucunement discutées; mais seulement quand l'heure serait venue de trancher ces prosaïques questions.

Or, Mariana n'avait jamais eu un aussi pressant besoin d'argent.

Les hostilités entamées contre madame de Kerlor et madame de Saint-Hyrieix nécessiteraient vraisemblablement d'importants sacrifices.

A la veille de triompher, Mariana s'irritait follement en pensant qu'un misérable obstacle était susceptible de l'arrêter.

Il fallait ensuite faire face aux dépenses courantes rue de Chazelles.

Enfin, toutes les notes des fournisseurs n'étaient pas réglées.

Est-ce que ces gens-là allaient s'abattre dans l'atelier du sculpteur avec leurs innombrables factures?

Non! malgré son manque absolu de délicatesse et de savoir-vivre, le banquier, qui avait prononcé le mot de liquidation, ne voudrait pas se dérober à ces impérieuses obligations.

De plus il ne laisserait pas sa maîtresse sans ressources, sachant bien, lui qui avait tant d'expérience, que l'on ne retrouve pas du jour au lendemain un Silverstein.

Maintenant, Mariana s'accusait avec la dernière âpreté.

C'était elle qui aurait dû congédier ce manant, le jour où il s'était permis de laisser éclater sa grossièreté.

A ce moment, pensait-elle, rien n'était plus facile que de rompre en imposant ses volontés.

Mais, la veille encore, Mariana n'avait-elle pas poussé la naïveté jusqu'à n'exiger que six mille francs?

Elle aurait demandé dix fois plus qu'elle l'aurait obtenu.

Telle était du moins sa conviction.

— Je vois, s'écria le banquier, que vous redevenez calme; j'en suis enchanté... Les scènes, c'est bon pour les vulgaires petites femmes... Vous avez de l'éducation, vous! ma chère amie... Vous êtes née de Sainclair.

Elle eut une sensation étrange et douloureuse, au moins physiquement.

Sa chair se contracta, comme si le fouet du commandeur lui cinglait rudement l'épiderme.

Dans une remembrance éperdue, Mariana oublia — pour la première fois — qu'elle était née de Sainclair.

Elle n'était qu'une esclave comme la mère de la mulâtresse Aurore; et, devant la case de bambou, au milieu de la plantation, un homme frappait cruellement le dos mis à nu de la femelle coupable d'une faute.

Les coups de lanière pleuvaient sur le corps de la métisse, qui gémissait à fendre l'âme, sans attendrir son bourreau dont le bras ne se lassait pas.

En recouvrant ses esprits, Mariana fut tellement exaspérée qu'elle eut un mouvement comme pour se jeter sur Silverstein et lui labourer le visage à coups de griffes.

Le banquier reprit :

— En somme, je vous ai lancée... j'ai commencé la réputation de Paul Vernier... A moins de la plus noire ingratitude de votre part, vous devez me garder une bonne amitié et un peu de reconnaissance.

— Ajoutez donc que je vous regretterai, siffla-t-elle.

— Je ne vais pas jusque-là, ignorant la fatuité ; mais, qui sait ?

Et le rire de Silverstein souligna ses derniers mots.

Madame Vernier, impitoyablement châtiée, avait enfin dévoré sa honte. Saturée d'outrages, aucune blessure ne pouvait plus la faire hurler.

Elle cherchait comment elle se vengerait de ces monstrueuses avanies, mais, pour le moment, elle en était réduite à l'unique consolation de rouler dans sa cervelle les projets les plus farouches.

Allons ! il fallait aborder les ultimes revendications.

— C'est fini, dit-elle.

— Fini... nous sommes quittes...

— Quittes ?

— Et bons amis.

— Oh ! quant à cela, je vous hais !... je vous hais mortellement... Vous m'accablez aujourd'hui, mais je prendrai une revanche éclatante... vous ne savez pas jusqu'où...

Il l'interrompit placidement :

— Eh bien !... je retire « bons amis ».

— J'exige, reprit Mariana impérieusement, que vous soldiez dans les vingt-quatre heures ce que je redois.

Il répliqua, très ferme :

— Vous me contraignez à vous enlever vos dernières illusions... Votre compte est liquidé.

— Vous me refuseriez...

— Vous ne voulez pas que je me répète, madame Vernier... Votre compte est fermé.

Elle resta atterrée, malgré la provision d'impudence qu'elle avait cru faire.

— Mais, balbutia-t-elle, ce serait le comble de l'infamie... Comment voulez-vous que je sorte des embarras dont vous êtes la cause ?

— On s'arrange toujours... Vous signerez des valeurs... Les commerçants parisiens ne sont pas si féroces que cela... Ils verront tout de suite que vous êtes solvable.

Silverstein sonna le garçon.

En présence de ces déclarations catégoriques, Mariana comprit qu'en s'humiliant davantage, elle n'en deviendrait que plus vile aux yeux de

cet immonde personnage, qui la roulait si délicieusement dans la fange.

Madame Vernier retrouva l'insolence de la fille, qui n'a plus aucun ménagement à garder et qui s'est convaincue de l'inutilité de la moindre récrimination.

— Cependant, fit-elle, vous daignez payer l'addition.

— Hé hé ! répliqua-t-il en fouillant dans son porte-monnaie, tous les hommes n'en font pas autant... Je vous souhaite d'éviter ces petites épreuves, ma chère Mariana, bien que vous me maudissiez... je n'ai pourtant pas de rancune, moi. .

— Votre conduite a été infecte.

Le garçon, qui avait retrouvé sa correction professionnelle, arriva portant l'assiette sur laquelle la note s'étendait majestueusement, avec sa belle vignette gravée à l'angle.

Silverstein jeta négligemment cinq louis et dit :

— C'est bon !

Mais le garçon, ne croyant pas à un pourboire si magnifique, descendit à la caisse avec l'intention de rapporter la monnaie.

— C'est égal, Mariana, dit Silverstein en se gantant, je suis fier de mon œuvre.

— Il y a de quoi !

— Vous me ferez honneur.

Il la contempla en dilettante.

— Vous êtes adorable... On dira plus d'une fois qu'il n'y a encore que Silverstein pour découvrir de pareilles étoiles... Que voulez-vous, malgré vos mines courroucées, je suis content... je suis heureux d'avoir fait quelque chose pour mes frères, qui ont comme moi le culte exquis de la femme... Il faut bien être utile à ses contemporains, dans la mesure de ses moyens.

Mariana regarda celui qui la veille encore pouvait se dire son seigneur et maître.

Elle eut une moue répulsive.

La peau squameuse de Silverstein avait des colorations suspectes à la suite du copieux déjeuner.

Les paupières en coquilles de noix retombaient lourdement et voilaient les yeux.

Il avait le geste précocement sénile et il se dégageait de toute son allure de Levantin qui n'a plus besoin de s'observer, une insupportable vulgarité.

Mariana eut un frémissement de dégoût.

C'était pour cet homme qu'elle n'avait reculé devant aucune abjection.

— Quelle honte ! dit-elle, comme si elle se parlait à soi-même.

— Mais non, mais non, riposta Silverstein, très conciliant, vous ne

devez pas avoir de regret, puisque moi-même j'estime que je n'ai pas trop mal placé mon argent.

Elle mettait son manteau; très galamment, il s'empessa de lui passer les manches.

Elle le repoussa, mais il persista à lui rendre le petit service.

— Adieu ! dit-elle.

— Adieu, chère belle... Un mot encore...

— Inutile.

— Bah ! au point où nous en sommes...

— Que voulez-vous ?

— Vous dire que je ne vous crois pas assez vindicative pour boudier contre vos intérêts.

— Plait-il ?

— Si vous avez besoin d'un bon conseil, vous savez, ne vous gênez pas... je suis toujours là.

— Un conseil ! Cela ne coûte rien à donner.

— Mais cela enrichit parfois celui qui le reçoit... Si vous avez besoin de renseignements touchant de petites spéculations, je m'efforcerai de vous les fournir et de continuer à être toujours bien inspiré.

— Grand merci.

Il poursuivit très narquois :

— Je sais pertinemment que vous êtes moins dépourvue de ressources que vous ne me l'avez laissé à entendre... Je connais un certain Pontbriant qui s'empressera de vouloir panser vos plaies.

— Ainsi, c'est la jalousie, c'est le dépit qui vous a dicté votre ignoble conduite ?

— Non... mais je me sépare de vous sans craindre que le désespoir ne vous pousse à quelque fatale sottise... J'ai la conscience en repos.

— Vous m'avez donc fait espionner ?

— Hé hé ! c'est un aveu.

— Soit !

— Par conséquent, j'ai droit aux circonstances atténuantes... Écoutez, Mariana, croyez-moi, car je parle maintenant avec un désintéressement absolu, n'est-ce pas ?... Eh bien ! ne vous fiez pas trop à mon successeur... C'est un garçon suffisamment honorable, mais qui trouverait difficilement cent mille francs chez un usurier.

— Je n'ai besoin de personne, répliqua fièrement Mariana... L'expérience que je viens de tenter me suffit.

— Tant mieux... Enfin, si, plus tard, dans quelques mois, vous vous trouviez aux prises avec des difficultés trop grandes, dame ! on verrait.

— Vous m'accorderiez un secours.

— Ça se refuse rarement.

— Vous me faites horreur !... Vous êtes un méprisable gre...

Il lui appuya la main sur les lèvres.

— Madame Vernier, dit-il, vous reprendrez vos j'imprécations quand vous serez seule... Vous voulez donc me compromettre aux yeux du garçon qui me rapporte ma monnaie.

Il fit un signe à ce garçon qui comprit et tourna les talons, ne doutant plus de sa bonne aubaine.

Silverstein arrondit le bras et l'offrit à Mariana.

Elle le toisa avec un rire insultant.

— Je n'ai plus besoin de vous, dit-elle.

— Mais si... Au moins pour remonter en voiture.

— Allez-vous-en !

— Et votre réputation, qu'en faites-vous ?

— Je vous exècre !

— Je finirai par le croire... Cela ne prouve pas que vous agiriez bien prudemment en sortant toute seule de cette maison, où nous sommes entrés tous les deux... Il faut que je vous reconduise saine et sauve à l'endroit où je vous ai prise. «

Mariana descendit sans répondre.

Silverstein passa devant elle. Le cocher qui les avait amenés les attendait, somnolant sur son siège.

Silverstein ouvrit la portière ; Mariana, comprenant qu'elle serait ridicule en soulevant de nouvelles protestations, sur le trottoir, monta dans la voiture, qui démarra lentement.

— Maintenant, dit le banquier, je vous laisse le soin de justifier aux yeux de votre mari la cessation de notre petit commerce familial... Vous avez assez d'imagination pour cela... Sachez toutefois que ma porte, sans vous être hermétiquement fermée à vous et à M. Vernier, s'ouvrira difficilement... J'ai une idée, tenez... Dites à votre mari que j'ai essayé de vous faire la cour et que votre pudeur outragée ne vous permet plus de me fréquenter.

Ces derniers sarcasmes n'obtinrent aucun succès.

Silverstein, qui se targuait de persécuter encore un peu la pauvre Mariana, en fut pour ses intentions, parfaitement indignes d'un homme bien élevé, entre parenthèse, quelle que soit la pécheresse en cause ; quoique, équitablement, on soit forcé de tenir compte du proverbe touchant ceux qui s'assemblent parce qu'ils se ressemblent.

Madame Vernier s'absorbait dans ses amères méditations. Après de continuel triomphes, elle entrait dans la phase des revers.

La période de chance était finie; il allait falloir lutter contre les conjonctures hostiles.

Pourvu que l'homme de Pionfle eût réussi, et que, tout à l'heure, Mariana obtint les résultats si chèrement payés.

L'affaire Saint-Hyrieix serait liquidée, suivant l'expression favorite de Silverstein.

Mariana, trainée dans la boue, éclabousserait Carmen; ce serait une âpre satisfaction.

Mais, pour cela, il fallait que madame Vernier continuât à usurper à son foyer conjugal la place qu'elle y occupait.

Ce n'était pas Silverstein, malgré son abominable cynisme, qui laisserait soupçonner la vérité.

Personne ne savait que cet homme avait dépensé six cent mille francs pour elle; il ne publierait pas ses petits comptes dans un journal.

Quant au prétexte à trouver pour signifier à Paul que l'on ne retournerait plus au Parc-Monceau, Mariana ne s'en préoccupait pas trop; elle allait pourtant y réfléchir.

Il s'agissait donc de redoubler d'effronterie, de ne pas glisser, du jour au lendemain, dans l'abîme où l'on ne se relève que courtisane.

Non! Mariana de Sainclair, l'épouse de Paul Vernier, relèverait audacieusement la tête, afin que les nouveaux protecteurs sur lesquels elle compterait désormais n'eussent pas le prétexte d'invoquer sa déchéance pour justifier leur parcimonie.

Elle ne voulait pas être dépréciée.

Elle ne voulait plus qu'on lui marchandât le luxe, ce luxe effréné, qui lui ferait oublier ce qui pouvait lui rester de pudeur.

La voiture s'arrêta

— Madame, dit Silverstein en saluant très correctement Mariana, permettez-moi de prendre congé de vous.

Il s'éloigna.

— Cocher, rue Taitbout, commanda madame Vernier, qui avait hâte de lire la dépêche de Grateloup.

On sait que, de ce côté encore, elle éprouva une nouvelle déception.

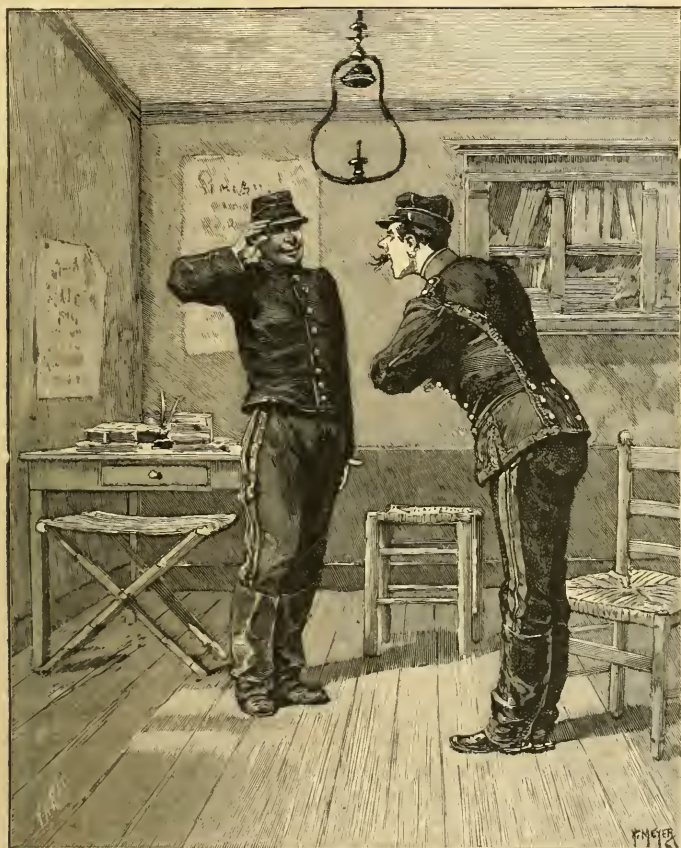
Mariana, la rage au cœur, n'avait plus qu'à rentrer chez elle.

..

Au moment où Paul Vernier allait enfoncer la porte du cabinet particulier, ces mots de Silverstein l'avaient arrêté:

« — Voilà ce que me doivent madame et monsieur Paul Vernier. »

Ces paroles affolèrent l'artiste, comme si l'on sonnait son propre glas funèbre.



Est-ce que vous avez fini de vous f... de moi, vous ! avec votre tête de pedzouille ? (Page 974.)

Il se sentit paralysé ; il crut que la maison s'écroulait sur sa tête.

Lui, l'honnête homme, le travailleur acharné, l'artiste sans reproche, il était le débiteur de Silverstein !

Pantelant, il s'accrocha au chambranle de la porte fermée pour ne pas tomber.

Il fut forcé d'entendre les atroces explications que le banquier fournissait à Mariana, de sa voix railleuse.

Paul Vernier eut un geste de stupeur.

Il lui était défendu d'êtreindre cet homme à la gorge...

Tout chancelant, comme s'il était blessé au cœur, il se traina dans le cabinet où il avait déjeuné avec Antonin Gervais.

Il s'affala sur le canapé comme une masse inerte et se livra à son horrible désespoir.

Qu'avait-il fait pour que sa vie fût ainsi brisée ?

Ses beaux rêves d'artiste, son avenir radieux, toutes ses espérances, toutes ses joies s'évanouissaient en une minute.

La misérable femme qui l'avait trahi venait de tuer tout cela.

Et c'était elle pourtant qu'il avait invoquée comme une madone de l'art ; c'était pour elle qu'il se livrait à cet incessant labeur qui fait atteindre le génie ; c'était en elle que se réunissaient toutes ses aspirations élevées.

Quelle chute !

Il lui sembla que son intelligence allait sombrer à son tour à la suite de cette effroyable commotion.

Il se prit la tête à deux mains pour conjurer la folie envahissante.

Non ! il était sous le coup d'un cauchemar comme jamais personne n'en avait subi.

Il allait se réveiller, trouver à ses côtés sa compagne fidèle ; il allait prendre dans ses bras ce corps adorable, couvrir de chaleureux baisers ses cheveux, ce front, ces lèvres, tout cet ensemble de perfections délirantes.

Ses bras battaient le vide.

Il se releva ; debout, la souffrance le tenaillerait moins ; il s'arracherait à ce sommeil délétère...

Ses yeux furent attirés par le couteau qu'il avait brandi tout à l'heure et reposé sur le gant.

— Les tuer ! les tuer tous les deux ! bégaya-t-il, secoué par l'explosion de fureur inexprimable, qui succédait à son anéantissement, pendant qu'un voile rouge obscurcissait sa vue.

Mais la violence de sa colère fut telle que le flot de sang qui déferla contre ses tempes déterminait un commencement de congestion.

Paul fut forcé de se rasseoir.

Pendant plus d'une demi-heure il resta sur ce canapé, perdant la notion des faits, n'entrevoyant plus les objets environnants que dans une brume sanglante ; il avait des soubresauts d'agonie.

La raison lui revint par fugitives lueurs ; ses idées s'entrechoquèrent moins ; il retrouva un semblant de volonté.

Il se réveillait, mais il lui semblait qu'il avait dormi dans une tombe. Silverstein et Mariana sortaient.

Le bruit de leurs pas acheva de rappeler Paul à la réalité. Il eut un mouvement pour s'élancer, mais il était déjà trop tard.

Il colla son front brûlant à la vitre.

Mariana et Silverstein remontaient en voiture.

D'un geste dément, l'artiste reprit le gant sur la table et le mit dans sa poche.

Puis il s'enfuit à son tour.

XC

DEUX SERMENTS.

Robert d'Alboize, confiné à la poudrière du Ripault, à quelques kilomètres de Tours, se livrait avec toute son ardeur de savant et toute sa conscience d'officier aux études qui devaient transformer notre artillerie et donner une nouvelle impulsion aux travaux incessants de notre défense nationale.

Ses devoirs de soldat, si absorbants qu'ils fussent, ne parvenaient pas à lui faire oublier qu'il avait une femme et un enfant.

Hélas ! légalement sa compagne portait le nom d'un autre et sa fille n'avait pas de mère, toujours d'après les fictions du code civil.

La droiture de Robert se révoltait sans cesse contre cette monstruosité.

Non seulement, il lui était défendu d'avouer son amour ; mais la malheureuse petite créature, innocente de la faute de ses parents — puisque faute il y avait — restait exposée aux plus affreuses éventualités.

Marcelle avait failli mourir sans que son père et sa mère se doutassent qu'elle fût en danger.

Le mal terrible qui s'était abattu sur elle frappait avec le même aveuglement les pauvres et les riches ; Marcelle, enfant légitime dorlotée dans un berceau de dentelles, sous le toit de ses parents régulièrement unis, n'était pas pour cela à l'abri du croup, mais pourtant, la mignonne n'avait dû son salut miraculeux qu'à l'intervention de madame de Kerlor.

Si Carmen avait eu sa fille auprès d'elle, c'eût été elle, la mère, qui eût agi.

Après cette commotion effroyable, rien ne prouvait que, sous une autre forme ou dans d'autres circonstances, Marcelle ne fût pas menacée de nouveau, et à bref délai.

Non ! l'enfant n'était pas protégée comme elle devrait l'être.

Robert, après ses énergiques protestations touchant l'existence imposée à Carmen par sa situation de femme mariée, avait toujours déclaré que Marcelle resterait en dehors de ces compromissions désolantes.

Aujourd'hui, Robert, qui n'était pourtant plus sous le coup de la surexcitation indescriptible éprouvée en revenant de Paris, tout de suite après la

maladie de sa fille. Robert, en possession de tout son sang-froid, se jurait de trancher la situation.

C'était résolu ; il ne s'agissait plus que de régler les voies et moyens propices ; mais le capitaine ne reculerait plus.

Aux considérations de famille que madame de Saint-Hyrieix balbutierait peut-être encore, il répondrait inébranlable que, s'il avait promis à Carmen de ne pas accabler la vieillesse de la douairière, il ne connaissait plus qu'une mère, à l'heure présente, celle de Marcelle.

Carmen céderait.

Certes, il souffrait pour elle en pensant aux inévitables déchirements qui se produiraient lorsqu'elle abandonnerait son foyer et les siens ; mais Robert saurait, à force d'amour, panser des blessures que le temps guérirait.

En rentrant à Tours, il avait écrit une lettre effroyablement exaltée à Carmen, la mettant en demeure de choisir sur-le-champ entre lui et Saint-Hyrieix, entre sa famille et Marcelle. D'Alboize avait été incapable de raisonner en se rappelant tumultueusement dans son esprit enlêvé la sinistre vision d'une catastrophe.

Il lui semblait que toute la responsabilité de ces faits lui incombait ; que c'était à lui de rester inflexible quand il avait exigé que Carmen vint partager sa vie.

En ayant la faiblesse d'abandonner ses justes revendications, il était la cause de tout ce qui s'était produit.

Aussi ne voulait-il plus s'exposer à ces affolantes épreuves ; il voulait sa maîtresse ; il voulait sa fille.

La réponse de madame de Saint-Hyrieix ne calma pas l'amant.

Carmen, éperdue, écrivit qu'elle se sentait incapable de prendre un parti.

Si Robert tenait à l'affoler, il n'avait qu'à continuer à lui adresser ces épîtres qui la bouleversaient au plus profond de l'âme.

Robert s'apaisa.

Il comprit une fois de plus qu'il infligeait d'inutiles tortures à la malheureuse.

Il ne fallait pas qu'il la laissât chercher une solution. C'était à lui d'exprimer sa volonté, et cela simplement, sans phrases enflammées qui ne prouvent rien, en mettant Carmen dans l'impossibilité de le contredire.

Il répondit.

Sans qu'il s'en rendit compte, car il avait cru éviter toute violence de style, sa nouvelle lettre fut encore plus ardente que la précédente.

Avec une logique implacable, il démontrait à Carmen que plus elle attendrait, plus le sacrifice serait douloureux pour elle et pour lui ; or, il était fatal.

Madame de Saint-Hyrieix répliqua avec une profonde amertume.

Tout ce qui se passait la laissait sans force et sans volonté.

Cependant, à force de prier, le ciel l'avait inspirée.

Elle ne renouerait pas avec son amant ; elle ne serait ni à Firmin, ni à Robert.

Celui-ci avait tort de lui reprocher avec tant d'âpreté de méconnaître ses devoirs de mère.

Désormais, elle ne vivrait plus que pour Marcelle.

A son tour, Carmen défiait Robert, dans son équité, de ne pas l'approuver.

La maladie de l'enfant avait été un avertissement salutaire ; elle plaignait M. d'Alboize s'il ne l'avait pas compris.

Carmen avait deux fautes à expier : la première d'avoir épousé un homme qu'elle n'aimait pas ; la deuxième de n'avoir pas su résister à l'amour coupable de Robert.

Eh bien ! elle expierait dignement ses faiblesses en n'étant plus ni épouse, ni amante.

Elle se contenterait d'être mère, certaine de n'encourir désormais aucun reproche, de ne mériter aucun blâme, de n'éprouver aucun remords.

Et Robert ne méconnaîtrait pas l'abnégation de Carmen, car elle l'aimait plus que jamais.

Elle voulait le lui répéter au moment où elle entendait lui donner une leçon d'héroïsme.

D'Alboize fut atterré en lisant cette lettre.

Puis, sa nature impétueuse reprit le dessus ; il eut une crise de colère, de jalousie, de désespoir.

De ses ongles il se labourait la poitrine, à l'endroit du cœur. Furieusement, il conçut mille projets insensés.

Quand ses transports diminuèrent d'acuité et qu'il se sentit moins en proie à la démence, il relut cette lettre.

La violence fit place au chagrin. Il murmura, dans un élan de loyauté :

— Je ne peux pas l'accuser.

Il pesa chaque ligne, chaque mot...

Carmen souffrait plus que lui, peut-être.

Il prit le portrait de sa bien-aimée et celui de Marcelle ; il les couvrit de baisers passionnés et fut incapable, malgré la trempe énergique de son caractère, de retenir ses larmes.

— Ah ! répéta-t-il, comme aux heures des angoisses les plus poignantes, pourquoi ne l'ai-je plus retrouvée libre ?... Notre félicité serait aussi grande aujourd'hui que notre torture est affreuse... Pauvre Carmen ! Pauvre Marcelle !

Un coup discret frappé à la porte de sa chambre le fit tressaillir.

On venait le chercher sans doute pour son service.

Le capitaine d'Alboize devait maîtriser son émotion et ne penser qu'à ses devoirs de soldat.

Cependant, il murmura :

— Je ne puis vivre sans elle... Malgré son stoïcisme, elle continuera à souffrir le martyre... C'est moi qui ai brisé sa vie... Carmen est trop généreuse pour me le reprocher... Mais c'est moi qui suis seul coupable... Que faire?... Il est impossible que cette situation soit sans issue... Je ne veux pas désespérer... Je retrouverai ma femme, je retrouverai ma fille... Je reprendrai mon bien.

Robert d'Alboize ouvrit.

La figure enjouée de son ordonnance apparut.

— Ah! c'est toi, Brisquet, dit Robert.

— Oui, mon capitaine, je viens me mettre à vos ordres.

En voyant cette face épanouie, d'Alboize se dérida un peu.

Brisquet, très respectueux et très prévenant, ne pouvait s'empêcher de garder aux lèvres son sourire de gars bien planté, content d'être au monde, trouvant toujours que tout y était pour le mieux et ne perdant jamais sa belle humeur.

Avant que le capitaine l'eût attaché à sa personne, la gaiété naturelle de Brisquet exaspérait certains sous-officiers grincheux, qui s'imaginent que la discipline ne va pas sans air renfrogné et sans jurons.

Que de fois le soldat avait été apostrophé en ces termes :

— Est-ce que vous avez fini de vous f... de moi, vous! avec votre tête de pedzouille?

Brisquet répliquait avec tant d'à-propos, qu'on ne pouvait le punir.

Au pis-aller, il en était quitte pour de la consigne.

Depuis qu'il était au service du capitaine, les brigadiers ou les maréchaux-des-logis grognons avaient dû chercher d'autres victimes.

Brisquet continuait à bien rire, car il riait le dernier.

Il était paysan; il ne s'en défendait nullement: il avait vu le jour à Épinay-sur-Seine.

Mais il serait bon, à notre époque où l'on se pique d'exactitude, de ne plus rééditer les plaisanteries banales ayant trait aux bons villageois et qui ont suffi à des écrivains pour caractériser les types suburbains.

Les « jarnigué! » les « morgnienne! » et autres expressions classiques ne sont plus acceptées que dans Molière.

Brisquet, tout rural qu'il fût, ne manquait ni de bon sens, ni d'entrain amusant.

Il ne manquait surtout pas de cœur; un signe de son capitaine l'eût envoyé à la mort, sans que sa figure rubiconde décelât la moindre appréhension.

— Voyons, qu'avons-nous à faire aujourd'hui ? demanda Robert, cherchant à bannir pour quelques instants ses préoccupations lancinantes.

Brisquet répondit qu'il avait principalement à astiquer les bontons de l'uniforme de petite tenue de son officier et à réclamer au maître armurier un revolver en réparation ; puis il entra dans d'autres menus détails.

— Ça va bien, répondit distraitemment d'Alboize.

Brisquet reprit :

— Ah ! c'est que je tiens à ce que tout soit aligné quand je quitterai le service de mon capitaine.

— C'est vrai ! fit Robert avec une certaine contrariété, tu vas bientôt partir.

— On est de la classe, mon capitaine !

— Et tu t'en réjouis.

— Ma foi, oui.

— Tu n'as pourtant pas été malheureux sous les drapeaux.

— Aussi je ne me plains pas... En commençant ça n'allait pas tout seul, mais depuis que vous m'avez pris, personne n'a eu plus de bon temps que moi dans le régiment.

— Et tu t'en vas tout de même.

— Je n'ai pas la vocation pour devenir maréchal de France... Et puis il n'y en a plus...

— Que vas-tu faire ?

— Retourner à Épinay.

— Tu reprendras ton métier de cultivateur.

— Avec honneur et gloire, mon capitaine.

— C'est dur pourtant.

— Quand on n'est pas habitué... Mais moi, ça me connaît... Ah ! mon capitaine ! vous ne sauriez croire avec quel plaisir je retrouverai mes carottes, mes choux et mes asperges.

Et Brisquet, en solide gaillard, eut les yeux brillants du travailleur attaché à la glèbe, qui aime sa terre et qui compte bien en posséder quelques lopins.

D'Alboize hocha la tête en pensant à la sagesse de ce soldat qui bornait ainsi ses ambitions.

— Ah ! dame, reprit l'ordonnance, on n'est pas paresseux chez nous... On tape dans le tas... Si l'agriculture manque de bras, la culture dans nos pays réclame tous ceux qui sont valides... C'est toujours le champ d'honneur, mon capitaine.

— Certainement, mon ami.

— Ça me fera de la peine de ne plus être avec vous.

— Bah ! tu m'auras vite oublié.

— Je vous assure bien que non.

— Tu as une famille.

— Et nombreuse encore.

— Moi je suis seul, prononça Robert avec un gros soupir, dont Brisquet ne pouvait soupçonner l'amère éloquence, car il poursnivit :

— Papa, maman, les franjins, les franjines, les oncles, les tantes, les cousins, les cousines, tout le bataclan, quoi!... Nous sommes trente-quatre quand on se met à table les jours de grande cérémonie... Il en vient de tous les côtés... de Villetaneuse, de Soisy, d'Andilly, de Montmorency, de Saint-Leu... Ça n'en finit plus... Les Brisquet descendent de la mère Gigogne... C'est une noblesse comme une autre.

Et les yeux du brave garçon roulèrent plaisamment en revoyant déjà par la pensée tous les parents qui allaient l'embrasser à son retour.

— Je préférerais te garder, fit le capitaine, mais je suis heureux de te voir si content de rentrer dans tes foyers.

— Vous êtes trop bon, mon capitaine... On verra que je n'ai pas maigri à la caserne.

Brisquet était superbe de santé. Le métier militaire lui avait enlevé la gaucherie timide de ses pareils ; le maniement des lourdes pièces d'artillerie et l'équitation avaient développé ses muscles.

Il resplendissait de jeunesse et de force.

— Mon capitaine, reprit-il, après une légère hésitation, comme s'il craignait de se montrer trop bavard, il y a une raison surtout qui me fait rentrer dans mes foyers.

— Et laquelle?

— C'est que... je vais essayer par moi-même de me fabriquer une famille.

— Ah ! dit Robert avec un sourire navré, tu vas te marier.

— Je l'espère.

— Tu épouseras une fille d'Épinay.

— Non... Augustine est de Montmagny... Oh ! ce n'est pas loin... Elles sont gentilles, vous savez, mon capitaine, les petites femmes de ce patelin-là... La mienne habite le quartier des Fancilles...

Il s'interrompt :

— Que je suis bête!... Je vous raconte des histoires qui ne peuvent pas vous intéresser.

Robert était redevenu pensif.

Ainsi, Brisquet, son soldat, pouvait se marier, lui.

Il aurait une femme, des enfants...

Le brave garçon ne se doutait pas que le capitaine aurait voulu troquer son sort contre celui du canonnier de deuxième classe.

L'officier aurait même ajouté sans regret la fortune arrivée trop tard,



Les femmes, mon capitaine, ça se console toujours plus vite que les hommes... (Page 978.)

puisque Robert d'Alboize. qui n'avait pas voulu, quand il était officier pauvre, troubler le cœur de Carmen de Kerlor, la retrouvait mariée, au moment où il pouvait parler.

Lui aussi, Robert, l'aurait épousée sans dot !

Firmin de Saint-Hyrieix n'eût pas eu le monopole du désintéressement.

L'officier eut un geste brusque pour chasser ses pensées attristantes.

— Voyons, reprit-il, tu t'arrêtes en si bon chemin, Brisquet ?

L'ordonnance bredouilla.

— Je craignais de... Un simple soldat... C'est seulement parce que mon capitaine... Mais enfin... Bref...

— Conte-moi ton histoire.

— Elle est finie.

— Je vois que tu mens.

— Oh ! mon capitaine !... Eh bien ! voilà, il y a eu du tirage, il y en a encore... c'est un peu vrai... On voulait que j'en épouse une autre.

— Tu es ton maître.

— Oui, mais les parents tenaient à ce que je prenne Eulalie... C'est une petite-cousine de Saint-Gratien...

— Et tu ne l'aimais pas.

— Oh si !...

— Eh bien, alors?... Tu es pourtant un honnête garçon... Est-ce que mademoiselle Augustine est plus riche ?

— Non... Il s'en faut de beaucoup.

— Alors ?..

— Eulalie m'aimait bien aussi.

— Je continue à ne pas m'expliquer....

— Voilà, mon capitaine, Eulalie aime tout le monde...

— Ah !

— En ce qui me concerne, je ne m'en suis pas plaint, le jour où j'ai vu qu'elle était gentille avec moi... Seulement, j'ai pas mal de camarades qui ne se sont pas plaints non plus... Je ne sais pas si je me fais suffisamment comprendre... Sauf votre respect, mon capitaine, j'ajouterai que ma cousine vit au milieu de plants d'artichants... Et dame ! eux aussi, quelquefois, ils ont le cœur tendre.

— Donc elle se consolera facilement en voyant que tu lui en préfères une autre.

— Les femmes, mon capitaine, ça se console toujours plus vite que les hommes... Ça paraît avoir plus de chagrin sur le moment, mais...

D'Alboize s'était levé subitement ; il arpentait nerveusement sa chambre ; il s'irritait contre lui-même.

— Avec tout ça, poursuivait le soldat, je ne suis pas sûr de mon affaire, en ce qui concerne Augustine... Elle n'a pourtant plus que sa grand-mère... Et naturellement, la vieille ne peut pas s'opposer au conjungo... Mais la petite craint de lui faire de la peine... Ça me saigne, moi, de voir que la mère Chigneux ne m'a pas à la bonne... Cependant, ce n'est pas elle que je veux épouser, c'est Augustine.

Brisquet, d'allure si placide, se monta tout à coup.

— Il n'y a pas de bon Dieu ! s'écria-t-il, je l'aurai !

Robert d'Alboize s'arrêta et regarda son soldat.

— Tu crois, dit-il?

— Voyons, mon capitaine... Nous nous aimons... Est-ce que ce n'est pas le principal?

— Oni... fit Robert, hochant la tête.

— La vieille veut la marier au père Durenaud, parce qu'elle croit qu'il a plus d'écus que moi... Comprenez-vous ça, mon capitaine?... Donner Augustine, qui est douce, gentille, mignonne, à un vieux rabougri, qui a peut-être été brosseur de Mathusalem... Est-ce que ça ne fait pas enrager?

D'Alboize répliqua :

— Tu promise se laisserait donc sacrifier?

— Je ne crois pas... mais est-ce qu'on sait jamais?... Aussi, une fois rentré, je ne perdrai pas mon temps... S'il le faut, je l'enlèverai, la petite... Elle se débattrra un peu... pas trop... Alors, on verra voir après si la mère Chigneux et le père Durenaud essayeront de me reprendre ma connaissance.

Le talon du capitaine frappa le parquet.

Le soldat s'interrompit, devinant qu'il se passait quelque chose d'anormal dans l'esprit de son chef.

— J'ai trop jacassé, pensa Brisquet.

Il s'interrompit net, laissa tomber automatiquement les mains sur les coutures du pantalon et prit enfin la position réglementaire.

— Je n'ai plus besoin de toi, dit le capitaine, d'une voix un peu rauque, bien qu'il cherchât à l'adoucir. Laisse-moi seul.

Brisquet salua, fit demi-tour et sortit.

Robert d'Alboize se croisa les bras et murmura avec exaspération :

— Pourquoi ai-je fait causer ce garçon?... Pour me demander si j'avais autant de résolution que lui?... C'était bien inutile... Je ne veux plus m'accorder une minute de répit

Il écrivit :

« Ma chère Carmen,

« Nous souffrons tous deux inutilement.

« Pourquoi retourner sans cesse le poignard dans nos blessures?

« Il faut nous résigner à subir des malheurs inéluctables ; courbons-nous tous les deux et suivons notre destinée.

« Après les temps d'épreuves, le calme reviendra.

« Je veux ma part de bonheur ; je l'ai douloureusement conquise ; elle est à moi ; j'y ai droit ; je la réclame ; je l'exige.

« Il dépend de vous de recouvrer votre liberté et de tenir les serments que vous m'avez faits.

« Divorçons. »

Deux jours plus tard, madame de Saint-Hyrieix répondait à Robert que sa conscience de chrétienne, en dehors de toute autre considération, ne lui permettrait jamais d'employer cet expédient.

Non, Carmen ne divorcerait pas. Elle le jurait sur la tête de son enfant.

Robert devint pâle comme un suaire.

Ses yeux agrandis regardèrent sans voir.

Il s'écria, effrayant d'énergie surhumaine :

— Eh bien ! moi, je jure que Carmen s'appellera Mme d'Alboize, ou que Saint-Hyrieix me tuera.

Les obligations du service permirent enfin à l'officier de donner un puissant dérivatif à ses pensées affolantes.

Robert d'Alboize se retrouvait tout entier quand il commandait les hommes chargés d'exécuter ce qu'il avait préparé.

Après une journée laborieusement remplie, le malheureux, en franchissant le seuil de son humble logis, retrouvait toutes ses angoisses.

Il relisait les lettres de Carmen.

Il embrassait le portrait de l'adorée et celui de sa petite fille.

Non, il ne voulait pas douter de sa maîtresse, de sa femme.

Une accalmie relative ne tarda pas à se produire.

Robert écrivit à Carmen, sans rien lui laisser ignorer de ses intentions ; mais il laissa planer dans ses lettres une sorte de doute relatif à la date choisie.

Carmen, sans trop s'abuser, lui répondit avec la plus grande effusion ; mais, elle aussi, dans des phrases dont la tendresse atténuait la précision, elle répétait qu'elle ne consentirait jamais à un scandale.

Malgré ce calme apparent, la catastrophe n'était plus qu'une question d'heures.

Le choc des deux volontés était imminent.

Qu'en résulterait-il ?

XCI

DÉCHIREMENTS.

Il était dix heures du matin ; Carmen descendit de voiture place de la Bourse et se dirigea vers le bureau de poste.

Elle entra rapidement dans le bureau, mais elle eut un geste de contra-

riété ; les guichets étaient déjà assiégés par le public ; cependant, devant celui de la poste restante, il n'y avait que trois personnes.

Cette matinée de janvier était brumeuse ; les employés avaient dû allumer le gaz pour travailler ; dans la partie accessible au public, une demi-obscurité régnait, faisant le désespoir des gens qui avaient à écrire quelques mots sur la tablette où l'on rédige souvent une carte postale.

Carmen, le visage caché par une épaisse voilette, croyait pouvoir défier les regards indiscrets. Elle se trompait.

Elle venait à peine d'entrer dans le bureau, que la porte se rouvrait et donnait passage à une femme dont le visage était aussi soigneusement caché que celui de Mme de Saint-Hyrieix.

Cette femme, après une courte hésitation, gagnait le guichet opposé à celui devant lequel Carmen attendait ; mais elle ne perdait pas de vue Mme de Saint-Hyrieix.

Le tour de celle-ci arriva bientôt et l'employé lui remit une lettre.

L'autre femme eut un mouvement de joie ; puis elle tourna complètement le dos à Carmen, quand celle-ci sortit du bureau avec la même rapidité qu'elle y était entrée.

Mme de Saint-Hyrieix reprit une voiture et donna au cocher une adresse, rue Tronchet.

Arrivée derrière l'église de la Madeleine, Carmen paya l'automédon ; puis elle pénétra dans le temple par une porte latérale et sortit par la place.

Son coupé l'attendait ; elle se fit reconduire au Parc des Princes.

Carmen n'avait pas voulu décacheter sa lettre, pendant le trajet si court de la Bourse à la Madeleine ; lorsqu'elle fut installée dans son coupé, elle ouvrit, en tremblant, cette lettre dont elle n'était entrée en possession qu'après tant de précautions.

Nos lectrices devinent que ce fut la signature de Robert que Carmen trouva au bas de ce papier.

Le capitaine d'Alboize annonçait à sa maîtresse qu'il serait le lendemain à Paris.

Il arriverait à midi moins cinq à la gare d'Orléans ; à deux heures, il attendrait la jeune femme dans la petite maison d'Ormesson.

Les amants ne pourraient rester bien longtemps ensemble, car Robert devait repartir le soir même à six heures cinquante-cinq.

Carmen relut la lettre avec une douloureuse attention.

Robert s'exprimait avec une profonde amertume, tout en semblant vouloir encore douter des changements survenus dans l'état d'esprit de Carmen. -

Les dernières lettres de la jeune femme contenaient des choses si désolantes qu'il se refusait à en admettre les conclusions.

Elle ne voudrait pas le désespérer. Elle ne lui avait écrit que sur le coup d'une exaspération motivée par des incidents dont il ignorait la gravité.

Il ne la reconnaissait plus.

Aussi, il lui était impossible de vivre plus longtemps dans cette poignante incertitude.

Ils s'expliqueraient tous deux le lendemain avec la franchise qu'ils avaient toujours montrée depuis qu'ils s'aimaient.

Robert, après ces lignes, qui lui avaient tant coûté à écrire, Carmen le voyait à ces phrases tracées nerveusement, s'efforçait de retrouver toute sa sérénité d'amant qui se sait adoré, qui ne doit pas douter des serments échangés à la face du ciel.

Incapable de maîtriser la passion qui s'exhalait de tout son être avec une chaleur et une conviction si sincères, il plongeait la jeune femme dans une extase qui tenait de l'affolement et de la souffrance.

Très pâle, le regard fixe comme si elle ne devait plus voir que des horizons désolés, Carmen, dont le cœur se brisait, hochait résolument la tête.

Ses lèvres murmurèrent :

— Il le faut!... Je l'ai juré.

Mais après avoir affirmé son énergie pour rassurer sa conscience, dont la voix venait de s'élever si impérieusement, le visage de la jeune femme se transfigura ; sa poitrine se souleva avec transport, pendant que ses yeux reflétaient un ravissement indicible.

Elle appuya longuement ses lèvres sur le nom de Robert.

— Je t'aime! soupira-t-elle; je t'aimerai éternellement... mais je veux que notre amour soit sanctifié par le sacrifice.

Elle cacha le papier dans son corsage.

Carmen rentra dans sa chambre et changea de toilette, après avoir enfoui sa lettre dans le reliquaire où se trouvait la correspondance de Robert d'Alboize.

Mme de Saint-Hyrieix traversait la galerie qui conduisait dans le pavillon habité par Hélène, quand elle rencontra sa belle-sœur

— Tu me cherchais? s'écria Carmen.

— Non, répondit Mme de Kerlor, c'est Mme Crépin que je cherche... J'ai un renseignement à lui demander... Tu es sortie ce matin?

— Oui.

— Il fait froid?

— Je crois qu'il va neiger... Si tu te promènes avec Fanfan, je t'engage à bien le couvrir.

Hélène revint sur ses pas; l'éclipse de la femme de charge ne pouvait la préoccuper longtemps.

Les deux belles-sœurs entrèrent dans le salon, où le petit garçon jouait avec le lévrier suédois, devant la cheminée garnie de grosses bûches qui flambaient joyeusement.

— Ma petite mère ! cria Fanfan, j'ai faim.

— Pauvre mignon ! fit Hélène, tu n'avais qu'à appeler Annette.

— J'ai faim, répéta Jean de Kerlor ; il faut se mettre à table... Christirn aussi veut manger.

Le lévrier ouvrit la gueule, comme s'il comprenait.

Fanfan reprit :

— Il ne rentre donc pas, mon oncle Firmin ?

Saint-Hyrieix parut.

— Je vous demande pardon, M. Jean de Kerlor, dit-il gaiement, d'un ton qui contrastait avec sa solennité accoutumée, me voici.

Et tendant ses mains vers les deux femmes, il ajouta rayonnant :

— Le décret paraît demain au *Journal officiel*.

Carmen étouffa un cri, pendant que madame de Kerlor, saisie, sollicitait Firmin de s'expliquer.

— Gouverneur de la Guyane, dit-il.

Carmen chancela et se passa la main sur les yeux.

— Voilà, ajouta Firmin, une nouvelle qui va amplement défrayer la presse de toutes les opinions.

Il eut un sourire délicieusement épanoui.

— Vous pouvez me féliciter, dit-il.

— C'est tout à fait décidé ? demanda Hélène.

— Le conseil des ministres de ce matin a été consacré entièrement à cette importante question... Le président craignait que je n'acceptasse pas... Je l'ai rassuré... Je ne pouvais mettre ces gens-là dans le plus cruel embarras... Évidemment, je ne séjournerai là-bas qu'en attendant mon ambassade... Mais, j'étais trop pénétré de mes devoirs pour hésiter... Ma chère Carmen, nous partons pour Cayenne... N'en êtes-vous pas enchantée ?

Mme de Saint-Hyrieix balbutia, faisant appel à toute sa présence d'esprit :

— Je me demande si je rêve ?

Fanfan interrompit heureusement la scène en rappelant à sa maman qu'il sentait son appétit augmenter.

— A table, reprit Firmin, je vous fournirai des détails qui achèveront de vous captiver.

Saint-Hyrieix n'était pas tout à fait exact quand il affirmait avec sa superbe hauteur que la délibération ministérielle n'avait roulé que sur sa majestueuse personne.

Certainement, la question était importante, car notre expansion colo-

niale doit se développer sans cesse, c'est l'avis de tout bon Français ; mais il y avait d'autres sujets à l'ordre du jour.

Le conseil avait choisi un autre gouverneur ; mais celui-ci, qui s'attendait à un poste plus agréable, avait décliné l'honneur que lui faisait le gouvernement.

Le ministère, qui s'attendait à succomber chaque jour devant une interpellation, ne voulut pas que la presse d'opposition créât une question guyanaise, et décida de lui nommer immédiatement un remplaçant pour éviter des critiques acerbes et des plaisanteries amères tendant à prouver que les fonctionnaires eux-mêmes refusaient leur concours à des hommes qui n'avaient plus la confiance du pays.

Le sous-secrétaire d'Etat, après avoir cherché pendant quelques instants, proposa Saint-Hyrieix.

Firmin manquait un peu de prestige ; mais comme il était le plus obsédant des solliciteurs, on s'en débarrasserait.

— Parfaitement, appuya un ministre, nous allons le déporter ; cela servira peut-être d'exemple.

— Mais acceptera-t-il ? demanda le président du conseil.

— On pourrait lui dire que c'est un service qu'il nous rendra.

— Pas du tout, répliqua le sous-secrétaire, il sera enchanté d'être l'objet d'une telle faveur.

Voilà comment Saint-Hyrieix avait obtenu son prix de persévérance.

Pendant le déjeuner, Firmin développa son programme devant les deux femmes, qui n'apprécièrent peut-être pas à leur valeur ces conceptions élevées, destinées à bouleverser la Guyane française, anglaise, brésilienne, colombienne et hollandaise.

Carmen s'écria :

— Vous me laisserez le temps d'aller à Kerlor pour embrasser ma mère.

Firmin répliqua vivement :

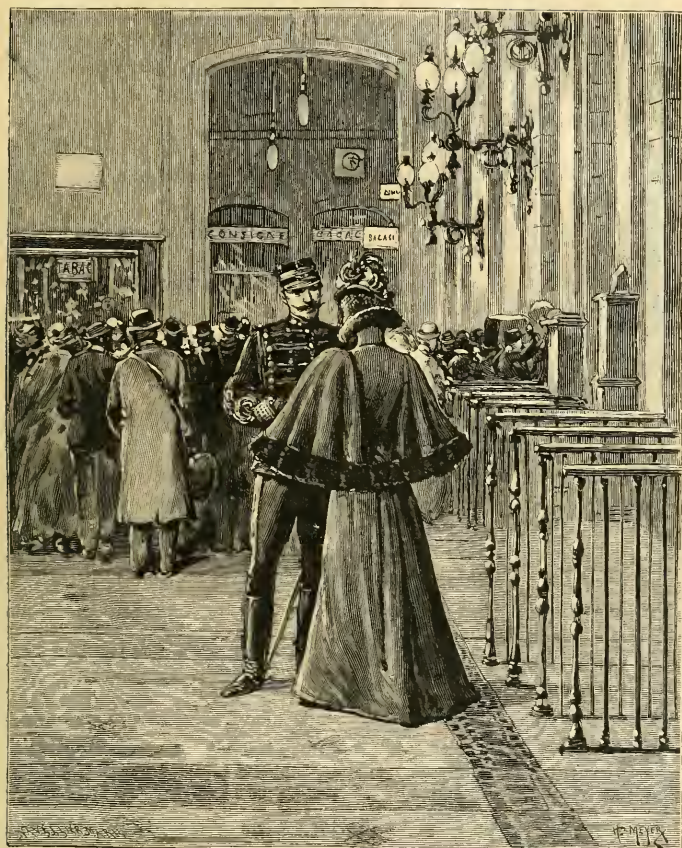
— C'est impossible, ma chère enfant.

— Impossible !

— J'éprouve un véritable chagrin à vous le déclarer... Si nous avions eu du répit, je me serais fait un devoir de vous accompagner en Bretagne ; malheureusement, je suis à la complète disposition du ministre, qui peut m'inviter à partir dans les vingt-quatre heures...

Un flot de sang monta au visage de Carmen ; elle allait répliquer, avec la dernière imprudence ; mais son mari poursuivit sans désespérer :

— Les droits comportent leurs devoirs... Les honneurs créent des obligations... Vous comprenez bien que nous ne pouvons paraître surpris par un événement que nous attendions chaque jour.



Robert et Carmen étaient forcés de s'entretenir à mi-voix. (Page 990.)

Carmen poussa un soupir de découragement; cette brusque nouvelle l'anéantissait; c'était une catastrophe. La jeune femme n'avait pas la force de se demander quelle résolution elle allait prendre; pour le moment, elle se sentait incapable d'assembler deux idées.

Firmin se chargeait de parler pour elle.

— Dès aujourd'hui, reprit-il, je vous engage à vous occuper d'urgence de vos toilettes... Il n'y a pas une minute à perdre... Stimulez le zèle de vos fournisseurs... Il faut que tous montrent une activité dévorante.

Puis, se tournant vers Mme de Kerlor :

— Ma pauvre Hélène, il m'en coûte beaucoup de vous laisser seule à Paris...

— Votre départ me causera une grande peine, mon cher Saint-Hyrieix.

— J'avais promis à Georges de veiller sur sa femme et sur son fils... Aussi, pourquoi n'est-il pas encore revenu?

C'était une douleur de plus pour Carmen de penser que son frère ne serait pas là et qu'elle ne pourrait l'embrasser quand elle quitterait le Parc des Princes.

Que la femme suivit son mari ou qu'elle allât rejoindre son amant, une certitude s'imposait : Carmen quittait cette maison.

— A votre place, poursuivit Saint-Hyrieix, savez-vous ce que je ferais, ma bonne Hélène.

— Vous m'engagez à aller attendre Georges en Bretagne?

— Non... je vais vous demander de partir avec nous.

— Vous n'y songez pas ! fit Carmen exaspérée.

Hélène la calma du geste.

— L'idée de Saint-Hyrieix n'a rien de déraisonnable ; en outre, elle me touche beaucoup... Si je ne considérais le retour de Georges comme imminent, je partirais aussi, et j'irais au Mexique, rejoindre mon mari.

— Si nous n'étions pas si pressés, prononça Firmin, nous demanderions l'avis de Georges... Songez donc qu'il vous reverrait plus tôt en venant vous chercher à la Guyane... Remarquez quelle anomalie va nous créer notre situation nouvelle : votre mari, Carmen et moi, nous serons en Amérique, pendant que vous resterez en France.

— C'est vrai pourtant, murmura Hélène avec une mélancolie navrante.

— Réfléchissez, conclut Firmin... Kerlor ne prévoyait pas qu'il resterait si longtemps dans la patrie de Montézuma... Rien ne prouve que, au moment de revenir, il ne sera pas forcé de faire face à d'autres éventualités imprévues... Envoyez-lui donc une dépêche : il nous câblera immédiatement, et nous serons fixés.

— Non, répondit Mme de Kerlor, je ne veux pas que Georges suppose que j'ai une volonté à côté de la sienne... Dans chacune de mes lettres, je lui ai dit que j'étais prête à aller le retrouver ; il m'en a toujours dissuadée...

— Mais il ignore que je viens d'être appelé à de hautes fonctions.

— Il devait s'y attendre, répondit doucement Hélène.

— Je le reconnais, déclara le diplomate, de son air le plus avantageux.

Saint-Hyrieix se leva de table.

— Je vous demande pardon, dit-il, de vous quitter si tôt ; mes préparatifs vont m'absorber de la plus écrasante façon... Quant à vous, Carmen, je vous en supplie, déployez une activité égale à la mienne, et songez que

vous allez résider dans un pays où l'on ne voit guère de couturiers et de modistes.

Firmin laissa en présence Carmen et Hélène.

Mme de Saint-Hyrieix, atterrée, se prit la tête à deux mains.

— Je sens que je deviens folle ! gémit-elle.

— Carmen ! dit Mme de Kerlor de sa voix la plus pénétrante, quand tu suppliais le ciel de te sauver, aurais-tu hésité à faire un vœu ?

— Lequel ?

— Celui de te conduire désormais en honnête femme.

Mme de Kerlor eut un long frémissement.

— Carmen ! quand ta fille a été en danger de mort, aurais-tu reculé devant l'expiation que Dieu t'aurait infligée pour te conserver ton enfant ?

— Non !

— Eh bien ! si la Providence n'a pas voulu te châtier au-dessus de tes forces, elle a entendu pourtant te punir en choisissant son heure.

— C'est vrai, répondit Carmen accablée.

— Résigne-toi.

— Tu veux que j'abandonne...

— Une rébellion de ta part serait criminelle... Encore une fois, il faut expier.

— Partir !

— Songe aux malheureuses qui ont été frappées impitoyablement, et qui n'étaient peut-être pas plus coupables que toi !

— Coupable ! protesta Carmen, qui retrouvait une exaltation fiévreuse, à défaut de véritable énergie... Je ne l'ai pas été sciemment... Je n'ai été que le jouet de la fatalité.

— Tu parles de la chute initiale, répliqua Hélène, très émue, mais très ferme, en fixant, de son regard profond, les yeux égarés de sa belle-sœur.

Carmen ne put soutenir ce regard, qui fouillait les plus intimes replis de son être, et elle courba la tête.

— Tu suivras ton mari, reprit Hélène.

— Tu veux que j'abandonne ma fille ?

— Je veillerai sur elle... Je crois t'avoir prouvé que j'aimais cette enfant.

— Tu l'as sauvée ! dit Carmen avec une reconnaissance éperdue.

— Tu vois donc bien que tu peux me la confier.

— Mais si tu partais, à ton tour, si Georges...

— Il est inutile, Carmen, de prévoir les menaces de l'avenir, quand le présent est si redoutable... Prends garde ! tu vas me forcer à t'accuser avec une sévérité qui me coûte...

— Tais-toi !

— Quand même je partirais, contre toute vraisemblance, est-ce que Marcelle n'a pas son père?

— Il va m'accuser de lâcheté.

— Malheureuse! M. d'Alboize est donc toujours ton maître! Tu veux décidément que la miséricorde divine s'écarte de toi et que le malheur s'appesantisse sur la mère indigne et sur l'enfant innocente?

— Hélène! s'écria Carmen, haletante, depuis la maladie de Marcelle, je n'ai rien eu à me reprocher... Un jour, tu as eu l'intention de me demander un serment... Ta grandeur d'âme a arrêté les paroles sur tes lèvres... Eh bien! je n'ai pas voulu que tu eusses à rougir de ta générosité... Ce serment, je me le suis fait à moi-même... Je ne retomberai jamais dans ma faute... Je l'ai juré.

— Pardonne-moi mes doutes, répondit Hélène, les yeux pleins de larmes, mais j'éprouvais une torture affreuse en me demandant si l'œuvre de rédemption allait être compromise au moment où je voulais y croire de toutes mes forces.

— J'ai bien lutté, reprit Carmen, dont les yeux rellétèrent la plus noire désespérance... Aussi je conservais l'illusion de croire que l'amitié m'était permise... comme autrefois... et que, au fond de mon cœur, qui ne cesse de battre pour Robert, j'éprouverais une immense joie chaque fois qu'il surviendrait un événement heureux dans son existence... Cette satisfaction m'est refusée... Elle n'avait pourtant rien d'impie...

Elle ajouta avec une intonation déchirante :

— Le jour où je comprendrai que je ne reverrai plus M. d'Alboize, il me sera impossible de continuer à vivre.

— Malgré ta fille!

— Marcelle... cher petit ange!... Est-ce qu'elle saura mon nom?... Est-ce que j'aurai le droit de lui dire que je suis sa mère?

— Voyons, Carmen, dit madame de Kerlor avec sa douce autorité, ne t'enfièvre pas ainsi... Il faut que tu fasses appel à tout ton courage, à tout ton sang-froid... Rien ne prouve que tu resteras longtemps à la Guyane.

— Ah! fit Mme de Saint-Hyrieix, dans un grand élan de surexcitation... Tais-toi, Hélène!... Je serais capable de caresser de nouvelles chimères... Je ne veux pas... Je ne dois pas... puisque je suis maudite.

— Qui te dit, reprit Hélène, que cette séparation ne vous sauvera pas définitivement, M. d'Alboize et toi?

— A quel prix?

— Quand plus tard vous vous rencontrerez, vous n'éprouverez plus aucune contrainte à vous serrer loyalement la main.

— Mais tu ne sais donc pas qu'il va m'accabler des plus cruels reproches... Tu ne sais donc pas qu'il est capable de tout quand il apprendra

mon départ?... Ah ! ma pauvre Hélène ! tu aimes, toi... Tu es aimée... Ta passion reste permise... Tu n'entrevois pas les effroyables égarements qui peuvent s'emparer d'un homme comme Robert, lorsqu'il croira que je le sacrifie à mon mari.

— Mon Dieu ! s'exclama Hélène avec une émotion indicible, en joignant les mains.

— En refusant d'être de nouveau coupable, je lui ai donné ma parole que si je n'étais plus à lui, je ne serais pas davantage à mon mari... Il m'a écrit une lettre véhémence, dans laquelle il me refusait le droit de me reprendre, me déclarant finalement qu'il ne renoncerait jamais à moi... Du choc de nos deux volontés, la sienne serait restée meurtrie ; il aurait été forcé de subir la mienne... Mais c'était à la condition que je ne semblasse pas prendre la fuite pour retrouver la quiétude d'une épouse, lasse des aventures, qui rompt avec son amant pour renouer avec son mari...

— Il y a des souffrances que je ne soupçonnais pas, murmura Hélène, comme si elle se parlait à elle-même.

— Je comptais consoler Robert en lui tenant le langage que son esprit fier et loyal aurait fini par comprendre, après les fougueuses révoltes de son âme... Mais pour cela, j'avais besoin de lui crier souvent : Nos cœurs seront toujours aussi étroitement unis... Notre amour ne sera jamais profané... Les baisers que nous échangeons doivent être déposés, sanctifiés, sur le front de notre adorable Marcelle... Alors, M. d'Alboize ne m'eût pas accusée de trahison.

— Pauvre Carmen ! s'écria Hélène avec la plus ardente compassion.. Que ne puis-je t'éviter ces souffrances et avoir autre chose à t'opposer que la notion sacrée du devoir.

— Je remplirai le mien, répondit Carmen chancelante, dussé-je en mourir.

Elles s'embrassèrent longuement, mêlant leurs larmes amères. L'une pleurait parce qu'elle souffrait, l'autre parce qu'elle ne pouvait éviter ces tourments et ces remords à sa sœur chérie.

XCH

DÉSÉPOIR.

Carmen écrivit ces simples mots :

« Impossible de me rendre à Ormesson. Je serai à six heures à la gare d'Orléans. »

Elle adressa ce billet à Robert d'Alboize, qui le trouverait à son arrivée dans la petite maison.

En effet, le capitaine, qui s'attendait à voir Carmen, lut ces lignes qui le plongèrent dans la plus douloureuse stupéfaction.

Que s'était-il donc passé ?

Si Mme de Saint-Hyrieix avait eu un empêchement sérieux, ne l'aurait-elle pas motivé ?

A moins que, réellement, elle n'eût eu que le temps de tracer ces mots.

Robert d'Alboize fut secoué par un long frémissement de révolte. Cette existence atroce ne pouvait se prolonger.

A tout prix il fallait en finir.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit, après quatre heures d'exaspération, que M. d'Alboize vit Carmen dans la salle des pas perdus, triste et noire, de la gare d'Orléans.

Les ressentiments de Robert disparurent subitement.

Carmen était là ; elle allait lui expliquer pourquoi elle ne s'était pas rendue à Ormesson. La pauvre femme n'avait pas sa liberté.

Ils se serrèrent les mains...

— Mon ami, commença Mme de Saint-Hyrieix, pardonnez-moi les souffrances que j'ai pu vous causer... Pardonnez-moi celle que je vais vous causer encore.

Elle parlait d'un ton bref, saccadé, luttant contre l'émotion intense qui l'envahissait ; mais sa résolution était inébranlable.

Robert eut un soubresaut.

Des gens affairés allaient et venaient, les uns se dirigeant vers les guichets, les autres surveillant l'enregistrement de leurs bagages ; des adieux s'échangeaient entre ceux qui allaient partir et ceux qui les accompagnaient.

Robert et Carmen étaient forcés de s'entretenir à mi-voix et de garder la contenance de deux amis qui échangent des paroles cordiales.

L'officier avait la tête en feu ; la contrainte qu'il imposait à sa nature énergique et passionnée le bouleversait d'une façon inexprimable.

Il répondit :

— Ainsi, vos dernières lettres...

— Vous exprimaient toute ma pensée.

Il eut un geste violent qu'il réprima en voyant l'attitude suppliante de Carmen.

— Robert, reprit-elle, je n'ai cessé de vous aimer.

— Pourquoi voulez-vous alors me désespérer ?

— Parce que j'ai retrouvé la conscience de mes devoirs maternels... Parce que, après le terrible avertissement que j'ai reçu quand Marcelle a failli nous être enlevée, j'ai juré de ne plus être une épouse coupable.

— Carmen !

— Notre faute était pardonnée, à la condition de tenir la parole que nous avions échangée... Vous vous souvenez bien, Robert, que nous avions compris tous deux la nécessité de cacher notre amour au plus profond de notre cœur... Vous aviez montré autant de bravoure que moi-même, quand nous avions convenu de nous immoler... Ah! nous aurions évité les douleurs qui nous brisent aujourd'hui... Nous nous regarderions fièrement comme deux êtres qui ont conservé toute leur estime réciproque et dont la passion, purifiée par les larmes, n'aurait plus rien à redouter des misères humaines.

— Oui, c'est vrai, répliqua Robert, nous avons formé ces magnifiques projets comme deux malheureux éperdus qui se reprochaient la plus ardente félicité qu'ils eussent goûtée... Mais nous nous trompions... Dans notre orgueil impie, nous voulions aller contre la volonté de Dieu qui ne nous a pas réunis pour nous séparer cruellement après l'échange de notre cœur et de notre âme... Oui, encore une fois, nous avons été assez insensés pour croire que cette heure bénie s'effacerait de notre vie... La naissance de Marcelle est venue nous démontrer que les liens qui nous étreignaient ne devraient jamais être rompus... Puisque vous faites appel à ma mémoire, Carmen, je suis forcé de vous prouver que, moi, je n'ai rien oublié.

Mme de Saint-Hyrieix répondit d'une voix étouffée :

— Ma nouvelle défaillance était impardonnable ; mais je vous conjure d'avoir pitié de moi, Robert...

— Pitié !

— Vous ne voyez donc pas à quel point je suis torturé.

Il la regarda, toute blanche, les yeux hagards ; le visage contracté par une douleur mortelle.

Elle poursuivit :

— S'il ne s'agissait que de moi, j'aurais tout bravé pour conquérir ce bonheur que nous avions rêvé...

— Mais il s'agissait de votre mari, s'écria Robert d'une voix frémissante.

La respiration manqua à Carmen devant une aussi cruelle injustice.

Il continua, très âpre, s'animant de plus en plus :

— Mme de Saint-Hyrieix s'est lassée de cette vie menaçant à chaque instant sa tranquillité d'épouse honorée, qui a su cacher sa faute... Elle a voulu en finir avec ce pauvre Robert d'Alboize qui prenait au sérieux des engagements solennels...

— Robert ! implora-t-elle, vous vous reprocherez cette dureté... Je n'ai pas cessé de vous aimer... C'est vous qui ne m'aimez plus.

L'exaltation du capitaine tomba ; un nuage de tristesse indicible passa sur son front ; il murmura :

— Je ne sais ce qui se passe en moi... Je ne voudrais pas vous accuser... Je vois bien que vous êtes accablée... Vous n'avez pas l'attitude d'une femme qui retrouve l'égoïsme de son sexe pour affoler un amant en lui signifiant une rupture... Je ne comprends pas, mais j'ai peur d'un effroyable malheur... Il plane certainement au-dessus de nous... Est-il possible que nous ne l'écartions pas, puisque nous n'avons cessé de nous adorer?

— Ah! mon ami! répondit Carmen, vous retrouvez enfin toute votre générosité... Je savais bien que vous ne voudriez pas retourner le poignard dans ma blessure, parce que je ne puis plus être à vous.

— Voyons, Carmen, à quelles considérations cédez-vous en refusant de vous laisser aimer comme vous l'aviez librement accepté?... A quels scrupules tardifs obéissez-vous? Qui vous a conseillée?

— Ah! si vous saviez, Robert...

— Mais parlez, je vous en supplie.

— Il le faut... Mon Dieu! vous ne vous doutez pas de ce qui me reste à vous apprendre.

Il chercha, comme un homme qui vient d'être frappé avec la dernière rigueur et qui se demande en vain quel autre coup pourrait encore l'atteindre.

Il était en proie à un véritable vertige.

La voix d'un employé retentit :

— Les voyageurs pour la ligne de Tours.

Robert n'entendit que vaguement cet avertissement ; mais deux hommes passèrent à côté de lui, et, subitement, il revint à lui-même.

Il salua l'un des deux voyageurs, un vieillard de haute mine, à la tournure militaire, qui eut un fin sourire en soulevant son chapeau.

— Le général de Hautecroix, dit Robert.

Machinalement, le capitaine fit quelques pas vers la salle d'attente.

Il aurait dû être déjà sur le quai ; il s'était rendu coupable d'un manque de déférence ; il aurait dû attendre le général devant le wagon réservé.

Carmen le suivit.

Comment allait-elle lui apprendre la terrible nouvelle!

— Vos billets, s'il vous plaît, demanda l'employé.

Par convenance, il n'exigea pas celui du capitaine et laissa passer Robert et Carmen.

Le train était là, à quelques pas. On fermait déjà les portières.

Robert regarda l'horloge, qui marquait plus de six heures trois quarts.

Il vit aussi le général de Hautecroix, qui le regardait par une portière.

Le général avait encore le sourire bienveillant aux lèvres, mais ses



— Non ! fit Carmen, au paroxysme de sa douleur farouche, ie ne le verrai jamais ! (Page 994.)

yeux paternels rappelèrent à son subordonné que celui-ci, dans quelques minutes, ne devrait plus songer qu'à ses impérieux devoirs.

Robert comprit tout cela, malgré les idées tumultueuses qui continuaient à s'entrechoquer dans son cerveau.

Il fallait qu'il partit en même temps que le général de HauteCroix.

Le lendemain, des expériences d'une importance capitale avaient lieu à la poudrière du Ripault, aux environs de Tours.

Il s'agissait d'une découverte qui touchait aux intérêts les plus sacrés de la défense nationale.

— En voiture ! en voiture ! messieurs, dames, s'écria l'employé d'un ton pressant.

— Robert, murmura Carmen, défaillante, ne me laissez pas croire que les femmes sont seules capables d'abnégation... Vous ne pouvez plus être mon amant... Sur la tête de notre enfant, j'ai juré que je n'aurais plus rien à me reprocher... Au nom de Marcelle, consentez à ce renoncement.

— C'est impossible ! répondit-il, les traits contractés par la plus amère souffrance.

Un tel afflux de passion, de désir et de jalousie passa dans ses yeux que Carmen eut la nette vision d'une catastrophe imminente.

L'angoisse la saisit à la gorge ; elle crut qu'elle n'aurait jamais la force d'achever.

Enfin, les mots jaillirent de ses lèvres :

— Robert... Je pars.

Il ne comprit pas encore.

Elle dit encore, haletante :

— M. de Saint-Hyrieix est nommé gouverneur de la Guyane... Nous quittons la France dans quelques jours.

Les yeux agrandis par la stupeur et la colère, il resta une seconde sans pouvoir rien répliquer.

Un coup de sifflet retentit.

Alors le capitaine d'Alboize se ressaisit par un effort suprême de volonté.

Il se pencha sur Carmen et il lui dit :

— Je ne peux rien vous dire en ce moment !... Après-demain, vous aurez une lettre... Vous m'obéirez, ou vous serez seule responsable des malheurs que vous aurez déchainés... Au revoir.

Le capitaine sauta sur le marchepied du wagon ; le train partait...

Les angoisses de Mme de Saint-Hyrieix furent si atroces qu'elle sentit ses jambes fléchir ; elle n'eut que le temps de tomber sur un banc.

Elle joignit les mains comme si elle voulait encore supplier Robert, mais les nuages de fumée ne lui permettaient même pas de voir la voiture où il était monté.

Elle aurait moins souffert si les roues de ce train avaient broyé son cœur d'amante et de mère.

Les bruits rythmés de la vapeur s'affaiblirent davantage ; le train disparut...

— Non ! fit Carmen, au paroxysme de sa douleur farouche, je ne le reverrai jamais !

Le surlendemain, Mme de Saint-Hyrieix, plus morte que vive, lisait cette lettre, qu'elle était allée prendre poste restante et qui arrivait de Tours :

« Je suis fou, Carmen, fou de douleur, depuis que je sais ce que tu m'as révélé !

« Et pourtant je suis convaincu que tu n'hésites plus...

« Ton parti est pris. Tu ne suivras pas M. de Saint-Hyrieix.

« Tu ne me quitteras pas, moi qui t'adore, que tu aimes et que ton départ tuerait.

« Tu ne quitteras pas notre petite Marcelle... Une mère comme toi pourrait-elle vivre loin de son enfant ?

« Toi partir ! Est-ce possible ?

« Tu aurais donc menti en disant que tu m'aimais, que tu aimais notre enfant !

« Tu serais criminelle !... Tu serais infâme !

« Alors je deviendrais justicier ; et tu le sais, Carmen, je serais capable de tout.

« Mais pardonne-moi, ma bien-aimée ! Je te l'ai dit en commençant, je suis fou... fou d'amour pour toi... pour notre chérubin...

« Ah ! pourquoi ce Saint-Hyrieix s'est-il trouvé avant moi sur ta route !... Pourquoi l'as-tu épousé ?

« Je ne veux pas douter plus longtemps de toi ; mais si dans deux jours, tu n'es pas venue me rejoindre à Tours, je reviens à Paris...

« Je parle à ton mari... Je lui dis tout... Je lui montre toutes tes lettres, afin qu'il soit bien sûr que tu es à moi, toute à moi !

« Et s'il refuse de te rendre, les armes décideront entre nous.

« S'il me tue, je serai délivré...

« Si tu es veuve, je n'aurai plus à craindre qu'on te prenne à moi, qu'on te vole à notre enfant !

« J'ai laissé un instant cette lettre pour réfléchir...

« Je la reprends.

« Je m'exprime froidement, maintenant...

« J'ai tout envisagé, tout prévu...

« Je suis décidé...

« Si après-demain, tu n'es pas auprès de moi, le jour suivant je serai à Paris, et Dieu décidera !

« ROBERT D'ALBOIZE. »

Mme de Saint-Hyrieix, épouvantée, courut chez Hélène ; et, sans prononcer une parole, lui tendit la lettre du capitaine.

Mme de Kerlor la lut toute frémissante.

Au fur et à mesure qu'elle avançait, son visage reflétait les plus terribles transes, pendant que Carmen, le front inondé d'une sueur froide, sentait son cœur battre à rompre sa poitrine.

— Je suis perdue ! murmura-t-elle anéantie.

Devant le désespoir infini de sa sœur, Hélène ne voulut pas s'abandonner à la douleur.

Elle réagit de toute la force de son âme et sa vaillance native reparut.

Elle chercha à deviner entre ces lignes enfiévrées un indice qui lui permettrait de faire vibrer chez d'Alboize un sentiment qui pût l'apaiser.

Les tempêtes du cœur ne finissent-elles pas par s'apaiser comme les autres ?

Mais Hélène ne trouva pas tout d'abord.

Ces menaces, ces imprécations, ces fureurs passionnées la déconcertaient.

L'homme qui avait tracé de tels mots se montrerait-il implacable ?

Les lignes finales, surtout, écrites après l'explosion de colère, étaient plus effrayantes que le reste.

Carmen fixait ses yeux égarés sur Hélène, comme si elle attendait son arrêt de mort.

— Ah ! fit Mme de Saint-Hyrieix, avec une incroyable intensité de démençe, pourquoi Robert m'a-t-il arrachée aux flots, quand la mort me paraissait si douce, là-bas, sous le ciel étoilé... J'attendais résignée... Son nom montait à mes lèvres... Pourquoi la mer ne nous a-t-elle pas engloutis tous les deux ?

Hélène poursuivait son examen : elle ne voulait pas s'avouer vaincue.

Déjà, elle concevait un projet...

— Carmen, reprit-elle, Dieu ne nous a jamais abandonnés... Je vais lui demander de se montrer miséricordieux une dernière fois... S'il n'exauce pas mes prières, c'est que ton repentir ne sera pas absolu et que tu auras perdu ta foi de chrétienne.

— Sur mon salut éternel, Hélène, les jours qui me restent à vivre seront consacrés à pleurer ma faute.

— C'est bien ! laisse-moi agir... Ne montre aucun étonnement quand je parlerai à ton mari.

— Seigneur !... Tu ne penses pas à tout lui révéler ?

— Non... Ne tremble pas ainsi... Si Firmin te voyait en cet état, tu te perdrais toi-même.

— Que faut-il répondre à Robert ?

— Rien.

— Mais tu n'as donc pas lu ?...

— J'ai tout lu... M. d'Alboize ne viendra pas à Paris.

— Qui l'en empêchera ?

— Moi.

— Comment ?

— Ceci me regarde... Allons ! Carmen, pendant quelques jours je ne te demande que de croire encore en moi et en ton salut.

— Ma pauvre sœur ! fit Mme de Saint-Hyrieix avec la plus poignante amertume, je te remercie d'avance de tout ce que tu tenteras... Mais il faudrait un miracle pour me sauver.

Une heure après cette scène pathétique, Hélène disait à son beau-frère :

— Mon cher Saint-Hyrieix, je pars pour la Bretagne.

— Et pourquoi ? demanda Firmin, ébahi.

— Parce que je tiens à embrasser notre mère avant que vous ayez quitté la France. Carmen ne peut faire ce voyage... La lettre par laquelle vous apprenez votre départ à la pauvre femme va la plonger dans des perplexités bien compréhensibles... Ma présence atténuera la commotion... Elle sera moins peinée de ne pas vous avoir dit adieu.

Saint-Hyrieix, très touché, comprit qu'il avait eu tort de s'étonner. Il s'écria :

— Je reconnais bien là votre piété filiale, ma bonne Hélène... Pardonnez-moi si j'ai été surpris, tout d'abord, quand vous m'avez annoncé ce voyage... Mais vous serez de retour en temps utile.

— Certainement.

— Nous serions désolés, Carmen et moi, si nous ne pouvions vous embrasser au dernier moment.

— Rassurez-vous.

— C'est que... d'un moment à l'autre...

— Je serai là... J'en ai la conviction.

— Allons ! Je vous exprime une fois de plus ma reconnaissance.

L'émotion sincère du diplomate ne fut pas de longue durée, on s'en doute un peu ; il s'écria, changeant de ton :

— Cela tombe à merveille... Je voulais envoyer à madame de Kerlor une procuration pour lui confier mes intérêts tant que durera mon absence... Vous la lui porterez vous-même.

Cette complication imprévue dérouta momentanément Hélène, mais Firmin, malgré ses prétentions, n'était pas assez observateur pour s'apercevoir du trouble passager de son interlocutrice.

— Je compte partir demain, dit-elle.

— Le notaire, chez qui je vais passer, préparera d'urgence ce document et je le rapporterai ce soir.

XCIII

COMÉDIENNE

Paul Vernier, en sortant du restaurant Lallée, était incapable de dire vers quel point il se dirigeait.

Il marchait droit devant lui, machinalement, ne voyant rien, n'entendant

rien, transformé en une sorte de machine qui ne se rattachait plus à l'humanité.

Il ressentait au cœur une brûlure atroce : mais il ne savait plus, dans l'affreux désarroi de ses pensées, où et comment il avait été atteint.

Il descendit la rue de Rennes, couloyant les passants affairés, en heurtant d'autres, marchant dans une sorte d'accès de somnambulisme.

Le rêve, qu'il avait cru terminé tout à l'heure, recommençait.

Cependant le cahot un peu trop prononcé d'une voiture l'arrachait à sa stupeur; avidement, il regardait, comme s'il allait encore voir Silversstein et Mariana.

Dans l'affaissement de tout son être, une pensée subsistait pourtant...

Pourquoi n'avait-il pas eu la force d'entrer dans le cabinet particulier et de crier aux deux misérables :

— Je vous ai entendus!...

Puis, il courbait de nouveau la tête avec accablement, comme si tout le monde pouvait lire sur son front que la trahison de Mariana faisait de lui le dernier des misérables.

Des lucres de raison lui revenaient.

Il ne se demandait déjà plus pourquoi il ne s'était pas vengé.

Il fallait que la raison l'eût momentanément abandonné pour ne pas se rappeler le motif qui l'avait cloué dans l'antichambre.

Sa femme, l'être immonde qui portait son nom, pouvait discuter avec Silverstein ; elle était libre de réclamer un supplément d'honoraires.

Elle avait appartenu à cet homme ; leurs conditions de rupture les regardaient.

Mais, lui, Paul Vernier, il avait reçu de l'argent de l'amant de sa femme : il avait vécu de la prostitution de Mariana.

Il restait donc sans défense vis-à-vis de l'individu, si vil qu'il le jugeât, que lui jetterait à la face ses ignominieux bienfaits.

Paul eut un frémissement de honte.

L'obsession revint plus puissante...

Les gens qui le voyaient devinaient tout à sa mine effarée.

Ils le trouvaient ridicule ; ils l'accusaient d'être lâche.

Ils affectaient bien un air d'indifférence quand il voulait leur crier sa justification, mais c'était pour mieux dissimuler leur mépris.

Méprisable, il l'était, car personne n'admettrait qu'il eût poussé l'aveuglement à ce point invraisemblable.

Tout d'abord, il se rappelait l'inconscience dont il avait fait preuve, quand le hasard l'avait mis en présence de cette aventurière, rencontrée la nuit, dans un bois, aux prises avec des truands, qui débattaient peut-être avec elle quelque marché ignoble.

D'où venait Mariana?

De Kerlor; elle le lui avait dit.

Pourquoi avait-elle quitté le château, dans des circonstances aussi anormales?

Si Paul Vernier, au lieu de s'abandonner à ses premières impressions, avait pu réfléchir, il aurait commencé par élucider ce point obscur.

Leur rencontre avait été romanesque; Paul pouvait très bien arracher cette jolie fille aux griffes des deux malfaiteurs, sans pour cela s'éprendre de l'inconnue au point d'en perdre la raison.

Rien ne l'empêchait de borner à une piquante aventure des relations débutant d'une façon aussi suspecte.

Mais non! ébloui par la beauté de l'inconnue, séduit par le mystère qui lui donnait un attrait de plus, Paul Vernier, comme un jeune homme naïf, s'était laissé prendre au piège.

Le nom de Mlle de Sainclair; la touchante petite histoire qu'elle avait racontée; ses affectations de dignité, tout cela achevait de faire perdre la tête à l'artiste, qui subissait le charme de cette diabolique créature.

Il en avait fait sa femme!

Toute sa vie il expierait une telle aberration

Il avait fallu ce concours de circonstances : la forêt, la nuit d'été, une jeune fille en péril, pour que l'esprit de l'artiste s'égarât avec cette exaltation.

Certes, Mariana était belle; mais Paul l'aurait entrevue à Paris, dans un milieu ordinaire, qu'il se serait contenté de rendre un galant hommage à cet ensemble de perfections plastiques.

Il avait agi comme un naïf, qui ne sait rien de la vie et qui s'imagina qu'une aussi jolie fille peut avoir attendu un pauvre sculpteur ignoré pour ébaucher une première idylle amoureuse.

Après avoir reconnu combien il avait été insensé, Paul ne voulait plus que ses déductions fussent logiques.

Mariana, en devenant sa femme, pouvait abjurer ses faiblesses passées et devenir digne de son mari.

Il fallait qu'elle fût le vice incarné pour déshonorer Paul.

Si le mari outragé devait différer sa vengeance touchant l'amant, il avait le droit de châtier l'épouse adultère.

Elle ne méritait aucune pitié.

Il la frapperait sans la moindre hésitation.

Paul Vernier, dont les lèvres tremblaient de colère et qui murmurait des phrases entrecoupées, en crispant furieusement les poings, tressaillit soudain, cherchant à retrouver une apparence de calme.

Une voix bien connue venait de prononcer :

— Bonjour Praxitèle !

C'était M. de Saint-Hyrieix, qui, très content du sort, et désirant que l'humanité entière participât à sa joie, interpellait ainsi le sculpteur.

Paul releva la tête, les yeux hagards.

Firmin rayonnait d'une telle allégresse — il venait d'apprendre de bonnes nouvelles — que le malheureux Vernier, par un dernier égarement, chercha à s'illusionner encore.

Il avait été le jouet d'une effroyable fantasmagorie...

Il n'avait rien vu, là-bas chez Lallée ; il n'avait rien entendu...

Il ne s'était pas rendu chez Antonin Gervais et celui-ci ne l'avait pas emmené au restaurant.

Saint-Hyrieix allait lui dire que Mariana, à l'heure présente, était encore au Parc-des-Princes, où elle avait déjeuné.

— Ces artistes ! reprit Firmin, toujours dans les nuages... Sculpteurs ou poètes trouvent le moyen de s'isoler des choses extérieures en plein quai d'Orsay !

Paul Vernier entrevit vaguement le ministère des affaires étrangères, d'où le diplomate venait de sortir.

— Je suis sûr, continua Saint-Hyrieix, que mon ami d'Alboize doit avoir à de certains moments cette attitude penchée.

Le mari de Mariana prit machinalement la main que le mari de Carmen lui tendait.

— Il faudra venir dîner avec nous, poursuivit celui-là, avant que nous prenions le paquebot... *L'Officiel* vous apprendra quelque matin la haute fonction... que j'accepte d'avance en attendant mieux.

— Vous... vous partirez... balbutia Paul.

— Évidemment... Vous ne voudriez pas que, constamment, je représentasse le pays dans mon hôtel du Parc-des-Princes

— Oui... oui... ma femme sait aussi...

— Certainement... Venez donc demain.

— C'est que... Aujourd'hui vous...

— Merci ! répondit le diplomate, qui n'avait pas entendu... Mme de Saint-Hyrieix et Mme de Kerlor ne se ressentaient plus de leur indisposition... Comme d'habitude, nous avons déjeuné tous les trois...

Paul, l'œil fixe, la bouche béante, attendait encore : Firmin fit un pas vers sa voiture.

— C'est convenu ? demanda-t-il.

— Alors, murmura Vernier, comme ces monomanes qui subissent une idée fixe, ma femme, Mariana... Vous ne l'avez pas vue.

— Si... Elle est venue hier.



— Tire-là ! dit Mariana, au cœur !... Paul eut un sursaut. (Page 1007.)

L'artiste chancela, se rendant compte du véritable accès d'aliénation mentale qui l'avait frappé.

Les mots s'échappèrent de sa gorge contractée :

— La malheureuse !

Et il s'enfuit, laissant Saint-Hyrieix tout stupéfait.

— Il est fou, ce Paul Vernier, pensa le diplomate.

Mais il rectifia bientôt, persuadé qu'il avait un éclair de perspicacité transcendante :

— Est-ce que, par hasard, il aurait un chagrin intime... Est-ce qu'il faudrait dire : « Cherchez la femme ? »... Ah ! le pauvre garçon ! Je le plaindrais de tout mon cœur... Ces choses-là, ma parole, n'arrivent qu'aux artistes.

Quand Paul Vernier se retrouva devant sa maison, rue de Chazelles, il eut un éblouissement.

C'était là qu'il allait revoir Mariana.

C'était de son atelier qu'il était parti si joyeux, le matin. En quelques heures, tout s'était écroulé.

Il monta péniblement l'escalier.

Mais, quand il eut ouvert la porte, son accablement cessa.

Pour la première fois de sa vie, il jura qu'il allait se montrer impitoyable et garder l'attitude d'un justicier. Il ne redoutait plus aucune défaillance.

Il entra chez sa femme.

Mariana, en élégant déshabillé, se tenait le front dans la main ; elle ne quitta pas son fauteuil à l'arrivée de son mari.

Elle n'eut même pas un geste d'impertinence pour lui reprocher de la surprendre ainsi.

Elle était loin à ce moment de penser à Paul Vernier.

Il s'approcha sans le moindre trouble et tira le gant de sa poche.

— Madame, dit-il, vous avez perdu ceci... Permettez-moi de vous le rendre.

Elle eut une crispation soudaine.

Quand elle était sortie du restaurant, elle s'était aperçue qu'un de ses gants avait disparu ; mais elle ne pouvait attacher une grande importance à cet incident.

Mariana regarda Paul.

Elle le vit d'une pâleur effrayante.

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle.

Il s'avança encore.

Elle ne put réprimer un frisson.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Ceci, Mariana, que vous êtes la plus misérable des créatures.

Elle eut un haut-le-corps effaré, comme si une bombe éclatait à deux pas d'elle.

— Monsieur !

Et du gant qu'il tenait toujours à la main il effleura la joue empourprée de sa femme.

Le calme qu'il ne s'était imposé que par un prodige de volonté fit place à la plus effroyable colère.

Mariana, terrifiée, leva les bras comme pour se préserver des coups.

Tout de suite, cette idée lui traversa l'esprit :

— Il m'a épiée... ou il m'a fait suivre par un agent comme ceux de Piouffle.

Paul s'écria :

— Vous venez de déjeuner avec M. Silverstein, en cabinet particulier, chez Lallée.

Elle comprit la puérilité de la moindre dénégation ; mais comme une bête venimeuse, avant d'être broyée sous le talon, elle eut un regard de haine et de rage, d'une effroyable intensité.

— Est-ce vrai ? demanda Paul.

— C'est vrai, répondit-elle.

— Ainsi, vous avez été assez lâche, assez vile pour vous vendre à cet homme ?

Mariana n'eut plus la première sensation du coup foudroyant. Est-ce qu'elle pouvait encore se sauver par un trait de génie ? Est-ce que sa rouerie infernale ne lui fournirait pas une inspiration dans ce danger suprême ?

Le cas semblait désespéré ; mais c'était précisément pour cela qu'il fallait risquer l'impossible.

Une seconde d'hésitation, et Mariana comprenait qu'elle n'échapperait pas à la mort.

Elle lisait dans les yeux de Paul l'implacable arrêt.

Mariana trouva ce qu'elle cherchait...

Avec un incomparable talent de comédienne, elle tomba subitement aux genoux de Paul et murmura dans un sanglot d'un réalisme saisissant :

— Tue-moi !

Paul Vernier, devant cet aveu, bien superflu pourtant, mais qui eut pour effet de décupler sa fureur, eut un mouvement de forcené, comme si ses mains allaient étreindre le cou de l'infâme.

Il toucha même cette gorge tant aimée...

Une seule contraction encore et l'étau se serrait jusqu'à ce que les vertèbres fussent broyées...

— Tue-moi! répéta-t-elle avec une intonation déchirante, modulée d'une façon magistrale au point de vue de la science théâtrale.

Paul recula.

Mariana commença à respirer plus librement.

Elle se traîna aux pieds de son mari en joignant ses mains suppliantes.

Elle clama :

— Paul... Je t'en conjure... Punis la misérable épouse qui a oublié ses devoirs... Frappe!... Je mourrai sans te maudire.

Bien plus bouleversé que l'odieuse femme, qui retrouvait un espoir sacrilège au fur et à mesure qu'il hésitait, le malheureux voulut maîtriser sa frénésie.

Où, tout à l'heure, il ferait justice... Il ne pardonnerait pas... Il n'éprouverait aucun remords...

Ce corps adorable, ce corps de bacchante avait été la proie, la chose de Silverstein.

Ces lèvres pourpres, sur lesquelles Paul croyait être le seul à prendre ces délirants baisers, avaient été polluées par un contact immonde.

Un autre avait entendu Mariana soupirer éperdue ces phrases entrecoupées qui le transportaient.

Tout cela était sali, souillé, flétri!

Paul Vernier vengerait son honneur, personne ne le traiterait d'assassin.

Mais, si criminelle que fût Mariana, son mari ne voulait plus la frapper sans la juger.

Elle parlerait, il le voulait.

Ensuite, victime, juge et bourreau, il exécuterait la sentence sans la moindre faiblesse.

Il se sentait investi de tous les droits.

Il ne remplirait qu'un devoir de justicier, comme s'il obéissait à une impulsion mystérieuse, venue il ne savait d'où, mais si puissante qu'elle lui commandait impérieusement de punir, sous peine de voir rejaillir sur lui une partie de l'infamie de sa femme.

Eh bien! il remplirait ce rôle terrible; mais il ne fallait plus que la folie fit trembler sa main.

Paul Vernier saisit Mariana par les poignets, la força à se relever, et, sans la lâcher, les yeux dans les yeux, il reprit :

— Pourquoi m'as-tu déshonoré?

Elle répondit avec une audace que nous nous refusons à analyser :

— Parce que je t'aimais trop!

Paul resta pétrifié; ses bras retombèrent.

Mariana alla s'enfouir de nouveau dans le fauteuil et se voila la face.

Elle poursuivait d'une voix haletante, oppressée, comme si la plus

épouvantable émotion soulevait tumultueusement sa gorge, qu'elle avait découverte pour conjurer l'étouffement :

— Oui, je t'aimais trop... J'ai voulu t'éviter la pauvreté qui aurait paralysé ton talent dont j'étais si fière... Tu ne voyais rien... Tu ne soupçonnavais rien, pauvre ami!... Tu croyais que ton courage admirable et tes nobles aspirations suffiraient à te donner la célébrité... Moi, chaque jour, je constatais avec terreur que la perte de tes illusions te pousserait aux plus fatales extrémités... Je tremblais pour notre bonheur, pour notre amour, pour notre vie.

— Tu mens! répliqua-t-il en proie à un bouleversement aussi violent que tout à l'heure, mais d'une autre nature.

— Non!... Je dis la vérité... Celles qui vont mourir ne mentent pas.

— Ainsi, tu veux que je te tue.

— La mort venant de toi sera la délivrance.

— Soit!...

— Je ne te demanderai qu'un pardon suprême avant de me frapper.

— Dieu ne te pardonnera pas.

Elle se leva.

— Paul!... fit-elle, graduant avec la même science consommée ses effets tragiques... Dis-moi qu'à cette heure sacrée tu crois à ma sincérité...

— Tu, veux m'abuser encore, malheureuse!

— Je te jure...

— Tais-toi... si tu tiens à ce que je t'écoute jusqu'au bout.

— Il le faut, Paul... Ne détourne pas ainsi les yeux... Tu trembles plus que moi... Je te supplie de ne plus douter de ma franchise... Je sais bien que je te brise le cœur... mais le mien n'a plus que quelques instants à battre.

En effet, c'était l'infortuné Vernier qui se trouvait maintenant sous le coup d'un péril redoutable.

La situation venait de changer, grâce à l'astuce géniale de Mariana. Sur ce terrain, cette femme était de taille à lutter avantageusement avec les courtisanes les plus rouées et les plus fortes du haut trottoir parisien.

Le pauvre Paul se sentit touché; mais comme dans un duel acharné, il ne voulut pas que sa blessure l'empêchât de riposter.

Il s'écria :

— A quoi bon cette fourberie?... Tu trouves donc que tu n'es pas assez odieuse?... Quel besoin éprouves-tu de t'avilir encore plus basement?...

— Paul! tu regretteras ta cruauté quand je ne serai plus.

— Pourquoi ne pas avouer ce qui s'est réellement passé?... Oui, tu as eu peur de la médiocrité... Tu as voulu tout de suite jouir du luxe qui allait si bien à ta beauté fatale... Tu as jaloué les femmes qui t'entouraient...

C'est l'envie qui t'a jetée dans la honte... Les ferments mauvais qui sont en toi ont fait le reste... Voilà la vérité.

— Ah! que je souffre! gémit Mariana... Quelle agonie!

Elle courut à un meuble, ouvrit fébrilement un tiroir et saisit un mignon revolver qu'elle plaça dans la main de Paul.

Puis elle retomba à genoux après avoir arraché les boutons de son peignoir.

Ce n'était plus seulement la gorge qui apparaissait palpitante, mais toute la poitrine nue.

— Tire-là! dit Mariana, au cœur!...

Paul eut un sursaut. Il lui sembla presque que c'était lui qui recevait le projectile à la place indiquée.

Mariana continua avec des intonations lamentables.

— Si tu ne me pardonnes pas, je te donne l'absolution, moi... car tu as gardé tout entier ce cœur que tu vas briser.

Il n'eut même pas la force de répliquer.

— Oui... j'ai été la maîtresse de cet homme... de ce misérable, qui a profité d'un moment d'égarement... lorsqu'il m'a annoncé qu'il allait nous plonger dans la misère en cessant de te donner du travail et en te réclamant de l'argent qu'il m'avait forcé d'accepter à ton insu... Quand il nous rendait ces services, c'était en protestant de la pureté de ses intentions... Est-ce que je pouvais prévoir, moi, que j'allais être victime de ces abominables calculs?... J'ai été frappée d'un accès de vertige... Puis je me suis sacrifiée pour toi, mon Paul... J'ai donné mon honneur pour sauver le tien.

L'artiste poussa un rugissement de douleur.

— Oui, va! il ne faut accuser que la destinée... Quelque temps encore, et mon but aurait été atteint... Je t'aurais vu riche, célèbre, n'ayant plus rien à désirer... Alors c'est ta pauvre Mariana qui aurait disparu... Tu penses bien que ma résolution était prise... Je me serais donné la mort... Tu aurais cru à un accident... et tu m'aurais pleurée.

Paul, avec un véritable hébètement, regarda l'arme que sa femme lui avait donnée.

Pendant quelques secondes, il se demanda si ce n'était pas à lui que ce revolver devait servir.

— Tu m'aurais pleurée, répéta-t-elle, atteignant le comble du pathétique... Tiens! tu me pleures déjà...

— Non... non, bégaya-t-il.

Elle repartit en se tordant désespérément:

— Tu as continué à avoir toutes mes pensées... Plus j'étais malheureuse et plus je t'adorais... L'être abject qui nous vaut toutes ces tortures n'a trouvé qu'un corps inerte... Mais c'est toi! toi, mon Paul, toi seul qui m'as fait connaître les ivresses divines.

— Tais-toi ! mais tais-toi donc ! cria Paul frémissant.

— Tue-moi ! je t'en conjure.

Il posa le revolver sur une console.

Mariana eut une peine infinie à dissimuler son sourire de triomphe.

— Te tuer ! s'écria-t-il, tremblant de tout son être ; mais on croirait que tu en vaux la peine.

— Je veux que tu me tues, reprit-elle en rampant jusqu'à ce qu'elle pût lui prendre les mains... La mort de ta main me sera douce... Embrasse-moi... C'est toute la grâce que je te demande... Un baiser... Un dernier baiser de toi... Et j'expirerai en bénissant ton nom...

Paul Vernier la repoussa ; elle exagéra la violence de la commotion et s'abîma le front sur le tapis, les cheveux dénoués, le buste découvert.

— Je vous tuerai, répliqua Paul, à l'heure que je choisirai... c'est-à-dire quand votre ignominie me paraîtra moins grande...

— Mon Dieu ! fit-elle, tu me permettras donc de me repentir ?

Le mari ajouta :

— Je vous défends de sortir d'ici avant que j'aie statué sur votre sort.

XCIV

LA DETTE !

Quand le malheureux Paul eut franchi le seuil de la porte, son ressentiment tomba.

Il se réfugia dans un coin de son atelier, désert à cette heure, et pleura comme un enfant.

Paul Vernier était un faible ; son organisation exquise le laissait sans force devant les odieuses brutalités du sort. Malgré sa vaillance et sa vivacité, quand il s'agissait de lutter pour son art, le sculpteur était victime de sa trop grande sensibilité.

Il n'était pas fait pour les combats acharnés de la vie

Il y avait du féminisme dans ce système nerveux trop délicat.

Tandis que Mariana, avec sa beauté troublante, son corps merveilleux et toutes les séductions extérieures de la femme, gardait l'impudence, l'égoïsme et la férocité d'un autre sexe.

Paul Vernier sanglotait, comme si c'était lui qui eût commis la faute

Il s'accusait avec la dernière véhémence de n'avoir rien prévu, rien deviné, alors qu'il eût suffi, croyait-il, d'une lueur de clairvoyance pour arrêter sa femme sur la pente dangereuse qui conduisait à l'abîme.



La bise soufflait avec violence; les arbres, dépouillés de leurs feuilles, tendaient dans l'espace leurs branches couvertes de givre. (Page 1015.)

Après cette explosion de douleur, ce fut l'inertie de la pensée.

Paul aurait pu dire comme le Maurice de l'*Automne d'une Femme* :

« — Mon âme est infirme! »

La prostration dura longtemps.

Enfin, Paul Vernier retrouva un semblant de calme.

Un effort de volonté lui rappela que sa femme était une méprisable créature et qu'il avait à venger son honneur outragé.

Comme il le lui avait dit : elle ne valait pas la peine qu'il la tuât.

L'homme qui méritait d'être châtié s'appelait Silverstein.

Paul se rendit à l'hôtel du Parc Monceau et il se fit annoncer.

En attendant que le domestique revint, le sculpteur, introduit dans le salon d'attente où se trouvait la fontaine monumentale, qui était son œuvre, fut pris d'un nouvel accès de rage.

Il cherchait des yeux un instrument qui lui permit de réduire les statuettes en poudre.

De ses mains crispées il étreignait le marbre.

Ces efforts inutiles lui rendirent le sentiment de son impuissance et le rappelèrent à la froide notion de la réalité.

Il balbutia, vaincu encore une fois :

— Je n'en ai pas le droit... Pas plus que je n'ai celui de demander une réparation immédiate à cet homme.

Paul s'était maîtrisé, quand on le fit entrer chez le banquier.

Silverstein, qui se levait et allait accourir la main tendue, se rassit.

Il avait vu que la physionomie de l'artiste portait encore la trace de récentes luttes acharnées.

Silverstein se dit avec une frayeur subite :

— Est-ce que Mariana aurait parlé ?

— Monsieur, commença le mari, vous avez été l'amant de ma femme.

Le banquier blêmit ; quelque chose comme l'instinct de la conservation lui fit avancer la main vers le timbre électrique.

Paul ne bondissait pourtant pas sur lui.

Silverstein essaya de nier, ne fût-ce que pour prouver qu'il n'était pas tout à fait incapable de se conduire en galant homme, dans ces traditionnelles circonstances.

Le mari reprit :

— Je vous ai surpris au restaurant Lallée... Mariana m'a tout avoué.

Silverstein, qui respirait avec les plus grandes difficultés, essaya de se rassurer un peu.

Si Paul Vernier avait reculé devant un éclat public ; s'il avait pris le temps de réfléchir, c'était peut-être que, contrairement à l'opinion première de Silverstein touchant la parfaite honorabilité du sculpteur, celui-ci était capable de discuter les chiffres de la liquidation, de les rectifier et de réclamer les indemnités refusées à la maîtresse congédiée.

Le banquier aurait voulu se convaincre, dans son scepticisme de viveur, que Paul appartenait à la confrérie des maris qui ont un tarif en dehors de celui de leurs femmes ; mais le sourire insolent s'arrêta sur les lèvres lippues du financier.

Paul montrait un landier de fer ciselé et s'écriait :

— Après cette simple constatation, je devrais vous assommer avec ce chenet ; mais nous avons un compte à régler.

Bien que les derniers mots du sculpteur fussent susceptibles d'entretenir chez le banquier ses illusions cyniques, Silverstein ne put réprimer son tremblement.

— Vous voulez m'assassiner !... bégaya-t-il.

Paul eut un geste de mépris et de dégoût.

— Voyons, voyons, reprit l'amant de Mariana, cherchant à se ressaisir... Ce qui s'est passé est déplorable, je le reconnais... je le regrette... je le regrette amèrement... Cette aventure me coûte fort cher.

— Six cent mille !

— L'argent n'est rien pour moi... Ce qui me désole, c'est de vous avoir causé un si profond chagrin... Aussi, monsieur Vernier, je sais que je dois me mettre à votre disposition... Nous nous battons.

Silverstein continua, ne jouant nullement l'émotion, sincère à sa façon. Il s'exprimait en termes dépourvus d'artifice à l'égard de Mariana, qu'il se défendait d'avoir séduite, au sens littéral du mot.

A cause de cette femme, deux hommes allaient se battre ; c'était abominable.

L'atavisme asiatique du personnage reparaisait avec une crudité d'expression tout orientale.

Ce n'était pas dans son pays d'origine qu'une aventure de ce genre entraînait de dramatiques complications.

Insensiblement, il en arrivait à parler à Paul comme si celui-ci n'était pas un époux outragé et qu'il se fût agi entre eux d'un tiers de leurs amis.

Un peu plus, Silverstein allait employer l'expression de « petit malheur », comme s'il ne s'agissait que de déboires commerciaux ; pour lui, tout se rapportait au négoce.

Paul n'écoutait pas : une seule chose pourtant l'avait frappé.

Lui et Silverstein en arrivaient avec des arguments tout différents à une conclusion identique : Mariana était indigne de la moindre pitié.

Paul s'écria :

— M. Silverstein, vous êtes un immonde drôle.

Le banquier eut un haut-le-corps. Il se leva, furieux, bredouillant :

— Chez moi !... Dans ma maison... Vous m'insultez... Et tout cela à cause d'une malheureuse !

Il se tint néanmoins à distance, tout en écumant de la rage spéciale aux gens qui se montent pour sortir de leur lâcheté.

— Vous êtes un misérable...

— Je ne vous permettrai pas...

— Vous m'entendrez jusqu'au bout.

Silverstein, perdant la tête et craignant pour ses précieux jours, avait sonné ; un domestique apparut.

Ce fut cet infortuné que le patron apostropha, pour se soulager un peu.

— Personne ne vous a appelé, cria-t-il...

— Mais monsieur...

— Allez-vous-en, imbécile !

Le serviteur fit le dos rond et déguerpit sans demander son reste.

— Monsieur, reprit le banquier, du haut de ses millions, je vous répète que je ne tolérerai pas de telles insultes.

Paul se sentit moins flétri. Le courroux de son adversaire lui prouvait que la vilénie de l'épouse n'atteignait pas le mari.

Il reprit :

— Je n'ai pas à rechercher comment et à quelles conditions honteuses vous avez acheté Mariana... Ce que je sais, monsieur Silverstein, c'est que vous vous êtes conduit d'une façon infâme à mon égard.

— Ce n'est pas vrai.

— Vous vous êtes prétendu mon ami.

— Et je l'étais... puisque j'ai fait pour vous de très gros sacrifices.

— Oui, poursuivit Paul avec une ironie déchirante, les habits que je porte, je vous les dois... Les meubles qui décorent mon appartement, c'est vous qui les avez payés... L'argent que j'ai dépensé, c'est vous qui le fournissiez... Tout ! Tout venait de la prostitution de ma femme !

— Mais non, mais non... A quoi bon exagérer?... Malgré votre inqualifiable ingratitude, je vais beaucoup moins loin que vous...

— Madame et monsieur Paul Vernier sont vos débiteurs ; vous l'avez dit... j'ai entendu.

— Parce que je voulais rompre avec Mariana... Parce qu'il me répugnait de vous trahir plus longtemps...

— Parce que cela vous coûtait trop cher.

— Et après... N'est-ce pas mon droit ?

— Comme le mien est de vous cracher au visage.

Paul fit un pas ; Silverstein recula.

— Monsieur ! fit-il, une affaire d'honneur ne se règle pas par un pugilat.

— Une affaire d'honneur !...

— Ce n'est pas moi qui ai inventé la locution... Les gens bien élevés n'en ont pas encore trouvé d'autre... Envoyez-moi vos témoins.

— Et vous refuserez de vous battre !

— Je ne pourrai pas, si vous l'exigez.

Silverstein crut à tort que Paul Vernier rompait.

Alors, comme les gens à qui l'air de bravoure est resté dans le gosier et qui ont eu le temps de reprendre au vol un semblant de dignité, il retrouva sa voix et son aplomb.

Son adversaire paraissait reculer, Silverstein avança.

— Les choses ne peuvent en rester là, dit-il... Je ne suis pas un pleutre... C'est moi qui exige un duel.

Paul répondit :

— Je vous donnerai complètement satisfaction, soyez tranquille... Mais auparavant, il faut que je vous paie.

— La question d'argent devient secondaire.

— Je ne suis pas de votre avis... Qu'est-ce que je vous dois?... Allons, répondez... si vous ne voulez pas que votre face blême rougisse sous mes soufflets.

Silverstein regretta d'avoir pris inconsidérément son attitude de mousquetaire ; mais en revenant sur le terrain des affaires, puisque Paul l'y ramenait, il craignit moins pour ses oreilles.

— Il répliqua :

— Après tout, je ne puis vous blâmer de vouloir payer vos dettes.

— Combien ?

— Mais...

— Je ne suppose pas que vous allez exiger de moi le remboursement de tout ce que votre maîtresse vous a coûté !

— Évidemment non... Cela manquerait de loyauté... Je veux rester un homme correct.

— En fait de correction, M. Silverstein, je vous jure bien que celle que vous méritez...

— Voyons, voyons ! interrompit le financier, vous n'allez pas recommencer.

Et il ajouta cette phrase monumentale :

— Est-ce que vous auriez l'intention de me pousser à bout ?

— Ce serait trop difficile, riposta Paul Vernier.

— Enfin, M. Vernier, je ne refuse pas de me battre avec vous.

— Et moi je refuse, pour le moment... Si je vous tue, on dira que j'ai un moyen trop expéditif de régler mes dettes... Si vous me tuez, vous détruirez votre gage.

— On ne se tue pas comme ça, ricana Silverstein.

— Je vous jure pourtant que je ne vous ferai aucun quartier.

— Cela prouvera que vous avez un caractère exécrable.

— Je ne veux pas faire banqueroute... Je ne suis pas financier, moi.

Sans le savoir, Paul Vernier toucha Silverstein à l'endroit sensible.

Il n'avait pas toujours été opulent, le fastueux amant de Mariana.

C'était à l'étranger qu'il avait déposé ce fardeau incommode qui s'appelle le bilan, et il ne croyait pas que l'écho de sa déconfiture eût franchi la frontière française.

Toutes les injures de Paul ne l'avaient atteint que superficiellement ; cette fois, il se sentit touché et ne demanda qu'à déposer les armes.

— Mon garçon, répondit-il, retrouvant la grossière familiarité d'autrefois, je ne peux pas vous en vouloir ; ce qui vous arrive est lamentable, mais toutes les sottises dont vous cherchez à m'abreuver n'y changeront rien... Puisque vous êtes assez honnête pour me rembourser, vous devriez m'approuver d'avoir arrêté les frais assez tôt pour deux raisons : vous savez ce que vaut votre femme ; vous n'augmenterez pas votre dette.

— Combien ? encore une fois.

— Évaluez vous-même.

— Eh bien ! admettons que je vous doive cent mille francs.

— Voulez-vous que nous détaillions les articles ?

— Non... je vous paierai, monsieur Silverstein.

— Oh, je vous accorde du temps.

— Je vais me remettre au travail... L'argent que vous recevrez sera prélevé sur mon salaire... Je ne sais pas ce qu'il me faudra d'efforts et d'années pour arriver à m'acquitter envers vous ; mais un jour viendra où nous serons quittes.

— Et mauvais amis, malheureusement !

— Ce jour-là, j'aurai le droit de vous répéter à la face de tous que vous êtes un être abject... et ce sera votre tour de payer.

— Diable ! je crains bien que les intérêts ne soient formidables...

— Et qu'ils ne dépassent le chiffre des prêteurs à la petite semaine?... Vous ne voyez pas bien un artiste usurpant les privilèges d'un usurier tel que vous ?.. Ce n'est pas votre fortune qu'il me faudra, ce sera votre vie.

— Ah ! jeune homme ! fit Silverstein, quelque chose me dit que vous en verrez bien d'autres... Soit ! nous recauserons quand notre compte sera balancé.

— Et maintenant, un mot encore... Si vous laissez soupçonner à qui que ce soit mon déshonneur, je ne suis plus tenu à aucune considération, je vous brûle la cervelle.

— Soyez tranquille ! il y a des choses dont on n'aime pas à se vanter.

— Au revoir, misérable !

Silverstein attendit que Paul ouvrit la porte pour riposter :

— Vous vous consolerez, monsieur Vernier... Votre sort eût pu être plus fâcheux encore... Vous n'êtes ni battu ni content...

Paul Vernier se retourna et courut vers l'individu qui lui jetait cet

outrage sanglant ; mais Silverstein avait eu le temps de battre en retraite et de s'esquiver dans son salon.

∴

Paul entra dans un café ; il consulta un indicateur de chemins de fer, réfléchit pendant quelques instants, puis il prit une décision.

Dans la soirée, il partait pour Brest, où il arrivait le lendemain matin.

Une voiture le conduisait à Kernéis.

Le pauvre garçon, une fois de plus, était mal inspiré en retournant au seul endroit où il ne devait pas aller, s'il voulait oublier la trahison de Mariana.

Il avait résolu de se confesser à son oncle, l'abbé Victorien, le brave recteur qui était si heureux d'offrir la maisonnette rustique au jeune ménage.

Paul devait tout au digne ecclésiastique ; il lui demanderait de suprêmes consolations.

Quand l'artiste arriva à Kernéis, il se sentit glacé jusqu'au plus profond de lui-même.

Cette contrée qu'il avait vue si riante, pleine de fleurs et de chants d'oiseaux, était maintenant triste et morne.

La bise soufflait avec violence ; les arbres, dépouillés de leurs feuilles, tendaient dans l'espace leurs branches couvertes de givre.

Tout cela ressemblait à un cimetière ; Paul eut froid au cœur en voyant que cette désolation universelle ajouterait à son propre deuil.

Comme à Paris, lorsqu'il avait surpris les coupables, il lui sembla qu'il allait mourir.

Il sonna à la porte du presbytère.

Eulalie, la vieille servante, vint lui ouvrir.

— Mon Dieu ! fit la Bretonne stupéfaite, M. Vernier.

Il s'inclina machinalement.

— Vous êtes seul ? demanda-t-elle, tout en le conduisant à travers le jardin dénudé.

— Oui, fit Paul d'une voix sourde.

— Et madame Vernier ?

Il eut un frémissement.

Il n'avait pas prévu cette question si simple.

Heureusement, la servante se chargea de la réponse.

— Elle est restée à Paris... Elle se porte bien ?

L'artiste ne répondit pas.

Eulalie le fit entrer dans la chambre de l'abbé Victorien.

— Mon oncle est là ? demanda-t-il, paraissant sortir d'un songe affreux.

— Non.

— Ah !

— Vous n'avez pas prévenu M. le recteur ?

— C'est vrai.

— Nous ne pouvions donc vous attendre... Mais, comme vous êtes pâle, monsieur Vernier... Vous êtes transi, sans doute... Approchez-vous de lâtre... Réchauffez-vous...

Eulalie était trop discrète pour demander à Paul la raison de son arrivée imprévue, dans une saison où l'on ne fait guère le long voyage de Paris en Bretagne ; mais la brave femme voyait bien le bouleversement du jeune homme et elle s'en affligeait.

Elle reprit :

— M. le recteur est parti à Brest... Vous en arrivez ?

— Oui.

— Vous auriez dû rencontrer votre oncle.

— C'est vrai !

— Il sera entré chez quelque paysan pendant que vous passiez.

Paul Vernier se souvint d'avoir entrevu confusément sur la route une carriole ressemblant à celle de l'abbé Victorien ; mais il n'avait pas plus prévu ce contre-temps que le reste, et il était persuadé qu'en arrivant à Kernéis, il n'aurait qu'à se jeter dans les bras du recteur, de l'homme qu'il considérait comme un second père, du vénérable ecclésiastique qui l'avait marié.

— C'est que, poursuivit Eulalie, le recteur va chez l'évêque... Il y déjeunera probablement... Il ne rentrera que tard à Kernéis.

Paul eut un geste de lassitude et de découragement.

— Mais, continua la servante, je vais vous préparer à manger.

— Inutile, ma bonne Eulalie.

— Comment inutile ! Après tant d'heures passées en chemin de fer... Décidément, monsieur Paul, vous m'inquiétez... Est-ce qu'il vous serait arrivé quelque chose de fâcheux ?

Il comprit qu'il ne devait rien laisser soupçonner à la bonne vieille, et il s'efforça de paraître moins attristé. Son chagrin n'était pas de ceux qu'on laisse deviner à une humble servante, malgré la sympathie des humbles dont on ne doute pas.

— Je suis très fatigué, répondit-il.

— Après le repas, vous vous reposerez, monsieur Vernier... Vous ferez un petit somme.

Eulalie se rendit à la cuisine pour préparer le déjeuner.

Paul Vernier resta seul dans la chambre modeste, qui dénotait si bien la tranquillité d'âme et la douce philosophie de l'abbé Victorien.



Il s'arrêta, égaré, devant la maisonnette si riante quand il l'avait quittée la dernière fois.
(Page 1023.)

Le papier fané laissait voir des fleurettes qui avaient été autrefois éclatantes.

La couchette étroite, les quatre escabeaux de chêne et le vieux fauteuil, qui ressemblait à une stalle d'église, composaient tout le mobilier.

Le prie-Dieu seul paraissait neuf ; il avait été donné au recteur l'année précédente par un groupe de paroissiennes.

Le christ d'ivoire, avec ses plaies saignantes, semblait regarder cet homme qui gravissait, lui aussi, son calvaire.

Et Paul Vernier ne put se défendre d'un grand attendrissement qui chassa de son cœur les derniers vestiges de la colère.

S'il avait eu la sagesse de vivre comme son bon oncle, qui voulait d'ailleurs autrefois le faire entrer dans les ordres, il habiterait aujourd'hui une chambrette comme celle-là.

Il aurait la paix du cœur.

Ce cœur ne serait pas torturé; sa vie ne serait pas brisée.

Il ne souffrirait que par répercussion, en prenant humainement et chrétiennement sa part des souffrances de son prochain.

Il avait voulu être artiste; dans son présomptueux orgueil, il s'était senti de taille à faire œuvre de créateur; il subissait le sort des anges déchus pour avoir cherché à escalader le ciel.

Tout n'était décidément que vanité.

Et ses larmes coulèrent encore, mais moins amères que la veille.

Il allait peut-être se résigner, essayer de recommencer la vie; pour la première fois depuis qu'il avait été frappé si impitoyablement, un souffle d'apaisement et peut-être de miséricorde caressait son front brûlant, que la fièvre ne torturait plus avec la même intensité.

XCV

DÉTRESSE DU CŒUR.

Oui, c'était la paix qui descendait en lui, comme si réellement des esprits mystérieux hantaient ces murs et imposaient leur influence à l'étranger, qui ne pouvait se livrer à la fureur et caresser des projets de vengeance, dans un pieux asile réservé à la prière.

Paul Vernier réagit contre l'amollissement de son âme.

Il ne voulait pas se consoler, il ne voulait pas oublier.

Mais ces voix secrètes lui répondaient :

— Alors, qu'es-tu venu chercher ici ?

Tant de secousses morales, jointes aux fatigues du voyage, finissaient par accabler le malheureux. Dans sa cervelle vacillante il se comparait à un naufragé qui n'a plus conscience de ce qui se passe autour de lui, qui n'entend plus les cris de rage, les râles d'agonie, les derniers soupirs des mourants.

Il restait là, seul, sur l'épave désespérée, n'ayant même plus conscience du danger, semblant s'être dédoublé.

Le Paul qui était au presbytère de Kernéis n'était pas le même que celui qui travaillait en ce moment dans son atelier de la rue de Chazelles.

La voix de la vieille servante l'arracha à sa torpeur.

— C'est prêt, dit Eulalie, de son ton le plus engageant... A table, vous vous remettrez... Bonne Vierge ! est-il possible que les chemins de fer vous secouent à ce point... Je n'ai jamais voulu y aller ; ce n'est pas maintenant que je commencerai.

Paul Vernier se raidit de nouveau pour maîtriser son trouble.

Il dit :

— Vous êtes sûre que mon oncle ne reviendra pas déjeuner ?

— Sûre et certaine, monsieur Paul... Nous aurons encore bien du bonheur s'il ne faut pas l'attendre pour dîner.

— C'est bien.

— Quel dommage que M. l'abbé n'ait pas été prévenu... Il n'aurait pu se dispenser de se rendre à la convocation de monseigneur l'évêque, mais il vous aurait prié de retarder votre voyage.

— Oui...

— Vous comptiez le surprendre agréablement.

— Oui...

Il coupa court à l'entretien et se mit à dévorer.

Paul eut un amer sourire en constatant que, malgré son estomac contracté, il se sentait en appétit.

La bête reprenait ses droits, en dépit des tortures morales.

Le sculpteur n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures.

Le voyage de Paris à Brest n'est pas fait pour encourager l'abstinence.

Paul jeta un regard sur l'horloge de campagne, dont le balancier oscillait avec une régularité et un tic-tac discret, qui ne paraissaient guère destinés à raviver les passions ; et pourtant le visage de l'artiste se contracta affreusement.

C'était l'heure où, la veille, la voiture arrivait devant le restaurant Lallée.

La servante interrompit ces réflexions lancinantes.

— Monsieur Vernier, dit-elle, un peu gênée, je vous ai servi du cidre dur... Vous préféreriez peut-être du nouveau... Mais il fermente encore.

— Celui-ci est très bon, répondit Paul.

L'œil avisé d'Eulalie remarqua que le sculpteur n'y avait pas encore goûté.

C'était très mal de mentir, même pour une chose insignifiante, et surtout quand on était le neveu du saint abbé Victorien. Mais la servante ne voulait pas la mort du pécheur, et, dans son indulgence, elle plaignit même le pauvre garçon qui dissimulait si mal ses chagrins.

— Au dessert, reprit-elle, je vous apporterai du vin.

— Inutile.

— Pardon ! Pardon ! Il faut marcher comme si M. le recteur était là et qu'il reçût un ami à sa table... La cave est encore bien garnie.

Et comme Paul protestait du geste :

— Merci ! continua Eulalie, vous seriez cause que je recevrais des reproches de mon maître.

— Il vous en fait donc ? murmura Paul, pour répondre quelque chose.

— De terribles, monsieur.

— Voilà qui est bien invraisemblable, dit encore l'artiste, subissant de plus en plus une réaction bienfaisante, dans cette paisible atmosphère.

— On voit bien que vous ne le connaissez pas... Et pourtant, après le bon Dieu, c'est vous qu'il aime le plus.

Les larmes vinrent aux yeux de Paul.

Il avait donc conservé de pures affections ?

Son cœur se dilata.

Quand le train partait de Paris, le fils s'était accusé de n'avoir pas songé tout de suite à se rendre dans le sud-ouest, où son père résidait depuis quelque temps.

Pourquoi Paul avait-il donné la préférence à son oncle ?

Il l'avouait maintenant, se rendant compte de sa faiblesse et, pourquoi ne pas ajouter, de son égoïsme.

C'est que l'abbé Victorien demeurait à Kernéis, dans le village où Vernier avait épousé Mariana.

Le père de Paul aurait pleuré avec son fils ; mais le vieillard, dont c'eût été le droit, serait amèrement revenu sur le passé.

Il aurait rappelé à l'insensé les sages conseils prodigués en vain, timidement avant le mariage, mais plus fermement quand le luxe naissant du mariage avait effrayé la simplicité paternelle.

Enfin, chose atroce, le père aurait pu dire à son fils :

« — Je m'attendais à cette catastrophe ! »

Paul se serait senti encore plus malheureux, car il n'aurait pu nier son aveuglement coupable.

Tandis que l'abbé Victorien réserverait des trésors de mansuétude à l'égaré et établirait les parts de responsabilité avec la plus charitable équité.

— Oh ! non ! monsieur Paul, reprit la servante avec conviction, vous ne savez pas de quoi votre oncle est capable.

Et comme son interlocuteur ne paraissait pas très convaincu, elle ajouta :

— Vous ne vous douteriez jamais de la grosse pénitence qu'il m'a

infligée, il y a six mois, parce que j'avais chassé deux vagabonds qui revenaient trop souvent demander la charité. Je reconnais que j'avais eu tort et que j'avais commis le péché d'impatience... Mais j'ai été trop cruellement punie.

— Comment?

— Pendant deux dimanches, M. le recteur m'a défendu de brosser sa soutane.

Eulalie joignit les mains en se rappelant l'énormité du châtiment et un gros soupir s'échappa de sa poitrine.

— Aussi, conclut-elle, je ne suis pas prête de désobéir.. Songez donc, monsieur Paul, un peu plus, M. le recteur aurait voulu cirer lui-même ses souliers... J'en serais morte de honte et de remords.

Paul Vernier se leva.

— Ma bonne Eulalie, dit-il, vous avez les clefs de ma maison?

— Oui, monsieur Paul.

— Vous allez avoir l'obligeance de me les remettre.

— Hélas! mon Dieu! vous n'allez pas vous installer à côté, quand vous êtes si bien ici.

— Je vous demande pardon, Eulalie.

L'idée qu'il cherchait en vain, pour justifier son voyage, se présenta à son esprit.

Il ajouta :

— J'ai laissé à Kernéis des dessins et des papiers dont j'ai eu subitement besoin à Paris... Voilà pourquoi je n'ai pas hésité à faire le voyage.

— Ah!

— Vous ne savez pas ce que c'est, vous, ma brave fille... Vous ne vous imaginez pas qu'un artiste puisse attacher une telle importance à des papiers.

— Dame! monsieur Vernier, je ne suis pas aussi capable que vous, moi... Mais, M. le recteur est plus savant que moi, n'est-ce pas?

— Je le crois.

— Eh bien! vous n'aviez qu'à lui écrire, et il se serait chargé de prendre ces pièces et de vous les envoyer par la poste.

L'artiste se mordit les lèvres. Il ne parvenait même pas à déconcerter une femme aussi simple qu'Eulalie.

Il répondit hâtivement :

— C'est que j'ai craint que mon oncle ne fit confusion... Il règne un certain désordre dans la maisonnette.

L'amour-propre de bonne ménagère se révolta chez la servante.

— Ah! monsieur! j'ai pourtant bien tout rangé... Votre oncle, qui a tenu à vérifier ce que j'avais fait, m'a complimentée.

— Oui, je n'en doute pas... Seulement, dans les tiroirs...

— Bien sûr que nous ne savons pas ce qui s'y est passé.

— Donnez-moi les clefs.

— Je veux bien, monsieur Vernier, mais je ne vous laisserai pas entrer avant que j'aie fait un bon feu... Je ne tiens pas à ce que vous attrapiez du mauvais mal.

— Eh bien ! soit...

— Où faudra-t-il l'allumer?... dans la chambre à coucher?

— Non ! non ! cria Paul en proie à un vertige subit.

Et il se prit le front à deux mains, se voilant les yeux.

Eulalie, toute tremblante, tourna machinalement le coin de son tablier.

Elle se disait :

— Pour sûr, le neveu de M. le recteur a un dérangement d'esprit... Qu'est-ce que je vais devenir, moi, toute seule avec lui, s'il a besoin de soins... Est-ce que c'est ce gueux de Paris qui est cause de tout cela ?

Paul se maîtrisa au bout de quelques secondes ; il répondit d'une voix étranglée :

— Faites du feu dans mon atelier.

La servante sortit.

Le mari de Mariana n'avait plus besoin de se contraindre ; il pouvait hurler sa douleur.

La plaie saignait toujours, au côté gauche de la poitrine ; on eût dit qu'il ne cherchait qu'à l'agrandir pour exaspérer encore ses souffrances de damné.

Quand, tout à l'heure, il allait remettre les pieds dans la maison où s'étaient écoulés les jours les plus fortunés de sa vie, il lui serait impossible d'éprouver plus d'horribles sensations ; ou alors, ce serait la folie.

Ah ! perdre la raison ! oublier ! mourir ! Ce serait une solution... Il l'implorait.

Cette crise, très violente, commençait à disparaître, quand la servante revint.

— C'est prêt, dit-elle... Je n'ai pas ménagé le bois, mais il faut attendre un peu pour que ça ait le temps de chauffer.

— Non, répliqua Paul... Tout de suite... Tout de suite !

Et il eut un geste de démenée ; puis il arracha les clefs des mains de la servante.

— Mais monsieur, supplia Eulalie, ne sortez pas ainsi... Mettez votre chapeau, votre pardessus.

Il ne l'écoutait plus ; il était déjà sur la route.

La maison était à une centaine de mètres du presbytère.

Paul courut comme un fou, ne sentant pas les âpres morsures du nord-est.

Il s'arrêta, égaré, devant la maisonnette si riante quand il l'avait quittée la dernière fois.

Quoi ! c'était là l'Eden ! C'était là qu'il avait goûté les ivresses divines ?...

Cette expression de Mariana lui revenait à la mémoire à ce moment précis.

Et quelque chose comme un sarcasme déchirant l'étreignait à la gorge.

Où étaient les volubilis, les roses trémières, les clématites ?

Avaient-ils jamais existé autrement que dans l'imagination détraquée de l'artiste ?

Cependant, au milieu de cette désolation hivernale, son œil avide persistait encore à retrouver des vestiges de vigne vierge sanguinolente.

Mais comme tout cela était abandonné, triste et sauvage !

L'Eden n'était plus que le paradis perdu.

Quelques flocons de neige voltigeaient au moment où il mit la clef dans la serrure de la porte du jardin ; mais cette porte s'ouvrit simplement sous la pression : Eulalie n'avait pas cru utile de la refermer.

Il entra.

Alors seulement, il sentit le froid qui lui tombait sur les épaules, et il eut une frileuse contraction.

Il monta rapidement l'escalier qui conduisait à l'atelier, au deuxième étage.

Mais, au premier, poussé par une force irrésistible, il s'arrêta ; puis il ouvrit la porte de la chambre à coucher, obéissant toujours à une impression irraisonnée, et il alla s'affaler au pied du lit.

Il étendit les bras ; sa tête toucha la couverture.

Et là, secoué, courbé en deux, tordu, ses ongles labourant l'étoffe, il proféra des phrases incohérentes, où, parmi des imprécations furieuses, se mêlaient des phrases d'une douceur infinie.

Il accablait Mariana, puis il la rappelait ; il crispait les mains comme s'il voulait l'étouffer, puis il desserrait l'étreinte et implorait l'infidèle pour qu'elle revint se blottir sur sa poitrine.

Ce cri s'échappa de ses lèvres :

— Je ne pourrai jamais vivre sans elle.

C'était l'aveu de sa dernière défaillance ; il en fut effrayé.

Était-ce lui qui avait proféré ces mots, ou quelque inconnu vêtu de noir, qui lui ressemblait comme un frère ?

Il lui sembla que son cœur cessait de battre...

Était-ce la mort qu'il invoquait tout à l'heure ?

S'il expirait ainsi pourtant, personne ne saurait qu'il était mort de honte et de dégoût.

Mais non, son souffle n'était pas éteint; la brûlure au côté gauche recommençait à le consumer.

Il se releva, furieux contre soi-même.

Un homme comme lui pouvait donc devenir aussi misérable? Comment! après avoir fouaillé cette drôlesse de Mariana, après avoir craché au visage de l'ignoble Silverstein, Paul Vernier se retrouvait sans volonté et sans courage!

De quel limon était-il donc pétri?

Malgré toutes ses ardentes récriminations et toutes ses révoltes, il méritait donc son sort?

Un instant, il eut l'avilissement des victimes, si bien trempées qu'elles soient, qui finissent par se demander, devant la réprobation générale, si elles sont aussi innocentes qu'elles l'ont cru.

— Ah! cria-t-il, je n'aurais pas dû rentrer ici... Je ne veux pas y rester une minute de plus... On y respire l'infamie.

Il redescendit, et, toujours avec l'allure d'une bête furieuse qui fonce droit devant elle, il se retrouva sur la route, ne sachant pas où il allait se réfugier.

Heureusement, Eulalie, qui n'avait pu surmonter ses appréhensions, apparut, tenant dans ses bras un fagot.

Sous le prétexte d'entretenir le feu, la servante verrait ce que faisait le neveu du recteur.

Il allait passer à côté d'elle sans la voir, lorsqu'elle l'interpella :

— Hé! monsieur Vernier!

Il s'arrêta, hébété, cherchant à rassembler ses idées incohérentes; il releva ses cheveux que le vent rabattait sur son front.

— Tiens! fit-il, comme s'il sortait d'un rêve, Eulalie!

Et il eut un rire inconscient.

Son agonie était terminée depuis qu'il avait pu s'échapper de la maisonnette où son cœur allait être arraché par des pincées rougies à blanc.

— Vous avez retrouvé vos dessins? demanda la servante.

— Oui... Je les ai là... dans ma poche.

— Alors, rentrez.

— Certainement.

— Vite!

Elle le poussa amicalement; il se laissa faire comme un enfant pris en défilant, qui ne veut pas être grondé davantage.

Eulalie murmurait :

— Vous m'en avez causé une frayeur!

— Pourquoi? répondit-il, en rentrant dans le presbytère.

— C'est que vous aviez l'air si drôle.



L'artiste prit et lut le billet : « Je ne rentrerai pas ce soir à Kernéis, ma bonne Eulalie...
(Page 1030.)

— Je craignais de ne pas retrouver mes papiers... Ils sont très importants... Maintenant, c'est fini... Voyez, n'ai-je pas l'air d'un homme heureux?...

Et le rire navrant revint sur ses lèvres.

— Vous n'allez plus bouger d'ici, fit la servante, s'efforçant de prendre un ton inusité de commandement.

— Je vous le promets.

— A la bonne heure.

Il se retrouva dans la chambre de l'abbé Victorien; ses yeux devinrent moins bagards; il respira avec moins de difficulté.

Encore une fois, il subissait la douceur de l'air ambiant, après avoir traversé la fournaise où il avait cru être dévoré par les flammes.

Eulalie se rassura; le fardeau qui l'oppressait disparut comme par enchantement.

— Je vais vous faire du flip, dit-elle.

C'était une mixture de cidre, d'eau-de-vie et de sucre, très appréciée des gars bretons quand ils veulent se réchauffer l'intérieur.

Paul Vernier remercia.

— Je n'ai besoin de rien, dit-il.

— Mais, reprit la servante, vous n'allez pas rester comme ça jusqu'au retour de votre oncle ?

— Je vais vous demander des livres.

— Il n'en manque pas.

— Cela me suffira.

Elle alla fouiller dans la bibliothèque de son maître et rentra avec une brassée de bouquins reliés en marron foncé et portant la patine un peu moisie qui s'attache aux objets délaissés depuis trop longtemps.

Le bon curé Victorien ne lisait plus; il savait par cœur tout ce que contenaient ces compagnons de sa jeunesse.

Dès lors, son bréviaire lui suffisait, puisqu'il était forcé de l'avoir constamment sous les yeux.

Paul Vernier se plongeait dans la vie des saints.

Ces romans ingénus et ces fictions hagiographiques le captivèrent pendant quelque temps.

Il s'imaginait retrouver l'état d'âme des artistes primitifs, et, comme ses devanciers, il concevait des œuvres adorablement naïves, d'où la foi miraculeuse et le fétichisme des choses sacrées bannissaient une esthétique trop savante pour les cerveaux d'autrefois.

Et les yeux de Paul Vernier se reportèrent sur l'humble ameublement de son oncle.

Les fleurettes passées du papier peint ne lui avaient jamais paru plus mélancoliques.

Alors, décidément, on pouvait vivre ainsi, dans une brume où s'estompaient les réalités brutales ?

Les livres qu'il venait de parcourir intéressaient des êtres humains et, par leur philosophie sereine, parvenaient à chasser le morne ennui des heures inactives !

Si c'était vrai, Paul trouverait le moyen d'échapper à ses misères.

Il n'avait qu'à se réfugier dans une communauté; son oncle lui ouvrirait les portes d'une trappe quelconque.

Une grande irritation succéda chez lui à ce commencement de béatitude inconsciente.

Il repoussa les livres avec un amer désenchantement, se reprochant sa crédulité enfantine.

— Ce serait trop facile, dit-il... Que mon brave homme d'oncle ne cherche pas un autre idéal, je le comprends... Il est entré au séminaire à l'âge où ceux qui ont des passions peuvent les étouffer, où ceux qui n'en ont pas ne sauraient en contracter... Mais moi, j'ai vécu, j'ai aimé, j'ai souffert et je veux vivre encore.

Il se leva et marcha avec agitation.

— Oui, continua-t-il, je sais bien que des hommes comme moi, à la suite des mêmes déceptions, se sont faits moines... mais ils ne sont pas revenus au milieu de leurs anciens compagnons pour reconnaître qu'ils s'étaient trompés une fois de plus... Le mensonge, la vanité, l'illusion sont partout... Le prétendu recueillement du cloître ne dure que quelques semaines... Les plus mystiques suggestions ne donnent l'oubli que pendant l'extase... Il n'y a pas que les pratiques religieuses qui endorment la douleur... La science aussi fournit des stupéfiants... Mais le rêve, il est toujours le même, accablant, désespéré, affreux... A quoi bon rêver de nouvelles duperies?... La vie n'est qu'un mensonge... Tout le monde ment.

Paul Vernier eut bientôt peur de ses anathèmes et il s'arrêta effaré en se voyant forcé de conclure logiquement.

Pourquoi s'était-il montré implacable, s'il admettait que nul ne fût assez fort pour conserver son libre arbitre?

Est-ce qu'il avait le droit d'être sans pitié?

Est-ce qu'il était irréprochable, lui?

Avec une vertigineuse rapidité, tout ce qui s'était produit se déroula dans son esprit.

Il s'accusa, se jugea, se condamna en se refusant même les circonstances atténuantes.

C'était le seul coupable; Mariana était une impulsive, une irresponsable, une neurasthénique; c'était lui, l'homme au cerveau bien équilibré, qui devait tout prévoir.

Il lui appartenait bien de jouer un rôle de justicier!

Sa présomption ridicule était seule en cause.

Il s'était imaginé, dans son orgueil stupide, qu'il gagnait l'argent dépensé par sa femme.

Était-il seulement un artiste?

Le maître Antonin Gervais, par pure bonté d'âme, n'avait pas voulu détruire les illusions de l'élève ; mais, obéissant toujours à ses idées charitables, le grand sculpteur avait cherché à trouver de l'ouvrage à cet ouvrier dont les hautes visées outrageaient le bon sens.

Délicatement, avec un luxe inouï de précautions, le bon Gervais lui avait offert une besogne de tailleur de pierres.

Est-ce que Paul Vernier avait du talent ? Est-ce qu'il en aurait jamais ?

S'il en avait eu l'ombre, Mariana de Sainclair, qu'il avait abusée en faisant miroiter à ses yeux un avenir splendide, ne se fût pas vengée en le trahissant.

Ses enthousiasmes juvéniles ; ses envolées sublimes ; ses aspirations éperdues vers l'art pur, qui plane au-dessus des ignominies terrestres, tout cela s'effaçait devant le découragement complet, le dégoût absolu, la lassitude lâche.

Rien ne semblait plus devoir vibrer, dans cette nature si bien organisée pourtant pour réaliser les conceptions les plus idéales.

Est-ce que l'abjection d'une drôlesse suffirait pour briser cet admirable instrument ?

Paul Vernier murmura d'une voix éteinte :

— C'est fini !... C'est bien fini !

Et son désespoir devint plus poignant.

L'abbé Victorien ne pourrait rien contre une aussi lamentable détresse.

Paul Vernier était-il perdu sans rémission ?

XCVI

LE PARDON.

L'obligeante Eulalie était entrée timidement plusieurs fois dans la chambre de Paul, pour lui demander s'il n'avait besoin de rien et surtout pour voir si le neveu de M. le recteur conservait toujours l'attitude étrange qui avait quelque peu effrayé la bonne vieille.

Lorsque Paul entendait la servante, il reprenait un livre et feignait de lire.

Quand il était de nouveau seul, il recommençait à retourner le poignard dans sa plaie saignante.

Comment sortir de cette effroyable passe ?

Les marins engagés dans les récifs d'Ouessant, pendant la tempête, ne devaient pas avoir de plus terribles angoisses que le malheureux qui

maintenant se sentait sombrer et à qui sa volonté paralysée ne permettait aucun effort pour se sauver.

Dans le chaos de ses idées contradictoires, deux idées surnageaient encore :

Chasser Mariana !

Se remettre au travail !

Il ne pensait déjà plus à tuer l'infidèle.

Se remettre au travail, comment ?

Paul Vernier, dont la probité restait seule intacte dans ce naufrage, se disait que rien ne lui appartenait plus.

Il allait tout vendre chez lui afin de donner un premier acompte à Silverstein.

Il redeviendrait aussi pauvre qu'au temps où il restaurait les galeries de Kerlor.

C'était dans ce château que Mariana prétendait l'avoir remarqué.

Ah ! comme c'était loin déjà !

Il lui semblait que de nombreuses années s'étaient écoulées, depuis qu'il avait rencontré l'aventurière, la nuit, dans ce bois, où il l'avait arrachée aux malfaiteurs. »

Il voulut chasser ces souvenirs et ne s'occuper que du présent.

Son maître ne lui avait-il pas annoncé la veille que des travaux importants allaient être exécutés à Paris et que Paul serait chargé, s'il le voulait, de la partie sculpturale ?

N'était-ce pas la tâche libératrice qui rendrait à Vernier sa liberté d'action vis-à-vis de cet immonde banquier ?

De plus, l'artiste ne retrouverait-il pas en revenant à son art toute sa sérénité hautaine ?

Il s'arrêta découragé.

Tout était brisé en lui ; il n'avait plus la force de manier ses outils ; il s'effrayait en pensant qu'il serait incapable du moindre effort d'imagination.

Sa conscience ne lui permettait plus de conserver de doutes sur son impuissance.

Il allait écrire à son maître que, à la suite d'un grand malheur, l'élève abandonnait la carrière.

Non ! c'en était trop ! Paul Vernier ne subirait pas ce dernier écrasement.

A cette idée le cœur lui bondissait dans la poitrine avec une telle violence qu'une réaction salutaire se produisit enfin.

La trahison de Mariana ne pouvait aboutir à un tel désastre ; l'impudente créature s'en réjouirait trop.

Paul reprendrait ses occupations ; il recommencerait le bon combat ; il arriverait à conquérir le nom qu'il rêvait.

Était-ce donc la première fois qu'un artiste souffrait ?

Les épreuves les plus cruelles n'ont-elles pas leur utilité ? Elles retrempent les caractères. Elles rendent l'âme plus vaillante. On ne sait pas toujours la part de sanglots qui entre dans un chef-d'œuvre.

Paul Vernier poursuivrait son chemin dans la vie, fièrement, honnêtement, ne gardant pour la coupable que le plus profond mépris.

Mariana avait osé prétendre qu'elle s'était sacrifiée pour son mari !

Il lui démontrerait qu'un homme de cœur n'a pas besoin que sa femme se prostitue pour qu'il devienne un artiste célèbre.

Il retrouvait ses plus légitimes, ses plus nobles ambitions.

Pendant qu'il monterait, Mariana descendrait et elle ne s'arrêterait que dans un abîme de fange où elle disparaîtrait à jamais.

Pourquoi Paul Vernier rêverait-il une autre vengeance ?

Mais cette exaltation dura peu ; le malheureux, qui cherchait en vain à se ressaisir, retomba dans le plus morne accablement.

Toute cette vaillance n'était que le résultat d'efforts suggérés par la honte et le désespoir.

Cette énergie factice ne pouvait se prolonger outre mesure.

On ne violente sa volonté que pendant quelques minutes.

C'est l'abattement qui suit cette inutile dépense de vigueur où l'imagination a été seule en cause.

Paul Vernier se retrouva plus faible, plus fiévreux, voyant avec terreur qu'il allait retomber dans un anéantissement complet.

La servante reparut ; elle tenait une lettre ouverte à la main.

— Ah ! monsieur Vernier, s'écria-t-elle, voilà bien une autre affaire.

L'artiste se leva, cherchant à s'imposer encore une attitude moins suspecte.

— Monsieur le recteur qui ne revient pas !

— Comment ?

— Tenez, voilà la lettre que Kerven vient de m'apporter... Lisez-la.

— Mais si elle vous est adressée, Eulalie...

— Lisez, monsieur Paul... Votre oncle a vu Kerven à Brest, heureusement encore ! Sans ça je m'en ferais du mauvais sang !... Il a chargé le gars de m'apporter le papier... M. le recteur s'est appliqué, mais moi je ne lis pas très bien l'écriture... Seulement, j'ai compris tout de même... Ah bien ! nous voilà dans de beaux draps.

L'artiste prit et lut le billet :

« Je ne rentrerai pas ce soir à Kernéis, ma bonne Eulalie. Monseigneur m'a retenu à déjeuner, il me retient à dîner.

« Ce n'est pas tout.

« Je couche à l'évêché.

« Et demain, Monseigneur m'emmène.

« Il y tient, il l'exige ; moi, je ne peux que lui obéir. Il affirme qu'il voudrait toujours m'avoir à ses côtés quand il explore son diocèse.

« Si c'était une tournée pastorale, l'humble recteur que tu connais n'aurait aucun droit à usurper la place du vicaire général ; mais il s'agit d'une longue promenade à travers le canton.

« Monseigneur prétend que personne ne parle comme moi le bas-breton, et dame, je lui sers d'interprète, car tu sais bien que Sa Grandeur est née dans la Franche-Comté.

« Nous commençons par Saint-Marc ; nous remonterons à Guidavas, puis à Saint-Divy.

« Rassure-toi, nous serons en voiture et notre bidet de Briece trotte l'amble.

« De Saint-Divy, on poussera jusqu'à Saint-Thonan.

« De là, bien sûr, on se rendra à Plouedern, puisque le neveu de Monseigneur habite la commune.

« Une fois à Plouedern, nous ne pouvons pas nous dispenser d'aller à Trémaouézan...

« Enfin, que diraient les gens de Plounéventer si nous leur faisons l'injure de ne pas leur rendre visite ?

« Où irons-nous ensuite ? Dieu seul le sait.

« Monseigneur est un bien saint homme ; mais les apôtres aimaient moins que lui les voyages.

« Te voilà fixée. Ne t'inquiète pas.

« J'espère qu'il n'y a rien de nouveau à Kernéis. Si quelque pécheur en peine me réclamait, dis-lui qu'il attende l'absolution.

« Porte-toi bien. Soigne nos lapins et nos poules.

« Dans ta prière, n'oublie pas ton vieux recteur qui va rentrer au bercail harassé.

« ABBÉ VICTORIEN. »

— Il n'y a rien de nouveau ! clama Eulalie. Oh ! si, qu'il y en a... N'est-ce pas, monsieur Paul ?

Le sculpteur resta un moment interdit.

Alors, il ne verrait pas son oncle, il ne pourrait pas s'épancher dans le sein du prêtre ; il garderait son lamentable secret ?

Le voyage de Paul avait été inutile.

Il fallait croire que Dieu ne lui pardonnait pas sa faiblesse insigne, ou qu'il ne voulait pas que l'abbé Victorien intervint dans ces abominables choses.

- Qu'allez-vous faire ? questionna la servante.
- Je repartirai ce soir.
- Vous ne le pouvez guère... Il est trop tard pour commander la voiture qui vous reconduira à Brest.
- Eh bien, répliqua-t-il. je me mettrai en route demain matin.
- Vous serez peut-être arrivé à Paris avant que le recteur soit rentré à Kernéis.
- Vous croyez ?
- Dame ! monsieur Vernier, je le suppose... Je ne suis pas au courant de tout cela, moi.
- Il faut pourtant que je voie mon oncle, s'écria Paul nerveusement. Eulalie parut saisir la balle au bond.
- Si vous y tenez, je m'en charge. dit-elle.
- Comment ?
- Je vais dire à Kerven qu'il se mette en quête de M. le recteur.
- Cet homme perdra beaucoup de temps...
- C'est un gars avisé... Je lui donnerai la liste des localités ; il saura bien joindre Monseigneur et l'abbé Victorien.
- Cela ne me paraît pas pratique.
- Laissez faire... Je le paierai ce qu'il faudra, et sur mes économies encore.
- Mais je ne veux pas que...
- La servante parut réfléchir.
- C'est vrai. reprit-elle, vous craignez que Mme Vernier ne s'inquiète de votre absence prolongée.
- C'est-à-dire que...
- Nous avons un télégraphe ici... Envoyez une dépêche à Paris.
- Ah ! vous croyez...
- Certainement... Quel dommage que nous soyons en hiver... Sans cela, Mme Vernier pourrait venir vous rejoindre.
- Paul étouffa un cri de douleur.
- Voyons ! fit la servante, faut-il que Kerven se remette en campagne ?
- Non...
- Vous préférez télégraphier ?
- Oui.

Il avait répondu inconsciemment, sans se douter qu'il trahissait ses plus secrètes pensées.

Eulalie rouvrit la porte et cria :

— Hé ! Kerven.

Une voix répondit d'en bas :

— Qu'est-ce qu'il y a ?



Mais la bonne vieille, suivant les instructions de son maître, passait en revue le poulailler et le clapier. (Page 1034.)

— Ne t'en va pas... J'ai un petit service à te demander.

— Je finis ma bolée de cidre, répliqua le gars.

— Bon ! je descends.

Et s'adressant à Paul :

— Écrivez votre dépêche.

Elle plaça devant lui du papier et de l'encre ; puis elle s'éclipsa.

Paul se prit la tête à deux mains ; une fois de plus il avait la sensation bizarre d'un dédoublement de sa personnalité.

L'être qui avait hurlé sa douleur et s'était labouré la poitrine avec ses

ongles n'était plus le malheureux qui se rendait compte de l'inanité de sa colère.

Comme dans la maisonnette, il murmura : Je ne peux pas vivre sans elle.

Et d'une main tremblante, après avoir écrit le nom et l'adresse de Mme Vernier, il ajouta ce seul mot : « Viens ».

Et il signa.

Le sang lui afflua au cœur ; il lui sembla que c'était sa condamnation qu'il venait de signer. Ses déchirements intimes redevinrent épouvantables.

Il eut un geste éperdu et sa main se crispa sur le papier pour le lacérer ; mais la face paternelle du paysan s'encadra dans la porte.

— C'est moi, m'sieur... Pour le télégraphe, dit Kerven.

— Ah oui ! bégaya Paul... Eh bien... Voilà.

Et il tendit le papier en détournant la tête.

Le pas lourd du gars breton fit gémir les marches de l'escalier.

Paul Vernier eut un accès de torpeur, ne cherchant pas, ne voulant pas se rappeler ce qu'il venait de faire.

Cependant, la voix d'Eulalie le réveilla.

La servante donnait vingt sous au commissionnaire.

La porte d'entrée s'ouvrit ; Paul entendit la voix sonore de Kerven.

— N'ayez crainte, Eulalie... je demanderai un reçu.

Le mari de Mariana bondit.

Il retrouvait l'exacte notion des faits.

Il rouvrit la porte.

— Je ne veux pas... Je ne veux plus... proféra-t-il.

Mais le son s'étranglait dans sa gorge, et la servante venait de quitter la pièce du bas.

— Mais c'est infâme, ce que je viens de faire ! gémit Paul Vernier... J'ai été fou... Je ne pardonne pas... je ne puis pardonner... Mais toute ma vie je me reprocherais une pareille lâcheté.

Il descendit.

Il allait courir après Kerven, l'empêcher de remettre la dépêche au télégraphe.

Non, non ! des crimes comme celui de Mariana doivent être expiés.

Il sortit sur la route.

Où était le bureau ?

Il aurait dû demander à la servante.

Est-ce qu'il allait arriver trop tard ?

Il cria :

— Eulalie ! Eulalie !

Mais la bonne vieille, suivant les instructions de son maître, passait en revue le poulailler et le clapier.

Elle était bien loin, au fond du jardin.

Paul, secoué par un tremblement nerveux, retomba dans son hallucination.

Kerven rentra bientôt.

— Voilà le reçu, m'sieur, dit-il.

Et il déposa le petit rectangle sur la toile cirée de la table.

Puis saluant à tour de bras, les rubans de son chapeau traînant sur le carreau, le paysan ajouta :

— J'suis payé... Bien le bonjour, m'sieur... Si vous avez encore besoin de mé, Eulalie m'appellera... Alle sait là où que je perche.

Kerven se retira.

— Voyons ! fit Paul, s'interrogeant pour rappeler sa lucidité... Est-ce vrai ? J'ai télégraphié à Mariana de venir?... J'oublie?... Je pardonne?... Ce n'est pas possible.

Et passait soudain à une autre angoisse, le pauvre garçon, abdiquant ce qui pouvait lui rester de sagesse et de dignité, balbutia :

— Voudra-t-elle venir ?

C'était fini ; il n'avait plus besoin de se mentir à soi-même ; il ne lutterait plus inutilement.

Il s'avouait vaincu.

S'il avait trouvé son oncle en arrivant au presbytère, Paul n'eût peut-être pas succombé.

Mais ses tourments étaient intolérables, il ne pouvait éviter la défaillance.

Tout le monde, sauf les deux complices, ignorait son ignominie.

Silverstein ne parlerait pas.

Mariana garderait le secret de sa faute.

La honte de Paul Vernier resterait inconnue.

— C'est fait, dit-il avec égarement... Il n'y a plus à y revenir.

Eulalie rentra :

— Ah ! les goulus ! dit-elle en secouant son tablier, on aurait cru qu'ils n'avaient pas mangé depuis quinze jours... Eh bien ! monsieur Vernier, vous voilà plus tranquille ?

— Oui...

— Mme Vernier sera là après-demain...

— Si tard !

— Bien sûr !... Elle arrivera comme vous pour déjeuner.

— Mais je croyais que...

— Si vous aviez envoyé la dépêche deux heures plus tôt, je ne dis pas... Votre dame aurait pu partir ce soir de Paris... Ce n'est pas notre faute, si nous avons reçu le message de M. le recteur trop tard.

— C'est vrai ! fit Paul, résigné.

— C'est votre oncle qui va être étonné en voyant ici son neveu et sa nièce.

— Oui...

— Le pauvre cher homme ! il va tomber des nues.

Paul Vernier eut encore un tremblement.

— Vous avez froid ! dit la servante.

— Non.

Il ouvrit la bouche, mais sa respiration redevint haletante.

— Remontez donc là-haut.

Il vainquit ses dernières hésitations.

— Eulalie, reprit-il.

— Que désirez-vous, monsieur Paul ?

— Voulez-vous me rendre service ?

— Bien sûr !

— Un grand service.

— Parlez !

— Je vais vous demander...

— Quoi donc ?

— Un petit mensonge.

— Un mensonge !

— Oh ! que votre conscience se rassure... Il ne portera préjudice à personne.

— C'est égal... Je ne peux pas.

— Je vous en prie.

— C'est inutile... Je ne soupçonnais pas, moi, qu'un garçon aussi gentil que vous avait de mauvaises idées.

— Écoutez-moi.

— Je ne le dois pas.

— Je vous en supplie.

— Me demander de commettre un péché mortel !

Toutes les croyances de la Bretonne se révoltèrent.

— Je vous en supplie, à genoux.

Et en effet, il allait se prosterner aux pieds de l'humble servante, si elle ne l'avait retenu.

— Ah ça ! fit-elle, déjà plus stupéfaite qu'indignée, c'est donc vrai que Paris n'est qu'un lieu de perdition ?

— Vous ne voulez pas me désespérer.

— Un mensonge ! vous demandez un mensonge à Eulalie, la servante du recteur Victorien !

— Consentez à m'entendre... Si vous saviez quelles complications il importe d'éviter... Vous êtes une bonne fille, vous ne voudriez pas causer un chagrin à votre maître.

— Il s'agit donc du recteur ?

— De lui et de moi.

— Et en mentant je lui éviterais des tourments?... Allons donc ! c'est le contraire.

— Il s'agit de si peu de chose.

Très ébranlée par les supplications de Paul et surtout poussée par la curiosité féminine, qui n'abdique jamais ses droits, quelles que soient les conditions sociales, la servante répondit, intriguée :

— Expliquez-vous, je serai toujours libre de refuser.

— Eh bien !... dites à mon oncle que ma femme est arrivée ici avec moi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il le faut.

— Mais M. le recteur peut très bien revenir avant que Mme Vernier soit là.

Paul chancela.

— Vous croyez ?

— Ou ils peuvent arriver en même temps.

— Ah !...

Il continuait à se heurter à des obstacles qu'il jugeait insurmontables et l'affolement le reprenait.

— Attendez donc, s'écria Eulalie, d'un ton de compassion ; ne vous désolez pas ainsi...

Il la regarda, moins éperdu.

— Je me dis maintenant que monseigneur ne renverra votre oncle que dans l'après-midi d'après-demain... Ils rentreront à Brest dans la matinée ; ils déjeuneront ensemble avant de se séparer... La table de Sa Grandeur est toujours bien garnie ; sa cave est loin d'être vide... Votre oncle, lui aussi, a ses péchés mignons.

— Eh bien ! Eulalie, nous nous alarmions à tort... Vous consentez.

— Non... Mais on peut s'entendre.

— Je vous écoute.

— Vous direz au recteur ce que vous voudrez... Moi, je ne soufflerai pas mot.

— Soit !... Vous vous taisez.

— Je vous le promets.

La servante se dit à part :

— Je ne sais pas trop si je n'aurai rien à me reprocher en agissant de la sorte... Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'évite le péché mortel... Au surplus, je me confesserai à M. le recteur quand son neveu sera parti.

XCVII

LE PARDON (*Suite*).

Quand Mariana se retrouva seule, après la terrible scène, la jeune femme eut un accès de rage que nous renonçons à décrire.

Quelques minutes auparavant, elle avait entr'ouvert théâtralement son peignoir pour désigner à Paul l'endroit où il devait frapper.

Dans l'ardeur de l'action, les mouvements désordonnés de Mariana avaient achevé de la déshabiller à peu près. De ses mains crispées de fureur, elle mit en lambeaux ce qui restait de sa toilette d'intérieur.

Elle ne se borna pas à exercer sa fureur sur les dentelles et les rubans; les objets à sa portée n'échappèrent pas au massacre.

Un vase de fleurs fut projeté par elle sur le parquet et s'y brisa avec un assourdissant vacarme.

Des bibelots de Sèvres ou de Saxe subirent le même sort.

Mariana paraissait échappée d'un cabanon.

Elle poussait des cris rauques, parmi lesquels les injures dominaient.

Elle insultait Silverstein, elle insultait Paul Vernier, elle s'insultait elle-même.

Non pas qu'elle éprouvât le moindre remords, mais elle s'accusait, avec la dernière véhémence, de s'être laissé prendre ainsi, presque en flagrant délit.

Comment son mari avait-il pu découvrir un secret que les deux complices croyaient si bien caché?

Si cette brute de Silverstein n'avait pas eu cette fantaisie de rapin en goguette, en trainant une femme du monde dans un cabinet particulier, la catastrophe ne se fût peut-être pas produite.

Et Mariana! Est-ce qu'elle devait accéder à ces grossiers désirs?

Elle était tombée dans un véritable guet-apens; elle ne se pardonnerait jamais de n'avoir pas éventé le piège.

Silverstein n'attirait là sa maîtresse que pour lui signifier la rupture infâme.

Qui sait si, dans sa rouerie infernale, le banquier n'avait pas fait prévenir anonymement le mari?

C'était fort possible!

Quand un homme comme ce misérable usait de tels procédés vis-à-vis d'une femme du monde, n'était-il pas capable de toutes les ignominies?

Oui, Mariana pressentait la vérité.

En supposant tout d'abord que Paul Vernier eût pu faire appel à une agence dans le genre de celle de Piouffle, Mariana s'égarait.

Paul Vernier n'était pas assez intelligent pour employer cet expédient. Quoi qu'il en fût, Mariana avait été couverte de honte et de ridicule. Elle frémissait de fureur impuissante.

Au bruit des objets brisés, Annie, la camériste anglaise, accourut et jeta les hauts cris en voyant sa maîtresse dans un état pareil.

La présence d'Annie causa un redoublement de transports furibonds chez la jeune femme.

Tout le monde allait savoir ce qui s'était passé!

A force de s'exaspérer, Mariana finit par avoir une attaque de nerfs, nullement simulée.

On la coucha.

Elle avait apporté tant d'ardeur à jouer son rôle tragique; elle s'était si bien surmenée après le rideau baissé, que l'ébranlement nerveux la secoua toute palpitante pendant près de deux heures.

Enfin, le calme relatif revint.

Mariana défendit que l'on allât chercher le médecin; elle voulut que personne ne restât auprès d'elle; elle avait besoin de la plus grande tranquillité.

Son cerveau encore malade réclamait le sommeil.

Mariana, brisée par tant de commotions, s'endormit. A l'heure où Paul Vernier roulait sur la voie de Bretagne, sa femme reposait.

Le lendemain matin, Mariana se sentit atrocement courbaturée, et lorsqu'elle rouvrit les yeux elle eut quelque peine à reconstituer les événements de la veille, préférant tout d'abord mettre la réalité sur le compte d'un rêve extrêmement pénible; mais il lui suffit d'un coup d'œil jeté sur son mobilier saccagé pour ne plus conserver l'ombre d'une illusion consolante.

Tout cela s'était réellement passé.

Silverstein avait congédié sa maîtresse dans ce restaurant voisin de la gare Montparnasse, alors que Mariana, dont l'imagination devenait décidément trop fertile, s'attendait à se voir octroyer les clefs du castel de Saint-Cloud.

Paul Vernier avait surpris l'entretien entre la maîtresse et l'amant.

Quand Mariana était rentrée rue de Chazelles, toute sotte de l'aventure, mais s'ingéniant à en pallier les suites, elle ne se doutait pas qu'un malheur n'arrive jamais seul.

L'époux outragé n'avait pas tardé à surgir....

Mme Vernier, au milieu de cette abominable tempête, ne conservait qu'une petite satisfaction très platonique; elle reconnaissait qu'elle avait admirablement joué la comédie du désespoir et du repentir.

Il restait à savoir si les effets, qui avaient certainement beaucoup porté dans le feu de l'action, n'auraient pas le sort commun à bon nombre de tirades pathétiques proférées sur un théâtre.

Elles émeuvent beaucoup le spectateur. Mais, quand il rentre chez lui, il s'étonne souvent d'avoir éprouvé de telles sensations, et il en rit parfois.

Mariana avait vu Paul troublé d'abord, puis très bouleversé, enfin, haletant; il avait eu des gestes involontaires qui pouvaient faire présager à l'artiste une victoire complète.

Paul n'avait pas tué sa femme, ce qui était déjà un résultat inappréciable, car la jolie Mme Vernier tenait à son existence aussi précieuse qu'utile.

Mariana daignait admettre pourtant qu'elle s'était montrée trop présomptueuse en espérant, d'un seul coup, dénouer une situation aussi tendue.

Sa souplesse d'esprit, son audace incomparable, son génie du mensonge avaient été les plus gros éléments du succès; mais pourtant, ce pauvre Paul, quelle que fût sa candeur, venait de faire une découverte vraiment trop désagréable pour qu'on exigeât de lui une absolution prématurée.

— Il faut être juste, murmura Mariana, retrouvant un sourire.

Mais elle ne tarda pas à se reprocher la passagère distraction d'esprit qui la portait à nier la gravité des faits.

Elle redevint sombre.

D'ailleurs, elle se sentait brisée et serait forcée de garder la chambre toute la journée.

Cette perspective la contrariait beaucoup.

Ne fallait-il pas que la maîtresse délaissée par Silverstein s'occupât sans retard de prendre un autre amant attitré?

Serait-ce Belvallet? serait-ce Pontbriant?

Elle soupesait respectivement les mérites de chacun, et elle était bien forcée de s'avouer avec un amer dépit que ni l'homme politique ni le sportman ne présentait la surface du Crésus, qui venait de s'effacer.

Six cent mille francs! en deux années!

Les comptes de Silverstein devaient être justes; il les avait établis avec une probité qu'un amour-propre tout spécial faisait encore ressortir.

Il est vrai que dans cette somme figuraient les subventions accordées au sculpteur Paul Vernier; mais, Mariana, en veine d'impartialité à ce moment critique, reconnaissait que son époux avait bien peu profité de ces largesses.

Mariana se leva, aidée par Annie, qui impatientait sa maîtresse en l'accablant de questions pleines de sollicitude.



Il pleuvait à torrents. La voiture qui l'amenait avait eu beaucoup de peine à sortir des nombreuses ornières. (Page 1045.)



Mme Vernier, pourtant, ne se montrait plus impérieuse et insolente, elle l'écoutait d'un air dolent, paraissait beaucoup souffrir, ayant l'air surtout d'être en proie à un profond découragement.

Mariana, quand elle fut parée, jeta un regard avide dans la glace.

Un rictus amer contracta ses lèvres.

— Je ne suis pas en beauté, aujourd'hui, dit-elle.

De tous les ressentiments qu'elle pouvait nourrir contre son mari, c'était le plus grave.

Paul Vernier, avec sa jalousie tragique, avait révolutionné la pauvre enfant.

Il l'obligeait à constater qu'elle pouvait ne plus paraître aussi jolie, à un moment donné.

Elle ne lui pardonnait surtout pas cela.

Madame Vernier s'étudia néanmoins à trouver des mines languissantes et à paraître extrêmement désolée pour que son mari fût frappé par son attitude de martyr quand, tout à l'heure, il allait se présenter.

Il tardait un peu ; il achevait sans doute de se lamenter et il voulait avoir le temps de prendre un parti, qui n'atténuerait en rien ce qui s'était passé, mais qui mettrait nettement Mariana au courant des intentions formelles de l'homme dont elle portait le nom.

Mariana eut un haussement d'épaules de très mauvaise humeur :

Il allait falloir qu'elle recommençât ses simagrées de la veille, si elle voulait éviter une solution violente. Après avoir rompu avec son amant, elle ne se souciait guère de rompre avec son mari.

Toutes ces émotions tumultueuses ne l'enchantaient pas, car elle aimait, en digne descendante de la mulâtresse Aurore, à se confiner avant tout dans la délicieuse indolence, qui est le trait principal d'un caractère égoïste.

En quittant brusquement le domicile conjugal, il y aurait scandale.

La belle Mme Vernier perdait tous les avantages qui s'attachaient à sa qualité d'épouse fidèle et respectée.

Elle avait déjà rapidement envisagé ce point, sans y attacher l'importance qu'il méritait.

Si elle n'avait pas été mariée, Silverstein n'eût pas montré la même munificence, l'amant qu'elle allait élire pour lui donner la succession du banquier devait rester imbu des mêmes préjugés.

Les hommes ne cherchent que des prétextes pour limiter leur générosité ou mitiger leurs sacrifices.

Le mariage est une puissance pour une courtisane.

Mme Paul Vernier devait rester au foyer si son époux ne lui rendait pas la vie trop intolérable.

Elle soupira et se rassura ; cet excellent Paul avait dû faire le plus vi-

goureux effort pour sortir ainsi de sa nature apathique. Il ne pourrait affecter bien longtemps cette sévérité de justicier.

Puisqu'il ne s'était pas vengé, c'est qu'il avait admis la possibilité de trouver une manière de vivre supportable pour tous deux.

Mariana accepterait tout ce qu'il voudrait, à la condition formelle qu'il ne récriminait pas.

Soudain elle s'aperçut qu'il était tard déjà ; sa magnifique assurance disparut.

La phrase qu'elle préparait pour répondre aux premiers mots de Paul serait-elle inutile.

Était-ce en vain que Mariana s'ingéniait à paraître l'épouse la plus éplorée de la terre et à simuler les remords sous lesquelles elle succombait ?

Elle retrouva sa colère en se doutant que toute cette nouvelle mise en scène pouvait devenir superflue.

Elle sonna :

— Dites à M. Vernier, fit-elle impérieusement, que je veux le voir sur-le-champ.

— Monsieur n'est pas là, répondit-on à Mariana.

— Où est-il ?

— A l'atelier on n'a pas vu Monsieur depuis avant-hier.

Les domestiques, qui avaient d'ailleurs entendu des éclats de voix la veille, savaient très bien que Paul Vernier n'était pas rentré et qu'il avait passé la nuit dehors ; mais comme Mme Vernier était la première qui s'en était aperçue, elle interrogeait bien à tort ses serviteurs, d'autant plus que, depuis longtemps, ils se doutaient de ce que Monsieur ne soupçonnait pas encore.

Dans des conjonctures de ce genre, ce sont toujours les valets qui recueillent les premiers indices, et les contrôlent mutuellement, à la cuisine, à l'office, à l'écurie. Une jeune femme trompera facilement son mari ; elle ne trompera pas ses domestiques.

Ils ont pour eux mille et une observations dont ils font leur profit.

Mariana se rendit dans la chambre de son mari. Nous devons même ajouter que, malgré la sécheresse de cœur de Mme Vernier, elle fut brusquement assaillie par une appréhension au moins inquiétante.

Est-ce que Paul se serait laissé aller à un acte de désespoir ?

Il était si exalté, si affolé, que la conception d'une éventualité funeste semblait bien permise.

Mariana ne se rappelait plus ce qu'était devenu le revolver placé par elle dans la main de son mari. Annie avait ramassé l'arme et, très prudemment l'avait replacée dans le tiroir.

Mme Vernier se rendit bientôt compte de l'inanité de ses craintes.

Elle ne se heurta pas au cadavre de Paul.

Que signifiait l'absence prolongée du sculpteur ?

Il était donc capable d'un coup de tête ?

Lequel ?

Cette incertitude acheva de démonter Mariana, qui rentra chez elle singulièrement intriguée.

La journée se passa sans qu'il y eût la moindre nouvelle de Paul.

— C'est inouï ! s'écria Mariana, ce garçon-là a littéralement perdu la tête ; il m'accuse de l'avoir trahi, et c'est lui qui déserte la maison.

Elle envisagea plusieurs hypothèses ; aucune ne lui parut vraisemblable.

Elle frappa du pied rageusement.

— Que faire ? se demanda-t-elle... Je ne vais pas attendre M. Vernier indéfiniment... Il faut que je sorte... Il est trop tard maintenant... Mais des demain matin je m'occuperai de mes affaires.

Les préoccupations de Mariana avaient été trop absorbantes pour que la vindicative créature n'oubliât pas un peu l'agence de la rue Taitbout et la mission du nommé Grateloup.

Certes, il avait fallu des circonstances aussi graves pour que Mme Vernier ne courût pas recueillir les renseignements, payés si chers et d'avance ; mais enfin Carmen et Hélène, par la force des choses, dans la phase actuelle de sa vie, passaient nécessairement au second plan.

Mariana entrevoyait l'écroulement possible de tous ses projets, si laborieusement échafaudés, et cela ajoutait à son désarroi, à son exaspération.

A six heures, Annie, apporta la dépêche de Paul.

Mme Vernier eut l'intuition que le télégramme provenait de son mari.

Elle en brisa fébrilement l'enveloppe et vit qu'elle ne s'était pas trompée.

— Vite ! un sac de voyage, commanda-t-elle à la camériste.

Les sourcils contractés de Mariana se détendirent ; elle se dit avec un soulagement instinctif :

— Il n'y a pas à hésiter... Je vais retrouver Paul. En admettant qu'il ne capitule pas, il m'offre une chance inespérée de traiter avec lui dans des conditions favorables... Il faut aller à Kernéis... Cette excursion ne m'enchantant pas le moins du monde, mais je sens qu'elle est nécessaire.

Et, vingt-quatre heures après Paul Vernier, Mariana prenait le train de Brest.

Quand Mariana arriva à Kernéis, il pleuvait à torrents. La voiture qui l'amenait avait eu beaucoup de peine à sortir des nombreuses ornières qui déchiraient la route depuis Brest.

Mme Vernier était d'une humeur exécrationnelle; ce voyage en Bretagne, qu'elle n'avait pas hésité à faire, lui paraissait interminable et lugubre. Paul pouvait se vanter d'avoir ajouté une rancune de plus aux griefs de sa femme.

Nous connaissons assez la belle âme de Mme Vernier pour ne pas être persuadés que, après de subtiles déductions, elle en était arrivée à attribuer tous les torts à son mari.

Or, il n'en avait qu'un : celui de rappeler l'infidèle,

L'infortuné, après avoir expédié sa dépêche, avait passé une nuit extraordinairement anxieuse.

Il ne se reprochait plus sa faiblesse, mais sa naïveté.

Mariana ne tiendrait aucun compte de l'appel et resterait à Paris.

Cependant, au fur et à mesure, et avec ce besoin que tous ceux qui souffrent éprouvent de se rassurer, il avait repris un peu de confiance.

Pourquoi Mariana ne viendrait-elle pas ?

Il aurait dû se montrer plus explicite et écrire : « Je pardonne ! »

Mais en se rappelant le violent combat qui s'était livré en lui au moment où il voulait courir après le paysan, pour lui reprendre la dépêche, Paul Vernier trouvait ce qu'il avait fait déjà bien au-dessus de ses forces.

Si Mariana ne mentait pas lorsqu'elle se traînait aux pieds de son mari ; si elle s'était réellement sacrifiée ; si elle voulait aussi éperdument la mort, Paul ne devait pas se montrer inexorable.

Il y avait eu contre le jeune ménage une affreuse complicité du sort ; on ne se déchaîne pas outre mesure contre la fatalité ; si grande que fût la faute, le repentir sincère pouvait l'atténuer,

Paul n'oublierait pas, mais il était prêt à pardonner.

Pour cela, par exemple, il fallait que Mariana vint sur-le-champ à Kernéis.

Si elle refusait d'aller retrouver son mari, si elle hésitait même une journée ; il aurait la preuve qu'à ses mensonges Mariana avait joint le plus odieux :

Elle ne l'aimait pas ! Elle ne l'avait jamais aimé !

— Elle viendra, se dit-il.

Et Paul pensa à se procurer une voiture pour se rendre à la gare de Brest et attendre Mariana à la gare.

Mais le courage l'abandonna bientôt ; il retrouva toute sa désespérance ; il avait fait un rêve insensé.

Cependant l'aiguille tournait ; plus l'heure fatale se rapprochait et plus la consternation du mari redoublait. Il gémissait :

— Je lui ai dit des choses qui ont à jamais brisé nos deux existences... C'est fini.

N'y tenant plus et voulant faire cesser l'intolérable supplice de l'attente, il descendit sur la route.

Le sang lui reflua brusquement au cœur.

Une voiture roulait à quelque distance.

Le même équipage qui avait amené le mari servait peut-être à la femme.

Non ! c'était invraisemblable ! Paul courait au-devant d'une désillusion de plus ! Il ne reverrait jamais sa femme.

Il jeta un cri.

Son cœur bondit avec une force indicible.

Sa respiration s'arrêta.

La voiture s'arrêtait devant la maison, et Paul entrevoyait derrière la vitre la pâle image de Mariana.

Il entraîna sa femme dans la chambre où la veille il avait souffert les affres de la passion.

Il étreignit Mariana avec une de ces joies si aiguës que l'on ne sait si la douleur l'emporte sur la félicité.

Mme Vernier, superbe et vibrante, retrouva tout son prodigieux talent de l'avant-veille ; mais Paul l'interrompit en lui mettant une main tremblante sur les lèvres :

— Je suis un lâche ! balbutia-t-il... je te pardonne !...

Mariana avait bien deviné cette conclusion, mais elle feignit de rester confondue devant une telle grandeur d'âme.

Son sein se souleva ; des sanglots parurent l'étouffer ; elle sembla ne plus avoir la force d'exprimer son ardente reconnaissance.

— Oui... répéta Paul Vernier... C'est lâche, c'est très lâche... mais je t'aime... je ne puis vivre sans toi... Enfin... je... je pardonne.

Mariana soupira :

— La colère céleste va cesser de s'appesantir sur nous...

— A condition, continua Paul, que nous acceptions franchement et courageusement notre nouvelle existence.

— Je suis prête à tous les sacrifices ! fit Mariana.

Et elle ajouta, avec sa merveilleuse prescience, voulant aller au-devant des conditions de son mari..

— Nous vendrons tout, là-bas... L'argent des meubles, des toilettes, des bijoux sera donné aux pauvres...

— Nous irons nous installer modestement.

— Comme si nous arrivions à Paris.

— Nous travaillerons tous deux.

— Je consens à tout... S'il le fallait, ce serait moi qui te donnerais l'exemple de la plus humble abnégation.

— Et tu me jures que jamais...

— Oh ! tais-toi, Paul... si tu ne veux pas que j'expire de honte.

— Eh bien ! soit... que ce passé maudit soit effacé...

— Il nous reste l'avenir.

Un dernier baiser scella la réconciliation.

Pauvre Paul Vernier !

XCVIII

L'AUBERGE DU TOURNE-BRIDE.

Le lendemain soir, Hélène prenait le train de Tours.

La nuit était venue, Mme de Kerlor ne pouvait voir le paysage ; d'ailleurs, elle était absorbée.

Non loin d'Étampes, une cloche d'église tinta ; ses notes mélancoliques arrivèrent à l'oreille de la voyageuse et lui apportèrent un semblant de calme.

Mais, quand le train se remit en marche, Hélène retrouva toutes ses anxiétés.

Elle murmura :

— Je tremble !... Et cependant je suis bien résolue !... Mais il faut que je trouve des raisons pour convaincre, pour toucher cet homme !... Un soldat comme lui ne restera pas insensible aux supplications d'une femme... Il sait ce que c'est que l'honneur... l'honneur d'une famille... Il comprendra qu'on ne le fléchit pas pour satisfaire une passion coupable, si violente qu'elle soit...

Le train arriva aux Aubrays ; les voyageurs pour Orléans descendirent ; puis le voyage continua, à travers la nuit noire. Hélène était toujours seule dans son compartiment ; aucun œil indiscret ne pouvait remarquer et commenter le trouble de sa physionomie.

Elle s'écria :

— S'il ne voulait pas m'entendre pourtant !...

Et, prise à cette pensée d'une angoisse lancinante, elle tira fiévreusement de sa poche la lettre que Robert adressait à Carmen ; le papier était froissé ; Hélène l'avait encore relue, cette épître effroyablement passionnée, toujours pour y chercher un sens nouveau, pour y trouver une pensée jusqu'alors échappée à son attention.

Le train s'arrêta à Blois. Hélène jeta un regard machinal sur sa gauche.



Biju, un gaillard grassouillet, haut en couleur et frisé comme un caniche. (Page 1053.)

Trouant la nuit, des points lumineux tremblotaient au-dessus de la Loire, sur un pont.

De faibles rellets luisaient sur la nappe du fleuve, paresseusement endormi.

Bientôt, toute lueur disparut ; on roulait dans la campagne enténébrée.

Hélène tenait toujours la lettre dans sa main crispée.

Elle venait de relire le passage où Robert annonçait que, si Carmen l'y forçait, il provoquerait M. de Saint-Hyrieix.

Un cri s'échappa de la gorge contractée de Mme de Kerlor.

Elle s'écria, comme si elle avait la nette perception de ce qui pouvait se passer.

— Il le ferait !... Il le ferait !... Oh ! mon Dieu ? mon Dieu ! protégez-nous !

On avait passé la station d'Amboise sans que Mme de Kerlor se fût aperçue de cet avant-dernier arrêt.

Ce ne fut qu'à Saint-Pierre-des-Corps, au moment où le train manœuvrait pour gagner Tours, que la jeune femme s'arracha brusquement à ses doulonrenses méditations.

Elle avait besoin désormais de tout son sang-froid ; l'heure de la lutte allait sonner.

Quelques minutes plus tard, la voix des employés retentissait :

— Tours !... Tours !...

Il était dix heures quarante-sept du soir ; par un hasard extraordinaire, le train de Paris n'arrivait pas en retard.

Ce fait anormal défrayait les rapides conversations des voyageurs, qui se hâtaient de sortir de la gare, après avoir affronté l'inspection sommaire des gabelous.

Hélène prit une voiture et se fit conduire à l'hôtel de l'Univers.

Elle y arriva rapidement. Un petit appartement fut mis à sa disposition.

Mme de Kerlor écrivit quelques mots, quelle plaça sous enveloppe et traça une adresse.

Monsieur le capitaine d'Alboize

16 Rue Nationale.

Le chasseur de l'hôtel — car les hôtels de province ont aujourd'hui des chasseurs — alla porter la lettre.

Quelques instants plus tard, un domestique frappait à la porte de la voyageuse, et la prévenait qu'un « militaire » demandait à lui parler.

Malgré la singularité de cette justification pour désigner le capitaine d'Alboize, la jeune femme répondit de faire entrer :

Elle s'apprêta bravement à soutenir le premier regard de Robert,

Ce n'était pas l'officier, mais notre ami Brisquet, irréprochable dans sa tenue, les deux doigts réglementairement placés à la visière du képi.

Mme de Kerlor s'écria :

— Vous venez de la part de M. d'Alboize !...

Le soldat s'inclina.

— Vous êtes son ordonnance ?

— Oui, madame, et je m'en flatte.

— Vous m'apportez la réponse au billet que je lui ai adressé ?

— Non, madame... Je vous rapporte la lettre.

Et il tendit à Hélène l'enveloppe non décachetée.

— Expliquez-vous ! fit Mme de Kerlor, incapable de dissimuler les inquiétudes qui l'assaillaient.

Le soldat s'exécuta :

— Mon Dieu, madame c'est bien simple... Mon capitaine n'est pas à Tours.

— M. d'Alboize est parti !

— Voilà la chose... Mon capitaine a été chargé par ordre... d'urgence. comme ils disent... d'une mission très importante, relative à des essais de poudre nouvelle... Il croyait les expériences terminées ; mais elles recommencent ; et, depuis hier, le capitaine d'Alboize est de nouveau à la poudrerie du Ripault, d'où il ne doit pas s'absenter, vu que sa consigne est d'assister jour et nuit à la fabrication de l'ingrédient... Il ne sera de retour que demain ou après-demain... Voilà ce qu'il m'avait chargé de dire à une personne qu'il attendait et qui doit être vous, je suppose...

Hélène sentit son cœur défaillir.

Ainsi Robert d'Alboize attendait réellement sa maîtresse !

Il comptait que Carmen viendrait ! qu'elle abandonnerait son mari pour fuir avec son amant !

Avec sa rapidité de conception ordinaire, Mme de Kerlor prit son parti.

— Est-ce bien loin, cette poudrerie ? demanda-t-elle.

— Ah ! dame...

— Répondez.

— Quatre ou cinq lieues.

Hélène répliqua, après une très courte réflexion :

— Eh bien ! mon ami, il faut que tout de suite vous me trouviez une voiture pour m'y conduire.

Le soldat eut un hochement de tête.

— Vous l'entendez, il le faut, insista Hélène, de sa voix si doucement persuasive.

L'ordonnance répondit en reportant les deux doigts à son képi :

— Suffit, madame... Mon capitaine m'avait donné des ordres. Dans cinq minutes, la guimbarde sera en bas, et avec deux bons canards... Soyez tranquille, je m'y connais.

Puis, pivotant sur les deux talons, il sortit, pendant que Mme de Kerlor le remerciait du geste.

— Il ne faut pas perdre une minute, se dit Hélène... Je me représente l'exaspération de M. d'Alboize, qui augmente avec l'attente vaine... Dans l'état d'esprit où est ce malheureux, il faut agir vite.

La jeune femme n'eut pas le temps de s'impatienter.

Le soldat ne s'était pas amusé en route. Une solide voiture, attelée de deux vigoureux chevaux, était à la porte de l'hôtel de l'Univers.

De son siège, le cocher, à la mine béate et polie qui caractérise les automédons de la patrie de Rabelais et de Balzac, avait jeté un simple coup d'œil sur la cliente et s'était rassuré au sujet du pourboire. C'est que la course n'était pas ordinaire.

Brisquet grimpa sur le siège, à côté du cocher.

Les chevaux partirent au grand trot.

La nuit n'était plus obscure; la lune éclairait doucement les beaux paysages de Touraine.

Seul, le roulement de la voiture troublait le calme des villages endormis.

La poudrerie du Ripault est située sur la commune de Monts-sur-Indre, un hameau qui ne possède qu'une seule et fort médiocre auberge ayant arboré comme enseigne : *Au tourne-bride*.

Les soldats sont casernés dans un petit bâtiment attenant à la poudrerie, dans laquelle personne ne peut pénétrer pendant la nuit, et où les étrangers n'entrent même que très difficilement dans la journée.

Brisquet fit arrêter l'équipage devant l'auberge.

On devait veiller encore, car une lumière brillait à une des fenêtres.

Ce détail remplit le soldat de satisfaction. Il se dit :

— Le capitaine a dû penser que sa petite amie voudrait le voir le plus tôt possible, et il aura donné la consigne à Biju... Tout va bien.

En effet, Robert d'Alboize, après des alternatives d'espoir et de découragement, après l'échange de lettres que nous connaissons avait fini par se persuader que Mme de Saint-Hyrieix lui obéirait.

Carmen ne l'obligerait pas à un éclat inutile. Elle l'aimait; elle le lui avait affirmé encore quelques jours auparavant, lors de sa dernière entrevue avec lui sur le quai de la gare d'Orléans; pourquoi refuserait-elle de lui confier son bonheur, puisque les circonstances dramatiques ne permettaient plus la moindre tergiversation ?

Certainement, Robert d'Alboize, tout en souffrant le martyre, n'aurait pas exigé de Carmen qu'elle quittât son mari, si elle était restée en France, si elle avait continué à lui donner des gages d'amour; mais, brusquement, la situation était changée: l'officier reprenait tous ses droits, puisque Carmen voulait rompre le pacte. Non! encore une fois, elle céderait.

Robert comprenait bien que la pauvre femme ne pourrait, de gaieté de cœur, accomplir un sacrifice aussi grave; il admettait ses angoisses et ne lui ferait pas un crime d'avoir lutté contre ce qu'elle considérait comme

son devoir d'épouse ; mais ne devait-il pas lui rendre au centuple tout ce qu'elle abandonnait ?

Auprès de lui, elle serait la plus heureuse des femmes. Robert irait chercher Marcelle et la mettrait dans les bras de sa mère, qui n'aurait plus à se contraindre pour embrasser sa fille et qui ne craindrait plus de se voir séparée de la chère mignonne.

Est-ce que cette félicité ne compensait pas les ennuis que Mme de Saint-Hyrieix éprouverait en disparaissant de son monde ?

Elle ne ressentait aucune affection pour l'homme que le hasard avait jeté sur sa route. Sans les misérables complicités du sort, Carmen se serait appelée Mme d'Alboize et tous ces déchirements eussent été évités.

Le scandale intime, causé par la fuite de Carmen, serait vite étouffé.

Ce ne serait pas le diplomate qui aurait intérêt à divulguer sa mésaventure.

Il avait eu Carmen, c'était à lui de la garder ; d'Alboize la reprenait parce que, seul, il l'avait conquise ; il avait fait battre son cœur ; il l'avait rendue mère.

Est-ce que tous ces droits de l'amant ne primaient pas ceux du mari ?

Carmen viendrait rejoindre Robert. Elle était incapable d'oublier plus longtemps les ardentes ivresses qu'elle avait goûtées dans les bras de Robert.

Il ne doutait plus ; il attendait ; le délai fixé par lui n'était pas encore expiré.

Pour parer à toutes les éventualités en partant pour le Ripault, il avait expliqué à Brisquet ce qu'il aurait à faire, le cas échéant.

En outre, Robert n'avait pas négligé de prévenir l'aubergiste du *Tourne-Bride* de tenir une chambre prête et de ne fermer la maison qu'à une heure ou l'on ne pourrait plus compter sur l'arrivée d'une personne débarquant à Tours à onze heures du soir et se rendant en voiture au hameau.

Il était près de deux heures du matin, quand M. et Mme Biju entendirent un bruit de grelots, qui s'arrêta à leur porte.

Biju, ungaillard grassouillet, haut en couleur et frisé comme un caniche, avait profité de la veillée prolongée pour épousseter ses bouteilles et rincer ses verres.

Il portait un gilet de laine et un tablier bleu ; de temps en temps, il enfonceait sur son chef sa casquette à oreilles.

Nicole, sa femme, était une accorte tourangelle, de vingt-cinq à vingt-six ans, appétissante et fraîche, dont l'œil mutin avait une éloquence toute particulière.

Après avoir soigné son matériel, Bijou, qui n'avait pas dédaigné quelques plaisanteries amoureuses, tout en travaillant, reprit l'air grave du commerçant qui va faire sa caisse.

Il s'assit sur une chaise et vérifia son registre de la journée, pendant que Nicole, debout auprès de la table où son seigneur et maître opérait, attendait le moment de mettre la recette dans le sac de toile qui était sur la table.

L'aubergiste ouvrit le tiroir qui contenait la monnaie et additionna :

— ... Et sept, vingt-huit... et cinq, trente-trois.

Sa femme compta l'argent à son tour.

— Trente-trois, c'est juste, dit-elle gaiement.

Elle mit l'argent dans le sac.

— Allons ! fit Bijou, radieux, pour un bouchon comme le *Tourne-Bride*, la journée n'est pas mauvaise.

Nicole, les deux mains dans la bavette de son tablier, eut une petite moue où perçait quelque désenchantement.

— C'est égal, répliqua-t-elle, ce n'est pas ce que tu m'avais promis, quand j'ai consenti à devenir Mme Bijou.

Le mari fit exécuter un demi-tour à sa casquette, ce qui indiquait un état d'âme un peu inquiet.

Il répondit :

— Patience, ma femme !

— J'en ai, heureusement.

— Si la poudrerie du Ripault continue à marcher de ce train-là, dans un an nous aurons la somme.

— Les vingt mille francs !

— Les vingt mille francs qu'il nous faut pour acheter le fonds de M. Guépin.

Mme Bijou, dont les récriminations n'étaient pas bien sévères, redevint épanouie.

Elle reprit le sac qui était sur la table, et le soupesa.

— Oui, appuya l'aubergiste, nous aurons mis ce magot-là de côté... Ce sera très joli... Nous prendrons possession de l'établissement en question... C'est convenu.

— Le café des « Mille colonnes », s'écria Nicole extasiée... Le plus beau de Tours, où il y en a cependant de magnifiques... avec la clientèle de messieurs les officiers !

Elle ajouta d'un air entendu :

— Tous ceux qui viennent en détachement à la poudrerie me l'ont promis.

Les sourcils de Bijou se contractèrent un peu : Nicole, prestement, sans s'inquiéter du jeu de physionomie de son époux, alla enfermer son sac dans le buffet à étagère.

— Tu causes assez avec eux pour ça, répondit Bijou, d'un ton qu'il s'évertuait en vain à rendre piquant.

Elle revint et se croisa les bras en fixant son mari.

— Est-ce que vous allez être jaloux, monsieur Bijou? prononça-t-elle en se redressant, ce qui fit saillir les jolies poudres de son estomac.

— Non! protesta vaguement l'époux.

— Est-ce que vous auriez quelque chose à me reprocher sur ma conduite?

Il eut un nouveau signe de dénégation, commençant à craindre que sa femme ne prît la mouche.

Elle poursuivit :

— Est-ce que M. le capitaine d'Alboize...

Bijou se dérida tout à fait.

— Oh! celui-là, dit-il, je ne le redoute guère... Il ne desserre pas les dents... Il n'a pas prononcé trois mots depuis qu'il est revenu... Ce n'est certainement pas un des beaux parleurs que vous affectionnez.

— Vraiment! répliqua-t-elle avec son sourire engageant.

— Le capitaine d'Alboize, reprit l'aubergiste avec une intonation sentencieuse, est un officier sérieux, qui s'occupe de son métier, qui travaille, qui ne pense qu'à...

Elle l'interrompit.

— Bijou que tu es!... Tu crois que s'il s'est entermé hier et aujourd'hui, à l'heure des repas, c'est pour potasser sa théorie.

L'aubergiste sursauta et se leva d'un bond.

— Potasser! répliqua-t-il scandalisé, potasser!.. où avez-vous trouvé cette expression?

Elle repartit dignement :

— Il faut bien apprendre à parler comme les clients.

Il dut acquiescer du geste, pendant qu'elle ajoutait :

— Si on t'écoutait, on ne ferait rien pour les satisfaire.

Bijou se rembrunit de nouveau.

— Hum! grommela-t-il, je n'ai qu'une peur, c'est que vous n'en fassiez trop pour cela.

Mme Bijou essaya de prendre un air outragé; mais Bijou, dont la curiosité s'était éveillée et qui ne tenait pas du tout à contrarier sa femme, s'était rassis en lui pinçant la taille.

Il s'écria :

— Mais comment sais-tu que celui-là ne potassait pas?

Le nuage conjugal était entièrement dissipé.

Nicole répondit malicieusement et en baissant la voix, bien que personne ne pût l'entendre :

— Parce que j'ai regardé par le trou de la serrure.

— Vous n'êtes qu'une curieuse, madame Bijou, déclara le mari, dont la curiosité redoubla, ce qui se dénota chez lui par une bouche en losange et des yeux tout ronds.

— Tiens ! répliqua Marianne avec l'orgueil froissé d'une femme dont les charmes ont été méconnus par hasard, c'est le premier officier qui ait l'air de ne pas s'apercevoir que l'hôtesse du *Tourne-Bride* n'est ni bossue, ni bancale, ni borgnesse... C'est un affront pour la maison.

Bijou reprit d'un air conciliant :

— Du moment que c'est pour la maison...

Mais sa hâte d'apprendre redoublait. Il demanda empressé :

— Et qu'est-ce que tu as vu ?

— Tu vois que tu es aussi curieux que moi !

— Dame !... En ménage il faut des époux assortis. Vas-y donc !

— Eh bien ! j'ai vu le pauvre garçon qui allait et venait dans sa chambre...

— C'est tout ? dit Bijou désappointé.

— Attends donc !... Il parlait tout seul... De temps en temps, il s'arrêtait de marcher et regardait sur sa table deux portraits...

Il les regardait même d'un air si triste que cela me fendait le cœur.

Bijou, devant cette preuve de sensibilité, prit sa femme par le cou, et lui planta deux gros baisers sur les joues.

— Pauvre chérie ! s'écria-t-il langoureusement.

Nicole poursuivit :

— Tu penses si ça m'intriguait, ces portraits !

— Bien sûr !

— Quand le capitaine est sorti de chez lui, pour se rendre à la poudrerie, je me suis faufilée dans sa chambre...

— Ça, par exemple, c'est trop indiscret, prononça Bijou avec un haut-le-corps et en commerçant qui a encore quelques préjugés.

— J'ai ouvert l'armoire...

Cette fois, l'aubergiste se leva, très mécontent, et frappa un grand coup sur la table.

— Madame Bijou ! s'écria-t-il, ce que vous avez fait là dépasse tout.

Ce tribut payé à la bienséance, le patron changea de ton et reprit insidieusement :

— Alors qu'est-ce que c'est que ces portraits ?

— L'un est celui d'une petite fille, toute mignonne avec des cheveux bouclés... L'autre, c'est une belle dame... si jolie !... que j'ai compris alors pourquoi le capitaine d'Alboize s'occupait si peu de la couleur des yeux de votre femme.

— Mais, fit Bijou, Brisquet nous a dit que le capitaine n'était pas marié.



D'Alboize s'arrêta, pétrifié, les pieds cloués au sol, balbutiant : — Madame de Kerlor !
(Page 1060.)

- Et puis?
- Ce serait donc ?...
- Parbleu !... La preuve, c'est qu'au bas du portrait il y a quelque chose d'écrit.
- Quoi?
- C'est trop fin... Je n'ai pas pu lire.
- Ah ! c'est dommage !
- Ce n'est pas tout... As-tu vu comme il avait l'air agité ce soir, M. d'Alboize ?...

— C'est vrai.

— Il n'a pas touché à son diner.

— Même que je l'ai servi à un voyageur... Je ne serais pas fâché qu'il soit agité tous les soirs, M. d'Alboize.

— Enfin, s'il nous a commandé de veiller et d'allumer du feu dans sa chambre, c'est qu'il attend une visite pour cette nuit.

— Bien sûr !

— Brisquet a été à Tours...

L'entretien conjugal fut interrompu par le bruit de la voiture.

Les époux regardèrent par la fenêtre. Ils virent Brisquet ouvrir la portière et une femme descendre.

— Le voila même qui en revient. Et avec une dame ! Ça doit être celle en question, dit Nicole... Je pourrai voir si elle est aussi jolie que sur son portrait.

Le mari, dans un ordre d'idées plus pratique, répliqua :

— Et puis ça va doubler la note du capitaine.

XCIX

DEVOIR ET PASSION.

Brisquet franchit le seuil de l'auberge et s'effaça pour laisser passer Mme de Kerlor.

Hélène était enveloppée d'un grand manteau ; une voilette très épaisse cachait ses traits.

Mme Bijou et son époux en furent pour leurs frais de premières investigations.

L'ordonnance demanda à Nicole :

— Vous avez allumé du feu chez Monsieur ?

— Oui, monsieur Brisquet, répondit la patronne du *Tourne-Bride*.

Le soldat ouvrit une porte à droite.

— Si Madame veut entrer, dit-il respectueusement, c'est par ici !

Hélène s'arrêta devant la cheminée, où quelques tisons achevaient de s'éteindre.

— C'est-il celle du portrait ? interrogea Bijou tout bas, en ramenant sa casquette sur le front.

— Attends un peu, répondit Nicole sur le même ton ; il faut qu'elle ôte son voile.

— Bien sûr !

Brisquet reprit, tenant toujours la porte ouverte :

— Si madame vent venir... Je vois d'ici les bûches pétiller.

Les époux Biju, d'un geste aimable, appuyaient les paroles du soldat.

— Non ! dit nettement Hélène.

Brisquet balbutia, très surpris :

— Madame ne veut pas...

— Je préfère rester ici, répondit la voyageuse en s'asseyant.

L'étonnement de l'ordonnance augmenta.

— Ah ! fit-il, pourtant dans la chambre du capitaine, il y a du feu...

Ici Madame aura froid après cette longue course en voiture...

— Allumez-moi un fagot, commanda doucement Hélène.

— Mais, insista le brave Brisquet, puisque, à côté...

Il s'interrompit.

— Enfin, si c'est l'idée de madame...

Et se tournant vers l'aubergiste :

— Eh bien ! maître Biju, on dirait que vous n'avez pas entendu.

— Demande pardon, monsieur Brisquet, répondit l'aubergiste, qui alla chercher des cotrets, pendant que Nicole, très empressée, remnait les cendres de lâtre.

— Quand verrai-je le capitaine ? demanda Hélène à l'ordonnance... Il ne faut pas que j'attende jusqu'au jour.

— Oh ! non, madame, se récria Brisquet... Il sera libre tout à l'heure... Il ne peut tarder à venir, car il attendait avec impatience l'arrivée de madame...

Hélène soupira.

L'ordonnance continua à se méprendre ; il ajouta avec l'expansion des simples :

— Ainsi, moi, dans quelque temps, j'aurai mon congé... Je quitterai le service pour épouser Augustine, une jeunesse de Montmagny... Ce n'est pas loin d'Ormesson... Eh bien !... une supposition que j'attendrais ma future...

Un genou à terre, il voulut placer un petit banc sous les pieds de madame de Kerlor.

Hélène se leva brusquement.

Brisquet s'arrêta interloqué.

— Madame désire quelque chose...

— Non, rien ! fit Hélène en marchant.

— Mais décidément madame a froid, reprit le soldat.

Madame de Kerlor montra Biju et sa femme qui mettaient des bûches dans la cheminée.

— C'est égal, en attendant que ça flambe, dit encore Brisquet, madame aurait eu plus chaud dans la... Enfin, puisque...

Il s'interrompit encore, prêtant l'oreille; puis il s'écria :

— Cette fois, je ne me trompe pas... J'entends marcher sur la terre durcie... Ce doit être mon capitaine.

Hélène se raidit pour faire face au danger imminent.

Brisquet alla soulever le rideau de serge de la fenêtre du fond et regarda sur la route que la lune éclairait.

Biju glissa à l'oreille de son épouse :

— On ne voit toujours pas ses traits.

— Bah ! répliqua Claudine, il faudra bien qu'elle finisse par se montrer. Elle s'approcha d'Hélène.

— Madame veut-elle que je l'aide à retirer son voile ?

— Merci ! répliqua Hélène avec un geste de refus.

— C'est raté ! constata l'aubergiste avec dépit.

— C'est bien M. d'Alboize ! cria Brisquet.

Il courut ouvrir la porte.

Robert entra.

— Mon capitaine, la dame est là ! dit l'ordonnance.

— C'est bien ! répondit l'officier, d'une voix brève... Laissez-nous.

— Mon pauvre Biju, murmura Claudine, je ne pourrai pas te renseigner avant l'aurore.

Le couple s'éclipsa. Brisquet était sorti le premier, après avoir fait le salut militaire.

Robert d'Alboize referma vivement la porte et courut à Hélène, dont il saisit la main.

— Ah ! Carmen ! Carmen ! s'écria-t-il avec la plus chaleureuse expansion, mettant dans ces mots tout ce qu'il avait souffert et tout ce qu'il espérait... Ah ! que je t'aime !

Il allait enlacer Hélène, quand celle-ci, se reculant, enleva son voile.

D'Alboize s'arrêta, pétrifié, les pieds cloués au sol, balbutiant :

— Madame de Kerlor !

Il était subitement devenu très pâle.

— Oui, monsieur, répondit Hélène d'une voix glaciale ; vous attendiez madame de Saint-Hyrieix, et c'est moi que vous voyez... Moi, la belle-sœur de Carmen, qui n'ai pas hésité à partir seule, en secret, comme si j'étais complice de votre faute à tous deux... C'est moi qui ai voulu braver toutes les difficultés, tous les dangers, pour sauver l'honneur... la vie peut-être d'une malheureuse et d'un insensé.

Le capitaine fit deux pas en arrière. Les suppositions les plus étranges se heurtèrent tumultueusement dans son esprit. Il répondit :

— Je ne vous comprends pas, madame !

— Oh ! n'essayez pas de nier, reprit Hélène.

— Pourquoi nierais-je ? demanda-t-il en cherchant à se ressaisir malgré son affolement.

Madame de Kerlor était debout devant la cheminée ; son cœur commençait à battre avec une violence inouïe, bien qu'elle voulût continuer à s'imposer le calme ; mais elle comprenait, aux regards de Robert, que la bataille allait s'engager furieuse.

Elle fixa des yeux avides sur l'officier, tâchant de découvrir sur la physionomie bouleversée de M. d'Alboize une expression qui lui permit de lutter avec la certitude de vaincre ; elle cherchait, comme dans un duel, l'endroit où elle pourrait frapper.

Car c'était en vérité un duel : celui du devoir en face de la passion.

Ce n'était pas la première fois que Mme de Kerlor voyait M. d'Alboize, nous le savons ; mais Hélène ignorait en somme le caractère de cet homme.

Nous avons dit combien Robert était beau et quelle fièvre allure le faisait ressembler à ses vaillants aïeux des temps héroïques.

Hélène trembla de ne trouver en ce brillant officier qu'un lansquenet de Roybet ou un fringant cavalier de Meissonier, se jouant de la sensibilité d'une femme et refusant d'entendre ses supplications.

Mais en concentrant toutes ses facultés d'observation sur ce mâle visage que la passion transfigurait, madame de Kerlor désespéra moins.

À certains plis de la bouche, à la délicatesse du menton, à une sorte de glacié mélancolique qui estompait toute la physionomie, la femme devina dans le soldat l'empreinte délicate laissée par une mère aux sentiments élevés.

— Oui, vous attendiez Carmen, reprit péniblement Hélène.

Il eut la prescience de sa vérité et ses lèvres se contractèrent douloureusement.

— Carmen va partir pour la Guyane... Son mari, M. de Saint-Hyrieix, est nommé gouverneur de cette colonie... Il emmène sa femme avec lui...

La pâleur de Robert disparut ; un flot de sang lui monta au visage.

— Vous vous opposez à ce départ, continua-t-elle.

Il garda le silence.

— Vous lui ordonnez de vous rejoindre... Vous voulez qu'elle abandonne tout... mari, famille... et qu'elle foule aux pieds, ouvertement, toutes les lois divines, toutes les convenances sociales, pour s'engloutir à jamais dans sa faute!... Est-ce vrai ?

Il ne répondit pas encore, refusant de croire qu'il avait deviné ; mais bientôt, il n'allait plus pouvoir se contenir.

Hélène continua, la gorge sèche :

— Abusant du pouvoir que, pour son malheur, vous avez pris sur

Carmen, vous lui avez écrit en lui défendant de partir, en la menaçant, si elle ne fuyait pas avec vous, de tout révéler à son mari.

Et tirant le papier de son corsage, Hélène ajouta frémissante :

— Voici votre lettre.

Robert chancela, comme un homme blessé.

Il s'écria, au comble de l'angoisse :

— C'est donc Carmen qui vous a envoyée auprès de moi ?

— Oui, répondit bravement madame de Kerlor.

Il eut une sensation d'écroulement et se prit la tête à deux mains.

— Vous saviez bien dans quel trouble vous alliez jeter la pauvre créature dont le cœur se brisait à l'idée de cette séparation... Mais j'étais là, près d'elle, et dans son affreuse détresse, elle m'a tout révélé.

— C'est Carmen qui vous envoie ! répéta-t-il avec stupeur.

— J'ai pu la ramener au sentiment de ses devoirs, et je suis venue ici dans la conviction que je parviendrais aussi à vous faire comprendre les vôtres.

— Elle !... C'est elle !... répétait Robert, haletant, mais alors, elle ne m'aime plus ?

— Qu'elle vous aime ou non, elle ne viendra pas.

— Elle ne viendra pas ! fit-il exaspéré.

— Non !... parce que si la passion l'entraîne vers vous, elle s'est souvenue aussi qu'elle a une mère que cette fuite tuerait, un frère qui la chérit, une sœur qui donnerait sa vie pour elle et qui lui a défendu de déshonorer deux familles... C'est folle de douleur, secouée de sanglots, anéantie par le plus effroyable désespoir qu'elle a fini par m'écouter... Elle a cédé... Elle ne viendra pas vous retrouver.

La colère de M. d'Alboize éclata d'autant plus terrible qu'il avait fait des efforts surhumains pour la maîtriser.

Ses yeux étincelèrent, sa poitrine se souleva, il eut un geste de fureur.

— Et ses serments ? demanda-t-il avec la dernière véhémence.

Hélène répliqua :

— Les serments qu'elle vous a faits dans l'égarement de la passion étaient sacrilèges... Ils ne comptent pas.

— Vraiment !

— Elle en avait fait d'autres auparavant, sacrés ceux-là, primant les vôtres.

— A son mari ? dit-il ulcéré.

— A l'époux qu'elle a accepté devant Dieu... Oui !

— A ce Saint-Ilyrieix, ce vieillard qu'elle a épousé, par soumission envers sa famille, alors qu'elle n'était qu'une enfant !... A ce fruit sec de la diplomatie ?... A cet homme qu'elle n'a jamais aimé ?.. Elle ne lui doit

rien... Ce n'est que par surprise qu'il l'a obtenue... Elle n'est pas liée par des engagements dont elle ignorait la valeur, quand on les a exigés d'elle... Il n'a plus aucun droit sur elle, ce mari qui l'a constamment sacrifiée à l'égoïsme de son ambition.

— Ne voulez-vous pas la sacrifier à l'égoïsme de votre amour?

Il se refusait à discuter plus longtemps ; son emportement augmentait sans cesse. Il répliqua avec un accent farouche :

— Eh bien ! soit, madame ; pensez de moi ce qu'il vous plaira... J'aime Carmen... Je la veux !... , je l'aurai malgré vous, malgré lui, malgré tout, parce que je l'aime... S'il n'était pas égoïste, l'amour ne serait pas l'amour.

Hélène répondit fiévreusement :

— Ne dites pas cela !... L'amour, ce n'est pas l'égoïsme ; c'est le dévouement.

— Pour vous, peut-être.

— Personne ne le sait mieux que moi... J'aime mon mari, monsieur...

— Parce que Georges de Kerlor le mérite.

— Je l'aime, non pas d'une affection calme et tranquille, mais aussi ardente, croyez-moi, aussi vive que celle que vous ressentez pour Carmen.

— Et vous en êtes aimée.

— Passionnément, comme je l'aime.

— Eh bien ! si l'on voulait vous séparer...

— Il y a plus d'un an, M. de Kerlor, à la suite d'un revers de fortune, dont je me serais consolée facilement, à voulu réparer cette brèche faite à son patrimoine... Il n'a pas hésité à s'expatrier.

— Carmen me l'a dit.

— Il m'a laissée à Paris, auprès de son fils... Il ne voulait pas l'exposer aux atteintes du climat meurtrier, qui m'a enlevé mon père... Ainsi, nous nous sommes séparés en pleine jeunesse, en plein amour... Supposez-vous, monsieur d'Alboize, que chaque jour qui s'est écoulé depuis ce cruel déchirement n'ait pas vu augmenter notre sainte tendresse ?... Pourtant mon mari et moi, nous n'avons cessé de nous chérir ardemment, malgré le temps, malgré la distance... Tous deux, comme les marins qui ne perdent pas de vue le phare sauveur, quels que soient les grondements de la tempête, nous attendons l'heure bénie du retour... Chacun de nous aura fait son devoir... Réunis pour jamais, nous nous adorerons davantage, si c'est possible, car nous nous retrouverons encore plus dignes l'un de l'autre que le jour où nous nous sommes quittés, les yeux pleins de larmes, alors que tout semblait se briser en nous.

— Mais, madame, s'écria Robert chaleureusement, il n'y a personne entre Georges de Kerlor et vous.

— Soit ! mais dites-moi, monsieur d'Alboize, s'il n'y a pas plus d'amour véritable chez le mari qui se sépare ainsi de la femme qu'il aime, que chez l'amant dont la passion tyrannique veut, pour satisfaire son égoïsme, conduire la malheureuse, dont il a su se faire aimer, jusqu'aux dernières limites du déshonneur et de l'infamie.

D'Alboize fut en proie à un accès d'égarement, en entendant ces mots qui l'atteignaient au cœur.

Il répéta comme dans un rêve atroce :

— De l'infamie !

Il se demandait encore si c'était à lui que s'adressaient ces paroles et qui avait l'audace de les proférer.

Mme de Kerlor poursuivit avec la même âpreté :

— Qu'offrez-vous à cette femme que vous avez détournée de ses devoirs, dont vous avez à jamais troublé la vie, et qui n'a pas encore assez fait pour vous, ainsi que vous le prétendez, puisque vous voulez qu'elle brise son existence heureuse et honorée?... Que lui offrez-vous ?

Il répondit d'une voix entrecoupée :

— Ma vie en échange de la sienne... Qu'elle disparaisse, si elle ne veut pas venir me retrouver ici... Qu'elle passe à l'étranger... Je donne ma démission pour aller la rejoindre ; je brise une carrière qui promettait d'être belle... Je renonce à mon avenir de soldat, à mes espérances de gloire... De nos deux sacrifices, madame, ce n'est pas le mien qui est le moindre.

— Deux sacrifices ! répliqua Hélène, dans une attitude superbe et d'une voix vibrante... Non ! Deux lâchetés !

— Ah !

Robert poussa ce cri avec l'expression d'une douleur si intense, d'une colère si poignante, que Mme de Kerlor, voulut frapper un coup plus vigoureux encore, pour accentuer son premier succès.

Elle s'écria :

— Ainsi, le jour où la France appellera tous ses fils et les lancera sur ses frontières menacées, le capitaine Robert d'Alboize sera bien loin au delà des mers, pendant que ses camarades iront mourir sans lui autour du drapeau...

Le cœur de l'officier battit à tout rompre. Il eut l'affreuse vision devant les yeux.

Hélène continua.

— Si, bientôt, la mère de Carmen, une pauvre femme minée par une implacable maladie, brisée par son abandon, s'éteint dans le chagrin et dans les souffrances, entourée par des mercenaires, elle appellera vainement la fille ingrate qui se sera enfuie avec son amant...



Éperdu, il s'écria : — C'est à moi d'implorer votre pitié. (Page 1071.)

Et vous vous résigneriez tous deux à commettre un pareil crime ?... Une honnête femme est comme un soldat, monsieur, l'une doit vivre à son foyer, l'autre mourir à son poste !... Le premier devoir, c'est de ne pas désertier.

Hélène, après avoir démasqué si impétueusement ses batteries craignit que ses forces ne l'abandonnassent avant d'avoir remporté la victoire qu'elle ne croyait plus impossible.

Haletante, elle se laissa tomber sur la chaise ; un répit, si court qu'il fût, lui permettrait de tenter l'effort suprême.

Robert marcha vers elle. Le langage de la comtesse, après avoir déchainé chez lui les plus violents transports, lui imposait le respect.

Un soldat n'admire-t-il pas toujours le courage?

Mais il était loin de désarmer; Hélène le comprit bien en voyant l'acuité de son regard. *

C

BATAILLE DE CŒURS !

Robert reprit l'offensive :

— Vous parlez de devoir, Madame. Le premier devoir d'une mère est de ne pas abandonner son enfant.

Hélène s'attendait à cette réponse et, pourtant, elle ne put vaincre une courte hésitation.

L'officier poursuivit :

— Vous vous taisez maintenant... Vous sentez très bien, dans votre équité, dans votre cœur maternel, que Marcelle est le lien indissoluble qui nous attache, Carmen et moi...

— M. d'Alboize...

— Son enfant n'aurait pas de mère; quoique vivante, elle serait morte pour sa fille!

Hélène répliqua, oppressée :

— Au milieu de tous ses chagrins, c'est le plus grand à coup sûr... Mais peut-on réparer l'irréparable?... Et puis, Carmen a une consolation au milieu de son immense affliction, c'est de penser que vous restez pour veiller sur la petite Marcelle... Autour de votre fille, vous retrouverez le calme... l'oubli peut-être... Vous serez pour la pauvre innocente un enseignement et un exemple...

La surexcitation terrible que Madame de Kerlor croyait avoir conjurée, reparut tout entière.

— Ainsi, elle ne viendra pas! s'écria-t-il exaspéré... Ainsi, pendant près de trois ans elle m'a rendu l'amant fou de bonheur, le père bienheureux, pour me faire dire aujourd'hui : « — C'est assez! je ne veux plus entendre parler de vous! »... Et vous, madame, vous trouvez cela fort bien, fort juste!

— Je comprends votre douleur, dit-elle, mais il faut vous résigner.

— Mais l'enfant, madame!... l'enfant?... le pauvre petit être dont vous nous avez aidé à cacher la naissance dans les conjonctures les plus effroyables qui se puissent rêver... L'enfant qui nous a donné tant de

peines et de soucis... Vous l'avez arraché à la mort, notre chérubin... Vous ne voulez pas qu'il soit abandonné à des étrangers...

— Écoutez-moi, monsieur d'Alboize, je vous en supplie...

— Les rares baisers qu'elle reçoit de sa mère, en cachette, vous ne voulez pas l'en priver!... Vous ne voulez pas en faire une orpheline...

— Mais, vous lui restez, vous !

— Moi!... Vous vous rappelez pourtant bien que, sans votre dévouement sublime, je ne serais arrivé que pour fermer les yeux de ma fille... Un soldat n'a pas toujours le droit d'être père...

Madame de Kerlor ne pouvait pourtant pas apprendre à M. d'Alboize qu'elle veillerait sur Marcelle.

Elle en avait pris l'engagement solennel parce qu'elle avait en face d'elle la sœur de Georges, qui souffrait des tourments indescritibles; mais elle ne devait pas cette confiance à l'amant.

Il ne se doutait donc pas, cet homme, enfiévré par le ressentiment, qu'une femme comme Hélène n'abandonne pas une enfant, que la honte de sa naissance rend encore plus digne d'intérêt, dans de pareilles circonstances ?

Hélène était obligée de se taire, puisque Robert n'entrevoyait pas les trésors de mansuétude chrétienne cachés au fond du cœur de la comtesse de Kerlor.

Il ne voyait qu'une chose, c'est qu'elle lui tenait tête avec la plus indomptable intrépidité, ravivant sa colère et ses tortures d'amant et de père.

— Voyons, madame, reprit-il d'une voix où il mettait toute son âme, vous avez un fils!... Ne trouverez-vous pas un peu de pitié pour ma fille... Et si vous persistez à nier mes droits, me permettez-vous au moins de revendiquer ceux de Marcelle ?

— Je ne le peux pas ! répondit-elle en étouffant son émotion... Vous seul êtes responsable du sort de votre enfant... Encore une fois, vous et Carmen vous êtes placés entre deux devoirs inconciliables.

Il releva la tête.

— Alors, vous croyez décidément que Carmen peut effacer le passé... Elle s'imagine que je l'ai laisserai, comme on fait d'un jouet dont on est las, rejeter soudain, dans quelque coin, n'importe où, la tendresse de l'enfant et la folie du père !

— Ne parlez pas avec cette injustice !

Il ajouta, avec une ironie navrante :

— Qui sait ? Peut-être se remettra-t-elle à aimer demain le mari qu'elle méprisait hier...

— De grâce !

— Eh bien ! fit-il, résolu, je ne veux pas qu'il en soit ainsi... A mon tour, je foule au pied toutes les considérations vaines... Pourquoi serais-je plus scrupuleux que cette femme?... Je me révolte et je me venge !

— Monsieur d'Alboize, reprit Hélène implacable, un gentilhomme ne menace pas une femme... Il faut choisir entre votre passion et votre honneur !

Robert d'Alboize parut retrouver un calme plus effrayant que sa colère.

Il répliqua nettement :

— Eh bien, soit ! mon choix est fait... Entre M. de Saint-Hyrieix et mon enfant, croyez-vous que je puisse hésiter?... Carmen peut-elle balancer?... Ah ! la malheureuse !...

— Monsieur !

— Pourquoi mes scrupules auraient-ils plus de valeur que les siens?... A la femme doublement adultère, je tuerai le mari sur lequel elle prétend s'appuyer... A la mère dénaturée j'enlèverai la fille qu'elle délaisse et, à laquelle j'apprendrai à la maudire.

— Ah ! taisez-vous !

Toutes les anxiétés d'Hélène étaient revenues. C'était en vain qu'elle avait cru toucher cet homme. Il restait inflexible.

Madame de Kerlor se heurtait à un aveuglement dont elle ne pouvait se douter, elle qui n'aurait jamais soupçonné que la passion déchainât de telles violences.

— Et quand plus tard, continua d'Alboize, je la verrai passer, je crierai à ma fille : « La voilà !... Oui ! c'est ta mère, ta mère qui a préféré à tes baisers à tes caresses le respect volé des étrangers.

— Vous serez puni de votre cruauté, monsieur.

— Je ne suis que juste.

— Prenez garde !

Hélène se redressa et le regarda en face.

Il allait être en proie à un nouvel emportement, mais l'attitude de Madame de Kerlor le frappa plus vivement encore que tout à l'heure.

Hélène, elle aussi, comprit qu'il se passait en elle quelque chose d'implicable.

La bataille changea d'aspect.

Ils renoncèrent à se défier des yeux, du geste, de la parole. Chacun se sentit meurtri des blessures qui avaient porté.

Le cœur de Robert saignait ; celui d'Hélène, moins directement atteint puisqu'elle ne souffrait que pour Carmen, ne battait pas moins douloureusement.

Subitement, tous deux se rendirent justice.

L'attaque avait été aussi impétueuse que la défense.

Ce fut Robert qui résolut de continuer à lutter désespérément.

Dans sa nette perception des faits, Hélène eut conscience de ce revirement et toute sa vaillance reparut, mais il s'y mêla en même temps une grande pitié pour cet homme que l'amour torturait si cruellement.

M. d'Alboize répondit, très ferme :

— C'est assez, madame, je ne puis plus rien écouter, je ne veux plus rien entendre... Rien ne modifiera mes idées arrêtées... Ce que j'ai dit, vous pouvez le répéter à celle qui vous envoie... Ce que j'ai écrit, je le ferai.

— Non, s'écria Hélène d'une voix étouffée par les sanglots qui lui montèrent à la gorge, vous ne le ferez pas.

— Carmen m'y force.

— Pardonnez-moi, monsieur d'Alboize, je sens que je deviens folle d'anxiété.

Il recula d'un pas, comme s'il voulait se retirer.

— Depuis une heure, poursuivait Hélène, je vous brise et je vous blesse... Cela n'était pas le moyen de vous convaincre.

Il parut vouloir accentuer sa retraite.

Hélène acheva, d'un ton déchirant :

— Et maintenant, vous ne m'écoutez plus!.. Ah ! il faut pourtant que je vous persuade, ou nous sommes perdus, mon Dieu !

Il avait beau se raidir, une voix si touchante faisait vibrer en lui les fibres les plus délicates de son être.

Il s'irritait de subir cette influence, mais il cherchait en vain le moyen de s'y soustraire.

Des gouttes de sueur lui perlèrent au front.

Dans le chaos de ses sensations tumultueuses, il lui sembla que, au milieu de la plus furieuse mêlée, son épée lui échappait des mains et qu'il allait tomber vivant au pouvoir de l'ennemi.

Il répondit après un court silence :

— Mais enfin, madame, je ne comprends ni votre colère, ni vos larmes... Quel puissant intérêt avez-vous à prendre aussi éloquemment la défense de M. de Saint-Ilyrieix ?

Elle le regarda, tremblante encore, se demandant si toutes ses appréhensions allaient renaître, ou si, réellement, la colère de M. d'Alboize s'apaisait.

Madame de Kerlor n'osait pas encore concevoir une chimérique espérance.

Elle répondit :

— Vous me demandez pourquoi je pleure... Et quel intérêt me fait vous combattre ! Un seul ! L'honneur des miens, monsieur, répondit-elle avec tristesse.

Il voulut protester.

— Il ne s'agit que de celui de Saint-Hyrieix.

— Non, monsieur, Carmen portait le nom de Kerlor avant d'être mariée. C'est notre honneur que vous voulez perdre... C'est aussi mon amour, mon bonheur que vous allez briser... Mais c'est à ceux qui me sont chers que je pense tout d'abord... C'est leur cause que je viens défendre ici.

— Encore une fois...

— Dans votre jalousie, dans votre ressentiment aveugle, vous ne pensez qu'à M. de Saint-Hyrieix... Vous oubliez les autres.

— Les autres!...

— Vous savez pourtant que, gravement atteinte, la mère de Carmen ne survivra pas à la honte publique de sa fille.

Robert s'étreignit le front.

— Et mon mari, cet être si bon, si généreux, qui, là-bas, dans son exil, travaille si courageusement pour nous, que vous a-t-il fait pour que toute cette honte rejaillisse sur lui?...

— Certes, j'estime M. de Kerlor, répondit nerveusement d'Alboize.

— Vous ne le connaissez pas assez pour savoir que c'est le cœur le plus tendre qui ait battu dans la poitrine de l'homme le plus violent de la terre... Ses emportements sont terribles... Il n'est plus maître de lui... Dans sa douleur furieuse, de quoi ne serait-il pas capable?...

L'officier redressa la tête, mais il vit bien que la pauvre femme qui le suppliait d'une façon si pathétique ne songeait nullement à l'intimider, et qu'elle souffrait réellement le martyre devant les tristes perspectives qu'elle évoquait.

La comtesse poursuivit :

— En admettant que vous restiez indemne d'un duel avec M. de Saint-Hyrieix, mon mari, comme aux temps héroïques, voudra venger le mari de sa sœur... S'il vous tue, que deviendra votre enfant? Si vous tuez Georges de Kerlor, que deviendra mon fils?

Une angoisse poignante passa sur le front de Robert ; cette alternative tragique le désolait.

— Voyez le mal que vous allez faire, ajouta Hélène si plaintivement que Robert ne put se défendre d'un mouvement de commisération... Je vous demande grâce pour les innocents... grâce pour notre mère!... grâce pour nos enfants!

Il fut remué au plus profond de l'âme.

Avant qu'il ait pu retenir Hélène, elle tombait à ses genoux.

— Ce n'est plus au nom du droit que je parle, articula-t-elle, sanglotante... je n'en ai plus... je supplie; ... je ne discute plus... j'implore!... Voilà pourquoi je suis ici, monsieur... Voilà pourquoi j'ai risqué cette

démarche dangereuse et compromettante, en me cachant comme une coupable... Voilà pourquoi, au nom de mon mari, au nom de mon fils... au nom de Marcelle même, je réclame votre pitié.

Quand d'Alboize vit que la malheureuse, épouvantée, se trainait à ses pieds, toute sa violence se retourna contre lui-même.

Il s'accabla des reproches les plus énergiques devant ce martyr dont il était la cause.

Toute sa loyauté, toute sa générosité se révoltèrent. Il se jugea avec la dernière sévérité.

Non ! il n'irait pas plus loin dans la voie de l'opprobre.

Son courroux disparut tout à coup devant l'immense douleur de cette sainte femme, et deux grosses larmes roulèrent sur son visage altéré.

Il savait que celle qui se prosternait ainsi devant lui était une des plus nobles créatures qui fût... Carmen lui en avait souvent parlé.

D'ailleurs, il éprouvait pour la comtesse la plus ardente sympathie depuis qu'il avait assisté au mariage en Bretagne.

Dans le monde, toujours si sceptique et si facile aux propos méchants on ne prononçait le nom de Kerlor qu'avec respect et admiration... Enfin devait-il oublier qu'Hélène avait sauvé Marcelle ?

Il la releva en proie à un bouleversement indicible.

Éperdu, il s'écria :

— C'est à moi d'implorer votre pitié.

— Ah ! fit Hélène, dans une expression de reconnaissance infinie, je savais bien que vous ne voudriez pas consommer une telle iniquité.

— Hélas ! répondit-il au milieu d'un trouble augmentant sans cesse.. que me demandez-vous là ?

Elle répliqua, avec son immuable intrépidité, si douce pourtant et si communicative :

— De faire votre devoir dans la vie, comme vous le feriez sur le champ de bataille, sans hésitation, sans faiblesse, afin que si votre fille, un jour, veut lire dans le passé de son père, elle n'y trouve que de nobles exemples, et que vous restiez à ses yeux ce que vous avez été jusqu'à ce jour : un glorieux soldat et un honnête homme.

— Ah ! taisez-vous ! taisez-vous, madame, balbutia Robert, dont l'émotion était devenue indescriptible... J'étais fort devant votre colère, et je ne puis résister à vos larmes.

Elle lui tendit la main.

— Mon Dieu ! qu'exigez-vous de moi ? fit-il en répondant chaleureusement à l'étreinte.

— Vous voyez bien, reprit-elle, que l'amour n'est pas l'égoïsme, mais bien le dévouement et le sacrifice.

— Je n'ai rien promis, dit-il en se débattant... je ne peux pas... je ne veux pas...

— Monsieur d'Alboize !...

— Je l'aime tant !

— Elle aussi, elle vous aime toujours...

— Vous voyez bien.

— Elle adore sa fille et ne veut pas l'oublier...

— Alors...

— Croyez-moi, Monsieur, il n'y a d'amours heureuses et durables que celles dont on peut être fier devant tout le monde, que hautement on peut remercier Dieu de vous avoir envoyées comme une grâce suprême... Celles d'où naissent les enfants dont les mères peuvent se glorifier entre toutes les mères et qu'on peut embrasser sans rougir, à la face de tous.

— Songez donc que vous voulez que je renonce à Carmen...

— Eh bien ! non.... Robert... ne renoncez pas à cet amour.

Il ne se méprit pas sur le sens de ces paroles, mais ce fut lui, à son tour, qui voulut se jeter aux pieds de la comtesse de Kerlor tant il la trouvait sublime.

Hélène continua :

— Dieu l'a mis dans votre cœur ; il doit être sacré, cet amour... Transformez-le, purifiez-le seulement... Baisers volés, paternité clandestine, mensonges de chaque jour, lâchetés de chaque minute... c'était le passé... Aujourd'hui, élevez votre cœur, élevez votre âme... Laissez partir Carmen...

— Ah ! si vous saviez ce que je souffre !...

— Pleurez-la comme on pleure une morte chérie... en vous disant qu'elle reconnaîtra éternellement votre sacrifice... C'est à vous qu'elle devra, sinon le bonheur, du moins la paix, car vous aurez éloigné d'elle la plus effroyable honte.

— Et si je n'ai pas la force...

— Je vous la donnerai, car vous m'aurez sauvée, moi aussi, d'un mortel désespoir... Et je vous bénirai, Robert... je vous aimerai de toute l'affection que l'on a pour un frère.

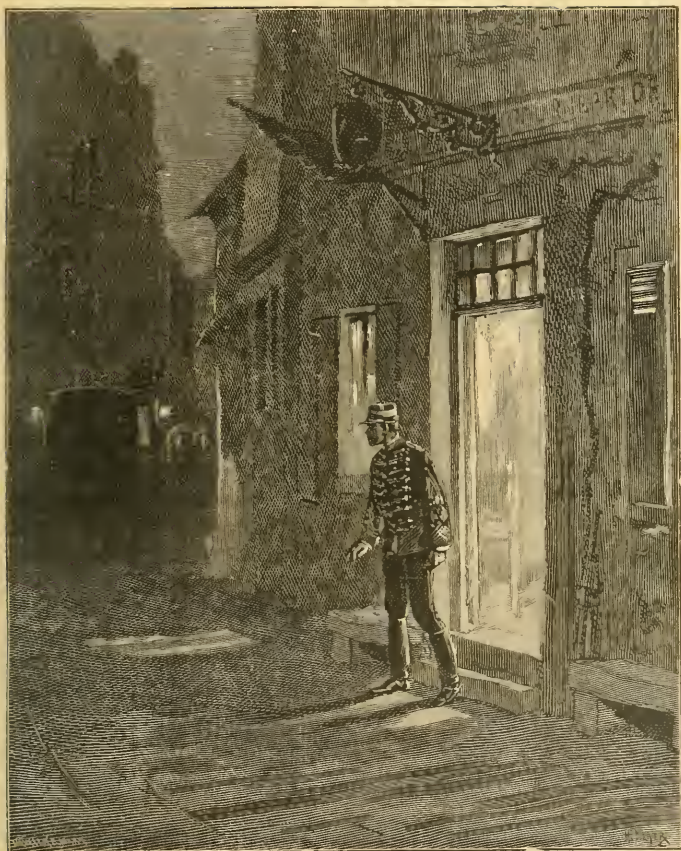
— Ne plus la voir... jamais !

— Si, Robert, quelque chose me dit que vous la reverrez plus tard.

— Si pourtant c'était vrai...

— Alors, vous pourrez, en présence de tous, sans rougir, mettre votre main dans la sienne... Carmen n'oubliera jamais qu'elle vous doit l'existence... On est heureux, croyez-le, mon ami, quand on avance dans la vie et qu'on jette un regard en arrière, d'y retrouver une bonne action.

Les yeux de Robert s'emplirent de larmes ; il était dompté.



Robert ne put voir que pendant quelques secondes la voiture qui emportait sa dernière espérance. (Page 1075.)

— Madame, répondit-il, vous me demandez de m'arracher le cœur... je vous obéirai.

Les traits de l'officier reflétaient une résignation stoïque.

— Carmen peut partir?

— Oui.

— Vous cesserez toute correspondance avec elle.

— Puisqu'il le faut.

— Vous lui rendrez ses lettres?

— Pas même un souvenir du passé ! murmura-t-il avec le plus navrant désenchantement.

— Il ne doit rester aucune trace de votre faute... Soyez fort, soyez courageux, soyez bon jusqu'à la fin de l'immolation.

— Eh bien ! reprit-il d'une voix de rêve, puisque Marcelle et moi, nous sommes condamnés à la douleur et à l'abandon... soyez heureuse, madame, je ferai ce que vous exigez.

— Ah ! merci ! fit Hélène, avec la plus ardente effusion, merci !

— Ce sera fini ! soupira douloureusement Robert... je n'aurai plus rien d'elle, je ne la reverrai plus...

— Encore une fois, vous ne devez pas désespérer... Votre courageux sacrifice vous rend digne des récompenses les plus inattendues... Carmen vous aime.

— Elle m'aimait !

— Elle vous aime, je vous le jure !... La vie a des retours imprévus...

— Ah ! ne me leurrez pas d'espérances irréalisables, madame... Laissez-moi... Laissez-moi pleurer l'amour qui s'envole avec ma jeunesse, avec toutes mes espérances, avec tout ce que j'avais de plus doux au cœur.

— Adieu, monsieur d'Alboize.

— Dites-lui combien je l'aimais, combien je l'adorerai toujours... Et si elle apprend ma mort...

Hélène joignit les mains, craignant d'entendre l'officier prononcer sa sentence.

Il devina ce qui se passait en elle et se hâta d'ajouter :

— Oh ! ce ne sera pas, je vous le jure, une mort honteuse, mais la mort glorieuse du soldat... Si Carmen apprend ma mort, qu'elle sache bien que son nom et celui de notre fille auront été sur mes lèvres avant mon dernier soupir.

— Vous vivrez, répondit-elle.

— C'est le secret de Dieu.

— Robert, vous êtes un grand cœur !... Partout où vous serez, quoi qu'il arrive, rappelez-vous que deux sœurs pensent à vous et chaque jour prononcent votre nom dans leurs prières...

Hélène ajouta, miséricordieuse.

— Rappelez-vous que votre enfant a deux mères.

Le jeune officier prit de nouveau la main qui lui était tendue et y déposa un long et respectueux baiser, en contenant les sanglots qui déchiraient encore sa poitrine.

Robert s'écria :

— J'aurais voulu vous remettre les lettres de Carmen, mais je ne les ai pas ici, et il m'est impossible de m'absenter... Voici le jour ; dans quelques instants, je dois être à mon poste... Tout à l'heure, je chargerai mon

serviteur d'aller chercher à Tours le porte-feuille qui contient toute la correspondance... Je l'enverrai immédiatement à Paris.

Il eut une hésitation que Mme de Kerlor ne pouvait encore comprendre.

— Carmen les recevra à l'adresse habituelle, dit-il enfin.

CI

L'ACCIDENT.

Robert d'Alboize ouvrit la porte et appela son ordonnance.

— Brisquet!

L'artilleur répondit immédiatement à l'appel.

— Mon capitaine?

— La voiture qui a amené madame.

— Le cocher est là... Il attend.

— C'est bien.

Le capitaine reconduisit Mme de Kerlor, sans prononcer un mot.

— Courage! lui dit Hélène en lui serrant une dernière fois la main.

— Adieu! balbutia-t-il, terrassé par l'émotion.

Les chevaux démarrèrent, faisant tinter joyeusement leurs grelots; les lanternes projetèrent leurs rayons lumineux sur le sol.

Le jour ne paraissait pas encore. Robert ne put voir que pendant quelques secondes la voiture qui emportait sa dernière espérance.

Il resta longtemps immobile, pâle, les yeux rougis, cherchant à percer les ténèbres, absorbé dans ses pensées désolantes.

Il ne regrettait certainement pas d'avoir donné satisfaction à la comtesse de Kerlor, et, d'ailleurs, sa parole était engagée; mais il se demandait, maintenant qu'il n'était plus en face de cette admirable femme, comment elle avait pu obtenir de lui un tel renoncement.

Il prêta encore avidement l'oreille, les roulements de la voiture étaient devenus indistincts.

C'était fini. Le chagrin de Robert serait éternel.

Le capitaine rentra au Tourne-Bride. Il revint s'asseoir à la place qu'il occupait pendant le terrible entretien avec Hélène.

Il passa la main sur son front et médita douloureusement.

Tout à coup, il se releva et son visage retrouva toute sa mâle résolution.

La trompette sonnait le réveil.

Il fallait oublier le songe pénible de la nuit; désormais, l'officier ne

devait penser qu'à ses devoirs, ces devoirs que la comtesse de Kerlor avait été forcée de lui rappeler.

La sonnerie continuait vibrante, jetant ses échos au vent.

En se retournant, le capitaine se trouva en présence de son ordonnance. Brisquet était aussi propre, aussi bien astiqué que s'il eût passé la nuit dans son lit de canonnier et se fût préparé depuis la veille.

— Viens ! lui dit Robert.

Le soldat fit un pas.

— J'ai une commission à te donner, poursuivit d'Alboize... Tu vas seller ton cheval.

— Dans cinq minutes je serai dessus.

— Tu vas retourner à Tours.

— Oui, mon capitaine.

— Tu sais que le petit coffret de fer est dans mon bahu.

— Oui, mon capitaine.

— La clef est là, dans ma chambre...

Robert alla prendre cette clef et la remit à Brisquet.

— Ce coffret, tu l'ouvriras, dit l'officier.

— Oui, mon capitaine.

— Tu y prendras un gros portefeuille en cuir de Russie..

— Je sais.

— Et tu me le rapporteras.

— Illico, mon capitaine.

— Fais vite, c'est très pressé.

— Bien, mon capitaine... Coquelicot va comme le vent... On lui soignera son picotin d'avoine au retour.

Brisquet sortit vivement et se dirigea vers les écuries.

— Ah ! la vie ! quelle misère ! s'écria Robert d'Alboize...

Ce fut sa dernière révolte. Il ne voulut plus voir ses blessures saignantes.

La trompette venait de finir sa sonnerie endiablée.

Le capitaine s'écria :

— La diane !... Soldat, voilà ta famille : le régiment... Voilà ton amour : le drapeau !

..

Hélène refit le trajet du Ripault à Tours sans se rendre compte de la durée du voyage.

Les chevaux allaient moins vite qu'au départ, mais la jeune femme, exténuée par la lutte qu'elle avait soutenue, au cours de toute une nuit blanche, ne pouvait résister à la fatigue.

En proie à une somnolence qui lui enlevait la faculté de penser, Hélène, les yeux mi-clos, n'avait plus conscience de ce qu'elle avait fait.

Il fallut un cahot de la voiture pour qu'elle se ressaisît brusquement et retrouvât l'exacte notion des choses.

Quand la voiture rentra à Tours, les rayons d'un pâle soleil éclairaient la cité de saint Martin.

Le cocher arrêta ses chevaux devant l'hôtel de l'Univers.

Hélène descendit et donna quarante francs à l'automédon, qui remercia avec la plus grande politesse et le sourire d'un homme avisé n'éprouvant aucune déception.

Il avait prévu la générosité de la voyageuse; il oubliait les fatigues de la nuit.

La comtesse de Kerlor s'informa. Le premier train pour Paris ne partait que deux heures plus tard.

Elle s'enferma dans son appartement et répara les désordres de sa toilette.

Puis, plongée dans un fauteuil, elle s'abandonna à ses rêveries.

Toute sa lucidité reparut avec une incroyable fidélité de détails.

Elle se revoyait entrant dans l'humble auberge du *Tourne-Bride*; puis elle se représentait l'arrivée de Robert d'Alboize, qui, croyant trouver Carmen, avait mis dans un mot toute sa passion.

Quelle colère quand Mme de Kerlor lui avait fait connaître ce qu'elle attendait de lui!

Mais aussi quelle émotion, quelle générosité, quelle noblesse, quand le sentiment du devoir lui était revenu!

Ainsi, Carmen était sauvée! Sauvée par Hélène!

L'orpheline continuait à payer sa dette et remerciait le ciel de lui avoir permis de l'acquitter envers la sœur de Georges, envers Carmen, à qui elle devait son mariage avec le comte de Kerlor.

Hélène éprouvait une joie si pure qu'elle en arrivait presque à oublier que sa belle-sœur avait commis une faute.

Elle ne se la rappelait que malheureuse, folle d'angoisse, éperdue de terreur, alors que, la veille, le visage baigné de larmes, la tête perdue devant la lettre qui contenait les terrifiantes menaces de Robert, l'infortunée malheureuse s'était jetée à genoux, confessant tout son malheur, toute sa honte, et suppliant Hélène de la sauver.

Le cœur de la noble femme s'emplissait de délices inexprimables en songeant que, grâce à elle, la désespérée pourrait essayer de se reprendre à la vie.

Toute autre que Mme de Kerlor aurait échoué auprès du capitaine.

Pauvre garçon ! comme il souffrait, quand il constatait le néant de ses efforts.

Hélène s'apitoyait de toute son âme sur le sort du jeune officier.

Elle avait vu ses larmes ; elle avait senti quels efforts il faisait pour que la grande voix de l'honneur étouffât en lui cette passion délirante ; elle avait souffert de ses tortures.

Hélène n'aurait jamais soupçonné que l'amour, ce sentiment divin, pût causer de ces effroyables tourments. Tout avait crié le désespoir de ce malheureux, qui perdait la raison : son âme, son cœur, sa chair !

Hélène n'avait pu lui dissimuler son ardente compassion.

Qu'on soit épouse ou amante, on ne reste jamais insensible devant un homme qui souffre du martyre d'amour, quand on aime soi-même l'être à qui l'on s'est donné pour la vie.

Cette abnégation finale en face du devoir, ce renoncement héroïque à tout ce qui jusqu'alors avait été la joie de la vie et l'espoir de Robert, inspiraient à Hélène une véritable admiration.

Elle eût été déçue si le combat qu'elle lui avait livré s'était terminé trop rapidement. Elle s'attendait à ces déchirements ; la victoire qu'elle venait de remporter n'avait-elle pas plus de prix ?

* Tour à tour, chacun avait paru avoir raison ; chacun avait semblé ressaisir l'avantage ; les fibres du cœur de la comtesse vibraient encore au souvenir des phases de la lutte.

Tous deux, ils avaient montré la plus implacable loyauté.

En admettant qu'Hélène n'eût pas réussi, les deux adversaires se seraient séparés sans se mépriser.

La femme de Georges comprenait que Carmen aimât ce jeune homme.

Et sans s'arrêter, pour l'instant, aux conséquences atroces de cet amour coupable, Hélène murmurait avec une émotion infinie :

— Combien il est malheureux qu'ils ne se soient pas rencontrés au moment où ils pouvaient s'appartenir devant Dieu et devant les hommes !

Il aurait fallu que Robert se présentât à la place de Firmin.

L'officier aurait montré le même désintéressement que le diplomate.

La comtesse douairière eût accepté pour gendre ce capitaine qui avait devant lui l'avenir le plus brillant.

Carmen eût été à tout jamais heureuse !

Heureuse épouse, comme Hélène l'était elle-même.

Heureuse mère ! toujours comme Hélène, embrassant sa petite Marcelle, doux fruit d'un amour béni, sur lequel jamais un nuage n'aurait passé.

La comtesse de Kerlor, dans son expansion généreuse, aurait voulu que tous ceux qui l'entouraient partageassent ses saintes joies.

Carmen ne méritait-elle pas toutes ces félicités ?

Soudain, Hélène hocha la tête mélancoliquement.

— Nos destinées se fussent peut-être ressemblées, dit-elle... M. d'Alboize, lui aussi, aurait pu s'expatrier, si ses chefs lui en avaient donné l'ordre... Et sa femme n'aurait pas eu la pieuse satisfaction de le suivre...

Mais Carmen se serait montrée aussi courageuse que sa belle-sœur.

Si l'absence de Robert n'avait pas eu pour motif la reconstitution d'un patrimoine, cette absence n'eût en rien affaibli l'amour de sa femme.

Au contraire, il fût devenu plus touchant, plus vif encore, en lui ajoutant la volupté de l'espérance, caressée sans cesse, d'un prompt retour.

Les yeux de la comtesse s'emperlèrent. Le retour de Georges, différé tant de fois, n'était pas encore annoncé.

Dans cette chambre d'hôtel, au luxe banal, où Hélène attendait l'heure de se rendre à la gare, la jeune femme, par un mouvement presque instinctif, tant il était devenu habituel, prit le petit médaillon qui renfermait la dernière photographie de Georges, faite la veille de son départ pour le Mexique, et la contempla avec une extase des plus émouvantes.

Quand donc le presserait-elle entre ses bras? Quand donc pourrait-il embrasser son fils?

Le pauvre ami devait trouver les journées bien longues, là-bas, sous ce ciel de feu, où il ne s'était rendu que pour donner la preuve de son dévouement à sa femme et à son enfant.

Tout à coup, un voile d'amertume passa sur le front d'Hélène.

La pensée qui l'avait si souvent obsédée revint l'attrister, plus pénible que jamais :

Dans sa prochaine lettre, il lui serait défendu de raconter à l'absent le voyage à Tours et la cause de ce voyage.

Elle ne pouvait se faire à cette idée, se demandant avec effroi si elle n'était pas plus coupable qu'elle ne le croyait.

— Non! fit-elle, je sens que j'ai agi suivant ma conscience... Georges ignorera toujours ce lamentable drame.

D'ailleurs, à quoi bon se tourmenter maintenant que Mme de Saint-Hyrieix était définitivement sauvée?

Le lendemain Carmen aurait les lettres écrites à Robert d'Alboize, et elle les brûlerait comme Hélène venait de brûler elle-même dans la cheminée de cette chambre meublée la lettre éperdue qui avait appris à sa belle-sœur les projets insensés de l'officier.

Il ne resterait plus rien de la faute.

Rien qu'un souvenir douloureux au cœur du jeune capitaine et au fond de l'âme de Carmen.

Le devoir, mot sublime, toujours compris des honnêtes gens!

Il est doux à remplir parfois, et, comme le disait Carmen, ceux qui sont heureux peuvent facilement s'enorgueillir de la netteté de leur conscience; mais ce devoir, austère pour d'autres, devient parfois écrasant!

Le sacrifice consenti par d'Alboize et Mme de Saint-Hyrieix était une véritable immolation.

Carmen n'aimait pas son mari; Robert n'aimerait jamais une autre femme.

L'implacable devoir ne va pas jusqu'à imposer à quelqu'un le sentiment divin qui ne saurait se commander.

Ils se séparaient tous deux, après avoir connu la joie de vivre, d'aimer, d'espérer.

Des ruines allaient s'amonceler entre ces deux cœurs désolés, qui ne conserveraient plus, dans les ténèbres de la tombe anticipée, que la fugitive lueur d'aurore de l'au-delà.

Hélène, avec une ferveur indicible, se répandit en actions de grâces pour remercier Dieu qui lui avait évité ces désespoirs sans nom.

Elle et Georges avaient le droit de proclamer tout haut leur amour et de le donner en exemple à tous.

Dans ces conditions privilégiées, faire son devoir n'équivaut qu'à accroître sa félicité.

Pourquoi ce qui est joie si pure chez les uns devient-il douleur amère chez les autres?

Du père adoré, la pensée d'Hélène ne pouvait que se reporter naturellement à son enfant bien-aimé, son cher petit Fanfan, qu'elle avait été forcée de quitter pendant ces mortelles heures.

La nourrice, dont la comtesse connaissait la vigilance, ne s'était certainement pas éloignée un seul instant du bébé; mais il faut si peu de chose pour qu'un petit être, si bien constitué qu'il paraisse, contracte le germe de ces terribles maladies qui déciment l'enfance.

Marcelle aussi était bien portante quand sa mère l'avait quittée; dans la nuit, le croup sinistre s'abattait sur elle...

Non! un pareil malheur ne pouvait menacer une aussi tendre mère.

Elle allait retrouver Jean en pleine santé, vaillant et vigoureux, toujours digne fils de la noble et forte race dont il descendait. Elle pourrait, en l'embrassant double, rattraper les baisers perdus. Ses funèbres pensées avaient disparu en évoquant ces radieuses images.

On frappa à la porte; un domestique parut :

— Si madame veut prendre l'express de Paris, l'omnibus qui conduit à la gare attend madame.

Hélène poussa un soupir de soulagement; le temps s'était écoulé plus vite qu'elle ne le croyait.



Ah ! soupira La Limace, il était temps. (Page 1084.)



Elle descendit, régla sa note et monta dans la voiture.

Au moment où l'on refermait la portière. Mme de Kerlor tressaillit.

Elle venait d'entendre une rumeur confuse, suivie de cris.

Puis, elle vit la foule courir vers l'avenue de Grammont.

Un voyageur, en retard, qui monta tout essoufflé, quand la voiture de l'hôtel partait, s'écria : j

— C'est un accident.

— Quelqu'un d'écrasé? demanda un vieux monsieur.

Le dernier venu répondit :

— J'ai entrevu la chose... C'est un soldat qui est tombé de cheval.

— Ce n'est peut-être pas très grave, prononça le vieux monsieur, comme un homme qui ne prodigue pas son émotion.

L'autre fournit des explications hâtives.

— Cela s'est passé au coin de la rue Nationale et des jardins... juste en face le Palais de justice... Si j'avais été moins pressé, j'aurais été voir.

La voiture traversait la place.

L'agglomération de curieux était telle qu'on ne pouvait distinguer ce qu'il y avait au milieu de ce cercle; pourtant le narrateur se leva, ouvrit une glace et jeta avidement les yeux sur le groupe compact.

— Le militaire est étendu sur le pavé.

— Pauvre garçon! murmura Hélène, il s'est tué!

— En tout cas il est blessé grièvement... car le cheval s'est abattu sur lui et ne bouge plus. On apporte une civière.

L'omnibus s'engagea dans la rue de Nantes; le théâtre de l'accident n'était plus visible.

— C'est triste tout de même! dit quelqu'un avec la naïve et banale compassion d'un indifférent, qui ne veut pas paraître insensible.

— C'est affreux! s'écria Hélène, toute bouleversée.

— Évidemment, madame, déclara doctoralement le vieux monsieur, un huissier gras à lard; mais il faut bien reconnaître que les militaires d'aujourd'hui sont bien imprudents... Ils se croient toujours au manège et à la voltige... De mon temps, on ne faisait pas galoper les chevaux sur le pavé... les chefs ne le permettaient pas... on allait tranquillement... Ainsi, moi, un jour, quand j'étais dans le train des équipages...

Hélène l'interrompt :

— Le malheureux!... on lui avait sans doute donné un ordre pressé à exécuter, et il est victime de son zèle.

Les autres voyageurs, de la tête, approuvèrent la comtesse de Kerlor.

Le vieil huissier n'eut pas le temps de raconter ses souvenirs de garnison.

La voiture était arrivée devant la gare.

La comtesse s'installa dans son compartiment. Le train partit bientôt.

La pauvre Hélène ne se doutait pas des tragiques conséquences que devait avoir pour elle la chute de ce cavalier inconnu, à qui elle avait accordé en passant un mot de pitié.

Elle ne soupçonnait pas que le hasard venait de placer à quelques pas d'elle celui dont, trois jours plus tard, elle eût volontiers payé la vie de tout son sang.

CH

PAUVRE VICTIME.

Nous avons laissé cet infortuné Eusèbe Rouillard dans la plus mauvaise posture qui se puisse rêver.

Étendu sur la Tranchée, au Petit Pilorget, La Limace s'apprêtait à rendre l'âme. Il geignait de la plus lamentable façon, et il eût attendri les cailloux, si la gelée ne les avait encore rendus plus insensibles.

— Ça y est ! fit le mari de Zéphyrine, mon compte est réglé.

Il fallut qu'il entendit le bruit d'une voiture pour se secouer au moment où la paralysie l'envahissait.

Cette voiture avançait avec une sage lenteur, d'abord parce que la route était difficile, à cause des glaçons, ensuite parce que l'équipage était celui d'un maraicher de Monnaie, qui se rendait au marché de Tours.

La Limace, dont le sang commençait à se glacer dans les veines, fit un effort, comprenant que, s'il laissait s'évanouir cette suprême lueur de salut, c'en était fait du dernier des Rouillard.

— A moi ! clama-t-il.

Sa voix rauque retentit dans la nuit avec un écho sinistre.

Le maraicher entendit ; il regarda d'où pouvait provenir cet appel déchirant.

Il vit une masse sombre se grpuillant dans la nuit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, très impressionné.

La Limace répondit :

— Un malheureux ouvrier blessé... De grâce ! portez-moi secours.

Le paysan arrêta son cheval et descendit de sa charrette.

— Ah ! soupira La Limace, il était temps.

— Qu'est-ce vous avez ? demanda le Tourangeau.

— Je suis tombé... je me suis cassé une gambette...

— Hein ?

— Une jambe

— Ah!.. vous devez souffrir.

— Horriblement.

— Que voulez-vous ?

— Hissez-moi dans votre guimbarde, pour l'amour de Dieu !

— On va essayer.

Le maraîcher, ému et compatissant, releva La Limace, puis il l'empoigna vigoureusement et le mit dans sa carriole.

— Merci ! dit Eusèbe, un peu réconforté en pensant qu'il n'allait pas expirer sur la route.

— Où vais-je vous conduire ? interrogea le paysan.

— Il y a bien un hôpital à Tours.

— Ah ! dame, oui !

— Transportez-moi jusque-là.

— Je veux bien.

— Vous sauverez la vie d'un pauvre père de famille, gémit astucieusement le misérable Eusèbe Rouillard.

— Je ne demande pas mieux.

— Voyez comme je suis amoché !

— Plait-il ?

— Regardez... Indépendamment de ma jambe en compote, je me suis déchiré la main... Croyez-vous que je suis dans un état !

— Ah ! dame, oui ! dit encore le naturel de Monnaie, répétant la vieille locution tourangelle.

— Vous croyez que ce n'est pas malheureux ?

— Qu'est-ce que vous faisiez sur la route ?

— J'allais voir un ami.

— Où demeure-t-il ?

— A Saint-Cyr.

— Alors, reprit le maraîcher, il vaudrait peut-être mieux que je vous conduise chez lui.

— Non ! protesta vivement La Limace... Ça lui donnerait un coup trop rude... Sans compter que sa femme, cette pauvre Radegonde, qui est sur le point d'accoucher, pourrait avoir un saisissement... Enfin, ce n'est pas Symphorien qui me remettra ma guibolle.

Le drôle, au hasard, trouvait des noms locaux pour que son sauveur ne conçût aucun soupçon.

Le maraîcher remit son cheval au pas. Quand il arriva à l'octroi de Tours, les gabelous, voyant La Limace étendu sur des sacs, s'écrièrent :

— En voilà un qui a bu un coup de trop.

— Si on peut dire ! gémit Eusèbe.

— Enfin, du moment qu'il a pris la précaution d'ingurgiter le liquide,

au lieu de le passer dans des bouteilles, nous n'avons rien à y voir.

Le maraicher de Monnaie franchit le pont de pierre et s'engagea à droite.

Le jour se levait ; la bise ne soufflait plus avec autant de vigueur ; mais La Limace croyait avoir les jambes congelées.

Il maugréait :

— Ah çà ! ce pante-là n'arrivera donc jamais ?... Il en a une bique à sa voiture... J'aurais jamais cru qu'un gaye puisse dégoter Troppmann pour les courses de lenteur... Il ne peut donc pas y caresser les côtes avec le manche de son perpignan... Malheur ! si j'étais sur le siège !

La voiture s'engagea sur le boulevard Tonnelé, entre une double rangée de tilleuls dont les branches dénudées se profilaient d'une façon bizarre, puis elle entra dans la rue de l'Hospitalité, encadrée par de hauts platanes, et s'arrêta devant l'Hospice général.

— Sommes-nous arrivés ? demanda Eusèbe Rouillard.

— Ah ! dame, oui ! répondit le maraicher pour la dernière fois, mais avec une satisfaction non équivoque.

Il alla sonner à la grille et dit au concierge qu'il amenait un blessé.

Les deux hommes descendirent La Limace de la voiture.

Il poussait de véritables hurlements, d'abord parce qu'il souffrait beaucoup, ensuite pour exciter plus de pitié.

Cependant, quand il aperçut la façade de l'hospice général, il eut une contraction.

C'est que l'asile, qui n'est pourtant qu'une ancienne communauté, a un peu l'aspect d'une gendarmerie ; mais le drôle se rassura, quand il vit arriver l'interne de service, qui l'examina rapidement et constata tout de suite la fracture de la jambe.

— On va vous transporter dans un bon lit, dit-il à Eusèbe.

La Limace s'arrêta de geindre et remercia avec effusion.

Il se tourna vers le maraicher :

— Merci, mon vieux, dit-il, vends bien tes carottes et tes choux... Au revoir... Bonjour à tes poules !.. Quand on se reverra, je paierai un litron...

Le paysan se retira, un peu étonné de la langue dont il ne comprenait pas toutes les finesses, pendant que deux infirmiers installaient La Limace sur un brancard et le montaient dans une salle de l'hôpital.

L'Hospice général, comme tous les hôpitaux des départements, a été créé pour les malades domiciliés dans la région, et l'on n'y admet invariablement pas les innombrables chemineaux qui s'y présentent, quand ils prétextent une maladie que leur teint pâle, leur fatigue et leurs privations rendent souvent vraisemblable ; mais en cas d'urgence, l'humanité prime tous les règlements possibles ; les portes s'ouvrent avant qu'on ait demandé au patient son état civil et sa profession.

La Limace avait une jambe cassée ; on l'admettait donc tout de suite.

D'ailleurs le drôle était trop madré pour n'avoir pas dans son portefeuille graisseux des pièces quelconques, lui permettant de s'affubler d'un semblant d'identité.

Pour le reste, c'est-à-dire l'explication de l'accident, il n'était pas embarrassé; la version fournie au maraîcher de Monnaie servirait de rechef.

En effet, M. Désaubiers, l'administrateur de l'Hospice général vint poser au malade l'interrogatoire d'usage.

M. Désaubiers, petit homme très affairé et très distrait, paraissait doué d'une activité dévorante; cependant il procédait si rapidement à toutes les formalités imposées par sa charge, qu'il faisait dix fois moins de besogne qu'un fonctionnaire, beaucoup plus lent en apparence, mais beaucoup plus pratique en réalité.

Il s'écria avec une rapidité vertigineuse :

— Comment vous appelez-vous, mon ami?... Votre profession?... Votre dernier domicile?... Comment avez-vous été blessé?...

Eusèbe répliqua, dans le même mouvement accéléré :

— Broquin, Ildefonse-Barnabé-Andoche, ouvrier convreur, 36, place Foire-le-Roi... C'est en allant voir un de mes amis d'enfance demeurant à Saint-Cyr que j'ai glissé sur une pelure d'orange, ma main a porté sur une bouteille qu'un ivrogne avait jetée et cassée sur la voie publique; ma jambe n'a porté qu'à faux, et elle est cassée.

Désaubiers, hochant la tête, recommandait à son scribe de transcrire ces renseignements.

La Limace se crut obligé d'ajouter :

— C'est tout de même guignonnant pour un turbineur de mon acabit d'en être réduit à se tourner les pouces, tout ça parce qu'un vadrouilleur n'a pas observé les règlements... Que vont devenir ma femme et mes enfants?... Sans compter que je souffre le martyre... Je suis capable d'en claquer...

— Très bien ! très bien ! fit l'administrateur, qui pensait à interroger le malade suivant. On vous soignera... Quelques compresses sur le front et vos migraines disparaîtront.

M. Désaubiers s'éloigna.

Eusèbe Rouillard bien que, en réalité, dans un piteux état, ne put réprimer un mouvement de joie.

Il se dit :

— Il est rien envoyé, ce type-là !... Oh ! non mais, il est à encadrer... V'là la guigne qui s'en va !... A bientôt la reprise des affaires... Ma foi, je ne sais pas trop si je dois encore en vouloir à Carbagnol.

Mais ses ressentiments contre le bandit tourangeau reparurent avec violence.

— C'est un brigand ! dit-il ; c'est lui qui est la cause de ce qui m'arrive... D'abord, il m'a mis dedans deux fois... Et puis, s'il ne s'était pas carapaté, j'aurais pu tomber dans ses bras et ne pas me détériorer comme ça... C'est une fripouille ! Je le dirai à tous les aminches.

L'heure de la visite sonna.

Le docteur Flanchot, médecin en chef de l'Hospice général, arriva au milieu de son état-major d'internes, qui portait la calotte de velours noir et le tablier blanc traditionnels.

Le diagnostic ne pouvait s'égarer.

— Fracture du tibia, dit le docteur... On la réduira demain matin, si l'enflure a totalement disparu... Diète.

Ce fut tout.

Eusèbe Rouillard sentit tomber toute la surexcitation gouailleuse qui l'avait soutenu jusque-là.

Il devint blême.

Le lendemain on allait lui remettre la jambe ; c'était une opération extrêmement douloureuse ; et encore, on ne la réussissait pas toujours.

Quelquefois, les carabins sont obligés de vous recasser le membre pour mieux le recoller.

Dans le cerveau enfiévré de La Limace passaient les visions les plus terrifiantes, accompagnées des naïves légendes indéracinables dans les esprits incultes.

Il se mit à trembler et à claquer des dents.

Une sœur de charité, qui n'attendait que le départ du médecin en chef pour voir à son tour les malades nouvellement entrés, s'assit au chevet d'Eusèbe.

— Mon ami, dit-elle d'une voix très douce, il ne faut pas vous désoler ainsi.

— Je voudrais bien vous voir à ma place, riposta La Limace, qui se refusait à regarder la religieuse.

Un infirmier s'approcha et dit à celle-ci :

— Cet homme, sœur Simplice, a la jambe cassée.

Sœur Simplice !

C'était bien la sainte et digne fille que nos lecteurs n'ont pas oubliée.

Elle était là, tout de blanc vêtue, avec sa cornette aux ailes immaculées, son tablier à bavette, son chapelet et ses ciseaux pendus à la ceinture.

Sœur Simplice, depuis son départ des Enfants-Assistés, avait été envoyée par sa communauté dans les hôpitaux du centre de la France ; elle était à la maison de Tours depuis un mois quand La Limace y fut amené.



Ah ! ma sœur ! fit La Limace, comment vous remercier ?... (Page 1092.)

Sœur Simplice ne pouvait se douter qu'elle avait en face d'elle un des bourreaux de son cher petit Claudinet, à qui elle pensait sans cesse en se rappelant sa douceur exemplaire et sa gentillesse si touchante.

D'ailleurs, la religieuse n'avait pas à s'enquérir de la condition des malades ; sa sublime charité voulait rayonner sur tous.

Les hommes ne sont-ils pas de grands enfants, et l'hospice général de Tours n'était-il pas un asile d'assistance, tout comme celui de la rue Denfert-Rochereau ?

— Mon ami, répondit-elle à Eusèbe Rouiliard, il faut prendre courage

Il se mit à gémir :

— Ah ! mon pauvre Broquin, Hedefonse-Barnabé-Andoche ! te voilà dans une fichue position... Que vont devenir mame Broquin, les petits Broquin et les petites Broquin?... Ah ! là ! là ! misère !... Ces choses-là n'arrivent jamais qu'aux malheureux ouvriers.

— Tout le monde est appelé à souffrir, répliqua sœur Simplicie avec son admirable mansuétude.

— Au moins les riches se font soigner dans leurs gourbis... Est-ce que vous croyez que c'est mon caractère de m'embusquer derrière les pots de tisane?... Ce qu'il me faut à moi, c'est le chantier, le travail, les coteries qui tapent dans le tas... j'ai toujours gagné mon pain quotidien sans rien demander à personne.

— Aussi, mon ami, répondit la religieuse, ce n'est pas la charité que l'on vous fait ici.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— Vos concitoyens en payant leurs impôts chargent l'État de subvenir à toutes les nécessités sociales... Vous-même, quand vous aviez la santé, vous contribuiez à cet ordre de choses... Quand vous serez guéri, vous achèverez de payer votre dette.

Eusèbe daigna regarder sœur Simplicie, tout en maugréant :

— Tout ça, c'est de la politique ; je ne m'en occupe pas.

Quand il vit la figure angélique de la religieuse, un vague sourire erra sur ses lèvres décolorées.

— Toi, se dit-il, tu es bonne à « faire »... On s'en occupera plus tard.

Il dissimula cette pensée en geignant de plus en plus fort :

— Il n'y a qu'une chose qui me touche, c'est qu'on va me faire subir une opération, et que je puis y rester.

— Les médecins sont très habiles, répliqua la sœur... j'ai la conviction qu'ils vous tireront rapidement d'affaire.

Il répondit avec la plus remarquable hypocrisie :

— Le ciel vous entende !

— Il m'entendra, mon ami.

— Vous prierez le bon Dieu pour moi ?

— De tout cœur.

— Allons, je retrouve un peu de confiance... C'est que, voyez-vous ma sœur, malgré toutes mes traverses, j'ai rarement négligé mes devoirs religieux. ^

— Eh bien ! c'est une raison de plus pour vous résigner chrétiennement.

— Est-ce qu'on m'endormira ? reprit La Limace, passant à un ordre d'idées qui le touchait davantage.

— C'est l'usage.

Il eut un tremblement nerveux :

— Si je ne me réveillais pas pourtant !... Il est vrai que j'irais au Paradis...

— Voulez-vous que je vous envoie monsieur l'aumônier ?

— Non !... non !... après qu'on m'aura recollé ma quille... ma jambe.

— Soit !... Vous ne courez pas un grand danger, mon garçon.

— C'est drôle ! en vous écoutant, je redeviens gaillard... Alors je pourrai encore embrasser ma femme et mes enfants ?

— Certainement.

— Dans combien de temps ?

— Quelques semaines.

Il soupira :

— Oh ! que c'est long !... En attendant si j'avais au moins le moyen de leur écrire.

— Rien ne vous empêche.

— Je n'ai pas le sou pour acheter du papier à lettre et un timbre.

— Permettez-moi d'y pourvoir, monsieur....

— Broquin, ma sœur... Broquin, Ildefonse-Barnabé-Andoche.

Et il pensait :

— Ce que je l'empaume, la bonne sœur !... Non, mais là, ce que je l'enture !... Elle coupe dans la pommade... Ce que je me gondolerais si ma gambette n'était pas en deux morceaux !

Il reprit, la mine béate :

— Quand je me relèverai, j'irai à la messe... On me le permettra ?

— Sans doute... Il y a une chapelle dans l'établissement.

— Quel bonheur !

Il n'avait plus rien à dire, il se remit à se lamenter, portant la main à sa blessure.

Sœur Simplice essaya de lui prodiguer de nouvelles paroles réconfortantes, puis elle se rendit au chevet d'autres malades.

Le lendemain, le docteur Désaubiers procédait à la réduction de la fracture.

Il ne paraissait devoir surgir aucune complication ; ce n'était plus qu'une question de temps.

La Limace se retrouva dans son lit, la jambe emprisonnée dans un étroit appareil.

Sa main, pansée et nettoyée, ne lui causait plus d'aussi vifs élancements.

Quand le drôle eut conscience de son état, il éprouva un immense soulagement.

— Je l'échappe belle ! se dit-il... je n'aurais pas donné deux blécharts de ma peau... Ah ! ça ne m'a pas réussi, l'excursion dans le jardin de la

France... En commençant, ça allait tout seul : chez Matifou, la tierce m'a reçu à bras ouverts, et, vraiment, là, entre nous, il y avait de quoi se gober... J'ai eu tort de prendre les vessies pour des lanternes.

Sœur Simplice, suivant sa promesse, apporta de quoi écrire à Eusèbe.

— Ah ! ma sœur ! fit La Limace, comment vous remercier ?...

La religieuse répondit :

— Remerciez Dieu... C'est lui qui ne vous abandonne pas.

Eusèbe Rouillard, dit La Limace, dit Broquin, écrivit à sa légitime.

Très franchement, il retraça sa triste équipée, mais il n'avoua pas qu'il attribuait ses mésaventures à l'abandon du domicile conjugal ; il essaya, au contraire, de démontrer à Zéphyrine que c'était pour elle et pour Claudinet qu'il s'était exposé à de si graves dangers.

Quoi qu'il en eût, le cœur lui saignait, disait-il, de ne pouvoir envoyer aucun subside à son épouse ; mais, décidément, il était sur le point de réussir, quand la fatalité l'avait arrêté net.

Il comptait sur l'énergie de Mme Rouillard et sur ses habitudes laborieuses.

Il la priait de lui envoyer quelques sous, pour son tabac, attendu que, si on lui fournissait le vivre et le logement à l'hospice, la question du perlot n'avait pas encore été agitée.

Dans six semaines, il serait complètement remis sur pattes ; il reprendrait le chemin de Paris.

Quoique sa rentrée dans la bonne ville ne fût pas exempte de tout inconvénient, il se rendrait chez maître Beaufumet, le tabellion de la rue Saint-Maur, et il tâcherait de lui arracher un billet de mille francs, toujours dans l'intérêt du mouffion à Rose Fouilloux.

Avec ce millet, on pourrait reprendre les voyages sans craindre de s'arrêter à la première étape.

Si Troppmann était admis à la réforme, on le céderait à l'équarrisseur.

La pauvre bête serait encore utile après sa mort.

On achèterait un autre poulet-dinde, de manière à faire concurrence à la malle du même pays.

Zéphyrine saurait se montrer à la hauteur des circonstances ; elle éparterait les populations rurales en leur révélant le passé, le présent et l'avenir.

On boulotterait, quoi ! On ferait honneur à ses affaires. Petit à petit, on l'amasserait la somme nécessaire à l'acquisition de la propriété rêvée.

Eusèbe reprendrait ses outils de rémouleur ; chacun, de son côté, n'aurait en vue que la prospérité de la communauté.

« Seulement — conclut La Limace — en attendant que nous en soyons là, envoie-moi de la galette.

« Songe que Mézig, ton pauvre homme, est dans une position affreuse. Fais-y voir que t'as quelque chose sous la mamelle gauche. »

Puis, après des protestations passionnées, Eusèbe Rouillard signait avec un magnifique paraphe.

Il adressa la lettre à Mme ZÉPHYRINE FOUILLOUX, somnambule extralucide, au Point du Jour. *Paris*.

Il eut soin d'ajouter : (Seine), pour que l'administration des postes n'eût pas de motifs pour égarer sa missive.

CHII

L'HÔPITAL DE TOURS.

Quand sa lettre fut partie, La Limace se demanda si Zéphyrine, dont la docilité laissait parfois à désirer, s'était bien rendue au Point du Jour, comme il avait été convenu au moment de la cruelle séparation.

Il n'était plus aussi rassuré. Rien ne lui prouvait, après tout, que sa jeune épouse partageât les amers regrets qui le torturaient. Si bonasse qu'elle fût, il n'était pas impossible qu'elle se fût révoltée, après le départ d'Eusèbe.

Il murmura :

— Je l'ai salement plaquée... Il n'y a pas à dire... A l'heure présente, elle a peut-être soupé de ma fiole.

Et il ajouta, dans un élan d'équité :

— Avec ça qu'elle aurait tous les torts !... Et puis, avec les femmes, on ne sait jamais... Surtout quand elles sont beaucoup plus jeunes que vous... Oh ! oh ! ça me servira de leçon.

La Limace n'alla pas plus avant dans la voie du pessimisme. Le docteur lui avait recommandé de ne pas se faire de mauvais sang, sous peine de voir la convalescence s'éterniser.

Eusèbe allait donc prendre le temps comme il venait, puisque sa précieuse santé l'exigeait.

Il commença par se concilier les bonnes grâces du personnel subalterne.

Quand les infirmiers le pensaient, le drôle leur débitait de plaisantes histoires avec un accent et une mimique impossibles à décrire.

Les employés de l'hôpital, habitués à entendre les malades se lamenter, s'amusaient beaucoup auprès du nommé Broquin ; il ne s'agissait plus d'une corvée pour eux, mais d'un internède. Aussi, pour l'inciter à montrer encore plus de verve, on lui prodiguait des douceurs de contrebande, en le priant toutefois de ne pas raconter aux médecins ces infractions aux règlements.

On rognait un peu la part des autres hospitalisés, sans qu'ils s'en aperçussent d'ailleurs, pour en gratifier le nommé Broquin. Un croûton par-ci, un os par-là, un grand verre de vin pour arroser ces suppléments; ces menus prélèvements sur la masse finissaient par constituer à La Limace un ordinaire auquel il se serait parfaitement abonné, s'il n'avait été en proie à la folie des grandeurs; et encore, malgré cette folie, Eusèbe se disait souvent que l'existence, ainsi comprise, n'était pas totalement dépourvue de charmes.

Que de fois, Zéphyrine et lui, quand ils n'avaient pas de quoi se restaurer, auraient été heureux de dévorer le menu de l'hospice. Encore une fois, La Limace ne songeait pas à imiter ces crève-la-faim, qui, une fois admis à l'hôpital, tirent des plans pour y rester le plus longtemps possible; non! mais il reconnaissait qu'il y était bien traité.

Malheureusement, une chose essentielle manquait pour que son bonheur fût encore plus complet, et il s'écriait mélancoliquement :

— Ça manque d'eau d'af!

Sur ce point, les infirmiers avaient fait la sourde oreille, affectant de ne pas saisir les allusions si transparentes pourtant d'Eusèbe Rouillard.

Bien que, avec sa fourberie ordinaire, il eût apitoyé sœur Simplicie en prétendant qu'il était sans ressources, La Limace avait encore une quarantaine de francs, provenance de ses rapines à Tours.

Cette somme, placée dans un coin de son mouchoir, noué suivant la tradition, constituait un viatique.

Il ne voulait pas se trouver sans ressource en sortant de l'hôpital.

Cependant, il s'était dit qu'il pouvait sacrifier une pièce de cent sous pour s'abreuver et se réconforter le moral; il offrirait donc au garçon de salle de le régaler, à la condition que celui-ci apporterait du dehors le précieux nectar.

Eusèbe en avait été pour sa tentative de corruption, mais il ne lui restait plus qu'à attendre d'être sur pied.

Aussi, à chaque visite, demandait-il au médecin :

— Quand est-ce que je pourrai me lever?

Le docteur Flanchot assignait une date, sans cesse plus rapprochée, et passait.

Enfin, La Limace se leva; mais ce ne fut pas encore ce jour-là qu'il put s'émanciper.

Il ne fit quelques pas qu'à l'aide de béquilles.

Sa satisfaction fut grande cependant. A un moment, quand il geignait là-haut en face de la propriété du Petit Pilorget, au milieu de cette nuit glaciale, il avait bien cru que non seulement sa jambe, mais sa tête aussi

étaient fêlées à tout jamais ; aujourd'hui il respirait largement. Il s'écria tout joyeux :

— Il y a du bon !... Je sais bien que je ressemble à un invalide, mais bientôt il n'y paraîtra plus... Au contraire, si ce qu'on dit est vrai, ma quille raccommodée sera plus solide que si elle était neuve.

L'arrivée de sœur Simplicie coupa court aux facéties triviales du nommé Broquin.

Il prit son air le plus hypocrite et salua en retirant son bonnet de coton.

Il n'y arriva, du reste, qu'avec efforts, car il dut appuyer tout son corps sur une béquille.

La religieuse eut un geste d'inquiétude.

— Faites attention, monsieur Broquin, dit-elle, n'allez pas tomber.

Il la rassura et lui annonça que pour remercier le bon Dieu de lui avoir permis de retrouver sa jambe, il allait se rendre à la chapelle.

Sœur Simplicie le félicita de se montrer reconnaissant envers le ciel.

De jour en jour, La Limace marcha davantage ; bientôt, il supprima un de ses deux appuis ; enfin il en arriva à n'avoir plus besoin que d'une béquille.

Il se trémoussait déjà et pensait à ses ancêtres de la Cour des miracles qui simulaient des infirmités pour mendier ou pour mieux dépouiller les passants attardés.

Il se disait :

— Quoi ! ça serait une profession, si j'en cherchais une.

La dernière béquille disparut à son tour, remplacée par une simple canne.

La Limace aurait déjà supputé la date de sa sortie si son épouse lui avait donné signe d'existence ; mais Zéphyrine ne répondait pas.

Ce silence commençait à furieusement inquiéter Eusèbe.

Si réellement il était veuf, il ne voulait pas quitter l'hôpital sans être capable de déambuler à travers les routes avec ses outils de rémouleur.

Cela demandait réflexion. Son plan d'attente fut vite tracé.

Eusèbe Rouillard, bien qu'il fût très paresseux, offrit ses services aux infirmiers.

L'entretien d'un établissement de ce genre nécessite de nombreux travaux.

La Limace aurait bien voulu cirer les salles, prétendait-il, mais il n'était pas encore assez ingambe ; il pouvait néanmoins laver la vaisselle, aider le cuisinier, procéder à certaines corvées de quartier.

On accepta son concours, rémunéré par des verres de vin et des portions supplémentaires.

Eusèbe avait obtenu de sœur Simplicie la faveur de balayer la chapelle et d'épousseter les fleurs artificielles décorant l'autel.

Sœur Simplicie ne le payait pas en libations, mais, de temps en temps, et malgré sa pauvreté, elle lui donnait une piécette pour qu'il pût s'acheter du tabac.

La Limace affectait toujours de trainer la jambe et se plaignait de souffrir encore, quand on voulait lui confier une besogne qu'il jugeait fatigante.

Le docteur Flanchot l'aurait déjà renvoyé, mais Eusèbe avait supplié la sœur d'intervenir, parce que, assurait le drôle, la place qu'on lui avait promise ne serait vacante qu'à la fin du mois.

La Limace se donnait une peine inouïe pour bien jouer son rôle.

A chaque instant son naturel qu'il chassait revenait au galop. Vingt fois il avait failli se faire prendre en train de boire à même le bidon de la distribution.

Larcin plus grave. Quand il le pouvait, Eusèbe empoignait la fiole d'alcool destinée aux médicaments et buvait goulument le liquide de feu, à quatre-vingt-dix degrés.

Quant au quinquina, Eusèbe le lampait comme du petit-lait. Mais si bien fournie que fût l'officine, elle manquait d'absinthe.

Le prétendu Broquin en restait inconsolable, d'autant plus que Zéphyrine continuait à ne pas lui répondre.

On pense bien que La Limace, lorsqu'il avait ingurgité de l'alcool pur, était ivre comme la Pologne aux plus beaux jours de son histoire ; mais l'instinct animal lui restait, et il avait toujours la force de regagner son lit.

Grâce à un prodigieux hasard et grâce aussi à ce qu'il attendait la nuit pour boire, le nommé Broquin n'avait pas encore été pris en flagrant délit.

Un beau matin, l'infirmier chargé des fonctions de vagemestre, l'appela :
— Broquin !

La Limace, tout à ses souvenirs d'antan, avait oublié le nom dont il s'était affublé.

— Broquin ! répéta l'employé.

Mais La Limace pensait toujours à ses amours ; ce ne fut qu'en se sentant frappé sur l'épaule qu'il recouvra sa personnalité d'emprunt.

— Broquin ! fit-il, présent.

C'était une lettre pour lui.

La Limace bondit de joie, au risque de compromettre le membre qui avait subi l'opération chirurgicale.

Tout de suite, le mari avait reconnu l'écriture de sa femme.

Zéphyrine n'avait que de vagues rapports avec Mme de Sévigné, mais La Limace se dit :



Je veux qu'elle me passe a la pièce avant de lui tirer ma révérence. (Page 1101.)

— Le cœur y est.

Après des reproches au sujet de la fuite de son époux, madame Rouillard retrouvait bien vite les tendres mots passionnés dont elle avait le secret.

Ces protestations amoureuses ne déplaisaient pas outre mesure à Eusèbe, mais il attendait autre chose.

Il avait commencé par faire une abominable grimace, quand, l'enveloppe décachetée, aucun mandat ou bon de poste n'était apparu ; puis, en

parcourant rapidement l'épître, ses yeux torves roulèrent moins désordonnément.

Zéphyrine annonçait que dans quarante-huit heures elle serait à Tours. Elle terminait ainsi :

« Je t'apprendrai du nouveau, mon Eusèbe. Tu en seras baba. Seulement, arrange-toi de manière à ce que ta gambette ne soit plus en caoutchouc.

« Tu comprends, chéri, comme ce serait peu agréable pour une jeune épousée d'avoir un mari infirme.

« Je n'en pincerai plus pour toi si tu avais une jambe de bois. »

Naturellement, nous n'avons pas voulu infliger à nos lectrices la prose authentique de Zéphyrine.

On peut s'imaginer le style et l'orthographe de la somnambule, sans que nous soyons accusé d'avoir exagéré encore le débraillé des idées et des mots abominables dans leur crudité cynique.

Vite, La Limace, au comble de l'allégresse, demanda son exeat au docteur Flanchot.

Le médecin ne vit aucun inconvénient à signer cette sortie.

Parmi le personnel des infirmiers, la nouvelle du prochain départ de Broquin fut accueillie avec un certain ennui.

Le drôle faisait l'ouvrage des paresseux, il le faisait très mal, mais enfin il se chargeait de certaines corvées.

Il y eut une exception parmi les garçons de salle. Lambert, chargé de distribuer les médicaments, était un garçon plus sérieux que la plupart de ses collègues.

Il n'éprouvait aucun engouement pour Broquin ; il le tenait même à l'œil, ayant déjà eu affaire à des roublards de cet acabit, dans son existence déjà longue d'employé des hôpitaux.

Cependant, à défaut de preuves, il avait gardé le silence, mais il se permettait de ne pas se laisser duper par l'individu que ses camarades accueillaient si favorablement.

Aussi, quand il apprit que Broquin s'en allait, Lambert n'éprouva-t-il aucun regret.

La Limace, naturellement, avait prévenu sœur Simplicie.

..

Deux jours plus tard Lambert apparut dans la salle où se trouvait La Limace en train d'aider sœur Simplicie dans différents travaux de propreté.

— Monsieur Broquin, dit-il très haut pour que la religieuse entendit, c'est une personne qui vous demande... Vous devinez ?

La Limace ne s'abandonnait pas encore aux transports d'une joie immodérée, car il craignait une déception.

Depuis qu'il était en Touraine, la chance ne l'avait pas gâté.

— C'est une dame, ajouta Lambert... C'est la vôtre.

— Ah ! soupira longuement et douloureusement Eusèbe.

— D'abord, continua l'infirmier, de manière assez perfide, je n'avais pas bien compris... Cette personne me disait qu'elle s'appelait Mme Rouillard.

Et se tournant vers la sœur :

— Rouillard et Broquin, ça fait deux... Je vais l'amener ici.

Lambert n'était pas fâché de faire entrevoir à sœur Simplicie que le nommé Broquin n'était pas aussi catholique qu'il le paraissait, ou plutôt qu'il affectait de le paraître.

L'économe avait adressé une semonce à l'employé, en lui reprochant un véritable gaspillage de l'alcool, depuis quelques semaines.

Rien dans les médicaments ordonnés par le docteur, au cours de cette période, ne justifiait une consommation aussi anormale de ce précieux et coûteux liquide.

Lambert, qui était un garçon très sérieux et très fidèle, avait écouté ces remontrances avec beaucoup de peine.

A un moment il s'était demandé si l'économe n'allait pas carrément l'accuser d'avoir détourné l'alcool manquant pour le vendre en ville à des débitants peu scrupuleux.

Cela se fait quelquefois, quand l'administration manque de vigilance.

— En tout cas, se disait Lambert en guise de maigre consolation, on ne va pas prétendre que j'ai bu le trois-six... A son compte, ça ferait un demi-litre par jour de débet... En admettant qu'il exagère un peu, monsieur l'économe, le type qui s'offrirait un pareil apéritif quotidiennement risquerait de claquer dans un délai plutôt rapide.

Cependant, en réfléchissant un peu, et poussé par le désir de ne pas rester suspect, Lambert ne tarda pas à soupçonner Broquin.

Malheureusement, La Limace, malin comme un singe, était toujours en éveil.

Il buvait dans la journée ; il lui aurait été impossible de rester sur la pépie ; mais il faisait une provision pour la nuit, et c'est dans son lit, en fumant sa pipe, quand l'infirmier de garde était endormi — ce qui ne tardait jamais, malgré les règlements — que La Limace savourait le nectar qu'il qualifiait de divin.

Lambert avait raison, mais il restait sans preuve.

Tout autre que La Limace n'eût pas résisté huit jours à ce régime.

Eusèbe, lui, grâce à l'entraînement pratiqué depuis sa plus tendre jeunesse, en était arrivé à des prouesses qui défiaient toute espèce d'appréciation.

Il s'endormait ivre-mort, ce qui ne l'empêchait nullement de se réveiller le lendemain sans que son visage décelât en rien l'intoxication de la veille.

La face était plus flétrie, les rides s'accusaient davantage, les paupières étaient plus enflammées; les autres signes de l'alcoolisme ne pouvaient s'observer qu'avec la plus grande attention sur ce facies ravagé par les vices.

Cela n'empêchait pas Lambert d'avoir insidieusement manifesté sa rancune devant la religieuse.

Eusèbe sentit le coup; il se dit :

— Il avait bien besoin de jaboter, c't'andouille-là.

Sœur Simplice s'écria avec peine :

— Vous n'êtes donc pas marié, monsieur Broquin?

Le drôle pensa qu'un semblant de franchise était encore le meilleur moyen de se tirer d'affaire.

Il répliqua en se grattant l'oreille, jouant la contrition :

— Je suis marié sans l'être, ma sœur, voyez-vous.

Si indulgente que fût la sainte fille, elle ne montrait jamais aucune faiblesse quand il s'agissait d'intérêts sacrés pour elle; ce fut donc avec une grande contrariété qu'elle répliqua :

— Oh! mon Dieu!

— Je vais vous expliquer, ma sœur...

— C'est inutile.

— Ah! si vous saviez... dans les grandes villes... c'est plus fréquent que vous ne le supposez.

— Cela ne saurait vous excuser.

— On a envie de bien faire... Seulement, dame, quoi!... On n'a pas toujours le pogn... l'argent pour la noce... et ma foi...

Elle l'interrompit :

— Avec des sentiments religieux comme les vôtres...

— Oui, j'en rougis aujourd'hui.

Le gredin en eût été bien empêché : sa face blême restait exsangue, même quand il éprouvait de fortes émotions; or, ce n'était pas le cas.

Il comptait bien abuser une fois de plus de la candeur de la religieuse.

Sœur Simplice joignit les mains et poursuivit :

— Alors vous n'avez pas fait bénir votre union par le ciel?

Il repartit :

— Pas encore, ma sœur; mais je demande tous les jours que le bon Dieu nous bénisse.

Et il ajouta en lui-même :

— A tes souhaits, ma pauvre poire!

— Je n'aurais pas cru cela de vous, dit sœur Simplice avec l'amertume d'une sainte fille qui, malgré son évangélique bonté, ne laissait pas de sentir quelques vagues soupçons s'éveiller dans son cœur.

— Ah ! ma sœur, clama La Limace, jurant la désolation, si vous m'accablez, je vais pleurer comme une Madeleine.

— J'admettrais que des malheureux égarés, qui ont oublié les lois divines, au milieu des misères de chaque jour, se laissent aller, par manque d'énergie le plus souvent, à des pratiques aussi blâmables ; mais vous !

— Il ne faut accuser que ma pauvreté.

— Ce n'est pas une justification, encore une fois... Vous ignorez donc que l'œuvre de Saint-François-Xavier est précisément faite pour permettre aux indigents de régulariser leur position ?

— Je ne savais pas !

— Il vous suffisait de dire la vérité à votre confesseur.

— Vraiment ?

— Il vous aurait indiqué la marche à suivre.

— Je n'ai pas osé.

— C'est très mal, monsieur Broquin !

La Limace pensait :

— Y a pas ! il a fallu que Zéphyrine débute par une ânerie... Je lui avais pourtant bien expliqué le fourbi sur ma lettre... Elle n'avait qu'à dire qu'elle s'appelait mame Broquin... Quelle buse !... Me voilà obligé de faire croire à la sœur que je suis simplement collé, alors que notre union est des plus légitimes... Au fond ça n'est que rigolo ; mais il ne faudrait pas que la béguine se fâchât... Je veux qu'elle me passe à la pièce avant de lui tirer ma révérence.

Il reprit, la main sur le cœur :

— Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, je vous jure, ma bonne sœur...

Il n'eut pas le temps d'achever sa pathétique déclaration.

Zéphyrine, suivie par Lambert, faisait son apparition au fond, sous les arceaux.

Madame Rouillard se pavanait dans d'éclatants atours.

Elle portait une robe écossaise qui était tout un poème.

Son châle à dessins bizarres, son bonnet à coques immenses, rouges et vertes, achevaient de lui donner une touche caricaturale qui échappa à Eusèbe, malgré sa clairvoyance.

Il murmura même :

— Elle est rien chonette !... Comment a-t-elle fait pour se nipper d'une façon aussi reluisante... Si maître Beaufumet, le notaire de la rue Saint-Maur, n'était pas aussi dur à la détente, je croirais qu'il lui a lâché le reste du magot.

Lambert, qui ne désarmait pas, salua Zéphyrine et cria malicieusement :
— Madame Rouillard, voilà votre mari... M. Broquin.

Avant que les deux époux eussent pu s'épancher dans les bras l'un de l'autre, sœur Simplice eut encore le temps d'interroger Eusèbe.

— Est-ce que vous vivriez avec une femme mariée ?

— Dame ! répliqua inconsciemment La Limace.

— Ah !...

— Permettez, ma sœur, reprit-il, pour atténuer ses premiers mots... C'est-à-dire qu'elle est divorcée.

— Divorcée !

Il comprit qu'il venait d'aggraver son cas. Il bredouilla.

— D'a... d'a... d'avec son mari qui est mort.

— Alors elle est veuve.

— Justement ! se dit Eusèbe soufflant comme un phoque à travers ses explications embronillées.

Zéphyrine aurait voulu courir pour embrasser plus tôt son homme, qu'elle apercevait à l'extrémité de la salle ; mais la galerie était longue ; la somnambule, toute confite dans son lard et portant au bras un panier assez lourd, n'avancait pas aussi vite que sa fougueuse passion l'exigeait.

— Me v'là, Eusèbe ! souffla-t-elle.

— Mais je croyais que vous vous appeliez Ildefonse, objecta encore la religieuse.

La Limace répondit à sa femme d'abord :

— Ne t'échauffe pas, Fifi, t'arriveras...

Et s'adressant à la religieuse, il dit avec sa volubilité de camelot :

— Eusèbe-Ildefonse-Andoche-Nicolas Broquin... Toujours pour vous servir, ma sœur.

Il s'élança au-devant de son épouse.

La Limace, avec sa figure de pâle voyou, sa houppelande grise et son bonnet de coton ; Zéphyrine avec sa toilette dont les couleurs hurlaient et son magnifique bonnet dont les rubans à nuances éclatantes faisaient ressortir sa trogne enflammée, formaient le couple le plus sinistrement comique que l'on pût imaginer.

Admettons une esquisse de Callot, retouchée par Forain, et nous entreverrons le réalisme du tableau.

Après cette première effusion, Zéphyrine, qui avait de l'éducation, salua profondément — autant que son embonpoint le lui permettait — la religieuse.

— Ma sœur ! dit-elle, je vous remercie d'avoir si bien soigné mon homme.

Bien que sœur Simplice n'eût pas l'esprit enclin à la malignité, elle n'avait pu s'empêcher de sourire en voyant ce fantastique accouplement.

Elle ne voulut plus faire de reproches ; elle espérait que Broquin, après ce qu'elle lui avait dit, réparerait ses fautes et qu'il épouserait légitimement sa compagne.

Sœur Simplice leur fournirait toutes les indications pour qu'ils ne puissent plus exciper de leur pauvreté.

La religieuse répondit à Zéphyrine :

— Vous voyez que M. Broquin est rétabli.

— Faut bien, puisque je viens le chercher, répliqua la somnambule...
Je le remmène à Paris.

— A Paris, dit la sœur, je croyais que M. Broquin demeurait à Tours.

Les gros yeux de Zéphyrine roulèrent désordonnément dans leurs orbites.

Au regard acéré que lui lançait son époux, Fifi devinait qu'elle disait des sottises ; mais quoi ! était-ce sa faute ? Eusèbe, dans sa lettre, n'avait qu'à lui fournir plus de détails.

Cependant, elle se souvint qu'elle aurait dû se faire appeler madame Broquin et non madame Rouillard... Bah ! En somme, puisque La Limace cessait de s'embusquer derrière les pots à tisane, il n'y avait pas besoin de prendre tant de gants.

On n'avait plus besoin des médecins, des religieuses et des infirmiers, pourquoi se creuser la cervelle et chercher des manigances inutiles ?

Broquin répondit à sœur Simplice :

— Ma femme est Parisienne... Ça se voit du reste... Pour lors, son père, qui est établi dans un grand quartier, m'a souvent demandé d'entrer dans sa maison... Il aura réitéré la chose à sa fille.

— Pour sûr ! appuya la somnambule, croyant pouvoir marcher dans la voie tracée par Eusèbe... Un peu plus tard, Broquin reprendra le fonds de papa et il n'aura plus besoin de tourner sa meule de rémouleur...

— Comment ! fit encore la religieuse, vous m'aviez dit que vous étiez couvreur.

— Bien sûr ! bafouilla la somnambule, incapable de sortir du pétrin où chaque mot l'enfonçait davantage, mais voulant quand même rattraper ce qu'elle disait... Bien sûr qu'il est couvreur, puisqu'il s'est cassé la quille en sautant un petit mur de rien du tout.

— Je croyais que vous aviez glissé sur la route et que vous étiez tombé. objecta sœur Simplice, beaucoup plus gênée que les deux époux, car décidément la sainte fille voyait qu'on avait abusé de sa confiance, et cela la navrait.

Zéphyrine bredouilla :

— D'un mur... d'un toit... le toit était tout en haut du mur... tout en haut... si bien que...

La Limace s'écria :

— Ma sœur ! je vous en prie, ne faites pas trop attention à ce que raconte ma femme Zéphyrine... Vous voyez qu'elle est tout émotionnée... Quand elle est dans cet état, elle divague... C'est mon beau-père qui tourne la manivelle.

— Et il est établi ? demanda sœur Simplicie.

— Ça n'empêche pas... C'est un vieux turbineur... un travailleur enragé, si vous aimez mieux... Maintenant, n'est-ce pas, on sait bien ce que c'est que le pauvre monde... Quand la couverture ne marche pas, je rémoule aussi.

Lambert, qui était revenu, écoutait curieusement, et murmura à part lui :

— Tu fais trente-six métiers et quarante malheurs.

Zéphyrine prit enfin le sage parti de ne plus rien dire.

— Vous avez compris, ma sœur ? reprit La Limace.

— Oui ! oui ! Je comprends, répliqua la religieuse, se demandant si elle n'avait pas manqué de charité chrétienne en croyant si promptement au mal.

— Rémouleur, couvreur... Couvreur, rémouleur.

Lambert riposta en lui-même :

— C'est égal ! je ne suis pas fâché que ce client-là aille se fournir ailleurs.

Sœur Simplicie salua le couple et alla visiter des malades plus intéressants que Broquin.

La Limace et Zéphyrine, très soulagés, respirèrent à leur aise.

Mais Eusèbe, rancunier, regarda de travers sa digne moitié.

CIV

BONHEUR DE SE REVOIR

Zéphyrine, dont nous connaissons le cœur sensible et la délicatesse innée, eut tout de suite une lueur de courroux dans les yeux ; mais ces blâmables dispositions firent place à des sentiments plus en rapport avec le bonheur de se revoir, après une aussi cruelle séparation.

Madame Rouillard s'écria avec une ineffable tendresse :

— Ben quoi ? C'est tout ce qu'on dit à sa petite femme ?

Il répondit d'un ton peu engageant :

— Ah ! elle est jolie, sa petite femme !

— Bien sûr... je parie que tu la trouves plus gironde qu'au moment où tu l'as plaquée.

Et Zéphyrine, d'un geste plein de grâce, lissa ses accroche-cœur.

Eusèbe poursuivit, toujours très rogue :

— Quand je t'entendais patauger, j'avais envie — je ne sais ce qui m'a retenu — de te laisser tomber un gnon sur la citrouille



Au lieu de mécaniser votre Zézé, vous feriez mieux de la bécoter... (Page 1106.)

— Ça en aurait fait un effet ! riposta la somnambule, qui, décidément tenait à se montrer la plus raisonnable.

Eusèbe poursuivit :

— As-tu assez gaffé, barboté, mis les pieds dans le plat.

— Quoi ? ça n'a pas fait grand'chose.

— Pour qu'elle ait coupé dans la pommade, la sœur, faut qu'elle ait l'estomac blindé.

La Limace n'était pas d'aussi méchante humeur qu'il s'évertuait à le paraître ; mais son amour-propre — nous ne trouvons pas d'expression

pour remplacer celle-ci — l'incitait à prendre une attitude qui ne laisserait pas croire à Zéphyrine qu'Eusèbe tenait tant que cela à la revoir.

Il avait louché en constatant que sa femme était parée de si brillants atours.

Il en déduisait qu'elle avait dû faire de sérieuses économies pour se présenter sous ce séduisant aspect; et dame, La Limace, que la fatalité avait condamné à une inaction déplorable, se sentait un peu humilié; mais le drôle ne demandait qu'à paraître vouloir entrer dans la voie des concessions.

Or, Fifi, habituée aux compliments conjugaux, restait épanouie, tant il est vrai que la femme a plus de cœur que l'homme.

Elle répondit avec une gaité exubérante:

— Ah! tu sais, moi, les manigances, c'est pas ma partie...

— Probable!

— Quand il faut réfléchir, tirer des plans, se mettre la ciboule à l'envers, ma tête éclate.

— On s'en aperçoit, fit encore Eusèbe, daignant redevenir au moins goguenard.

— Ce qui n'empêche pas que, au lieu de mécaniser votre Zézé, vous feriez mieux de la bécoter... Tout à l'heure, ça ne comptait pas devant les pantes.

Comme il grillait d'envie de se montrer galant à sa manière; il ne se fit pas répéter l'injonction.

Les deux époux échangèrent des caresses aussi brûlantes que le permettait l'endroit un peu sévère où ils se retrouvaient.

Zéphyrine, satisfaite, s'écria avec orgueil:

— Tu n'auras pas à te plaindre de moi.

— Dis donc! t'as rien l'air calé!

— On s'est occupé.

— Dans les grands prix?

— Ma foi oui.

— Raconte-moi ça.

— Je veux bien; seulement ici on n'est pas à son aise... Flaque-moi ta défroque à la gouille et filons.

— Je ne peux pas avant demain.

— Pourquoi?

— Parce que c'est le règlement.

— Ah! malheur! le règlement! je m'assois dessus, et je te promets qu'il n'en resterait pas beaucoup après cet exercice... Tu n'es pas à la Centrale?... Vrai? tu ne peux pas t'esbigner en cinq secs? Eh ben! et la liberté, alors, qu'est-ce qu'ils en font?

— J'ai fait signer mon exeat.
— Comme qui dirait le registre d'écrou.
— Tu y es.
— Eh bien ?
— Je ne sortirai que demain, après la visite.
Zéphyrine fut très contrariée.
— Et moi qui m'attendais à une journée !
— Tu patienteras vingt-quatre heures.
— Faudra encore que je me ronge les sangs?... C'est pas assez de...
— Bien sûr que c'est canulant, reconnut La Limace, mais il n'y a pas moyen de faire autrement... C'est pas la peine de piailler.

Eusèbe ouvrit le panier que sa femme avait posé sur le sol.
Il renifla longuement et voluptueusement en sentant un jambonneau.
Il tira un couteau de sa poche et s'apprêta à découper ces tranches.
— Ça ! c'est bien, dit-il.
— Tu comprends, expliqua Zéphyrine, que j'ai voulu commencer par là... Je me suis dit : « Mon pauvre Eusèbe, qui greffe depuis si longtemps, sera bien aise de tortorer. »

La Limace s'installa à cheval sur le banc, invitant gracieusement sa femme à lui faire vis-à-vis.

Sans hésiter, la somnambule se mit à califourchon.
Le panier contenait, outre la charcuterie, un gros morceau de pain, du fromage et une bouteille de vin.

— Figure-toi, reprit Zéphyrine, d'un ton chagriné, que j'avais apporté également une fiole de fil-en-quatre; mais on me l'a confisquée à l'entrée.

— C'est dommage ! dit La Limace... Si tu n'avais pas été si dinde tu aurais su que l'eau-de-vie devait être passée en contrebande... Tu avais de quoi cacher la fiole dans ton corsage et on ne l'aurait pas découverte... à moins qu'on n'ait voulu te manquer de respect.

Mme Rouillard, forte de sa situation d'épouse légitime, eut un geste plein de pudeur.

Puis elle répliqua, retrouvant tout son tempérament de solide virago :

— Aurait pas fallu qu'on s'y frotte !

La Limace parut très flatté de cette vertueuse réplique. Le couple se mit à manger.

— Maintenant, reprit Eusèbe, la bouche pleine, tu peux me raconter ton histoire.

— Tu vois, commença Zéphyrine, que je n'ai pas trop souffert en ton absence.

— En effet... Tu as travaillé ?

— Tu penses.

La Limace réprima un dernier froissement intime ; sa femme, après tout, n'avait pu profiter que des leçons qu'il lui avait prodiguées.

— T'as donné des consultations ?

— Tant que j'ai voulu... Le dimanche, mon vieux, je ne savais pas où mettre les clients, tellement il y avait de presse.

— Tu vois que j'avais raison en te conseillant de t'installer au Point du Jour.

— C'est vrai.

— Seulement, reprit Eusèbe, très narquois, tu ne me feras pas gober que c'est avec ton truc seulement que tu as marché.

— Naturellement!... J'ai grinchi le plus que j'ai pu.

— A laflan ?

— Oh dame ! tu comprends bien que, en ton absence, je n'allais pas me mettre à cambrioler les conditions...

— T'as refait le coup du boulevard Voltaire.

— Oui, chéri.

— Ça t'a réussi.

— J'ai eu assez de veiné.

— Seulement, tu connais mes principes, Fifi ; je suis pour la besogne un peu plus relevée.

— Comme pour moi il s'agissait d'abord de bouffer, je n'ai pas fait la petite bouche...

Il objecta avec sa distinction de talon rouge.

— Ça te serait difficile... En nourrice, tu as mangé la bouillie avec un sabre... Mais, à propos de nourrisson, qué qu't'as fait du *gniat* ?

— Claudinet ?

— Bien sûr ! nous n'avons pas trente-six gosses.

— Je l'ai refilée à la mère Courgibet.

— Il est à Levallois.

— Je n'allais pas le trainer ici... Il aurait claqué avant la fin du voyage.

— Eh ben ! fit La Limace avec son plus odieux sourire de gredin.

Zéphyrine ne trouva pas la réplique qu'elle cherchait. Eusèbe vint à son secours.

— Voilà ! tu n'es pas sûr de l'affaire...

— Et j'y aurais été de mon voyage.

— Faut rien brusquer... puisque ça pourrait faire du vilain.

— Nous ne perdrons pas pour attendre.

— Faut l'espérer, ma fille... Faut l'espérer.

— Ah ! si on ne craignait que le bon Dieu...

— On l'expédierait vite au diable, le sale môme... Est-ce que tu l'as fait un peu trimer ?

Zéphyrine répliqua avec une lippe méprisante :

— Il ne tient pas debout... rien que de soufler dessus, il se met les quatre fers en l'air... Il tousse jour et nuit.

— Faudra voir, reprit La Limace pensif... Si le crapaud crevait chez Courgibet, on ne pourrait pourtant pas nous accuser d'y avoir bouché la rue au pain...

— Voilà, ajouta Zéphyrine, faudrait que nous ayons un peu de veine.

Eusèbe entonna ce qui restait de vin dans la bouteille ; il eut le clappement du buveur satisfait, puis il retrouva sa figure maussade.

— Ah ! la veine, dit-il avec une certaine amertume sentencieuse, ça ne se commande pas... Elle ne m'a pas gâté depuis que j'ai eu la fâcheuse idée de venir dans cette cambrouse...

— V'là ce que c'est que d'avoir abandonné sa petite femme.

— Quoi ! C'était pour ton bonheur !... Je me suis dévoué pour ma famille.

— Aussi, je ne te fais pas de reproche, Zézèbe... Mais pendant que tu te décarcassais...

— C'est le mot, puisque je me suis cassé une gambette...

— Est-ce que ça t'empêchera de pousser ton pas d'hareng-saur ?

— Plus souvent ! protesta Eusèbe, qui esquissa un timide entrechat.

— Alors, il n'y a rien de perdu.

— Heureusement.

— Maintenant que tu vas radiner à la piaule, tu achèveras de te remettre.

— C'est pas de refus.

— Si t'as encore besoin de soins, tu peux compter sur moi.

— Merci !

— Je m'en charge !

— Seulement, je te le répète, Fifi, il va falloir reprendre le turbin dans les grandes largeurs.

— Justement ! je t'apporte quelque chose de tapé.

— Bah !

— Tu m'en diras des nouvelles.

— Sans blagues, tu as du nouveau ?

— Et du premier numéro, mon gros.

— Pas possible !

— Ouvre tes esgourdes toutes grandes.

— Allons-y ! commanda Eusèbe en arrondissant sa main à la hauteur de l'oreille.

— Tu vas voir si c'est soigné.

— Réellement, tu me mets l'eau à la bouche... Tu comprends, j'ai encore un peu de méfiance, parce que quand on en a une couche comme

la tienne on prend souvent les vessies pour des lanternes, ou des saucisses plates pour des rognons de veau.

— Tu ne chineras plus tout à l'heure.

— Je ne demande pas mieux.

Zéphyrine commença mystérieusement, cherchant à assourdir sa voix de rogomme :

— Un intérieur épatant... Des meubles, des objets d'art, de l'argenterie comme chez Rothschild... Comme patron, un type poivre et sel, qui est dans les légumes de la diplomatie... Il a sa dame... Et puis il y a une autre dame avec son moufflon, un gosse un peu plus jeune que Claudinet...

— Ne t'embrouille pas dans les détails, fit La Limace ; tu vois bien que je palpite.

— Le monsieur s'embarque avec son épouse, après-demain soir... Il va dans un pays de l'autre côté de l'eau où il n'y a que des négresses... Les trois quarts des larbins ont reçu leur compte et partent en même temps que les maîtres... Il ne restera guère dans la propriété que l'autre particulière avec son rejeton.

Les petits yeux sinistres de La Limace firent des efforts pour s'agrandir.

Il répliqua :

— Fifi ! je te rends mon estime... Avec la manière de s'en servir.

— Eh ben ! reprit-elle triomphalement, prétendras-tu encore que je suis aussi poire que j'en ai l'air.

— T'as fais des progrès... Ça me flatte.

Zéphyrine gazouilla modestement :

— On obtient tout de moi quand on me prend par la douceur.

— Mais comment as-tu découvert un pareil chopin ?

— Ah ! voilà ! fit Mme Rouillard en se rengorgeant... Tu vas voir une fois de plus si j'ai été mariolle.

— Voyons.

— Imagine-toi que j'étais comme une âme en peine, quand tu es parti...

Eusèbe l'interrompit.

— Ne revenons pas là-dessus, puisque nous avons la joie d'être enfin réunis.

— Je ne savais trop ce que j'allais devenir... J'étais prête à faire un coup de ma tête.

— Va donc ! va donc !

— Enfin je me suis dit : Il veut que j'aille au Point du Jour, j'obéirai.

— Oui, oui, mais après ?

— Après avoir installé la roulotte, j'ai voulu voir un peu les environs.

— Histoire de te rendre compte des affurages possibles, pour que, au retour de ton époux, tu puisses lui indiquer quelque chose de chenu.

— Je me baladais auprès de la porte d'Auteuil.

— Où sont les fortifs ! s'écria La Limace modulant ses regrets dans un soupir navrant... Les fortifs !... Enfin, heureusement que je pourrai les contempler de nouveau avant la fin de la semaine :

— Qu'est-ce j'aperçois, dans un sapin magnifique, conduit par un Colignon emmitouffé ?... devine ?

La Limace chercha.

— Un frère qui a hérité ?

— Non ! ça serait plutôt une sœur.

— Une pégrïote qui a grinchi un gros lot ?

— Ah ! ça... tu m'en demandes trop... je ne sais pas si elle exerce notre commerce... Ne te creuse pas, Eusèbe ; ce serait comme des pommes... Eh bien ! j'ai vu la gigolette du bois de Kernéis.

La Limace répliqua :

— Est-ce qu'elle est toujours bath ?

— J'allais pas y regarder sous le nez, fit Zéphyrine avec un peu d'aigreur, car son époux venait de pincer la corde toujours sensible chez elle de la jalousie.

— Est-ce que, par hasard, conjectura Eusèbe, ça serait sur sa maison que tu aurais tiré des plans ?

— Non, reprit Mme Rouillard... Elle est calée, la brune aux yeux bleus...

— Ah ! quelles mirettes ! s'exclama Eusèbe, ne pouvant décidément maîtriser ses impressions au point de vue du sexe.

Zéphyrine riposta.

— Oui, mais pas francs, ces yeux-là... C'est une typesse à faire ses coups en dessous... C'est moi qui te le dis.

— Possible, ma fille !... Seulement, tout le monde ne peut pas avoir des calots comme les tiens... Quand tu me regardes en roulant tes boules de loto, je suis toujours prêt à crier : « Quine ! »

— T'as pas fini de me charrier ?

— Si... je ferme ma boîte jusqu'à ce que tu m'aies tout bonni.

— Ma première idée a été de savoir où allait cette chipie... Seulement, sa voiture filait... Et moi, tu sais, je ne suis pas taillée pour la course.

La Limace acquiesça de la tête.

— Seulement, je m'aperçois que l'équipage tourne par le Parc des Princes... je m'amène tant bien que mal... Le cheval s'arrête. La gigolette en descend et entre dans la maison en question.

— Et puis ?

— Sans avoir l'air de rien, en sondeuse, je m'approche et j'inspecte la propriété.

-- On peut donc y entrer sans invitation.

- Parfaitement.
- C'est le principal.
- De l'ouvrage toute faite, quoi!

La Limace réfléchissait :

— Quartier désert... Le rossignol y chante le soir, or j'en ai toujours un sur moi... Il reprit tout haut :

- Tu t'es informée ?
- La preuve, c'est que je suis au courant de tout ce que je t'ai appris.
- Je ne suppose pas que tu aies questionné la petite gonzesse.
- Non... Seulement, si je ne l'avais pas entr'aperçue, je n'aurais jamais eu vent de l'affaire.

— Alors, je lui en veux moins, à cette donzelle-là... Elle nous fera retrouver ce que nous lui avons chopé et qu'il a fallu rendre, sur l'intervention du mec qui m'a gratifié d'un coup de matraque.

Zéphyrine poursuivit :

— Pendant qu'elle était dans la turne ; moi, toujours sans faire semblant de rien, je guignais à droite et à gauche... je remouchais les fioles des larbins que je voyais passer et repasser.

— Tu as eu le toupet d'en faire jacasser un ?

— Parfaitement.

— Il avait donc de la graine de lin dans les chasses ?

— Attends un peu... La typesse est repartie avec sa voiture, moi je suis rentrée dans un établissement... Naturellement, je ne me doutais pas encore qu'il m'avait suffi de cette rencontre pour être sur la piste d'un énorme chopin... Cependant, je me rappelais notre séjour en Bretagne et j'avais le cœur bien gros, va !

— T'es comme Mulot, toi !... Tu as tout trop gros.

— Pourquoi me parles-tu de Casimir ?

— Parce que ..

Il s'arrêta et se ravisa.

— Je te le dirai tout à l'heure.

Zéphyrine reprit :

— Quelques jours s'écoulaient... Je bibelote le mieux que je peux... Les affaires avaient l'air de reprendre, ça me consolait un peu... Mais, malgré moi, je retournais souvent devant l'hôtel du Parc des Princes...

— Je parie que tu avais un béguin pour le domestique.

Elle répliqua plaisamment :

— Juste... C'est un petit boulot avec des cheveux rouges frisés.

— T'as du goût pour la peinture.

— Aussi, juge de mon contentement quand j'entends, un beau soir, frapper à la porte de l'entresort.



Brisquet tomba la tête en avant; elle heurta l'angle du trottoir. (Page 1116.)

— C'était le rouquin?

— Oui.

La Limace esquissa un geste d'époux trompé.

— C'était le rouquin, répéta Zéphyrine.

— Et il venait te demander...

— Que je lui tire les cartes.

— Seulement?

— Bien sûr!... Assez de blague là-dessus.

Et Zéphyrine se redressa avec un haut-le-corps de dignité très réussi.

Eusèbe n'était pas disposé à insister d'ailleurs, car avec sa lucidité de parfait filou, il entrevoyait maintenant se qui s'était passé.

En effet, ses conjectures étaient justes.

Zéphyrine conclut :

— Tout en maniant les brèmes, j'arrangeais en moi-même le flambeau... Le rouquin venait me consulter au sujet de sa connaissance... Tu comprends si je l'ai épaté en commençant par lui dire ce qu'il faisait, où il était, quelle livrée il portait... Bien entendu j'entremêlais tout ça de boniments touchant sa dulcinée, et j'avais bien soin de le questionner à son tour... C'est lui qui me demandait une consultation, qui casquait, et c'est moi qui apprenais ce que je voulais savoir.. Double profit... Il me renseigna sur tout ce que tu sais... Le patron et la patronne de la case s'en vont après-demain... Il y a des tombereaux de camelote à déménager... Sans compter le poignon qui est resté dans les tiroirs.

— Ça y est ! déclara résolument La Limace, les yeux étincelants. Je marche...

— Eh bien ! interrogea sa compagne, te plaindras-tu encore ?

— Non ! répondit joyeusement Eusèbe... Pour une tourte, ça n'est pas trop mal manœuvré.

CVI

LE BLESSÉ.

L'infirmier reparut pour prier la somnambule de se retirer. L'heure fixée par le règlement pour la fin des visites avait sonné.

Le couple demanda et obtint cinq minutes de répit.

La Limace et Zéphyrine en profitèrent pour mettre les bouchées doubles.

— Oni, mon vieux, reprit la virago; c'est tel que je te le dis... Ce qu'il y a de plus gondolant, c'est que le larbin était si content par rapport à ce que je lui avais conté touchant sa Louis XV, qu'il m'a donné trois francs d'abord, et qu'ensuite il a voulu, à toute force, m'offrir une bouteille chez le bistrot, en face du ponton des bateaux-mouches.

— Tu n'as pas dû beaucoup te faire prier.

— La consultation m'avait donné soif.

La Limace se frotta les mains.

— Nous allons donc redevenir rupins, fit-il.

— Ce sera bien notre tour.

— En attendant, voilà l'artilleur de la pièce humide qui fait des calots à dégoter les tiens... Il est l'heure. Va-t'en, Fifi...

— Oùs que je vas percher?... Tu comprends, une femme seule...

— Prends une chambre pas trop loin.

— A côté du jardin Botanique.

— Du Jardin des plantes... Oui. ça t'ira assez.

— Demain...

— Viens me chercher à six heures.

— A revoir Eusèbe.

— A revoir Zéphyrine.

— Elle va rien me sembler dure. ma dernière nuitée de veuvage!

— On se rattrapera.

Les époux échangèrent le baiser des adieux; Zéphyrine pleura même comme une Madeleine.

La Limace la blaguait un peu, quoiqu'il s'enorgueillit, au fond, d'être l'objet d'une telle tendresse.

Mme Rouillard bredouilla :

— Tu sais bien que j'ai toujours eu des sentiments.

Lambert la reconduisit à la porte avec tous les honneurs qui lui étaient dus.

La Limace respira.

— C'est pas pour dire, murmura-t-il. Mais il y en a plus de quatre dans la pègre qui voudraient avoir une typesse comme la mienne... Ça n'a l'air de rien, ou plutôt si, ça a l'air pochetée; mais ça la comprend! .. Ah! il était temps de remplir nos profondes; les toiles se touchent.

Il était déjà préoccupé par le travail imminent.

— Pourvu que je n'aie besoin de personne?... Zéphyrine fera le guet... Je ne veux pas qu'elle entre avec moi dans la cambuse... Faudrait voir tout de même, si le-morceau était trop gros!... J'ai Mulot sous la main... Tiens! pourquoi donc que je n'en ai pas parlé à Zézé?... Je lui dirai demain... Décidément, non, pas de Mulot... Il colle la guigne... Il est avachi... Il n'aurait qu'à recommencer le tour de Saint-Pierre-du-Regard... Et puis, y a pas, il a tapé dans l'œil de ma femme...

Soudain, La Limace s'interrompit dans ses réflexions.

Un mouvement inusité se produisait au fond. La porte d'entrée s'ouvrait. Une rumeur emplissait cette partie de l'hôpital.

— Tiens! fit Eusèbe, qu'est-ce qui se passe?

..

La victime de l'accident que Mme de Kerlor avait entrevu, en se rendant à la gare, pour revenir à Paris, n'était autre que le malheureux Brisquet.

Le capitaine d'Alboize l'avait chargé d'aller à Tours prendre le porte-

feuille qui contenait les lettres de Carmen de Saint-Hyrieix, et de lui rapporter ce portefeuille à la poudrerie de Ripault.

L'ordonnance, qui faisait toujours son service avec la plus grande célérité, fit prendre à son cheval l'allure la plus rapide, compatible pourtant avec les règlements. Brisquet arriva sans encombre à Tours.

Il monta dans l'appartement du capitaine d'Alboize, ouvrit le bahut indiqué, tira un coffret de fer et en sortit un portefeuille en cuir de Russie, qu'il mit dans la poche de sa veste.

Brisquet redescendit, remercia le gamin qui lui avait tenu la bride de son cheval pendant quelques minutes, et se remit promptement en selle.

— Allons, Coquelicot ! s'écria joyeusement Brisquet en faisant entendre le clappement particulier du cavalier ; on retourne là-bas... Tu auras le picotin double.

La bête était très docile, ne faisant jamais montre de mauvais caractère ; c'était la moins ombrageuse de la batterie.

Brisquet était en outre un excellent cavalier.

Coquelicot partit au grand trot...

Tout à coup, en tournant la rue Nationale, un gros chien qui venait du boulevard Heurteloup se jeta dans les jambes du cheval ; celui-ci fit un brusque écart et désarçonna Brisquet.

Tout cela eut la rapidité d'un éclair...

La fatalité a de ces coups foudroyants...

Brisquet tomba la tête en avant ; elle heurta l'angle du trottoir ; le malheureux s'évanouit.

Tout de suite on accourut à son secours et on le transporta dans un poste voisin.

— Il faut vite conduire ce blessé à l'hôpital, dit le chef du poste à la vue du pauvre diable.

Mais là encore, le destin poursuivait son œuvre inexorable.

L'hôpital militaire avait dû être évacué deux jours auparavant, à la suite d'une légère épidémie de variole.

C'était l'hospice général qui se chargeait temporairement de recevoir les militaires.

Or, cet hospice général est très loin de la place du Palais-de-Justice.

Le temps de préparer la civière, d'y installer Brisquet et de se rendre au boulevard Tonnelé, trois mortels quarts d'heure s'écoulèrent.

Des soins immédiats auraient pu être efficaces ; on pouvait au moins faire cesser l'évanouissement du blessé ; mais, au premier moment, tout le monde était affolé.

Quelqu'un pourtant se détacha pour aller prévenir le médecin dont le domicile était le moins éloigné ; mais le funèbre cortège, ayant un agent de police à sa tête, venait de partir.

Paul Humbert, l'interne de service, s'empessa de panser le blessé, qui n'avait pas encore repris connaissance.

— Montez ce soldat dans la salle Saint-Pierre, commanda l'interne aux infirmiers.

La Limace, qui s'était approché, voulut faire du zèle.

— Attendez ! dit-il, un coup de cloche d'abord.

Et il donna le signal ordinaire pour que tout le monde fût prévenu, puis il aida à monter le brancard.

Précisément, il y avait un lit vacant à côté de celui qu'Eusèbe Rouillard, ou Broquin, ne devait quitter que le lendemain.

On y installa Brisquet.

A peine le malheureux était-il couché qu'il ouvrit des yeux hagards, d'où pourtant l'intelligence n'était nullement disparue.

Il fit un violent effort pour parler ; mais aucun son ne sortit de sa gorge contractée.

Sa poitrine se gonfla ; les veines de son cou se tendirent ; la bouche s'ouvrit désespérément ; les mâchoires tentèrent plusieurs mouvements convulsifs ; il fut impossible au blessé d'articuler un mot.

Puis, ses mains se crispèrent ; la droite s'approcha de la poitrine ; mais les nerfs se détendirent et la main retomba inerte sur le drap blanc.

Paul Humbert examina attentivement le blessé. Sœur Simplice était déjà arrivée au chevet du malheureux. Brisquet, après plusieurs tentatives infructueuses et effroyablement désespérées, fit entendre une espèce de râle.

C'était indistinct, affreux ; pourtant il semblait bien qu'il avait proféré :

— Fe... fe... feuille !

En même temps le sang commençait à filtrer sous les bandes que l'interne avait ajustées et le visage s'injecta, tuméfié ; les yeux flamboyèrent...

Les dents se serrèrent, s'entrechoquèrent atrocement... Le corps se raidit en arrière, comme un arc tendu...

Tous les membres se contractèrent, se tordirent, se retournèrent dans une souffrance indicible.

Tout à coup, Brisquet, comme pétrifié soudainement, resta immobile, dans une rigidité cadavérique.

Et pourtant, ce qui lui restait d'existence s'était réfugié dans ses yeux extraordinairement dilatés.

Le docteur Flanchot, prévenu par un garçon de salle, venait d'entrer.

— Diable ! fit le médecin en chef, le cas est très grave

L'interne hocha la tête.

Le docteur continua :

— C'est un cas curieux mais grave...

— Vous savez ce qui l'a motivé ?

— La cause est généralement attribuée à une commotion morale, coïncidant avec une blessure à la tête.

— Justement. Ce soldat poussait son cheval, m'a-t-on dit, lorsque l'accident s'est produit... Peut-être a-t-il été douloureusement affecté de ne pouvoir remplir sa mission.

— On a prévenu le commandant de place ? demanda le docteur Flanchot, qui, en sa qualité de médecin en chef, restait formaliste et n'oubliait pas ce détail puéril.

— Oui, répondit quelqu'un.

— Mais, reprit l'interne, on dirait que le blessé va reprendre connaissance.

— Peut-être, répondit le docteur, mais la paralysie est presque absolue.

— C'est vrai, reconnut l'élève avec découragement.

— Je vous le répète, mon ami, nous nous trouvons en présence d'un cas d'aphasie motrice complète.

— Le malheureux ne peut parler.

— Oui, mais il ne trouve pas les mots qu'il voudrait prononcer...

— Il a encore toute sa raison ?

— Évidemment... Sa volonté s'exerce sur tous ses muscles ; mais la lésion cérébrale, causée par la chute, abolit en lui le langage articulé.

— Se peut-il, murmura sœur Simplice en joignant les mains, qu'on ne puisse sauver cet infortuné ?

— Le trépan ? interrogea Paul Humbert.

Le docteur Flanchot secoua encore la tête d'un air de doute, mais pourtant ne se prononça pas.

Il débrida la plaie et pratiqua une saignée.

Le martyr de Brisquet devint épouvantable ; et pendant que sa chair était tailladée, le malheureux, cherchant toujours à se faire comprendre, répétait :

— Fe... fe... feuille.

Sœur Simplice sentait le sang se glacer dans ses veines. Les infirmiers, qui pourtant avaient l'habitude de voir de terrifiants spectacles, restaient bouleversés devant ces tourments surhumains.

Les malades de la salle regardaient tout tremblants.

Le médecin en chef et l'interne, tout en conservant le sang-froid indispensable, ne pouvaient se défendre de la plus ardente compassion.

Seul, La Limace, malgré son ignoble visage hypocritement attristé, se disait :

— Eh bien ! je vais rien avoir là une jolie coterie pour ce qui me reste de temps à passer ici... Ah ! malheur !

La plainte sinistre retentit pour la troisième fois :

— Fe... fe... feuille.

— Y a pas ! s'écria Eusèbe Rouillard, ce pauvre copain-là voudrait raconter une histoire.

— Il essaye de prononcer un mot, dit Paul Humbert.

Le docteur Flanchot répliqua :

— Il ne le dira pas.

Sœur Simplice s'écria :

— Mais il a retrouvé toute sa connaissance, n'est-ce pas ?

— Oui... Il sait même exactement ce qu'il voudrait nous faire entendre...

Seulement, le trait d'union entre la pensée et l'expression n'existe plus.

Le savant praticien ajouta après une courte réflexion :

— Peut-être, cependant, va-t-il retrouver un mot.

— Un seul ?

— Un seul, synthétisant l'idée fixe qui le préoccupe le plus... Il sera alors comme intoxiqué par cet unique mot... Il mourra sans doute sans avoir pu en exprimer un autre.

Le docteur ordonna des ventouses scarifiées le long de la colonne vertébrale, puis il dit à Paul Humbert :

— Essayez aussi des injections d'éther.

— Et-ensuite ?

— Dame ! je crois que vous serez forcé de recourir à une solution chloroformée...

— Chouette ! reprit intimement La Limace, le frère va sorguer... Alors il troublera moins mon sommeil que je ne le craignais... Il sera comme Zéphyrine quand elle a son compte, incapable de faire ouf, même dans le pieu... Y a du bon.

— Je vais prescrire une potion, conclut le médecin, bien qu'il me paraisse difficile d'écarter les dents...

Le reste de l'après-midi se passa sans qu'il y eût un changement quelconque dans l'état du malheureux Brisquet.

Ses traits se décomposaient un peu plus, son râle devenait plus strident ; mais les secousses de tétanos paraissaient peut-être moins fréquentes et les muscles semblaient ne plus se tordre aussi convulsivement.

Paul Humbert lui avait prodigué tous les soins possibles ; mais la science restait impuissante.

Le jour baissait rapidement.

L'interne voulut faire prendre le narcotique au blessé ; comme l'avait prévu le médecin en chef, la mâchoire crispée de Brisquet ne permettait d'écarter les dents qu'au risque de les briser ; c'était un étau effroyablement serré.

Pour ne pas infliger de tortures inutiles au pauvre garçon, l'interne eut recours aux injections sous-cutanées de morphine; mais la surexcitation du blessé était telle que ce stupéfiant n'agissait pas assez activement.

Paul Humbert eut un geste de découragement.

Il fit des recommandations à sœur Simplice et redescendit à son bureau.

Son tour de garde allait être terminé; il passerait la consigne au collègue qui le remplacerait: un médecin d'hôpital est comme un soldat; aussi l'infortuné Brisquet aurait-il été arraché à la mort, s'il avait suffi du courage et du dévouement des docteurs.

L'aumônier s'était présenté; mais le blessé ne pouvait l'entendre; il fallait attendre une amélioration, ou, hélas! les derniers moments avant le dénouement fatal.

La nuit vint.

Sœur Simplice alluma la veilleuse, cette petite lueur douce et tremblante que tous les malades regardent avec tant d'émotion.

Pour quelques-uns, n'est-ce pas un symbole qui les reconforte un peu, à la minute où, effarés, ils se sentent entraînés vers le gouffre plein de ténèbres d'où l'on ne revient pas?

Brisquet la voyait-il, cette pauvre petite clarté qui semblait préserver son lit de l'obscurité du tombeau?

La Limace, affectant toujours le plus grand zèle, dit à la religieuse:

— Vous pouvez vous reposer, ma sœur. Je suis là, moi, solide au poste... S'il survenait la moindre anicroche, j'aviserais.

— Vous appelleriez l'interne.

— Oui, ma sœur... Je ne me couche pas.

La bonne sœur Simplice regretta encore de s'être montrée un peu sévère à l'égard de Broquin.

Certes, les préventions de la religieuse paraissaient bien justifiées; mais ne fallait-il pas garder toujours un peu de mansuétude chrétienne?

Oui, la position de cet homme était irrégulière et sœur Simplice avait le droit de s'affliger en apprenant qu'il vivait avec une femme sans être marié; mais comme il s'était montré humble et repentant devant ses justes reproches!

Il réparerait le mal, et ce serait peut-être grâce à sœur Simplice.

Il avait une excellente nature et on pouvait tout espérer de lui.

— Vous m'avertiriez aussi, reprit-elle, et M. l'aumônier reviendrait.

— Soyez tranquille! ma sœur.

Très fatiguée, la sainte fille, que ces dernières émotions brisaient encore davantage, alla se reposer.

La Limace éprouva une sensation étrange de soulagement, quand il se trouva seul auprès du blessé.

LES DEUX GOSSES.



Dans la poche gauche, il retira bientôt triomphalement un portefeuille assez gros. (Page 1125.)



Et pourtant, l'agonie de Brisquet allait commencer; de minute en minute, la vie du pauvre artilleur s'en allait.

Le sang recommençait à filtrer sous les bandes de toile.

La Limace le regarda avec la curiosité sacrilège des misérables que rien ne peut émouvoir ou toucher.

— Mon vieux! grommela-t-il, tu es sûr de ne pas rengager... Ton dernier trimestre est réglé.

La lueur pâle et jaune de la veilleuse éclairait le visage de Brisquet, couvert d'une sueur glacée.

Des jeux d'ombre tremblotants, capricieux et sinistres, rendaient encore plus livide la chair que les appareils n'emprisonnaient pas.

Les traits s'étaient pour ainsi dire retournés...

De grosses larmes coulaient des yeux déjà vitreux, reflétant les affres physiques et les tortures morales.

Les paupières, qu'une convulsion avait mises presque entièrement à l'envers, apparaissaient extraordinairement enflammées.

— Enfin, se dit La Limace avec son implacable férocité, il ne jase plus... Pour ce que tu avais à dire, mon vieux canonnier, t'as mieux fait de fermer ça... C'est moi qui vas me panioter tout de suite... je coucherai avec ma houppebande, voilà tout... La bonne sœur croira tout de même que j'ai veillé... Elle n'y verra que du feu.

Eusèbe allait en effet se fourrer dans les draps, quand il tressaillit peu-reusement.

La voix de Brisquet venait tout à coup de troubler le silence de la salle.

— Fe... feuille!

— Encore! gronda La Limace. Il va recommencer... Ah ça! est-ce qu'il faudra lui serrer la vis?

Puis, il se rassura, les yeux du blessé redevenaient sans expression.

— C'est le dernier refrain de sa chanson, se dit le misérable... Vrai! il y tenait.

Il s'approcha du moribond.

— C'est rigolo tout de même, réfléchit-il... Voilà un garçon qui voit, qui entend, qui comprend, mais qui ne peut pas remuer le petit doigt, ni le pouce, et qui claquera bientôt sans avoir raconté sa petite histoire... Brrr! ça me fait froid sur le râble... Quand je pense que, moi aussi, si le maraîcher ne m'avait pas recueilli, j'aurais pu faire une gueule comme ça!...

Mais Brisquet reprit, d'une voix qui s'éteignait de plus en plus, tout en restant parfaitement perceptible pour La Limace :

— Fe... feuille!

— Ça y est! il repique! balbutia Eusèbe avec fureur.

Il secoua le malheureux blessé :

— Quoi ! Quéqu'tu veux, quéqu'tu désires, quéqu'tu réclames ?... Qu'est-ce que tu baragouines donc toujours ?... C'est-y que t'as soif ?

Une dernière fois, sentant qu'il livrait le suprême assaut et cherchant à réunir tout ce qui lui restait de souffle, le soldat essaya de parler.

— Fe... feuille !... Fe... feuille !

Malgré son cynisme d'effroyable voyou, La Limace se trouva subitement impressionné.

Il se passait en lui quelque chose de terriblement mystérieux qui le saisissait.

Il murmura :

— Mais qu'est-ce qu'il demande ?... Feuille ! feuille...

Il chercha à se raidir et devenir gouailleur.

— Tu ne veux pas fumer une cigarette ? Tu t'es assez passé au tabac...

Mais les sarcasmes ignobles du gremlin expirèrent sur ses lèvres... Brisquet venait de proférer :

— Port... porte...

— Portefeuille ! s'exclama La Limace.

Et tout de suite il eut un accès de joie impie, balbutiant :

— Est-ce que ?... Ah bien ! c'est ça qui serait une rude chance !...

Il essaya de se contenir, de raisonner, de ne pas courir au-devant d'une déception ridicule, mais ce fut plus fort que lui.

— Alors ! ça tomberait à pic pour mon voyage !... Ça serait mon tour d'épater Zéphyrine et de lui offrir des douceurs... Un portefeuille !... Mais oui, c'est ça qu'il veut... pour sûr !... N'est-ce pas, mon chérubin... Fallait donc le dire tout de suite !... Vrai ! tu ne bas pas la campagne ?

— Fe... feuille ! cria Brisquet, beaucoup plus distinctement que tout à l'heure.

La Limace exulta.

— Oui, c'est bien cela... le petit portefeuille !... On le réclame... N'aie pas peur, ma vieille branche, il n'est pas perdu... Nous allons le retrouver... Mais qu'y a-t-il donc dedans qu'on y tient tant que ça ?

L'uniforme, souillé de boue et de sang, avait été jeté sur le pied du lit de Brisquet.

Le docteur Flanchot, avec son souci des formes, s'était même demandé s'il convenait de déshabiller le blessé, avant que l'autorité supérieure eût procédé aux constatations d'usage ; mais Paul Ilumbert avait insisté pour que le malheureux fût dévêtu.

La Limace jeta un regard surnois derrière lui ; il ne fallait pas qu'il se fit surprendre ; mais il pouvait opérer dans la plus parfaite sécurité ; tou-

tefois, pour plus de précaution, il s'étendit à plat ventre dans l'espace libre entre les deux lits.

— Ça me fait une profession de plus, dit-il, nettoyeur de macchabées... Ce coup-ci ce ne sera pas comme en Bretagne... Personne ne me tirera dessus... Les instruments des infirmiers ne sont pas précisément des armes à feu.

Il palpa le dolman et le pantalon, rapidement, en homme habitué à ces investigations préalables.

— Le porte-monnaie! s'écria-t-il... C'est juste! on n'a pas exploré les poches au milieu d'un pareil chambardement... Et puis, un soldat, ça n'a jamais rien dans sa profonde... Celui-ci fait heureusement exception.

Il ouvrit le porte-monnaie, après l'avoir soupesé avec un certain espoir.

— Allons! fit-il, pas trop mal garnie pour une bourse de troubade... Des pièces blanches!... Comment, vieux frangin, tu capitalisais ton sou de poche!

Brisquet eut un soubresaut sur sa couche funèbre.

— Tu sais, continua La Limace, si on s'étonne de la disparition de ta fortune, on pourra toujours répondre que tu l'as perdue en tombant de cheval... Voilà ce que c'est que de mettre pied à terre quand personne ne vous le commande.

La Limace mit le porte-monnaie dans sa poche.

— Voyons maintenant, reprit-il fiévreusement, le portefeuille, le feu... feuille, comme tu dis, chéri... Où donc qu'il est?

Le soldat parut vouloir se soulever dans un effort désespéré.

Ses yeux meurtris lancèrent une flamme terrible...

Le râle se transforma en un cri sourd de furieuse colère, un hurlement étouffé de souffrance inouïe.

La Limace ne s'en émut pas. Il fouillait la veste de l'artilleur. Dans la poche gauche, il retira bientôt triomphalement un portefeuille assez gros en cuir de Russie, à fermoir d'or.

— Ah! le voilà! s'écria l'odieux misérable.

Et par immonde forfanterie, il plaça le portefeuille sous les yeux de Brisquet.

Le visage de celui-ci s'injecta; par un effort surhumain, le moribond se redressa et mordit le misérable.

La Limace étouffa un cri de douleur et de rage.

De la main gauche, il saisit les cheveux de Brisquet, qui se hérissèrent; il le tint un moment immobile et lui fit lâcher prise en lui recollant violemment la tête sur l'oreiller.

— Quoi donc! grommela Eusèbe, on veut faire des misères à papa?

Mais La Limace se calma tout de suite, en garçon qui ne saurait conserver de rancune, après une telle aubaine.

Il poursuivait :

— Le voilà donc, le portefeuille !... Bougre ! Il est bien gonflé !... Tant mieux !... Seulement, il est fermé à clef... Nous l'ouvrirons, va, mon poulot... Nous en avons ouvert de plus difficiles que ça.

Brisquet exhala un hurlement étranglé ; il eut une nouvelle contorsion violente.

— En pince-t-il un rigodon ! ricana La Limace... En fait-il des entrechats !... Reste donc tranquille, puisque le docteur t'a recommandé le repos... Tu sais bien que tu ne pourras jamais plus jaboter... Ne te trémousse pas comme ça... l'exercice ne te vaut rien.

Il tournait et retournait le portefeuille.

— Si c'est des billets de mille, me v'là rentier... Où diable as-tu dégoté un pareil magot ?... Si tu l'as eu à la foire d'empoigne, je m'en fiche, tu sais... Un héritier, mon bébé, ça n'a pas le droit d'être difficile... Et me v'là le tien... Nous économisons même les frais de succession.

Le portefeuille alla rejoindre le porte-monnaie.

La Limace ajouta :

— Avec ton bobo, t'es frit, mon bibi... Je vois bien que tu tiendrais à me donner ta bénédiction ; mais tu ne peux pas... je m'en passerai, va !... Ça n'empêchera pas les sentiments !

Soudain, l'immonde gredin frissonna.

Quelqu'un entraît dans la salle, l'interne de garde.

La Limace redevint tout de suite très lâche, lui qui montrait tant d'acharnement contre le blessé ; il craignit d'avoir été vu.

Il bredonilla :

— Ça ne va pas m'sieu l'interne... Il gigote comme un diable dans un bénitier... Aussi, comme je l'ai promis à la sœur, j'allais vous chercher... Vous voilà, c'est bien... Je cours prévenir la religieuse et puis je vais réveiller le rati... monsieur l'aumônier.

La Limace se hâta de disparaître.

Brisquet, après avoir épuisé ses dernières forces, ne bougeait plus.

Le médecin l'examina et le palpa.

Ce n'était pas encore la rigidité cadavérique ; mais certaines parties du corps étaient déjà glacées.

L'interne voulut essayer une injection de curare ; les piqûres d'éther n'avaient produit que peu d'effet.

Les yeux de Brisquet se rouvrirent, reflétant l'horrible et suprême angoisse.

Sœur Simplicie arriva, portant une lampe.

Elle n'avait pas besoin de la science du jeune docteur pour comprendre que tout allait être fini.

Elle s'agenouilla pieusement au chevet du blessé et commença à réciter les prières des agonisants.

A ce moment, La Limace rentra, guidant le capitaine d'Alboize.

Robert n'avait appris qu'assez tard la nouvelle du funeste accident.

Tout de suite, il avait quitté la poudrerie et était arrivé à Tours à franc-étrier.

L'angoisse du capitaine était inexprimable.

Quand il vit son pauvre Brisquet dans cet état. Robert sentit les sanglots lui monter à la gorge.

Il se maîtrisa, comme un soldat qui ne doit pas perdre la raison devant la mort.

Il dit à l'interne :

— Monsieur, ce soldat est mon ordonnance... Je l'ai envoyé ce matin du Ripault, où je suis détaché, prendre chez moi quelques objets... Vous le sauvez, n'est-ce pas ?

Le jeune praticien fixa sur l'officier un regard tristement significatif.

Robert, voulant encore douter de l'atroce vérité, ajouta :

— Je l'aime beaucoup... Avant tout, je voudrais être rassuré sur son sort... Hélas ! je sais bien que son état est fort grave... mais...

L'interne répondit à voix basse, sachant bien que l'agonisant conservait la faculté de voir et d'entendre.

— Le blessé n'a plus que quelques minutes à vivre.

— Ah ! fit le capitaine d'Alboize, comme pétrifié.

Et les yeux pleins de larmes, il tendit les mains vers son pauvre Brisquet.

— Oui, expliqua le médecin, après avoir prononcé l'implacable arrêt, c'est un mal qui ne pardonne pas. L'opisthotonos...

L'interne, qui n'avait pu se défendre d'une nuance de pédantisme, se rappelant le diagnostic de son chef, s'arrêta un peu confus.

Il ne discutait pas avec des médecins, inventant des vocables barbares que les membres de l'Académie des sciences affectent toujours de comprendre. Il s'adressait à un officier, qui l'eût fort embarrassé s'il s'était servi à son tour d'une aride technologie.

Le jeune médecin reprit en langage intelligible :

— Bref, je crois son état désespéré.

— Mon Dieu ! fit Robert éperdu.

Mais Brisquet avait vu entrer son capitaine ; un long gémissement sortit de ses lèvres serrées.

Cela tenait du sanglot, du cri de désespoir, de l'exacerbation déchirante ; c'était grandiose et terrifiant.

Le capitaine d'Alboize devint livide.

Les yeux de Brisquet, dans l'orbite profonde, roulaient éperdus, hagards, effrayants.

Les muscles de la face s'agitaient, comme mus par une pile électrique; les veines gonflées zébraient la figure et le cou de lignes violettes, formant de monstrueuses nodosités.

Sœur Simplicie psalmodiait :

— *Miserere Deus, secundum misericordiam tuam...*

La Limace, qui s'était muni d'un paroissien, répondait de sa voix enrouée :

— *Et secundum multitudinem miserationem tuarum.*

Malgré tout son courage, Robert d'Alboize sentait un froid glacial l'envahir et pénétrer jusqu'à la moelle de ses os.

Il s'approcha de Brisquet et lui prit la main.

— Mon ami... c'est moi!... ton capitaine... Tu me reconnais, n'est-ce pas?

— Il vous reconnaît, fit l'interne, mais il ne peut vous répondre.

Le blessé remua les lèvres; il n'en sortit d'abord aucun son; puis, au bout de quelques secondes, le râle parut articulé :

— Fe... feuille !

— Ne pourra-t-il parler? interrogea Robert haletant.

Le médecin répondit :

— J'espérais, grâce à ma dernière injection, lui rendre la parole pour quelques instants.

La Limace réfléchit, tout blême :

— S'il prononce un mot, je suis flambé.

Et tout haut, il continua ses funèbres patenôtres.

— *Miserere Deus...*

D'Alboize dit à l'interne :

— Ce malheureux devait avoir sur lui, monsieur, ce que je lui avais envoyé chercher... Un portefeuille... Des papiers importants... Je puis fouiller ses vêtements?

— Sans doute, mon capitaine, s'empressa de répondre le jeune docteur.

— En fait de fouille, pensa La Limace, je crois que c'est toi qui peux te fouiller.

Robert se tourna du côté de son ordonnance.

— Voyons, Brisquet!... Les papiers que tu as été chercher, tu les as encore...

— Fe... feuille!

— Oui, le portefeuille... Pauvre malheureux! il m'entend bien.

Le capitaine fouilla la veste, le pantalon, retourna les poches une fois, deux fois, dix fois.



Ils allèrent rendre une visite à Panoufle, ce malade infortuné.... (Page 1131.)

— Tu en seras de ton voyage ! se dit Eusèbe, tout en se plongeant dans son paroissien.

— Rien ! rien ! fit d'Alboize atterré.

Il crut que sa raison s'envolait.

Il recommença ses investigations. Les poches ne contenaient qu'une pipe, une blague à tabac et un mouchoir.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Robert, luttant contre la folie envahissante... Le portefeuille doit y être... Je cherche mal.

La Limace grommela :

— Il est bien curieux, l'officier !

Disparu le portefeuille !

Alors, les lettres de Carmen ?

Ces lettres que Robert avait promis à Hélène de Kerlor de restituer...

Doucement, pour ne pas meurtrir encore cette chair, d'Alboize entoura de ses bras le buste du blessé ..

Il n'y avait plus ni officier ni soldat, mais deux hommes, deux frères d'armes, dont l'un, tombé sur le champ de bataille en obéissant à l'autre, devait prononcer un mot qui éviterait au survivant les plus grandes tortures.

— Réponds-moi ! supplia d'Alboize... je lirai dans tes yeux... Où as-tu mis le portefeuille ?

Des sons rauques et inintelligibles s'échappèrent de la gorge de Brisquet.

Ses dents grinçaient ; une écume sanguinolente moussait aux lèvres

Ses yeux extraordinairement dilatés se fixèrent sur La Limace.

— Oh ! oh ! se dit celui-ci, il m'en veut !

— Tu ne me regardes plus, reprit Robert... Voyons ! tu sais bien qu'il me faut ces papiers... Réponds-moi... mais réponds donc !

— *Secundum misericordiam tuam !* bourdonna Eusèbe Rouillard.

L'officier dit à l'interne :

— Voyons ! monsieur, a-t-on fouillé mon ordonnance, quand on l'a couché ?

Ce fut sœur Simplice qui répondit :

— Le médecin en chef s'y est opposé.

— Eh bien ! reprit Robert sur le ton de la plus fervente prière, étreignant la main du mourant, tu as remis ce portefeuille à quelqu'un.

Brisquet, à la suite d'un sublime prodige de volonté, parvint à se soulever sur le coude. Il rugit :

— Vol... Vol...

— Volé !... on te l'a volé ! s'exclama d'Alboize.

— Tonnerre de Dieu ! fit intérieurement La Limace, le voilà qui va jaspiner, à présent !

— Mais qui ?... Qui te l'a volé, interrogea Robert.

La Limace essaya de s'effacer ; mais le regard vengeur le suivait.

L'interne prononça :

— Voilà ses yeux qui redeviennent hagards.

— Et puis, geignit Eusèbe, il n'est plus capable de comprendre.

D'Alboize s'écria, au comble de l'angoisse :

— Excusez-moi, monsieur le docteur, de tourmenter ce pauvre mourant... Il s'agit de choses d'une telle gravité que je veux obtenir au moins un indice... Brisquet, le voleur ? qui est le voleur ?

Le malheureux chercha à faire un mouvement et à désigner La Limace. Celui-ci se crut perdu.

Robert d'Alboize ne respirait plus pendant cette scène muette.

Mais le mourant, concentrant sa dernière lueur d'énergie, ne parvint qu'à proférer :

— Le... le vol...

La Limace, flageolant, eut ce blasphème dans l'esprit :

— Eh ! crève donc, sale carcasse !... Puisque le fossoyeur t'attend.

Soudain la tête de Brisquet retomba inerte et ses membres s'allongèrent sans le moindre effort.

Son dernier souffle s'envola.

L'aumônier, un très digne homme, mais qui procédait en tout avec la plus sage lenteur, apparut au même instant.

— *Miserere, Deus, miserere!* glapit Eusèbe.

— Brisquet ! Brisquet !... cria Robert d'Alboize d'une voix éteinte.

L'interne répliqua :

— Vous ne saurez rien, mon capitaine... Tout est fini.

Il entraîna hors de la salle l'officier défaillant.

La Limace respira et s'essuya le front couvert de sueur.

Il pensa :

— Eh bien ! il a mis du temps à casser sa pipe.

Il se releva lentement, laissant sœur Simplice continuer les prières.

Il lança un dernier coup d'œil vers le cadavre.

— Après tout, se dit Eusèbe Rouillard, il y en a plus de quatre à ma place qui y auraient fourré le coup de pouce... Moi, je me suis conduit jusqu'au bout comme un homme du monde... Ça ne m'a pas empêché de faire un rude chopin... Il va être temps de tomber dans les bras de Zéphyrine.

En effet, une heure après la consultation, le nommé Broquin sortait de l'Hospice général de Tours beaucoup plus allégrement qu'il n'y était entré.

Zéphyrine prétendit avoir passé une bonne nuit.

Un pieux devoir d'amitié restait à remplir aux époux : ils allèrent rendre une visite à Panoufle, ce malade infortuné.... Et comme ils ne devaient prendre que le train du soir pour rentrer à Paris, Zéphyrine et La Limace mirent à profit leurs loisirs pour copieusement déjeuner.

Ils étaient riches tous les deux ; ils s'offrirent une voiture et explorèrent consciencieusement la ville.

Ils honorèrent de leur visite la cathédrale, Saint-Maurice ; ils allèrent voir les carpes des Prébendes d'Oë et s'abreuverent dans un café du Pré-Catelan.

En montant dans le wagon, La Limace s'écria :

- Je n'aurais jamais cru que mon voyage en Touraine finirait si bien.
— N'empêche, répliqua Zéphyrine, que tu ne regretteras pas ce patelin-là, quand t'auras vu de quoi il retournait au Parc des Princes.
— Si tu ne t'es pas gourée, riposta Eusèbe, nous nous retirons des affaires.

CVII

LE RETOUR D'HÉLÈNE.

Hélène, pendant les quatre heures que durerait le voyage de Tours à Paris, avait le temps de se remettre de ses émotions.

Il pleuvait ; toute la campagne, vaguement aperçue dans une vision rapide, à travers les glaces embuées des portières, était enveloppée dans un brouillard, qui la couvrait comme d'un immense linceul.

Bien que la comtesse eût le droit de considérer qu'elle avait sauvé définitivement Carmen, elle restait très soucieuse.

Subissant la tristesse ambiante, n'étant plus soutenue par l'exaltation du dévouement, Hélène ressentait à la fois la fatigue et comprenait toute la témérité de son voyage.

Que serait-il advenu si elle s'était trouvée en présence d'un gentilhomme moins accompli que le capitaine d'Alboize ?

Hélène s'étonna et se reprocha bientôt de conserver encore certaines appréhensions.

En ce moment, il ne devait y avoir place en son cœur que pour remercier Dieu qui lui avait permis d'arracher Carmen au plus effroyable danger.

Ce ne serait pas le bonheur qu'elle apporterait à la sœur de Georges ; mais Carmen lui devrait le repos et la paix de sa vie, après ces terribles agitations.

Cette fois, Hélène, dont la conscience était rarement satisfaite pourtant, lorsqu'il s'agissait de ses devoirs, s'avouait que la dette contractée par elle, quand Mlle de Kerlor lui avait sauvé la vie, était bien payée.

Hélène arriva au Parc des Princes.

Avant tout, elle alla embrasser Fanfan.

On devine avec quelle anxiété l'attendait Carmen.

Mais tout de suite, Mme de Saint-Hyrieix vit le doux rayonnement qui éclairait les yeux de sa sœur et elle l'entraîna dans un petit salon.

— Eh bien ? interrogea Carmen frémissante.

Mme de Kerlor allait répondre, quand Mme de Saint-Hyrieix lui mit précipitamment la main sur les lèvres.

Pélagie Crépin essayait de dissimuler son étroite silhouette dans l'angle extérieur d'une bibliothèque.

La femme de charge ignorait que ses deux maîtresses allaient entrer dans ce salon, c'était évident; mais elle bénissait déjà le hasard qui allait lui permettre d'entendre des choses fort intéressantes.

Pélagie avait compté sans le regard acéré de Mme de Saint-Hyrieix.

Carmen ne fit qu'un bond jusqu'à la complice de Mariana et la saisit par le bras.

Pélagie resta écrasée de stupeur.

L'œil noir de Carmen étincelait.

— Madame Crépin, s'écria-t-elle, je vous surprends enfin en flagrant délit d'indiscrétion...

— Mais... balbutia Pélagie, les lèvres blanches.

— Sortez ! fit Carmen.

— Madame, je...

Pélagie se tourna vers Hélène.

Celle-ci prononça avec la fermeté sans réplique des êtres qui ne s'emportent jamais :

— Vous nous forcez, madame Crépin, à nous priver de vos services sur-le-champ.

— Comment ! balbutia la femme de charge ulcérée, il était convenu que je quitterais cette maison le jour du départ de...

Ce fut Carmen qui répliqua avec son impétuosité ordinaire :

— Nous vous donnons une heure pour faire votre malle.

Pélagie pleurnicha :

— J'ai besoin d'une journée au moins...

On ne lui répondit pas.

Tout cela s'était passé avec la rapidité d'une exécution sommaire.

— Mesdames, reprit la femme de charge, je suis victime d'une effroyable méprise.

Carmen s'élança vers Pélagie, avec l'intention bien marquée de la pousser dehors.

La complice de Mariana battit en retraite.

D'ailleurs, la veuve Crépin, en proie à une rage d'autant plus violente qu'elle était concentrée, ne se sentit plus l'aplomb de proférer une syllabe.

Chassée ! On la chassait !

Et cela au moment où elle n'allait plus rien avoir à redouter, puisque sa mission scabreuse prenait fin avec le départ de M. de Saint-Hyrieix.

On la jetait à la porte comme la dernière des filles de service.

Est-ce que cette sanglante humiliation resterait impunie ?

Pélagie Crépin, roulant dans son esprit les plus abominables projets de représailles, titubant comme si elle était affligée d'un vice qu'elle n'avait

pas — nous le reconnaissons en toute équité, — sortit du salon en dardant venimeusement ses yeux gris sur les deux femmes.

Elle se dit :

— Courons chez Mme Vernier!

— Il fallait en finir, déclara Carmen, en refermant soigneusement la porte.

Puis elle revint se jeter dans les bras d'Hélène :

— Parle, ma chérie!

— Tu es sauvée!

Carmen eut un élan de reconnaissance éperdue.

Elle dit d'une voix entrecoupée par l'émotion :

— Je me sens incapable de l'exprimer tout ce que je ressens... Je te dois l'honneur... Je te dois la vie... Je ne pourrai jamais m'acquitter envers toi, mais la divine Providence te récompensera.

Hélène voulut calmer ces transports; sa modestie souffrait de se voir l'objet d'une si profonde gratitude.

On eût bien étonné la chère femme en lui démontrant que son dévouement, son indulgence et son abnégation tenaient de l'héroïsme.

Elle eut un sourire mélancolique et répondit :

— Tu n'oublieras pas non plus ce que tu lui dois, à cette Providence, dont tu t'es crue abandonnée.

— Je ne l'oublierai jamais.

Les yeux de Carmen s'emperlèrent.

Elle était sauvée; mais à quel prix?

— Ainsi, reprit Mme de Saint-Hyrieix avec une intonation douloureuse, il a consenti?

— Oui!

— Oh!... Pauvre Robert!... Comme il a dû souffrir!

— Votre sacrifice, à tous deux, n'en sera que plus grand.

— Dis-moi tout ce qui s'est passé... Nous avons le temps jusqu'au dîner.

Mme de Kerlor, avec une simplicité poignante, raconta tous les détails de son entrevue avec le capitaine.

Carmen ne put retenir ses sanglots.

Quand le récit fut terminé, la sœur de Georges, dont le bouleversement était inexprimable, attira de nouveau Hélène et la couvrit de baisers.

— Comment te remercier aussi éloquemment que je le voudrais?... Heureusement que tu lis au fond de mon âme et que tu y vois ce que je suis impuissante à traduire... Que faire, mon Dieu! pour me sentir moins écrasée par ta générosité, par l'exquise noblesse de tes sentiments?

Hélène répondit avec son austérité douce :

— En oubliant.

— Oui, dit fiévreusement, mais résolument, Mme de Saint-Hyrieix, il le faut !

Hélène continua avec son ineffable tendresse :

— Je ne veux pas te dire, entends-moi bien, de chasser de ton âme le souvenir de ton enfant.

— Ma petite Marcelle !

Hélène s'écria avec effusion.

— Elle aura deux mères.

— Quels trésors de félicités le ciel te réserve-t-il pour te bénir ?

— Je lui demande de me rendre ton frère, de me conserver Jean et de me permettre d'élever dignement la petite déshéritée.

— Ma fille !

— Encore une fois, Carmen, rien ne doit atténuer dans ton cœur l'amour maternel... Ce serait une impiété... Garde-lui toutes tes pensées, à la pauvre et chère enfant.

— Son père ?... interrogea Mme de Saint-Hyrieix, la poitrine oppressée et n'osant pas achever.

— Son père la reprendra quand j'estimerai la première partie de ma tâche terminée.

— Je compte sur toi... Je compte sur lui ..

— De loin, tu suivras ta fille dans la route du devoir et du bien, où tu peux être sûre que Robert la guidera.

— Et ta bonne action portera tous ses fruits.

Hélène poursuivit avec une gravité pénétrante :

— J'ai la parole de M. d'Alboize, il est incapable d'y manquer ; mais toi, Carmen, me jures-tu que tu n'auras plus aucune défaillance ?

— Je le jure.

— Tu banniras de ton esprit cet amour coupable, qui nous a causé tant d'angoisses... qui a failli attirer sur notre famille les pires désastres ?...

— C'est fini, Hélène.

— Qu'il ne reste aucun vestige de ta passion criminelle... Qu'elle s'envole en fumée avec celle de ces lettres qui nous ont coûté tant de larmes, et que tu brûleras demain, dès que tu les auras reçues.

— Tu ne les as donc pas ? demanda Carmen avec une inquiétude tout instinctive.

— Non !... Elles étaient à Tours ; un soldat très dévoué est allé les chercher.

— Pourquoi n'as-tu pas attendu pour qu'on te les remit !

— A aucun prix, je ne voulais paraître suspecter la bonne foi de M. d'Alboize.

— Je comprends.

— Il m'a affirmé que tu trouverais ces lettres demain à l'endroit accoutumé.

— A l'endroit accoutumé!... répéta Carmen.

Elle parut hésiter un moment, comme si elle avait quelque chose d'important à dire à sa belle-sœur.

Celle-ci ne remarqua pas ce fugitif jeu de physionomie.

— C'est bien! reprit Carmen, j'irai... pour la dernière fois.

— Ton mari ne te soupçonnera pas? dit Hélène avec un léger tremblement dans la voix.

— Mais non, répondit vivement Mme de Saint-Hyrieix... Les préoccupations du départ, les instructions du ministère l'absorbent; et moins que jamais il a le temps de penser à moi.

— Il ne t'a fait aucune observation pendant mon absence?

— Aucune... tu vois bien que nous n'avons plus rien à craindre

— Dieu le veuille!

— Observe-toi, ce soir, devant Firmin.

— J'essayerai.

Elles s'embrassèrent encore une fois et se séparèrent.

Hélène rentra chez elle.

L'idée du mensonge qu'il allait lui falloir soutenir devant Saint-Hyrieix la chagrinait beaucoup.

Enfin, ce supplice allait prochainement se terminer.

Pour chasser cette pénible obsession, Hélène s'absorba dans une longue lettre à son mari, où elle mit, comme toujours, le meilleur de son cœur.

Fanfan, suivant la pieuse habitude consacrée, traça quelques mots en se laissant guider la main par sa mère.

La cloche du dîner les surprit au moment de fermer l'enveloppe.

Hélène se hâta de descendre à la salle à manger; elle y trouva Firmin, qui l'accueillit très affectueusement.

Il s'écria :

— Eh bien! ma chère Hélène, avez-vous fait un bon voyage?

— Excellent! répondit la jeune femme dont la voix de cristal tremblait quelque peu.

— Il a été un peu rapide, mais aujourd'hui on ne s'étonne plus de ces déplacements vertigineux... Que vous a conseillé notre mère?

— Notre mère!

— Oui, Mme de Kerlor a-t-elle paru entrer dans mes vues, touchant le conseil que je vous donnais...

— Au sujet de...



Fanfan, suivant la pieuse habitude consacrée, traça quelques mots en se laissant guider la main par sa mère. (Page 1136.)

— Vous a-t-elle dit que vous feriez bien de nous suivre en Guyane?
Pauvre Hélène! Comme elle souffrait en se voyant obligée de travestir la vérité.

Il fallait pourtant qu'elle persistât à abuser Saint-Hyrieix.

On s'était mis à table.

Carmen, d'un regard suppliant, rappela Mme de Kerlor à la prudence.

Firmin continuait :

— Je ne préjuge pas l'opinion de ma belle-mère ; mais, comme elle a le sens très droit, je m'inclinerai.

— La comtesse pense comme moi, répliqua Hélène en cherchant ses mots.

— Ah ! fit Saint-Hyrieix désappointé.

— Elle redoute les fatigues d'un tel voyage pour Fantan... Et puis, cette décision si rapide surprendrait trop Georges, qui peut-être ne l'approuverait pas.

— Allons ! soupira Firmin, je suis battu... Mais resterez-vous à Paris ? Notre mère n'a-t-elle pas manifesté le désir de vous avoir, vous et votre fils, auprès d'elle ?

— Je ne sais encore à quel parti je m'arrêterai, répliqua la femme de Georges... Il se peut que je me rende... que je retourne à Kervlor, dans une quinzaine de jours.

Saint-Hyrieix continua :

— Et que pense-t-elle de moi ?

Hélène rougit jusqu'au blanc des yeux ; cette épreuve était trop longue pour sa nature loyale ; elle murmura :

— Rien...

— Comment ?

— C'est-à-dire qu'elle est heureuse de votre brillant avancement.

— Et elle vous a chargée de me féliciter ?

— De tout son cœur.

— J'en suis ravi.

En effet, Saint-Hyrieix paraissait l'homme le plus heureux de la terre. Jamais sa belle-sœur ne l'avait vu aussi rayonnant.

Il reprit :

— Vous nous avez bien excusés.

— Oui, mon bon Firmin.

— Il était matériellement impossible à Carmen d'aller embrasser sa mère, malgré le désir qu'elle en eût.

— La comtesse l'a compris.

— Évidemment, si j'étais fixé, nous trouverions quarante-huit heures ; mais l'incertitude qui plane encore sur la date exacte de mon départ ; les préparatifs beaucoup plus longs et plus minutieux que je ne les avais prévus ; tout cela ne nous permet pas une telle absence... Songez donc, ma chère Hélène, que nous pouvons nous mettre en route cette semaine.

— Si tôt !

— Mais demain peut-être.

— Allons ! s'écria fébrilement Carmen, encore un peu, mon ami, et vous aller vous persuader que c'est pour ce soir.

— Ce soir, non, mais enfin... balbutia Saint-Hyrieix, un peu piqué...

Vous ne savez donc pas que des instructions de cette nature peuvent toujours arriver à la dernière minute... Le ministre m'a dit de me tenir prêt... C'est fait.

Ce fut Hélène qui, naturellement à son tour, recommanda à Carmen la soumission et la résignation.

Firmin poursuivit :

— Un mot du Quai d'Orsay, et nous prenons le rapide, à six heures du soir... Nous nous embarquons de suite... Nous écrirons à notre mère du bord... Elle a compris tout cela, n'est-ce pas ?

— Oui... oui... Parfaitement !

— Et qu'a-t-elle dit au sujet de la procuration ?

— Rien...

Carmen intervint :

— Ma mère vous écrira.

— Oui... oui... appuya encore Hélène.

Firmin parut très surpris.

— Mais, reprit-il, la comtesse douairière agréa les arrangements que je lui ai proposés.

— Sans doute !

— C'est d'une grande importance.

Carmen répliqua :

— Comment voulez-vous, Firmin, qu'en si peu de temps, Hélène ait pu s'entretenir de toutes ces affaires avec la comtesse?... Évidemment, elle accepte ce que vous réclamez d'elle.

Saint-Hyrieix n'insista plus.

Sans beaucoup de transition il revint à son programme de gouvernement et il éprouva le besoin d'essayer le discours d'investiture qu'il prononcerait devant les autorités coloniales.

— Pardonne-moi ! dit tout bas Carmen à Hélène... Ah ! je souffre pour toi et pour moi.

Cependant, Saint-Hyrieix, dépité de ne pas obtenir le succès qu'il attendait, suspendit sa répétition.

Il s'était levé et marchait en gesticulant, arrondissant les périodes, faisant un sort à chaque couplet patriotique et mettant bien en relief les réformes administratives qu'il se proposait d'accomplir ; il s'arrêta net en face de Mme de Kerlor.

Hélène crut que le supplice de son interrogatoire allait recommencer.

Carmen s'écria précipitamment :

— Mon cher ami, notre sœur est très fatiguée... Nous-mêmes, nous avons bien des choses à faire... Voulez-vous nous permettre de nous retirer ?

— Volontiers, répondit-il très courtoisement.

Hélène respira.

Elle embrassa Carmen, serra la main de Saint-Hyrieix et rentra chez elle.

Brisée par les fatigues et les émotions des deux jours qu'elle venait de passer, la jeune femme embrassa tendrement son fils, fit faire comme de coutume à Fanfan sa prière devant elle, puis se mit au lit.

Elle tomba vite dans le plus profond sommeil.

Les rêves arrivèrent, les rêves enchantés...

Et, tandis que le corps lassé reprenait sa vigueur, l'âme ne tardait pas à s'envoler dans ces idéales régions où les douleurs expirent, et où elle s'égara dans la douceur des visions chères, les lèvres tendues pour les baisers, et hantée par les âmes de ses deux êtres adorés, son mari et son enfant :

— Fanfan !... Georges !

Dans la chambre de Carmen, les choses ne se passaient pas ainsi.

De l'autre côté du cabinet de toilette, qui la séparait de son mari, elle entendait celui-ci, debout encore, aller et venir.

Elle percevait le craquement des fauteuils et de la chaise longue sur laquelle il se laissait tomber, pour sa promenade qui reprenait, très agitée.

Que faisait-il ?

Pourquoi ne se couchait-il pas ?

Étudiait-il encore son discours ou réfléchissait-il à la façon singulière dont Hélène lui avait répondu ?

Carmen s'irrita contre elle-même ; au moment où son salut ne laissait plus l'ombre d'un doute, allait-elle se mettre à trembler, elle qui s'était conduite si intrépidement quand le danger pesait si terriblement sur sa tête ?

Un incident quelconque pouvait-il tout remettre en question ?

La jeune femme eut beaucoup de peine à chasser d'instinctives appréhensions, qu'elle voulait qualifier d'insensées.

C'est que Carmen était arrivée à cette minute suprême où le remords d'une faute, si cachée et si réparée qu'elle paraisse, parle plus haut que tout le reste.

L'impunité elle-même est un châtiment, en ce sens qu'elle plonge la coupable en des angoisses dont chacune est une douleur de plus.

Carmen se disait qu'elle avait pourtant expié dignement quelques minutes de défaillance inconsciente ; mais, dans sa profonde équité, elle se sentait blâmable d'être retombée dans le péché.

Tant qu'elle était restée accablée sous le poids de sa chute initiale, la justice céleste ne l'avait pas frappée, les menaces de châtiment restaient latentes et mystérieuses.

Mais Carmen, cédant aux protestations passionnées de Robert d'Alboize, était retombée dans l'abîme.

Le malheur suspendu sur elle s'était abattu sans pitié. Sa petite Marcelle avait failli mourir; son secret de honte était dévoilé; sans le départ pour la Guyane, elle n'aurait plus eu un instant de sécurité.

Définitivement Carmen s'était courageusement reprise et ressaisie, mais on pouvait lui reprocher de n'avoir cédé qu'à la peur.

Était-il possible qu'elle restât impunie?

En admettant que le ciel fût touché de son repentir et de son cruel sacrifice, échapperait-elle aux rancunes humaines?

Carmen se révolta: elle achetait sa tranquillité au prix de son bonheur; la dette était payée.

Elle écouta encore les pas de son mari; mais elle se rassura.

Saint-Hyrieix, à la veille de quitter la France pour longtemps, réglait ses affaires, prenait ses dernières dispositions, s'occupait des arrangements indispensables pour un si brusque et si complet changement d'existence.

Carmen n'avait plus rien à craindre.

Robert avait accepté la rupture complète. Il avait brisé sa vie comme sa maîtresse brisait la sienne. Une dernière fois, chacun d'eux, avec une atroce volupté, n'avait pas voulu que l'un pût se flatter de souffrir plus que l'autre.

Mais l'enfant, mais Marcelle?

Hélène lui servirait de mère; pourtant, comment expliquerait-elle sa sollicitude pour une petite étrangère, quand Georges reviendrait?

La chère créature, malgré son horreur du mensonge, trouverait bien le moyen de ne rien laisser soupçonner à celui-ci.

Hélène lui dirait que Marcelle était l'enfant d'une amie, et qu'elle avait juré à une mourante de veiller sur une orpheline.

Georges, qui était si bon, si généreux, ne pourrait qu'approuver des sentiments aussi élevés.

Hélène et Robert, chacun dans la sphère de leur action, ne laisseraient jamais Marcelle isolée.

L'enfant ne manquerait de rien. Elle aurait un père et une seconde mère!

Plus tard, Carmen reviendrait.

Elle ne resterait pas toujours au bout du monde.

Mais l'infortunée soupira douloureusement et des larmes lui jaillirent des yeux.

Savait-elle de quoi était fait ce « plus tard »?

Où Marcelle serait constamment l'objet des soins les plus attentifs, les plus éclairés, les plus affectueux...

Elle aurait tout ce qu'il lui fallait...

Excepté les baisers de sa mère.

Marcelle grandirait sans que Carmen la vit, sans que l'enfant apprit à aimer sa mère, sans que, petit à petit, par des soins de chaque jour, par une sollicitude de chaque heure, en consolant ses chagrins d'enfant, en lui souriant au milieu de ses naïves tristesses, elle parvint à faire naître dans ce cœur, qui devait lui appartenir, cet amour filial qui demeure si puissant et si fort, que peu d'êtres, même vieilliss, fatigués, désabusés par les luttes de la vie, ne peuvent, sans être émus, prononcer ces mots éternellement doux et consolants : « Ma mère ! »

N'était-ce pas pour Carmen la punition la plus sévère ?

Que signifiaient, encore une fois, les angoisses vagues qui l'avaient étreinte tout à l'heure ?

Elle n'avait pas besoin de se torturer l'esprit pour appréhender un châtiment mystérieux ; l'expiation était écrite en caractères de feu, elle ne pouvait être plus implacable.

Un soupir désolé s'échappa de la poitrine de Carmen.

Il lui restait un douloureux devoir à accomplir : effacer toutes les traces de ce passé coupable...

Coupable, oui ! mais que le bonheur idéal avait illuminé aux heures les plus sombres.

Ne fallait-il pas tout prévoir ? Surtout après avoir acquis la certitude qu'une espionne, dont le but restait encore indéterminé, semblait chercher contre elle des preuves accablantes.

Dans ce démenagement, dans cet emballage précipité, il importait de veiller à ce que rien ne subsistât, qui pût s'ajouter à la lettre et à la dépêche volées et signées par Robert d'Alboize.

Carmen, qui songeait douloureusement, enfoncée dans un grand fauteuil, se leva sans bruit, et vite elle tira le verrou de sa porte afin de ne point être surprise ; puis elle prit un petit coffret, précieusement enfoncé dans le tiroir secret d'un meuble.

Elle hésita un instant à l'ouvrir, ce reliquaire qui exhalait le parfum des plus ardentes ivresses.

Enfin, brusquement, dans un élan de désespoir, et en pleurant tout bas pour ne pas être entendue de son mari, étouffant dans son mouchoir les sanglots qui lui déchiraient le cœur, elle arracha, un à un, tous ces chers souvenirs, conservés si précieusement jusque-là.

Au feu ! au feu !... Ces lettres passionnées, avec leurs promesses, leurs serments, leurs rêves...

Au feu !... Le portrait de Robert !

Au feu !... après l'avoir longtemps considéré, après avoir embrassé cent fois, avec une exaltation navrante, ces traits nobles et fiers.

Au feu!... Vite, vite!... Le mari pouvait surprendre sa femme. Au feu aussi le portrait de Marcelle...

Non! Carmen n'aurait pas ce cruel courage... Le sacrifice était au-dessus de ses forces...

Non! elle ne brûlerait pas celui-là..!

Elle le cacha dans son corsage.

Mais au feu les quelques mots de la nourrice, les notes du pharmacien..

Au feu! au feu!... tous ces chiffons de papiers qui constituaient son plus précieux trésor et qui ne lui rappelaient plus aujourd'hui que les degrés de son calvaire.

Et le cœur de la pauvre femme se tordait, en regardant la flamme dévorer avidement la plus poignante histoire de sa vie.

Ah! le douloureux, le terrible sacrifice...

Presque un suicide.

Oui!... l'honneur de la famille serait sauf!

Mais que ferait désormais Carmen, liée à ce mari que jamais elle n'avait aimé?

Elle ne voulait pas le haïr, bien que ce fût lui, inconsciemment, qui lui infligeât toutes les tortures qu'elle était en train de souffrir, mais elle restait affreusement consternée en pensant aux mortelles journées qui allaient s'écouler là-bas, dans ce pays perdu, au milieu d'une nature sauvage et d'une poignée de fonctionnaires indifférents et inconnus, loin des parents, loin des amis que Carmen ne reverrait peut-être jamais!

— Ce Saint-Hyrieix! murmura-t-elle, en n'étant plus maîtresse de comprimer sa révolte, il est heureux, lui!... Il ne se doute pas de mon désespoir!... Son ambition est satisfaite!... Il estime que tout sur la terre n'est créé que pour concourir à sa félicité.

Carmen se trompait.

Si, au moment où toutes ces idées tourbillonnaient dans son cerveau, elle avait pu voir son mari, Mme de Saint-Hyrieix eût été frappée de stupeur et un sentiment de pitié aurait certainement envahi son cœur.

CIX

LA VENGEANCE DE PÉLAGIE.

Firmin était rentré chez lui sans l'ombre d'un souci.

Depuis qu'il était nommé gouverneur de la Guyane, il marchait et respirait dans une sorte d'empyrée.

Il se sentait presque devenu un demi-dieu.

La devise de Fouquet était devenue la sienne.

« Jusqu'où ne monterai-je pas ? » se demandait-il dans sa prodigieuse infatuation.

Il se reprochait un peu d'avoir montré autrefois une certaine impatience et douté de son étoile.

Est-ce que le vrai mérite ne triomphe pas toujours ?

Avait-il mis tant d'années que cela à franchir tous ses postes ?

Hélas, trop respectueux de la hiérarchie pour ne pas reconnaître ses torts envers les hautes personnalités qu'il avait accusées d'injustice, Firmin de Saint-Hyrieix, tout en étant devenu le plus grand homme d'État des temps modernes, avait bien été forcé de débiter comme simple attaché au ministère des affaires étrangères.

Puis il avait été secrétaire, chargé d'affaires, rédacteur au cabinet, conseiller d'ambassade...

C'était la filière sacro-sainte. Quelques intrigants, à la faveur des moments troublés, avaient pu usurper un poste élevé, ils ne restaient que des intrus dans la carrière.

Saint-Hyrieix, lui, gardait le prestige de la tradition.

Quand il se serait illustré à la Guyane et qu'il pourrait confier à un successeur les développements de son œuvre, Saint-Hyrieix se ferait nommer ambassadeur.

Firmin, dont la table était encore encombrée de paperasses, s'était promis d'achever leur classement avant de se coucher. La besogne paraissait assez longue, mais il l'accomplirait avec son délicieux épanouissement de diplomate triturant les « instruments nécessaires ».

Il s'assit donc dans son fauteuil armorié et allongea majestueusement la main pour saisir un dossier.

Ses yeux se portèrent immédiatement sur une lettre placée bien en évidence, accotée contre l'encier monumental de bronze ciselé.

Ce qui surprit tout d'abord Saint-Hyrieix, ce fut de voir qu'on s'était servi de son papier et qu'il ne reconnaissait pas l'écriture.

Qui dont s'était permis la familiarité qui commença par froisser le vétilleux diplomate ?

Il décacheta l'enveloppe à son chiffre, et en tira un rectangle de bristol bleuté, toujours armorié de la même façon.

Il eut un gesté outré.

Quelqu'un de moins formaliste que Firmin se serait offusqué de la même façon.

Saint-Hyrieix devint blême, il venait de lire :

« Un ami inconnu, indigné du scandale que, suivant la coutume, vous êtes encore seul à ignorer, vous prévient que Mme de Saint-Hyrieix se rend fréquemment au bureau de la Bourse, pour y chercher sa correspondance privée poste restante. »



Cette fois, il ouvrit la porte de son air le plus significatif. (Page 1118.)

C'était calligraphié avec la plus tranquille netteté.

Firmin eut immédiatement la répulsion de tout homme de cœur devant une dénonciation anonyme, mais il eut aussi, comme tout homme averti dans ces conditions, l'effroyable prescience des faits devant lesquels il était resté jusque-là aveuglé.

..

Pélagie Crépin, après sa sortie orageuse du petit salon où elle comptait surprendre Carmen et Hélène, et où elle n'avait réussi qu'à se faire sur-

prendre elle-même dans une attitude humblement louche, Pélagie s'était rendue rue de Chazelles.

Depuis plusieurs jours, elle n'avait pas reçu la visite de Mme Vernier ; cela l'étonnait beaucoup et commençait même un peu à l'inquiéter, car elle ignorait si Mariana avait appris la nouvelle du départ imminent de M. de Saint-Ilyrieix.

Pélagie, qui était une femme de tête, n'aimait pas beaucoup confier au papier des choses trop délicates, elle avait bien eu l'intention de se rendre chez Mme Vernier pour la renseigner ; mais les préparatifs de voyage étaient absorbants, au Parc des Princes, et la femme de charge devait veiller à tout.

Enfin, après l'éclat qui venait de se produire, il n'y avait plus à hésiter.

Pélagie allait raconter l'affront qu'elle avait subi ; elle dirait à Mariana comment on avait chassé une humble et digne servante, qui méritait pourtant toutes les considérations.

La veuve Crépin entra en coup de vent dans l'antichambre du sculpteur.

— Mme Vernier est là ? demanda-t-elle.

— Non ! lui fut-il répondu.

— Et où est-elle ?

— En voyage.

— Ce n'est pas possible !

Pélagie se mit dans une colère blanche, cette fureur des dévotes qui ne s'exprime que par des lèvres atrocement crispées et des yeux roulant furibonds dans leurs orbites.

Annie, la femme de chambre anglaise, daigna se déranger pour voir la visiteuse.

— Madame est avec Monsieur en Bretagne, dit-elle à Pélagie... Nous ignorons absolument quand ils reviendront.

La veuve Crépin eut tout de suite la pensée que Mme Vernier se moquait d'elle et par conséquent l'abandonnait à son malheureux sort.

Alors, qu'allait devenir la femme de charge au moment où elle perdait ses grasses fonctions, et cela à cause de Mariana ?

Pélagie se retira, ayant toutes les peines du monde à ne pas laisser éclater sa rage.

Malgré son bouleversement, elle eut une idée, qui ne paraissait avoir rien de déraisonnable.

Elle se dit que M. Piouffe pourrait peut-être lui donner le mot de l'énigme.

En somme, elle se souvenait qu'autrefois, il s'était montré extrêmement aimable, quand le hasard des affaires l'avait mis en relation avec Crépin, le greffier de la justice de paix de Fouesnant.

Pélagie arriva rue Taitbout ; elle attendit une demi-heure l'audience sollicitée.

Elle trouva un Piouffle arrivé, n'ayant aucun rapport avec le famélique clerc qui trafiquait sur les successions plus ou moins litigieuses.

Elle eut beau se nommer, rappeler les vertus de feu Crépin, M. Piouffle ne condescendit qu'à se rappeler vaguement cette figure effacée.

Pélagie fut horriblement froissée ; elle s'attendait à un tout autre accueil.

Cependant, elle ne voulait pas que sa visite fût inutile et elle demanda à l'agent d'affaires si Mme Vernier ne s'était pas présentée sous les auspices de Mme Crépin.

Piouffle répondit négativement, ce qui était exact.

— Enfin reprit Pélagie avec l'animation des gens qui se révoltent contre une mauvaïse foi dont ils craignent d'être victimes, cette dame est venue chez vous.

— C'est possible, répondit M. Piouffle.

— Avez-vous réussi ?

Il la regarda stupéfait. Est-ce qu'elle s'imaginait qu'il allait trahir Mme Vernier ?

— Je suis au courant de tout, reprit péremptoirement la femme de charge.

— Alors, riposta ironiquement et logiquement l'agent, je n'ai rien à vous apprendre.

— Mme Vernier est absente... Vous savez qu'elle est en Bretagne.

— Oui, oui, fit Piouffle, qui l'ignorait parfaitement et qui n'avait nul besoin de le savoir.

— J'ai besoin d'être renseignée au sujet de la mission qu'elle vous a confiée.

L'agent répliqua d'un ton épieque :

— Et le secret professionnel !

— Mon Dieu ! poursuivit Pélagie, je ne vous demande pas tout... Dites-moi seulement quelques mots... Je vous paierai les renseignements.

Il répondit de son ton le plus glacial :

— Je n'ai rien à vous communiquer, madame... Veuillez recevoir tous mes regrets.

— Monsieur Piouffle ! Je vous en supplie ! Vous ne vous doutez pas de l'importance que j'attache au moindre indice.

— Si, si, je finis par m'en douter, prononça-t-il avec un sourire sarcastique.

— Encore une fois, je ne viens réclamer aucune commission... Au contraire... Je paierai... Je ne suis pas très riche... Mais nous nous arrangerons... Voyons, autrefois, nous étions des amis.

Piouffle était trop galant pour prendre Pélagie par le bras et la reconduire jusque dans le couloir; mais il se leva, toujours avec l'attitude du robin attendu au temple de Thémis, et il reprit sentencieusement :

— Je ne puis vous apprendre qu'une chose, c'est déjà trop, car mon établissement doit être le tombeau des secrets.

— Parlez! je vous en conjure, dit-elle avec un espoir ridicule.

— L'affaire à laquelle vous avez fait allusion a offert des difficultés imprévues.

— Et?

— Et il n'y a encore aucune solution.

Cette fois, il ouvrit la porte de son air plus significatif.

Pélagie Crépin commença à comprendre qu'elle venait de faire une démarche inutile.

Elle se retira, prodigieusement irritée contre Mariana, contre Hélène et Carmen et contre ce misérable Piouffle, qui l'avait si cavalièrement éconduite, alors que jadis il avait poussé l'amabilité auprès d'elle jusqu'à lui faire vaguement la cour, si les souvenirs ineffables de la jeunesse de Pélagie étaient exacts.

Pélagie essaya de se soulager en vociférant les plus terribles imprécations contre tout le monde, mais ce dérivatif ne lui apaisa pas les nerfs, et elle s'écria, furibonde :

— Je veux me venger!... tout de suite... à tout prix! Comment faire?

Elle avait été sommée de décamper séance tenante, pour ainsi dire.

Éplorée, elle avait été obligée de réclamer un sursis; rien ne prouvait qu'on le lui eût accordé.

Alors, il faudrait qu'elle quittât piteusement cette maison, où elle s'était flattée de réaliser les petits bénéfices traditionnels, lesquels ajoutés aux opérations conseillées par le banquier Silverstein, constitueraient l'humble et modeste aisance qui permettrait à la veuve de retourner dans le Finistère, où s'écouleraient paisiblement les jours que Dieu voudrait bien encore lui accorder.

Elle pourrait en outre continuer à prodiguer ses bienfaits à son cher neveu Prosper, un garçon d'une piété exemplaire, qui donnait à sa tante toutes les satisfactions.

Et voilà que, à la suite d'une manœuvre un peu hasardeuse, Pélagie Crépin perdait le fruit de tous ses efforts.

Certainement, il était convenu qu'elle cesserait ses fonctions par suite du départ de M. de Saint-Hyrieix; mais Mme de Kerlor, sans prendre d'engagement formel, n'avait pas dit à Pélagie qu'elle refuserait de nouveau ses services, dans le cas où le retour du comte les rendrait indispensables.

Et puis, Pélagie Bassinot, veuve Crépin, avait envisagé depuis longtemps l'hypothèse d'une cessation de fonctions chez les Kerlor.

Mme Vernier avait juré qu'elle se chargerait du sort de son amie et promis de l'indemniser largement si un accident se produisait au Parc des Princes.

C'était là le point capital pour Pélagie. Or Mme Vernier se jouait d'elle !

Contrairement à ce que pouvaient laisser supposer les réticences de M. Pioufle, il était à présumer que Mariana avait obtenu tous les renseignements qu'elle recherchait si avidement ; donc elle n'avait plus besoin du concours de Mme Crépin ; c'était pour cela que Pélagie l'attendait en vain.

La veuve Crépin, tout en revenant au Parc des Princes, où elle devait faire sa malle, ruminait ses projets de vengeance. Elle ne se dissimulait pas qu'elle n'avait guère le choix, et cela augmentait son exaspération.

Dans la mesure de ses petits moyens, elle aussi avait acquis une certitude ; il aurait mieux valu que des preuves flagrantes lui donnassent plus de valeur ; mais, puisque les événements se précipitaient, Pélagie se servirait de la seule arme qu'elle eût à sa disposition.

Elle rentra dans sa chambre sans attirer l'attention de personne et commença son emballage.

Pendant que, rageusement, elle empilait sa garde-robe dans sa malle, elle combinait son plan.

Elle ne risquait plus rien en se montrant audacieuse ; elle ne reculerait pas.

Sa fureur concentrée excluait toute circonspection.

Pélagie se dirigea vers le bureau de Saint-Hyrieix.

Si le diplomate était chez lui, elle lui dirait nettement ce qu'elle savait et pourquoi elle avait été congédiée ; s'il était absent, elle n'en saurait pas moins agir de la façon la plus efficace.

Saint-Hyrieix n'était pas là.

Pélagie prit du papier à lettre, déguisa son écriture en s'appliquant et rédigea les quelques lignes que Firmin devait lire.

Dans la pensée de la veuve Crépin, Mme de Saint-Hyrieix, à la veille de quitter la France, devait se rendre tous les jours au bureau de poste de la place de la Bourse.

La vengeance de Pélagie serait donc satisfaite dans le plus bref délai.

Elle n'en connaîtrait peut-être pas tout de suite les effets, mais elle saurait bien, un jour ou l'autre, ce qui s'était passé.

D'ailleurs, encouragée par un commencement de réussite, puisque Pélagie avait pu écrire la dénonciation sans être dérangée, elle reprit de l'assurance.

Elle allait rentrer dans sa chambre, se mettre au lit et prétexter une indisposition, à la suite d'une vive contrariété, pour rester dans la place au moins encore pendant quarante-huit heures.

L'irritation de Pélagie Crépin fit place à la joie indicible des bigotes qui viennent de perpétrer une noire infamie sans avoir à en redouter sérieusement les suites.

Si, par hasard, M. de Saint-Hyrieix reconnaissait l'écriture et qu'il fit appeler la femme de charge, celle-ci n'ayant plus l'ombre d'un ménagement à garder, raconterait tout ce qu'elle savait ; son imagination lui permettrait de suppléer au reste.

Si le mari de Carmen le prenait de trop haut, Pélagie le renverrait à Mme Vernier pour supplément d'enquête.

La lumière finirait bien par éclater.

Pélagie Crépin se coucha et attendit l'effet de sa lettre anonyme.

..

Saint-Hyrieix relut dit fois ces lignes qui affirmaient si brutalement la trahison de Carmen.

Il passa par toutes les alternatives de doute et de conviction, ne voulant pas croire que cette jeune fille, qu'il avait épousée pauvre, pût être capable d'une pareille trahison ; puis, se rappelant une foule de détails auxquels il n'avait alors attaché aucune importance, il se disait que l'avis anonyme ne mentait pas.

Qui donc était le complice de Carmen ?

Assis devant son bureau, la tête dans les mains, il ne pouvait détacher ses yeux du fatal papier.

Il l'examinait toujours, comme s'il s'agissait d'un document chiffré qu'il ne pouvait parvenir à traduire.

Une lueur pâle, indiquant l'approche de l'aube, commençait à blanchir l'horizon.

Saint-Hyrieix n'avait pris aucun repos.

Le front creusé de rides profondes, qui accusaient la tension douloureuse et l'anxiété de ses pensées, il relisait une dernière fois la misérable dénonciation.

Elle était ignoble évidemment ; mais c'était net, c'était précis.

S'il ne s'agissait pourtant que d'une basse vengeance et d'une calomnie atroce !

Combien Saint-Hyrieix regretterait d'avoir cédé aussi promptement à cette propension, trop humaine, hélas ! qui fait plutôt accepter le mal que le bien.

Si la lettre contenait l'expression de la vérité, Firmin recevait un coup de couteau en plein cœur.

Il adorait Carmen, tout en croyant devoir cacher sa passion sous des dehors solennels.

Il lui aurait tout sacrifié, mêmes ses rêves les plus orgueilleux ; nous savons pourtant avec quelle ténacité il poursuivait la réalisation de ses projets ambitieux.

Il eût fait litière de tout cela le jour où sa femme l'eût exigé. Mais, tout en le raillant doucement et spirituellement parfois, elle ne lui avait jamais laissé à entendre qu'elle se désintéressait de ses efforts.

Elle avait montré des velléités d'impatience en constatant que la solution se faisait attendre ; cela ne prouvait-il pas qu'elle partageait entièrement les vues de son mari et qu'elle comprenait la part qu'il lui réservait dans les grandeurs futures ?

Firmin de Saint-Ilyrieix, gouverneur de la Guyane, futur ambassadeur ! serait un mari bafoué ?

Est-ce que ces choses-là arrivent à des hommes aussi éminents ?

Pauvre Firmin ! il était trop érudit pour ne pas se rappeler des exemples célèbres, et malgré ses tentatives désespérées pour repousser une telle hypothèse, il restait haletant, courbé sous l'effroyable doute, redoutant de voir tout son bonheur s'écrouler.

C'était la première fois qu'il était tenaillé par une souffrance aussi aiguë ; il n'aurait jamais supposé qu'il paierait un tel tribut à la faiblesse humaine, lui qui se croyait au-dessus de tous les autres mortels.

Enfin, quoi qu'il en fût, il allait soumettre sa femme à la plus étroite surveillance.

Cette lettre odieuse était nettement explicative, mais en somme elle pouvait émaner d'un pur gredin qui mentait impunément, puisqu'il n'avait pas signé, et ne cherchait qu'à se venger d'une femme, dont il avait sans doute été dédaigné.

Cependant une chose achevait d'accabler Firmin.

Il se rappelait maintenant, avec une étonnante fidélité de mémoire, les allusions venimeuses de Mme Vernier.

Mariana n'avait aucunement éveillé les soupçons de Saint-Ilyrieix en lui prodiguant, à différentes reprises les phrases équivoques, notamment le jour où Carmen et Hélène consignaient leur porte.

Aujourd'hui, Firmin cherchait à reconstituer le sens de certaines allusions.

Est-ce que Mariana voulait l'avertir ?

Elle était donc au courant de ce qui se passait ?

Il se rappela pourtant les étranges paroles proférées par le sculpteur, touchant sa femme, et fut un peu honteux d'attacher tant d'importance aux propos de cette femme ; mais ce fut en vain qu'il rechercha à se rassérer.

Ce n'était pas Mme Vernier qui lui avait écrit.

Est-ce que, réellement, Saint-Hyrieix, suivant les termes de l'immonde billet anonyme, était seul à ne pas être renseigné?

Carmen aurait un amant!

Mais si cela était vrai, Firmin aurait-il le temps d'en acquérir la preuve?

L'heure du départ pour la Guyane allait sonner.

Mme de Saint-Hyrieix irait-elle à la poste le lendemain?

Les derniers adieux n'étaient-ils pas échangés?

Alors, Firmin devait se taire, dissimuler, affecter de ne rien savoir?

En admettant que sa femme eût un amant, elle abandonnait son complice; elle ne le reverrait plus...

Oui, certes.

La honte resterait cachée.

Mais Saint-Hyrieix n'en avait-il pas moins été trompé? N'en était-il pas moins bafoué, berné, ridicule?...

La lettre le disait crûment: personne n'ignorait le scandale.

Pour que Saint-Hyrieix eût trouvé ce papier sur son bureau ne fallait-il pas que quelqu'un de la maison fût au courant des faits?

Et Mme Vernier n'avait-elle pas suffisamment démontré toute la peine que lui causait la conduite de sa petite-cousine?

Les valets riaient de lui!... Les maîtres aussi!

Firmin fut incapable de se contenir plus longtemps; il eut une explosion de fureur.

Ce n'était plus l'être déprimé, humilié, affolé par une perspective affreuse; c'était un époux outragé qui n'hésiterait pas à se faire justice.

Ses yeux, au regard généralement sans expression, étincelaient de colère; des projets inexorables roulaient dans son cerveau; il châtierait sans pitié les coupables.

Saint-Hyrieix changea de vêtements sans appeler son valet de chambre. Il défit les draps de son lit. On ne devait pas savoir qu'il ne s'était pas couché.

Il revint dans son cabinet et s'efforça de faire trêve à ses lancinantes préoccupations en reprenant le classement de ses documents, ce classement qu'il s'était flatté de terminer la veille!

A dix heures, il descendit chez sa femme.

Devenu très maître de soi, Saint-Hyrieix n'eut aucun tressaillement en embrassant Carmen; mais si celle-ci l'avait regardé, elle n'aurait pu s'empêcher de remarquer la pâleur étrange de son mari.

Il s'aperçut tout de suite qu'elle était déjà habillée, en toilette de ville.

— Vous sortez, dit-il tranquillement, pendant qu'une effroyable transe le poignait au cœur.

— Oui, répondit-elle avec un léger tressaillement.



Voilà ! fit-il avec le mouvement de tête de rigueur. (Page 1153.)

— Eh bien ! reprit-il, très prévenant, voulez-vous faire route avec moi ? Carmen eut une imperceptible contraction des lèvres, mais elle répliqua en souriant :

— Certainement.

Saint-Hyriex avait donné l'ordre d'atteler le coupé.

— Je vais au ministère, expliqua-t-il... Je vous conduirai où vous voudrez. ~

— J'ai oublié de faire des recommandations importantes à ma modiste

reprit Carmen... Vous comprenez, mon ami, que je tiens à révolutionner la Guyane, puisque vous m'y avez autorisé.

— C'est convenu... Alors, vous allez...

— Mais... rue Royale.

— Ah oui ! c'est vrai.

— Permettez-moi d'embrasser Hélène avant de partir.

— Je vais moi-même lui dire bonjour.

Carmen se hâta de se rendre chez Hélène.

— Tu vas à la Bourse ? demanda Mme de Kerlor d'une voix mal assurée.

— Oui... Firmin va me laisser rue Royale.

— Ah !... Vous sortez ensemble.

— Il me l'a demandé.

Hélène eut un léger tremblement ; elle reprit :

— Ton mari va encore te questionner touchant mon prétendu voyage en Bretagne.

— Mais non, rassure-toi...

— Je ne sais pourquoi, ma chère Carmen, mais j'ai le cœur serré.

— Tais-toi ?

— Il me semble que cette journée...

— N'achève pas... Il n'y a plus rien à redouter.

— Dieu le veuille ! soupira Hélène.

En dépit des efforts qu'elle faisait pour les chasser, se disant que la moindre crainte devenait puérile maintenant que la situation était dénouée, Hélène fut assaillie par les plus noirs pressentiments.

Des appréhensions, qui n'avait été que vagues, confuses, instinctives, lorsqu'elle avait repris à Tours le train qui la ramenait à Paris, devenaient subitement très précises, et leur netteté bouleversait Mme de Kerlor.

C'est qu'elle ne pouvait s'empêcher de penser que toute faute — elle le croyait ainsi dans sa foi candide d'honnête femme — doit forcément entraîner avec elle un châtement ; or l'impunité qu'elle venait de conquérir si vaillamment pour Carmen effrayait Hélène ; elle lui semblait tout à coup un fait impossible, anormal, qui ne pouvait manquer d'avoir des suites terribles, fatales...

A cette pensée la noble créature frissonna ; elle allait fondre en larmes comme si c'eût été elle-même qui fût coupable.

Mais bientôt elle se raidit contre cette faiblesse et parvint à se dominer.

— Silence ! voici Firmin, reprit Carmen.

Saint-Hyrieix donna une cordiale poignée de main à Mme de Kerlor et échangea avec elle quelques phrases affectueuses. Hélène tressaillit instinctivement : dans une perception très rapide et très nette, elle avait

remarqué les traits fatigués et les paupières meurtries de son beau-frère.

En outre, le timbre de la voix la frappa par une sonorité étrange.

Hélène n'eut pas le temps de pousser plus loin ses investigations : Firmin et Carmen partirent.

Mme de Saint-Hyrieix, que les paroles de Mme de Kerlor avaient laissée songeuse, s'imposa la tranquillité d'esprit qui lui était nécessaire.

Elle arriva même à paraître enjouée.

Saint-Hyrieix, en la contemplant à la dérobée, se demandait s'il n'avait pas été en proie à un cauchemar.

Non ! Carmen ne l'avait pas trompé.

C'est lui qui était coupable d'attacher une importance quelconque, à la plus indigne des machinations.

Carmen ! chère Carmen, qui lui devait tout, aurait failli à ses devoirs d'épouse !

Cette supposition était aussi blâmable qu'insensée de la part de son mari.

C'était comme si l'on venait lui dire que la comtesse de Kerlor fût infidèle à Georges !

Carmen et Hélène étaient au-dessus de tout soupçon.

Firmin respira plus librement. Il s'avoua qu'il ne se serait jamais cru accessible à un sentiment aussi bas.

Si ses doutes, ses conjectures, ses inductions n'étaient pas abominables, sa naïveté dépassait au moins toutes les bornes.

Enfin, il n'était pas trop tard pour se rendre justice ; et il se condamnait sans circonstances atténuantes.

Il oubliait totalement les perfidies de Mariana.

Le coupé filait rapidement, croisant, malgré l'heure matinale, les équipages qui conduisaient dans les belles avenues du Bois leur mondaine et aristocratique clientèle.

Des officiers, des cavaliers, des amazones, se dirigeaient au trot, vers les contre-allées.

Mme de Saint-Hyrieix, qui avait complètement repris possession de soi-même, examinait, critiquait, donnant son opinion sur la bête ou sur la personne qui la montait.

Carmen se penchait un peu pour voir passer les buggys et les minuscules charrettes anglaises.

Les piétons élégants, flirtant et coquetant avec de jolies filles en claires toilettes, paraissaient également beaucoup la distraire.

La voiture franchit la barrière ; Carmen regardait tout avec une sorte d'avidité enfantine, les hommes, les maisons, les boutiques mêmes.

On eût dit que jamais elle n'avait entrevu ces fugitives scènes parisiennes, si variées, si amusantes, si suggestives.

Saint-Hyrieix, d'autant plus grave que ses idées étaient redevenues riantes et couleur de rose, avait pris sur ses genoux une immense serviette de maroquin bourrée de papiers.

Depuis Boulogne, il feuilletait avec acharnement ses dossiers, semblant absorbé dans les études de ses affaires arides, et ne répondant guère que par des monosyllabes à la voix de sa compagne.

— Voyons ! voyons ! se disait-il, comme si derechef, il prenait en pitié son affligante crédulité, voyons, Saint-Hyrieix, c'est inouï !... Est-ce que la femme pourrait ainsi sourire et babiller si elle était criminelle ?...

Ce n'est pas la peine d'être le plus fin, le plus avisé et le plus subtil des diplomates, pour prendre au sérieux une intrigue aussi grossière... C'est vrai, il y a la lettre ! la fameuse lettre anonyme... Ah ! parbleu, si elle n'existait pas, je serais un aliéné... Mais quoi ! ces vils procédés sont la monnaie courante des drôles qui cherchent à compromettre les honnêtes femmes... Est-ce que je suis le premier à qui une telle aventure arrive ?... J'ai envie de montrer ce billet à Carmen, de lui avouer les tortures que j'ai subies cette nuit et de lui demander de me pardonner... Elle est capable de me répondre que je serai plus tranquille en Guyane.

Mme de Saint-Hyrieix s'écria soudain :

— Serez-vous rentré pour déjeuner ?

— Je le pense... Et vous chère amie ?

— Moi !... Je n'ai que ma modiste à voir... Ensuite ?... C'est tout !

— Je vais vous attendre.

Carmen eut une contraction des sourcils.

— Non ! fit-elle vivement, comme si elle se rappelait un oubli, non !... Ne m'attendez pas... Il faut que je passe place de la Bourse acheter chez Susse une grosse provision de papier à lettres, des plumes, de la cire...

Elle ajouta gaiement :

— Enfin, tout ce qu'il faut pour écrire.

Saint-Hyrieix retrouva tout à coup ses plus affreuses anxiétés. Il courba la tête avec accablement.

Tout à l'heure, il s'était dit que, s'il voulait épier sa femme, comme il l'avait résolu, dans un moment de vertige, son moyen manquait d'ingéniosité ; il fallait la laisser partir seule, sans défiance, et la suivre ; mais il s'était moqué une fois de plus de ses tragiques chimères.

Maintenant, le malheureux ne se croyait même plus le droit de douter.

Il parut se replonger dans l'examen de ses documents ; mais ses lèvres blanches, son visage livide, ses yeux hagards le rendaient méconnaissable.

Il se dit :

— Elle va place de la Bourse!... Une dernière lettre... Un dernier rendez-vous, peut-être!... Et j'allais m'humilier devant elle!... Fou que j'étais!... Alors c'est vrai!... La lettre avait raison... Cette femme a foulé aux pieds les choses les plus saintes, les plus sacrées... Mon déshonneur est public!... Mon déshonneur et mon ridicule!... Et seul le sang efface le déshonneur et lave le ridicule!... Je saurai la vérité, j'aurai la preuve, quoi qu'il arrive.

Il fallut à Saint-Hyrieix un incroyable empire sur soi-même pour ne pas éclater; mais il y parvint en pensant qu'il n'avait plus que quelques secondes à se contraindre.

Le coupé s'arrêta rue Royale, à l'adresse indiquée.

Carmen descendit, légère, gracieuse, élégante, après avoir serré la main de son mari.

Firmin balbutia :

— Je vous laisse la voiture.

— Pas du tout, répliqua Mme de Saint-Hyrieix, vous en avez besoin pour vous rendre au ministère... Je me reproche déjà de vous avoir retardé... Ne vous occupez pas de moi, je prendrai un fiacre.

Elle fit quelques pas et se retourna, adressant encore un petit salut de la main à son mari, qui la regardait par la lucarne du fond, pendant que la voiture tournait pour enfiler le pont de la Concorde.

CX

LA LETTRE

Carmen chercha des yeux une voiture; il n'en passait aucune qui fût libre.

Le temps étant très sec, la jeune femme résolut d'aller à pied à la Bourse.

Elle remonta la rue Royale, tourna au coin de la rue Vivienne.

Carmen marchait très lentement, jetant un coup d'œil à droite et à gauche, moins pour regarder le spectacle de la rue que pour chasser les craintes qui venaient subitement de l'envahir, sans motif, pensait-elle.

Ah! c'est que pour la dernière fois elle faisait cette périlleuse excursion.

Bientôt il ne resterait aucune preuve écrite de sa liaison avec Robert d'Alboize.

Mais la preuve vivante ne subsisterait-elle pas, Marcelle!

Mme de Saint-Ilyrieix voulut réagir contre ses idées désolantes.

Elle hâta le pas.

Elle était arrivée place de la Bourse.

Elle vit le bureau de poste, et son cœur se mit à battre violemment.

Dans une minute, elle allait se trouver en possession des lettres écrites à l'homme à qui elle s'était éperdument donnée.

Toutes ces feuilles de papier jauni, qui avaient reçu les confidences de son âme, ses serments d'un amour éternel, ses aveux brûlants, Robert les lui renvoyait donc, comme autant de mensonges peut-être, dont il ne voulait plus.

Telle devait être la disposition d'esprit de M. d'Alboize.

Il ne croyait plus, il ne devait plus croire à ces protestations, pourtant si sincères, de la passion de Carmen.

Elle l'aimait pourtant plus que jamais!

C'était vrai! Elle n'avait pas le courage de tout braver, la honte, l'ignominie, le désespoir des siens, la malédiction de sa mère... Elle n'avait pas le courage de s'enfuir avec lui, le père de Marcelle!

Oh! comme elle souffrait!

Robert avait donc consenti au dernier sacrifice, bien qu'il eût affirmé qu'il resterait inflexible.

Il renonçait à tout ce qui pouvait lui rappeler Carmen.

L'oublierait-il donc?

Oh! non! jamais!

Dans quelques jours, l'Océan les séparerait; mais leur amour vivrait malgré tous les renoncements, tous les obstacles.

Carmen jeta un regard derrière elle; elle ne vit rien de suspect.

Elle entra dans le bureau de poste.

Il y avait deux hommes devant elle, au guichet; elle dut attendre, ressentant ce malaise que connaissent toutes les femmes dans le même cas, qui espèrent toujours que l'employé leur remettra ce qu'elles viennent chercher, sans qu'elles soient remarquées de personne autre que ce fonctionnaire généralement discret et sans sexe.

Sortir du bureau aussi furtivement qu'on y est entré, c'est le rêve.

Enfin, Carmen put s'approcher.

— Avez-vous des lettres à ce nom? demanda-t-elle, suivant la formule traditionnelle, et en tendant du bout de ses doigts finement gantés une enveloppe précédente.

L'employé — un vieux — fixa sur la questionneuse le regard glauque et peu encourageant du bureaucrate, blanchi sous le harnois, revenu des illusions de ce monde et de l'équité en matière d'avancement administratif.

Posément, pontifiant comme un homme bien au courant de son métier, et qui sait que le temps n'est pas de l'argent, en dépit de l'adage, il prit l'enveloppe et lut à mi-voix l'adresse.

Puis, d'un ton de traînante mélodie, particulière aux employés souvent en rapport avec le public, il murmura quelques phrases inintelligibles, en parcourant les lettres prises dans le casier.

— Voilà ! fit-il avec le mouvement de tête de rigueur.

Il vérifia, compara la lettre qu'il tenait à l'enveloppe exigée par les règlements et tendit le tout à la jolie destinataire, qui attendait avec une impatience dont nos lectrices se font une idée.

Puis brusquement, comme si, devant le charme aristocratique et la fine odeur de chypre se dégageant de toute la personne de Carmen, une tentation eût pu subitement venir au vieil employé, qui ne se sentait plus assez protégé par les mailles du grillage, il baissa vivement sa vitre de verre dépoli.

Il ne put entendre le cri d'anxiété poussé par la jeune femme en saisissant d'une main fébrile la lettre qu'il venait de lui remettre et en l'enfouissant dans sa poche, sans oser la décacheter tout de suite.

Carmen se disait, toute tremblante :

— A-t-il changé d'avis ?... Pourtant, Hélène m'a bien dit... Mon Dieu ! Qu'a-t-il pu se produire ?... Robert est incapable de revenir sur une parole donnée... Qu'est-il arrivé ?... Une seule lettre !... Quand il devrait m'envoyer la liasse entière... Mais c'était promis, juré... Pour mettre fin à l'insistance, aux prières, aux supplications d'Hélène, il l'aurait donc trompée ? Non je ne puis admettre cela de la part de Robert.

Carmen restait immobile, interdite, frissonnante.

Elle voulut sortir du bureau...

En se retournant elle manqua de défaillir.

Dans le cadre de la porte grande ouverte, M. de Saint-Hyrieix, très pâle, apparaissait, se dressant de toute sa hauteur, fixant sur sa femme un regard terrible.

— Perdue ! pensa Carmen qui eût une sensation d'écroulement ; mais l'imminence du danger réveilla bientôt chez elle l'intrépidité des Kerlor.

— Vous ici ! murmura-t-elle d'une voix qu'elle cherchait vainement à affermir.

Il ne répondit pas.

La volonté, si puissante chez la femme qui lutte désespérément, tenta de vaincre l'atroce anxiété qui poignait le cœur de Carmen.

Elle eut la force de sourire sous sa voilette en ajoutant :

— Alors, nous allons rentrer ensemble, n'est-ce pas ?

Firmin recula d'un pas pour permettre à Carmen de franchir le seul du bureau.

Quand sa femme fut auprès de lui, Saint-Hyrieix lui dit tout bas, froidement, mais avec un halètement de rage contenue :

— Donnez-moi cette lettre.

Carmen se raidit.

— Donnez vite... J'ai vu l'employé vous la remettre... Donnez donc!... Il est inutile de faire du scandale ici.

La pauvre femme restait muette, sa gorge contractée ne pouvait plus émettre un son !

Firmin l'avait saisie par le bras, et ses doigts la serraient comme les dents d'une tenaille.

Il continua exagérant encore son calme effrayant :

— Vous avez entendu... Je veux cette lettre.

Mme de Saint-Hyrieix gémit :

— Vous me faites mal, monsieur.

Il était devenu livide.

Ce drame muet n'ayant encore attiré l'attention d'aucun passant ; mais il fallait peu de chose pour qu'on le remarquât.

Saint-Hyrieix reprit encore plus bas, avec une écume aux lèvres :

— Je veux cette lettre !

Carmen, moins affolée, balbutia :

— Mais que dites-vous donc?... Que prétendez-vous?

— Cette lettre !... Cette lettre de votre amant.

— De mon amant !

— Oui... Et si vous ne me la remettez pas immédiatement, prenez garde !

— De telles menaces !

Carmen sentait une sueur froide lui perler au front.

Un frisson lui passait le long du corps.

Ses dents étaient serrées, laissant à peine passer la voix.

Saint-Hyrieix était certainement capable de tout.

Comment cet homme avait-il pu se transformer à ce point?

Il était fou de rage...

Il allait tuer sa femme, peut-être... là... tout de suite.

Elle le lisait dans ses yeux hagards.

Carmen se crut définitivement perdue.

Elle tenait convulsivement entre ses doigts l'enveloppe fatale

Elle lui brûlait la chair ..

Que renfermait cette lettre ?

Carmen l'ignorait ; mais, si elle la livrait à son mari, n'était-ce pas un arrêt de mort ?

LES DEUX GOSSES.



Il tenait la lettre d'une main crispée, si tremblante que les caractères dansaient devant ses yeux. (Page 1164.)

La détruire, impossible ! Saint-Hyrieix ne lui lâchait pas le bras.
Soudain Carmen se ressaisit.

Elle avait oublié une chose essentielle.

C'était le salut !

Comment négligeait-elle l'expédient qui lui avaient été suggéré autrefois alors qu'elle voulait prévoir les plus redoutables éventualités ?

Mais pourtant qu'allait-elle faire ?

Dans sa fièvre, dans sa folie, elle n'avait pas le temps d'envisager les suites de son action, qui ne pouvaient d'ailleurs lui apparaître.

Le salut ! c'était le salut ! Et elle n'avait qu'un moyen.

Elle s'en saisit en quelque sorte machinalement, comme dans une chute, au fond d'un précipice, on se raccroche instinctivement à n'importe quelle branche.

Saint-Hyrieix répétait obstinément, stupidement, sans se lasser, mais prêt à un éclat violent :

— Allons, madame ! j'ai assez attendu... Cette lettre ?

Carmen parvint à articuler assez nettement :

— Mais vous êtes insensé !

— Madame !

— Cette lettre n'est pas à moi.

— Comment !

— Elle n'est même pas pour moi.

— Je la veux, fit-il avec la dernière véhémence.

Mme de Saint-Hyrieix la tira de sa poche.

— Tenez ! dit-elle, voyez à quel point vous vous égarez.

Carmen n'aurait pas voulu lâcher le papier ; mais Firmin le lui arracha férocement.

— Lisez l'adresse, fit la jeune femme, se soutenant à peine.

Les yeux du diplomate se dilatèrent ; leur flamme sinistre s'éteignit ; ses traits affreusement contractés ne reflétèrent plus qu'une indicible expression d'étonnement.

Il venait de lire la suscription :

« MADAME HÉLÈNE DE KERLOR,

« *Poste-Restante*,

« PARIS

« (*Bourse*). »

Firmin eut un geste de stupéfaction.

— Vous voyez bien, poursuivit Carmen, que j'avais raison de vous résister.

— Mais...

— Je ne pouvais pas vous remettre ce qui ne m'appartient pas.

— Hélène!... Hélène de Kerlor!... La femme de Georges!... balbutia Saint-Hyrieix, abasourdi.

Il tenait la lettre d'une main crispée, si tremblante que les caractères dansaient devant ses yeux.

— Eh bien! oui...

— Hélène de Kerlor! répéta-t-il, comme s'il lui était impossible de comprendre l'écriture.

Carmen fixait sur lui un regard avide.

Ils restèrent ainsi en face l'un de l'autre, pâles, muets, immobiles; elle se demandant si elle était sauvée; lui n'osant pas encore espérer que sa femme était innocente.

Carmen, terrifiée par le crime que la fatalité, l'instinct animal de la conservation lui avaient fait commettre; Saint-Hyrieix frappé de stupeur, presque d'épouvante!

Hélène! L'idéal de l'honneur!... L'ange immaculé que nulle mauvaise pensée ne semblait devoir effleurer... Hélène, au chaste visage, aux yeux si purs... Hélène avait un amant!...

Carmen comprit ce qui se passait dans le cerveau de son mari.

Elle s'écria avec entrainement:

— Mais que semblez-vous donc croire de notre belle-sœur?

— Je crois... Je crois...

Elle l'interrompit:

— Ce n'est pas la première fois qu'elle m'envoie ainsi chercher des lettres pour elle, quand elle ne peut pas venir elle-même...

— Alors, pensa Firmin, le dénonciateur s'était trompé... Il ne s'agissait pas de Carmen, mais d'Hélène... Oui, c'est vrai, une confusion était possible...

Mme de Saint-Hyrieix poursuivit:

— Il s'agit, je crois, car je ne me suis permis aucune question, il s'agit d'un acte de charité, d'une misère honteuse qu'elle secourt et qu'elle ne veut pas qu'on connaisse.

Saint-Hyrieix regarda sa femme fixement.

Ses yeux semblaient vouloir la scruter jusqu'au fond de l'âme.

Elle supporta sans tressaillir le terrible examen.

A un éclair de sensibilité qu'elle vit traverser la prunelle de son mari, Carmen comprit qu'elle sortait victorieuse de l'épreuve.

En effet, Firmin paraissait convaincu de l'innocence de ses soupçons.

Comme une heure auparavant, il se reprochait sa crédulité.

L'infâme billet anonyme mentait en ce qui concernait Carmen.

Il mentait encore touchant Hélène.

L'affreux échafaudage de trahison s'écroulait.

Non seulement Carmen n'avait pas failli, mais la femme de Georges restait inattaquable.

Au lieu du crime annoncé, c'était un bienfait nouveau qui se révélait, une auréole de plus au front d'une sainte !

Firmin, honteux de son emportement, honteux d'avoir été dupe de cet immonde complot tramé contre son honneur, eut sur les lèvres les humbles paroles qu'il devait à sa femme pour se faire pardonner sa violence, mais son orgueil, abominablement froissé, ne lui permit pas tout de suite de trouver les mots chaleureux qui auraient dénoncé la situation.

Il fit un geste pour rendre la lettre à Carmen.

La malheureuse femme eut un mouvement si empressé ; elle montra une si farouche joie en allongeant la main pour reprendre le papier, que Saint-Hyrieix en fut frappé.

Un dernier soupçon revint le mordre au cœur.

Si Carmen avait eu l'âme gangrenée de sa petite cousine Mariana, si elle avait joué impétueusement la comédie de l'indignation, si elle avait exigé en termes enflammés des excuses immédiates pour l'offense dont elle était l'objet, Saint-Hyrieix eût cédé sur tous les points.

Mais la pauvre femme ne pouvait simuler ces sentiments, puisque, au fond d'elle-même, elle savait qu'elle était coupable et qu'elle maudissait sa faute.

Quoi qu'il en fût, Firmin, sans bien approfondir l'étrange impression qu'il subissait, tout en reconnaissant que sa femme semblait être restée digne de lui, s'étonna machinalement de la modération de Carmen, il répondit avec une intonation ambiguë, qui coupa court à la délirante satisfaction de sa femme :

— Eh bien ! ma chère amie, puisque cette lettre est pour votre belle-sœur... Je la lui remettrai moi-même.

Il la replaça dans son portefeuille.

— Voulez-vous que nous rentrions ? fit-il, retrouvant son ton dégagé.

Carmen ne pouvait pas, ne voulait pas insister.

Elle allait pourtant être forcée de demander une fois de plus pardon à Hélène ; mais elle savait bien que la chère créature l'absoudrait encore.

Les époux remontèrent en voiture ; Firmin reprit l'examen de ses papiers diplomatiques ; Carmen ne prononça pas un mot.

Cependant quand ils arrivèrent à l'hôtel, Mme de Saint-Hyrieix s'écria :

— J'espère que vous expliquerez à Hélène comment cette lettre est tombée entre vos mains.

— Je vous le promets, répondit Firmin... Je lui ferai ma confession

complète... Je le dois... Puis, nous ne parlerons plus jamais de cet incident.

Carmen s'inclina.

A peine Saint-Hyrieix était-il rentré qu'on lui annonçait que M. d'Orbessan, un attaché du ministère des affaires étrangères, venait d'arriver et l'attendait.

Firmin s'empressa de recevoir son collègue.

Carmen se rendit chez Hélène, ne sachant pas encore que les époux étaient rentrés ensemble.

— Eh bien ! tu as tes lettres ? interrogea la comtesse de Kerlor.

— Il n'y en avait qu'une, répondit Carmen d'une voix fébrile.

— Une seule ?

— Oui.

— Comment se fait-il... Que dit cette lettre ?

Carmen répliqua avec un geste convulsif :

— Je ne sais pas... C'est mon mari qui l'a.

Hélène regarda sa belle-sœur, comme si celle-ci venait d'être tout à coup frappée de folie.

Carmen courba la tête, affreusement accablée.

— Voyons ! tu perds la raison, fit Hélène.

— Non, répondit, navrée, Mme de Saint-Hyrieix.

Ecoute-moi...

— Mais parle ! Tu ne vois donc pas mes angoisses ?

D'une voix saccadée, la pauvre Carmen raconta rapidement ce qui s'était passé :

— Mon Dieu ! s'écria Hélène en joignant les mains, atterrée, mais tu es perdue... J'avais bien remarqué la contrainte que ton mari s'imposait ce matin... Mon Dieu !

— Firmin n'a pas ouvert la lettre, répliqua Carmen.

— Comment ?... Qu'as-tu pu lui répondre ?... Ce que je sais me glace le cœur... Ce que je ne sais pas m'épouvante plus encore !

— Calme-toi, ma chérie...

— Tu espérerais...

— Tu vas comprendre... J'ai un aveu à te faire, ma bonne, ma tendre Hélène... Un aveu bien pénible... bien honteux.

— Un aveu ! répéta Mme de Kerlor avec une douloureuse stupéfaction. Il te reste quelque chose à m'apprendre ?

— Oui.

— Eh bien ! parle sans crainte... Allons, voyons ! n'hésite pas ainsi...

— Ah ! ma sœur, me pardonneras-tu ?

— Quoi ?... t'expliqueras-tu ?... Tu me fais mourir.

— C'est que...

— Ne sais-tu pas que mon dévouement est sans limites.

— Eh bien ! fit Carmen en baissant les yeux, comme si malgré les encouragements d'Hélène, elle craignait des reproches aussi sévères que justifiés, tu vas tout savoir... Georges est absent.

— Pourquoi fais-tu intervenir le nom de ton frère ? répliqua la comtesse, blessée dans ses sentiments les plus délicats.

Carmen continua :

— Tu n'avais rien à redouter... J'ai eu le tort par un surcroît de précaution, que l'événement d'aujourd'hui justifie d'ailleurs... j'ai commis la faute de consentir à ce que M. d'Alboize m'adressât ses lettres post-restante...

Carmen s'arrêta, émue au delà de toute expression.

— Achève donc ! s'écria Hélène, les lèvres blanches.

Carmen, le fit, dans un souffle :

— A ton nom !

— A mon nom ! répéta la comtesse de Kerlor, qui ne put réprimer un mouvement d'indignation.

— Oui.

— Tu te faisais adresser en mon nom les lettres de ton amant ?

— Grâce !

— Tu risquais ma réputation, mon honneur, pour déguiser ta faute ?

— Pardonne-moi ! proféra Carmen meurtrie.

Hélène ajouta encore plus animée :

— De sorte qu'aujourd'hui, M. de Saint-Hyrieix en saisissant entre tes mains cette lettre qui m'est adressée est libre de croire que...

— Non ! supplia Carmen en mettant la main sur les lèvres d'Hélène, autant pour la rassurer que pour ne pas entendre dans cette bouche si chère et si pure le mot qui était la condamnation de la femme coupable... Non ! ne vas pas t'imaginer des choses aussi odieuses... Or ! pour rien au monde, je n'aurais voulu, je n'aurais souffert une pareille profanation... J'aurais plutôt tout avoué... Je crierais ma faute à tous, à ma mère, à Georges, s'ils étaient là... Je te sommerais même de m'accuser en révélant tout ce que tu sais...

— Mais enfin qu'as-tu pu lui dire pour qu'il ne me soupçonne pas?... C'est affreux !... Je ne méritais pas une telle trahison de ta part !

— Pitié ! Hélène...

— Cette fois, je ne suis plus seule en cause... C'est le nom de Georges que tu as...

— Non, encore une fois, implora Carmen... ne montre pas une pareille cruauté ; toi que je connais si miséricordieuse... j'ai fourni une explication à Saint-Hyrieix, et il l'a acceptée sans la moindre réflexion équivoque...

je lui ai dit que tu secourais un pauvre honteux... et que tu voulais que tout le monde l'ignorât, sauf moi... Firmin, loin de te mépriser, ne t'en estime et ne t'en respecte que davantage.

— Un mensonge de plus ! fit douloureusement Hélène.

— Que veux-tu ? c'était le seul moyen de salut.

— C'est ainsi, poursuivit la comtesse de Kerlor avec la plus grande tristesse, le mensonge entraîne le mensonge... On dit : « Je n'en ferai qu'un ! » et l'on est contraint d'en faire mille.

— Sois tranquille, répliqua Carmen d'une voix oppressée, c'est pour moi la dernière leçon... Elle est terrible... Tu n'as plus rien à redouter, ma chérie... Jamais le soupçon ne t'effleurera, toi, ma sauvegarde, mon ange gardien !

— Mais cette lettre, reprit Hélène, toujours très agitée, qu'en veut faire Saint-Hyrieix ?

— Te la remettre.

— Comment, si mesurés que soient ses termes, réussirait-il à me faire accepter sa scabreuse intervention ?

— Il m'a prévenue... C'est lui qui s'accusera... Il implorera ta générosité... Il te dira que la jalousie l'avait égaré.

La conscience si droite et si austère de Mme de Kerlor ne put maîtriser un dernier cri de réprobation.

— Ah ! Carmen... Quelle honte !...

Mme de Saint-Hyrieix s'écria avec un accent déchirant :

— Sois généreuse et charitable jusqu'au bout... On n'a pas le droit de retirer sa compassion à une infortunée que l'on n'aurait sauvée que pour la perdre irrémédiablement... Nê suis-je pas assez malheureuse ? N'ai-je pas renoncé à l'homme que j'adore plus que tout au monde?... N'ai-je pas délaissé, abandonné ma fille, la chair de ma chair, pour aller vivre au loin avec ce mari, qui ne mérite pas d'être aimé... Mon sacrifice n'est-il pas assez cruel, mes tortures assez complètes, mon expiation assez sévère?... Je paie ma faute par un supplice de chaque heure, de chaque minute... Chaque jour s'écoulera pour moi un milieu de la plus affreuse désespérance... Ma douleur sera insurmontable... Toi, qui as épousé l'homme que tu aimais, toi, qui embrasses ton enfant tous les jours, tu peux avoir pitié de moi jusqu'à la fin.

Les larmes baignaient les yeux d'Hélène ; elle ne pouvait résister à de telles souffrances ; sa mansuétude divine reparut tout entière.

— Pardon ! ma pauvre enfant, dit-elle ; je me suis montrée injuste... Oui, tu expies d'une façon implacable une faute qui n'est pas sans excuse... Je te pardonne, je t'aime et je te plains de toute mon âme... Celles à qui, comme à moi, la vertu a été facile, doivent aux autres l'indulgence et le pardon.



Hélène, étreinte frénétiquement par son mari, répétait machinalement, passionnément, inconsciemment : — Toi!... toi!... toi!... (Page 1171.)

— Ah! ma sœur! ma chère Hélène! sanglota Carmen en se précipitant dans les bras de Mme de Kerlor... Je savais bien que tu m'accorderais la dernière absolution...

— Prends garde! s'écria Hélène, voici ton mari!

CXI

JOIES ET TRISTESSES.

Au moment précis où Firmin reparaisait devant les deux femmes,

le bruit d'une voiture, qui s'arrêtait à la porte de l'hôtel, se fit entendre, et un brusque autant que vigoureux coup de cloche retentit.

Saint-Hyrieix s'écria :

— Ce doit être d'Orbessan qui vient m'apporter ma feuille de route... Nous prenons le train ce soir... Demain nous nous embarquons à Marseille.

Hélène et Carmen restèrent un moment interdites. Elles avaient beau s'attendre à la nouvelle ; la perspective de ne plus se voir que pendant quelques heures, leur étreignait le cœur.

Ce fut Mme de Saint-Hyrieix qui commanda la première à son émotion.

Elle dit d'une voix blanche :

— Je suis prête.

Et Carmen regarda Hélène : ce départ précipité n'était-il pas préférable à une plus longue attente, dans des circonstances aussi cruelles ?

Toute complication semblait devoir être écartée désormais.

Mais Hélène ne subissait pas cette impression rassurante.

Firmin reprit :

— Il ne faut pas que cela nous empêche de déjeuner... Allons !... A table !... C'est le dernier repas que nous prendrons en commun d'ici à longtemps.

Il prit la main d'Hélène.

— Ma chère belle-sœur, dit-il, efforcez-vous de bannir toute tristesse... Je vous en supplie.

Annette Kerjean, la nourrice, arrivait avec Fanfan.

Soudain, Alain entra, très pâle, mais le visage rayonnant d'une joie extraordinaire :

— Madame, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par l'émotion, c'est monsieur... monsieur le comte...

Hélène eut un frémissement ; ses mains s'appuyèrent sur son cœur qui battait à coups redoublés.

Du geste, Saint-Hyrieix invita le vieux serviteur à maîtriser son trouble et à s'expliquer.

Alain prononça :

— M. de Kerlor est de retour !

— Lui ! put seulement articuler Hélène, tandis que des larmes brûlantes inondaient son visage.

Tout à coup dans l'entre-bâillement de la porte Georges parut...

— Toi !...

— Vous !...

Des baisers affolés, des cris de surprise, des interjections délirantes.

Les bras étreignent les poitrines... Les lèvres se joignent... Les mains se serrent...

Tous les yeux sont obscurcis par les pleurs... Toutes les voix sont mouillées de larmes.

Hélène, étreinte frénétiquement par son mari, répétait machinalement, passionnément, inconsciemment :

— Toi !... toi !... toi !...

Georges de Kerlor resplendissait de bonheur.

Il revenait en superbe santé.

Ses yeux étaient plus beaux encore qu'avant son départ. Le soleil avait bruni ses traits, les rendant plus mâles, plus accentués, plus virils.

Georges tenait maintenant le petit Jean embrassé et le contemplant avec un ravissement surhumain.

Puis il eut un regard empreint d'une félicité suprême à l'adresse de sa compagne, de la mère de son fils :

Il s'écria :

— Hélène !... chère femme !... Eh quoi ! tu pleures !

En effet, les larmes de Mme de Kerlor ruisselaient.

Son doux visage reflétait une émotion si intense ; il passait tant de bonheur sur cette physionomie, où pouvait se lire encore la trace des récentes angoisses, que la jeune femme semblait comme transfigurée.

Elle murmura d'une voix pénétrante, aux sonorités voilées par la violence du saisissement qu'elle venait d'éprouver ;

— C'est la joie... mais une joie si inattendue... si vive... qu'elle va jusqu'à une sorte de souffrance, et que je puis à peine parler, pour te dire combien je suis heureuse.

Georges répondit de toute son âme :

— Tu n'as pas besoin de parler, mon Hélène !... Tes yeux disent ce que tu ne peux exprimer... et tes baisers sont des paroles.

Elle reprit avec une exaltation passionnée.

— C'est toi Georges !... Je te regarde... Je te touche !... Sais-tu que je n'y puis croire encore.

Firmin rayonnait ; c'était la première fois de sa vie qu'il montrait tant d'expansion.

Quant à Carmen, malgré le débordement d'allégresse reflété sur sa physionomie, elle restait étourdie, se demandant encore si réellement elle avait la chance d'embrasser son frère chéri, avant de partir.

Saint-Hyrieix, en sa qualité de diplomate, voulut montrer, après avoir payé son tribut à l'effusion générale, qu'il était le plus vite rasséréné.

Il s'écria :

— Mais, mon cher Georges, pourquoi ne nous avoir pas prévenus de votre arrivée ?

— Parce que, répondit Kerlor, je l'avais déjà une fois annoncée à tort et que je me refusais à vous infliger une nouvelle déception... J'ai préféré vous causer une surprise.

— Vous pouvez vous vanter d'y avoir réussi.

Kerlor reprit avec la plus vive sollicitude :

— Et ma mère ?

Saint-Hyrieix répondit, très empressé :

— Elle va bien... Du reste vous allez en avoir des nouvelles toutes fraîches : Hélène arrive de Bretagne.

Georges s'adressa à sa femme :

— Comment as-tu trouvé notre maman ?... Parle vite... J'ai hâte de savoir.

Hélène ferma les yeux à demi ; un brusque chagrin la poignait au milieu de la félicité enivrante à laquelle elle s'abandonnait.

Un froid mortel l'envahissait.

Elle avait oublié ses angoisses ; et voilà qu'elles reparaissaient plus terribles, plus menaçantes que jamais.

Cependant, elle devait faire appel à toute son énergie pour ne pas compromettre des résultats si péniblement acquis, et elle eut le courage de mentir.

Saint-Hyrieix, d'ailleurs, lui permit de respirer un peu, car il expliqua à Georges dans quelles conditions de particulière rapidité le voyage de sa belle-sœur s'était effectué.

Il parla en outre de la procuration qu'il avait confiée à Hélène et que la comtesse douairière avait bien voulu accepter.

Ces détails d'affaires furent écoutés distraitemment par le comte.

Sa mère se portait bien, c'était tout ce qu'il désirait savoir, en attendant le bonheur de l'embrasser, ce qui aurait lieu dans quelques jours.

Il dit :

— Tout s'est arrangé à Médélia, précisément au moment où je maudissais les lenteurs apportées à la réorganisation de l'entreprise... J'ai pu m'octroyer un congé.

— Eh bien ! mon cher Kerlor, répliqua Saint-Hyrieix, vous ne vous doutez pas que si vous aviez tardé un peu de plus, nous n'aurions pas eu le plaisir, Carmen et moi, de vous embrasser.

— Pourquoi ?

— Parce que nous partons ce soir pour la Guyane.

— Comment ! fit Georges, stupéfait, et dont le cœur se serra instinctivement... Vous partez ?

— Mais oui.

— C'est singulier !... Quand je suis entré dans le vestibule, ne pensant qu'à la joie de vous revoir, j'ai aperçu des bagages, des colis, des paquets, et sans réfléchir je me suis demandé à qui ils pouvaient appartenir, puisque les miens étaient encore sur ma voiture.

— Ils étaient à nous...

— Ainsi, moi qui passais ma vie à annoncer mon retour, vous qui passiez la vôtre à annoncer votre départ... Il se trouve que, le même jour...

— Je dois vous dire que je viens d'être nommé gouverneur de la colonie.

Firmin raconta à sa façon l'histoire de sa nomination.

Georges le félicita chaudement, tout en regrettant que les minutes qui lui restaient à sentir auprès de lui sa sœur et le mari de celle-ci fussent aussi parcimonieusement comptées.

Il reprit :

— C'est un poste superbe... Nous allons être séparés de nouveau, à peine réunis ; mais il n'en faut accuser que notre destinée de voyageurs... Au moins vous pourrez emmener votre femme sur le paquebot, vous... Cela m'était défendu, à moi.

Sa main droite enserra la taille d'Hélène, tandis que la gauche caressait le cou de Fanfan, et il ajouta :

— Si je suis forcé de retourner au Mexique, ce qui n'est nullement prouvé, je ne serai plus seul... J'ai un asile à offrir à ma femme et à mon fils, après avoir reconstitué leur patrimoine.

Hélène soupira :

— Que de peines, que d'efforts, que de dangers, mon Georges ! Et tout cela pour nous.

— Il le fallait... Si je m'étais laissé amollir par les sentiments les plus doux et les plus respectables, je le reconnais, le mal ne serait pas réparé... Les señores Toluca et Chalco auraient dévoré les dernières ressources de l'héritière du marquis de Penhoët... Et je n'aurais pas réparé la brèche causée par la faute de Ronan-Guinec... Enfin ! ne pensons plus aux tristesses de l'exil... ou du moins, admettons courageusement celui de Saint-Hyrieix et de Carmen, puisqu'il faut s'incliner devant le devoir.

Firmin reprit :

— C'est égal, une dépêche de votre part nous aurait donné vingt-quatre heures de plus à jouir de votre présence.

— Bah ! fit Georges, j'aurais encore craint de déchaîner contre moi de nouvelles tribulations... « Si je câble, me suis-je dit, cela suffira peut-être pour qu'un nouvel accroc me retienne au Mexique. »... C'est un peu de la superstition bretonne, mais que voulez-vous ? je n'ai été parfaitement rassuré qu'en débarquant et en montant dans l'express.

Le déjeuner était commencé.

Georges fit le récit des événements, survenus depuis sa dernière lettre à Hélène, et retraça les phases de sa traversée, qui avait été assez mouvementée.

L'océan était très agité ; mais Georges, en sa qualité de navigateur bronzé sur les périgrinations difficiles, n'avait ressenti aucun malaise.

Il reprit :

— La mer vous sera plus clémente, je l'espère...

Et se tournant vers sa sœur :

— Ainsi, Carmen, demain soir, tu vogueras sur les flots... Comme c'est bizarre ! moi qui me réjouissais tant de vous avoir auprès de moi et de reprendre notre tranquille existence d'autrefois... Es-tu contente de voyager ?

Mme de Saint-Hyrieix eut un indéfinissable sourire.

Mais Firmin s'empessa de répliquer :

— Votre sœur est enchantée, mon cher Georges.

Cependant, le front du diplomate se creusa d'une ride profonde comme une balafre, en se rappelant ses doutes affreux, à peine évanouis, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre d'un ton assuré :

— En me faisant l'honneur de m'accepter pour époux, Carmen pensait bien que mes fonctions me forceraient un jour ou l'autre à quitter la France.

Mme de Saint-Hyrieix répliqua :

— Et je n'hésite pas à vous accompagner, mon ami... Certainement le retour inopiné de mon frère me fait regretter un peu la promptitude de notre départ... Mais vous ne pouvez me reprocher ces sentiments...

Firmin reprit :

— Non certes, ma chère amie. Cependant vous me permettez de vous faire observer que je ne vous conduis pas au fond d'un désert pour y vivre, comme votre père a vécu, au milieu de brigands...

— D'aventuriers, rectifia Georges, ce qui n'empêcha pas Saint-Hyrieix de continuer :

— Vous allez dans une capitale... Je suis nommé gouverneur d'un vaste pays.

— Trop vaste, peut-être, murmura Carmen mélancoliquement.

Cette réplique ne fut pas du goût de Firmin, car il riposta :

— Vous vous êtes toujours trop vivement intéressée à ma carrière pour ne pas vous réjouir pleinement en constatant que l'on se décide à réparer les passe-droits et les injustices que j'ai subis sans récriminer jusqu'ici.

— C'est vrai, dit Carmen, avec un calme relatif.

Firmin renchérit :

— Ce poste de gouverneur est un grand avancement. qui me prépare une situation plus haute encore, celle qui est réellement digne de moi.

— Tout serait parfait, répondit nerveusement Carmen, si vous aviez trouvé ces compensations moins loin de ma famille et de la France.

Elle arrêta son mari, qui voulait faire valoir de nouveaux arguments.

— Je sais que vous avez des dangers à courir, des peines à supporter... Je suis votre femme, je vais prendre ma part de ces dangers et de ces peines.

Saint-Hyrieix répliqua :

— Je vous remercie, ma chère Carmen... Votre langage est bien celui d'une épouse fidèle et dévouée.

Le visage de Firmin redevint affable et souriant.

Quant à Georges et à Hélène, inconsciemment égoïstes comme tous les cœurs épris, malgré leur tendresse pour Carmen et son mari. ils ne pouvaient se préoccuper uniquement de cette séparation prochaine.

Ils étaient perdus tous les deux dans la joie immense de se sentir l'un près de l'autre, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux.

Hélène s'abandonnait de nouveau à la plus sainte ivresse. Les tourments qu'elle venait d'éprouver ne comptaient plus ; les souvenirs lancinants s'effaceraient vite devant le bonheur qu'elle allait goûter dans les bras de ce mari, dont elle était — comme il était la sienne — la pensée suprême, la constante et passionnée adoration.

Les journées de départ passent rapidement.

Les derniers préparatifs, les mille objets que l'on craint d'oublier, les allées et venues ordinaires en ces moments absorbèrent bien vite les quelques heures qui restaient aux voyageurs.

Pourtant, il faut croire qu'au gré de Carmen les minutes ne s'envolaient pas aussi vivement qu'elle l'eût désiré, car plus d'une fois elle s'était approchée de sa belle-sœur et lui avait demandé anxieusement :

— Eh bien ?

Hélène répondait :

— Firmin ne m'a encore parlé de rien.

Mme de Saint-Hyrieix s'était dit :

— Serait-il possible que, au milieu de tous ces événements, il eût oublié cette lettre?... Si cela était, je saurais bien la lui reprendre, dès que nous aurions quitté Paris.

Enfin, le valet de chambre entra pour annoncer que l'omnibus du chemin de fer venait d'emmener les domestiques avec les derniers colis, et que le landau, qui devait conduire à la gare les deux ménages, était attelé.

Il avait été naturellement convenu que Georges et Hélène ne quitteraient M. et Mme de Saint-Hyrieix que sur le quai même du départ, installés dans leur sleeping-car et quand le sifflet de la locomotive les y contraindrait.

Saint-Hyrieix avait endossé une grande redingote et un pardessus clair. Carmen était en robe de lainage gris.

Quand Firmin, en costume de voyageur, sortit de sa chambre et se dirigea vers Hélène, les deux belles-sœurs échangèrent un regard.

— Georges ! fit Carmen pour détourner l'attention de son frère, aide-moi donc à porter mon sac ; je ne peux pas y arriver.

Mme de Saint-Hyrieix, la gorge serrée, ne respirait plus.

Son mari allait-il remettre la lettre de Robert devant Georges ?

Était-ce pour cela que Firmin n'avait plus soufflé mot de l'incident ?

Saint-Hyrieix dit à Hélène, d'une voix très tranquille :

— Ah ! ma chère belle-sœur, j'ai une restitution à vous faire.

Mme de Kerlor murmura :

— Cette lettre... Ah ! oui, je sais...

— Vous savez...

— Eh bien, oui, poursuivit Hélène, plus bas encore, cette lettre que Carmen a bien voulu aller prendre pour moi.

— Je vous dois des excuses, poursuivit Firmin... Je vous les exprime bien sincèrement... Je n'avais pas le droit de pénétrer les secrets de votre bon cœur...

Hélène avança la main.

Saint-Hyrieix se crut obligé de continuer :

— J'aurais voulu, pour me faire pardonner, vous avouer une petite faiblesse de ma part ; mais je n'en ai plus le temps... J'aurais terminé en vous priant de m'associer à votre bienfaisance... Bien que Carmen m'ait démontré justement que votre délicatesse ne permettrait pas d'indiscrètes investigations, je tiens beaucoup à participer à votre bonne œuvre.

Hélène eut un mouvement.

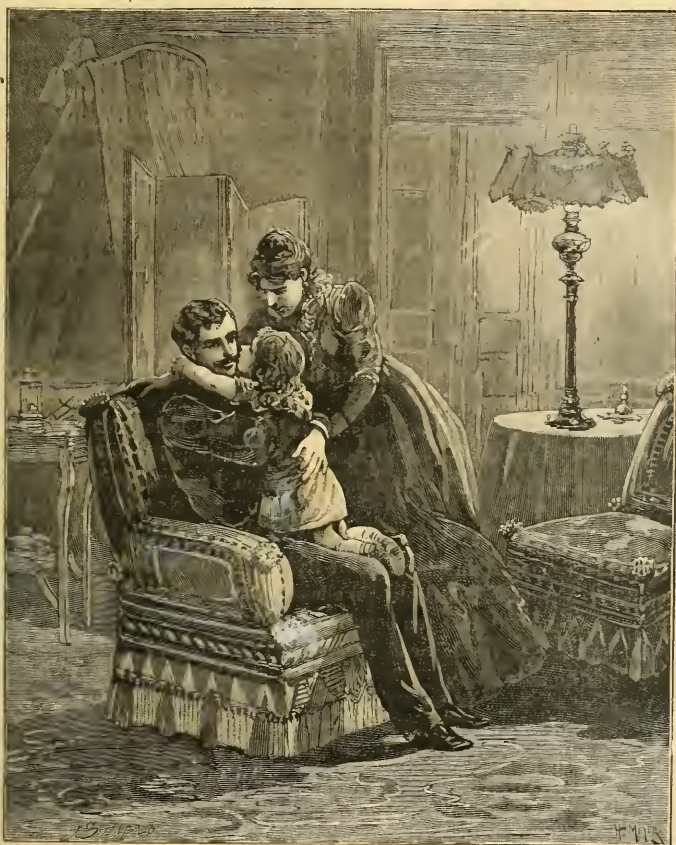
— Soit, dit Firmin, bien que je ne réclame aucun détail, vous ne voulez décidément pas trahir cette infortune cachée... Eh bien ! vous n'êtes jamais à court sur ce chapitre... Je vous prie d'accepter pour vos autres aumônes ce qu'il m'est interdit de vous offrir pour celle-là.

En même temps que la lettre de Robert d'Alboize, Saint-Hyrieix tendit à la jeune femme un billet de banque.

Hélène répliqua très bas, mais avec une intention que Firmin comprit bien :

— Merci, mon ami... Mais en admettant que vous restiez à Paris, je ne pourrais plus vous demander de n'être plus jaloux, puisque ce seraient mes pauvres qui y gagneraient.

— Tiens ! fit Kerlor, relevant machinalement la tête, et apercevant la lettre qui passait précisément à ce moment des mains de Saint-Hyrieix à celles d'Hélène, c'est vous, Firmin, qui passez des billets doux à ma femme.



Le père et la mère riaient à l'enfant, oubliant tout à contempler le cher petit être. (Page 1182.)

Ilélène, à son tour, retint son souffle, mais Carmen respira : la lettre de Robert n'était plus entre les mains de Saint-Hyrieix.

Celui-ci sourit, un peu gêné.

Georges prononça curieusement et avec une pointe de gaieté :

— Qu'est-ce que c'est que ce poulet mystérieux ?

Carmen, tranquille maintenant que le dernier nuage obscurcissant l'horizon s'était évanoui, répartit avec une inflexion malicieuse :

— Chut ! c'est un secret diplomatique !...

Saint-Hyriex, qui tenait à répliquer quelque chose, manqua pour une fois d'ingéniosité.

Il dit :

— C'est un acte de dévouement que votre femme accomplit... Vous savez bien qu'elle n'aura jamais pour vous de secrets que ceux-là.

Georges eut un sourire exquis et regarda amoureusement Hélène.

— En voiture ! s'écria fébrilement Carmen.

— En route ! reprit Firmin, d'un ton très gaillard, se raidissant contre ses dernières impressions.

Les deux voyageurs couvrirent une dernière fois de baisers le petit Jean, qui pleurait silencieusement.

Le pauvre enfant ne comprenait qu'une chose, c'était que sa bonne tante Carmen s'en allait bien loin, sa tante qu'il aimait de tout son cœur. On n'emmenait pas Fanfan au chemin de fer, parce qu'on aurait été forcé de le coucher trop tard.

Les deux couples montèrent dans le landau. Tout le long de la route, ils échangèrent les plus vives protestations d'amitié ; Hélène et Georges s'efforçaient d'adoucir chez Firmin et Carmen l'amertume de la séparation.

Une fois sur le quai du départ, Saint-Hyriex, toujours très méticuleux, surveillait le transport des colis qui allaient prendre place dans le wagon, tout en s'entretenant avec son beau-frère.

Carmen eut le temps de dire à Hélène :

— Enfin, tu as la lettre.

— Oui.

— Je suis sauvée !

— Je vais te la remettre.

— Non !... C'est inutile.

— Tu crois ?

— Il suffirait que Firmin, si affairé qu'il paraisse, jetât un regard de notre côté.

— C'est vrai.

— Et puis, qui sait quand je trouverai un moment pour la décacheter

— Tu as raison.

— Elle ne veut sans doute qu'expliquer le retard dans l'envoi que tu sais...

— Évidemment.

— Garde-la !

— Soit.

— Une fois rentrée, lis-la et brûle-la.

— C'est entendu.

— Demain, ou après-demain, dès que tu le pourras, enfin, va chercher la liasse et détruis-la aussi.

— Tu peux y compter.

— Et maintenant, Hélène, au nom de Fanfan, veille sur Marcelle...

— En voiture ! cria l'employé.

Saint-Hyrieix se passa la main sur les yeux et devint soudain très sombre.

— Allons ! dit-il.

— Au revoir, Firmin ! s'écria chaleureusement Georges.

— Au revoir ou adieu ! murmura le diplomate.

— Vous nous reviendrez dans deux ou trois ans.

Saint-Hyrieix, cherchant à retrouver ses esprits, balbutia :

— Oui, n'est-ce pas... Le gouvernement s'est engagé vis-à-vis de moi... Je serai ambassadeur.

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Firmin reprit :

— C'est drôle !... je n'aurais jamais cru que je serais bouleversé à ce point... Nous aurions été si heureux, tous les quatre... je ne prévoyais pas... Je ne savais pas...

Triste et pénible instant, en effet, que celui de la dernière poignée de main, de la dernière étreinte, alors que des êtres chers se séparent sur cette première étape vers l'inconnu : le marchepied d'un wagon.

A plus forte raison quand la distance qui va les diviser est aussi considérable, quand la séparation doit être aussi longue pour ceux qui, le cœur à vif, les yeux humides, échangent leurs suprêmes adieux.

Ainsi qu'il le disait, Saint-Hyrieix ne se serait jamais cru accessible à une telle émotion.

Il se redressa et retrouva un élan de grandiloquence :

— Que voulez-vous, dit-il, je ne pouvais vraiment pas laisser le pouvoir dans l'embarras... On a fait appel à mon dévouement... je me devais au pays !

La portière se referma.

L'énorme masse s'ébranla.

Deux mouchoirs s'agitèrent quelque temps pendant que le train s'éloignait...

Puis, ce fut tout.

— Allons ! dit doucement Georges à sa compagne.

Hélène essuya son visage ruisselant de larmes ; elle s'appuya sur le bras de son mari.

— Que serait-ce, lui dit-elle, si tu n'étais pas revenu !

Ils rejoignirent leur voiture.

Pauvre Hélène ! lorsqu'elle avait embrassé Carmen pour la dernière fois, il lui avait semblé que quelque chose se brisait en elle ; mais, malgré sa peine, la femme de Georges entrevoyait la paix intérieure qui allait la récompenser, après les orages dont, pendant ces derniers jours, avait été bouleversée sa vie.

Le seul vestige qui subsistât de ces effroyables tempêtes était ces lettres qu'elle avait promis à Carmen d'aller chercher et de détruire.

Bientôt il ne resterait plus rien de ce mauvais rêve !

La conscience scrupuleuse d'Hélène serait encore longtemps meurtrie ; la sainte femme avait été forcée de mentir !

D'abord devant Saint-Hyrieix, ensuite devant Georges...

Et il avait fallu que la comtesse douairière servît de prétexte au voyage !

Cette complication surtout semblait sacrilège à Hélène et la bouleverserait longtemps encore.

Quand Georges emmènerait sa femme à Kerlor, dans quelques jours, comment Hélène préviendrait-elle la bonne comtesse pour éviter toute complication ?

Elle allait y aviser.

Dès le lendemain, elle écrirait à la douairière, lui faisant part du retour de Georges, du départ de Saint-Hyrieix et de Carmen.

La maman, avertie par Hélène, qui lui promettrait toutes les explications nécessaires, touchant le prétendu voyage, ne dirait rien de compromettant à ce sujet, quand elle embrasserait son fils.

Hélène voulait bannir toutes ces préoccupations ; pour le moment, elle devait être toute à Georges.

Ils rentrèrent à l'hôtel du Parc-des-Princes.

Fanfan, malgré les supplications de sa nourrice, avait obstinément refusé de se laisser mettre au lit.

— Je veux revoir papa et maman avant de dormir, s'était-il écrié avec la décision particulière aux Kerlor.

Annette avait dû obéir.

En attendant, il s'était plongé dans les fables de La Fontaine, dont les images le captivaient toujours.

Aussi, quand Fanfan entendit le bruit de la voiture qui rentrait, s'élança-t-il au-devant de ses parents en tendant vers eux ses deux petits bras potelés.

CXII

LA DÉPÊCHE.

Georges et Hélène se précipitèrent vers Fanfan; ce fut Georges qui distança sa femme et qui enleva le petit dans ses bras.

— Mon chéri!

— Mon Jean! fit Hélène, qui le disputait à son père, pendant que celui-ci le couvrait de baisers et de caresses.

— Georges! supplia Hélène, ne l'accapare pas.

— Je suis en retard de tant de baisers, répliqua Kerlor... Tu l'as eu assez pendant que j'étais là-bas!

Fanfan, sans trancher le différend, répondait à la tendresse de son père par de vives démonstrations de câlinerie.

— Comme il est beau, n'est-ce pas? fit Hélène avec l'admirable et sublime orgueil des mères.

— Et comme il a grandi depuis que je suis parti, ajouta Kerlor.

— Il a l'air bon et fier comme toi, poursuivit la mère... D'ailleurs, n'est-ce pas à toi qu'il ressemble le plus?

Georges protesta :

— Moi, je trouve qu'il a tes yeux.

— Je te le concède; mais n'est-ce pas ta bouche, ton front... Je retrouve en lui tes penchants et jusqu'à ta démarche... Oui, notre fils, c'était un peu toi, et pourtant ce n'était pas toi... Des regrets venaient s'ajouter à mes regrets... Fanfan grandissait; il se transformait doucement; et j'avais le chagrin de penser que tu n'assistais pas à l'éclosion de cette petite âme, au développement de cet être, si frêle encore et déjà si vivace... Tu n'as pas entendu ses premières paroles... Tu n'as pas guidé ses premiers pas... J'ai mal goûté ces félicités, puisque je ne les ai pas goûtées en même temps que toi.

— Va, va, je me rattraperai en vous aimant deux fois plus, lui et toi... Comme il est robuste déjà... On lui donnerait le double de son âge.

Fanfan n'avait pas eu du tout peur de ce grand monsieur au teint légèrement bronzé quand Kerlor était arrivé.

On voit qu'il était déjà intrépide.

Après avoir dévisagé Georges, le petit garçon avait regardé sa mère, reporté ses yeux sur Kerlor et s'était écrié sans autrement hésiter :

— Papa!... mon cher papa!

Georges l'avait embrassé comme un fou.

Oh ! oui, il s'était vite familiarisé, le cher enfant ; son père venait de le hisser sur ses genoux et lui posait une foule de questions.

Fanfan répliqua :

— Je ne te connaissais pas, tu sais, mais je savais bien comment tu étais, et je t'aimais tout de même tout plein.

— Vrai ?

— Tous les soirs, quand je me couchais, ma petite mère me faisait embrasser ton portrait, et dire dans ma prière : « Mon Dieu ! protègez petit papa, qui est si loin, et que nous aimons tant... Écartez de lui le danger, et ramenez-nous-le bientôt. »

Fanfan montra un peu de confusion, puis il reprit avec franchise :

— L'autre jour, je me suis endormi avant d'avoir fini les derniers mots : « Et ramenez-nous-le bientôt »... Puisque te voilà revenu, n'est-ce pas, petit père ! c'est que le bon Dieu n'a pas fait attention ce jour-là, et n'a pas vu que j'étais endormi.

Le père et la mère riaient à l'enfant, oubliant tout à contempler le cher petit être...

— Quelle joie ! prononça Kerlor.

— Ah ! Dieu est bon, et je suis la plus heureuse des femmes, soupira Hélène.

La mère reparut :

— Il est tard, dit-elle doucement. Fanfan a beaucoup joué aujourd'hui, et il a veillé pour attendre notre retour.

L'enfant essaya de grandir encore ses yeux et de lutter contre le sommeil, mais il l'envahissait.

— Je vais le coucher, fit Hélène.

Georges s'écria :

— C'est moi qui vais le porter dans son lit blanc.

— Si tu veux !

Kerlor prit doucement Fanfan, dont la petite tête brune oscilla un peu sur l'épaule de son père.

Georges et Hélène se rendirent dans la chambre où Annette Kerjean attendait son nourrisson.

Georges murmura avec la plus extrême sensibilité :

— Dors, mon chéri, dors, mon amour... Pour se consoler ta mère avait au moins la joie de ta présence... Elle pouvait ainsi te tenir dans ses bras, veiller sur ton sommeil, comme un ange gardien... Pendant que moi, là-bas, je m'endormais bien tristement.

— Mon pauvre Georges ! dit Hélène avec une expression de tendresse ineffable.

Annette déshabilla Fanfan, qui gardait son sourire et dont les yeux se rouvraient encore de temps à autre.

Il balbutiait :

— Petite mère... Petit père... Brassez-moi... Encore...

Puis il retombait dans le sommeil.

Quand l'enfant fut couché, bien bordé dans son lit, après le dernier baiser, Georges et Hélène revinrent dans le salon, où, pendant une heure encore, ils se proposaient d'échanger leurs confidences éperdues, avant de rentrer dans leur chambre.

— Je t'aime ! dit Hélène.

— Je t'aime ! dit Georges

— Je t'aime plus encore que je ne t'aimais avant ton absence, si cependant la chose est possible.

— Moi, je t'aime autant, car je ne pouvais t'aimer davantage... Mais j'éprouve, après mes terribles inquiétudes, une joie plus ardente encore à te serrer dans mes bras.

— Cher Georges !

— Oh ! vois-tu, Hélène, c'est un terrible purgatoire que celui où j'ai vécu pendant ces longs mois, au milieu de tous les tourments, de toutes les tortures qu'il est donné à l'homme de supporter ; et chacune de ces tortures était doublée par la pensée que, toi, de ton côté, tu passais par les plus cruelles alternatives d'espairs et de craintes, que toi aussi tu souffrais de mes souffrances.

— Oui, cher ami, oui !... j'ai bien pleuré, va !

— J'aurais voulu sécher ces larmes sous mes baisers.

— Et pourtant, tu l'as dit justement, j'avais une consolation qui te manquait... j'embrassais notre fils, notre Jean... notre Fanfan bien-aimé.

— Fanfan !... oui, comme toi, je veux continuer à l'appeler ainsi... Il me semble qu'il est encore tout petit, se pelotonnant sur ta poitrine pour se faire cajoler, et qu'il cherche à bégayer ses premiers mots... « Papa !... maman !... » arrivait-il à prononcer après des efforts... Nous lui répondions : « Fanfan ! » Là-bas, au Mexique, quand, brisé de fatigue, au milieu de ces mercenaires, dont je pressentais l'hostilité de chaque minute, terrassé quelquefois par une déception, écœuré de la vue des ignobles plaisirs de cette tourbe, inquiété par le fantôme toujours présent, hélas ! de l'impitoyable fièvre jaune, je sentais le fardeau peser trop lourdement à mes épaules, je murmurais : « Fanfan !... Hélène !... Mon enfant !... Ma femme !... » ton nom et le sien, et aussitôt le charme puissant opérait... Quels que fussent les nouveaux obstacles qui surgissaient devant moi, au moment le plus inattendu, semblant devoir consommer inévitablement ma perte, j'évoquais vos souvenirs, je revoyais vos visages, et aussitôt la force me revenait... De nouveau, je me sentais invincible... Non ! me disais-je, Dieu ne voudra pas que je succombe comme ce pauvre et vaillant marquis de Penhoët...

Hélène, en entendant cet hommage à la mémoire de son père, tomba dans les bras de son mari.

Georges poursuivit de sa voix chaude :

— Je pensais que c'était pour vous deux, pour toi, pour lui, que je souffrais... Je pensais que j'avais à réparer une imprévoyance dont j'étais seul responsable, et alors je redevais infatigable, insoucieux de tout ce qui n'était pas la tâche imposée, allant sans voir les ronces du chemin, guidé vers le radieux avenir par deux étoiles, cent fois plus brillantes que la croix du Sud qui illuminait mes nuits : ma tendresse pour lui et mon amour pour toi !

— Pauvre cher Georges !... Quel enthousiasme m'inspire ton courage !... Comme je t'aime !

Ils s'entretenaient ainsi, les époux fortunés, qui croyaient réellement, depuis qu'ils étaient réunis, vivre dans une sphère céleste où les misères humaines sont ignorées.

De temps en temps un silence coupait ces élans éperdus de leur mutuelle passion.

Leur extase n'en était que plus ineffable.

Ils se regardaient sans parler, les yeux dans les yeux, la tête d'Hélène appuyée doucement sur l'épaule de Georges ; les lèvres près des lèvres, appelant et différant un peu le baiser, pour que la sensation en fût plus intense ; savourant délicieusement leur bonheur enfin.

Puis, les confidences reprenaient leur cours.

Hélène lui décrivait encore la tristesse monotone des jours passés, malgré l'amitié de Carmen et l'empressement de Saint-Hyrieix ; celui-ci, malgré ses projets d'ambition, n'avait pas cessé d'entourer Hélène des attentions les plus affectueuses et les plus délicates.

Carmen s'était montrée la sœur la plus aimante, ce qui était tout dire.

En parlant de sa belle-sœur, Hélène eut un frémissement imperceptible.

Hélène, en pleine félicité éthérée, retombait brusquement sur la terre ; elle éprouvait un pénible désenchantement, n'ayant pas assez d'empire sur soi-même pour ne pas souffrir vivement encore des écœurements récents.

Georges ne pouvait remarquer le nuage qui assombrissait un instant le front de sa femme, tout plein d'un ravissement inexprimable depuis qu'il la sentait à ses côtés.

— Ah ! fit-il, avec le regret d'un homme heureux au delà de toute expression, mais qui voudrait que tous les êtres qu'il chérit goûtassent le bonheur le plus complet, quel dommage que mon retour ait coïncidé avec le départ de Saint-Hyrieix... Pauvre sœur !

— Oui, soupira Hélène, elle aurait préféré rester en France.



Kerlor s'écria dans une explosion de douleur : — Ma mère est morte ! (Page 1187.)

— Je comprends cela.

— Enfin... Elle s'était résignée... Moi qui t'aurais suivi avec tant de joie!... Ah! serre-moi bien fort dans tes bras... Tu me dois tant de tendresse depuis si longtemps.

— Pourrais-je jamais m'acquitter?

Ils s'étreignirent saintement.

Tout à coup on frappa discrètement à la porte.

Georges alla ouvrir; Alain parut tenant un plateau d'argent sur lequel on voyait une dépêche.

Le serviteur prononça :

— C'est un télégramme qui vient d'arriver pour madame la comtesse de Kerlor.

Georges prit le papier bleu et le tendit à sa femme, pendant que le vieil Alain sortait.

Hélène tressaillit instinctivement et ce fut avec un trouble extrême qu'elle décacheta la dépêche.

Une ombre passa sur le front de Kerlor.

— Ah! mon Dieu! fit-elle défaillante, après avoir rapidement lu.

Hélène sentait ses jambes se dérober sous elle : un éblouissement lui monta aux yeux. Elle crut qu'elle allait tomber.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Kerlor bondissant.

— Rien! rien! balbutia Hélène, la gorge oppressée, pendant que ses doigts crispaient le papier.

Georges, subitement très alarmée, reprit :

— Mais si... Tu viens de recevoir une mauvaise nouvelle...

— Mon ami...

— Voyons!... Tu es bouleversée...

Il ajouta vivement :

— Donne!

— Ah! non! non! fit Hélène, les pupilles immobiles, extraordinairement dilatées.

Georges s'écria avec un commencement d'impatience, les traits déjà altérés :

— Comment! Tu ne veux pas me faire lire cette dépêche.

— Ce... ce n'est rien, te dis-je, balbutia la pauvre femme atterrée.

— Rien!... Et tu es toute pâle, et tu trembles... Et tu vas perdre connaissance!

— Mais non... Rassure-toi... Ne crois pas que... Non, Georges, mon ami, excuse-moi... Je te dirai plus tard.

Il insista d'une voix entrecoupée :

— Tout de suite... Je veux... Je désire... C'est un chagrin, c'est un malheur... J'ai le droit de le connaître.

Elle restait terrifiée, semblant regarder sans voir; une impression de froid intense s'infiltrait dans ses veines; ses lèvres s'agitaient convulsivement.

— Voyons, fit Georges, très pâle, ce ne peut être de Saint-Hyrieix et de Carmen... Nous les quittons à peine.

— Non...

— Eh bien?

— Je t'en supplie!

Georges ressentit une violente commotion ; il eut un geste où il commençait à entrer de l'effarement.

Hélène restait accablée.

Georges prononça d'une voix que l'angoisse rendait déjà méconnaissable :

— J'ai peur de deviner... Cette dépêche vient de Kerlor ?

— Oui, articula Hélène dans un souffle.

— Ma mère ?

La jeune femme balbutia :

— La comtesse est souffrante...

— Mon Dieu !...

— Malade... Une nouvelle crise... Mais ce n'est peut-être pas... Ne t'inquiète pas...

Il répondit avec force :

— Ne pas m'inquiéter, quand tu es bouleversée à ce point... Quand tu refuses...

Hélène prononça d'une voix défaillante :

— Demain, demain, mon ami, par le premier train, nous partirons pour Kerlor... Ta mère... Notre mère ira mieux sans doute.

— Mais, fit-il en s'entreignant le front, comme s'il voulait empêcher ses idées de s'échapper, tu arrives de Bretagne...

— Oui...

— Et ma mère ?...

Hélène fit un effort désespéré pour recouvrer une lueur de raison et elle répliqua :

— Tu sais bien que cette maladie est cruellement capricieuse... Après une amélioration apparente, des désordres éclatent subitement.

— Qui envoie cette dépêche, ? questionna Georges tout frémissant.

— Le docteur La Roche.

— Montre-la moi.

— Non ! non !... Je t'en supplie... Ne la lis pas.

Kerlor s'écria dans une explosion de douleur :

— Ma mère est morte !

Hélène sentit que son cœur se tordait en voyant Georges souffrir ainsi, elle répondit vivement :

— Notre mère est vivante...

— Tu le jures ?

— Je le jure... Elle est malade... Mais il n'y a rien de désespéré.

— Alors, reprit Georges, dont la pâleur augmentait et dont les yeux reflétaient l'égarément, pourquoi me cacher cette dépêche ?...

— Parce que je veux t'éviter un chagrin... ou plutôt une vive inquiétude.

Il la regarda avec une fixité étrange.

— Ne vois-tu pas que tu la redoubles, cette inquiétude...

— Eh bien !... Attends...

Il s'écria violemment, avec un accent comminatoire :

— Donne... Je le veux !

Et il avança la main.

Hélène fit un pas en arrière, un frisson la secouait.

Elle dit encore :

— Georges... Écoute... Promets moi...

L'attitude de Kerlor devint encore plus significative ; les dents serrées, le visage contracté, il avança de nouveau.

Hélène se laissa arracher le papier plutôt qu'elle ne le donna.

Georges lut d'une voix poignante.

« La comtesse très malade depuis trois jours.

« Elle espérait vous voir à Kerlor après le départ de sa fille.

« État pire, venez tout de suite.

« LA ROCHE. »

Georges répéta avec une inflexion douloureuse :

— Elle espérait vous voir à Kerlor... Tu n'es donc pas allée à Kerlor.

Hélène courba la tête.

— Georges !... fit-elle, suppliante.

Kerlor eut une vision atroce.

Mille pensées affreuses se heurtèrent dans son cerveau brûlant et affolé.

Mais ce vertige fut de courte durée ; Kerlor voulut s'imposer le calme.

Sa femme ne s'était pas rendue en Bretagne, c'était évident.

Pourquoi avait-elle prétendu le contraire ? Elle allait fournir des explications.

Elle était déjà bien punie en voyant que son mari pouvait la confondre.

En outre, la maladie de la comtesse douairière ajoutait à ses tourments.

Hélène n'avait plus de raisons pour ne pas avouer ce qui s'était passé.

Il reprit, d'un ton glacial :

— Réponds... Tu n'es pas allée à Kerlor.

— Non ! fit-elle.

— Tu es obligée d'en convenir.

— Il le faut bien...

— Si tu refusais de me communiquer cette dépêche, ce n'était pas pour m'éviter une inquiétude ou m'atténuer un chagrin... C'était pour déguiser la vérité.

— Georges ! mon cher Georges !

Il s'attendait à une justification immédiate ; il lui avait semblé qu'un mot, un seul, le rassurerait ; et voici que sa femme restait éperdue.

Au milieu de ses transports passionnés, il recevait la nouvelle de la maladie de sa mère ; il apprenait que sa femme avait manqué de franchise ; toute son ardente joie s'évanouissait ; il crut que quelque chose venait de se briser en lui.

A son tour, il eut un tremblement convulsif, ses yeux flamboyèrent, la contrainte qu'il s'était imposée n'eut d'autre effet que de laisser éclater sa violence. Il s'écria :

— Tu m'as menti !

— Mon ami...

— Ma mère que tu disais bien portante se meurt !

— Mon Dieu!...

Il laissa échapper :

— Ton voyage, ton séjour auprès d'elle est un mensonge!...

Il cria, s'exaspérant davantage encore :

— Tu as menti ! menti ! menti !... Pourquoi ?

Hélène voulut refouler les sanglots qui lui montaient à la gorge et l'étouffaient.

Ce qu'elle souffrait était horrible.

Elle articula péniblement, d'une voix syncopée :

— Si je t'ai menti, c'est bien malgré moi, va.

Il répliqua avec une sanglante ironie :

— Vraiment ?

Elle le regarda, affolée.

Le Georges qu'elle avait en face d'elle n'avait plus rien de commun avec l'époux adoré.

Elle frissonna, le visage ravagé par un désespoir sans bornes.

Dans l'œil dur de son mari, la malheureuse femme venait d'entrevoir l'infamie du soupçon.

Cependant, la gravité du péril lui rendit, à défaut de sa sérénité douce et fière, le courage de se défendre.

Elle reprit, désolée :

— En te disant que je voulais t'épargner un chagrin, je te jure, Georges, que je ne te mentais pas.

Il eut la cruauté de proférer :

— Oui, il y a des choses qu'on doit cacher, n'est-ce pas, et qu'un mari fait mieux d'ignorer.

La pauvre femme s'attendait à tout, depuis que, dans l'effroyable regard de son mari, elle avait vu luire l'éclair de honte ; mais elle eut un accent de révolte farouche et répliqua :

— Georges!... Tu me soupçonnes!... Tu m'outrages!... Toi!...

Le malheureux eut conscience de son égarement, devant cette éclatante protestation où sa femme avait laissé voir son cœur ulcéré.

Il se maîtrisa par un prodige de volonté, ou du moins, sa violence tourna contre soi-même.

Il s'accusa d'avoir vu, en un moment de démence, une coupable, une parjure, dans cette femme qu'il adorait, la mère de Fanfan!

— Insensé que j'étais, se disait-il, Hélène criminelle!... Comme si c'était possible avec ce front pur, ces yeux limpides, cette âme d'ange!... De quel misérable limon suis-je donc pétri pour qu'une accusation aussi odieuse me soit venue à l'esprit?

Il s'écria :

— Non, non!... je ne veux pas, je ne veux pas te soupçonner, je ne veux pas douter de toi... ce serait trop horrible!

Toute blanche, Hélène attendait qu'il continuât.

— Je ne veux pas! je ne veux pas! répéta-t-il, comme s'il se débattait contre une obsession effroyable, sans être sûr encore de la chasser... Oublie ce que je viens de te dire... C'est malgré moi...

Il cherchait éperdument à se justifier, tout en l'innocentant.

— Songe que je t'aime comme un fou, que depuis presque deux ans je suis loin de toi... qu'à mon retour, tes premières paroles sont un mensonge... Songe que j'ai souffert là-bas toutes les tortures de la jalousie.

Elle eut un geste de commisération.

— Oui... c'est affreux, je le comprends... Je me reproche mon indignité... On a pour femme une sainte, on se sait aimé et l'on est jaloux... jaloux malgré tout, parce qu'on adore... et on est excusable parce qu'on souffre...

Il acheva d'une voix chaleureuse :

— Voyons! pardonne-moi... je veux te croire, je te croirai, je te crois!

Il avait le front couvert de sueur.

Hélène, dans un grand élan de miséricorde, répondit :

— Oui, oui, crois-moi!... Il faut me croire, mon Georges... Il faut me donner une grande preuve de confiance et d'amour... Il faut me croire aveuglément et ne pas m'interroger...

Elle s'approcha, les bras ouverts, pour lui accorder le pardon qu'il demandait.

CXIII

CATASTROPHE

Georges eut un mouvement de recul.

— Tu ne veux pas parler ? fit-il d'une voix saccadée.

Toute son agitation fébrile revint.

Hélène comprit avec terreur que la lutte allait recommencer.

La détente ne durait pas ; les traits de Georges s'altéraient de nouveau.

La pauvre femme ne lui en voulait pourtant plus d'avoir prononcé des paroles insensées tout à l'heure ; il avait le cœur à vif ; la nouvelle de la maladie de sa mère exaspérait encore sa sensibilité.

Eh bien, Hélène se garderait de l'ombre d'un reproche ; elle abdiquerait tout orgueil ; elle ne se souviendrait pas qu'il avait froissé les fibres les plus intimes de l'épouse et de la mère.

Elle allait se faire bien douce, bien aimante.

Elle lui parlerait comme elle parlait à Fanfan, lorsque le bébé causait un gros chagrin à sa petite maman.

Ce n'était pas après ces chaudes effusions, après l'ivresse folle du retour, quand leurs deux cœurs avaient battu si violemment à l'unisson ; ce n'était pas après les joies du passé évoquées avec tant de puissance, au moment où les angoisses de la séparation étaient terminées ; ce n'était pas à cette heure bénie où le mari et la femme étaient réunis à jamais, que, pour la première fois de leur vie, ils allaient se heurter mortellement.

Hélène n'était coupable que d'avoir sauvé le nom de Kerlor.

Lui, Georges, malgré la droiture de son caractère, était trop bien trempé pour subir une tare constitutionnelle ; il n'allait pas se montrer dément et se laisser emporter par ses étranges et farouches instincts.

Mais pourtant, Hélène se sentit un grand vide dans le cerveau.

Sa conscience pouvait être en paix, il n'en était pas moins vrai que les apparences menaçaient de devenir terribles.

Georges, étant donnée son affligeante propension à souffrir en matière de constance et de fidélité, n'avait que trop de motifs de se montrer jaloux.

Alors, que faire pour que l'orage se dissipât immédiatement, quand les ténèbres sanglantes s'épaississaient avec cette rapidité ?

Trahir Carmen ?

Si elle était là, elle parlerait ; elle avouerait tout.

Mais comment invoquer son témoignage sans la perdre?

Lui écrire? où? quand répondrait-elle et comment répondrait-elle?

Hélène eut le geste de quelqu'un qui lutte contre un écrasement.

Tout se passait d'une façon foudroyante; elle était insensée de songer à ce qu'elle ferait le lendemain; le péril était imminent.

Elle eut pourtant la force de faire appel à tous les moyens de séduction, infailibles autrefois.

Elle retrouva son angélique douceur; jamais son regard lumineux n'avait été plus caressant; elle prit les mains de Georges et les porta à ses lèvres.

Elle prononça avec une tendresse infinie :

— Il y a cinq ans bientôt, vous rappelez-vous, mon ami, ce que vous me disiez, dans la grotte des Cormorans, le jour de notre excursion à Kernéach.

Le visage de Kerlor perdit de sa rigidité; un soupir gonfla sa poitrine; un nouveau combat se livra en lui.

Hélène! sa chère Hélène! cette âme d'élite, ce lis immaculé qu'il re-voyait dans la petite maison de Recouvrance, Hélène coupable!

Il eut un battement de paupières et ses lèvres s'agitèrent comme s'il allait implorer son pardon.

Elle poursuivit avec une intensité d'émotion qui le remua au plus profond de l'être :

— Ne m'avez-vous pas dit : « Comme je serais jaloux si j'épousais une autre femme que vous... » Et n'ai-je pas répondu : « La jalousie, c'est toujours de l'amour... Je veux que mon mari soit jaloux... Cela me prouvera une fois de plus combien il tient à moi. »

Hélène ajouta avec une adorable expression de regret :

— Si j'avais su!...

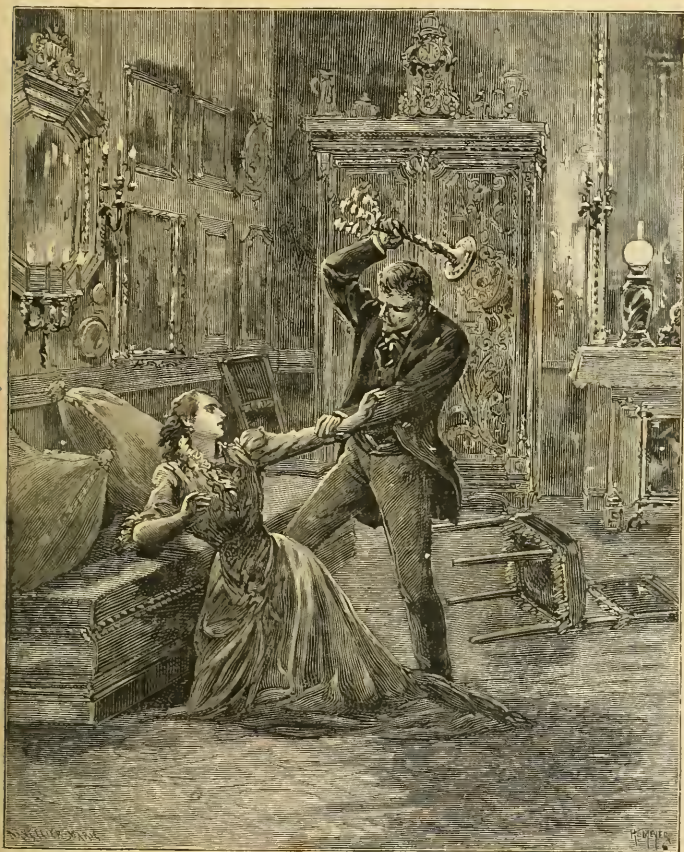
Il la regarda confus, honteux déjà, se maudissant d'avoir subi une impulsion mauvaise, mais contre laquelle il avait été impuissant à se défendre.

Hélène continua avec sa douceur exquise :

— Toutes vos paroles sont gravées dans ma mémoire... Vous m'avez dit encore : « Vous resterez toujours, quoi qu'il arrive, pour moi la plus pure, la plus sainte des femmes... Cette jalousie, dont je vous parlais, et qui aurait été invraisemblable, farouche, terrible, qui m'aurait porté peut-être à des extrémités dont je frémis... jamais je ne la connaîtrai auprès de vous. »

— C'est vrai, tout cela, murmura Kerlor, redevenant pendant une minute le Georges d'autrefois, ardent, enthousiaste, amoureux fou.

Il ferma les yeux pour que l'enivrante vision ne s'effaçât pas trop vite.



Ah ! tais-toi !... tais-toi !... Tu vois bien que je vais te tuer. (Page 1199.)

Il lui semblait respirer encore le charme virginal d'Hélène de Penhoët, ce jour où les fiancés s'étaient réfugiés dans une anfractuosité du roc, pendant que la mer grondait à leurs pieds et que l'écume rejaillissait, les couvrant de perles irisées.

Que de pures délices ! Que de célestes sensations il avait goûtées pendant ces minutes-là !

Hélène reprit :

— Il est des mots qu'on n'oublie pas... Laissez-moi finir en vous répétant ceux-ci : « Je vous aime, Hélène ! Je vous vénère !... J'aurais la preuve

qu'une douleur me serait infligée par vous, que je refuserais d'y croire. »

Il répliqua avec feu :

— Mon amour est resté le même, Hélène, et ton cœur n'a pas plus changé que le mien... C'est pour cela que tes restrictions me désolent et que je veux pour toi comme pour moi qu'elles prennent fin.

Si Hélène restait ferme avec son intrépide douceur, il demeurerait tenace, lui ; lequel des deux céderait ?

Elle répondit, les yeux voilés de larmes :

— Si je te supplie de ne pas insister, c'est précisément pour toi... A tout prix, je veux t'éviter un souci, une peine.

— Voyons ! tu vas bien me dire...

— Non ! Non !... Je ne le peux pas.

— Hélène, fit-il d'une voix étranglée, j'ai maîtrisé le premier mouvement de révolte... J'ai proféré des mots dont je rougis et que tu oublieras...

— De grand cœur.

— Mais, je suis sûr que tu vas me fournir une explication très naturelle, très simple, de tout cela... Et je suis, je le répète, tout prêt à l'accepter... Mais ces éclaircissements, tu me les dois ; tu vois avec quelle impatience je les attends... Ne laisse pas aux affreuses pensées le temps de revenir... Ne cause pas le retour de mon aveugle colère... Voyons ! parle !... réponds, réponds-moi.

Après une accalmie, il est permis d'espérer la fin de la tempête ; mais si la tourmente reprend, c'est le plus souvent pour se déchaîner plus terrible que jamais.

Hélène se sentit emportée comme en un vertigineux tourbillon.

Elle répliqua :

— Ne peux-tu me croire sur parole ?

Il cria, exaspéré :

— N'oublie pas que tu viens de me mentir !

— Georges !

— Toi, la femme irréprochable, le modèle des épouses et des mères, toi, la tendresse, la franchise, l'honneur, tu as un secret pour ton mari !

— Il le faut, continua-t-elle sourdement.

— Ah ! ne m'en demande pas trop.

De nouveau, dans un éclair plus fulgurant encore que tout à l'heure, Hélène vit l'abominable doute errer sur le visage de son juge.

— Georges, murmura-t-elle, défaillante, je ne pourrais supporter une nouvelle cruauté.

Il repartit, de plus en plus enfiévré :

— Ce n'est pas une réponse... Où étais-tu ?

— Mon ami...

— Où étais-tu ?

— Sur ce que tu as de plus sacré au monde, je te conjure...

— Où étais-tu ? demanda-t-il pour la troisième fois avec une rage progressive... Réponds-moi !... Plus de mystère, plus de réticences, plus de mensonges surtout ! Il en est temps, oh !... grand temps !...

— Mon Dieu !

— Pourquoi m'as-tu menti?... Pourquoi ce trouble si visible, si évident depuis mon arrivée ? Il faut que tu me répondes... Le comprends-tu ?

Hélène garda le silence, anéantie.

Tout à coup, les yeux de Kerlor étincelèrent ; par un brusque ressaut de sa pensée, il venait de se rappeler soudainement ce qui s'était passé quelques instants plus tôt entre sa femme et Saint-Hyrieix.

Il revoyait l'air de contrainte qui avait régné entre eux, et qu'il avait observé, sans y attacher alors la moindre importance, dans son affolement de tendresse et de confiance absolue.

— La lettre, balbutia-t-il, la lettre ! comme un homme dont la fureur va paralyser les moyens, mais qui prononce une phrase essentielle.

Hélène chancela.

La fatalité se montrait décidément inexorable.

Madame de Kerlor se sentait perdue.

Pour qu'une chance de salut problématique restât à l'adorable créature il lui aurait fallu l'inférieure rouerie de madame Vernier.

Or, l'infortunée Hélène, en admettant qu'elle se résignât à dire toute la vérité, atténuerait-elle le coup foudroyant qui la menaçait ?

Conjurerait-elle la catastrophe suspendue sur sa tête ?

Georges, qui dévorait sa femme des yeux, frémit en face de son bouleversement.

Il ajouta :

— Cette lettre, oui, cette lettre mystérieuse que t'a remise furtivement Saint-Hyrieix...

— Je ne l'ai même pas lue ! répliqua Hélène avec un morne abattement.

— Parce que tu savais ce qu'il y avait dedans.

— Moi !

— Ah ! je vois à ton visage atterré que je tiens enfin la clef de cette énigme... Tu ne tremblerais pas ainsi, si tu ne te sentais pas près d'être démasquée.

— Coupable, moi ?... Tu crois...

Et la voix d'Hélène se perdit dans un sanglot.

Il l'interrompit avec une ironie sauvage :

— Je crois que l'absence est le plus grand des torts ; mais que ceux qui reviennent ont encore plus tort que ceux qui partent... Je crois que le

cœur des femmes est aussi large que leur mémoire est courte... Je crois que, depuis quelques heures, vos paroles mentent, vos yeux mentent, vos baisers mentent... Je crois enfin que vous avez un amant, et que cette lettre est de lui... Voilà ce que je crois !

Hélène se demanda si elle allait mourir de honte.

Les fibres de son cœur semblèrent se rompre ; elle allait s'abattre, là, pour ne plus jamais se relever.

Pourtant, si horrible que fût le coup qui l'atteignait, elle se tordit sous la douleur mais n'y succomba pas.

Elle fixa sur Georges les yeux de la victime sur son bourreau.

Cependant il n'y avait ni haine, ni épouvante dans ce regard voilé : on n'y lisait que l'expression de miséricorde d'une martyre qui pardonne quand même.

Hélène ne sanglotait pas ; ses larmes coulaient sans faire plus de bruit que le sang qui s'échappe d'une blessure mortelle.

Elle murmura dans un souffle :

— Georges ! Je te jure, tu entends, je te jure sur notre amour, je te jure sur la tête de notre enfant que tu te trompes !... Je suis restée l'épouse fidèle et dévouée que tu as aimée et qui t'adore... Je n'ai pas un reproche à m'adresser... Je n'ai jamais cessé d'être digne de toi, digne de moi, digne de notre fils.

Il répondit avec fureur, comme s'il voulait prolonger l'agonie de la malheureuse :

— Des mots ! Voilà tout ce que vous trouvez pour me persuader, tandis que moi, j'ai des faits pour vous accabler, pour vous convaincre de votre crime.

— Mon crime !... C'est vous, Georges, qui me torturez ainsi ! dit-elle, pétrifiée.

— La lettre, fit-il, d'une voix rauque. Je la veux !

Un sillon bleuâtre et profond se creusait sur ses yeux ; il tremblait convulsivement.

Hélène avait poussé l'héroïsme jusqu'au bout.

L'immolation avait été complète.

Nulle créature humaine n'aurait aussi courageusement résisté ; la croix lui broyait les épaules ; elle ne pouvait plus la porter.

La comtesse de Kerlorne ne pouvait pas rester flétrie sous l'infâme accusation.

Il y eut entre les époux, pendant quelques secondes, un silence enveloppant comme un linceul.

Hélène ne voulut pas rester accablée sous cette épouvantable injustice du sort.

Elle dit :

— Eh bien ! Je vais te la donner cette lettre et je te dirai tout... Tant pis ! tu l'auras voulu.

— Oui !

— Tu te rappelleras que j'ai tout fait pour t'épargner cette douleur
Il se croisa les bras, frémissant d'impatience.

Hélène poursuivit avec un immense déchirement :

— Mais puisque tu as refusé de me croire, puisqu'il te faut des preuves, je vais t'en donner... Je ne peux pas plus longtemps me laisser accuser pour une autre.

— Une autre ! répéta Georges.

— Oui... Voilà le chagrin que je voulais t'épargner... Voilà le secret que je voulais garder, cher et pauvre ingrat !...

Elle tira la lettre de son sein...

Puis, la pauvre Hélène, reculant une dernière fois devant sa justification, qui allait perdre Carmen, eut un geste éperdu.

Elle porta convulsivement à sa bouche le billet accusateur, comme pour le déchirer avec les dents.

Elle balbutia, désespérée :

— Non ! Non ! Vous ne l'aurez pas... Il ne faut pas que vous l'ayez.

Mais Georges bondit sur elle et lui tordit le poignet.

Hélène poussa un cri de douleur.

Son mari lui arracha la lettre.

Il lut, avec une des plus tragiques expressions que puisse prendre le visage d'un homme :

« Par suite d'un accident incroyable, inouï, mais réel et navrant, je ne puis, madame, vous renvoyer vos lettres, ainsi que je l'avais promis.

« Mais ne craignez rien.

« Elles doivent être, elles sont anéanties.

« Il ne reste plus aucune trace des serments que vous m'aviez faits, aucune trace de l'amour que vous m'aviez juré éternel.

« Il ne reste rien qui puisse rappeler et les douces heures que vous m'avez données et les bonheurs sur lesquels reposait ma vie.

« Vous pourrez désormais présenter à votre mari des lèvres qui seront bien à lui.

« Notre enfant même ne peut plus être un lien entre nous.

« J'ai juré que je n'apparaîtrais plus dans votre existence.

« Oubliez-moi donc, puisque vous le pouvez. »

La lettre n'était pas signée.

Georges se prit la tête à deux mains, comme s'il voulait conjurer la démence.

Puis il se précipita sur Hélène et d'un mouvement terrible l'étendit à ses pieds.

La malheureuse, accablée autant par la douleur physique que par la

torture morale, avait à peu près perdu le sentiment de ce qui se passait autour d'elle.

Cependant, quelque chose, l'instinct de conservation peut-être, lui fit balbutier :

— Cette lettre n'était pas pour moi.

— Pas pour vous !... Encore un mensonge ! et plus grossier que tous les autres.

Il lui mit sous les yeux l'enveloppe et l'adresse.

— Mais, regardez donc, misérable ! dit-il d'une voix stridente.

Hélène se traîna à genoux.

— Qu'y voyez-vous donc dans cette lettre ? gémit-elle.

Georges répondit, au paroxysme de la fureur :

— Ce que j'y vois?... J'y vois que la dernière prostituée de la rue est moins infâme et moins vile que vous... J'y vois que vous avez tout volé ici : respect, tendresse, amour ; que vous avez tout souillé, mon honneur, mon nom, mon âme même en me faisant embrasser et aimer cet enfant maudit, votre bâtard.

— Bâtard ! mon fils !

— Oui, votre bâtard, sur le front duquel je n'ai même pas la ressource d'effacer avec son sang la trace de mes baisers.

Haletante, elle râla :

— Ah Dieu !... l'enfant ! C'est vrai... Je l'avais oublié, moi... et il croit ce qu'il me dit là !... Ah ! malheureuse que je suis !... Mais quand je te répète, Georges, que la lettre n'est pas pour moi... Jusqu'à mon dernier souffle, je le répéterai... Tout cela n'est pas vrai... Je suis la victime d'une effroyable erreur.

Hélène, renversée en arrière, regardait, terrifiée, Kerlor, qui, les bras croisés sur sa poitrine, la regardait aussi.

Livide, il tremblait de la tête aux pieds, les lèvres saignant sous ses morsures.

Elle voulut s'accrocher aux mains, aux bras, aux vêtements de Kerlor ; il la repoussa violemment.

— Georges ! mon aimé, mon adoré, je suis innocente...

— Ah ! répliqua-t-il avec le plus sanglant mépris, ma mère avait bien raison de s'opposer à ce mariage immonde... Telle mère, telle fille.

Devant cet outrage suprême, Hélène se releva.

— Georges ! s'écria-t-elle, pâle comme une morte, vous avez insulté la marquise de Penhoët... Dieu ne vous le pardonnera jamais... La coupable, l'infâme, celle à qui s'appliquent toutes les injures que vous m'avez jetées au visage, c'est votre sœur, monsieur.

— Car men ?

— Oui, madame de Saint-Hyrieix... Vous voulez toute la vérité... Vous la connaissez maintenant.

— Carmen ! fit-il avec une véhémence inouïe, c'est elle que vous osez accuser !... Elle qui est loin, déjà, qui ne peut pas se disculper, mais qui n'en a pas besoin du reste, la chère et sainte enfant... Vous voulez rejeter sur ma sœur bien-aimée la honte et l'infamie de votre conduite !

— Votre sœur est la seule coupable.

— Mais songez donc que votre accusation est aussi odieuse qu'insensée... Carmen ne s'appelle pas Hélène de Kerlor, comme la créature perdue à qui cette lettre est adressée... Carmen n'a pas déserté, la nuit, furtivement le toit et le lit conjugal... Carmen ne s'est pas prostituée !

— Carmen a commis une faute.

Il répliqua, tenant, dans son effroyable apreté, à conserver les apparences d'un droit si manifeste que tout nouveau mensonge était superflu :

— Carmen n'a pas d'enfant, et vous en avez un, vous.

— Si, répondit Hélène, si, Carmen a une enfant...

Il devint fou... fou furieux. Le jaloux d'autrefois se réveillait en lui, terrible, presque dément.

Il saisit un énorme candélabre en bronze qu'il fit tourner au-dessus de sa tête, prêt à briser le crâne de sa femme.

Il hurla : "

— Ah ! tais-toi !... Tais-toi ! Tu vois bien que je vais te tuer.

Il allait s'élancer sur elle, la briser, la broyer.

Hélène croyait avoir gravi la dernière marche de son calvaire.

Elle ferma les yeux, crucifiée.

Georges ne voulut pas qu'elle perdît connaissance ; il la secoua avec démenée.

— Voyons ! Je veux tout savoir... Ta trahison ne date pas d'hier, fit-il... Tu n'as pas attendu que je m'en aille au loin, crédule et confiant, pour t'enrichir... Non ! tu connaissais cet homme avant notre mariage.

— Vous avez perdu la raison, Georges, répondit Hélène d'une voix mourante... Plus tard, vous expierez votre folie d'une façon épouvantable... Je suis innocente.

— Des mots, encore des mots ! Voilà tout ce que tu trouves pour essayer de m'abuser encore, quand il ne te resterait qu'à avouer... N'ai-je pas toutes les preuves pour te convaincre de ton infamie...

— Ce supplice est affreux !

— Et maintenant, poursuivit-il avec force, le nom, le nom de ton amant, puisque cette lettre n'est pas signée... Son nom ?

— Je n'ai pas d'amant.

— Ah ! tu ne le diras pas !... Tu trembles pour lui... Tu l'aimes, le père de ton enfant, de cet enfant que j'avais la folie de croire mon fils...

— Tais-toi ! fit-elle pantelante.

— Tu ne veux pas qu'on te le tue, cet homme !... Eh bien ! C'est donc toi qui va mourir à sa place.

— Georges !

Il eut une dernière lueur de raison ; ces mots s'échappèrent de sa gorge contractée :

— Va-t'en !

— Georges !... Écoute-moi...

— Va-t'en.

— Un mot...

— Va-t'en... Je sens que je vais te tuer ! rugit-il,

— Au nom de notre amour.

— Ah ! mais, va-t'en donc !

Il la repoussa d'un geste si effrayant qu'Hélène, si résignée qu'elle fût, ne voulut pas qu'il eût un crime à se reprocher.

Elle sortit du salon et, chancelante, se heurtant à chaque meuble, elle parvint à rencontrer l'escalier qui conduisait à sa chambre, où elle se réfugia.

Des myriades d'étincelles passèrent devant ses yeux hagards.

Anéantie, elle tomba au pied de son lit, exhalant dans une plainte si déchirante qu'elle ressemblait à un dernier soupir :

— Georges !... Georges !... Ce n'est pas moi !... Quand je te dis que ce n'est pas moi !

CXIV

NOCTURNE

Plusieurs heures s'étaient écoulées.

Tout dormait ou semblait dormir dans cette demeure d'aspect si riant, qui faisait dire à tous ceux qui la regardaient en passant :

— Comme on doit être heureux dans cette jolie maison !

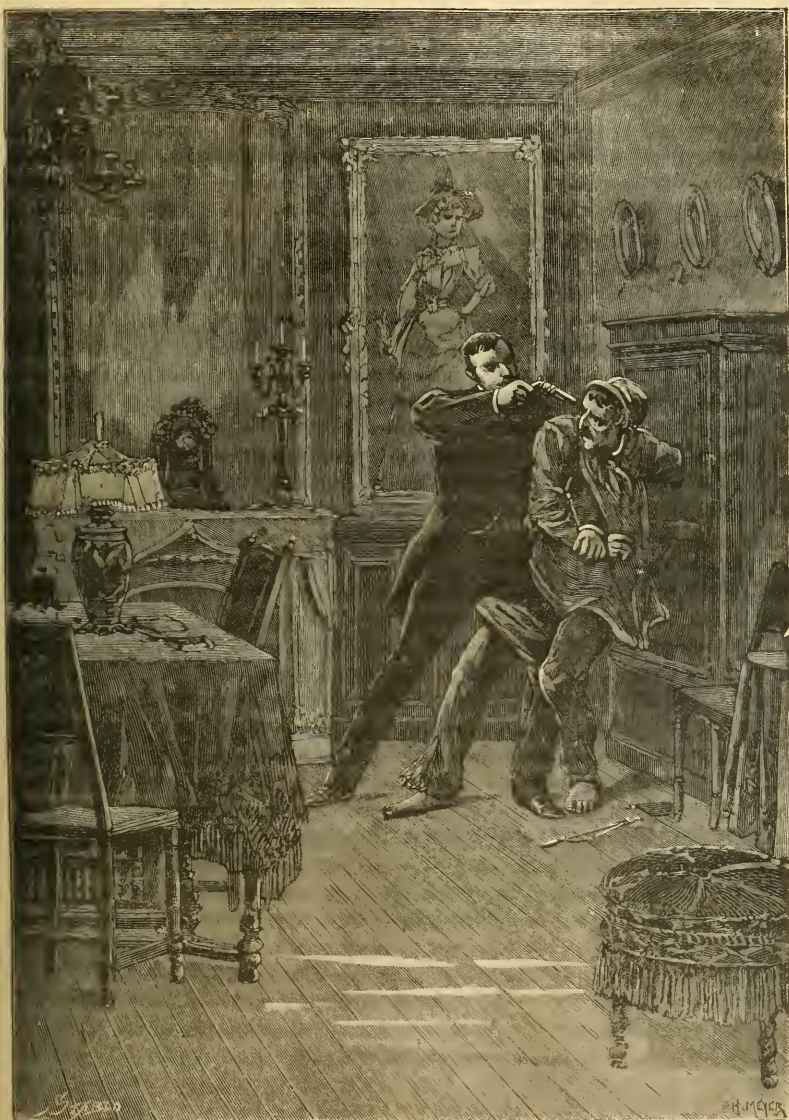
Si ceux-là avaient pu jeter un coup d'œil derrière les volets hermétiquement clos, à travers les épais rideaux soigneusement tirés, le spectacle devant lequel ils se seraient trouvés les aurait sans nul doute profondément étonnés :

Une femme prostrée, la poitrine encore soulevée par la violence de ses sanglots, malgré le temps depuis lequel elle pleurait.

Une mère suppliant Dieu de faire cesser son martyre.

Dans une chambre voisine, un homme, la tête dans les mains, le cerveau en feu, la gorge sèche, les paupières brûlées, la poitrine déchirée par ses ongles, perdu, abîmé dans les plus atroces réflexions.

LES DEUX GOSSES.



Un mot... un cri... une plainte et tu es mort ! dit une voix. (Page 1203.)

Voilà ce qu'il renfermait, ce paradis, ce nid de bonheur, ce coquet et charmant intérieur, envié du passant.

Cet homme, tendre jusqu'à l'adoration, bon jusqu'au sacrifice, dévoué jusqu'à l'abnégation, venait de se transformer en bête fauve, depuis que le soupçon — et quel soupçon ! — entré dans cette âme, y dévorait tout autre sentiment.

La fureur des Kerlor, cet accès de folie dangereuse, qui revenait périodiquement et que rien ne pouvait conjurer, reparaissait dans cette nature farouche.

Le sang brûlant qui dormait dans ses veines s'était réveillé après un long sommeil, et bouillonnait comme un métal en fusion.

Il aurait certainement tué Hélène si elle était restée une minute de plus devant lui.

Georges avait quitté le salon et était entré dans son cabinet de travail, une grande pièce sévère et sombre qui y attendait, et où Hélène avait l'habitude d'écrire à l'absent, dans ce milieu à lui et tout plein de lui.

Les yeux de Kerlor étaient redevenus secs ; son visage exprimait une haine sauvage.

Assis devant la grande table de chêne, dans la lueur pâle de la lampe, l'œil perdu dans le vide, les sourcils contractés par les efforts qu'il s'imposait, il songeait...

Immobile d'abord, comme enseveli dans un irrésistible engourdissement, de temps en temps il se relevait, emporté par une pensée plus horrible que les autres qui lui traversait le cerveau, par une souffrance plus aiguë qui lui tirait le cœur.

— Ah ! pourquoi suis-je revenu ? clama-t-il.

Ses doigts se crispaient, ses poings se serraient, et un sourd gémissent, râle de douleur, blasphème et cri de désespoir en même temps, sortait de sa gorge en feu.

Cauchemars sinistres, rêves sanglants, effroyables visions de vengeance, combinaisons multiples de châtimens raffinés, tout cela tourbillonnait dans son esprit comme en une effroyable danse macabre, et le maintenait dans un état de délire sans trêve.

Il en arrivait à la barbarie des supplices du Mexique, de ce pays, où l'ardent soleil avait exacerbé la jalousie de ses aïeux, — et la sienne.

Il s'écria, toujours secoué par le plus horrible tremblement convulsif :

— La tuer !... Non ! je ne veux pas la tuer !... Je ne saurais pas le nom de l'autre, et il faut que je le sache.

Cependant, une lueur de meurtre plus intense passa dans son regard et il se posa cette question :

— Et si je les tuais tous les deux ?

Il secoua la tête.

— Pourquoi faire?... Qu'est-ce que c'est que ça, mourir? Ne plus souffrir, voilà tout.

Ils n'expieraient pas leur crime.

Et lui, Georges de Kerlor, désespéré, misérable; lui, la victime, aurait seul ses nuits sans sommeil et ses journées sans repos.

Chasser sa femme?

Elle irait retrouver son complice!

Ils riraient de lui!... Ne serait-ce pas lui qui les aurait réunis?

Pardonner? oublier?... comme la religion l'ordonne? Allons donc!... Quelle folie!

Et ses dents grinçaient de rage... Et des larmes de fureur roulaient le long de ses joues bronzées.

Non!... non!... Une vengeance!... Une vengeance féroce, inconnue!

Il en voulait une!... Il la fallait!... Il en avait soif!...

Chose étrange, c'était surtout à l'enfant qu'il vouait la plus infernale exécution.

Il reprit :

— Dire que, tout à l'heure encore, je couvrais de caresses leur bâtard!... L'enfant de l'adultère conserverait mon nom...? Plus tard il aurait ma fortune?

Ce petit être qu'il chérissait tant, vers lequel, à travers ses plus rudes épreuves, sa tendresse se plaisait à voler, voilà que soudain il se prenait à le haïr de toute la puissance de l'amour qu'il avait eu pour lui.

A l'idée de la réalité, le sang lui affluait au cerveau, martelant ses tempes, bourdonnant dans ses oreilles.

Il voyait rouge.

Et il dut se retenir, s'enfoncer encore une fois les ongles dans la chair pour ne pas courir dans la chambre où il dormait, le serpenteau, et l'étrangler, lui broyer la tête contre la muraille...

Luttes épouvantables! tortures de damné qui se déroulaient sinistrement, tandis que les heures se succédant sonnaient lugubrement dans la maison silencieuse.

— Ah! que je souffre, proféra-t-il... Mais je ne veux pas souffrir seul... Je veux lui faire du mal, à elle, beaucoup de mal!... Je veux... je veux... quoi?... je ne sais pas. Mais il faut qu'ils partagent mon supplice!...

Brusquement le malheureux se leva, ouvrit un coffre-fort, placé dans un angle de la pièce, y prit un grand portefeuille et se mit à feuilleter les papiers qu'il renfermait.

Il en tira une enveloppe, cachetée de cire noire, et sur laquelle étaient écrits ces mots :

« Ceci est mon testament ! »

Il décacheta l'enveloppe, brûla à la flamme d'une bougie le papier qu'elle contenait, et, prenant une plume, se mit à écrire.

De temps en temps il s'arrêtait, comme pour réfléchir, et de grosses larmes jaillissaient encore de ses yeux.

Mais aussitôt il les essuyait nerveusement du doigt et son visage redevenait rigide.

Sa résolution était prise...

Tout à coup, il dressa subitement la tête.

Ses yeux se fixèrent sur la porte.

L'oreille tendue, il écoutait.

Il n'y avait plus à en douter... Au bout de quelques secondes d'attention soutenue, pendant lesquelles il avait retenu jusque-là son souffle, il entendait quelque chose...

Quelque chose d'imprévu, d'insolite, de suspect.

C'était un bruit léger, à peine perceptible, mais régulier et continu.

Ce bruit, un Parisien ne l'aurait peut-être pas remarqué ou n'y aurait pas fait attention, l'attribuant à quelque cause imprécise, au vent peut-être ou à quelque oiseau nocturne.

Mais il ne pouvait échapper à l'ouïe subtile de Kerlor, habitué, dans la forêt mexicaine, à distinguer le rampement des reptiles dans les hautes herbes, le frémissement des feuilles, le passage d'un animal ou les pas étouffés d'un voleur de chevaux.

Quelle pouvait être la cause de ce bruit ?

Les chambres d'Hélène et de Fanfan se trouvaient dans une autre direction.

Il ne provenait pas de là.

Les domestiques, à part Annette Kerjean, couchaient dans les communs, au-dessus des écuries.

Le pavillon du jardinier était également en dehors, à l'autre extrémité de la cour.

Or, il n'y avait plus à en douter maintenant, le bruit partait du rez-de-chaussée.

— Quelqu'un tente de pénétrer par là dans la maison, se dit Georges.

C'était dans la salle à manger, située à côté du salon. On eût dit un grincement semblable à celui que produit le frottement d'un corps dur sur une surface polie.

Un diamant rayant une vitre sans doute pour la couper !

Kerlor tendit de nouveau l'oreille ; cette fois il perçut nettement le son ; il reconnut le grincement caractéristique.

— C'est un malfaiteur ! pensa-t-il.

Il voulut s'élancer vers la porte de son cabinet...

Mais une réflexion subite arrêta son élan.

Pendant une minute à peine, il resta pensif.

Jamais la dureté de sa race ne s'était reflétée d'une façon plus saisissante sur son visage crispé.

Il eut pourtant un geste de répugnance et d'horreur ; mais un autre mouvement de forcené signifia qu'il passerait outre et que l'hésitation qu'il venait de vaincre serait la dernière.

Une malédiction surhumaine lui monta aux lèvres.

Il prit sur la cheminée, où il l'avait déposé à son retour, un superbe revolver américain.

Puis, il jeta un coup d'œil rapide sur l'arme pour s'assurer que les cinq coups étaient chargés.

Ensuite, rapidement, il éteignit la lampe.

Les persiennes du cabinet étaient bien closes.

D'épais rideaux, délivrés de leurs embrasses, recouvraient complètement la fenêtre.

Le voleur entré dans la maison n'avait certainement aperçu du dehors aucune lumière, même s'il était venu par le jardin.

Kerlor se dissimula dans l'embrasure d'une des fenêtres, absolument caché derrière un rideau.

Il entendit, cette fois très nettement, le frottement du diamant sur le carreau ; puis un petit coup sec, sans aucune vibration.

A l'aide d'un peu de mastic appliqué sur la vitre, le bandit, vraisemblablement, détachait le morceau découpé.

Kerlor aurait juré qu'il ne se trompait pas.

Sans voir le malfaiteur, il se rendait très bien compte de la marche de l'opération ; successivement tous les détails lui apparaissaient ; il suivait pour ainsi dire un à un les progrès de l'effraction, comme si aucun mouvement ne lui échappait.

L'individu venait de passer le bras par l'ouverture ainsi pratiquée.

Tout doucement, il tournait l'espagnolette...

Les châssis s'ouvraient sans grincement...

Il escaladait la fenêtre... pieds nus.

Un bruit qui ne comptait pas... à peine le glissement d'une couleuvre ou le frôlement d'une chauve-souris.

L'homme allait, tâtonnant, les mains tendues avec la plus grande circonspection, à travers les meubles de la salle à manger... On eût juré qu'il connaissait les êtres et savait où chaque chose était placée.

Il tourna à gauche, afin d'éviter la jardinière remplie de fleurs ; qu'il avait légèrement palpée ; puis il se dirigea instinctivement, sans être gêné par l'obscurité.

Il suivait tout droit le chemin qui menait à la porte du salon.

Il s'abstint même, quand il eut pénétré dans cette pièce, de s'approcher des parois, auxquelles étaient suspendues des faïences que le moindre ébranlement aurait agitées avec fracas.

Il tourna autour de la grande table, puis gagna délibérément le cabinet où Georges était embusqué.

Évidemment, si le voleur n'était pas merveilleusement renseigné, il était extraordinairement expérimenté; l'un et l'autre peut-être!

Kerlor entendait tous les pas de l'homme; par la pensée il suivait sa piste, en quelque sorte.

Maintenant, il percevait le souffle du gredin, péniblement retenu.

Le voleur s'arrêta un instant derrière la portière et reprit haleine...

Il fit crisser une allumette et l'éteignit aussitôt...

Ce fut un éclair... juste le temps de reconnaître les lieux où il s'engageait, de constater qu'il ne s'était pas égaré, de savoir exactement où était le but...

Cette lueur fugitive avait suffi pour le tranquilliser.

Il tira de la poche de sa blouse sordide un foret à métaux et son archet, puis une petite bouteille d'huile.

Puis il s'agenouilla auprès du coffre-fort...

Impassible, comme s'il eût été dans un atelier de serrurerie, il plaça son foret sur la plaque extérieure et commença à lui imprimer le mouvement de rotation pour perforer le métal.

Il percevait quatre trous et, à l'aide d'une scie minuscule et bien trempée, il enlèverait juste dans la paroi de fer un morceau qui lui permettrait de passer le bras.

L'ouvrage ronflait tout bas.

Il mettait de temps en temps de l'huile avec une petite plume qui trempait dans la fiole, de façon à éviter tout grincement et à réduire le bruit à sa plus simple expression.

C'était évidemment un voleur de la « meilleure école », l'école scientifique, un lauréat des cours supérieurs de Paris.

Il connaissait à fond la théorie et savait qu'elle doit être la base de toute pratique sérieuse...

Au lieu du brutal et difficile éventrement d'un coffre-fort avec la pince monseigneur, ouvrage malpropre, bruyant, dangereux, bon pour les grinches de bas étage, il procédait académiquement, doctoralement, en garçon instruit.

A ces détails, nos lecteurs ont amplement reconnu Eusèbe Rouillard...

En quelques minutes, son quadrilatère fut formé de la manière la plus géométrique.

Il prit sa scie, admirablement fabriquée avec un ressort de montre, c'est-à-dire en acier de qualité extra-supérieure.

Il l'introduisit dans un des trous.

Il ne s'agissait plus que de rejoindre par une ligne droite les quatre angles.

C'était l'affaire de très peu de temps.

L'instrument de précision mordait le fer avec une étonnante facilité.

On eût dit que le coffre-fort était en bois...

La Limace huilait toujours pour que tout se passât en douceur.

Il ne paraissait pas mécontent de son ouvrage soigné.

Crac!... Ça y était!

Comme tout à l'heure, pour la vitre, il enleva sans bruit la partie rendue mobile.

L'ouverture était bien calculée; le bras pouvait passer.

Un ingénieur des mines n'aurait pas mieux combiné pour deviner le gisement d'un filon...

C'était précisément à la hauteur de la tablette où reposaient l'or et les billets.

Affaire de chance, peut-être; de talent et d'habitude surtout...

Le mari de Zéphyrine sourit complaisamment, heureux de son succès.

Il enfila la main dans le trou et empoigna au hasard, mais avec la plus délicieuse volupté, un tas de rouleaux et de valeurs.

Mais au moment où il allait ramener cette fortune, il poussa un cri qu'il ne put achever.

Une poigne de fer l'avait saisi à la gorge et l'étranglait.

Il essaya de se dégager... Ce fut en vain...

En une seconde, il se sentit enveloppé par l'enchevêtrement d'un corps d'homme.

Ses maigres cuisses étaient prises entre des jambes nerveuses, dont la formidable étreinte lui brisait les os...

Sur son estomac, une poitrine large et solide s'était collée et arrêtait sa respiration...

Son bras droit était comme emprisonné à l'intérieur du coffre-fort...

L'autre était immobilisé par l'étau d'un poignet vigoureux.

Eusèbe comprit tout de suite qu'il lui serait impossible de briser l'effort.

En même temps, par surcroît, il sentait sur sa tempe le froid du petit cercle d'acier que forme le canon d'un revolver.

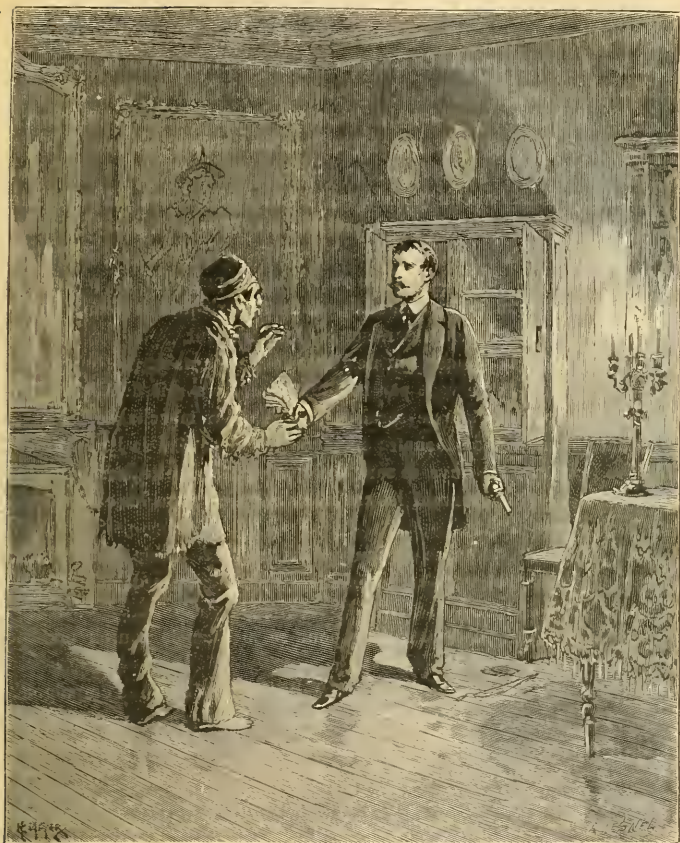
— Un mot... un cri... une plainte et tu es mort! dit une voix.

— Chopé! murmura La Limace avec une rage indicible.

Mais nous savons que le gaillard ne boudait pas longtemps contre le sort hostile.

Il retrouva assez vite sa philosophie des mauvais jours.

Ah! si la poigne qui le tenait en respect avait été moins solide, Eusèbe



Tiens ! dit-il, prends ! (Page 1216.)

ne se fût pas résigné aussi facilement ; mais, réellement, il avait trouvé son maître.

Il bredouilla :

— Voilà un particulier qui se f...iche de moi... Il commence par m'étrangler... Ensuite il me défend de parler.

Il resta immobile, ; c'était exprimer qu'il se rendait à merci.

Kerlor ne bougeait pas non plus.

La Limace eut le temps de réfléchir encore.

— Je suis vu ! il n'y a pas d'erreur !... Faut-il que j'aie été godeau de

couper dans la pommade de Zéphyrine !... En v'là une rentrée pour quelqu'un qui reprend les affaires aujourd'hui !...

Il eut un nouvel accès de désespoir, plus court déjà que le premier, et ne dérageant pas :

— Ça ne fait rien... Faut rien être lâche d'attaquer avec un revolver un pauvre ouvrier qui n'a que ses outils... Ah ! mais j'étouffe... Il n'a pas fini de me serrer le gaviot ?

Il ne fit pourtant aucun mouvement, sentant bien que celui qui le tenait si étroitement n'hésiterait pas à presser la détente à la moindre velléité de rébellion.

La Limace acceptait la prison ou le bagne, puisqu'il ne pouvait pas faire autrement ; mais il n'entendait pas du tout risquer sa peau.

Il serait fixé bientôt d'ailleurs sur ce dernier point.

Il se dit, avec la logique qui ne l'abandonnait jamais :

— Ce gaillard-là ne veut pas m'estourbir... Ce serait déjà fait... Brrr ! Un coup de pousse, et je ne serais déjà plus qu'un macchabée !...

Il eut un frisson de lâcheté ; mais ce tribut payé à la bête humaine, Eusèbe Rouillard retrouva ce sang-froid effrayant et cette incroyable lucidité d'esprit que conservent les criminels endurcis dans les circonstances les plus tragiques.

La Limace, pris comme un fauve dans un inextricable filet, réfléchissait quand même et calculait ses chances hypothétiques de salut.

Il se posa cette question, comme pour se justifier de nourrir un espoir insensé :

— Pourquoi donc que le gosse n'appelle pas pour qu'on m'empoigne ?

Tout à coup, les doigts qui l'étreignaient à la gorge se détendirent ; mais le revolver ne quittait pas son front.

— Tu n'es qu'un voleur ! dit Georges.

La Limace repartit :

— Qu'est-ce que vous attendiez donc ? un ambassadeur ?

— Je pourrais te tuer, gredin ! puisque je te prends en flagrant délit d'effraction.

— Pas de blague !

— Je veux examiner d'abord ton ignoble face... Comprends-moi bien... Je vais te lâcher un bras, l'autre restera dans le coffre-fort.

— Ça fait que je serai manchot ?

— Tu sais, malgré l'obscurité, je te vois... Pas un de tes mouvements ne m'échappe.

— Puisque je ne bouge pas... j'ai posé ma chique et je fais le mort.

— Donne-moi d'abord les armes que tu as sur toi.

La Limace riposta :

— Des armes!... monsieur veut rire!... Quand Bibi fait une *condition*, il est toujours *sans surin*... Ça fait que si je suis *ceinturé*, il n'y a pas d'*impair*... je suis *sapé à cinq marques, cinq berges*, si vous aimez mienx, cinq ans au maximum... Mais pas de *pet* pour la *pliaule des garçons*! On connaît son code, mon bourgeoï!

Comme tous les chenapans, le misérable, devinant que désormais il avait beaucoup moins à craindre qu'il ne le croyait, redevenait cynique et retrouvait toute sa jactance.

D'ailleurs, cette contenance lui avait semblé la meilleure à prendre.

Pendant, il était encore loin de se rassurer.

Ça ne tournait pas aussi mal qu'il l'avait redouté; mais la position, très fatigante, restait en outre des plus critiques.

Georges comprenait ce qui se passait dans la cervelle du bandit.

La Limace reprit:

— Donc, rien de rien... pas seulement un cure-dent.

— Que tu aies des armes ou non, s'écria Kerlor, peu importe.

— Eh! vous pouvez me fouiller... Ce sera le monde renversé.

— Tu sais que je suis plus fort que toi, et que, de plus, j'ai un joujou pour te mettre immédiatement à la raison... Si tu tentes de retirer ton bras d'où il est... d'où tu l'as mis... je t'abats comme un chien enragé.

La Limace, paraissant montrer une docilité à toute épreuve, l'étreinte qui le paralysait cessa tout à fait.

CXV

LA VENGEANCE DE KERLOR.

Kerlor, tenant toujours en joue Eusèbe Rouillard, recula, atteignit la cheminée sur laquelle il prit une allumette qu'il frotta.

La flamme jaillit. Georges alluma une bougie du candélabre, la même qui tout à l'heure lui avait servi à brûler son testament.

La Limace restait immobile.

Son bras droit continuait à être pris dans le coffre-fort comme dans un piège à loups.

— Si tu bouges, si tu pousses un cri, tu es mort! fit impérieusement Georges.

La Limace étouffa dans sa gorge l'interjection qui allait en jaillir

Kerlor le regarda avec une curiosité sardonique.

Il examinait cette figure repoussante, portant le stigmate de tous les vices, ce menton glabre, ce front fuyant, ce crâne à la forme tourmentée, ces yeux troubles.

Un travail, un effort se faisait dans son esprit.

Tout à coup, ses impressions furent moins fugitives, ses idées se rassemblèrent; mais il interrogeait encore les replis de sa mémoire. Enfin, il eut un geste significatif: il se souvenait!

Il avait déjà vu ce facies ignoble quelque part...

Autrefois, dans la nuit également!... mais à la pâle clarté de la lune.

Il ne se trompait pas... Il se rappelait parfaitement.

C'était le pillard d'épaves humaines, le détrousseur de cadavres, le bandit qui allait assassiner Saint-Hyrieix, là-bas, entre deux récifs de l'Océan.

C'était le misérable qui explorait les poches des naufragés et qui ensuite achevait ceux qui respiraient encore...

Le gredin sur qui Georges avait tiré et qui s'était enfui au coup de feu, rentrant dans l'ombre comme un vampire monstrueux.

La Limace aussi se rappelait, bien qu'il eût entrevu Kerlor plus fugitivement, et le drôle devint blême de terreur.

Georges braquait toujours à la hauteur du front le revolver.

Eusèbe voulut réagir: s'il lui restait une chance de salut, il ne pouvait certainement pas la compromettre en donnant une preuve de sa bonne humeur.

Après tout, il reconnaissait Kerlor, mais rien ne prouvait que celui-ci se rappelât les traits de La Limace.

Le gredin balbutia, d'une voix trop étranglée pour rester aussi gouailleuse qu'il l'aurait voulu:

— M'avez-vous assez dévisagé?... Pour sûr que vous me reconnaîtrez maintenant, si nous nous rencontrons dans le grand monde.

Georges prononça, comme s'il se parlait à soi-même:

— Face de coquin, marquée de toutes les hontes et de tous les crimes.

Eusèbe riposta avec une jactance déjà plus naturelle:

— Dites donc, vous savez!... Vous pourriez être poli... je ne viens pas vous demander une parente en mariage.

Kerlor n'entendait pas.

Comme une heure auparavant, son visage se contractait sous l'effort d'une pensée unique: sa vengeance contre Hélène.

Puis, il fixa de nouveau La Limace.

Pourquoi Kerlor ne cassait-il pas la tête à ce malfaiteur?

La société serait heureusement débarrassée.

Georges aurait dû tirer tout de suite.

Encore une fois, pourquoi ne pas faire justice de ce bandit?

Et pourtant, le mari d'Hélène ne pressa pas la détente.

Chose bien plus étrange : Kerlor devint subitement horriblement pâle. Le malfaiteur était blême ; le justicier devint livide.

Un tremblement agita tout son corps.

S'il avait été donné à quelqu'un de saisir brusquement cette scène et de prendre un instantané de ces deux physionomies, ce quelqu'un se serait demandé immédiatement si ces deux hommes, dont l'un semblait pourtant l'antithèse de l'autre, n'étaient pas déjà liés par quelque mystérieuse complicité, par quelque forfait commis ensemble.

Une idée criminelle, atroce, sauvage, traversait comme un éclair le cerveau du comte de Kerlor, fixant avec une précision terrible ses projets jusque-là confus et désordonnés.

Il cherchait une vengeance. Celle qu'il venait de trouver dépasserait en horreur tout ce que l'on peut rêver.

Eusèbe Rouillard, du coin de l'œil, se rendit immédiatement compte du bouleversement tragique de son agresseur.

— Qu'est-ce qui lui prend ? se demanda-t-il, extraordinairement intrigué et retrouvant instinctivement presque son assurance.

— Comment t'appelles-tu ? interrogea brusquement Kerlor.

— La Limace.

— Tu dis ?

— Eusèbe Rouillard, si vous préférez... mais mon nom plus connu dans les salons, c'est La Limace... Pas très élégant peut-être, mais facile à retenir... Et puis, tel qu'il est, il plaît aux dames.

— Ta profession ?

— Filou.

• Et La Limace se mit à rire.

— Pardon ! reprit-il, semblant retrouver un accès de gravité, ces choses-là ne s'avouent généralement pas.... Vous ne m'en voulez pas de mon accès de franchise?... La vérité est que j'ai une profession... je suis un pauvre ouvrier, mais pour le moment sans ouvrage.

— Ouvrier en quoi ?

— Coutelier... j'ai toujours adoré les surins... pour les autres... Repasseur, rémouleur... couteaux, ciseaux, rasoirs... Mais l'ouvrage ne marche pas... Il y a tant de chômage.

— Et alors tu voles ?

— Il faut bien vivre... Quand on est père de famille...

— Ah ! tu as...

— Comme j'ai eu celui de vous le dire... une largue et un môme.

— Et ta femme fait...

— Oh ! c'est une vraie marmite... Elle a un état... Elle est somnambule extra-lucide.

— Et l'enfant?

— Le lardon... Claudinet?... Oh ! lui, il ne mord guère à notre métier... Toujours malade, ce gosse-là... C'est notre tourment... Il déshonorerait mes cheveux blancs... On ne peut rien en faire.

— Quel âge ?

— Dans les sept ans, mais on ne lui en donnerait pas cinq, tant il est maigriot.

A ce moment, Kerlor, quoique gardant toujours son revolver dans la main droite, s'étreignit le front de la main gauche et s'absorba dans une profonde méditation.

La pensée de tout à l'heure prenait corps et grandissait.

Quelle vengeance!...

C'en était bien une telle qu'il l'avait si fiévreusement souhaitée... terrible !

N'était-elle pas excessive, trop farouche, trop cruelle ?

Allons donc !... N'avait-il pas été mortellement frappé ?

Devait-il, pouvait-il hésiter ?

Une dernière lutte se livra dans son esprit affolé.

Pendant quelques instants, les sentiments les plus contradictoires se heurtèrent dans son cerveau avec une violence acharnée. Il s'efforçait pourtant de garder l'attitude d'un justicier.

Comme s'il ne se faisait pas en même temps accusateur, juge et bourreau !

Il prononça la condamnation implacable.

Le sort d'Hélène et de Fanfan était fixé.

Le misérable attendait toujours.

— Ainsi, tu es un bandit ! reprit Georges.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

— Un gredin consommé!...

— Quant à ça, Bibi a l'amour-propre de son turbin... Ce qu'il fait est toujours soigné... Si vous n'aviez pas été embusqué dans votre coin, vous vous seriez rendu compte demain de mon ouvrage... Ça aurait été envoyé!... Mais vous vous promenez dans vos salons la nuit !... On n'a pas idée de ça... A moins que vous ne fassiez concurrence à Zéphyrine et que vous soyez somnambule...

Kerlor arrêta ce flux de paroles ; il poursuivit :

— Il n'y a aucune espérance de te ramener à la vie honnête.

Eusèbe répartit :

— Dame ! à moins d'un héritage...

Il s'arrêta et fit la grimace. Un souvenir repassait dans son esprit. Il ne suffisait pas d'hériter, il fallait encore que le notaire voulût bien vous remettre les fonds.

Or, maître Beaufumet, le tabellion de la rue Saint-Maur, ne paraissait pas disposé à lâcher le reste de la monnaie.

Il est vrai que l'héritier de Rose Fouilloux s'appelait Claude Fouilloux et non Eusèbe Rouillard ; mais, La Limace n'en protestait pas moins contre les fantaisies du code civil.

Eusèbe répéta après un temps d'arrêt :

— A moins d'un héritage de parents que je n'ai jamais connus, je ne vois pas trop ce qui pourrait me faire abandonner ma position sociale.

Et il pensait :

— Est-ce que ce gas-là va m'embaucher?... Je ne risque toujours rien à sentir d'où vient le vent.

Kerlor répliqua avec précipitation, comme un homme qui se refuse à tergiverser plus longtemps :

— Donc ! tu venais ici pour voler...

La Limace s'inclina avec une mine plaisamment contrite, mais très cynique.

— Eh bien, je vais te proposer une affaire qui te rapportera plus que ce vol, en admettant que tu eusses réussi.

Eusèbe étouffa un cri de joie et réprima des velléités chorégraphiques ; il se hâta de répondre :

— A vos ordres, bourgeois !

Mais toujours cauteleux et avisé, il ne voulut pas qu'il y eût la moindre équivoque ; et il compléta sa phrase :

— A moins qu'il n'y ait dans votre offre à *mettre du raisiné sur le tri-mard*, parce qu'alors...

— Que veux-tu dire ?

— Il me semble pourtant que je parle français, patron !... Ça signifie que si vous voulez me demander de saigner quelqu'un, je n'en suis pas... Les surins, je les repasse, j'en vends même ; mais je n'en consomme pas... Ce n'est pas ma manière... Chacun a ses principes.

— Il y a donc des degrés dans l'abjection, fit Georges.

— Faut croire !

— Eh bien ! rassure-toi ; il ne s'agit pas d'un meurtre.

— Alors, tout à fait à vos ordres, bourgeois !... Pour les affaires, mon bureau est toujours ouvert et ma caisse n'est jamais fermée... pour recevoir... De quoi s'agit-il ?

Un dernier frisson secoua le corps de Georges ; il avait bien en face de lui un atroce scélérat...

Le père de Fanfan eut un geste convulsé qui pouvait ressembler à une hésitation suprême. En dépit de sa volonté de fer on eût dit qu'il reculait encore ; mais il reprit presque aussitôt :

— Je vais te remettre un enfant et de l'argent... Tu t'en iras très loin... où tu voudras... Tu disparaîtras avec lui... Et jamais, tu entends, jamais ! tu ne lui révéleras le secret de ce pacte.

La Limace, malgré son bagout, avait eu un moment de saisissement ; il se rattrapa et répliqua, avec sa volubilité effrontée :

— Un enfant au sevrage, quoi ?... Une éducation dont vous me chargez... Merci de la confiance, elle m'honore !... Ça, c'est très faisable... La loi ne s'y oppose pas... Alors, ce qui n'est pas défendu est permis... Vous me prenez pour maître d'école... Tous les choix sont libres... Vous désirez sans doute que j'apprenne un métier au crapaud en question?... Un bon métier ?

Kerlor répondit, avec une expression sinistre :

— Oui... le tien par exemple.

— Je n'en sais pas d'autres... Ça, et rémouleur.

Georges poursuivit avec plus de sombre âpreté :

— Tu peux lui en donner un meilleur encore, si tu veux.

— Ça dépendra de lui, fit La Limace, très tranquillement, et comprenant parfaitement les effroyables intentions de son étrange interlocuteur... S'il a de bonnes dispositions, je le mettrai sur la voie... Si même c'est nécessaire, il entrera en apprentissage chez un copain... Je vous l'ai déclaré, c'est pas ma partie ; mais ça n'empêche pas les sentiments, au contraire !... Enfin, c'est tout ce que je peux promettre... Dans ces affaires-là, faut pas faire le crâneur et offrir ce qu'on ne tiendra pas. Tout ce que je peux vous affirmer, c'est que votre gosse, s'il est intelligent, me succédera comme roi des pégirots.

Georges, livide, les yeux hagards, les traits contractés par une folie furieuse, ne disait plus rien.

La Limace, en garçon pratique, revint sur le terrain des affaires.

Il reprit :

— Il s'agirait maintenant de savoir si nous allons nous entendre... Faut régler les frais de pension et d'apprentissage... Les temps sont durs... En attendant, je crois que je peux retirer mon abatis de là-dedans.

— Oui.

Eusèbe reprit possession de son bras, qui commençait à s'enkyloser.

— Malheur ! grommela-t-il. c'est la première fois que j'ai été blindé sans que ça m'ait fait plaisir.

Georges alla au coffre-fort et en tira une liasse de billets de banque.

— Tiens ! dit-il, prends !

Eusèbe obéit à l'injonction avec l'empressement que nous devinons.

L'ombre d'un premier remords passa déjà sur le front de Georges, car il s'écria impérieusement :



La Limace prit Fanfan et s'enfuit en courant, comme s'il craignait que le bourgeois ne se ravisât. (Page 1218.)

— Souviens-toi que je veux que l'enfant vive !

La Limace répondit hypocritement :

— Nous le mettrons dans du coton... Vous fournissez de quoi lui en acheter... Mon épouse, d'abord, adore les moutards... Votre fils, croyez-moi, ce sera notre enfant.

La Limace mit les billets dans sa poche, puis, en ouvrier soigneux, il ramassa ses outils.

— Viens ! reprit brusquement Kerlor

Eusèbe le suivit.

Ils traversèrent la salle à manger et s'arrêtèrent dans l'antichambre.

— Attends ici ! commanda Georges.

— Convenu.

Rapidement, mais en faisant le moins de bruit possible, Kerlor monta deux étages.

Il arriva devant la chambrette de Fanfan.

Tout doucement, en tournant le bouton avec mille précautions, il y pénétra.

D'abord il ferma la porte qui séparait la petite chambre de l'enfant de celle d'Annette Kerjean.

La nourrice, malgré son sommeil léger, ne se réveilla pas.

Le petit Jean dormait paisible.

Sous son souffle pur, ses lèvres vermeilles, sur lesquelles se jouait un sourire, frémissaient doucement.

Il devait rêver du ciel et des anges...

Kerlor le saisit dans ses bras.

Fanfan s'éveilla, un peu effrayé :

Puis, reconnaissant celui qui l'avait pris, il se rassura ; et, tout ensommeillé, la bouche en avant en une petite moue charmante, il murmura :

— Brasse-moi, petit père !

Georges murmura, d'une voix étranglée :

— Tais-toi !... Tu mens !... Tu mens comme ta mère... Tu n'es qu'un bâtard !

Fanfan ne pouvait comprendre ; il n'entendit même pas, car, tout ensommeillé, il laissa retomber sa tête brune sur l'épaule de Georges et se rendormit.

Kerlor enveloppa sa proie dans une couverture et l'emporta ; puis il rejoignit bientôt La Limace.

— Voilà Fanfan, dit Georges sans sourciller.

— Il est vraiment chouette ! déclara Eusèbe... C'est pas pour vous flatter, patron ; mais, ma parole d'honneur, c'est votre portrait tout craché...

— Silence ! fit Kerlor haletant... Suis-moi... Il s'agit de sortir sans qu'on te voie.

Il ouvrit une porte.

Les deux hommes descendirent le perron ; et, glissant comme des ombres, traversèrent la cour.

Georges poussa les verrous de la petite grille du jardin.

L'aube commençait à poindre.

Le bois de Boulogne étendait au loin sa masse noire...

La Limace prit Fanfan et s'enfuit en courant, comme s'il craignait que le bourgeois ne se ravisât.

Impassible, le comte de Kerlor regarda disparaître le bandit et Jean de Kerlor dans les ténèbres.

Pas un muscle de son visage n'avait tressailli; pas une contraction n'avait serré son cœur.

Il avait souffert atrocement, quand, se retraçant dans toute son ignominie la prétendue trahison d'Hélène, il s'était torturé l'imagination pour trouver une vengeance à la hauteur du crime dont il était la victime; mais depuis qu'il avait pris une résolution implacable, il se fût reproché comme une lâcheté le moindre regret.

Fanfan n'était-il pas le fils de l'autre ?

Le fruit exécré et maudit de l'adultère ?

La lettre surprise entre les mains de l'épouse coupable ne laissait aucun doute.

Georges revint lentement sur ses pas, rentra dans son cabinet de travail, se rassit devant sa table de chêne et se remit à écrire.

Cela l'occupa près de deux heures.

Quand il eut fini, il passa dans l'antichambre, prit à une patère son chapeau et son pardessus.

Il refit seul le chemin parcouru tout à l'heure avec La Limace et Fanfan.

Arrivé devant le pavillon du jardinier, Kerlor vit celui-ci, qui, déjà réveillé, bourrait sa pipe.

— Antoine, dit le comte, voyez donc s'il passe une voiture.

Justement un fiacre matinal, ayant quitté sa remise de bonne heure, filait du côté de Paris. Le jardinier le héla.

Kerlor monta en voiture, puis il tendit une lettre à Antoine et lui dit ces simples mots.

— Pour Madame, quand elle se réveillera.

Et s'adressant au cocher :

— Gare Montparnasse... et bon train !

Le jardinier, très étonné, rentra dans la maison.

Au moment où il refermait la porte, une voix frémissante l'appela.

Hélène ne s'était pas couchée.

Toute la nuit elle avait pleuré; au petit jour, attirée par le bruit, elle avait vu Georges parler au jardinier, et la remise de la lettre ne pouvait lui échapper, malgré la faible clarté du jour.

La malheureuse ouvrit la fenêtre :

— Pour qui cette lettre ? demanda-t-elle à Antoine.

— Pour madame la comtesse.

— C'est bon !... Montez-la-moi.

Lorsque Mme de Kerlor tint ce papier dans ses mains, elle se sentit envahie par une nouvelle anxiété.

Elle croyait pourtant avoir subi toutes les tortures ; mais en regardant cette enveloppe fatidique, l'infortunée eut la prescience d'un dernier supplice.

Aussi, hésita-t-elle un moment...

Allait-elle lire sa sentence de mort ?

Enfin, elle décacheta avec fièvre, et parcourut hâtivement les lignes suivantes :

« Madame,

« J'ai cherché une vengeance qui vous atteignît sûrement tous les trois : vous, votre enfant, et votre amant.

« Dieu me l'a envoyée!...

« Je vous frappe dans votre crime même.

« Au moment où vous lirez ces lignes, votre fils aura disparu.

« Il est mort à jamais pour vous et pour son père.

« Cependant, il vit.

« Le tuer eût été un châtement incomplet.

« J'ai trouvé mieux.

« Je l'ai livré à un homme qui, à compter d'aujourd'hui, sera son père.

« Cet homme est un voleur, un bandit, le rebut de la société, la lie du crime!...

« Il élèvera, façonnera votre Fanfan comme son fils, à son image.

« Le retrouver maintenant, je vous en défie.

« Plus tard, vous y arriverez, sans doute, en fouillant les prisons et les bagnes, en parcourant les cours d'assises... Qui sait, si le ciel m'exauce, peut-être en cherchant au pied de l'échafaud.

« Adieu, vous ne me reverrez jamais.

« GEORGES DE KERLOR. »

A peine Hélène eut-elle lu qu'elle poussa un grand cri...

D'un trait, d'un bond elle fut dans la chambre de Fanfan...

Annette Kerjean, la nourrice, y entra.

Le petit lit était vide.

— Où est mon enfant ? gémit la mère.

— Comment ! fit la Bretonne, devenant toute pâle, je croyais que Madame était venue cette nuit ou ce matin chercher Fanfan, comme elle le fait souvent...

Hélène, folle d'horreur, d'épouvante et de douleur, proféra :

— Georges!... Georges!... C'est impossible!... Tu n'as pas fait cela...

Jean ! Jean!... Mon enfant!...

Elle ajouta, dans une explosion de fureur maternelle :

— Ah ! Le misérable !... Le misérable !...

Puis il lui fut impossible d'articuler le moindre son ; les mots s'arrêtaient dans sa gorge.

La malheureuse battit des bras dans le vide et tomba en arrière, comme une masse, foudroyée, sur le plancher.

..

Vers dix heures du matin, Mariana se présentait à l'hôtel du Parc des Princes.

Rentrée de Bretagne la veille, madame Paul Vernier, maintenant que son mari lui avait pardonné, voulait tout de suite, ne fût-ce que pour montrer qu'elle n'était pas la seule épouse infidèle, Mariana voulait consommer la perte de Carmen.

Son premier soin fut de se rendre dans la chambre de Mme Crépin.

Pélagie bouclait sa malle.

Ce fut la femme de charge qui commença :

— Enfin, vous voilà !

Pélagie respira comme quelqu'un qui ne se sent plus oppressé par un écrasant fardeau.

Le ton de la veuve Crépin sembla bizarre à Mariana.

Il était surtout inconvenant, mais la femme du sculpteur avait hâte d'être renseignée.

Elle le fut sur-le-champ.

— Saint-Ilyrieix est parti ! commença Pélagie.

— Parti ! répéta Mariana stupéfaite... Et Carmen ?

— Elle l'accompagne...

Madame Vernier poussa une interjection de colère.

— Comment !... Mais elle m'échappe !...

— M. de Kerlor est revenu, ajoute la veuve Crépin.

Cette fois, Mariana resta abasourdie.

— Mais il est reparti aussi, celui-là, compléta Pélagie avec le plus odieux sourire.

Et vite, elle raconta tout ce qui s'était passé.

Nous savons que Pélagie Crépin, congédiée par Madame de Saint-Ilyrieix, s'était octroyée vingt-quatre heures de répit.

Elle s'était mise au lit, prétendant qu'elle se sentait malade, à la suite d'un grand bouleversement dont elle n'avait pas à expliquer la nature aux domestiques.

Dans la nuit Pélagie avait entendu des éclats de voix.

Elle s'était vite relevée ; pieds nus, glissant sur le parquet comme un spectre, elle avait réussi à s'approcher du salon où Georges et Hélène se trouvaient.

Elle avait tout entendu.

Après la scène terrible, Pélagie était rentrée dans sa chambre, mais en se tenant toujours aux aguets.

Au petit jour, elle avait vu Kerlor et La Limace, portant Fanfan...

Mariana, les yeux dilatés, les lèvres frémissantes, écoutait ce récit avec une joie infernale.

Quand madame Vernier eut tout appris, elle se dit :

— Carmen m'échappe, soit!... Je la retrouverai pourtant quand je le voudrai... Quant à Hélène, ma vengeance ne peut pas être plus complète... Je possède la preuve que son mari l'a accusée injustement... Si je montrais les papiers qui sont en ma possession et qui sont signés Robert d'Alboize, je perdrais Carmen, mais je sauverais Hélène...

Je veux écraser d'abord la femme qui m'a pris Georges de Kerlor.

Et la misérable créature conclut avec un rire de démon :

— Allons ! Allons !... comme dirait Silverstein, mes affaires reprennent !



DEUXIEME PARTIE

Fanfan et Claudinet

I

UNE NOUVELLE FAMILLE

Pendant que La Limace opérait dans l'hôtel du Parc des Princes, sa tendre et fidèle compagne faisait le guet à la porte.

Tout d'abord, Eusèbe avait déclaré que cette précaution était superflue.

Il ne travaillait pas en plein boulevard des Capucines ; il n'y avait pas à redouter une ronde de sergots ; mais Zéphyrine avait tellement insisté pour donner une nouvelle preuve de dévouement à son homme, que celui-ci, de guerre lasse, accepta, tout en maugréant :

— Tu es capable de nous porter la guigne !

Zéphyrine s'était récriée.

N'était-ce pas elle qui avait « nourri le poupard », c'est-à-dire préparé le coup, en suivant la femme dévalisée dans le bois de Kernéis ?

Est-ce que La Limace se douterait seulement du chopin, si son épouse n'avait pas été le chercher à Tours, où il s'était déporté ?

— Tout ce que tu voudras, avait grommelé Eusèbe, mais j'aurais mieux aimé que tu restes à la cambuse.

Zéphyrine accompagna donc son mari.

Elle le vit pénétrer dans la propriété.

Aucun bruit insolite, aucun aboiement.

Au bout de quelques minutes, la somnambule se dit :

— Tout va bien ! Il est sur le tas.

Mais le temps commença à paraître long à Zéphyrine ; bientôt elle ne put dissimuler son impatience ; elle battit la semelle, tout en ne perdant pas de vue la grille.

Elle réfléchit :

— Faut croire qu'Eusèbe est en train de remuer le poignon à la pelle... Sans cela, il aurait déjà rappliqué...

Quant à supposer que La Limace eût vu arrêter tout net le cours de ses exploits, Fifi n'y songeait pas le moins du monde, attendu que, dans le

silence de la nuit, un tapage provenant de l'intérieur de la maison eût tout de suite frappé la vigilante sentinelle.

Tout de même, Zéphyrine se tenait sur ses gardes ; malgré les recommandations et les principes bien connus d'Eusèbe, elle s'était munie d'un couteau à virole, qu'elle tenait tout ouvert dans sa poche...

La Limace ayant pénétré dans la place avec son habileté ordinaire, c'est-à-dire sans éveiller qui que ce fût, Zéphyrine répondait du reste.

Pour elle, l'affaire était complètement dans le sac.

Madame Rouillard avait une fois de plus rendu justice à son époux en ces termes concis, mais flatteurs :

— Il est si capable !

Malgré cette bonne opinion, le temps s'écoulait.

Zéphyrine trépignait.

Une idée fâcheuse venait d'atténuer sa bonne opinion.

— Pourvu qu'il ne se soit pas fabriqué une cuite, après avoir ramassé le magot!... Le travail aura pu l'altérer... Il aura fait un tour à la cuisine pour y sécher les fioles que les larbins n'ont pas vidées.

Zéphyrine secoua la tête, se blâmant d'avoir examiné une hypothèse aussi désobligeante à l'endroit de La Limace et se moquant de sa propre naïveté.

Eusèbe ne blaguait jamais en pareille occasion et puis les domestiques avaient soin de boire ce qui restait dans les bouteilles avant de se coucher.

Il se passait autre chose ; mais quoi ?

Zéphyrine se mit à rager.

Elle avait eu bien raison d'insister pour entrer avec Eusèbe dans la « tôle » ; s'il y avait tant de besogne que ça, Fifi, solide comme elle l'était, se serait chargée des morceaux les plus lourds.

Elle ne serait pas là à se « ronger les sangs », à ne pas savoir de quoi il retournait.

Après s'être exaspérée, Zéphyrine retrouva une lueur de patience.

La Limace, en artiste consciencieux, tenait à « affurer » tout ce qui était à sa portée.

Sa moitié se mit à supputer vaguement la somme de crapuleuses jouissances que ce vol important allait leur permettre.

Mais ses inquiétudes, un moment dissipées, reparurent plus vives, devenant de véritables angoisses.

— Ah çà ! qu'est-ce qu'il fait ? clama-t-elle.

Madame Rouillard ne pouvait pourtant pas sonner à la grille, et demander au pipelet des nouvelles de M. Rouillard.



Elle allait voler au secours de son homme. Zéphyrine brandit son couteau de Nontron.
(Page 1226.)

La nuit s'écoulait.

Là-bas, à droite, quelques taches blafardes se dessinaient au-dessus des grands arbres du bois.

Une bise aigrette cinglait le visage couperosé de la somnambule,

Zéphyrine murmura :

— Je m'enfilerais bien une goutte.

Soudain, elle tressaillit.

Elle venait d'entendre quelque chose; elle écouta avidement.

Elle reconnut le pas de La Limace, mais elle comprit que son homme était accompagné.

Zéphyrine, qui s'apprêtait à montrer une joie exubérante, flageola et se cramponna à un platane pour ne pas choir.

La déception était trop rude au moment où l'on croyait avoir si bien réussi.

La compagne de La Limace n'était pas une femme à s'affaler longtemps.

Il lui avait semblé recevoir un énorme coup de poing dans le creux de l'estomac ; c'était déjà passé ; elle allait voler au secours de son homme.

Zéphyrine brandit son couteau de Nontron.

Serrant les dents pour ne pas commettre l'imprudence de crier à La Limace qu'elle venait à son secours, elle s'approcha de la grille.

Zéphyrine n'eut que le temps de s'effacer, ne comprenant rien à ce qui se passait, mais voyant parfaitement que son homme était libre.

— Comment ! se dit-elle, on lui a ouvert la porte ! Ils sont rien polis dans cette maison-là.

Les réflexions de la somnambule s'arrêtèrent et elle se mit à courir derrière Eusèbe.

Il l'entendait bien, mais il ne se retournait pas, se défilant beaucoup plus vite que la grosse femme qui suait, soufflait et geignait en cherchant à rattraper son homme.

Eusèbe ne pouvait encore croire à l'aubaine merveilleuse qui venait de lui tomber du ciel.

Il avait peur que le « messière » ne se ravisât et ne voulût lui reprendre le gosse et les billets de banque.

Ce qui s'était passé était tellement extraordinaire que le drôle, comme une bête féroce qui vient de s'emparer d'une proie, ne serait tranquille que lorsqu'il pourrait la dévorer dans sa tanière.

Dans le crépuscule, il avait bien vu la masse énorme de son épouse qui se profilait, au moment où il prenait congé de Kerlor.

C'était Zéphyrine, c'est-à-dire que ça ne comptait pas, au moins comme danger.

Quand il eut mis une distance respectable entre l'hôtel et lui, Eusèbe Rouillard se dit qu'il pouvait enfin reprendre haleine.

Il respira brusquement et s'arrêta pendant quelques secondes, ce qui permit à Zéphyrine de regagner un peu de terrain.

Après avoir jeté un regard en arrière, la somnambule s'écria :

— Il n'y a plus de pétard... Tu n'as plus besoin de courir comme un dératé.

Mais La Limace reprit sa marche ; l'allure cependant était moins précipitée.

Zéphyrine se rapprocha encore, tout en nage.

Enfin, elle allait atteindre son époux ; mais on était arrivé à l'entresort.

— Une minute de plus, gémit la somnambule, et je roulais sur le trimard... Ah ! brigand ! Ce que tu m'as fait cavalier...

Alors La Limace daigna parler.

Il le fit même très civilement et prononça :

— Passe devant... Honneur aux dames !

Zéphyrine, haletante comme un soufflet de forge, fit un dernier effort pour gravir le petit escalier mobile de cinq marches qui donnait accès dans la voiture.

Eusèbe entra derrière elle.

— Eh bien ! tu y a mis le temps ! grommela Zéphyrine.

— Chut ! fit Eusèbe, tout en refermant la porte... Bouclons la lourde d'abord.

Zéphyrine reprit, violemment intriguée :

— Quoi !... Ça y est !

— Bien sûr !

— Je vais allumer la camoutle ?

— Les volets sont fermés ?

— Oui... On ne peut pas voir du dehors.

— Dépêche-toi... j'ai soif.

— Et moi donc ! appuya Zéphyrine.

— Il y a du « pive » ?

— Malheureusement, il ne reste plus qu'un litre.

On entendit le frottement d'une allumette.

La somnambule poursuivit :

— Un vrai chopin alors ?

— Tout ce qu'il y a de plus bath !

— Hein ! crois-tu que j'ai eu du « blair » ?

— Je le reconnais... ça m'épate encore... mais, je le reconnais, il y a pas à dire, tu ne m'as pas gouré.

Elle avait allumé une lampe à essence.

Une lueur jaune jaillit, surmontée d'un long panache de fumée noire, infecte, éclairant sinistrement la voiture.

— Pose ton paquet, dit Zéphyrine... Tu en avais une vraie charg... Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Un enfant !

— Un môme !

— Parfaitement.

— Tu veux me charrier...

Mais Zéphyrine s'arrêta stupéfaite: elle venait d'apercevoir le visage de Fanfan.

— Un gosse! s'exclama-t-elle avec un ahurissement encore plus grand... Qu'est-ce que tu veux que nous en fassions?

Eusèbe repartit de sa voix enrouée et canaille, mais avec une affectation pathétique :

— C'est un pauvre orphelin que j'ai recueilli et que nous adoptons... Je serai son daron et toi sa daronne.

— Ah çà! tu es devenu loufoque, mon pauvre Zézèbe!

— Ferme ta boîte... je vais te raconter le flambeau.

Mais au moment où Zéphyrine, ses gros yeux ronds écarquillés et sa bouche en losange, attendait l'explication, une toux violente éclata, venant d'un autre compartiment de l'entresort...

Une toux d'enfant, déchirante...

— Bon! fit La Limace, voilà Claudinet qui nous sonne le réveil en fanfare.

Zéphyrine vociféra :

— Crache donc, crache donc tes poumons! vilaine bête... Est-il assomant, ce salopiot-là!

L'accès continua, navrant, horrible.

La Limace poursuivit :

— Il est rien embêtant, ton neveu... Il va réveiller mon moutard.

La somnambule ajouta :

— C'est pas pour dire, mais il est girond ce petit gonsier-là!

— Oui, il est gentil, approuva Eusèbe.

La fumée de la lampe, mêlée aux relents immondes, créait dans cet étroit logis une atmosphère âcre et lourde, à laquelle des poumons robustes, habitués à fonctionner au milieu des miasmes pestilentiels, pouvaient seuls résister.

Le fils de Georges et d'Hélène eut un brusque mouvement de la tête.

— Quand je le disais! fit Eusèbe... Voilà le gosse réveillé.

La quinte de Claudinet continuait ; on eût dit que le pauvre enfant allait rendre l'âme.

Zéphyrine se tourna furieuse vers le compartiment où son neveu toussait.

— Ne chante donc pas toujours *la même* air, hé! bon à tuer!

La Limace posa Fanfan sur l'horrible canapé grasseux encombré comme toujours des loques les plus hétéroclites.

Jean de Kerlot ouvrit ses beaux grands yeux noirs, frangés de longs cils soyeux, et, avec un radieux sourire, balbutia :

— Petite mère!... Petit père!...

— Tu vois, fit La Limace, il nous connaît déjà.

Mais alors, les regards de Fanfan, qui avaient erré autour de lui tout ensonmeillés, devinrent moins vagues...

Il eut un geste de frayeur indicible.

Fanfan venait de voir les monstrueuses figures de La Limace et de Zéphyrine tournées vers lui, plus horribles encore que dans leur état normal, car l'une et l'autre essayaient de lui sourire, et se disputaient à cet effet la palme de la hideur la plus repoussante, palme que nous renonçons à décerner à l'un ou à l'autre, tant ils étaient épouvantables au même degré.

Fanfan, effaré, poussa des cris perçants.

— Diable! s'exclama La Limace, mais il va ameuter le quartier.

— Heureusement qu'il n'y a pas beaucoup de monde par ici...

— Ça ne fait rien, il y a des feignants qui se rendent à leur travail... Ces poires-là, ça se lève de bonne heure.

— C'est vrai...

La Limace reprit avec une inflexion attendrie :

— Tâche donc de le calmer... Tu trouveras des mots doux... toi qui es femme...

Zéphyrine approcha sa grosse tête de brute de l'enfant... comme si elle se rendait à la justesse de cette observation.

Celui-ci, devenant fou de terreur, redoubla ses cris.

Il tenta de se redresser et de fuir.

— Pourvu qu'il n'ait pas de convulsions, grinça Eusèbe.

— Plus souvent! souffla Zéphyrine, furieuse de voir ses effets maternels si injustement récompensés.

La Limace reprit :

— As-tu de l'eau de fleurs d'oranger?... On dit que c'est souverain.

— Il n'y en a pas dans la maison, répliqua Zéphyrine... Mais tu sais, j'ai mieux que ça à son service.

— Quoi!

— Je vas lui... flanquer une fessée... ça le fera sûrement taire.

— Faut pas le détériorer, prononça Eusèbe, d'une voix plutôt conciliante... Attends! j'ai son affaire...

— Vas-y.

— D'autant plus qu'il faut qu'il soit sage un bout de temps.

— T'entends! hurla Zéphyrine en secouant Fanfan... Tais ta gueule!

— Allons! allons! fit La Limace, cherchant à calmer son irascible compagne.

Il prit dans un grand coffre un verre et une bouteille, tout en ajoutant :

— Tu n'as pas d'égards pour les enfants, Zéphyrine, surtout pour les enfants de prince, comme celui-ci.

— Si tu me laissais faire, je me chargerais bien de le calmer.

— Attends, attends, tu vas voir comme avec moi il va se tenir tranquille.

— Ce ne sera pas dommage.

La Limace remplit le petit verre.

— J'y suis ! glapit Zéphyrine, tu vas lui payer la goutte ?

— Un simple *mêlé-casse*.

— Du doux et du raide, quoi !

— Ingénieusement mélangé.

Et La Limace tendit à l'enfant l'ignoble mixture, en lui disant de son ton le plus engageant :

— Tiens, mon bibi, mon loulou chéri, bois du bon nanan !

Fanfan eut un mouvement de recul.

— Veux-tu boire, espèce de petit mufle ! vociféra Zéphyrine.

Éperdu, le pauvre petit être se souvint, comme dans un rêve, du médecin à figure sévère qui lui offrait aussi de grands verres de tisane, à Boulogne.

Fanfan serait sorti indemne de toutes les indispositions de l'enfance s'il n'avait eu la rougeole : mais il était resté quelques jours couché, et ce cerveau enfantin gardait le souvenir de cette légère maladie.

Il se revoyait dans sa chambre bien claire ; à son chevet, sa maman, tout en pleurs, le suppliait de boire pour que les vilains bobos disparaussent et qu'il retournât bientôt, tout à fait guéri, jouer au grand soleil.

Il prit le verre et y trempa les lèvres ; mais aussitôt il le repoussa, écœuré.

— Bois donc, mon coco, mon petit trognon !... C'est du bon nanan, je t'assure ! insinua Eusèbe, qui, à son tour, perdait patience.

Zéphyrine, jugeant qu'une démonstration énergique était de rigueur, étendait déjà sa main, large comme une épaule de mouton, écartant les doigts, prête à encourager l'enfant d'une gifle formidable.

Courageusement, le pauvre fit un effort et avala la boisson.

Presque aussitôt, il roulait comme une masse sur le parquet disjoint de la voiture.

La Limace le releva et le remplaça sur le canapé.

Zéphyrine s'était écriée, avec l'admiration d'une personne qui s'y connaît :

— Il en a rien une cuite !

La Limace commanda :

— Maintenant, habillons-le !... Leste !

Une vieille culotte, une veste grossièrement rapiécée de Claudinet, ainsi qu'une paire de chaussons ramassés sur quelque tas d'ordure, firent l'affaire.

Dès que le pauvre petit fut ainsi métamorphosé, La Limace, paternellement, lui glissa sous la tête, en guise d'oreiller, un sac contenant du linge sale et jeta sur lui la couverture dans laquelle il l'avait apporté.

Il dit sentencieusement :

— La tête haute et les pieds chauds, il n'y a que cela à faire en attendant.

Et se retournant vers son épouse :

— Cet enfant-là, vois-tu, Fifi, il faut le soigner comme nos petits boyaux... C'est notre fortune.

— Comment ça ? interrogea Zéphyrine, qui commençait à se demander très sérieusement si le moutard constituait tout le butin rapporté par Eusèbe.

— Je te raconterai l'histoire en route.

— En route ?

— Oui, nous levons le siège.

— Il fait donc malsain ?

— Pas pour le moment... mais ça pourrait se gâter assez vite.

— Alors...

— Le plus prudent c'est de filer demain matin.

Zéphyrine répliqua :

— Demain, mais c'est aujourd'hui !... voilà le jour.

Et la somnambule, ouvrant les volets, montra l'horizon empourpré déjà par les feux du matin.

— Tiens ! c'est vrai, reconnut La Limace, après avoir jeté un coup d'œil par l'étroite fenêtre... Allons ! allons, détalons.

— Nous quittons le Point-du-Jour...

— Au moment où il se lève, ajouta facétieusement Eusèbe, qui gardait toujours le petit mot pour rire.

Puis il cria, impérieusement :

— Claudinet !... allons, hop, debout... tu donneras l'avoine à Troppmann et tu attelleras.

Le petit poitrinaire s'était réveillé au moment où son oncle et sa tante rentraient. Il n'avait pu se rendormir et s'était mis à tousser de la cruelle façon que nous savons.

Il se leva tout de suite, ne voulant pas se faire répéter l'injonction de La Limace ; mais il répliqua timidement, entre deux quintes :

— Atteler ?... Pourquoi faire ?

— Tu n'es pas encore descendu, chenapan !

— Si, si, mon oncle, me voilà... Est-ce que nous partons ?

— Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

Un nouvel accès de toux convulsive empêcha Claudinet de demander d'autres explications.

On l'entendit finir de s'habiller rapidement.

— Avec tout ça, reprit Zéphyrine, il n'y a plus rien à lamper dans l'établissement.

— Heureusement que tu n'avais pas vu qu'il restait du *mêlé-casse* dans la bouteille et que j'ai pu régaler le momignard.

— Ça c'est vrai... mais nous allons boire un coup, hein ? en attendant que Claudinet ait fini... Nous avons besoin de tuer le ver.

La Limace demanda galamment :

— C'est toi qui régales ?

Zéphyrine ne connaissait toujours pas le résultat de l'expédition.

Il n'était pas possible que La Limace n'en rapportât que l'enfant, car il rayonnait trop pour cela ; mais enfin, ne voulant pas brusquer son homme, et sachant bien qu'il parlerait tôt ou tard, la somnambule répondit :

— Bien sûr !... Seulement, tu es au sac aussi, toi, depuis que...

Il sembla n'avoir pas entendu.

— Eh bien, en route !.. Ma foi, ce n'est pas de refus, après une nuit blanche, dit La Limace.

— J'espère, poursuivit la somnambule, dont les yeux pétillaient, que tu vas tout me raconter...

— Pas chez le bistrot, ma fille... Quand nous reviendrons.

Claudinet apparut livide, décharné, se soutenant à peine.

La Limace lui dit :

— Tu sais, si tu ne veux pas étrenner, tâche de te patiner, de ne pas souffler mot et surtout de ne pas réveiller le moutard qui est là.

L'aimable et douce Zéphyrine accentua les paroles de son mari en agitant sa main gigantesque d'un air fort peu rassurant.

Claudinet répondit avec l'accent humble, timide et craintif d'une créature souvent rouée de coups :

— Oui, mon oncle.

Le couple disparut à quelques pas de là, s'engouffrant dans la boutique d'un marchand de vins, ouverte déjà, malgré l'heure matinale.

II

DÉJEUNER SUR L'HERBE.

Une heure plus tard, l'entresort quittait le Point-du-Jour, où il avait, pendant quelque temps, abrité sa fortune, et repartait vers de nouveaux rivages.

Le temps était superbe.

C'était la première matinée de printemps, et elle était admirable.

Un rayon de soleil parut.



La voiture gagna le Bas-Meudon, en suivant les bords de la Seine. (Page 1233.)

La voiture gagna le Bas-Meudon, en suivant les bords de la Seine tout embaumés du parfum des fleurs naissantes, tout égayés des verdure des villas, tout rafraîchis des brises qui ridaient faiblement les flots.

Au bout d'une heure à peine, — Troppmann, bien repu d'avoine, reposé depuis quelques semaines, et lui aussi, peut-être, grisé par les effluves printaniers, avait vivement marché, — l'entresort arrivait à Versailles par cette magnifique route qui traverse Viroflay, les massifs de Clairefontaine,

pays dont nul Parisien ne peut entendre les noms sans se rappeler, parfois avec un soupir, de douces et belles heures de folle jeunesse.

Cependant ce petit voyage n'inspirait absolument rien de poétique, ni à La Limace, ni à sa chère Zéphyrine.

Quelque courte qu'eût été leur station chez le marchand de vins, ils en étaient sortis l'un et l'autre dans cet état de joyeuse ébriété, qui leur donnait d'ordinaire l'idée invariable de mener la chose à bonne fin, c'est-à-dire de boire jusqu'à ce qu'ils eussent gagné tous les deux un sommeil réparateur.

Mais ce jour-là, pourtant, ils pensaient à autre chose.

Zéphyrine n'y tenait plus; elle grillait de connaître dans tous ses détails le coup de la nuit et de savoir pourquoi l'arrivée soudaine de ce nouveau gosse leur apportait la fortune.

Eusèbe n'était pas cachottier d'ordinaire; il s'épanchait toujours dans le sein de sa fidèle moitié; d'où venait que, ce jour-là, il ne se montrait pas expansif et qu'il n'avait répondu que d'une façon évasive?

C'est que La Limace, en présence d'une situation tout à fait nouvelle, se méfiait du hasard.

Il se sentait perplexe, l'esprit agité par une sorte d'inquiétude instinctive, craignant de compromettre l'importance des résultats acquis.

Dans sa carrière de malandrin, déjà longue, c'était la première fois qu'il réalisait un si gros bénéfice, sans avoir eu à déployer jusqu'au bout ses talents si variés.

Bref, très indécis, il se demandait si ses confidences à Zéphyrine devaient aller jusqu'à l'aveu complet de la somme touchée en enlevant l'enfant.

Il allait et venait sur la plate-forme à l'avant de la voiture, d'où Claudinet, toussant un peu moins, dirigeait le cheval; puis, il descendait sur la route ensoleillée, poussant aux roues, aux montées, fumant sa pipe, interrogeant au loin l'horizon, ou jouant avec son chien Tape-Dur, un énorme bouledogue qu'il était forcé de rattacher sous la voiture toutes les fois que l'on traversait une localité, ou de rappeler près de lui quand quelqu'un passait, tant la férocité du motosse, entretenue soigneusement par ses maîtres, était redoutable.

Zéphyrine, parlant de Tape-Dur, disait à La Limace.

— Si je ne l'avais pas eu pendant que tu étais absent, je serais morte d'ennui. . mais ça me faisait une société.

La Limace ne tenait pas à ce que l'entresort parcourût les rues de Versailles.

Le gredin cherchait à se rassurer pleinement, à se persuader que son particulier de Boulogne avait l'air trop résolu pour être revenu à d'autres idées, l'obsession persistait.

La Limace, d'une main fébrile, par-dessus son vêtement, appuyait sur

son portefeuille, comme s'il avait à protéger ses billets, dont seul il percevait le doux craquement, contre un être invisible qui aurait cherché à lui subtiliser sa fortune.

Donc, la première précaution à prendre, fût-elle superflue, était de ne pas attirer l'attention des citadins.

L'oncle donna des ordres au neveu pour la direction de l'équipage.

On prit un chemin de traverse, qui permettait de rejoindre la grande route.

Là seulement Eusèbe Rouillard commanda la halte.

Pendant que le cheval se reposerait, les patrons déjeuneraient avec les provisions que Zéphyrine était allée chercher à l'entrée de Versailles.

Il était à peine onze heures du matin.

On s'arrêta à l'entrée d'un petit bois, à l'ombre.

Sur le gazon encore un peu maigre, on s'installa gaiement comme le font le dimanche les bons et pacifiques bourgeois.

On étendit une couverture en guise de nappe, et les vivres sortirent du cabas de la somnambule.

La Limace, Zéphyrine et Claudinet, qui cette fois n'avait pas été oublié, se restaurèrent avec un appétit non équivoque, tandis que Troppmann, dételé, broutait avec un plaisir non dissimulé les herbes nouvelles, et que Tape-Dur, cessant de se montrer rébarbatif, gambadait joyeusement autour du vieux cheval, comme pour l'exciter à l'imiter ; puis voyant que, décidément, Troppmann avait dépassé l'âge des folâtres ébats, Trape-Dur se ravisait ; il s'asseyait gravement sur son derrière, auprès de ses maîtres, attendant quelque relief ou un os de leur généreuse affection.

Pour rendre sa mimique plus significative, le bouledogue ouvrait la gueule, montrant, dans une sorte de rictus, ses dents énormes, et se pouléchant la babine.

C'était vraiment un fort joli tableau, qui eût séduit un peintre naturaliste.

Menu fort simple, vrai déjeuner champêtre, qui attestait pourtant les goûts délicats des époux Rouillard en matière gastronomique :

Des harengs saurs, du saucisson à l'ail et du jambon « pour donner soif », un énorme morceau de veau froid, et une tranche gigantesque de fromage de Brie « bien coulant » ; avec cela une bouteille de vin blanc, quelques litres de vin rouge et — ma foi ! Zéphyrine, autant pour arroser l'affaire mystérieuse de la nuit que pour fêter le départ, avait bien fait les choses — une fine bouteille de bordeaux cachet vert pour le dessert.

Il y avait de quoi se désaltérer.

Le café, préparé sur la lampe à esprit-de-vin, dans l'intérieur de l'en-

tresort, par Claudinet, à qui des leçons répétées et sévères avaient donné un véritable talent pour la confection de ce breuvage, devait compléter cet agreste festin, avec l'adjonction de l'eau-de-vie de marc indispensable.

La Limace et son adorée Zéphyrine ayant adopté l'usage antique de la position horizontale pour ce genre de repas, — que les protocoles ont négligé de réglementer, — mangeaient nonchalamment étendus l'un en face de l'autre, ne se relevant sur un coude avec un indolent abandon que pour mieux boire.

Tape-Dur, qui avait réussi à obtenir quelques bribes du festin, reconnaissait cette générosité en veillant à ce que nul ne pût troubler une aussi agréable occupation.

Aussi le repas fut-il long.

On n'y parla pas des dernières élections, ni des récentes manifestations artistiques, ni même des nouveaux volumes parus.

On se garda même de dire un mot de la stagnation des affaires.

Cependant, Zéphyrine avait tenté de revenir à la charge, touchant ce point capital; mais La Limace, d'un grand geste expressif, avait arrêté toutes les questions indiscreètes en s'écriant :

— A tout à l'heure les choses sérieuses... après le café.

C'était en somme un engagement de sa part; sa femme s'en contenta provisoirement.

La digestion commença avec ses délicieuses béatitudes.

Pendant que Claudinet rangeait la desserte et que l'on savourait les ineffables douceurs de la rincette, Eusèbe Rouillard consentit enfin à causer.

Ce fut Zéphyrine qui recommença :

— Et où allons-nous?

— En Normandie...

— En Normandie? Pourquoi?

— D'abord, répondit La Limace, que l'eau-de-vie de marc rendait bucolique, parce que, comme dit la chanson :

Je veux revoir ma Normandie.

C'est le pays que j'ai reçu le jour.

— Batteur ! s'esclaffa Zéphyrine, t'es né sur la place Maub'. . Enfin, et puis pourquoi encore?

Eusèbe poursuivit avec une gravité subite :

— Parce que, pour les raisons que je vais te dire, il est bon que nous ne traînions pas nos guêtres à Paris, ou dans les environs, d'ici à quelque temps. Il est même utile que nous n'honorions pas de notre présence les villes et les gros bourgs où il y a une gendarmerie curieuse et tracas-

sière... Il est possible qu'on recherche le crapaud que je t'ai ramené cette nuit, et bien qu'on ne puisse fournir aucun renseignement sérieux pour me retrouver, et que j'aie des excuses très bonnes à présenter, il vaut mieux ne pas tenter le diable et éviter des conversations avec la justice.

— T'as raison, mon homme ! approuva Zéphyrine, moi je ne peux pas supporter les boniments des « curieux ».

— Alors, tu comprends à quel point nous devons rester pénards ?

— Bien entendu... Mais qu'est-ce que tu veux faire du momignard en question ?

— Ma colombe, notre neveu Claudinet se fait vieux...

— C'est une façon de parler.

— Il est poitrinaire jusqu'aux dents.

— Comme Rose Fouilloux, sa mère.

La Limace alluma sa pipe.

— Un de ces quatre matins, continua-t-il, le lardon ira déguster les pissenlits par la racine...

— Et ce ne sera pas dommage, déclara Zéphyrine avec toute l'expansion dont sa belle âme était capable.

— Ça ne sera pas une grande perte, atténua Eusèbe...

— Personne ne pourra plus nous empêcher de toucher le reste du pognon.

— Nous l'aurons bien gagné, prononça La Limace... Je vois d'ici la bille de maître Beaufumet, cette crapule de notaire, quand il ne pourra plus me bouler avec perte et fracas.

— Et moi, je me figure la tronche du subrogé-tuteur.

— Est-ce que ce n'est pas nous qui avons relevé la maison de commerce de Rose Fouilloux ?

— Pardi !... Et puis, qui donc qu'a nourri, blanchi, couché Claudinet depuis tant de temps... Et éduqué, donc !

— Oh ! ça, repartit La Limace, ne nous en vantons pas.

— Pourquoi ?

— T'as beau dire, il ne nous ferait jamais honneur.

— Il n'est pas maladroit, allons !

— Oui, mais, ce qu'il fait manque de chic.

— Il est jeune encore...

— Mais non, puisqu'il va claquer au premier jour.

— Le plus tôt sera le meilleur.

— Maintenant, je ne veux pas avoir l'air de débiter quelqu'un de ta famille... Je reconnais qu'il sait déjà se présenter dans les fermes isolées.

— Il a un culot épatant pour demander l'aumône.

— Oui, je ne dis pas... Il relève assez bien le plan des portes, la situation du poulailler, des cabanes à lapins, du cellier au lard, des

niches de chiens, tout ce que tu voudras... Mais quoi, s'il ne faisait pas ça, à quoi pourrait-il être bon ?

Zéphyrine reprit :

— Pendant que tu étais en Touraine, je l'ai fait trimer, le moucheron...

— T'as eu raison : l'oisiveté est la mère de tous les vices... C'est tout jeune qu'il faut dresser les gosses.

La somnambule poursuivit :

— Il n'a pas son pareil pour se glisser au travers d'une clôture, et, sans effaroucher la volaille, tordre le cou à deux ou trois poules, ou à un canard, qui n'ont pas le temps de crier, tant il est subtil... Même, une fois, tu me croiras si tu veux, il m'a rapporté une oie..

— Et pis, et pis ?

— Il me semble que c'est déjà gentil.

La Limace haussa dédaigneusement les épaules.

— C'est tout ? fit-il.

— Dame !...

— Tu vois bien, Zéphyrine, qu'il n'irait jamais au-dessus de ça... Il n'a pas la vocation.

La tante, qui, par amour-propre familial, avait essayé de rehausser les qualités de son neveu, ne tenait pourtant pas autrement à poursuivre l'apologie de Claudinet.

— Ça, c'est peut-être vrai, assura-t-elle, il n'a pas l'*invocation*.

— Et quand il l'aurait, poursuivait logiquement Eusèbe, à quoi que ça nous avancerait, puisqu'il est mûr pour la boîte à dominos.

— C'est toujours juste !

— Nous serions bien avancés le jour où nous nous trouverions sans commis.

— Naturellement !

— Donc, le mouffion que je t'ai amené, et qui roupille encore sur le canapé, est destiné à remplacer Claudinet.

— Oui, mais, ce n'est pas tout...

— Attendons un peu... Ne mêlons pas les torchons avec les serviettes... Laisse-moi m'expliquer.

— Vas-y, mon homme !

— Je ferai ou plutôt nous ferons nous-mêmes l'instruction complète de celui-là...

— Comment que nous l'appellerons ?

— Fanfan, c'est le nom qu'on lui a donné en me le confiant.

— Ah !...

— Il a l'air très intelligent... Ça se voit tout de suite... Il se porte mieux que Claudinet...

— Il n'a pas de mal !

— Mais avec une nourriture appropriée, il n'engraissera guère, ce qui le rendra plus apte à passer partout où nous aurons besoin de ses services.

— Penses-tu !

— C'est une mine d'or que j'ai trouvée... ou plutôt que l'on m'a donnée.

— Qu'on t'a donnée ? interrogea Zéphyrine, dont l'intellect primitif ne s'accommodait pas de l'énigme.

Mais La Limace, après toutes ses irrésolutions, avait pris le parti de ne plus rien cacher.

Il ajouta avec un sourire ineffable :

— Avec pas mal de *faflots* pour ses frais d'éducation... Tu comprends, je veux que le *mec* en ait pour son argent.

— Des *faflots* ? répéta la somnambule éblouie.

— Cinq mille balles !

— Cinq mille balles ! fit encore Zéphyrine dans un écho... Tu dis qu'on t'a donné ce chérubin, ce trésor-là, avec cinq sacs !

— Oui, mame La Limace... Et la preuve, la voici...

Eusèbe tira de sa poche la liasse de billets de banque que Georges de Kerlor lui avait remis et il les montra triomphalement à sa compagne.

Zéphyrine pâlit de joie, d'émotion, de stupeur.

Elle en resta muette pendant quelques instants.

Eu-èhe Rouillard jouissait de l'effet produit ; ses yeux chassieux pétillaient d'allégresse.

Une fois de plus, il montrait à sa femme qu'il n'était pas un vulgaire propre-à-rien.

Enfin, Zéphyrine retrouva l'usage de la parole.

Elle susurra, couvant du regard les précieux papiers :

— Ah ! mon chéri, laisse-moi-z-y-toucher !

Avec un sourire paternel, La Limace accéda à ce vœu.

La somnambule palpa les billets, les compta, les recompta avec un recueillement silencieux, puis elle eut ce cri d'enthousiasme partant directement du cœur :

— Ah !... Allons-nous en sécher maintenant de bonnes bouteilles !

— Et des rincettes !

— Et des glorias !

— Et même des *in-excelsis*, renchérit facétieusement le chef de la communauté.

— Non, mais quelle veine ! reprit Zéphyrine épanouie... Nous n'allons plus en fiche un coup pendant quelque temps... D'abord, moi, je ne veux plus rien faire.

La Limace reprit ses grands airs sérieux.

— Je te demande pardon, ma bibiche, expliqua-t-il d'une voix sagace, nous allons continuer à travailler comme d'habitude... Encore une fois, je ne tiens pas à ce que cette canaille de police, qui est si regardante, vienne mettre le nez dans nos affaires.

— Tu as toujours raison, soupira Zéphyrine.

III

LE RÉVEIL DE FANFAN.

La Limace remit les billets dans son portefeuille graisseux.

Il avait bien voulu que Zéphyrine y touchât, puisqu'elle avait imploré cette faveur, mais il ne tenait pas à ce que la vue de ces fakiots finit par hypnotiser sa compagne.

Il remplit les verres d'eau-de-vie de marc et s'écria en frappant sur son portefeuille avec une satisfaction nonréquiquoque :

— Nous avons besoin de ça.

— Pour sûr ! reconnut la somnambule, un peu humiliée en constatant que ses économies, dont elle espérait éblouir Eusèbe, ne comptaient plus devant cette opulence.

— Ah ! il était temps ! poursuivit-il.

Sa compagne chercha pourtant à se faire valoir dans la mesure de ses petits moyens.

— Nous n'étions pas sans le sou, je te l'ai dit.

— Oui, ma fille, goguenarda Eusèbe.

— Et puis, après tout, c'est moi qui t'ai indiqué le chopin.

— Oui, oui, je n'en disconviens pas... Seulement, avoue à ton tour que tu as de la veine d'être l'épouse d'un mariolle comme moi.

— Ah ! ça ! c'est vrai ! déclara sincèrement Zéphyrine.

— Eh bien ! admire-moi.

— Tant que tu voudras.

— Et ne discute pas.

— Je ne souffle plus.

— Alors, à ta santé !

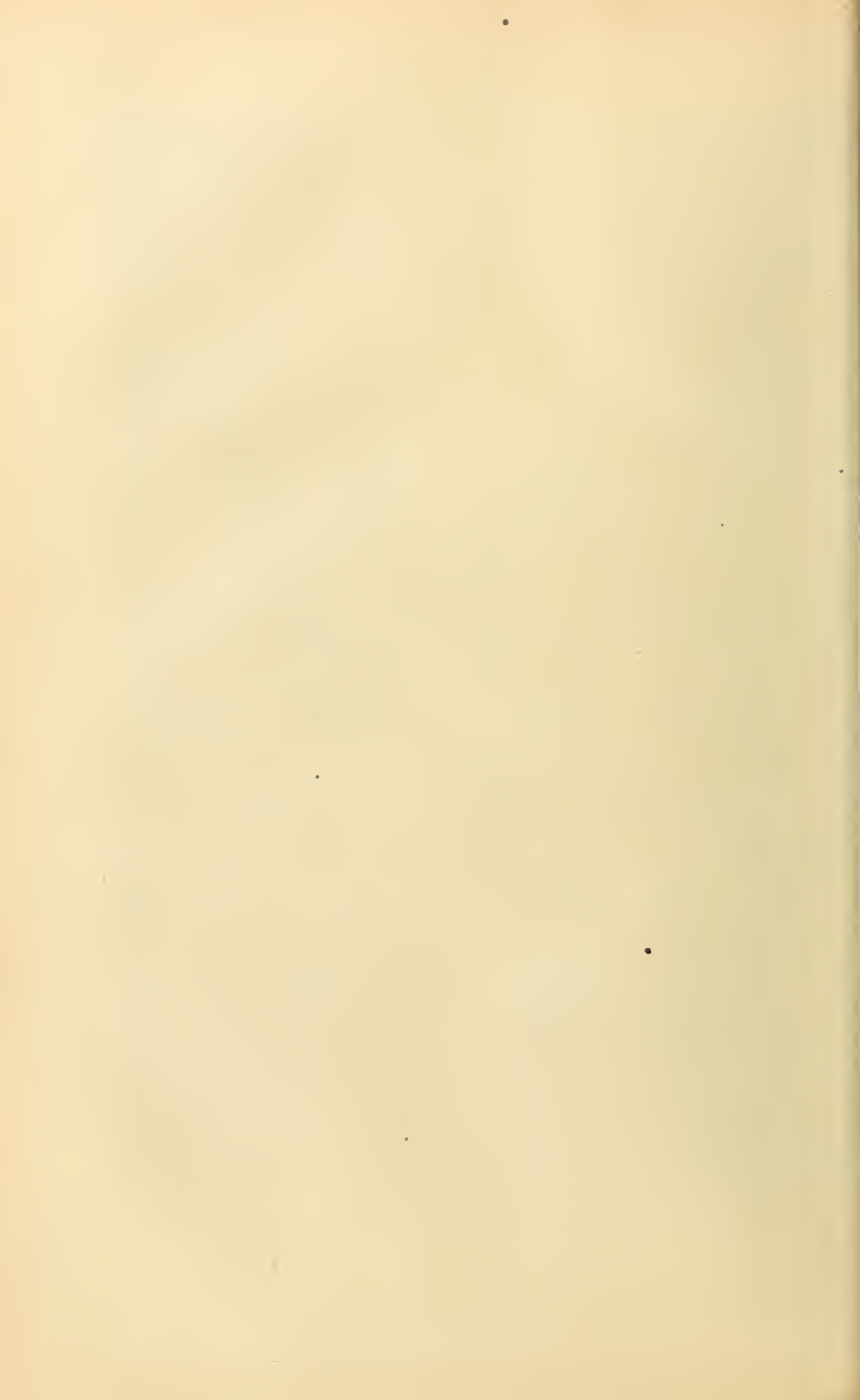
Ils trinquèrent.

La Limace, pour avoir retardé ses confidences, n'en devint pas moins très expansif.

Il raconta par le menu ce qui s'était passé à l'hôtel du Parc-des-Princes.



Les deux misérables se gourmaient à qui mieux mieux. Les coups de poing pleuvaient.
Page (1244.)



Zéphyrine écouta ce récit avec le plus vif intérêt, ponctuant d'exclamations pittoresques les bons endroits.

— Oui, dit La Limace, je n'avais qu'à poser ma chique... J'avais des circonstances atténuantes en ne faisant pas de rouspétance.

— Et moi qui t'attendais tranquillement, croyant que ça allait tout seul !

La Limace poursuivit :

— Vol avec effraction et escalade, c'est vrai, mais pas de surin... J'en avais pour dix ans avec un bon jury.

— Dix berges ! s'écria Zéphyrine, qu'est-ce que j'aurais fait en t'attendant ?

— On a beau dire, Fifi, il y a de braves gens dans ce monde, tu peux m'en croire... Le *mec* aurait pu certainement appeler les sergots et me *faire aller au refile*.

— Ça, c'est vrai !

— Eh bien ! pas du tout... Nous causons... Il reconnaît bien vite que je suis un *garçon à la coule*, qu'il ne trouvera jamais mieux pour faire l'éducation de son fils ; et voilà qu'il me le donne à élever...

— Heureusement que le gosse est sevré.

— S'il tient de son père et de sa mère adoptifs, il boira tout seul.

— Alors, reprit naïvement Zéphyrine, le type a vu tout de suite que tu saurais donner à l'enfant un bon état ?

— Faut croire !

— Tu portes ça sur ta figure.

La Limace continua, imperturbable :

— Cette confiance m'a touché, je l'avoue... Aussi je ne me montrerai pas ingrat... Je ne serai pas seulement pour le même un instituteur, un maître, il trouvera en moi, je te le jure, Zéphyrine, un père, un vrai père, un modèle.

La somnambule voulut montrer autant de sentiment que son époux.

Elle bafouilla :

— Et en moi, il trouvera une mère !... Je n'ai pas connu la mienne, c'est vrai ! Mais ce n'est pas une raison pour que je ne comprenne pas mes devoirs... Je sens que j'aurai des entrailles de mère pour l'avorton... Et crois-moi, Eusèbe, rien ne vaut une mère...

Zéphyrine était à point.

Tout en buvant les paroles de son époux, elle avait, pour mieux écouter peut-être, ingurgité un tel nombre de petits verres, qu'elle fondit subitement en larmes et se jeta au cou de son adoré en le couvrant de baisers.

La Limace, altéré par son long récit, l'avait arrosé par de fréquentes rasades, si bien que, fort ému également, il répondit aux caresses de son épouse par des étreintes passionnées.

Mais, sans qu'il soit possible de savoir comment ce revirement s'opéra, quelques minutes plus tard, les deux misérables se gourmaient à qui mieux mieux.

Les coups de poing pleuvaient ; les coups de pied répondaient aux coups de tête, et les deux corps roulaient tantôt dessous, tantôt dessus, jusqu'à ce qu'enfin les hasards de la bataille les conduisissent enlacés jusqu'au fossé de la route, au fond duquel tous deux disparurent, et où ils ne tardèrent pas à s'endormir.

A ce moment, Claudinet revint pour replier la couverture qui avait servi de nappe.

Il assista à la dernière scène du drame.

Un pâle sourire se dessina sur les lèvres de l'enfant et il respira plus à l'aise.

Il rentra dans la voiture, rangea soigneusement les couverts et remplaça proprement dans un petit placard les bribes du festin.

Puis, Claudinet, dont la petite face émaciée parut moins souffreteuse, s'étendit au pied du canapé, où Fanfan dormait encore.

— Allons ! dit le fils de Rose Fouilloux et de François Champagne, en voilà pour deux heures au moins de tranquillité !

Troppmann, repu, se vautrait au milieu de l'herbe tendre et détirait ses vieilles jambes perclues de rhumatismes, poussant, de temps à autre, un hennissement d'allégresse.

Tape-Dur, le bouledogue, accroupi à côté du cheval, continuait à remplir son rôle de sentinelle. Il veillait.

La faction était inutile, car il ne passait personne sur la route ensoleillée.

Depuis un moment, Claudinet était retombé dans ses rêveries douloureuses.

Sa mémoire conservait des empreintes ineffaçables.

D'ailleurs, à force de penser, son petit cerveau reconstituait peu à peu des silhouettes que l'on aurait cru effacées.

Il revoyait sa pauvre maman !

Il ne pouvait se rappeler les traits de son père, mais pourtant il retrouvait la vision des épaulettes, du képi ou du casque, portés aussi par son ami Étienne Poulot.

Puis les pensées de l'enfant revenaient à l'hospice de la rue Denfert-Rochereau.

Comme il avait été heureux ! le pauvre Claudinet, dans cet asile où il ne toussait presque plus, où on lui donnait à manger, où on ne le battait pas.

La fête du Réveillon se représentait à sa mémoire.

Il revoyait le jeune assassin Fadart qui aurait tué Baptiste Gorju, le petit

camarade héritier du veston, si le bon docteur n'était arrivé juste à point.

L'angélique figure de sœur Simplice lui apparaissait.

Il se souvenait que, à cette époque, il l'avait prise pour la Sainte Vierge.

Comme la religieuse avait été bonne pour lui !

Ah ! pourquoi avait-il été forcé de la quitter ?

Sœur Simplice lui avait dit qu'il retrouverait sa chère maman ; la sœur ne mentait jamais, et pourtant Claudinet attendait toujours.

Sa mère ! Il se la représentait maintenant comme un de ces êtres qui n'existent pas sur la terre, comme un de ces anges aux ailes blanches, un de ces séraphins vêtus de bleu, dont il voyait les images dans le missel de sœur Simplice.

Oui, il la retrouverait, sa pauvre maman, au milieu de ces anges et de ces séraphins.

Comme il l'aimait, cette mère, qui veillait sur lui de là-haut !

Comme il était heureux déjà en songeant aux baisers, aux caresses qu'elle lui prodiguerait lorsqu'ils se retrouveraient enfin.

Quand son oncle et sa tante étaient venus le chercher à l'hospice des Enfants-Assistés, Claudinet avait eu un mouvement de frayeur.

Leurs premiers baisers l'avaient glacé.

Il lui avait semblé bientôt entrer dans cet enfer dont l'aumônier parlait, dont sœur Simplice aussi, parfois, lui avait raconté les horreurs, en ajoutant que c'était dans ce séjour épouvantable qu'allaient les enfants méchants, punis par le bon Dieu.

Qu'avait donc fait Claudinet pour y être jeté ?

Et puis cet enfer n'avait pas tardé à devenir plus horrible encore.

Pourquoi l'avait-on livré à son oncle La Limace, à sa terrible tante Zéphyrine ?

Pourquoi donc aussi, depuis son départ de l'hospice, avait-il recommencé à tousser, d'abord un peu, puis davantage, puis, comme maintenant, presque toujours, et en sentant dans la poitrine d'effroyables souffrances, semblables à celles d'un fer rouge qui le brûlait intérieurement ?

Il était seul !

Il pouvait rêver, il pouvait pleurer sans contrainte, sans craindre que son oncle et sa tante, qui lui avaient défendu d'être triste, se livrassent sur lui à leurs odieuses brutalités.

En relevant la tête, le visage de Claudinet se retourna machinalement du côté de l'enfant qui était couché auprès de lui.

Jean de Kerlor s'était réveillé.

Et les yeux grands ouverts, il restait immobile et muet... comme s'il était encore sous l'empire d'un rêve terrifiant

Cependant, remarquant que Claudinet fixait sur lui des regards anxieux, Fanfan fit un léger mouvement et demanda :

— Pourquoi pleures-tu, toi ?

Le neveu de La Limace s'essuya vivement les yeux.

Il repartit aussitôt, tremblant qu'un autre eût pu surprendre son chagrin, effrayé d'être surpris en flagrant délit d'un crime qui lui était si formellement défendu :

— Je ne pleure pas.

Fanfan insista :

— Mais si ! tu pleures ! puisque tu as les yeux et les joues toutes mouillées...

Claudinet s'essuya de nouveau avec un acharnement qui ramena une teinte rosée sur sa figure si pâle.

Fanfan continua avec la ténacité qu'il tenait de ses parents :

— Tu mens en disant que non, et c'est vilain !... Ta maman sera fâchée si tu mens.

Claudinet répondit avec une tristesse indicible :

— Je n'ai pas de maman !

Jean de Kerlor se redressa vivement sur son coude et s'écria avec un accent de profond étonnement :

— Tu n'as pas de maman ?

— Non !

— Où donc est-elle alors ?

— Elle est au ciel.

Fanfan resta un instant pensif, puis il reprit après quelques minutes :

— Et ton papa ?

— Je n'ai pas de papa non plus !

— Pas de papa ! Pas de maman !

— Il est parti, lui aussi.

— Ah ! oui... Il est en voyage, n'est-ce pas !... Mon papa à moi était en voyage aussi... Bien loin, bien loin... Au Mexique... Mais il est revenu... Auparavant, j'étais avec petite mère... L'été nous allions en Bretagne chez grand-mère... Alors, toi, tu es avec ta grand-mère ?

— Je n'ai pas de grand-mère, ni de papa, ni de maman... Je suis orphelin.

— Orphelin ?

Fanfan, de nouveau, garda le silence.

Un travail s'opérait dans sa cervelle.

Il reprit d'un ton amer :

— Je sais... Je me rappelle... Orphelin, c'est quand ton papa et ta maman sont allés près du bon Dieu...

— Oui.

— Petite mère me faisait toujours ajouter quelque chose dans mes prières pour les pauvres petits orphelins... Ils sont bien à plaindre... On doit les aimer, les secourir s'ils sont pauvres... leur donner, quand on le peut, des joujoux, des gâteaux et des sous... Ils sont toujours habillés en noir... Petite mère m'emmenait avec elle porter des habits et des provisions dans une grande maison où il y avait tout plein d'orphelins... Alors toi, tu es orphelin ?

— Oui.

— Comment t'appelles-tu ?

— Claudinet.

— Claudinet... Je me rappellerai ce nom, et je le dirai à maman et à papa... Nous viendrons t'apporter de bonnes choses.

Claudinet hocha la tête d'un air de doute

Il reprit :

— Et toi, comment te nomme-t-on ?

— Moi ! Jean... Les domestiques me disent monsieur Jean... Mais papa et maman et grand'mère et mon oncle et ma tante m'appellent Fanfan.

— Ah ! fit Claudinet.

Et il parut réfléchir.

Jean de Kerlor poursuivit :

— Si tu es orphelin et si tu n'as pas non plus une grand'mère, qui donc as-tu alors pour t'aimer, pour t'embrasser, pour te caresser ?

— Je n'ai personne.

— Personne ?

— Personne !... Je suis avec mon oncle La Limace et ma tante Zéphyrine, qui m'ont recueilli.

A ces noms bizarres, Fanfan eut d'abord un sourire ; mais presque aussitôt il se dressa sur son séant, et ses yeux parcoururent la chambre où il se trouvait.

— La Limace ! Zéphyrine !

Ces noms, qu'il entendait pourtant prononcer pour la première fois, devaient être ceux de l'homme et de la femme entrevus dans la nuit.

Ils évoquaient en lui comme un ressouvenir, l'image laissée par un cauchemar évanoui aux premiers sourires du réveil, mais qui ne tarda pas à revivre en une indicible sensation d'épouvante.

Puis cet intérieur sordide où il se trouvait, ce canapé grasseyé où il était étendu, ces loques sales qui le couvraient, lui inspiraient un incroyable dégoût, lui donnaient d'insurmontables haut-le-cœur..

Il se rappelait son joli petit lit avec les rideaux si blancs, les couvertures bordées de dentelles...

Que faisait-il là ?

Comment y avait-il été amené ?

Par qui ?

Ces questions se pressaient dans son cerveau enténébré ; elles étaient insolubles et pleines de terreurs.

Il allait crier, crier de toutes ses forces :

— Maman !... Papa !...

Mais Claudinet parlait, et Fanfan n'osait pas l'interrompre.

C'était un petit orphelin ; Jean, qui avait son père et sa mère, l'aimait déjà.

D'ailleurs, Fanfan n'avait guère la force de jeter ses cris d'appel.

Peu à peu, il se sentait transi de peur.

Sa petite tête lui faisait mal, et il se demandait déjà si on allait encore le forcer à boire une drogue infâme comme celle qui l'avait écœuré quelques heures auparavant et qui l'avait plongé dans un si profond sommeil. C'était comme la suite de son cauchemar.

Fanfan se mit à trembler.

Claudinet s'animait insensiblement ; ses yeux fiévreux reflétaient une lueur sombre ; tout à coup, malgré lui et avec effort, il vomit le flot de rancune et de haine qui noyait son cœur ulcéré.

Il s'écria, d'une voix entrecoupée par les sifflements provenant du larynx et des bronches :

— Ah ! ils ne sont pas bons, vois-tu, l'oncle La Limace et la tante Zéphyrine !

Le pauvre frissonna.

— Quand ils se saoulent, c'est bien ; ils se battent tous les deux... Ils ne pensent plus à moi et je n'ai qu'à aller me coucher dans mon coin sans rien dire.

Fanfan joignit les mains.

— Le pire, poursuivit Claudinet, c'est quand ils ne se saoulent pas, parce que les affaires vont mal... Oh ! alors, j'en reçois des coups !

Le visage de l'enfant se contracta de douleur et de rage en pensant à son martyre.

— Pauvre Claudinet ! balbutia Fanfan.

Le fils de Rose Fouilloux continua avec désespoir :

— C'est ce rhume qui fait mon malheur.

— On ne te donne donc pas de la tisane chaude ?

— Ah ! bien, oui !... Des coups de poing, des coups de pied... Heureux encore quand La Limace ne me bat pas avec le fouet qui sert pour Troppmann... Mon oncle et ma tante disent que ça se passera comme c'est venu... Mais en attendant, quand je tousse, ils me tapent dessus comme si c'était ma faute... moi, qui souffre tant, là, dans la poitrine... C'est comme si j'avais une bête de feu qui me rongerait.



Tu as perdu ton père, ta mère, ta grand'mère, ton grand-père, ta tante, ton oncle
toute la sainte boutique, quoi !... (Page 1256.)

Les efforts faits par Claudinet amenèrent promptement une quinte
La toux fut si déchirante que de grosses larmes jaillirent des yeux du
petit malheureux.

Il s'assit époumonné.

Enfin, sa respiration devint moins haletante et il parut soulagé.

Il reprit :

— Tu verras que ce que je t'ai dit est vrai, Fanfan, puisque tu vas
rester ici.

— Moi !

— Bien sûr... Tu dois m'aider d'abord.

— Mais non... Je veux retourner tout de suite auprès de papa et maman... Je veux rentrer dans ma belle maison... Je veux regarder encore mon gros livre où il y a de si jolies images... Quand tu viendras me voir, je te le montrerai... Mais tu ne l'abimeras pas ?

— Il s'agit bien de tout cela, reprit Claudinet ; pendant que tu dormais, j'ai entendu La Limace et Zéphyrine parler de toi... Tu me remplaceras quand je serai mort... Ils le disaient encore tout à l'heure en déjeunant... Il paraît que je n'en ai plus pour longtemps... Ça leur est égal, puisque tu es là.

Fanfan balbutia, tout effaré :

— Rester ici !... Te remplacer !...

— Eh bien ! oui... Faire la parade... C'est rudement fatigant, va !... Quelquefois, pour faire rire le monde, le *treppe*, comme dit mon oncle, et attirer des clients, je dis des bêtises et je reçois des taloches plus de deux heures de suite... Quand je gèle, l'oncle fait accroire au public que je grelotte exprès... par semblant... et l'on rit... Et plus je claque des dents, plus on rigole... On se tord, quoi !... Et les gilles donc ! Et les coups de soulier !... La foule croit que j'escamote toutes les beignes... Pas du tout... La Limace n'y va pas de main morte... Il appelle cela réchauffer le public, brûler les planches... Si tu voyais, j'ai des noirs par tout le corps !

Claudinet allait montrer sa chair marbrée, mais il se ravisa et poursuivit :

— Et ma tante Zéphyrine ! Ah ! mon vieux ! Elle n'est peut-être pas si traitre que l'oncle, mais elle tape plus fort avec ses battoirs... Elle cogne sans savoir pourquoi... Il paraît que ce n'est pas sa faute si elle m'amoche comme ça : c'est le vin, la goutte et l'absinthe... N'importe, je te le répète, tu verras, Fanfan !... Des coups, ne pas manger, être toujours entre deux ivrognes quand la recette est bonne, deux brutes quand on n'a pas le sou... Vrai, c'est dur !

Et Claudinet ajouta avec une conviction terrifiante :

— Tu peux être tranquille, tu deviendras comme moi... Tu seras content d'attraper un bon rhume pour pouvoir aller retrouver bientôt ta maman et ton papa au ciel, où ils ont dû aller comme les miens, puisque, toi aussi, La Limace et Zéphyrine t'ont recueilli, et que tu es maintenant leur enfant.

Fanfan était blême.

Toutefois, il ne comprenait pas très bien, et cela retardait le paroxysme de sa terreur.

Tout ce qu'il entendait se confondait dans son esprit.

Ces mots étranges de parade à faire, de gilles et de coups de pied que l'on reçoit, et que l'on est censé escamoter, de gens qui sont ivres et qui

battent les enfants quand ceux-ci ne sont pas méchants, ce petit orphelin annonçant qu'il allait bientôt mourir, ces noms ignobles de La Limace et de Zéphyrine remplaçant papa et maman partis au ciel, tout cela l'impressionnait des plus péniblement, mais ne lui apportait pas d'images précises et réelles.

C'était quelque chose d'effrayant comme l'histoire de l'ogre, que lui racontait autrefois Annette Kerjean, sa nourrice bretonne, et qu'il avait depuis lue dans le beau livre, doré sur tranches, dont il parlait à Claudinet.

Ce qu'il avait entendu lui semblait aussi inexplicable, aussi vaguement terrible.

Il serait donc chez une sorte d'ogre, chez un de ces monstres qui mangent les petits enfants, quand ils n'ont plus ni père ni mère ?

Mais Claudinet se trompait : Fanfan n'était pas orphelin.

Il avait sa petite mère, qu'il aimait tant ! Il avait son petit père, qui était revenu...

Il avait joué avec eux la veille encore.

C'était l'oncle Firmin et la tante Carmen qui étaient partis.

Mais Jean de Kerlor avait toujours son papa et sa maman. Ils allaient certainement arriver tout à l'heure pour le chercher.

Oui, c'était certain !

Comme dans le Petit-Poucet, comme dans Barbe-Bleue, comme dans tous les contes, où il y a toujours, à la fin, des gens qui viennent délivrer les prisonniers et punir les méchants.

Fanfan avait bien pu se montrer craintif, tout à l'heure ; mais il sentait revenir sa bravoure de race.

Il n'aurait plus peur de l'ogre, ni de l'ogresse, et il attendrait courageusement le moment de sa délivrance.

Après qu'il eût recouvré sa vaillance, ce fut le tour de sa générosité de reparaitre ; il voulut rassurer et consoler son compagnon d'infortune.

Il reprit :

— Je ne serai pas, comme tu viens de le dire, l'enfant de La Limace et de Zéphyrine.

— Tu verras ! fit obstinément Claudinet.

— Ils nous ont enlevés, toi et moi... Je m'en souviens maintenant... Ma bonne me l'a raconté bien des fois... Il y a de méchants hommes et de méchantes femmes qui prennent les enfants... Mais toujours, quand les petits garçons sont sages, et qu'ils n'oublient pas de prier le bon Dieu, les papas viennent les chercher plus tard.

— Tu crois cela ?

— Mais oui.

— Tu te trompes, Fanfan !

— Pas du tout !

— J'ai entendu mon oncle La Limace qui le disait, tu n'as plus ni père ni mère ; et ils t'ont adopté...

— Je ne veux pas...

— Ils vont t'élever comme moi... Tu m'aideras d'abord à balayer la voiture, à atteler Troppmann, à soigner Tape-Dur et à faire les commissions.

— Non ! non !

— Puis, comme tu es plus petit que moi, que tu peux plus facilement passer dans les trous des haies, c'est toi qui seras chargé d'aller voler dans les cours des fermes.

Fanfan s'écria, révolté :

— Voler?... devenir un voleur ?

— Oui, un voleur !... Et ils t'apprendront à devenir un malin dans la partie... La Limace surtout, qui n'a pas son pareil.

Jean de Kerlor, dont le front se couvrait de la rougeur de la honte, répliqua :

— Oh ! jamais !

— Que si !... Ils sauront bien t'y forcer.

— Jamais ! répéta Fanfan, serrant ses petits poings convulsivement, comme s'il avait déjà à lutter, jamais !

— Ils te roueront de coups.

— On ne m'a jamais battu ! déclara fièrement le fils de Georges et d'Hélène.

— Tant pis ! ça te semblera plus dur.

— Ils auront beau me battre, je ne volerai pas !... On ne t'a donc pas appris comme c'était vilain de voler... On ne t'a donc pas dit qu'on vous mettait en prison.

Claudinet eut cette réponse navrante, prouvant à quel point déjà ses misérables bourreaux, après avoir martyrisé son corps, avaient cherché à souiller son âme :

— Mais si on ne vous voit pas !

Fanfan répondit vivement :

— Dieu nous voit toujours... Maman me l'a assuré.

Claudinet resta un moment silencieux et pensif. Dans son cerveau d'enfant, tandis qu'il écoutait Jean de Kerlor, revenaient, comme de lointaines réminiscences, les sermons de l'aumônier et les recommandations de sœur Simplicie, écoutés autrefois avec tant de ferveur.

Claudinet, lui aussi, se le rappelait : il avait eu horreur du vol, horreur de ce qu'on appelait autour de lui le péché, tandis que maintenant...

Il s'écria, retrouvant sa bonne petite nature d'autrefois :

— Oui, Fanfan, tu as raison.

— Bien sûr !

— C'est vilain de voler !

— Et puis on est toujours puni.

— D'abord je ne voulais pas, moi non plus... mais à force d'être battu. et quand on a faim, froid, et qu'on vous menace de vous faire dévorer par le chien, il faut bien obéir... Ah ! ils savent s'y prendre, va !

— Je ne volerai pas.

A son tour, Claudinet fut saisi d'une profonde pitié pour le petit malheureux que le hasard condamnait à être une nouvelle victime de La Limace et de Zéphyrine.

Claudinet ne voulait pas que Fanfan subit les mauvais traitements dont lui-même avait si cruellement souffert.

Cela ne l'avait avancé à rien, le pauvre petit malade ; il avait bien fallu qu'il cédât.

Alors, à quoi bon résister aux bourreaux ?

Et le malheureux essaya de sourire en tentant l'apologie du vol

Son cœur saignait en parlant, mais à toute force il voulait que Fanfan se résignât à son inévitable sort.

Il s'écria en affectant l'insouciance ou même la forfanterie de ses dignes tuteurs :

— Ne te fais pas tant de mauvais sang... Ce n'est pas si difficile que tu le crois, d'affurer de bonnes choses.

Fanfan eut un geste de répulsion.

— Les premiers temps, ça fait un peu d'effet... Ça, c'est vrai... On tremble de tout son corps, quand, à travers un petit trou de la haie, la nuit, on se glisse dans la basse-cour... On entend les chiens aboyer au loin... S'ils allaient s'amener !... Le cœur fait tic-tac... On rampe jusqu'au poulailler... La porte, en s'ouvrant tout doucement, grince quelquefois... Alors, on est tout prêt de perdre la boule... On croit que c'est quelqu'un qui vous surprend...

Fanfan écoutait, haletant, les yeux dilatés...

— On tâte dans l'obscurité...

Les mains de Claudinet soulignèrent la phrase.

— On empoigne une poule, deux poules sur le perchoir... On les chope par le cou, et on serre tout de suite tant qu'on a de forces... Si tu savais comme ça vous fait drôle quand elles se rebiffent en battant des ailes... On dirait des personnes...

Et voilà que Fanfan ne proteste plus ; il n'en a ni la volonté, ni la force.

Ce que lui apprend Claudinet lui fait horreur ; mais il écoute avidement.

— Alors, on se sauve, continue le fils de Rose Fouilloux. Et le cœur recommence à battre... Ah! ce qu'il bat, mon vieux Fanfan!... Il vous en fait mal... Mais on a bientôt retrouvé l'oncle et la tante... La Limace rit; la tante Zéphyrine vous embrasse... On vous rend fier d'avoir été adroit...

Le tentateur conclut :

— Et c'est bon, va, quand on a faim depuis quelques jours, de manger une belle poule ou un lapin... On tâche toujours de pincer les plus gros... Quand on a la veine d'en prendre plusieurs, on les vend, et alors on a du vin.

Ce n'était que pour préparer Fanfan à son infâme métier que Claudinet s'était exprimé avec cette fanfaronnade, dont il exagérât le cynisme naïf; mais maintenant, grisé par ses paroles, il ne songeait plus aux remords passagers qui l'avaient assailli quelques minutes auparavant.

Il y avait des moments où l'œuvre infernale de corruption, entreprise sur leur neveu par La Limace et Zéphyrine, semblait à tout jamais accomplie.

C'est que l'infortuné garçon, s'il était encore capable de subir une salutaire pression morale et de se repentir, restait insensible au bien quand la faim torturait son corps frêle que la phtisie rongait intérieurement.

Quand les privations se prolongeaient, Claudinet éprouvait des tortures sans nom.

Ceux qui n'ont jamais eu l'estomac vide, et que le besoin de manger n'a jamais tenaillés, ne voudraient pourtant pas qu'un enfant de cet âge, en proie aux sophismes empoisonnés, dirigé par de tels misérables, fît preuve d'un héroïsme impossible?

Jean de Kerlor, après une très courte défaillance instinctive, répliqua intrépidement :

— Malgré tout, Claudinet, je ne volerai pas !

— Le neveu reprit plus bas :

— Il y en a encore pire que cela.

— Pire !...

— Oui, on tue les poules et les lapins, mais encore...

∴

Un formidable coup de poing en plein visage, interrompit les confidences de Claudinet, au moment où elles allaient devenir terribles.

La Limace, fou de colère, venait de monter dans l'entresort sans que l'enfant l'aperçût.

Il venait d'entendre...

La brute féroce reparut... Le lâche gredin qui détrempeait les cadavres... L'escarpe !

Il s'était rué sur le petit Claudinet, l'avait saisi en pleine chair et lancé d'un bout à l'autre de la voiture...

Et il tapait, tapait, ivre de fureur, voyant rouge, rugissant, écumant...

— Ah ! charognard ! hurla-t-il.

Enfin, une dernière poussée rejeta la victime sur la petite balustrade de la plate-forme, à l'avant...

Claudinet bascula, poussant un gémissement, et tomba à terre, où il restait gisant, comme s'il avait été tué sur le coup.

A ce moment, Zéphyrine, plus abrutie encore que de coutume et qui ne s'était pas réveillée aussi vite que La Limace, dans le fossé où ils avaient fait une sieste forcée, Zéphyrine arrivait, tenant le cheval par la bride pour appeler.

Sans s'émouvoir le moins du monde, la somnambule releva tranquillement, froidement, son neveu ; le prit dans ses bras robustes et le remonta dans l'entresort.

— Il n'est pas mort, dit-elle... Ce ne sera rien... Nous allons le coucher.

La Limace s'était calmé.

Son accès de sauvagerie avait pris fin.

Le misérable avait eu peur d'un accident, dont on lui aurait demandé compte.

Il eut un tremblement d'alcoolique et un rictus crispa ses lèvres exsangues.

Zéphyrine dit à Fanfan :

— T'as vu, toi, morveux !

— Tâche que ça te serve de leçon.

La Limace devait se montrer plus prolix.

Il revint vers Fanfan.

Celui-ci, livide, les yeux hagards, respirant à peine, était dressé sur le canapé, les bras pliés en avant, éperdu.

Il s'attendait à être tué à son tour ; mais il serrait les dents pour ne pas demander grâce.

Eusèbe lui dit, changeant brusquement de ton et de système :

— Tu vois, mon chéri, ce que c'est que de pas être raisonnable et de parler quand on ne vous demande rien... Ton cousin Claudinet vient d'être passé à tabac... Tu serais corrigé de même si tu n'étais pas plus sage, par ton petit père La Limace.

Jean de Kerlor, en sentant cette haleine fétide l'effleurer, recula plutôt par dégoût que par peur.

Eusèbe poursuivit :

— Tu es assez grand pour comprendre, n'est-ce pas ?... Eh bien !... Fanfan, écoute : tu as perdu ton père, ta mère, ta grand'mère, ton grand-père, ta tante, ton oncle, toute la sainte boutique, quoi !... Ils sont tous morts subitement du choléra-morbus... Tu n'as plus désormais qu'une mère, Zéphyrine Rouillard, née Fouilloux, et qu'un père, moi !... Et avec nous, tu sais, il faudra filer droit... Il n'y a pas de fainéants dans notre famille...

Il arrêta net son discours.

Jean de Kerlor venait de perdre connaissance.

— Tiens ! s'écria Zéphyrine, voilà qu'il profite de *la mauvaise* exemple... Il se trouve mal à son tour.

Elle s'approcha machinalement, peut-être pour le secourir ; mais La Limace lui dit :

— Tu le feras aussi bien revenir en route.

— Pour sûr ! dit-elle reconnaissant le bien fondé de l'observation et se rappelant que ces parages pouvaient être dangereux.

— Hae, alors ! cria Eusèbe, de sa plus belle voix éraillée de bandit... Nous pouvons être à Mantes ce soir.

— A Mantes-la-Jolie, compléta Zéphyrine, en fouaillant Troppmann à tour de bras.

IV

LA ROMANCE DE L'ÉTOILE.

L'orchestre de tziganes venait d'exécuter avec un entrain endiablé la marche de Rackoszy ; on applaudissait les musiciens étincelants dans leur belle tunique rouge à brandebourgs, quand Paul Vernier et Mariana entrèrent dans le jardin du Pavillon des Acacias.

Le sculpteur avait reçu le matin même une lettre officielle de Spardeck, l'architecte de la Société immobilière avec lequel Antonin Gervais l'avait mis en rapport.

Paul Vernier était prié de se tenir prêt à commencer les travaux.

— Eh bien ! s'était écriée Mariana, vous voilà au comble de vos désirs.

— Je suis heureux en effet de ce bon résultat ! avait répondu Paul, s'efforçant de paraître très satisfait.

— C'est la fortune !... C'est la gloire ! poursuivait madame Vernier, d'une voix dont l'intonation enthousiaste dissimulait l'ironie.

— Oui, fit Paul... C'est tout cela.

Et il soupira mélancoliquement.



Se livrait éperdu, pieds et poings liés à la diabolique créature. (Page 1260.)

— Eh bien ! mon cher ami, reprit Mariana, voulez-vous me faire un grand plaisir ?

— Certainement...

— Fêtons cette bonne nouvelle.

Elle enlaça Paul avec un rire perlé, cherchant à rendre sa gaieté communicative.

Le sculpteur eut un tressaillement ; un éclair brilla dans ses yeux ; il étreignit chaleureusement sa femme.

Tout à l'heure une pensée bien amère était venue atténuer le premier mouvement de joie ressenti.

S'il avait eu cette commande deux ans plus tôt, que de déchirements eussent été évités !

Il s'imaginait sincèrement que Mariana fût restée le modèle des épouses.

Il voulut chasser ces souvenirs désolants, qui revenaient l'assaillir à l'improviste, et il se reprocha de revenir mentalement sur le pardon qu'il avait accordé ; aussi, quand sa femme eut un geste de câlinerie, s'empressa-t-il de bannir ses soucis, comme on rejette un fardeau qui vous a trop longtemps écrasé les épaules et que l'on se refuse à porter désormais.

Depuis leur retour de Bretagne, les époux avaient semblé vivre en parfaite intelligence.

Mariana abdiquait toute volonté ; elle allait au-devant des désirs de son mari ; elle ne discutait jamais ses intentions.

Elle s'était imposé cette tactique et n'avait pas tardé à s'en applaudir.

Le bon Vernier, malgré la cruelle opération qui l'avait guéri de sa cécité, redevenait aveugle.

Telle était du moins la conviction de Mariana, qui pouvait fort bien s'abuser.

Paul n'aurait jamais rappelé le douloureux passé ; aucune récrimination ne se fût échappée de ses lèvres ; il eût évité la moindre allusion à la faute absoute, si réelle, l'épouse égarée était redevenue digne de cette indulgence.

Le mobilier de la rue de Chazelles vendu, le bail résilié, les bijoux renvoyés à Silverstein, suivant l'affirmation de Mariana, le sculpteur avait loué un pavillon rue Desbordes-Valmore, à Passy, et il s'était remis au travail avec la fougue d'un homme qui demande à l'art, avec les pures jouissances qui endorment les plus grands chagrins, la réalisation de ses légitimes espérances.

Encore une fois, madame Vernier n'avait présenté aucune objection.

Paul avait exigé que l'on revint à l'humble existence menée aux débuts du mariage, Mariana s'y résignait, au moins en apparence.

Elle avait fait plus ; comprenant que son inertie pouvait faire soupçonner sa sincérité, elle ne voulait pas que Paul l'accusât de rester indifférente au fond à ces profondes modifications.

Un nouvelle Mariana se révéla.

Elle était tenue à la plus grande circonspection et ne pouvait, sous peine de voir tout remis en question, arborer les toilettes tapageuses et se parer des bijoux offerts par ses adorateurs.

Il fallait des prodiges d'habileté pour faire accepter un nouveau costume, ou un nouveau chapeau de la bonne marque.

A défaut d'un luxe momentanément interdit, elle s'offrit celui de paraître adorer son mari.

Elle avait compris tout de suite, dans sa dépravation innée, qu'un homme est bien plus attaché à sa femme, quand elle l'a trompé et qu'il a pardonné.

Elle voulut complètement affoler Paul, et cela au milieu de deux intrigues qu'elle s'était empressée de nouer après sa rupture avec Silverstein.

Elle avait deux amants ; elle n'en resterait pas là.

Une frénésie de vice lui montait au cerveau.

La perversité venait à grands pas ; et, avec elle, tous les caprices, toutes les extravagances, toutes les bizarreries flétrissantes.

Si sa liaison avec Silverstein avait continué — et toujours secrètement — il est probable que Mariana eût conservé une sorte d'hypocrite orgueil, qui eût retardé sa chute dans l'abîme d'ignominie où elle allait rouler ; mais puisque Paul Vernier, malgré ses prétentions plus ou moins tragiques à la clémence, condamnait l'épouse adultère à l'isolement, à l'obscurité, qui est bien la peine la plus sévère pour une jolie créature, Mariana, en attendant qu'elle s'évadât de ce bain de vertu, au jour et à l'heure qu'elle choisirait, le cas échéant, Mariana saurait trouver des compensations.

Lesquelles ?

Elles étaient encore imprécises dans son esprit à la recherche de sensations imprévues ; mais son imagination était déjà pleine de curiosités malsaines, dans le genre de celle qui s'était éveillée chez elle le jour du fameux déjeuner en cabinet particulier, chez le restaurateur Lallée.

Il ne suffisait plus à Mariana de pouvoir vivre uniquement, si elle le voulait, grâce aux prodigalités de ses adorateurs attirés — et par cela même méprisés, — elle se forgeait des désirs immondes, uniquement pour les apaiser.

Oui. Mariana de Sainclair, épouse Vernier, qui débutait pourtant dans la carrière galante, avait déjà, comme les courtisanes chevronnées, la nostalgie du ruisseau.

Et puis, au-dessus de ce prurit infâme, il y avait sa vengeance contre le mari qui l'avait surprise en flagrant délit.

Paul Vernier l'avait humiliée, insultée, flagellée ; il l'avait obligée à crier grâce.

Elle ne lui pardonnerait jamais.

Elle tromperait cet homme encore, sans cesse, toujours ! Elle ne le bafouerait jamais assez.

Et, pendant que le malheureux cherchait à retrouver une à une toutes ses illusions, tremblant de ne pas mettre le prix au bonheur qu'il croyait racheter chaque jour, Mariana, avec un art infini, lui versait, goutte à goutte, le philtre empoisonné qui amenait l'ivresse folle.

Plus de grands airs protecteurs, plus de phrases aristocratiquement dédaigneuses, plus de souveraines impertinences, Mariana semblait transformée.

C'était elle qui maintenant sollicitait les ardentes caresses et dont le corps souple frémissait comme une liane sous le souffle de la brise.

Ses grands yeux bleu sombre s'illuminaient de lueurs étranges.

Elle avait des mots d'une douceur exquise.

Malgré son incroyable maîtrise, Mariana n'avait pas débuté avec un succès aussi complet qu'elle le rêvait.

Elle avait manqué de mesure, voulant aller trop vite, exagérant ses effets, ce qui prouve que la perfection dans le bien ou dans le mal ne saurait décidément être atteinte en ce bas monde.

La délicate nature de Paul ne pouvait s'accommoder d'une transition aussi brusque.

Devant ces attitudes félines, ces paroles troublantes, ces gestes délicieusement provocants, Paul était devenu tout pâle, et son regard attristé disait ce qui se passait en lui.

Il doutait.

Mais Mariana avait promptement et savamment rectifié tout cela.

Elle devait se garder de se montrer trop experte, puisque Paul était disposé à se demander où elle avait acquis une telle science.

Elle eut le génie, en redevenant candide, de solliciter les plus tendres initiations.

Paul, dans un grand afflux de démente passionnelle, se livrait éperdu, pieds et poings liés à la diabolique créature qui lui vouait une haine implacable et qui avait juré de consommer sa perte.

..

Mariana avait donc demandé à Paul de fêter l'heureuse nouvelle. Mais, en bonne ménagère; revenue de certaines faiblesses, elle déclara qu'on ne ferait pas de folies.

Puisque le temps était magnifique, on irait au Bois.

Elle ajouta en souriant :

— Comme les gens riches.

Paul la prit dans ses bras et la couvrit de baisers. Ah! comme il l'aimait!

Les époux partirent après le déjeuner.

Ils prirent une voiture qui les conduisit au bois de Boulogne.

Mariana jouait le ravissement.

On eût dit que c'était la première fois qu'elle faisait cette promenade et que jamais elle n'avait mis les pieds à l'hôtel du Parc-des-Princes, désert, il est vrai, depuis de longs mois.

Après avoir parcouru les principales allées, Paul Vernier s'écria :

— Veux-tu venir aux Acacias ?

— Pourquoi, mon ami ?

— Il fait très chaud... Tu dois avoir besoin de te rafraîchir...

— Mais non, je t'assure.

— Et puis, continua le mari, nous entendrons les tsiganes.

— Fi ! les horreurs ! s'exclama Mariana.

— Tu es bien sévère pour ces artistes.

— Je ne le serai jamais assez.

— Oui, je comprends que toi, une musicienne consommée, tu ne leur pardonnes pas d'écorcher quelquefois nos compositeurs... Mais quand ils jouent leurs airs nationaux, leurs czardas, je les trouve prodigieux...

Madame Vernier hocha la tête et eut un mouvement d'épaules de commisération, comme autrefois.

— N'y allons pas, dit Paul tranquillement.

— Mais si, monsieur, allons-y, puisque vous aimez la musique de ces gens-là...

Vernier voulut protester :

— Oui, mais...

Ce fut Mariana qui donna ordre au cocher de les conduire au pavillon des Acacias.

Leur voiture entra dans le jardin, les déposa à l'entrée de la salle, et repartit par l'allée circulaire pour aller se ranger de l'autre côté de la route.

L'assistance était nombreuse et fort élégante.

Madame Vernier, malgré son sourire enchanteur, était furieuse. Elle ne se souciait pas du tout d'être aperçue en si piètre équipage.

Ce Paul ne comprenait décidément rien.

En admettant que Mariana eût tenu la parole qu'elle lui avait donnée, après le drame conjugal, est-ce que Vernier, pour être logique avec lui-même, n'aurait pas dû éviter à sa femme le moindre contact avec la société qu'ils ne pouvaient plus fréquenter ?

Et il l'amenait là, dans un endroit où la clientèle n'était pas certes uniquement aristocratique, mais où Mariana venait déjà de reconnaître plusieurs amis.

Elle jeta un coup d'œil sur sa toilette, s'imaginant que sa pauvreté était remarquée par tout le monde.

Mariana se rassura :

Sa robe de surah à reflets changeants, sa capote en tulle mauve, et ornée de roses jaunes ne donnaient pas précisément à Madame Vernier l'aspect d'une indigente ; mais ce qui l'irritait de plus, c'était d'en être réduite à ne porter que d'insignifiants bijoux.

Son pauvre cœur, si sensible, fut bientôt moins ulcéré ; la beauté de Mariana avait fait sensation ; un faible écho des murmures les plus flatteurs arrivait à son oreille.

— Tu vois, lui dit Paul, nous ne sommes pas en trop mauvaise compagnie.

Elle ne répondit rien.

Les yeux de madame Vernier se portèrent machinalement sur les tziganes, dirigés par Rudolf Szeged.

La pourpre des uniformes rehaussée par les passementeries d'or accrochait ses regards.

Elle ne voyait pas les visages basanés, les yeux noirs, les barbes et les cheveux très bruns.

L'orchestre attaqua une valse de Suppé.

Mariana, très distraite, ne regardait plus les tziganes ; profitant de l'attention dont ils étaient l'objet, la jeune femme dévisageait ses voisines, cherchant à deviner leurs conditions sociales.

Elle trouvait très laides celles qui étaient bien habillées et surtout celles qui étalaient des riches parures.

Après avoir trempé ses lèvres dans le verre de bière blonde, madame Vernier dit à son mari :

— Nous n'allons pas rester ici ?

— Nous partirons quand tu voudras, répondit-il docilement.

A Suppé avait succédé Strauss ; les artistes de Rudolf Szeged paraissaient infatigables.

Mariana fit un mouvement pour se lever.

— Si nous attendions la fin du morceau, proposa le sculpteur.

Mariana ne répondit que par un geste d'indifférence.

Ils se levaient tous deux, quand une jeune femme dit au monsieur qui l'accompagnait :

— Karlo n'a donc pas de solo.

— Mais si, répondit le monsieur... Tiens ! ça va être son tour.

Un murmure de satisfaction passa discrètement dans l'assistance.

— Vous savez, déclara un dilettante, que cet animal-là a un réel talent.

— Bah ! c'est de naissance chez ces indigènes, répondit le jeune Gaëtan de Kéralouët, que Mariana n'avait pas encore aperçu, car il disparaissait

derrière la corpulence de la volumineuse dame qu'il accompagnait.

Celle-ci riposta :

— C'est dommage que tu ne sois pas né sur les bords du Danube bleu.

Le jeune Breton, un peu piqué, voulut s'en tirer par un trait d'esprit.

— Mais il n'y a pas que des tziganes là-bas, il y a aussi les paysans du Danube.

Mariana parut contrariée de rencontrer le petit Kéralouët.

Elle se demanda s'il l'avait vue ; il était probable que non.

Dans cette hypothèse, il valait mieux ne pas sortir encore.

Gaëtan remarquerait que Mariana ne jouissait plus de l'opulence d'autrefois et il se livrerait certainement à des commentaires blessants pour elle.

Mariana se rappela soudainement le mariage d'Hélène de Penhoët.

Elle se retrouvait dans cette chapelle où elle voyait l'intrigante, la fille de la chanteuse, lui ravir Georges de Kerlor, auprès de qui Mariana avait si piteusement échoué.

Elle se souvenait de sa conversation avec Gaëtan de Kéralouët, qui se contentait alors de la haute vie brestoise.

Cela avait commencé, de la part de Mariana, par une compassion expansive ; le jeune homme lui avait donné la réplique dans le même sens.

Et pendant que tous les cœurs étaient en fête, que tous les visages rayonnaient, Mme Vernier et M. de Kéralouët continuaient à échanger leurs petites infamies.

La calomnie est moins dangereuse que ces insinuations, car elle se présente avec un caractère d'exagération et de parti pris qui a vite fait d'indigner les honnêtes gens.

Mariana, pensait-elle, avait bien prédit ce qui se passerait.

Où était-elle, cette Hélène, aujourd'hui ?

Où était Georges ? Sans doute retourné au Mexique.

Il n'avait pas duré longtemps le rêve ambitieux de Mlle de Penhoët !

Mariana savait bien qu'elle serait vengée.

Elle regrettait de n'avoir pas une part plus directe à cette vengeance ; mais il lui restait la satisfaction de posséder la preuve de l'innocence d'Hélène.

Aujourd'hui les époux étaient séparés à jamais.

Lequel des deux avait emmené Fanfan ?

Ce n'était qu'une question subsidiaire, après tout, que Mariana se posait par pure curiosité.

Madame Vernier attendrait encore quelque temps, puis elle se déciderait à envoyer à Saint-Hyrieix les papiers signés Robert d'Alboize.

Carmen serait perdue à son tour.

Georges et Hélène ne se réconcilieraient pas pour cela, puisque leur existence était à jamais brisée.

Le rire insultant revint sur les lèvres pourpres de Mariana.

— Après tout, se disait-elle, Georges ne s'est peut-être trompé qu'en donnant pour amant à Hélène celui de Carmen... Il y a confusion ; mais cela ne prouve pas que madame de Kerlor avait gardé sa foi au « cher absent »... Si madame Crépin avait été plus habile, je saurais le nom du beau-frère — à la mode de Bretagne — du capitaine Robert d'Alboize... Enfin, il ne faut pas montrer trop d'exigences.. Pauvre Hélène, elle n'a réellement pas eu de chance, je le reconnais... Il aurait mieux valu pour elle qu'elle épousât un artiste, fût-il sculpteur... Ces gens-là, ça pardonne !

Mariana s'étant rassise, Paul Vernier avait imité sa femme, sans présenter la moindre objection.

Il ne s'ennuyait pas du tout, au Pavillon des Acacias.

Depuis qu'il avait quitté la rue de Chazelles, il s'était montré bien rarement en public avec sa femme ; il lui savait un gré infini d'avoir eu l'idée de cette promenade.

Allons ! le passé était mort ; il n'était qu'un songe affreux ; le réveil était venu.

Paul Vernier allait se remettre frénétiquement au travail.

Le maître serait fier de l'élève et verrait qu'il n'avait pas obligé un incapable ou un ingrat.

L'imagination de Paul, fouettée par le rythme étrange des czardas, vagabondait déjà.

Il n'en était pas encore aux grands emballements, aux envolées de génie, à ce que Préault appelait la « folie du coup de pouce » ; mais il aurait voulu, sans plus attendre, crayonner hâtivement l'œuvre qu'il concevait.

Il y mettrait tout son talent, toute sa vie.

Il n'eut pas le temps de s'absorber davantage.

Karlo Zika, sur le devant de la petite estrade, jouait sur son violon la romance de l'Étoile de *Tannhäuser*.

La musique de Wagner, interprétée par un sujet de Rudolf Szeged, causait tout d'abord une sensation d'étonnement presque pénible.

Les fervents de Bayreuth — ou les snobs qui s'imaginent avoir fait le fameux pèlerinage — auraient préalablement prononcé le mot excessif de profanation.

Les tsiganes avaient toutes les audaces, même les plus ridicules.

Mais on était immédiatement empoigné par la surprenante virtuosité de l'artiste, qui tirait de son instrument des sons qu'on n'avait pour ainsi dire jamais entendus.

C'était d'une volupté exquise, défiant toute appréciation.



Cela vous amuse, ce métier-là ? (Page 1267.)

Un murmure aérien, un chant céleste, un ravissement idéal.

Et tout cela pourtant heurté, fiévreux, sans méthode connue, mais dégageant, avec une maîtrise incroyable, une impression d'art d'une puissance incomparable, d'une intensité merveilleuse.

L'ovation faite à Karlo Zika prit les proportions d'un triomphe.

Mariana, frémissant de tout son être, restait littéralement fascinée, ne se sentant même pas la force de rentrer dans la vie réelle en mêlant ses braves enthousiastes à ceux du public.

Paul Vernier applaudissait pour sa femme.

V

LE TSIGANE.

Karlo Zika, après avoir salué assez correctement l'assistance, reprit modestement sa place au milieu de ses camarades.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, qui n'avait rien de bien particulier dans sa physionomie de fils de bohémiens errants.

Les traits étaient plutôt tourmentés à force d'être trop expressifs ; une balafre sur le sourcil gauche rendait un œil un peu plus petit que l'autre ; mais, précisément ce qui frappait dans ce visage, c'était l'acuité du regard noir, tout chargé de flammes.

Bien découplé, Karlo était pourtant d'une taille moyenne, mais les épaules carrées, si elles ne donnaient pas aux contours le galbe aristocratique qui leur manquait totalement, annonçait au moins un tempérament robuste.

Le chef d'orchestre, après le succès du soliste, décréta un entr'acte supplémentaire.

Les flots d'harmonie pouvaient être endigués pendant quelques minutes.

Mariana avait déjà dit à Paul :

— Cette fois, partons, je ne veux plus entendre autre chose.

— Tu as raison, répondit le sculpteur.

Les tsiganes quittèrent l'estrade, et, par une petite porte de communication, se rendirent dans le jardin, où ils allumèrent des cigarettes.

Bien que ces artistes se confinassent dans ce petit coin par déférence pour le public, il ne leur était nullement interdit de répondre aux amateurs qui voulaient engager un bout de conversation avec eux.

Une douzaine de personnes s'approchèrent de Karlo Zika et quelques propos furent échangés.

Mariana, maîtrisant la sorte de stupeur qui l'avait soudainement envahie, recouvra sa belle impudence.

Elle oublia Gaëtan de Kéralouët ; elle oublia tout.

Profitant de la courte absence de Paul, qui se mettait en quête du chasseur de l'établissement, pour lui envoyer chercher la voiture, Mariana s'approcha hardiment du tsigane et le regarda dans les yeux.

Karlo eut un petit rire ; il lisait ses moustaches noires, en homme habitué à ces curiosités indiscretes.

Cependant, avec une perception très aiguë de la situation, il fit quelques pas au-devant de madame Vernier.

Malgré la provision d'assurance qu'elle croyait avoir faite, Mariana ne put se défendre d'une contraction nerveuse.

Le sourire du tzigane, de doucement railleur qu'il était, avait pris une expression presque dédaigneuse.

Lui, dont les ancêtres indous avaient trouvé une terre hospitalière dans la vallée des Carpathes et qui, malgré des croisements infinis, gardait les signes distinctifs de sa race, jetait sur Mariana le coup d'œil ethnographique du type très pur qui se trouve en présence d'une métisse.

Si Mariana n'avait pas été gantée, il aurait regardé les ongles de la jeune femme pour lui prouver, tout de suite, qu'elle ne l'abusait pas, et qu'il reconnaissait en elle une fille de couleur.

Après cette constatation naturelle, allait-il conclure que la descendante de la mulâtresse Aurore usurpait sa qualité de grande dame authentique ?

Elle lut de l'ironie, peut-être du mépris dans ces yeux noirs flamboyants.

Elle se sentit dominée comme elle ne l'avait pas encore été, comme elle ne se serait jamais douté qu'elle pût l'être.

Karlo, après les très rapides impressions qui passèrent sur sa physiologie, redevint tout de suite bon garçon et très amène.

Il feignit de croire que cette jolie femme ne voulait que lui demander un renseignement artistique.

Il s'approcha encore d'elle ; on s'écarta d'eux.

Mariana regarda ce teint brûlé, ces yeux ardents ; elle était captivée par l'attrait de l'inconnu, de l'exotique ; frémissant d'un désir aussi fou que spontané.

Elle commença à mi-voix avec un sourire indéfinissable, qui découvrit ses dents nacrées :

— Cela vous amuse, ce métier-là ?

Il répondit avec l'accent magyar :

— Pas trop.

— Vous avez beaucoup de talent.

— Vous trouvez.

— Beaucoup.

— Eh bien ! il faudra revenir m'entendre.

— Ici ?

— Ici dans la journée et le soir chez Alder, pendant le dîner.

Ce fut tout.

Il tourna le dos avec un léger dandinement, retournant à son poste.

Rüdolf Szeged, très raide, très décoratif, revenu à son pupitre, frappait déjà sur le bois avec son archet.

Paul Vernier avait dû attendre le chasseur pendant quelques instants. Enfin la voiture arriva.

Quand les époux s'éloignèrent, les tziganes jouaient *la Jolie fille d'Orsova*.

— J'en avais assez, déclara Mariana.

— Ce Karlo a pourtant joué admirablement.

— Oui... Je m'exprime mal... Je veux dire que je ne tenais pas à entendre d'autres morceaux après celui-là.

— Je comprends d'autant mieux que la même impression m'était venue... Je te l'ai dit... Tu vois que sommes toujours en communion d'idées.

— C'est vrai... J'avoue qu'ils sont étourdissants ces tziganes.

— En Hongrie, il n'y a pas de bonne fête populaire sans eux, car ils ont conservé les vieux airs nationaux de là-bas.

— Est-il vrai qu'ils n'apprennent pas la musique ?

— Parfaitement vrai ; ils deviennent musiciens sans étudier.

— C'est prodigieux.

— Le petit tzigane passe devant une maison ; il entend un air qui le frappe ; il rentre dans sa tribu ; il saisit son violon, son violoncelle ou son czimbalom et exécute la mélodie.

Mariana prit une mine sceptique.

— Cela doit un peu tenir de la légende, dit-elle.

Puis elle interrompit cette conversation et se mit à demander à Paul des détails sur les travaux qu'il allait commencer.

Rien ne pouvait être plus agréable au sculpteur.

Il développa ses projets.

Mariana feignait d'écouter son mari ; de temps en temps, elle hochait la tête pour approuver ; mais elle ne pensait qu'au tzigane qui lui avait causé une aussi tyrannique sensation.

Paul s'animait, employait des termes techniques et calculait le temps qu'il lui faudrait pour terminer son œuvre.

Il concluait en déclarant que tous ses efforts seraient récompensés par une petite fortune.

— C'est très bien, mon ami, répondit Mariana, qui n'avait pas entendu un traitre mot... Je suis persuadée que vous mènerez ces travaux-là à bonne fin.

Un nuage voila le front de Paul.

Sa femme abandonnait le tutoiement qui lui causait tant de joie.

Elle lut dans la pensée de son mari et s'écria :

— Nous avons passé un après-midi très agréable, n'est-ce pas ton avis ?

Il redevint tout de suite radieux.

— Certainement, certainement... Je regrette que le temps ait marché si vite.

Elle affecta une plaisante sévérité :

- Oh ! il faut rentrer à la maison maintenant.
— Nous y arriverons dans un petit quart d'heure, répondit Paul.
— Eh bien ! reprit Mariana, que dirais-tu si j'avais un nouveau caprice ?
— Un caprice !
— Oui, c'est moi qui ai proposé la promenade...
— Si tu savais comme tu m'as rendu heureux...
— Je vais te faire une nouvelle proposition.
— Parle, ma chérie.
— Je me suis rendu compte de l'état de nos finances, tu peux m'emmener dîner au restaurant.
— Ah ! s'écria Paul, très content, voilà une idée que je n'osais pas avoir.
— Vous refusez, monsieur Vernier.
— Peux-tu le penser ?
— Nous irons dans une maison où les prix ne sont pas trop exorbitants.
— Oui, ma mignonne... Où tu voudras.
— Nous allons rentrer chez nous pour changer de toilette.
— Pour moi, c'est inutile, fit Paul.
— Hé ! monsieur Vernier, vous êtes à la veille d'être sacré grand artiste, et il faut de la tenue.

La voiture entra dans la rue Desbordes-Valmore.

Vers sept heures du soir les époux sortait de nouveau.

- Si nous allions chez Alder ? proposa négligemment Mariana.
— Soit approuva Paul.
— Nous n'y serons pas trop mal... La dépense ne sera pas trop excessive.

- Ne te préoccupe plus de cette question.
— Mais si, monsieur ; je connais mes devoirs... Ce n'est pas parce que vous allez devenir riche que je tolérerais des prodigalités.

- Rassure-toi.
— Il faut penser à l'avenir.
— C'est entendu ; mais aujourd'hui...
— Aujourd'hui, nous célébrerons l'heureux changement survenu dans notre laborieuse existence, cela nous est bien permis.
— A demain les affaires sérieuses... Tu ne me verras pas beaucoup de la journée.

— Ah !

Ils entrèrent chez Alder.

- Allons, bon ! s'écria Mariana avec un geste de contrariété.
— Qu'as-tu donc ? interrogea Paul avec une sollicitude déjà inquiète.
— Encore les tsiganes ! ajouta-t-elle d'un ton obsédé.
— C'est ma foi vrai, reconnut le sculpteur.
— Ils sont donc partout ?

Un garçon très empressé désignait une table de l'air le plus engageant.

— Mais, reprit Paul, allons ailleurs.

Elle répliqua très pincée :

— Non, quoiqu'il faille toujours faire ce que vous voulez... D'ailleurs, rien ne prouve que nous ne tomberions pas encore sur ces musiciens ambulants dont vous célébriez le génie en termes si dithyrambiques.

— Et puis, hasarda le mari, ce ne sont peut-être pas ceux que nous avons entendus tantôt.

— Espérons-le... Ceux-ci se montreront peut-être moins prétentieux.

Ils s'étaient installés.

Il était temps, car il n'allait plus rester de place.

— Cependant, reprit Vernier, il me semble reconnaître...

— Bon ! ils se ressemblent tous.

— Je t'en prie, si cela doit t'énerver, allons dans un autre restaurant.

Mariana ne répliqua que par un geste de lassitude indifférente.

Paul commanda le dîner.

Pendant que son mari consultait le menu, les yeux de Mariana se fixèrent sur les tsiganes.

Karlo était là.

Il avait bien vu entrer Mariana. Il la regarda et ses lèvres moqueuses eurent l'air de murmurer :

— Déjà !

Et dans le sourire de perspicacité assurée du tsigane, Mariana se demanda si elle lisait la satisfaction, la reconnaissance, ou l'ironie vaniteuse d'un homme que les aventures les plus piquantes n'ont plus le don d'émouvoir.

Elle serra les dents avec dépit. Elle aurait préféré que le regard de Karlo Zika l'injuriât franchement.

Elle lui permettrait tout, sauf le scepticisme ou la froideur.

Le tsigane affecta de ne plus porter les yeux du côté de Mariana, pendant le dîner.

Mais il joua sa romance de l'Étoile avec beaucoup plus d'âme encore que dans l'après-midi.

Mariana l'écouta avec une véritable extase, sentant, pour la première fois, vibrer au plus profond d'elle-même des fibres secrètes dont elle ne soupçonnait pas l'existence.

Quand les époux rentrèrent chez eux à Passy, Mariana prétextait une grande lassitude.

Elle voulait s'absorber dans sa délirante rêverie.

Elle éprouvait une fatigue insurmontable à répondre à son mari, qui semblait dans les plus heureuses dispositions d'esprit.

Depuis le drame conjugal, c'était la première journée où aucune contrainte n'avait régné.

Décidément, on recommençait bien la vie nouvelle qui effacerait les heures désolantes.

Mariana ne ferma pas l'œil de la nuit.

En proie à sa violente agitation, elle ne pensa qu'au tsigane.

Au petit jour, vaincue par le sommeil, elle s'endormit lourdement.

Quand elle se réveilla, Paul était auprès d'elle.

— Ma chérie, dit-il, je m'en vais.

Elle le regarda comme si c'était la première fois qu'elle le vit.

— Je ne sais pas si je rentrerai pour déjeuner.

Elle se redressa un peu dans le lit et regarda son mari.

— Je n'ai pas voulu partir sans t'embrasser, mais je craignais de te réveiller... Tu dormais si bien.

— Oui, murmura-t-elle.

— Tu as fais de doux rêves ?

— Oui.

— Au revoir, mon trésor...

Il se pencha et l'embrassa.

Elle se laissa faire passivement.

— Je vais chez l'architecte, expliqua rapidement Paul ; puis je rendrai visite à Antonin Gervais ; enfin il est probable que je serai obligé de voir les administrateurs de la société... Tout cela sera très long.

Mariana hocha la tête.

Après un dernier baiser, le sculpteur partit.

Madame Vernier se leva.

Elle prit place à un petit bureau de marqueterie et tira une feuille de papier à lettre parfumé.

Elle écrivit ces simples mots :

« Je veux vous revoir ; je veux vous parler.

« Répondez tout de suite et dites-moi où nous pourrons nous entretenir loin des indiscrets. »

Elle signa d'une initiale.

« M. »

Mariana s'habilla et sortit.

Elle descendit jusqu'à la rue de Passy et remit à un commissionnaire la lettre qui portait comme suscription :

« Monsieur Karlo Zika.

« Au Pavillon des Acacias. »

Elle dit au bonhomme médaillé.

— Vous porterez cette lettre de façon à arriver à trois heures. La personne à qui elle est destinée fait partie de l'orchestre.

— Il y a une réponse ?

— Oui.

— Où faudra-t-il...

— Je reviendrai vers cinq heures.

Le commissionnaire s'inclina avec d'autant plus de politesse que la belle dame lui avait glissé cinq francs dans la main.

A l'heure dite, Mariana le retrouva à son poste.

De loin, elle essaya de lire sur cette placide figure si la commission avait été intelligemment faite, et surtout si le commissionnaire lui rapportait une réponse.

Mariana ne s'était pas dissimulé qu'elle avait agi bien vite.

Elle n'éprouvait pas l'ombre d'un remords ; mais elle se demandait avec une véritable anxiété si Karlo saurait que les deux lignes venaient d'elle.

Puis elle eut plus de confiance en son impérieuse beauté.

Il était impossible que cet homme ne sût pas que la femme qui lui avait écrit était celle qui lui parlait dans l'après-midi, la veille, et qui était revenue pour le voir dans la soirée.

Mariana avait souffert pendant le diner.

Karlo, à part le coup d'œil quand elle était entrée chez Alder, ne lui avait plus fait l'aumône d'un regard.

Elle en avait conclu que cet homme craignait de se fourvoyer et ne voulait pas courir au-devant d'une déception en pensant que la grande dame s'occupait de lui.

Il importait donc que Karlo fût fixé le plus promptement possible.

Mariana, si maîtresse d'elle-même, dans la plupart des circonstances, sentait pourtant son cœur battre à coups redoublés, quand elle aborda le messager.

Il fouilla tout de suite dans la poche de côté de sa veste.

Madame Vernier perdit soudain toute assurance ; elle s'imagina que le commissionnaire allait lui rendre sa propre lettre en déclarant qu'il n'avait pu la remettre.

Mais son émoi fut de courte durée, le bonhomme tira une enveloppe très petite et s'appêta à la remettre à sa cliente.

Elle trouva qu'il n'allait pas assez vite à son gré.

— Donnez donc ! fit-elle d'une voix dont les vibrations trahissaient l'impatience.

Mariana partit, serrant la précieuse enveloppe d'une main crispée.

Ce papier venait de lui !



Je m'appelle Hermosa, répondit la luronne, Karlo est mon amant. (Page 1280.)

Elle avait déjà quelque chose de Karlo Zika ; c'était un commencement de prise de possession ; de cet homme, Mariana ferait son bien, sa chose ; il lui appartiendrait tout entier.

Elle l'obligerait à quitter son métier, à ne plus parader sur une estrade, où toutes les femmes pouvaient le dévisager et ne s'en faisaient pas faute.

Il serait à elle exclusivement.

Elle avait les moyens de l'acheter.

Il ne ferait plus de musique que pour elle ; personne, en dehors de Mariana, n'entendrait plus les sons enchanteurs du divin instrument.

Les yeux de la perverse créature rayonnaient.

C'était la première fois de sa vie qu'une émotion venant du cœur la transfigurait à ce point.

Elle décacheta l'enveloppe qui ne contenait que la carte de visite de Karlo Zika.

Il s'était contenté d'insérer au crayon :

« Demain, de une heure à deux heures. »

Madame Vernier ne vit pas tout de suite la grossièreté du procédé, un homme bien élevé ne répondrait pas ainsi à une femme.

Il n'avait pas le temps d'écrire une lettre, ce pauvre garçon... Il avait dû être fort contrarié.

Elle relut l'indication.

— Demain... demain !...

Il lui sembla qu'un fleuve de feu venait d'inonder ses veines.

Quand Paul Vernier rentra harassé de ses nombreuses démarches, il eut la satisfaction de trouver une épouse souriante.

Il oublia ses fatigues, ses tracas, ses luttes d'artiste contre des manieurs d'argent ; son visage s'épanouit et il embrassa chaleureusement sa femme.

Pendant tout le dîner la physionomie de Paul rayonna du plus large sourire.

Il raconta l'emploi de sa journée ; puis il demanda à sa femme ce qu'elle avait fait de son côté.

Malgré son aplomb, Mariana ne voulait pas mentir tout d'abord ; mais la question si simple, sans l'embarrasser, l'ennuya.

Elle répondit :

— Je me suis absentée pendant quelques minutes seulement.

— Tu as été à l'église ! fit Paul.

Elle le regarda. Il l'y forçait ; elle répondit :

— Oui.

— Tu as été remercier Dieu qui a béni mes efforts... Chère femme, comme je te suis reconnaissante de cette pieuse pensée.

Elle détourna le cours de sa conversation, pour arriver à savoir quelles étaient les occupations de son mari pour le lendemain.

— Tes démarches sont terminées, dit-elle en simulant l'intérêt... Tu ne vas plus courir chez ces gens-là qui abusent de ta complaisance... Tu vas te réinstaller à tes ateliers et ne plus en sortir.

— Hélas ! soupira Vernier, je suis encore obligé de trotter toute la journée de demain.

— C'est insupportable !

— Que veux-tu, ma bonne chérie, c'est nécessaire... On ne fait pas ce qu'on veut dans la vie... Moi-même j'ai hâte de ne plus quitter mon foyer,

de me remettre au travail pour te conquérir tout le bien-être que je t'ai promis.

— Oh ! je ne suis plus ambitieuse.

— Eh bien ! moi j'ai une ambition...

— Je le sais.

— Elle consiste non à t'aimer davantage, mais à me faire aimer de plus en plus de toi.

Madame Vernier interrompit ces chaudes effusions en montrant la pendule.

L'heure était venue de prendre du repos.

— Tu ne ressens plus ta fatigue d'hier ? demanda Paul avec la plus grande sollicitude.

Mariana déclara qu'elle n'était pas encore tout à fait remise et qu'elle comptait sur une nuit réparatrice.

La carte de visite du tzigane mentionnait naturellement son adresse Il demeurait rue d'Orléans, près de l'Avenue de Neuilly, à deux pas du bois de Boulogne.

Il occupait deux chambres meublées dans une maison assez propre.

Ce fut lui qui vint ouvrir à Mariana, quand elle arriva à une heure et demie.

La face bronzée du tzigane s'illumina en voyant madame Vernier.

Quand il avait reçu le billet de celle-ci, Karlo n'était pas très sûr qu'il fût écrit par Mariana : il n'en avait pas moins répondu au petit bonheur.

Cet après-midi-là, les clients du Pavillon des Acacias n'eurent pas le plaisir d'entendre Karlo Zika jouer la romance de l'Étoile.

Mariana commençait son accaparement avec l'esprit de décision qu'elle mettait en toutes choses.

Deux semaines s'écoulèrent avant que Mariana s'avouât, malgré ses orgueilleuses prévisions, que celui des deux amants qui dominait l'autre, c'était Karlo.

Les globules de sang noir bouillonnaient avec une telle intensité chez l'affolée d'amour, que ce n'était plus Mariana, la fille aristocratique, qui pouvait, grâce au croisement des races, oublier son origine.

Non ! celle qui s'était appelée si fièrement Mlle de Sainclair, venant de remonter le cours de l'atavisme, redevenait la mulâtresse Aurore, l'esclave, l'être vil, la créature dégradée et déshéritée qui aimait aveuglément son maître, malgré les insultes, les brutalités, les coups de fouet, parce que, seul, ce maître, en déterminant en son cerveau un afflux de passion délirante, avait su éveiller la chair d'une femme prête à toutes les servitudes, à tous les abaissements.

VI

LA VIERGE DE L'ALASKA.

L'existence de Mariana devint effrénée.

Elle ne vivait que pour le tzigane ; mais elle était bien forcée de garder les amants qui alimentaient son budget.

Contrairement au préjugé touchant l'indolence des filles de couleur, Mariana faisait preuve d'une activité dévorante.

Son mari n'avait pas encore commencé ses travaux.

Les formalités administratives s'accomplissaient avec la lenteur traditionnelle ; cependant tout était décidé en ce qui concernait Paul et on l'avait prévenu officiellement qu'un crédit lui serait ouvert dans une quinzaine de jours.

Depuis qu'elle était la maîtresse du tzigane, Mariana ne caressait qu'un projet, n'avait qu'un but : fuir, quitter la France avec Karlo.

Elle lui en avait déjà parlé, mais il s'était contenté de sourire d'une façon assez énigmatique.

D'ailleurs, il ne brillait pas par la loquacité ; c'était Mariana qui en plus de tous les frais dont elle se chargeait, faisait encore ceux de la conversation.

Karlo Zika ne répondait que par monosyllabes, ses regards noirs perdus souvent dans une contemplation étrange.

Il rêvait de son pays lointain, de sa puszta aux horizons infinis, avec ses troupeaux, ses cabanes et ses bergers perdus dans l'immense plaine.

Mariana n'avait pas besoin qu'il parlât, d'ailleurs ; elle ne lui demandait que de fixer sur elle ses regards sombres.

Il sortait alors de son extase et donnait amplement satisfaction à sa maîtresse.

Oui, elle avait résolu de fuir avec lui. Elle exérait l'humanité ; tous les hommes, sauf Karlo, lui faisaient horreur.

Elle n'avait pu remplacer avantageusement le fastueux Silverstein.

Elle le constatait souvent avec un amer dépit mêlé de franchise.

Ses nouveaux amants s'étaient montrés beaucoup moins généreux, depuis qu'elle avait quitté sa somptueuse installation de la rue de Chazelles.

Elle avait à lutter contre leur parcimonie ; mais elle ne pouvait le faire à son aise, puisqu'elle devait cacher à Paul les bénéfices de son inconduite.

Elle enfouissait dans un tiroir l'argent qui restait forcément disponible.

La situation devenait atrocement fausse, intolérable.

Mariana se demandait si elle n'avait pas eu tort d'accepter la réconciliation que Paul lui avait offerte.

Elle aurait peut-être dû se séparer de son mari, après le terrible scandale.

Sans se répondre catégoriquement, elle entrevoyait déjà une satisfaction, dans son âme de boue.

Lorsqu'elle quitterait définitivement Paul, celui-ci souffrirait plus cruellement encore que s'ils avaient rompu après la première trahison.

Avec la véhémence la plus insensée elle accusait le malheureux sculpteur de l'avoir forcée, elle, Mariana, à se jeter dans la débauche.

Paul Vernier avait fait miroiter aux yeux de sa compagne le plus splendide avenir.

Elle avait cru que, tout de suite, elle pourrait éclipser Hélène et Carmen; Paul l'avait trompée.

Il était incapable de se produire, d'acquérir la réputation et la fortune; c'était un vaniteux impuissant.

Mariana maudissait une fois de plus Carmen et Hélène; la première, qui l'avait jetée dans les bras de Paul; la deuxième qui lui avait enlevé sans retour Georges de Kerlor.

Lorsque Mariana était forcée d'avoir ainsi conscience de son abjection, elle avait un accès de rage; puis elle voulait s'étourdir cyniquement; toutes ces récriminations étaient aussi vaines que superflues; elle ne goûtait réellement la joie de vivre que depuis le jour où le tsigane l'avait possédée.

Tout le reste s'estompait dans les brumes du passé.

Mariana ne voulait qu'accroître les félicités de l'heure présente.

Karlo Zika lui tenait lieu de tout.

Georges de Kerlor, lui-même, n'eût peut-être pas inspiré autrefois à Mariana les frénétiques ivresses qui la transportaient.

Paul Vernier, malgré sa cécité morale, avait été bien inspiré quand il avait prié sa femme de poser pour une bacchante.

Quel dommage que la clairvoyance du sculpteur fût restée purement artistique!

Quand Mariana revenait de Neuilly, elle retombait dans son amer désenchantement; elle avait des accès de morne tristesse, de stupeur.

Son écœurement devenait insurmontable; à tout prix il fallait en finir.

Elle rentrait au domicile conjugal, elle ne se donnait plus la peine de feindre la tranquillité d'esprit.

Elle s'absorbait dans d'interminables rêveries.

Paul Vernier, qui n'avait plus l'excuse des premières illusions, ne tarda pas à s'apercevoir des changements survenus dans l'état de sa femme.

Il commença par se demander avec terreur si l'œuvre de rénovation était entravée.

Il regardait muettement Mariana.

Elle était toujours aussi jolie; mais une meurtrissure cernait ses yeux bleu sombre, que le mari n'avait jamais vus si troublés.

Une angoisse affreuse, poignante lui serra le cœur.

Est-ce que cette femme, méconnaissant la générosité de son mari, songerait de nouveau à le tromper?

Vingt fois il voulait provoquer des explications; il n'en eut pas le courage, finissant par s'accuser d'être la proie d'une jalousie rétrospective, indigne de sa grandeur d'âme, puisqu'il avait pardonné.

Mais pourtant, l'évidence s'imposait : l'attitude de Mariana devenait de plus en plus singulière.

Que se passait-il donc ?

Est-ce que Paul Vernier était encore à la veille de découvrir une nouvelle infamie ?

Est-ce qu'on allait prétendre pour la deuxième fois qu'il vivait de la honte de sa femme ?

Le malheureux s'exaspérait.

Ah ! si ses nouveaux soupçons se justifiaient, il n'aurait plus la faiblesse de faire grâce à l'abominable créature.

Cette fois il la tuerait sans rémission.

Quand ses idées de meurtre le hantaient, il s'enfuyait dans son atelier et cherchait à s'absorber en pétrissant l'argile ou en fouillant le marbre à coups de ciseau.

Une sérénité relative ne tardait pas à se produire ; Paul Vernier taxait ses appréhensions de chimériques ; et, son labeur acharné terminé, il revenait auprès de sa femme, qui lui faisait quelquefois l'aumône d'un regard languissant.

Elle aussi s'efforçait de retrouver le calme ; mais en dépit de l'incroyable empire qu'elle avait sur soi-même, elle sentait qu'elle ne parvenait plus à abuser son mari comme autrefois.

A quoi bon tenter plus longtemps l'impossible ?

Ils finissaient par se faire tous deux ; lui, secoué par une douleur d'autant plus aiguë qu'il l'avait conjurée pendant quelques instants ; elle, retrouvant l'immobilité d'un sphinx.

Un soir, la situation devint extrêmement tendue.

Une foule de paroles se pressaient confusément sur les lèvres de Paul.

Il ne put préférer que celles-ci :

— Mariana! prends garde !

Elle se retira dans sa chambre, sans répondre un mot.

Elle était résolue : elle ne temporiserait plus ; dans quelques heures elle agirait.

Le lendemain, à dix heures du matin, elle frappait de la façon particulière qu'elle avait adoptée à la porte du tzigane.

La porte s'ouvrit bientôt.

Mariana recula atterrée.

C'était une femme qui venait d'apparaître...

Une luronne très blonde et très colorée, de haute taille, solidement musclée, à la poitrine d'une opulence invraisemblable.

Et avec cela deux petits yeux perçants, où luisait un farouche éclair de jalousie.

Mariana, suffoquée tout d'abord, se dit qu'elle n'avait le choix qu'entre deux alternatives : ou feindre une erreur d'étage, ou trouver un prétexte pour entrer quand même.

Elle prit ce dernier parti, sa jalousie dominant son effroi.

— Monsieur Zika est-il chez lui ? demanda-t-elle d'une voix assez assurée.

— Entrez ! répondit la femme.

Mariana réagit contre toute son émotion.

Toute son astuce revint.

La créature qui venait de s'offrir inopinément à ses yeux ne devait pas briller par l'intelligence.

Instinctivement, Mariana se sentit bientôt une supériorité sur cette femme aux allures vulgaires.

Madame Vernier allait démontrer à Karlo et à sa compagne qu'elle était de taille à les braver tous les deux. Certes, Mariana ne s'attendait pas du tout à cette complication affligeante ; mais, dans un accès de froide rage, elle se dit que cet incident devait la guérir de sa passion insensée.

Si le tzigane lui préférait cette indigne rivale, Mariana n'aurait plus le courage d'insister.

Elle entra dans la pièce qu'elle connaissait si bien, tout en semblant regarder l'ameublement comme si elle le voyait pour la première fois.

Elle renouvela sa question :

— M. Karlo Zika est-il chez lui ?

— Non, répondit la femme avec une sorte de grognement, il est sorti.

— Alors, je reviendrai, reprit Mariana tranquillement.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Madame Vernier, qui avait déjà fait un pas vers la porte, se retourna :

— Est-ce à madame Zika que j'ai l'honneur de parler ?

— Je m'appelle Hermosa, répondit la luronne ; Karlo est mon amant. Mariana ne broncha pas.

Elle poursuivit d'un petit ton dédaigneux, mais où il entraît quelque indulgence pour une personne dont l'éducation avait été négligée au point de commettre une grossière erreur :

— Je venais demander à Karlo Zika, qui est un grand artiste, s'il donnait des leçons de violon.

Hermosa resta ébahie.

— Mais je regrette bien vivement de ne pas l'avoir rencontré chez lui... Je vous salue, madame.

Hermosa trouva le moyen de devenir encore plus rouge, c'est-à-dire qu'elle fut écarlate.

Les manières aristocratiques de madame Vernier avaient produit leur effet sur cette grosse fille, très énergique, mais très simple.

Hermosa se dit qu'elle venait de se tromper lourdement ; elle voulut tout de suite réparer sa faute.

Elle balbutia interdite :

— Je vous demande pardon... Karlo ne va pas tarder à rentrer... Asseyez-vous, Madame... Je vais vous expliquer franchement...

Mais non, Hermosa n'oserait dire ce qu'elle avait pensé ; la dame pourrait se fâcher.

Mariana eut le tort de ne pas réprimer un sourire sarcastique ; elle reperdit tous les avantages qu'elle avait remportés à force d'audace.

Le front d'Hermosa se rembrunit et ses sourcils se contractèrent.

— Madame, reprit-elle, je n'y vais pas par quatre chemins, ce n'est pas mon habitude... Mon vrai nom est Eugénie Trincart...

— Eh bien ! murmura Mariana avec une suprême impertinence.

— Je suis artiste...

— Je l'aurais deviné, continua madame Vernier, très méprisante.

— Je suis en représentations à l'Hippodrome du Trocadéro... Vous avez pu voir mon nom sur les affiches.

— Non ! j'assure, à ma grande confusion, que votre célébrité ne m'a pas très frappée jusqu'ici... Je ne fréquente pas tous les lieux de plaisirs.

Hermosa, ou Eugénie Trincart, poursuivit :

— On m'appelle la Vierge de l'Alaska.

— Que de noms !

— Il faut ça dans le métier.

— Mais en quoi consiste le vôtre.

— J'ai trois numéros...

— Vraiment.

— Qui ont un succès épatant.

LES DEUX GOSSES



Je viens t'offrir l'existence la plus douce que tu aies pu rêver. (Page 1288.)

— Je n'en doute pas, mais...

— Voilà le premier : deux messieurs de l'aimable société s'asseyent sur un tonneau... avec mes dents j'enlève la futaille et ce qu'il y a dessus.

— Délicieux !

— Tenez ! regardez-moi ça.

La Vierge de l'Alaska découvrit une mâchoire invraisemblablement bien meublée et dont chaque dent avait la dimension d'un touche de piano.

— Très parisien ! fit Mariana.

— Le deuxième numéro, le v'là... Je me pose comme ça...

Hermosa se courba vigoureusement, mit ses mains en arrière et fit saillir son buste, puis elle s'étendit sur la chaise longue.

— On me colle une enclume sur l'estomac... Un forgeron y tape à coups redoublés... Ça ne me fait pas faire ouf.

— Exquis !

— Pour finir, six gentlemen tiennent une barre de fer... J'enlève tout avec les dents.

— Mais vous enlevez beaucoup de monde décidément.

— Sans compter mon petit Karlo.

— Tous mes compliments, Madame...

— Attendez ! En faisant mon dernier exercice, je tire deux coups de revolver.

— C'est adorable.

— N'est-ce pas ?

— Ma concierge aime les fortes émotions, je l'engagerai à venir vous applaudir.

— Puisque vous parlez de concierge, reprit la Vierge de l'Alaska, et bien que vous ayez un peu l'intention de me chiner...

Mariana protesta du geste.

— Oh ! si... Je connais ça ; mais je ne me fâche pas, quand on ne me fait rien de plus grave... Je suis très bonne fille... Tout le monde n'est pas né au faubourg Saint-Germain et n'exerce pas la profession de duchesse...

— Évidemment, comme tout le monde ne peut se livrer aux exercices variés dont vous m'avez établi la très intéressante nomenclature... Mais je cherche le pourquoi de ces confidences.

— J'en reviens à la concierge.

— Je ne saisis pas.

— Celle de Karlo m'a prévenue qu'il me trompait.

— Ce n'est pas possible.

— Je ne suis pas dure avec les pipelets, je les arrose de temps en temps...

— Et ils trahissent les secrets de leurs locataires.

— Penses-tu!

Hermosa se reprit :

— Pensez-vous !

Mariana était devenue subitement blême.

Elle commençait à comprendre qu'elle avait eu bien tort d'affronter en face la fougueuse Vierge de l'Alaska.

Eugénie Trincart ajouta :

— En vous voyant apparaître, je vous l'avoue carrément, j'ai eu une mauvaise pensée... Il faut m'en excuser... Vous êtes une femme comme il le faut, je n'en doute pas... Moi j'ai le tort de m'exprimer trop librement : mais, que voulez-vous, c'est dans ma nature... On ne se refait pas... Je vous prie de recevoir toutes mes excuses les plus sincères...

Mariana vit que le moment était venu de montrer la plus superbe indignation.

Elle s'écria, très altière :

— Madame, je croyais entrer ici...

Hermosa ne la laissa pas achever :

— Je ne suis pas partageuse, moi... Je dirai à la catin qui voudrait m'enlever Karlo : « Est-ce que c'est toi qui te chargeras d'élever les deux enfants de la Vierge de l'Alaska ? »... Et là-dessus, si elle me répondait un mot de travers, je lui flanquerais une volée dont elle se souviendrait toute sa vie... Elle sortirait d'ici avec les yeux au beurre noir... dame ! écoutez donc, il y en a à ma place qui les arracheraient... Je ne suis pas encore si rosse que j'en ai l'air... Je me contenterais d'une tatouille.

Mariana, suffoquée, s'appuya au chambranle de la porte.

Hermosa éclata de rire.

— Voyons, clama-t-elle, vous êtes une femme du monde, vous... Mais, une supposition... Vous êtes mariée, n'est-ce pas ?... Eh bien ! est-ce que vous vous laisseriez faire si on tirait des plans sur votre homme ?

Mariana commençait à déchirer ses gants.

— Avec tout ça, conclut Eugénie Trincart, Karlo ne rentre pas.

Mme Vernier rassembla ce qui pouvait lui rester d'énergie et prononça :

— Mais enfin, quand pourrai-je le voir ?

— Repassez tantôt... Il reviendra pour déjeuner sans doute... Je lui ferai part de votre visite, vous pouvez en être sûre... En tout cas, s'il n'était pas encore là, j'y serais toujours et je vous dirais quand il pourra vous recevoir... j'ai un congé de huit jours... Je ne bouge pas d'ici pendant une semaine... Au revoir, madame, à l'avantage... Vous devriez me laisser votre carte pour que je la remette à mon petit homme.

— Je n'en ai pas sur moi, balbutia Mariana... Et puis, M. Zika ne me connaît pas.

Il était temps que madame Vernier battit en retraite ; ses jambes flageolaient.

La Vierge de l'Alaska tint à montrer que, malgré sa rudesse, elle avait de l'usage ; elle voulut reconduire la visiteuse jusqu'à la porte

VII

UN PEU PLUS DE HONTE

Sur le palier, Mariana trembla plus fort.

Elle venait de voir la silhouette de la concierge émerger de l'escalier.

Si cette misérable femme allait s'aviser de faire un signe à Hermosa en lui désignant madame Vernier comme étant l'inconnue qui se rendait tous les jours chez le tzigane !

Défaillante, Mariana se retrouva dans la petite rue d'Orléans, tout en se demandant comment elle avait pu descendre les marches de l'étage.

Enfin, elle respira, comprenant qu'elle n'avait plus aucune avanie à redouter.

Une effroyable nausée lui monta à la gorge.

Chose extraordinaire, la surexcitation de Mariana fut telle que ces mots s'échappèrent inconsciemment de ses lèvres crispées :

— C'est immonde !... Je méritais cet affront !

Puis, ses traits se convulsèrent sous le coup d'une fureur indicible.

— Le misérable ! bégaya-t-elle... J'aurais bien dû me douter que ces individus-là ne songent qu'à se vautrer dans la fange !... Et je me suis offerte à lui... Et il m'a prise !... C'est infâme !... On ne meurt donc pas de honte ?

— Où vas-tu ? demanda soudain une voix caressante.

Mariana leva les yeux.

C'était Karlo qui rentrait paisiblement chez lui.

— Vous ! s'écria-t-elle d'une voix frémissante de colère.

Il la regarda.

Elle eut un tressaillement nerveux, devint pourpre, et quelque chose beaucoup plus puissant que sa volonté, si impérieuse pourtant, la força à courber la tête.

— Toi ! dit-elle avec une autre intonation.

— D'où viens-tu ? demanda encore le tzigane, étonné de constater un tel bouleversement.

Mariana, qui avait eu pourtant conscience de son odieuse flétrissure,

Mariana, malgré sa révolte, malgré sa rage, malgré tout, Mariana sentit, en revoyant cet homme, que rien ne briserait leur chaîne d'ignominie.

Elle essaya néanmoins de réagir contre sa lâcheté, mais son courroux ne visa qu'Eugénie Trincart.

— Je sors de chez toi, dit madame Vernier... Je ne m'attendais pas à tomber dans un véritable guet-apens.

Karlo se redressa très irrité, comme un bon tzigane, qui veut tout de suite saisir l'avantage dans une querelle naissante.

Il riposta :

— Il ne fallait pas venir le matin.

— Alors, cette femme ignoble est ta maîtresse ?

— Elle, c'était avant toi... Je ne veux pas d'histoires... J'enverrais tout au diable.

Et il fit mine de continuer son chemin.

Mariana le saisit par le bras.

— Karlo ! je t'en supplie, ne me laisse pas ainsi...

Elle se montra si suppliante que le tzigane cessa de montrer son irascibilité de race.

— C'est bon ! c'est bon ! fit-il ; nous nous expliquerons une autre fois... J'ai faim.

Madame Vernier retrouva toute son initiative ; un cocher passait : elle lui fit signe.

— Viens déjeuner avec moi, dit-elle à Karlo.

Celui-ci hésita un peu ; il eut même un regard plaisamment navré du côté de sa maison, où il se représentait la Vierge de l'Alaska l'attendant avec impatience ; mais la voiture s'était rangée au bord du trottoir ; le tzigane y monta avec Mariana.

Un quart d'heure plus tard, ils s'installaient dans un restaurant du bois.

— Tu dois me trouver bien vile ! s'écria Mariana avec amertume

— Non, répondit Karlo, je te trouve très gentille quand tu ne fais pas de scène.

Une larme coula sur la joue de madame Vernier.

— Est-ce que je pouvais savoir, moi, reprit son amant, que tu serais assez imprudente pour venir chez moi à une heure qui n'est pas la nôtre ?... Qu'as-tu dit à Hermosa ?

— Ne prononce pas le nom de cette fille...

— Oui, c'est possible... mais je voudrais bien savoir ce qui s'est passé entre vous, moi... De façon à ce que, quand je rentrerais, je puisse agir en conséquence.

— Tu ne retourneras pas chez toi.

— Qui m'en empêcherait ?

— Moi.

— Tu perds la tête !

— Tu ne reverras pas cette femme...

Elle s'arrêta, hésitante, une angoisse épouvantable l'étreignait.

Il fallait pourtant qu'elle achevât.

Si méprisable qu'elle fût, elle n'avait pas encore perdu toute sa raison, quoiqu'en eût dit Karlo.

Elle fit un effort et balbutia :

— A moins que tu ne la préfères à moi.

Karlo Zika, avec l'atticisme d'un tsigane qui s'est frotté à toutes les civilisations, haussa les épaules et répondit nettement :

— Mais j'en ai plein le dos d'Hermosa.

Mariana se jeta au cou de son amant.

— Ah ! fit-elle, comme dans un spasme, je savais bien que tu préférerais une femme du monde à une drôlesse.

— Alors, riposta-t-il du ton gouailleur d'un homme qui se sent adoré pourquoi m'as-tu posé la question ?

Mariana, secouée par un frémissement de joie infinie, l'enlaça de nouveau ; elle répliqua avec une gaieté enivrée :

— J'ai voulu te faire parler... C'est quelquefois difficile.

C'était vrai pourtant ! Elle s'était demandé s'il n'allait pas lui répondre brutalement qu'il tenait à la Vierge de l'Alaska et qu'il refusait de s'en séparer.

Est-ce qu'il y avait une comparaison à établir entre la belle madame Vernier et cette saltimbanque ?

Mariana n'était-elle pas sûre de triompher ?

En peu de mots, Karlo se crut obligé de raconter comment s'était nouée sa liaison banale avec Eugénie Trincart.

Ils étaient dans le même établissement ; c'était elle qui avait fait les premiers pas, le tsigane était irrésistible.

Toujours bon garçon, il n'avait pas voulu désespérer la grosse fille, qui d'ailleurs n'était pas dépourvue de qualités ; l'habitude avait fait le reste.

Il conclut :

— Laisse-moi arranger tout cela...

— Non, écoute-moi...

— Je ne veux pas de tapage... Je te préfère à Hermosa, je le répète ; mais ce que je préfère à tout, c'est ma tranquillité... J'en ai besoin dans ma carrière d'artiste.

— Je viens t'offrir l'existence la plus douce que tu aies pu rêver.

Il sourit complaisamment en don Juan qui n'entend pas pour la première fois une phrase aussi alléchante.

Il vida son verre de vin de Champagne, paraissant vouloir revenir à son laconisme habituel.

— Réponds-moi, je t'en supplie ! dit Mariana.

— Je n'ai pas très bien compris.

— M'aimes-tu assez pour tout me sacrifier ?

— Tout ! cela veut dire beaucoup de choses.

— Parlons tous les deux.

— Où ça ?

— Où tu voudras.

— Pourquoi ne pas rester ici ?

— Parce que, pour reconquérir notre liberté mutuelle, il faut quitter la France.

Il hocha la tête.

— Bon pays, pourtant... Beau pays !... On s'y amuse plus que partout ailleurs.

Et l'œil du tzigane s'emplit de visions délectables.

— L'existence que nous mènerons à l'étranger sera exempte de tous soucis.

Il répondit, passablement sceptique :

— On croit toujours cela... et puis, on ne tarde pas à en revenir.

— Il faut que nous partions.

— Tout de suite ? demanda-t-il moqueur.

— Demain.

— Tu vas trop vite en affaires.

— Tu ne refuseras pas de me suivre... Il y va de ton existence.

— Vraiment !

— Pour que je te parle ainsi, Karlo, tu comprends bien que j'ai une réponse à toutes tes objections.

— Tu veux m'emmener dans un pays où je pourrai continuer à travailler, je suppose ?

— Ce sera inutile.

— Hein ?

— Tu n'auras pas besoin de faire appel à ton talent pour vivre... je ne veux plus que tu te donnes en spectacle, que tu prodigues ton intelligence, ton cœur, ton âme, pour mendier des bravos et recevoir des appointements dérisoires.

— Pardon !... On commence à très bien me payer et ma réputation grandit chaque jour.

— Tu me sacrifieras tout cela.



Ils entrèrent dans un petit café où il n'y avait aucun consommateur. (Page 1294.)

Karlo croisa ses bras et regarda sa compagne avec une commisération railleuse.

— Ma petite Mariana, prononça-t-il, tu parles comme une femme dont l'exaltation dénature le bon sens habituel... Moi, qui suis calme et qui ne veux pas profiter de ton emballement, je te dis : Pas de bêtises !

— La résolution que j'ai prise est irrévocable.

— Reste avec ton mari... Cela vaut mieux... Tu me remercieras plus tard de ce conseil.

— Mon mari, je le hais.

— Cela ne fait rien, répliqua-t-il avec sa morale facile et logique.

— Je l'exècre!

— Bah! Bah!... Tu n'es pas la seule...

— J'ai juré que je me vengerais de lui.

— Que t'a-t-il fait?

— Je te raconterai tout plus tard.

— Oui, oui, je devine... Seulement, comme je te le disais tout à l'heure... sur le moment, ça va tout seul... On s'enfuit... Et puis, les femmes sont changeantes, quelque temps après on regrette sa folie, pour toutes les raisons du monde.

— Auprès de toi, je ne regretterai jamais rien.

— Voyons!... Si encore tu me parlais raisonnablement, on pourrait discuter... j'admets que nous allions dans un autre pays, dans le mien, si tu veux... Ce serait à la condition que je garde mon archet et que toi-même tu cherches une occupation...

— Et moi, je te répète que je suis prête à faire face à toutes les nécessités matérielles.

— Comment? On ne vit nulle part d'amour et d'eau fraîche.

— J'ai plus de cent mille francs.

Karlo Zika bondit sur sa chaise.

— A toi? demanda-t-il, un peu incrédule.

— A moi...

— Et ton mari l'ignore?

— Il l'ignore.

Le tzigane redevint très sérieux.

— C'est un chiffre, murmura-t-il.

Karlo se prit à réfléchir profondément.

Au bout de quelques instants de silence, il s'écria le plus dignement du monde :

— Tu comprends bien que je ne suis pas un homme à exploiter une femme.

Mariana haussa ses jolies épaules.

— Tu acceptes! fit-elle.

— Parce que tu y tiens, répondit-il, il le faut bien.

S'il acceptait, le tzigane! des deux mains.

Il savait parfaitement que ces cent mille francs ne constituaient pas une opulence inépuisable; mais il y avait de quoi mener joyeusement l'existence pendant quelque temps.

Et puis, Karlo, qui sentait s'apaiser en lui la fougue de la jeunesse, s'était surpris parfois à caresser des projets d'avenir.

Il s'était demandé pourquoi, après les lauriers de l'artiste, il ne viserait pas à palper les bénéfices de l'impresario.

Grâce aux propositions de Mariana, cette idée louable en soi venait de prendre corps dans la cervelle du tzigane.

Il se voyait déjà à la tête d'un magnifique établissement sur le Graben, à Vienne.

A son tour, il dirigerait des compatriotes.

Il offrirait à Rüdolf Szeged de diriger l'orchestre. Sans compter que l'éclatante beauté de Mariana ne serait pas faite pour éloigner la clientèle.

Madame Vernier s'écria :

— Cette somme peut être réalisée dans les vingt-quatre heures.

— Tu ne t'abuses pas... C'est sûr ?

— C'est toi que je chargerai de l'opération.

— Alors...

— C'est dit... Nous partons demain ?

— Nous partirons demain.

Karlo appela le garçon et demanda l'addition.

Pendant qu'on la préparait, Mariana passa un billet de cent francs au tzigane pour qu'il parût régler la note de ses propres deniers.

L'excellent Silverstein avait été bon prophète.

En attendant que le garçon revint, le tzigane jugea que quelques explications complémentaires ne seraient pas superflues.

L'annonce des cent mille francs l'avait ébloui, mais il y avait eu une part d'ahurissement chez lui.

Certainement, madame Vernier s'était montrée des plus gentilles à l'égard de Karlo Zika, et elle lui avait prodigué, malgré le peu de temps que durait leur liaison, ces petits cadeaux, qui, s'ils entretiennent l'amitié, ne sont pas chez certaines gens un obstacle à l'amour ; mais Karlo ne se serait jamais douté d'une pareille aubaine.

Or, craignant encore, non pas que Mariana l'abusât, mais qu'elle se trompât elle-même, il tenait à être édifié très exactement.

Il reprit donc :

— Ce sont des titres que tu as à vendre ?

— Non, des bijoux.

— Pour une pareille somme, reprit le tzigane, sentant revenir une partie de ses doutes.

— Oui... Un collier seul a coûté soixante mille francs... Avec le reste, nous arriverons à cent mille... d'ailleurs, j'ai de l'argent liquide.

— C'est bien ! c'est bien ! fit Karlo, ne voulant pas insister. Plus que jamais, il se voyait directeur de la brasserie du Graben.

Décidément, tout tzigane qu'il fût, sa passion de la vie errante n'était plus aussi vivace.

Il s'accusait un peu railleusement de perdre les traditions de sa race,

mais il n'en persistait pas moins à saisir la superbe occasion qui lui était offerte de devenir son maître.

Mariana s'écria :

— Tu vas m'accompagner jusqu'à la rue de Passy... Là, tu entreras dans un café et tu attendras que je t'apporte le coffret qui contient les bijoux.

— Ainsi, ton mari ignore que tu les possèdes... Je ne doute pas de ton histoire, mais elle me paraît assez extraordinaire... Après tout, ce sont peut-être des bijoux de famille.

Mariana eut un sourire sarcastique.

Ces bijoux étaient ceux que lui avait donnés Silverstein, c'était le prix de la première chute de madame Vernier.

Elle avait dit à Paul, on s'en souvient, qu'elle avait renvoyé ces présents au banquier.

Le sculpteur, ne supposant pas que sa femme lui mentait une fois de plus, effrontément, elle s'était empressée d'enfourer cet or et ces diamants dans un coin qui devait échapper aux investigations de Paul.

C'était le viatique pour la Mariana ; elle pressentait qu'un jour ou l'autre elle serait forcée de compter avec cette suprême ressource.

Ce jour était arrivé.

— Oh ! mais, reprit Karlo, on ne me donnera pas d'argent tout de suite.

— Et pourquoi donc, demanda madame Vernier, très étonnée qu'il y eût l'ombre d'un empêchement lorsqu'il s'agissait d'un projet conçu par elle.

— Parce que, répondit le tzigane, les bijoutiers ne payent qu'à domicile.

— Tu crois ?

— Oh ! j'en suis sûr... C'est à peu près la même chose dans tous les pays que j'ai parcourus... Ici, au moins, il y a le Mont-de-Piété, mais j'ai traversé des contrées inhospitalières où il fallait vendre des brimborions.

Il soupira et ajouta :

— Je n'ai pas toujours été heureux.

Elle répliqua avec feu :

— Tu le seras toujours désormais, mon Karlo... Je serai ton éternelle joie... Ton bonheur infini...

Il voulut arrêter court cette effusion passionnelle et revenir sur le terrain pratique, afin d'en finir le plus vite possible avec cette question très intéressante, mais scabreuse.

Karlo Zika ne nourrissait pas de scrupules exagérés, le lecteur perspicace s'en est déjà aperçu ; mais enfin il se disait, pour chasser l'apparence d'un remords, que c'était Mariana qui avait toujours marché de l'avant.

Il était trop bon garçon pour la contredire.

— Voyons ! fit-il, tout cela est convenu... Il ne nous reste plus qu'à sortir d'ici.

Madame Vernier, malgré toutes ses belles démonstrations éperdues, était déjà trop fille pour n'avoir pas réfléchi aux petits contretemps que le tsigane venait de lui signaler.

Elle resta un peu songeuse, se demandant comment il fallait manœuvrer.

Elle ne pouvait pourtant pas vendre elle-même ses bijoux et en faire apporter le prix au domicile de son mari.

D'abord, Paul pouvait être là ; ensuite, le commerçant ne se soucierait guère de faire une opération qu'il taxerait vraisemblablement d'irrégulière.

Il fallait donc confier le trésor à Karlo.

Soudain, Mariana eut un soubresaut..

Elle venait de se rappeler que la Vierge de l'Alaska avait prétendu faire élection de domicile chez le tsigane, pendant toute une semaine.

Elle verrait donc le bijoutier ! elle assisterait donc au règlement ! c'était impossible.

Mariana s'écria :

— Mon ami, puisqu'il est indispensable que tu rentres chez toi pour ces formalités ridicules, tu vas en profiter pour mettre immédiatement à la porte de ta demeure la femme qui m'a insultée.

Karlo se gratta l'oreille, donnant des signes non équivoques d'une violente indécision.

— Hésiterais-tu ? demanda Mariana d'une voix sifflante

— Non, prétendit-il.

— Aurais-tu peur de cette créature ?

Et Mariana pensait à l'avanie qu'elle avait été forcée de subir passivement.

— Elle est très coléreuse, prononça le tsigane...

— Toi, un homme, tu redoutes la mauvaise humeur d'une femme !

Il poursuivit :

— Elle va me faire une vie infernale.

— Mais enfin, tu es chez toi !

— Elle va amener tout le quartier.

— Ne peux-tu prévenir la police ?

Karlo se récria :

— Dans ces affaires-là, on doit se garder des gendarmes.

Mariana s'irrita :

— Enfin, tu ne penses pas que je m'abaisserais à compter avec Mlle Hermosa... Ce serait intolérable... Vraiment, je me demanderais si tu es sincère...

— Attends, attends, fit-il conciliant... Nous allons arranger tout cela.

VIII

DERNIERS PRÉPARATIFS

Ils sortirent du restaurant, prirent une voiture à la station voisine et se firent conduire rue de Passy.

Ils entrèrent dans un petit café où il n'y avait aucun consommateur.

— Voilà mon idée, s'écria Karlo.

Et il raconta à Mariana ce qu'il avait résolu.

Les dernières appréhensions de madame Vernier s'évanouirent.

Ce fut par un éclat de rire qu'elle accueillit les paroles du tsigane.

— Ce n'est vraiment pas mal, dit-elle, et tu crois qu'elle n'aura aucune défiance?

— Je réponds de tout... ce sera un peu canaille, mais tant pis.

— Attends-moi là, reprit Mariana.

Elle quitta Karlo et rentra chez elle.

Paul était à son atelier ; cela gênait madame Vernier.

Il l'avait entendue rentrer et il était venu, avec une apparence très calme, l'entretenir de petits détails concernant le ménage.

Mariana, faisant appel à toute sa présence d'esprit, répondit à son mari.

Mais elle bouillait d'impatience. Est-ce qu'il n'allait pas retourner au milieu de ses plâtras?

Karlo attendait, s'impatientant peut-être ; si Mariana tardait à aller rejoindre son amant, celui-ci, dont elle connaissait le caractère fantasque, pouvait peut-être changer d'avis et retourner auprès d'Hermosa, en dépit des intentions perfides qu'il avait fait connaître à Mariana.

— Je t'attendais pour déjeuner, dit Paul.

— J'ai été invité par madame de Marandaix et je n'ai pu refuser... Je n'ai pas eu le temps de te prévenir.

Vernier garda le silence.

Mariana poursuivit :

— Tu m'as engagé à revoir nos amis...

— C'est vrai.

— Il n'y a plus de raisons maintenant que nous vivions dans l'isolement.

— Je le reconnais.

— On mettra notre retraite un peu prolongée sur le compte d'embarras passagers... Je n'en rougis plus.

— Ni moi non plus.

— Aujourd'hui, tu retrouves une situation, nous pouvons relever la tête.

— Tu as raison... Seulement, je croyais avoir lu dans les déplacements que madame de Marandaix venait de quitter Paris.

— Quelle erreur !

— Je le souhaite.

Madame Vernier voulut s'emporter.

— Je ne supporterai pas une telle suspicion... Tu peux vérifier immédiatement ce que je t'ai dit.

— Inutile.

— En vérité, depuis quelques jours votre attitude à mon égard, monsieur Vernier, est intolérable.

— C'est que toi-même, Mariana, tu as recommencé à m'inquiéter.

— Par exemple !

— J'ai été aveugle, je ne le suis plus.

— Vous allez m'outrager.

Elle eut un geste de martyre et continua :

— Hier déjà vous m'avez menacée.

— J'ai eu tort, répondit Paul.

— Qu'est-ce qui se passe-t-il en vous ?

— Je peux te répondre par la même question.

— Mais, depuis la fatalité qui a failli nous séparer, j'ai tout fait pour racheter une défaillance passagère... Vous me prouveriez singulièrement la noblesse des sentiments que vous avez affirmés en cherchant à me rappeler l'époque la plus douloureuse de ma vie.

— Écoute, reprit le sculpteur, je ne veux pas prodiguer de vaines paroles.

Elle eut un moment de fiévreuse impatience.

Qu'est-ce que le tzigane devait penser ?

Ah ! pourquoi Mariana n'était-elle pas libre de crier à son mari à quel point elle le trouvait odieux ?

Il fallait encore qu'elle se contraignît : ce n'était pas le moment de le heurter, puisque sa clairvoyance s'était éveillée juste à l'heure où Mariana avait besoin de le tromper encore pendant quelques heures.

— Écoute, répéta Paul, je n'ai aucune preuve contre toi.

— Mais c'est indigne !... C'est abominable !... Le soupçon même est une sanglante injure... Je vous défends de dire un mot de plus.

— Je le dirai pourtant... Je t'ai pardonné une première fois...

Elle se voila le visage, faisant appel à des larmes qui restèrent décidément rebelles.

Paul articula avec une énergie sombre qu'il crut inutile de souligner par le moindre éclat de voix :

— Je ne pardonnerai pas une seconde... je te tuerai !

— Mon Dieu ! clama-t-elle, mais cet homme vient d'être frappé d'un accès d'aliénation mentale... Rien dans ma conduite, depuis le fatal événement, ne motive ces criminelles pensées... Ah ! j'ai bien eu tort de croire que vous admettiez une lourde responsabilité dans tout ce qui s'est passé... Aujourd'hui, vous m'accablez... Je suis la seule coupable... Je devais m'attendre à cette effroyable iniquité.

Elle se tordit les mains, retrouvant peu à peu les effets pathétiques qu'elle avait employés autrefois avec un succès que nous n'avons pas oublié.

Mais ce fut en pure perte ; Paul Vernier restait de glace.

Et pourtant, le malheureux, qui portait encore sur sa physionomie la trace des récents combats, n'attendait qu'une protestation sincère.

Il l'aurait apprécié tout de suite ce cri d'une conscience indignée, s'il avait spontanément jailli des lèvres de Mariana.

Il attendait encore la justification de sa femme.

Depuis huit jours, la même pensée atroce lui martelait brutalement le cerveau : Mariana recommence à me déshonorer.

Il s'était défendu contre ce retour de l'infamie ; il s'était accusé d'avoir conçu de telles idées ; il s'était dit que ses accusations étaient monstrueuses ; mais l'obsession était devenue de plus en plus tyrannique.

Un regard, un mot, un baiser de Mariana eussent pu chasser encore victorieusement ces doutes lancinants ; Paul se dit avec une sorte de terreur que ses pressentiments étaient justes.

Tout mentait, tout était faux, tout était misérable chez cette créature éhontée.

Alors, que fallait-il attendre ?

La preuve !

Épier cette femme !

Cette femme qui pouvait pourtant être innocente et que Paul aimait toujours frénétiquement !

C'est pour cela qu'il la tuerait, s'il la surprenait de nouveau en flagrant délit de honte.

Paul frissonnait de la tête aux pieds en envisageant cette tragique perspective.

Pourquoi n'avait-il pas châtié Mariana, à la première faute ?

Il ne souffrirait pas aujourd'hui comme un damné.

Et Paul, une lueur de folie dans le regard, en arrivait à se dire que toutes les présomptions étaient contre cette femme.

Si elle était innocente, si elle s'était réhabilitée, Paul l'eût vu, l'eût senti à chaque minute ; il n'eût pas été amené à conclure comme il le faisait en ce moment : Ma femme me trompe de nouveau !



Mais, faut signer, balbutia-t-il. (Page 1301.)

Il se brisait quelque chose en lui; quoi qu'il fût, il ne retrouverait jamais les illusions qui l'avaient si longtemps bercé, même après la première chute.

Il en arrivait à se demander s'il ne se produirait pas quelque mystérieux événement qui lui éviterait la torture de savoir la vérité.

Il aurait voulu encore rester dans le doute.

Mais, hélas! sa raison protestait contre cette lâche conclusion qui n'en serait pas une.

Dût-il en mourir, après avoir tué Mariana, il saurait de quoi cette femme était capable.

Cependant un dernier vestige d'équité surnageait dans son cœur.

Il se pouvait que tout ce qu'il supposait fût abominable et que, réellement, celle qui portait son nom eût racheté son passé

• Quelle que fût l'issue de ce drame, il en prévoyait le dénouement prochain.

— Monsieur, reprit Mariana, vous m'avez pardonné..., moi, je ne vous pardonnerai jamais... Oh! j'ai ma conscience pour moi... je ne songe à exercer aucune représaille... je sais ce qu'il me reste à faire... Puisque vous avez été incapable de tenir jusqu'au bout vos engagements, je suis déliée des miens...

— Ce qui veut dire?

— Que j'entrerai au couvent et que personne n'entendra plus parler de moi.

Il eut un élan éperdu; il lui saisit les mains, plongea son regard dans celui de Mariana, ayant la naïveté d'attendre encore le mot vengeur, qui la justifierait, qui réduirait à néant tous les soupçons du mari.

Si elle l'avait prononcé, ce mot, il serait tombé à ses pieds et ce fût lui qui eût imploré l'absolution définitive.

Mais madame Vernier resta muette; il ne lui plaisait pas de jouer davantage la comédie.

Paul Vernier sortit. Il n'y tenait plus.

— Enfin! s'écria-t-elle avec un soupir de délivrance...

Elle se rua sur le meuble qui contenait la fortune si honnêtement gagnée et que l'époux bénévole croyait avoir été restituée à Silverstein.

Madame Vernier, dans sa joie, se crut obligée de rendre hommage à la prévoyance du banquier.

— Il avait raison, se dit-elle, de me donner ces diamants et ces perles dont je ne pouvais me défaire facilement... J'aurais depuis longtemps gaspillé la somme que représentent ces bijoux, s'il me l'avait remise en espèces. Cet homme a su lire dans ma destinée... M. Paul Vernier n'a pas eu le même talent divinatoire... Tant pis pour lui...

Mariana eut une contraction de rage.

Paul se montrait intraitable, farouche, sans pitié.

Il ne serait donc pas aussi surpris qu'elle eût voulu qu'il le fût, lorsqu'elle quitterait le domicile conjugal pour n'y jamais revenir.

Elle aurait tant voulu le surprendre dans sa béate confiance d'honnête homme, de mari modèle.

Cette satisfaction manquerait décidément à Mariana.

— Bah! fit-elle en mettant la cassette sous son bras, rien ne me prouve qu'il souffrira moins.

Elle prêta l'oreille, craignant que Paul ne tentât un retour offensif; mais il n'y songeait pas.

Elle dissimula la cassette sous son mantelet de dentelles, et, comme une voleuse qui vient de dévaliser un appartement, elle s'éloigna sur la pointe des pieds.

Le trajet était très court de la rue Desbordes-Valmore à la rue de Passy, où Karlo attendait; il parut pourtant interminable à Mariana.

Il lui semblait que de mortelles heures s'étaient écoulées, et, de nouveau, elle se demandait, très anxieuse, si le tzigane était toujours à son poste.

Les inquiétudes de madame Vernier prirent fin.

Karlo Zika commençait à somnoler, mais, il était là.

L'arrivée de Mariana le tira de sa torpeur.

— Mon pauvre ami! s'écria-t-elle, tu as supposé que je ne reviendrais jamais.

— Tu as les bijoux? questionna Karlo d'une voix que l'émotion rendait un peu rauque.

— Les voici, dit-elle.

Elle mit la cassette sur la table et l'ouvrit.

Le tzigane, de son œil exercé, vit décidément que sa maîtresse ne l'avait pas trompé.

Le fameux collier, aux perles grosses comme des noisettes, eut particulièrement le don de fasciner le regard de Karlo.

— Tu vois! fit Mariana.

— Oui... oui... balbutia-t-il... Je serais très étonné si nous ne réalisions pas la somme que tu prévoyais.

— Qu'as-tu fait en m'attendant?

— J'ai écrit ma lettre.

— Veux-tu me la montrer?

— Certainement.

Madame Vernier lut la lettre que Karlo Zika adressait à son camarade Wolfgang à Bruxelles.

— Très bien! déclara Mariana.

— Nous allons l'affranchir, et tu la mettras toi-même à la poste... Elle sera demain matin à Bruxelles.

— Et ton camarade?...

— S'empressera de me rendre le service que je lui demande.

— La dépêche arrivera...

— Vers midi.

— Et l'on partira?...

— A trois heures cinquante du soir.

Il fut convenu que Karlo louerait une chambre dans le quartier du Trocadéro jusqu'au lendemain.

Le tzigane se rendit rue Royale chez un grand joaillier; il lui offrit les bijoux.

L'honorable commerçant, après avoir examiné chaque perle successivement dit son prix, qui dépassait de quelques milliers de francs celui que les deux amants présumaient. Karlo Zika, qui était déjà une célébrité parisienne, donna sa carte et pria le bijoutier de n'envoyer payer à domicile que le lendemain à partir de quatre heures de l'après-midi.

Eugénie Trincart, après s'être morfondue toute la journée, commençait à trouver plus qu'étrange l'absence prolongée de Karlo!

Elle n'avait pas voulu aller le relancer au Pavillon des Acacias; mais le soir elle se rendit chez Alder: on n'y avait pas vu Karlo.

Hermosa se sentit envahie par la fureur.

Il se mitonnait quelque chose, un coup qu'elle avait eu la sottise de ne pas prévoir.

La femme, qui était venue dans la matinée, s'était moquée outrageusement de la Vierge de l'Alaska.

L'inconnue avait eu plus de chance qu'Eugénie, car elle avait su retrouver le fugitif.

On s'était moqué de l'abandonnée!

— Il n'y a pas, s'écria Hermosa avant toute autre conjecture, faut que je casse quelque chose!

Mais sa fureur tomba tout à coup, et la pauvre Eugénie se mit à pleurer comme une Madeleine.

Jamais elle ne se consolerait de l'abandon de Zika.

Elle explora tous les établissements où son amant avait l'habitude d'aller, après la représentation; personne n'avait vu Karlo.

Il fallut que la délaissée se résignât à rentrer seule à Neuilly.

Elle conservait un semblant d'espoir; elle allait peut être trouver le volage tranquillement à son domicile.

Ce fut une dernière désillusion; le nid était vide.

— Pour sûr! clama la Vierge de l'Alaska, il est avec cette gueuse!... Si j'avais été moins bête, je lui aurais demandé son nom et son adresse, quand elle a eu l'audace de venir le relancer ici, sous prétexte de prendre des leçons... Des leçons!... Ah! il est en train de lui en donner en ce moment, bien qu'elle n'en ait guère besoin... Je finirai bien par les retrouver tous les deux.... D'abord je lui tordrai le cou comme à un poulet, à elle!

Eugénie Trincart passa une nuit lamentable; tantôt elle bramait plaintivement; tantôt elle exhalait bruyamment sa douleur.

Finalement, le bon Morphée eut pitié d'elle et lui prodigua ses pavots.

Hermosa dormait encore quand on frappa à la porte. L'artiste se

réveilla en sursaut et se frotta les yeux, ne se rappelant pas tout de suite où elle était et ce qui s'était passé, mais les brumes qui obscurcissaient sa mémoire se dissipèrent rapidement.

Elle sauta à bas du lit.

— C'est lui, s'écria-t-elle; il a oublié ses clefs... Il se décide à rentrer... Je vais l'arranger...

Hermosa, dans le simple appareil d'une beauté qu'on arrache au sommeil, alla vivement ouvrir la porte.

Un cri de pudeur effarouchée retentit.

Ce n'était pas Karlo qui avait frappé, mais bien un jeune télégraphiste, qui tenait une dépêche à la main.

— Donne! fit l'artiste, sans se soucier autrement de l'ahurissement de l'éphèbe.

— Mais, faut signer, balbutia-t-il.

— Entre.

Il obéit.

En deux temps et trois mouvements la Vierge de l'Alaska remplit la formalité administrative et donna deux sous au petit télégraphiste, qui sortit en louchant un peu.

Hermosa décacheta la dépêche.

« Parti tout de suite pour Bruxelles. — Engagement superbe. — Traité pour toi aussi. — Viens immédiatement. — Envoie argent voyage. — Taverne Royale.

« KARLO. »

La dépêche permettait de toucher cent francs par mandat télégraphique. La Vierge de l'Alaska se sentit renaitre à la vie.

Elle s'accusa véhémentement d'avoir cru son petit homme capable d'un crime.

Lui, Karlo! qui l'aimait tant!

Ah! c'est que les apparences l'accusaient tellement; Hermosa était bien excusable de s'être abandonnée à la douleur.

C'est égal, Rüdolf Szeged, le chef d'orchestre, aurait bien pu renseigner la pauvre fille.

Il savait à quoi s'en tenir; Karlo n'était pas parti sans le prévenir.

A moins que le chef ne fût dépité de la fugue de son meilleur sujet.

C'est vrai, la Vierge de l'Alaska n'avait pas pensé à cela.

A trois heures cinquante, après avoir touché ses frais de voyage, elle prenait le train qui devait la conduire dans la capitale du Brabant.

Elle arriverait à dix heures quarante-six, à Bruxelles, gare du Midi.

IX

LA POURSUITE.

Eugénie Trincart avait quitté la maison de Karlo depuis une demi-heure, quand celui-ci et Mariana réintégrèrent le domicile adultérin.

Les deux complices étaient bien tranquilles; l'ami Wolfgang, suivant les instructions contenues dans la lettre de Zika, avait envoyé la dépêche et l'argent.

Quand l'infortunée vierge de l'Alaska s'apercevait qu'elle avait été cruellement mystifiée, elle pourrait reprendre en toute hâte le train de Paris; elle ne reverrait plus son petit homme qui roulerait avec sa nouvelle conquête vers de lointains horizons.

Mais il fallait que la place fût nette pour recevoir le bijoutier porteur de la petite fortune.

Madame Vernier avec sa nature ombrageuse, n'avait pas voulu que les cent mille francs fussent remis au tzigane sans qu'elle fût présente.

Elle s'était dit que si Karlo et Eugénie s'entendaient, malgré les apparences, ils pourraient très bien filer tous les deux et mener la vie joyeuse aux dépens d'une femme qui n'aurait pas le moyen de recourir à la justice.

Mariana ne rougissait pas le moins du monde de ces soupçons; elle se disait que le mélange d'idéal et de bassesse, commun à toute créature humaine, autorisait les précautions qu'elle prenait, tout en les justifiant vis à vis de Karlo sous un prétexte quelconque.

Le tzigane n'avait pas à s'émouvoir de cette surveillance si injurieuse qu'elle parût; c'était un garçon très peu susceptible; en outre, il n'avait aucune arrière-pensée et ne redoutait aucun contre-temps.

Le bijoutier vint vers cinq heures; il compta les espèces et emporta un reçu en bonne et due forme; Karlo et Mariana étaient riches.

Il avait été convenu que l'on irait à Genève; on n'y resterait que trois jours; puis on irait se fixer en Autriche-Hongrie.

On partait le soir même à sept heures vingt-cinq à la gare de Lyon.

— Il faut que je retourne chez moi, dit Mariana.

— Pourquoi faire? interrogea le tzigane, un peu déconcerté.

— J'ai quelque chose à prendre dans un tiroir.

— Il a été convenu que, pour ne pas éveiller la défiance de ton mari, tu n'emportais aucun objet de toilette.

— Aussi s'agit-il de choses plus sérieuses... Allons ! dans une heure je serai ici...

— C'est vraiment indispensable...

— Certainement, mon cher.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Mariana embrassa Karlo et descendit.

Elle prit une voiture et se fit conduire rue Desbordes-Valmore.

Mariana avait cinq mille francs en or, cachés dans une table à ouvrage.

Elle aurait voulu prendre cet or avant de partir dans l'après-midi ; mais, Paul Vernier, comme s'il eût eu le pressentiment qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, s'était rendu dans la chambre au trésor, après le déjeuner.

Il avait pris un livre en déclarant qu'il ne se sentait pas en train de travailler.

Mariana dut ronger son frein jusqu'au moment où elle annonça à son mari qu'elle se rendait chez une amie.

Paul ne présenta aucune objection.

— Quand je vais rentrer, se dit Madame Vernier, je ne le trouverai plus plongé dans sa lecture... Il sera certainement à son atelier... J'aurai le temps de m'emparer des cinq mille francs... mes petites économies.

Cependant, pour agir en toute sécurité, Mariana combina un plan très primitif ; si par hasard, elle retrouvait Paul, elle lui dirait qu'elle venait le prévenir que l'amie l'avait invitée à dîner et elle reparaitrait sur-le-champ.

L'or resterait dans sa cachette, ce serait fâcheux ; mais grâce à la vente des bijoux, on se consolerait de cette perte.

Elle fit arrêter sa voiture rue de Passy et dit au cocher.

— Attendez-moi !

— Bien, Madame, répondit l'automédon.

Elle se dirigea vers la rue Desbordes-Valmore.

Le cocher la rejoignit.

— Pardon, Madame...

— Que voulez-vous ?

— Quand on n'attend pas les clients devant leur porte, et qu'ils vous ont pris à l'heure, la compagnie nous recommande de demander des arrhes.

Mariana donna vingt francs.

Elle courut chez elle.

— Monsieur est là ? demanda-t-elle à la bonne.

— Non Madame, monsieur vient de sortir.

— Tout va bien se dit Mariana.

En un tour de main, elle s'empara de ses économies.

Après tout, elles lui appartenaient ; elles les avait gagnées.

L'or s'engouffra dans la poche de Madame Vernier avec un bruissement mélodieux.

Mariana poussa un immense soupir de délivrance.

— Enfin ! dit-elle, je ne remettrai plus les pieds ici.

Ce fut tout le regret qu'elle exprima en désertant le foyer conjugal.

Elle partit.

Rue de Passy, elle chercha en vain son cocher.

Le drôle, qui ne se souciait pas de trimer davantage, avait fouetté son cheval dès que la cliente ne pouvait plus le voir et s'était dirigé vers le Trocadéro.

La petite dame n'avait pas le numéro de la voiture ; plus souvent qu'il la trimbalerait encore pendant des heures ; les temps étaient trop durs ; il avait reçu un louis, l'aubaine lui suffisait.

Avec ça que le temps se couvrait et qu'il allait pleuvoir.

Ah ! ah ! des voyageurs à la course, oui ; mais plus à l'heure.

Mariana eut beau interroger l'horizon ; elle ne découvrit pas l'infidèle cocher.

Elle en serait quitte pour en prendre un autre ; mais ce fut beaucoup moins facile qu'elle ne se l'imaginait.

Des gouttelettes d'eau tombaient ; tous les fiacres qui passaient étaient chargés.

Mariana eut beau trépigner, maudire les circonstances hostiles ; elle ne trouva pas le moindre char numéroté.

Machinalement, comme si une force attractive autant qu'invincible l'attirait quand même vers Karlo, elle avait pris la rue de la Tour, puis traversé l'avenue Victor Hugo.

Elle se disait :

— Ce sera autant de chemin de fait.

Boulevard Flandrin, elle ne rencontra aucune voiture ni chargée ni vide, et la pluie augmentait d'intensité.

— Mais, c'est abominable ! murmura madame Vernier... Comment vais-je faire pour gagner Neuilly.

Elle suivit la rue Dufrénoy, puis le boulevard Lannes. Elle était arrivée à la porte Dauphine.

Il n'y avait plus à hésiter ; il fallait continuer à pied jusqu'à la rue d'Orléans.

Mariana en consultant sa montre se rassura un peu. Elle pourrait arriver à l'heure, mais à la condition de marcher vite.



Il faut que je sache où elle va, murmura-t-il les dents serrées... je le saurai. (Page 1306.)

Elle entra dans le bois de Boulogne, heurtant un passant qu'elle ne regarda même pas, tant elle était préoccupée.

Il la vit, lui ; c'était son mari.

Paul avait dit vrai quand il s'était plaint de n'avoir pas le cœur au travail.

Depuis quelques jours, ses angoisses instinctives le torturaient ; ce n'était pas la courte scène que nous avons notée, entre la femme et le mari, qui pouvait rendre à celui-ci sa quiétude d'esprit.

Quand Mariana lui avait annoncé d'un petit ton dégagé, qu'elle partait faire une visite; il s'était dit :

— Elle ment.

Toutefois il l'avait laissé aller sans récriminer.

Quand il se retrouva seul, ses douloureux pressentiments devinrent insupportables.

Il voulut rentrer à son atelier et forcer l'inspiration à venir; il fut incapable de donner un coup de ciseau.

La statue à laquelle il travaillait lui parut odieuse.

Il jeta ses outils et résolut d'aller errer dans le bois de Boulogne jusqu'à ce que son accès de découragement fût terminé.

Le hasard l'avait conduit à l'endroit où il devait rencontrer sa femme.

Paul, surpris par la pluie, voulait rentrer chez lui, il marchait précipitamment.

Quand Mariana le heurta légèrement, il eut un soubresaut.

Il l'avait remarquée de loin et il croyait qu'elle l'avait vu également

— Où va-t-elle? se demanda-t-il.

Il la suivit.

La route était beaucoup plus longue que ne le supposait madame Vernier.

La fugitive commença à se demander si elle ne s'égaraient pas.

Elle se rassura à ce point de vue; elle connaissait l'itinéraire depuis qu'elle se rendait quotidiennement chez Karlo.

Mais elle se posa une autre question plus anxieusement.

— Arriverai-je à temps?

Maintenant la pluie faisait rage; il n'y avait personne dans le bois, personne que Paul Vernier qui suivait sa femme à une cinquantaine de mètres de distance.

— Il faut que je sache où elle va, murmura-t-il les dents serrées... je le saurai.

Soudain il devint très pâle.

C'était dans un bois qu'il avait rencontré Mariana pour la première fois; celui de Kernéis n'avait pas l'élégance de celui de Boulogne; mais, en ce moment, ce dernier paraissait aussi sauvage que l'autre à Paul Vernier.

Une buée rouge passa devant ses yeux.

Il se ramassa sur lui-même comme s'il allait courir et rejoindre cette femme.

Il songeait à l'étrangler après lui avoir fait avouer sa dernière trahison.

Paul s'arrêta haletant, combattant l'impulsion criminelle qui le poussait en avant avec une force qu'il n'aurait jamais soupçonnée.

Ce fut madame Vernier qui se mit à courir en rassemblant ses jupes dans la main gauche ; elle suivit la route de la Porte des Sablons, prit à droite, franchit le boulevard Maillot, sortit de Paris et s'engagea sur l'avenue de Neuilly.

Paul avait repris sa poursuite.

Le crépitement de l'eau sur les feuilles empêchait d'entendre les pas de l'artiste.

Mariana continuait sa galopade.

Karlo, homme pratique, s'était promis de tout préparer pour que l'on eût plus qu'à filer.

Il bourra sa valise et écrivit une adresse qu'il s'apprêtait à coller, lorsque la réflexion lui vint que le soin était tout à fait superflu, attendu qu'il garderait son sac dans le compartiment.

Il déchira son étiquette où il avait calligraphié :

« *Monsieur Karlo Zika* ».

à GENÈVE.

Ces préparatifs lui prirent quelque temps ; il regarda la pendule ; il était six heures.

Mariana allait arriver.

Pourquoi décidément était-elle retournée chez son mari ?

Enfin, elle avait promis d'en donner le motif à Karlo.

— Ah ça ! fit-il, elle n'arrive pas ?

Il commença à éprouver de vagues inquiétudes.

Il descendit son sac à la main, pour éviter à sa folle maîtresse la peine de monter.

Plus heureux que Mariana, il put héler un fiacre et s'y installer, après avoir fait rabattre la capote pour éviter la pluie.

Mariana n'apparaissait toujours pas.

Karlo eut un grincement de dents ; il se mit à égrener un chapelet de jurons des mieux fournis.

Il se crut victime de madame Vernier.

— Elle s'est jouée de moi, se dit-il ; elle n'avait pour but que de me faire vendre ses diamants puisqu'elle ne pouvait procéder elle-même à cette opération... Je ne la reverrai plus.

On voit que par une touchante sympathie, la confiance ne régnait pas d'une façon très illimitée entre les deux amants, au moins au point de vue des affaires.

— Qu'est-ce que je vais faire, moi ? ajouta en lui-même le tzigane, très penaud... d'abord, il va falloir que je paie cecocher... Ensuite j'en suis pour

les cent francs que Wolfgang a expédiés à Hermosa et que je dois rembourser à mon camarade... Enfin il faudra que je reste ici, que je retourne jouer la *Romance de l'Etoile*... Comment expliquerai-je mon éclipse?... Ah ! les femmes ! les femmes ! la meilleure ne vaut décidément pas le diable... Sans compter qu'Eugénie va vouloir me défigurer.

Karlo eut le geste d'un homme qui va s'arracher les cheveux de désespoir ; mais ses lamentations se transformèrent en un cri de triomphe : Mariana venait d'apparaître au tournant de la rue.

Il la fit monter en voiture, sans lui donner le temps de fournir la moindre explication et il dit au cocher :

— Gare de Lyon !... Nous sommes très pressés... Il y aura un bon pourboire.

L'équipage fila bon train.

Paul Vernier arrivait juste à ce moment dans la rue d'Orléans.

Ce qui se passa fut si rapide qu'il n'eût pas le temps d'intervenir.

Sa femme montait en voiture avec son amant !

Cette fois Paul avait la nouvelle preuve qu'il cherchait ; mais, malgré qu'il s'attendit à tout, la commotion fut si prompte qu'il resta quelques secondes abasourdi.

Il ne prévoyait pas un si prompt dénouement.

Il chancela, se passa la main sur les yeux comme pour dissiper le vertige.

Cette défaillance fut de courte durée ; Paul Vernier s'élança à la poursuite de la voiture ; il voulut crier ; ses cris s'étranglaient dans sa gorge.

La voiture descendait l'avenue du Roule.

Paul courut jusqu'à la Porte des Ternes ; il s'arrêta suffoqué, comprenant seulement qu'il était insensé en croyant rattraper les fugitifs.

— Ah ! dit-il pourquoi n'ai-je pas obéi à la suggestion, qui m'est venue dans le bois... Pourquoi n'ai-je pas tué cette gueuse ?

Il tomba sur un banc et se prit la tête à deux mains, voulant réfléchir ; mais il était incapable d'assembler deux idées.

Cependant après une demi-heure d'anéantissement, un calme relatif revint dans sa cervelle enfiévrée.

Il allait retourner dans cette rue d'où était partie la voiture ; le nombre des maisons n'était pas grand ; il se renseignerait.

Il revint rue d'Orléans.

Il ne se rappelait pas exactement l'endroit tant la vision avait été rapide et affolante ; il ne se rebuterait pas, il questionnerait les concierges de tous les immeubles.

Avec qui Mariana s'était-elle enfuie ?

Paul n'avait entrevu qu'une vague silhouette noyée dans l'ombre du fiacre; mais il lui semblait qu'il connaissait cet homme?

Il entra dans la première maison et voulut interroger le concierge.

Paul Vernier était pâle, les yeux hagards, les traits décomposés; un tremblement convulsif ne cessait de l'agiter; de sa gorge toujours contractée, les sons avaient peine à sortir.

La femme à qui il s'adressa recula effrayée, le prenant pour un malfaiteur; elle le poussa dehors. A côté ce fut à peu près la même répétition.

Paul parvint à proférer :

— Le monsieur; qui vient de partir en voiture est-il...

On ne lui répondit pas.

A la troisième tentative, il fut envahi par un effroyable découragement.

Il ne voulut plus poursuivre son enquête inutile, il n'apprendrait rien.

Qu'avait-il d'ailleurs à apprendre? Est-ce que sa honte n'était pas complète?

X

TUE-LES!

Le malheureux rentra chez lui à pas lents.

Sa colère tomba pour faire place au plus profond écœurement. Il se sentit tout désespéré, un vide immense au cerveau.

Il n'avait plus le courage d'exhaler sa haine et de penser à sa vengeance.

Sa lassitude était telle que seul le dégoût surnageait dans son âme.

Il s'effondra littéralement.

Il resta une grande heure absorbé, inconscient, ne souffrant presque plus, tant ses pensées se perdaient dans le vague.

Quand la réaction se produisit, Paul Vernier se redressa en proie à la fureur.

Cette fois, il tuerait cette femme.

Il avait été assez niais, assez lâche pour ne pas la châtier à la suite de la première trahison; il s'était accusé d'une part de responsabilité dans cette honte; aujourd'hui, il s'accusait encore, mais ce n'était plus de la même façon. Il se disait que le meilleur moyen de faire commettre deux fautes à sa femme était de lui avoir pardonné la première.

Elle allait rentrer.

Elle ne l'avait pas plus vu que le jour où il la surprenait chez Lallée, au moment où Silverstein la congédiait.

Quel mensonge allait-elle pouvoir invoquer?

Elle ne recommencerait pas sa comédie de larmes et de désespoir, elle n'appellerait plus la mort ; la mort viendrait pourtant.

Paul Vernier regarda la pendule ; il était onze heures du soir.

Il attendit encore, dans l'attitude farouche de l'implacable justicier.

Minuit sonna, puis une heure, puis deux heures...

— Mais, se dit Paul, cette drôlesse m'a joué une fois de plus... je me suis imaginé qu'elle ne m'avait pas vu... Elle m'a parfaitement reconnu... C'est pour cela qu'elle s'enfuyait avec cette rapidité... Elle m'a vu!... Elle a deviné que je ne lui ferais pas grâce... Elle ne rentrera pas !

Il se prit la tête à deux mains ; dans son effroyable détresse, il faisait des efforts inouïs pour essayer de s'abuser...

Il dit avec une ironie déchirante.

— Ne vaut-il pas mieux que je ne la revoie pas?... N'est-ce pas pour moi la délivrance la plus inattendue?... Cette femme m'évite un meurtre... N'en suis-je pas définitivement débarrassé?

Il attendit encore, la tête vacillante, les oreilles pleines d'un bourdonnement confus, croyant à chaque instant qu'un pas, son pas à elle, retentissait sur le palier.

Il était accablé, harassé, brisé.

Il avait reçu toute la pluie dans le bois de Boulogne ; des frissons de fièvre le seconaient

Mais sa surexcitation était telle que le besoin de dormir ne le terrassait pas.

Cependant, quand les premières lueurs blafardes de l'aube commencèrent à entrer dans sa chambre, il ressentit une extraordinaire fatigue.

Tout habillé, il se jeta sur son lit.

L'énervement cessa ; les yeux se fermèrent. Paul s'endormit lourdement, comme une brute.

Ce fut un anéantissement, une sorte de léthargie, quelque chose qui ressemblait au dernier sommeil.

Quand Paul se réveilla, il était quatre heures de l'après-midi.

La bonne était entrée plusieurs fois dans la chambre, mais voyant son maître seul, les vêtements souillés de boue, dormant aussi profondément, elle n'avait pas osé le réveiller.

Paul se dressa sur son séant, rassemblant ses idées fugitives, ayant beaucoup de peine à comprendre pourquoi il était couché là tout seul, sans s'être dévêtu.

La vérité se dressa bientôt devant lui.

Toute sa mémoire lui revint.

Il s'écria :

— Je veux pourtant me venger !

Il se leva et procéda rapidement à sa toilette.

De quelle façon allait-il agir ? il n'en savait rien ; mais il était soutenu par une rage instinctive lui annonçant qu'il retrouverait la misérable créature.

Ses investigations de la veille n'avaient pas abouti ; dans l'exaspération où il était, cela n'avait rien d'étonnant. Il allait recouvrer toute sa présence d'esprit ; il se sentait redevenu en pleine possession de ses moyens ; il serait calme.

Il retourna à Neuilly.

Cette fois il entra précisément dans la maison du tzigane.

Il poussa la porte de la loge du concierge.

Deux femmes étaient là, la portière et une locataire ; celle-ci parlait avec une extrême animation.

À l'arrivée de Paul, elle se tut.

— Madame, commença l'artiste, j'ai besoin d'un renseignement... je le paierai ce que l'on exigera... Est-ce ici que demeure un monsieur qu'une voiture attendait hier vers six heures du soir?... Vous voyez que l'on ne risque pas grand chose à me répondre.

La interlocutrice de la concierge, qui n'était autre chose que la Vierge de l'Alaska, retour de Bruxelles en Brabant, bondit aux premiers mots de l'artiste.

— Venez avec moi, dit-elle, je vous dirai ce que je sais.

Paul tressaillit, ses yeux se dilatèrent.

Était-il tombé juste ?

Eugénie Trincart le fit monter dans le logement de Karlo.

Il la suivait, ne trouvant plus rien à dire, repris d'un hébètement confinant à la folie.

— Asseyez-vous !... dit Eugénie, de sa voix entrecoupée par l'émotion.

Il obéit encore machinalement.

— Je parie que vous êtes le mari ! bégaya-t-elle.

— Le mari...

— Oui, c'est avec votre femme que Karlo est parti.

— Karlo...

— Vous n'avez donc appris que trop tard qu'ils s'enfuyaient ensemble?...

On vous a peut-être aussi envoyé en Belgique, vous !

Paul commença à recouvrer son sang-froid.

— Madame, dit-il, je ne suis pas mieux renseigné que vous... Parlez, je vous en conjure...

Au bout de cinq minutes d'explications réciproques, Vernier n'ignorait plus rien.

Ainsi, la drôlesse était partie avec ce tzigane qu'elle avait vu la première

fois au *Pavillon des Acacias*, où Paul, l'avait si bénévolement conduite.

— Voyons, reprit l'artiste, il s'agit maintenant, Madame, de bien rappeler vos souvenirs... Vous devez avoir des soupçons touchant la retraite choisie par les amants.

Hermosa eut un geste de désespoir.

— J'ai cherché... je n'ai rien trouvé.

— Cet homme n'a pas emporté de bagages ?

— Il a laissé tout en plan... Il faut croire qu'il n'avait plus besoin de rien en compagnie de la gueuse.

— Il y a peut-être des lettres... Avez-vous cherché ?

— Oui... Pas un mot qui se rapporte à cette canaillerie.

Les yeux de Paul s'arrêtèrent sur un morceau de papier froissé et déchiré, derrière une chaise.

Obéissant à une impulsion irraisonnée, il ramassa le papier, il en réunit les deux fragments ; il lut l'adresse que Karlo Zika avait eu l'intention de coller sur sa valise.

— Je les tiens ! s'exclama Paul.

Et sans répondre aux interrogations d'Eugénie, il partit en proie à une véritable démenée.

Le lendemain il était à Genève.

Il descendait à l'hôtel Winkelried ; et interrogeait le patron de l'établissement.

— Y a-t-il beaucoup d'étrangers d'arrivés ?

— Il en vient tous les jours, répondit le patron.

— Des personnages de marque ?

— La saison n'est pas encore assez avancée.

Le cœur de Paul battit d'émotion :

— Vous avez des artistes ?

— Oui, monsieur...

— Est-ce que les journaux donnent leurs noms ?

— Pas toujours, ..

— Y a-t-il à Genève un orchestre de tsiganes ?

— Pas en ce moment.

— C'est bien, monsieur, je vous remercie.

Paul ne s'affecta pas de cette première enquête négative. Plus que jamais il avait la conviction qu'il allait revoir Mariana.

Il visita les cafés, les restaurants.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé.

Mariana et Karlo étaient installés au grand hôtel du Léman.

Ils sortirent, après le dîner.

Il les suivit à distance ; ils allèrent faire une promenade sur le lac,



Karlo, obéissant aux infâmes suggestions de cette femme, avait tiré. (Page 1316.)

comme de jeunes mariés sous l'influence magique de la lune de miel.

Paul Vernier n'avait plus besoin de les épier; il savait maintenant qu'ils ne lui échapperaient pas.

Il loua une chambre au Grand hôtel du Léman.

Le hasard le servit mieux encore qu'il ne s'y attendait, car il entendit un gérant dire à un garçon :

— Vous n'oublierez pas de présenter la note au numéro sept.

— Parfaitement, Monsieur, ... ce sont les personnes qui viennent desortir?

— Oui, et qui partent demain matin.

Paul déclara que la chambre qu'il avait choisie ne lui convenait plus.

Il réussit à en prendre une dans le couloir où il avait vu le numéro 7, se profiler en rouge sur un vantail, comme un signe cabalistique tracé avec du sang.

Il s'installa dans son nouveau logis et son premier soin fut de vérifier l'état de son revolver.

Il laissa sa porte tout contre, prêtant l'oreille, attendant le retour de Mariana et de son amant.

Ils revinrent.

Il entendit sa femme rire aux éclats.

Quelque chose d'atroce tenailla Paul au côté gauche de la poitrine ; il ouvrit doucement sa porte ; mais il la referma ; Mariana et Karlo s'entretenaient avec deux autres voyageurs.

Paul ne voulait pas que quelqu'un eût le temps d'intervenir.

Les amants rentrèrent dans leur appartement.

Le mari entendit encore le rire, le rire de fille.

Il écouta de nouveau ; il n'y avait plus personne dans le corridor...

Cependant, il dut attendre encore ; le garçon montait avec la note.

Ce répit lui rendit la faculté de se maîtriser.

Il raisonna.

Puisque les événements l'avaient obligé à surseoir à l'exécution qu'il avait résolue, pourquoi ne pousserait-il la prudence jusqu'à attendre que la nuit fût plus avancée.

Il s'étonna de se retrouver si froidement résolu.

Tout à l'heure, quand cette gaieté bruyante de l'infâme l'avait tenaillée au cœur, toute sa provision d'énergie avait semblé l'abandonner ; un autre être s'était éveillé en lui ; il ne se reconnaissait plus, cherchant désespérément à ne pas laisser s'échapper les derniers vestiges de sa raison.

Heureusement, la crise avait été de courte durée.

Ainsi, c'était bien lui, Paul Vernier, qui dans quelques instants allait tuer quelqu'un.

Comme au restaurant Lallée, il se regarda dans la glace ; mais il n'était pas livide comme là-bas, ses traits n'étaient aucunement contractés ; et il ne tremblait pas en caressant la crosse de son arme, comme il avait tremblé en étreignant le manche du couteau.

Il la tuerait, elle !

Lui, il ne lui en voulait pas. Qu'était-ce que cet homme ? un individu quelconque ; un misérable évidemment, puisqu'il abandonnait sa com-

pagne pour suivre une créature qu'il savait en puissance de mari ; un être vil et méprisable en somme, qui ne méritait pas la colère de Paul Vernier.

C'est elle qu'il tuerait.

Ensuite, que ferait Paul ?

Se logerait-il une balle dans la tête ?

Attendrait-il les gendarmes ?

Quand il la verrait étendue morte à ses pieds, quand il serait sûr que l'œuvre néfaste de cette femme maudite était terminée, il verrait à prendre une décision en ce qui le concernait.

Sa propre vie ne comptait plus guère ; sa mort comptait encore moins.

Voyons ! comment allait-il pratiquer ?

Frapper à cette porte ? On aurait peur ; on se douterait du châtiment ; on pressentirait le justicier ; on n'ouvrirait pas.

Paul était assez robuste pour l'enfoncer, cette porte ; le détail n'avait qu'une importance secondaire.

Le mari bondit ; il avait entendu que l'on ouvrait au numéro sept

Vernier s'élança ; il ne s'était pas trompé.

Karlo Zika mettait à la porte ses chaussures et celles de Mariana pour que la bonne les cirât suivant la tradition.

Dans un regard éperdu, Paul vit les bottines de sa femme ; il les reconnut.

Les amants étaient déshabillés ; ils allaient se mettre au lit.

Allons ! Il était temps qu'on les empêchât de s'endormir.

Paul sauta à la gorge du tzigane ; celui-ci recula, entraînant son ennemi dans la chambre.

Mariana était au lit ; la gorge découverte ; elle attendait que son amant rentrât et vint prendre place à ses côtés.

La lampe éclairait la pièce.

La coupable jeta un cri de terreur, puis un cri de rage.

— Lui ! grinça-t-elle.... Lui !

Paul et Karlo s'étreignaient furieusement

— Que voulez-vous, sifflait le tzigane ?

— Tuer ma femme, répondait Vernier, une misérable drôlesse, à qui j'ai déjà fait grâce une fois.

D'un bond elle sauta à bas du lit ; elle avait vu le revolver que Paul levait à la main droite et que Karlo cherchait à lui arracher.

Elle essaya de paralyser les mouvements de son mari :

Elle le saisit au poignet et le mordit.

La douleur fut si forte que Paul lâcha son arme, au moment où il allait presser sur la gâchette.

Ce mouvement lui fit perdre contact avec le tsigane.

Mariana ramassa vivement l'arme et la mit dans les mains de Karlo. Haletante, elle rugit :

— Tue-le!... Tue-le!...

Karlo hésitait; ses lèvres épaisses s'agitaient convulsivement; son teint brûlé avait la teinte de la cendre.

Mariana vociféra, échevelée comme une furie.

— Mais tue-le donc... ou je dirai que tu es aussi lâche que lui... Oh! mon Karlo, toi que j'aime... toi que j'adore... débarrasse-moi de ce scélérat.

Paul s'élança de nouveau; mais une détonation retentit; Karlo, obéissant aux infâmes suggestions de cette femme, avait tiré.

Paul chancela; sa main droite se porta à son épaule gauche.

Mariana, palpitante de fureur, comme une tigresse, hurla :

— Achève-le...

Mais Karlo, maintenant que son coup était fait, tremblait comme une feuille.

Paul, de sa main valide, arracha son revolver que le tsigane ne brandissait plus; puis, malgré son sang qui coulait, malgré sa souffrance terrible, il recula, sortit et rentra dans sa chambre.

Au bruit de la détonation, le personnel de l'hôtel et les voyageurs accoururent.

Les portes des deux chambres restaient ouvertes, celle de l'amant, celle du mari.

Blême, Karlo, poussé par Mariana, apparut sur le seuil.

Le directeur de l'établissement, effaré se demandait où l'on avait tiré. La voix de Paul retentit :

— C'est ici...

Le coup de feu avait déterminé chez le malheureux un revirement complet.

Un éclair de lucidité lui dictait sa conduite.

Il échouait dans son rôle de justicier; il ne voulait pas que l'on apprit son déshonneur, sa honte.

Si les assassins ne se trahissaient pas, il garderait le silence, entrevoyant quand même un jour, dans l'avenir, le châtiment de leur forfait.

On se précipita dans sa chambre; il était livide, sanglant, prêt à s'évanouir.

— Que s'est-il passé? demanda le directeur.

Paul répondit :

— Une imprudence... je plaçais cette arme dans ma valise quand un coup est parti subitement...

Karlo, plus mort que vif, ajouta :

— J'ai voulu porter secours.

On ne lui demandait rien, d'ailleurs.

Paul Vernier perdit connaissance.

Le médecin arriva bientôt et examina le blessé : le bras gauche était fracassé.

Le lendemain matin les voyageurs qui occupaient le numéro 7 quittaient le Grand hôtel du Léman.

Le blessé, malgré la fièvre ardente qui le dévorait, n'avait pas dénoncé les coupables.

Le médecin revint et hocha la tête :

— Je crains bien, dit-il, que l'amputation ne soit nécessaire... Je verrai ce soir.

XI

ENTRE LA VIE ET LA MORT.

Après le départ de Georges, au Parc-des-Princes, Hélène était tombée roide sur le parquet, comme foudroyée.

Thérèse, sa femme de chambre, accourut et cria :

— Au secours ! au secours !... Vite !... madame se meurt.

Rapidement Thérèse avait ouvert la fenêtre.

Puis elle se précipita vers la comtesse de Kerlor et parvint à la relever : après de grands efforts, elle arriva même à coucher le corps inerte sur une chaise longue.

La vaillante fille fit respirer des sels à Hélène.

Mais, en dépit de l'air frais et parfumé qui arrivait à flots, en dépit des sels, du vinaigre, de l'eau de mélisse introduite entre les dents serrées de la pauvre femme, celle-ci restait immobile, les yeux clos, le visage d'une teinte de cire, les traits décomposés.

La respiration était si faible que l'on se demandait si la comtesse n'avait pas rendu le dernier soupir.

Alain avait été chercher le docteur Vilfeu, qui demeurait tout près.

Le médecin était heureusement chez lui ; il vint en toute hâte.

Il prodigua ses soins à la malade : frictions énergiques, pincements de la peau, applications de sinapismes sur la région du cœur.

Le docteur suait à grosses gouttes, paraissant très inquiet. La durée de la syncope était anormale, cela l'effrayait moins pourtant que les symptômes terribles qu'il entrevoyait.

Autour de l'orbite des yeux, il remarquait une rougeur sombre ; les narines étaient comme humectées de sang.

Il souleva les paupières et regarda longuement le globe de l'œil, qui lui aussi devenait sanguinolent.

Le docteur Vilfeu dit à Thérèse :

— Madame de Kerlor a dû éprouver une violente émotion.

— Oui, monsieur, probablement, répondit la femme de chambre.

— Que s'est-il donc passé ?

— Je ne pourrais vous renseigner exactement...

— Dites-moi toujours ce que vous croyez être la vérité.

— Eh bien !... M. et madame de Saint-Hyrieix sont partis hier... Quelques heures avant leur départ, M. de Kerlor revenait à l'improviste du Mexique... Madame a été saisie probablement.

Où est M. de Kerlor ?

— Il est sorti ce matin en laissant un mot d'écrit pour Madame

— Ah !...

— C'est en lisant ce billet que Madame s'est trouvée mal.

Le docteur Vilfeu hocha la tête, pressentant un drame dont on ne pouvait connaître les détails, mais que l'état de la comtesse révélait.

Il avait fallu une commotion morale épouvantable pour que la malheureuse eût été si cruellement terrassée.

Le docteur donna rapidement ses instructions, tout en écrivant :

— Préparez le lit de votre maîtresse... Fermez les fenêtres... Que l'on aille immédiatement chercher des sangsues et faire exécuter cette ordonnance.

Cependant, Hélène rouvrit les yeux...

Mais aussitôt, poussant un cri déchirant, elle les referma, comme si la lumière lui avait causé une intolérable douleur.

Son corps se couvrit d'une sueur froide ; ses dents grincèrent ; ses membres s'agitèrent, secoués comme par des convulsions.

Puis, les mains étendues, semblant repousser une vision terrifiante, Hélène, d'une voix navrante, avec un sifflement qui tenait du râle, murmura :

— Fanfan... condamné!... Innocente!... Georges!...

Quand elle fut dans son lit, le docteur procéda à une saignée...

La comtesse tomba alors dans une prostration profonde.

Ses bras s'étendirent en croix, et sa tête s'inclina en arrière.

En même temps sa respiration s'accélérait, et, les yeux restant fermés, elle commença à exhaler des plaintes inintelligibles ; puis les sons furent moins inarticulés. Les paroles devinrent très distinctes... On eût dit une mélodie plaintive, entrecoupée par un halètement.

— Fanfan!... Pauvre Fanfan!... Et Georges... Mon Georges!... Tous

les trois, comme nous sommes heureux!... Nous chantons!... Bonjour, ma bonne petite Carmen... Tiens, embrasse Fanfan.

Thérèse, Alain et la nourrice fondaient en larmes.

Le désespoir d'Annette Kerjean était peut-être plus particulièrement navrant, s'il est possible de mesurer ces degrés d'affliction.

Elle se reprochait avec la dernière véhémence d'avoir laissé enlever l'enfant qui était à sa garde, et elle parlait de retourner au pays, pour se jeter dans l'Océan, du haut de la falaise de Kerlor.

Malgré son chagrin, la simple créature n'admettait pas encore que l'enfant eût été volé; il avait disparu, on le retrouverait; mais cette disparition était cause de la maladie de madame de Kerlor, et cela, Annette Kerjean ne se le pardonnerait jamais.

Le docteur Villeu, douloureusement pensif, se disait que, malgré la gravité de l'état d'Hélène, les soins seraient plus efficaces, si les causes de l'accident étaient nettement déterminées et connues de lui.

Dans sa carrière déjà longue, le docteur avait vu bien des misères physiologiques; il avait vu aussi bien des misères morales.

Il ne pouvait que conjecturer touchant Hélène; mais le fait de ce mari, revenant du Mexique, et qui n'était déjà plus auprès de sa femme, à une heure aussi matinale, frappait Villeu.

Cette pauvre comtesse de Kerlor! Il avait pour elle une véritable vénération, depuis qu'il l'avait vue au chevet de la petite fille, auprès de laquelle Hélène l'avait amenée et qu'il avait eu l'immense satisfaction de sauver.

Le drame, que tout autorisait à supposer, avait-il pour cause l'adorable fillette de Villiers-sur-Marne?

Le docteur s'écria :

— Il est probable que M. de Kerlor rentrera bientôt.

On ne lui répondit pas. Il poursuivit :

— En attendant, il faut autour de la malade un calme absolu, le plus grand silence... Vous aurez soin de veiller constamment en organisant un service de roulement entre vous... Vous exécuterez de point en point l'ordonnance que je vous laisse... Je reviendrai dans l'après-midi.

— Il y a de l'espoir, n'est-ce pas ? demanda Thérèse explorée.

— Je ne puis encore vous répondre.

— Nous aimons tant Madame.

— Eh bien ! suivez mes instructions... Je compte sur votre exactitude.

— Quelle maladie craignez-vous donc, M. le docteur ? demanda Alain d'une voix tremblante, attendant avec une terrible anxiété la réponse du médecin.

Villeu répliqua :

— Une méningite.

Les serviteurs se regardèrent consternés.

Le docteur revint à deux heures de l'après-midi.

L'état de la malade n'avait fait qu'empirer ; les progrès du mal semblaient être foudroyants.

Vilfeu ne s'était pas trompé ; son diagnostic était exact ; Hélène avait une méningite.

Il la soigna avec toute sa science, toute son habileté de praticien, tout son dévouement.

Il y eut d'effroyables alternatives d'espoirs et de déceptions. Pendant un grand mois, le médecin eut à lutter contre les péripéties du mal qu'il ne pouvait enrayer.

Aux accès d'un délire épouvantable succéda un état d'affaissement et de torpeur profonde.

La pauvre martyre parut moins souffrir, ou bien l'excès de la douleur rendait les tortures moins aiguës.

La figure était d'une pâleur cadavérique et restait empreinte de stupeur.

Les paupières dilatées, le corps toujours couvert de sueur, le pouls déprimé, lent, irrégulier, attestaient l'extrême gravité du cas..

Les affres de l'agonie semblaient imminentes.

Hélène ne prononçait plus une parole.

La respiration était entrecoupée, brisée, mêlée par intermittences de sifflements étranges.

C'était la mort, la mort prochaine, la mort que rien ne pourrait empêcher...

Deux sœurs de charité veillaient au chevet de la malade ; déjà leurs lèvres murmuraient les dernières prières.

Hélène allait trépasser!...

Le docteur Vilfeu, désespéré, avait déclaré qu'à moins d'un miracle la malade était perdue et qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre, la nuit peut-être.

Alain, Thérèse et Annette s'étaient réunis devant le lit de leur maîtresse.

Ils voulaient être là quand elle rendrait le dernier soupir ; ils voulaient lui fermer les yeux.

Les mains de la comtesse de Kerlor ramenaient constamment le drap sur sa poitrine ; les bonnes gens n'affirment-ils pas que c'est là l'indice du dénouement suprême.

De ses lèvres excoriées et noircies par la fièvre intense sortait un souffle haletant, devenant de moins en moins perceptible.

— C'est fini ! se disaient du regard les serviteurs, qui, affolés, retenaient leur respiration, comme s'ils craignaient de précipiter l'envolement de l'âme d'Hélène.



Je suis guérie, n'est-ce-pas ? dit la pauvre femme. (Page 1324.)



Qui sait quelles pensées s'agitent dans le cerveau de ces mourants immobiles et muets ?

Qui devinera ce qu'expriment le tremblement de leurs lèvres, les agitations de leurs doigts, les longs regards de leurs yeux perdus ?

Si le corps n'obéit plus à la volonté, l'âme cependant veille encore.

Elle règne toujours sur la matière.

Peut-être est-ce le combat entre elle et l'esclave qui ne veut plus, qui ne sait plus, qui ne peut plus obéir, dont les assistants voient les angoisses terrifiantes sur le visage du mourant.

Il arrive pourtant que l'âme est victorieuse, à la minute précise où tout semble perdu ; il arrive que, sous l'empire d'une réaction motivée par une pensée intense, sous l'effort d'une volonté prodigieusement irrésistible, le corps se soumet...

Le mal alors est vaincu ; il recule comme à regret, lentement, tentant d'inutiles retours offensifs, cherchant féroce, à chaque pas qu'il fait en arrière, à reconquérir ce qu'il perd...

De là ces guérisons miraculeuses, ces résurrections en quelque sorte, qui déconcertent les prévisions des plus grands médecins, qui déjouent les pronostics les plus certains de la science.

Alors, les croyants ne sont pas les seuls à prononcer le mot de miracle.

Il en fut ainsi pour Hélène.

Le lendemain du jour où il avait prononcé la fatale sentence, quand le docteur arriva, Alain était sur le seuil de la porte, et dès qu'il aperçut le médecin, le vieux serviteur eut un geste expressif.

Le docteur Vilfeu lui jeta un regard interrogatif, s'attendant à l'annonce du dénouement funeste.

Mais Alain s'écria :

— Madame a passé une très bonne nuit.

Le visage du médecin refléta une joie intense.

— Elle est tout à fait changée depuis hier soir, continua le serviteur.

Le médecin se demanda s'il ne devait pas se reprocher un mouvement d'espoir que les paroles d'Alain ne justifiaient pas suffisamment pour un homme que son état prédisposait au pessimisme.

Il se hâta de répliquer :

— Que voulez-vous dire ?... Expliquez-vous vite.

— Voilà, monsieur le docteur... Vers minuit, Madame a eu un saignement de nez très fort... nous ne savions que faire... nous avons cru que c'était la fin, et nous nous contentions, avec les bonnes sœurs, d'étancher le sang... En même temps, une sueur abondante couvrait tout le corps de ma l'ame... Elle, qui n'avait ni bougé ni parlé depuis tant d'heures, se retourna tout à coup et murmura : « A boire ! » d'une voix très distincte.

Nous lui donnâmes un peu de tisane... Madame la comtesse s'agita encore un instant dans son lit, puis peu à peu son essoufflement diminua... et enfin cessa... Elle respire maintenant comme tout le monde... bien gentiment... Elle dort... mais sa peau n'est plus sèche... Elle transpire un peu; elle est moite, comme on dit...

Le docteur Vilfeu n'avait pas besoin d'en entendre davantage.

Il monta vivement l'escalier conduisant à la chambre d'Hélène.

Tout inexplicable en effet que fût cette modification dans l'état de la malade, l'amélioration était profonde.

Quelques minutes d'examen suffirent au docteur pour l'en convaincre.

Ce n'était pas ce phénomène suprême et cruellement décevant, si souvent comparé à la lampe qui jette une dernière lueur plus vive avant de s'éteindre; c'était bien une de ces crises comme les décrivent les anciens médecins: « une mutation subite de la maladie amenant la santé ou la mort ».

Cette fois c'était la santé...

La convalescence toutefois fut longue, bien longue.

Déjà le soleil d'automne jaunissait les feuilles, qui allaient bientôt tourbillonner dans l'espace comme des oiseaux blessés; déjà les dernières roses exhalaient leur parfum mourant; et dans le jardin de l'hôtel du Parc-des-Princes, les dahlias offraient leurs collerettes splendides mais sans odeur — comme les femmes qui avec la beauté n'ont pas reçu le don de l'esprit; — Hélène n'avait pas encore franchi le seuil de sa chambre.

Le docteur Vilfeu avait veillé à ce que l'œuvre miraculeuse de la nature ne fût pas remise en question par une imprudence.

Il venait d'entrer; Hélène lui tendit la main.

— Je suis guérie, n'est-ce pas ? dit la pauvre femme.

— Oui, répondit-il, si vous restez tranquille, bien sage, et si vous ne faites pas de folies.

— Et quand pourrai-je sortir ?

— Mais bientôt...

— Quand ?

— Dans quelques jours.

Le front pâli d'Hélène, qui portait encore la trace des souffrances endurées, s'éclaircit subitement.

Vilfeu poursuivit :

— Ce n'est pas votre corps proprement dit qu'il s'agit de surveiller; votre excellente constitution a permis à vos organes de reprendre leur jeu naturel... Ce qu'il faut entourer de minutieuses précautions, c'est votre cerveau qui a été si violemment atteint... Il faut fuir les soucis, les tracas, les pensées pénibles...

Hélène s'écria avec une amertume farouche :

— J'ai une tâche à accomplir.

Vilfeu répondit, cherchant à maîtriser son émotion et son embarras :

— Oui, je sais... ou du moins, je soupçonne vaguement... Une douleur profonde vous a frappée... il vous sera sans doute impossible d'en chasser le souvenir... mais tâchez cependant d'en éloigner l'incessante pensée... je ne connais pas votre but et je ne me permettrai pas de chercher à vous en détourner... Cependant, le médecin et l'ami vous engagent, dans l'intérêt même de votre tâche, à réagir énergiquement contre votre chagrin.

— Dieu me protègera, docteur !...

— Je le crois, répondit Vilfeu.

..

Le docteur venait à peine de sortir, quand Thérèse annonça à Hélène la visite du notaire de Brest.

Madame de Kerlor tressaillit profondément.

Elle voulut se lever, comme si ses forces étaient entièrement revenues ; sa femme de chambre la rappela doucement aux prescriptions du médecin.

Puis, Thérèse, sur l'ordre de sa maîtresse, introduisit M^e Nerville.

Le digne homme, qui s'était imposé une attitude de commande, ne put retenir un geste de pitié en apercevant Hélène.

Il n'en avait pas vu depuis le mariage à Kerlor ; il savait pourtant qu'elle avait été gravement malade, car il s'était présenté à l'hôtel du Parc-des-Princes, trois mois auparavant ; mais quand on lui avait décrit l'état de madame de Kerlor, M^e Nerville avait repris incontinent le train pour Brest, non sans avoir prié un de ses collègues de Paris de le tenir au courant de la maladie de la comtesse.

Au reçu d'une lettre annonçant une amélioration très sensible, le notaire s'était décidé à revenir à Paris, car il avait une mission délicate à y remplir.

Il n'ignorait donc pas que la jeune femme avait été longtemps entre la vie et la mort ; pourtant l'excellent homme fut tout désespéré, quand il vit la trace des souffrances endurées par Hélène, auxquelles venaient s'ajouter par surcroît d'atroces angoisses morales.

Cependant il s'évertua à rester simplement correct.

Hélène s'écria fiévreusement :

— Vous venez de la part de M. de Kerlor ?

— Mon Dieu...

— Répondez, je vous en supplie ?

— Eh bien, oui !

— Où est Georges ?

Il répondit cérémonieusement :

— Je l'ignore, madame la comtesse.

— Il vous a défendu de me faire connaître le lieu de sa retraite.

— Je ne puis que vous répéter que M. le comte de Kerlor m'a choisi pour remplir un devoir.

— Parlez.

— M. de Kerlor... Votre mari... avant de partir pour une destination inconnue, a tenu à régler votre situation.

Hélène répliqua fièrement :

— Je ne suppose pas que votre mandat consiste à m'offrir une aumône...

— Non !

— Vous êtes incapable de me faire une telle injure.

— Madame .. je vous en prie, ne vous exaltez pas ainsi... Vous me faites beaucoup de peine.

Il poussa un long soupir, dans lequel passait toute l'évocation du passé.

Puis, se raidissant et comme un homme à qui l'on a imposé une ligne de conduite, il parut vouloir se confiner sur le terrain des affaires.

Il tira de son grand portefeuille une certaine quantité de papiers, de notes, qu'il commença à lire de sa meilleure voix d'officier ministériel, bien posément, bien clairement, bien méthodiquement, faisant ressortir par de légères inflexions les passages les plus essentiels.

Hélène n'entendait pas ; sa pensée était bien loin.

Elle se reportait au temps si lointain déjà où la voix de maître Nerville bourdonnait à ses oreilles.

La conclusion du notaire était désolante : mademoiselle de Penhoët ne possédait plus rien.

Oui, c'était là-bas, dans la petite rue Saint-Donatien, dans le faubourg de Recouvrance...

Hélène portait une robe de deuil ; elle venait de perdre son père ; elle venait de perdre sa mère...

Elle était orpheline ; il ne restait plus un morceau de pain. Elle avait voulu travailler, la chère et vaillante enfant, refusant de vendre le portrait de son aïeule à ce marchand d'objets d'art venu de Paris.

Et quelque temps après, c'était encore maître Nerville qui lui apportait les sept cent cinquante francs, remboursés par Bernard, le métayer de la closerie des Tilleuls.

Cet argent avait été volé ; Hélène allait mourir, quand mademoiselle de Kerlor était venue la sauver...

La femme de Georges voulut briser à ce moment la chaîne des souvenirs.

Tout ce qui suivait aboutissait au désespoir, à la honte, malgré les ardentcs félicités qui avaient suivi le mariage.

Aujourd'hui, Hélène, après avoir été si longtemps aux portes du tombeau, tremblait encore de la fièvre du corps et de la fièvre de l'âme.

Georges de Kerlor l'avait abandonnée ; il lui avait enlevé son fils...

Hélène semblait être la seule survivante d'une catastrophe où tous les siens auraient péri.

Maitre Nerville termina :

— M. le comte de Kerlor vous laisse la somme de trois cent mille francs, portée au contrat de mariage...

Alors, seulement, Hélène parut entendre ce que lui disait le notaire ; elle le pria néanmoins de répéter ses dernières paroles.

Il s'exécuta.

Hélène répliqua :

— Je ne veux rien accepter de M. de Kerlor.

— Mais madame...

— Vous lui direz que je refuse ce que vous m'avez proposé... Vous lui direz en outre que je ne veux pas rester un jour de plus dans cette maison maudite... Si la maladie ne m'avait clouée sur mon lit de douleur, vous ne m'auriez plus trouvée ici...

— Madame ! cette somme est à vous, bien à vous... Elle constitue votre héritage...

— Je refuse cette restitution.

— Vous ne songez pas que vous allez être sans ressources...

— C'est vrai, répondit-elle d'une voix brisée, et cette fois, un brave homme ne viendra pas à mon secours... Car M. de Kerlor a dû prétendre que j'étais indigne de toute compassion.

Maitre Nerville se hâta de répondre, un peu effrayé :

— Non, madame... M. de Kerlor n'est pas entré dans les détails que vous supposez... Nous avons bien compris, ma femme et moi, que quelque grave événement venait de bouleverser votre existence...

— De la briser.

— Mais nous nous serions bien gardés, ma femme et moi, de nous départir de la plus respectueuse discrétion.

Hélène riposta avec une âpre ironie :

— S'il en était ainsi, Monsieur Nerville, si vous ne m'accusiez pas, vous auriez pour moi les amicales paroles que vous me prodiguiez autrefois.

Il se troubla profondément.

— Rassurez-vous, continua-t-elle, je ne veux me souvenir que des services que vous m'avez rendus.

— Madame...

— Mais je déplore qu'un honnête homme comme vous ait cru aussi facilement qu'une honnête femme comme moi ait pu démériter de votre estime.

Il balbutia :

— C'est que... Mon Dieu, je ne crois pas... Il ne nous appartient nullement à madame Nerville et à moi...

Il ne put en dire davantage; il s'embrouillait terriblement; mais il venait d'avouer que sa femme l'avait dûment stylé avant qu'il quittât Brest.

Hélène fixa sur lui son lumineux regard, plus touchant encore depuis qu'elle avait gravi son Calvaire, subi sa Passion.

Le brave homme fut incapable de se contraindre plus longtemps; de grosses larmes lui montèrent aux yeux.

Et quand la comtesse de Kerlor joignit ses mains suppliantes, maître Nerville eut un grand élan de miséricorde.

Il murmura :

— Ma pauvre petite Hélène!

Ses lèvres se crispèrent; il lutta encore contre son attendrissement, essuya ses yeux avec une sorte de dépit, comme s'il craignait que son épouse ne le vît et ne lui reprochât cette défaillance, contre laquelle pourtant elle avait cherché à le mettre en garde.

Ce fut en vain, la bonté native du digne tabellion l'emporta sur toutes les présomptions, sur toutes les recommandations du monde.

Il reprit bouleversé :

— Non ! je ne veux pas croire au mal... Mais que s'est-il passé?... Qui aurait supposé qu'après tant de bonheur une calamité effroyable s'abattrait ainsi sur vous.... Dites-moi pourquoi vous souffrez...

— Je ne le puis, mon ami... À moins que vous ne m'ayez déguisé la vérité en prétendant que M. de Kerlor a gardé le silence touchant notre séparation.

— Je vous jure, madame, que votre mari est resté muet à ce sujet.

— Eh bien ! je ne parlerai pas davantage.

— Vous avez peut-être raison... Le jour, ou le malentendu qui vous divise sera dissipé, vous n'aurez rien à redouter des personnes qui auraient été mises au courant de choses pénibles ne regardant que M. de Kerlor et vous... Je n'insiste pas... je me borne à souhaiter ardemment une prompte réconciliation.

— Hélas ! murmura Hélène, je suis victime d'une trop grande iniquité pour que justice me soit rendue avant tous les déchirements que je prévois encore.

— Comme je vous plains, madame !



Il n'y a que toi qui saches que je suis ici... Personne ne doit apprendre que je suis venu à Morgat... (Page 1333.)

— Vous comprenez maintenant que je repousse avec énergie les offres de M. de Kerlor.

— Non, Hélène... Vous n'avez pas le droit de refuser les trois cent mille francs que je vous apporte... Ils étaient à votre père... Ils seront à votre fils.

La comtesse ferma les yeux ; une pâleur mortelle l'envahit.

Maitre Nerville crut qu'elle allait perdre connaissance et il s'apprêtait à sonner pour réclamer du secours ; mais Hélène, au prix d'un incroyable effort de volonté, conjura l'évanouissement.

Ses yeux se rouvrirent, tout pleins d'une douloureuse extase.

Elle répondit :

— Je cède sur ce point.

— A la bonne heure ! s'exclama maître Nerville, radieux d'avoir mené à bonne fin sa délicate négociation.

— Mais, poursuivit Hélène, retrouvant toute sa douce intrépidité, je vous jure sur mon honneur, sur cet honneur qu'un insensé a osé mettre en doute, je vous jure que ce soir je ne serai plus dans cet hôtel.

— Eh bien ! ma chère Hélène, reprit paternellement Nerville, permettez-moi de vous trouver un abri.

— J'y consens.

— Mon métier de notaire me permet de vous louer une maisonnette... Le collègue chez qui je suis descendu me fournira des renseignements au sujet des immeubles vacants... Tiendriez-vous à quitter Paris ?

— Non, je veux y rester encore.

— Voulez-vous habiter dans les environs ?

— Je le préférerais.

— Je vais m'occuper immédiatement de tout cela... Mais il faut quelques jours.

— Je le comprends... Aussi ai-je résolu de passer ce délai dans une retraite que je vais vous indiquer...

La comtesse de Kerlor nomma une maison religieuse de la rue de Boulainvilliers.

Nerville reprit :

— Je vais également, avec votre autorisation, faire préparer ici tout ce que vous désirez emporter.

La comtesse eut encore un geste de protestation ; mais il ne la laissa pas motiver des scrupules qu'il se refuserait à admettre.

Ils s'étaient fait de mutuelles concessions ; il avait la volonté bien arrêtée de ne plus céder, puisqu'il s'agissait de rendre un peu moins malheureuse sa chère petite Hélène.

Cependant il eut une inspiration pratique, coupant court à toute discussion.

Il conclut :

— Écrivez-moi la liste des objets que l'on transportera dans votre nouvelle résidence.

— Soit, consentit Hélène... Ce ne sera pas bien long...

— Enfin... des effets... du linge...

— Et des portraits, ajouta la comtesse de Kerlor. Le portrait de mon fils d'abord... Et le sien, à l'ingrat !...

XII

LA GRAND' MÈRE.

Georges de Kerlor, après avoir remis son fils à La Limace et consommé son épouvantable vengeance, était parti pour la Bretagne.

Avant tout il voulait voir sa mère, dont la terrible dépêche signalait l'état alarmant.

Quand il arriva à Brest, il eut un accès de stupeur.

Pendant tout le voyage, ses terribles ressentiments n'avaient pas diminué; il n'avait aucun regret de ce qu'il avait fait et justifiait tous ses actes.

Il n'avait même pas été jusqu'à l'extrême limite de son droit de justicier, puisqu'il avait fait grâce de la vie à l'épouse adultère.

Sa surexcitation tomba quand il descendit du train.

Il eut une détente, une réaction, qui devait être bientôt suivie d'une autre crise.

Il eut une violente contraction, comme un homme qui a tué quelqu'un dans un accès de fureur et qui ne comprend ce qui s'est passé qu'en voyant le cadavre étendu à ses pieds.

Il allait courir à Kerlor, tomber dans les bras de sa mère, qui irait mieux sans doute, et lui demander d'endormir sa douleur, comme autrefois, quand il était petit et qu'elle étanchait ses larmes.

*
* *

Georges eut un brusque tressaillement.

On venait de prononcer son nom; il se retourna; c'était maître Nerville, dont le visage épanoui marquait pourtant une profonde stupéfaction en voyant le comte, qu'il croyait toujours au Mexique.

Avant que Georges eût prononcé un mot, le tabellion s'écriait :

— J'arrive de Kerlor.

— Ah!... balbutia Georges haletant, et ma mère?...

— Madame la comtesse vient d'avoir une crise...

— Oui, je sais...

— Le docteur a été bien inquiet...

— Et...

— Madame votre mère s'est rétablie comme par enchantement... Elle

a passé une nuit excellente... Sauf la pâleur et une certaine faiblesse bien compréhensibles, il ne reste plus de traces du mal.

Le front de Georges devint moins sombre.

— Vous avez vu ma mère?...

— Je me suis entretenu plus d'une heure avec elle, ce matin même.

Georges pressa avec la plus vive effusion les mains du notaire.

— Monsieur Nerville, reprit-il fiévreusement, vous allez me donner votre parole d'honnête homme, que vous ne signalerez à âme qui vive ma présence à Brest.

Le digne tabellion eut un soubresaut, mais il répondit :

— Je vous la donne, monsieur le comte...

— Adieu ! fit Georges, je vous reverrai bientôt...

Et il partit laissant maître Nerville abasourdi, au moment où il allait demander des nouvelles d'Hélène.

Georges venait de prendre une décision.

Sa mère n'était plus en danger ; le voyage à Kerlor, qui effrayait tant le comte, ne s'imposait plus aussi rapidement.

Non ! Quoi qu'il lui en coûtât, il ne se rendrait pas immédiatement au château.

Sa blessure saignait trop ; il causerait un chagrin inouï à sa mère. Elle n'arriverait peut-être pas à atténuer la commotion qui avait si rudement frappé son fils que la raison du malheureux en chancelait encore, et pourrait déterminer chez la chère femme une rechute dangereuse, puisqu'elle venait d'être gravement malade.

Personne ne savait qu'il était en Bretagne, — Nerville était un homme d'honneur qui se tairait ; — Georges allait se réfugier à Morgat.

Avant tout il voulait que nul ne cherchât à lui prodiguer des consolations.

Il avait besoin de vivre avec sa douleur, de retourner le poignard dans la plaie, de s'habituer à vivre face à face avec l'irréparable.

Il évita autant que possible les regards des passants ; il avait l'air d'un malfaiteur qui veut se dérober à tous les yeux.

Il prit le bateau.

La traversée dura une heure.

Quand Georges débarqua dans l'anse du Fret, il avait encore l'attitude du fuitif qui redoute la moindre investigation ; mais les passagers qui atterrisaient ne s'occupaient pas de lui.

Il n'avait à redouter aucune curiosité indiscreète, aucune rencontre fâcheuse.

Il monta dans la voiture qui le conduisit à Morgat.

..

Romain, le vieux serviteur préposé à la garde de la propriété, jeta un cri d'étonnement en voyant son maître apparaître à l'improviste.

Romain eut même un geste de saisissement; il croyait que le comte était encore au Mexique.

Toujours comme un fugitif, comme un proscrit, Georges débuta par recommander le silence à son serviteur.

Il dit à Romain :

— Il n'y a que toi qui saches que je suis ici... Personne ne doit apprendre que je suis venu à Morgat... Tu m'as compris ?

— Oui, maître, répondit le serviteur avec l'accent d'un chouan qui a une consigne à exécuter et se fera hacher plutôt que de la transgresser.

Quand Georges fut à l'abri dans le petit pavillon enfoui sous les ronces et les parietaires, il crut éprouver une sorte de soulagement.

Il comprit bientôt qu'il s'était trompé : la solitude exaspérerait son mal.

Eh bien ! ne l'avait-il pas voulu ainsi ? A la suite de quelle défaillance semblait-il redouter de nouvelles tortures ?

Il voulait souffrir, punir ou plutôt purifier cette chair et cette âme qui avaient subi la souillure infamante !

La nuit fut atroce.

Pendant de longues heures, Georges examina la lettre de l'adultère, la preuve du forfait, la relisant lentement, longuement, épelant presque chaque syllabe, cherchant dans chaque mot, dans chaque phrase, dans chaque expression, le sens qui pouvait être caché, les pensées secrètes qui avaient inspiré leur auteur.

Et un sanglot soulevait la poitrine de cet homme si énergiquement trempé...

Il pleurait !... Georges de Kerlor pleurait toutes ses larmes !...

Il pleurait son amour perdu, ses espérances détruites, sa vie brisée, sa paternité anéantie.

Puis il se relevait brusquement, et, avec une joie sauvage, il disait :

— Je me suis vengé !

Il se faisait une gloire de son inflexibilité.

Oui, certes, il avait bien fait d'agir comme il avait agi.

Tout crime doit être puni !... La faiblesse de la répression est un encouragement au mal.

Oui, les instincts de sa race, aussi durs parfois que les pierres druidiques

des dolmens et des menhirs du vieux sol armoricain, le faisaient presque s'enorgueillir du supplice que le hasard... — non, que Dieu lui avait permis d'infliger à la coupable.

Frapper une mère dans son enfant !

Ne pas la tuer, ni lui non plus !

Mais, — en vertu de son droit indiscutable de chef de famille — se saisir du bâtard, l'enlever à jamais à sa mère, plonger dans la boue ce qui venait de la boue, et le jeter sur une route aboutissant fatalement au bagne ou à l'échafaud !

Et la mère sachant tout cela, mourant de douleur, après avoir passé par toutes les affres du désespoir...

Il ne se disait pas encore, le malheureux ! que ces tortures sans nom, c'était à lui aussi qu'il les infligeait.

Il se raidissait dans son attitude inexorable.

Le lendemain, pâle comme un spectre, il eut la sensation de la démenée prochaine.

C'était là, à Morgat, en 1883, qu'il avait écrit à sa mère cette lettre où il déclarait qu'il se tuerait puisqu'on lui refusait Hélène de Penhoët.

Ah ! cette lettre ! c'était avec son sang qu'il aurait dû la signer ; il eût évité l'immonde flétrissure qui l'attendait.

La nuit qui devait précéder sa mort, cette nuit splendide, l'ombre d'Hélène flottait autour de lui ; il la voyait dans les diamants stellaires ; les émanations des fleurs semblaient lui apporter son haleine...

Il avait fait ses adieux à l'Océan.

Il tenait le revolver à la main ; il allait presser la détente ; encore quelques secondes, et tout était fini...

Sa mère, Carmen et *elle* avaient surgi au moment où il croyait s'élancer dans l'éternité...

Et le mariage avait lieu le mois suivant !

Oui ! il voyait encore entrer sa mère par cette porte-fenêtre, là, en face de lui...

Il jeta un cri, en proie à une véritable hallucination qu'il attribua à l'évocation de ces souvenirs lancinants...

La comtesse douairière était devant lui...

— Georges ! s'écria la mère avec une indicible tendresse.

— Maman ! balbutia-t-il... Vous êtes rétablie !

— Que fais-tu ici ?... Pourquoi ne m'as-tu pas fait part de ton retour ?... Pourquoi n'es-tu pas venu à Kerlor ?

Il répondit :

— C'est *elle* qui vous a prévenue.

— Elle ?

— Hélène.

La mère enserra son enfant dans ses bras.

Elle vit ce visage convulsé, ces yeux qui gardaient la trace des larmes brûlantes...

— Tu souffres!... Tu es malheureux!

— Oui, mère.

— Que s'est-il passé?... Pourquoi es-tu seul à Morgat?

Il chercha à se ressaisir et à répondre d'abord à cette question par une autre question.

— Qui vous a dit que je m'étais réfugié dans cette maison? Cependant Nerville m'avait promis...

— Mon pauvre enfant, tu as été reconnu dans la voiture qui t'a conduit à Morgat.

Il reprit avec véhémence :

— Eh bien! mère, tant mieux!... J'ai manqué de courage, j'ai manqué de force en ne me rendant pas tout de suite à Kerlor... mais je souffrais tant, et je voulais vous épargner, à vous, une souffrance pareille...

La comtesse douairière devint encore plus pâle.

Le pressentiment qu'elle avait eu tout à l'heure revint avec plus de force l'assaillir.

Elle n'avait osé dire sa pensée quand il avait prononcé le nom d'Hélène; maintenant, pour la mère qui connaissait si bien son fils, il n'y avait plus de doutes; s'il était torturé à ce point, c'est que sa femme était la cause de sa souffrance.

Cependant, pour donner à Georges le temps de se remettre un peu, elle continua :

— La petite Lisette, la fille du métayer, qui apporte à Kerlor le beurre et les œufs de Morgat était dans le coche... Tu ne l'as donc pas vue?... Tu ne l'auras pas reconnue... Elle a beaucoup grandi depuis que tu as quitté la Bretagne... mais elle ne s'est pas trompée, elle... Aussi, ce matin quand elle est arrivée, elle m'a appris que tu étais ici... Tu comprends combien une nouvelle aussi inattendue m'a bouleversée.

— Oui, mère, pardon! murmura Georges dans une explosion de tendresse.

Il prit les mains de la douairière, les couvrit de baisers et les serra contre son cœur.

— Mon Dieu! soupira la comtesse, était-ce ainsi que je devais te revoir?

Il répliqua d'une voix faible :

— Moi qui étais si heureux en revenant en France... Moi qui croyais

renouer la chaîne des plus ardentes félicités... Moi qui comptais apporter un peu de bonheur à tous ceux qui m'aiment...

— Voyons, Georges, que s'est-il passé?

Il eut une lueur de folie dans les yeux ; malgré lui, un doute, un espoir insensés lui traversaient la cervelle.

Il balbutia :

— Quand as-tu vu Hélène pour la dernière fois ?

— Il y a plus d'un an.

Il eut un geste d'une autre démençe ; il s'accusait d'avoir eu la faiblesse de croire qu'il avait pu se tromper, de chercher il ne savait quelle atténuation à l'odieuse trahison.

Il reprit :

— La misérable !

Et tout d'un trait, il raconta à sa mère les terribles événements qui s'étaient succédé avec la rapidité de la foudre, depuis qu'il était revenu au Parc-des-Princes.

Le départ de Carmen et de Saint-Hyrieix, les adieux à la gare ; le retour au bois de Boulogne ; l'arrivée de la dépêche prouvant le mensonge de la malheureuse, la lettre arrachée aux mains crispées d'Hélène.

Il s'arrêta à un moment, non qu'il eût peur de continuer, mais parce qu'il était haletant et qu'il avait besoin de respirer.

La douairière gardait un silence farouche.

Son visage était empreint de la rigidité qui rappelait les rocs de sa côte bretonne.

Pas un de ses muscles ne frémissait, ses yeux étaient redevenus secs ; mais elle souffrait cruellement.

Elle souffrait toutes les atroces douleurs qu'elle sentait souffrir à son fils ; elle souffrait dans son orgueil de patricienne sans tache, qui voyait l'adultère et la honte entrer dans sa famille.

Elle se rappelait les luttes de jadis, quand Georges avait voulu épouser Hélène.

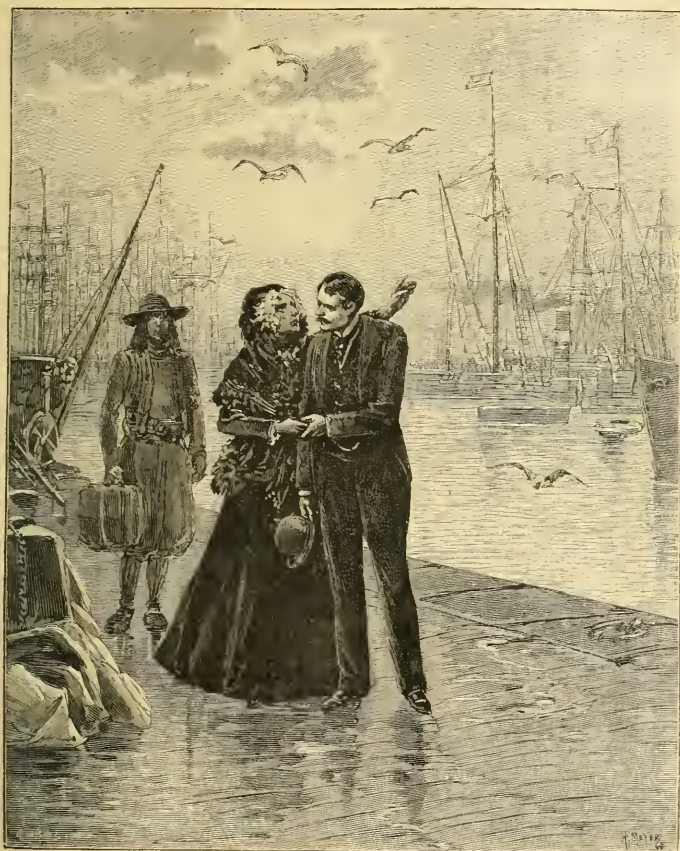
C'était là, à cette place, que la mère avait arraché des mains du fils l'arme qui allait le tuer.

Elle avait donc raison, cette mère, de s'opposer à ce mariage ; elle obéissait donc réellement à une inspiration venue du ciel.

Elles n'étaient que trop justifiées ses appréhensions de voir le sang de la marquise de Penhoët, de la mère coupable, parler plus haut chez la fille que les leçons de l'honneur, les conseils et les exemples.

Et la Bretonne se reprochait amèrement d'avoir consenti à une union qui ne pouvait devenir que funeste.

Oui, dans cette âme énergique et stoïque, une effroyable question se posait.



Mais sa mère prononça avec une simplicité extrêmement poignante dans sa résignation :
Du cœur, mon Georges... Va ! (Page 1344.)

N'eût-il pas mieux valu qu'elle pleurât sur le tombeau de son fils que sur l'écusson entaché de Kerlor ?

Les traits de la comtesse douairière se creusèrent encore.

Ses yeux vert sombre devinrent presque noirs.

Elle dit avec l'accent d'une femme dont les ancêtres avaient autrefois le droit de vie et de mort sur tous ceux qui les entouraient :

— Tu as puni la coupable !

— Oui, mère.

Elle allait prononcer des paroles plus tragiques encore ! il ne lui en donna pas le temps.

— Je l'ai chassée ! dit-il.

La douairière s'inclina : son fils était libre d'infliger le châtiment qu'il avait choisi ; il valait mieux qu'il n'y eût pas de sang dans cette honte.

Les sentiments de chrétienne de la comtesse revinrent peut-être atténuer sa dureté de race ; ensuite, quelque fût le droit absolu de Georges, un Kerlor ne comparaitrait pas en cour d'assises.

Mais soudain, malgré toute l'étendue de l'approbation de la mère, malgré la justification pleine et entière des actes de Georges, la grand'mère sentit tressaillir au plus profond d'elle-même la fibre qui avait si souvent vibré.

— Et Jean ? demanda-t-elle.

Il la regarda effaré.

Il ne s'attendait plus à cette question.

— Oui, Fanfan, continua-t-elle d'une voix beaucoup moins ferme.

Kerlor répliqua :

— Ce n'est pas mon fils.

La douairière ne répondit rien ; mais la terrible agitation qu'elle avait réussi à maîtriser jusque-là devint visible.

— Ma bonne mère, reprit Georges, il a fallu cette catastrophe pour que je ne remplisse pas mon premier devoir, pour que je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé.

— Je suis bien faible, mon enfant, répondit la comtesse en portant la main à sa poitrine, au côté gauche, à l'endroit où elle souffrait de plus en plus.

Georges eut un geste d'anxiété.

— Cependant, le docteur La Roche, notre vieil ami, trouve que mon état s'améliorait depuis quelques jours.

— Je vous en supplie, mère, ne vous affectez pas tant du malheur qui me frappe.

La douairière hocha la tête ; ses yeux se fermèrent à demi et elle laissa échapper un soupir prolongé.

— Allons Georges ! dit-elle, il faut être fort... Le ciel nous donnera le courage de supporter cette épreuve, la plus douloureuse depuis que ton père nous a dit un éternel adieu.

Le mari d'Hélène courba la tête.

Il comprenait que sa mère voulait éviter les plus tristes recriminations ; mais en évoquant la mémoire du défunt, elle forçait Georges à se rappeler que la flétrissure atteignait jusque dans la tombe ce Kerlor sans peur et sans reproche.

Le fils s'écria avec la plus émouvante humilité :

— Pardonnez-moi, mère !

— Je t'ai pardonné, mon enfant.

— J'ai enfreint vos volontés ; je n'ai pas reculé devant la plus effroyable extrémité pour vous arracher ce consentement... J'ai été le premier coupable.

— Je t'ai absous.

Elle lui tendit les bras ; il s'y précipita en sanglotant.

La douairière, au bout de quelques instants, se dégagea doucement de l'étreinte.

— Georges, dit-elle, tu ne peux rester ici.

— Je ferai ce que vous voudrez, ma mère.

— Ta place est à Kerlor.

— Je vous obéirai.

Il était trop tard pour partir le jour même.

La mère et le fils passèrent la nuit à Morgat.

Le lendemain, Romain alla chercher une voiture à Crozon et ce fut lui qui conduisit la douairière et le comte à l'anse du Fret.

Les voyageurs restaient silencieux pendant le voyage. Le riant et pittoresque aspect du pays ne parvenait pas à ramener le calme dans ces âmes endeuillées.

On s'embarqua. Bientôt les maisonnettes de pêcheurs disparurent à l'horizon.

On arriva à Brest.

Georges était redevenu plus maître de lui ; il dit à sa mère :

— Il faut que je voie M^e Nerville.

— Je comprends, approuva la mère... Il s'agit de régler la situation de cette femme.

— Ne le dois-je pas ?

— Le moindre retard serait incompréhensible... Elle croirait peut-être...

— N'achevez pas, mère... Je resterai inflexible.

— Je vais t'accompagner chez le notaire.

Ils se rendirent à l'étude du cours d'Ajot, où ils furent reçus par Madame Nerville, stupéfaite de voir Georges et sa mère, mais qui s'empressa de prévenir son mari.

Le notaire accourut, feignant la plus grande surprise. En quelques mots très brefs, Georges de Kerlor expliqua que, à la suite de dissentiments très sérieux avec Hélène, il se séparait d'elle.

Il entendait lui restituer la somme qu'elle lui avait apportée ou que plutôt il avait réussi à se faire rendre par les créanciers du marquis de Penhoët.

M^e Nerville, péniblement affecté, ne pouvait présenter aucune objection.

Il assura à Georges que les ordres précis qu'il venait de lui donner seraient ponctuellement exécutés.

Il allait se rendre à Paris pour liquider cette affaire. Georges et la comtesse se retirèrent.

Le digne notaire eut à subir un interrogatoire de la part de la notaire; or cette fois, Georges n'ayant pas réclamé le secret, Nerville répondit de son mieux. Il dit ce qu'il savait, c'est-à-dire pas grand'chose, mais l'imagination d'Elvire fit le reste.

A Kerlor, Georges ne vit pas diminuer son exaltation. En vain, il errait dans la campagne solitaire, cherchant à briser son corps par des courses insensées; en vain il accompagna les pêcheurs en mer et partagea leurs rudes labeurs; il allait toujours pâle, hagard, l'esprit tout plein de l'atroce souffrance de sa vengeance satisfaite.

Le matin, quand il venait saluer la comtesse douairière, le feu de son regard et son visage défait décelaient ses cruelles insomnies.

La comtesse lui tendait la main et lui disait laconiquement :

— Courage !

Et il cherchait à se raidir contre l'adversité.

M^e Nerville leur avait annoncé la maladie d'Hélène; il restait peu d'espoir de sauver la jeune femme.

Georges avait d'abord murmuré :

— Mourir !... Déjà !...

Il paraissait éprouver un cruel mécompte.

Son teint devint plus livide encore.

La comtesse douairière ne se soutenait que par un miracle de volonté.

Si elle n'avait pas eu son fils à soigner, le mal l'aurait terrassée.

Le vieux docteur La Roche avait constaté avec la plus grande peine que l'amélioration si désirée par lui ne continuerait vraisemblablement pas.

Il pressentit que des événements graves devaient être en cause.

Si Georges l'avait interrogé, il aurait répondu très sincèrement.

Le fils ne voyant pas la gravité de l'état de sa mère; le docteur devait garder le silence.

— Écoute, Georges, dit un jour la comtesse, comme si elle ne pouvait plus garder le poids qui lui pesait sur la conscience, j'approuve tout ce que tu as fait concernant cette femme... mais Jean !...

— Puisque...

Il eut un frémissement de colère en pensant au bâtard et les expressions les plus véhémentes se pressaient sur ses lèvres.

Et pourtant il n'acheva pas.

Pour la première fois, quelque chose de très poignant lui serra le cœur.

Il se demanda s'il n'avait pas outrepassé ses droits; ce ne fut qu'un éclair et Kerlor se reprocha cet accès de sensibilité inattendue

Pourtant, l'obsession revint...

Elle fut même déchirante chez la grand'mère, qui ne pouvait la chasser; Georges le comprit avec un commencement d'épouvante.

XIII

LES DEUX COMTESSES.

Jour et nuit, l'image de Fanfan continua à hanter Georges et sa mère.

Tous deux évitaient de parler de l'enfant; mais en se regardant, tous deux comprenaient que le souvenir du cher petit être les torturait également.

Georges avait communiqué à la douairière la lettre arrachée à Hélène.

La mère l'avait lue et relue; malgré la preuve de l'illégitimité de Jean, que cette lettre semblait apporter, la grand'mère restait soucieuse.

Georges changeait de jour en jour.

Ses yeux devenaient plus caves; des fils d'argent apparaissaient aux tempes; quand il sortait de sa taciturnité, ce n'était que pour prononcer quelques paroles d'une voix brisée.

Sa mère ne put bientôt plus maîtriser ses alarmes.

— Il ne faut pas rester ainsi, lui dit-elle.

— Je le comprends, répliqua-t-il... Je maudis ma faiblesse persistante... Je vois à quel degré d'affaissement je suis réduit... Il m'est impossible de réagir si je ne reprends pas ma vie de travail et de lutte... Mère, commandez-moi de partir.

— Hélas! mon enfant...

— Il le faut... Vous ne voulez pas que l'inaction, ajoutée à mon incurable chagrin, me tue.

La douairière soupira douloureusement, mais tout lui disait qu'elle devait bien se garder de protester.

Une lueur fugitive d'espoir passa dans le regard de Kerlor.

En se rejetant à corps perdu dans les aventures, là-bas, sous ce ciel de feu, où il avait éprouvé des jouissances si captivantes, dans leur apreté, il pourrait peut-être oublier l'infâme.

En tout cas, il y penserait moins et permettrait au temps de faire plus rapidement son œuvre.

— Où veux-tu aller? demanda la mère.

— Je veux retourner au Mexique.

— Si loin!...

— Je vendrai le domaine de Médélia à n'importe quel prix, au premier acquéreur qui se présentera... Cette terre me brûlerait les pieds; mais, j'ai eu le temps d'étudier le pays; je trouverai certainement une autre entreprise à exploiter... Grâce à l'activité que je me sens capable de déployer, quand je ne serai plus sous le coup de cette déprimante lâcheté, je réussirai.

— Je voudrais partir avec toi!

— Eh bien! venez, mère.

La douairière eut un triste sourire, le premier depuis que son fils était revenu.

— Ah! si j'avais dix ans de moins, murmura-t-elle.

Georges reprit :

— Grâce aux ressources merveilleuses que m'offre cette contrée, je n'y séjournerai que quelques années, j'en ai la conviction... Mais pourtant, ma mère, je n'ai pas le droit de vous laisser isolée... Exprimez votre volonté, je m'y soumettrai.

Elle répliqua mélancoliquement :

— Si ton existence n'avait pas été bouleversée, tu ne serais pas revenu auprès de moi, ou du moins je ne t'aurais revu qu'à de rares intervalles... Il s'agit d'arracher de ton passé une page lamentable... Il n'y a que l'éloignement qui puisse amortir ton malheur... Je ne m'oppose pas à une séparation.

— Quand nous nous retrouverons nos plaies seront cicatrisées.

— Te reverrai-je jamais? s'écria la douairière retombant dans un morne abattement.

Il la regarda avec la plus vive anxiété, tant l'accent de sa voix lui avait paru prophétique.

Mais elle ne voulait pas tarir la source d'énergie prête à rejaillir en lui, au moment où il avait tant besoin de toutes ses forces.

Encore une fois, la vieille comtesse de Kerlor retrouva la vaillance de ses aïeules lorsqu'elles n'avaient que des paroles d'encouragement et d'espoir pour les hommes qui portaient en Terre Sainte.

Malgré l'accablement que lui causaient ses souffrances physiques, elle retrouva tout son admirable courage.

Elle n'avait pas le droit de se laisser abattre par le mal, tant qu'elle n'aurait pas arraché son fils à la désespérance.

Elle prévint la consternation à laquelle il allait être en proie.

— Tu ne m'as pas comprise, Georges, j'ai voulu te demander si tu te sentais assez de virilité pour recommencer une existence, et si, quand ta

mère ne serait plus auprès de toi, tu courberais de nouveau la tête sous l'affreuse détresse à laquelle j'ai essayé de t'arracher...

— Je serais indigne du nom que je porte.

— Je veux pouvoir toujours rester fière de toi.

— Oui, mère, la trahison dont j'ai été victime est trop odieuse pour que le dégoût ne me force pas à rougir de ma faiblesse passagère... Désormais, le passé est mort pour moi ; mes yeux ne seront plus tournés que vers l'avenir.

— Eh bien ! mon enfant, si mon âge et les infirmités qui en résultent ne me permettent pas de m'expatrier avec toi, je veux au moins t'accompagner jusqu'au port où tu t'embarqueras.

— Ne sera-ce pas trop de fatigue pour vous ?

— Mais pas du tout, je me sens redevenir très forte...

Et puis, sans vouloir t'attrister encore, je puis bien ajouter que Dieu est le maître de nos destinées... Ton voyage sera périlleux... Je ne sais pas ce que la Providence me réserve... Je tiens à ne me séparer de toi qu'au dernier moment.

— C'est que je ne compte pas m'embarquer en Bretagne.

— J'irai à Marseille s'il le faut.

— Mon intention est de passer par la Guyane.

— Pour y voir Carmen et son mari... C'est une bonne idée, mon enfant.

— Je veux les mettre franchement au courant de la situation.

— De façon à les prémunir contre des agissements possibles de la part de la malheureuse.

— Vous avez deviné ma pensée.

Elle acquiesça d'un signe de tête lent et douloureux.

— Tu as raison...

Où prendras-tu le bateau ?

— A Bordeaux, ou plutôt à Pauillac.

— Nous passerons donc par Paris.

— Oui, mais rien ne nous force à retourner au Parc-des-Princes.

Georges s'occupa de ses préparatifs de départ, il retrouva son animation, son activité ; il n'était déjà plus le même homme.

Une lettre arriva de Paris ; elle était de maître Nerville. Il apprenait à son client que madame la comtesse Georges de Kerlor, entrée en convalescence, acceptait les propositions convenues.

Il ajoutait que madame la comtesse Georges de Kerlor avait quitté l'hôtel de Boulogne en déclarant qu'elle n'y reviendrait jamais. Elle se retirait à la campagne.

— Dans ces conditions, dit la douairière, à qui Georges avait lu l'épître, rien ne s'oppose à ce que nous rentrions dans notre maison du Parc-des-Princes.

— Ah ! ma mère, répondit Georges d'une voix altérée, ne me demandez pas une chose impossible.

— Soit, mon enfant, je n'insiste pas... Cependant il faut aviser au sujet de cette propriété... Il y reste encore des domestiques... Je me charge de prendre les mesures nécessaires et dont tu ne te doutes pas, car les hommes restent étrangers à ces détails.

— Soit.

— Saint-Hyrieix ne doit pas tenir à conserver l'immeuble... Consultez-le sur ce point... S'il est de notre avis, nous vendrons.

Georges voulait demander au docteur La Roche si la douairière était en état de faire le voyage ; elle l'en dissuada.

Ils partirent.

Alain, prévenu par dépêche, les attendait à Paris.

Il accompagnerait ses maîtres et s'occuperait du retour de la douairière. De la gare Montparnasse, ils gagnèrent la gare d'Orléans.

A Bordeaux ils se reposèrent une journée.

Les paquebots transatlantiques ne remontent pas le fleuve au delà de Pauillac, ne trouvant pas dans le port de Bordeaux une profondeur d'eau suffisante.

Georges et sa mère prirent place sur un vapeur qui descendit la Gironde jusqu'à Pauillac.

Il fallut se dire adieu.

Malgré leur force de caractère naturelle et la provision d'énergie que la mère et le fils avaient faite isolément pour que l'un ne se montrât pas plus éperdu que l'autre, il leur sembla tout à coup que quelque chose se déchirait en eux, tandis qu'une vision, terrifiante en sa clarté, jointe à une voix secrète, disait à chacun :

« Embrassez-vous bien... Il s'agit d'une séparation éternelle. »

Georges eut un mouvement éperdu ; un voile venait de se déchirer brusquement devant ses yeux ; il allait balbutier :

— Je reste !

Mais sa mère prononça avec une simplicité extrêmement poignante dans sa résignation :

— Du cœur, mon Georges... Va !

Il partit.

Alain, lui, qui n'avait pas à maîtriser son émotion, s'y abandonnait en sanglotant.

Il se disait :

— Notre bonne dame aussi devrait être là.

La douairière et son vieux serviteur revinrent à Paris.

Pendant le voyage, la comtesse, sans poser de questions compro-



Fanfan, envoyé sur les routes, avait été forcé d'y marcher pieds nus. (Page 1352.)

mettantes touchant la dignité des Kerlor, sut pourtant interroger Alain

Elle apprit des faits qui l'intéressaient particulièrement et resta songeuse.

A son tour, le domestique semblait attendre des instructions.

La douairière, qui avait pris une résolution, s'écria :

— Non!... je refuse formellement.

La mère de Georges s'installa au Parc des Princes, pensant qu'un très court séjour lui permettrait de régler les petites questions qui pouvaient rester en litige.

Elle apprit avec un certain désappointement que madame Crépin n'occupait plus son poste.

La comtesse, qui avait besoin de se faire rendre des comptes, aurait pu être embarrassée si la probité des serviteurs qui étaient restés, n'avait été au-dessus de tout soupçon.

Grâce au zèle et au dévouement d'Alain, la situation était nette.

La gestion de Pélagie Crépin laissait quelques lacunes dans la comptabilité et la femme de charge aurait pu fournir des explications, éclaircir quelques points obscurs ; mais tous les fournisseurs étaient réglés, aucun doute ne subsistait à cet égard.

Thérèse, la femme de chambre d'Hélène, avait quitté l'hôtel en même temps que sa maîtresse.

Alain retournerait à Kerlor.

Il restait Annette Kerjean...

C'était la nourrice de Fanfan...

Elle l'avait vu naître, cet enfant qui usurpait le nom de Kerlor.

Elle était du pays.

La comtesse devait-elle acheter le silence d'Annette en la gardant au château, ou valait-il mieux indemniser cette fille en lui demandant de rester à Paris ?

Si la comtesse la remenait à Kerlor, le spectre de Fanfan continuerait à apparaître, chaque fois que la nourrice se mettrait aux ordres de sa maîtresse.

La douairière médita.

Elle releva la tête, un pli amer aux lèvres.

Quoi qu'elle fit, le visage du petit malheureux ne s'effacerait jamais de sa mémoire.

Tant que Georges serait absent, il n'y avait aucun inconvénient à garder la nourrice.

Quand il reviendrait, par exemple, il ne pourrait supporter la vue de cette femme.

On prendrait un parti.

Elle était là-haut, Annette Kerjean, dans la chambre de Fanfan.

Ah ! la chambre de Fanfan !...

Pourquoi la douairière ne la reverrait-elle pas ?

Il n'y était plus, le petit bâtard, le petit malheureux, le petit innocent.

Eh bien ! non, la comtesse n'avait pas besoin de remuer en elle des sentiments navrants qui ne pouvaient que l'apitoyer sur le sort de l'enfant.

Certes, il n'était pas responsable de l'inconduite de sa mère ; mais pour la douairière de Kerlor, il n'existait plus ; il ne devait jamais avoir existé.

L'idée fixe pourtant revint tenace, l'obsession ; on eût dit qu'une force invincible poussait la grand'mère vers cette chambre mystérieuse.

Machinalement, comme si elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle faisait, la douairière gravit les quelques marches qui conduisaient à la *nursery*.

Elle ouvrit la porte...

L'autre comtesse de Kerlor était là !

. . .

Nous avons dit que maître Nerville s'était chargé de faire envoyer à Hélène les objets qu'elle voulait avoir en sa possession.

Le notaire s'était entretenu avec Alain ; celui-ci avait écouté attentivement, pris la liste écrite de la main d'Hélène et promis d'exécuter les ordres de celle qu'il appelait toujours sa maîtresse.

Hélène réclamait surtout un portrait où Fanfan était représenté près d'un étang du domaine de Kerlor.

Tout petit, marchant à peine, il jetait du pain aux cygnes.

Elle voulait aussi tous les vêtements de son fils, tous ses jouets.

Alain s'occupait de cet envoi, quand la dépêche le convoquant à la gare Montparnasse était arrivée comme toutes les dépêches, d'une façon imprévue.

Le valet de chambre, prévenu un peu tardivement, avait couru au rendez-vous et il y était arrivé au moment juste où le train de Bretagne entraient en gare.

Nous savons qu'il avait été à Bordeaux avec la mère de Georges et qu'il était revenu avec elle à Boulogne :

Très loyalement, en scrupuleux serviteur qui, seul, n'aurait pris conseil que de sa conscience, mais qui se retrouvant à l'improviste devant la comtesse douairière, jugea qu'il devait la renseigner, Alain parla.

Il dit ce que l'on attendait de lui ; il énuméra les objets demandés par Hélène.

Ce fut alors que la douairière répondit par le refus catégorique que nous avons noté plus haut.

Certainement, Alain, quelque fût son respect pour la jeune comtesse, n'enfreindrait pas les volontés de la douairière

Hélène avec un étonnement mêlé bientôt d'inquiétude avait attendu vainement l'exécution des promesses faites à maître Nerville.

Elle eut la prescience qu'un fait anormal s'était produit depuis qu'elle avait quitté l'hôtel.

Bien qu'il lui en coûtât beaucoup de rentrer dans cette maison, elle ne voulait à aucun prix abandonner ses justes revendications.

Les domestiques hésitaient à lui obéir ; elle se passerait d'eux. Elle était toujours la comtesse de Kerlor et nul n'avait le droit de s'opposer à ses desseins dans une demeure d'où elle ne s'était exilée que volontairement.

Personne ne la vit quand elle franchit le seuil de l'hôtel.

Ce fut d'abord à la chambre de Jean qu'elle voulut pieusement se rendre.

Elle tomba à genoux au pied du lit du cher petit disparu, joignit les mains et voulut prier ; mais les sanglots la suffoquèrent.

Elle se releva...

La douairière entra.

Hélène jeta un cri, pendant que la mère de Georges, la mâchoire serrée étouffait une exclamation indignée.

— Madame !... Vous allez me faire rendre justice, s'écria Hélène d'une voix frémissante... C'est le ciel qui vous envoie.

La douairière répondit d'un ton glacial :

— Mon fils m'a tout dit.

Hélène riposta avec véhémence :

— Vous a-t-il dit aussi ou était son fils... le mien ?

— Je vous répète, Madame, que le comte de Kerlor m'a appris tout ce qui s'était passé :

— Et il a continué à porter contre moi une accusation infâme !...

— J'ai lu la lettre qu'il vous a arrachée...

— Cette lettre n'était pas pour moi.

La douairière tressaillit.

Qu'est-ce que cette malheureuse voulait prétendre ?

Georges avait montré à sa mère l'adresse révélatrice.

— Madame, reprit la douairière avec plus de sévérité qu'au début de l'entretien, je n'ai pas de temps à perdre à écouter vos mensonges.

Hélène répliqua avec un désespoir immense :

— Celui qui ment, Madame, c'est l'homme qui m'accuse de l'avoir déshonoré.

— Vous insultez mon fils !

— Croyez-vous qu'il ne m'ait pas prodigué tous les outrages..

— Vous osez...

— Mais il m'a volé mon fils... Georges de Kerlor est un voleur d'enfant.

— Malheureuse !...

Hors d'elle-même, le cœur saignant encore de la récente séparation qui avait eu lieu à Pauillac, la douairière foudroyait du regard celle qu'elle allait traiter comme la dernière des misérables ; mais la sainte colère d'Hélène tomba et ce fut d'une voix suppliante qu'elle reprit :

— Non ! madame, je ne suis pas coupable... Je le jure sur la tête de

Jean de Kerlor, le fils de Georges..., de Fanfan, dont vous êtes l'aïeule.

— Taisez-vous !

— Je le répète, c'est Dieu qui vous envoie pour faire cesser la plus horrible situation... Par pitié vous intercéderez pour moi... j'ai dit la vérité à l'insensé, qui n'a agi que sous l'empire d'une démence furieuse...

Eh bien ! j'oublierai... je serai miséricordieuse s'il consent à me rendre notre enfant... Tenez ! voyez ! je n'accable déjà plus Georges de Kerlor... je suis sûre qu'en ce moment il souffre autant que moi.

La douairière répondit :

— Le peu de temps qui me reste à vivre sera consacré à demander pardon au Seigneur d'avoir consenti à ce mariage maudit... Une fois de plus le proverbe était vrai : « Telle mère, telle fille ! »

La douairière répétait l'injure sacrilège proférée déjà par Georges de Kerlor.

A cette blessure suprême, Hélène chancela ; mais après un court éblouissement, elle se retrouva implacable à son tour.

— Et pourtant, Madame, prononça-t-elle en scandant ses paroles, vous êtes la mère de Carmen.

— Carmen !... Pourquoi avez-vous l'audace de prononcer ce nom ?

— Pourquoi ! mais parce que si elle était ici elle avouerait tout.

— Carmen ! répéta la douairière, très pâle.

— Ah ! je devine, poursuivit Hélène d'une voix vengeresse, Georges de Kerlor vous a tout dit, prétendez-vous, mais je vois qu'il s'est bien gardé de parler de madame de Saint-Hyrieix.

— Quelle est cette nouvelle infamie ? balbutia la douairière.

— Eh bien ! je vais vous édifier, Madame, puisque votre fils a oublié de le faire... je comprends qu'il ait voulu vous éviter un chagrin de plus... mais c'en est trop... je renonce à courber plus longtemps la tête... la mort même, je l'aurais acceptée sans reculer... mais je ne veux pas que vous insultiez ma mère...

La coupable, c'est votre fille, Madame.

— Carmen !... voilà la plus méprisable et la plus répugnante invention de votre part... ma fille ! madame de Saint-Hyrieix... Et vous avez dit cela à Georges ?

— Il le fallait bien puisqu'il m'y forçait.

— Mon fils était tellement convaincu de la monstruosité d'une pareille accusation qu'il n'a pas voulu me la répéter.

— Eh bien ! Madame, je ne veux pas perdre Carmen... malgré tout ce qu'elle m'a causé de tortures sans le vouloir, je lui garde mon amitié fraternelle...

— Vous êtes une étrangère pour nous...

— Attendez !... vous me condamnerez à votre tour quand vous m'aurez

entendue... Vous êtes équitable, vous, Madame... je connais votre esprit de justice... Carmen est à la Guyane, auprès de son mari... Écrivez à votre fille... Oh! je ne vous demande pas de pousser l'héroïsme jusqu'à exiger que vous la mettiez en demeure d'avouer sa faute... non!... Je vous demande surtout de ne pas éveiller les soupçons de Firmin... Écrivez seulement tout ce qui me concerne... Dites-lui les faits tels qu'ils se sont passés... Et je ne doute pas de votre loyauté, moi... je sais que vous tiendrez votre parole si vous me la donnez... ne dites même pas que le nom de Carmen a été prononcé... Terminez ainsi, quand vous aurez exposé toute l'accusation... « Crois-tu qu'Hélène soit coupable ? »

— C'est impossible! murmura la douairière d'une voix égarée... c'est impossible.

— Et pourtant, cela est.

La douairière reprit avec une lassitude désespérée :

— En admettant que ma fille, par bonté d'âme, veuille vous innocenter, croyez-vous qu'elle ébranlera ma conviction ?

— Oui, madame, j'en suis persuadée.

La vieille comtesse éprouva une sorte de vertige.

— Qu'êtes-vous venue faire ici ?

— Prendre le portrait et les joujoux de Fanfan... vous me le permettez ?

— Non, répondit la douairière, retrouvant toute sa violence; je vous somme de sortir... vous n'emporterez rien d'ici... je n'ai que trop longtemps entendu vos impostures...

Inpérieusement, la mère de Georges ouvrit la porte.

— Madame ! dit la mère de Fanfan, sans se révolter une dernière fois, vous regretterez votre cruauté.

Hélène se retira.

XIV

MENDIANT !

Nous savons que Zéphyrine et la Limace, après s'être concertés, à leur départ de Paris, avaient opté pour un voyage en Normandie.

Pendant plus d'un an, ils exploitèrent cette fertile province et y firent ample moisson.

Tout bonheur n'étant pas parfait, le couple de bandits dut se priver des recettes de diverses natures qu'il aurait pu réaliser dans les grandes villes; mais la plus élémentaire prudence leur enjoignait d'éviter les cités, où la police se montre sévère et où M. et madame Rouillard auraient eu peut-être un certain mal à expliquer la présence de Fanfan.

Il leur était difficile de le faire passer pour le frère de Claudinet, car les deux gosses ne se ressemblaient pas du tout.

Il avait donc fallu négliger Évreux, Caen, Alençon, Rouen, Saint-Lô, sans compter les opulentes sous-préfectures, et se rabattre sur les villages et les bourgs de moindre importance.

Zéphyrine dévoilait toujours le passé, le présent et l'avenir, soit comme cartomancienne, soit comme somnambule.

La Limace repassait les couteaux, ciseaux, rasoirs et autres instruments tranchants.

Ils travaillaient peu et volaient beaucoup.

L'argent remis par Georges de Kerlor à La Limace n'était pas encore épuisé, bien que le ménage se livrât quotidiennement à l'orgie.

Mais leur genre de débauche crapuleuse n'absorbait pas de grosses sommes, et la liasse de billets de banque offerte par Kerlor représentait une valeur appréciable.

La Limace portait sa fortune sur lui ; il se montrait d'une certaine rapacité quand il s'agissait de changer un nouveau billet.

La liasse était loin d'avoir conservé son épaisseur respectable, cependant elle existait encore.

Cette modeste aisance leur créant des loisirs, ils avaient décidé que, n'étant plus talonnés par la nécessité du travail, ils devaient profiter de leur brillante situation pour former Fanfan à sa nouvelle existence.

La Limace s'était écrié :

— C'est dans son intérêt... il faut commencer son éducation le plus vite possible, de manière à ce que, plus tard, il ne nous reproche pas de n'avoir rien fait pour qu'il soit présentable dans le monde.

Zéphyrine avait opiné du bonnet, comme une épouse modèle qui n'a d'autres volontés que celle de son seigneur et maître.

La Limace était un éducateur de premier ordre. Il avait tous ses diplômes. Il le déclarait avec un orgueil des plus légitimes : « Je me suis fait moi-même ! »

Dans sa prime jeunesse on lui avait confié des chiens à dresser : il les avait rendus savants comme des toutous de Cirque.

Pendant ces débuts dans le professorat, Eusèbe, lui-même était élevé selon les hasards de la rue avec les coups ou les moyens disciplinaires des prisons comme punitions.

Pour récompense les joies ignobles de l'ivresse ! Nous savons avec quelle prodigalité Eusèbe se les décernait.

L'horrible drôle, chargé d'élever Jean de Kerlor, devait donc employer à cet effet les seuls moyens qu'il connaissait.

En première ligne, la râclée !

Une râclée, quand le fils d'Hélène et de Georges n'exécutait pas assez rapidement les ordres donnés; quand, pour fainéanter sans doute, il causait avec les braves femmes qui l'arrêtaient dans les villages; quand surtout papa « La Limace et maman Zéphyrine » étaient ivres — c'est-à-dire tous les jours — et que leurs énormes mains avaient besoin de taper sur quelqu'un.

Cependant, Eusèbe, qui se piquait d'équité, voulait que, à côté du châtimement, il y eût la récompense; c'était comme cela qu'on l'avait éduqué; il tenait à perpétuer la tradition.

Si l'on était content de Fanfan, on lui donnait un verre de vin, de l'eau-de-vie avec un petit morceau de sucre, ou même quelques gouttes d'absinthe.

Cette gradation était observée suivant le degré de satisfaction que l'enfant procurait à ses parents adoptifs.

— Faut être juste en tout! déclarait La Limace.

Zéphyrine approuvait toujours.

En garçon consciencieux, Eusèbe Rouillard, se souvenant des engagements formels pris avec l'homme du Parc-des-Princes, avait tout de suite appliqué son système.

Fanfan avait été revêtu de loques sordides, devenues trop petites pour Claudinet, bien que ce dernier n'eût guère grandi.

Le petit Jean de Kerlor avait résisté et refusé de se couvrir de ces immondes haillons.

Mais il avait été cruellement battu et privé de nourriture, le pauvre enfant s'était résigné.

Il pensait toujours à ses contes de fées et se disait que les méchants finissaient par expier leurs forfaits. Il ajoutait :

— Quand papa viendra me délivrer, il punira ce vilain homme aussi sévèrement qu'il le mérite.

Mais personne ne venait; Fanfan, envoyé sur les routes, avait été forcé d'y marcher pieds nus.

Cédant au besoin de mouvement et d'activité naturels à l'enfance, le dernier des Kerlor avait même éprouvé une sorte de joie en jouissant d'une liberté relative, hors de l'immonde voiture où on l'avait à peu près séquestré jusque-là.

La Limace s'était ébahi.

— Tu vois, avait-il dit à sa compagne, le moyen est bon.

Et Zéphyrine arrondissant ses gros yeux, renchérisait :

— C'est vrai !... Il court maintenant, comme s'il n'avait jamais eu de souliers... Ça fait une économie de croquenots.

— Sans compter, ajoutait Eusèbe, que plus tard ce sera excellent pour les effractions.



Et tous deux firent rouler la petite voiture. (Page 1360.)

Fanfan ayant faim demanda du pain.

Eusèbe et Zéphyrine s'y attendaient.

— Oh ! mais, dit La Limace gouailleur et clignant ses yeux canailles, c'est que nous sommes pauvres, mon petit.

— Tout à fait dans la purée, prétendit madame Rouillard.

— Le pain ne pousse pas tout seul.

— Il faut le gagner.

— Eh bien ! répliqua Fanfan, je ne demande pas mieux.

— Alors nous allons nous entendre... J'ai pour toi un métier très facile.

Jean de Kerlor releva la tête et agita ses bras ; il ne reculerait pas devant un labeur même au-dessus de ses forces.

La Limace s'expliqua nettement :

— Il ne s'agit que de demander un sou à la première personne qui passera... Tu me remettras le fléchard et je te donnerai du pain.

— Mendier ! protesta Fanfan.

— Non, rectifia paternellement Eusèbe, demander... Il est tout naturel que ceux qui sont rupins donnent à ceux qui n'ont rien.

Le petit baissa la tête : une rougeur lui montait au front.

— Dame ! appuya Zéphyrine, si tu veux du lardon, faut pas bonder sur le mastic.

Les dignes époux, d'ailleurs, n'avaient pas besoin de faire appel aux ressources de leur éloquence ; leurs artifices ou leurs sophismes étaient superflus.

L'idée de mendicité ne s'offrait pas à l'esprit de Fanfan avec un caractère de bassesse.

Il ignorait alors que cette mendicité n'est le plus souvent que la résultante de la paresse et du vice.

Le mendiant lui apparaissait seulement comme un malheureux, que le devoir de tout chrétien est de secourir. Sa petite mère et sa mère grand lui avaient dit souvent qu'il fallait faire le bien.

Cela était agréable au bon Dieu d'abord ; ensuite, nul ne savait ce que l'avenir lui réservait.

Oui, il se rappelait qu'on lui avait appris la charité et que faire l'aumône était une bonne action.

Dans sa droiture et dans sa logique enfantine, Fanfan pensait que la recevoir ne pouvait être honteux.

Et pourtant deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

La réflexion instinctive lui vint : il se révolta et s'accusa d'avoir accepté trop facilement l'idée suggérée par La Limace.

Quelque chose de secret lui dit qu'il agissait mal en obéissant à cet homme.

Tout son être finit par se soulever à la pensée d'aller tendre la main à un étranger. Il refusa...

On l'accabla de mauvais traitements ; on le priva de nourriture ; il ne voulait pas encore céder.

La Limace s'écria :

— Bah ! il est entêté ; mais on en viendra à bout.

— Faudra bien ! bengla Zéphyrine en montrant le poing au petit malheureux.

Un jour, on passait près d'un château...

Des jeunes filles, conduites par une gouvernante, en sortaient.

La Limace, qui était toujours aux aguets, aperçut le groupe à quelque distance.

Il prit Fanfan par la main, sauta vivement avec lui à bas de l'entresort, qui continua paisiblement sa route, et se dirigea clopin-clopant vers les châtelaines.

— Tu sais, dit-il tout bas à Fanfan, si tu n'obéis par ce coup-ci, je te laisserai huit jours sans manger et tu auras deux râclées par jour en matière de compensation.

L'enfant frémit douloureusement ; sa petite tête s'égarait. Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas des promeneuses, La Limace reprit :

— Va !

Toujours tremblant, l'enfant hésitait.

— Va ! répéta le gredin voyant chanceler la volonté de sa victime...

Tu demanderas pour ton vieux père aveugle...

Mentir et mendier ! Il fallait que Fanfan consentit à cela.

— Et surtout par de bêtises ! conclut La Limace, ou sans cela, gare à la trique !

Il poussa le gamin, qui, machinalement, s'approcha du groupe...

Il se retourna vers La Limace et s'arrêta interdit.

En quelques secondes, avec la prodigieuse habileté de ses ancêtres de la Cour des Miracles, Eusèbe avait métamorphosé son ignoble visage...

Son front s'était comme relevé et plissé ; et, à la place des yeux, roulaient deux énormes globes blancs sous des paupières rouges et sanguinolentes.

Cependant, l'enfant tout saisi refusait encore de parler, La Limace craignant qu'il ne laissât échapper quelque mot imprudent et voulant quand même lui faire subir ce premier avilissement, geignit sur le ton de mélodie traditionnelle :

— Prenez pitié d'un pauvre aveugle condamné à perdre la vue à la suite du feu de l'explosion d'un maudit coup de mine... La charité, s'il vous plaît... Le bon Dieu vous la rendra, mes bien bonnes personnes !

La voix était extraordinairement lamentable.

Cependant, Fanfan restait bouleversé et la mâchoire serrée.

Mais les jeunes filles s'arrêtèrent, regardant le petit garçon et le misérable.

L'une d'elles s'écria :

— Voyez donc comme ce bambin est charmant !

La Limace se rapprocha vivement, saisit le bras de Fanfan qu'il serra violemment pour rappeler à l'enfant ses impérieuses injonctions et se mit en mesure de recommencer ses pitoyables litanies.

— Prenez pitié d'un pauvre...

Les jeunes filles, à la vue de ce répugnant personnage, se hâtèrent de mettre une pièce blanche dans la main du bambin et s'éloignèrent avec leur gouvernante.

— Merci !... balbutia Fanfan.

— Que le bon Dieu vous bénisse ! larmoya Eusèbe.

Et changeant sa voix dolente, rabattant instantanément ses paupières relevées et reprenant sa physionomie ordinaire, il dit à Fanfan, pourpre de honte :

— Ce n'est pas plus malin que ça !

Pauvre Jean de Kerlor ! Pauvre enfant !

Toutefois, cette comédie ignoble ne lui apparut pas encore aussi hideuse qu'elle l'était réellement.

Après des remords indéfinissables, mais qu'il commençait déjà à attribuer à sa timidité trop grande, son imagination enfantine ne resta frappée que par le côté comique de ce masque horriblement contrefait et cette voix étrange et nasillarde.

Fanfan partit d'un éclat de rire nerveux.

La Limace fit chorus en prenant la pièce que l'enfant avait reçue.

— Plus tard, dit Eusèbe complaisamment, comme s'il allait favoriser un élève affectionné, je t'apprendrai aussi à faire de belles grimaces.

Cette perspective ne sembla que bizarre au petit.

La Limace ajouta en lui donnant une tape amicale sur la joue :

— Pour aujourd'hui, comme tu y as mis de la bonne volonté, tu auras un bon verre de vin sucré pour ta peine.

Et ainsi, peu à peu, insensiblement, au bout de quelques mois, comme l'humidité peut ronger et faire disparaître une fresque éclatante, les mauvais exemples, les conseils pernicioeux, les railleries perfides effaçaient le passé dans la mémoire du cher petit être.

Il oubliait.

Le nom de Jean de Kerlor s'envolait déjà de son esprit. Les souvenirs s'estompaient dans une brume lointaine. Il croyait avoir fait autrefois un doux songe.

Sa mémoire ne semblait plus conserver aucun vestige des contes et des fables qui l'avaient tant captivé, quand il commençait à apprendre à lire.

Les heureux jours écoulés auprès de ses parents, toutes les caresses, les câlineries délicieuses qui avaient bercé sa première enfance ; le luxe d'amour qui l'avait réchauffé ; les soins intimes qui l'avaient entouré, tout cela s'évanouissait dans sa cervelle enfiévrée.

Bientôt, le recul des événements fut tel que le pauvre petit eût été incapable de dire s'ils étaient des rêves ou des réalités.

Heureusement pour Fanfan, il avait près de lui un ami.

Seul, dans cette atmosphère fétide, la contagion du mal eût peut-être fini par le gangrener à jamais.

Heureusement, répétons-le, Claudinet était là, retardant l'œuvre de démoralisation.

L'amitié des deux enfants, pour s'être déclarée spontanément, n'en avait pas moins des racines imprescriptibles, car elle était née dès leur première rencontre, dès le soir où La Limace et Zéphyrine, dans leur ivresse et leur sauvagerie de brutes, avaient roué de coups Claudinet et terrorisé Fanfan.

La fraternité de l'infortune les avait réunis et ils s'étaient embrassés en mêlant leurs larmes.

Ces deux faiblesses pouvaient devenir une force ; instinctivement, ces deux innocents avaient été poussés l'un vers l'autre, cherchant à s'appuyer mutuellement, à unir leur faiblesse, non pour tenter une résistance impossible et insensée, mais pour se donner réciproquement le courage et la force de supporter leur existence de tortures.

Rien de plus touchant, de plus poignant, de plus admirable, que l'ardente amitié de ces deux petits misérables.

Chacun ne cherchait qu'à soulager l'écrasant fardeau de l'autre.

Oui, il fallait bien qu'il y en eût un debout, pour étancher les larmes de son compagnon, pour relever son ami quand celui-ci tombait épuisé, pour partager son chagrin, et bien rarement ses joies fugitives.

Claudinet avait vu entrer Fanfan dans sa vie comme une sorte de miraculeuse apparition, et cela à l'heure où il allait succomber au désespoir.

Malade, presque moribond, n'ayant eu sur la terre aucune joie, aucune affection qu'il se rappelât, sauf la chaude tendresse de sa pauvre maman ; dont sa mémoire gardait encore quelques pâles reflets ; n'ayant à évoquer, pour bercer ses douloureuses rêveries, que les souvenirs, bien confus déjà, de son tout jeune âge et remontant à son séjour à l'hospice des Enfants-Trouvés, voilà que tout à coup la Providence amenait au fils de Rose Fouilloux, un malheureux comme lui, un frère d'infortune, un martyr à aimer et aussi à consoler.

Il avait dès lors chéri Fanfan de toutes les pures affections dont son cœur était plein et qu'il n'avait pu dépenser depuis la mort de sa mère, la disparition d'Étienne Poulot et le départ de la bonne sœur Simplicie.

Aussi, Claudinet, dans un grand élan d'expansion s'était dit qu'il voulait rattraper le temps perdu, et se donner du bonheur pour le peu de jours qui lui restaient à vivre.

Peu de jours !... Qui savait ?

Quand Claude Fouilloux était seul, il ne s'illusionnait plus : il avait un sourire navrant indiquant sa résignation.

La petite figure ravagée de l'enfant se penchait pâle et grave vers la terre qui semblait l'attirer de plus en plus.

Il ne cherchait pas à résister ; il s'abandonnait en quelque sorte à la maladie, se laissant étreindre davantage chaque jour par la phthisie qui allait l'emporter.

Mais maintenant, il avait un ami ! Pourquoi donc Claudinet songerait-il à mourir ?

Il n'était plus condamné.

Fanfan le sauverait du désespoir et même de la mort.

En effet, le petit poitrinaire avait cru renaître au bout de quelques jours passés auprès de son camarade.

Et puis, ce nouveau venu avait encore, dès son arrivée, apporté un grand changement dans les pensées, dans les habitudes, dans le cœur du jeune malade.

C'était par une scène bien cruelle, que cette transformation avait commencé à s'opérer dans l'âme de Claudinet.

..

La Limace, avec tout son attirail de rémouleur, travaillait un jour pour un boucher qui lui avait confié ses instruments.

Le « Gagne-petit » s'était installé devant la boutique du client.

De sa voix de rogomme, il fredonnait une chanson que le bruit strident de l'acier sur la pierre scandait d'une façon originale.

Les galopins de la localité étaient accourus pour admirer la grosse meule qui tournait vertigineusement et faisait jaillir sous les couteaux qu'on aiguissait des myriades d'étincelles.

De temps en temps, La Limace, sachant tout le prix de la bonhomie affectée, interrompait sa chanson et grimaçait pour faire rire la marmaille, qu'il apostrophait avec des facéties faubouriennes portant énormément sur ces jeunes et innocents rustres.

Malgré ce manège, La Limace ne perdait pas de vue ce qui se passait dans l'établissement.

Il remarqua un fournisseur qui venait toucher chez le boucher le montant d'une facture.

La Limace observa que son client pénétrait dans l'arrière-boutique, y ouvrait une grande armoire de noyer et prenait dans un tiroir l'argent nécessaire au paiement.

Le tintement des écus avait chatouillé des plus agréablement le sens auditif du rémouleur.

Naturellement, il dissimula ses impressions et son pied frappa la pédale avec encore plus d'entrain.

Il avait sa conviction établie.

Il y avait un coup à faire.

Il restait à savoir comment on opérerait.

Le chopin était peut-être plus difficileux qu'il ne le paraissait au premier abord.

Nous savons que La Limace ne perdait pas une occasion de déclarer élégamment qu'il ne « répandait pas de raisiné sur le trimar ».

Non ! l'assassinat n'était pas sa partie.

Il avait une trop haute opinion de ses talents variés pour ne pas laisser aux simples escarpes le soin de se livrer à ces extrémités, aussi dangereuses que redoutables.

Cependant, La Limace ne blâmait personne d'employer des moyens souvent indispensables, et il participait à toutes les bonnes affaires, pourvu qu'il se confinât dans le rôle d'*éclaireur*.

Sous ce rapport, sa réputation était de premier ordre dans la *haute et la basse pègre*.

Personne, dans le monde du crime, ne pouvait être comparé à Eusèbe Rouillard, dans l'art si difficile des préparations.

Il était sans rival quand il s'agissait d'imaginer un bon coup, d'étudier la maison à dévaliser, de prendre à la cire les empreintes des serrures, d'indiquer l'heure la plus propice à l'expédition.

On pouvait encore compter sur lui pour négocier avantageusement le produit du vol à un receleur consciencieux.

Bref, le plan étant irréprochable, La Limace, quand il jugeait qu'il faudrait verser du sang, se résignait, avec un soupir de regret, à vendre le « travail tout mâché » à des copains, qui n'avaient pas ses délicats scrupules.

Eusèbe réfléchit, examina avec une attention extrême, la maison du boucher et finit par conclure que ses craintes étaient exagérées.

Tout se passerait infailliblement en douceur.

La Limace grommela :

— C'est dommage que le loustic qui vient de venir ait emporté une partie de la braise...

Puis il se consola :

— Ça ne fait rien !... Il en reste encore.. Et puis, si l'autre n'était pas venu, je n'aurais rien vu...

XV

LES PETITS MARTYRS.

Sur ces entrefaites Fanfan vint apporter à La Limace une petite bouteille d'eau-de-vie que la prévoyante Zéphyrine, en épouse attentionnée, envoyait à son homme, quand il faisait ronfler sa meule.

— Bon ! pensa Eusèbe, il arrive à pic, celui-là.

Tandis que La Limace compléterait son enquête et se mettrait au courant des habitudes du boucher en questionnant insidieusement les gamins rassemblés autour de la meule, Fanfan, tout en jouant avec « son papa », trouverait le moyen d'entrer dans la boutique, où sa bonne mine le ferait certainement bien accueillir.

Ce qu'il aurait à exécuter ne nécessiterait qu'un peu d'attention.

Il s'agirait, grâce à de la cire préparée, de prendre les empreintes des serrures.

Le tout était de se rappeler exactement à quelles portes correspondaient les marques.

Tout en affectant de remercier très fort le petit, qui lui apportait de quoi se désaltérer, La Limace disait tout-bas quelques mots à l'enfant.

Celui-ci secona négativement la tête.

Eusèbe ne pouvait insister sur la place publique ; il se tut, termina son ouvrage et le rendit au client.

— Tenez, dit le rémouleur en passant son doigt sur le fil des outils, regardez comme c'est soigné.

— Oui, répondit le boucher, faut ça dans notre métier.

Il paya La Limace.

— Dites donc, patron, reprit l'artisan, puisque vous êtes content, faudra voir à bien servir mon gosse, quand il viendra vous chercher de la bidoche...

— Bien sûr ! bien sûr ! déclara le boucher, tout en aplatissant une côtelette.

— Vous lui collerez un morceau de réjouissance.

— Entendu.

La Limace souleva sa casquette poliment et se retira.

— Nous allons rentrer, dit-il d'un ton joyeux à Fanfan.

Et tous deux firent rouler la petite voiture.

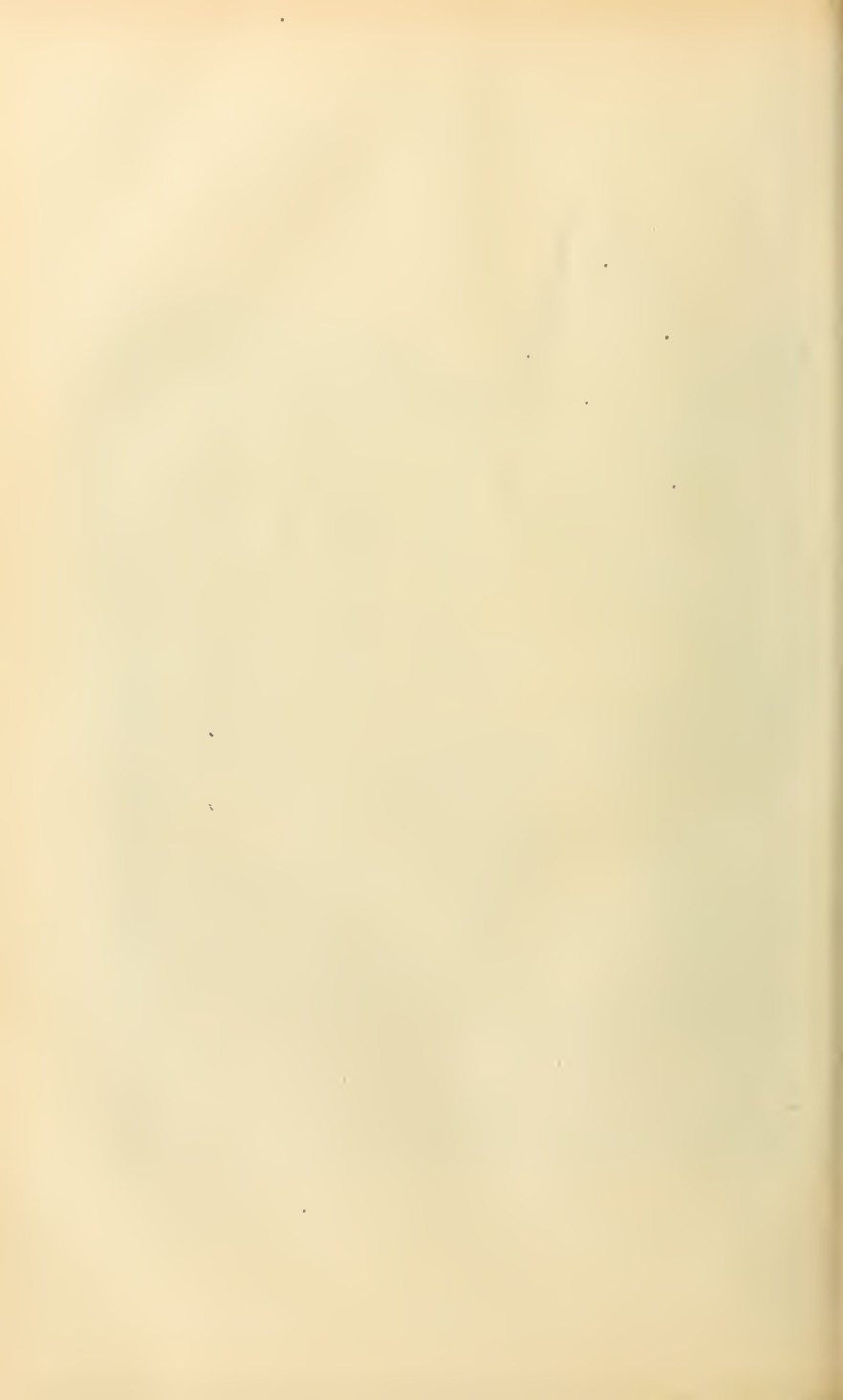
L'entresort était remisé derrière l'église du village.

En quelques minutes La Limace et Fanfan réintégrèrent leur domicile forain.

LES DEUX GOSSES



Les « deux gosses » préparaient la soupe dans la marmite, soutenue sur deux pavés... (Page 1367.)



Eusèbe apprit à sa femme ce qu'il avait combiné et lui fit naturellement part du refus du petit.

Le couple se déchaina, injuriant le malheureux enfant ; mais celui-ci continua à opposer aux propositions infâmes une invincible résistance.

Il s'écria :

— Non ! vous me ferez ce que vous voudrez, je ne vous obéirai pas.

La Limace chercha à se contenir.

— Mais, petit brigand, tu ignores pourquoi nous te demandons ce service.

Fanfan répliqua :

— Je sais — je vous ai entendus l'autre jour — que c'est pour préparer un vol... Je ne veux pas être un voleur.

Zéphyrine, plus emportée que son mari, lorsqu'il n'était pas complètement ivre, fut prise de fureur devant l'obstination de l'enfant, elle clama :

— Tu seras ce qu'il nous plaira que tu sois et tu nous obéiras.

La Limace ajouta :

— Donne-lui de l'argent... Il va aller chez le loucherbem pour acheter un pot-au-feu... En même temps, il prendra les empreintes... Je les veux avant qu'il fasse nuit.

— Tu entends ! reprit Zéphyrine, s'imaginant que le petit, effrayé par les menaces, allait consentir à tout.

Fanfan répliqua d'un ton ferme :

— Non ! je n'irai pas.

Zéphyrine saisit une corde, et la misérable bondit sur le petit martyr qu'elle roua de coups.

Eusèbe Rouillard, ne voulant pas troubler sa moitié, alluma tranquillement sa pipe.

La corde cinglait et tuméfiait la chair au travers des haillons, la zébrant de longues lignes de sang.

L'effroyable brute s'animait de plus en plus ; les yeux hors de la tête, les lèvres écumantes, elle frappait à tour de bras.

Soudain Claudinet arriva.

Il poussa un grand cri et se jeta comme un fou sur le corps de son ami, cherchant à le garantir, insensible lui-même à la douleur.

La Limace envoya au plafond une bouffée de fumée, puis il s'écria d'un doux ton de reproche :

— Voyons, Fifi !... Tu vas te faire mal.

— Faut que je l'estourbisse ! vociféra l'horrible mégère, dont la garcette tournoyait toujours.

Eusèbe accentua sa sollicitude.

— Tu te mets dans tous tes états... Ça ne te vaut rien.

Fanfan gisait sur le parquet de l'entresort.

Claudinet, malgré sa faiblesse, enleva son petit camarade dans ses bras.

Il lui prodigua des mots de consolation et de tendresse, interrompus pourtant par une déchirante quinte de toux.

Zéphyrine, à bout d'haleine, s'était laissée tomber sur le canapé griseux; elle soufflait comme une otarie.

La Limace, gardant son brûle-gueule, s'approcha de Fanfan et lui dit entre les dents, d'une voix assez tranquille :

— Tu as tort, mon petit, de refuser une chose simple comme bonjour... Et tu vois, tu as causé la colère de ta maman Zéphyrine... Elle qui est toujours si bonne pour toi... Allons! demande pardon à mémère, et dis-lui que, désormais, tu seras bien sage, bien obéissant... Va l'embrasser!

Fanfan haleta :

— Je ne serai pas un voleur!

— Voyons, insista Eusèbe avec un ricanement d'une bonhomie sinistre, ton frère n'est pas bien portant; tu veux donc le forcer à faire ta corvée?... Si tu refuses la besogne, c'est à Claudinet qu'elle reviendra... C'est lui qui aura la confiance.

Du pouce, La Limace renfonça le tabac dans sa pipe et tira plus fort.

Claudinet riposta, très décidé :

— Je n'irai pas non plus!

Zéphyrine, dont l'échauffement n'avait pas cessé, se releva comme une furie et bredouilla :

— Toi aussi, tu te révoltes, toi, un pégriot fini... Ah! ça, c'est le bouquet.

Et la corde, véritable instrument de torture, s'abattit de nouveau sur le groupe des deux enfants entrelacés.

Les coups rendaient un son mat.

Fanfan, réunissant ce qui pouvait lui rester de forces, s'était héroïquement redressé pour protéger à son tour Claudinet.

La corde l'atteignit en plein visage.

Le sang jaillit à flots.

— Ah!... gémit Fanfan... Qu'elle m'a fait mal.

Il balbutia encore :

— Le bon Dieu vous punira.

Puis il chancela et tournoya; ses yeux effarés s'agrandirent démesurément, et il tomba évanoui sur le corps de son ami terrifié.

La journée était décidément perdue.

La Limace finit par en prendre philosophiquement son parti.

Le soir, il dit avec enjouement à sa digne moitié :

— Le gosse se rebiffe encore... C'est entêté, quoi!... Ça ne comprend pas ses intérêts... Mais il faudra pourtant bien qu'il y arrive.

— Il y arrivera! déclara Zéphyrine en montrant ses poings larges comme des épaules de mouton.

Eusèbe conclut :

— Ça été rudement mal élevé tout de même!... Ah çà! qu'est-ce qu'on leur-z-y apprend donc aux momignards de la haute?

On le voit, rien n'avait pu vaincre l'horreur native, irraisonnée, de Jean de Kerlor pour le vol.

Vol d'un lapin ou d'un poulet, vol de légumes dans les champs ou de fruits sur les arbres, vol chez les commerçants où il allait acheter des provisions, jamais les bourreaux n'avaient obtenu que Fanfan commit une de ces actions, contre laquelle tout son être se révoltait.

En vain, La Limace s'écriait en ricanant :

— Mais pourquoi ne veux-tu pas nous obéir?... Puisque nous sommes tes parents, nous savons bien ce qu'il faut faire.

— Non! répondait le petit avec énergie; voler est mal, je ne volerai pas.

Il y avait donc des actions mauvaises, que l'on ne devait pas commettre, quoiqu'il en coûtât, s'était dit Claudinet dans son intelligence que les mauvais traitements n'avaient pu atrophier.

Et en réfléchissant à cela, il était resté songeur.

Des notions vagues d'une différence entre le bien et le mal germaient ainsi dans son âme inquiète.

Le fils d'Hélène avait vu que son petit camarade l'écoutait attentivement, et il s'était senti heureux d'exercer sur lui cette influence.

Les deux enfants, dans leurs longues causeries, avaient cherché à rassembler les bonnes pensées, jadis semées dans leur cœur.

Claudinet, lorsqu'il avait vu Fanfan pour la première fois, s'était efforcé de montrer une certaine forfanterie, uniquement pour que son nouveau compagnon se résignât à son sort.

Aujourd'hui, le fils de Rose Fouilloux avait honte de s'être montré sous cet aspect. Il ne recommencerait plus jamais à combattre les idées de son ami.

Fanfan se rappelait, tout en commençant à ne plus savoir de qui elles venaient, les leçons de sa sainte mère.

Claudinet s'était efforcé de réveiller en lui les préceptes de sœur Simplice.

Et tous deux, avec la plus touchante émulation, se créaient ainsi une sorte d'honnêteté.

Leur conception bien imprécise de la vertu se résumait dans une formule éloquente et naïve :

— Cela fait plaisir au bon Dieu... Cela fait de la peine au bon Dieu.

C'était Fanfan qui avait retrouvé cette phrase, au milieu de fragments de prières.

Dans la simplicité de leur âme exquise, ils essayaient ingénument de discerner le bien et le mal.

Oui, c'était là surtout le sujet de leurs conversations, quand leurs bourreaux les laissaient seuls, ou tandis qu'ils guidaient sur la route le cheval de la grande voiture démantibulée et crottée, cahotant lamentablement sur ses ressorts plaintifs.

Parfois, les aboiements du chien Tape-Dur interrompaient les enfants.

Parfois, encore, quand leurs « parents » n'étaient plongés que dans une demi-ivresse, on entendait l'organe suave de La Limace :

— Qu'est-ce que vous chuchotez-là, les attrape-science ?

Et Zéphyrine gloussait :

— Tu ne vois donc pas qu'ils tirent des plans?... Ces crapauds-là, ça n'a que le vice dans la toupie !

Les époux passaient à un autre genre d'exercices, c'est-à-dire continuaient à s'abreuver copieusement, et l'entresort dévalait toujours pitoyablement avec des bruits de ferraille qui ressemblaient à des gémissements.

Après ces alertes, Fanfan reprenait la parole ; mais alors, c'était la toux du pauvre Claudinet qui interrompait le petit discours de son ami.

Toute la tristesse du petit poitrinaire revenait ; il recommençait à parler de sa maladie ; il disait que sa mort était prochaine.

Il soupirait douloureusement en plaignant son cher compagnon, qui aurait à supporter tout ce qu'il avait déjà supporté lui-même avant d'aller rejoindre au cimetière sa pauvre maman Rose...

Le cœur de Fanfan se brisait en écoutant Claudinet et il mettait en œuvre toutes les ressources de son imagination pour chasser de la cervelle de son ami ces idées funèbres.

Mais Claudinet, quand il souffrait trop, restait inconsolable.

Et tous deux pleuraient silencieusement, car il ne fallait pas que l'éclat de leurs sanglots troublât la quiétude de « leurs parents ».

Ils pleuraient toutes les larmes de leur corps, pataugeant dans la boue froide, sentant la bise traverser leurs guenilles et mordre âprement leur chair.

On errait de pays en pays.

Le plus souvent on campait à l'entrée des bourgades, quand la défiance des autorités ne permettait pas l'installation sur la place principale.

Les « deux gosses » préparaient la soupe dans la marmite, soutenue sur deux pavés...

Ils allaient chercher des brindilles de bois mort, surveillés par le garde-champêtre soupçonneux...

Puis, on les envoyait mendier...

Parfois, bien rarement, hélas ! quelque personne charitable leur donnait un morceau de pain, un vêtement hors d'usage ; mais, presque toujours, ils étaient accueillis par des apostrophes méprisantes.

Les moins injurieuses étaient : vagabonds, mauvais sujets !... On les chassait ignominieusement.

Claudinet s'affectait moins que Fanfan et il ne répondait que par un sourire navré ; mais toute la fierté de Jean de Kerlor se réveillait, et il pleurait de honte.

Et alors, c'était Claudinet qui consolait Fanfan, sanglotant et le cœur meurtri devant ces insultes imméritées...

Mais quand le petit poitrinaire souffrait trop, qu'il sentait sa gorge le brûler et des déchirements dans la poitrine, c'était Fanfan, à son tour, qui le réconfortait et le consolait.

Il lui disait avec une grande conviction :

— Espère, mon vieux !... Le printemps va revenir... Il fait chaud et ton rhume passera.

En effet, au premier rayon de soleil, le malade souffrait moins.

Le petit Jean s'écriait triomphant :

— Tu vois !

Mais ces accalmies étaient de bien courte durée ; Claudinet subissait tous les caprices de la température.

Un jour, en traversant un hameau, comme Claudinet avait été pris d'une quinte interminable, une vieille femme compatissante, s'était écriée :

— On devrait donner à cet enfant-là du lierre terrestre bien fort ; ça le soulagerait !

— Où y en a-t-il, du lierre terrestre, madame ? demanda Fanfan.

— Mais il y en a partout, répondit la vieille maman... Tiens, regarde, tu vois cette petite feuille dentelée, d'un vert sombre, dont la fleur est violette et dont la tige rampe... C'est du lierre terrestre... Tu en mets deux ou trois feuilles dans une tasse ; tu jettes de l'eau bouillante dessus... et c'est la meilleure des tisanes pour le rhume.

— Je vous remercie madame ! avait répondu Fanfan avec la plus grande gratitude.

Depuis ce jour, Claudinet avait toujours eu sa provision de la plante bienfaisante ; et dès que Fanfan le pouvait, il présentait à son camarade le breuvage pectoral.

Une autre fois, ils furent rencontrés par un médecin, qui s'intéressa à Claudinet et lui posa plusieurs questions.

Le médecin dit à Fanfan :

— Il faudrait que ton frère mangeât de la viande et bût du vin... Et puis, on devrait lui donner de l'huile de foie de morue.

Le pauvre Fanfan s'était gratté désespérément l'oreille.

Le lierre terrestre, il en faisait son affaire ; mais comment donner tout le reste à Claudinet ?

XVI

NOUVELLES PÉRÉGRINATIONS.

Un jour les hasards de la route amenèrent l'entresort dans une localité du département de l'Eure, à Moisdon-sur-Landelle.

C'était un samedi soir ; la voiture s'arrêta sur la promenade ; Zéphyrine avait dit à La Limace :

— Veux-tu que nous campions ici ?

— Ça m'est égal, avait répondu Eusèbe insouciamment.

— Nous aurons peut-être plus de chance qu'ailleurs.

— Essayons... En tout cas, nous nous la coulerons douce...

— Troppmann se reposera.

— Le pays à l'air *conséquent*...

— Et puis, il n'y a pas de gendarmerie.

— Je vais aller demander la permission, conclut Eusèbe.

La Limace s'habilla le plus décemment possible ; et, après s'être enquis de l'adresse de M. le maire, se rendit chez ce fonctionnaire.

La Limace eut une agréable surprise : quand il eut fait son boniment habituel et déclaré qu'il désirait donner des séances de somnambulisme, le magistrat municipal ne répondit pas sur le ton rogne de ses collègues ; au contraire, il parut écouter la requête d'un air affable.

— Et c'est votre « dame » qui est somnambule ? demanda-t-il avec intérêt.

— Oui, monsieur le maire.

— Est-ce un bon sujet ?

— Eusèbe affecta de se méprendre et repartit :

— Oh ! monsieur le maire, on a jamais eu rien à dire sur son compte...

Madame Rouillard est la vertu même.

— Je n'en doute pas... Je parle au point de vue magnétique.

Le maire, un ancien drapier retiré, avait lu et mal digéré bon nombre d'articles de journaux, touchant le magnétisme.



Puis, tout d'un coup, lui lança en pleine figure des flots de fluide. (Page 1371.)

Il affectait d'être un fervent adepte de cette science et il s'en entretenait avec le sous-préfet de l'arrondissement, quand les hasards administratifs les réunissaient.

Il reprit :

— Est-ce un sujet réellement apte à recevoir le fluide ?

La Limace se hâta de répliquer avec le merveilleux aplomb que nous lui connaissons :

— Pour ça, monsieur, elle n'a pas sa pareille !

— Vraiment ?

— A Paris, on se l'arrachait, c'est le cas de dire... Les plus grands savants du monde, de l'Académie des Sciences, de l'Institut de France, M. Charcot lui-même. Vous le connaissez sans doute ?...

— J'en ai beaucoup entendu parler, et très avantageusement.

— M. Charcot lui-même... Enfin, les plus grands hommes, et puis bien d'autres, venaient tous, en grande tenue, avec toutes leurs décorations, pour consulter ma femme.

La Limace servait au maire l'annonce mirifique avec laquelle on attirait le public dans l'autre de la sibylle.

Le maire poursuivait doctoralement :

— Et à quelle école appartenez-vous ?

Eusèbe balbutia :

— Moi ou ma femme ?

— En êtes-vous resté au mesmérisme ?... En êtes-vous à l'école magnéto-électrique du baron Dupotet ?... Êtes-vous spiritualiste et partisan des doctrines d'Allan Kardec, ou bien vous rattachez-vous à l'école hypnotique de Nancy ?

La Limace, malgré tout son bagout, resta un instant décontenancé. Il craignait de répliquer par une bêtise ; mais enfin, comme il fallait qu'il répondit, il simula la naïveté :

— Je ne sais pas, monsieur le maire, d'une façon positive, quelle sorte de somnambulisme possède ma femme... nous ne sommes pas des savants comme monsieur le maire.

Celui-ci, très flatté, dodelina de la tête ; mais il eut un geste de modestie.

Eusèbe poursuivit :

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que mon épouse est prodigieuse !...

Et il ajouta habilement :

— Si monsieur le maire veut en juger par lui-même, lui qui a l'air de s'y connaître si bien, nous serons fiers, madame Rouillard et moi, de lui offrir gratis une représentation particulière.

Le maire accepta avec un empressément confinant à l'enthousiasme la gracieuse proposition de La Limace.

Eusèbe rentra rayonnant dans l'entresort et il mit Zéphyrine au courant des faits.

— Tu crois qu'il y a à affurer ? demanda la somnambule.

— J'ai mon idée, répliqua-t-il, sans entrer dans d'autres détails.

Nous pouvons dire, dès maintenant, que les intentions de La Limace n'étaient pas aussi noires que le supposait sa moitié.

Il avait remarqué dans la pièce où M. le maire recevait les solliciteurs une table, réservée aux documents officiels, et sur laquelle, dans une petite boîte de fer blanc, reposait le cachet de la mairie.

Tout à côté du scéau se dressait un casier plein de paperasses.

Rouillard, avec sa rapidité de conception, s'était tracé un plan qu'il allait exécuter.

Le soir, Zéphyrine, revêtue de sa toilette la plus élatante, — celle qu'elle portait à l'hôpital de Tours, — se présentait, au bras de son époux, chez l'amateur de somnambulisme.

Le couple fut introduit dans la salle où était venu La Limace. Cette salle avait été décorée pour la circonstance.

Toutes les lampes étaient allumées ; et, sur un grand tapis de feutre, placé au milieu, un fauteuil moelleux et une chaise recouverte de tapisserie étaient préparés pour les expériences.

Le maire avait voulu que ses protégés fussent enchantés de la réception.

Fauteuil et chaise avaient été brodés artistement par madame la mairesse, qui, entre nombreux talents, avait hérité de celui de Pénélope.

Malheureusement, la Parque cruelle, jalouse des doigts de fée, avait tranché prématurément le fil de l'existence de la mairesse.

M. le maire était veuf depuis quelques années.

La séance devait avoir lieu à huis clos.

Zéphyrine, pour ne pas être intimidée, avait bu sec avant d'affronter l'autorité.

Pourtant, elle n'était pas grise ; La Limace l'avait surveillée ; mais suivant son expression choisie, elle était « éméchée ».

Aussi ses yeux roulaient-ils de la façon la plus réjouissante du monde.

M. le maire avait déclaré qu'il désirait opérer lui-même ; La Limace, un peu inquiet, ne pouvait pourtant que s'incliner !

Zéphyrine prit place sur le fauteuil, tandis que le nouvel émule de Cagliostro s'asseyait sur la chaise.

La Limace attendait les événements, tout en caressant amoureuxment ses projets.

Selon les procédés classiques, le magnétiseur fixa les yeux sur le sujet ; puis, tout d'un coup, lui lança en pleine figure des flots de fluide, en joignant l'extrémité des doigts de chaque main et en les écartant brusquement.

Ensuite, les bras étendus, il lui promena les mains devant le visage dans un geste ressemblant à une lente bénédiction.

Comme Eusèbe Rouillard ne faisait pas tant de salamalecs pour feindre d'endormir la somnambule, celle-ci, au comble de l'ahurissement, regardait ce monsieur bien mis, qui se livrait à un aussi singulier exercice.

Elle ne se moquait pas du maire ; c'était un sentiment d'intimidation

qui dominait chez elle; vaguement, elle appréhendait nous ne savons quelle éventualité redoutable.

Elle restait immobile, bouche béante.

La Limace, qui se rendait parfaitement compte de ce qui se passait dans l'obtuse cervelle de sa compagne, cligna de l'œil de son côté; son sourire goguenard et un peu courroucé voulut prévenir Zéphyrine contre les conséquences d'une grosse maladresse; mais madame Rouillard n'en restait pas moins fâcheusement interloquée.

Quant à M. le maire, dans le feu de son expérience, il n'avait encore rien remarqué d'insolite ou de suspect.

Cependant, le sommeil ne venait point.

L'opérateur ne put se défendre d'un mouvement de dépit, doutant un moment de sa puissance fluidique; mais ce ne fut qu'un éclair; M. le maire se rappela ses bons auteurs et résolut d'employer les grands moyens.

Zéphyrine, un sourire stupide sur ses lèvres épaisses, avait des oscillations de tête, comme une jeune personne qui fait des effets d'ingénuité; un peu plus, l'ongle du petit doigt de sa main renversée se serait incrusté entre les puissantes incisives de la conjointe Rouillard.

Eusèbe haussa les épaules et traduisit intimement sa pensée :

— Non, mais, ce qu'elle en a une couche!... Réellement, elle « m'en bouche un coin »!

De ses mains un peu agitées par le tremblement divinatoire, M. le maire saisit l'énorme tête de Zéphyrine, lui ferma les paupières avec les pouces et appliqua son front contre celui du sujet.

Et ils restaient là, nez contre nez, l'haléine vineuse de la somnambule se confondant avec celle de l'opérateur, qui commençait à suer à grosses gouttes, dans l'effort de volonté extraordinaire qu'il faisait pour influencer ce sujet, excellent sans doute, mais décidément un peu rebelle.

Est-ce que pour une fois que M. le maire avait la chance de tomber sur une créature hypnotisable, il allait échouer par manque de pratique?

Jamais il n'oserait se vanter de cet échec auprès de son ami le sous-préfet.

Or, il tenait absolument à l'éblouir en lui racontant le succès d'une expérience qui avait donné des résultats merveilleux.

D'ailleurs, le journal de l'arrondissement donnerait un compte rendu de la séance.

On n'entendait plus que le souffle haletant du magnétiseur et celui de la magnétisée, celle-ci suffoquée, celui-là très ému.

La Limace, prenant son parti des gaffes possibles, avait profité de l'extraordinaire contention du fantaisiste magistrat pour opérer de son côté.

Feignant une discrétion du meilleur ton, Eusèbe s'était retiré à l'extrémité de la pièce, précisément contre la table-bureau de M. le maire.

Pendant que le digne homme, captivé par la multiplication de ses passes, était incapable de voir ce qui se passait au fond de la salle, Eusèbe extrayait une feuille de papier timbré d'un des casiers, la mettait sur la table, et, les mains derrière le dos, sans avoir l'air d'y toucher, il apposait sur la feuille le cachet de la mairie.

Mis en goût par cette réussite complète, il recommença une deuxième fois, avec la même surprenante dextérité.

— Comme ça, se dit-il, il y aura un acte de rechange... on ne sait pas ce qui peut arriver... Puisque ça ne m'en coûte pas plus.

Les deux feuilles de papier timbré, dûment revêtues du sceau de la mairie de Moisdon-sur-Landelle, disparurent dans la poche du drôle.

Il était temps, car M. le maire s'écriait avec enthousiasme :

— Ça y est !

La Limace se rapprocha vivement.

— Et regardez comme elle dort, ajouta le magnétiseur d'une voix extasiée.

— C'est vrai ! reconnut civilement Eusèbe.

Et en lui-même, il se posa cette question :

— Est-ce qu'elle roupillera pour de bon ?

Non, Zéphyrine ne dormait pas ; mais en fermant les yeux, elle s'était soustraite à la gêne troublante, motivée par les singuliers regards du maire.

Et puis, il se passait en elle quelque chose qui n'avait rien de surnaturel ; elle n'était pas dans son état normal.

Le vin de son dîner, l'eau-de-vie qui avait accompagné le café, l'émotion, les efforts désespérés de son opérateur avaient fini par agir de la façon la plus déplorable sur la digestion qui commençait à peine.

L'estomac de Zéphyrine était en proie à une révolution dont les effets menaçants ne pouvaient plus être conjurés bien longtemps.

Très énervée, Zéphyrine avait hâte de voir se terminer la séance et de s'en aller sous n'importe quel prétexte ; cependant, elle se demandait comment elle y arriverait sans éclat, c'est-à-dire sans compromettre, sans perdre la réputation que La Limace lui avait si solidement établie dans l'esprit crédule du magnétiseur d'occasion.

Mais la guerre intestine exerçait déjà de terribles ravages, et madame Rouillard n'allait plus avoir la ressource que de s'enfuir précipitamment.

M. le maire ne pouvait soupçonner de telles perturbations.

Tout à son éclatante victoire, il s'écria :

— Consultons-la d'abord sur le passé.

— Parfaitement, grogna Eusèbe.

Le regard chargé d'une incommensurable quantité de fluide s'abattit de nouveau sur le sujet.

— Je t'ordonne de parler! clama le maire en homme qui sait commander, puisqu'il détient une partie du pouvoir.

Zéphyrine oublia pendant un instant ses lancinantes douleurs d'entrailles.

Elle retrouva sa gaité gouailleuse pour se dire :

— Eh bien? quoi, mon vieux sapajou!... V'là que tu me tutoyes!... Et devant Eusèbe!...

Le maire poursuivit farouche :

— Qu'ai-je été toute ma vie?

Zéphyrine riposta :

— Trompé par ta femme!

La Limace bondit, affolé!...

En mettant les pieds dans le plat de cette façon incongrue, Zéphyrine allait causer une véritable catastrophe.

Mais le magnétiseur s'exclama délirant :

— Elle est lucide!... elle est lucide!

Eusèbe poussa un immense soupir de soulagement.

— Ah! chouette!

— Où aurait-elle su mon malheur? poursuivit le maire.

— Ça, c'est vrai.

— Vous arrivez dans un pays inconnu.

— C'est la pure vérité.

— Madame Rouillard est lucide!

Cette éclatante vérité proclamée, Zéphyrine, dépouillant toute gaucherie, retrouva le courage nécessaire pour ne pas compromettre son succès par une déroute intempestive; toutefois, elle mit les bouchées doubles.

Tout son répertoire y passa.

Les révélations, les prédictions, les moyens de retrouver des trésors cachés depuis des siècles, la certitude de prochaines folles amours, bref les histoires les plus grossières et les plus abracadabrantes furent débitées avec l'aplomb formidable que madame Rouillard avait enfin reconquis.

M. le maire, abasourdi par une telle loquacité, lui qui s'était imaginé jusque-là que les arrêts du destin se présentaient sous la forme la plus laconique, ne répliquait que par des interjections de surprise et d'allégresse; mais tout son corps était secoué par une trépidation, qui s'accroissait quand l'oracle laissait tomber les plus réjouissantes énormités.

M. le maire n'était pas seul à rayonner; La Limace jubilait aussi; ce n'était pas pour la même cause, on s'en doute quelque peu.

Pendant ces petits exercices, le filou avait trouvé moyen de prendre les empreintes des serrures des portes et enfin d'un tiroir-caisse, dans lequel il était vraisemblable que M. le maire devait placer son argent.

Les époux Rouillard se retirèrent de bonne heure, très félicités, très généreusement récompensés.

L'ingrate Zéphyrine, dès qu'elle fut rentrée dans l'entresort, n'eut que cette phrase au moins misérable pour qualifier ces bons procédés :

— Quel jobard !

— Mais non ! rectifia indulgemment La Limace avec son rictus de voyou... C'est une bonne pâte d'homme... Tu ne vois donc pas que, sans s'en douter, *Mossieu le maire* vient de me fournir l'acte de naissance de notre dernier nourrisson ?

Zéphyrine, dont la compréhension était plutôt lente à s'éveiller, nous le savons, baya aux corneilles.

Eusèbe fournit des explications nécessaires.

— Nous étions si embarrassés quand on nous demandait d'où sortait Fanfan qu'il importait de pouvoir clouer le bec aux cognes.

— Eh bien ?

Il montra le papier timbré blanc et en prit un autre rempli dans le tiroir du buffet.

— Tu vois...

— Quèqu'tu vas faire avec ça ? demanda Zéphyrine.

Il s'installa devant la table, prit une plume et un encrier ; tout en fournissant le complément d'informations, il écrivait en copiant :

— D'abord, je rédige l'acte de naissance de notre petit dernier, en prenant pour modèle celui de Claudinet... « Ce jourd'hui... un enfant du sexe masculin, fils légitime d'Eusèbe Rouillard, dit La Limace, et de Zéphyrine Fouilloux, son épouse... né à Moisdon-sur-Landelle (Eure) le...

Et La Limace écrivait très proprement sous les yeux ébahis de Zéphyrine.

— Maintenant, continua-t-il en exécutant toujours au fur et à mesure ce qu'il annonçait, je contrefais froidement ici la signature de M. le maire, l'amateur de somnambulisme, l'admirateur de Dupotet!...

— Ah oui ! c'est un rude potet !

— Pour cela, poursuivit La Limace, j'ai eu le soin d'arracher un bout d'affiche manuscrite, collée sur le nom de la mairie... Là!... C'est à s'y méprendre !

Eusèbe regarda complaisamment son petit travail de faussaire.

L'épouse se pencha sur l'épaule de son mari, dans un mouvement plein de grâce et d'abandon.

— Regarde, Fifi !

— C'est épatant !

— Tu vois à quoi que ça sert, l'éducation !

— T'es rien à la hauteur !

— C'est à la centrale de Poissy que j'ai fait mes classes, grâce à un vieux copain, un ancien notaire à qui, par hasard, on avait fait des misères...

— On tombe toujours sur le pauvre monde !

— Nous n'avons plus qu'à faire légaliser par le juge de paix du canton cette signature admirable, et l'infan aura devant la loi un vrai papa et une vraie maman.

— Ce sera notre fiston pour de bon... Ni vu ni connu, j't'embrouille!.. Alors on ne pourra jamais savoir que c'est truqué ?

— Mais si, grosse bête !

— Ben dame!...

— Tu dois bien penser que si on allait aux preuves, on verrait que cet acte-là brille par son absence sur les registres de la mairie.

— V'là le chiendent !

— Mais en attendant ça nous suffira pour répondre aux gendarmes ou aux curieux.

— C'est le principe!... Écoute, Eusèbe, ce n'est pas pour dire, mais t'es rien potence!...

Sur cette bonne parole, les deux époux, qui avaient eu une journée exceptionnellement fatigante, passèrent derrière le rideau qui formait la paroi de leur chambre à coucher.

Cependant, Eusèbe fit un pas en arrière.

Obéissant à une impulsion bizarre, il voulut regarder le petit gamin, dont il essayait ainsi, d'un trait de plume, de changer toute l'existence.

Jean de Kerlor dormait dans le fond d'une malle sans couvercle, sur une paillasse d'avoine.

Un songe pénible l'oppressait sans doute.

De grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front, bruni maintenant par la vie en plein air.

Une larme perlait aux paupières closes.

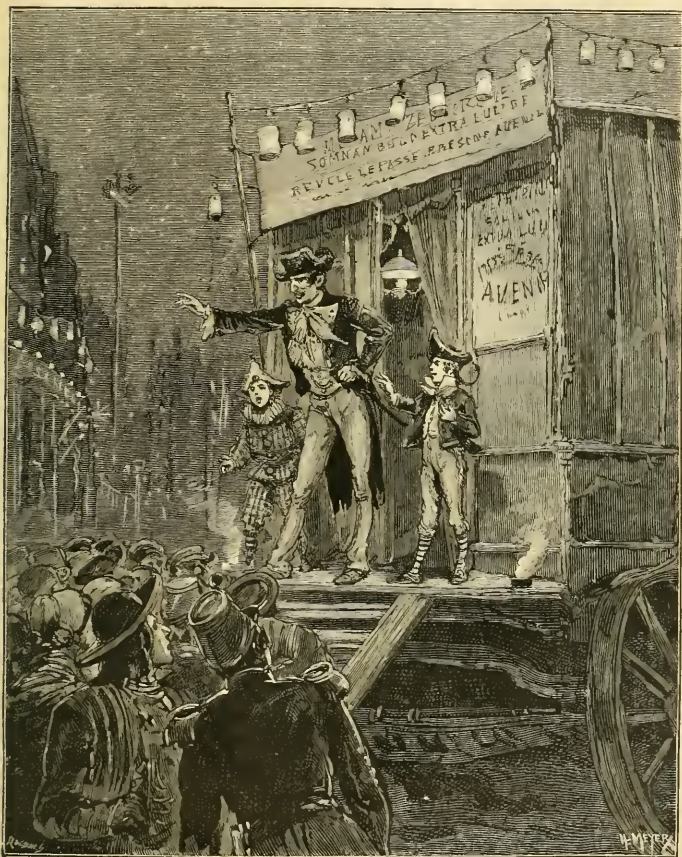
Des mots entrecoupés sortaient de ses lèvres entr'ouvertes ; pourtant, on entendait distinctement :

— Papa!... maman!...

La Limace eut un rire ignoble et il glapit :

— Tiens, tu vois, Zéphyrine, voilà ce qu'il réclamait, le lardon ! Eh bien ! il va être satisfait... Il les a, ses parents chéris... et on peut dire qu'ils sont rupins.

Désormais, il était inutile de redouter les gens trop curieux. On en avait assez des cambrouses où il y avait juste de l'eau à boire ; on pouvait aller dans le grand.



La Limace, en homme très actif, recommençait la parade autant de fois qu'il le jugeait nécessaire. (Page 1382).

Grâce à l'acte de naissance de Fanfan et à un magnifique certificat de M. le maire de Moisdon, on ferait la nique aux gendarmes.

L'entresort séjourna à Lisieux, à Vire et à Avranches, on y fit des recettes respectables, mais comme on les buvait au jour le jour, la fortune des époux Rouillard resta stationnaire.

— C'est rigolo ! s'écria Eusèbe, nous voilà sur la frontière de la Bretagne... Faut croire que ce sont nos tendres souvenirs de jeunesse qui nous ont guidés.

— Après tout, reconnu Zéphyrine, nous pouvons bien retourner dans ce patelin-là...

— Nous n'avons rien fait pour y être signalés.

— Retournons-y.

Ils exploitèrent Dinan, Saint-Brieuc, Guingamp et Morlaix.

Des années s'étaient écoulées depuis leur départ de Boulogne !

Ils avaient résolu de revoir Brest. Ils s'y installèrent. C'est une excellente ville pour les somnambules.

La police n'y est pas insupportablement tracassière ; puis, à côté des quartiers pauvres, grands amateurs de bonne aventure, il y a beaucoup de militaires et surtout de marins.

Marins et militaires ont des « connaissances ».

Bonnes amies et amoureux désirent tous savoir ce que leur réserve l'avenir, si incertain pour le commun des civils en particulier et pour les soldats en général.

La somnambule n'est-elle pas là pour dévoiler tous les mystères?...

Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer.

XVII

LA PARADE

L'établissement des époux Rouillard avait été autorisé à donner des représentations sur une petite place, non loin de la Penfeld.

En face de l'entresort s'étalait l'affiche d'un bal fréquenté par « MM. les matelots et leurs dames » selon les termes du placard, qui annonçait pour eux spécialement le prix d'entrée à vingt-cinq centimes, et les danses sans rétribution.

Tous les alentours étaient sombres ; et, dans ce faubourg aux rues étroites, tortueuses et sales, ce coin de quartier semblait plus sombre encore.

C'était cet endroit retiré des villes de garnison dont les habitants ne sont pas très fiers, où l'étranger ne s'aventure pas, et qui, la nuit arrivée, est le domaine en quelque sorte réservé aux matelots, aux soldats, aux hommes du port, qui viennent y exhaler les fureurs de toutes sortes de leur ivresse bestiale.

Il était sept heures du soir.

La retraite n'avait pas encore sonné, et l'on voyait par bandes errer à travers les rues les soldats désœuvrés.

Des marins en permission, portant déjà quelque peu trop en arrière leur

bonnet d'ordonnance, parlaient haut, gesticulaient avec animation, sacraient et juraient, en se rendant à « l'estaminet ».

Des ouvriers passaient, rentrant du travail, ou prenaient l'air en fumant une pipe, et en regardant les boutiques.

A côté de la voiture de La Limace, une grande bijouterie en plein vent montrait ses affriolants étalages chargés de bijoux en doublé ou en cuivre.

A quelques pas, c'était un billard chinois sur lequel des amateurs abattaient les quilles; plus loin, un tir, un panorama, un tourne-vire et une marchande de macarons.

Le bal n'était pas encore ouvert, mais les becs de gaz de l'entrée étaient déjà allumés et l'on pouvait lire sur le « motif » en lettres de feu :

BAL DES BONS LURONS.

A droite, à presque tous les rez-de-chaussée, garnis de vitres dépolies, scintillaient des lumières, piquant l'obscurité de leurs troubles.

La Limace, après avoir secoué la cendre de son brûle-gueule, dit à sa femme :

— Tu y es ?

— Oui.

— Nous pouvons commencer la parade ?

— Marche ! je suis prête.

Quand le voyage à Brest avait été décidé, les époux, comprenant qu'on ne s'installe pas dans une grande ville comme dans un bourg obscur, avaient reconnu la nécessité de faire réparer leur établissement roulant.

La Limace, obligé de sacrifier quelques billets de banque, avait entamé l'extrême réserve sans trop rechigner.

La voiture vermoulue ne tenait plus; il aurait suffi d'un fort cahot ou d'un faux pas de Troppmann, pour qu'elle se démantibulât sur la route.

L'établissement avait été presque remis à neuf par un charron et un menuisier de Landivisiau.

L'entresort, nouvelle manière, fort bien aménagé, portait, sur une des parois latérales, trois solides équerres en fer, ingénieusement rabattues contre le coffre de la voiture, et qui, redressées, supportaient trois planches de sapin, formant ainsi une sorte d'estrade à la hauteur de la plate-forme.

Des pieux, plantés à chacune des extrémités, étaient joints par un fil de fer garni de lanternes tricolores se balançant au souffle de la brise.

Sur le devant de la voiture se dressait un grand transparent de papier huilé, sur lequel se lisaient ces mots :

MADAME ZÉPHYRINE

SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE

APPROUVÉE PAR TOUTES LES ACADEMIES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

DÉVOILE LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR.

(*Cartomancie, chiromancie, physiognomonie, etc., etc.*)

A travers l'entrebâillement du rideau servant de portière, les curieux voyaient l'intérieur de la voiture, transformé en petit salon sinistre, éclairé par une lampe à pétrole garnie d'un abat-jour.

Madame Rouillard aurait désiré que l'on renouvelât entièrement le mobilier, en même temps que l'on procédait à la réfection de l'entresort; Eusèbe s'y était opposé, jugeant ces dépenses superflues et prétendant que le luxe de la façade sauvait tout le reste.

Le Code obligeant la femme à n'avoir pas d'autre volonté que celle de son mari, Zéphyrine s'était bien gardée d'insister.

Cependant, une fois son autorité reconnue, mais pour faire preuve de son esprit conciliant, La Limace avait consenti à quelques améliorations.

Le mobilier se composait d'un canapé de reps marron, au-dessous d'une glace accrochée à la paroi de droite, d'un grand fauteuil Voltaire, d'une petite table carrée, recouverte d'un tapis et supportant quelques instruments de physique, dont l'utilité en cet endroit était évidemment nulle, excepté pour en imposer aux ignorants.

On remarquait un électrophore, une bouteille de Leyde, un excitateur à manche de verre et un thermomètre.

Au fond, derrière le grand rideau de damas marron, se dressait, majestueux comme un trône ou comme un autel, l'immense lit en acajou des époux, exhaussé encore par un volumineux édredon, qui disparaissait sous le couvre-lit traditionnel en guipure blanche.

En somme, Zéphyrine avait fini par obtenir de La Limace des concessions appréciables.

Mais mobilier, literie, rideaux et linge redevenaient malpropres; et il n'était pas nécessaire d'être grand prophète, pour assigner une date prochaine, où l'intérieur de l'établissement redeviendrait aussi sordide qu'autrefois.

Enfin, pour le moment, La Limace et Zéphyrine jouissaient du reste de leur splendeur, bien qu'ils eussent l'illusion commune aux fous, aux

paresseux et aux malfaiteurs, en vertu de laquelle l'opulence ne finit jamais.

Zéphyrine se carrait dans le fauteuil Voltaire.

Tout en noir, sa grosse face apoplectique s'efforçant de paraître sérieuse et grave sous ses bandeaux plats et son bonnet sans ramages, elle prenait l'air mystérieux et fatal de l'emploi.

Quand un client ou une cliente se présentait avec son numéro d'ordre — car souvent plusieurs personnes attendaient leur tour — la somnambule, sans mot dire, mais avec un geste noble, désignait le canapé où la dupe devait s'asseoir...

La Limace surgissait et l'on fermait la porte.

Si Eusèbe avait présenté de nombreuses objections quand il s'était agi d'entrer dans la voie des dépenses que nous connaissons, ses principes d'économie ne s'étaient pas le moins du monde affirmés quand on avait examiné la question somptuaire.

Non, sur ce chapitre, La Limace n'avait pas lésiné en ce qui le concernait.

Aussi portait-il un tricorne noir, orné d'une ganse d'argent, une cravate de dentelle, une chemise à jabot, des manchettes tombant sur les mains, à rendre jalouse l'ombre de M. de Buffon, un spencer noir, un pantalon gris perle collant sur ses maigres jambes de faubourien et des pantoufles en tapisserie.

— C'était, disait-il, une toilette simple, riche et de bon goût.

Il étendait son doigt, garni d'une bague où scintillait un énorme morceau de strass, et en touchait le front de la somnambule.

Celle-ci s'étalait dans le fauteuil, dont les ressorts gémissaient plaintivement, et renversait la tête en arrière; alors, avec un grand sérieux, La Limace prenait la main de la victime, et la plaçait, nue, sur la main de Zéphyrine.

Il s'écriait ensuite de son organe suave :

— Vous êtes maintenant en communication magnétique avec le sujet...

Le client ou la cliente ne pouvait réprimer un petit frisson.

La Limace poursuivait :

— Vous pouvez maintenant demander à madame tout ce qui vous intéresse... Elle répondra à toutes vos questions concernant le passé, le présent et l'avenir.

Il saluait avec la correction imposée par son étincelant costume et se retirait discrètement pour ne pas troubler les confidences de la personne consultante.

C'était ainsi qu'il comprenait le secret professionnel ; d'ailleurs, il

déclarait à qui voulait l'entendre que l'entresort était le tombeau de tous les secrets.

Il fallait qu'il en fût ainsi, car l'honneur des plus grandes familles en dépendait souvent.

La Limace veillait aussi à dépister les curieux qui auraient pu saisir, en collant l'oreille contre les planches de la voiture, des exclamations étouffées, des lambeaux de phrases, bien que, le plus souvent, on parlât bas, très bas...

Quand c'était une femme qui était venue consulter Zéphyrine, la cliente sortait rapidement, honteuse ou guillerette, suivant les arrêts du destin.

On la voyait descendre très vite les cinq marches de l'entresort, et se perdre aussitôt dans la foule, refusant de répondre aux questions des gens qui auraient au moins voulu savoir, avant de se décider à tenter le sort, si la somnambule disait réellement la vérité.

D'autres fois, c'étaient des hommes, des matelots, des militaires, entrant gouailleurs et sceptiques, faisant tous leurs efforts pour ne pas avoir l'air de croire à la science de la somnambule et surtout pour que la galerie ne les plaisantât pas.

Ils se retiraient pourtant graves ou soucieux, s'étant imaginé trouver dans les paroles vagues de Zéphyrine autant de vérités s'appliquant à eux-mêmes.

On croit toujours à ce que l'on paye, et madame Rouillard ne prodiguait pas gratuitement ses dons de seconde vue.

La Limace, en homme très actif, recommençait la parade autant de fois qu'il le jugeait nécessaire.

Fanfan et Claudinet l'assistaient.

..

Quand Fanfan était arrivé à Brest, il s'était senti étreint au cœur par une nouvelle tristesse.

La vie des deux gosses continuait à être épouvantable, et bien rares étaient les moments où on ne les torturait pas.

Mais Jean de Kerlor, en se retrouvant dans le pays qui l'avait vu naître, éprouva instinctivement une sensation de chagrin telle qu'il ne se souvenait pas encore d'en avoir ressenti de semblable.

Fanfan gardait dans les yeux comme un fugitif reflet de la vie d'autrefois, et il se sentait plus particulièrement malheureux en regardant les malpropres oripeaux dont on l'avait affublé.

Si Jean de Kerlor ne parvenait pas à expliquer les causes de son accès de désespérance, Claudinet pouvait encore bien moins les soupçonner.

En voyant l'intensité de l'émotion de son ami, il avait cherché à le réconforter.

Il s'était écrié de sa voix fluette :

— Vois-tu, mon vieux Fanfan, je finirai par croire que, décidément, nous ne sommes pas nés sous une heureuse étoile.

Et l'autre babin, pour ne pas contrister son petit camarade, souriait amèrement.

— Non, mais là, vois-tu, positivement, insistait Claudinet d'un ton dont la gaité forcée devenait navrante, nous avons mangé notre pain blanc le premier.

— Bah ! finit par répliquer Jean, avec une intrépidité qui n'était déjà plus exempte de forfanterie, nous ne sommes pas au bout de nos tourments... Alors...

Et les pauvres petits misérables s'étaient chaleureusement embrassés, retrouvant la provision de courage des condamnés qui marchent au supplice, et qui ne veulent pas redoubler la joie sauvage de leurs bourreaux en leur donnant le spectacle de suprêmes défaillances.

Le costume de Claudinet était celui du Janot traditionnel : culotte courte, veste de toile grise, bas rayés, perruque rouge, terminée au bout de la queue par un papillon.

C'était bien le vrai Janot, le Janot lamentable, famélique, souffre-douleur, qui paraît n'avoir été créé et mis au monde que pour recevoir des gifles et des coups de pied, et qui ne peut se venger que par des bons mots et des calembours.

Le pauvre Claudinet incarnait le personnage avec un réalisme saisissant.

Affreusement pâle, la couche de fard que La Limace plaquait sur ses joues émaciées, au lieu de rendre les yeux plus vifs, leur donnait un regard d'une expression déchirante.

Mais les lèvres jetaient des lazzis épicés, des stupidités grivoises, des coq à l'âne, dont la trivialité remontait à plusieurs générations de pitres ; et le bon public riait de bon cœur, rien qu'à voir la face de carême, l'air triste et larmoyant du pauvre gamin.

Les enfants surtout, joufflus, repus, bien couverts, s'esclaffaient le plus bruyamment.

— *Va Doué ! Va Doué !* (Mon Dieu ! Mon Dieu !) criaient les petits bas Bretons, comme il est *laër* (brigand).

Et les jeunes Brestois se tordaient.

C'est que Claudinet était inimitable, quand il disait de sa voix enrouée de phthisique :

— On prétend que le commerce ne va pas !... j'avais trois chemises, et j'en ai déjà vendu deux.

Ou bien, quand, servant à diner à son maître, il confessait avoir cassé une assiette.

— Comment as-tu fait? demandait le patron, qui se mettait en courroux.

— Comme ça, répondait Janot en laissant tomber une autre à terre qui subissait le sort de sa devancière.

Pour le coup, le maître devenait furibond; il administrait à son maladroit serviteur, une gifle, que Claudinet n'arrivait pas toujours à esquiver à temps.

Par moments, malgré toute sa consciencieuse virtuosité, un accès de toux interrompait le dialogue.

Janot portait vivement les mains à sa poitrine rongée par un feu intérieur, et il chancelait comme s'il allait tomber pour ne plus se relever.

Les spectateurs redoublaient d'hilarité, croyant que le petit jouait un rôle, car Eusèbe Rouillard, en joyeux drille qui sait tirer parti de tous les effets comiques, reprenait sans désespérer :

— Ah! tu tousses!... Je vais t'indiquer un remède... Tu prends du sirop de *pépin cuit à Naples*, d'abord, pour te purger, puis tu prends un *crysocombe*...

C'était la réplique de Fanfan, dont c'était le tour de venir corser l'action.

Le fils d'Hélène et de Georges apparaissait, habillé d'un costume de paillasse — le pur classique — confectionné par Zéphyrine dans une vieille toile à matelas.

Fanfan interrompait de son air le plus jovial :

— Un crysocombe?... Maître?... Qu'est-ce que c'est que cet animal-là? Paillasse, pendant la parade, servait surtout de compère.

Mais, dans son improvisation, son objectif continuel était de soulager son ami, de lui rendre son rôle moins dur, ou de détourner sur lui-même le coup de pied ou le soufflet menaçant Claudinet.

La Limace répondait :

— Un crysocombe, c'est une pipe pour les voix basses.

Et pour que le public grossier, qui se pressait devant l'estrade, ne conservât aucun doute, La Limace soulignait, par une mimique significative, le sens de sa phrase rabelaisienne autant que canaille.

Cependant l'heure s'avançait.

Les flâneurs regagnaient leurs logis.

Le quartier redevenait ce qu'il était réellement le soir, c'est-à-dire le coin crapuleux de la ville.

Du bal voisin, dont on entendait les cuivres stridents, sortaient des couples avinés ou des groupes qui commençaient par s'invectiver et finissaient par se battre.



Puis il s'était empressé de recouvrir le malade d'une vieille couverture. (Page 1388).

Aux portes des maisons, apparaissaient des silhouettes de femmes, des larves hideuses...

A l'intérieur, des voix rauques hurlaient des refrains à la mode — de Bretagne, c'est-à-dire qu'on ne chantait plus à Paris depuis un an.

C'était le meilleur moment pour la somnambule, son coup de feu.

Les visiteurs se pressaient nombreux, cherchant à obtenir un tour de faveur.

La Limace, sur l'estrade, débitait son boniment avec beaucoup de verve.

— Le dernier des ignorants le sait maintenant, mesdames et messieurs, proférait-il de sa voix atrocement enrouée, la nature produit quelquefois des femmes qui, sous l'influence de l'électricité, sont douées de la double vue... Ce qui ne signifie pas qu'elles portent des lunettes...

Une explosion de rires coupait momentanément la parole à Eusèbe, qui reprenait :

— C'est-à-dire que ces femmes voient dans le monde surnaturel, et que, en vertu du magnétisme, elles ont le don de suivre, par exemple, une personne voyageant à des milliers de lieues d'ici...

Cela touchait les matelots et les soldats de marine, qui n'en perdaient pas un mot.

— ...Elles l'aperçoivent dans toutes ses actions, et peuvent vous dire immédiatement ce qu'elle fait en ce moment, aussi bien que ce qu'elle a fait hier et ce qu'elle fera demain... à la condition que cela n'offense pas la civilité puérile et honnête.

Ce rappel aux convenances était toujours très goûté par l'assistance, qui n'était pourtant pas précisément vertueuse.

— Madame Zéphyrine est douée merveilleusement... Aussi elle a été admirée dans toutes les capitales de l'Europe et même de l'univers!... Et, comme c'est écrit sur l'affiche, elle est approuvée par toutes les académies de France et de l'étranger.

Un murmure flatteur parcourait l'assistance.

— Elle est somnambule extra-lucide, ce qui est le plus haut degré de la science où l'on puisse parvenir... Madame Zéphyrine vous donnera tout de suite des nouvelles de votre fiancée, de votre sœur, de vos amis, habitaient-ils les contrées les plus désertes et les plus reculées... Elle vous indiquera où est le voleur qui a pris votre montre, le meilleur remède au mal dont vous souffrez, quelquefois sans vous en douter, vous et vos bestiaux... Elle vous dévoilera les secrets les plus cachés, sans plus se tromper sur les choses qui sont passées que sur celles qui sont encore à venir...

Prenez vos numéros pour entrer chez la célèbre Zéphyrine...

On ne passe qu'une personne à la fois et chacune à son tour.

Après cette tirade habituelle excitant toujours les commentaires curieux de la foule houlense, La Limace, pour ne pas donner à son public le temps de s'éteindre, chargeait Claudinet de le réchauffer.

Le pauvre enfant, sur l'ordre de son oncle, entonnait une ignoble et inepte chanson, qui était son triomphe...

Cela s'appelait : la *Nuit de noces de Janot*.

La Limace empoignait un trombone, Fanfan saisisait un fifre, et tous deux accompagnaient le chanteur, qui faisait entendre le premier couplet :

Pendant que dormait Janot,
Lubin prenait le sabot,
Oh ! Riguinguette !
De la petite coquette !
Oh ! Riguingo !

Soudain en lançant de toutes ses forces la dernière note, Claudinet fut saisi d'un nouvel accès de toux formidable.

L'enfant s'étreignit fièvreusement le buste, comme s'il s'était rompu quelque chose dans cette poitrine déjà si délabrée.

Mais les soldats, les matelots, les filles, tout le public enfin reprenait follement en chœur :

Oh ! Riguinguette !
De la petite coquette !
Oh ! Riguingo !

Les rentrées de trombone de La Limace, dont les notes eussent défié les trompettes de Jéricho, couvrirent le bruit déchirant de la toux.

Le petit poitrinaire étouffait...

Ses bras étendus battirent l'air convulsivement...

Puis, dans une dernière contraction, un flot de sang jaillit de sa bouche et inonda l'estrade.

Claudinet tomba inanimé dans les bras de Fanfan, qui, réprimant ses sanglots, reçut son malheureux ami et l'emporta.

Un marin loustic, posant pour le gaillard « qui les connaît toutes », s'écria :

— C'est une vessie qu'il fait crever pour imiter le vrai sang.

— Bien sûr ! appuya un marsouin, ne voulant pas paraître plus ignorant que le matelot.

— C'est rudement bien imité, déclara une fille à la tignasse fauve.

Et l'on cria :

— Bravo !... Bravo !...

Cependant, tous les spectateurs n'étaient pas de cet avis.

Moins crédules ou plus compatissants, quelques-uns interrogèrent La Limace.

Eusèbe Rouillard répondit :

— Ce n'est rien du tout !... Il a voulu prendre la chanson trop haut et il s'est fait mal... Maintenant, dame ! il était déjà enrhumé du cerveau...

D'ailleurs, la parade était terminée.

Les gens se retirèrent, sauf quelques amateurs qui allaient consulter la savante somnambule.

Sans se préoccuper autrement de l'infortuné Claudinet, La Limace éteignit les bougies des lanternes et rangea les planches de l'estrade.

— Sale môme ! grommelait-il, ça nous fait perdre au moins trois francs... Quand on est poitrinaire comme ça, on se dépêche de claquer pour ne pas faire de peine au pauvre monde.

Fanfan, très robuste déjà, malgré les privations et les mauvais traitements, avait transporté Claudinet, derrière l'entresort, et l'avait couché sur quelques bottes de paille, placées là pour servir de litière au cheval Troppmann.

Puis il s'était empressé de recouvrir le malade d'une vieille couverture et de quelques-unes des loques qui lui servaient à se réchauffer lui-même.

Il s'écria, dans un élan de sollicitude angoissée :

— Là!... Es-tu bien?... Nous sommes obligés de rester ici, jusqu'à ce que maman Zéphyrine ait fini ses séances... Tu n'as plus froid?... Tu te sens mieux?...

Claudinet murmura d'une voix éteinte :

— Oui, mon vieux Fanfan, oui, grâce à toi... Mais reste là, bien près de moi... Tu vois... j'ai chaud... ma quinte est passée... je me sens beaucoup mieux, mais beaucoup...

Jean allait répliquer avec effusion, quand soudain le sourire consolant se glaça sur ses lèvres.

Claudinet ajoutait :

— Parce que je vois que je vais bientôt mourir.

Le chien Tape-Dur s'approcha du groupe ; il regarda, flaira Claudinet, et il eut l'air moins féroce...

Fanfan, se contraignant pour ne pas laisser éclater sa douleur, répondit :

— Pourquoi dis-tu de ces vilaines choses qui me font tant de peine?...

Claudinet reprit dans un souffle :

— Non, je le sens bien, vois-tu, Fanfan, et j'en suis sûr!... La poitrine me brûle ; ma respiration me fait mal ; le sang me monte à la gorge... C'est comme des bêtes qui me dévorent là-dedans... J'étouffe... Bientôt, ce sera fini... Je serai bien heureux !

Fanfan poursuivit consterné :

— Et moi?... Tu me laisseras donc tout seul?

— Non, puisque tu m'as dit que les enfants sages allaient, en mourant auprès du Bon Dieu, où ils retrouvent leurs parents... Mais les bons alors?... Ils deviennent les anges gardiens de ceux qu'ils aimaient et qui les avaient aimés!... Eh bien ! mon vieux Fanfan ! je n'aime que toi sur la terre... Quand je n'y serai plus, mon âme descendra auprès de toi pour te protéger... Tu en auras besoin!...

Fanfan reprit d'une voix sombre :

— J'aimerais mieux nous en aller ensemble... Si tu pars, qui donc me consolera quand papa La Limace ou maman Zéphyrine me battra?

— Tu ne resteras pas toujours avec eux

— Où veux-tu que j'aille?

— Où tu étais auparavant... Tu n'as pas toujours été avec nous... Tu es arrivé un beau matin, je m'en souviens bien.

Claudinet se ranimait peu à peu; il avait chaud sous sa couverture, et les protestations éperdues de Fanfan lui faisaient remonter un semblant d'espérance au cœur.

La crise était passée.

— J'étais en nourrice, dit Jean de Kerlor... Papa La Limace me le racontait hier encore... Il m'a retiré comme on fait toujours, quand j'ai été en âge.

— Tu crois? fit Claudinet sans la moindre conviction.

— Dame!... Il m'a montré un papier : mon acte de naissance... et il m'a expliqué tout ça...

— Ah!

— Écoute, Claudinet, nous resterons avec eux; nous y sommes forcés, jusqu'à ce que nous soyons grands...

— Et puis, alors, nous nous tirerons!

— Oui, nous nous échapperons ensemble.

— Ça va!

— Et nous ne ferons ni le métier de somnambule ni celui de rémouleur, quoiqu'ils prétendent que c'est un bon truc.

Une flamme monta aux yeux de Claudinet.

Le pauvre petit, malgré ses funèbres paroles de tout à l'heure, retrouvait la mobilité d'impressions de l'enfance.

Il ne pensait plus à mourir.

Il s'écria :

— Moi, je serai menuisier... Toutes les fois que nous traversons un pays et que je vois un menuisier à son établi, rabotant, clouant des planches qui sentent bon, je me dis : « Mon vieux Claudinet, voilà ce que tu seras! »

— Bien sûr! si c'est ton goût.

— J'aurai une boutique comme celle du village où nous avons passé avant d'arriver ici... Te rappelles-tu?

— Sur le bord d'un ruisseau et tout près d'un bois?...

— Juste!... Devant la porte, il y avait un tas de voliges... des troncs d'arbres... des copeaux tout frisés, parmi lesquels couraient des poules... Il travaillait ferme! Oh! que je voudrais grandir vite pour devenir menuisier!

— Moi, déclara Fanfan, je voudrais être soldat.

— Soldat!...

— Oui, tu sais bien, quand nous nous sommes trouvés, cet été, au milieu des soldats qui faisaient les manœuvres... Ils étaient à cheval... le sabre à la main... Les trompettes sonnaient... Les chefs criaient : « En avant! »... On courait sur les ennemis... Au galop!... Au grand galop!

Et le regard de Jean de Kerlor refléta son belliqueux enthousiasme.

Claudinet repartit :

— C'est beau d'être soldat... C'est vrai!... Quand on est assez fort et assez brave pour ça... Mais quand tu seras soldat, nous ne pourrons pas toujours rester tous les deux, comme c'est convenu... Il faudra que tu partes.

Les beaux rêves de Faufan s'évanouirent.

— Tu as raison, Claudinet, fit-il, désenchanté.

Pourtant, il eut une idée :

— Mais, quand il n'y aura pas la guerre... je reviendrai auprès de toi...

Ils furent interrompus par La Limace.

— Dites donc, les mômes, fit-il, quand maman Zéphyrine aura fini son travail, vous lui direz que je suis allé faire un tour au cabaret du *Crabe amoureux*... Si le cœur lui en dit, qu'elle vienne me rejoindre, mais pas avant d'avoir congédié son dernier pante... Je régale!

XVIII

CAYENNE.

Bien que le nom de Cayenne évoque les images les plus lugubres, la capitale de la Guyane française n'est pas la ville désolée que l'on serait tenté de se représenter.

Les habitants montrent avec orgueil aux étrangers la jolie place des Palmistes, où aboutissent de larges rues bien aérées, bordées de gracieuses maisons à un étage, dont les appartements sont défendus contre le soleil et la pluie par des galeries extérieures, formées de nattes vertes et de jalousies mobiles.

L'hôtel du gouvernement, vaste édifice construit autrefois par les Jésuites, avec des bois précieux, ne manque pas de caractère.

Autrefois, les Pères exploitaient dans la colonie de riches caféières, des cacaoyères et des girolières.

Les plantations, redevenues sauvages aujourd'hui, étaient très nombreuses jadis.

Les distilleries de tafia, les chantiers de bois, les établissements de

broyage des quartz aurifères ont remplacé les denrées d'autrefois, et le budget de la colonie est loin d'avoir retrouvé son ancienne splendeur.

Cayenne compte dix mille habitants.

Elle étale le damier de ses rues et de ses places ombreuses sur une étendue péninsulaire située à l'ouest de l'île, à la base du monticule verdoyant du Céperou.

Les édifices, les hôtels, les casernes, les prisons, qui occupent une très grande superficie de la ville, sont entourés de parcs touffus et précédés de magnifiques avenues de palmiers.

Le climat de cette partie de la Guyane ne serait pas insalubre si les canaux des environs n'étaient souvent engorgés.

Le port de Cayenne n'est pas très sûr; des raz-de-marée l'ont souvent dévasté.

Mais la mer, l'admirable Océan qui fait à l'île entière une merveilleuse ceinture d'émeraude, offre toujours un spectacle enchanteur, en dépit des trois bâtiments, à l'ancre dans le port, qui servent de pénitenciers flottants, sans préjudice de ceux établis aux îles du Salut, de Kourou et du Maroni, dont la population infâme s'élève à quatre mille individus.

. . .

Carmen avait fait la traversée dans un état de morne abattement qui tenait de la stupeur.

Saint-Hyrieix, n'accusant que la fatigue du voyage, avait pensé que sa femme redeviendrait elle-même, quand on arriverait au port.

Le gouverneur ne se doutait pas que Carmen, dans ses moments d'effroyable tristesse, aurait voulu remonter le cours des années et se retrouver à bord de ce *Prins-Hendrick*, au moment où le navire anglais trouvait le paquebot hollandais, la nuit, dans le brouillard, à quelque distance de l'île de Batz, sur la côte bretonne.

Oui, le choc avait été effroyable; cinq minutes après la collision, l'avant du navire plongeait déjà.

À la lueur livide des falots, des grappes humaines se suspendaient à tous les agrès, tandis que le navire s'enfonçait plus avant dans le gouffre insondable.

Pendant que les matelots, obéissant à leur capitaine, essayaient de manœuvrer les palans qui mettraient les canots à la mer, dans les ténèbres trouées par les lueurs sinistres, des femmes, presque nues, couraient affolées, des hommes se battaient, s'étreignaient, se déchiraient avec les dents, écrasaient tous ceux qui les entouraient pour arriver plus vite à l'embarcation où ils croyaient trouver le salut.

Le commandant succombait, fier et résigné...

Oui, malgré l'horreur tragique de cette minute où elle avait entendu le sanglot atroce s'échapper de plusieurs centaines de poitrines humaines, Carmen aurait préféré qu'une catastrophe semblable se produisît à bord du vaisseau qui la transportait en Guyane, plutôt que de suivre Saint-Hyrieix sur cette terre qu'elle maudissait avec une véhémence inouïe.

Cette fois, si l'abordage avait lieu, personne ne sauverait Carmen...

Robert d'Alboize était loin...

Et elle serait toute seule pour mourir.

Quand ses accès de fièvre tombaient, madame de Saint-Hyrieix se reprochait cette démente.

Carmen s'accablait des plus amers reproches; elle ne parvenait pas à retrouver le calme; elle se demandait avec terreur s'il lui serait impossible de réagir.

Le désespoir de madame de Saint-Hyrieix, en mettant le pied sur le sol de la Guyane, avait été indicible.

Mais Firmin, tout à ses nouvelles fonctions, n'avait pas le temps de s'occuper de sa femme avec la sollicitude montrée, constamment, par lui, sur le bateau qui les avait amenés.

Cependant, la douleur de Carmen sommeillait au milieu d'une lassitude d'une torpeur qui rendaient ses souffrances moins aiguës.

Était-ce le commencement de la résignation?

La vie à Cayenne s'annonçait pourtant d'une monotonie navrante.

Il ne s'y passe presque jamais rien; un fait nouveau s'y produit rarement.

Les jours se suivent et se ressemblent.

C'est toujours la même chose.

Dans son esprit désespéré, un moment, l'imagination de Carmen avait entrevu la possibilité de s'étourdir, en acceptant avec une fougueuse sincérité une existence originale, dont le charme exotique lui apporterait au moins un puissant dérivatif.

Ces mœurs étranges, ces distractions violentes, cet attrait de l'inconnu exerceraient, peut-être, sur elle une influence irrésistible.

Pouvait-elle réellement recommencer la vie?

Hélas! à toutes ses désillusions, elle devait bientôt ajouter un désenchantement de plus.

Les traditions de la colonie ne variaient pas.

Tous les dimanches, offices du matin, conversations puériles en sortant de l'église, retour à la maison, déjeuner, sieste dans le hamac suspendu à l'ombre entre deux arbres du jardin.

Puis collation, rendez-vous sur la place des Palmistes, et au jardin botanique, où la musique de la garnison joue toujours les mêmes morceaux; réunion chez l'un ou chez l'autre, nouveaux entretiens inter-



Le regard perdu dans la brume de l'horizon, elle restait là de longues heures. (Page 1394.)

minables sur les sujets les plus oisieux, ou bien un whist, une bouillotte, une partie de trictrac.

Le repos dominical est tué.

Les autres jours, il n'y a qu'un moyen de combattre le mortel ennui : Rêver !

Rêver à la France ! A ceux qu'on a laissés sur cette terre bénie, et que l'on ne reverra peut-être plus !...

Le petit soldat d'infanterie de marine, le « marsouin », là-bas en senti-

nelle, appuyé sur son fusil, regarde l'horizon, loin, loin, et rêve à son village.

Le forçat, en poussant la roue du lourd camion que traînent ses compagnons de chaîne, rêve à son temps de libération...

Le juge, dans son prétoire colonial, rêve un avancement qui le rappellera en France...

Le prêtre rêve à la patrie céleste.

C'est le royaume des songes.

Carmen se plongeait dans ses rêves, tout entière, ardemment, oubliant le présent.

Sa pensée s'envolait près d'Hélène, près de Robert d'Alboize, en France!...

En évoquant le souvenir de la riante maison du Parc-des-Princes, ce doux nid onaté d'amour, où son imagination voyageuse lui montrait Hélène heureuse et tranquille entre son mari et Fanfan, Carmen pensait :

— Ma bonne Hélène ! Si tu savais comme l'éloignement, qui pourrait atténuer le relief des faits, chez les natures vulgaires, exalte au contraire en moi la reconnaissance éperdue!...

Ta conduite à mon égard a été sublime!... Je méritais ta sévérité quand cette malheureuse lettre m'a été arrachée par Firmin, créant la plus lamentable des équivoques... Mais tu n'as pu longtemps me tenir rigueur... Est-ce que tu pouvais garder rancune à ta pauvre Carmen?... Tu m'as pardonné cette dernière faute... Ah ! si tu savais avec quelle ferveur je prie pour toi !... Tu sourirais peut-être, car une sainte n'a rien à demander au bon Dieu.

Et Madame de Saint-Hyrieix soupirait ; puis, par une association naturelle d'idées, elle poursuivait :

— Que font-ils, en ce moment?... Voici la nuit... Ils sont au salon, ou sous la véranda, grisés par le parfum des fleurs, les mains dans les mains, perdus dans leurs caresses... Ils pensent à moi, peut-être !

Et l'hallucination consolante emplissait de tendresse le cœur de la jeune femme.

— Quant à Fanfan, disait-elle, il joue avec le lévrier ou il est plongé dans ses livres et ses images...

Elle cherchait à rendre la vision plus précise encore :

— Georges raconte quelque épisode de ses voyages... Hélène le console de ses souffrances passées par un sourire et un baiser.

Des larmes montèrent aux yeux de l'exilée à cette pensée...

— Ah ! fit-elle chaleureusement, la douce, belle et bonne chose !... Aimer de toutes ses forces l'homme dont on peut être fière devant tous... L'aimer et en être aimée !

D'autres fois, elle s'accoudait au balcon de sa terrasse...

Le regard perdu dans la brume de l'horizon, elle restait là de longues heures.

Ses yeux s'arrêtaient enfin sur le roc de l'Enfant Perdu, qui portait un phare.

L'Enfant Perdu!...

Les hasards avaient eu beau jeter Carmen sur une côte de l'Amérique du Sud, il fallait qu'une expression symbolique lui rappelât l'enfant, la petite fille qui était restée là-bas, Marcelle!

Carmen, après un serrement de cœur si douloureux qu'elle croyait en mourir, se ressaisissait.

Elle ne pouvait admettre que, mère criminelle, elle eût abandonné sa fille à tous les dangers;

Elle ne l'était pas, puisque Robert d'Alboize, le père, veillait sur Marcelle; puisque Hélène de Kerlor remplaçait, auprès de la mignonne, la mère absente.

Non! Marcelle n'était pas une enfant perdue.

Madame de Saint-Hyrieix ne pouvait s'arracher à ses rêves.

Il fallait que le soleil disparût de l'horizon pour que les idées de la jeune femme changeassent de cours; mais elle n'en revenait pas moins à son point de départ, après des méandres trompeurs.

L'air de la Guyane contient presque toujours une grande quantité de vapeur d'eau.

Le soir, les brouillards s'étendent comme un immense tapis sur les forêts avoisinantes.

Quelques cimes altières dépassent les nuées; on croirait voir alors des écueils au milieu de l'océan.

L'atmosphère humide finit par voiler tout le paysage, pendant que les miasmes délétères, qui surgissent du sol, se combinent avec ces brumes qui recèlent déjà la fièvre.

Le cerveau de Carmen vacillait; le passé l'exaltait; elle en était tellement imprégnée qu'elle en reconstituait une partie, comme à la suite d'une évocation magique.

Encore une fois, elle n'était pas dans une maison, mais sur un vaisseau.

Oui, c'était bien ainsi qu'un soir, appuyée tristement sur le bastingage d'un navire, demandant à l'immensité de la mer, au murmure des flots, aux plaintes du vent, un présage de ce que lui réservait l'avenir, à son retour de Suède, pendant ce voyage de noces que Firmin avait voulu rendre pratique; c'était en s'absorbant ainsi, dans un de ces moments où le cœur se désole et où le découragement glace l'âme, qu'elle avait senti son amour pour Robert envahir tout son être, et que toutes les joies, toutes les félicités, tous les bonheurs inconnus s'étaient emparés d'elle dans un afflux de passion qui la laissait encore aujourd'hui toute pantelante.

Le charme s'évanouissait.

A présent, c'était fini!

Pour toujours, Carmen était rentrée dans sa prison remplie de ténèbres aussi profondes que celles qui l'enveloppaient dans cette nuit sans étoiles.

Il avait disparu à jamais ce coin du ciel entrevu dans une extase de béatitude extra-humaine, de ce ciel toujours bleu, même si l'amour qui le baigne de sa clarté limpide est un amour coupable, une passion défendue.

Le ciel était rentré dans l'ombre pour toujours.

Pourquoi Carmen avait-elle renoncé à ce bonheur indicible?

Elle s'exaltait de nouveau dans la voie de la désespérance, après s'être grisée de souvenirs heureux.

Pourquoi cette rupture?

Pour sauver l'honneur?

Non !... Carmen s'accusait d'avoir été lâche...

Elle avait eu peur... peur de son mari, peur du mépris du monde... peur de tout.

Et elle avait fui, se perdant irrémédiablement, au lieu de s'envelopper dans sa faute et de s'en glorifier!

Il voulait qu'elle partît avec lui, le brave et noble cœur !...

Il n'aurait pas hésité. Il était prêt à tout lui sacrifier, sans un regret, afin de vivre pour elle, de la défendre, de rester toujours à ses côtés, perdus tous deux dans l'ineffable joie de leur amour éternel.

Que faisait-il maintenant, le pauvre aimé?

Il pensait à elle, et il pleurait !...

Il pleurait en se répétant que c'était elle qui, par l'entremise d'Hélène, avait exigé qu'il se broyât le cœur.

Et Carmen, à son tour, les yeux pleins de larmes, le cœur gros de sanglots, confiait à la brise mille baisers pour les porter là-bas, à celui qu'elle avait abandonné.

Oui, c'était vrai, toutes les justifications qu'elle tentait vis-à-vis d'elle-même étaient inutiles et mensongères; il n'y avait qu'une expression pour qualifier la désertion de Carmen :

Elle avait abandonné Robert... Elle avait abandonné Marcelle !...

Lui, le soldat qui n'avait à se reprocher aucune défaillance, était récompensé; il voyait sa fille!

Carmen ne la reverrait peut être jamais !

L'affreuse conclusion s'imposait invariablement après ces crises lamentables.

Et l'infortuné gémissait :

— Je n'ai plus qu'à mourir...

Le bon Saint-Hyrieix survenait et arrachait sa femme aux méditations qui la brisaient.

On se mettait à table pour dîner, dans une salle remplie de fougères arborescentes et de palmiers.

Des orchidées et une fleur splendide, la *Victoria regia*, s'épanouissaient dans des vases d'argent.

Saint-Hyrieix se chargeait de faire les principaux frais de la conversation, qui roulait sur le commandant militaire, le chef des forces navales, l'ordonnateur de la marine, le directeur de l'intérieur, le procureur général, le chef du service pénitentiaire ou autres fonctionnaires de la colonie, sous les ordres de monsieur le gouverneur de la Guyane.

Inutile d'ajouter que Saint-Hyrieix était enchanté de sa situation.

Nous est-il permis de faire remarquer, entre parenthèse, que les affaires coloniales ont, de longtemps, été conduites, en France, de la plus singulière façon?

Ainsi, entre mille exemples qui prêteraient à rire, si ces erreurs ne nous coûtaient pas si cher, on cite que, dans l'inventaire des objets envoyés à Cayenne, lors de l'établissement des pénitenciers, figuraient plusieurs milliers de casse-noisettes, de pelles, de pincettes et de garde-feu, destinés à ce pays où il n'y a jamais eu de noisetiers, et où les cheminées sont aussi inconnues que les tigres sur le boulevard Montmartre.

Il y avait donc, et il y aura toujours à Cayenne bien des questions importantes à étudier.

Saint-Hyrieix, en homme méthodique, se croyait obligé de faire à sa femme un petit cours d'histoire, pour qu'elle fût bien au courant de la question.

Quand la France perdit le Canada, Choiseul et Praslin, les ministres de Louis XV, voulurent remplacer cette contrée de l'Amérique du Nord par la « France Equinoxiale ».

En 1763, la mère patrie envoya plus de treize mille colons à la Guyane. Les Alsaciens, les Lorrains et les Saintongeais formaient le plus gros noyau des émigrants.

Tous les corps de métier étaient représentés : il y avait parmi eux jusqu'à des comédiens.

Ils s'installèrent sur les bords de la rivière Kourou, à cinquante kilomètres, à l'est de Sinnamari.

Les malheureux y souffrirent toutes les tortures, car rien n'avait été préparé pour les recevoir.

Suivant une phrase célèbre : « Se sentant abandonnés du monde entier, ils mouraient, faute d'avoir la volonté de vivre. »

A la fin du même siècle, des colons d'un nouveau genre y étaient amenés par la *Charente* ; c'étaient trois cent vingt-neuf condamnés, les vaincus du dix-huit Fructidor, ce coup d'Etat exécuté (le 4 septembre 1797) par le Directoire contre le Conseil des Anciens et celui des Cinq-Cents.

Ces proscrits, à qui l'on avait évité l'échafaud n'échappèrent pas à la « guillotine sèche ».

Ils furent décimés en très peu de temps.

Enfin, après une période d'illusion de prospérité, Cayenne redevint une terre de transportation ; mais il était encore écrit que cette « richesse » serait de courte durée, car la Nouvelle Calédonie ne tarda pas à enlever à la Guyane une grande partie de sa population flottante ou roulante.

Aujourd'hui Cayenne ne reçoit plus que l'aristocratie du bagne, c'est-à-dire bon nombre de récidivistes, des condamnés aux travaux forcés au-dessus de huit ans de peine, les Arabes, les annamites et les noirs.

— Vous comprenez, ma chère amie, s'écriait Saint-Ilyrieix, qu'il a fallu se décider enfin à faire un choix judicieux... Voilà pourquoi j'ai été nommé... Je suis le trente-quatrième gouverneur depuis 1850.... Je crois que cela suffit pour un demi-siècle !

Carmen, d'un geste lent et fatigué, acquiesçait de la tête.

Elle entendait bien Firmin, mais elle ne comprenait pas un mot.

Saint-Ilyrieix passait à l'étude des questions importantes.

D'abord, celle des engagements des coolies chinois et indiens afin de remplacer les nègres qui, depuis leur émancipation au Brésil, refusent de travailler au delà de ce qui leur est nécessaire pour acheter du tafia et des brimborions de toilette.

Puis venaient les moyens à employer, pour attirer à nous et grouper sous notre drapeau, les populations sauvages, errant encore dans les immenses solitudes.

Il y avait aussi le défrichement des forêts et leur exploitation par des condamnés ou des libérés.

N'oublions pas le problème de la relégation à Cayenne, remplacée, malgré l'opinion de sérieux esprits, par la transportation à Nouméa.

Tout cela méritait l'attention de Saint-Ilyrieix.

Il gardait pour la fin la question qui le captivait le plus, et dont la solution le couvrirait de gloire et d'honneurs.

Il s'agissait du fameux territoire contesté par le Brésil.

C'est une longue bande du versant atlantique amazonien, compris entre l'Araguari et le Rio Branco ou l'Oyapok.

Ce « Contesté » a fait couler des flots d'encre dans les chancelleries afin d'éviter une autre effusion beaucoup plus précieuse, celle du sang.

Les uns estiment que sa superficie égalerait la moitié du territoire français ; les autres indiquent plus modestement un nombre de myriamètres équivalant à quinze de nos départements ; toutefois, on tombe d'accord sur le nombre de sujets policés à annexer : trois mille individus.

Il fallait entendre Saint-Ilyrieix retracer l'état des négociations entre les deux nations intéressées depuis trente ans

Ce serait lui, Firmin, qui aboutirait là où tant d'autres avaient échoué.

Loin de nous la pensée de railler, pour le plaisir de le faire, le gouverneur de la Guyane.

L'œuvre pour laquelle on avait désigné Saint-Hyrieix était ardue et capable d'exalter l'imagination d'un diplomate amoureux de sa profession comme il l'était; mais on ne peut se faire une idée de l'emphase du mari de Carmen, quand il exposait ses conceptions géniales.

Qu'il fût devant sa femme ou devant ses administrés de toutes les couleurs, c'était la même attitude.

Firmin haranguait toujours les populations. Il « palabrait » sans cesse devant des nègres. Il était constamment en représentations.

En toute équité, dans l'état d'esprit où se trouvait Carmen, pouvait-elle s'intéresser à ces travaux d'un homme qu'elle n'aimait pas, et qui, d'ailleurs, pénétré de sa propre valeur, ne se donnait pas la peine de vulgariser sa mission.

Il déclarait pourtant pompeusement à Carmen, qu'il ne cessait de l'associer à ses rêves de gloire; mais il s'exprimait avec un tel luxe de détails, techniques et de fastidieux commentaires, que la pauvre femme se sentait plus triste et plus isolée que jamais, pendant que lui, le plus grand diplomate des temps modernes, savourait son commencement d'apothéose.

XIX

LE MENSONGE.

Les heures s'écoulaient pour Carmen avec une monotonie lugubre.

Parfois, elle perdait la notion du temps, des faits.

Alors il lui semblait qu'elle était depuis vingt ans dans cette île et que les souvenirs qui l'assaillaient n'étaient que de furtives lueurs d'une existence antérieure, écoulée dans une autre planète.

Cependant, tous les mois à peu près, la pauvre désespérée avait un jour de grande émotion.

La population entière de fonctionnaires secouait d'ailleurs sa torpeur habituelle.

Tout le monde se ranimait et semblait sortir d'un sommeil léthargique, comme les loirs, les marmottes et autres quadrupèdes rongeurs, qu'un soleil de printemps tire de leur engourdissement hivernal.

L'animation devenait contagieuse et gagnait jusqu'aux plus indolents.

L'agitation générale commençait à l'aurore.

Dès le matin, les lunettes de tous les calibres et de tous les genres étaient braquées sur la mer, comme autant de canons s'appêtant à défendre la place.

Et pourtant, ce n'était pas l'ennemi que l'on attendait avec cette fébrile impatience...

Tous les yeux se portaient vers le petit phare situé à l'extrémité de la jetée du port, sur le roc de l'Enfant-Perdu.

On guettait un signal attendu...

Les minutes semblaient bien longues quand le gros temps ou une autre cause nécessitaient un retard.

Tout à coup au milieu des propos pessimistes qui s'échangeaient déjà, le sémaphore hissait le pavillon.

Tout le monde renaissait à la joie et saluait d'une acclamation unanime le drapeau qui flottait avec un bruissement caractéristique au vent du large.

L'arrivée d'un navire en vue des côtes était signalé.

Un navire qui venait de France, et, outre sa cargaison habituelle, apportait les lettres, les journaux de la patrie!

Les fonctionnaires n'étaient plus seuls à interroger l'horizon.

Tous les habitants de Cayenne — nous parlons de la population libre — se ruaient vers le port.

On attendait que le courrier fût en vue, et chacun s'efforçait de faire une provision de patience; c'était bien inutile; au bout d'un quart d'heure personne ne conservait son sang-froid.

Ah! l'arrivée du courrier! quand on est perdu au bout du monde!

Les cœurs les plus solidement attachés battent à tout rompre.

Les caractères les mieux trempés s'amollissent; bien des visages se contractent tout pâles; bien des yeux sont humides...

Les sentiments les plus opposés se reflètent, se succèdent même sur beaucoup de physionomies.

C'est l'espoir, c'est la crainte; c'est la certitude de recevoir la nouvelle depuis si longtemps désirée, puis c'est l'angoisse qui vous étreint à la gorge pendant que les larmes refoulées vont sourdre.

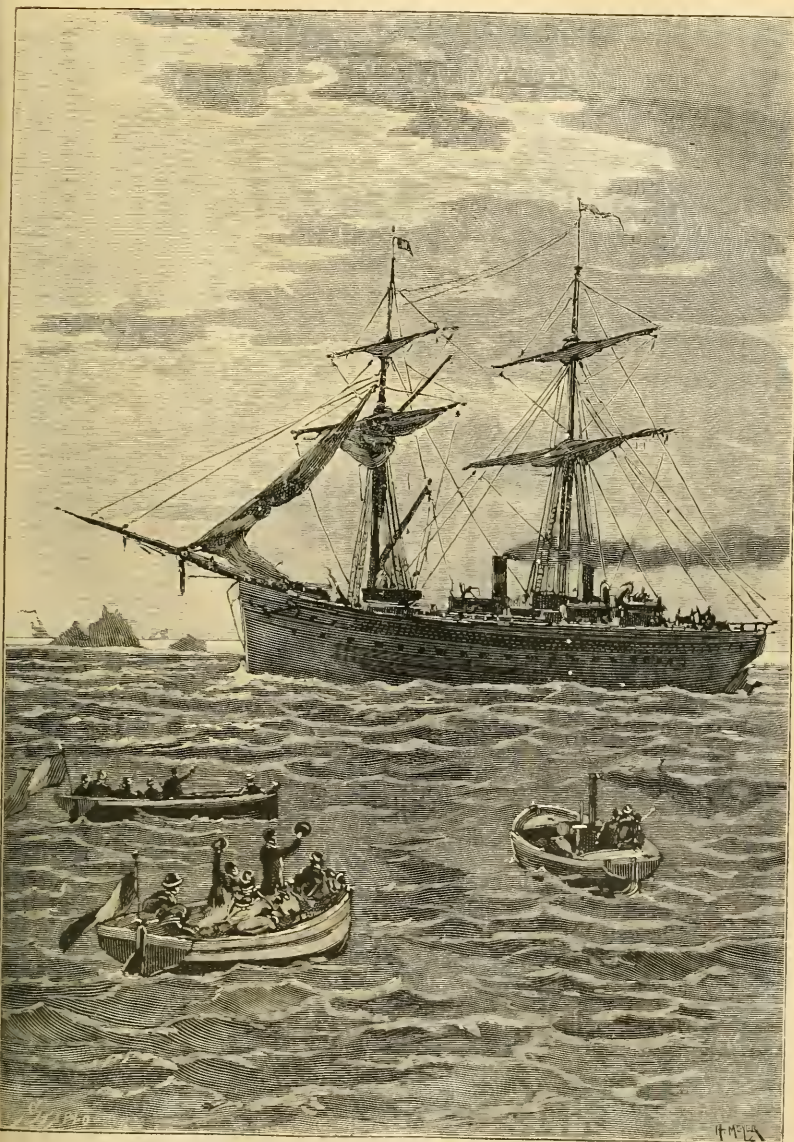
Si le courrier n'apportait pas cette fois la bienheureuse lettre?

Il faudrait attendre encore un mois...

La mère qui était souffrante va-t-elle mieux?

La fiancée, qui semblait dans sa dernière correspondance, ne plus montrer autant de résignation, a-t-elle retrouvé le courage qui fait que, suivant Musset :

L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.



Mais ces craintes chimériques ne tardaient pas à s'évanouir. Le paquebot entrait dans le port!... (Page 1403.)



Le notaire annonce-t-il que l'on va être bientôt envoyé en possession de l'héritage convoité depuis de si longues années.

A-t-on trouvé un permutant ? Le changement de résidence pour raisons de santé est-il accordé ? Le *Journal Officiel* a-t-il publié les dernières promotions qui vous concernent infailliblement ?

Les angoisses disparaissent ; les esprits les plus moroses se dérident ; c'est la joie la plus folle, l'espoir le plus insensé qui revient illuminer tous les yeux. quand, dans une grande explosion d'allégresse universelle, on distingue à l'horizon le point noir qui va grossir à vue d'œil...

On aperçoit un panache de fumée...

Des voiles blanches apparaissent, pas plus étendues que des ailes de mouettes...

Mais il approche rapidement, ce vapeur qui contient tout ce que l'on attend...

On voit distinctement maintenant les grosses cheminées...

La structure du navire est entièrement visible...

Les détails du gréement se précisent...

Le paquebot se rapproche toujours...

On le reconnaît... on dit son nom...

Et tous les cœurs battent à l'unisson. Tout le monde va être heureux. Aucune déception n'est à redouter.

Le sillage s'accroît là-bas, au large ; les flots bleus sont frangés d'écume ; on dirait que le bateau redouble de vitesse, comme s'il avait hâte de satisfaire tous les désirs, pour s'abriter ensuite contre la tempête.

Les timorés ne peuvent alors se défendre d'un retour d'inquiétude : s'il allait arriver un accident au paquebot ! Cela s'est vu... Ce ne serait pas la première fois qu'un naufrage se produirait dans ces conditions...

Le capitaine avait-il raison de ne pas modérer son allure ?

Tout récemment, des gens très compétents parlèrent d'écueils à fleur d'eau qui n'étaient pas portés sur les cartes marines...

Et puis, une chaudière peut toujours faire explosion...

Mais ces craintes chimériques ne tardaient pas à s'évanouir.

Le paquebot entrait dans le port !...

Il jetait l'ancre ; le bruit des grosses chaînes trappait les oreilles des habitants comme la plus délicieuse musique.

— Enfin ! s'écriait-on, le voilà en sûreté maintenant !

Et déjà on commentait les phases probables de la traversée ; les avis étaient très partagés.

Pendant que l'on discutait avec le plus joyeux entrain, les formalités administratives s'accomplissaient.

Le canot de la douane accostait...

Puis, c'était le tour du fonctionnaire des postes...

Il reparaisait bientôt avec un gros sac sur le dos; mais l'enveloppe scellée et cachetée gardait encore tout son secret professionnel.

Il y avait dans cet outre gonflée jusqu'à la dilatation des lettres de France!

On faisait une véritable ovation au brave facteur; un cortège l'accompagnait jusqu'à l'hôtel des postes.

L'élément civil n'était pas seul à se réjouir.

Les soldats aussi étaient en fête.

Les clairons des casernes sonnaient joyeusement au vaguemestre, et leurs notes éclatantes semblaient crier les noms des êtres chéris dont les noms étaient enfouis pêle-mêle dans ce sac énorme, scellé et cacheté.

Il y avait là dedans des lettres : des souvenirs, des nouvelles, de douces et bonnes paroles de consolation et d'espérance, provenant des parents, des payses et des amis.

Plus d'un militaire se rassurerait d'abord, en voyant le cachet de son village et l'écriture inexpérimentée qu'il connaissait si bien.

Il ouvrirait l'enveloppe avec un luxe de précautions...

Un de ses premiers coup d'œil serait pour explorer les plis de la lettre, afin de découvrir tout de suite le mandat, le bon de poste, ou même les humbles timbres que les plus pauvres gens envoient toujours au petit trouper...

Un de ces jours bénits où le courrier arrivait, Saint-Hyrieix était sur le quai, lui aussi impatient, anxieux, enfiévré, comme Carmen, comme les autres, comme tout le monde, sans distinction de grade ou de qualité.

La hiérarchie ne pouvait perdre entièrement ses droits, et monsieur le gouverneur de la Guyane était monté sur une estrade, dont les marches ressemblaient vaguement aux degrés d'un trône; mais Saint-Hyrieix, tout fonctionnaire suprême qu'il fût, attendait comme le plus chétif de ses administrés.

Le paquebot entra en rade...

Carmen s'écria, sous le coup de la plus indicible émotion.

— Ah! mon Dieu! ...

— Qu'avez-vous? demanda Firmin.

— Ah! mon Dieu!...

— Madame...

Les mains de la jeune femme furent agitées par un violent tremblement nerveux.

Comme à regret, elle tendit sa jumelle à son mari. Elle avait peur de se tromper et elle avait hâte que Saint-Hyrieix confirmât l'ardente espérance qui faisait bondir son cœur.

Saint-Hyrieix, très majestueusement, braquait sa petite lunette d'approche sur le vaisseau ; mais Carmen, incapable de se maîtriser plus longtemps le secoua par le bras.

— Regardez vite, sur la dunette...

Firmin se troubla pendant que Carmen continuait d'une voix haletante :

— On dirait...

Elle ne put achever.

La réflexion était venue ; Carmen pensait qu'elle avait été le jouet d'une ressemblance.

Mais Saint-Hyrieix, qui avait enfin réussi à braquer l'appareil, jeta une exclamation...

Pendant que le gouverneur de la Guyane manœuvrait son instrument d'optique, le bateau avait gagné plusieurs encablures, et Firmin voyait mieux que Carmen.

— On dirait Georges ! fit-il avec stupéfaction.

Carmen lui arracha la lorgnette des mains et regarda de nouveau.

— C'est lui ! s'exclama-t-elle avec une expression de bonheur que nous renouçons à décrire.

Le débarquement commença bientôt...

Georges de Kerlor prenait place dans un canot, si vivement enlevé par quatre vigoureux rameurs, que l'embarcation volait sur les vagues.

Elle allait accoster dans quelques minutes...

— Je distingue très bien maintenant, reprit Carmen, c'est mon frère.

— Nous ne nous trompons pas, affirma Saint-Hyrieix.

Bientôt, Carmen, sanglotant de joie, était dans les bras de Georges de Kerlor.

Mais, après le premier élan d'effusion, la jeune femme, relevant la tête, remarqua l'horrible altération des traits de son frère et ses vêtements de deuil.

Carmen tressaillit et ferma les yeux à demi.

Elle murmura toute tremblante :

— Seigneur !... notre... notre mère ?

Firmin, tout bouleversé, soulignait la question d'un geste heurté.

Carmen retenait sa respiration en attendant la réponse...

Georges répliqua d'une voix pénétrante :

— Notre mère va mieux.

Carmen commença à respirer, mais la douloureuse énigme n'en restait pas moins effrayante.

Il poursuivit :

— Elle a quitté Kerlor pour m'accompagner jusqu'au port du départ... Nous nous sommes embrassés à la dernière minute... Sa santé exige tou-

jours des soins minutieux ; mais le docteur La Roche espère qu'il la guérira de cette cruelle maladie.

— Alors ? reprit Carmen, dont les transes n'avaient fait que changer d'objet, alors ?..

Georges exhala un soupir rauque.

— Tu es en deuil, balbutia-t-elle en se soutenant à peine.

— Oui, murmura Georges.

— Ah ! mon pauvre frère ! dit Saint-Hyrieix consterné et avec la plus sincère affection.

— Comment !... articula péniblement Carmen, qui se refusait encore à envisager une tragique éventualité... Comment, tu aurais perdu...

Cette fois, Kerlor ne répondit pas et courba la tête avec un accablement qui enlevait à Carmen son dernier rayon d'espoir.

Ce mot jaillit de ses lèvres décolorées :

— Hélène ?

— Hélène !.. répéta Georges d'une voix éteinte.

Carmen porta les mains à son front ; ses yeux hagards eurent une lueur de démence.

Saint-Hyrieix, dont le bouleversement était inouï, saisit les deux mains de son beau-frère, tandis que Carmen, chancelant sous l'épouvantable commotion, rassemblait ce qui lui restait de forces pour ne pas tomber sans connaissance.

— Mon pauvre Georges ! dit Firmin, quel malheur !... Je ne puis vous dire le chagrin que je ressens... Les paroles me manquent...

Georges, éperdu, répondit machinalement à la chaleureuse étreinte.

— Alors poursuivit Firmin, d'une voix entrecoupée de sanglots, vous êtes venu à nous pour chercher une consolation... Nous nous efforcerons de... mais, c'est une catastrophe irréparable... Enfin, vous avez pensé à nous... Merci, Georges !... Vous m'avez sauvé la vie et jamais... Ah ! l'épouvantable nouvelle... Nous qui étions si heureux de vous recevoir... Grâce à mes fonctions, je vous aurais... Comment n'êtes-vous pas mort de douleur ?

— Je n'en sais rien, proféra le mari d'Hélène anéanti.

Saint-Hyrieix conclut :

— Votre fils vous ordonnait de vivre.

— Fanfan ? demanda Carmen avec égarement.

Georges répondit d'un ton sinistre :

— Jean de Kerlor n'est plus.

— Mort ! dirent en même temps Saint-Hyrieix et sa femme écrasés par la stupeur.

— Mort ! répondit Georges.

Carmen et Firmin se regardèrent pétrifiés, incapables d'articuler une parole de plus.

Kerlor reprit, les traits décomposés, mais avec la rapidité de l'homme qui veut aller jusqu'au bout de son mensonge sacrilège :

— L'enfant a été malade... tout à coup... du croup ! Il est mort !... Sa mère le soignait, n'est-ce pas ?... Elle a refusé de quitter le chevet du petit moribond... Alors, l'impitoyable maladie a emporté deux victimes.

Le croup !

Carmen, le visage ravagé par un désespoir sans bornes, revit sa petite Marcelle terrassée par l'horrible mal.

Et c'était Hélène qui avait sauvée la chérie...

Dieu n'avait pas voulu que la comtesse de Kerlor arrachât son propre enfant à la mort !...

Il avait pourtant réuni la mère et le fils.

Carmen crut que les fibres de son cœur allaient se rompre. Un remords instinctif l'accablait...

Sans être responsable directement, n'était-elle pas une des causes mystérieuses de ce double malheur. Elle souffrait le martyre.

Saint-Hyrieix et Carmen avec Georges rentrèrent à la résidence sans avoir le courage d'ajouter un mot.

Ils soutenaient, guidaient Kerlor comme un malade trop faible pour supporter le poids de sa souffrance...

Quand ils furent rentrés chez eux, Saint-Hyrieix consigna sa porte.

Ils parlaient bas, comme dans une chambre funèbre. Carmen et Firmin restaient terrifiés par cette double mort, par l'épouvantable douleur qui accablait leur malheureux frère.

Mais, quand la nuit fut venue, quand retirée dans son appartement, Carmen entendit les pas de Georges, errant dans le jardin désert pendant de longues heures, alors cette catastrophe apparut à la jeune femme plus tragique encore peut-être.

Ses angoisses devinrent inexprimables ; son cœur se serra de la façon la plus atroce ; son âme était brisée.

Ce n'était plus seulement l'angélique compagne, l'exquise petite sœur, l'adorable femme qui avait montré tous les dévouements, qui avait accompli tous les sacrifices, que Carmen pleurait...

Pour la seconde fois, et plus impérieusement qu'à la première, Carmen se demandait quelle part la justice céleste pouvait lui attribuer dans ce double trépas.

Elle voyait Hélène dans son linceul...

Elle voyait aussi son cher petit neveu dans son suaire...

Ils ne dormaient point du tranquille sommeil de la mort...

Convulsés par la maladie, mais sans colère, tout bas, avec un accent désolé, leurs lèvres s'agitaient encore et ils lui reprochaient leurs souffrances.

Carmen sentait sur son front la griffe de la folie.

L'horrible cauchemar la secoua, la tordit jusqu'aux pâles rayons de l'aube.

Elle s'endormit enfin d'un sommeil de plomb, le corps baigné d'une sueur froide, comme dans les atres de l'agonie.

*
* *

Il faisait grand jour quand elle se réveilla, avec la sensation de quelqu'un qui sortirait du sépulcre.

A travers ses jalousies baissées, elle aperçut alors, au fond du jardin, auprès de dracénas qui les protégeaient de leur ombre, son mari et son frère qui s'entretenaient.

Elle tendit l'oreille ; il lui fut impossible d'entendre la moindre parole.

Mais aucun jeu de leur physionomie ne lui échappait.

Tous deux, très pâles, semblaient sévères, impitoyables comme les juges sur le siège de leur tribunal.

Carmen frissonna.

Que disaient-ils donc ?

Ils n'avaient pas l'attitude du désespoir.

Elle resta longtemps à les regarder, ne s'expliquant pas pourquoi elle était effrayée à ce point.

Comme dans la nuit, Hélène et Fanfan ensevelis lui apparurent.

Elle eut au fond de la gorge un cri de grâce !

Madame de Saint-Hyrieix maîtrisa ce dernier accès de démence.

Elle appela sa femme de chambre, se vêtit à la hâte et descendit.

Les deux hommes, en la voyant, devinrent silencieux.

Voici ce que Georges avait dit à Firmin en l'entraînant dans le jardin :

— Mon ami, j'ai une effroyable confiance à vous faire.

— Vous, Georges !

— Oui... Tout un drame à vous raconter...

— Mais...

— Enfin, j'ai un service à réclamer de vous.

Très impressionné, Saint-Hyrieix balbutia :

— Vous savez, mon cher beau-frère, qu'en tout et pour tout, vous pouvez compter sur moi...

— C'est que vous ne vous doutez pas de ce que je vais vous révéler.

— Quoi que ce puisse être mon dévouement pour vous est absolu.



On attenta à ses jours; il étrangla chaque fois le régicide. (Page 1417.)

— Je le sais.

— Vos chagrins sont les miens... Vous en avez eu...

Georges l'interrompt :

— Et ma honte?

Firmin tressauta.

— Votre honte !

— Oui.

Le diplomate répondit fermement après un moment de douloureuse surprise :

— Nous sommes solidaires.

Firmin regarda son beau-frère. L'expression de la physionomie de Kerlor était étrange dans sa complexité.

Un sombre chagrin la dominait ; mais une lueur farouche passait dans les yeux, et sur les lèvres crispées, un rictus sarcastique semblait se jouer.

Les gestes étaient saccadés ; la voix, de plus en plus dure, continuait à garder des intonations sinistres.

Si M. de Saint-Hyrieix avait été un savant médecin aliéniste, il eût été frappé par des symptômes très graves.

L'homme qui était en face de lui deviendrait fou à bref délai, à moins qu'une puissante diversion ne lui permit de ne pas compromettre davantage un équilibre mental des plus précaires aujourd'hui.

Le malheur atroce qui venait de frapper Kerlor, motivait l'égarement de sa raison ; mais Firmin, bien qu'il ne fût que diplomate, entrevoyait vaguement d'autres motifs.

Il pressentait déjà, que la fin d'Hélène et de Fanfan avait pu être entourée de circonstances dramatiques, que Georges n'avait pas voulu faire connaître à Carmen.

Saint-Hyrieix n'eut pas le temps de chercher ; Georges reprit brusquement :

— Saviez-vous, Firmin, qu'Hélène avait un amant ?

Saint-Hyrieix eut un haut-de-cœur. Sa première pensée fut celle-ci :

— Ce serait vrai ?... La lettre énigmatique justifierait-elle mes soupçons ?

Et Firmin avait eu la faiblesse de douter de sa femme, quand la pauvre enfant, par pure bonté d'âme, était mêlée à une odieuse machination qu'elle ignorait.

Mais Saint-Hyrieix était un galant homme, il ne voulait pas accabler une femme dont la culpabilité ne lui était pas encore démontrée.

Il s'écria :

— Hélène !... Madame de Kerlor !... Un amant !..

Georges poursuivit :

— Vous connaissiez l'absence qu'elle avait faite l'avant-veille de votre départ ?

— Mais oui, Hélène était allée à Kerlor

— Mensonge.

— Ce voyage aurait été simulé ?

— Vous vous rappelez aussi qu'elle avait reçu une lettre le jour même.

— Parfaitement, puisque c'est moi-même qui la lui ai remise... avec une petite offrande pour ses pauvres... C'était un secours, une aumône qu'on sollicitait d'elle.

— C'était une lettre de l'amant.

Georges prononça ces mots avec une telle âpreté sauvage, que Firmin, si maître de ses impressions qu'il fût, — et malgré ses préventions singulièrement aggravées par les affirmations de Georges — ne put s'empêcher de pousser un cri d'amère stupéfaction.

Hélène! un amant!

Malgré tout, Firmin ne le croirait que si Georges lui mettait une preuve irréfutable sous les yeux.

Redevenu très froid, Kerlor tira de son portefeuille la lettre non signée, écrite par Robert d'Alboize.

— Voici cette lettre, qui répond sans doute à quelque télégramme annonçant à l'amant la brusque arrivée du mari... c'est-à-dire la nécessité d'une rupture, momentanée peut-être.

Saint-Hyrieix lut.

C'était tellement infâme qu'il se laissa tomber sur un banc.

Il n'y avait plus à douter, l'évidence s'imposait.

Saint-Hyrieix regrettait bien de ne pas s'en être tenu à son opinion spontanée, quand il s'était exprimé sévèrement sur le compte d'Hélène, au moment où Carmen, sur le seuil du bureau de poste, fournissait les explications exigées d'une façon si énergique.

Hélène s'était indignement jouée de M. et de madame de Saint-Hyrieix.

Firmin avait eu bien tort de se reprocher ses premières appréciations.

Il avait joué un rôle de dupe, et cette idée froissait mortellement un personnage tel que lui.

Georges raconta fidèlement tout ce qui s'était passé; le mensonge fait par Hélène pour déguiser son prétendu voyage, la lettre accusatrice arrachée des mains de l'épouse adultère, et, pour toute contradiction, pour toute justification, pour toute preuve d'innocence, le démenti incohérent, insensé, opposé seul aux charges qui accablaient la criminelle.

Saint-Hyrieix répliqua avec un soupir navré :

— Hélas! mon cher Georges! vous avez raison.

— Et vous ne vous doutiez de rien?

— C'est-à-dire que...

— Parlez.

— Vous pensez bien que je ne suis pas précisément un naïf!

— Vous saviez...

— Permettez!... Je n'avais que de fortes présomptions.

— Vous deviez m'en avertir.

— Georges!... Et si nous nous étions trompés!... Songez donc à l'énormité de mes remords...

— La vérité est que cette créature était une misérable hypocrite!

— Maintenant, poursuit Saint-Hyrieix, je n'ai plus aucune raison pour garder le silence... Je ne crains plus de vous accabler...

— En effet !

— Eh bien ! apprenez donc que cette... malheureuse avait fini par compromettre Carmen.

— La misérable !

— Oui, elle avait eu l'habileté de charger votre sœur de retirer les fameuses lettres au bureau de poste...

— Quelle infernale rouerie !

— Et j'ai failli soupçonner ma femme !

Georges répondit :

— Vous ne m'étonnez nullement, mon bon Firmin.

— Ah !... Comment...

— Elle a eu l'infamie de l'accuser.

— D'accuser Carmen ? fit Saint-Hyrieix d'une voix étranglée, bien qu'il s'efforçât de conserver un dédaigneux sang-froid.

— Oui, elle a été jusque-là, alors que l'éloignement de Carmen empêchait ma pauvre sœur de se défendre.

— C'eût été bien inutile.

— Evidemment... Tout s'élevait contre cette odieuse calomnie et j'en ai fait promptement justice.

— J'en suis sûr !

— Carmen n'a pas d'enfant.

— Parbleu !...

Il ne vint à la pensée ni à l'un ni à l'autre de ces hommes de vérifier les dires de la pauvre Hélène, en faisant à madame de Saint-Hyrieix l'offense de l'interroger.

Dans l'esprit étroit de Firmin, la conviction de l'innocence absolue de sa femme était étayée par son colossal amour-propre, qui lui rendait impossible à admettre, nous le savons, l'idée d'être trompé.

D'ailleurs, Hélène n'avait donné aucun signe d'étonnement en recevant la lettre qu'il lui remettait.

Interroger sa femme en ce moment eût été manifester un doute blessant, renouveler la pénible scène qui s'était passée devant le bureau de poste de la Bourse.

Puisque, après des angoisses dont il avait gardé l'affolant souvenir, il était sûr de Carmen ; à aucun prix il ne voudrait la chagriner de nouveau, et cela tout à fait gratuitement.

Il fallait que cette Hélène, malgré sa perfidie inimaginable, eût commis de folles imprudences, pour que son secret eût été surpris avant que Firmin conçût le moindre soupçon.

Le billet anonyme, trouvé par Saint-Hyrieix sur son bureau, dénotait que la vigilance d'un inconnu avait été mise en éveil.

Seulement, grâce aux machiavéliques combinaisons de madame de Kerlor, c'était cette pauvre Carmen qui avait été suspectée.

Quant à Georges, jamais il n'eût pu supposer sa sœur coupable.

L'orgueil des Kerlor était trop grand pour que le comte descendit jamais à un tel outrage envers la dernière fille de cette race sans tache.

L'affaire était jugée... La condamnation d'Hélène restait sans appel... Le châtimement était prononcé.

Un commencement d'exécution avait eu lieu ; il fallait que la rigoureuse sentence eût son plein effet.

Firmin, après quelques minutes de réflexion, demanda :

— Alors, qu'avez-vous fait ?

Georges répliqua avec une fureur concentrée :

— J'ai puni la mère et j'ai chassé l'enfant...

— Puni?... Vous avez vengé votre honneur?... Vous avez tué ?

— Non... Hélène vit.

Saint-Hyrieix respira. Il n'y avait pas eu de sang de répandu. Le scandale n'avait peut-être pas été public.

Le nom des Kerlor ne serait pas déshonoré, celui des Saint-Hyrieix ne recevrait aucune éclaboussure.

Ces complications, qui paraissaient d'une gravité exceptionnelle, se simplifiaient.

— Que désirez-vous de moi ? interrogea le diplomate.

— Je désire que vous ne laissiez parvenir à Carmen aucune lettre de l'infâme...

— Je vous le promets.

— J'ai dit qu'elle était morte, parce que je veux qu'elle le soit à jamais pour tous.

— Soyez tranquille... Je suis le maître absolu de la Guyane française ; tout le monde m'obéit... Je donnerai des ordres pour que les lettres de cette femme, qui est désormais pour nous une étrangère, lui soient renvoyées sans même avoir été décachetées... Je me charge de tout.

— Merci, Firmin !

A ce moment, madame de Saint-Hyrieix intervint.

Bien que l'attitude des deux hommes lui eût causé un certain saisissement, Carmen s'efforça de conserver tout son calme.

Elle commença :

— Que disiez-vous donc de si grave tous les deux pour vous être tus en me voyant ?

Georges répliqua :

— Nous nous entretenions des chers disparus... Puis, j'annonçais à ton mari que je partais par le prochain bateau.

— Tu ne restes pas quelque temps avec nous?

— Je ne le puis... Je retourne au Mexique... Si j'ai voulu ne pas m'embarquer directement à Saint-Nazaire et passer par Cayenne, ce n'était que pour vous épargner d'apprendre brutalement par une lettre tous ces événements désastreux... J'avais en outre quelques intérêts à régler avec Saint-Hyrieix; tout est terminé...

Quelques jours plus tard, Georges reprenait la mer.

XX

LE ROI DU BAGNE.

Couchés à l'ombre des palétuviers, les forçats goûtaient les douceurs de la sieste.

Elle allait prendre fin.

Déjà les surveillants, les gardes-chiourme s'élevaient sur leur couche de branchages. On allait sonner le réveil, c'est-à-dire la reprise du travail.

À l'aube, cette sonnerie retentit; puis, quand le soleil devient trop cuisant, le clairon donne le signal du repos.

Il est impossible de se mouvoir sous le ciel tropical, pendant les heures de forte chaleur.

De sorte que les forçats semblent vivre double, puisqu'ils ont deux réveils et deux extinctions des feux.

Bien qu'il fût défendu aux condamnés d'échanger le moindre mot, la surveillance n'était pas assez étroite, dans ce coin de forêt, pour que les règlements fussent observés à la lettre. Cependant, il ne fallait pas se laisser prendre, car les punitions étaient sévères.

Le n° 333 s'approcha pourtant du n° 350 et les deux forçats échangèrent ces phrases :

— Ils veulent se tirer.

— Tu leur as dit que je refusais.

— Oui, mais le gros a répondu qu'il se moquait de ta fiole.

— Nous verrons bien !

— Il a dit encore qu'il te casserait la cabèche.

— Son pain est cuit.

Les premières notes du clairon se firent entendre.

Le détachement de forçats était campé à Cacao. Un chantier était en voie de formation, sur les bords de la Comté, au milieu de la forêt vierge, domaine non encore conquis et que défendent intrépidement des armées innombrables de bêtes fauves, errant parmi les plantes aux émanations mortelles et les lianes inextricables.

On avait décidé de construire, dans cette région dangereuse, un pénitencier où l'administration enverrait les transportés les plus récalcitrants, ceux qui, dans les îles du Salut ou à l'île Royale, avaient commis des fautes assez graves pour nécessiter un surcroît de précautions en vue d'une évasion toujours menaçante.

Les transportés à Cayenne se divisent en deux catégories bien tranchées : les transportés concessionnaires et les transportés forcés de travailler pour le compte de l'État.

Les premiers jouissent d'une liberté relative, à la condition de ne pas sortir de leurs cantonnements ; les seconds, formés en détachements et en escouades, vont, sous la surveillance de la chiourme, défricher les bois ; percer des routes ou des chemins, les empierrer ; dessécher des marais ; ils exécutent enfin toutes les laborieuses besognes qu'un tel pays nécessite.

Les corvées intérieures du pénitencier sont faites à tour de rôle par les condamnés de cette seconde catégorie.

Les concessionnaires travaillent pour leur propre compte ; mais leurs produits sont achetés par l'administration à un prix fixé d'avance, prix très minime, ainsi qu'on peut le supposer.

A Cacao, une grande partie des forçats étaient concessionnaires.

Les autres, dont la journée est évaluée à 2 francs et qui ont le droit de consommer en vivres de seize à quarante centimes par jour, sont les gredins les plus dangereux de cette armée du crime, tant il est vrai que, dans l'abjection la plus profonde, il y a encore des degrés.

S'il y a des degrés, il y a également des grades, tout une aristocratie ; plus que cela une véritable souveraineté !

Les forçats ont un monarque qui ne règne pas du tout constitutionnellement, car c'est par la terreur que ce potentat se maintient au pouvoir.

Ses droits sont absolus ; quand un imprudent veut les partager avec lui, il en résulte de graves désordres ; c'est la révolution, c'est l'anarchie, c'est la guerre intestine.

Inutile d'ajouter que le roi du Bagne ne porte ni sceptre, ni couronne, et qu'il est aussi déguenillé que ses sujets.

Mais ils lui obéissent passivement, car ils ont choisi pour les gouverner un héros dont la réputation est inattaquable, dans les fastes de l'assassinat et du vol

Nos lecteurs ne se doutent pas que nous venons déjà de leur présenter Sa Majesté !

C'est pourtant l'un des deux hommes entrevus tout à l'heure sous les arbres le n° 350.

Il se nommait Trinqueballe ; c'était un Flamand d'une corpulence et d'une force qui délient toutes les épithètes.

Il atteignait la quarantaine ; ses actions d'éclat étaient déjà innombrables.

Pour la troisième fois il était au bain.

La première, il avait tué sa concubine, une ouvrière qui travaillait dans une filature de Lille ; crime passionnel.

La deuxième, il avait fracturé les portes de la Trésorerie générale et assommé deux employés ; mais c'était un de ses complices qui s'était laissé accuser de ces deux meurtres, et avait poussé le dévouement antique jusqu'à se laisser guillotiner sans dénoncer le véritable assassin.

Enfin, la troisième fois, Trinqueballe, qui se devait à sa réputation, avait voulu progresser.

Trois personnes étaient égorgées par lui dans une ferme isolée ; mais le bandit avait encore évité l'échafaud.

Son défenseur, avec le dangereux talent des avocats qui ne désespèrent jamais des plus mauvaises causes, avait réussi à faire naître le doute dans l'esprit un peu obtus des jurés.

Trinqueballe avait tout nié d'ailleurs, et, suivant la tradition des grands scélérats, rejeté le forfait sur un malfaiteur inconnu, « un homme qui portait toute sa barbe ».

La délibération avait été longue et chaude.

Finalement, à la suite d'une question maladroitement posée, Trinqueballe avait la joyeuse stupéfaction de ne pas entendre prononcer contre lui la peine capitale.

L'échafaud ne voulait décidément pas de lui.

Le bandit, qui en était à son sixième assassinat, bénéficiait des circonstances atténuantes et se voyait condamner aux travaux forcés à perpétuité.

On reconnaîtra impartialement, à moins d'être affligé d'un pitoyable état d'esprit, que les suffrages des forçats devaient se porter à l'unanimité sur Trinqueballe, qui avait eu par surcroît la chance de revenir à Cayenne, au moment où le précédent monarque, vieux et infirme, s'éteignait patriarcalement au milieu de son peuple qu'il avait tant aimé.

Ce roi, avant de mourir, avait eu pourtant la force de donner l'investiture à son successeur.

La légitimité de Trinqueballe ne pouvait donc être contestée.

Pendant cinq années son règne ne fut troublé que par les menus incidents dont nulle dynastie n'est exempte.



Après avoir été la terreur du bagne, était devenu le garde-chiourme le plus populaire des condamnés. (Page 1422.)

On attenta à ses jours ; il étrangla chaque fois le régicide.

Les cadavres, découverts dans la brousse, étaient déchiquetés par les dents des animaux féroces ; l'autorité n'ouvrait aucune enquête.

Il y eut aussi un crime de lèse-majesté : un forçat avait refusé de donner sa ration de vin à son roi.

Le lendemain, un palmier que l'on abattait, tombait comme par hasard sur la tête du coupable ; les registres du bagne enregistraient le fait sous la rubrique « accidents ».

Trinqueballe qui, au demeurant, était le meilleur fils du monde, ne

punissait pas toujours de la peine de mort les sujets qui entraient en rébellion contre lui.

Parmi ses prérogatives, il avait le droit de grâce; il ne l'exerçait que bien rarement; mais pourtant sa large clémence s'était étendue sur l'individu qui s'entretenait avec lui tout à l'heure, un ancien turco, nommé Bel-Kassem, qui avait, d'un coup de son sabre-baïonnette, troué le cœur de Zorah, une chanteuse mauresque de Tlemcen.

Zorah avait trompé son compatriote pour un tringlot, qui possédait la note poétique manquant à Bel-Kassem.

La fille du désert, avant de clore pour jamais ses grands yeux de gazelle, avait pardonné à son meurtrier.

Bel-Kassem, depuis cette affaire, avait des accès de folie intermittente.

Au bain, on lui décernait un sobriquet emprunté à sa langue nationale, on l'appelait le « Maboul ».

Dans un moment de vertige, il s'était oublié jusqu'à lever la main sur son souverain.

Trinqueballe avait prononcé une condamnation à mort, puis commué la peine.

A la suite de cette générosité, Bel-Kassem, quand il n'était pas « Maboul », paraissait très dévoué à son roi.

Tout ceci, nous le répétons, n'avait guère ébranlé le trône; mais depuis quelques mois des complications extrêmement graves surgissaient.

Un nouveau venu, sans s'attaquer encore directement au monarque, tenait des propos révolutionnaires.

Sommé par Trinqueballe de s'expliquer, l'audacieux ne s'était pas défendu de convoiter le pouvoir; mais il avait ajouté, dissimulant son ambition effrénée, qu'il ne voulait le tenir que du libre jeu des institutions.

Il n'enfreindrait nullement les lois existantes; mais très ferré sur la constitution qui inscrivait en tête de ses tables sacrées les « Droits du Facqzir », il prétendait briguer la succession de Trinqueballe.

Or, elle n'était pas ouverte. Le prétendant avait répondu qu'il avait le temps.

Puis, se rendant compte sans doute du peu de succès réservé à un coup d'État, car les esprits ne paraissaient pas encore mûrs pour une Restauration, le rival de Trinqueballe, pour prouver qu'il n'était pas un conspirateur, avait demandé au roi, d'un ton très soumis, la permission des s'évader.

Trinqueballe, manquant de sens politique et de prévoyance, justifiant l'adage touchant Jupiter et ceux qu'il veut perdre, s'était opposé à cette fuite; l'infortuné monarque ne comprenait pas qu'il autorisait ainsi l'usurpation!

Or, ce dangereux compétiteur n'était autre que notre vieille connaissance Mulot, qui avait abandonné son nom patronymique pour prendre celui plus harmonieux, plus majestueux et plus ancestral de Panoufle.

Nous savons qu'à la suite de l'expédition désastreuse de Saint-Pierre-du-Regard, Panoufle — nous ne l'appellerons plus qu'ainsi désormais — était resté entre les mains des gendarmes, pendant que La Limace, plus prudent et surtout plus agile, avait pris sa course jusqu'à Condé-sur-Noireau.

Vu les antécédents de l'accusé, la cour d'assises de l'Orne, voulant bien faire les choses, avait octroyé à Panoufle vingt ans de travaux forcés.

Il suivit la filière administrative, et, au bout de quelques mois, se trouva sur le sol hospitalier de Saint-Martin-de-Ré, en attendant que le transport de l'État le prit, lui et bon nombre de compagnons d'infortune, pour lui faire faire gratuitement le voyage à la Nouvelle-Calédonie, qu'une légende naïve qualifie de Chanaan des forçats.

Panoufle, qui avait déjà vu la Terre Promise, ne se souciait pas d'y retourner.

Profitant d'une nuit très obscure et se servant de sa force herculéenne pour briser ses chaînes, Panoufle avait pu se jeter à l'eau.

Il nagea pendant un kilomètre dans l'Océan, assez tranquille cette nuit-là, et prit pied sur la plage, où le sable et les galets se disputent le terrain.

Un rayon de lune permit à Panoufle de voir quelques cabines sur la grève que quelques rares baigneurs intrépides ont baptisée pompeusement de station balnéaire.

Le fugitif jouait de bonheur : dans le bureau de « l'établissement », dont il força la porte sans la moindre difficulté, il trouva des vêtements qu'il échangea contre son costume de « fagot ».

En cherchant encore, il aperçut un canot échoué ; il s'en empara, et put faire la vingtaine de kilomètres qui le séparaient de la Rochelle.

Panoufle avait reconquis la liberté !

Quelques vols et quelques attaques nocturnes lui permirent de subsister assez maigrement.

Mais il n'était pas fait pour travailler en solitaire.

Le désœuvrement des pérégrinations sans but l'amena à Tours. Sur les quais de la Loire, sa bonne étoile voulut qu'il rencontrât Carbagnol, qui était, nous ne l'avons pas oublié, un des clients de Matifou, le tenancier du tapis-franc de la rue Eugène Sué.

C'était précisément quelques jours après l'accident arrivé à La Limace. Carbagnol, au courant des faits, enseigna Panoufle.

Celui-ci écrivit un petit mot à La Limace, pour lui demander s'il pourrait venir lui rendre visite, sans inconvénients.

Eusèbe Rouillard répondit affirmativement, et il annonça même au copain qu'il aurait non seulement la joie de serrer la main d'un vieux frère d'armes, mais encore celle d'embrasser Zéphyrine, qui arrivait à pic.

Panoufle était ravi.

Il était enchanté de revoir La Limace, certes ; mais son allégresse ne connaissait plus de bornes, depuis qu'il comptait se précipiter dans les vigoureux bras de la somnambule.

Malheureusement, la veine était épuisée ; l'étoile du forçat pâlissait.

En arrivant au boulevard Preuilly, c'est-à-dire à deux pas de l'asile où La Limace s'était tordu sur son lit de souffrance, Panoufle, reconnu par deux inspecteurs de la Sûreté, en mission départementale, avait été appréhendé au collet.

Adossé à un platane, le vigoureux gaillard s'était énergiquement défendu, et il aurait fini par mettre en compote les infortunés agents, si des passants ne leur avaient prêté main-forte.

Panoufle réintégra ses pénates.

Il retourna à Saint-Martin-de-Ré ; mais cette fois, il lui fut impossible de se replonger dans le sein d'Amphitrite.

Il se montra le plus indiscipliné et le plus redoutable des prisonniers.

Camisole de force, cachot, privation de nourriture, rien ne put venir à bout de l'indomptable bandit.

Les brigadiers, les sous-brigadiers, les gardiens, tout le personnel tremblait devant lui.

Le directeur adressa un rapport spécial au ministère de la justice. Il demandait que le terrible Panoufle fût envoyé à Cayenne, afin de quitter plus tôt Saint-Martin-de-Ré.

La réponse fut « favorable ».

Quand le forçat apprit le tour du directeur, il entra dans une rage indescrivable, jurant qu'il « chambarderait » tout dans l'établissement.

Il finit par se calmer.

Un Panoufle, nouvelle manière, se révéla. D'un ton très calme, il demanda à présenter quelques réclamations à l'autorité compétente.

Le directeur, après avoir mobilisé tous ses gardiens et leur avoir distribué des points stratégiques dans son bureau, consentit à donner audience à Panoufle, qui arriva, plus chargé de chaînes que ne le fut jamais Silvio Pellico, conduit par quatre hommes, les plus solides du pénitencier.

A la surprise générale, Panoufle continua à se conduire en parfait homme du monde.

Il dit que la loi était formellement violée en ce qui touchait sa chétive personne.

Il déclara que, depuis 1880, on ne devait plus envoyer de condamnés à Cayenne, excepté des Arabes ou des indigènes des colonies, à cause du climat.

On y laissait pourtant ceux qui y étaient déjà, parce que cela coûterait trop cher de les transporter ailleurs; mais Panoufle réclamait Nouméa.

Le directeur voulut bien soutenir la controverse juridique, pendant quelques instants, mais il eut le regret d'annoncer à Panoufle que la décision était irrévocable.

Le forçat, tout garrotté qu'il fût, fonça la tête en avant sur les gardiens.

Il les abattait comme des capucins de carte.

Il allait atteindre le directeur, quand le poste accourut en armes et put maîtriser l'énergumène, qui écumait comme une bête fauve enragée.

Cette révolte fut la dernière; Panoufle ne bougea plus jusqu'à son arrivée à Cayenne.

Il y retrouva Carbagnol, qui s'était fait pincer à Saint-Avertin, au moment où il cherchait à dévaliser un restaurant bien connu dans la localité et aux environs.

Ce ne fut pas le seul copain que Panoufle reconnut.

Il reprit courage en se voyant au milieu d'une société qui l'accueillait favorablement.

Les forçats avaient repris le travail. Ils abattaient des arbres sur les bords de la Comté.

Un hasard apparent avait réuni dans le même chantier Trinqueballe et Panoufle.

Bel-Kassem, Carbagnol, un nègre, ancien boucher d'Oran, qui avait tué deux enfants; un caïd envoyé au bagne pour faux et razzia et un ancien notaire complétaient l'équipe.

On appelait le notaire maître Poulardot, quand ses panonceaux illustraient la petite rue de la cité méridionale où il avait « mangé la grenouille ».

Aujourd'hui, ce n'était plus que le numéro 169.

Celui-ci, et ses autres compagnons de chaîne, paraissaient résignés à leur malheureux sort et semblaient — surtout devant les fonctionnaires — n'avoir, pour objectif, que des remises de peine ou des grâces définitives.

Avec de la bonne conduite, on est porté sur le tableau réglementaire envoyé deux fois par an à la métropole.

En réalité, tous les individus que nous venons de nommer dissimulaient leurs effroyables sentiments ou cachaient des projets d'évasion caressés depuis longtemps avec la patience et la ruse des sauvages avoisinants.

Mais, pour le moment, il y avait une question préjudicielle à régler, comme on dit dans le monde judiciaire que tous ces coquins avaient beaucoup fréquenté.

Trinqueballe, le roi du bagne, opposait son veto au plan de fuite combiné par Panoufle et ses camarades.

Panoufle s'insurgeait contre l'omnipotence du monarque.

Il y avait un d'eux de trop, sur la terre de Guyane, et la société devait s'attendre à se voir privée, très prochainement, en la personne de l'un ou de l'autre, d'un de ses plus beaux ornements.

Le détachement était sous la surveillance d'un garde-chiourme nommé Baptiste Chapillard; on se contentait de l'appeler familièrement par son prénom.

C'était un rare spécimen d'abrutissement.

Ses gros yeux à fleur de tête, sa bouche béante de gobe-mouches, son nez en pied de marmite le désignaient, plus particulièrement, aux quolibets de ses chefs et aux moqueries de ses « fagots ».

Autrefois, pourtant, il ne fallait pas s'aviser de tourner Baptiste en dérision; c'était le plus féroce garde-chiourme de Cayenne.

Il avait fait guillotiner deux forçats.

Mais l'âge était venu, n'augmentant pas le ramollissement cérébral du chaouch, ce qui eût été impossible, mais lui enlevant le feu sacré.

Baptiste avait perdu toutes ses illusions; il ne s'intéressait plus à rien; il laissait faire les forçats, pourvu qu'ils n'essayassent pas de s'évader, et qu'ils fournissent une somme de travail évitant les reproches au surveillant.

De sorte que Baptiste, après avoir été la terreur du bagne, était devenu le garde-chiourme le plus populaire des condamnés.

Pendant la « grande fatigue », il mâchonnait une brindille quelconque, chantonnait un refrain sentimental à la mode sous Louis-Philippe, et ne tardait pas invariablement à s'assoupir.

Il venait de s'endormir.

Les forçats jetèrent sur le sol leurs instruments de travail.

Trinqueballe interpella Panoufle.

— J'en ai assez... Faut que je te crève!

Panoufle commença par se contenter de ricaner, pendant que les compagnons, les yeux étincelants, se préparaient à servir de témoins aux adversaires dans le champ clos.

Aucun procès-verbal ne devait être dressé pourtant.

Trinqueballe s'adressa à eux avec l'autorité attachée à sa royale personne.

— Je défends à qui que ce soit de s'en mêler.

Bel Kassem se mit à rire en montrant ses dents blanches, ce qui était chez lui le prélude d'un accès de fureur.

Le caïd garda son impassibilité.

Carbagnol retroussa les manches de sa casaque de mouit.

Le boucher et le notaire eurent un geste évasif.

— Tu y es? demanda Trinquéballe.

Panoufle répondit :

— J'aurai ta peau.

Ils se ruèrent l'un sur l'autre, jugeant inutile d'échanger d'autres défis qui auraient pu réveiller Baptiste.

Ils s'étreignirent comme deux bêtes fauves.

Trinquéballe était plus fort que Panoufle; mais celui-ci, dont la présence au bain était plus récente, gardait une souplesse qui faisait défaut au massif flamand, un peu ankylosé par la vie de galérien.

Au début de l'action, dans la chaleur des premières attaques, aucun avantage ne se précisa entre ces deux colosses.

Mais au bout de cinq minutes de lutte, Panoufle parut faiblir.

Il chancela...

Celui qui allait tomber était un homme mort.

La galerie pronostiqua la défaite du présomptueux facqzir, qui avait osé s'attaquer au monarque.

Tout à coup, sans respect aucun pour la dignité royale, Panoufle, relevant brusquement sa tête baissée, arracha, d'un coup de dent, l'oreille droite de Trinquéballe et la cracha sur un rocouyer voisin.

Le roi lâcha prise, autant sous le coup de la douleur, que sous celui de l'humiliation; il porta les mains à sa blessure.

— Ce n'est pas de jeu, murmura-t-il.

Panoufle respira comme un soufflet de forge.

Les juges se consultèrent.

Par trois voix contre deux, et malgré toute la déférence qu'ils devaient au roi, la conduite de Panoufle ne fut pas taxée de déloyale.

Une nouvelle reprise eut lieu.

La première leçon ne profita pas à Trinquéballe. En saisissant Panoufle par la tête, il amena juste celle-ci à la hauteur de l'oreille gauche royale qui fut croquée comme la droite.

Deuxième suspension.

— Quéqu'tu veux? goguenarda le cannibale, je me sens en appétit.

Les témoins ne se consultèrent que pour la forme, puisqu'ils n'auraient pu délibérer que sur une chose jugée.

Trinquéballe, les lèvres blanches d'écume, sauta sur Panoufle avant que celui-ci eût eu le temps de se remettre en garde, ce qui constituait une incorrection signalée par le notaire en sa qualité d'homme bien élevé.

On passa outre.

Cette fois, Panoufle fit plus que de chanceler sous le choc; il tomba sur le genou.

Trinqueballe poussa un cri de triomphe, sans craindre de tirer le garde-chiourme de son sommeil.

Avant que Baptiste eût rouvert ses gros yeux, ceux de Panoufle seraient fermés à jamais.

Bel-Kassem, trépignant, se réjouissait déjà du dénouement.

Les autres, en qui la bête humaine, si peu cachée ordinairement d'ailleurs, reparaisait dans toute son ignoble sauvagerie, serrèrent convulsivement les poings et grincèrent des dents à se briser la mâchoire.

Trinqueballe fit un effort définitif pour terrasser complètement son ennemi.

Mais Panoufle se souvenait de tous les trucs de son métier de lutteur.

A ce moment pourtant, il ne se « tirait pas la bourre » avec un naïf amateur ou un compère.

Il fléchit davantage le genou, entraînant Trinqueballe.

Les deux immondes facies furent encore en contact.

Panoufle, avec un grand ahan ! rouvrit la bouche et coupa net, comme avec un rasoir, le nez du roi.

C'était le coup réussi autrefois sur la personne de Bastien de Montparnasse ; rien ne résistait aux terribles molaires de l'hercule.

Panoufle envoya ce débris sanglant rejoindre les oreilles sous l'arbuste.

Le combat changeait décidément de face, sans que l'issue pût en être prédite ; mais, quelle qu'elle fût, il était permis d'assurer que le roi du bain aurait une déplorable effigie, s'il faisait frapper, plus tard, des monnaies à son image.

Trinqueballe, que Panoufle n'avait pas ressaisi assez promptement, parvint à se relever.

L'hercule authropophage gouailla :

— Tu sais ! ça ne me fait que trois plats... je mange mieux que ça quand je fais un gueuleton.

Nous défions les peintres d'horreur de reproduire une figure plus épouvantable que celle du roi du bain.

Essorrillé, le nez mutilé, Trinqueballe, tout ensanglanté, passait à l'état de monstre, défiant toute ressemblance avec une créature humaine.

Cependant, les juges du camp durent de nouveau conférer.

Ils s'étaient prononcés, touchant les oreilles, mais l'ablation du nez auguste devenait d'une gravité exceptionnelle.

Y avait-il félonie ?

Panoufle devait-il être disqualifié ?

La discussion s'engagea, pendant que les deux adversaires se repliaient comme des panthères qui vont de nouveau bondir l'une sur l'autre.



Il y eut un cri, un bruissement de feuilles, un craquement, puis un plouf énorme !
Trinqueballe était englouti. (Page 1426).

Poulardot, dont la sensibilité était à bout, proposa une solution raisonnable.

— L'honneur est satisfait, déclara-t-il, un des deux adversaires se trouve réellement dans un état d'infériorité, arrêtons le combat.

Cette opinion ne recueillit que des huées.

Les autres préopinants se prononcèrent pour la continuation du duel.

Trinqueballe ne tarda pas à constater, avec une profonde amertume, que le loyalisme de ses sujets n'était pas à toute épreuve.

Dans ses jours de splendeur, tout le monde l'encensait, l'adulait, le

flagornait ; à cette minute où il paraissait subir son premier échec, le peuple, avec son ingratitude ordinaire, se retournait contre son roi bien-aimé.

Était-ce une défection générale ?

Trinqueballe accusa la lâcheté des foules.

Par trois voix contre une, celle de Bel-Kassem, et une abstention, celle du notaire, Panoufle ne fut pas accusé de trahison.

En entendant prononcer cet arrêt, le monarque déchu atteignit le paroxysme de la rage.

Malgré toutes les traditions en matière de pareilles rencontres, qui exigent que les adversaires ne se servent d'aucune arme, en dehors de celle dont la nature les a pourvus, Trinqueballe ramassa vivement sa cognée et en porta un coup furieux à Panoufle, tel Roland pratiquant sa brèche à l'aide de Durandal. Mais si le preux carlovingien atteignit le roc pyrénéen, le roi du bain, aveuglé par la démence furieuse, manqua son but.

Un cri de réprobation s'échappa de toutes les poitrines.

— Faut rien être crapule ! s'écria Carbagnol, à qui l'on ne pouvait nier une certaine compétence à ce sujet.

Le boucher d'Oran appuya :

— Ça, c'est pas bon !

Le caïd proféra :

— *Kelp, beni Kelp !*

Ce qui signifie : chien, fils de chien ! ça passe pour une injure effroyable en Algérie.

Le notaire, malgré son ancienne dignité professionnelle, ne put réprimer cette épithète :

— Salop !

Bel-Kassem, enfin, qui s'était montré le dernier courtisan de la majesté aujourd'hui détrônée, ne put retenir son indignation, et il la traduisit par ce mot laconique :

— *Allouf !*

L'allouf du prophète n'est autre que le compagnon de Saint-Antoine des chrétiens.

Trinqueballe, éperdu devant cette unanimité de réprobation réunie pour la première fois contre lui, sentit que tout s'écroulait.

Des myriades d'étincelles passèrent devant ses yeux hagards.

Panoufle, qui n'avait pas cessé de l'observer, s'élança... Et d'un magistral coup de tête, il envoya rouler son adversaire dans les flots de la Comté.

Il y eut un cri, un bruissement de feuilles, un craquement, puis un plouf énorme !

Trinqueballe était englouti.

Tous les rois n'ont pas une fin aussi héroïque.

Le garde-chiourme se réveilla en sursaut.

— Hein ! quoi ? bafouilla-t-il.

Mais les forçats avaient ramassé leurs outils et attaquaient de nouveaux arbres, comme si rien d'anormal ne s'était produit, Bel-Kassem avait eu le temps de dire au vainqueur :

— C'est toi qui seras notre kébir.

Le boucher et le caïd approuvèrent d'une voix de muézin du haut du minaret :

— Allah ! allah ! mach'allah !

Moins hiératique, Carbagnol, le bandit tourangeau s'exclamait :

— Tu l'as rien fadé !

Le notaire méridional murmura philosophiquement :

— Je n'aurais jamais cru qu'un changement de gouvernement m'intéresserait de cette façon palpitante :

Baptiste insista :

— Personne ne répond.

— On tape dans le tas, chef, répliqua l'un d'eux.

— Alors, c'est bon ! marnotta le garde-chiourme, tâchez moyen que je ne vous entende plus.

Et le vieil ahuri allait reprendre son somme interrompu, quand le clairon sonna subitement aux champs.

C'était le commandant du pénitencier, avec une escorte, qui surgissait à l'improviste, M. de Villarceaux, un brave homme que sa nature débonnaire ne désignait pas du tout pour occuper ce poste dangereux.

Imbu des préceptes philanthropiques les plus louables, quand on ne doit pas les appliquer au bagne, M. de Villarceaux ne voulait voir que des égarés dans le troupeau dont il se considérait comme le pasteur.

Le plus grand criminel excitait, dans l'âme sensible du directeur, une commisération dont le bandit se réjouissait intérieurement.

M. de Villarceaux avait une façon touchante de dire :

— Eh bien ! oui... cet homme s'est rendu coupable des pires forfaits, mais j'ai relu son dossier, et je suis persuadé que ce sont les mauvaises fréquentations qui l'ont perdu.

Aussi, chaque fois qu'il inspectait les forçats, se croyait-il obligé de les haranguer paternellement et de leur répéter qu'il les porterait sur l'état des grâces futures s'ils ne commettaient pas de peccadilles trop graves.

Baptiste se mit au port d'armes et attendit que le commandant l'interrogeât.

— Comment marchent vos hommes ? questionna Villarceaux de sa voix la plus amène.

— Rien à dire, répliqua le garde-chiourme.

— Pas d'insubordination ?

— Non, mon commandant.

— Le travail s'accomplit réglementairement ?

— Oui, mon commandant.

— Tout votre monde est là ?

— Oui, mon comm...

Mais Baptiste, terrifié, s'arrêta.

Il venait de constater qu'un « fagot » manquait à l'appel.

M. de Villardeaux ne remarqua pas ce trouble; il disait à un officier qui l'accompagnait :

— Évidemment, ces gens-là sont beaucoup moins gangrenés qu'on ne le prétend... Ils ont commis des fautes... la société était dans son droit en les leur faisant expier... mais, mon devoir est de leur remonter le moral... de les inciter au repentir.

— Et vous réussissez, mon commandant ?

— Je m'en flatte, modestie à part.

— Tant mieux !

— Depuis que je suis à mon poste, les cas de rébellion sont excessivement rares... j'ai même réussi, à force de ténacité, à ramener l'harmonie parmi toutes ces brebis égarées... Autrefois, il ne se passait pas de semaines sans que l'on signalât une rixe meurtrière sur les chantiers... Cela se comprend, avec ces têtes brûlées.

— Et maintenant ?

— L'ordre ne cesse de régner... j'ai inculqué à ces gens-là des sentiments de fraternité.

Baptiste suait à grosses gouttes.

Si le directeur montrait tant de mansuétude envers les condamnés, il restait très strict pour tous les employés sous ses ordres.

Il ne connaissait que le règlement.

Or, il était sévère, le règlement, à l'endroit d'un garde-chiourme qui sur sept forçats à surveiller en laissait disparaître un.

Baptiste, qui avait cessé d'être bien noté depuis qu'il ne se passionnait plus pour son métier, se disait qu'il pourrait être bel et bien révoqué.

Les gros yeux ronds roulaient dans toutes les directions pour tâcher de retrouver l'ombre de Trinquemalle.

Le commandant, après avoir adressé une allocution à la demi-douzaine de chenapans, poursuivit sa route.

Il avait plusieurs détachements à inspecter dans la journée.

— Très content ! très content ! dit-il... On arrive à tout par la douceur.

Il s'éloigna avec son escorte.

Pendant que Baptiste, très obséquieux, — quoiqu'il eût la mort dans l'âme — accompagnait le directeur, Panoufle murmurait à ses co-détenus :

- Personne ne nous empêchera maintenant de nous « faire la paire ».
- On va s'en occuper, ajouta Carbagnol.
- Tu nous emmènes? demanda Bel-Kassem.
- Bien sûr!...
- Plus on est de fous, plus on rit, repartit l'ex-maître Poulardot, de son ton le plus jovial.
- Seulement, reprit l'hercule, on ne s'esbigne pas comme ça.
- Ah! naturellement, faut songer aux provisions.
- Si Trinqueballe n'avait pas montré un pareil entêtement, il y a déjà longtemps que nous aurions franchi le Maroni et que nous nous trouverions sur le sol hollandais.
- En tout cas, fit Carbagnol, il s'est évadé, lui!
- Et il n'a pas eu besoin de prendre de précautions.
- Il est bien sûr qu'on ne le recherchera pas.
- Les poissons sont en train d'achever ce que Panoufle a si bien commencé.

L'hercule se montra très sensible à ce compliment; mais, comme c'était un garçon modeste, il répondit :

— J'ai fait de mon mieux!

Baptiste revint, très enflammé, expectorant toute une kyrielle de jurons.

- Où est le 330? interrogea-t-il.
- Ce fut Carbagnol qui répondit :
- Il lui est arrivé un accident.
- Fallait me prévenir!
- Nous n'en avons pas eu le temps.
- Enfin, qu'est-ce que c'est?
- Voilà, chef, expliqua Panoufle à son tour... Trinqueballe était un garçon très propre, vous le savez.
- Je m'en f...iche.
- Il a voulu se laver les pieds.
- Dans la rivière?
- Parfaitement.
- Et puis?
- Il a eu un étourdissement... C'est le soleil qui en est cause, probablement...
- Alors?
- Il a piqué une tête dans la lance.
- Baptiste vint inspecter le bord de la Comté: rien ne révélait qu'un homme venait de s'y noyer.
- C'est dommage! prétendit insidieusement le notaire, dont le langage

élégant s'était un peu perversi dans cet air ambiant, le 330 était un rude turbineur.

— Vous êtes sûr qu'il ne s'est pas trotté? interrogea encore Baptiste.

— Sûr et certain! affirma Carbagnol.

— Si jamais vous aviez favorisé son évasion, vous savez ce qui vous attend, tas de brigands.

— Trinqueballe ne s'est pas esbigné.

— Les choses se sont passées telles que nous vous le racontons.

— Je vous l'affirme sur l'honneur, ajouta maître Poulardot sans sourciller.

— Mais enfin, reprit Baptiste, peu convaincu, vous auriez pu lui porter secours.

— Pas moyen, chef; ç'a été trop vite fait.

— Pas plus tard que demain, il remontera sur l'eau, ce pauvre bougre... Il sera un peu gonflé, v'là tout.

— Quand je le verrai, je serai tranquille, conclut le garde-chiourme... S'il s'est évadé, ça m'embête considérablement... S'il est crevé, je m'en bats l'œil.

XXI

LE BEAU DANUBE BLEU

Mariana et Karlo Zika étaient arrivés, sans encombre, sur les bords du beau Danube bleu.

Le voyage avait été un pur enchantement, depuis qu'on avait quitté Genève, où Paul Vernier était intervenu si malencontreusement.

Mais, le mari outragé ayant seul supporté les conséquences de sa susceptibilité, il n'y avait plus à s'en préoccuper.

Après quelques jours passés à Budapest, où le tzigane présenta sa compagne à ses amis, et même à ses parents, on se rendit à Vienne.

Le premier soin de Karlo fut d'inspecter le Graben, cette magnifique promenade sur laquelle il voulait acheter une brasserie. Mariana, un peu étourdie par ces paysages inconnus, ces mœurs nouvelles, ces allées et venues incessantes, ne voulait pas réfléchir.

Elle s'abandonnait à sa passion, estimant que la réalisation de son caprice ne lui coûtait pas trop cher.

Dans la capitale de l'Autriche-Hongrie, il fallut que madame Vernier subît encore les démonstrations amicales de nouveaux parents, de nouveaux amis, les tziganes étant tous un peu cousins.

Il fallait voir les yeux luisants des hommes, enviant le bonheur de Karlo.

Les femmes se tenaient sur la réserve, n'admettant pas que Karlo prit une épouse en dehors de la grande tribu; elles savaient bien du reste que leur frère n'épouserait pas l'étrangère.

Karlo Zika, qui n'était pas très expansif ordinairement, riait tout le temps, depuis qu'il produisait sa conquête dans tous les endroits à la mode, où la beauté de Mariana faisait sensation.

Quant à lui, Karlo, il ne prenait pas des airs de grand seigneur: il avait le triomphe plutôt modeste, comme un homme qui n'est pas étonné que la roue de la fortune ait bien voulu tourner en sa faveur, mais qui ne s'illusionne pas outre mesure.

Les cent mille francs étaient encore intacts; le surplus avait suffi à défrayer le couple depuis Paris.

Il était bon pourtant de songer à l'avenir.

Mariana s'était enquis de ce que coûtait la vie dans les contrées les plus pittoresques de ce pays.

Elle demanda à Karlo s'il consentirait à s'installer dans une vallée du Tyrol.

Le tzigane ne répondit que par un petit rire.

Puis sollicité de s'expliquer, il dit:

— Tu t'y ennuierais à mourir.

Elle protesta:

— Auprès de toi je ne m'ennuierai nulle part.

— Possible, repartit Karlo... Mais...

Il s'arrêta, retenant la trop franche réplique qui allait sortir de ses lèvres.

Ce fut le premier nuage dans le ciel azuré.

La délicatesse bien connue de madame Paul Vernier en souffrit; le tzigane, lui, ne vit même pas que l'horizon avait découvert un point noir.

Au contraire, Karlo profita du sujet qui lui permettait, sans chercher de transition, de revenir à ses desseins; à différentes reprises, il avait entretenu Mariana de cette question capitale.

Elle s'était contentée de sourire, semblant le laisser libre de mettre son projet à exécution.

En principe, tout cela était parfaitement entendu; Mariana ferait ce que désirait Karlo; mais on n'avait pas encore étudié les voies et les moyens.

Le tzigane reprit:

— Tu sais bien que nous allons nous établir.

Elle parut tomber des nues.

Mais lui, en homme raisonnable, chargé d'assurer l'avenir, poursuivit :

— Je vais prendre une brasserie sur le Graben.

Mariana répondit avec un petit geste lassé :

— Tu ne penses donc qu'à cela ?

Il continua, en gaillard sérieux, qui sait bien que la vie ne se passe pas en fêtes :

— Il va falloir se remettre au travail.

— Bah ! nous avons le temps.

Mais Karlo ne tarda pas à revenir à la charge.

Il commençait à difficilement supporter que Mariana continuât à détenir la petite fortune qu'il estimait déjà commune.

Sa maîtresse lui donnait tout ce qu'il demandait ; mais Karlo n'en faisait pas moins ses réflexions intimes. Ses yeux noirs clignotaient et une ombre passait sur son front rusé.

C'est qu'il ne pouvait se défendre d'envisager certaines éventualités plutôt fâcheuses.

Si Mariana allait changer d'avis ?

Elle avait eu un caprice pour lui ; ne pouvait-elle en avoir un pour un autre ?

Et que deviendrait Karlo, qui avait annoncé à ses parents et à ses amis qu'il était opulent à perpétuité ? Ne paraissait-elle pas faire la sourde oreille dès qu'il était question de l'établissement.

Une lippe crispait ses lèvres épaisses et ses mains fourrageaient nerveusement sa toison brune.

Un beau soir, il dit à Mariana :

— Je viens de voir Schönfeld ; il veut se retirer et ne demande pas mieux que de me céder sa maison ; je vais traiter à quatre-vingt mille francs comptant.

— Mais rien ne presse, mon ami, répondit Mariana.

Il fronça les sourcils ; elle s'empressa d'ajouter :

— Si tu montres que l'acquisition de cet établissement te tient tant que cela au cœur, tu n'obtiendras pas de bonnes conditions... Tu ne me parais pas très commerçant.

— Tu crois ?

Il parut ébranlé.

Certainement non il n'avait pas le sens du négoce ; mais il aimait trop l'argent pour que son esprit de ruse ne lui fit pas admettre le bien fondé des observations de Mariana.

Elle conclut :

— Nous en reparlerons dans un mois, si tu veux.

Il n'osa pas insister, mais fit la moue et parut vouloir boudier.



J'appartiens à Son Altesse Sérénissime ; j'ai reçu l'ordre de vous faire conduire auprès d'elle. (Page 1437.)

Pour le déridier, Mariana lui acheta des boutons de chemise en diamant, réalisant un des plus chers rêves du tzigane.

Pour la deuxième fois pourtant, un conflit avait failli s'élever entre eux.

Des brumes menaçantes obscurcissaient la lune de miel.

Ces deux êtres allaient-ils, très prochainement, s'estimer à leur propre valeur ?

Chacun, dans une perception aiguë de l'avenir, eut cette fâcheuse intuition.

Mais ils se dupèrent encore, exagérant leur passion.

Ils recommencèrent, après quelques jours de repos, motivé par une certaine satiété, leur existence folle.

Mariana semait l'or à pleines mains.

Il ne fallut que quelques jours aux amants pour acquérir la célébrité spéciale et bien souvent éphémère, que le monde du plaisir ne marchande jamais aux noceurs de race.

On ne parlait que du tsigane et de sa compagne.

Ils fréquentèrent toutes les maisons, même les plus secrètes.

Ils s'étourdirent dans toutes les orgies.

Ils se vautreurent dans toutes les voluptés.

Madame Paul Vernier, née de Sainclair, gardait sa distinction hautaine de grande dame qui se divertit comme elle l'entend, qui n'a de comptes à rendre à personne, et que, seuls, de grossiers personnages pourraient traiter de fille.

Mais Karlo Zika, qui eût évité le complet avilissement en reprenant son archet d'artiste, perdit bientôt toute espèce de tenue.

Il se roulait délicieusement dans la fange et se souciait fort peu des appréciations de ses contemporains.

Il y mettait d'ailleurs une telle bonne humeur, un tel entrain, une telle drôlerie que l'on ne se montrait pas trop sévère à son égard.

Il y a des ruffians très amusants.

Pas fier du tout, le tsigane, peut-être parce que ses parchemins nobiliaires s'étaient envolés aux quatre vents de l'Europe.

Il accueillait, avec le sourire aux lèvres, toute une collection de pauvres hères, décharnés, faméliques, aux loques sordides, qui se prétendaient de sa tribu.

En réfléchissant il se disait philosophiquement que leur destinée eût pu être la sienne, si la chance ne l'avait favorisé de la plus insolente façon.

Aussi promettait-il à tous ces gens-là de les prendre dans son orchestre.

Il avait le florin facile.

Il se grisait abominablement et il avait le tokai crapuleux.

Plusieurs fois, sous prétexte de dissiper par un bon somme les fumées des vins hongrois, il avait feint de se retirer dans sa chambre, laissant Mariana regagner la sienne.

Il se relevait et courait chez les vierges folles.

Il se montrait prodigue, fastueux même, pour que l'on sût bien qu'un tsigane pouvait payer aussi royalement qu'un grand seigneur.

Karlo était enchanté de se retrouver dans son élément, célébrant, avec une ardeur nouvelle, des rites mystérieux de vice, comme on les entend dans toutes les grandes capitales, en général, et à Vienne en particulier.

Il avait soin de rentrer aussi subrepticement qu'il était sorti, et Mariana ignorait ces frasques nocturnes.

Un soir que les amants avaient dîné très copieusement et que Karlo avait fait plus particulièrement honneur aux crus de son pays, ils se rendirent à l'Opéra où ils occupaient une loge.

Pendant le ballet, les yeux papillotants de Karlo redevinrent fixes.

Il regardait une coryphée, aux allures assez vulgaires, mais qu'il entrevit sous un prisme étrange.

Elle lui inspira bientôt un de ces désirs spontanés, comme sont capables d'en concevoir les libertins, dont la raison est vacillante, pendant que le cœur devient de plus en plus tendre.

Karlo allait se rendre au foyer, où il était admis en sa qualité d'artiste, et il s'entretenait avec la ballerine.

Avant la chute du rideau, au moment où Mariana trônait de la façon la plus altière, agitant son éventail comme un sceptre, Karlo la tira par le bras, assez irrévérencieusement. Il bégaya :

— J'ai sommeil... Je descends cinq minutes pour prendre l'air.

Titubant légèrement, il sortit de la loge, laissant sa compagne abasourdie.

Cette fois la coupe débordait.

Mariana eut une effroyable nausée.

Bien entendu, elle ne voulut pas convenir de sa propre abjection, mais elle exagérait celle de son associé.

Elle se demanda ce qu'elle faisait dans cette ville étrangère, se refusant à croire que la plus incroyable des fantaisies l'y eût amenée.

Sa lassitude, son écœurement, son dégoût éclatèrent.

Ce Karlo était l'individu le plus trivial que la terre eût porté ; elle ne voulait plus le voir, ce drôle qui avait rêvé de la faire dame de comptoir.

Elle voulait fuir au plus vite ce pays, où toutes les actions s'accomplissaient dans le rythme à trois temps.

Cette valse perpétuelle avait fini par l'horripiler.

Et puis ce tzigane, cet ancien vagabond, cet être qui avait vécu avec Eugénie Trincart, lui répugnait.

Il était laid, vulgaire ; il avait tous les vices possibles.

Décidément il était infect.

Quand le rideau tomba, Mariana s'empressa de quitter sa loge.

Elle allait rentrer à l'hôtel, faire hâtivement sa malle, courir à la gare la plus prochaine, et partir.

Elle ne savait pas où elle irait ; la direction lui était indifférente pourvu qu'on ne l'exaspérât plus en lui parlant du beau Danube Bleu.

Dans le couloir, un homme, à la poitrine chamarrée de décorations, s'avança délibérément vers elle.

Mariana crut à une méprise ; elle reconnaissait le personnage ; car déjà elle s'était informée, touchant l'aristocratie austro-hongroise ; c'était le prince de Karlstadt ; elle ne lui avait jamais parlé, et il était peu présumable qu'un aussi grand seigneur lui adressât publiquement la parole.

Elle se trompait.

Le prince, très habilement d'ailleurs, et profitant du mouvement de la foule, dit à l'oreille de madame Vernier :

— N'est-ce pas que Karlo est un faquin ?

Elle sursauta, voulut reprendre ses grands airs ; mais la descendante de la mulâtresse Aurore ne pouvait lutter sur le terrain généalogique ou héraldique avec Son Altesse Maximilien, prince de Karlstadt, de la famille des Habsbourg, propre cousin de l'empereur.

Une soixantaine d'années, les grosses moustaches et les épais favoris dynastiques ; l'œil bien ouvert ; le teint très coloré.

La voix était sarcastique ; elle prenait des inflexions de pitié railleuse ; elle devait être rocailleuse dans d'autres circonstances.

Le prince poursuivit :

— Vous avez bien tort de le chercher, vous ne le retrouverez pas ce soir.

Et il ajouta comme s'il donnait un ordre :

— Descendez, tournez dans la rue à votre gauche et attendez sur la place que ma voiture vienne vous prendre.

Mariana n'avait rien répondu.

Le prince de Karlstadt se dégagea et il entra dans le foyer où une société d'élite ne tarda pas à l'entourer.

Mariana resta pendant quelques instants étourdie. Les sentiments les plus contradictoires se heurtèrent dans son cerveau enfiévré.

Comment le prince avait-il appris qu'elle avait un tzigane pour amant ?

La fille reparut vite. Il était bien inutile qu'elle se perdit en conjectures.

Il y avait un fait : Son Altesse le prince de Karlstadt la trouvait jolie.

Le fait même était un peu brutal, car Mariana se demandait si le grand seigneur lui avait parlé sur le ton de l'injonction ou sur celui de la prière.

Mais, avec ces étrangers, il convenait de ne pas faire preuve d'une susceptibilité exagérée.

Tout en s'exprimant avec très peu d'accent, l'altesse ne possédait pas les finesses de notre langue.

Eh bien ! madame Paul Vernier serait pour lui un professeur émérite.

Mariana descendit et suivit l'itinéraire indiqué.

D'une autre rue, elle vit déboucher la voiture annoncée; mais l'équipage ne s'arrêta pas et fila dans la direction de l'Opéra.

Madame Vernier se demanda si Son Altesse ne s'était pas moquée d'elle et elle eut une crispation de dépit.

Sa mauvaise humeur fut de courte durée, une autre voiture arriva bientôt; elle ne portait aucun écusson sur ses portières; mais un homme en descendit; il salua madame Vernier et dit ces simples mots :

— J'appartiens à Son Altesse Sérénissime; j'ai reçu l'ordre de vous faire conduire auprès d'elle.

Et il s'effaça pour que Mariana montât.

Elle n'hésita pas.

Ses beaux projets de fugue étaient loin déjà; elle subissait en ce moment une impulsion à laquelle il lui semblait inutile de chercher à résister.

Avec son tempérament veule elle préférerait s'abandonner au courant des événements, qu'elle trouvait d'ailleurs des plus piquants.

L'homme de confiance dit un mot au cocher et s'éloigna, laissant madame Vernier toute seule dans la voiture.

Madame Vernier ne voulut pas se donner la peine de réfléchir; elle se sentait fort lasse; instinctivement elle comprenait que sa fortune allait prendre une face nouvelle, et cela lui suffisait pour le moment.

Sa prescience la servait bien.

Dès la nuit même où on l'avait conduite chez le prince de Karlstadt, elle s'entendit admirablement avec l'altesse.

Il ne fut plus question de Karlo Zika, qui fila en Roumanie, dès qu'il eut appris ce qui s'était passé.

Il alla philosophiquement jouer la romance de *l'Étoile* à Bucarest.

* *

Le prince installa Mariana dans un magnifique hôtel du Prater, et il se mit à faire toutes les folies inimaginables pour sa nouvelle maîtresse.

Ce vieillard était littéralement ensorcelé.

Très décoratif, très froid en public, il se montrait tout autre dans l'intimité.

Son Altesse buvait beaucoup plus que Karlo, ce qui prouve que les extrêmes peuvent se rencontrer même dans les conditions sociales les plus opposées.

Karlo se bornait au Tokai; le prince de Karlstadt étendait beaucoup plus loin le champ des copieuses libations, et son penchant immodéré était pour les liqueurs fortes.

Il abusait du cognac, du kummel et du Dantzig.

Son Altesse s'écriait, la langue très épaisse, en caressant de l'œil les flacons contenant ces breuvages :

— C'est ma triple alliance, à moi !

Or, il la consolidait tous les jours.

Mariana n'avait pas partagé ces goûts diplomatiques ; toutefois elle en avait tiré profit.

Quand le prince de Karlstadt, ivre comme toutes les Polognes, s'approchait des courtines derrière lesquelles l'attendait Mariana, celle-ci saisisait un carnet de chèques à sa portée, et extorquait des signatures à l'amoureux vieillard, qui ne se rappelait plus le lendemain ses générosités de la veille.

On ne voyait que madame Paul Vernier à la *Lander Bank*, et si le compte de Son Altesse augmentait, c'était au débit.

Ces largesses durèrent pendant trois grand mois, Mariana était devenue la courtisane la plus enviée et la plus célèbre de Vienne.

Dans certains milieux on envisageait déjà l'éventualité d'un mariage morganatique.

Madame Paul Vernier n'avait pas le triomphe modeste ; son orgueil, son impudence, son effronterie défiaient toute appréciation.

— Cette fois, se disait-elle, je vais assurer mon avenir... j'en veux un peu moins à Karlo, car, sans lui, je n'aurais pas rencontré le prince de Karlstadt, et j'aurais pu retomber dans la plus fâcheuse médiocrité.

Elle ajoutait, du plus profond de son âme d'élite :

— Quel dommage que M. Vernier n'assiste pas à mon apothéose.

Indépendamment des bijoux, des voitures, des chevaux et de l'hôtel que Son Altesse lui avait donnés, Mariana, grâce au système des chèques, remplis et signés au moment psychologique, s'était fait verser près de cinq cent mille francs.

— Quand j'aurai le million, disait-elle, j'aviserai.

Un réveil extrêmement désagréable vint mettre fin aux doux songes de Mariana, au moment précis où ils étaient le plus dorés.

L'homme qui l'avait fait monter en voiture, le soir où elle quittait l'Opéra et qu'elle n'avait pas revu, se présenta inopinément devant elle.

Madame Vernier allait tancer d'importance ses domestiques, quand l'inconnu prit la parole en ces termes :

— Je viens vous signifier un arrêt d'expulsion ; vous avez trois heures pour quitter Vienne.

Madame Paul Vernier crut que la foudre venait d'éclater à ses pieds.

Cet individu s'appelait Conrad ; il occupait un poste dans la police viennoise.

C'était aux lumières de Conrad que le prince de Karlstadt avait fait

appel, quand, intrigué par la beauté de Mariana, Son Altesse avait voulu savoir ce qu'était cette femme.

Conrad apporta bientôt les renseignements désirés, et ils étaient aussi circonstanciés que possible.

Le prince frisa sa moustache de sexagénaire, fit bouffer ses favoris, réfléchit, puis décida, malgré la liaison de Mariana et du tzigane, de donner suite à ses désirs aussi violents que séniles.

Il réclama d'autres services de Conrad, et celui-ci s'acquitta de sa mission, de la correcte façon que nous connaissons.

Mais le fils et la fille de Son Altesse, effrayés bientôt par les prodigalités insensées du vieillard, chargèrent le même agent de se livrer à de promptes investigations.

Quand les héritiers du prince de Karlstadt furent renseignés, ils sollicitèrent une audience auprès de l'empereur-roi et ils exposèrent les faits.

Une décision fut bientôt prise, réglant la situation de l'aventurière.

Conrad, par un juste retour des choses d'ici-bas, reçut une dernière consigne du préfet de police; elle consistait à chasser Mariana du territoire austro-hongrois et à reprendre à la maîtresse du prince de Karlstadt tout ce que son amant lui avait donné.

Madame Vernier eut beau se draper dans sa dignité outragée, prétendre qu'elle s'adresserait à l'ambassadeur français, protester de toutes ses forces, Conrad et les agents sous ses ordres ne se laissèrent nullement intimider.

Une perquisition fut opérée chez Mariana; on lui saisit tous ses papiers, tous ses bijoux, presque tout son argent, et on la conduisit à la gare, où elle fut installée dans un compartiment de deuxième classe, par un policier viennois, qui lui tiendrait lieu d'écuyer servant jusqu'à la frontière.

Mariana était expulsée et dépouillée!

Quand le prince de Karlstadt se présenta le soir au petit hôtel, il n'y trouva plus sa maîtresse.

On lui fournit de brèves explications; il eut un accès de fureur; mais ce soir-là, plus brillamment que jamais, il célébra la triple alliance.

L'autorité, aussi supérieure que maternelle, avait prié une chanteuse valaque de remplacer l'expulsée.

Pour la première fois, le carnet de chèques resta intact dans le tiroir du petit meuble.

Mariana, dans un accès de rage indescriptible, se disait :

— J'aurais mieux fait de partir le soir où je l'avais résolu.

Mariana quittait l'Autriche-Hongrie beaucoup plus pauvre qu'elle n'y était entrée.

Les libéralités de madame Paul Vernier, au profit de Karlo Zika, leur fête ininterrompue et l'installation coûteuse sur les bords du Danube,

avaient fortement ébréché la petite fortune résultant de la vente des bijoux de Silverstein.

En outre, la police autrichienne avait eu la main très lourde en procédant à la saisie des biens — mal acquis du reste — de madame Vernier.

Cette police avait un peu confondu l'argent de la République et celui de l'Empire.

Mariana se trouvait dans une fâcheuse position; mais elle était femme à réparer ces revers.

La leçon avait été dure, mais madame Vernier se jurait qu'elle était à jamais guérie des bateleurs.

XXII

RETOUR AU BERCAIL.

Mariana revint à Paris; c'était décidément son champ d'opération le plus favorable.

Que craignait-elle?

La vengeance de son mari?

Mais non, puisqu'il l'avait assouvie dans cette auberge suisse.

Il l'avait fait d'une singulière façon, par exemple!

C'est lui qui avait failli être tué avec son propre revolver.

Ah! cela ne réussissait guère à M. Vernier la vengeance conjugale.

Enfin, il avait eu un beau geste de générosité pour couronner l'œuvre; cela avait été extrêmement touchant! Madame Vernier en avait encore la larme à l'œil.

Et Mariana, malgré ses soucis, se mettait à rire, découvrant ses dents blanches et aiguës.

Ce Paul! il était beau comme l'antique, qu'il affectionnait tant!

Elle ne redoutait donc plus rien de celui qui avait été son seigneur et maître.

Cela finirait par un divorce vraisemblablement.

Les allures farouches de l'Othello breton feraient place aux gestes compassés du plaideur devant les avoués, les avocats et les juges.

— Eh bien! s'écria Mariana, à tout prendre, le tribunal civil est préférable à la Cour d'assises... Ce Paul Vernier! il ne sait pas même haïr... Et il aurait voulu que je l'aimasse!... Si encore, dans sa lutte avec Karlo, mon époux avait été victorieux... Il m'aurait arrachée de vive force au tsigane... Il m'aurait ramenée à Paris... Il m'aurait évité mes lamentables mésaventures... Et alors, qui sait ce qui se serait passé en moi?



Puis, au moment de laisser tomber la lettre dans le trou, Mariana, qui allongeait déjà le bras, réfléchit. (Page 144.)

On le voit, la toujours belle madame Vernier, ne pouvant plus duper personne pour le moment, essayait de se mentir à soi-même.

Non, Paul Vernier ne savait même pas haïr.

Sa femme, pourtant se serait chargée de lui enseigner ce sentiment, car elle avait la rancune tenace.

Du côté d'Hélène, la vindicative Mariana reconnaissait qu'elle avait réussi au-delà des plus ambitieuses espérances; mais Carmen n'avait pas été frappée.

Pourquoi?

Madame Vernier, qui croyait à la justice immanente, quand il s'agissait de ses ennemies, trouvait injuste que madame de Saint-Hyrieix eût été épargnée.

Ce qu'avait rêvé Mariana, c'était le coup double; or, Carmen, favorisée par une chance inouïe, avait échappé au châtiment.

Madame Vernier trouvait cela absolument immoral.

Les réflexions de Mariana furent interrompues. Le train entraît dans la gare de l'Est.

Elle eut un brusque retour vers le passé.

Elle se souvenait de ce jour où elle avait épié Carmen précisément à cet endroit.

Mariana se revoyait chez M. Pionfle; elle causait avec Grateloup; elle accompagnait cet individu jusqu'à la gare.

Elle apercevait Carmen au guichet...

Ah! il y avait déjà longtemps de cela! Mais c'était une journée dont madame Vernier ne perdrait jamais le souvenir.

Après avoir assuré son service d'espionnage, elle s'était fait conduire au rendez-vous que lui avait donné Silverstein.

Madame Vernier, qui s'attendait à un cadeau magnifique, avait vu s'écrouler de bien douces espérances, car le banquier, avec le plus odieux cynisme, lui avait signifié leur rupture en exhibant sa comptabilité.

Et Paul entendait tout cela!

Qu'était-il devenu, ce Silverstein? Combien de millions avait-il ajouté à ceux qu'il possédait?

Mariana, qui ne montrait plus autant de fierté qu'autrefois, se souvenait des dernières paroles échangées entre elle et le financier.

Tout en refusant la moindre indemnité, en se retirant définitivement, il avait dit qu'il serait toujours là pour prodiguer les bons conseils, ajoutant même qu'il ne refuserait pas un secours en cas d'urgence.

Mariana n'en était pas encore réduite à cette mendicité.

Qu'allait-elle faire?

Où allait-elle s'installer?

Elle se posait ces deux questions en descendant de wagon.

Nous avons dit que, sans être vide, sa bourse était assez mince : Mariana ne devait pas perdre de temps, si elle voulait éviter une gêne dont les effets pouvaient être désastreux.

Elle se fit conduire à l'hôtel Continental.

La douce créature, retrouvant sa rapidité de conception, avait déjà arrêté saligne de conduite.

Avant toute chose, il convenait de liquider la situation conjugale. Madame Vernier écrivit donc à son mari.

« Monsieur,

« Après ce qui s'est passé, vous n'avez pas gardé la naïve illusion de croire qu'une réconciliation entre nous était possible.

« J'ai bien voulu condescendre une première fois, par pure charité, à vous pardonner vos violences ; c'est fini.

« Veuillez donc mettre à ma disposition tous les objets qui m'appartiennent et que je ferai prendre aussitôt votre réponse arrivée.

« Je compte également que, dans cette réponse, vous me ferez connaître les mesures que vous avez arrêtées, touchant mon existence.

« Je vous ai laissé le temps de réfléchir. Votre décision doit être irrévocable. Vous ne tenez évidemment pas à faire intervenir la justice dans notre différend, car il vous faudrait avouer l'attentat dont j'ai failli être victime.

« Il y a eu de votre part tentative d'assassinat avec préméditation.

« Songez-y.

« Mais, j'ai tort de rappeler ces abominables faits ; vous ne me forcerez pas à les divulguer publiquement, j'en suis persuadée, et vous vous empresserez de régler notre situation à tous les points de vue qu'elle comporte.

« J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer. »

Elle signa :

« MARIANA DE SAINCLAIR. »

Cette épître terminée, madame Vernier voulut elle-même la jeter à la poste ; elle consulterait le tableau des distributions et supputerait l'heure à laquelle le sculpteur recevrait les nouvelles de la « chère disparue »

Puis, au moment de laisser tomber la lettre dans le trou, Mariana, qui allongeait déjà le bras, réfléchit.

Il valait mieux que cette lettre fût recommandée.

Elle se rendit au bureau le plus proche et remplit la formalité.

Madame Vernier attendit le lendemain avec une certaine impatience ; et, forcément, elle envisagea certaines éventualités.

Paul était capable de venir.

Eh bien ! elle le recevrait. Elle n'avait pas peur de lui.

Il ne voudrait pas encore la tuer ! Cela lui avait trop mal réussi la première fois.

D'ailleurs, Mariana serait sur ses gardes ; quand on lui annoncerait son mari, elle prierait la femme de chambre de l'hôtel de rester à proximité.

Non ! si Paul venait, ce serait pour lui proposer de reprendre la vie commune.

Décidément, il valait mieux qu'il répondit par lettre.

La journée s'écoula sans que le facteur apportât ce que madame Vernier désirait.

Est-ce que Paul n'allait tenir aucun compte de la lettre de sa femme ?

Cette grossièreté était-elle possible ?

Que ferait Mariana, si cette dernière hypothèse se vérifiait ?

Son mari ne pouvait pourtant lui refuser ce qu'elle réclamait.

Le surlendemain, rien encore par le courrier du matin.

Mariana trépignait ; elle n'eût pas cru l'artiste capable de montrer tant de caractère.

Elle s'attendait à une missive enflammée ou éplorée, dans laquelle l'époux ressasserait ses griefs, mais où il répondrait aux points principaux.

Enfin, on annonça à madame de Sainclair — c'était le nom qu'elle avait écrit sur le registre de l'hôtel — la visite du facteur.

M. Vernier répondait également par un pli recommandé.

C'était son droit.

Mariana éprouva une nouvelle déception.

L'employé des postes lui remettait purement et simplement la lettre, retour de Passy ; elle portait cette mention au revers : « Parti sans laisser d'adresse. »

Paul avait-il succombé aux suites de sa blessure ?

En ce cas, madame Vernier devait hériter de son mari.

Elle allait écrire immédiatement à Genève pour s'informer.

Telles furent ses premières pensées ; pouvaient-elles être plus louables ?

— Mais, s'écria-t-elle bientôt, je n'ai qu'une chose à faire : me rendre chez moi !

Elle déjeuna à la hâte et se fit conduire rue Desbordes-Valmore.

Elle se rassurait pleinement, puisqu'elle était sûre de ne pas rencontrer Paul Vernier.

Malgré ses forfanteries et ses fanfaronnades de la veille, Mariana préférait, de beaucoup, ne plus se retrouver en présence de son mari.

Elle entra chez la concierge.

— Madame Vernier ! fit cette femme avec un profond étonnement.

Mariana répliqua avec impudence :

— En quoi mon arrivée peut-elle vous surprendre ?

— C'est que...

— Parlez...

— Monsieur Vernier a donné congé...

— Je le sais, prétendit madame Vernier.

— L'appartement est loué.

Cette complication ennuyait Mariana, mais elle l'avait prévue néanmoins.

Elle allait toujours savoir ce qu'était devenu son époux ; le reste l'intéressait beaucoup moins.

La concierge reprit :

— Il est vrai que vous avez toujours jusqu'au premier octobre.

— Eh bien ! fit Mariana, profitant avec empressement de ce répit auquel elle ne s'attendait pas, donnez-moi les clefs.

La concierge hésita un peu, mais elle finit par répondre :

— Je ne puis vous les refuser.

Mais avant de s'exécuter, elle posa cette question :

— Monsieur Vernier va-t-il revenir ?

— Que vous importe ?

— C'est que, dans la lettre adressée au propriétaire, lettre contenant le montant des loyers et le congé, votre mari déclarait qu'il allait résider à l'étranger.

— Eh bien ! reprit Mariana avec le même aplomb, M. Vernier a fait comme moi, il a changé d'avis... Je l'attends ces jours-ci.

— J'aime mieux cela, déclara la concierge, car nous aurions été fort embarrassés pour le déménagement.

Mariana eut un sourire.

Tout s'arrangeait beaucoup mieux que les premières paroles de cette femme ne le lui avaient fait supposer.

Madame Vernier garderait le mobilier. Elle vendrait les objets d'art.

Elle se débarrasserait de ce qui encombrait l'atelier du sculpteur.

Tout cela représenterait une somme appréciable, bien qu'il convint de ne pas trop s'illusionner, touchant les chefs-d'œuvre du prétendu grand artiste.

Madame Paul Vernier, en sa qualité d'épouse légitime, avait des droits ; elle les ferait valoir, en l'absence de son mari.

Elle rentra chez elle.

La concierge, très soigneuse, avait aéré l'appartement.

Les nerfs délicats de Mariana ne furent pas affectés par l'odeur de moisissure et de boiseries humides qui se dégagent, lorsqu'on rentre dans un

logis abandonné depuis quelque temps. Le premier soin de madame Vernier fut de se procurer une bonne.

C'était vrai pourtant !

Paul Vernier n'était pas revenu.

Ah çà ! quels étaient donc ses projets ?

Ce garçon était-il décidément fou à lier ?

Rien ne l'empêchait de changer de résidence, mais il pouvait au moins enlever ses meubles et ses statues.

Quoi qu'il en fût, madame Vernier n'était pas venue.

Elle ne serait pas forcée de prendre le grand deuil.

Elle n'ajouterait pas à ses peines ce chagrin inconsolable.

Mariana faisait ces réflexions en retrouvant son plus radieux sourire.

Sa liberté était reconquise de la façon la plus originale du monde ; elle en profiterait largement.

Elle inventoria superficiellement l'appartement.

Tout était à sa place ordinaire ; aucun tiroir n'était fermé.

Madame Vernier eut l'agréable surprise de trouver dans le secrétaire de son mari quelques centaines de francs.

Elle s'écria !

— Cet excellent Paul ! Il a tout prévu.

Maintenant, ce qui deviendrait extrêmement piquant, ce serait de voir rentrer à l'improviste ce bon Vernier !

La concierge n'en serait pas étonnée, puisque madame avait annoncé le prochain retour de monsieur.

Non, cette fois, les conjectures de Mariana sortaient du domaine de la fantaisie la plus échevelée ; elle ne reverrait jamais Paul Vernier.

Il fallait qu'elle se résignât à cette lamentable situation.

Mariana était réinstallée depuis une semaine, et déjà elle s'était occupée de la vente du mobilier, sans conclure encore.

Elle n'était pas sortie de chez elle, se réservant de ne reprendre ses intrigues amoureuses qu'après un repos si bien gagné.

On lui annonça une visite.

Elle regarda la carte que lui présentait sa bonne...

Madame Vernier tressauta ; elle venait de lire :

CAPITAINE ROBERT D'ALBOIZE.

..

— Que me veut-il ? se demanda Mariana devenant très pâle.

Et tout de suite, dans sa cervelle bouleversée, elle entrevit des complications redoutables.

Le capitaine savait que Mariana était responsable de ce qui s'était passé à l'hôtel du Parc-des-Princes.

Il avait appris que Mariana s'était approprié la lettre et le télégramme accusateurs.

Comment avait-il découvert la vérité ?

— Vous avez dit que j'étais là ! demanda Mariana à sa domestique.

— Ce monsieur a demandé M. Vernier... j'ai répondu qu'il était absent, mais que madame...

— C'est bien ! Priez qu'on m'attende quelques minutes.

Mariana allait nier avec la dernière énergie toutes les accusations ; mais elle ne voulait pas que le capitaine supposât qu'elle le redoutait ; ce serait un argument de plus contre elle.

En somme, M. d'Alboize n'était pas aussi facile à intimider que M. Paul Vernier ; mais Mariana savait qu'à force d'audace, on arrive à tout.

Robert parut.

Ses traits étaient altérés, son visage très triste ; mais il salua madame Vernier et lui tendit amicalement la main, comme un homme qui ne doit pas laisser voir ses soucis à une femme.

— Bonjour, mon cher capitaine ! s'écria Mariana de son ton le plus cordial.

En elle-même, elle s'était dit :

— Il ne sait rien.

Après les premières formules de politesse, Robert demanda :

— Et Paul ?

Mariana répondit avec un petit sourire navré :

— Je croyais que vous m'en apportiez des nouvelles.

— Comment ?

Robert parut plus anxieux.

— Vous ignoriez son départ.

— Son départ ?

D'Alboize tout à fait décontenancé ne put réprimer un mouvement de découragement.

— M. Vernier voyage, dit Mariana.

— Et il vous a laissée ici !

— Ces artistes ne font rien comme tout le monde.

Le capitaine crut deviner.

— Paul a été chargé de travaux en province ?

— Mais oui...

— Et quand revient-il ?

Mariana répondit :

— Dans une quinzaine de jours, je l'espère... Sa lettre de ce matin n'est pas très affirmative.



Le domestique répondit que ses maîtres étaient en voyage. (Page 1453.)

- Combien vous devez vous ennuyer.
- Mortellement, mon cher capitaine.

Robert se passa la main sur le front. Les préoccupations très vives qu'il avait voulu dissimuler en saluant Mariana, revenaient l'assaillir.

— Qu'a-t-il donc ? se demandait madame Vernier.

Elle reprit tout haut :

— Paul est dans le Midi... Il a fallu qu'il parte subitement... C'est son vieux maître, Antonin Gervais, qui lui a trouvé cette besogne... Il s'agit

d'un vieux château historique qu'un riche Américain se propose de restaurer.

Elle ajouta d'un gracieux ton de reproche :

— Voilà ce que vous sauriez, monsieur d'Alboize, si vous ne nous aviez pas autant négligés.

Il répliqua d'une voix étouffée :

— Je vous prie de me pardonner, chère madame... Il s'est passé de graves événements dans ma vie.

Elle affecta la plus grande sollicitude.

— Vraiment, capitaine ?

Il ne pouvait plus maîtriser son agitation.

— Mon Dieu ! reprit madame Vernier, auriez-vous éprouvé un malheur ?

— Hélas ! répondit Robert, j'ai beaucoup souffert.

— Je vous plains de tout mon cœur, monsieur d'Alboize... Croyez bien que je partage l'estime que mon mari a pour vous...

— Je vous remercie, madame.

— Et vous veniez vous confier à Paul ?

Il eut un mouvement.

Mariana poursuivit :

— Excusez-moi, capitaine... je sens que mon indiscretion est incorrecte... Mais vos paroles m'ont bouleversée plus que vous ne le supposez... Cela fait beaucoup de peine de voir souffrir un ami... Alors, inconsciemment, sans connaître la gravité des faits, on voudrait lui apporter une consolation ou un conseil... Vous ne m'en voulez pas?... Je ne me permettrai plus la moindre question... je comprends que de certains événements ne regardent que les hommes... je regrette davantage encore l'absence de M. Vernier.

Robert restait douloureusement pensif, un combat se livrait en lui.

Mariana poursuivait, de plus en plus affectueuse :

— Vous allez écrire à Paul.

— C'est que je n'en ai pas le temps. murmura d'Alboize, comme s'il se parlait à soi-même.

— Comme vous m'effrayez, capitaine.

Il répondit en se levant :

— Je vous en prie, madame, ne vous alarmez pas à mon sujet.

— Cependant...

— Nul danger ne me menace.

— Je respire.

— Mais je pars ce soir.

— Loin ?

— A Cayenne.

Madame Vernier fit un bond. Elle ne put retenir ces mots :

— Vous allez rejoindre M. de Saint-Hyrieix ?

Le visage de Robert se contracta.

Mariana ajouta avec les inflexions les plus innocentes :

— Vous savez, n'est-ce pas, que mon cousin a été nommé gouverneur de la Guyane française ?

— Je le sais.

— Et vous avez demandé...

Robert l'interrompit avec force.

— Oh ! non... non... madame... ne croyez pas.

Il s'arrêta, venant de prononcer des mots qu'il regrettait ; mais madame Vernier, l'œil humide d'émotion, ne paraissait affectée que de l'égarement de son interlocuteur.

Il reprit d'une voix moins sombre :

— Je suis soldat, madame... On me désigne un poste que je n'ai pas sollicité... J'obéis.

— Mais, s'écria Mariana simulant le plus vif étonnement, M. de Saint-Hyrieix est de vos amis.

— Vous le savez !...

— Je comprends qu'un pareil voyage puisse contrarier des projets que j'ignore... Seulement, vous l'avez dit, vous n'êtes pas maître de votre destinée... Eh bien ! capitaine, il faut la subir... Firmin, dont vous connaissez l'obligeance, vous adoucira l'existence là-bas... et Carmen avec son inaltérable gaieté vous fera trouver moins amère la terre d'exil.

Le regard si franc de Robert sembla fouiller au plus profond de l'âme de Mariana, mais l'admirable comédienne n'eut pas le moindre tressaillement.

Elle reprit :

— Ah ! tenez, capitaine, dussiez-vous encore m'en blâmer, il faut que je vous dise ce que je suppose.

— Madame...

— Votre départ vous force à abandonner quelqu'un que vous chérissez.

— Oui, fit-il d'une voix sourde.

— Et vous veniez demander à mon mari de prévenir cette personne ?

— Ce n'est pas cela...

Il avait le geste brusque d'un homme qui veut se débarrasser d'un fardeau écrasant. Il s'écria :

— J'ai un enfant, madame.

— Ah ! prononça Mariana avec une pudique réserve... Alors, oui... C'est avec M. Vernier que vous devez vous expliquer...

Elle réussit à rougir.

Mais d'Alboize, après ce premier aveu, ne devait plus s'arrêter.

— Une petite fille...

— Et la maman ? questionna madame Vernier avec la plus discrète sympathie, tout en paraissant beaucoup lutter contre son effarouchement.

Robert courba la tête.

— Elle n'est pas libre ? demanda encore Mariana.

Il répondit :

— Elle est morte !

— Ah ! mon pauvre M. d'Alboize... quelle triste destinée !... Vous, qui méritez si bien d'être heureux...

L'officier venait de se dire que madame Vernier était une femme de cœur, que les soupçons imprécis d'autrefois n'avaient jamais dû effleurer.

Il se rappelait les énigmatiques paroles de Carmen touchant Mariana ; mais Carmen, dans l'état d'esprit où elle se trouvait, avait commis une injustice de plus.

Robert d'Alboize ne nommerait certainement pas madame de Saint-Hyrieix, puisqu'il avait déjà prétendu que la mère de Marcelle était morte, mais il confierait ses terribles perplexités à Mariana, qui venait de montrer la plus exquise sensibilité.

XXIII

PAUVRE MARCELLE !

Robert d'Alboize était incapable de déguiser la vérité.

Quand il avait dit à Hélène qu'il ne chercherait jamais à revoir Carmen, il s'exprimait avec la plus extrême sincérité.

La lutte soutenue contre madame de Kerlor avait été opiniâtre, acharnée, désespérée ; Robert, vaincu, s'était rendu à discrétion.

Il avait consenti au sacrifice.

Mais il ne pouvait pas prévoir que, au moment où il s'y attendrait le moins, la fatalité lui démontrerait le néant des plus énergiques résolutions.

Et pour cela, il n'avait pas fallu de grandes complications : un ordre très bref du ministère de la guerre était arrivé. Quel prétexte un officier français peut-il invoquer quand ses chefs estiment qu'il doit servir la patrie, suivant les aptitudes qu'ils lui reconnaissent ?

Ou il fallait démissionner, ou il fallait partir.

Quitter l'armée ! mais Robert qui aurait sacrifié sa carrière, si Carmen l'avait exigé, mourrait de chagrin, aujourd'hui, s'il rendait son épée, puisque l'accomplissement de ses rigides devoirs lui permettait de moins pleurer la fugitive.

Enfin, si héroïque que fût le renoncement de Robert, ne devait-il pas s'incliner devant la force des choses, devant la complicité du hasard ?

A aucun prix, il n'aurait demandé à partir en Guyane ; on le forçait à y aller ; sa responsabilité n'existait plus.

Il reverrait madame de Saint-Hyrieix.

Ne se sentait-il pas assez fort pour braver toute nouvelle défaillance ?

Tout était fini entre lui et la mère de Marcelle, tout ce qui n'était pas la pure et sainte amitié.

Robert d'Alboize partirait donc

Il allait voir madame de Kerlor ; il lui rappellerait ce qu'il avait prévu et ce qui était convenu entre eux, dans le cas où son métier de soldat l'éloignerait, momentanément, de la petite innocente.

Robert, après avoir fait ses adieux à ses camarades, à Tours, partit pour Paris.

Il se fit conduire à l'hôtel du Parc-des-Princes.

Il n'y rencontra qu'un vieux serviteur qui lui apprit que le comte et la comtesse de Kerlor n'habitaient plus Paris depuis longtemps déjà.

Ce contretemps laissa l'officier tout interdit.

Il demanda si M. et madame de Kerlor résidaient en Bretagne, et il s'apprêtait à faire le voyage.

Le domestique répondit que ses maîtres étaient en voyage et qu'il lui était impossible de fournir d'autres renseignements.

Robert fut littéralement atterré.

Ce fut en vain qu'il pressa de questions le vieux serviteur, il n'en put tirer aucune information.

Son cœur se fonda en pensant que la pauvre petite Marcelle allait rester isolée.

S'il avait eu un fils et non une fille, il se serait peut-être résigné à l'emmener avec lui ; mais Marcelle !...

Alors, Robert allait être forcé de mettre la fillette en pension, et elle y resterait jusqu'à ce qu'il revint — s'il revenait jamais — sans recevoir aucune visite.

Marcelle, sa chère adorée, qui avait le cœur si tendre, si bon, serait abandonnée aussi cruellement.

Ah ! Robert, bien qu'il eût pardonné à Carmen toutes ses défaillances, se remit à l'accuser avec la dernière véhémence.

Elle n'avait pas prévu, cette malheureuse, que sa fille pourrait se considérer comme une orpheline.

D'Alboize resta pendant de longues heures plongé dans le plus profond accablement.

Seule, Hélène de Kerlor était qualifiée pour remplacer Carmen; la comtesse disparue, Marcelle n'avait réellement plus de mère.

Robert secoua sa torpeur.

Il interrogea sa mémoire. N'avait-il pas quelque ami, quelque frère d'armes à qui il pût confier la délicate mission?

Ses efforts restèrent vains. Personne, parmi les officiers qu'il connaissait, n'était sûr de rester au poste occupé aujourd'hui.

Soudain, Robert se souvint de Paul Vernier, et il lui sembla que le poids écrasant qui l'étouffait disparaissait.

Paul était le meilleur, le plus noble cœur que Robert eût connu.

Pourquoi donc n'y avait-il pas pensé tout de suite? Pourquoi?

A cause de Mariana et des paroles énigmatiques de Carmen.

Robert, qui avait retrouvé toutes ses rancœurs contre sa maîtresse, au moment où il croyait sa fille tout à fait abandonnée, redevint plus indulgent pour madame de Saint-Hyrieix.

Elle ne pouvait pas prévoir toutes ces circonstances hostiles.

Au sujet de Mariana, Robert n'avait-il pas été frappé autrefois du langage de madame Paul Vernier? N'avait-il pas surpris de la part de celle-ci de dangereuses insinuations? N'avait-il pas eu un instant la conviction que Mariana haïssait Carmen?

Eh bien! non, il s'était trompé et de la façon la plus affligeante.

Mariana avec son libre parler, autorisé par l'amitié qui unissait Robert et Paul, avait voulu montrer finement qu'elle n'était pas aveugle.

D'ailleurs, après quelques paroles très froides de d'Alboize, elle s'était gardée de continuer, peignée sans doute d'avoir attristé un homme, alors qu'elle ne voulait que lui être agréable, en lui rappelant le souvenir de relations qu'elle croyait innocentes.

Beaucoup de femmes, par amour-propre et un peu par bienveillante malice, tiennent à prouver qu'elles sont douées du sens de l'observation, et que ce qui échappe aux hommes ne reste pas inaperçu d'elles.

Mais de là à conclure de leur perfidie, il y a loin.

Mariana, qui avait été élevée dans la famille de Kerlor, n'avait aucun motif pour se montrer ingrate envers ses bienfaiteurs.

Il avait fallu l'existence troublée de Robert et de Carmen pour voir des ennemis et des traîtres partout.

D'ailleurs, encore une fois, l'officier ne nommerait pas la mère de Marcelle.

De plus, il demanderait à Paul Vernier, sa parole d'honneur de garder le secret qu'il allait lui confier.

Sur ce dernier point, Robert ne tarda pas à comprendre qu'il se montrait trop exclusif; il était bien évident que le sculpteur ne pourrait cacher sa mission à sa femme, et que celle-ci devait le seconder.

Enfin, d'Alboize allait voir Paul; il lui raconterait tout, excepté ce qui concernait madame de Saint-Ilyrieix, et il lui demanderait son avis.

Paul Vernier répondrait avec sa droiture habituelle.

L'officier se rendit rue de Chazelles où on lui indiqua le nouveau domicile de l'artiste.

Nous savons pourquoi il ne trouva que Mariana au logis.

Madame Vernier s'écria de son ton le plus pathétique :

— J'ai compris ce que vous veniez demander à mon mari, monsieur d'Alboize; vous voulez que nous vous remplacions auprès de Marcelle.

— C'est-à-dire...

— Mais vous comblez un de mes vœux les plus chers... J'adore les enfants... Et, sous ce rapport, jusqu'ici le ciel n'a pas béni notre union.

Robert pressa chaleureusement les mains de la jeune femme.

Mariana poursuivit avec une pointe de mélancolie désabusée :

— M. Vernier prend l'habitude de s'éloigner de moi... Oh! je sais bien qu'il cède aux impérieuses nécessités de son art... Mais, la vérité, c'est que nous ne sommes déjà plus un jeune ménage...

— Oh! madame!...

— Ne défendez pas votre ami, capitaine... Vous verrez plus tard, quand la plaie que vous portez au cœur sera cicatrisée et que vous vous marierez...

— Jamais, madame!

— Allons! J'ai tort de vous comparer aux autres hommes...

— Paul n'a donc pas voulu que vous l'accompagniez?

— Vous savez, ou plutôt vous ne savez pas, ce que c'est que cette existence d'artiste... Paul croyait tout d'abord à un simple déplacement de quelques jours... A mes sollicitations, à mes prières pour le suivre, il m'a répondu qu'il voulait m'éviter des fatigues inutiles... Il comptait, après avoir pris des notes, revenir ici et exécuter les travaux dans son atelier...

Enfin! Je ne lui en veux plus... Mais je vous avoue que des idées bien singulières m'ont hantée... Encore un peu, et je crois que je serais devenue jalouse.

— Vernier vous adore!

— C'est possible... Mais ne nous occupons pas outre mesure des

absents, puisqu'il est toujours convenu qu'ils ont tort... Où est votre fille ?

— A Villiers-sur-Marne.

— Chez qui ?

— Chez la brave femme qui a été sa nourrice... J'attendais que l'enfant eût l'âge d'entrer en pension... Je croyais que sa mère...

— Puisque la pauvre femme n'est plus..., dit Mariana.

Robert d'Alboize reprit :

— Je ne saurais comment vous remercier de votre offre si généreuse...

Les paroles ne manquent...

— Je vous en prie, capitaine, considérez toute la joie que je vais éprouver en jouant à la petite maman...

— Mais, poursuivit Robert, je ne vous demande pas de vous charger tout à fait de Marcelle.

— Et pourquoi ? interrogea Mariana, affectant le désappointement.

— Parce que ma fille a l'âge où son instruction doit commencer.

— Eh bien !... Avec nous...

— J'ai décidé de la placer dans une maison sérieuse, où elle sera élevée conformément à mes désirs... Ce que je vous demande, à Paul et à vous, c'est de la recevoir les jours de fête et pendant ses vacances.

— Nous serons ses correspondants.

— C'est cela.

— Nous nous acquitterons de cette agréable tâche le mieux que nous le pourrons... Toutefois, nous aurions voulu faire davantage.

— Je vous serai éternellement reconnaissant de vos bontés.

— Quand partez-vous, capitaine ?

— Demain... Je vais m'occuper aujourd'hui de trouver une pension.

— Laissez-moi ce soin.

— Vous connaissez un établissement...

— Oui... je suis restée en correspondance avec des amies qui ont choisi la carrière d'institutrice... J'étais une fille pauvre, monsieur d'Alboize. — Malgré les libéralités de la famille de Kerlor, j'ai souvent pensé au moyen de gagner honorablement ma vie ;... j'ai mes brevets.

— Je vais aller chercher Marcelle.

— Allons-y ensemble.

— Si vous le voulez...

— Je vous demande quelques minutes pour convoquer chez moi une personne qui me fournira tous les renseignements préliminaires.

Mariana écrivit une dépêche et la fit porter au télégraphe.

Robert d'Alboize et madame Vernier partirent bientôt pour Villiers-sur-Marne.



Robert montra le paquebot sur lequel il allait s'embarquer. — Tiens, ma chétie, regarde le bateau qui va m'emmener. (Page 1461.)

— Ah! se disait Mariana, si j'avais su cela plus tôt!

Mais pourtant elle se demanda si la découverte du secret lui eût été possible, à une époque où madame de Saint-Hyrieix était encore à Paris.

N'importe! Mariana avait payé cher à M. Pioufle pour des renseignements qui ne lui avaient pas été fournis, et qu'aujourd'hui elle obtenait sans le moindre effort.

Ainsi que Robert l'avait dit, Marcelle était restée chez Eugénie Repiquet.

La pauvre femme versa beaucoup de larmes quand elle fut obligée de se séparer de la petite.

Il lui semblait que c'était sa propre gamine qu'on lui enlevait.

— Pourvu qu'elle soit heureuse ! murmura la nourrice en donnant le baiser d'adieu à l'enfant.

Marcelle était déjà une adorable fillette, aux yeux expressifs, à la voix harmonieuse, qui ressemblait beaucoup à Carmen.

Madame Vernier, dès qu'elle la vit, fut frappée de cette ressemblance.

Il y avait à Kerlor une photographie représentant Carmen à dix ans ; bien que Marcelle n'eût pas encore cet âge, l'analogie des traits était saisissante.

Robert d'Alboize était trop absorbé pour penser que madame Vernier constaterait tout de suite la ressemblance révélatrice.

— Tu m'emmènes promener, mon petit père ? demanda l'enfant.

— Oui, ma chérie... Nous allons à Paris.

Marcelle trappa dans ses mains, très contente. Elle allait voir de beaux jouets, de belles boutiques ; cela suffisait à motiver son allégresse.

Il fut convenu que la fillette passerait la nuit rue Desbordes-Valmore, chez madame Paul Vernier, et que, le lendemain matin, l'officier reviendrait à Passy pour savoir si les démarches de Mariana avaient été couronnées de succès.

Robert était descendu à l'hôtel Continental.

Le père et la fille dinèrent chez madame Vernier, qui se montra d'une amabilité incroyable, achevant de capter la confiance du père et commençant à surprendre celle de l'enfant.

Marcelle avait manifesté un étonnement, mêlé de tristesse, quand son père lui avait dit qu'elle ne retournerait plus à Villiers-sur-Marne, chez madame Repiquet ; mais la fillette écouta religieusement Robert, quand il lui expliqua qu'il était forcé de partir au loin et qu'elle ne le reverrait plus de longtemps.

Dans sa petite intelligence, les facultés s'éveillaient ; elle comprenait que l'on ne passe pas sa vie chez une nourrice.

En outre, son père, très doucement, mais d'une voix qu'elle trouvait encore un peu grave, lui avait demandé d'être bien raisonnable et de donner satisfaction aux personnes qui allaient se charger de son éducation.

Elle promettait de n'encourir aucun reproche.

— Je vais me dépêcher d'apprendre à bien écrire, dit-elle spontanément, et je t'envverrai souvent des lettres.

A neuf heures du soir, M. d'Alboize se retira.

Mariana aida Marcelle à se déshabiller, puis elle la coucha dans le lit de Paul.

Madame Vernier, si elle n'avait mis tant d'affectation dans ces devoirs si doux à remplir, s'en fût acquittée sans trop de gaucherie; toutefois, Marcelle remarqua qu'elle n'était pas aussi bien bordée que dans l'humble maisonnette de Villiers, ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de s'endormir profondément.

*
..

A dix heures, la personne qui avait reçu la convocation de madame Vernier se présenta.

Ce n'était autre que Pélagie Crépin.

Les rapports des deux complices avaient été assez tendus, après l'affaire du Parc-des-Princes.

La femme de charge prétendait que madame Vernier avait été surtout généreuse en promesses; il avait fallu que Mariana s'humiliât quelque peu et expliquât à Pélagie que la source de son opulence paraissait tarie pour quelque temps.

Pélagie se rabattit sur les tuyaux de bourse; là encore Mariana se récusait.

Toutefois, madame Vernier jura ses grands dieux que, plus tard, elle dédommagerait la femme de charge pour les services rendus.

Pélagie, après avoir bien maugréé, avait battu en retraite.

Mais, de loin en loin, les deux femmes s'étaient fréquentées, et, comme autrefois, la veuve Crépin, lorsqu'elle venait au domicile de madame Vernier, n'en sortait jamais les mains vides.

Pendant son séjour en Autriche-Hongrie, Mariana qui jouait les Danaës et recevait tous les jours la pluie d'or, grâce à l'ingéniosité qu'elle montrait vis-à-vis de son vieil amant, Mariana eut la fantaisie d'envoyer un petit souvenir à madame Crépin; il consistait en toute une cargaison de bijoux de Tyrol.

L'attention toucha beaucoup Pélagie.

La veuve Crépin écrivit à Mariana et lui demanda si elle pousserait la bonté jusqu'à lui trouver une place dans une riche maison.

Madame Vernier répondit. L'affaire était en assez bonne voie, quand Pélagie se ravisa.

Décidément, elle n'était plus d'âge à s'expatrier; en outre elle ne se résignerait jamais à quitter son neveu Prosper, qui n'était plus soldat et qui avait un emploi très rémunérateur dans le commerce.

Pélagie étant très active, très laborieuse, avait obtenu une place chez les demoiselles Lavignac, qui tenaient un riche pensionnat à Ecouen.

Elle y était très considérée.

C'était à Pélagie Crépin que Mariana avait pensé quand Robert d'Alboize avait fait connaître ses intentions touchant Marcelle.

C'était à Pélagie que Mariana avait télégraphié, lui donnant rendez-vous assez tard dans la soirée, afin qu'elle vint quand le capitaine serait parti.

Mariana expliqua les faits.

Elle avait le plus grand intérêt à ce que l'enfant de Carmen et de Robert restât sous sa domination occulte.

Pélagie comprit.

Rien n'était plus facile que de faire entrer Marcelle chez les demoiselles Lavignac.

En effet, le lendemain, quand madame Vernier dit à Robert qu'elle avait trouvé la maison de premier ordre qu'il cherchait pour sa fille, l'officier répondit qu'il allait sur-le-champ conduire Marcelle à Écouen.

Mariana voulut y aller aussi.

Elle eut même une idée des plus touchantes qu'elle communiqua en ces termes à Robert d'Alboize :

— Pourquoi vous séparez-vous si tôt de votre fillette?

— Ah! soupira le père, je ne voudrais le faire qu'à la dernière minute.

— Eh bien ! Marcelle peut parfaitement vous accompagner jusqu'au port d'embarquement.

— Mais comment reviendrait-elle?

— Ne suis-je pas là?

— Vous consentiriez...

— Oh! mon cher capitaine, ce que je vous propose est trop naturel pour que vous me prodiguiez des remerciements éperdus...

— Mais si en votre absence, Paul revenait?

— C'est peu probable.

Robert d'Alboize, sa fille Marcelle et madame Vernier partirent pour Nantes. L'officier s'embarquait à Saint-Nazaire, et non à Pauillac comme Georges.

Le *Saint-Germain* se dirigerait vers la Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, Trinidad et les Guyanes...

Le voyageur avait une journée devant lui.

Il en profita pour faire une longue promenade avec Marcelle et Mariana.

L'enfant soupirait de plus en plus ; pendant le trajet en chemin de fer les divers incidents du voyage l'avaient distraite ; mais en voyant la tristesse de son père, bien qu'il fit des efforts pour que sa fille ne le vît pas aussi malheureux, Marcelle eut le cœur gros.

Pauvre Robert ! Il semblait découvrir sa fille.

Ses yeux devenaient humides quand elle le questionnait avec une curiosité inquiète.

— Alors, c'est loin où tu vas ?

— Bien loin !

— Quand reviendras-tu ?

— Je ne sais encore.

— Je prierai le bon Dieu pour toi.

— Oui, mon enfant !

A Saint-Nazaire, Robert montra le paquebot sur lequel il allait s'embarquer.

— Tiens, ma chérie, regarde le bateau qui va m'emmener.

— Et puis, il te ramènera ?

— Oui, murmura-t-il.

S'il n'avait pas été soldat, la dernière question de sa fille lui eût arraché ces sanglots qu'il refoulait ; mais, précisément, en entendant cette innocente faire allusion au danger qu'il allait courir, Robert d'Alboize se retrouva tout entier.

Oui, la mission que la France lui confiait était périlleuse ; il savait quand il quittait la mère-patrie ; il ignorait quand il la reverrait, s'il la revoyait jamais.

L'honneur du soldat consiste à être toujours prêt à ces sacrifices.

Un éclair de fierté et de vaillance passa dans les yeux de l'officier.

Il en fut récompensé, car Marcelle reprit :

— Eh bien ! mon petit père, je te vois partir, je te verrai revenir ; car je viendrai te chercher.

Dans une vision très douce, très consolante, Robert, après ses pénibles appréhensions, crut revoir sa fille grandie, à la veille d'être femme.

Il ferma un instant les yeux pour que l'apparition fût moins fugitive.

Madame Vernier avait eu le tact de se taire ; elle combinait ses odieux projets.

Ah ! si Robert d'Alboize avait pu lire dans l'âme de cette créature, comme il eût pris Marcelle dans ses bras et franchi la passerelle du paquebot en emportant son enfant.

Mais Robert ne savait pas...

Le navire partit...

Quand il ne fut plus qu'un point à l'horizon, quand Marcelle ne vit plus le mouchoir que son père n'avait cessé d'agiter depuis que l'ancre était levée, l'enfant éprouva le premier grand chagrin de son existence.

La pauvre mignonne allait faire son apprentissage du malheur.

Si Robert, qui voguait vers un autre monde, avait contre lui les tempêtes, les abordages et mille autres perditions, Marcelle avait contre elle la haine de Mariana, et la fille était encore plus en danger que le père.

Mariana et Marcelle revinrent à Paris par le premier train.

..

Le premier soin de madame Vernier, en réintégrant ses pénates, fut d'écrire la lettre suivante :

« Mon bon Saint-Hyrieix,

« Je vais vous faire beaucoup de peine, et je me demande encore en traçant ces lignes si je n'aurais pas dû vous laisser dans l'ignorance où vous dormez ; mais l'indignation de ma conscience ne me permet plus d'hésiter.

« Votre femme vous a déshonoré.

« Son amant n'a pas voulu que l'éloignement fût entre sa maîtresse et lui une cause de rupture.

« Le scandale va recommencer.

« Carmen a une fille adultérine ; cette enfant est en pension aux environs de Paris.

« Elle connaît son père ; elle se souvient de sa mère ; si l'on interroge mademoiselle Marcelle, elle témoignera.

« Depuis longtemps j'avais découvert cette ignominie.

« La copie des documents que je joins à cette lettre vous prouvera que j'étais au courant de tout.

« Je tiens à votre disposition les originaux, mais je ne les confie pas à la poste ; la traversée est trop longue d'ici à Cayenne.

« Vous vous souvenez, mon cher Firmin, et vous me rendrez justice sur ce point, que j'ai essayé, nombre de fois, de vous ouvrir les yeux.

« Dans ma droiture et mon honnêteté, je ne voulais dénoncer personne.

« Je suis l'obligée des Kerlor. On aurait été jusqu'à m'accuser d'ingratitude lorsque je n'aurais rempli que mon devoir.

« Toutefois, mon silence pouvait également passer pour une complicité.

« Je vous ai parlé ; je vous ai mis à même de me questionner ; vous ne l'avez pas fait.

« Dans votre aveuglement, vous n'avez rien vu, rien entendu, ou peut-être votre esprit inquiet m'a-t-il accusée d'envie.

« Mon pauvre ami, je vous pardonne bien volontiers les accusations que vous avez pu porter contre moi.

« Quoi qu'il en fût, ma conscience encourait une responsabilité écrasante, et j'ai passé, à cause de vous, bien des nuits sans sommeil.

« J'ai cru, un moment, que j'avais eu raison de ne pas vous divulguer le secret de honte, c'est lorsque vous avez été désigné pour occuper vos hautes fonctions.

« Saint-Hyrieix va partir, me disais-je, moins accablé ; il emmènera Carmen ; celle-ci sera forcée d'abandonner son amant.

« Légère comme elle l'est, sa mobilité de caractère et son insouciance habituelle lui éviteront un gros chagrin.

« Elle est capable, là-bas, d'aimer son mari en découvrant les qualités de cœur et d'intelligence de cet homme d'élite.

« En tout cas, elle ne jouira pas de la liberté d'action qui fait de Paris

la ville d'élection des femmes perdues; Firmin la tiendra constamment sous sa surveillance.

« Qui sait si, pareille à tant d'autres créatures indignes, Carmen ne trouvera pas, avec l'impunité, des joies dont sont souvent privées les épouses irréprochables telles que moi?

« Et ma conscience capitulait; un égoïsme blâmable, mais bien humain, me portait à me féliciter de n'avoir pas été mêlée directement à ces infamies; mon repos ne serait plus troublé.

« Mais j'ai bientôt reconnu que, pour avoir différé mon acte de justice, je ne l'avais rendu que plus fatal.

« C'est en vain que les sentiments les plus contradictoires se sont de nouveau heurtés en moi; il m'a été impossible de lutter longtemps quand j'ai appris la dernière abomination de l'homme que votre femme a eu l'indignité de vous préférer.

« Il se rend à Cayenne.

« Il va retrouver sa maîtresse!

« N'est-ce pas trop cynique et trop ignoble?

« L'amant de Carmen s'appelle Robert d'Alboize.

« A l'heure où vous recevrez ces lignes, il vous aura déjà serré la main; il aura renoué des relations avec votre femme.

« J'aurais voulu vous éviter cette suprême injure, mais je n'ai pu vous écrire qu'aujourd'hui.

« Et maintenant, mon ami, j'ai rempli tout mon devoir.

« Le cœur me saigne en vous sentant désespéré; que ne suis-je auprès de vous pour vous consoler!

« Je me garderai bien de vous dicter votre conduite. Je sais que vous vengerez votre honneur. Puissiez-vous laver l'immonde souillure sans qu'il en résulte des complications dont vous seriez victime et dont la pensée me fait frémir.

« Je vais prier ardemment pour vous.

« Adieu, Firmin! Pardonnez-moi la cruelle nécessité qui m'a imposé ces cruelles révélations.

« Je n'ai été que l'instrument de la Providence; j'en ai la conviction.

« Et cela me réconforte.

« Votre fidèle amie

« MARIANA DE SAINCLAIR. »

Madame Vernier relut son épître, n'y trouva pas un mot à retrancher ni à ajouter; elle la mit sous enveloppe et écrivit l'adresse.

— Venez, ma chérie, dit-elle tendrement à Marcelle, nous allons faire une petite promenade avant le dîner.

Au premier bureau de poste, Mariana murmura à l'enfant en lui remettant le pli :

— Jetez donc vous-même cette lettre dans la boîte... Il s'agit de votre père... Cela lui portera bonheur.

Marcelle obéit, toute joyeuse, retrouvant le sourire disparu depuis le départ de Robert d'Alboize.

XXIV

LA BLANCHE TERRE DE BRETAGNE.

Hélène était sauvée.

Elle avait quitté le Parc-des Princes et s'était installée dans la maisonnette louée pour elle par le bon notaire Nerville.

C'était à Soisy-sous-Montmorency, dans un coin tranquille et pittoresque de la grande banlieue parisienne.

Hélène avait retrouvé ses forces ; la fraîcheur de son teint était revenue.

Elle était plus belle encore qu'autrefois, si la chose paraissait possible ; mais ses grands yeux bleus, autrefois noyés d'un placide et éternel bonheur, étaient aujourd'hui voilés d'une poétique mélancolie.

On sentait toujours sous ses paupières aux longs cils la larme prête à jaillir.

Ses lèvres roses n'avaient plus de sourire, et constamment sur son front un nuage de tristesse planait.

Mais Hélène, forte de sa conscience, ne voulait pas se laisser terrasser par le malheur.

Frappée aussi durement qu'injustement, elle ne se courbait plus sous la fatalité ; au contraire, elle relevait courageusement la tête.

Dans son cœur, broyé par la plus atroce douleur, elle appelait une indécible force, une vaillance indomptable, une volonté ferme, irrésistible, d'arriver à faire triompher son innocence.

Après la plus effroyable désespérance, ses ardentes aspirations vers l'avenir réparateur étaient telles que madame de Kerlor s'imaginait bientôt rentrer dans le paradis perdu, retrouver son enfant, revoir son mari, reconquérir ce bonheur qu'une catastrophe n'avait pu engloutir à tout jamais.

Elle eut l'intention d'écrire une longue lettre à Georges. Elle lui donnerait, tout en les entourant des exquis délicatesses qu'inspire à l'esprit un cœur généreux, les preuves irréfutables de la tragique erreur où il était tombé.

Puis, elle évoquerait dans cette lettre les joies divines d'autrefois, les souvenirs bénis de leur union.



Elle aperçut Kerlor perché sur le haut de son roc de granit. (Page 1470.)

Elle lui rappellerait tous les baisers, toutes les chastes caresses échangées entre eux au-dessus du berceau de Fanfan, et elle lui reprocherait avec une mansuétude infinie d'avoir oublié tout cela avant de l'accuser d'un crime.

Elle lui raconterait heure par heure, minute par minute, ce qu'elle avait fait pendant qu'il était absent.

Il verrait bien qu'elle n'avait pas eu le temps de concevoir l'ombre d'une pensée coupable.

Elle lui recopierait de mémoire les lettres qu'elle lui avait écrites, et,

en appelant à sa raison, elle lui demanderait comment il avait pu un instant la soupçonner d'un crime.

Elle ajouterait qu'elle ne croirait jamais aux menaces contenues dans les adieux qu'il lui avait écrits en partant.

C'était l'emportement, la douleur, la folie qui avaient guidé sa plume.

Il était incapable d'une vengeance aussi sauvage.

Comme il avait dû regretter les effroyables termes de cette lettre!

Non, tout cela devait être mis sur le compte de la colère; Fanfan était auprès de lui; Georges allait revenir et rendre un fils à sa mère.

Elle lui pardonnerait complètement les horribles souffrances qu'elle avait failli payer de sa vie.

Elle les attendait tous les deux, tout de suite...

Hélène, qui avait pris une plume, la rejeta.

Où était M. de Kerlor?

Recevrait-il la lettre de sa femme?

La recevant, y répondrait-il?

Non! Décidément, les temps n'étaient pas encore venus.

Quant à écrire à Carmen de Saint-Hyrieix, c'était également inutile.

Il y avait une période de transition à passer; il fallait s'y résigner.

Carmen! Mais Hélène avait tout dit à la comtesse douairière; c'était la mère qui devait écrire à sa fille et la questionner.

Il fallait attendre.

Attendre! Comme si chaque seconde n'augmentait pas le supplice d'Hélène, comme si toutes ces tortures ne finiraient pas par la tuer, malgré son intrépidité.

Est-ce que ce cœur meurtri supporterait d'autres coups de poignard?

Encore une fois, la nature fut plus forte que la volonté d'Hélène, plus forte que son courage...

Elle pleura; elle sanglota, demandant à Dieu pourquoi il ne l'avait pas laissée mourir, blasphémant presque dans sa douleur.

Enfin, elle réussit à prier...

Et du fond de son désespoir surgit l'espérance.

Hélène était innocente!

Elle ne pouvait être condamnée!

Condamnée sans être entendue!

Condamnée sans être jugée!...

Elle voulait un juge!...

Un juge écoute l'accusé; il l'interroge; il cherche la vérité.

Il agit sans passion; il s'efforce de comprendre; il arrive à discerner la réalité du fait; il sait où est l'innocent; il finit par découvrir le coupable.

Hélène l'exigeait, ce juge.

Elle l'avait choisi en la personne de la comtesse douairière ; mais celle-ci, sous le coup des plus atroces préventions, n'avait pas eu la liberté d'esprit nécessaire pour se prononcer.

Cette aberration n'avait pu être que de courte durée.

Hélène connaissait trop la rectitude de sa belle-mère, son amour de l'équité, la rigidité de ses principes, pour ne pas admettre que la comtesse, après la formelle accusation de la femme de Georges, se fût refusée à demander à Carmen des explications catégoriques.

Il y avait eu des retards, sans doute, dans l'échange des correspondances ; Hélène n'attendrait pas plus longtemps, elle irait à Kerlor.

Elle verrait la douairière et lui dirait :

— Cette fois, vous pouvez vous prononcer en connaissance de cause... j'attends l'arrêt !

Et en admettant que Carmen eût cédé à une défaillance au dernier moment et n'eût pas avoué qu'elle seule était coupable, tout en cherchant à innocenter Hélène, celle-ci parlerait, sans haine, sans violence, sans rancune, mais la mère l'entendrait.

Hélène s'exprimerait avec une telle sincérité, elle trouverait de tels accents, elle démontrerait si victorieusement qu'elle n'avait commis aucune action reprochable que la mère de Georges s'inclinerait.

Est-ce qu'une honnête femme n'a pas de ces cris qui trouvent un écho dans le cœur d'une autre honnête femme ?

La comtesse regretterait amèrement les paroles sévères qu'elle avait fait entendre à Hélène, le jour où celle-ci était revenue au Parc-des-Princes pour prendre les reliques qu'on lui avait si cruellement refusées.

Les jouets de Fanfan !.. Les portraits de Fanfan !

Aujourd'hui Hélène croyait s'expliquer cet impitoyable refus.

La grand'mère avait voulu garder ces objets, puisque Jean de Kerlor allait lui être confié par Georges.

Elle n'avait pas voulu l'apprendre à Hélène ; elle avait affecté de rester inexorable, parce que cela avait été convenu entre la mère et le fils.

Le comte de Kerlor n'avait jamais eu les criminels desseins exposés dans la lettre remise à Hélène.

Il n'avait cherché qu'à la terrifier.

Georges avait confié Fanfan à l'aïeule ; Hélène le retrouverait en Bretagne.

Est-ce qu'en embrassant son enfant, car certainement il était auprès de la Bretonne, — est-ce qu'en jurant la vérité sur la tête de ce petit ange, Hélène ne trouverait pas, elle, mère, une protestation suprême qui plante la conviction, d'une façon indéracinable, dans l'âme d'une autre mère ?

Certainement, la noble et fière comtesse de Kerlor aurait à souffrir atrocement dans son orgueil.

Son cœur serait ulcéré en voyant que sa fille Carmen avait méconnu ses devoirs les plus sacrés.

Le coup qui la frapperait au plus profond de son être serait cruellement douloureux.

Mais Hélène mettrait toute sa grandeur d'âme à amortir la terrible commotion, à force de respect, d'affection, de tendresse infinie...

Hélène dirait comment cette faute avait été commise dans des circonstances fatales, qui en atténueraient peut-être la gravité.

Cette faute était ignorée de tous.

Elle ne se renouvellerait plus.

Tout était fini, bien fini...

L'Océan séparait à jamais les coupables.

Cette chute n'aurait été pour la malheureuse Carmen qu'un rêve, un / mauvais rêve que, peu à peu, le repentir ardent et les obligations de la vie nouvelle lui feraient oublier.

L'éloquence d'Hélène serait irrésistible, puisqu'elle combattrait pour ses deux trésors, ses deux amours, son mari et son fils.

Elle avait trop pleuré, trop souffert ; elle n'avait plus la force de se dévouer encore, de subir plus longtemps le martyre qui la brisait.

La douairière réparerait le mal ; elle rendrait à Hélène, Georges et Fanfan.

La jeune comtesse partit pour la Bretagne.

Elle arriva à Brest.

Les découpures de la rade lui parurent plus bizarres, plus impressionnantes que jadis.

L'aspect de la ville lui sembla sévère, sombre, sinistre, sous un ciel désolé qui roulait d'épais nuages.

La Penfeld donnait à certaines rues, aux maisons maussades, l'aspect d'une Venise sans soleil.

Hélène pensa avec un grand serrement de cœur que la rue Saint-Donatien était là, dans le faubourg de Recouvrance, à quelques pas...

La maison où sa mère était morte...

L'humble logis où Georges s'était épris de l'orpheline...

Ses regards tristes embrassèrent l'horizon.

Elle vit, confusément, des remparts, des canons, des magasins, des cales de construction.

A l'ouest, se dressait le phare de Saint-Mathieu, à côté des ruines de Fine-Terre.

Autrefois, Hélène avait trouvé tout cela si beau !...

Sa première visite fut pour le cimetière, où reposaient le marquis de Penhoët et Marthe Gérard, sa femme, le père et la mère d'Hélène.

La tombe était entretenue par les soins du marbrier.

Hélène s'agenouilla...

Elle parla aux chers morts. Elle leur dit tout ce qu'elle avait souffert. Elle leur demanda de ne pas l'abandonner, parce que leur protection était plus nécessaire que jamais.

La malheureuse, après avoir beaucoup pleuré en étreignant de ses mains convulsives le cippe funéraire, retrouva des forces.

Les chers disparus avaient répondu à son appel; ils intercédèrent en faveur de leur fille; ils la sauveraient.

La blessure qu'elle avait au cœur lui parut moins saigner; Hélène ne voulait plus la croire incurable; elle aurait méconnu l'influence extra-terrestre qu'elle était venue chercher avec une confiance éperdue.

Indépendamment de son propre honneur, n'avait-elle pas à relever celui des Penhoët?

Il lui semblait maintenant revoir, dans son cadre, l'aïeule du siècle dernier, et elle croyait entendre le marchand de Paris, M. Goguelu, qui voulait lui acheter le pastel.

Jamais elle n'aurait vendu cette image qui lui souriait et lui disait que la dernière des Penhoët était digne de porter ce glorieux nom.

Ah! la maisonnette de Recouvrance! Hélène avait voulu y mourir...

C'était Carmen qui avait arraché le pois on des mains de la désespérée...

Grâce à Carmen, mademoiselle de Penhoët devenait madame de Kerlor.

Quelles félicités!...

Hélène soupira longuement; il ne fallait pas s'absorber dans le passé.

Pendant quelques instants elle marcha un peu au hasard.

En levant les yeux, elle vit la boutique de M. Paterne, ce papetier qui lui faisait colorier de saintes images.

Il était à son comptoir, faisant l'article à deux clientes, de son air le plus engageant et le plus jovial.

Hélène passa mélancoliquement.

Elle allait partir pour Kerlor.

La jeune comtesse se demanda si d'abord elle ne se rendrait pas au cours d'Ajot, chez maître Nerville, qui pourrait être à même de lui fournir des renseignements préalables.

Mais elle ne donna pas suite à cette idée. Si le notaire avait eu des nouvelles consolantes à lui donner, il se serait empressé de les lui communiquer par lettre, puisqu'il avait quitté Hélène en lui rendant son estime, reconquis par la jeune femme, et qu'il avait protesté à nouveau auprès d'elle de tout son dévouement.

Il était inutile qu'elle le revît en ce moment.

La jeune femme monta dans la voiture qui devait la conduire à Kerlor.

Tout à coup, le soleil reparut radieux. La brise de mer arrivait parfumée de senteurs salines, qui se mariaient aux émanations des fleurs sauvages et des genêts embaumés.

L'âme d'Hélène était moins endolorie, car ce temps était fait pour l'amour et les douces pensées.

Oui, une sorte d'accalmie se produisait dans le cruel chagrin de la jeune femme, et elle respirait avidement, à pleins poumons, cette atmosphère armoricaine, si bonne aux cœurs de ceux qui ont vécu là...

Un pâle sourire se jouait sur ses lèvres pendant qu'elle parcourait cette route au grand trot des petits et infatigables chevaux du pays.

Elle saluait avec attendrissement la blanche terre de Bretagne. Comme elle la connaissait bien, cette route de Brest à Kerlor.

Chaque bouquet de bois, chaque tournant, chaque montée éveillait en elle un souvenir ému.

Là, à cette auberge, Georges et elle s'étaient arrêtés un jour... Comme il y avait longtemps de cela...

Mais Hélène revoyait la scène avec une surprenante intensité de détails.

C'était avant leur mariage. Ils étaient à cheval.

Elle se rappelait très bien un petit accident arrivé à Georges. La sangle de sa selle s'était cassée avec un petit bruit sec, interrompant leurs tendres propos.

Georges avait eu une exclamation de méchante humeur, vite étouffée devant le sourire d'Hélène, et lui aussi s'était mis à rire.

Ils étaient restés là en attendant que l'on réparât le léger dommage.

Tandis qu'on se livrait à ce petit travail — oh ! comme elle se souvenait fidèlement ! — ils s'étaient promenés dans le courtil de l'auberge.

Tout à coup, ils étaient devenus très timides, très embarrassés.

Ils ne s'étaient rien dit ; mais comme elle respirait une rose qu'elle venait de cueillir, il la lui avait demandée.

Pendant qu'elle lui donnait cette fleur, il lui baisait la main.

A ce tas de pierres — le souvenir était plus récent — Fanfan avait eu peur de l'homme qui cassait les cailloux.

Le bonhomme avait ôté ses lunettes en fil d'archal et fait une série de grimaces pour ramener le rire sur les lèvres du bébé.

Et les larmes de la pauvre femme se remirent à couler : de joie à ces visions du passé ; de douleur en songeant à la réalité navrante du présent.

A un brusque coude de la route, elle aperçut Kerlor perché sur le haut

de son roc de granit, dominant la campagne d'un côté et l'Océan de l'autre...

Le clocher de l'église romane protégeait ce nid de pêcheurs, pendant que hautain, inflexible, presque menaçant, le vieux manoir seigneurial semblait braver et les tempêtes de la mer et les bruits de la terre.

Hélène s'étonna de se trouver moins angoissée; elle éprouvait une espèce de soulagement, comme si, réellement, l'effroyable méprise allait se dissiper après une éclatante justification.

Elle entra dans l'allée de chênes.

La voiture s'arrêta devant le château.

La grande grille était ouverte...

Mais on ne voyait personne dans la cour, pas un domestique pour recevoir les visiteurs.

Un morne silence régnait.

Sans la grille ouverte, on eût supposé que la riche demeure était inhabitée...

A moins que l'on n'eût pressenti qu'un épouvantable malheur l'enveloppait comme d'un voile funèbre...

Le cœur de la jeune femme se serra instinctivement, puis il se mit à battre à coups précipités.

Un froid glacial saisit Hélène et la fit frissonner de tout son corps

XXV

TROP TARD !

Hélène gravit le perron; ses yeux se portèrent vers le parc touffu; elle voyait les charmilles ombreuses où elle s'était si souvent abritée avec Georges.

Après un moment de contemplation, la jeune femme allait ouvrir la porte du vestibule, quand un homme se dressa devant elle, pâle, tremblant d'émotion.

— Vous ici, madame, s'exclama-t-il, vous!...

C'était le plus ancien serviteur de la famille, le vieil Yvon, le domestique le plus dévoué et le plus fidèle de la comtesse douairière, un pur Breton, né à Kerlor, et pour lequel l'obéissance passive à ses maîtres était un culte aussi sacré que sa religion catholique, apostolique et romaine.

— Vous ici, madame ! répéta-t-il.

En même temps, il étendait les bras comme pour empêcher le passage d'Hélène.

Elle répondit, sans paraître vouloir remarquer cet accueil hostile :

— Oui, mon brave Yvon, c'est moi !

Elle fit un pas ; le vieillard se plaça devant elle.

Hélène prononça :

— Je me rends chez ma belle-mère.

Le Breton répondit d'une voix sombre :

— Madame la comtesse ne peut vous recevoir.

— Pour le moment?... Elle m'a peut-être vue arriver?... Elle ne peut maintenant...

— Ni maintenant, ni jamais, madame, déclara le serviteur de son ton le plus ferme.

Hélène, bien qu'elle espérât une détente en raison des longs mois écoulés, ne fut pas très surprise.

Une consigne formelle, rigoureuse, impitoyable avait été donnée ; mais elle la forcerait, si difficile que cela parût.

Hélène reprit doucement :

— Que dites-vous, Yvon ?

— Je suis désolé d'avoir à répéter à madame l'ordre que tous les serviteurs et moi-même nous avons reçu... Ordre absolu!... Nous serions chassés immédiatement si nous permettions à madame de pénétrer dans le château.

— Moi!...

— Et il a fallu les tristes circonstances d'aujourd'hui pour que madame ait pu franchir la grille laissée ouverte par la négligence.

— Quelles circonstances ? demanda Hélène, qui sentit son sang-froid l'abandonner, en redoutant subitement un malheur.

— On nous a également défendu, en prévision d'une tentative de madame, de dire ce qui se passe ou ce qui s'est passé au château.

Hélène répliqua dignement :

— Vous vous trompez, Yvon.

— Non, madame.

— Vous savez bien que je suis la belle-fille de votre maîtresse...

— Madame la comtesse de Kerlor a voulu que nous considérions son fils comme veuf.

— Je suis la mère de Jean de Kerlor.

Yvon riposta froidement :

— Pardonnez-moi, madame... Je dois suivre ponctuellement les instructions que j'ai reçues.

— Et jusqu'où vont-elles ?



Hélène répliqua avec véhémence : Mort ! mon fils !... Vous mentez Yvon... Il est ici. (Page 1474.)

— Nous devons vous... chasser, si vous essayez d'entrer ici.

— Me chasser !

— C'est l'ordre précis.

— Vous ne l'exécuterez pas... je vous somme de prévenir votre maîtresse de mon arrivée... elle vous dira...

Le vieux Breton l'interrompit :

— Malheureusement il est trop tard pour que madame la comtesse revienne sur sa résolution.

— Trop tard !

— Hélas !

— Mais mon fils...

— M. Jean de Kerlor, le petit-fils de madame la comtesse est mort, nous a affirmé madame.

Hélène répliqua avec véhémence :

— Mort ! mon fils !... Vous mentez, Yvon... Il est ici.

— Je jure à madame que nous n'avons pas revu M. Jean depuis les vacances où tout le monde était réuni au château.

— Mais où est-il alors ?

Hélène venait de comprendre combien ses dernières illusions étaient folles.

Elle poussa un cri avec un accent si déchirant que le vieil Yvon devint encore plus pâle.

— Mon fils !... je veux mon fils !... je veux mon fils, gémit Hélène.

Et, dans sa douleur éperdue qui décuplait ses forces, elle repoussa le domestique...

D'un bond, elle s'élança dans l'escalier...

Yvon courut après elle, mais vainement.

Hélène franchissait rapidement les longs corridors, ouvrait des portes, traversait toutes les pièces de cette demeure, qui lui était si familière...

Tout à coup, en pénétrant dans le grand salon, elle s'arrêta en proie à un terrible saisissement.

Les deux battants de la porte de cette pièce donnant dans la chambre à coucher de la comtesse de Kerlor étaient ouverts... A genoux une foule consternée, composée de métayers, de paysans, de gens de service, priait, à demi-voix avec une profonde ferveur.

Dans son grand lit seigneurial, aux armes des Kerlor, dressé sur une estrade de trois marches, et dont les rideaux d'antique tapisserie étaient relevés, la comtesse douairière se mourait.

∴

La commotion si violente, ressentie par l'aïeule en se séparant de son fils, avait eu un nouvel écho, lorsque les deux comtesses s'étaient trouvées inopinément en présence, à l'hôtel du Parc-des-Princes.

La mère ne s'était pas départie de l'attitude altière qui lui convenait en face de l'épouse coupable ; mais celle-ci s'était défendue d'une façon qui avait impressionné la douairière au plus haut degré.

Hélène accusait Carmen !

Ce n'était, ce ne devait être qu'un mensonge de plus.

Carmen absente ne pouvait immédiatement et en quelques mots

confondre l'imposture, c'est ce qui donnait à Hélène tant d'impudence.

La mère était convaincue que son fils et elle avaient fait bonne justice.

La vieille dame se hâta de prendre les dispositions nécessaires concernant l'hôtel du bois de Boulogne et retourna à Kerlor.

En rentrant dans son domaine, elle éprouva une sensation de calme, d'apaisement.

Il lui sembla que sa santé allait revenir.

Les années avaient empreint le visage, jadis un peu dur de madame de Kerlor, d'un caractère de beauté plus touchant et plus sympathique.

Elle conservait son grand air aristocratique et fier ; mais la blancheur de neige de ses cheveux adoucissait ses traits et leur donnait un caractère de majesté plus tendre.

Il avait fallu la prétendue trahison d'Hélène pour que la mère retrouvât, pendant quelques heures, toute sa rigidité d'autrefois.

Mais la femme adultère avait été punie ; on n'entendait plus parler de cette malheureuse ; il fallait oublier cette honte qui n'avait pas été divulguée.

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que la mère était ressaisie par les plus épouvantables angoisses.

Si pourtant Georges s'était trompé !

La douairière éperdue, ne voulait pas admettre une erreur de ce genre.

Elle avait vu les preuves ; aucun doute n'était possible.

Mais Jean?...

Mais Fanfan?...

Qu'avait-il fait, le pauvre petit ?

Si la mère avait été auprès de son fils, dans ces conjonctures tragiques, elle n'aurait pas permis à Georges de précipiter ce pauvre petit être dans l'enfer social.

C'était un bâtard, soit ; il fallait le mettre hors d'état de revendiquer le nom de Kerlor ; mais cela n'offrait que des difficultés relatives.

Un serviteur de la famille aurait conduit l'enfant à l'étranger et eût assuré son existence, tout en lui enlevant les moyens de faire connaître plus tard son identité.

On n'exerce pas de représailles contre un innocent petit être ; on ne se venge pas d'un enfant.

Malgré son admiration constante pour Georges, la douairière déplorait amèrement qu'une telle action entachât l'œuvre de justice.

Si le comte de Kerlor avait dépassé le but, en ce qui touchait l'enfant, des esprits prévenus pourraient arguer de ce fait pour prétendre que la condamnation d'Hélène était peut-être excessive.

Non, elle méritait bien son sort, celle-là...

Sa culpabilité n'était-elle pas démontrée de la manière la plus accablante ?

Mais alors pourquoi Hélène niait-elle avec cette énergie ?

Quel était son but ?

Rentrer en possession de son enfant.

Oui, ce devait être le motif de son invraisemblable défense.

C'était pour cela qu'elle accusait Carmen.

Ainsi, elle avait dit à Georges, que c'était sa belle-sœur qui était coupable.

C'était insensé, incohérent encore plus qu'odieux.

Mais pourquoi donc le fils n'avait-il pas mis sa mère au courant de cette particularité ?

Il lui avait tout raconté, sauf cela.

Oh ! certainement, comme la douairière l'avait dit à Hélène, Georges, s'était refusé à envisager une hypothèse aussi monstrueuse et il n'avait pas voulu augmenter encore les ressentiments de la douairière.

La vieille comtesse de Kerlor, malgré tous ses efforts pour ne plus discuter ce qu'elle croyait tout d'abord être l'évidence même, sentit avec terreur que ses convictions s'ébranlaient.

Il n'est si dur rocher que la mer ne réussisse à entamer.

La comtesse en arriva à prononcer le mot d'énigme.

Le crime d'Hélène ne s'imposait plus à son esprit aussi nettement.

La douairière se blâma, avec la dernière énergie, de revenir sur des faits acquis ; elle se dit que le recul des événements lui causait cette défaillance morale ; si elle avait encore sous les yeux l'effroyable lettre, toute discussion serait puérile.

Elle se dit tout cela, elle se le répéta à satiété ; mais elle en resta angoissée à en mourir.

Dans sa solitude, elle passait des journées, des nuits entières à chercher la solution exacte du tragique problème, et sa vie s'en allait au fur et à mesure...

Quand la comtesse réussissait à s'endormir, des cauchemars épouvantables rendaient son sommeil plus pénible que ses veilles.

Elle rouvrait les yeux, hallucinée, comme si les seuls criminels étaient son fils et elle.

Une voix vengeresse répétait à son oreille les mots d'Hélène : « Cette lettre n'était pas pour moi. »

Et pourtant, la douairière avait vu, de ses yeux vu, la pièce écrasante.

Cette lettre était bien adressée à la comtesse Hélène de Kerlor

La châtelaine se rendormait ; dans son cerveau enfiévré ces caractères flamboyants se détachaient :

« Georges de Kerlor est un voleur, un assassin d'enfant ! »

Elle se relevait, se rhabillait péniblement et passait le reste de la nuit en se trainant dans sa chambre.

Elle préférait tout aux songes qui la torturaient avec cette épouvantable cruauté.

Mais elle en arrivait à ce point de fatigue où l'on ne sait plus si l'on dort ou si l'on est éveillé.

Un bourdonnement confus emplissait ses oreilles, comme le bruit de l'Océan qui monte...

Puis soudain une accalmie se produisait ; toute sa lucidité semblait revenue ; mais ce n'était que pour permettre à la voix implacable de dire encore :

« Écrivez à votre fille ! »

Le docteur La Roche, en présence de tels ravages, causés surtout par le chagrin, se déclarait impuissant ; la comtesse était perdue.

La maladie de cœur triomphait ; les crises devenaient plus nombreuses, plus aiguës ; la dernière, qui serait foudroyante, ne tarderait pas.

La digitale ne produisait plus d'effet et n'agissait plus que comme poison auquel venaient s'ajouter les stupéfiants qui, en échange de quelques minutes d'insensibilité, achevaient de ruiner cet organisme débilité.

Une nuit les tourments de la comtesse devinrent si intolérables, qu'elle s'écria inconsciemment, comme quelqu'un qui cherche éperdument, par n'importe quel moyen, à conjurer le sort :

— Eh bien !... j'écirai à ma fille.

Les souffrances disparurent comme par enchantement ; la comtesse s'endormit paisiblement.

Au petit jour, se rappelant l'engagement que sa conscience bourrelée lui avait dicté et le considérant comme un serment, la comtesse douairière de Kerlor voulut immédiatement écrire sa lettre.

Après la date, elle traça :

« Ma chère Carmen...

La plume s'échappa des mains de la comtesse, qui s'évanouit.

On recoucha la malade.

Elle ne devait plus se relever.

. *

Au moment où Hélène entra dans le salon, un bruit de clochettes retentissait.

L'abbé Joël, le recteur qui avait marié Hélène et Georges, allait donner l'extrême-onction à la moribonde.

Maintenue presque droite par des oreillers, tenant entre ses mains un grand crucifix d'ébène, la douairière avait en un reflet de joie céleste en voyant s'approcher le viatique.

Elle écoutait le prêtre, qui disait la messe sur un autel improvisé au pied du lit, et ses lèvres pâles s'agitaient, cherchant à balbutier les répons avec les assistants...

La comtesse vit parfaitement entrer Hélène, et un frémissement passa sur son visage, dont les teintes se confondaient avec la cire des cierges.

Une larme peut-être venait scintiller au bord de ces paupières qui allaient être closes à jamais.

Elle étendit le bras...

Était-ce pour bénir ou pour maudire ?

Effarés les assistants regardaient.

Mais soudain, la clochette de l'enfant de cœur résonna de nouveau...

Toutes les têtes se baissèrent.

Le prêtre levait le bras, montrant l'hostie consacrée.

Le geste de la comtesse resta vague ; sa main s'agita convulsivement.

Son front s'inclina, ses lèvres murmurèrent :

— Oh ! mon Dieu !

Alors, comme inspirée par ce Dieu, Hélène fendit la foule prosternée et marcha vers la mourante...

Puis, penchée vers la douairière, et sans hésiter, d'une voix ferme, empreinte d'un irrésistible accent de vérité et d'espoir, Hélène s'écria :

— Devant Dieu qui est là, ma mère... Devant ce Dieu dont vous invoquez la justice et implorez la pitié, au moment de paraître à son tribunal suprême... Je suis innocente du crime dont j'ai été accusée, je vous le jure.

Il y eut un moment de silence solennel.

L'abbé Joël s'arrêta, et, se retournant, fit un geste aux assistants, qui, courbés sous le poids d'une indicible émotion, se retirèrent sans bruit au fond de l'immense pièce.

Puis ils se remirent à genoux, priant le Tout-Puissant d'éloigner toute nouvelle douleur de la maison et d'envoyer à la mourante un rayon de paix et de miséricorde.

Hélène était tombée au pied du lit et collait ses lèvres sur la main de sa belle-mère.

Elle disait :

* — Oh ! pitié !.. Pitié pour une mère qui réclame son enfant, pour une femme qui veut rendre la raison à son mari égaré, pour une fille qui implore votre bénédiction.

La donairière, galvanisée par les paroles d'Hélène, retrouva l'usage de la parole.

Ce fut d'une voix faible, mais distincte, qu'elle répondit :

— Vous avez commis un crime... Vous êtes châtiée.

Hélène répliqua en mettant toute son âme dans ses paroles :

— Non, ma mère ! non, je suis innocente... Je vous le jure encore... Oserais-je mentir en ce moment solennel !... Est-ce que j'aurais pu être coupable ayant mon fils à mes côtés ?... Est-ce que la mémoire de Georges n'était pas toujours présente à mon souvenir, comme son image dans mon cœur ?... Et puis, ma mère, est-ce que la vérité n'a pas de ces accents qu'il est impossible de méconnaître ?... Ecoutez-moi, regardez-moi... Voyez si mes yeux ont des regards de coupable, si, mon front rougit de la honte des femmes adultères...

La comtesse articula moins facilement que tout à l'heure :

— Où êtes-vous allée, pendant cette absence que vous n'avez pu expliquer à votre mari ?... Répondez !

— Où je suis allée ?

— Répondez ! répéta la voix haletante de l'agonisante.

Le prêtre murmurait les paroles sacramentelles du Saint Sacrifice :

— *Corpus Domini...*

La clochette de l'autel tinta deux fois... trois fois...

Il était temps que la jeune femme répondit.

Elle se releva et se pencha vers la donairière.

— Pardonnez-moi le mal que je vais de nouveau vous faire... mais il le faut... je suis allée à Tours, ma mère, réclamer des lettres pour une malheureuse que ma démarche a sauvée...

D'une voix s'affaiblissant de plus en plus, la donairière répliqua :

— Mais la lettre que j'ai vue, que j'ai lue...

— Était pour Carmen, qui, à mon insu, se faisait adresser sa correspondance sous mon nom...

— Ah !...

— Si vous lui aviez écrit, je suis convaincue qu'elle aurait avoué.

— Ce matin, j'ai voulu, et puis...

La tête de la malade oscilla.

L'abbé Joël, très alarmé et craignant de ne pouvoir remplir jusqu'au bout son saint ministère, eut un mouvement comme pour écarter Hélène, mais il vit dans les yeux de la jeune femme une telle douleur qu'il se troubla.

Il s'avança néanmoins près de la comtesse et lui présenta l'hostie.

Il dit d'une voix pénétrante dont l'écho se répercuta dans tous les cœurs.

— *Ecce Deus...* C'est votre juge !... Votre juge miséricordieux... Priez-le,

ma fille, de descendre en votre âme et d'éclairer vos derniers moments.

Et d'un geste auguste il mit l'hostie dans la bouche de la douairière, dont le visage fut empreint d'une ineffable douceur.

Un rayon céleste illumina son visage.

Hélène gémit :

— Ma mère!... Ma mère!... Je suis innocente!... Sur ce Dieu qui va passer en vous, je le jure pour la dernière fois.

Si près de la mort, l'esprit de l'agonisante se dégagait des préjugés terrestres et des fictions sociales; elle vit clair et juste au moment d'entrer dans l'éternelle vérité.

Elle eut la révélation du mystère et l'acuité de sa pensée atteignit une clairvoyance miraculeuse.

Dans un souffle, mais avec la ferveur de la foi, elle proféra :

— Oui, je vous crois, Hélène... Vous êtes innocente... Je vous supplie de me pardonner.

Et prenant entre ses bras détaillants, le visage de la jeune femme, elle la tint longtemps embrassée, au milieu des sanglots de tout le monde.

Cependant la messe était terminée...

L'abbé Joël avait donné la bénédiction, et, d'un geste large, après les dernières onctions, il avait tracé sur la mourante le signe de la Rédemption.

Les assistants quittèrent la chambre funèbre, après un long regard d'adieu à la dame et maîtresse, dont la main droite, celle de la charité, avait souvent rendu au décuple ce que la main gauche, celle du droit et de la justice, avait cru devoir exiger.

Le recteur et la jeune comtesse étaient seuls restés auprès de la châtelaine.

L'abbé Joël, qui avait marié Hélène, savait tout ce que le cœur de celle-ci renfermait de pureté et d'honneur.

La confession lui avait appris le drame cruel qui avait plongé ses pénitents dans la plus affreuse désolation.

L'arrivée d'Hélène et ses ardentes protestations d'innocence ne l'avaient point étonné.

Il devina tout de suite son devoir.

Il s'approcha du lit, présenta à la comtesse une feuille de papier, une plume et de l'encre.

Il dit paternellement :

— Dieu vous accordera peut-être le temps de réparer le mal commis involontairement.

La douairière essaya de se relever, pendant que le recteur poursuivait :



Un mot à votre fils pour qu'il sache la vérité, et que, lui aussi, se fasse pardonner. (Page 1433.

— Un mot à votre fils pour qu'il sache la vérité, et que, lui aussi, se fasse pardonner.

La vieille comtesse sembla comprendre et tendit la main...

Mais sa dernière lueur d'énergie disparut...

Le pauvre femme retomba sur son oreiller...

Elle râlait...

Elle agonisait...

Cette agonie fut courte, mais terrible, remplie sans doute de terribles visions, car les sifflements de la respiration haletante laissaient, de minute en minute, passer des mots d'un désespoir navrant :

On entendait :

— Pardon!... Hélène!... Pardon!...

Puis, tout à coup, elle se redressa, bien droite, et appela :

— Georges!... Carmen!... Fanfan!...

C'était fini ; la douairière de Kerlor retomba inanimée ; c'était le nom de son petit-fils qui avait été le dernier prononcé par ses lèvres tremblantes.

Une heure plus tard, la chambre et le salon étaient transformés en chapelle ardente.

* *

Hélène avait rendu les derniers devoirs à sa belle-mère et procédé à l'ultime toilette.

Sur le grand lit, enveloppée de son linceul, mais la face découverte, la mère de Georges et de Carmen avait enfin retrouvé le repos dans l'éternel sommeil.

La majesté de la mort avait donné à cette figure, aux traits austères, les plis sculpturaux de la pierre.

Le cadavre rigide, dont tous les angles ressortaient, raidissant la toile de lin, semblait une de ces statues de marbre blanc étendues sur les tombes, dans les cryptes des églises bretonnes, une de ces reproductions superbes et saisissantes de quelqu'une des grandes héroïnes, des grandes guerrières de jadis.

On se représentait ainsi Jehanne de Montfort ou Jehanne de Penthièvre, une sœur de la terrible nonne Julienne du Guesclin.

Et observation poignante, — que purent faire tous les serviteurs revenus pour prier dans la chambre mortuaire — dans les yeux de la défunte comtesse de Kerlor, deux grosses larmes brillaient, figées comme deux gouttes de cristal, au coin des paupières closes.

Au chevet du lit, abîmée dans une désolation indicible, Hélène fixait sur la morte un long regard éperdu, navrant, désespéré...

Entre deux sanglots, elle exhala :

— Plus d'espoir... Il n'y a plus rien !... Rien !...

L'abbé Joël répondit :

— Il y a Dieu, ma fille.

Et il lui montra le crucifix.

XXVI

REPRISE DE POSSESSION.

Le numéro du *Journal officiel*, qui enregistrait la mission de Robert d'Alboize, ne devait arriver à Cayenne que par le *Saint-Germain*, c'est-à-dire en même temps que l'officier.

Carmen était plus triste que jamais. La mort de sa mère avait achevé de la désespérer.

Sa pauvre mère ! Elle s'était éteinte à Kerlor, sans qu'aucun de ses enfants tût là pour lui fermer les yeux.

La comtesse de Kerlor n'avait pu résister aux pertes successives de Fanfan et d'Hélène.

Carmen se représentait la douleur de Georges, car elle aussi avait souffert au-delà des limites humaines.

Ainsi, désormais, Carmen était bien seule, puisque son frère, dans une autre partie de l'Amérique, donnait rarement de ses nouvelles.

Quant à Saint-Hyrieix, il comptait moins que jamais pour Carmen.

Il continuait à prodiguer son éloquence à tous ses administrés et exerçait ses fonctions avec un zèle des plus louables pour son gouvernement, mais qui ne laissait pas au mari le temps de s'occuper de sa femme.

Comme il était très satisfait, il supposait que madame de Saint-Hyrieix n'avait plus rien à désirer.

Un matin, quelques instants avant le déjeuner, il se présenta devant sa femme avec son sourire le plus diplomatique.

Il s'écria :

— Vous n'êtes pas allé voir le navire qui est entré en rade ?

— Non, répondit Carmen désenchantée... j'ai si souvent assisté à ce spectacle que, quelque intéressant qu'il soit, il ne me cause plus aucune émotion.

Il répondit :

— Si vous aviez été blasée ainsi, à l'arrivée de Georges, nous n'aurions pas pu l'embrasser lorsqu'il est descendu du canot.

Carmen eut un frémissement.

— Georges !... Il est loin...

— C'est vrai.

— Eh bien !

— Mais le *Saint-Germain*, s'il ne vous a pas amené un frère, comptait au nombre de ses passagers un de nos amis.

Et Saint-Hyrieix, heureux d'intriguer sa femme, savoura par anticipation le succès de curiosité qu'il se croyait sûr d'obtenir.

Mais Carmen ne paraissait pas disposée à chercher ; elle se reprochait même son éclair de naïveté, en pensant qu'elle pouvait revoir sur cette terre désolée quelqu'un qu'elle affectionnât réellement.

Seul, Georges de Kerlor pouvait revenir, et en pleurant avec sa sœur les chers disparus, rappeler à Carmen qu'elle était une créature pensante et agissante.

Avec quelle joie douloureuse — si ces deux mots peuvent être accouplés — ils se seraient précipités dans les bras l'un de l'autre.

Comme dans cette étreinte poignante ils auraient fait passer leur bonheur d'autrefois !

Puis, leurs larmes se seraient mêlées et ils auraient prié ensemble pour les êtres adorés, que la mort implacable avait moissonnés en si peu de temps.

Mais encore une fois, le comte de Kerlor, perdu dans les solitudes sauvages, ne songeait pas à faire la traversée de Cayenne.

Saint-Hyrieix en ce moment devait faire allusion à l'arrivée de quelque personnage de la carrière, un de ces diplomates compassés et superbes, dont Carmen avait déjà vu tant d'échantillons, autour de son époux, qu'elle les confondait tous.

Elle se dit :

— C'est quelque Des Trumeaux.

Firmin reprit :

— Vous ne trouvez pas ?

— Non, je l'avoue.

— C'est que vous ne cherchez pas bien.

— Comment voulez-vous, mon ami, répliqua-t-elle avec une mélancolie sarcastique, que, parmi vos innombrables relations, je puisse choisir un nom plutôt qu'un autre ?

— Essayez...

— Non ! fit-elle avec un geste de lassitude.

Mais Firmin insista, toujours souriant, toujours enchanté de soi-même.

— Au petit bonheur !

Carmen répondit, en proie à un commencement d'innervation :

— J'ai la tête brisée ; ce n'est pas le moment de m'inciter aux petits jeux d'esprit.

— Eh bien ! eh bien ! méchante ! gronda affectueusement Saint-Hyrieix, est-ce ainsi que vous me récompensez de l'excellente nouvelle que je vous apporte ?

Elle le regarda encore, comme au début de l'entretien... Ne s'abusait-il pas ? Mais de qui voulait-il parler ?

Carmen qui se refusait à chercher s'évitait une peine inutile.

Aucun passager du *Saint-Germain* ne devait l'intéresser.

Saint-Hyrieix daigna préciser, il reprit :

— Il s'agit d'un envoyé spécial du ministère...

Cela n'apprenait encore rien à Carmen.

— D'un officier...

Les yeux de la jeune femme étincelèrent subitement, puis elle eut un soupir... Pour la deuxième fois, son mari venait d'exciter en elle des sensations folles.

Est-ce qu'on rentre dans le Paradis, quand on en a été chassé, quand c'est le Paradis perdu ?

Mais, l'excellent Firmin poursuivait, la bouche en cœur :

— Oui, il s'agit d'un officier que nous avons entrevu à Kerlor et que nous avons retrouvé à Stockholm...

Carmen devint blanche comme le mouchoir qu'elle portait à ses lèvres.

Il n'y avait plus de doute... C'était lui !... C'était Robert d'Alboize.

Firmin fut bien obligé de remarquer ce trouble extraordinaire. Mais il crut que sa femme éprouvait un malaise. Ne lui avait-elle pas déclaré tout à l'heure qu'elle était un peu souffrante.

Il s'écria avec une sollicitude alarmée :

— Qu'avez-vous, Carmen ?

Faisant appel à toute sa force de volonté pour comprimer les battements précipités de son cœur, elle répondit :

— Rien...

— Je vois bien que vous n'êtes pas dans votre état normal.

— Vous vous trompez !

— Mais non... Il me semble que vous allez tomber malade...

— Rassurez-vous.

— Comme le soir du *Garden Party*... Vous vous souvenez ?

Si Carmen se souvenait !

C'était la première fois que son cœur de mère avait été torturé. Marcelle se mourait...

Carmen se demandait si Hélène arriverait à temps...

Tout à coup, le visage très inquiet de Firmin redevint béat.

— Mais, reprit-il, puisqu'il y a une analogie dans les deux situations, je n'ai plus rien à redouter... Ce n'est qu'un malaise passager.

Carmen respirait avec difficulté... Elle ne voulait pas encore croire à la réalité... Elle sentait qu'une désillusion, à ce moment psychologique serait capable de la tuer.

Quoiqu'il en fût, elle voulait tout de suite qu'il n'y eût plus aucune équivoque.

Elle soupira :

— Vous dites que le paquebot nous a amené un officier que nous connaissons ?

— Robert d'Alboize !

— Robert d'Alboize !...

— Cette fois, les yeux de Carmen se fermèrent ; il lui sembla qu'elle n'aurait pas la force de supporter ce bonheur délirant ; elle crut qu'elle allait mourir.

— J'espère, poursuivit Firmin, que vous ne l'avez pas oublié.

— Non !

— Quand on s'est trouvé sur ce damné *Prins-Hendrik*, on se rappelle le nom des compagnons d'infortune qui auraient pu être victimes de la catastrophe.

— Certainement.

— Robert aussi était parmi les passagers qui n'ont échappé à la mort que par miracle.

Il crut voir Carmen trissonner.

— Pardon, chère amie, continua-t-il, d'évoquer ces épouvantables minutes... Vous avez bien cru m'avoir perdu?... Sans Georges de Kerlor, vous étiez veuve, et cela au beau milieu de notre voyage de noces...

Carmen se revit sur le pont du *Prins-Hendrik*, au moment où, enveloppée dans son grand peignoir de cachemire blanc, elle attendait, résignée, que la mer l'engloutit...

Puis tout à coup, deux bras l'étreignaient...

Son corps flottait sur les vagues... On abordait à l'ilot...

Puis c'était le premier et suprême baiser...

— Ce brave Robert ! s'écria Saint-Hyrieix, il avait voulu nous faire une surprise en nous rejoignant sur le bateau hollandais... Cette fantaisie a failli lui coûter cher... Enfin, tout a bien fini... Il n'a pas eu de ces émouvantes péripéties sur le *Saint-Germain*.

Madame de Saint-Hyrieix, absorbée dans ses enivrants souvenirs, continuait à garder le silence.

— Ma foi, dit encore Firmin, je ne tiendrais pas du tout à me retrouver au milieu d'un tel danger : mais je ne suis pas fâché d'avoir vu un pareil cataclysme, et, naturellement, d'en être sorti sain et sauf... Et vous, Carmen ?

Interpellée aussi directement, la jeune femme dut s'arracher à ses méditations. Elle balbutia :

— Je suis de votre avis.

— Nous demanderons à M. d'Alboize s'il partage aussi notre manière de voir... Cela ne me paraît pas douteux... C'est un soldat, lui... Il a l'héroïsme plus familier qu'un diplomate.

Carmen se souvint encore que, dans une vision confuse, elle avait entrevu Saint-Hyrieix, la tête perdue, courant vers les canots de sauvetage.

Il est vrai que, plus tard, il avait juré à sa femme qu'il avait cru la voir embarquée déjà sur la baleinière.

— C'est égal, prononça Firmin, cela ne fait pas mal dans une biographie.

Carmen se ressaisit; il fallait que Saint-Hyrieix continuât à tout rapporter à lui pour admettre sans étonnement que sa femme ne le questionnât pas davantage.

Elle s'écria :

— Mais que vient donc faire à la Guyane, M. le capitaine d'Alboize ?

— Oh ! ce n'est pas un voyage d'agrément.

— Je le suppose.

— Mais il a été chargé d'une mission très importante... D'ailleurs, quand le gouvernement envoie à Cayenne un fonctionnaire, il le choisit avec le plus grand soin, car il lui demande des efforts qui ne sont pas à la portée du commun des mortels...

— Sans doute.

— D'Alboize doit se rendre compte de l'état de défense de nos côtes, et, en cas de guerre, s'assurer que les colonies pourraient résister victorieusement aux agresseurs... Mais cela ne vous intéresse pas sans doute...

— Au contraire, mon ami.

— C'est vrai... J'oublie quelquefois notre parfaite communauté d'idées... Eh bien ! vous avez remarqué comme moi que si la Guyane possède d'admirables moyens de défense, il ne nous manque que des canons et des artilleurs... Tenez, parlons du roc de l'Enfant Perdu...

— Non !... non !...

— Vous avez raison, Carmen, nous avons à quoi nous en tenir, et il est inutile que je spécifie... Somme toute, en dehors de votre patriotisme, vous serez heureuse de revoir M. d'Alboize...

— Très heureuse.

— C'est un charmant causeur, un homme d'esprit... Le cercle des personnes que votre haute situation vous permet de recevoir est assez restreint... Il va s'augmenter d'une recrue précieuse... Je m'en félicite.



Carmen ajouta : Vous ne savez donc pas que cette femme est capable de tout. (Page 1493.)

Saint-Hyrieix déjeuna un peu plus longuement qu'à l'ordinaire, car il ne tarissait pas d'éloges sur le compte de Robert; mais il déclara que sa besogne accablante ne lui permettait pas de plus longs loisirs, et il se retira dans son cabinet de travail pour reprendre son œuvre et assurer les glorieuses destinées de la Guyane française.

Alors, Carmen put, sans contrainte, se laisser aller à la joie indicible qui emplissait son cœur.

Mais ces transports, il fallait avoir assez d'énergie pour les refouler au plus profond d'elle-même.

Il fallait résister au désir qui la mordait déjà de ne pas tomber dans les bras de Robert en lui criant :

— Tu as compris, tu as deviné que je mourais loin de toi... Tu es venu... Oh ! merci !... Maintenant Dieu nous a réunis !... Mes baisers te feront oublier la cruauté de cette séparation que je t'avais imposée... Les tiens endormiront tous mes chagrins.

Elle croyait que c'était de son plein gré qu'il était venu ; bien mieux, elle était persuadée que c'était lui qui avait demandé à être envoyé à la Guyane.

Carmen n'assistait pas à l'entrevue du Ripault, entre Robert et Hélène.

Bien que celle-ci lui eût tout raconté, Carmen ne pouvait s'imaginer que Robert eût consenti, sans espoir de retour, à se séparer de sa maîtresse adorée.

L'officier arriva.

Au premier regard échangé, il sembla aux amants que leur rupture n'avait jamais été consommée.

Tout de suite, de part et d'autre, ce fut une complète reprise de possession.

Ce n'étaient cependant pas les délices de cette possession que Carmen et Robert poursuivaient ; ce n'étaient point les baisers fous, les caresses enivrantes, les étreintes frénétiquement passionnées, les spasmes voluptueux, les ardents plaisirs de la chair...

Ils étaient dévorés de désirs plus élevés ; ils avaient soif de jouissances plus pures et plus raffinées.

Respirer le même air, vivre sous le même ciel, se sentir l'un près de l'autre, échanger de temps en temps un regard où toute leur âme passerait, pouvoir quelquefois se répéter, dans un serrement de mains, que la pensée de l'un était toujours tournée vers l'autre, voilà quelle était pour eux la suprême félicité.

Malheureusement, à cette première entrevue, il leur fut impossible de s'isoler et de parler longuement de Marcelle.

Carmen n'avait pu que poser hâtivement cette question et bien bas :

— Notre fille ?

— Elle va bien.

Les travaux militaires dont était chargé Robert d'Alboize avaient non seulement des points communs avec la mission de M. de Saint-Hyrieix ; mais, hiérarchiquement, M. le gouverneur de la Guyane était chargé de centraliser les études de l'officier et de les expédier à la métropole.

Ces circonstances, jointes à la pauvreté des relations mondaines au siège du Gouvernement à Cayenne, renouaient, plus étroitement que jamais, les relations amicales des deux hommes.

La présence assidue de Robert chez le gouverneur s'expliquait donc très naturellement, et il ne devait en résulter aucune médisance.

Le deuxième jour de son arrivée, Robert put enfin se trouver seul avec Carmen.

— Ma chère Carmen !

— Mon pauvre Robert !... Parlez-moi de notre fille.

— Sa santé est excellente.

Ils se pressèrent les mains et se regardèrent comme s'ils pouvaient ponger jusqu'au plus profond de leur cœur. Mais Carmen, bien que l'expansion de Robert fût des plus ardentes, ne crut plus aussi fermement qu'il avait tout fait pour retrouver sa maîtresse.

Il tint d'ailleurs à s'expliquer sur ce point ; il le fit avec sa droiture ordinaire.

— J'avais juré à madame de Kerlor...

— Malheureuse Hélène ! interrompit Carmen dont les yeux s'emplirent de larmes, d'abord parce que sa surexcitation nerveuse était inouïe, ensuite parce qu'il lui était impossible en ce moment de ne pas se rappeler la grandeur du dévouement de sa belle-sœur.

Robert poursuivit d'une voix que l'émotion rendait encore plus chaleureuse :

— J'aurais tenu mon serment, je n'ai pas besoin de vous l'affirmer...

— Eh bien !

— Eh bien ! le sort qui a voulu que je vous rencontraisse dans les circonstances que nous n'oublierons jamais, s'est joué de nouveau de nous... Il a voulu que nous fussions encore réunis... Sans la moindre sollicitation de ma part, je ne dirai pas pour venir en Guyane, puisque c'eût été une sorte de forfaiture de ma part... sans que j'aie demandé à changer de poste, mes chefs m'ont imposé celui-ci.

Carmen, dans l'élan de la passion, aurait oublié tout ce que Robert avait pu promettre à Hélène.

Elle se serait refusée à revenir sur cette phase douloureuse du passé...

Mais ce fut avec un très grand soulagement qu'elle entendit le capitaine se justifier.

Il ne fallait accuser que le hasard, et encore, l'accuser sans trop le maudire.

Tous deux restaient dignes l'un de l'autre ; ils le constatèrent avec une pure ivresse, et leur âme s'emplit d'un sentiment de fierté.

Robert conclut :

— Voilà ce que j'aurais dit à madame de Kerlor, si j'avais eu l'honneur de la rencontrer.

— Vous savez...

Il vit alors que le visage altéré de Carmen ne reflétait pas seulement l'émotion de le revoir.

— Quoi donc ? demanda-t-il.

— Hélène...

— Eh bien !...

— Elle n'est plus.

— Mon Dieu ! fit l'officier, la gorge serrée... mais le malheur est tout récent...

Carmen ne put retenir un sanglot.

Robert, très bouleversé en voyant ces larmes qu'il aurait voulu étancher sous ses baisers, reprit.

— Voyons, Carmen, je ne comprends pas... j'ai appris le mort de madame votre mère, et cela m'a beaucoup peiné, mais la jeune comtesse de Kerlor...

— A précédé ma mère dans la tombe.

— Ah ! ma chère enfant !... Que vous avez dû avoir du chagrin... Allons ! la volonté plus puissante que la mienne qui m'a amené ici, voulait que je vous apportasse des consolations.

— Elles me sont bien précieuses, ami !

— Quels affreux malheurs ! Infortuné Georges de Kerlor !

— Il a perdu sa femme et son fils, puis sa mère...

— Son fils ! s'écria d'Alboize.

— Oui...

— Mais c'est épouvantable !

— Vous voyez, Robert, que chacun est frappé bien durement... Aussi, devons-nous bénir le ciel qui a eu pitié de nous, qui n'a pas voulu nous faire expier notre faute, et qui nous a conservé notre petite Marcelle.

— C'est vrai, ma chérie.

— Ne parlons plus que d'elle.

— Oui... La mignonne m'a accompagnée jusqu'à Saint-Nazaire, où je me suis embarqué.

— Cher trésor !... Et vous n'avez pu lui dire que vous alliez retrouver sa maman.

— Non !

— L'avez-vous laissée chez sa nourrice.

— Oui, jusqu'au moment où j'ai reçu l'ordre de partir.

— Et alors...

— Je me suis rendu immédiatement à Paris... Il n'y avait qu'une femme à qui je devais confier notre enfant... Madame Hélène de Kerlor.

— Hélas !

— Que faire? me demandais-je, lorsqu'on m'eût appris que depuis longtemps le comte et la comtesse n'habitaient plus Paris...

— Eh bien ! questionna Carmen, devenue subitement très anxieuse.

Robert eut une courte hésitation.

— Continuez donc, dit la jeune femme d'une voix tremblante.

— Eh bien !... j'ai confié Marcelle à votre meilleure amie, à la femme de mon meilleur camarade...

Carmen devina ; elle eut un geste de stupeur.

— A madame Vernier, compléta Robert.

— Malheureux ! s'écria madame de Saint-Hyrieix sans se soucier qu'on l'entendit de la pièce voisine, Mariana est ma plus cruelle, ma plus mortelle ennemie.

Robert d'Alboize devint d'une pâleur effrayante.

Carmen ajouta :

— Vous ne savez donc pas que cette femme est capable de tout.

XXVII

ANGOISSES NOUVELLES.

Robert, bouleversé, raconta rapidement à Carmen comment il avait cru agir au mieux, lorsqu'il se débattait dans des difficultés terribles...

Mais il furent forcés de s'interrompre.

M. de Saint-Hyrieix revenait.

Il avait tout de suite organisé, ce bon Firmin, une réception en l'honneur de l'arrivée de Robert d'Alboize, qui dut subir le commandant militaire, le chef des forces navales, l'ordonnateur de la marine, le directeur de l'intérieur, le procureur général, le chef du service pénitentiaire, auxquels s'ajoutèrent les membres du conseil privé.

Monsieur et madame de Saint-Hyrieix étaient en deuil ; on ne ferait pas de musique.

Tout dut se passer en conversations.

Carmen et Robert, forcés de s'observer à chaque instant, subissaient un véritable supplice.

Pendant que les éminents fonctionnaires dissertaient à perte de vue sur les questions importantes — pour eux — à l'ordre du jour, Carmen et Robert, réussissant au moins à s'isoler par la pensée, échangeaient furtivement un regard.

D'Alboize était atterré.

Pourquoi n'avait-il pas obéi à son premier mouvement qui le faisait considérer madame Vernier comme une adversaire?

Il avait manqué d'équité envers Carmen ; il l'avait accusée de voir des ennemis partout et de se montrer ingrate pour tous ceux qui l'aimaient véritablement.

Il avait cru, l'insensé, que les griefs de Carmen touchant Mariana n'étaient pas fondés.

Et maintenant encore, tout en ne doutant plus des affirmations de sa maîtresse, il se demandait si elle n'exagérait pas la noirceur du caractère de madame Vernier.

Carmen, le cœur serré, cherchait à deviner quel pouvait être le but de sa petite-cousine.

Depuis que madame de Saint-Hyrieix avait vu l'espionne, à la gare de l'Est, en compagnie de ce louche individu dépisté à force d'audace, Carmen ne doutait plus de la duplicité de cette femme.

Dans ses longues réflexions, à Cayenne, elle avait cherché à reconstituer les jours écoulés au Parc-des-Princes, et elle était arrivée, à force de déductions, à conclure que madame Vernier s'était créée une complice qui s'appelait Pélagie Crépin.

Le vol de la dépêche et de la lettre, signés Robert d'Alboize ne laissaient aucun doute sur l'existence d'un être misérable, qui tramait dans l'ombre un complot destiné à perdre madame de Saint-Hyrieix ; mais pourtant Carmen, après avoir reconstitué une partie de ce qu'elle croyait être la vérité, était forcée de s'arrêter dans la voie des suppositions.

En quoi avait-elle mérité la haine de Mariana ?

Les Kerlor avaient élevé mademoiselle de Sainclair comme si elle avait été réellement de la famille.

La comtesse défunte aurait certainement doté l'orpheline.

Mariana leur devait tout.

En admettant que sa mauvaise nature l'eût portée à diminuer l'importance des services rendus, il n'y avait pas là de motif pour accabler Carmen. Puis un trait de lumière avait achevé d'édifier la jeune femme.

La rancune féroce de Mariana, latente jusque-là, s'était déchaînée, le jour où Carmen, dans un accès de franchise, avait démontré à mademoiselle de Sainclair qu'elle était folle d'avoir jeté les yeux sur Georges.

Mariana, la rage au cœur, était partie, abandonnant ses bienfaiteurs.

Plus tard, après avoir épousé Paul Vernier, elle avait prétendu qu'elle s'était rendu compte de son aberration.

Elle avait déclaré que sa prétendue passion pour Georges n'était qu'un enfantillage ; seul Paul Vernier avait éveillé en elle l'amour véritable.

Et Carmen avait cru à ces belles protestations !

Aujourd'hui, le passé lui apparaissait nettement.

Madame Vernier voulait se venger de celle qui avait fait si bon marché de son ambition.

Pendant que les amants, la mort dans l'âme, se demandaient comment ils préserveraient leur fille des dangers qui la menaçaient, les invités de Firmin s'animaient et se passionnaient pour les sujets à l'ordre du jour.

Ce fut M. de Villarceaux, le directeur du pénitencier qui parvint à accaparer l'attention et à obtenir un succès relatif.

Il parla en termes dithyrambiques de ses sujets.

Il raconta une bonne demi-douzaine d'histoires concernant les forçats qui détenaient alors le record de la célébrité.

Ces bandits à face humaine avaient commis tous les crimes.

Mais il fallait entendre le philanthrope directeur proférer, avec une douceur attristée, les effroyables mots d'égorgement, d'empoisonnement, de viol... Le plus souvent, il avait une périphrase exquise pour désigner les meurtres les plus lâches, les assassinats les plus effroyables.

Tous ces ramassis de scélérats n'étaient pour lui que des brebis égarées, et il se considérait sincèrement comme le bon pasteur.

Plus le condamné avait de chevrons d'infamie, plus le directeur s'y intéressait.

Il dédaignait un peu les forçats qui n'avaient pas su se faire un nom ; il n'était pas loin de les traiter d'êtres vulgaires, de paresseux et d'inintelligents, sans la moindre initiative, de propres à rien.

A cette dernière catégorie il n'accordait pas facilement de circonstances atténuantes.

Tout d'abord, on croyait à de paradoxales fantaisies, car M. de Villarceaux était très ferré sur les règlements et les appliquait le cas échéant ; mais on voyait bientôt que cette mansuétude était sincère.

Le commandant militaire donnait la réplique au chef du service pénitentiaire, et celui-là n'admettait aucun euphémisme.

— Vos hommes, disait-il, sont tous des gredins !

Le procureur général, dans un langage moins concis, mais beaucoup plus châtié, était de l'avis du soldat.

Quant aux marins, ils s'amusaient énormément.

Le directeur de l'intérieur prenait tantôt parti pour l'un, tantôt pour l'autre, de façon à éterniser et surtout à envenimer la discussion.

Les membres du conseil privé approuvaient à tort et à travers, sans comprendre.

Saint-Hyrieix présidait les débats ; il le faisait avec une majesté sur laquelle nous n'avons pas besoin d'insister.

Après une apologie de Panoufle, M. de Villarceaux parut décidé à clore la séance.

Elle fut en effet levée par Saint-Hyrieix.

Carmen et Robert ne purent échanger que des formules de politesse banale en se séparant.

Il fallut qu'ils attendissent trois grands jours avant de pouvoir s'entretenir de nouveau sans redouter les yeux inquisiteurs ou les oreilles indiscrètes.

Robert s'écria :

— Nous aurions tort de nous alarmer outre mesure touchant les projets néfastes que vous prêtez à madame Vernier.

Carmen répondit :

— Comme on voit bien que vous ne la connaissez pas.

L'officier poursuivit :

— Je n'ai qu'à écrire aux demoiselles Lavignac, à Écouen, où Marcelle est placée...

— Soit !

— J'ai vu ces dames ; elles m'ont fait connaître leurs conditions ; j'ai tout accepté sans discuter... Je vais leur dire que, sous aucun prétexte, elles ne doivent confier l'enfant à madame Vernier.

— Ajoutez même que cette femme ne doit plus voir Marcelle et qu'on lui refuse l'accès du parloir.

— Ce sera fait.

— Une lettre, c'est bien long !... Pourquoi pas une dépêche.

Robert hocha la tête tristement.

— C'est vrai ! Je comprends, reprit Carmen... Personne ici ne doit savoir que le capitaine d'Alboize, célibataire, s'intéresse au sort d'une petite fille restée en France... Une dépêche serait lue avant d'être transmise. Une indiscretion pourrait être commise.

Les amants retrouvaient une fois de plus devant eux les barrières sociales.

Carmen chercha à se rassurer ; elle craignait tout d'abord que Robert n'eût laissé Mariana agir seule.

Du moment où il avait vu les directrices du pensionnat, la situation n'était plus aussi inquiétante.

Robert écrivit sa lettre, qu'un bateau qui faisait escale emporta bientôt.

Peu à peu, les entrevues de Carmen et de Robert furent plus fréquentes.

M. d'Alboize semblait un parent du gouverneur.

Saint-Hyrieix multipliait d'ailleurs toutes les occasions d'attirer l'officier au palais.

Mais les amants étaient redevenus des amis ; aucune attitude, aucun mot, aucun geste ne pouvait les trahir, puisque, avec autant d'honnêteté



Et laissa bientôt tomber de ses lèvres la phrase sacramentelle : Ipéca stibié...
Sulfate de quinine ! (Page 1502.)

que de courage, ils s'efforçaient d'étouffer l'amour qui ne s'éteindrait qu'avec leur vie, cet amour que la séparation avait exaspéré, mais que la réunion avait exalté et poussé aux dernières limites de la passion.

Une influence bienfaisante leur faisait trouver le devoir moins amer et croire à la complète rénovation ; le souvenir de la chère morte prenait chaque jour une place plus grande dans leurs pensées.

Ils l'évoquaient avec une émotion de plus en plus intense, et parfois un sourire de bonheur se figeait tout à coup sur leurs lèvres, comme si à leurs yeux apparaissait une image douce et triste, funèbre même, comme

si, du fond de leur cœur, une voix s'élevait, une voix sincère dont ils s'étonnaient, les accusant d'avoir une part de responsabilité dans cette mort prématurée.

Ils ne pouvaient cependant soupçonner quelles terribles suites avaient eues l'intervention dévouée d'Ilélène.

Carmen avait appris de l'officier par quel enchaînement de circonstances tragiques, à la suite de la mort du pauvre Brisquet, l'envoi des lettres n'avait pu être fait.

Pourquoi donc baissaient-ils les yeux et tressaillaient-ils jusqu'au fond de leur conscience en pensant à la défunte ?

Quoiqu'il en fût, Carmen se croyait redevenue assez énergique pour ne plus céder aux entraînements de son cœur en admettant que Robert, incapable de se sacrifier plus longtemps, revendiquât les droits d'autrefois.

Le souvenir de l'horreur ressentie jadis par sa sœur aimée, lorsqu'elle avait appris la coupable liaison, empêcherait Carmen de retomber dans le péché.

Carmen restait mère.

Elle était amante par la tendresse et son cœur ne renierait jamais son amour.

Mais madame de Saint-Hyrieix redevenait une épouse fidèle, comme si l'ombre de la morte adorée la protégeait comme par de là le tombeau.

Les semaines s'écoulaient.

Un jour, la nécessité d'un rapport réclamé d'urgence par le ministère, à la suite des premières communications de l'officier, obligea le capitaine d'Alboize à quitter Cayenne pour quelques mois, car il devait pénétrer dans l'intérieur de la colonie.

En même temps que cet ordre, Robert reçut une lettre d'Écouen.

A peine avait-il lu les premières lignes de cette lettre qu'il resta consterné.

Les demoiselles Lavignac répondaient au capitaine qu'elles se souvenaient parfaitement de sa visite.

Elles attendaient la jeune Marcelle.

Aussi, avaient-elles éprouvé un certain désappointement en ne voyant pas arriver l'élève.

Croyant que le père avait changé d'avis, ces demoiselles, après une assez vive contrariété, car leur établissement offrait toutes les garanties d'honorabilité et de sécurité, avaient fini par oublier cet incident.

La lettre de M. d'Alboize les avait donc beaucoup étonnées et elles s'empressaient d'y répondre.

Robert eut un accès de désespoir.

Carmen avait raison : madame Vernier était la plus odieuse, la plus épouvantable des créatures.

Que voulait-elle donc faire de Marcelle ?

Comment porter secours à la mignonne si elle était en danger ?

Robert crut qu'il allait devenir fou.

Enfin, il essaya de raisonner ; quelle que fût l'indignité de Mariana, il devait y avoir quelque malentendu.

Madame Vernier allait être mise en demeure de s'expliquer...

Robert se sentit tout à coup moins désespéré.

Il allait s'adresser à Paul.

Sans faire allusion au rôle équivoque et étrange joué par Mariana, Robert allait se confier à son ami.

Le sculpteur n'hésiterait pas un seul instant à rendre le service réclamé.

Il conduirait lui-même Marcelle, dans un pensionnat très éloigné de Paris, et l'enfant y resterait jusqu'au retour de son père.

La lettre du capitaine d'Alboize serait très nette. Paul Vernier n'en discuterait pas les termes ; Robert pouvait absolument compter sur lui.

Dans ces conditions, et à la veille de quitter Cayenne, l'officier se dit qu'il ne devrait pas infliger à Carmen d'inutiles tortures en lui faisant part des nouvelles d'Écouen.

La mère de Marcelle ne pouvait rien pour sa fille ; il y aurait une véritable cruauté à lui apprendre ce qui s'était passé.

Plus tard, quand Robert aurait en sa possession la lettre de Paul Vernier, Carmen saurait tout.

Le capitaine garda donc le silence malgré ses violentes angoisses.

On est tellement habitué au danger dans les colonies en général, et à la Guyane en particulier, que ce fut gaîment, que tous les amis dirent au revoir à l'officier lorsqu'il s'embarqua dans la pirogue qui devait le conduire dans les régions à explorer.

Personne ne remarqua que madame de Saint-Hyrieix avait pleuré.

Quant à Firmin, ce fut avec un sourire énigmatique — ou diplomatique, comme on voudra — qu'il dit adieu à son ami.

La région vers laquelle se dirigeait Robert était justement réputée très périlleuse.

On y avait improvisé un pénitencier dans lequel l'administration envoyait les transportés les plus récalcitrants.

Les condamnés incorrigibles, malgré l'opinion de M. de Villarceaux, et qu'on ne pouvait plus maîtriser aux îles du Salut ou à l'île Royale, étaient dirigés vers ces nouveaux chantiers, où les gardes-chiourme devaient redoubler de vigilance.

Nous avons vu comment on tenait compte de ces recommandations,

puisque l'endroit où allait résider le capitaine d'Alboize était précisément celui où se sont déroulées les scènes sauvages que nous avons décrites.

C'était là que Panoufle, en expédiant son rival Trinqueballe pour l'autre monde, avait conquis sa royauté du bain.

Le nouvel établissement était, au point de vue sanitaire, dans les conditions les plus déplorables.

C'était bien la *guillotine sèche*.

La fièvre venait de la terre que foulaient les pieds, de l'air que l'on respirait, de l'eau que l'on buvait.

La brise l'apportait des marais de Kaw, situés à quarante kilomètres de là, et suivant que le vent changeait, du nord, du sud, aussi bien que de l'est ou de l'ouest.

Ces chantiers occupaient un vaste plateau, dominant la rivière de la Comté d'une quinzaine de mètres et s'infléchissaient vers l'intérieur du pays.

Au fond, s'étendaient les immenses et mystérieuses frondaisons de la forêt. Sur les bords du torrent s'élevait le pénitencier proprement dit.

C'était un groupe formé d'immenses cases en fer, couvertes de zinc, et rapprochées les unes des autres.

Un peu plus loin, jetées là sans symétrie, un certain nombre de cases, absolument identiques quant à la forme, et différant seulement entre elles de grandeur, étaient destinées à abriter les soldats ou les sous-officiers de la garnison, les surveillants, les gendarmes, les ouvriers d'artillerie, les caporaux du génie, les contremaîtres des travaux ainsi que les officiers d'infanterie de marine détachés à ce poste et le commandant de l'établissement.

D'autres cases, des *carbets*, formées de lattes entrelacées, maintenues par des piquets de *wapa*, et couvertes de feuilles de palmier ou d'*avouara*, servaient aux nègres, occupés à de certains travaux spéciaux, entre autres à la conduite des pirogues.

En vertu de son grade et de la mission officielle dont il était chargé, Robert d'Alboize obtint une case un peu plus confortable; bien que le mobilier en restât très sommaire: quelques sièges de bois, deux tables et un hamac; mais l'officier avait trois pièces à sa disposition.

On avait même poussé le luxe — tout relatif — jusqu'à établir un parquet, exhaussé de quelques pouces, au dessus du sol argileux et humide.

On y avait étendu des nattes.

Robert s'installa rapidement, sans s'attacher aux détails, avec l'insouciance d'un militaire en campagne et commença aussitôt certaines opérations géodésiques qui lui étaient préalablement nécessaires.

Il se plongeait dans le travail avec une indicible ardeur.

Il ne s'agissait pas pour lui d'oublier son amour, mais bien de réprimer la révolte de ses sens, afin que Carmen restât aux yeux de Robert le sublime idéal illuminant sa vie.

Carmen méritait tous les respects, puisqu'elle était la mère de Marcelle.

Marcelle!... Pauvre et chère enfant! Elle ne se doutait pas de la torture qu'avait subie son père à cause d'elle.

Enfin, Paul Vernier allait répondre; l'incorrection de Mariana ne tirerait pas à conséquence.

Oui, Carmen, si près de Robert, continuerait à être adorée. Gloire, honneur, récompenses dues à la tâche si difficile, périlleuse même qu'il accomplissait, l'officier reportait tout à celle qu'il aimait.

C'était pour elle qu'il mettrait en œuvre toutes ses facultés, afin qu'un sourire d'orgueil parût sur ses lèvres, en entendant l'éloge de son amant.

Elle se dirait qu'un jour leur fille à tous deux serait fière de son père.

D'Alboize, très laborieux et très actif, ne pouvait fréquenter, autant qu'ils l'eussent désiré, les officiers et les fonctionnaires de Cacao.

Très bon camarade néanmoins, lorsqu'il le pouvait, il oubliait son grade pour se mêler aux modestes plaisirs ou pour partager les peines de ses compatriotes.

Mais il restait réservé avec tous.

Peut-être même à cause de cette réserve, tous l'aimaient beaucoup et tenaient en haute estime son intelligence, son courage et son cœur.

Le docteur, en particulier, un vieux médecin major de la marine, avait pris Robert en très grande affection.

Il venait passer, de temps en temps, un après-dîner dans la case du capitaine, tuant les heures à dire du mal de toutes les Guyanes en général et de la Guyane française en particulier, de la fièvre, des montagnes, de sa femme — car le docteur était marié — du gouvernement, des pénitenciers et des fonctionnaires.

Dans sa verve railleuse, il poussait même le paradoxe jusqu'à médire du sulfate de quinine, son fidèle allié.

Robert ne pouvait prêter à son interlocuteur toute l'attention que celui-ci réclamait.

L'officier pourtant répondait à quelques boutades; mais, tout en dessinant ou en résolvant des équations, il rêvait...

D'Alboize revivait les bonheurs d'antan...

Il aspirait à ceux de l'avenir...

Il se souvenait et ne voulait pas se défendre d'espérer... N'est-ce pas, en effet, de souvenirs et d'espérances qu'est fait l'amour?

Les communications avec Cayenne étaient très difficiles, on ne savait jamais quand les nouvelles arrivaient ; il fallait s'armer de beaucoup de patience.

De temps en temps, Robert recevait pourtant un mot de Saint-Ilyrieix, qui, grâce à sa position, trouvait le moyen de confier sa lettre, soit au chef d'un détachement conduisant des forçats au pénitencier, soit à une autre voie.

Firmin faisait toujours preuve de la plus grande cordialité et n'abusait pas du style pompeux. Mais, invariablement il terminait par une phrase assez énigmatique.

Carmen, avec son esprit de décision ordinaire, ne se faisait pas faute d'ajouter un mot en marge ; ce mot, naturellement, était peu compromettant, mais Robert en devinait admirablement le sens et l'intention.

Un matin, en s'éveillant après une nuit très agitée, Robert d'Alboize éprouva un violent mal de tête.

Il voulut se lever pourtant ; mais il ressentit des douleurs dans tous les membres.

Il s'habilla avec de grandes difficultés ; sa faiblesse devenait extrême.

Par un effort de volonté, il voulut se remettre au travail quand même...

Cela lui fut impossible.

Un froid glacial l'avait envahi...

Malgré la température élevée, Robert grelottait.

C'était la fièvre...

XXVIII

VISION RÉELLE.

Le vieux docteur arriva bientôt. Il fronça ses épais sourcils et laissa bientôt tomber de ses lèvres la phrase sacramentelle :

— Ipéca stibié... Sulfate de quinine !

Un grand nombre de soldats ou d'officiers souffrant de ce mal inévitable, Robert ne s'affecta pas d'en être atteint à son tour.

C'est un tribut que chacun doit payer à l'inexorable climat.

D'ailleurs, à Cayenne comme dans bien d'autres colonies, non seulement on accepte *sa fièvre*, mais on s'y accoutume ; on la discipline en quelque sorte.

On en attend les accès ; et, suivant qu'elle est quotidienne, tierce ou quarte, on se prépare pour le jour même, pour le lendemain ou le surlendemain, à grelotter, puis à subir la réaction de la chaleur.

A ces moments-là, c'est une affaire entendue, la seule nourriture permise est le sulfate de quinine.

On sait qu'on ne pourra faire que le minimum de service et chacun prend ses précautions pour que sa tâche individuelle soit accomplie par les camarades valides, à charge de revanche, de façon à ce que l'administration ne soit aucunement désorganisée.

Malheureusement, la fièvre ne se montre pas aussi docile qu'on le voudrait, il arrive que, pendant le stade de chaleur, le délire survient.

Tout d'abord, il ne paraît pas très inquiétant; mais il est souvent précurseur de désordres plus graves.

Pendant toute une journée, Robert d'Alboize trembla la fièvre.

Vers le soir seulement, le froid glacial qui secouait ses membres se dissipa et fit place à l'intolérable chaleur...

Il s'assoupit à demi, brisé par le mal, délirant un peu, dans cet état de fausse amélioration physique qui accompagne d'ordinaire la prostration, pendant que le corps semble s'anéantir pour laisser l'imagination malade s'emparer de l'esprit tout entier.

Peu à peu, il lui sembla que l'obscurité envahissait la chambre, où il était couché; puis, des lueurs singulières lui apparurent. Cela virait, tournait en spirales bleues, jaunes ou violettes, à droite, à gauche, dans toutes les directions.

Des fragments d'arc-en-ciel trouaient la nuit sombre.

Cela dura longtemps...

Puis, les ténèbres revinrent plus opaques.

Robert, de plus en plus abattu, sentit surnager, dans son cerveau endolori, un espoir ardemment caressé: dormir.

Il lui semblait que le sommeil serait son meilleur remède.

Il fit un effort pour tenir ses paupières bien closes; une langueur envahissante le plongeait dans la torpeur; il ne souffrait presque plus.

Il crut qu'il allait paisiblement reposer jusqu'au lendemain.

Au bout d'un quart d'heure, il rouvrait les yeux, retrouvant toutes ses souffrances.

Elles diminuèrent d'acuité au bout de quelques instants; de rechef Robert s'assoupit mais, pour se réveiller bientôt.

Il perdait la notion du temps, incapable de se rappeler s'il était couché depuis des heures, des jours ou des semaines. Les visions les plus variées ne cessaient de le hanter.

Tantôt, ce qu'il voyait tenait du monde chimérique: des paysages, des animaux, des êtres bizarres...

Puis, entre les accalmies du délire, les images qui lui apparaissaient rentraient dans le monde réel.

Mais, quels que fussent les tableaux, Robert croyait toujours rêver.

Comme à travers un nuage, il aperçut autour de lui des ombres qui l'agitaient...

Au fond, il voyait M. de Saint-Hyrieix, le vieux médecin-major et M. de Villarceaux, le commandant des pénitenciers...

En même temps passait sur le visage de Robert, comme une brise fraîche et parfumée, et une main très douce étanchait la sueur de son front brûlant.

Il reconnaissait Carmen...

Carmen!...

Au même instant il fut obsédé par l'air d'une valse qu'il avait dansée avec elle, le premier soir où il l'avait vue, il y avait bien des années déjà, à la fête de l'ambassade de Russie...

Le rythme très scandé de la danse folle, en battant dans son cerveau, en mesuré, mais avec une progression de sonorité incroyable, finit par lui causer une atroce douleur...

Tout cela tourbillonna longtemps ; puis, peu à peu, les lignes de l'apparition devinrent imprécises, vagues, s'effaçant de plus en plus...

L'air de valse s'éteignit...

Tout disparut...

Robert se retrouva plongé dans le sommeil ; mais cette fois, rien ne vint le troubler.

Quand il se réveilla, il faisait grand jour.

Le médecin-major lui tâta le pouls et disait avec une satisfaction non équivoque :

— Très bien !... Bonne nuit, n'est-ce pas ?

Robert, harassé, ne put que murmurer quelques mots inintelligibles.

Mais le bon docteur continua rassuré :

— Fièvre simple.

L'officier se souleva sur le coude ; l'accablement du réveil fut de très courte durée.

Robert se sentit renaître et il respira avec force.

Le médecin poursuivit :

— Sulfate de quinine... Cinquante centigrammes.

— J'ai faim ! articula nettement Robert.

Le major répartit :

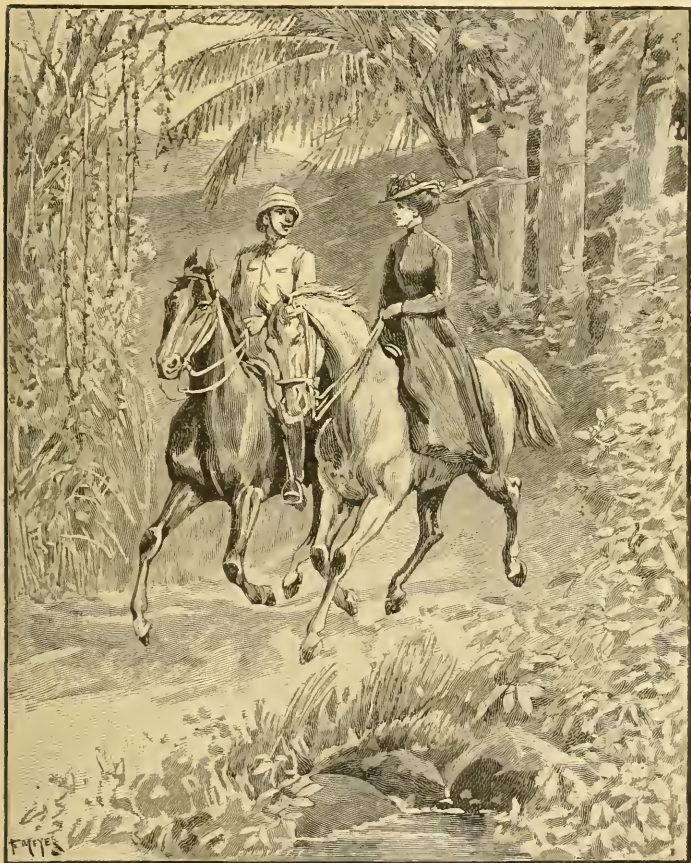
— Je l'espère bien.

— Je me sens beaucoup mieux.

— Évidemment.

— Je veux manger.

— C'est parfait !



Leurs lèvres s'agitaient frémissantes ; ils n'osaient articuler un mot. (Page 1512.)

- Je suis guéri.
 - Hum !
 - J'ai grand'faim, je vous l'assure, docteur.
 - Pourquoi ne voudriez-vous pas avoir faim, puisque ce n'est pas votre jour de fièvre ?
 - Eh bien ! alors, pourquoi cette quinine ?
 - Par reconnaissance, ingrat !
- Robert eut un geste de répulsion.

— Et puis, mon cher capitaine, ajouta le médecin, c'est de la prophylaxie indispensable.

L'officier ne paraissait pas du tout convaincu.

— Vous en serez peut-être quitte pour cet accès... pendant quelque temps... Car ici, dans ce pays de voleurs, la fièvre, je vous l'ai dit souvent, est et sera toujours endémique...

Cela est très facile à comprendre puisque...

Robert avait recouvré toute sa lucidité.

Sachant qu'une fois le dada de la fièvre enfourché par le docteur, aucune force humaine n'était capable de l'empêcher d'aller jusqu'au bout, il se résigna à l'entendre.

Le major, après sa conférence ordinaire, conclut :

— Vous, par exemple, capitaine, vous avez une chance que nous n'avons pas, d'échapper au fléau, ou, du moins, de n'en subir que le minimum d'intensité.

— Une chance?... laquelle? fit Robert machinalement, mais avec une nuance d'ironie amère.

Le docteur s'expliqua :

— Vous savez très bien, n'est-ce pas, et tous les traités le disent, que la fièvre paludéenne est due à la présence de *spores palmelloïd* dans l'économie?...

Robert ne put s'empêcher de sourire.

— Ça, c'est l'A, B, C du métier... mais ce que l'on ignore trop, c'est que l'ennui, l'abrutissement résultant d'un séjour dans des contrées horribles comme celle-ci, est aussi un des éléments, sinon la cause principale de la maladie.

Robert sourit encore et répliqua :

— A la vérité, je reconnais que j'ai assez de travail pour n'avoir pas le temps de m'ennuyer.

— Le travail d'abord, dictame souverain... Mais vous avez mieux...

— Et quoi donc ?

— Des visites.

— Des visites ! répéta Robert avec un léger frémissement de joie, présentant d'heureuses nouvelles.

— Oui... Hier, précisément pendant votre accès... Deux amis sont venus vous voir.

— Deux amis ?

— Le gouverneur de la Guyane et madame de Saint-Hyrieix.

Le cœur de Robert se remit à battre avec une violence inaccoutumée.

— Je n'avais donc pas rêvé ? balbutia l'officier avec une joie indicible, que le bon docteur trouva d'excellent augure.

— Pas du tout!

— M. de Saint-Hyrieix et sa femme sont venus!...

— Heureusement que j'étais là pour les recevoir.

— Ah! docteur, que je vous remercie!...

Il lui pressa les mains avec la plus vive effusion.

— Ils sont arrivés à l'improviste... je leur cédai ma case, qui est, après la vôtre, la plus convenable de cet abominable pays.

— Et?...

— Ils l'ont acceptée... forcément... D'abord, elle est presque habitable; et puis, elle est assez éloignée du pénitencier et des casernes pour que des civils... pour qu'une dame puisse y séjourner.

— Y séjourner!

Robert, qui, après sa première explosion de bonheur, s'était demandé s'il avait raison de tant se réjouir, car M. et madame de Saint-Hyrieix pouvaient très bien n'être venus passer que quelques heures sur les bords de la Comté, pour continuer leur chemin vers un point qu'il ignorait, Robert n'eut plus aucune appréhension à ce sujet.

Il s'exclama :

— Ah! docteur, vous êtes le meilleur et le plus complaisant des hommes.

— Il me semble que l'on doit des égards au gouverneur de la colonie... Je vous prie donc de ménager ma modestie... N'eussiez-vous pas agi comme moi, le cas échéant?

Le capitaine s'inclina.

— Ma femme est allée demander l'hospitalité à la femme du commandant...

— Et vous?

— Oh! moi, j'ai transporté mes pénates, ou, pour parler plus simplement, mon hamac, dans la case du lieutenant Rémy.

Robert d'Alboize n'écoutait plus que très vaguement le médecin-major.

Il s'était levé à la hâte, sans ressentir autre chose qu'un léger étourdissement, que les secousses de la fièvre récente pouvaient motiver aussi bien que sa violente émotion.

L'officier procéda rapidement à sa toilette.

Carmen! Carmen!...

Il allait revoir Carmen!

Une telle félicité le bouleversait au point que ses mains tremblaient, devenaient maladroitement.

Il se trompait en passant ses vêtements.

Le médecin-major, qui avait quitté la chambre de Robert, se tenait sur le seuil de la case.

Tout à coup, l'excellent homme s'écria :

— Tiens! précisément...

Robert pâlit et demanda d'une voix entrecoupée :

— Qu'y a-t-il docteur?

— Voilà vos amis.

— Ah! cette fois je pourrai les recevoir, fit Robert avec expansion.

Firmin et Carmen apparurent.

— Debout! s'écria joyeusement Saint-Hyrieix.

Carmen fixait ses grands yeux expressifs sur Robert, semblant lui dire :

— Si tu savais comme j'ai souffert en te voyant souffrir.

— Vous voyez, prononça le docteur, je ne m'étais pas trompé... Votre ami d'Alboize est sorti victorieux de l'assaut.

Robert s'élança et pressa les mains tendues vers lui.

— Que dites-vous de la surprise? interrogea Firmin.

— Je dis qu'elle m'enchanté, fit Robert.

— Vous comprenez, mon ami, que j'étais votre débiteur sur ce chapitre.

— Vraiment?

— Mais oui, depuis que vous étiez venu nous rejoindre à l'improviste.

— Je suis heureux une fois de plus que le ministre m'ait envoyé à Cayenne.

— Oh! ce n'est pas à cela que je fais allusion... Je fais allusion à une rencontre plus ancienne, et je parle de votre présence à bord du *Prins-Hendrik*...

Robert ne put réprimer un tressaillement; son regard et celui de Carmen se croisèrent.

— C'est que j'ai beaucoup de mémoire, moi, poursuivit Saint-Hyrieix... Je m'étais juré de m'acquitter... Ai-je bien tenu parole?

— Certes.

— Vous attendiez-vous à nous voir dans ce pays?

— Non!

— J'ai réglé les principaux détails de service, et comme je ne prévois aucun événement nouveau d'ici à quelque temps, j'ai résolu de faire ce petit voyage... Puisqu'il vous était impossible de venir nous voir à Cayenne, nous avons fait comme Mahomet, et nous sommes venus à la montagne.

Les yeux de Robert reflétèrent la plus ardente gratitude en se fixant sur ceux de Carmen.

Ce ne pouvait être qu'elle seule, malgré la conviction de Firmin, qui lui avait suggéré l'idée de ce déplacement.

La jeune femme s'écria :

— Et voyez, monsieur d'Alboize, comme nous avons été bien inspirés en venant vous voir pour vous réconforter... Nous ignorions que vous fussiez

malade... Aussi notre émoi a-t-il été profond en vous trouvant au lit.
— Heureusement, reprit Firmin, le médecin-major a dissipé nos alarmes ; mais j'avoue que je ne partageais que très vaguement son optimisme... Il n'est pas possible, pensai-je, que ce brave Robert soit sur pied demain... Le docteur tint à nous rassurer... J'avais tort et c'est lui qui avait raison... Singulière et capricieuse maladie que cette fièvre paludéenne.
— N'en parlons plus, dit Robert, et pardonnez-moi le triste accueil que je vous ai forcément fait hier.

Encore une fois, Saint-Hyrieix s'exprimait sincèrement, en mettant sur le compte de son affection pour Robert le petit voyage qu'il venait d'accomplir.

Quand il avait serré la main de l'officier, au moment où celui-ci quittait Cayenne, Firmin nourrissait déjà son projet.

Voilà pourquoi il avait souri d'un air entendu en serrant une dernière fois les mains du voyageur.

En outre, Robert s'expliquait les petites phrases sibyllines qui terminaient les lettres du gouverneur.

Mais la vérité était que Carmen avait tout fait pour que Saint-Hyrieix ne différât pas l'exécution de ses desseins.

De plus, sans calomnier Firmin, — nous savons qu'il ne sacrifiait pas au pur sentiment, — il avait des idées pratiques qui lui permettaient de mettre d'accord son amitié et ses intérêts.

Il ne tarda pas d'ailleurs à fournir toutes les explications nécessaires, et il le fit le plus naturellement du monde.

— Maintenant, mon cher monsieur d'Alboize, l'ami a parlé...

— Et très éloquemment, fit Robert.

— Vous allez permettre au fonctionnaire de prendre la parole.

— Je vous écoute, mon cher gouverneur.

Saint-Hyrieix reprit de son ton le plus gourmé :

—* J'avais besoin d'examiner tout particulièrement l'établissement pénitentiaire que l'on vient d'édifier ici... Par la Comté, il peut en effet, je crois — et mon opinion est basée sur les études les plus minutieuses ; vous savez que je procède toujours ainsi — il peut, dis-je, servir, non seulement de point stratégique, placé sur la route directe entre l'intérieur de la Guyane et la mer... De plus, mon cher capitaine, vous savez combien tous les grands problèmes intéressant notre colonie me préoccupent... Eh bien ! Je dois me livrer à une enquête touchant ses conditions hygiéniques... Je serais très fier si je trouvais le moyen d'empêcher les bons et braves serviteurs de la France de ne plus redouter cette horrible fièvre... J'espère que cette partie de mon programme vous séduit comme le reste... Nous en reparlerons, mon cher monsieur d'Alboize... Si vous le voulez bien, nous échangerons nos vues et nous nous aiderons mutuellement.

Robert répondit :

— Je suis tout à votre service.

Firmin poursuivit son discours.

Robert, malgré toute sa courtoisie, fut incapable d'écouter plus longtemps avec une attention soutenue les théories du gouverneur de la Guyane.

*
*
*

Carmen était là!... Au près de Robert!...

Madame de Saint-Hyrieix n'avait encore prononcé que quelques mots.

Certainement, elle avait voulu se donner le temps et la force de réprimer le tremblement de sa voix, de refouler les larmes prêtes à s'échapper de ses yeux, de comprimer les battements de son cœur.

Quand elle avait tendu la main à Robert, il s'était demandé si ce n'était pas Carmen qui venait d'être terrassée par la fièvre; sa main était brûlante.

En la serrant, Robert avait éprouvé de telles sensations qu'une pâleur effrayante avait envahi son front.

Mais, en admettant que Saint-Hyrieix ne fût pas absorbé par ses conceptions géniales, il eût certainement mis le trouble de Robert sur le compte de la maladie.

Firmin, d'ailleurs, ne vit rien, ne remarqua rien.

Tout en causant, le capitaine d'Alboize fit à ses hôtes les honneurs de son petit logement...

Il s'informa des dispositions prises pour assurer, sinon leur confortable, au moins la possibilité de leur existence matérielle, et il se mit à leur disposition, voulant se charger de tous les détails de leur installation provisoire.

Saint-Hyrieix remercia Robert. On ne pouvait prétendre au luxe de Cayenne; le gouverneur de la Guyane n'était plus dans son palais; mais il saurait très bien se résoudre à vivre un moment de la vie d'explorateur; elle ne manquerait ni de piquant ni d'imprévu; Saint-Hyrieix s'assimilerait très bien aux mœurs coloniales.

N'était-il pas de la race des grands organisateurs?

Carmen se recueillait, ne prononçant que de rares paroles, comme si elle craignait de diminuer son ardent bonheur. Ses regards parcouraient la misérable hutte dans laquelle vivait le jeune homme.

A travers les étroites fenêtres, elle examinait ces lieux désolés, dont la terrifiante poésie ne lui échappait pas, cet horizon borné par une prison de forçats, ce coin de forêt exhalant la fièvre...

Elle pensait que pour elle, pour vivre plus près de la femme qu'il adorait, ce brillant officier s'était condamné à cette existence atroce.

Et, pleins de reconnaissance et d'amour, ses yeux lumineux continuaient à chercher ceux de Robert pour lui révéler ses pensées et pour que leurs âmes se confondissent encore plus étroitement.

XXIX

TENTATIONS !

Un soldat, Vatel improvisé, avait préparé le déjeuner. Le directeur, le médecin, les officiers et les principaux fonctionnaires de Cacao y prirent part.

Le lendemain, Saint-Hyrieix se mettait au travail et faisait tout de suite preuve d'une activité dévorante.

Robert reprit, lui aussi, sa besogne ardue.

Pendant de longues heures, il restait plongé dans ses dessins et ses plans, ou couvrait d'énormes feuilles de papier de formules algébriques.

Mais comme sa pensée vagabondait!...

Carmen n'était plus l'être idéal perdu dans les brumes de l'éloignement, l'absente vers laquelle s'envolaient les soupirs de l'amant.

Elle n'était plus, comme à Cayenne, la grande dame vivant près de son mari, dans son intérieur officiel, au milieu de la correction obligatoire des habitudes traditionnelles.

Dans ce pays vierge, elle et lui semblaient se retrouver seuls, débarrassés à jamais des lois et des préjugés du monde.

Leurs bouches, avides de s'unir dans un baiser, devaient pourtant se fuir.

Il en résultait une lutte de tous les instants.

La nature féconde des tropiques les emplissait tous deux de flammes dévorantes.

Les senteurs âcres des arbres séculaires, abattus par la cognée des travailleurs; les parfums violents des gigantesques fleurs sauvages; les émanations étranges des feuillages touffus les jetaient dans des extases délirantes.

Et, éperdus de désirs, ils s'évitaient l'un l'autre, souffrant de délicieuses et impitoyables tortures.

Saint-Hyrieix, de plus en plus absorbé par la grandeur de la mission qu'il s'était octroyée, ne négligeait rien pour arriver à la gloire.

Il quittait peu sa table de travail.

Toutefois, il était heureux que sa femme trouvât quelque distraction

Il avait vu dans le désir de la jeune femme d'accompagner son mari à Cacao une preuve de tendresse, et il souhaitait que le sacrifice fût le moins dur possible.

Aussi insistait-il pour qu'elle partageât, avec les officiers de l'établissement et leurs femmes, les quelques parties de chasse ou les excursions de pêche sur la Comté, qui constituaient les distractions les plus appréciées de la petite colonie.

Saint-Hyrieix se montrait bon prince, abdiquait presque toute solennité, et laissait dormir le protocole.

N'était-on pas en vacances ?

Évidemment, cette tolérance, ce laisser-aller n'eussent pas été de mise en Europe; même à Cayenne il aurait eu de vagues allures de dévergondage, dans l'esprit formaliste de l'impeccable diplomate; mais à Cacao, dans la brousse!...

Firmin se montrait donc très bon garçon.

Il va sans dire que personne ne se fût avisé de trouver cette liberté d'allures singulière.

On était en famille.

C'est pourquoi, de temps en temps, Robert et Carmen, sans qu'ils eussent rien prémédité pour cela, et par la force des choses, se trouvaient isolés dans les grands bois inextricables, suivant à cheval des sentiers à peine frayés et que la poussée des lianes nouvelles cherchait de nouveau à obstruer. Alors, ils restaient longtemps silencieux...

Leurs lèvres s'agitaient frémissantes; ils n'osaient articuler un mot, comprenant trop qu'une seule parole suffirait à remettre en question leur tranquillité reconquise.

Mais si Robert n'était pas au bout de sa provision d'énergie, les forces de madame de Saint-Hyrieix l'abandonnaient.

Il était impossible à la jeune femme de résister davantage. Elle sentait qu'elle allait succomber; aucune puissance humaine ne pouvait conjurer cette nouvelle chute.

Ce ciel de feu infusait dans les veines de Carmen un sang embrasé; elle ne savait plus ce qui se passait dans sa cervelle vacillante; son cœur se dilatait à se briser.

Oui, elle avait lutté intrépidement de toute son âme; mais elle était vaincue.

Les plus vaillants ne sont-ils pas exposés à la défaite, quand tout semble se conjurer contre eux ?

— C'est fini, murmura madame de Saint-Hyrieix, comme si elle se sentait glisser dans l'abîme sans fond, après avoir disputé son existence jusqu'à la dernière seconde d'espoir.



A la tombée de la nuit, comme des chacals ou des hyènes, ils cherchaient une pâture plus substantielle... (Page 1515.)

Et, comme sur le pont du *Prins-Hendrik*, elle attendait, au milieu des hurlements du vent, des craquements des agrès broyés, des gémissements des victimes, que la grosse vague l'engloutit.

Résolutions, promesses, serments, tout se perdait dans le tumultueux chaos.

Carmen n'était plus qu'une épave inconsciente qui subirait tous les caprices de la terrible tourmente.

Seule au monde, une femme aurait pu l'arracher au gouffre béant, c'était Hélène.

Hélène était morte!

Carmen n'avait plus son bon ange... Elle avait aimé, elle aimait encore, elle aimerait jusqu'à son dernier soupir... Toujours! Toujours!

Un jour, au milieu de l'immense forêt, presque impénétrable, Robert et Carmen allaient au pas, laissant un instant souffler leurs montures.

Elle tourna vivement la tête vers lui, et ces mots délirants s'échappèrent de ses lèvres :

— Robert!... Tu m'aimes?

— Oh! oui, je t'aime!

— Tu es heureux?

— Auprès de toi... Oui, bien heureux!

— Répète-moi que tu m'aimes.

Très pâles tous deux, ils eurent un regard éperdu, où se lisait avec la divine joie la terreur de retomber dans la faute.

Mais déjà le front de Carmen s'inclinait sur l'épaule du jeune homme.

Il voulut l'enlacer frénétiquement...

Elle se rejeta vivement en arrière.

Dans cette forêt silencieuse, complice de leur passion, un éclair fulgurant venait de projeter, devant les yeux de l'affolée d'amour, le visage et le souvenir d'Hélène de Kerlor.

— Non! non! cria madame de Saint-Ilyrieix, retrouvant toute sa farouche volonté.

Et, éperonnant son cheval, elle reprit le chemin du camp, suivie de Robert qu'elle venait de replonger dans le plus morne désespoir.

..

Saint-Ilyrieix, avant de quitter Cayenne, et disposant d'une foule de serviteurs, avait fait organiser un convoi, comme s'il allait conquérir toute l'Amérique.

Alexandre partant pour subjuguier la Perse avait moins de chars que Firmin n'en rêvait pour faire quelques étapes dans un pays où la route carrossable est l'exception.

Grâce à Carmen, qui s'effrayait avec raison de ces *impedimenta* et qui teauait à ce que le voyage ne fût pas interminable, les bagages devaient être moins encombrants; mais Saint-Ilyrieix traînait encore à sa suite une cargaison à rendre jaloux un sirdar anglais marchant contre les derviches.

Pharmacies, cantines, instruments d'optique, livres, objets de toilette, armes, casques coloniaux, collections du *Journal Officiel*, tout cela se heurtait dans la promiscuité des ballots.

Les provisions de bouche tenaient une large place dans cet amoncellement.

Le nombre des boîtes de conserves était incalculable.

Or, tout cela avait été logé tant bien que mal dans la case du médecin-major.

Quand on entra chez le gouverneur, on se heurtait infailliblement à quelque pile d'objets disparates.

On surveillait bien les forçats ; mais ils se faisaient sournois, doucereux et hypocrites, quand on les employait à quelque corvée intérieure ; et l'on ne pouvait avoir constamment les yeux sur eux.

A la tombée de la nuit, comme des chacals ou des hyènes, ils cherchaient une pâture plus substantielle que l'ordinaire du bagne.

Saint-Hyrieix constata qu'on lui avait dérobé une boîte de julienne ; le lendemain, des asperges s'égarèrent de la même façon suspecte ; enfin des haricots verts manquèrent à l'appel.

Saint-Hyrieix se plaignit vivement au directeur, M. de Villarceaux.

Non seulement Firmin ne voulait pas être pillé ; mais le crime commis tournait au forfait, puisque c'était le gouverneur de la Guyane qui était volé.

Firmin aurait prononcé les mots de lèse-majesté.

Le directeur chargea le garde-chiourme Baptiste de procéder à une enquête sommaire.

Le surveillant, sans preuves irréfragables pourtant, accusa Panoufle.

M. de Villarceaux fit mander le forçat et l'interrogea.

Le nouveau roi du bagne fit la chattemite.

Non seulement il n'avait pas commis ce larcin, mais ses camarades étaient aussi innocents que lui.

On avait bien vite fait d'accuser les pauvres forçats, on ne pensait pas aux soldats qui étaient libres, eux, de rôder autour des cases.

M. de Villarceaux, sans juger au fond, déclara à Panoufle que le coupable serait puni de bastonnade, et il le congédia.

Panoufle se retira l'échine très basse et fut reconduit au chantier par l'ineffable Baptiste.

Le hasard voulut que Saint-Hyrieix passât à ce moment.

Le forçat se redressa ; un éclair de haine féroce brilla dans ses yeux, et il murmura :

— Toi ! mon cochon ! tu ne l'emporteras pas au Paradis.

Le garde-chiourme, qui somnolait tout en marchant, n'entendit pas cette menace.

Quand Panoufle fut réintégré à sa place, Baptiste procéda à une perquisition sous le lit de camp ; il n'y trouva aucune boîte.

Le corps du délit avait disparu.

Baptiste se retira, plus abruti que jamais.

Panoufle dit à ses compagnons :

— Il est temps de régler le trimestre à tous ces gonses-là !

— Quand tu voudras, répondit Carbagnol, approuvé par les autres condamnés, qui grinçaient des dents en pensant à la curée prochaine.

Tous les poings se crispèrent.

* * *

— Mon cher capitaine, dit un soir Saint-Hyrieix à Robert qui se balançait sur un *rocking-chair* en fumant et sans dire un mot, j'ai une distraction à vous proposer.

— Une distraction ?

Et Robert regarda son interlocuteur, qui poursuivit :

— Oui... J'ai l'intention de partir bientôt pour visiter les restes de deux établissements industriels, jadis admirablement montés, paraît-il... Power et un peu plus loin Fleury.

— Je me souviens de ces pays, répondit Robert... On m'en a déjà parlé.

— C'est une excursion de deux ou trois jours... Voulez-vous m'accompagner ?

— Ma foi...

— Vous comprenez que je n'ose pas emmener Carmen...

J'ignore comment on arrivera dans ces localités perdues et comment on s'y installera.

— Vous laissez madame de Saint-Hyrieix...

— Avec ses amies...

Robert allait accepter l'invitation, quand il aperçut le visage de Carmen qu'une rougeur brûlante venait d'envahir subitement.

— C'est dit ? interrogea Saint-Hyrieix.

Robert hésita, pour donner à sa voix un peu de fermeté, puis il répliqua :

— Votre proposition me tente.

— Eh bien ?...

— Mais, en vérité, je ne puis aller avec vous,

— Et pourquoi ?

— Je crains un prochain accès de fièvre...

Saint-Hyrieix parut tout décontenancé et même contrarié.

Il murmura :

— Ah !... à votre gré.

Un silence gênant plana entre les deux hommes ; mais il fut interrompu par l'arrivée de M. de Villarceaux.

Le commandant du pénitencier venait se réunir au groupe des officiers, pour passer la soirée.

Le commandant paraissait très agité.

Le docteur s'écria :

— Qu'avez-vous donc, commandant?...

— Moi!... Oh! ne vous occupez pas...

— Vous êtes tout bouleversé :

— Eh bien!... je le suis, je l'avoue.

— Cela se voyait du reste.

— Je suis bouleversé, oui, messieurs, je suis même désolé.

— Et pourquoi? demanda Saint-Ilyrieix.

Villarceaux prononça :

— Vous savez quels sont mes principes en matière de répression?

— Oui, oui, firent en chœur plusieurs officiers, peu soucieux probablement d'entendre pour la centième fois les philanthropiques déclarations du directeur.

Cela n'empêcha pas M. de Villarceaux de poursuivre d'une voix convaincue :

— J'estime que les forçats sont plus malheureux que coupables...

— Parfaitement! parfaitement!

L'interruption ironique n'influença nullement l'orateur.

— Plus malheureux que coupables, et plus à plaindre qu'à blâmer...

— Seuls les honnêtes gens sont de purs misérables.

— La peine qu'on leur inflige...

— Aux honnêtes gens?

— La peine qu'on inflige aux condamnés doit avoir moins pour but de les punir que de les moraliser... Il n'y a pas de malfaiteur de naissance... Il n'y a pas de malfaiteur incorrigible... Chez le plus gangrené en apparence, il reste toujours une corde que l'on peut toucher...

Le médecin-major repartit en souriant :

— Oui, la corde pour les pendre.

— Et alors?... fit un lieutenant.

Villarceaux continua :

— Eh bien! j'ai un pauvre garçon très intelligent, mais malheureusement peu discipliné... C'est ce que ses camarades appellent une « forte tête »...

— Et pour quel crime a-t-il été envoyé ici, votre pauvre garçon?

— Il a été compromis dans une affaire de vol.

— Pas de chance!

— De vol avec effraction.

— C'est déjà coquet.

— Mais il a été démontré que Panoufle avait fait le guet simplement.

— Simplement ! se récria l'assistance d'une façon à peu près unanime.

— Mais attendez donc, fit Saint-Hyrieix, n'est-ce pas le nom de celui qui m'a volé mes boîtes de conserve !

— On l'avait accusé à tort, répondit Villarceaux... L'enquête n'a été suivie d'aucun effet.

Le médecin-major reprit avec son franc parler :

— Mon cher gouverneur, il ne vous reste plus qu'à faire amende honorable.

Cette perspective ne parut pas du tout du goût de Saint-Hyrieix.

— Et précisément, poursuivit Villarceaux, je crains que cette affaire n'ait achevé de mettre les cerveaux en ébullition.

Il ajouta très doucement :

— Ces misérables-là ont leur amour-propre.

— Et ils ne supportent pas que leur honneur soit mis en cause, insinua le médecin.

— Enfin, reprit Saint-Hyrieix assez froidement, car il se croyait forcé d'affirmer son autorité souveraine en pareille occurrence, que se passe-t-il ?

— Mon surveillant en chef avait remarqué depuis quelques jours que les condamnés... Oh ! rien de grave, il est vrai, de légers prodromes d'indiscipline...

— Vous pouvez dire de rébellion, fit le gouverneur.

— Les forçats se plaignaient du travail excessif... se prétendaient lésés... bref, obéissaient mal.

— Il fallait sévir immédiatement, déclara Saint-Hyrieix, de plus en plus rigide.

Le commandant eut un mouvement très déferent, mais un peu dubitatif, et il poursuivit :

— Prévenu, je me suis rendu sur les chantiers et j'ai prononcé de paternelles admonestations...

— Ensuite ?

— Je reconnus, avec beaucoup de regret, que mes paroles ne produisaient aucune amélioration.

— C'est clair !

— Mais j'ai bientôt su pourquoi je n'avais pas obtenu immédiatement de résultat appréciable... Il y a quelques mois, il me suffisait de dire un mot pour que tout rentrât dans l'ordre...

— Et aujourd'hui !

— Mes efforts sont annihilés par un meneur...

— Je parie que c'est Panoufle, prononça le médecin-major.

— Précisément, reconnut M. de Villarceaux... C'est bien lui qui monte

la tête à ses camarades d'infortune, qui exalte leurs mauvais instincts, qui prêche ouvertement la plus coupable insubordination.

— Mais il faut châtier ce misérable ! s'écria péremptoirement Saint-Hyrieix.

Le commandant acquiesça du geste.

— J'ai essayé de le ramener à la raison, en le prenant par la douceur... je n'ai pas trouvé le point sensible..

— Ah ! c'est dommage, commandant ! goguenarda le médecin-major... C'est grand dommage.

Villarceaux continua, navré :

— Mon surveillant-chef m'a conseillé alors d'essayer les moyens coercitifs...

— Et vous vous y êtes résigné.

— A mon grand regret, j'ai dû en user.

— Vous avez fait mettre aux fers votre brebis égarée et enragée...

— Oui, Panoufle est à la barre de discipline.

— Heureusement !

— Mais j'en souffre, en vérité j'en souffre, autant que lui peut-être...

— Pauvre M. de Villarceaux !

On se mit à rire ; Saint-Hyrieix, lui-même, paraissait désarmé.

Le commandant reprit d'un ton dolent :

— Ah ! messieurs, ce sont de graves problèmes... Vous m'accorderez bien que je sais remplir mon devoir, quand il le faut... Ce n'est pas avec des sarcasmes et des mots d'esprit que l'on arrivera à la réforme pénitentiaire, que tous les criminalistes d'expérience et de bonne foi ne cessent de réclamer.

Et le directeur, se rendant compte des dispositions hostiles autant que persistantes de son auditoire, conclut :

— J'espère que la leçon profitera à Panoufle... Je ne le laisserai pas trop longtemps aux fers.

XXX

LA RÉVOLTE

Robert d'Alboize avait à peine entendu le récit des angoisses du trop sensible commandant.

Il était plongé dans une profonde extase, en contemplant Carmen qui méditait.

Au jour fixé, bien avant le lever du soleil, M. de Saint-Hyrieix partait.

Son escorte se composait de douze nègres prétendant connaître parfaitement les détours de la forêt.

Robert était venu serrer la main du gouverneur ; mais il avait été déçu de n'avoir pas vu Carmen.

Il se dit que l'heure était trop matinale ; mais il apprit bientôt que, pour distraire Mme de Saint-Hyrieix, la femme du médecin-major était venue la chercher avant que Firmin se mit en marche.

Vainement Robert essaya de travailler pour faire trêve à ses préoccupations personnelles ; il avait la tête en feu et se sentait incapable de poursuivre ses études.

La journée lui parut interminable.

Enfin, le soleil commença à décliner à l'horizon.

Robert recouvra un semblant de calme.

Il lut pendant une heure, paraissant s'intéresser de nouveau à ses obligations professionnelles.

Le labeur que ses chefs lui avaient confié n'était pas en aussi bonne voie qu'il l'aurait désiré.

Il se reprocha le temps perdu.

C'était tout un plan de défense de la Guyane française qu'on l'avait chargé d'élaborer ; le conflit, toujours éventuel, avec une puissance européenne autorisait à prévoir que les luttes continentales auraient leur répercussion aux colonies.

Or, nos côtes guyanaises n'étaient certainement pas armées d'une façon suffisante.

Vers le soir, Robert, après avoir jeté hâtivement quelques notes sur le papier, sortit de sa case.

Il s'enfonça dans un sentier de la forêt qui dominait le camp.

Il erra longtemps à travers les cavées faites par les défrichements interrompus.

Puis, dans une clairière, il s'étendit au pied d'un arbre.

Il n'y avait pas eu de crépuscule.

La nuit, brusquement survenue, n'avait pas apporté avec elle sa fraîcheur ordinaire.

La température restait lourde, accablante, orageuse. Robert d'Alboize entendit les clairons sonner la rentrée du travail.

Plus tard il entendit l'extinction des feux.

Il n'avait guère la notion du temps écoulé. Il restait là, dans une sorte de torpeur que lui rappelaient, la souffrance en moins, ses crises de fièvre.

Robert vit une à une les lumières s'éteindre dans les cases des officiers et des soldats.



A un moment pourtant, Robert aperçut un falot briller au loin (Page 1521.)



La cabane du docteur, où Carmen passait la journée, resta longtemps dans l'obscurité...

A un moment pourtant, Robert aperçut un falot briller au loin, comme une luciole, puis s'approcher et s'arrêter devant cette case.

Le médecin-major reconduisait probablement Madame de Saint-Hyrieix à son logis.

Le falot s'éloigna... La lueur en devint presque imperceptible... Elle finit par disparaître tout à fait.

Chose rare à la Guyane, le ciel se couvrait de gros nuages.

Les moustiques se montraient encore plus acharnés que de coutume.

On n'entendait pas au loin le rugissement habituel des fauves, puissante symphonie qui rompt le silence des nuits tropicales.

Pas une feuille ne tremblait aux arbres.

Sauf le pas des factionnaires ou des gardiens faisant leur ronde, on ne percevait aucun bruit.

Tout se taisait, la nature et les êtres.

Robert, de l'endroit où il rêvait, distingua parfaitement, dans l'ombre, une forme blanche devant la case du docteur.

Sans doute, accablée et énervée par la chaleur, Carmen était sortie un instant.

D'Alboize se releva vivement.

Pendant quelques minutes, appuyé contre l'arbre, défaillant presque, tant le sang lui refluit au cœur, il regarda la blanche apparition...

Il ne pensait plus...

Il ne réfléchissait plus...

Fatalement, inconsciemment, comme entraîné par une force irrésistible, il reprit le sentier et courut vers Madame de Saint-Hyrieix.

Il craignait qu'elle ne disparût avant qu'il eût eu le temps de la rejoindre, qu'elle ne s'évanouît dans les ténèbres, et qu'il ne la revît jamais, plus jamais...

Enfin il arriva et murmura d'une voix ardente :

— Carmen !... Carmen !...

La jeune femme eut un tressaillement d'effroi.

Elle balbutia avec une intonation où il y avait peut-être un reproche :

— Vous ici, Robert ?...

Et elle eut un mouvement de retraite.

Il reprit suppliant :

— Oh ! restez, Carmen... J'ai besoin de vous parler.

— A cette heure de la nuit.

Carmen tremblait, Robert lui saisit la main.

— Si l'on nous surprenait, dit-elle.

— Personne ne peut nous voir...

— En l'absence de M. de Saint-Hyrieix...

— Ne prononcez pas ce nom !

Carmen se dégagea.

— Taisez-vous !... Je vous en prie !... Je vous en supplie, Robert...

Il l'interrompit vivement.

— Ah ! je ne puis plus me taire... Il faut que mon cœur éclate... Je souffre trop !...

— Robert !...

— Depuis que je vous ai retrouvée, c'est le martyre pour moi... Vous le savez bien... Je ne veux plus vivre ainsi...

— Vous m'effrayez, Robert, et votre exaltation me bouleverse.

Il reprit avec une véhémence passionnée :

— Vous appelez exaltation le cri de mes douleurs...

Et vous ne comprenez pas l'amertume de ma vie, vous qui ne m'aimez plus.

Le cœur de la jeune femme se fondit.

Elle répondit de toute son âme :

— Je ne t'aime plus !

Robert avait formulé son accusation avec l'expression d'une si atroce souffrance que Carmen frissonnait et qu'une immense pitié la poignait toute.

Elle prit doucement le bras du jeune officier.

Elle entraîna d'Alboize à quelques pas de la clairière, dans l'obscurité des bois...

La respiration suspendue, il se laissait guider silencieusement.

Carmen s'écria, la poitrine oppressée :

— Tu le crois donc, Robert, que je ne t'aime plus ?

Il répondit tristement :

— Non, vous ne m'aimez plus.

— Ingrat !

— Vous êtes venue dans ce pays, persuadée que vous ne me reverriez jamais... et que bientôt vous m'oublieriez...

— Mon Robert !...

Il continua avec une lassitude désespérée :

— Aussi, quand vous avez cru que, ne pouvant plus vivre sans vous, préférant à tout la joie de mourir près de vous, je venais ici vous pour-suivre... vous avez tremblé de me voir réclamer mes droits et vous arracher à celui qui vous volait à moi.

— Comme vous êtes cruel !

— En effet, il y avait de quoi être épouvantée, n'est-ce pas, car je

le répète, je ne me lasserai de le répéter : Vous ne m'aimez plus!

Elle répliqua dans un sanglot indigné :

— Oh! tu ne le crois pas, Robert... Tu ne le crois pas!

Il courba la tête avec accablement.

Carmen poursuivit d'une voix brisée :

— Oui, quand je t'ai revu, je me suis dit que tu avais traversé les mers pour me retrouver... Je comprenais ton sublime sacrifice... Tout mon être tressaillait, pénétré d'une reconnaissance éperdue pour ton amour... Tu m'as appris que tu aurais toujours tenu la parole donnée à Hélène, mais que le destin avait été plus fort que ta volonté... En venant ici, tu obéissais à tes chefs... Je ne t'en ai trouvé que plus grand.

— Ah! si vous pouviez me rendre la foi! s'exclama-t-il affolé.

— Crois-tu que lorsque tu as quitté Cayenne pour te réfugier ici, je n'aie pas deviné que tu étais heureux de fuir, parce que tu n'avais plus la force de me voir tous les jours auprès de mon mari?

— C'est vrai, reconnut-il, moins abattu.

Elle poursuivit avec l'accent de la passion la plus vraie, la plus intense :

— Est-ce que toutes les tortures que tu supportes, tes désirs fous, tes découragements comme tes espérances, tes chagrins comme tes joies, est-ce que je ne les partage pas?...

— Carmen, mon adorée!

— Est-ce que tu n'es pas le père de Marcelle!...

— Notre fille!...

— Ah! j'ai pour toi autant d'amour que Dieu a permis à un cœur d'en contenir.

— Pourquoi me fuir alors?...

— Te fuir!... Ne suis-je pas venue te retrouver ici.

— Pourquoi me refuser...

Carmen ne le laissa pas achever; elle répondit d'une voix grave et poignante :

— Souviens-toi, Robert, de celle que je pleure souvent et à qui je pense sans cesse...

— La comtesse de Kerlor!

— Ma pauvre Hélène!... Ma sœur!... Quand, terrifiée par les complots qui se tramaient dans l'ombre, je lui avouai notre liaison... à mes larmes, à mon désespoir, à mes gémissements, à mes projets insensés, elle n'opposait, comme consolation, qu'un mot : le devoir!

— Pauvre comtesse! fit Robert, ému au delà de toute expression.

— Et maintenant qu'elle est au ciel, il me semble toujours entendre sa voix protectrice murmurer gravement à mon oreille ces mots cruels et doux : « Fais ton devoir! »

Ces paroles évoquèrent soudain, dans l'esprit de Robert, la scène pathétique de l'auberge.

Hélène avait aussi prononcé le mot « devoir », et elle avait obtenu qu'il renonçât à ses furieuses résolutions.

Carmen et Robert redevinrent muets.

Ils marchaient au hasard, le long d'une sente qui conduisait à un *carbet* abandonné, servant quelquefois de pavillon de réunion aux officiers pendant les chaleurs torrides.

Les nuages chevauchaient tumultueusement au ciel.

La nuit devenait plus obscure.

On eût dit que l'on respirait du feu.

L'atmosphère, saturée d'électricité, communiquait aux nerfs une surexcitation fébrile, une sorte d'éréthisme de la sensibilité.

Telle était l'influence de l'extérieur sur les individus, que Robert, qui tout à l'heure s'était efforcé de ne pas se montrer trop injuste, se sentit envahi soudain par un indicible sentiment de colère et de haine.

Il s'écria brusquement avec une âpreté saisissante :

— Honneur, devoir !... Ainsi, c'est au nom du droit que cet homme te détient !... Ton corps est à lui au nom du devoir... Et l'honneur veut que je meure à cause de lui... de lui qui me prend ton amour !...

— Mon amour est à toi, Robert.

— Allons donc !...

— Par pitié !...

— A lui, entends-tu... à lui, que je hais !

Elle eut une seconde d'hésitation ; puis, tout à coup, éperdue, délirante, folle d'angoisse, de passion, ne trouvant plus d'arguments pour le convaincre, elle colla ses lèvres aux lèvres de son amant, et elle soupira :

— Non, Robert... Je suis à toi !... tout à toi... Rien qu'à toi !...

Et elle tomba défaillante et pâmée entre les bras de d'Alboize...

A ce moment, un formidable éclair déchira la nue...

Un coup de tonnerre épouvantable fit retentir tous les échos de la forêt...

L'orage, un de ces terribles ouragans, aussi rares que violents, particuliers aux climats tropicaux, venait de se déchaîner.

Le vent sifflait avec une rage inouïe à travers les arbres immenses, comme s'il voulait les déraciner.

Les ruisseaux qui se jettent dans la Comté, devenus de furieux torrents en un clin d'œil, roulaient leurs eaux écumantes, tandis que les éclairs, se succédant, presque sans interruption, jetaient des lueurs fantastiques sur cette nature effroyablement convulsée.

Plongés dans la suprême extase, Robert et Carmen oubliaient le monde entier.

En ce moment, le plus grand cataclysme n'eût pas troublé leur divine félicité.

La pluie ruisselant sur le toit en feuilles de palmier de leur *carbet*, leur semblait un murmure berçant leur voluptueuse béatitude.

..

Tout à coup, dominant le mugissement de la tempête, un coup de feu retentit...

Et aussitôt des cris furieux, des hurlements, un fracas abominable, des vociférations de cannibales...

Les fauves de la forêt n'avaient pas de ces colères capables de glacer de terreur.

Deux, trois coups de feu !

Une fusillade...

Puis la détonation plus sèche des revolvers dont les décharges éclatèrent très nourries.

Et un cri lointain, qu'on distinguait cependant malgré la distance, malgré les éléments déchainés :

— Aux armes !

Carmen s'écria !

— Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

Robert bondit, comme le soldat que l'ennemi cherche à surprendre.

Au loin, on répétait sur un ton énergique et lugubre :

— Aux armes !... Aux armes !

Les clameurs grandissaient, beaucoup plus distinctes :

— Mort aux garde-chiourme ! Mort aux vaches !... Tuons tout !... Tuons !... A mort !... A mort !...

C'était la révolte des forçats, préparée par Panoufle, qui voulait ainsi célébrer son joyeux avènement de roi du bagne

Tout était convenu depuis huit jours.

A un mystérieux signal, tous les transportés s'étaient dressés sur leur lit de camp, et ivres d'une colère savamment attisée, ils s'étaient jetés sur les portes peu solides de leurs cases.

Ils s'étaient précipités sur les factionnaires, tous ensemble, comme un troupeau de tigres altérés de sang.

Ils avaient étranglé de malheureux soldats qui n'avaient rien de commun avec les surveillants du bagne et dont aucun n'avait causé le moindre tort aux condamnés.

Sans se cacher, hurlant pour se donner plus de férocité, les énergumènes n'avaient plus rien d'humain.

Peu leur importaient les cris d'alarme et les coups de feu d'appel...

La bataille était commencée...

C'était une lutte sans merci, un combat, un massacre, un carnage, une tuerie.

Les ferments de révolte, habilement jetés par Panoufle dans les âmes de ces misérables, et que le commandant du pénitencier s'était vainement flatté d'étouffer, avaient germé.

Les forçats n'attendaient, pour se soulever, que le retour parmi eux de Panoufle, puni des fers comme nous le savons.

Le commandant avait donné l'ordre de le retirer de la barre et de le reconduire sur les chantiers.

Panoufle reconnaissait à sa manière la philanthropie de M. de Villarceaux.

D'après les ordres des surveillants, tous les soirs, en rentrant de leur travail de défrichement, les forçats déposaient, dans une case choisie pour cela, les pioches, les cognées, les haches, les barres à mine, les massettes qui leur avaient servi dans la journée.

Ils s'étaient élancés sur ce dépôt, et les outils devenaient bientôt des armes formidables.

Puis, dans leur premier accès de rage belliqueuse, ils avaient attaqué le campement des gardiens et les baraquements des soldats...

Ces hommes, réveillés en sursaut, étaient accourus et avaient sauté sur leurs fusils au râtelier.

Ils tiraient dans le tas, au jugé, dans la masse des transportés qui s'agitaient dans la nuit noire, comme autant de démons.

Chaque coup portait...

Chaque balle était logée.

Un seul projectile même traversait parfois deux forçats.

Bientôt on s'était attaqué corps à corps, poitrine contre poitrine, la hache du bûcheron contre le sabre baïonnette, le revolver contre la cognée.

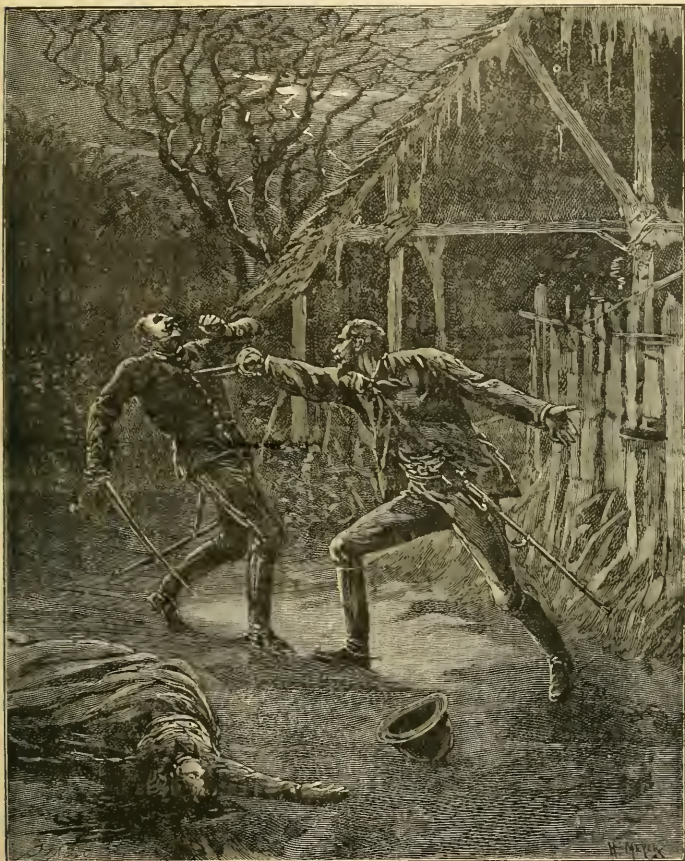
Les fusils devenaient inutiles, à moins que l'on ne se servît de la crosse.

C'était une horrible mêlée, un combat de sauvages, une bataille de fous enragés.

Plus fort que les roulements de la foudre, dont la grandiose horreur ne s'atténuaient pas, on entendait le halètement des combattants, le sifflement suprême des blessés mortellement, le râle des moribonds.

D'autres expiraient après avoir vomi les plus horribles jurons.

On percevait aussi très nettement le glissement mou de l'acier pénétrant dans les chairs; le choc lourd des haches broyant des os ou brisant les crânes; le coup sec des pioches s'abattant en plein corps et y pénétrant comme dans un sol mouillé.



Un formidable coup de pointe troua la poitrine un instant découverte de l'officier. (Page 1534.)

Souvent un vigoureux « ahan ! » accompagnait un bruit de couperet dans la viande.

Robert criait, fou de désespoir :

— Carmen !... Carmen, entends-tu ?

Eperdue, elle s'était accrochée au corps de son amant et elle l'étreignait de toutes ses forces.

Le clairon de l'infanterie de marine sonnait le ralliement.

— C'est une révolte ! balbutia Robert... Il faut que j'aille à mon poste.

Mais Carmen le serra plus étroitement encore.

— Oh ! ne me quitte pas, Robert.

— Il le faut.

— J'ai peur !... j'ai peur !...

— Laisse-moi partir.

— Non !... reste... les misérables me tueraient... je ne veux pas, je ne veux pas que tu m'abandonnes...

— Carmen !... tu n'as rien à redouter ici... mes amis doivent déjà commenter mon absence...

Elle ne voulait rien entendre, paralysant tous les mouvements de l'officier frémissant.

En effet, tout permettait de supposer que les révoltés avaient dû s'emparer de fusils et de munitions.

— Que deviendrais-je sans toi ? gémissait-elle.

— La fusillade est nourrie... La lutte se prolonge...

Madame de Saint-Hyrieix cria :

— Ils te tueraient... Je ne veux pas que tu y ailles...

Il voulut la repousser.

— La place d'un officier est avec les soldats qui combattent... Tu ne feras pas de moi un lâche.

— La place d'un amant est auprès de sa maîtresse... de sa femme !

Et les coups, les blasphèmes, le tumulte infernal continuaient là-bas... Une masse confuse achevait de s'égorger dans l'ombre.

Robert s'arracha enfin des bras de Carmen ; il tonna :

— Tu ne veux pas, malheureuse, que je sois déshonoré... Laisse-moi courir où m'appelle mon honneur.

— Votre honneur !... Vous ne le sauvez pas ! dit soudain une voix derrière l'officier... Et il va me payer le mien.

Atterrés, Robert et Carmen se retournèrent....

Firmin de Saint-Hyrieix venait de surgir à l'entrée de la hutte !

XXXI

LA VENGEANCE DU MARI.

Épouvantés par cette apparition, les deux amants avaient instinctivement reculé.

Ils étaient perdus !

Le mari venait de les surprendre.

Toutes leurs précautions, tous leurs mensonges, toutes leurs souffrances de plusieurs années aboutissaient à ceci :

Saint-Hyrieix savait tout.

Firmin s'écria d'une voix que la fureur syncopait :

— Vous ne m'attendiez pas, n'est-il pas vrai?... Ah! misérables!... Cela parle d'honneur!... Mais, heureusement, monsieur le capitaine d'Alboize, le vôtre est à moi maintenant.

— Monsieur, fit Robert, dont l'émotion inouïe ne pouvait annihiler plus longtemps le courage, je suis à vos ordres.

— J'y compte bien.

— Mais vous ne voudriez pas...

— Ce que je veux, c'est vous tuer... C'est bien simple.

..

Ainsi que nous l'avons dit, Saint-Hyrieix était parti dans la matinée pour se rendre à Power.

Les douze nègres qu'il emmenait avec lui pour le guider et lui servir d'escorte juraient qu'ils connaissaient admirablement la route.

Or, après quelques kilomètres péniblement franchis dans les broussailles, les noirs avaient hésité et donné bientôt des signes de détresse.

Ils s'entretenaient avec animation, s'accusant les uns les autres dans leur idiome d'avoir égaré l'expédition.

Tous parlaient à la fois.

Saint-Hyrieix devina ce qui se passait.

Il commanda la halte; ce fut avec une allégresse unanime que tout le monde lui obéit, et l'accord sembla renaître dans la douzaine de moricauds qui avaient accepté si présomptueusement de se charger des destinées de M. le gouverneur de la Guyane française.

Les brutes avaient confondu des noms et des emplacements.

Saint-Hyrieix fit comparaître devant lui les deux individus les plus intelligents de la bande, et après leur avoir rappelé où il voulait aller, il les tança d'importance,

Les deux délégués jurèrent que le maître serait satisfait et que l'erreur serait réparée grâce à un redoublement de zèle.

Mais, comme il faisait très chaud, les nègres implorèrent la faveur de goûter au tafia qui ne devait leur être distribué qu'à la grande halte.

Saint-Hyrieix y consentit, tout en spécifiant qu'on ne boirait que la moitié de la ration.

Quand les noirs eurent goûté la liqueur, ils exigèrent tout.

Il fallut leur céder.

Or, par cette température exceptionnellement orageuse, cette consom-

mation d'alcool ne pouvait produire que les plus funestes effets sur l'escorte.

Les noirs se couchèrent, jurant qu'ils ne se remettraient pas en route avant le lendemain.

Rien n'y fit, promesse ou prière; une mutinerie se dessinait déjà, parce que le gouverneur avait porté machinalement la main à la poignée de son sabre.

Saint-Hyrieix, encore plus abasourdi, plus déconfit, que furibond, ne voulait pas croire encore qu'un personnage de son importance eût à compter avec de pareilles misères.

Il s'éloigna de son escorte, et grimpa sur un monticule, pour tâcher de découvrir une bourgade quelconque.

Mais l'horizon était singulièrement borné; l'infortuné gouverneur, à force de regarder, se persuada qu'il entrevoyait à l'ouest quelques cabanes.

Il se dirigea vers ce point.

Entêtement, mirage, suggestion, tout cela soutint Saint-Hyrieix pendant deux grandes heures.

La fatigue brusquement survenue lui démontra enfin qu'il s'était lourdement trompé.

Il commença à entrevoir les suites fâcheuses de son équipée, ou du moins, il n'en pressentit que quelques-unes.

Il voulut revenir au milieu de ses nègres.

Il s'était peut-être montré trop dur pour eux. Le commandant Villarceaux, bien qu'il se fût exposé la veille aux quolibets de toute l'assistance, était en somme un fonctionnaire expérimenté.

Saint-Hyrieix ne compromettait pas trop la dignité qui s'attachait à sa charge en parlementant avec les noirs.

Il essaierait de les prendre par la douceur.

La dernière illusion de Firmin fut de croire qu'il retrouverait facilement le campement.

Après avoir erré dans toutes les directions pendant deux autres heures, Saint-Hyrieix ne découvrit pas le moindre vestige.

Il s'arrêta découragé.

Qu'allait-il faire? Se reposer d'abord.

Il se coucha et dormit pendant quelques minutes; il se réveilla, car la faim le tenaillait.

Il n'avait aucune provision sur lui, tout était resté entre les mains de ses étranges guides.

Saint-Hyrieix pensa encore à Villarceaux, car il se rappelait, au moment où son estomac hurlait famine, qu'il se contenterait fort bien des boîtes de conserves dérobées par des larrons anonymes.

Le gouverneur de la Guyane n'avait plus qu'un parti à prendre : retourner à Cacao dès que le soleil le permettrait.

Ce fut long, presque interminable.

Saint-Hyrieix n'était pas habitué à marcher ; à chaque instant, il trébuchait dans une souche ou se laissait ligoter par les lianes.

Notons que ce fut par hasard qu'il s'engagea dans la bonne voie.

Il eût mieux valu sans doute que l'intempérance de son escorte ne l'obligeât pas à renoncer à son excursion.

Les vêtements en lambeaux, le visage déchiré par les ronces, Firmin, qui allait succomber à la faiblesse, venait tout à coup de se trouver face à face avec les deux complices.

..

Robert d'Alboize reprit :

— Je ne refuse pas de me battre avec vous.

— Sur-le-champ ! appuya très énergiquement Saint-Hyrieix.

— Non !... Ce que vous exigez là est impossible.

Firmin répliqua avec une ironie sanglante :

— Il paraît que l'honneur des d'Alboize s'accommode de certaines compromissions... Celui des Saint-Hyrieix n'attend pas.

Robert répondit impétueusement :

— Ma place est au milieu de mes amis, de mes compagnons qui combattent... Demain, je serai à vous... Aujourd'hui, je suis à eux.

Et Robert voulut sortir du *carbet*, mais Saint-Hyrieix, très résolument, lui barra le passage.

Cet homme si froid, ce diplomate si avisé, ce fonctionnaire si décoratif, venait de subir la plus incroyable des transformations.

La colère, le dégoût, la soif de la vengeance, tout cela surexcité par cette longue course à travers la forêt, causaient chez Firmin une véritable démenée.

Ah ! cette femme ! cette Carmen qu'il avait épousée avec un si admirable désintéressement : elle le trompait !

Tout ce qu'il avait soupçonné autrefois était vrai !

Il avait été couvert de ridicule et de honte !

Et le maître, le malfaiteur, le criminel, c'était ce Robert d'Alboize !

Est-ce que Saint-Hyrieix n'aurait pas dû le deviner, quand cet homme s'était présenté au Parc-des-Princes, le jour où Carmen, qui paraissait si malade, avait brusquement recouvré la santé en revoyant son amant !

La lettre anonyme trouvée par Firmin sur son bureau disait vrai.

Mariana avait voulu édifier le mari ; il avait fallu tout son aveuglement pour qu'il repoussât madame Vernier.

Ah ! si à cette époque il avait voulu être renseigné !

Lui, un homme de cœur, un homme de talent, un homme sur qui la France comptait le plus, il était la proie de tels infâmes ?

Et il avait adoré Carmen !...

Le malheureux, dans sa cervelle en délire, se disait confusément tout cela.

Il faisait réellement peine à voir ; quoi qu'il arrivât, l'existence de ce galant homme serait affreuse.

Tout cela était fort triste, comme toutes les cruautés de l'inexorable destin.

Saint-Ilyrieix s'écria avec rage :

— Mais tu ne comprends donc pas que tu m'appartiens tout entier...

— Monsieur !...

— Mais ma vengeance, je la tiens ! Il ne me suffit pas de te tuer...

— Vous avez perdu la tête, monsieur...

— Ta mort et ton déshonneur, voilà ce qu'il me faut... Tu vas mourir ici...

— Ah ! c'en est trop !...

Saint-Ilyrieix poursuivit implacable :

— Et je refermerai cette porte sur ton cadavre et sur celui de ta maîtresse... Demain, quand on découvrira ton corps, ces amis, ces compagnons dont tu parles, diront de toi : « Le lâche ! il a eu peur... Il s'était caché avec une femme pour ne pas se battre, pendant que ses frères mouraient !... »

— Vous ne commettrez pas un tel crime ! s'écria Robert, les yeux hagards.

Carmen, affolée, l'œil fixe, avait regardé cette scène, écouté ce dialogue, sans paraître rien voir ni rien comprendre.

Mais quand elle vit les deux hommes prêts à se ruer l'un sur l'autre, elle eut un geste pour s'interposer.

Tous deux la repoussèrent, retombant d'accord avec cet égoïsme inconscient et bizarre, mais si masculin, reprochant à la pauvre femme d'avoir rendu inévitable un dénouement tragique, alors qu'elle n'était que la plus intéressante victime.

Ce n'était pas Carmen qui avait recherché Robert.

Ce n'était pas Carmen qui avait voulu épouser Firmin.

— Tu parles de crime, reprit Saint-Ilyrieix ; as-tu reculé, toi, devant le tien ?... Tu m'as volé mon honneur de mari ; je te prends ton honneur de soldat !

— Malheur à vous ?

— Allons ! en garde !... Défends-toi !

Saint-Hyrieix dégaina...

Le capitaine d'Alboize frémissait de honte, se jugeant avec la dernière sévérité.

Il n'avait pas fait son devoir !

Et là-bas, au-dessus des lueurs terrifiantes des coups de feu et des flammes de l'incendie qui commençait, la foudre semblait toujours tracer le mot sublime.

Le ciel voulait l'écrire à chaque éclair pour confondre les coupables hallucinés.

C'était ce mot qui luisait dans le buisson ardent d'Horeb ou sur le Sinaï, au milieu des tonnerres, aussi bien que sur les têtes des apôtres, le jour de la Pentecôte.

C'était ce mot, compris dans toutes les langues, car c'est un précepte unique en sa concision et qui résume tout :

Le devoir !

C'est la vie !

C'est la seule excuse de la vie !

Pour tous ceux qui ont conservé une conscience, du plus humble au plus grand, dans les tentations, dans les défaillances, dans les plus cruelles incertitudes, le lumineux phare ne s'éteint jamais.

Quelle que soit l'obscurité de la nuit, des étincelles trouent les ténèbres et forment le mot : « Devoir ! » qui resplendit au firmament.

C'est l'unique commandement de Dieu !

Ah ! au milieu de toutes ses fautes, que Robert ne voulait plus rejeter uniquement sur la fatalité, il se maudissait d'avoir trahi la confiance de cette sainte qui était venue lui rappeler la loi suprême.

Il avait trompé Hélène de Kerlor !

Robert tira à moitié son épée ; mais il s'arrêta.

— Non ! non ! fit-il, le visage atrocement contracté, ma vie ne m'appartient pas... Demain ! Demain !...

Saint-Hyrieix hurla :

— Misérable lâche !... Faudra-t-il donc que je te soufflette ?

Et arrachant son gant d'un mouvement fébrile, joignant l'action à la parole, il cingla à deux reprises le visage livide de l'officier.

Robert poussa un rugissement et tomba en garde.

L'orage avait redoublé de violence.

Les éclairs embrasaient tout le ciel, entr'ouvrant les profondeurs vertigineuses de l'au-delà, et jetant une lumière fulgurante sur cette scène terrible.

Du champ de bataille montait en même temps la plus effroyable rumeur.

Pour les deux combattants, rien n'existait plus que leur haine à assouvir...

Les sabres tournoyaient autour de leurs têtes, se froissant, s'entrechoquant avec des vibrations sinistres, sans que ni l'un ni l'autre des adversaires rompît d'une semelle.

Saint-Hyrieix, plus grand que le capitaine, et dont les forces étaient décuplées par la fureur, semblait avoir l'avantage...

Mais Robert, qui avait retrouvé le sang-froid du soldat sous les armes, se défendait intrépidement.

Soudain, d'un coup sec, Saint-Hyrieix fit voler en l'air l'arme du jeune homme.

Alors, le sabre du mari fendit l'espace et s'abattit, terrible...

Un cri retentit...

Carmen, repoussée tout à l'heure, avait voulu tenter un dernier effort. Recouvrant toute son énergie, la jeune femme s'était jetée entre les deux hommes.

La lame de Firmin avait atteint Carmen à la gorge.

Madame de Saint-Hyrieix roula sur le sol.

— Assassin! s'écria Robert.

Et, par un geste plus prompt que la pensée, il avait ramassé son arme et était retombé en garde.

— A toi! proféra-t-il d'une voix rauque.

Un sillon sanglant apparut sur le cou et sur l'épaule de Saint-Hyrieix. Celui-ci, comme le taureau à qui l'on vient d'enfoncer une banderille, bondit...

Il fit un effort désespéré où passa toute sa folie furieuse, toute sa haine mortelle.

Il se fendit à fond...

Un formidable coup de pointe troua la poitrine un instant découverte de l'officier.

Robert lâcha son sabre, et sans pousser un soupir, il s'affaissa à côté du corps inanimé de Carmen.

Le mari vengé disparut sans même jeter un coup d'œil sur les deux êtres étendus là.

Son ressentiment n'était pas apaisé, malgré le sang qu'il venait de répandre à flots.

Il maudissait avec la même furie l'amant et la maîtresse. Puis, dans la nuit, il s'arrêta et étancha la sueur rouge qui lui coulait sur l'épaule.

Sa violente colère venait de subir une accalmie.

Il murmura :



Un coup de feu retentit... M. de Saint-Hyrieix, foudroyé, tomba comme une masse. (Page 1536.)

— Mais puisque Carmen est coupable, Hélène de Kerlor était innocente... A moins qu'elles ne soient infâmes toutes les deux!...

Ses pieds semblaient cloués au sol. Tout le passé lui affluait brusquement au cerveau.

— Mais non, reprit-il, madame de Kerlor avait raison en accusant sa méprisable belle-sœur.

La vengeance de Georges est impie, féroce, sauvage!... Je m'explique tout!...

Pauvre Hélène!... Pauvre petit Fanfan!... Heureusement, je suis là

pour tout révéler à l'homme qui s'est cru déshonoré comme moi... Je me charge de la réparation...

Allons! il y aura moins de fange dans toute cette honte...

Il repartit dans la nuit.

Il n'avait pas fait cent mètres qu'un cri l'arrêta.

— Halte! commanda une voix éraillée, partant d'un groupe d'individus s'agitant dans l'ombre.

Alors, la brusque perception des faits extérieurs revint à Saint-Hyrieix.

Il se rappela les bruits de carnage, les vociférations, les râles des mourants qui ne l'avaient pas autrement frappé auparavant, alors que sa haine farouche le rendait sourd et aveugle pour tout ce qui ne concernait pas Robert et Carmen.

La lueur d'une lanterne se projeta sur la face ravagée du gouverneur de la Guyane.

— Un supérieur! glapit un bandit.

— Encore une canaille! vociféra un autre.

Enfin, brandissant un revolver qu'il avait arraché à un officier tué par lui, Panoufle hurla, ivre d'une joie épouvantable :

— C'est le *mec* aux boîtes de conserve... Je savais bien que je le rechoperais...

Un coup de feu retentit...

M. de Saint-Hyrieix, foudroyé, tomba comme une masse. La petite colonne de torçats révoltés s'enfonça dans l'obscurité.

..

Pendant ce temps, dans le *carbet*, Robert d'Alboize gisait sans mouvement.

Il n'était pas mort...

Mais tout avait disparu à ses yeux : le drame épouvantable où il avait été acteur, les belligérants qui hurlaient à quelques pas de lui, le ciel déchiré par la foudre, et jusqu'à son honneur perdu!

Ses souffrances étaient engourdies...

Il rêvait, dans une hallucination folle, que celle qu'il adorait était là près de lui.

D'un mouvement convulsif, il avait saisi la main froide de Carmen...

Il s'imaginait que leurs lèvres se touchaient encore, et que, toujours, ils resteraient unis ainsi, confondant leurs haleines et murmurant des mots d'amour.

Il rêvait qu'autour d'eux l'atmosphère était limpide, le ciel tout bleu, la brise parfumée, et qu'ils étaient heureux éperdument.

Mais le songe fortuné ne dura qu'un instant.

Robert frissonna ; un froid glacial s'infiltrait dans ses veines, lui remontant au cœur.

Il rouvrit les yeux.

Il avait la tête lourde et les tempes lui battaient violemment. Il porta instinctivement la main à sa poitrine, dans la région du cœur...

Un filet de sang coulait de la blessure...

Il sentit le liquide chaud qui mouillait ses doigts...

L'officier se demanda courageusement si sa dernière heure était arrivée.

Il se répondit affirmativement.

Il murmura :

— Je vais mourir, Carmen!... Mais tu es près de moi, n'est-ce pas?... Et nos âmes vont s'envoler ensemble et s'unir pour l'éternité.

Un faible gémissement lui répondit.

A la lueur d'un éclair livide, il aperçut la jeune femme qui s'était traînée jusqu'à lui.

Et, comme si le regard de son amant eût ranimé en elle une dernière flamme, elle soupira, elle aussi :

— Robert!

Puis plus bas, d'une voix presque imperceptible, qui pouvait être confondue avec le dernier souffle :

— Dans la mort!... Avec toi!... Toujours!

Elle tendit les lèvres pour le baiser final...

Robert s'approcha...

Mais soudain, la pensée lui revint...

Il se rappela tout...

Oui! le mari avait eu raison!...

Lorsque le jour serait venu, on trouverait les cadavres déshonorés, là, l'un à côté de l'autre...

Alors, par un effort héroïque de courage et de volonté, il entama une lutte contre la mort...

Il combattait ce froid intense qui le paralysait de plus en plus...

Il voulait encore vivre...

Vivre à tout prix!...

Quelques minutes seulement!...

Et comprimant sa blessure avec la main, il se traîna en rampant le long du sentier qui conduisait au camp.

Sur ce sol détrempé, pendant que la pluie le transperçait jusqu'aux moelles, il mit plus d'un quart d'heure à franchir la courte distance.

Vingt fois il crut expirer avant d'avoir atteint son but.

Enfin il arriva...

A bout de forces, à bout de souffle, il râlait...

Il se disait :

— Que je meure, tant mieux !... Mais au moins l'honneur de Carmen peut être sauvé... Son mari s'est vengé ; il n'aura pas la cruauté de parler.

Son âme était moins torturée.

Il ne s'épuisait plus en tendant désespérément ses muscles pour s'éloigner de la cabane.

Grâce à ce semblant de repos, il eut la sensation moins aiguë de la mort imminente, à laquelle il était vaillamment résigné d'ailleurs.

Il regarda vaguement devant lui.

Le combat n'était pas terminé ; mais l'issue n'en était plus douteuse.

Peu à peu les forçats avaient dû reculer.

Enveloppés par les gardiens et les soldats de l'infanterie de marine, ils ne faisaient plus preuve de la même opiniâtreté et de leur mépris de la mort.

Ils reculaient.

Un commencement de panique s'était déjà produit dans leurs rangs décimés.

Panoufle et son état-major avaient cru devoir battre en retraite.

Ils y avaient réussi, malheureusement pour M. de Saint-Hyrieix qui était tombé au milieu des fuyards.

Les autres transportés ne songeaient plus guère à vendre chèrement leur vie.

Il n'en resta bientôt plus qu'un petit groupe, complètement démoralisé.

Quelques-uns déjà, élevant leurs armes en l'air, imploraient la miséricorde de leurs vainqueurs.

Quand Robert d'Alboize parut, un sourd murmure gronda dans les rangs des chefs et des soldats.

Un lieutenant, qui bandait avec son mouchoir son bras blessé, demanda d'un ton amer :

— Où étiez-vous donc, capitaine ?

D'un tas de cadavres, un corps se souleva.

C'était un sergent, dont le crâne avait été fracassé par une hache.

Il murmura d'une voix épuisée, mais encore sarcastique :

— Le capitaine est sain et sauf... Pas une égratignure... Et nous mourons, nous !

Alors, Robert, dont on vit de plus près le visage pâle, découvrit à tous sa poitrine et sa chemise inondées de sang.

— Regardez ! fit-il.

La blessure béante, horrible, apparut.

— Ah !... pardon !... pardon !... dit chaleureusement le lieutenant en s'inclinant.

Galvanisé en se trouvant au milieu de la bataille et voulant que nul ne suspectât son courage, Robert saisit un sabre tombé sur le champ du carnage, et, rappelant à lui ce qui pouvait lui rester de forces, il rallia des soldats qui paraissaient redouter une dernière et furieuse attaque des révoltés.

— En avant ! s'écria le capitaine d'Alboize

XXXII

LA FAIM

La Limace eut un geste de désappointement, trop surpris pour laisser éclater sa colère.

Devant lui Zéphyrine, les bras croisés sur ses robustes appas, susurrant de sa plus belle voix de rogomme :

— Qué qu' t'en dis, mon homme ?... Non, mais là, qué qu' t'en dis ?

La Limace répliqua :

— Vrai ! ça m'en bouche un coin !

— Faut-il qu'il soit entêté, ce môme-là !

— Ainsi, depuis hier matin...

— Il n'a pas eu à manger !

Eusèbe et Zéphyrine, après bon nombre de tentatives infructueuses, avaient décidé que Fanfan accomplirait son premier vol.

Ils avaient fait comparaître devant eux le fils d'Hélène et de Georges.

— Tu sais ! s'exclama La Limace, tu travailleras avec moi ce soir.

— Où ça ? demanda Fanfan.

— Chez le quincaillier, sur la place d'armes... Il y a un magot soigné.

— Je ne veux pas !

L'ignoble couple s'était rué sur Fanfan ; mais il avait reçu les coups sans même faire entendre une plainte.

Le quincaillier n'avait pas reçu la visite nocturne annoncée par Eusèbe Rouillard.

Quand les époux se retrouvèrent seuls le soir, sous les courtines conjugales, c'est-à-dire à l'heure des plus douces effusions, La Limace s'écria :

— Je commence à croire que nous ne ferons rien de Fanfan.

— C'est assez mon avis, reconnut Zéphyrine.

— Dans ces conditions-là, il vaut mieux en finir.

— Le semer dans quelque village.

— Pour qu'il jaspine sur notre compte !

— Alors, quoi ?

La Limace prononça :

— Il faut faire mieux... Quand l'entresort passera sur un pont, nous prendrons le gosse par les pattes et nous le lancerons dans la limonade.

— Il sait peut-être nager !... Il est si cachottier.

— Avant de le balancer on y mettra un fort gnou sur la tronche.

— Le coup du lapin ?

— Parfaitement.

— Dame !... Le fait est que ce petit galvaudeux-là ne nous rend aucun service.

— Tu comprends, poursuivit Eusèbe, que le particulier qui me l'a confié en sevrage ne viendra pas voir ce que le nourrisson est devenu.

— Probable !

— Il m'avait bien recommandé d'en faire un gonsier à la redresse, mais puisque ce petit fainéant-là ne veut pas en donner un coup, je n'aurai rien à me reprocher.

— Ça y est, approuva Zéphyrine, faut lui faire boire un bouillon d'onze heures.

La Limace eut un ricanement amer.

— C'est que, reprit-il, nous nous étions rudement monté le job... Tout d'abord, nous nous imaginions que Fanfan remplacerait Claudinet.

— Et au lieu d'un propre à rien, nous en avons deux... Dis donc, Eusèbe !... si on profitait de l'occase et qu'on fasse faire à Claudinet le même plongeon qu'à Fanfan.

La Limace répliqua :

— Ce n'est pas une trop mauvaise idée... Seulement, vois-tu, Fifi, il ne faut pas oublier que Claudinet est de la famille.

— C'est ça qui m'est égal !

— Je ne dis pas... mais on a toujours du sentiment.

— Et puis, le notaire s'inquiéterait de la disparition de notre neveu...

— Enfin, il faut bien que nous conservions quelqu'un pour atteler Troppmann.

— Alors, n'en parlons plus... Il n'y a que Fanfan qui piquera une tête.

Les époux s'endormirent après avoir vidé ce qui restait d'eau-de-vie de marc dans la bouteille placée à leur chevet.

Tous les soirs, ils tenaient ainsi à se parfumer l'haleine et à se préparer des songes tissés de soie et d'or.

Le lendemain, au réveil, ils s'entretenaient de nouveau de Fanfan.

Il faut croire que la nuit avait porté conseil à La Limace, car il ne revint pas nettement sur le projet de meurtre arrêté la veille.

— Écoute, dit-il à Zéphyrine, il reste encore quelque chose à tenter au sujet du mômignard

— Quoi ?

— On continuera à ne rien lui donner à bouffer, tant qu'il n'aura pas promis de nous obéir.

Pour Zéphyrine, ce supplice paraissait le plus cruel, mais elle ajouta :

— On ne lui donnera rien à boire non plus.

— Naturellement.

— Essayons.

La Limace fit venir Fanfan.

— Mon petit, lui dit-il, tel que tu me vois, je pars en voyage... Il se trouve que l'état de nos finances m'oblige à aller chez mon banquier... Comme tu as toujours refusé à papa La Limace de l'aider dans son travail, tu es responsable de la dèche qui règne dans l'établissement... Ta maman Zéphyrine et ton frère Claudinet ont encore chacun une croûte de pain avec une gousse d'ail... Toi, tu n'as rien... Tu attendras mon retour pour te restaurer... Maintenant, quand je reviendrai, si tu es toujours dans les mêmes idées, je repartirai... Tu continueras à ne pas boulotter... Si tu t'y habitues, tant mieux, ça fera des économies et tu pourras t'établir phénomène... Ce sera une carrière pour toi.

La Limace partit, après avoir bien recommandé à Zéphyrine de surveiller Claudinet pour qu'il ne donnât aucun aliment en cachette à Fanfan.

— Tu comprends, expliqua-t-il à sa moitié, je ne peux pas rester là... Il me prendrait un vertigo et je serais capable d'étrangler le petit gredin... Essayons comme c'est convenu... Si ça ne prend pas, eh bien ! on en reviendra au premier plan.

— Mais où vas-tu ? questionna Zéphyrine.

— Faire un petit tour aux environs... Préparer de la besogne... j'ai pas mal de choses en vue... Si, par hasard, tu ne me voyais pas rappliquer ce soir, faudrait pas te mettre la coloquinte à l'envers... c'est que j'aurais été forcé de coucher à l'auberge.

Madame Rouillard jeta les haut cris.

Elle entama une scène de jalousie des plus terribles ; mais, Eusèbe avait déjà filé.

La fureur de madame Rouillard retomba sur le malheureux Fanfan ; elle l'attacha au pied du lit et le roua de coups de manche de fouet.

Lorsque Claudinet accourut pour protéger son ami, Zéphyrine le frappa à son tour.

Fanfan, tout défaillant, la figure pleine de sang, jeta un coup d'œil à son petit camarade affolé, pour lui recommander de ne pas se faire martyriser inutilement.

D'ailleurs, les enfants n'eurent pas d'autres mauvais traitements à subir dans la journée, Zéphyrine fut ivre-mort à six heures du matin.

Elle avait voulu passer le chagrin que lui causait l'absence de son mari.

Les époux s'adoraient.

Il y avait même entre eux une incroyable similitude d'humeur.

Leur vie en commun, leur amour avait en quelque sorte nivelé leurs vices, donnant à l'un ce qui manquait à l'autre, abaissant celui-ci au niveau intellectuel de celle-là.

Ainsi Zéphyrine, grâce au contact de La Limace, était devenue prodigieusement paresseuse de son corps, et ses membres monstrueux épais-saient encore.

De son côté, La Limace avait quelque peu perdu de son mépris pour la violence...

Il n'avait plus tout à fait la même horreur si salubre du surin bien employé.

Elle avait acquis un peu de la rouerie et de la froide cruauté de son époux, de ses sauvages colères et de ses appétits désordonnés.

Tous deux avaient fini par faire une bien jolie paire et prouvaient une fois de plus qu'il faut des époux assortis

Dans les liens du mariage.

Le penchant pour les alcools avait continué à se développer en commun, sans qu'il fût possible de reconnaître celui des deux conjoints qui avait le plus progressé.

Quand La Limace revint le lendemain, avec l'air sournois d'un gaillard qui ne s'était pas trop ennuyé, Zéphyrine lui déclara que Fanfan n'avait pas mis les pouces.

Eusèbe réfléchit.

— Ma foi, dit-il, nous n'avons qu'à repiquer... Demain ça fera trois jours qu'il ne se sera rien collé sous la dent; il sera peut-être moins fier.

Et le gredin cria de sa voix de saltimbanque:

— On va, on va recommencer.

Claudinet, très surveillé, avait été menacé d'être assommé s'il donnait seulement un verre d'eau à son petit camarade.

Claudinet refoulait ses larmes; dans sa cervelle enfiévrée, il cherchait le moyen de délivrer Fanfan; mais pour ne donner aucun éveil aux bourreaux, il devait affecter de trouver très drôles les joyeuses réflexions inspirées aux deux misérables par le spectacle de leur victime se mourant de faim:



Zéphyrine lui porta un coup de poing en pleine figure. Tiens! hurla-t-elle, je t'offre l'absinthe. (Page 1543.)

Lorsqu'ils se mirent à table, La Limace dit à Fanfan :

— Quand tu voudras faire comme nous, tu n'auras qu'à dire un mot.

— En attendant, bon appétit, clama Zéphyrine.

Puis elle resserra les cordelettes qui attachaient Fanfan au pied du lit.

Des meurtrissures violettes apparurent aux poignets de l'infortuné.

Il ne put retenir une exclamation de souffrance.

Zéphyrine lui porta un coup de poing en pleine figure.

— Tiens! hurla-t-elle, je t'offre l'absinthe.

Fanfan ferma les yeux et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Madame Rouillard avait fait une soupe au petit salé, dont les émanations emplissaient l'entresort.

Eusèbe se pourléchait pendant que son épouse distribuait les rations.

Claudinet, qui avait pris bravement son parti, s'écria :

— C'est malheureux que Fanfan continue à boudier contre son ventre.

— Tu ne serais pas comme ça, toi, goguenarda La Limace.

— Ah ! non alors... Je claquerais trop vite.

La Limace et Zéphyrine échangèrent un coup d'œil.

Leur neveu faisait toujours pitié à voir : hâve, décharné, il n'avait, comme on dit familièrement, que la peau et les os ; mais il marchait toujours.

En y regardant de plus près, on aurait même juré qu'il n'allait pas plus mal.

Faudrait-il donc le tuer aussi, celui-là ?

Claudinet, qui avait commencé à parler d'une voix mal assurée et dont l'intonation joviale dissimulait les plus terribles transes, Claudinet poursuivit avec moins d'appréhension :

— Ecoutez, entre nous, vous n'avez pas pris le bon moyen.

Eusèbe parut stupéfait d'une pareille audace ; Zéphyrine, elle, s'apprêtait à cogner ; mais Claudinet continua rapidement :

— Vous ne savez pas pourquoi Fanfan ne veut pas grincer ? Eh bien ! Je le sais, moi.

— Ah ! fit Eusèbe.

— Bien sûr !... Je ne suis pas si tourte que j'en ai l'air, répondit Claudinet... Voilà... Fanfan ferait un pégriot du premier numéro... Mais il a le trac.

— Le trac ! protesta Zéphyrine.

— Il n'a peur de rien, appuya Eusèbe.

— Le trac de se faire choper... Oh ! vous avez beau me regarder comme si je vous envoyais des boniments à la secousse... Ce que je dis est la vérité.

La Limace répliqua :

— C'est idiot ce que tu bonis-là...

— Pas du tout... Voilà ce que Fanfan m'a raconté : « Mon vieux Claudinet, papa La Limace et maman Zéphyrine n'ont pas pris le bon moyen... Plus ils m'amocheront et moins je consentirai à ce qu'ils veulent... Tu comprends bien que si j'avais eu des leçons comme toi, je ne me ferais pas tirer l'oreille pour goupiner... Mais, quoi ! Je ne connais pas le métier, et je suis sûr qu'à la première affaire je tomberais entre les pattes des gendarmes... J'aime mieux autre chose... Si on m'apprenait le truc sérieusement, alors, je verrais à moyenner ».

Eusèbe protesta :

— Mais, puisque la première fois que j'ai voulu l'emmener sur le tas, il m'a envoyé à la gouille.

— Dans le temps, reconnut Claudinet, c'est vrai... Mais les idées changent... Je vous répète que Fanfan ne demanderait qu'à devenir un garçon fini ; mais, il veut faire son apprentissage et ne pas turbiner à la flan, quoi !.. Il a de l'amour-propre.

L'orgueil de La Limace se réveilla ; en principe, il ne pouvait désapprouver Fanfan ; mais les événements ne permettaient pas de former des artistes finis ; s'il y avait mis un semblant de bonne volonté, on lui aurait inculqué, petit à petit, le bon métier promis à l'homme du Parc-des-Princes.

Zéphyrine glapit :

— Tu ne vois pas, Eusèbe, que Claudinet se moque de ta fiole.

Cette hypothèse, si vraisemblable pourtant, ne fut pas admise par La Limace, dont les facultés de professeur émérite se réveillaient.

— Il y a peut-être quelque chose tout de même ! murmura-t-il.

Claudinet voulut profiter de cet avantage inespéré, il reprit :

— Ecoutez !.. Fanfan est trop fiérot pour en convenir... Surtout depuis que vous le faites claquer du bec... Mais si vous vouliez...

— Eh ben quoi ?

— Je me chargerais d'y causer du pays.

Et Claudinet se leva de table comme pour se diriger vers le compartiment où se trouvait Jean de Kerlor.

— Ne coupe pas, Eusèbe, grinça encore Zéphyrine, Claudinet ne veut que tirer des plans avec l'autre.

La Limace eut le geste majestueux du père de famille qui a seul le droit de prononcer un arrêt.

— Je veux bien faire quelque chose pour mes enfants, dit-il... Claudinet va aller s'entretenir avec son frère Fanfan... Mais, attention ! si Claudinet n'obtient rien, ça sera son tour d'être mis à la diète... Ça te va-t-il, lardon de mon cœur ?

— Ça va, répondit bravement le fils de Rose Fouilloux.

— Eh bien ! va jaspiner avec Ventre d'osier... Tu sais ce qui t'attend si tu ne réussis pas.

Claudinet ne répondit que par un geste signifiant qu'il était bien tranquille.

— Un instant ! reprit Zéphyrine, faut voir si tu n'as rien carré dans ta profonde pour le donner à l'autre.

Claudinet réprima un mouvement de rage et de douleur.

Il avait réussi à enfouir un croûton dans la poche gauche de son pantalon.

Mais Zéphyrine, en fouillant Claudinet, ne découvrit pas ce morceau de pain ; la poche du petit était trouée ; il n'eut qu'à s'agiter un peu pour que le corps du délit glissât le long de la jambe et se perdit sous la table.

Haletant et pleurant à chaudes larmes, Claudinet raconta tout ce qu'il avait imaginé à Fanfan.

Celui-ci eut un geste de répulsion.

— Attends ! mon vieux, se hâta d'expliquer Claudinet, tu ne sais pas au juste de quoi il retourne.

Il prêta l'oreille.

Zéphyrine et La Limace ne les épiaient pas ; on les entendait causer et rire bruyamment dans l'autre pièce.

— Mon pauvre Fanfan, nous ne sommes pas les plus forts ; il faut tâcher d'être les plus malins.

— Je ne veux pas voler, répondit Jean de Kerlor avec autant d'intrépidité que s'il ne souffrait pas horriblement.

— Soit ! répliqua Claudinet, je marche... Mais ce que je te demande, c'est simplement d'apprendre...

— Apprendre ?

— Eh bien ! oui... Il faut imiter, battre comtois... répondre amen à tout ce que diront La Limace et Zéphyrine... Au fond, tu ne feras que ce que tu voudras.

— Et quand La Limace me demandera le produit de mon vol ?

— Nous n'en sommes pas encore là... Déclares simplement que tu veux bien prendre des leçons... je te garantis que cela suffira.

Fanfan avait le cerveau vide à la suite des privations ; plus d'une fois déjà, tout seul, il avait proféré des phrases incohérentes.

Il n'était pas à même d'apprécier la valeur du plan de Claudinet ; mais son ami était auprès de lui, cherchant à le reconforter, lui serrant la main : les souffrances de Jean de Kerlor s'engourdissaient.

— Voyons, reprit Claudinet, je t'en supplie, fie-toi à moi.

Il ne voulut pas ajouter que si Fanfan refusait, lui, Claudinet, subirait le même sort que son petit camarade ; mais il redoubla de chaleureuses instances.

Fanfan ne volerait pas ; il se contenterait d'apprendre à voler.

Il n'y aurait aucun crime à cela.

Claudinet trouva des accents vraiment éloquentes, il eut même cette boutade :

— Il y a des gens qui apprennent l'anglais et qui ne vont jamais en Angleterre.

Fanfan répliqua :

— Mais à quoi bon mentir ?... A quoi cela m'avancera-t-il ?

Claudinet repartit victorieusement :

— Mais à manger d'abord... La Limace et Zéphyrine te laisseront crever de faim si tu résistes toujours.

— Et puis après ?

— Tu mourras !

— La vie n'est pas si amusante.

— Et tu me laisseras tout seul, moi, ton vieux Claudinet ! Fanfan, t'es pas un homme !

Ces mots s'échappèrent de la gorge en feu du malheureux :

— J'ai faim !...

— Et puis, poursuivit Claudinet, parlant le plus bas qu'il le put, ce n'est pas tout ça... T'es trop mariolle pour ne pas deviner le fin fond de l'affaire... Ce que nous cherchons, c'est de vivre une quinzaine de jours tranquilles dans la turne... On se remplumera, quoi...

— Et puis après ?

— On se tirera...

Se sauver !

Ah ! ce n'était pas la première fois que les petits y songeaient !

Bien souvent déjà, ils avaient formé leur complot, se disant que quoi, qu'il leur arrivât, ils ne pourraient regretter La Limace et Zéphyrine.

Mais au moment de partir, un incident se produisait toujours, qui mettait à néant les projets des pauvres enfants.

Le plus souvent, c'était une rechute de Claudinet ; mais quand il paraissait aller mieux et que l'on avait résolu de fuir, c'était l'un des deux bourreaux qui découvrait des indices suspects et qui redoublait de vigilance, forçant les deux gosses à attendre des conjonctures plus propices et de prendre patience en combinant l'évasion future, qui se produirait dans des conditions nouvelles.

Claudinet s'écria :

— Bien sûr ! nous nous tirerons... Jusqu'ici nous n'avons pas été gâtés par la chance... Mais nous n'avons pas renoncé à jouer la Fille de l'air.

L'espoir de la liberté fit passer un éclair dans les yeux si abattus de Fanfan.

— Moi, maintenant, déclara encore le fils de Rose Fouilloux, je me sens redevenu très rustique... Ce doit être le lierre terrestre.

— Vrai ? demanda Fanfan, le cœur battant d'émotion.

— Tel que je le dis !... je ne tousse plus que quand je veux.

— Plus tard, tu boiras de l'huile de foie de morue.

— Ça me requinquera tout à fait... Pour le moment, mon vieux, prends

ton courage à deux mains, et fais semblant d'être d'accord avec moi.

— Tu le veux ?

— Ça y est !

Claudinet retourna auprès du couple, qui buvait de l'eau-de-vie à plein verre, et qui ne pensait plus beaucoup au colloque entamé entre les deux gosses.

— Je le disais bien, s'écria Claudinet, que Fanfan entendrait raison... Il fera tout ce qu'on voudra... Et maintenant faut être gentil pour lui.

— Il grinchira ? demanda La Limace.

— Comme père et mère, riposta Claudinet, qui eut le don d'exciter l'hilarité de son oncle et de sa tante.

Eusèbe alla détacher Fanfan et l'amena à la table.

— Demande pardon à ta petite mère Zéphyrine, dit La Limace, pour toutes les peines que tu lui as causées, petit misérable !

Fanfan allait résister de toutes ses forces, malgré le coup d'œil désespéré de Claudinet ; mais Zéphyrine s'écria :

— Pas de « chichis »... On verra voir.

— Tu ne seras plus désobéissant ? prononça La Limace.

Fanfan baissa la tête.

— Pour lors, ton jeûne est fini... Tu peux te caler les joues.

Mais il ne restait aucune bribe du festin.

— Je ne savais pas, moi, prononça Zéphyrine, fallait que le même récalcitrant parle plus vite... J'ai donné les os du petit-salé à Tape-dur... Il n'a peut-être pas encore tout mangé.

Fanfan eut un mouvement comme s'il voulait se ruer vers la niche du chien.

Le petit malheureux allait tomber d'inanition.

Tout à coup Claudinet se souvint.

Il disparut sous la table et ramassa le croûton de pain qu'il avait été forcé d'abandonner tout à l'heure.

— Tiens ? dit-il à Fanfan, avoue que tu es un veinard... J'ai retrouvé pour toi une cuisse de gigot.

Jean de Kerlor se jeta sur le pain et le dévora.

XXXIII

LA LEÇON DE VOL

Décidément, La Limace trouvait que la situation ne manquait pas d'originalité.

Il allait pouvoir faire un élève et il se flattait d'y réussir brillamment. Ce petit Fanfan n'était pas une bête : il comprendrait l'honneur qui lui était réservé d'apprendre son métier grâce aux leçons d'un tel maître.

Cependant, La Limace, d'un naturel un peu défiant, avait cru prendre toutes les précautions nécessaires.

Tout d'abord, il avait expliqué sa méthode d'éducation, comportant naturellement les punitions et les récompenses.

La Limace ne connaissait que l'équité.

Il ne marchanderait pas les éloges, mais il se réservait le droit de décerner les blâmes.

L'école du vol commença.

Eusèbe Rouillard procédait par principes, ne voulant pas que l'élève se heurtât trop tôt aux difficultés susceptibles de l'écœurer.

L'initiation devrait être amusante et ne pas rebuter les sujets.

On commença par le vol au poivrier, c'est-à-dire l'ivrogne que les libations ont forcé à se reposer sur un banc du boulevard.

La dextérité à acquérir n'était pas merveilleuse. Mais pourtant, il y avait une différence sensible à établir entre le poivrier continuant à monologuer et le poivrier plongé dans les bras de Morphée.

Il y avait même une troisième manière ; c'était la plus relevée.

Il s'agissait de manœuvrer comme si l'on reconduisait charitablement à son domicile l'homme qui aurait voulu passer ses jours et ses nuits dans les vignes du seigneur.

Puis venait le vol à la tire, exigeant un doigté des plus délicats.

Plus tard on verrait les autres vols, dont la nomenclature déferait une douzaine des plus gros volumes.

La Limace, toujours logique, estimait que, lorsque Fanfan nécessiterait bien ses deux articles de début, il devrait entrer résolument dans la carrière.

— Il faut quinze jours, avait déclaré La Limace, pour qu'un lascar comme toi commence à se débrouiller.

Sur les indications du maître, tous les accessoires avaient été fabriqués à la hâte.

Son cours durait une heure, pendant laquelle les plus ingénieuses théories précédaient les plus méticuleuses pratiques.

Puis, c'était Claudinet qui passait répétiteur.

— Arrangez-vous tous les deux, disait La Limace ; vous m'avez vu, vous m'avez entendu, débrouillez-vous... Avant de dîner, je me rendrai compte de vos études... Si la leçon ne marche pas, des gifles, du pain sec ou même la peau... Si vous vous distinguez, on vous passera aux douceurs... Vous êtes prévenus... On ne vous prend pas en traître.

Fanfan et Claudinet s'évertuaient à donner satisfaction à leur redoutable maître.

Hélas ! celui-là manquait de feu sacré.

Celui-ci était forcé de le gourmander.

— Mais non ! mon vieux, pas comme ça... Pas si vite !

Claudinet, couché sur le canapé, représentait l'ivrogne que l'on va dépouiller.

Il fallait recommencer vingt fois l'expérience.

— J'ai senti, mon pauvre vieux ! s'écriait Claudinet...

Oh ! il n'y aurait pas d'erreur, si tu manœuvrais comme ça devant La Limace, nous nous coucherions sans souper.

Quand Fanfan réussissait un peu mieux, mais que le coup semblait douteux, le répétiteur disait :

— Nous nous en tirerions peut-être avec une beigne.

Fanfan reprenait sans plus de succès :

— Aïe !... Un peu plus tu y étais... Mais il n'y a pas, ce serait encore le pain sec.

L'apprenti voleur s'arrêtait découragé et s'essuyait le front ruisselant de sueur.

— Tu comprends, disait Claudinet, qu'il faut que la boustifaille ne nous soit pas mesurée jusqu'au jour où nous nous esbignerons en sondeurs... Allons ! repique, vieux frère.

Fanfan ne réussissait pas mieux.

— Attends ! s'écriait Claudinet, je vais me mettre à ta place.

Et ils changeaient de rôle ; c'était le fils de Rose Fouilloux qui « barbotait ».

Pour le vol à la tire, à pratiquer surtout dans les gares de chemins de fer, dans les stations de tramways et partout où il y a foule, La Limace avait voulu que Zéphyrine sacrifiât son costume le plus sale et le plus effiloché pour le bien de la cause.

La robe était garnie de sonnettes.

Claudinet endossait l'accoutrement féminin ; il fallait que Fanfan extirpât le porte-monnaie de la poche de la victime, sans que le moindre grelot tintât.

Ah ! c'était un métier bien difficile !

Ponctuellement, La Limace, tous les soirs, passait l'examen.

On entendait des jurons, des coups, des menaces effroyables ; mais finalement Eusèbe clignait ses yeux canailles et déclarait que ce n'était pas si mal que cela.

Certainement les gosses étaient jeunes ; ils ne réfléchissaient pas assez ; ils n'avaient pas encore la sûreté de patte des ouvriers accomplis ; ça viendrait.



Lui allongea un magistral coup de pied, ce qui mit de nouveau toutes les sonnettes en liesse (Page 1555.)

Zéphyrine, qui assistait aux séances, sacrait plus fort que son mari; mais on tenait peu compte de ses observations faites à tort et à travers.

En somme, aucune mesure de rigueur ne fut prise contre les élèves; mais La Limace, très sévère, demandait que les efforts fussent sans cesse constants.

— Ce qu'il faut, déclarait-il, c'est de ne pas travailler en propre-à-rien... Faut toujours être consciencieux, quoi!... Sans ça on reste des gniolles et on n'est considéré de personne...

Si on fait un truc comme des gourdees, on déshonore le flambeau!



Une dizaine de jours s'étaient écoulés; Claudinet et Fanfan se rappelaient leur promesse mutuelle.

Ils ne devaient pas attendre que La Limace les emmenât travailler en public.

— Sois tranquille, dit Claudinet, nous serons prêts.

— Ne vas pas encore t'enrhumer.

— Je suis d'attaque, je te dis... quand il le faut, il le faut!

— Allons! Nous aurons bientôt fini de souffrir.

Et la poitrine de Jean de Kerlor se dilatait; dans ses yeux étincelants passaient le plaisir de ne plus être sous la domination de tels misérables, la joie de courir où sa fantaisie le guiderait et enfin un sentiment bien vague, bien imprécis qui ressemblait peut-être à l'espoir de retrouver des êtres disparus.

Fanfan ne se souvenait plus de personne; mais Claudinet lui disait souvent :

— Quand La Limace t'a rapporté, tu n'avais pas l'air de revenir de nourrice.

Fanfan objectait que La Limace lui avait montré plusieurs fois l'acte de naissance fabriqué à Moisdon-sur-Landelle.

— Tout ça c'est des frimes, répondait Claudinet... Tu te souviens aussi bien que moi qu'on est passé dans une cambrouse portant le nom qu'il y a sur le papier en question... La Limace aura fait un fourbi... Voyons! mon vieux! si tu étais leur fils, j'aurais bien entendu parler de toi avant de te voir... Nous aurions été cousins germains.

Fanfan ne répondit rien.

Le passé était trop loin. L'enfant ne voulait pas jeter les yeux en arrière, persuadé qu'il n'apercevrait rien dans ces ténèbres épaisses.

Claudinet, en voyant son camarade si animé, s'efforçait de montrer de l'entrain, et il y réussissait quelquefois.

Il se disait, à défaut des sensations ardentes que donnent la jeunesse et la vigueur, qu'il devait se réjouir de l'espoir de son camarade.

Tout n'était-il pas commun entre eux, excepté la santé?

Il chantonait, il faisait le vaillant, l'homme fort, affectant de vouloir soulever les plus lourds fardeaux.

Ce n'était plus avec sa mine navrée de petit poitrinaire et en tremblant de peur et de fièvre qu'il abordait son oncle et sa tante.

Il répondait à leurs injures par un mot plaisant et parvenait, de temps en temps, à les rendre moins féroces.

Claudinet avait fait une provision d'énergie qui devait durer quinze jours.

Il aurait le courage de jouer constamment Janot pendant tout ce temps-là.

Si parfois, au milieu d'une réflexion plaisante, le malheureux sentait qu'il allait être pris d'une quinte, il s'esquiva rapidement sous un prétexte quelconque; il allait expectorer un filet de chair et de sang dans un coin.

Puis il revenait, plus pâle, mais toujours guilleret, et reprenait l'édifiante conversation.

Ce n'était pas en vain que Claudinet avait eu pour père une victime du devoir, l'admirable François Champagne; l'enfant, lui aussi, avait son grain d'humble héroïsme, et comme le pompier, il faisait bon marché de sa vie.

Il est vrai que celle de Claudinet devenait de plus en plus précaire.

La nouvelle attitude de leur neveu avait causé chez La Limace et Zéphyrine une sorte de stupéfaction ahurie.

Madame Rouillard la traduisait ainsi :

— Alors, quoi! il ne crève plus!

— Ça devient rigolo, déclarait Eusèbe, tout songeur.

— Nous sommes volés.

— On n'a jamais pu savoir.

— Nous ne toucherons pas le reste du pognon!

La Limace haussa les épaules.

— Entre nous, il ne doit pas rester lourd.

Zéphyrine protesta.

Son homme, qui était si capable pour tant de choses, n'entendait rien aux affaires.

Il semblait impossible que le notaire de la rue Saint-Maur eût donné tout l'argent qu'il marquait dans sa dernière lettre.

Ce filou-là savait parfaitement que les époux Rouillard ne tenaient pas de comptes réguliers, et il en profitait pour les « estamper » dans les grandes largeurs.

Zéphyrine clama :

— C'est canaille et compagnie, quoi!

— Possible! fit Eusèbe laconiquement.

Et madame Rouillard, allant plus loin dans la voie des récriminations rétrospectives, prétendit qu'on « avait été arrangé » à peine si Rose était refroidie.

La somnambule avait des mille et des cents. Les voisins s'étaient chargées d'étouffer le magot.

Madame Midoux, la cuisinière du boulevard Richard-Lenoir, la mère Duriveau, la concierge, avaient posé zéro et tout retenu.

Poulot également, le copain de François Champagne, avait mis les quatre doigts et le pouce dans la caisse.

Zéphyrine reconnaissait bien que La Limace ne pouvait agir, puisque pendant qu'on se gobergeait aux dépens de M. et Mme Rouillard ceux-ci roulaient au loin dans leur entresort; mais, de retour à Paris, quand l'affaire de Claudinet était arrivée, Eusèbe aurait dû tirer tout cela au clair.

C'était dégoûtant, voilà ce qui arrivait toujours quand on était trop bon et qu'on se laissait manger la laine sur le dos.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de remuer tout ça et de remettre les choses au point?

La Limace répliqua, assez conciliant, malgré son langage relativement parlementaire :

— Tu dis des âneries... En admettant que nous ayons été volés...

— C'est sûr!

— Je veux bien être de ton avis...

— Ce n'est pas malheureux!

— Depuis le temps qui s'est écoulé notre galette a été mangée... Il ne faut plus compter là-dessus.

— Je ne dis pas comme toi.

— Oh! les femmes! c'est rien rancuneux!

— Dame! est-ce que tu crois que ça fait plaisir?... C'était du bien de ma famille; ça devait me revenir... Nous sommes dans de beaux draps maintenant...

— Fallait pas tout claquer, reconnut équitablement Eusèbe.

— Celui qui doit claquer, c'est Claudinet... Ce sale crapaud-là s'est entendu avec les autres pour nous faire du tort... Mais il ne l'emportera pas en paradis; je lui tordrais plutôt le cou.

— Allons! Allons! fit la Limace, ne cassons rien... Attendons un peu, rien ne prouve que ton neveu ne nous récompense pas de nos sacrifices... En ce moment, il est le moniteur de Fanfan... Faut pas déranger leur instruction.

Le soir, la leçon eut lieu avec une solennité inaccoutumée.

Fanfan et Claudinet opéraient sur la Limace et Zéphyrine.

C'était une épreuve redoutable.

Zéphyrine endossa le costume abandonné généreusement par elle pour les besoins de la cause.

Elle se pavana dans ses loques, qui sentaient le gaillon, et fit des effets d'irrésistible beauté.

Ce fut Claudinet qui débuta.

Très habilement, il enleva le porte-monnaie de la poche de sa tante, avant que celle-ci se fût mise sur ses gardes.

Aucune sonnette ne tinta.

Eusèbe s'écria très joyeux :

— Un petit bravo pour l'amateur.

Et il donna le signal des applaudissements.

Zéphyrine était très vexée ; elle aurait voulu que Claudinet ratât son coup ; elle se trouvait humiliée d'être dindonnée de la sorte.

Elle murmura :

— Faut rien être crapule... C'aurait pu être pour de bon.

Eusèbe, de son sourire le plus engageant, dit à son autre élève :

— A toi, mon petit Fanfan.

Celui-ci s'approcha...

Après les préliminaires d'usage, il allait plonger la main dans la poche...

Zéphyrine, pour éviter que l'on se moquât d'elle encore une fois, se trémoussa...

Il en résulta un carillon à rendre jaloux celui de Saint-Germain-l'Auxerrois...

Or, Fanfan n'avait qu'esquissé son geste...

La Limace, furieux de la maladresse ou de la mauvaise foi de son épouse, lui allongea un magistral coup de pied, ce qui mit de nouveau toutes les sonnettes en liesse.

— On ne blague pas avec ça, déclara Eusèbe, pour justifier son acte de répression.

Et de son ton le plus péremptoire, il dit à Fanfan :

— Repique !

Zéphyrine roula des yeux furibonds ; mais pendant qu'avec son manque habituel d'esprit de repartie elle cherchait les injures dont elle abreuvait son mari brutal, Fanfan lui soulevait son argent.

Zéphyrine fit encore tinter toutes ses sonnailles ; mais il était trop tard.

Fanfan et Claudinet jouaient à la balle avec le porte-monnaie enlevé.

Madame Rouillard poussa une série de vociférations bizarres, variées ; elles n'étaient pas assez nettement articulées pour que La Limace s'en fâchât.

Il se tordit en voyant la mine déconfite de son épouse.

Zéphyrine comprit qu'elle ne serait pas la plus forte ; elle mit un frein à sa fureur, bégayant :

— Alors, on se paye ma poire !... Après tout je m'en fiche...

— Bien sûr, Fifi, riposta Eusèbe, puisque c'est pour le bien de la communauté.

Madame Rouillard dut reconnaître que les gosses n'étaient pas manchots.

— Et maintenant, reprit La Limace, à moi!

Claudinet, malgré des prodiges de dextérité, ne put dépouiller son oncle. Zéphyrine ronchonnait :

— Si le lardon réussissait, c'est moi qui me gondolerais à mon tour.

Mais tous les efforts du neveu restèrent stériles.

Fanfan se présenta à son tour; il ne fut pas plus heureux que son petit ami.

La Limace gardait son sourire narquois. Il ne reprochait pas aux enfants leur maladresse. Il savait bien que personne au monde n'était de taille à le voler de la sorte.

Il s'écria :

— Heureusement qu'il n'y en a pas deux comme moi.

— J'y renonce, dit Claudinet.

Fanfan, du geste, parut du même avis.

— Pas du tout, mes amours ! reprit La Limace... Il ne faut jamais jeter le manche après la cognée... Je vais vous montrer comment il faut vous y prendre.

Il commença par critiquer les opérations; il y avait eu trop de vivacité à tel moment, trop de lenteur à tel autre.

Claudinet avait regardé trop imprudemment le « pante »; Fanfan, en affectant de bayer aux corneilles, avait manqué également de mesure.

Eusèbe régla méthodiquement toute la mise en scène et il fit décomposer un à un chaque mouvement.

Il se prêta à la circonstance pour montrer qu'il n'était pas si mauvais garçon que le prétendait Zéphyrine.

Claudinet et Fanfan réussirent l'expérience.

Eusèbe voulut clôturer la représentation par un clou très brillant.

Il expliqua ce qu'il désirait.

Claudinet devait lui enlever le porte-monnaie et le passer rapidement à Fanfan, qui, à son tour, avec une prodigieuse prestesse, confierait l'objet à Zéphyrine.

— Cela ne suffit pas de débarrasser un bec-dans-l'huile de sa galtouse, dit sentencieusement et judicieusement l'éminent professeur... Il faut toujours penser qu'un cogné a pu se douter de l'affaire... Ensuite, le monsieur ou la dame qu'on vient de nettoyer peut porter la main à sa profonde pour un achat... On gueule!... On coffre quelquefois le garçon qui n'a pas eu le temps de prendre du large... Chez le quart-d'œil, le tout est qu'on ne retrouve pas le morlingue, qui a filé dans une autre direction.

Le tour fut exécuté comme le voulut La Limace; mais le porte-monnaie était à peine arrivé dans la poche de Zéphyrine que le drôle, avec une maestria incomparable, revolait son argent.

Eusèbe exhiba l'objet dès qu'il fut rentré en sa possession, c'est-à-dire en un clin d'œil.

Madame Rouillard se fouilla désespérément, ne pouvant croire à la réalité. Enfin, elle s'écria vaincue :

— Ah ! le brigand !...

— Eh bien ! reprit La Limace, comprenez-vous maintenant, les gosses, qu'on va pouvoir se la couler douce et heureuse ?

— Ce sera bien notre tour, répliqua Claudinet.

— Tout le monde va faire bouillir la marmite... Ça ne sera donc pas joli, ça ! poursuivit La Limace d'un ton lyrique... Jamais on n'aura vu une famille aussi unie...

— Tous grinches ! s'exclama encore Claudinet.

— Nous travaillerons pour nous, pas vrai ; on s'assurera des rentes pour jouir tranquillement de l'existence... Dans quelques années, moi et Zéphyrine nous nous retirerons... C'est vous, les deux gosses, qui prendrez la suite des affaires... Vous vous marierez, vous aurez des largues et des mômes à qui vous transmettez les bons principes... De manière que, quand nous serons tout à fait casse-noisettes, madame Rouillard et moi, nous aurons la satisfaction de voir nos petits-enfants continuer notre partie... S'il y en a un qui me fait ma toquante, ce sera le plus beau jour de ma vie... Vous voyez qu'il faudrait être vraiment fainéants pour choisir une autre carrière...

Zéphyrine était trop sensible pour ne pas être émue par cet avenir patriarcal ; elle se mit à sangloter.

La Limace reprit :

— Comme je suis content de vous, on avancera l'heure de l'entrée en campagne... C'est après-demain que nous commencerons à pégrioter tous en chœur.

..

Quand les deux enfants se retrouvèrent sur leur grabat, ils eurent un soupir de satisfaction.

Le cauchemar était interrompu.

Fanfan aurait été incapable de se prêter plus longtemps à cette infâme comédie.

Ce n'était qu'un simulacre, soit ; mais toute sa fierté, toute son honnêteté se révoltaient.

Claudinet comprenait ce qui se passait dans l'esprit de son ami.

— Mon pauvre vieux, dit-il, tu as trouvé ça dur; mais, que veux-tu, il fallait aller jusqu'au bout.

Fanfan répliqua :

— Tu as entendu La Limace; il veut que nous commençons à voler avant la date fixée.

— Eh bien! fit Claudinet, nous en serons quittes pour nous la briser demain...

— Demain soir?

— Oui... Je vais faire une petite provision d'oignons, de pommes de terre et de carottes...

— J'aimerais mieux partir d'ici sans rien emporter, dit Fanfan.

Claudinet feignit de ne pas avoir entendu; il répondit :

— En attendant, pionçons... Demain, il fera jour.

Il avait raison, Claudinet, d'interrompre la conversation, car La Limace et Zéphyrine, sur la pointe des pieds, arrivaient sournoisement pour essayer de surprendre quelques bribes de l'entretien.

Claudinet poussa Fanfan du coude, et tous deux feignirent de s'être endormis tout de suite du sommeil de l'innocence.

Les époux Rouillard rentrèrent dans leur nid conjugal.

Eusebe dit à sa moitié, comme s'il continuait une discussion :

— Tu as bien tort de croire que les lardons ont fait du « chiqué ».

Zéphyrine répliqua :

— C'est que, tu sais, ton neveu, il est roué comme potence.

— Voyons! faudrait qu'ils soient idiots tous les deux... jamais ils n'auront un plus heureux sort.

— Ça, c'est vrai... Admettons que je me sois fourré le doigt dans l'œil.

— Ils vont rapporter, les deux mômes!...

— Il sera temps!

— D'un sens, ça ne me déplaît pas que l'aristo soit à la hauteur.

— Dame!...

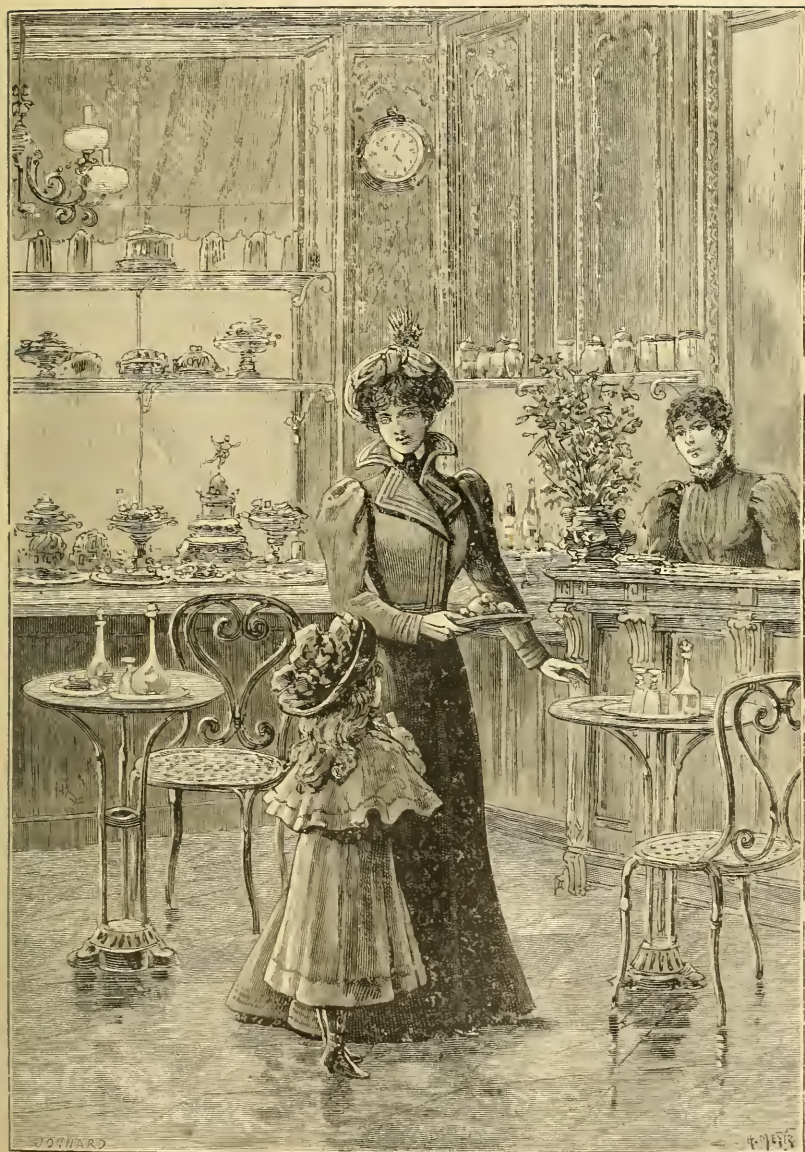
— Si on ne m'avait rien appris, à moi, je serais resté un sabochard.

— Claudinet ne pourra pas faire longtemps le truc.

— Ça lui rendra peut-être la santé.

— En tout cas, c'est bien le moins qu'ils massent à leur tour... Ils n'ont pas un cheveu sur la tête qui ne nous coûte cent balles... Ah! je peux dire que j'en ai eu du mal à les élever... C'était trop délicat, quoi!

Les époux Rouillard s'endormirent en rêvant que Fanfan et Claudinet les rendaient millionnaires.



Mariana conduisit Marcelle chez un pâtissier de Passy et l'on y mangea de savoureux gâteaux (Page 1561.)

XXXIV

LES IDÉES DE PÉLAGIE.

Marcelle, après avoir jeté à la poste la lettre qui devait perdre son père et sa mère, avait fait une promenade avec cette bonne madame Vernier, qui venait de trouver ce raffinement d'infamie.

Très douce, très amène, très maternelle, elle s'était montrée aux petits soins pour la malheureuse fillette qu'elle haïssait mortellement, puisque Marcelle était l'enfant de Carmen et que celle-ci, en démasquant Mariana, au château de Kerlor, avait anéanti les rêves ambitieux de la descendante de la mulâtresse Aurore.

Après un tour au bois, on rentra à Paris; Mariana conduisit Marcelle chez un pâtissier de Passy et l'on y mangea de savoureux gâteaux.

Cependant, la petite fille, malgré son âge où l'insouciance ne permet pas de longs chagrins, gardait un rellet de tristesse sur son innocent visage.

La vision n'était pas effacée; elle ne s'effacerait même jamais.

Le père, là-bas, s'embarquant sur ce grand bateau... Ces panaches de fumée... Ce point qui diminuait sans cesse en gagnant la mer...

— Allons, ma chérie, reprit Mariana de sa voix la plus affectueuse, il ne faut pas vous chagriner davantage.

— Mon pauvre papa! soupira Marcelle, pendant qu'un diamant perlait au bout de ses cils soyeux.

— Mais il reviendra, votre pauvre papa...

— Bientôt?

— Certainement.

— Il m'écrit?

— Et vous lui répondrez... Mais pour cela, vous comprenez à quel point vous devez vous montrer studieuse, attentive et bien profiter des leçons que vous allez recevoir.

— Oh! oui, madame Vernier!

— Je tiens à ce que vous deveniez très savante, à ce que vous appreniez beaucoup de choses...

Et le sourire odieux de madame Vernier ponctua ses intentions cachées.

On rentra rue Desbordes-Valmore. La bonne achevait de préparer le dîner.

Mariana eut une rancœur de plus en remettant les pieds dans son modeste appartement.

Ah ! pour une noble demoiselle, élevée au château de Kerlor, comme tout cela était loin des splendeurs de la rue de Chazelles ! Comme tout cela ressemblait peu à l'opulence féerique des bords du Danube !

Ah ! ce Paul Vernier était décidément bien criminel !

C'est lui qui avait causé à Mariana toutes ces amères désillusions.

Elle murmura :

— Mais c'est un véritable taudis ici... Le logement de la rue Cassini était encore plus élégant.

Enfin, Mariana allait se remettre à l'œuvre. Les journaux mondains annonceraient bientôt la réapparition au firmament parisien de l'étoile mystérieusement disparue.

Avant un an, madame Vernier se jurait qu'elle aurait reconquis le luxe dont sa beauté de plus en plus éclatante ne pouvait se passer.

Cette fois, elle ne compromettrait pas sa situation en cédant à un caprice de cœur.

Elle eut une nausée en pensant au tzigane et se demanda comment elle avait pu s'affoler d'un tel individu.

Elle eut un véritable frémissement de rage, comme si, malgré ses énergiques résolutions, une voix instinctive lui criait, au plus profond d'elle-même, dans ce foyer ardent, où les étincelles se jouaient sur la fange : « Prends garde !... Tu ne renonceras pas aussi facilement que tu le crois aux âcres émotions dont ton mari ne t'avait jamais fait soupçonner l'existence... »

Mariana crispa les poings, mise en défiance contre soi-même, une lueur de colère dans le regard.

Ses yeux se reportèrent sur Marcelle, qui restait pensive.

L'aventurière se dit :

— Je vais commencer par écraser cette petite vipère !...

Après le dîner, madame Vernier coucha la fille de Robert d'Alboize.

Mariana, qui avait refusé le concours de la bonne, se montra très gauche, très maladroite en déshabillant l'enfant.

Si Marcelle n'avait fait les trois quarts de la besogne, madame Vernier n'eût pas été maîtresse de dissimuler sa brusquerie et son impatience.

Quand la petite fille fut dans les draps blancs, Mariana joua de nouveau la comédie de la sensibilité.

— Allons ! bonne nuit, ma mignonne !... Dormez bien... Si vous avez besoin de quelque chose, ne craignez pas d'appeler votre petite maman Mariana.

Elle embrassa l'enfant à trois reprises et modula savamment dans un dernier élan d'expansion hypocrite :

— On va bien faire dodo !... Cher amour !... Cher ange !... Que je vou-

drais avoir une fille qui te ressemblât... Ah ! moi, je ne m'en séparerais jamais.

Madame Vernier se retira, laissant Marcelle tout oppressée.

« Sa petite maman!... »

Mais l'enfant n'en avait qu'une, et elle était loin.

Son père avait dû partir pour aller la retrouver.

Alors, pourquoi ne l'avait-il pas dit à Marcelle ?

Sa petite maman !

Elle ne se rappelait plus les traits de Carmen ; mais elle avait encore sur le front la chaleur des baisers perdus.

Des mots confus, d'une tendresse exquise, lui emplissaient toujours les oreilles.

Les douces paroles de madame Vernier n'avaient éveillé chez Marcelle aucun écho des câlineries d'autrefois.

Certainement, les intentions de Mariana ne l'avaient pas laissée insensible.

Marcelle, si affective, si impressionnable, avait tant besoin d'une chaude atmosphère autour d'elle !

Elle voulait bien aimer cette femme qui paraissait porter tant d'intérêt au cher voyageur, mais elle ne pouvait se défendre de la contrainte qu'elle subissait sans se l'expliquer, et elle ne se livrait pas.

Marcelle, que les émotions et les fatigues brisaient, ne tarda pas à s'endormir de ce bon sommeil de l'enfance, que l'on regrette tant, plus on avance dans la vie, car on ne le retrouve jamais.

Cependant, la fillette, contrairement à son habitude, ouvrit les yeux au petit jour.

Elle eut un regard vague pour tout ce qui l'entourait, se demandant où elle était ; puis, croyant rêver, elle se rendormit.

La fée des songes la visita.

Il sembla à Marcelle qu'elle habitait une terre délicieuse, au milieu des fleurs, des fruits, des oiseaux les plus merveilleux.

Son petit père, sa petite mère étaient auprès d'elle ; c'était eux qui la bordaient dans un doux lit de mousse, pendant que les brises parfumées s'apprétaient à la bercer.

Elle se sentait heureuse ; ses parents la contemplaient rayonnants ; puis chacun l'embrassait, et Marcelle fermait les yeux, son petit cœur se dilatait sous ces effluves d'amour.

Elle dormit longtemps ; quand elle se réveilla pour de bon, des rayons de soleil se jouaient sur son lit.

L'enfant s'écria :

— J'ai faim !

Quand elle était à Villiers, sa bonne nourrice, Eugénie Repiquet, n'attendait pas qu'elle eût ainsi manifesté son appétit.

Au réveil de l'enfant, à la minute précise où Marcelle rouvrait les yeux, Eugénie était là tenant son bol de lait chaud, bien sucré, et sa tartine beurrée, légèrement grillée.

Marcelle, avec une précipitation qui ressemblait à une mignonne gloutonnerie, s'empressait de déjeuner.

Aujourd'hui, personne n'était là !

Elle se souvint pourtant que madame Vernier, de sa voix la plus engageante, lui avait dit d'appeler, si elle avait besoin de quelque chose ; mais la fillette toute interdite n'osait pas...

Madame Vernier avait passé une nuit assez agitée, bien que, avant d'éteindre sa lampe, elle se fût efforcée de bannir toute préoccupation.

Quand elle se réveilla, elle était d'une humeur massacrant.

Sa bonne, une grosse fille, toute fraîche émoulue de province, qui arrivait béatement se mettre aux ordres de sa maîtresse, fut accueillie de la façon la plus acerbe.

C'est que Mariana, en revoyant au grand jour son modeste mobilier, ne pouvait maîtriser sa froide rage.

Une Sainclair ! habiter un tel logis !

Elle se leva très énervée.

Tout à coup, pourtant, ses sourcils se détendirent ; la vue du meuble où les diamants de Silverstein avaient été si longtemps enfermés ramenait une sorte de sourire sur ses lèvres pourpres.

Les cent mille francs, produit de la vente de ces pierres précieuses, étaient depuis longtemps envolés en fumée, et dans des circonstances qui n'étaient pas faites pour réjouir madame Vernier ; mais elle s'égayait en pensant une fois de plus à la naïveté de son époux, qui l'avait crue sur parole lorsqu'elle affirmait que tous ces bijoux étaient retournés chez Silverstein.

Mariana eut encore un sourire en revoyant le tiroir où elle avait placé ses petites économies, ces cinq mille francs en or, qu'elle était venue chercher quelques heures avant le départ.

Elle se souvenait des péripéties extrêmement variées de cette fin de journée.

Il lui semblait qu'elle galopait encore, rassemblant ses jupes dans ses mains, au milieu du parc de Boulogne, sous la pluie torrentielle.

Il était temps qu'elle arrivât à Neuilly ; Karlo faisait la tête d'un homme de la candeur duquel on a abusé.

L'ironie de madame Vernier disparut subitement ; elle ne voulait plus se rappeler la suite de l'aventure.

Tout n'avait-il pas été de mal en pis, quand elle avait quitté Paris ?

Le drame ridicule, qui avait eu pour théâtre cet hôtel de Genève, se représentait à la mémoire de Mariana.

Ce Paul Vernier qui s'avisait de faire de la dignité sur le tard !

C'est qu'il prenait réellement au sérieux son rôle de mari outragé !

Mariana secouait sa jolie tête avec désenchantement.

Elle se reprochait aujourd'hui d'avoir pris parti pour Karlo.

Elle aurait dû laisser l'amant et le mari vider tranquillement leur petite querelle.

La meilleure solution eût été qu'ils se tuassent tous les deux.

Mariana n'aurait pas été jusqu'à Vienne, dans un pays où la police, terriblement expéditive, expulse les jolies femmes et confisque leur fortune.

Eh bien ! non, décidément, il était préférable que monsieur Vernier n'eût été que blessé à la suite de la ridicule échauffourée, provoquée par lui.

S'il avait succombé, l'appartement de la rue Desbordes-Valmore, si modeste, si pauvre qu'il fût, n'aurait pas abrité madame Vernier rentrant à Paris, alors que la pauvre colombe ne savait où reposer ses ailes.

Mais où était-il ce mari tragique ? Que devenait-il ?

Les réflexions de madame Vernier furent interrompues ; sa bonne venait de lui annoncer que Pélagie Crépin venait d'arriver.

— Ah ! fit Mariana, se rappelant Marcelle, allez vite habiller la petite.

.

∴

Pélagie entra.

Elle n'avait pas l'air folâtre ; ses yeux gris étaient plus renfoncés que jamais, son nez et son menton, tendant à se rejoindre, allaient franchir les derniers millimètres qui retardaient leur conjonction définitive.

Pélagie venait encore d'éprouver des malheurs.

La veille, au soir, mademoiselle Emerence Lavignac, qui s'occupait plus particulièrement de la comptabilité de la maison, — sa sœur Olympe se chargeant de l'enseignement, — avait mandé madame Crépin au bureau.

Pélagie s'était présentée les mains jointes, dans l'attitude la plus édifiante.

— Madame, commença mademoiselle Emerence, vos livres ne sont pas en ordre.

— Se peut-il, mademoiselle !

— J'ai constaté des erreurs portant principalement sur les taies d'oreillers...

— Le blanchisseur sans doute...

— Puis, en faisant l'inventaire des draps, je me suis aperçue qu'il en manquait...

— Oh ! mademoiselle !...

— Enfin, les mêmes regrettables lacunes se sont présentées dans les serviettes et les mouchoirs ..

Pélagie devint blême.

— Une enquête très sommaire, poursuivit mademoiselle Emerence, m'a appris que vous aviez vendu du linge...

— Du vieux, mademoiselle... tout à fait hors d'usage... Les prérogatives de ma charge m'y autorisaient.

Mademoiselle Olympe, l'ainée, crut devoir intervenir pour appuyer sa sœur.

— Nullement, madame, déclara-t-elle d'un ton glacial.

Pélagie voulut se rebecquer.

— Mais dans toutes les maisons où j'ai été...

Mademoiselle Emerence l'interrompt.

— Je croyais, j'espérais, madame, que vous présenteriez un semblant de justification...

— Vous m'accusez !

— Il le faut bien, puisque vous êtes responsable et que vous ne rejetez sur personne tous ces larcins.

Pélagie se demanda rapidement si elle n'allait pas imputer ces détournements au jardinier Binet.

Il passait pour un assez bon serviteur ; mais il s'enivrait de temps en temps.

Mademoiselle Lavignac, la jeune, avait dit la vérité. Pélagie Crépin, qui ne croyait pas Emerence si vigilante, avait parfaitement vendu à un colporteur de passage de la belle et bonne lingerie neuve.

Pélagie, pour qui il n'y avait décidément pas de petits bénéfices, s'était crue très forte en reprenant, dans le magasin de réforme, des pièces qu'elle avait remises en circulation ; mais en dépit du mouvement nécessité par la présence de très nombreuses élèves, l'œil de lynx de mademoiselle Emerence n'avait pas été en défaut.

Mademoiselle Olympe prononça :

— Nous ne voulons pas de scandale... Nous vous congédions sans autre forme de procès.

Pélagie, ne redoutant plus de très brutales éventualités, retrouva une partie de son arrogance.



Les petites jambes de la fillette avaient beaucoup de mal à suivre cette allure. (Page 1574.)

— Mais vous êtes folles ! s'écria-t-elle.

— Sonnez donc Binet, dit l'aînée à sa cadette ; il nous protégera contre les fureurs de madame Crépin et il la conduira à la gendarmerie.

— Ah ! c'est trop fort ! clama Pélagie, changeant d'attitude et fondant en larmes.

Les demoiselles Lavignac ne voulaient pas la mort de la pécheresse ; tout au plus désiraient-elles que l'infidèle employée allât se faire pendre ou prendre ailleurs.

Elles réglèrent assez libéralement les gages de madame Crépin, et celle-ci dut quitter la localité dans le plus bref délai.

Ce n'était plus comme au Parc-des-Princes ; la femme de charge simulerait bien inutilement une indisposition qui lui permettrait de rester une nuit de plus dans la maison et d'y surprendre le terrible secret dont elle devait faire part à sa complice, madame Vernier.

Pélagie prit le dernier train pour Paris et coucha dans un hôtel en face de la gare du Nord.

Cela la dépitait fort de quitter, et surtout de quitter ainsi, l'établissement des demoiselles Lavignac ; mais, préparée à tous événements, comme le sage doit l'être, avant de quitter Ecoeu, elle avait écrit à madame Tondou, qui tenait un pensionnat à Groslay.

Cet établissement ne soutenait aucunement la comparaison avec celui d'Ecoeu, qui était de premier ordre ; mais la dame Tondou avait fait autrefois des offres à Pélagie Crépin, et celle-ci ne voulait pas rester sans emploi.

La réponse ne se fit pas attendre ; un télégramme annonça à Pélagie Crépin qu'elle pouvait se présenter à Groslay quand elle le voudrait, la place étant précisément vacante.

Les noirs soucis de Pélagie ne se dissipèrent pas comme par enchantement, mais ils devinrent moins sombres.

Elle ne resterait pas sans travail et elle pourrait caser la protégée de madame Vernier.

Bien entendu, la petite Marcelle n'irait pas à Ecoeu, mais suivrait madame Crépin dans sa mutation.

Pour cela, il fallait que Pélagie racontât une histoire à Mariana ; cela n'était pas extraordinairement difficile, et l'imagination de la veuve se mit tout de suite en mouvement.

..

— Eh bien ! s'écria madame Vernier, vous venez prendre la petite ?

— Oui, madame, mais je tiens à vous soumettre quelques réflexions qui vous frapperont, j'en suis persuadée.

— Parlez, madame Crépin.

— Eh bien ! madame, je crois que ce pensionnat ne conviendra pas à l'enfant.

— Et pourquoi ?

— Parce que les élèves appartiennent toutes à des familles aristocratiques...

— Eh bien ! interrompit Mariana, avec une intonation acerbe, croyez-vous que mademoiselle Marcelle n'ait pas ses quartiers de noblesse ?

Et n'ayant plus rien à cacher désormais, elle ajouta :

— La fille d'une Kerlor et d'un d'Alboize !...

Pélagie reprit :

— Je vous parle en connaissance de cause... Les demoiselles Lavignac ont déjà essayé de me faire subir un interrogatoire au sujet de l'enfant.

— Elles sont bien curieuses, ces demoiselles.

— C'est-à-dire qu'elles sont indiscrètes.

— Du moment où on les paie, que leur importe le reste ?

-- Elles ont des préjugés.

Mariana reprit :

— M. d'Alboize est parti en comptant que la petite Marcelle entrerait au pensionnat d'Ecouen ; comment voulez-vous que je motive un changement ?

Pélagie répliqua tranquillement :

— M. d'Alboize est loin.

— C'est vrai.

— Trouvez-vous donc si urgent de lui apprendre où est sa fille ?

Mariana tressaillit.

Madame Crépin lui faisait entrevoir un nouvel horizon.

Mariana n'aurait jamais cherché à s'emparer de Marcelle ; il avait fallu que ce fût Robert qui la lui amenât ; mais Mariana n'en bénissait pas moins le hasard qui lui permettait d'étendre sa vengeance.

Mais oui, Pélagie avait raison !

Mariana ne s'était pas donné la peine d'envisager ces éventualités ; elle n'avait voulu que satisfaire sa haine, le plus promptement possible.

Marcelle n'était qu'un incident qui servait admirablement les ressentiments de madame Vernier ; mais, bientôt, d'une façon instinctive, n'avait-elle pas regardé avec colère cette petite ?

Pélagie avait cent fois raison.

Mariana se connaissait bien ; elle savait se rendre justice ; elle s'accordait une faculté de conception extrêmement brillante, mais elle se disait aussi qu'elle ne tirait pas toujours parti de ses plus étonnantes combinaisons.

Elle venait de tout révéler à Saint-Hyrieix ; il en résulterait certainement un drame à Cayenne ; mais le bon Firmin ne paraissait pas assez farouche pour tuer les deux complices ; s'il en supprimait un, ce serait déjà très méritoire de la part du diplomate.

Or, le sort des armes pouvait très bien lui être hostile.

Si Robert revenait à Paris, il voudrait punir la dénonciatrice, si c'était Carmen qui revint, elle nourrirait les plus sombres projets à l'endroit de la justicière, qu'elle qualifierait de traîtresse.

Il était donc bon que madame Vernier conservât une arme contre ses ennemis.

Elle saurait braver leur courroux en leur disant qu'ils ne retrouveraient Marcelle que le jour où elle, Mariana, le voudrait bien.

Si Firmin sortait vainqueur du combat, madame Vernier dirait à Saint-Hyrieix :

— Je vous ai promis les preuves... Les voici... d'abord les papiers, ensuite la preuve vivante.

La misérable retrouvait vivant en elle ce génie du mal qui l'avait tant de fois inspirée.

XXXV

LA PETITE MARCELLE.

Madame Crépin, ses yeux gris renfoncés, demi-clos sous leurs paupières bistrées retombantes, eut une oscillation de tête.

— Il faut croire, reprit-elle, que je me suis mal exprimée ou que ma question vous semble déplacée... Agissons comme vous l'entendrez, madame Vernier.

Mariana répliqua, affectant l'insouciance :

— Mais vous savez bien que j'ai en vous la plus grande confiance.

— Vous ne me répondiez pas, alors...

— Je réfléchissais.

— Mon conseil est bon.

— Peut-être.

— Je vais donc emmener mademoiselle Marcelle.

— Quand vous le voudrez.

— Elle entrera en même temps que moi à Groslay, chez madame Tondu.

— Comment ?...

Pélagie reprit dignement :

— J'ai résigné mes fonctions chez les demoiselles Lavignac.

— Et pourquoi, grands Dieux ? interrogea Mariana, très surprise.

— Parce que j'ai trouvé déplacées les questions insidieuses que ces demoiselles m'ont posées, touchant votre protégée.

Madame Vernier regarda bien en face madame Crépin.

— Et c'est pour cela, Pélagie, que vous avez perdu un emploi que vous déclariez si rémunérateur ?

— Oui, madame, c'est pour cela... j'ai répondu de la plus verte façon

à ces demoiselles... je ne supporte pas que l'on parle de mes amies en termes inconvenants, moi !

— Ah ! c'est bien, cela.

— Les insinuations perfides de mademoiselle Emerence m'ont plus particulièrement indignée... Et je crois bien que j'ai commis le péché de colère.

— Mais, je vous remercie une fois de plus de la noblesse de ces sentiments... Toutefois, je me demande quelle compensation je pourrais vous donner ?

La veuve Crépin eut un grand geste de désintéressement, pendant que Mariana poursuivit d'une voix plutôt mélancolique :

— Les voyages ne m'ont pas beaucoup enrichie, ma pauvre Pélagie.

— Aussi, chère madame, ne m'affligerez-vous pas plus longtemps en me prêtant des sentiments peu louables... Vous êtes malheureuse, je le sais... Croyez bien que c'est pour cela que je ne vous marchande pas mon dévouement.

— Allons ! soupira Mariana, voilà des paroles qui réconfortent... J'en avais besoin... Excusez-moi, Pélagie, si j'ai paru méconnaître toute votre générosité... Il n'en faut accuser que mon état d'esprit, qui me porte à ne voir autour de moi que tristesses et désespérances.

— Pauvre âme meurtrie !

— Eh bien ! si vous êtes généreuse aujourd'hui, ce sera mon tour bientôt... Le capitaine a payé largement les premiers termes de la pension de Marcelle... Nous allons régulariser tout cela.

Elles firent des chiffres et discutèrent quelques détails ; puis Mariana remit à Pélagie une certaine somme d'argent.

La veuve Crépin, se rappelant ses dernières fonctions, s'écria :

— La petite n'a pas son trousseau.

— C'est vrai, reconnut Mariana... On peut le réclamer à la femme qui gardait cette enfant.

Pélagie répliqua :

— Elle aurait le droit de nous opposer un refus, en l'absence d'une autorisation des parents...

— Eh bien ! fit Mariana, sans attacher d'autre importance à cette question, achetez ce qu'il faudra... Je vous rembourserai.

— C'est entendu.

Madame Vernier se leva.

— La bonne doit avoir fini d'attifer cette gamine...

Pélagie, avec un geste très onctueux, força son interlocutrice à se rasseoir.

— Je vous prie de m'excuser, reprit la veuve, mais à mon tour je vais vous demander de me rendre un service signalé.

— En quelle monnaie? répartit Mariana avec un petit sourire bien triste.

— Vous n'avez qu'une visite à faire.

— A qui?

— A M. Silverstein.

Madame Vernier fit un véritable bond de tigresse; elle répliqua furieusement :

— Vous vous moquez de moi!

— Pas du tout, pas du tout, répondit doucement Pélagie, prenant sa voix de dévote qui craint de réveiller les échos du temple... Ce que je vous demande est très raisonnable.

— Mais je ne vois plus M. Silverstein!

— C'est un tort.

— J'ai mes raisons et vous n'allez pas prétendre les apprécier.

— Je ne tiens même pas à les connaître... Mais je dis ceci : quand on a la chance d'être en relations avec un financier de l'envergure de Silverstein, on ne doit jamais se brouiller sérieusement avec lui.

— C'est une appréciation.

— Qui m'est dictée par mon amitié pour vous.

Mariana s'était vite radoucie.

Madame Crépin ne fréquentait pas un milieu très renseigné; le scandale n'avait pas été public; Pélagie ignorait ce qui s'était passé entre madame Vernier et le banquier!

Mariana avait eu bien tort de voir une ironie mordante dans l'innocente phrase prononcée par la veuve.

Pélagie poursuivit :

— En quoi mon humble requête peut-elle vous courroucer?... Est-ce que, jadis, M. Silverstein ne nous donnait pas quotidiennement de bons avis?

— Je le reconnais... Seulement, mon mari et lui sont en froid à cause de certains travaux exécutés par M. Vernier... Ils ont entamé une interminable discussion artistique à laquelle je ne veux pas me mêler.

— Soit, répondit Pélagie, je comprends que vous n'alliez pas chez M. Silverstein; mais j'irai, moi; vous n'avez qu'à me donner quelques lignes d'introduction.

— C'est bien délicat! fit Mariana.

Décidément, elle n'en voulait presque plus à Pélagie.

Silverstein s'était conduit envers madame Vernier comme un pur misérable, quand il lui avait signifié leur rupture; mais aujourd'hui que Mariana avait subi d'autres cruelles épreuves, elle était disposée à trouver la première un peu moins dure.

Effet de recul, de temps écoulé, peut-être...

Mariana ne sentait pas sa haine farouche s'atténuer; toutefois, non par équité, mais par esprit sarcastique, il lui plaisait de reconnaître que ce Silverstein avait de très bons côtés.

Ce n'était pas la première fois d'ailleurs qu'elle venait à résipiscence à ce sujet.

Elle reprit, affectant d'être bien contrariée de l'insistance de Pélagie :

— Quel besoin avez-vous de voir cet homme?

— Je tiens absolument à ce qu'il me donne un conseil.

— Eh bien! allez-y simplement de ma part?

— Ma visite n'aurait pas la même portée... Ecrivez-moi quelques mots.

— Cela me désoblige.

Pélagie reprit avec vivacité :

— Je tiens à savoir ce que valent les bons de l'Erythrée... J'en ai... Faut-il les conserver, faut-il les vendre, faut-il en acheter encore? M. Silverstein me fixera... C'est le plus grand financier des temps modernes.

Pélagie joignit les mains, comme si elle reconnaissait une nouvelle divinité.

Mariana se mit à rire très franchement.

— Allons, soit ! dit-elle, puisque vous y tenez tant, je vais vous donner l'autographe.

Les yeux de madame Crépin s'illuminèrent au fond de leurs alvéoles.

— Quelle joueuse vous faites ! dit Mariana, tout en écrivant.

Pélagie protesta :

— Pas du tout... je place mon argent... Il n'est pas défendu de chercher les conditions les plus avantageuses.

Mariana ne trouvait pas les mots spirituels et mordants qu'elle eût voulu tracer sur le papier.

Elle eut un geste de mauvaise humeur, comme si elle allait le déchirer ; mais le regard de la veuve redevint acéré, et madame Vernier comprit que Pélagie lui laisserait Marcelle pour compte. Cette petite ennuyait déjà passablement Mariana ; elle allait même la gêner.

Que risquait-elle à adresser un mot insignifiant à son ancien amant ?

Pour se débarrasser de l'enfant, madame Vernier rédigea quelques lignes banales, dans lesquelles elle ne se compromettait guère. Au moment où elle donnait l'enveloppe à Pélagie, la bonne amena Marcelle.

Les yeux de la fillette s'arrêtèrent sur la veuve Crépin, et la première impression de l'enfant fut tout à fait lamentable ; aussi, on juge de son émoi, quand Mariana s'écria de son ton le plus doux :

— Ma petite Marcelle, vous allez partir avec madame Crépin, qui a bien voulu venir vous chercher pour vous conduire à la pension.

Pélagie voulut souligner ces mots par un sourire aimable ; elle ne réussit qu'à effrayer un peu plus Marcelle.

Mais l'enfant, très impressionnée, très timide, ne répondit pas un mot.

— Au revoir, ma mignonne, dit Mariana. Soyez bien sage.

— Oui, madame, balbutia Marcelle.

Mariana l'embrassa du bout des lèvres.

Madame Crépin, après avoir serré la main de madame Vernier, sortit avec l'enfant.

Pélagie prit l'omnibus avec Marcelle.

Au Parc-Monceau, où paraissait régner une très vive agitation parmi la domesticité, il fut répondu, à la sollicitieuse, que M. Silverstein était à sa maison de banque, boulevard Haussmann.

On pouvait y aller à pied.

Pélagie reprit Marcelle par la main et trotta de son pas allègre de personne que l'embonpoint n'empêche pas de courir.

Les petites jambes de la fillette avaient beaucoup de mal à suivre cette allure.

Pélagie trouva les bureaux encombrés.

Des employés affairés allaient et venaient, au milieu des clients qui affluaient.

Pélagie assit Marcelle sur une banquette de l'antichambre et s'adressa à un huissier.

— J'ai une lettre très pressée à remettre à M. Silverstein.

L'huissier haussa irrévérencieusement les épaules.

La voix de crécelle de madame Crépin glapit :

— Malotru !... manquer ainsi de respect à une femme.

Elle se mit en quête de trouver un serviteur mieux élevé.

Marcelle ne bougeait pas dans son petit coin.

Sachant qu'elle n'allait plus à Ecouen, elle avait commencé par se demander si madame Crépin l'avait conduite dans la nouvelle pension.

Mais l'enfant ne voyait pas de petites filles.

Un bourdonnement confus lui emplissait les oreilles.

Tous ces hommes qui se pressaient, se heurtaient parfois, avaient l'air de se disputer.

A chaque instant la porte s'ouvrait pour donner passage à de nouveaux visiteurs, qui semblaient d'aussi mauvaise humeur que les autres.

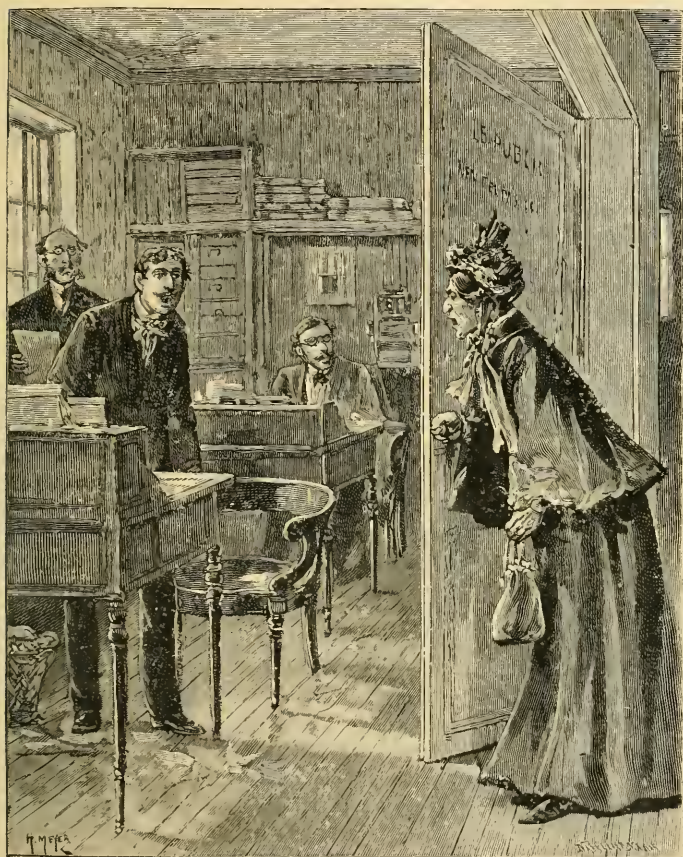
Elle entendait des lambeaux de phrases qui n'avaient aucune signification pour elle :

— C'est impossible !

— On l'a déjà dit vingt fois !

— Il ne faut qu'un coup !

— Vous êtes un capon !



Mais madame, dit le plus jeune, le public n'entre pas ici. (Page 1577.)

— Et vous un imbécile !

Des bras se dressaient; des gilles allaient peut-être s'abattre; mais le brouhaha changeait; les nouveaux venus ne permettaient pas aux belligérants de prendre le champ nécessaire pour frapper les premiers coups.

Puis il y avait des accalmies et tout le monde retombait d'accord.

Marcelle ne voyait plus madame Crépin; l'enfant eut une contraction; est-ce que cette dame allait l'oublier là ?

Marcelle se demandait pourquoi ce n'était pas madame Vernier qui l'avait accompagnée.

Le sentiment de crainte de la fillette s'atténua légèrement; n'ayant plus sous les yeux madame Crépin, Marcelle ne ressentait plus cette répulsion instinctive causée par la face de sorcière de Pélagie.

Marcelle resterait bien sage; on ne lui ferait pas de mal.

Madame Crépin, à force d'instances, avait fini par trouver un garçon de bureau qui s'était chargé de porter la lettre au financier.

Il nous faut même ajouter que Pélagie avait cru devoir, exceptionnellement et sans que cela lui fit autrement plaisir, gratifier le garçon d'une pièce de vingt sous.

Pélagie était tellement préoccupée par le sort des bons de l'Erythrée qu'elle n'avait prêté qu'une attention distraite au mouvement fiévreux qui grondait autour d'elle.

D'ailleurs, elle s'imaginait que les bureaux du banquier devaient être tous les jours en proie à une semblable fermentation; c'était la première fois qu'elle venait chez Silverstein.

La susceptibilité des demoiselles Lavignac avait troublé les calculs de Pélagie; il fallait qu'elle rétablît l'ordre de son budget.

Les émoluments de Groslay seraient maigres; or, Pélagie s'était assigné une certaine somme à gagner dans son année; elle atteindrait son chiffre envers et contre tous.

Elle patienta pendant un quart d'heure, ne doutant pas d'être reçue par Silverstein.

La belle madame Vernier avait certainement sur le banquier une influence, dont la chaste Pélagie n'avait pas à rechercher les causes, mais qui ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Le garçon de bureau ne revenait pas.

Un autre quart d'heure s'écoula en vain.

Madame Crépin commença à se demander si sa tentative de corruption resterait infructueuse. Tout son espoir l'abandonna bientôt.

L'aiguille tournait, l'heure de la Bourse allait arriver; or, c'était au début de la séance que Pélagie comptait opérer.

Elle saisit par la manche un employé qui traversait le hall réservé au public :

— Monsieur, dit-elle, j'ai fait remettre une lettre à M. Silverstein, une lettre très urgente... J'attends la réponse.

L'employé balbutia fiévreusement :

— Je vais voir, madame... je vais voir.

Et il disparut.

Pélagie ne put maîtriser sa colère.

— Madame Vernier s'est moquée de moi une fois de plus, pensa-t-elle... j'aurais dû exiger qu'elle vint avec moi... Elle seule sait comment on pénètre dans l'antre de ce Silverstein.

Pélagie en fut réduite à interpeller tous les garçons qui passaient à sa portée.

Tous répondaient poliment, mais s'empressaient de battre en retraite.

N'y tenant plus, Pélagie ouvrit la première porte qu'elle trouva devant elle et entra dans un bureau où trois employés conversaient avec une certaine vivacité.

En voyant la veuve surgir inopinément, ils reprirent l'attitude de gens très occupés qui déplorent l'intrusion des importuns.

— Mais madame, dit le plus jeune, le public n'entre pas ici.

Le deuxième, plus courtoisement, reprit :

— Le couloir à gauche, et en face.

— Je veux voir M. Silverstein, répliqua Pélagie.

Alors, le troisième personnage répondit :

— Monsieur le directeur est parti depuis une heure.

La veuve Crépin resta toute déconcertée; elle sortit du bureau.

— J'en suis de mon voyage et de mes vingt sous, murmura-t-elle pitoyablement... Si encore j'étais sûre que malettre ou celle de madame Vernier a été remise à son adresse... je pourrais revenir demain chercher la réponse... Impossible d'opérer aujourd'hui... Ses lèvres minces se contractèrent; plus les difficultés surgissaient, plus son apreté augmentait.

Non seulement elle attachait une grosse importance à la spéculation qu'elle rêvait sur les valeurs que nous avons désignées, mais elle se flattait de faire une série d'opérations, au sujet desquelles M. Silverstein lui donnerait son avis.

Jamais Pélagie Crépin n'avait été plus en proie au démon du jeu.

Elle était convaincue qu'elle allait faire fortune si elle profitait des occasions que le hasard lui offrait.

Un tremblement de cupidité agitait tous les muscles de sa face ridée et flétrie. Comment allait-elle faire ?

Tout espoir de rencontrer le riche financier dans la journée devait-il être abandonné ?

Pélagie était tenace; elle chercha.

Allait-elle retourner chez madame Vernier et la sommer de la guider ?

Pélagie sortit de la banque, au moment où une nouvelle poussée de clients rendait la circulation encore plus difficile.

La veuve Crépin se frappa le front en descendant l'escalier.

— Mais, fit-elle, je n'ai qu'à retourner au Parc-Monceau, où Silverstein doit déjeuner.

Elle se dirigeait vers l'omnibus, quand elle s'arrêta décontenancée.

— Allons bon ! murmura-t-elle, j'ai oublié quelque chose... la mioche.

Elle se demanda si elle ne ferait pas mieux de laisser Marcelle sur sa banquette, le temps de retourner à la maison particulière du riche financier ; puis elle craignit tout de même que l'enfant, pour une cause ou une autre, ne restât pas docilement où elle l'avait installée.

Maugréant très fort, Pélagie revint à la banque.

Elle tarabusta Marcelle qui somnolait.

— Où étiez-vous donc ? demanda la veuve Crépin de son accent le plus revêché, je vous ai cherchée partout.

Marcelle se frotta les yeux.

— Nous ne sommes donc pas arrivées ? murmura-t-elle.

Pélagie ne daigna pas répondre.

Elle reprit sa course vers le Parc-Monceau.

Une nouvelle déception l'y attendait.

— On ne reçoit personne à cette heure-ci, lui fit-il péremptoirement répondu.

Pélagie regarda l'heure. Il était trop tard pour qu'elle retournaît chez madame Vernier, là-bas, au bout du monde, à Passy.

Il fallait se résigner à ne pas troubler les cours des bons de l'Erythrée.

S'ils montaient de cinquante centimes dans la séance de ce jour, madame Crépin en ferait une maladie.

Marcelle demanda timidement :

— Est-ce que c'est encore bien loin la pension ?

Pélagie fit la grimace.

Oui, c'était loin, il fallait prendre le chemin de fer ; pourvu encore qu'on n'arrivât pas trop tard pour que madame Tondou se crût dispensée d'offrir le déjeuner.

La veuve Crépin ne voulut pas pourtant que la fillette conçût une trop défavorable opinion de son chaperon, et ce fut mielleusement qu'elle répondit :

— Vous êtes fatiguée, mon enfant ?

— Oui, madame, répondit franchement Marcelle, et puis j'ai faim.

— Armez-vous de patience... Dépêchons-nous... Vous vous reposerez cet après-midi.

Elles descendirent à pied jusqu'au carrefour de Châteaudun. Là, elles prirent le tramway qui remonte la rue de Maubeuge.

Elles descendirent boulevard Magenta, à l'angle de la rue de Dunkerque.

Une minute leur suffit pour entrer dans la gare du Nord.

Madame Crépin demanda deux troisièmes.

Le train partait à midi 45.

Il était une heure quand Pélagie et Marcelle arrivèrent à Groslay.

Madame Tondou, la directrice du pensionnat, fut ravie que sa nouvelle lingère lui amenât une élève et elle essaya de se montrer des plus aimables envers l'enfant.

Mais Marcelle, le cœur gros, regardait avec une sorte de terreur tout ce qui l'entourait.

Ah ! comme elle aurait voulu retourner à Villiers-sur-Marne, chez sa bonne nourrice Eugénie.

Marcelle se demanda quelle faute elle avait commise pour qu'on l'enfermât dans une maison aussi triste.

Elle crut qu'on la mettait en prison.

XXXVI

CHAGRINS D'ENFANT.

Le pensionnat de madame Tondou ne ressemblait pas à l'aristocratique établissement d'Ecouen.

Des filles de commerçants, de cultivateurs à leur aise, de gros boutiquiers en composaient la clientèle.

Parmi les enfants, il y en avait de charmantes, de très douces, mais il y en avait aussi de turbulentes et de très orgueilleuses. Qualités et défauts ne tenaient pas à l'extraction des pensionnaires, et ce monde de fillettes montrait, en raccourci, ce que serait ce monde de femmes ; mais chez les demoiselles Lavignac, le personnel dirigeant s'efforçait de faire régner une sorte d'égalité entre les élèves, quelles que fussent les conditions sociales de leurs parents.

Il en résultait une touchante harmonie entre les petites filles d'Ecouen, qui, pour accorder leur amitié, si ardente et si sincère à cet âge, ne consultaient que leurs goûts naturels et n'obéissaient qu'à l'attraction de leur cœur.

Madame Tondou, alors qu'elle s'appelait mademoiselle Séraphine Chantavoine, avait été maîtresse d'études chez les sœurs Lavignac ; elle n'y était restée que six mois d'ailleurs.

M. Tondou, en l'épousant, avait mis à sa disposition un chiffre respectable d'économies qui permettait de fonder la maison de Groslay.

Inspecteur au chemin de fer du Nord, M. Tondou restait à la compagnie jusqu'à l'heure de la prochaine retraite.

Cela avait été une bonne fortune pour mademoiselle Chantavoine, car les

directrices de la maison d'Ecouen, très difficiles, très vétilleuses et n'appréciant peut-être pas à sa juste valeur les talents de la maîtresse d'études, étaient sur le point de la congédier, estimant insuffisante la façon dont elle s'acquittait de sa tâche.

Mais le mariage avait dénoué une situation qui menaçait de devenir fâcheuse pour Séraphine.

Or, à la suite de son court passage chez les demoiselles Lavignac, madame Tondu était devenue très ambitieuse et très vaniteuse.

Son rêve consistait à faire une concurrence redoutable à ses anciennes patronnes.

Ce n'étaient pas la bonne tenue, l'intelligente méthode pédagogique, l'enseignement moral de la maison d'Ecouen qui avaient frappé Séraphine Chantavoine ; elle ne vit que les avantages pécuniaires résultant de cette direction ; puis elle attacha une énorme importance aux questions secondaires.

La distribution des prix, chez les demoiselles Lavignac, avait eu à ses yeux des splendeurs d'apothéose.

L'évêque de Versailles, le sous-préfet de Pontoise, le général et la foule des notoriétés locales étaient tous là.

Les fanfares, les orphéons, les pompiers, les sociétés de tir et de gymnastique embellissaient encore la fête.

Les toilettes des mamans chatoyaient dans un décor féerique.

Le journal de l'arrondissement consacrait quarante lignes dithyrambiques à la cérémonie.

Voilà ce que Séraphine Chantavoine, épouse Tondu, voulait obtenir à son tour.

Pélagie Crépin avait des relations dans la haute société parisienne ; elle s'en était vantée plus d'une fois, quand elle était employée chez les demoiselles Lavignac, en même temps que la future madame Tondu.

Celle-ci avait souvent pensé que si elle pouvait attirer madame Crépin à Groslay, l'ancienne femme de charge de la famille de Kerlor saurait bien recruter des élèves dans la noblesse.

M. Tondu entraînait dans ces idées, et ne restait pas inactif dans sa sphère d'action.

Il avait décidé un ingénieur du Nord à confier ses trois filles à madame Tondu.

C'était un heureux commencement.

Le sous-chef du bureau des titres, et le directeur de l'éconamat ne demandaient qu'à se laisser convaincre.

Tout cela était un acheminement pour Séraphine, mais ne formait pas encore l'élite rêvée.

La collaboration de Pélagie Crépin, au moment où l'on n'osait plus y compter, transportait de joie de madame Tondu.

Pélagie, pour justifier ces espérances, lui amenait déjà une élève !

Aussi, la complice de madame Vernier fut-elle chaleureusement accueillie.

Pélagie expliqua à madame Tondu que, les demoiselles Lavignac devenant insupportables, toutes les personnes ayant conservé un peu de dignité ne pouvaient rester chez elles.

Madame Crépin, qui avait occupé de hautes situations dans les plus grandes familles, avait fini par se révolter devant une morgue dont on n'avait pas idée.

Elle ajouta en désignant Marcelle :

— Cette petite devait entrer à Ecouen... J'ai dit aux parents que je lui trouverais une maison plus convenable... Or, comme on ne voit que par mes yeux, on s'en est parfaitement rapporté à moi.

Le déjeuner se prolongea pendant quelque temps ; Pélagie Crépin avait faim.

Marcelle mangeait à peine, toute craintive, toute désorientée ; mais on ne faisait pas attention à elle.

Il arriva même un moment où on la laissa toute seule ; madame Tondu, après avoir fixé les appointements de la nouvelle lingère, tenait à lui montrer les locaux.

Marcelle murmura :

— Est-ce qu'on va encore m'oublier, comme ce matin ?

Un roquet s'approcha en jappant ; la fillette voulut le caresser gentiment ; il montra les dents et se mit à aboyer.

Enfin ces dames revinrent, paraissant toujours enchantées l'une de l'autre.

Cependant, Pélagie s'écria :

— Je ne pourrai commencer que demain dans la soirée.

— A votre aise, chère madame Crépin, répondit la directrice.

Pélagie continua :

— Je voulais voir mon agent de change aujourd'hui ; mais j'ai perdu une matinée à cause de cette petite... Vous voudrez bien me permettre de régler demain mes petites affaires.

— Certainement...

— J'ai quelques économies, je puis bien vous l'avouer.

— C'est fort bien... Oh ! je sais que vous avez toujours été économe.

— Quelques sous...

— N'importe.

— A la rigueur, mes ressources seraient suffisantes et je pourrais vivre en me reposant...

— Vous vous ennuierez...

- Et puis, j'aime tant les enfants, affirma Pélagie Crépin sans sourciller.
— Vous n'en avez pas ?
— Hélas non !... Aussi, ai-je reporté sur mon neveu Prosper toute l'affection que j'aurais éprouvée pour un fils ou une fille.
— Vous avez un cœur excellent, madame Crépin.
— Il faut bien s'attacher à quelqu'un, sans cela la vie serait trop triste.
— Je suis de votre avis.

Pélagie donna à son regard surnois une affectation d'attendrissement ; mais sa voix resta aigre, lorsqu'elle ajouta en s'adressant à Marcelle :

— Allons, petite, debout !... Je vais vous conduire au milieu de vos nouvelles compagnes.

La fillette se leva avec empressement ; le papotage des deux femmes lui donnait envie de dormir.

Madame Tondu crut devoir montrer plus d'affabilité ; elle ajouta :

— Vous serez très heureuse, mon enfant... Toutes vos petites camarades seront gentilles pour vous.

Marcelle ne remarqua ni la sécheresse de Pélagie, ni l'aménité de Séraphine, elle se disait qu'elle n'allait plus s'ennuyer.

La veuve Crépin jugea indispensable de faire les recommandations de rigueur :

— J'espère, mademoiselle Marcelle, que l'on n'aura qu'à se louer de vous.

— Oui, madame, je serai sage, balbutia l'enfant.

— Vous vous montrerez très docile, très prévenante...

— Oui.

— Vous n'aurez pas de distractions pendant les études.

— Non, madame.

Marcelle se recueillit, comme si elle se trouvait déjà en présence de ses professeurs. puis elle répliqua :

— C'est la première fois que je vais en pension, alors, je ne sais pas encore bien...

Madame Tondu et Séraphine la menèrent dans une classe, où une sous-maitresse faisait lire ses élèves à haute voix.

A l'arrivée de la nouvelle, toutes les têtes se levèrent curieusement ; mais un regard sévère de la directrice rappela ces demoiselles à leurs devoirs.

Tout étourdie, Marcelle se trouva entourée de fillettes qu'elle n'avait jamais vues, mais qui l'accueillaient avec de petites mines engageantes.

Elle eut le cœur moins gros, ne se sentant plus isolée.

Elle se dit que sans doute ces petites filles avaient aussi une mère, au loin, et un père qui venait de s'embarquer.



Elle gazouillait doucement cette source ; Marcelle s'agenouilla et voulut voir d'où venait l'eau limpide. (Page 1592.)

Sans cela elles ne seraient pas en pension ; quand on a ses parents, on reste toujours auprès d'eux.

Marcelle s'informerait tout à l'heure, quand la leçon serait terminée.

La cloche sonna la récréation.

Les enfants, comme une volée de mésanges, lurent bientôt dans le jardin et les jeux commencèrent.

Marcelle avait suivi tout le monde ; mais personne ne semblait plus s'occuper d'elle.

Elle s'assit tristement sous un bosquet.

Une gamine, haute en couleur, les cheveux bouclés, les yeux pleins de malice, s'approcha de la fille de Robert et de Carmen.

— Pourquoi ne joues-tu pas avec nous ? demanda la gamine.

— Vous voulez bien ? fit Marcelle avec reconnaissance.

— Bien sûr.

Marcelle se mêla à une ronde, pendant que l'on chantait :

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse.
Venez, venez,
Embrassez cell' que vous voudrez.

Après les premiers ébats, la petite qui avait été chercher la « nouvelle », estima que le moment des présentations était arrivé.

— Moi, dit-elle, je m'appelle Suzanne Pattu ; mon père est adjoint à Domont... Et toi ?

— Moi, je m'appelle Marcelle.

— Marcelle comment ?

Celle-ci fut déconcertée.

— Tu ne sais donc pas ton nom ! fit Suzanne.

Mais madame Tondou intervint, et ce fut elle qui renseigna la questionneuse.

Elle prononça :

Mademoiselle se nomme Marcelle d'Alboize.

— Fallait qu'elle le dise, répartit Suzanne.

La fille de Robert murmura :

— On ne m'appelait que Marcelle.

Pélagie Crépin avait pris sur elle de doter la protégée de madame Vernier de cet état civil.

Madame Tondou n'exigerait aucune acte ; elle n'irait pas s'imaginer que l'enfant était le fruit du péché, et de quel péché... l'adultère !...

Pélagie frémissait rien que d'y penser.

Marcelle partageait un dortoir avec six élèves, dont mademoiselle Suzanne Pattu, la fille de l'adjoint de Domont.

Avant de se coucher, les petites la questionnèrent.

D'où venait-elle ? Où demeurerait-elle avant d'entrer en pension ? Que faisaient ses parents ?

Marcelle répondit qu'elle habitait Villiers-sur-Marne, chez Eugénie Repiquet, sa nourrice, et que son papa venait de partir en bateau.

Elle fut surprise de l'étonnement manifesté par ses compagnes.

Mais on fit la prière ; on éteignit la lumière ; les fillettes s'endormirent.

La journée avait été fatigante pour Marcelle ; aussi ne fut-elle pas la dernière à fermer les yeux.

Le sommeil de la mignonne fut pourtant bien agité.

Elle rêva qu'elle était égarée dans un grand bois, la nuit venait; Marcelle entendait tout près d'elle, des bruits suspects; elle entrevoyait, dans les fourrés, des bêtes qui s'approchaient; puis, toute seule, elle se trouvait dans un grand vaisseau, au milieu de la mer. La cheminée du bateau lançait des rafales de fumée noire et la sirène hurlait effroyablement.

Enfin, le songe devint bienfaisant; Marcelle se crut dans son petit lit blanc de Villiers-sur-Marne; il lui sembla que ses draps étaient encore embaumés de thym et de lavande.

Le lendemain, l'existence monotone commença.

Marcelle aurait dû retrouver l'insouciante gaité de son âge, il n'en était rien.

L'enfant, dans sa petite conscience qui élevait déjà la voix, se reprocha de rester triste.

Est-ce que toutes ses compagnes ne paraissaient pas heureuses?

Mademoiselle Suzanne Pattu riait toujours, même quand elle se battait avec une autre élève.

En quoi Marcelle différait-elle des autres petites filles?

Hélas! elle le savait déjà!

A chaque récréation, et même pendant les études, quand la maîtresse somnolait, des gamines, éprouvant déjà le besoin de tourmenter leur semblable, s'ingéniaient à froisser la pauvre enfant, à lui faire sentir une infériorité quelque peu honteuse, à lui persuader que sa place n'était pas au milieu d'elles.

Marcelle, qui était faite pour vivre entourée d'une chaude atmosphère de tendresse, ne rencontrait que des indifférentes ou des ennemies.

Suzanne était très bonne fille et n'accablait jamais Marcelle, l'acceptant toujours dans ses jeux; mais mademoiselle Pattu, grâce à son exubérance de bonte-en-train garçonnier, était accaparée par tout le monde; elle ne pouvait donc accorder de préférence à personne.

Et puis, l'héritière de l'adjoint de Domont avait forcément une prédilection pour les plus tapageuses.

Elle était toujours entourée de fillettes au visage extraordinairement animé, aux yeux étincelants d'allégresse folle, qui emplissaient de leur rire perlé le jardin de l'établissement.

Les échos de ce gazouillis de fauvettes se répercutaient jusque sur la place du pays.

Marcelle, même en prenant part à ces ébats, se sentait déshéritée.

Elle avait beaucoup de peine à empêcher de couler ses larmes; si on l'avait vue pleurer on l'eût accablée de reproches et de quolibets.

Elle s'assit tristement sous un bosquet.

Une gamine, haute en couleur, les cheveux bouclés, les yeux pleins de malice, s'approcha de la fille de Robert et de Carmen.

— Pourquoi ne joues-tu pas avec nous ? demanda la gamine.

— Vous voulez bien ? fit Marcelle avec reconnaissance.

— Bien sûr.

Marcelle se mêla à une ronde, pendant que l'on chantait :

Entrez dans la danse,

Voyez comme on danse.

Venez, venez,

Embrassez cell' que vous voudrez.

Après les premiers ébats, la petite qui avait été chercher la « nouvelle », estima que le moment des présentations était arrivé.

— Moi, dit-elle, je m'appelle Suzanne Pattu ; mon père est adjoint à Domont... Et toi ?

— Moi, je m'appelle Marcelle.

— Marcelle comment ?

Celle-ci fut déconcertée.

— Tu ne sais donc pas ton nom ! fit Suzanne.

Mais madame Tondou intervint, et ce fut elle qui renseigna la questionneuse.

Elle prononça :

Mademoiselle se nomme Marcelle d'Alboize.

— Fallait qu'elle le dise, répartit Suzanne.

La fille de Robert murmura :

— On ne m'appelait que Marcelle.

Pélagie Crépin avait pris sur elle de doter la protégée de madame Vernier de cet état civil.

Madame Tondou n'exigerait aucune acte ; elle n'irait pas s'imaginer que l'enfant était le fruit du péché, et de quel péché... l'a lultère!...

Pélagie frémissait rien que d'y penser.

Marcelle partageait un dortoir avec six élèves, dont mademoiselle Suzanne Pattu, la fille de l'adjoint de Domont.

Avant de se coucher, les petites la questionnèrent.

D'où venait-elle ? Où demeurerait-elle avant d'entrer en pension ? Que faisaient ses parents ?

Marcelle répondit qu'elle habitait Villiers-sur-Marne, chez Eugénie Repiquet, sa nourrice, et que son papa venait de partir en bateau.

Elle fut surprise de l'étonnement manifesté par ses compagnes.

Mais on fit la prière ; on éteignit la lumière ; les fillettes s'endormirent.

La journée avait été fatigante pour Marcelle ; aussi ne fut-elle pas la dernière à fermer les yeux.

Le sommeil de la mignonne fut pourtant bien agité.

Elle rêva qu'elle était égarée dans un grand bois, la nuit venait ; Marcelle entendait tout près d'elle, des bruits suspects ; elle entrevoyait, dans les fourrés, des bêtes qui s'approchaient ; puis, toute seule, elle se trouvait dans un grand vaisseau, au milieu de la mer. La cheminée du bateau lançait des rafales de fumée noire et la sirène hurlait effroyablement.

Enfin, le songe devint bienfaisant ; Marcelle se crut dans son petit lit blanc de Villiers-sur-Marne ; il lui sembla que ses draps étaient encore embaumés de thym et de lavande.

Le lendemain, l'existence monotone commença.

Marcelle aurait dû retrouver l'insouciance gaité de son âge, il n'en était rien.

L'enfant, dans sa petite conscience qui élevait déjà la voix, se reprocha de rester triste.

Est-ce que toutes ses compagnes ne paraissaient pas heureuses ?

Mademoiselle Suzanne Pattu riait toujours, même quand elle se battait avec une autre élève.

En quoi Marcelle différait-elle des autres petites filles ?

Hélas ! elle le savait déjà !

A chaque récréation, et même pendant les études, quand la maîtresse somnolait, des gamines, éprouvant déjà le besoin de tourmenter leur semblable, s'ingéniaient à froisser la pauvre enfant, à lui faire sentir une infériorité quelque peu honteuse, à lui persuader que sa place n'était pas au milieu d'elles.

Marcelle, qui était faite pour vivre entourée d'une chaude atmosphère de tendresse, ne rencontrait que des indifférentes ou des ennemies.

Suzanne était très bonne fille et n'accablait jamais Marcelle, l'acceptant toujours dans ses jeux ; mais mademoiselle Pattu, grâce à son exubérance de boute-en-train garçonnier, était accaparée par tout le monde ; elle ne pouvait donc accorder de préférence à personne.

Et puis, l'héritière de l'adjoint de Domont avait forcément une prédilection pour les plus tapageuses.

Elle était toujours entourée de fillettes au visage extraordinairement animé, aux yeux étincelants d'allégresse folle, qui emplissaient de leur rire perlé le jardin de l'établissement.

Les échos de ce gazouillis de fauvettes se répercutaient jusque sur la place du pays.

Marcelle, même en prenant part à ces ébats, se sentait déshéritée.

Elle avait beaucoup de peine à empêcher de couler ses larmes ; si on l'avait vue pleurer on l'eût accablée de reproches et de quolibets.

Elles sont bien douloureuses ces premières blessures à l'âme ! Leurs plaies ne se cicatrisent pas toujours.

Quel que soit l'avenir réparateur, quand les souvenirs amers reviennent, on se demande mélancoliquement pourquoi l'on a été privé des joies les meilleures, les seules sans mélange, car l'enfance s'y abandonne avec une fougue qui ne redoute pas le lendemain.

Les fillettes méchantes, en voyant qu'elles avaient visé juste, lançaient d'autres traits de plus en plus cruels.

Elles disaient à Marcelle :

— Tes parents sont en voyage, pourquoi ne t'ont-ils pas emmené avec eux ?

Et la mignonne soupirait.

— Mais, reprenait une autre, plus perfidement, tu as des oncles, des tantes, des cousins ?

Marcelle courbait la tête.

— Voyons ! tout le monde a des cousins... d'abord c'est très gentil.

Chaque jour, les mêmes propos envenimés revenaient.

Marcelle souffrait trop ; elle voulut questionner Pélagie Crépin.

Celle-ci répondit d'une voix très aigre qu'elle n'en savait pas plus que Marcelle et elle ajouta :

— Dans votre position, mon enfant, il ne faut montrer aucune susceptibilité. Je vous engage à ne plus vous plaindre.

Pélagie, qui prétendait aimer les enfants, ne pouvait les souffrir.

Le sens de la maternité lui faisait complètement défaut.

Il ne lui déplaisait pas que cette petite, dont l'origine ne lui était plus inconnue, fût en butte aux insinuations méprisantes des autres élèves.

Ainsi Marcelle était abandonnée !

Elle était sans famille !

Elle pouvait se considérer comme orpheline !

Comment son petit père qui l'aimait tant avait-il pu consentir à se séparer d'elle ?

Pourquoi ne l'avait-il pas laissée chez sa bonne nourrice ?

La douceur de Marcelle finit par désarmer ses jeunes persécutrices, ou du moins, sans faire preuve de plus de pitié, elles ne trouvèrent pas de nouvelles vexations.

Elles se contentaient de dire à la mignonne :

— Maman viendra me voir dimanche.

— Papa va m'emmener au théâtre.

— Mon grand-père m'a promis une belle paire de boucles d'oreilles pour mes prix.

Une dernière petite péronnelle clamait, avec des mines de grande dame :

— Aux vacances, j'irai chez mon oncle qui a un château à Valmondois. Marcelle avait entendu ces phrases si souvent qu'elles ne lui causaient plus de regrets trop vifs.

Mais en voyant que leurs propos ne faisaient plus couler les larmes de Marcelle, les petites s'ingénierent à trouver d'autres injures.

La fille d'un boucher de Saint-Denis lui cria, un jour, pendant la récréation :

— Hé! la bâtarde!

Marcelle ne comprit pas.

Une autre voulut préciser :

— Hé! Mam'zelle sans père ni mère!...

Marcelle garda son calme angélique : on la croyait orpheline, elle ne l'était pas; et puis, serait-ce un crime?

Une troisième trouva autre chose :

— Hé! l'enfant de personne!

De cruels éclats de rire soulignèrent ces paroles.

Cette fois, Marcelle alla au fond du jardin et sanglota pendant que ses compagnes jouaient plus bruyamment que jamais.

La distribution des prix arriva.

Ce ne fut pas encore cette année-là que madame Tondu réalisa ses rêves.

La solennité de Groslay fut très banale et n'éclipsa pas les splendeurs d'Ecouen.

Enfin, on aviserait l'année suivante.

Marcelle vit partir toutes les élèves; elle seule restait au pensionnat, puisque aucune maison hospitalière ne lui était ouverte.

Elle avait cru, la pauvrete, que madame Vernier viendrait la chercher.

Mariana ne donna pas signe d'existence.

Marcelle eut de nouveau beaucoup de chagrin.

Qu'allait-elle faire pendant ces longues semaines où la vie de pensionnat était interrompue?

Elle en arriva à regretter l'absence des fillettes qui l'avaient fait pleurer si souvent.

Pélagie avait déclaré qu'elle se chargeait de l'enfant et qu'elle lui procurerait beaucoup de distractions.

Elle avait même ajouté, en prenant congé de M. et Mme Tondu, qui allaient dans une bourgade de la Somme, au bord de la mer, profiter de leurs loisirs :

— La petite ne s'apercevra même pas que son père et sa mère sont au loin... C'est si insouciant à cet âge... Je me charge d'elle.

Pélagie avait installé Marcelle dans une sorte de kiosque qui servait de logement à la lingère.

Une véritable existence de recluse commença pour la mignonne.

Pélagie sortait tous les jours; elle allait à la Bourse, augmenter d'une unité les dames en cabas, qui suivent si assidûment les fluctuations des valeurs inscrites à la cote.

Elle déjeunait de bonne heure et partait, n'ayant que cet éternel refrain à la bouche :

— Soyez sage, mademoiselle Marcelle..., ne touchez à rien.

Les premiers jours, Pélagie enfermait l'enfant après lui avoir donné quelques livres, « pour qu'elle continuât à étudier »; mais par la suite la veuve ne prit même plus ces précautions.

Elle ne pensait qu'à son « portefeuille ».

Marcelle eut du moins la liberté de se promener dans le jardin; elle en usa.

. . .

Hippolyte, le concierge-jardinier, un homme d'une soixantaine d'années, était resté dans l'établissement.

Il soignait les plates-bandes, émondait les troènes et ratissait les allées.

Hippolyte ne se fatiguait pas beaucoup en temps ordinaire; ce n'était pas quand tout le monde se reposait qu'il se fût exténué.

Pas méchant homme, Marcelle lui plaisait; de temps en temps il lui cueillait une fleur, en recommandant toutefois de ne pas le dire à madame Crépin, parce qu'elle le répéterait à madame Tondue, et que la défense était formelle à ce sujet.

Marcelle allait et venait, respirant le parfum des roses, écoutant les chants d'oiseaux, suivant le vol des papillons diaprés.

Mais dans son cœur s'éveillait un besoin de liberté.

Elle aurait voulu franchir ces murs, courir dans la campagne, s'enivrer de grand air.

Sa première impression, en entrant dans le pensionnat, avait été que l'on la mettait en prison, et elle cherchait ingénument quelle faute elle avait pu commettre pour motiver de telles rigueurs.

Elle avait de plus en plus les sensations d'une captive; un ardent désir d'être libre colorait ses joues, faisait briller ses yeux aussi beaux que ceux de sa mère.

Là-bas, derrière ces murailles, c'étaient les champs, les fleurs sauvages, les fruits, les bois, toute une population ailée, des insectes aux couleurs étincelantes.

Les petits paysans et les petites paysannes ne lui demanderaient pas des nouvelles de sa famille.

Si Marcelle se sauvait ?

Où irait-elle ?

A Villiers, chez Eugénie Repiquet; elle y serait bien accueillie.

Mais elle en était peut-être très loin ; comment trouverait-elle son chemin ?

Quand même elle aurait eu l'idée du Petit Poucet, les cailloux semés dans Paris seraient dispersés.

Eh bien, une fois sortie de la pension, elle marcherait aussi vite qu'elle le pourrait.

A quelque distance, elle demanderait la route qu'il fallait prendre. L'animation de Marcelle disparut subitement ; elle se reprocha ces idées. Ce qu'elle pensait était très mal.

Que dirait son père quand il apprendrait une telle conduite ?

Ne lui avait-il pas recommandé de bien écouter cette bonne madame Vernier et de se laisser guider par elle ?

Non, Marcelle ne se sauverait pas ; elle ne ferait pas une chose semblable.

Bientôt elle saurait écrire ; dans la lettre qu'elle adresserait à son petit papa chéri, elle lui dirait toute sa tristesse ; il ne voudrait pas qu'elle continuât à être malheureuse ; il l'enverrait chercher et on la conduirait auprès de lui.

Puis, l'enfant, trouvant un autre motif de se désoler, murmurait :

— Si j'avais une petite sœur !... Comme je l'aimerais !... Elle serait avec moi en ce moment... Nous jouerions ensemble... Toutes les autres pensionnaires en ont des sœurs ou des frères... Comme ils doivent bien s'amuser !

Hippolyte, qui manœuvrait sa lance et couvrait de pluie les bosquets, chantonnait un refrain bachique de café-concert.

Il n'engendrait pas la mélancolie, lui !

Marcelle s'approcha pour voir scintiller l'eau sur les fleurs ; le soleil faisait autant de diamants de ces gouttelettes en attendant qu'il les évaporât.

Le jardinier regardait de côté la fillette et semblait hésiter à parler ; il s'y décida pourtant.

— Mademoiselle Marcelle, dit-il, ne trouvez-vous pas qu'il fait bien chaud ?

— Oui, répondit-elle.

— Je vais vous demander quelque chose.

— Quoi ?

— J'ai une petite course à faire.

— Ah !...

— Je ne resterai absent que quelques minutes...

— Bien.

— Seulement ne racontez pas à Pélagie que je suis sorti... Faut pas être rapporteuse.

— Je ne le suis pas, protesta Marcelle vivement.

— Alors, c'est convenu.

Il s'empessa de ranger ses ustensiles d'arrosage.

— Si on sonne, ajouta-t-il, ne vous en occupez pas.

— Soit !

— D'abord, je serai vite revenu.

Il rentra dans sa loge et mit un autre chapeau de paille ; puis il sortit et se rendit au cabaret le plus voisin.

Son intention était de se rafraîchir sans s'attabler longuement ; mais il comptait sans les camarades qui étaient installés et buvaient déjà.

Il est convenu que, chez soi, on ne se désaltère pas bien.

Or, il manquait un quatrième à la manille ; Hippolyte, après s'être fait beaucoup prier, calcula qu'il avait encore le temps avant le retour de la lingère, et il accepta.

On ne devait faire qu'une partie liée.

— Toute seule ! fit Marcelle, quand elle entendit la porte se refermer. Elle n'éprouvait aucune inquiétude.

Le grand calme qui l'enveloppait la rassérénait.

Elle pouvait aller et venir sans contrainte.

Ici regarder les jasmins, là, les œillets.

Elle se sentit moins opprimée.

Captive, elle l'était toujours ; mais c'est parce qu'elle le voulait bien. Pour s'évader, elle n'avait qu'à suivre le chemin pris tout à l'heure par Hippolyte.

Elle ne profiterait pas de cette occasion ; elle resterait au pensionnat.

Elle écrirait tout cela à son père ; il reconnaîtrait que c'était pour lui seul que sa fille avait préféré l'esclavage à la liberté.

Marcelle parla aux fleurs, aux oiseaux. Elle découvrit une petite fontaine tout près de la cabane où le jardinier renfermait ses outils.

Elle gazouillait doucement, cette source ; Marcelle s'agenouilla et voulut voir d'où venait l'eau limpide.

Une grenouille, tapie sous un arbrisseau, prit peur et piqua une tête dans le liquide.

Mais une sauterelle effrontée se posa sur la manche de l'enfant et la regarda.

— Que me veux-tu, criquet ? demanda Marcelle, voulant, pour la voir de plus près, prendre délicatement la bestiole ; celle-ci bondit en arrière et disparut.

Une coccinelle, pourtant, se montra moins farouche et grimpa sur le corsage de l'enfant.



Il entra chez le major, où l'on apprécie les calligraphes. (Page 1600.)

— Oh ! une bête à bon Dieu ! fit Marcelle... Elle ne va pas s'en aller au moins, celle-là.

Soudain, un coup de cloche retentit...

XXXVII

LE NEVEU PROSPER.

Marcelle se releva.

Elle eut le regard un peu inquiet d'une fillette qui craint d'être grondée.

Elle se rassura bientôt ; non seulement elle ne commettait rien de répréhensible, mais personne ne la voyait.

Qui donc sonnait ?

Hippolyte lui avait dit de ne pas se déranger.

Il allait voir la personne qui se présentait sans doute et il lui ouvrirait.

On sonna une deuxième fois.

Marcelle regarda le battant de la clochette qui s'agitait avec une sorte d'impatience.

La fillette s'aperçut alors que le soleil déclinait ; elle retrouva la notion du temps écoulé. Les minutes s'étaient envolées rapidement au milieu de cette verdure fraîche et embaumée.

Le jardinier devrait être rentré.

Marcelle tressaillit.

Si c'était madame Crépin ?...

Chaque jour, Hippolyte lui ouvrait la porte et elle ne prenait jamais de clef.

Mais oui, c'était son heure...

Madame Crépin serait très mécontente de poser ainsi dehors ; elle saurait que le jardinier s'était absenté.

Ce n'était pas la peine qu'il recommandât le silence à Marcelle.

Pour la troisième fois on sonna ; ce fut un véritable carillon.

L'enfant eut une contraction ; cette brutale sonnerie l'énervait ; Hippolyte ne voulait donc pas revenir ?

Marcelle se dit qu'elle allait rentrer dans le kiosque ; elle n'entendrait plus ce tapage.

Mais on sonnait sans relâche.

— C'est madame Crépin, fit-elle... Elle va être joliment en colère si on ne lui ouvre pas... Mais pourtant le jardinier m'a fait des recommandations...

Il fallait donc qu'elle choisît entre les reproches d'Hippolyte et le courroux de Pélagie.

Elle se représenta la mine contrariée du jardinier ; il ne ferait entendre que de timides récriminations, tandis que madame Crépin, la figure très revêche, serait furieuse.

— Mais, pensa soudainement Marcelle, si je demandais qui est là ?

Cette naïveté la rassurait un peu.

Elle s'achemina vers la porte...

On ne sonna plus.

L'enfant respira ; elle se sentit soulagée.

— C'était quelqu'un qui se trompait, se dit-elle.

Vite, elle retourna à la fontaine ; elle trouva que l'eau n'était plus aussi claire.

Elle chercha les bêtes qui l'avaient amusée, tout à l'heure ; elle n'en vit plus aucune.

La bête à bon Dieu, elle aussi, avait fini par s'envoler.

L'ombre s'étendait de plus en plus; le ciel si limpide dans l'après-midi se couvrait; de gros nuages s'amoncelaient.

Est-ce qu'il allait pleuvoir ?

Marcelle, en contractant frileusement les épaules, rentra dans le petit logis qu'elle partageait avec madame Crépin.

La solitude, qui l'avait ravie, commença à l'effrayer.

Elle chercha un livre pour se distraire, mais il lui fut impossible de lire.

Tout à coup, la cloche retentit de nouveau, le son en arrivait assez affaibli aux oreilles de Marcelle; elle le percevait pourtant.

Décidément, il était arrivé quelque chose à Hippolyte.

Elle se mit à trembler.

Si le jardinier ne rentrait pas ! Si madame Crépin ne revenait pas !

Si Marcelle était réellement abandonnée !

Dans la journée, elle n'avait pas peur; mais la nuit allait bientôt tomber.

Oh ! non, Marcelle ne voulait pas rester ainsi.

Elle sortit du kiosque et se dirigea résolument vers la porte d'entrée.

Elle se persuada, une fois arrivée dans la loge du jardinier-portier, que ce ne pouvait être que madame Crépin qui sonnait ainsi.

Tant pis, Marcelle allait ouvrir, ou du moins elle entr'ouvrirait la porte; si c'était un étranger qui se présentait, elle lui dirait qu'il n'y avait personne à la maison et le prierait de revenir le lendemain.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et tourna la clef...

La porte, poussée brusquement du dehors, s'ouvrit toute grande; l'enfant faillit tomber à la renverse.

Un jeune homme entra.

— Vrai ! fit-il avec une mauvaise humeur non équivoque, il n'y a donc pas de pipelet ici.

Il regarda l'enfant.

— Je veux voir madame Crépin, dit-il d'un ton rogue.

— Elle n'est pas là, balbutia Marcelle.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Elle est sortie !

— Oui, monsieur.

— Il y a longtemps ?... Elle va bien revenir !...

— Sans doute, mais...

— Quoi ! Tu ne vas pas me forcer à refaire une dix-septième fois le tour du pays... Je me suis amené, il y a une heure... J'ai sonné à tour de bras... Personne ne me répondant, je me suis décidé à me balader... Me voilà... Je suis dans la cambuse, j'y reste.

Et il prit un tabouret sur lequel il se campa.

Marcelle tremblait toujours et n'osait plus rien répliquer.

Le visiteur était un gaillard de vingt-trois à vingt-quatre ans, de taille moyenne; le regard sournois et la mâchoire grimaçante donnaient un caractère fâcheux à la physionomie, bien que les traits n'en fussent pas trop irréguliers.

Un chapeau de feutre mou, posé en arrière, laissait voir les boucles de cheveux ramenés sur le front, à l'italienne.

La face pâle était marquée de rides précoces.

Il portait un complet de cheviotte, qui commençait à se râper.

Des taches de graisse souillaient les revers du veston et du gilet.

Les bottines, qui n'avaient pas été cirées depuis trois jours, se fendillaient sur les côtés.

La chemise de finette n'avait plus de bouton au col; une cordelière rouge la fermait tant bien que mal.

Marcelle reprit timidement :

— Madame Crépin ne demeure pas ici.

Le jeune homme bondit.

— Comment ! elle serait déménagée !

— Non, monsieur, mais c'est au fond du jardin.

— Ah, bon !...

Il parut plus rassuré.

— Elle va rentrer, balbutia Marcelle... Vous... Vous lui parlerez...
Moi, je m'en vais.

— Bon voyage.

L'enfant, qui claquait des dents, s'empressa de retourner au kiosque.

Le visiteur examina les bâtiments de la pension, à travers la fenêtre qui donnait sur la cour.

— S'il n'y a que la moucheronne dans la tôle, dit-il, rien ne m'empêche de pousser une reconnaissance.

Mais sa curiosité fut vaine; toutes les portes étaient fermées.

— Dommage ! fit-il.

Il roula une cigarette et l'alluma.

L'impatience commençait à le gagner. Il grommela :

— Elle n'arrivera donc pas, cette tortue-là !... Où peut-elle être ?...

La même était terrifiée quand elle m'a ouvert... Sans cela, je l'aurais interrogée... Est-ce que je vais longtemps planter le poireau ?

Il allait et venait dans la loge, frappant du pied.

Une idée lui vint, elle était heureuse ; il sortit sur le seuil de la maison et jeta un regard investigateur à droite et à gauche.

— Chouette ! s'écria-t-il, la voilà !

En effet, Pélagie Crépin dessinait sa silhouette anguleuse au bout de la rue.

Après la séance de la Bourse, la veuve Crépin s'était rendue chez madame Vernier.

Très mécontente, Pélagie, qui n'avait pas réussi à rencontrer Silverstein, après vingt démarches boulevard Haussmann, voulait mettre madame Vernier en demeure de la conduire à l'endroit où l'on était sûr de voir le financier.

Mariana savait parfaitement que l'on n'abordait pas Silverstein comme le commun des mortels; elle s'était moquée de madame Crépin en l'envoyant purement et simplement à la banque.

Pélagie perdit encore bien inutilement son temps.

La concierge de la rue Desbordes-Valmore lui apprit que madame Vernier était partie depuis huit jours.

On ne savait quelle direction elle avait prise; mais, l'appartement étant loué, madame Vernier reviendrait certainement pour effectuer son déménagement. Les renseignements se bornaient là.

— Alors, glapit la veuve Crépin, elle me laisse la petite sur les bras... C'est trop de sans-gêne!

Furibonde, la lingère combinait les plus noirs projets, en prenant à la station de Passy le chemin de fer de ceinture, qui devait la conduire à la gare du Nord, d'où un nouveau train la ramènerait à Groslay.

Mais ces démarches avaient retardé Pélagie; voilà pourquoi elle ne rentrait pas au pensionnat à son heure habituelle.

Madame Crépin resta stupéfaite en voyant le jeune homme.

— Comment! c'est toi.

— Mais oui, ma tante, répondit-il d'un ton très doux et en s'efforçant de prendre une attitude convenable.

— Qu'est-ce que tu viens faire?

— Vous voir.

— Je t'ai dit de ne pas te présenter ici, reprit Pélagie, cherchant à atténuer elle aussi son mécontentement.

— Que voulez-vous? je ne recevais plus de vos nouvelles; il m'est passé un tas d'idées par la tête... j'avais peur que vous ne soyez malade.

— Allons, c'est bon, viens!

Pélagie ne constata pas l'absence du jardinier; elle croyait que c'était Hippolyte qui avait ouvert la porte à Prosper.

..

Ce jeune homme, dont nous avons parlé incidemment déjà, se nommait Prosper Bassinot.

Son père était le frère de Pélagie. Comptable dans une grande administration, il avait réussi à détourner une vingtaine de mille francs en maquillant ses écritures, quand ses chefs découvrirent le vol.

Le coupable, arrêté immédiatement, avait tout avoué.

Sa malheureuse femme, bien innocente de cette infamie, car l'argent dérobé avait été gaspillé au jeu, tomba malade de saisissement et succomba au bout de huit jours.

Le comptable, en apprenant cette mort, s'étrangla dans sa cellule à Mazas.

Prosper, qui avait douze ans, restait orphelin.

Dans les cœurs les plus égoïstes, on rencontre des anomalies.

La nature humaine est imparfaite, dans le bien comme dans le mal.

Pélagie, qui ne s'était chargée que provisoirement du petit Prosper et étudiait le meilleur moyen de s'en débarrasser, s'attacha tout à coup à l'enfant, très gentil et très câlin.

Elle essaya de lutter contre son bon mouvement, se disant qu'elle se réservait de très grands ennuis pour l'avenir, que rien ne l'obligeait à adopter ce gamin, tout cela fut en pure perte.

La veuve Crépin garda son neveu auprès d'elle.

Bien plus, elle le dorlota, le choya, le gâta comme elle ne l'aurait pas fait pour son propre fils, si feu Crépin lui en avait donné un.

Le gamin, très hypocrite déjà, savait tout obtenir de sa tante.

Il la flattait constamment et semblait protester éperdument de sa reconnaissance éternelle.

Elle l'envoya à l'école payante, dans le quartier ; ce fut un élève déplorable, d'une intelligence assez bornée, d'une conduite très équivoque : mais l'élagie s'extasiait sur la belle écriture de son petit Prosper, qui, en outre, dessinait des bonshommes et des bonnes femmes avec une certaine facilité.

Quand il eut quinze ans, la veuve eut l'intention de lui faire apprendre un métier.

Puis elle le trouva trop distingué pour un ouvrier. Elle le caserait dans le commerce.

Pélagie ne se dit pas, dans sa belle inconscience, que les lois de l'atavisme pouvaient précipiter le fils dans l'abîme du père, et qu'il valait mieux, à tous égards, éviter à l'enfant, dans les mêmes milieux, les mêmes tentations possibles ; non, Pélagie ne voyait décidément pas son neveu porter le bourgeron ou la cotte du travailleur manuel.

Il aurait une jaquette et un chapeau de soie.

Prosper ne demandait pas mieux.

Il entra dans un magasin de nouveautés de la rive gauche.

Le curé de la paroisse, où la veuve Crépin remplissait très exactement ses devoirs religieux, avait donné une lettre de recommandation dont l'efficacité fut immédiate.

Prosper resta trois semaines dans sa place.

Il ne pouvait arriver à l'heure le matin; il se trouvait tout de suite fatigué; il répondait grossièrement à son chef de rayon; bref, malgré le protecteur ecclésiastique, on congédia le jeune homme.

Pélagie jeta feu et flammes contre les directeurs du magasin qui avaient permis que Prosper fût aussi indignement persécuté.

Elle lui chercha une autre position sociale, mais sans se presser: elle voulait cette fois lui éviter de nouveaux déboires.

Le garçon contracta des habitudes de flânerie bien superflues d'ailleurs, car la paresse était son péché mignon.

Il n'expliquait pas à sa tante qu'il trouvait très doux de ne rien faire; mais au moment de se présenter dans une maison, il était invariablement saisi d'une indisposition opportune qui inquiétait Pélagie.

Il se couchait deux ou trois jours, puis il se promenait pendant une quinzaine pour se remettre.

Pélagie, très orgueilleuse, tenait à ce que la mise de Prosper fût toujours soignée et elle lui garnissait son porte-monnaie quand il sortait.

Prosper devint en très peu de temps un effroyable vaurien; il fréquenta des chenapans extraordinaires et traîna dans les lieux les plus mal famés.

Mais il avait bien soin en rentrant chez sa tante de redevenir le petit Prosper bien doux, bien poli, bien affectueux, réussissant toujours à l'endocliner.

Plus il avançait dans le vice, plus sa tante trouvait qu'il se transformait à son avantage.

Si aveugle qu'elle fût, elle n'avait pu s'empêcher de faire la grimace quand les frasques de son neveu dépassaient la mesure; mais, au fond d'elle-même, elle trouvait des trésors d'indulgence et pensait :

— Il faut que jeunesse se passe... Le petit jette sa gourme.

Cependant, Prosper ne pouvait mener indéfiniment une existence de rentier.

Il fit six emplois en trois ans.

La dernière fois qu'il fut congédié, il venait de tirer au sort; Pélagie déclara qu'il était inutile de chercher une autre place, puisqu'il allait bientôt partir soldat.

Elle ajouta même :

— Cela te fera du bien... Quand tu reviendras, tu seras un peu plus sérieux.

Il acquiesça très humblement, reconnaissant qu'il avait commis des fautes, mais jurant qu'il les réparerait.

Il alla jusqu'à essuyer une larme absente ; c'en était trop pour la sensible Pélagie ; elle le pressa sur son cœur et lui défendit de se chagriner ainsi.

Plus il devenait chenapan, plus elle le trouvait superbe.

Le neveu Prosper se lança dans la plus crapuleuse débauche ; mais son excellente tante affirmait qu'il s'amendait tous les jours.

Il ne ratait pas une réunion de courses ; les subsides de Pélagie étaient trop maigres pour lui permettre d'entrer dans l'hippodrome ; il s'installait au « petit betting », c'est-à-dire à quelques pas de l'enceinte, et il risquait quelques francs chez les bookmakers spéciaux qui opèrent à distance, sous l'œil tolérant des gendarmes, qui n'ont pas reçu de consigne touchant ces industriels.

En rentrant des courses, Prosper dînait à la hâte et se rendait au café.

D'aimables personnes, du sexe auquel on devait Pélagie Crépin, lui offraient des consommations variées.

Il partit au régiment.

Il commença à filer doux, sentant bien que la tante Pélagie ne serait plus l'unique juge de ses peccadilles.

Il eut la chance d'éviter des punitions méritées et sauta souvent le mur de la caserne pour découcher sans se faire pincer.

Sa bonne étoile voulut que l'on remarquât sa belle écriture ; il entra chez le major, où l'on apprécie les calligraphes.

On lui promit les galons de fourrier s'il voulait bien se conduire et piocher sa théorie.

Il profita des petites immunités accordées tacitement aux scribes ; mais il en abusa.

On le renvoya dans sa compagnie.

Alors ce fut le soldat le plus mal noté du régiment.

On avait l'œil sur lui et il ne pouvait plus « tirer au grenadier ».

Consigne, salle de police, prison, tout cela s'accumula en nombre de jours si respectable qu'il fut question d'envoyer le nommé Prosper Basinot dans une compagnie de discipline.

Mais le drôle avait réussi à gagner du temps ; son congé se « tirait ».

Il parvint à être libéré en même temps que les hommes de sa classe.

Il rentra à Paris.

Pélagie Crépin, qui était femme de charge chez le comte de Kerlor, ne pouvait garder son neveu auprès d'elle.

Il affecta, naturellement, les plus louables dispositions et chercha un emploi.

LES DEUX GOSSES



vous voyez ce joujou, conclut Prosper... il va vous servir... je l'ai acheté
à votre intention... (Page 1608.)

Pélagie lui assura qu'elle pourvoirait à ses besoins les plus pressants et lui donna trois billets de cent francs.

Au bout d'un mois, il lui écrivait une lettre lamentable, expliquant comment il avait employé ses fonds insuffisants.

A la veille d'entrer dans une maison de premier ordre, il se trouvait sans ressources.

Pélagie fit encore preuve de générosité.

Mais les demandes se renouvelèrent avec une telle régularité qu'elle fut forcée de regimber.

De nouveaux sacrifices étaient impossibles.

Alors, la littérature de Prosper devint extrêmement élégiaque et il fit entrevoir les plus sombres éventualités.

Pélagie se désolait ; était-il possible que tous les sacrifices qu'elle avait faits pour l'ingrat fussent perdus ?

Un enfant élevé dans des principes si austères !

Un petit malheureux qu'elle avait arraché à la misère !

Quelques semaines s'écoulèrent, puis deux mois ; la veuve Crépin n'avait reçu aucune épître désespérée.

Elle recouvra tout son espoir ; Prosper travaillait.

Le cher petit ! Elle s'était peut-être montrée trop dure pour lui.

Le trimestre s'acheva sans que le neveu donnât signe d'existence.

Alors Pélagie redevint très inquiète.

Ce silence lui parut du plus fâcheux augure. Est-ce que, après avoir cru au salut du petit, elle allait acquérir la preuve de son irrémédiable chute ?

La tante allait se mettre en quête de son neveu ; elle s'était promis de le rechercher dès que la prochaine liquidation serait accomplie.

Prosper, toujours prévenant, évitait à sa tante un surcroît de fatigues, puisqu'il lui rendait visite à Groslay, et faisait cesser ses angoisses avant qu'elles fussent trop pénibles.

Pélagie pria son neveu de lui offrir le bras ; il accepta très galamment et très affectueusement.

Elle le conduisit au kiosque, où Marcelle essaya de se rassurer un peu en voyant que madame Crépin et le nouveau venu paraissaient si bien d'accord.

Pélagie alluma la lampe et envoya la fillette dans une pièce contiguë.

La tante s'écria :

— J'espère maintenant que tu vas me faire connaître le motif de ton long silence... Tu ne sais pas à quel point j'étais alarmée... Tu n'aimes donc plus ta pauvre tante Pélagie !

— Pouvez-vous dire cela, répliqua Prosper, les deux mains sur le cœur... Croyez-vous donc que j'oublie tout ce que vous avez fait pour moi ?

— Ce serait bien mal de ta part.

— La preuve que j'ai gardé la mémoire de tous vos bienfaits, c'est que je viens vous proposer une bonne affaire.

— Une bonne affaire! répéta la veuve Crépin.

Bien que ces mots magiques eussent toujours le don de l'émouvoir, nous devons constater qu'elle fut instinctivement envahie par une fâcheuse défiance.

Son nez crochu et son menton pointu se rapprochèrent brusquement.

— Oui, poursuivit Prosper délibérément, et je ne vais pas y aller par quatre chemins... Il y a de l'or à gagner.

— Vraiment?

Mais Pélagie ne se décidait pas; cependant elle était prête à écouter le tentateur.

— J'en ai assez d'être exploité, déclara le neveu.

— Tu as encore à te plaindre de ton nouveau patron?

— Je n'en ai plus.

— Te voilà encore sur le pavé!

— Pas du tout, je fais la cote.

Les yeux gris renfoncés de la veuve Crépin s'ouvrirent tout grands, ce qui ne leur arrivait que dans des circonstances exceptionnelles.

— La cote de la Bourse? demanda-t-elle.

Prosper se mit à rire de bon cœur.

— Pas mal envoyé, fit-il, oubliant qu'il devait surveiller son langage.

Pélagie parut aussi surprise que scandalisée.

— Non, ma tante, expliqua le jeune homme, je parle de la cote des courses.

— Qu'est-ce que cela signifie?...

— Que je ne joue plus...

— Je t'en félicite.

— Je suis book.

— Bouc? comprit Pélagie, dont l'intellect subissait un terrible assaut.

— Bookmaker.

— Par exemple!

— Et c'est un rude truc, je vous le garantis.

Puis, avec une volubilité de camelot, il se mit à énumérer tous les avantages de la profession.

On travaillait à coup sûr; on était renseigné infailliblement; on savait les chevaux qui marchaient et ceux qui étaient « morts »; on envoyait de ceux-ci à « robinet ouvert »; il y avait en moyenne vingt-cinq louis à gagner par semaine.

— Ah çà! mais tu es fou! clama Pélagie.

— Pas du tout...

— Tu crois que je vais t'aider dans de pareilles spéculations ?

— Certainement... J'ai le moyen de m'acquitter envers vous ; j'en profite... Il me faut trois mille francs... Il me les faut absolument.

Pour le coup, la veuve Crépin resta suffoquée.

Prosper, très énervé, s'irritait déjà ; il trouvait que les protestations auxquelles il s'attendait, pour la forme, duraient bien longtemps ; or il paraissait très pressé.

La partie qu'il entamait était d'une importance capitale pour lui.

Rendons-lui la justice que l'on doit même aux gredins ; il s'exprimait avec la meilleure foi du monde, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

Mais, précisément, comme il était en veine de sincérité, il voulait dédaigner les circonlocutions et ne se donnait plus la peine de s'imposer son air bon apôtre.

Il voulait aller droit au but.

— Quoi ! reprit-il, on dirait que je vous propose un crime... Faut pas me le faire à la vertu jusqu'à demain... On est honnête dans tous les métiers... Il y a des bookmakers qui valent mieux que vos fricoteurs de la Bourse et qui ont des équipages... Seulement, ceux-là les ont payés.

Pélagie croisa les bras, bien moins indignée qu'elle ne réussissait à le paraître, car nous savons que les scrupules ne la gênaient pas souvent ; mais elle avait un flair particulier qui la guidait en matière de gros bénéfices ; or, son neveu ne la convainquait pas du tout.

— Comment ! monsieur Prosper Bassinot, prononça-t-elle avec un geste de réprobation, vous ne comprenez pas que l'on ne doit jamais spéculer sur le péché... Vous me proposez d'exploiter les vices de vos semblables... Le jeu est la perte de l'homme.

— Tout ça, interrompit le neveu, qui se montait à vue d'œil, c'est du boniment.

La veuve Crépin se redressa irritée.

— Du boniment !

— Et je m'étonne qu'une femme intelligente comme vous l'êtes, et qui a su faire sa pelote, me réponde par des bêtises.

— Prosper, vous me manquez de respect.

— Allons ! allons ! parlons peu, parlons bien... Vous allez me donner trois mille balles...

— Je refuse.

— Je pars demain pour la campagne normande... Caen. Deauville et Dieppe. sans compter les trous où l'on ramasse tout ce que l'on veut... Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre... J'ai déjà retenu mon teneur de livres... Je me suis entendu avec des entraîneurs, des jockeys et des lads...

Ils me renseigneront de première main sur les « deux ans »... Dans mon mois, j'affurerais dix sacs... dix mille francs, si vous avez l'oreille dure... Ce n'est donc pas joli cela?... Trouvez-moi donc un placement plus rémunérateur.

La veuve Crépin était littéralement abasourdie.

Il lui semblait par moments que son neveu parlait une langue étrangère. Quelle société fréquentait-il, grands dieux ?

Le démon de la rapacité souffla à l'oreille de Pélagie : « Si c'était vrai pourtant » ?

Elle commença à se sentir ébranlée.

Prosper, si insidieux et si roué pourtant, commit une insigne maladresse.

Il aurait fini par obtenir son argent en jouant du sentiment ; il crut au contraire qu'il fallait bousculer Pélagie et agir en butor ! Or, cette nouvelle attitude, bien imprévue pour la tante, ne la disposait pas du tout en faveur de son neveu.

A grand'peine, il réprima un juron ; mais il frappa un grand coup de poing sur la table.

Il proféra d'une voix acerbe :

— Ma parole, c'est à dégouter de rendre service... Si je m'adresse à vous, c'est pour vous récompenser de vos bienfaits... Qu'est-ce que je vous demande?... Une commandite... Vous n'avez pas confiance en moi... Je suis prêt à vous signer un papier... Vous voulez qu'on aille chez le notaire ?

— Pour la deuxième fois, Prosper, je vous rappelle aux égards qui me sont dus.

— Si ça ne fait pas suer ! repartit le neveu en haussant les épaules avec une rage mal contenue.

— Mais c'est indigne !...

— En voilà assez, dit-il, les lèvres blanches... Vous m'auriez répondu que vous n'aviez pas la misérable somme, j'en aurais pensé ce que je voulais... Mais vous l'avez... Vous êtes riche...

— Par exemple !

— Je connais bien votre fourbi.

— Je vous défends...

— Ah ! fit-il, menaçant, ne criez pas si fort ou ça va mal aller.

— Seigneur ! des menaces !

— Je tiens à vous faire gagner des mille et des cents... C'est mon caractère... De cette façon, je m'acquitterai de ce que je vous dois et vous n'aurez plus à faire la crâneuse.

Pélagie frissonna ; un lueur véritablement sinistre passait dans les yeux de Prosper.

Tout à l'heure encore, il émaillait son discours d'expressions empruntées aux mondes qu'il avait traversés, mais les vestiges de sa bonne éducation revenaient.

N'avait-il pas parlé d'un placement rémunérateur? Ce langage était de bonne compagnie.

Maintenant il avait l'air d'un forcené; les paroles brutales, les mots injurieux se heurtaient sur ses lèvres...

Quelles étaient donc les intentions de Prosper?

— Monsieur, reprit la veuve Crépin, d'une voix entrecoupée par l'émotion, vous vous êtes trompé... je n'ai pas ces mille francs.

— Trois mille !

— Mes modestes économies sont placées en valeurs de tout repos.

— Ça vous rapporte quatre sous.

— C'est grâce à ma prudence et à mon amour de l'ordre que j'ai pu faire pour vous les sacrifices dont vous me récompensez si mal aujourd'hui.

Prosper ricana :

— Allons ! ma tante, mes copains m'ont donné rendez-vous au café du Delta pour neuf heures... Il en est huit; ne me faites pas rater le train...

— Allez-vous-en... je ne veux plus vous voir.

— Vous m'avez assez vu.

Il lui saisit le bras avec rudesse, mais il continua à rire comme s'il ne voulait que familièrement plaisanter.

— Voyons ! ma tante... Faites pas la méchante... Ça ne vous va pas... Embrassez votre petit Prosper et aboulez-lui la galette.

Elle chercha à se dégager; il resserra l'étreinte.

— Vous ne voulez pas m'obliger à prendre votre bas de laine d'autorité, grimaça-t-il.

— Vous oseriez...

— Je veux mes trois mille balles... je les aurai... je mettrais plutôt tout sens dessus dessous dans la cassine... Si je ne les trouvais pas chez vous, je les chercherais chez les patrons... Ils ne sont pas là... Ils n'ont pas emporté leur coffre-fort.

Le visage pâle de Pélagie devint livide; elle ferma les yeux.

Prosper, craignant qu'elle ne s'évanouît, la lâcha; mais il comprit bien vite que ses appréhensions n'étaient pas justifiées.

Alors, furieux d'avoir été dupé, il éclata et s'élança sur Pélagie, et, de ses mains crispées, il entoura le maigre col de la vieille femme, folle de terreur.

Heureusement pour Pélagie, le forcené eut une dernière lueur de raison.

Si la veuve Crépin avait cherché à lutter, il l'étranglait peut-être net ; mais, éperdue, elle n'avait pas fait un mouvement ; cette inertie la sauva.

Il ne tordit pas ce cou de chouette.

Prosper essaya de redevenir gouaillieur.

— Vrai ! fit-il, je ne vous savais pas si entêtée.

Pélagie s'effrondra sur un fauteuil.

— Vous avez cru que je voulais vous tuer, siffla Prosper.

— Malheureux ! misérable ! articula péniblement la tante.

— Vous ne vous étiez pas trompée, continua le neveu, qui usait de la suprême tactique.

Pélagie retrouva toutes ses terreurs.

Prosper sortit un petit revolver de sa poche, une arme nickelée du calibre de cinq millimètres, chargée de cartouches à broche.

Pélagie se redressa subitement, comme si elle avait déjà un projectile dans le corps.

— Vous voyez ce joujou, conclut Prosper... Il va vous servir... je l'ai acheté à votre intention... Pour la dernière fois, mes trois mille balles, ou ce sont les miennes qui vont servir ; aussi vrai que vous êtes une gueuse, je vous tue et je me fais sauter la cervelle.

..

La petite Marcelle, qui avait entendu des éclats de voix, apparut dans l'embrasure de la porte.

L'enfant poussa un cri d'épouvante et se sauva affolée.

Elle courut de toutes ses forces jusqu'à la loge, comptant y trouver le jardinier.

Il n'était pas encore revenu.

La porte n'avait pas été complètement refermée à l'arrivée de Pélagie Crépin ; Marcelle put sortir dans la rue.

Elle s'enfuit tout droit devant elle...

XXXVIII

LA MORT DE CÉSAR.

Après avoir tué Firmin de Saint-Hyrieix, la bande commandée par Panouille avait accéléré son mouvement de retraite.

Il eût été insensé de continuer à lutter contre les soldats, puisque ceux-ci avaient le dessus.



Ce fut le nègre, ancien boucher d'Oran, qui se mit le premier en sentinelle. (Page 1613.)

Les forçats qui étaient encore aux prises avec les représentants de l'autorité avaient réellement du temps à perdre, sans compter qu'ils y laisseraient tous leur peau; mais en prolongeant la résistance, ils permettaient aux fugitifs de gagner du champ.

Panoufle, qui leur devait peut-être la liberté, ne leur accorda pourtant que cette oraison funèbre :

— Ils sont rien tourtes !

Nous avons dit que l'ami de La Limace préparait depuis longtemps son évasion et nous nous rappelons que, sans l'opposition de Triqueballe, le

précédent roi du bagne détrôné par Panoufle, celui-ci aurait déjà essayé de prendre la clef des champs.

Depuis plus d'un grand mois, les forçats faisaient leurs préparatifs.

Ils avaient enfoui, au pied d'un arbre, une provision de riz, des fèves, des haricots, du lard et du sel.

Puis, à l'arrivée de Saint-Hyrieix, ils avaient volé des boîtes de conserves, des bismars et quelques flacons de rhum.

Enfin, ils s'étaient procuré des allumettes, chose indispensable pour une pareille équipée.

Maître Pourlardot, l'ancien notaire, avait fait observer qu'il manquait du sulfate de quinine ; on en avait dérobé à l'infirmerie.

Tout cela avait été apporté en détail, avec les plus grandes précautions ; les surveillants ne s'étaient aperçus de rien.

Carbagnol, le Tourangeau, s'était écrié qu'il manquait encore quelque chose.

— Du vin ? avait reparti facétieusement Panoufle.

— Non, de l'eau.

On en avait caché un tonnelet dans les broussailles, bien qu'on ne s'évadât pas par la mer.

C'eût été trop compliqué. Il aurait fallu voler un bateau ; c'était difficile.

Grâce à la révolte, les bandits étaient bien armés ; ils avaient des fusils avec leurs sabres-baïonnettes et des revolvers.

Les munitions ne leurs manquaient pas plus que les vivres.

Il n'est pas très difficile de s'évader d'un chantier pénitentiaire ; le nombre des relégués à la Guyane était, à cette époque, de deux mille hommes à peu près et de deux cents femmes ; or les tentatives de fuite atteignaient, dans l'année, le chiffre énorme de quatre cent quatre-vingts ; mais, réellement, il n'y avait eu que dix évadés qui avaient réussi à recouvrer leur liberté.

La faim et les bêtes féroces sont les auxiliaires des gardes-chiourmes.

Ou les fugitifs sont repris mourant d'inanition, ou les animaux les ont dévorés.

La bande de Panoufle, composée d'une dizaine d'hommes, ne redoutait pas ces dangers, car elle était fort bien équipée.

Ils marchèrent toute la nuit.

C'était un Parisien, nommé Jaillou, un vieux récidiviste, qui servait de guide.

Autrefois, il s'était évadé une fois déjà, et il avait réussi à revenir à Paris.

Après un nouveau coup, il était retombé entre les mains de la police, qui l'avait réexpédié à Cayenne.

Jaillou était un des vétérans du bagne ; il atteignait la soixantaine et restait très solide.

Panoufle et ses compagnons avaient la Guyane brésilienne pour objectif.

Il y avait de rudes étapes à faire pour atteindre cette terre promise ; mais les bandits, tout à la joie de se sentir loin du bagne, montraient le plus grand espoir.

Ils respiraient à pleins poumons et ne pouvaient se lasser de regarder devant eux l'espace libre, quand le jour fut levé.

Aucun de ces misérables ne prenait la résolution de revenir au bien, s'il avait la chance de se tirer de cette effroyable passe.

Tous, ils pensaient à leurs exploits passés et rêvaient d'en accomplir de nouveaux, en mettant à profit une expérience si chèrement acquise.

Ils ne se laisseraient plus prendre.

Et chacun, suivant ses vices, se promettait de mener la vie joyeuse.

Panoufle commanda :

— Halte !

— Front ! ajouta plaisamment Jaillou, le vieux récidiviste.

— Formez les faisceaux ! amplifia Carbagnol, l'escarpe tourangeau.

Ils décidèrent de se reposer et de déjeuner sous une voûte de verdure, qui les garantissait des rayons du soleil.

Il ne fallait plus songer à marcher dès que l'astre du jour incendiait la nature.

On n'était pas encore dans la brousse proprement dite ; on n'y entrerait que dans la soirée.

Ils campèrent près d'un lac, dont l'eau disparaissait presque sous les tapis de feuilles gigantesques et sous les touffes de blânes pétales entremêlés d'autres fleurs bleues, roses, jaunes, et de graminées frissonnantes.

La biche des palétuviers s'ensuyait craintivement dans la vase des marécages.

Les grues cendrées, voraces comme l'autruche, les canards, les flamants roses, les hérons, les ibis s'envolaient par milliers.

Panoufle écouta très surpris le chant bizarre d'un oiseau, que l'on peut traduire ainsi : « Kiskadi... Kiskadi. »

Cette onomatopée a permis aux indigènes de donner à la bête le nom de son cri.

Panoufle traduisit :

— Qu'est-ce qu'il dit... Qu'est-ce qu'il dit...

— C'est pourtant pas malin à comprendre, fit Carbagnol.

— Bien sûr, ajouta Poulardot, qui devinait l'idée facétieuse de son camarade... Le volatile dit que nos gardiens font à cette heure-ci une drôle de tête.

- Une sale gueule. appuya Bel-Kassem, l'ancien turco.
- C'est tout de même vrai, reprit Panoufle que nous nous sommes fait la paire.
- Ils peuvent courir, affirma Jaillou, c'est eux qui seront attrapés.
- Naturellement, supposa Panoufle, ils auront cru que nous étions tués, sur le premier moment... Mais quand ils inspecteront les macchabées et qu'ils feront l'appel de ceux qui restent, ils verront bien que nous nous sommes trottés.
- Baptiste doit rien faire une rouspétance.
- Et le commandant !... En voilà une gourdee !... C'était pas la peine qu'il jaspine si bien en nous faisant les petits pains.
- En tout cas, ajouta Panoufle, il y a un mec qui ne dira rien... C'est Saint-Ilyrieix... Ah ! mes enfants ! Ce que j'y ai logé un pruneau dans la coloquinte !
- Nous avons tiré dessus aussi, déclarèrent deux ou trois compagnons, qui ne voulaient pas laisser tout l'honneur au roi du bagne, et tenaient à donner cette nouvelle preuve de forfanterie.
- Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a pas fait ouf.
- C'est égal, dit l'ancien notaire, nous ne nous sommes pas conduits en gens chics... Nous aurions dû laisser notre carte à M. de Villarceaux... J'aurais écrit de ma plus belle écriture : P. P. C.
- Les bandits, surtout les Arabes, ne comprenaient pas très bien le raffinement de politesse imaginé par le tabellion deux fois en rupture de ban, mais ils s'esclaffèrent tout de même.
- Assez blagué, s'écria le vieux récidiviste Jaillou, faut qu'on se cale les joues.
- Fourrier ! susurra Carbagnol, sonnez la distribution.
- On se partagea des rations de lard.
- Halte-là ! observa Jaillou, les arbis n'en mangent pas. Ceux-ci protestèrent énergiquement.
- Mahomet le défend, dit le vieux.
- Mais les fils d'Allah se souciaient fort peu du Coran en pareille occurrence ; ils dévoraient leur pitance avec autant d'appétit que les chrétiens, ou prétendus tels.
- Le caïd avait du tabac ; au dessert on fuma des cigarettes.
- Ce soir, annonça Panoufle, on fera cuire du riz... Faudra voir à être raisonnables, à ne pas manger plus que l'ordonnance ne le comporte ; sans cela nous danserions devant le buffet.
- Sois tranquille, prétendit Jaillou, nous ne manquerons de rien.
- Tu connais la route.
- Je la referais les yeux fermés.

— Puisqu'on parle de fermer les chasses, reprit Carmagnol, je crois que nous pouvons roupiller jusqu'au moment de repartir.

— Oui, approuva Panoufle... Seulement, il faut que chacun de nous se mette en faction à tour de rôle... Il s'agit de veiller au grain.

Cela parut prudent à toute la bande.

Ce fut le nègre, ancien boucher d'Oran, qui se mit le premier en sentinelle.

Au bout d'une heure, il réveilla Bel-Kassem et lui passa la consigne.

Le-turco prit son fusil comme s'il montait la garde.

Le service se fit régulièrement jusqu'au coucher du soleil.

Panoufle, en sa qualité de monarque, n'avait pas monté la faction; il s'était reposé plus tranquillement que ses sujets.

Aussi paraissait-il plus guilleret.

— Debout ! commanda-t-il.

Les forçats s'étirèrent paresseusement ; et pourtant, ce n'était pas au travail que le fouet des gardiens les invitait à se rendre ; mais ils avaient fait une marche forcée, dans cette nuit terrible, et ils ressentaient une cruelle fatigue.

Carbagnol allongeait plus particulièrement ses bras ; le gauche, dont la manche de chemise était relevée, laissait voir une orgie de tatouage.

Ces bandits, qui allaient traverser des contrées équatoriales et n'avaient pas assez de quolibets à l'égard des habitants et de leurs mœurs, s'étaient fait imprimer, sur le corps, des dessins, tout comme les sauvages, et bien qu'ils se crussent les représentants d'une civilisation très avancée.

Maître Poulardot avait l'épiderme intact ; mais Panoufle, Jaillou et Carbagnol constituaient, nus, de véritables illustrations vivantes.

Le Tourangeau avait été sentimental à son heure.

C'était un tombeau qu'il portait sur le bras gauche, côté du cœur, et on lisait cette inscription édifiante :

« Regrets à mes parents. »

Le tout couronné par un saule-pleureur.

Le poignet droit était orné d'un bracelet et d'une ancre, toujours dessinés à l'aiguille trempée dans l'encre de Chine.

A la main gauche, des bagues magnifiques avec chatons.

A l'avant-bras droit, le cœur sensible de Carbagnol laissait encore voir toute son excessive tendresse.

On pouvait lire :

« Ma pensée à Ludivine. »

Naturellement, l'artiste tatoueur avait dessiné la fleur qui s'imposait ; les cinq pétales en étaient très nets ; la couleur bleuâtre prêtait encore à l'illusion, au moins pour un myope, ce qui était l'infirmité de l'ancien notaire, grand mangeur de grenouilles devant l'Eternel.

A l'avant-bras gauche, rien d'original, encore une ancre et trois bombes.

Mais sur la poitrine un couteau s'enfonçait en trompe-l'œil.

C'était une arme parlante, comme on dit à peu près en termes héraldiques.

Le pied droit portait « l'étoile du marcheur », le pied gauche cette devise énergique : « *Marche ou crève !* »

Ces tatouages valaient une certaine considération à Carbagnol.

Les Arabes, qui pratiquent aussi cet art et sont fort connaisseurs, ne ménageaient pas leur admiration.

Il est vrai que chez eux les sujets dessinés n'existent guère ; le tatouage se borne à des signes allégoriques ou à une marque réservée aux gens de la même tribu.

Chez les Moresques, la fantaisie reprend un peu de ses droits ; les tatouages représentent des bijoux.

Bien que la population reléguée à Cayenne comptât deux cents femmes, une pour dix hommes, nous l'avons dit, aucun spécimen du sexe enchanteur n'avait pris part à la révolte et ne s'était enrôlé dans la bande de Panoufle.

— Debout ! répéta celui-ci.

Il fallut bien se lever, d'autant plus que Jaillou, qui avait été un des moins récalcitrants, grommela :

— Il ne faut pas nous endormir sur le rôti... Les lascars de là-bas savent à quoi s'en tenir maintenant... Ils pourraient bien venir fouiner de ce côté.

— Quand nous serons tout à fait dans la brousse, dit en patois sabir le boucher d'Oran, on se moquera d'eux.

Le notaire, qui montait la dernière faction, fut rappelé.

Le détachement s'arma de nouveau de pied en cap.

Le roi passa une revue sommaire de son armée et l'on se disposa à s'enfoncer dans la forêt.

Rien de suspect n'avait été signalé dans la direction du chemin parcouru la veille.

Les forçats n'avaient pas fait de feu dans la clairière, les traces du campement étaient peu apparentes.

Avant de se remettre en marche, la distribution du rhum avait été opérée.

— En avant ! commanda Panoufle.

La colonne s'ébranlait, quand Bel-Kassem s'exclama :

— Et César ?

César était le plus beau noir de la bande, un hercule qui avait fait merveille dans la bataille contre les soldats.

— Tiens ! c'est vrai, reconnut le roi, il n'est pas là.

— Il est pourtant bien remarquable, goguenarda Carbagnol.

On appela le noir qui ne répondit pas.

— Parbleu ! fit le notaire, il ponce encore cet animal-là.

— Le voilà ! cria un Arabe.

En effet, César était toujours couché.

— Didou, hurla l'ancien turco, est-ce qu'il te faut un polochon ?

On revint auprès du dormeur et pour le réveiller on commença par faire un vacarme infernal.

— Voyons ! Voyons ! clama Jaillou, on ne roupille pas les uns sans les autres.

— Feignant.

Panoufle s'approcha et partit d'un grand éclat de rire.

César, le petit doigt de sa main droite dans l'oreille, se secouait convulsivement.

Son visage se crispait horriblement ; l'accès d'hilarité de Panoufle était causé par ces grimaces.

— Qu'as-tu donc, Boule-de-Neige ? questionna-t-il.

César ne répondit pas.

Ses gros yeux blancs effarés ressortaient dans sa face couleur de suie mouillée et tournaient dans l'orbite avec une incroyable rapidité.

— Quoi ! fit Panoufle, on ne joue pas au loto... T'as donc un quaterne ?

Une écume baveuse décollait des grosses lèvres lippues du nègre, pendant qu'une sérosité jaunâtre sortait de ses narines.

Il continuait à secouer son doigt dans l'oreille.

Tout à coup, des plaintes inarticulées sortirent de sa gorge ; puis ce furent des cris d'atroce souffrance ; des hurlements de bête que l'on écorche vivante.

— C'est pas le moment de chanter la romance, s'écria Carbagnol.

César se releva ; mais son corps était tordu par des spasmes terrifiants ; il retomba bientôt lourdement ; ses jambes s'allongèrent et se raidirent.

On l'entendit alors, comme si ses tortures indicibles prenaient fin, murmurer faiblement mais distinctement :

— Dodo... bon nègre... dodo... César.

Les bandits furent beaucoup plus impressionnés de cet incident qu'ils ne voulaient le laisser paraître.

Bientôt pourtant, chacun voulut se montrer plus effroyablement

cynique que son voisin, et devant cette créature mourant au milieu des explications fournies par Poulardot, qui s'était rendu compte de ce qui s'était passé, les plus immondes lazzi se firent entendre.

— F... lambé, le négro!... je ne le vois pas blanc.

— Ce n'est pas la peine de lui laisser ses armes et ses cartouches.

— C'est une mouche qui le tue.

— Les mouches, c'est comme les mouchards... Très malsains ces insectes-là!

Poulardot reprit :

— La mouche anthropophage...

— Ah! la sale bête!...

— Elle ne l'a pas piqué...

— Alors?...

— Il ne s'est même pas douté, le pauvre César, qu'elle l'attaquait.

— Elle l'a pris en traître!

— Hier, elle s'est introduite dans son oreille, peut-être pendant qu'il dormait... Elle a déposé ses œufs et elle s'est envolée ensuite...

— Elle ne pouvait donc pas pondre ailleurs!

— L'éclosion a eu lieu... De l'oreille, les insectes se sont répandus partout.

— Jusque dans la cabèche! dit le boucher d'Oran.

— Parfaitement.

— De sorte, remarqua Carbagnol, que le ciboulot, le tasse et les esgourdes de César formaient autant de boîtes d'asticots.

— C'est chouette pour la pêche! repartit Panouffe.

Poulardot conclut :

— Et le malheureux nègre a été frappé d'une méningo-encéphalite.

Ce fut Jaillou qui eut le dernier mot sur ce sujet macabre :

— Tant pis!... mais ça fera une part en plus pour la nourriture.

La bande se reforma, après avoir dépouillé César, qui agonisait.

Personne n'essayait de lui porter secours; on était persuadé, d'ailleurs, que ce serait inutile.

Il n'y avait plus rien à faire.

Pendant que César râlait, une armée de fourmis noires accourut et couvrit littéralement le corps du moribond.

Panouffe, toujours bel esprit, remarqua :

— Noir sur noir... Elles ont vu que c'était un compatriote.

Mais bientôt, d'autres légions de fourmis firent irruption.

Celles-ci étaient rouges; c'était les fourmis-lions.

Elles se ruèrent sur les premières occupantes et en firent un carnage foudroyant, puis elles s'aclarnèrent sur le corps du nègre.

César eut encore un mouvement; il essayait de se débarrasser de ses



Le cheval de retour avait manqué le gibier, qui venait de faire un bond formidable.
C'était un jaguar. (Page 1624).

innombrables ennemies ; il se déchirait le visage de ses deux mains crispées.

Panoufle s'écria :

— Ça te démange, hein ! vieux frère... Prends garde !... Trop gratter cuit.

— A la revoyure ! amplifia Carbagnol.

La bande s'éloigna avant que César eût rendu le dernier soupir.

Au bout d'une heure de marche dans la forêt, Panoufle, qui était subitement devenu très soucieux, interpella Jaillou.

— Tu aurais dû nous prévenir.

— De quoi ? fit le vieux récidiviste.

— Qu'on était exposé aux pince-oreilles.

— Est-ce que je savais, moi ! riposta le Pantinois.

— Dame ! tu t'es déjà évadé.

— Et puis... si j'avais été « mouché » comme César, je ne serais pas venu vous en faire part... puisque ces insectes-là s'introduisent dans votre individu sans se faire annoncer.

Les compagnons se fouillèrent les oreilles.

Les fanfaronnades de l'heure précédente n'étaient plus de mise ; chacun se disait qu'il pouvait subir le même sort que César.

Ils frissonnèrent.

— Au moins, poursuivit Panoufle, d'une voix mal assurée, j'espère que, pour le reste, tu es mieux renseigné.

— Bien sûr !

— Tu connais réellement le chemin qui nous conduira au Brésil.

— Certainement !...

— Parce que, vois-tu, si tu nous semais en route...

Jaillou s'emporta subitement.

— Quoi ! est-ce que tu me prends pour un pante ?... Est-ce que c'est de ma faute si César s'est fait bouffer par les fourmis ?... Tu ne vas pas commencer à faire le crâneur !

Panoufle eut un geste de colère ; mais Carbagnol, très conciliant, intervint et mit fin à la querelle naissante.

— Entre aminches, entre copains, entre vrais poteaux, on ne se chamaille pas.

Les autres regardaient et écoutaient avec une vague inquiétude.

C'était Jaillou qui était chargé de les piloter ; sans lui que feraient-ils dans la brousse ?

Panoufle devint soucieux.

On se remit en marche.

Un Arabe, croyant être agréable au détachement et augmenter le repas du soir, aperçut une biche et lui tira un coup de fusil ; il la rata.

Des branches craquèrent ; des feuilles s'envolèrent ; des animaux détalèrent dans les fourrés.

Les oiseaux poussaient des cris d'effroi.

Panoufle, qui s'était maîtrisé tout à l'heure devant le vieux récidiviste, rageait intérieurement ; il saisit l'occasion de passer sa colère sur le maladroït.

— Tonnerre ! cria-t-il, tu mériterais, espèce d'idiot, que je t'envoie une balle dans la hure... Et moi, je ne te raterais pas... Les chaouchs ont pu entendre ton coup de fusil.

Cette fois, tout le monde donna tort à l'Arabe ; il avait perdu inutilement

une cartouche et la détonation avait dû se répercuter très loin.

Après ce troisième incident fâcheux, l'union qui fait la force ne régna plus avec le même entrain.

Il y eut de sourds murmures.

XXXIX

DANS LA BROUSSE.

Les fuitifs, ayant perdu le nègre, voyaient leur nombre réduit à neuf; ils marchaient silencieusement.

Ils avançaient avec beaucoup de difficulté, obligés de couper les lianes à coups de sabre-baïonnette.

Les maringouins, moustiques dont la piqûre est fort douloureuse, s'abattirent sur eux et leur arrachaient des cris de douleur.

— Fichu patelin! grommela Carbagnol.

— S'il faut aller loin comme ça, dit un autre, nous serons rongés jusqu'aux os.

— Au moins, César a été bouloûté en gros, nous le sommes en détail, nous.

— Tu sais, mon vieux Jaillou, c'est pas pour te faire un compliment, mais tu nous fais passer par un petit chemin qui est par trop champêtre.

— Ah ! bien sûr, reconnut le Parisien, qu'on circule mieux sur l'avenue du Maine.

Après avoir beaucoup sué et peiné, ils trouvèrent un sentier moins hérissé d'obstacles.

A la condition de marcher en file indienne, on pouvait avancer un à un.

Ils n'avaient encore rencontré aucun indigène ; ils étaient loin de s'en plaindre, attendu qu'un naturel aurait cherché à les dénoncer pour gagner la prime offerte par l'administration en pareilles circonstances.

D'ailleurs, ils avaient prévu le cas et résolu de tuer l'individu qui aurait le malheur de se trouver sur leur passage. Seulement, il ne fallait pas qu'ils tombassent au milieu d'un village, parce qu'alors ils auraient affaire à trop forte partie.

Jaillou avait retrouvé un semblant de bonne humeur et rassurait les compagnons qui envisageaient les hypothèses redoutables.

Le moral du détachement redevint meilleur.

Si l'on ne voyait ni hommes, ni femmes, on tombait à chaque instant sur des singes de tout poil et de toute taille.

Les cris perçants et les mines effarées des quadrumanes, qui bondissaient d'arbre en arbre, chassaient les idées noires chez les évadés.

La marche devenait de plus en plus facile.

Non seulement les frondaisons épaisses interceptaient le moindre rayon de soleil meurtrier, mais la végétation, envahissant la cime des arbres, augmentait l'épaisseur du dôme de verdure qui couvrait leurs têtes.

Mais l'air était vicié déjà, à cause de la proximité des marais; cette ombre, qui semblait tutélaire, recélait les germes morbides, les miasmes pestilentiels qui apportent la fièvre.

Sur le sol, à part quelques fougères, des champignons vénéneux et des plantes bizarres sans fleurs, il n'y avait que des feuilles ou des branches mortes, recouvertes de moisissure.

Jaillou prévint Panoufle que l'on était arrivé à la deuxième étape.

Cette fois, les forçats se rassurèrent.

Si leur piste avait été retrouvée tout de suite, les soldats seraient déjà sur la trace des fugitifs; mais pendant que ceux-ci se dirigeaient vers la Guyane brésilienne, ceux-là avaient dû s'égarer du côté des possessions hollandaises.

Quand l'erreur serait reconnue, Panoufle et ses compagnons, en sûreté, braveraient toutes les chiourmes possibles.

— Eh bien! fit Jaillou, mon plan était bon.

— Oui, répondit Panoufle, à la condition que ça aille bien jusqu'au bout.

— Voyons! reprit le Parisien, tu ne voudrais pas arriver avant d'être parti.

— Tu réponds de tout?

— Absolument.

— Alors excuse-moi si tantôt je me suis montré un peu vif à ton égard...

— Les hommes sont des hommes, quoi! répliqua Jaillou, qui n'était pas très éloquent.

On prépara le campement, ce qui ne fut pas long.

— On peut faire du feu maintenant, dit Panoufle.

— C'est même indispensable, répondit Jaillou, et il faudra encore monter la garde... Ce ne sont plus les argosins que nous avons à redouter, mais d'autres bêtes féroces.

Tout le monde comprit

Chacun ramassa des brindilles et des branches en quantité suffisante pour que le feu ne s'éteignit pas jusqu'au petit jour, de manière à écarter les fauves, dont on entendait déjà les lointains hurlements.

On creusa la terre et on construisit sommairement un fourneau, pour faire cuire la soupe dans la marmite qu'on avait grinchie, là-bas, en même temps que les provisions.

Après un conseil culinaire, on décida que cette soupe serait au lard avec du riz.

A partir du lendemain, on ne se gênerait plus; on tirerait du gibier; cela améliorerait l'ordinaire, qui aurait bientôt fini par manquer de variété. Poulardot fut, par acclamation, promu à la charge de cuisinier.

Les hommes se reposèrent en attendant l'heure du festin.

L'appétit n'avait pas diminué depuis la veille; on gourmanda le Vatel improvisé et on lui reprocha de ne pas se presser.

— Que diable! tu n'es pourtant plus notaire, prononça facétieusement Panoufle.

Enfin, ces messieurs étaient servis.

Ils en accueillirent la nouvelle avec un délirant enthousiasme.

La pitance fut dévorée en un clin d'œil. La faim n'était qu'à moitié apaisée.

Les compagnons se regardèrent avec une sorte de défiance: il leur semblait que les portions n'avaient pas été égales.

Panoufle avait été trop favorisé; ce Poulardot avait voulu se concilier les bonnes grâces du chef; il avait lâchement flatté le pouvoir.

Sans compter qu'en sa qualité d'ex-tabellion et de cuisinier actuel, il avait eu soin de se servir le premier.

Il avait mangé un bout de lard tout cru.

Le mécontentement redevint général; il était du reste parfaitement injuste, car Poulardot s'était efforcé, pour éviter l'ombre d'un reproche, de partager fraternellement le diner.

Panoufle fronça les sourcils.

Il sentait que l'insubordination était dans l'air et il se rendait compte de la situation, grosse de menaces.

Les sujets ne paraissaient plus disposés à reconnaître l'autorité du monarque.

Au bain, tout le monde lui obéissait au doigt et à l'œil, depuis qu'il avait fait piquer une tête dans la Comté à Trinquiballe.

Dans la brousse, on s'émancipait; chacun voulait être son maître; on semblait ne plus accepter de royauté.

Panoufle eût été le premier roi se montrant assez philosophe pour déposer son sceptre et se faire proclamer président de la République; il ne donnerait pas une pareille entorse à la tradition.

Certainement, il était bien dur d'abdiquer; mais ne valait-il pas mieux le faire de bonne volonté?

La sédition grondait.

On ne construirait pas de barricades, attendu que les pavés manquaient; seulement cela n'empêcherait pas la guerre civile de se déchaîner.

Panoufle se demanda sur combien de partisans il serait en droit de compter en cas de révolution. Il resta perplexe.

Jaillou aurait pour lui les trembleurs qui craindraient de s'égarer dans la forêt.

Les forces seraient à peu près égales.

Décidément, il était nécessaire de montrer de l'esprit politique, afin d'éviter tout conflit.

Panoufle demeurerait le roi, mais il cesserait de gouverner; ses sujets s'arrangeraient comme ils l'entendraient.

Ce ne serait plus la monarchie, ce ne serait même pas la République, ce serait bel et bien l'anarchie.

Tant pis pour les insensés qui avaient voulu s'affranchir de la tyrannie.

Panoufle se mit à siffloter un quadrille.

Comme la veille, on régla les tours de faction; par déférence, on ne désignait pas celui du roi.

Panoufle réclama et s'écria avec bonhomie :

— Mes enfants, je ne suis pas plus que vous ici...

Cette déclaration libérale fut très bien accueillie.

— Je demande à faire mon service... Vous me contrarieriez en refusant.

— Ça va! répondit Jaillou... Chacun son fade... Tu as raison, mon vieux... On ne voulait pas tout d'abord, parce que... enfin ça suffit.

Panoufle dévora son humiliation sous un air très guilleret.

Il vit bien qu'il avait agi sagement en abdiquant virtuellement.

Ce n'était pas seulement le prestige de la couronne qui était en danger, mais bien la précieuse existence de celui qui la portait.

Dans les yeux de Jaillou, Panoufle avait parfaitement lu des résolutions extrêmes.

Panoufle tué, c'était encore, suivant l'expression qui avait servi à la mort de César, une part de plus.

L'ami d'Eusèbe Rouillard fut pris d'un immense dégoût de la société.

Les êtres qui l'entouraient lui parurent méprisables; cette société était abjecte, fétide, nauséabonde.

Un garçon distingué comme Panoufle porterait toujours ombrage à ces vulgaires gredins.

Ils l'avaient élevé sur le pavois, et sans trop déroger il s'était fait nommer leur roi; mais il ne resterait jamais leur égal.

Aussi, quand le moment propice arriverait, et il ne tarderait pas, on n'allait pas voyager indéfiniment dans la brousse, Panoufle tirerait sa courte révérence à ses anciens sujets; il leur ferait l'aumône d'un discours bien senti et il les enverrait se faire guillotiner ailleurs.

Panoufle était outré de la lâcheté des courtisans en tout lieu et sous tous les régimes.

D'ailleurs, ceux du bagne n'avaient-ils pas abandonné Trinqueballe?

Une défection de plus ne leur coûterait rien : ils trahiraient Panoufle pour Jaillou.

Jaillou ! Est-ce que le vieux Parigot était de taille à régner ?

Panoufle, lui, avait de la prestance, de la jeunesse, de l'imagination. Personne ne pouvait lui disputer la palme du crime.

Alors quoi, ces misérables ne savaient pas ce qu'ils voulaient ?

Avec eux, on ne pouvait fonder aucun gouvernement stable.

Ulcéré de ne plus jouir des honneurs pour lesquels il était né, et dont il avait déjà savouré la capiteuse ivresse, le roi du bagne murmura, complètement revenu des vanités terrestres :

— Je vais les plaquer dès que j'aurai trouvé le joint.

Là-dessus, il s'endormit en attendant son tour de faction.

Quand nous écrivons qu'il s'endormit, l'expression n'est pas juste : Panoufle ne ferma qu'un œil.

L'ingratitude de ses sujets forçait un galérien à dormir en gendarme, ce qui est le comble de la plus cruelle ironie.

Une main sur son revolver, dont la baguette de sûreté était tirée, Panoufle veillait au grain.

Les premiers régicides qui se présenteraient seraient vigoureusement reçus.

Panoufle exagérait. On ne nourrissait pas encore de projets aussi ténébreux dans la bande.

Le respect s'était envolé, il ne fallait pas le nier.

On trouvait que le roi ne méritait pas sa popularité. Il n'était pas plus mariolle que les camarades et il mangeait trop.

Seulement, il était bien découplé ; sa conduite, pendant la révolte, n'avait donné prise à aucune critique ; sans compter les soldats qu'il avait couchés à terre, c'était bien lui qui avait estourbi Saint-Hyrieix.

S'il fallait se cogner de nouveau, au cours des pérégrinations qui mèneraient à la terre de liberté, Panoufle ne serait pas à dédaigner.

On n'en voulait donc pas encore à ses précieux jours.

Le feu flambait, soigneusement entretenu par l'homme qui était de faction.

Les hurlements des bêtes féroces se rapprochaient ; mais tant que les flammes brilleraient, les dangereux visiteurs ne se présenteraient pas dans le camp.

Le souper, ainsi que nous l'avons dit, n'avait satisfait personne et tout le monde était tombé d'accord pour demander à la chasse un supplément de nourriture ; ce n'était pas le gibier qui manquait.

Jaillou venait de prendre la garde.

Le vieux cheval de retour était plus qualifié que pas un pour prendre toutes les précautions requises, et l'on ne devait s'attendre à aucune imprudence de sa part.

Il en commit une pourtant, terrible.

Hypnotisé par la braise magnifique sur laquelle un morceau de viande rôtitait à merveille, Jaillou tenait à se distinguer.

L'occasion s'en présenta bientôt.

A trois cents mètres du bivouac, le récidiviste aperçut deux yeux flamboyants.

— Aussitôt parlé, aussitôt servi, murmura-t-il... je vais offrir aux poteaux quelque chose de soigné.

Il épaula son fusil et visa...

Mais les flammes du foyer et les ondes lumineuses en vibration brouillaient un peu le rayon visuel.

Les langues de feu et la fumée qui s'en dégageait se dirigeaient en tremblotant dans tous les sens.

— Je ne veux pas faire comme l'arbicot, dit Jaillou, perdre mon coup de fusil et m'exposer à être chiné... Panouille irait même plus loin.

Et le vieux récidiviste sortit du cercle de feu.

Les deux yeux flamboyaient toujours dans le bois.

Jaillou continua dans la voie de la témérité, de la fanfaronnade.

Il s'avança encore.

Un rugissement formidable atténua la vaillance du chasseur, qui serra nerveusement son fusil.

Un coup de feu retentit.

Le cheval de retour avait manqué le gibier, qui venait de faire un bond formidable.

C'était un jaguar.

Il s'abattit sur le forçat...

Un hurlement prolongé, un cri de désespoir épouvantable...

Le coup de fusil avait réveillé tout le monde.

La lueur du foyer éclairait les mouchetures de l'animal qui tenait déjà son ennemi sous sa griffe puissante.

Avant que ses compagnons, effarés, eussent pu faire usage de leurs armes, Jaillou tirait ses six coups de revolver à bout portant : mais le jaguar, rendu plus furieux encore par ses blessures, labourait le visage et la poitrine du forçat, dont le sang jaillissait par d'épouvantables plaies.

Le misérable eut encore la force de lutter avec son sabre-baïonnette ; mais cet effort suprême fut de très courte durée...

A ce moment les compagnons tirèrent presque tous à la fois.

L'homme et la bête roulèrent l'un sur l'autre, puis restèrent immobiles...



Panoufle jeta un cri d'horreur. Carbagnol était tombé dans une savane tremblante. (Page 1629.)

Jaillou était mort, l'animal était tué.

— Faudra dépouiller le jaguar, dit Panoufle, on vendra sa peau.

Panoufle avait très bien vu Jaillou manœuvrer, et quand le cheval de retour avait été assez insensé pour sortir de la zone lumineuse, le roi du baigne, dont la rancune était tenace, ne put se défendre d'un certain espoir.

Aussi quand l'homme et le fauve furent aux prises, Panoufle, qui aurait pu, le premier, voler au secours de son camarade, resta sournoisement couché, regardant le drame avec la curiosité d'un spectateur cruel

qui se croirait devant la cage d'un dompteur, quand une bête s'est ruée sur lui.

Non seulement on dépouilla le jaguar, mais on découpa des morceaux de viande pour le repas du lendemain ; le filet et les cuisses sont, paraît-il, excellents, pour les amateurs.

Quant à Jaillou, on ne prit même pas le temps de l'enterrer ; les autres fauves, qui seraient attirés par l'odeur du sang, ne tarderaient pas à achever ce que leur congénère avait si bien commencé.

Les fuyitifs n'étaient plus que huit.

La fin tragique de Jaillou fut plus commentée que celle de César.

Le vieux récidiviste avait de copieux états de service ; il portait l'un des plus bas matricules du bagne, ce qui équivalait à des chevrons.

Et puis, ce n'était pas Jaillou, l'illustre forçat, que l'on regrettait avec cette unanimité touchante, exception faite pour Panoufle qui remerciait sa bonne étoile de l'avoir délivré d'un rival possible, c'était le guide dont la perte allait plonger le détachement dans les plus grands embarras.

Comment atteindrait-on la frontière brésilienne ?

Carbagnol, très démoralisé, estimait tout perdu.

Panoufle pensa, avec la sottise superstitieuse qui caractérise généralement les malfaiteurs :

— Si c'était vrai, pourtant, qu'il nous porte la guigne, celui-là... Vaudrait peut-être mieux s'en débarrasser.

Bel-Kassem, plus fataliste en sa qualité d'oriental, s'écria :

— Il arrivera ce qui est écrit.

Mais Poulardot et les autres avaient un accès de morne abattement.

Panoufle voulut réagir contre cette démoralisation qui pouvait aboutir à un désastre.

Il s'écria :

— Que ceux qui ont le trac nous lâchent le coude... Les vrais zigs continueront à me suivre.

— Où ? hasarda le notaire.

— Ah çà ! fit Panoufle, en toisant son contradicteur du haut en bas, est-ce que tu crois que Jaillou, quand il s'est évadé la première fois, connaissait son chemin ?

— Il avait quelqu'un pour le guider, objecta Carbagnol.

— Allons donc ! il marchait au petit bonheur... Et puis, vous savez, je ne veux pas de poules mouillées avec moi... Au revoir !

Il fit mine de s'enfoncer tout seul dans la forêt.

On le suivit.

Il faisait grand jour. La bande se trouva sur le bord d'une petite rivière.

Cela prouvait qu'on n'était pas revenu sur ses pas et qu'on s'éloignait de plus en plus des rives insalubres de la Comté.

Mais c'était un obstacle et il fallait le franchir.

Pour cela, il n'y avait qu'à confectionner hâtivement avec des branchages une sorte de radeau.

Ce fut l'idée émise par le boucher d'Oran ; on s'y rallia.

Quant à passer le cours d'eau à la nage, il fallait y renoncer, attendu que les armes et les munitions auraient été mouillées, en admettant que les hommes nageassent assez bien pour atteindre l'autre bord.

On construisit le radeau.

Avant de s'embarquer, les Arabes voulurent faire les ablutions recommandées par le Coran.

Panoufle haussa les épaules.

Il jeta un coup d'œil sur l'assemblage de bois et de branches et trouva qu'il ne présentait qu'une sécurité relative.

Il se dit :

— Il y en a peut-être plus d'un qui va boire un coup.

Enfin on s'installa tant bien que mal.

Il fallait entrer dans l'eau jusqu'à mi-corps et se hisser ensuite.

Le caïd allait prendre place le dernier ; cela paraissait l'ennuyer beaucoup de traverser ce cours d'eau ; il aurait préféré continuer à marcher dans la forêt.

Les pressentiments de cet ancien fonctionnaire algérien n'étaient que trop fondés.

Kadour, c'était le nom du caïd, avait un pied sur le radeau, lorsque tout à coup l'homme fut tiré en arrière.

Il jeta un cri.

Un crocodile, de quatre à cinq mètres de long, venait de le happer par la jambe restant dans l'eau.

On vit très distinctement la carapace du saurien et sa queue fouettant la rivière.

Kadour se cramponna au radeau, abandonnant sa jambe dont la section était aussi nette que si un chirurgien l'eût opérée.

Mais la douleur et la frayeur furent si fortes que le caïd desserra l'étreinte.

Il tomba à l'eau.

Le crocodile, mis en goût, fondit de nouveau sur sa proie, et sa large gueule la saisit par le milieu du corps.

On entendit un craquement sinistre.

On vit encore les mains du caïd battre désespérément la surface de l'eau, puis il y eut un tourbillon...

Ce fut tout...

Le crocodile avait entraîné sa proie au fond de la rivière.

Trois évadés sur dix manquaient déjà à l'appel.

Ils abordèrent sur l'autre rive sans nouvel accident.

— Maintenant, ça ira mieux, dit Carbagnol, sans naturellement appuyer son opinion d'aucun raisonnement.

Panoufle rassemblait ses souvenirs.

Quand il était en bons rapports avec le vieux cheval de retour qui servait en ce moment de pâture aux bêtes féroces, Jaillou lui avait souvent raconté l'histoire de son évasion.

Le vieux décrivait la route, le paysage ; il avait parlé de la rivière que l'on venait de franchir.

Jusqu'ici, on ne s'était donc pas égaré.

Mais comment savoir dorénavant si l'on était dans le bon chemin ?

Les compagnons marchèrent longtemps ; toujours les mêmes arbres, la même brousse.

Exténués, ils décidèrent de se reposer ; mais un Arabe, qui marchait toujours en avant, revint sur la colonne et expliqua dans son baragouin que, à quelque distance, l'horizon était beaucoup plus étendu.

Les fatigues furent oubliées ; on s'avança encore pendant une demi-heure.

L'Arabe ne s'était pas trompé ; la végétation n'était plus la même ; à quelque distance, on apercevait des rochers...

Est-ce qu'on allait découvrir l'Oyapok ?

Au delà de ce fleuve, c'était la liberté.

Panoufle s'écria :

— Je vais grimper sur un de ces rochers et voir ce qu'il y a au delà.

Mais Carbagnol repartit :

— Tu es trop gros, mon vieux !

Panoufle répliqua qu'il était aussi agile que n'importe quel camarade.

— Eh bien ! fit le bandit tourangeau, je te propose la course... Le premier qui arrivera sur la plus haute pierre aura gagné trois rations de rhum, qu'on prélèvera sur la part de l'autre.

L'enjeu en valait la peine, car la liqueur s'épuisait.

Le roi du bain ne répondit pas, mais Carbagnol interpréta ce silence suivant la locution populaire : « Qui ne dit mot consent. »

Et l'on vit ces deux hommes, harassés tout à l'heure, semblant incapables de faire un pas de plus, les pieds ensanglantés, les vêtements en lambeaux, s'élancer brusquement.

Au bout de deux minutes, l'issue du match n'était pas douteuse.

Carbagnol avait eu raison ; Panoufle, bien qu'il courût beaucoup plus fort que ne l'eût laissé supposer sa corpulence, ne pouvait rattraper son concurrent.

Les autres suivaient de loin la course.

Carbagnol atteignit donc le premier la base des rochers et il se mit à les escalader sans perdre une seconde à respirer.

Il était déjà tout en haut, quand Panoufle, couvert de sueur, les yeux hors de la tête, époumonné, atteignit la première pierre.

— Ne te dérange pas ! clama le vainqueur, de sa voix la plus goguenarde... Tu peux t'asseoir en attendant.

Panoufle s'avoua battu.

— Enfin, reprit-il, vois-tu quelque chose ?

Carbagnol, les mains sur les yeux, regardait avidement

Tout à coup, il cria :

— Ah ! mon vieux !... c'est...

Il n'eut pas le temps d'achever...

L'émotion, la fatigue, l'éclatante lumière venaient de lui causer un éblouissement.

Il eut le vertige et chancela.

Il voulut se rattraper, mais ses mains débiles n'eurent pas la force de se cramponner à une aspérité du roc ; il continua à dégringoler.

Il tomba, la tête la première...

Le corps, en touchant lourdement le sol, rendit un son mou.

Carbagnol ne s'était peut-être pas tué...

Panoufle, qui s'était reposé et avait retrouvé des forces, s'avança vers l'endroit de la chute.

Les camarades, qui avaient vu le drame d'assez loin, s'approchèrent à leur tour.

Panoufle jeta un cri d'horreur.

Carbagnol était tombé dans une savane tremblante — sorte de tourbière — où il s'enlisait à vue d'œil.

Tombé la tête en avant, ainsi que nous l'avons dit, il était déjà enfoncé jusqu'aux épaules.

Ses jambes s'agitaient convulsivement.

Il avait encore une main de libre ; instinctivement ses doigts se crispèrent...

Il était impossible de secourir cet homme ; en mettant le pied sur le sol mouvant, on serait englouti de la même façon.

Tout à coup, des milliers de crabes surgirent et se ruèrent sur ce qui émergeait encore de Carbagnol.

Énormes, monstrueux, ils marchaient comme à l'assaut de ce demi-cadavre...

Leurs carapaces se heurtaient et produisaient un bruit terrifiant.

C'était à qui arriverait le premier à déchiqueter la peau.

Le grouillement augmentait à chaque instant, et le bruit de castagnettes s'accroissait.

La vue de Panoufle se troublait. Il lui semblait que le sol sur lequel il posait les pieds allait se dérober à son tour.

Les paroles gouailleuses de Carbagnol traversèrent l'esprit du roi du bain :

« Tu es trop gros, mon vieux. »

Ces bêtes immondes allaient-elles se ruer sur lui, quand elles auraient fini de dépecer leur première proie ?

Les pinces des crabes continuaient à s'agiter frénétiquement ; ils luttaient entre eux, pour se disputer les lambeaux de ce régal inaccoutumé.

Le bruit de cliquettes augmentait.

Panoufle ferma les yeux pour ne plus voir l'horrible spectacle ; il se boucha les oreilles.

Hébéti, il murmura :

— Ils en font un raffut !

Quand les camarades arrivèrent, Carbagnol avait disparu tout entier dans la savane tremblante.

XL

LE CAPITAINE JOHN BLASCOW.

Les évadés n'étaient plus que six.

Pris de panique, quand Panoufle leur eut raconté ce qui s'était passé, ils s'enfuirent et se jetèrent dans un sentier naturel d'où ils ne voyaient plus les sinistres rochers.

La fatigue revint, d'autant plus accablante qu'elle avait été conjurée pendant deux heures.

Ils s'affalèrent sur l'herbe, ne se sentant même pas la force d'allumer du feu pour éloigner les fauves.

Ils s'endormirent d'un sommeil de plomb.

Les maudits eurent de la chance cette nuit-là, leur sommeil ne fut pas troublé.

Des chiens sauvages rôdèrent autour d'eux et aboyèrent, mais les forçats n'entendirent rien.

On se remit en route.

Panoufle et Poulardot n'étaient plus que deux pour représenter la

civilisation européenne ; l'Afrique comptait encore quatre individus.

Malgré la mort qui s'était chargée d'économiser les vivres, il ne restait presque plus rien à manger.

Poulardot prévint le chef que toutes les boîtes de conserve avaient été distribuées.

Le prochain menu se composerait de quelques poignées de riz.

On convint de tirer quelques oiseaux ou des singes.

Quant au gros gibier, personne ne se souciait plus de le chasser, depuis que Jaillou avait si mal réussi.

L'accablement des fugitifs devint indécible ; ils subirent tous la contagion de la désespérance.

Ils se dirent qu'ils n'atteindraient pas cette terre de liberté qu'ils avaient crue si proche.

Panoufle traduisait ainsi le sentiment général :

— Nous n'avons pas de veine, quoi !

Et Poulardot, l'ancien notaire, ajoutait :

— Moi, d'abord, je n'en ai jamais eu.

— Avoir si bien combiné son plan ! poursuivait le roi du bagne.

— Oui, tout cela était admirablement préparé, mais nous comptons sur Jaillou.

Les Arabes, qui avaient semblé les plus résignés et les plus résistants, grâce à leur fatalisme, furent les premiers à se démoraliser.

Ils en arrivèrent, ces misérables, à regretter leur évasion.

Au bagne, malgré les coups de gourdin, la privation de nourriture, les travaux exténuants, on n'errait pas à l'aventure ; on ne redoutait pas la dent d'une bête féroce ; on jouissait, au moins la nuit, d'une tranquillité absolue.

Au bagne, on s'arrangeait encore !

Il avaient eu bien tort de s'évader.

Où iraient-ils ?

Ah ! si les gardes-chiourmes apparaissaient soudain et s'emparaient des fugitifs, ceux-ci tendraient d'eux-mêmes leurs mains aux fers.

Ils réintégreraient le bagne, d'où ils ne chercheraient plus à sortir.

La vie était-elle si rude là-bas ?

On exagérait les bienfaits de la captivité tant on avait le désir de reprendre l'existence d'autrefois.

Est-ce que c'était possible ?

Bel-Kassem s'écria :

— Trinqueballe avait bien raison de vouloir rester au bagne.

Panoufle, en entendant prononcer le nom du rival qu'il avait supprimé, crut que l'on blâmait son imprévoyance ; il répliqua :

— Je ne retiens personne ; ceux qui veulent retourner au plan peuvent tourner les talons.

L'ancien turco répliqua :

— Nous ne savons même pas le chemin qu'il faudrait prendre.

— Vous n'avez donc pas de cœur ! clama Panouille.

Mais son éloquence ne produisait aucun effet sur les Arabes, qui s'entretenaient avec animation dans leur langue.

Poulardot intervint.

Il dit de sa voix la plus paterne :

— Vous avez bien tort, mes enfants, de jeter le manche après la cognée... J'admettrais, à la rigueur, que vous aspirassiez à reprendre votre chaîne... Elle serait double, puisque vous vous êtes évadés... mais vous oubliez une chose, c'est que ce n'est plus une peine disciplinaire quelconque qui vous attend là-bas... c'est la guillotine.

Les Arabes firent la grimace.

La guillotine ! Rien ne pouvait les impressionner plus désagréablement.

L'ange, au moment de la mort, ne pourrait pas les saisir par la mèche de cheveux, qu'ils conservent à cet effet, et les enlever pour les transporter dans le paradis des houris.

Le délégué de Mahomet n'enlèverait que la tête sans le corps.

— Mais certainement, expliqua le notaire, nous nous sommes révoltés, nous avons tué des soldats, des chefs ; si vous avez oublié cela, vous avez la mémoire courte... Donc, ce n'est plus la double chaîne, la bastonnade ou autres menues faveurs... C'est le couteau à Charlot.

Il se passa la main horizontalement entre la tête et les épaules.

— Coupé la cabèche ! dit-il.

Les Arabes avaient bien compris.

— C'est vrai, reconnut Bel-Kassem... Alors, il faut réussir ou crever.

— Ce dilemme me paraît irréfutable, déclara Poulardot.

On cessa de murmurer.

La crise de découragement prenait fin.

L'espoir revenait timidement. On allait bien aboutir quelque part.

Encore une fois, on était sûr de n'avoir pas refait un chemin déjà parcouru.

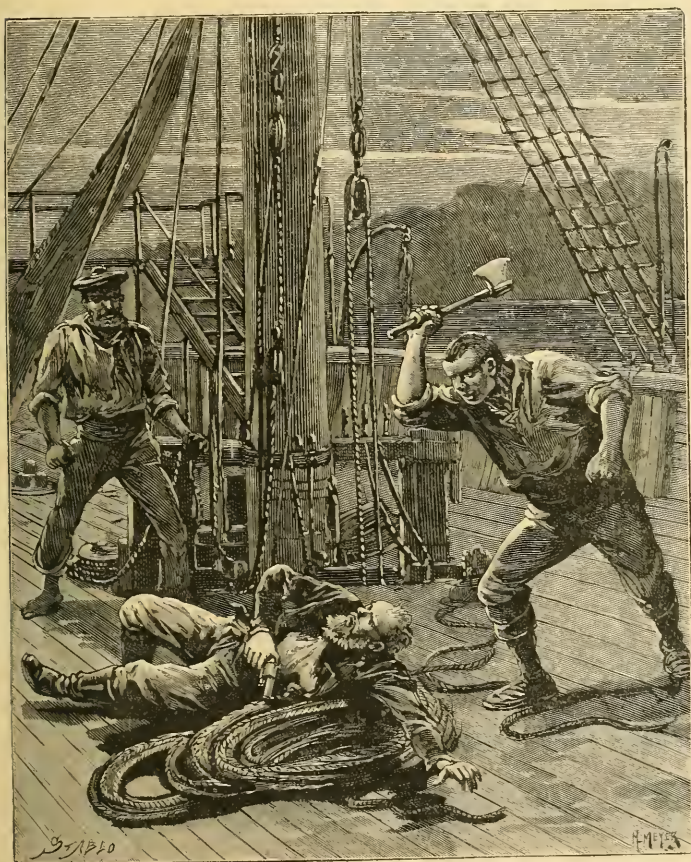
Panouille, revenant à ses idées bornées, dit à Poulardot :

— Tu sais, ils peuvent déguerpir sans inconvénient... Au fait, c'est peut-être ces moricauds-là qui nous portent la guigne.

Mais le notaire se fit conciliant :

— Mais non, mais non... Ces pauvres diables partagent notre sort... Et puis, rien ne nous prouve que nous n'aurons pas besoin d'eux.

Le roi haussa les épaules avec un mécontentement non équivoque.



Panoufle, qui se tenait aux aguets, avait saisi une hache. Par derrière, il s'élança sur John Blascow (Page 1639).

— Entre nous, mon ami, reprit Panoufle, tu ne te doutes pas d'une chose.

— Laquelle?

— C'est que nous ne savons pas où nous allons.

Panoufle frissonna en poursuivant :

— Ces crabes, qui ont dévoré Carbagnol, venaient de la mer.

— Évidemment.

— Elle était donc à proximité?

— J'y ai pensé.

— Et tu n'as rien dit ?

— Dame ! cela n'aurait pas avancé à grand'chose... Le moral de la troupe n'était pas fameux ; j'ai préféré me taire.

— Nous ne sortirons jamais de cette brousse.

— Alors, conclut Poulardot, il n'y a plus qu'à nous faire sauter le caisson.

— Ça se dit...

— C'est vrai, reconnut le notaire... Notre peau ne vaut pourtant pas cher... Mais on y tient.

La fraternité du malheur, dans ce milieu fétide, augmentait la touchante intimité entre l'ancien notaire et l'ancien hercule.

Il avait fallu le bain, l'émeute, l'évasion, pour que ce bourgeois se liât d'une façon aussi étroite avec ce prolétaire.

Les étapes se succédèrent, de plus en plus effroyables.

Un Arabe devint fou et se mit à grimper sur un cocotier d'où il ne voulait plus descendre ; on abandonna l'insensé.

— Et c'est moi qu'on appelait maboul ! fit Bel-Kassem.

Un autre mourut de la dysenterie.

Les quatre survivants connurent toutes les souffrances, subirent toutes les tortures, pendant les huit derniers jours de marche.

Enfin, ils aperçurent un village.

Ils n'étaient pas encore sauvés, car ils pouvaient tomber sur un détachement de soldats autour de quelque station, ou chez un libéré concessionnaire, qui les aurait livrés, en allant prévenir le poste par un sentier détourné.

Ils tournèrent le village.

Soudain, ils atteignirent la rive de l'Oyapok, la limite de la Guyane française.

Cette fois, c'était le salut, s'ils parvenaient à traverser le fleuve.

Comment ?

A la nage ?

A l'endroit où ils étaient, c'est-à-dire à l'embouchure, il avait plus de cinq kilomètres de largeur.

Remonter l'Oyapok et chercher un gué ?

C'était impraticable.

Derrière eux, des montagnes, et sur l'une d'elles un poste de soldats gardant un ancien pénitencier, évacué depuis longtemps ; mais le poste était resté là pour surveiller le fleuve.

Il n'y avait qu'un parti à prendre : construire un nouveau radeau.

Mais il le fallait moins primitif que celui qui avait servi pour traverser le cours d'eau où le caïd avait eu les difficultés que l'on sait avec le crocodile.

On n'était plus que quatre hommes et les outils manquaient.
Il fallait faire appel à tout ce qui pouvait rester d'énergie commune...

..

Tout à coup, un navire apparut dans la baie.

Il approcha, et abordant la rive brésilienne, jeta l'ancre.

Il naviguait sous pavillon des États-Unis.

Les fugitifs, à plat ventre, regardaient...

Panoufle eut une inspiration. Il s'écria :

— Qu'est-ce que nous risquons à nous montrer ?

— Pas grand'chose, acquiesça le notaire, à la condition qu'on ne nous voie pas de la montagne.

— Le capitaine de ce bateau ne s'amusera pas, pour le plaisir de nous embêter, à changer sa route et à nous ramener à Cayenne...

— Pour cela, il faut d'abord qu'il consente à nous embarquer.

— Essayons :

— Ma foi...

— Tout au plus, poursuivit Panoufle, pourrait-il nous livrer en abordant à quelque port...

— Ça dépend !

— D'ici là, nous aurions le temps de nous arranger.

Bel-Kassem prononça :

— Ce qui doit arriver arrivera... Ce qui est écrit est écrit.

L'Arabe, malgré son séjour à la caserne et au bagne, où il s'était évertué à perdre son originalité, pour ne pas être l'objet des railleries des sous-officiers, l'Arabe, qui émaillait de mots d'argot ses locutions salées, qui affectait de boire du vin, des liqueurs, de rire en montrant ses dents blanches quand on blaguait devant lui le Coran, l'Arabe, à cette heure où il comprenait que sa destinée allait être fixée, redevenait le croyant !

Cependant, Panoufle, après avoir lancé l'idée, paraissait disposé à réfléchir encore.

C'était un coup bien aventureux qu'ils allaient tenter là.

Les malheurs s'étaient appesantis sur la petite colonne.

Condamnés par les hommes, ils restaient condamnés par la fatalité.

Et puis, le roi du bagne se disait que si l'on échouait, ses trois camarades l'accableraient de reproches ; cette dernière considération pourtant était celle qui le préoccupait le moins.

Mais Poulardot, très entreprenant, répliqua :

— Nous ne pouvons rester ainsi.

Les Arabes appuyèrent le notaire.

— Eh bien ! fit Panoufle, prenant une décision irrévocable, autant risquer le tout pour le tout.

Ils se relevèrent et agitèrent des loques en guise de signal.

On les aperçut du pont du navire.

Un quart d'heure s'écoula sans que l'on pût prévoir les intentions des marins, puis un canot se détacha...

Il gouvernait vers l'endroit où les forçats attendaient, dans une anxiété facile à comprendre !

Le canot accosta.

Les quatre forçats s'embarquèrent en poussant un cri de délivrance ; et pourtant rien ne prouvait encore qu'ils fussent sauvés.

Au contraire, un esprit pessimiste se fût demandé si cet empressement à recueillir des fugitifs n'était pas motivé par le désir de les rendre au bercail.

Les forçats n'erreraient plus ; on allait leur donner à manger ; ils ne redouteraient plus les dangers de la brousse ; ils avaient été si malheureux qu'ils voulaient se persuader que leurs effroyables épreuves étaient terminées.

Tout changement devait être pour eux une amélioration.

Ils montèrent à bord du *Lincoln*, c'était le nom du petit navire qui les recueillait.

Le capitaine, un grand diable au teint de brique, au regard noir et dur, fourragea sa barbe, dont la coupe traditionnelle dénotait le parfait yankee.

Il apostropha les fugitifs en ponctuant son discours de jurons bien sentis.

Poulardot, l'orateur du quatuor, répondit par la vieille et toujours excellente histoire de matelots naufragés.

Le capitaine John Blascow, né à San-Francisco, s'exprimait en anglais.

Le notaire parlait en français ; Panoufle appuya Poulardot en idiome parisien ; Bel-Kassem et son compatriote crurent devoir intervenir au débat et proférèrent quelques explications en arabe, de leur plus jolie voix gutturale.

Il en résulta une cacophonie étrange, autant que polyglotte, ne donnant encore qu'une très vague idée de la fraternité des peuples.

Les fugitifs pouvaient prendre les injures de John Blascow pour des compliments.

Le capitaine pouvait croire que les forçats lui disaient la vérité.

L'entente fut si complète que, au bout d'une demi-heure, Panoufle et ses compagnons étaient fixés.

Le prétendu navire marchand faisait du brigandage ; une fois de plus, le pavillon couvrait la marchandise, et le nom du vénéré *Lincoln* protégeait un pirate.

Toutefois, la profession officielle de John Blascow consistait à embaucher des coolies hindous pour le Brésil et les républiques de l'Amérique du Sud.

Les cadres de son équipage venant d'être décimés par le *vomito negro*, il offrait aux quatre hommes d'exercer à son profit leur métier de matelots, puisqu'ils prétendaient l'être.

Les forçats acceptèrent ! Ils comprenaient maintenant pourquoi on les avait recueillis sans difficulté et ils ne craignaient plus d'être rendus à la justice française.

Ils avaient donc atteint leur but ; ce n'était pas encore la liberté absolue, mais ils sauraient bientôt la conquérir.

Ils retrouvèrent toute leur bonne humeur.

Panoufle et Poulardot redevinrent très expansifs ; quand le calme le permettait et qu'ils n'étaient pas de quart, ils devisaient au sujet de l'avenir.

— Moi, dit Poulardot, je m'établirai au Brésil.

— Notaire !

— Bien sûr ! tu ne voudrais pas que je changeasse de condition sociale à mon âge.

— Mais où prendras-tu l'argent ?

Poulardot cligna de l'œil et répliqua :

— J'ai encore des amis en France.

— Malgré ta condamnation ?

— Mon vieux, j'ai volé bien des gens, mais il en est d'autres à qui j'ai fait gagner de petites fortunes.

— Drôle de truc !

— Tu comprends que si j'ai mangé la grenouille, ce n'est qu'après avoir fait four dans une spéculation malheureuse... J'ai des mœurs, moi ; j'ai de la moralité, moi ; je suis un honnête homme à ma manière... Donc, les clients qui m'ont suivi, au temps de ma veine, n'ont pas eu tant que cela à se plaindre... Je les taperai.

— Ils ne rendront pas.

— Ils rendront, au contraire, quand je leur raconterai des histoires touchant les bonnes affaires du Brésil.

— Hum !

— N'insiste pas là-dessus, mon vieux Panoufle, tu manques de compétence...

— Ça, c'est vrai.

— Tu ne connais pas monsieur Gogo... Naturellement, je commencerai ma lettre en jurant que je suis la victime d'une abominable erreur judiciaire... Je réponds du reste.

— Tant mieux !... Tu n'es pas un mauvais zig.

— Et toi, quelles sont tes intentions ?

— Retourner à Paris.

— Tu t'y feras rechopper.

— Pas sûr !

— Reste donc dans ces contrées ; la vie y est bien plus facile qu'en France.

— Je veux revoir les amis... Faut que je presse sur mon cœur Zéphyrine et la Limace.

— La Limace ! répéta Poulardot, mais je le connais.

— Bah !

— C'est moi qui lui ai appris à lire et à écrire.

— Où ça ?

— A Poissy.

— Comme ça se trouve !

— Tu lui souhaiteras le bonjour de ma part.

— Je n'y manquerai pas.

Un coup de sifflet du maître d'équipage interrompit le colloque.

Bel-Kassem et l'autre Arabe avaient également la nostalgie de l'Atlas ; mais ils trouvaient que l'Afrique était bien loin.

Si ce qu'on leur avait dit du Brésil était vrai — on leur affirmait que les légumes et les fruits y poussaient tout seuls — les deux enfants du prophète resteraient dans un pays où l'on n'avait pas besoin de travailler pour vivre.

Pour le moment, il y avait une ombre au tableau.

Le capitaine John Blascow devenait de plus en plus brutal.

Il avait molesté l'ancien turco et quelque peu le tabellion.

Il ne s'était arrêté que devant la corpulence imposante de Panoufle.

Les forçats n'étaient pas seuls à se plaindre de cet ours mal léché.

Le second, Tod Bird — un bon garçon — reconnaissait que Blascow ne se conduisait pas toujours en parfait gentleman.

— Eh bien ! dit Panoufle, prenez sa place.

Les yeux du second étincelèrent.

— Vous pouvez compter sur nous, ajouta le forçat de son ton le plus engageant.

Tod Bird ne répondit pas, mais il lança un singulier regard au capitaine, qui cuvait son tafia en fumant une énorme pipe.

Le lendemain, Panoufle et Bird s'entretenaient de nouveau.

Une alliance fut vite conclue ; Panoufle répondait de ses camarades.

L'équipage, qu'il était dangereux de consulter, ne défendrait pas le capitaine avec beaucoup d'acharnement ; mais, en cas de lutte, les forçats appuieraient le second.

En échange, ceux-ci réclamaient que le *Lincoln* les débarquât, aussitôt après l'affaire terminée, sur la côte brésilienne.

Le capitaine ne voyait pas l'orage s'amonceler sur sa tête.

Il combinait une opération qui remplirait ses poches de dollars et regarnirait ses soutes.

En attendant l'heure de l'action, il continuait à boire ferme et à envoyer d'énormes volutes de fumée sur la passerelle où il jouissait des douceurs du *far niente*.

Entre deux lampées, il sifflotait des airs nationaux, ou il injurait ses hommes.

La nuit venait ; le vent commençait à souffler.

Le second fit carguer le foc.

Cette manœuvre déplut à Blascow et il voulut la reprocher à Bird.

Il cria :

— Tod !

Celui-ci fit la sourde oreille.

A trois reprises, le capitaine appela son second, élevant chaque fois le diapason de sa voix.

Bird paraissait atteint de surdité.

John Blascow, furibond, s'élança sur le pont.

Il empoigna rudement par le bras Tod Bird et vociféra :

— Est-ce que vous voulez vous moquer de moi, mon garçon ?

L'autre répondit nettement :

— Oui.

Et d'une forte poussée, le second envoya le capitaine trébucher contre un paquet de cordages.

John Blascow, ivre de fureur — et de whisky — voulut tirer son revolver.

Panoufle, qui se tenait aux aguets, avait saisi une hache.

Par derrière, il s'élança sur John Blascow...

XLl

LIBRES !

Le lendemain, Fanfan, dont l'apprentissage était terminé, devait débiter dans la carrière du vol.

Pour fêter cette veillée des armes, La Limace avait voulu que Zéphyrine offrit un plantureux dîner. Après le dessert, il y aurait répétition générale.

La première partie du programme ne laissa rien à désirer. Madame Rouillard montra ses talents de cordon-bleu ; mais, comme le préoyaient les deux gosses, Zéphyrine et La Limace arrosèrent si bien le lapin, le veau et la salade, — volés du reste à Pontoise, où l'entresort était installé — que les époux furent bientôt ivres-morts.

Claudinet dit tout bas à Fanfan :

— Il s'agit maintenant de nous patiner.

Il fallait prendre des précautions, car les deux brutes, quel que fût leur état, retrouvaient parfois des lucurs de raison.

Les enfants avaient combiné leur plan.

Claudinet sortit le premier.

Son départ n'éveilla pas l'attention des ivrognes qui somnolaient et ne pensaient plus à la fameuse répétition générale.

Claudinet commença par s'assurer la complicité de Tape-Dur, dont l'instinct semblait flairer quelque chose d'insolite et qui voulait grogner en voyant apparaître le petit.

Celui-ci passa la main sur l'échine rugueuse du molosse.

Tape-Dur se montra de meilleure composition ; Claudinet en profita ; tout en jouant avec le chien, il lui lia le museau. Tape-Dur ne pouvait plus aboyer ; il ne pouvait plus mordre ; furieux de cet abus de confiance, il en fut réduit à des bonds désordonnés ; mais la chaîne était solide.

Dans la journée, Claudinet avait préparé le petit bagage, qui était caché dans le coffre, sous la voiture.

Avant de partir, il convenait de s'assurer que la « valise » était toujours là ; c'était Fanfan qui s'en chargerait.

Claudinet aurait voulu faire deux paquets ; mais Jean de Kerlor s'était écrié :

— Tu auras assez de mal à marcher... Avec quelque chose sur le dos, tu serais capable de rester en route.

Claudinet n'avait pas insisté, attendu que, malgré sa joie de se sauver avec son ami Fanfan, il souffrait beaucoup.

Les quintes de toux, qui ne disparaissaient jamais complètement d'ailleurs, étaient devenues plus violentes depuis trois jours.

C'était au point que Fanfan, désolé, avait dit :

— Vaudrait mieux attendre encore.

Attendre, c'eût été facile si La Limace n'avait fait connaître ses intentions formelles.

— Alors, avait repris timidement Claudinet, tu grinchiras ?



Adieu, la baraque ! dit le petit... Au plaisir de ne jamais te revoir... (Page 1646).

— Jamais!

— Tu vois bien.

— Ils me battront, ils me tueront, s'ils le veulent, mais je ne volerai pas.

— Tu vois bien, mon pauvre Fanfan, qu'il faut nous trotter quand même.

Fanfan était resté silencieux.

— Mais, mon vieux! avait repris Claudinet. Je me sens très rustique... Je suis capable de faire les poids.

— Tu dis ça pour ne pas me chagriner.

— T'es rien entêté!... Est-ce que tu serais Breton, par hasard?... Je tousse, c'est vrai... Seulement, j'y suis habitué... Une fois dehors, ça se passera...

Claudinet s'était interrompu; il sentait qu'il allait cracher le sang.

Le petit malheureux fit un effort désespéré pour se retenir; ce fut en vain; le rouge liquide parut aux commissures des lèvres.

Claudinet cracha.

Il eut le courage de dire, après s'être essuyé la bouche :

— Eh bien! mon vieux! tu me croiras si tu veux, mais ça m'a dégagé la gorge... Tu comprends, il vaut mieux que ça parte!

Claudinet, faisant appel à tout ce qui lui restait d'énergie, n'avait pas eu d'autre défaillance.

Fanfan s'était dit :

— Je pourrai le soigner quand nous ne serons que tous les deux; il a peut-être raison, le frerot.

La date de l'évasion n'avait donc pas été changée.

Claudinet prêta l'oreille, tout en donnant une tape amicale au cheval pour lui faire ses adieux.

Aucun bruit suspect ne sortait de la voiture.

L'enfant fit quelques pas sur la route.

Il ne pouvait voir Fanfan, car les époux Rouillard fermaient toujours les volets avant de se mettre à table; mais Claudinet devait donner le signal de son départ.

Il lança un très petit caillou dont Fanfan fut seul à percevoir le choc.

Il avait été convenu, pour deux motifs, à moins d'empêchements qui obligeraient à modifier le plan suivant les circonstances, que Fanfan partirait le dernier.

Le premier motif était que l'attention de Zéphyrine et de La Limace pourrait s'éveiller, si les deux enfants disparaissaient à la fois.

En ce moment, ils s'imaginaient probablement que Claudinet était allé soigner Troppmann.

Ensuite, Claudinet, qui était incapable de courir, aurait été vite rattrapé par les bourreaux en cas d'alerte.

Il était plus sage qu'il prit tranquillement l'avance.

Il irait jusqu'à Saint-Ouen-l'Aumône et attendrait Fanfan devant la gare du chemin de fer.

— Parti! se dit Fanfan, il est parti!

Et le cœur de l'enfant se mit à battre à coups redoublés.

Il ne tremblait aucunement pour lui; il était prêt à tout pour rejoindre son camarade; mais des pensées terrifiantes le hantaient touchant Claudinet.

Il pensait :

— S'il allait s'égarer!

Mais non, la veille encore, ils avaient fait le chemin tous les deux.

Seulement, c'était le jour...

Par cette nuit noire, on pouvait se tromper.

Fanfan se rassurait pourtant sur ce point. Claudinet avait une langue; il demanderait son chemin.

Oui, mais, s'il rencontrait de méchantes gens qui le ramènent à l'entresort?

Ou bien encore s'il était attaqué par des voleurs!

L'imagination de Fanfan s'enfiévrerait de plus en plus; il ne comprenait pas que l'aspect misérable du fugitif ne tenterait aucun malfaiteur.

Si Claudinet se mettait à tousser, comme cela lui arrivait parfois!

Il ne pourrait plus avancer; il faudrait qu'il se couchât dans un fossé.

Il y mourrait peut-être!...

Les transes de Fanfan devinrent effroyables.

Ah! coûte que coûte, ils n'auraient pas dû se séparer.

Et pourtant les précautions prises étaient bonnes.

La Limace bafouilla :

— Claudinet!...

Fanfan allait répondre; mais Eusèbe Rouillard laissa retomber la tête en avant et se remit à somnoler.

— Claudinet! appela à son tour Zéphyrine.

— Ça y est! se dit Fanfan, d'un air farouche, ils vont voir qu'il s'est carapatté... Pourvu qu'il soit assez loin, le pauvre gosse!...

Mais ces nouvelles appréhensions de Fanfan ne furent pas justifiées.

Zéphyrine se mit à ronfler; c'était en rêvant qu'elle avait prononcé le nom de son neveu.

Oui, dans un doux songe, la tante de Claudinet le voyait revêtu d'une immense houpelande, comme celle de La Limace.

On décousait la doublure du vêtement; des billets de mille s'en échappaient à foison.

Zéphyrine s'en emparait vivement avant qu'Eusèbe fût rentré, et les cachait dans une grande bouteille...

Fanfan murmura :

— Ça va mieux que je ne le pensais; mais, voilà! faudrait qu'ils se couchent tous les deux... Ils croiraient que, moi aussi, je vais me pagnoter... Si je me cavale maintenant, ils sont capables de se réveiller... Ils seront un peu dessoûlés... Et alors, gare la bombe!

Les époux ronflèrent à l'unisson.

Fanfan se dirigea vers la porte...

Mais La Limace allongea la jambe et fit tomber un escabeau.

Fanfan revint auprès d'eux, s'attendant à leur voir rouvrir les yeux.

Le pauvre petit était sur des charbons ardents.

— C'est égal! se dit-il, pendant ce temps-là, Claudinet se fait la paire... Il a beau trotter doucement, il va tout de même son petit bonhomme de chemin...

Puis les visions funèbres revinrent assaillir Fanfan.

Ça ne pouvait pas marcher aussi bien qu'il le croyait; il était arrivé quelque chose à Claudinet.

A cette heure, il devait être étendu sur la route, appelant son petit copain.

Effaré, Fanfan tendait l'oreille; il lui semblait qu'un cri plaintif lui arrivait à travers l'espace...

Claudinet, privé de secours, se trainerait dans un fossé.

Il y mourrait en accusant Fanfan de l'avoir lâchement abandonné.

Et Fanfan ne le retrouverait plus.

Ne plus voir Claudinet!

Ah! si Fanfan était sûr de cela, il mettrait le feu à l'entre sort...

La Limace et Zéphyrine seraient grillés, et lui aussi.

Claudinet, son ami, son frère!...

Alors, ce que disait La Limace serait vrai: il n'y aurait pas de bon Dieu!

L'enfant, après cette crise de désespoir, retrouva tout son courage.

Rien ne devait être perdu.

Il regarda une dernière fois les immondes ivrognes qui continuaient à dormir.

Rien ne pouvait, après tout, que leur somme ne durerait pas jusqu'au milieu de la nuit...

Fanfan franchit brusquement la porte de l'entresort.

Une bouffée d'air frais et pur lui fouetta le visage.

Cela parut délicieux au gamin d'être sorti d'une atmosphère empoisonnée.

Il descendit allègrement les marches de la voiture.

— N'oublions pas les bagages, murmura-t-il.

La lune rayonnait doucement dans un ciel parsemé d'innombrables étoiles.

Fanfan trouva le paquet dans le coffre.

Tape-Dur s'agita et fit gémir les ais de l'entresort ; mais Fanfan se mit à rire en regardant la singulière muselière du chien ; c'était un tour de Claudinet.

— Adieu, la baraque ! dit le petit... Au plaisir de ne jamais te revoir...

Il allait s'élancer sur la route ; il s'arrêta...

— Faut que j'embrasse Troppmann, dit-il ; le pauvre vieux ne nous a jamais fait de misères.

Fanfan saisit le cheval par la tête et l'embrassa sur les naseaux.

Troppmann poussa un hennissement d'allégresse.

— Plus bas ! mon vieux gaye, recommanda Fanfan ; il ne faut pas qu'ils t'entendent... Quel dommage que tu n'aies que trois pattes... Je t'aurais détaché, je serais monté sur ton dos et nous aurions été rejoindre Claudinet... Tu nous aurais bien portés tous les deux, hein !... La Limace et Zéphyrine auraient pu courir... Mais pas moyen, puisque t'es invalide.

Le petit discours n'était pas achevé que Fanfan arpentait la route.

Pendant un quart d'heure, il détala aussi rapidement qu'il le put, se retournant souvent et jetant un coup d'œil affolé vers l'entresort.

Rien ne bougeait dans l'établissement de la somnambule.

Les époux Rouillard n'avaient pas fini de cuver leur boisson.

Fanfan se sentit libre !

Il respira la brise à pleins poumons.

Une pensée lui vint aux lèvres.

Il y avait décidément un bon Dieu.

Maintenant, Fanfan ne doutait plus qu'il allait retrouver Claudinet.

Comme ils allaient s'embrasser !

Fanfan eut un petit frisson.

Est-ce que l'écho ne lui apportait pas la grosse voix de Zéphyrine ?

Il ne perdit pas de temps à écouter plus attentivement ; mais, à moins que les oreilles ne lui eussent tinté, il avait cru entendre :

— Claudinet !... Fanfan !...

Zéphyrine pouvait hurler à son aise ; Fanfan la déliait.

Son allure devint plus rapide à travers la nuit.

Mais, malgré tout son courage, la sueur lui perla au front.

Zéphyrine était incapable de le rattraper et La Limace ne devait pas encore avoir les jambes assez solides pour cela.

Seulement, s'ils avaient l'idée de déchaîner Tape-Dur !

Le chien saurait bien retrouver la piste des fugitifs.

Après le tour que Claudinet lui avait joué, l'animal ne chercherait qu'à se venger.

— Bah ! finit par se dire Fanfan, j'ai la berlue... C'est le vent dans les feuilles que j'ai pris pour une voix... Zéphyrine et La Limace n'ont pas dû bouger.

Il était près de minuit quand l'enfant arriva à Saint-Ouen-l'Aumône

Malgré l'obscurité, il s'orienta très bien et fila droit sur la gare.

S'il ne s'était retenu, Fanfan aurait crié de toutes ses forces :

— Claudinet !... Me voilà !...

Il ne fallait pas commettre cette imprudence.

Il regarda avidement sur la petite place où son ami l'attendait.

Il ne vit rien.

— Ce n'est pas étonnant, murmura-t-il, mon pauvre gosse est gros comme pour deux liards de beurre.

Il s'approcha davantage.

— Et puis, comme il est toujours gelé, il sera entré dans la gare...

Je vais le trouver installé sur le banc, comme un voyageur de première classe... Il ne se refuse déjà rien !

Fanfan jeta un coup d'œil dans la salle ; il n'y avait personne.

Une angoisse le poignit ; ses appréhensions lui revinrent ; il lui sembla que tout s'écroulait.

Deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

C'était fini !... Claudinet était resté en route... Mort de fatigue, tué par des malfaiteurs, égaré au moins dans la campagne, Fanfan voulait bien admettre cette dernière hypothèse moins sinistre ; mais il ne reverrait pas son ami.

Le jour allait venir ; on retrouverait Claudinet mort ou vivant ; Fanfan, lui, n'entendrait plus jamais parler de son compagnon d'infortune.

Puis, il eut une autre idée :

— Il n'est peut-être pas encore arrivé !

Il calcula le temps écoulé ; deux longues heures avaient passé depuis que le neveu des époux Rouillard s'était enfui.

Il s'était trouvé malade en route...

Eh bien ! Fanfan allait se mettre à la recherche de Claudinet.

Pour cela, Jean de Kerlor referait le chemin parcouru ; or il s'exposerait à retomber dans la gueule du loup.

La Limace et Zéphyrine, s'ils s'étaient réveillés, se mettraient immédiatement en quête.

Et Tape-Dur, le féroce Tape-Dur serait lancé en éclaireur.

Tant pis ! il arriverait ce qui voudrait, Fanfan n'hésitait plus.

Qui sait ! Il aurait peut-être le temps tout juste de retrouver son ami et de reprendre avec lui la poudre d'escampette.

Tout à coup, Fanfan respira bruyamment.

Dans les ténèbres, il apercevait Claudinet et il ne fit qu'un bond jusqu'à son copain.

Claudinet, à son tour, poussa une exclamation de joie.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, comme s'ils se retrouvaient après dix années de séparation.

— T'as pas oublié le baluchon, fit Claudinet... Je craignais que, dans ta précipitation, tu n'y penses plus

— Tu arrives seulement ? questionna Fanfan.

— Moi !... Il y a plus d'une heure que je fais le poireau.

— Tu devais m'attendre devant la gare.

— Bien sûr ! mais ne te voyant pas rappliquer, j'ai cru que tu n'avais pas pu t'esbigner.

— J'ai attendu comme c'était convenu.

— Je comprends... Mais, mon vieux Fanfan, tu ne sais pas ce qui s'est passé en moi quand je me suis trouvé tout seul sur la place.

— Tu as eu le trac.

— Pour toi... Je me disais : Pas possible ! La Limace et Zéphyrine ont déconvert le fourbi... Ils auront vu Tape-Dur muselé... Ils auront retrouvé la valise dans le coffre... Ils vont tuer Fanfan, s'il ne leur avoue pas tout le plan.

— Est-ce qu'on doit avoir des idées pareilles ?

— Alors, toi, mon vieux Fanfan, tu n'as jamais douté que nous réussirions ?

— Jamais.

— Tu n'as pas eu peur qu'il m'arrive quelque avaro en route ?

Fanfan l'étreignit vigoureusement.

— Ne me fais pas mentir, s'écria-t-il... Ne parlons plus de cela, et en route.

— Oui, filons !... Allons bien loin !

Ils se dirigèrent au hasard sur leur droite.

— Ce n'est pas tout ça, reprit Claudinet, où allons-nous faire dodo ?

— Plus loin.

— Oh ! oui, beaucoup plus loin...

— Tu es fatigué déjà ?

— Moi ! protesta Claudinet, je ne me suis jamais senti si gaillard... je n'ai pas toussé une seule fois depuis que j'ai quitté la sale boîte.

Fanfan retrouva tout son entrain.



Ils s'assirent sur le bord d'une cressonnière; Claudinet défilcla le sac. (Page 1653.)

- Bonne affaire ! dit-il.
- Non, mais, reprit Claudinet, crois-tu que nous faisons une balade chic ?
- C'est la première fois que nous sommes heureux !
- Il y a commencement à tout, repartit Claudinet.
- C'est égal, dit Fanfan, il fait noir ; on ne rencontre pas grand monde, mais il vaut peut-être mieux parler tout bas.
- Moi, je veux bien, répondit Claudinet ; seulement, faut que tu me permettes de soulager mon cœur.

— Vas-y !

Claudinet s'exclama assez haut :

— A bas La Limace ! A bas Zéphyrine.

Fanfan fit chorns.

Ils se dirigeaient vers Bessancourt.

On comprend bien que les deux gosses n'avaient arrêté aucun itinéraire.

A partir de Saint-Ouen-l'Aumône, ils avaient décidé de marcher droit devant eux et de faire le plus de chemin possible.

La nuit leur était propice, une nuit de juillet, tiède et parfumée.

Ils pourraient la passer à la belle étoile sans inconvénients.

— Ah ! quel bonheur ! s'écria Claudinet... Si nous avions su, il y a longtemps que nous aurions quitté l'entresol.

— Nous étions trop petits, répliqua Fanfan ; tu comprends bien que, pour demander du travail, il faut représenter.

— Nous allons gagner de l'argent.

— De l'argent qu'on ne nous forcera pas à voler.

— Dis donc, Fanfan, quand La Limace et Zéphyrine verront que nous ne sommes plus là, ils seront capables d'enlever deux enfants pour nous remplacer !

— Deux petits malheureux !

— Bah ! ils feront comme nous, ils se tireront.

— C'est Zéphyrine qui va faire une tête !

— Elle dira à La Limace que c'est de sa faute.

— Et ils se battront !

— Ils casseront la vaisselle.

— Je voudrais être dans un petit coin pour assister à la scène.

— Moi pas... Je préfère être loin.

Ils marchèrent rapidement, semblant ne plus rien redouter.

Claudinet ne se laissait pas distancer par Fanfan. Les chers enfants oublièrent toutes leurs souffrances passées.

— Une faible lueur troua l'obscurité ; c'était la lanterne d'une voiture de maraîcher.

Fanfan et Claudinet devinrent moins expansifs.

D'autres voitures suivaient avec la traditionnelle lenteur et les lourds cahots de ces équipages.

Le cultivateur qui conduisait, somnolait sur son siège ; le cheval suivait tout droit, par la force de l'habitude.

— Ils vont à Paris, dit Fanfan.

— Oui... Si nous montions derrière une voiture...

— On nous flanquerait peut-être des coups de fouet.

— Tu crois ?

— Et puis, on nous demandera d'où nous venons.

— C'est dommage... A Paris, nous trouverions peut-être plus facilement de l'ouvrage... Ah ! tu sais, mon vieux Fanfan, nous avons du temps devant nous.

— Je ne suis pas de ton avis, Claudinet ; si nous voulons manger, il faudra nous faire embaucher tout de suite.

— C'est bon ! c'est bon ! dit le neveu des époux Rouillard en souriant, nous en reparlerons quand il fera jour.

Ils venaient de traverser un pont ; ils entraient dans Taverny ; une masse noire se dressa bientôt devant eux, c'était la forêt de Montmorency.

— Des bois ! s'écria Fanfan, nous allons pouvoir nous reposer.

— Tu es donc fatigué ? repartit Claudinet.

— Nous n'avons pas besoin de marcher toute la nuit.

— Comme tu voudras.

Mais des passants attardés les regardaient.

Claudinet perdit soudain son assurance ; il saisit convulsivement le bras de son compagnon et lui murmura à l'oreille :

— Si on avait déjà donné notre signalement ?

— Ce n'est pas possible !

— Qui sait?... Alors les gendarmes seraient à nos trousses.

— Pourquoi, puisque nous n'avons rien fait de mal ?

— Zéphyrine et La Limace ont le droit de nous faire arrêter.

— Voyons, Claudinet, ne tremble pas comme ça.

— Tiens ! l'homme qui vient de passer... As-tu vu comme il nous a dévisagés ?

— Mais non.

Claudinet claqua des dents.

— Allons plus loin ! Je t'en supplie, Fanfan !

XLII

LA PLATRIÈRE

Ils reprirent leur marche, traversèrent Vaucelles et l'Ermitage.

A Margency, Claudinet, que la peur talonnait, sentit s'évanouir brusquement son énergie factice.

Il chancela et murmura :

— Je n'en peux plus.

Il allait s'abattre sur le sol ; Fanfan l'empêcha de tomber.

Aucune lumière ne brillait plus dans la petite localité ; tout le monde dormait.

— Eh bien ! s'écria Fanfan, nous pouvons nous reposer ici.

— Ah ! mon pauvre vieux, gémit Claudinet, j'ai les guibolles en compote.

Ils pénétrèrent dans un champ de blé.

Claudinet s'étendit de tout son long en poussant un soupir de soulagement.

— Attends, dit Fanfan, nous allons arranger l'oreiller.

Il plaça son paquet sous la tête du petit camarade.

— Bonsoir, Fanfan, fit Claudinet en bâillant... Bonne nuit.

Et il s'endormit.

Jean de Kerlor essaya d'en faire autant ; il commença même par allonger ses membres avec délices et il ferma les yeux ; mais le sommeil ne vint pas.

Fanfan regarda les étoiles et sa petite imagination vagabonda.

Il se rappelait ce que Claudinet lui avait dit un jour.

Fanfan n'était pas le fils de La Limace et de Zéphyrine. Ils l'avaient enlevé, puisque Claudinet se rappelait la nuit où on lui avait amené son camarade.

Si le père et la mère de Fanfan étaient encore vivants, pourquoi ne recherchaient-ils pas leur fils ?

Comment celui-ci les retrouverait-il jamais ?

Il poussa un gros soupir ; Claudinet avait pu se tromper.

Et pourtant, ce devait être bien bon d'avoir un père et une mère qui vous aiment.

Maintes fois, Fanfan et Claudinet, du haut de l'entresort, avaient vu des gamins choyés par leurs parents.

Comme tout ce monde était joyeux !

Pourquoi les deux gosses étaient-ils privés de cette joie ?

Quel mal avaient-ils fait pour que le bon Dieu les punisse ainsi ?

Si encore Claudinet pouvait recouvrer la santé, on ne serait plus malheureux.

On grandirait, on deviendrait des hommes.

Les réflexions de Fanfan furent interrompues ; son petit compagnon venait de se relever brusquement ; en proie à une terreur folle, il s'écriait :

— Fanfan, les voilà !...

Claudinet rêvait que La Limace et Zéphyrine venaient de les découvrir.

Fanfan eut un frisson ; il ne partageait pas l'effroi de Claudinet, mais ses regards essayèrent de percer la nuit pour voir si un danger les menaçait ; or, la tranquillité la plus absolue continuait à régner.

— Viens ! viens ! supplia Claudinet ; nous pouvons encore leur échapper.

Fanfan allait faire entendre raison à son camarade ; mais celui-ci, de plus en plus apeuré, le saisit par le bras, et l'entraîna hors du champ de blé.

— Nous ne sommes pas encore assez loin, murmura Claudinet.

Ils allèrent jusqu'à Eaubonne.

— Eh bien ! dit doucement Fanfan, commences-tu à te rassurer ?

— Oui, c'est bête ! reconnut Claudinet, qui tremblait moins... Les songes sont des mensonges... On n'était pourtant pas mal là-bas.

— Tu ne vas plus pouvoir te trainer.

— Veux-tu que je te porte ? répliqua Claudinet, à qui la fièvre donnait une nouvelle énergie.

Fanfan se mit à rire de bon cœur.

Ils se trouvèrent sur la route de Saint-Leu, à l'entrée de Soisy, c'est-à-dire à quelques mètres de la maison d'Hélène de Kerlor.

Hélène ! La mère de Fanfan ! La malheureuse femme que le désespoir n'avait pas tuée.

Si les enfants avaient porté leurs regards à droite, ils auraient aperçu, trouant les ténèbres, une petite lueur à une fenêtre.

C'était le phare ! C'était le salut !

En s'approchant tout près, ils auraient vu une femme pensive, qui laissait errer ses regards sur la campagne endormie.

Enfin, si Fanfan avait demandé l'hospitalité, pour lui et son compagnon, on lui aurait ouvert la porte.

La mère n'eût pas reconnu tout de suite son fils ; mais si, à la demande de son nom, il avait répondu qu'on l'appelait Fanfan, Hélène aurait bien vite retrouvé les traits chéris du petit disparu.

Mais le sort implacable et lâche ne voulut pas que le supplice de cette mère et de cet enfant, innocents tous deux, cessât.

— A force de marcher, nous avons dû faire beaucoup de chemin, reprit le neveu de Zéphyrine.

— Nous sommes loin de Pontoise, ajouta Fanfan.

— Si on cassait une croûte.

— Avec quoi ?

— Avec ce que j'ai mis dans la valise.

Ils s'assirent sur le bord d'une cressonnière ; Claudinet défilcla le sac qui constituait tout leur bagage, et en garçon qui avait fait ses préparatifs, il tira un morceau de pain, qu'il rompit en deux.

Fanfan eut une hésitation.

— Ce n'est pas à nous, dit-il.

— Mais si, répondit Claudinet avec un geste étonné et un peu impatient, je l'ai carré sur notre part.

Fanfan ne présenta plus d'objections; ils mangèrent avec appétit.

— Malheureusement, dit Claudinet, je n'ai pas pu emporter de boisson... La Limace et Zéphyrine ne laissent rien dans les bouteilles...

— Tu as soif?

— Oh! oui.

— Comment faire?

Mais ils remarquèrent l'endroit où ils avaient fait halte. Il y avait de l'eau dans le fossé.

— Tiens-moi, s'écria Claudinet.

Il s'étendit sur le ventre et plongea la tête dans la cressonnière: il but avidement.

— Assez! fit son compagnon, tu vas attraper du mal.

— Ah! que c'est bon! déclara Claudinet.

Mais Fanfan avait raison; l'ingestion de cette eau froide glaça le petit poitrinaire, dont les dents recommencèrent à s'entrechoquer.

Claudinet, se rendant compte de son état, balbutia:

— Courons un peu, ça nous réchauffera.

Après avoir franchi la Pointe-Raquet, ils atteignirent Enghien; le malaise de Claudinet cessa devant cette vigoureuse réaction.

— C'est fini, dit-il, je n'ai plus froid du tout.

— Tant mieux! répondit Fanfan; mais il s'agit maintenant de trouver un coin pour nous reposer sérieusement.

— Tu as raison... C'est égal! c'est bon, la piquette de grenouille; mais je m'explique que mon oncle et ma tante n'en abusent pas.

Ils regardèrent à droite et à gauche; il n'y avait que des maisons; or, il cherchaient des champs.

A La Barre, Claudinet s'écria:

— Allons par là!

Ils prirent un chemin à gauche et marchèrent encore pendant quelque temps; les champs où ils auraient pu s'installer étaient fermés par des clôtures.

Les pauvres enfants étaient à bout de forces; Claudinet voulait que l'on se couchât dans un sentier, mais Fanfan n'était pas de son avis.

Tout à coup, la température, très douce d'ailleurs, leur parut encore plus clémente.

Ils s'avancèrent...

Ils étaient devant une plâtrière de Villetaneuse.

— Voilà notre affaire! déclara Fanfan.

Ils montèrent sur un four.

— Il fait rien tiède, constata Claudinet, ressaisi par le froid.

Fanfan eut le pressentiment d'un danger.

— Possible ! dit-il, mais il ne faut peut-être pas s'y fier.

Et, malgré les protestations de son camarade, il le fit coucher au pied d'un mur.

Pour couper court aux reproches de Claudinet, Fanfan retira les haillons qui lui servaient de veste et en couvrit son ami.

Épuisé, Claudinet s'endormit comme dans la pièce de blé de Margency.

Mais, comme précédemment, Fanfan ne put fermer l'œil.

Et pourtant, il était harassé, trop fatigué peut-être pour dormir.

Il regarda son petit ami dont la grêle silhouette recroquevillée tenait bien peu de place.

— Pourvu qu'il ne se réveille pas encore en sursaut !... Oh ! non, cette fois il repose tranquillement... Ah ça ! est-ce que je ne vais pas en faire autant ?

Il s'étendit à son tour sur le sol et referma consciencieusement les yeux.

Il tressaillit.

Il venait d'entendre des voix ; ce n'était qu'à l'état de rumeur lointaine, de murmure, de bourdonnement, et Fanfan se demanda s'il ne se trompait pas ; il écouta plus attentivement.

On parlait à quelque distance.

— C'est des gens qui travaillent, se dit Fanfan... Alors, ils auraient pu nous entendre et nous empêcher de coucher là... Pas de tapage... C'est pour le coup que Claudinet aurait tort de faire encore un mauvais rêve.

Cette nouvelle préoccupation énerva davantage Fanfan.

Il murmura :

— Alors, c'est décidé ! Il n'y a pas moyen de dormir !

Il se consola.

— Bah ! ajouta-t-il, le principal est que Claudinet fasse son cent de piquet... Moi, j'ouvrirai l'œil... Comme ça on ne nous surprendra pas.

Et Fanfan se mit aux aguets, comme un malfaiteur qui craint à chaque instant l'apparition des gendarmes.

Mais les voix continuaient à l'intriguer.

— On dirait que ça vient de dessous la terre, pensa-t-il... C'est drôle.

..

La curiosité l'emporta sur la prudence.

Fanfan rampa jusqu'à l'entrée du four à plâtre.

Au fur et à mesure qu'il avançait, les bruits devenaient plus perceptibles.

— Si on travaillait là-dedans, se dit judicieusement le petit, j'entendrais les outils... Que se passe-t-il donc?... On parle pourtant.

Il s'approcha davantage.

Cette fois, des lambeaux de conversation lui arrivèrent aux oreilles.

— Quéqu'tu veux! C'est la débîne!

— Si encore on pouvait venir *sorquer* toutes les nuits dans la plâtrière.

— C'est bon l'hiver... Maintenant c'est la belle saison

— On serait mieux dans les champs.

— Oui, mais quand il pleut...

— Et puis, les *cabots* peuvent vous bouffer un bifteck.

— N'importe! répliqua l'amateur de plein air, on ne risque pas d'être *emboucané*.

— Il n'y a pas de danger, quand le four ne flambe plus.

— T'as beau dire, mon vieux colon, il y a plus d'un camaro qui s'est retrouvé le lendemain à l'état de macchabée.

Fanfan n'entendait pas tout; mais il percevait des mots d'argot.

Hélas! à l'école d'Eusèbe Rouillard, le pauvre enfant avait appris les finesses de la langue verte.

— C'est égal, reprit une voix, j'aimerais mieux être chez Joséphine.

— Elle t'a *semé*?... Elle a trouvé un *costo* plus *reluisant* que toi?

— Pas du tout... Seulement, elle s'est prise de bec avec le type qui voulait faire son bonheur... Il paraît qu'y avait donné une fausse pièce... Alors Joséphine a pris un *surin* et un peu endommagé le cuir du *raqueur*.

— Mauvaise affaire!

— Les *cognes* sont venus; on a coffré Joséphine... Elle est à Saint-Lazare...

— Et toi, tu es sur le pavé.

— Ça vaut mieux que de coucher à Mazas.

— Je ne suis pas de ton avis, répliqua quelqu'un... Moi, si demain je ne réussis pas à faire un chopin, je me rends au poste et je dégoise tout ce que j'ai sur la conscience... J'aurai pas besoin d'en dire long, allez, pour qu'on me boucle.

— Oh là! là! fant rien être fainéant pour penser à ça!

— Quoi! on me logera, on me nourrira, on me blanchira... Je me requinquerais... Quand je sortirai, je repiquerais au truc.

— A la mie de pain.

— Quéqu'tu fais?

— *Monte-en-l'air*.

— Faut croire que tu n'es pas ferré sur ton flambeau de cambrioleur; sans ça, tu ne te trouverais pas au milieu de purées comme nous?...



Claudinet grimpa lentement. Il disparut bientôt par l'imposte. (Page 1664.)

— L'ouvrage ne va pas.

— Pour les mauvais ouvriers.

— C'est la morte-saison... Faut encore compter quinze jours avant que les parigots partent pour la campagne ou la mer...

Alors, à ce moment-là, c'est franc!... Il n'y a plus personne dans les conditions...

— Un vrai *monte-en-l'air*, riposta un contradicteur, n'est jamais embarrassé... Moi, j'ai connu un type qui travaillait tout le temps.

— Qui ça?

- Il s'appelait La Limace.
— Pardi! c'est le premier cambrioleur de Paris...
Tout le monde n'a pas ses capacités.
— Aussi, on dit qu'il est retiré des affaires.

Fanfan continuait à écouter avidement.

La plâtrière servait de refuge à des malfaiteurs.

L'un d'eux avait prononcé le nom de La Limace, célèbre dans ce monde-là, et il connaissait peut-être les deux gosses.

Ceux-ci avaient eu une mauvaise inspiration d'échouer là.

Alors, deux pauvres gamins, qui n'avaient rien à se reprocher, mais qui s'enfuyaient d'un antre infernal, étaient fatalement condamnés à partager les asiles des bandits?

Non, Claudinet et Fanfan ne s'exposeraient plus à une pareille aventure.

La première nuit, ils ne savaient pas où ils allaient; il ne fallait pas trop leur en vouloir s'ils étaient si mal tombés. Dès le lendemain, ils s'embaucheraient chez quelque cultivateur et ils travailleraient la terre.

Fanfan avait des bras solides; il bûcherait de toutes ses forces. Claudinet ferait peut-être moins de besogne; mais, lui non plus, ne manquait pas de courage; le patron aurait un peu de pitié, quand Fanfan déclarerait que son frère, après une longue maladie, venait d'entrer en convalescence.

La patronne aussi se montrerait charitable.

Tous ces braves paysans étaient bons; cela se voyait sur leur visage; et puis, ils étaient gais; ils s'esclaffaient de tout leur cœur quand ils assistaient à la parade.

Ce souvenir fâcheux ramena chez Fanfan les plus vives inquiétudes.

Ne venait-il pas d'entendre parler de La Limace?

Heureusement encore que les enfants étaient restés dehors; sans cela, les chenapans les auraient vus, et celui qui vantait les talents d'Eusèbe Rouillard aurait pu chercher à prévenir celui-ci.*

Il est vrai que le camarade en question ne paraissait pas savoir que l'entre-sort était à Pontoise.

Ce n'était pas une raison pour que Fanfan cessât de veiller au grain.

En compagnie de Claudinet, il déguerpissait avant que ces hommes fussent sortis des fours à plâtre.

Il écouta encore la conversation; il voulut se persuader que ce n'était que pour surveiller la compagnie; mais, en réalité, Jean de Kerlor, tout en restant foncièrement honnête, ne pouvait se défendre de trouver drôles ces propos infâmes.

Le diapason des voix s'éleva, comme si une querelle commençait.

C'était un simple chemineau, un vagabond, n'ayant peut-être que des peccadilles sur son casier judiciaire, qui prenait la parole.

— Vous n'avez pas fini de jaboter, là, les mômes de la Tierce?

— Ça te gêne?

— Bien sûr !... Vous m'empêchez de pioncer.

— Tu n'as qu'à aller à l'Hôtel Continental.

— Quoi ! on peut bien laisser les frères tranquilles, riposta le chemineau.

— Si tu n'es pas content, tu peux déménager.

— Dirait-on pas que vous êtes les proprios ici... J'ai autant de droits que vous.

— Attends un peu, on va te mettre un marron sur la hure, vieux renauteur !

— Le premier qui avance, je le crève ! cria le vagabond... En v'là des *panouillards* !... Je vous demande un peu si ça ne serait pas mieux à la Roquette.

— Veux-tu boucher ton plomb?

Mais le vieillard irascible poursuivit :

— Vous ne seriez pas si farauds quand Deibler entrerait dans la turne avec les autorités, le raticchon et les journalistes huppés... Ça serait le coup des six arbres verts.

Cette perspective funèbre ne fut pas du goût de l'assistance, qui se mit en fureur contre le chemineau.

Une lutte s'engagea ; mais le champ clos manquait de luminaire.

Les coups pleuvaient un peu à tort et à travers, et le vieux, tout en distribuant des horions, continuait à vociférer.

Une voix retentit, c'était celle de l'amant de cœur de l'infortunée Joséphine.

— Ne faites pas tant de moulinets, implora-t-il, on va vous entendre de là haut... Les hirondelles de potence pourraient *radiner*.

Cet avertissement salutaire produisit un effet relatif.

Quelques enragés voulaient à toute force étrangler le chemineau pour lui enlever le goût de s'exprimer avec trop de franchise.

Le médiateur poursuivit :

— Vous ne savez donc pas que, pas plus tard qu'hier, j'ai failli être poissé.

— Où ça?

— Dans les carrières d'Amérique.

— C'est loin.

— Oui, mais rien ne prouve qu'aujourd'hui on ne fera pas une rafle dans les plâtrières.

Cette fois, les hostilités furent suspendues comme par enchantement.

— C'est si crapule, les *flies* ! conclut le petit homme de Joséphine.

— Mort aux vaches ! clama l'assistance avec un ensemble des plus touchants, car le vieux chemineau, objet de la bagarre, prononça également le terrible cri de guerre.

Quant à Fanfan, il n'avait pas besoin d'en entendre davantage.

Les gendarmes allaient venir ; ils arrêteraient tout le monde, y compris Fanfan et Claudinet.

Le premier ne fit qu'un saut pour aller réveiller le second.

— Houste ! dit Fanfan, caltons !

Claudinet se frotta les yeux, désagréablement surpris.

Puis la notion des faits lui revint ; il crut qu'il s'agissait de son oncle et de sa tante.

Il se releva rapidement.

— J'y suis... Vite !... bégaya-t-il.

Dans leur précipitation, ils contournèrent les fours à plâtre et ne prirent pas le chemin qui les y avait amenés. Tout à coup, Fanfan trébucha...

Il avait failli heurter quelque chose dans l'herbe...

Il regarda plus attentivement, et Claudinet l'imita... Aux pâles rayons de l'aube, ils virent une petite fille qui dormait...

Fraîche et rose, elle souriait comme si elle était dans un bon lit et que son sommeil lui apportât les plus douces espérances.

— Une gamine ! s'écria Fanfan stupéfait.

— Une gosse ! dit Claudinet.

XLIII

LES TROIS GOSSES

Fanfan et Claudinet prirent rapidement une décision. Ils n'échangèrent que quelques mots.

— Elle est peut-être comme nous ! dit le premier.

— Chez son oncle et sa tante, ajouta Claudinet.

— Elle s'est sauvée.

— Faut pas qu'on la reprenne.

Mais, pourtant, ils eurent une hésitation ; pour la réveiller, il fallait porter la main sur ce corps charmant...

— Mademoiselle, fit Jean de Kerlor, réveillez-vous.

Mais Fanfan ne pouvait pas crier, car il aurait été entendu des vagabonds.

Marcelle, nos lectrices l'ont reconnue, continuait à dormir comme une bienheureuse.

La fillette était venue tout d'une traite à Villetaneuse.

Sa frayeur avait été telle en voyant le neveu de Pélagie Crépin brandir son revolver, qu'elle était persuadée que Prosper allait massacrer sa tante et qu'il tuerait en même temps l'unique témoin du premier crime.

Marcelle s'envola donc comme une colombe effarouchée, croyant toujours que l'assassin la poursuivait.

Épuisée, haletante, le hasard conduisit à la plâtrière Marcelle, qui se rassura un peu.

L'enfant ne pouvait aller plus loin; ses jambes se dérobaient sous elle; tout son corps ruisselait de sueur; elle se laissa tomber sur le gazon pelé et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Les rôdeurs se disposaient à quitter leur asile; on les entendait faire leurs préparatifs de départ, au milieu d'un brouhaha peu rassurant pour nos petits amis.

Claudinet s'écria :

— Attends! je m'en charge.

Et il voulut soulever Marcelle, la prendre dans ses bras.

Claudinet, trop faible, constata avec dépit qu'il n'y parviendrait pas.

Mais Fanfan n'était pas malade, lui; bien qu'il fût un peu plus jeune que Claudinet, il était aussi robuste que son compagnon était débile.

Il réussit où son ami avait échoué.

Il saisit Marcelle et l'emporta.

La fillette, plongée dans un sommeil qui tenait de la léthargie, la fatigue l'ayant anéantie, n'opposa aucune résistance; elle n'ouvrit même pas les yeux.

L'aube commençait à éclairer la campagne; les oiseaux chantaient déjà; dans quelques minutes, les paysans allaient apparaître, car ils se lèvent de bonne heure.

— Où allons-nous? murmura Claudinet, toujours très mécontent de lui-même.

Était-ce possible qu'il n'eût pas été assez solide pour porter la gosse?

Ce devoir lui incombait, puisqu'il était l'ainé.

Fanfan ne répondit pas; il serrait sur sa poitrine son précieux fardeau.

Il éprouvait une joie très pure quand ses yeux s'arrêtaient sur le radieux visage de Marcelle.

Dans la course, les cheveux de la fillette frôlèrent plus d'une fois la figure de Fanfan.

Ils étaient si fins, si doux, si soyeux, que Jean de Kerlor les comparait

à ces fils de la Vierge qui, l'automne venu, caressent si délicieusement l'épiderme.

Claudinet reprit, voulant encore se faire illusion sur sa faiblesse :

— Quand tu seras fatigué, tu me la passeras.

Fanfan répondit :

— Elle n'est pas plus lourde qu'un petit oiseau.

— Tout à l'heure, tu comprends, j'étais saisi... C'est pour cela que je n'ai pas pu l'enlever...

Mais Fanfan n'écoutait plus son petit camarade.

— Alors, se dit Claudinet, navré, c'est lui qui la sauve !... Et moi, je suis là à le regarder... Est-ce que la Limace avait raison quand il me traitait de propre-à-rien ?

Et Claude Rouillard mettait son imagination à la torture pour rendre service à son tour à cette gamine.

Ses efforts furent enfin récompensés.

Les enfants étaient arrivés sur la route de Paris.

Tout près du passage à niveau de la ligne du Tréport, Claudinet avisa une riante maisonnette.

Avec sa couverture de tuiles, ses briques formant mosaïque et ses volets verts, elle avait l'air hospitalier.

Le jardinet était mal clos.

Claudinet poussa la petite porte lattée qui le fermait ; elle céda.

Vite, il fit signe à Fanfan.

Claudinet était moins confus ; il ne s'affligeait plus de son infériorité, lui aussi rendait service à la petite.

Fanfan arriva.

— Entrons là ! dit Claudinet.

Son compagnon obéit, tout en répliquant :

— Mais les gens qui habitent cette maison vont nous découvrir bien vite.

Claudinet ne répondit pas à l'objection ; du geste il désigna une petite tonnelle, qui gardait des sièges rustiques et une table.

Fanfan coucha Marcelle sur deux chaises, que son camarade disposa.

La fillette eut un léger mouvement ; mais elle ne se réveilla pas encore.

Le jardin minuscule donnait sur les champs ; de la route on ne pouvait donc voir les enfants.

— Maintenant, reprit Claudinet, qu'allons-nous faire ?

— Je ne vois qu'une chose, répondit Fanfan, il faut prévenir les propriétaires de cette maison.

— Qu'est-ce que nous leur dirons ?

— Dame !...

— Ce n'est pas facile.

— Écoute, Claudinet, on nous prendra pour des vagabonds, pour des malfaiteurs, cela m'est égal ; nous expliquerons dans quelles circonstances nous avons trouvé cette petite fille... On nous chassera, mais on n'aura pas le cœur de repousser cette enfant.

— Dis donc ! murmura Claudinet, ça ne te semble pas drôle qu'elle dorme tout le temps.

— Mais si..

— Si elle était malade...

— C'est pour cela, mon vieux Claudinet, qu'il faut tout de suite prévenir les gens qui sont là.

— Soit ! répliqua le neveu de Zéphyrine, je m'en charge.

Et délibérément, il frappa à la porte qui donnait sur le jardin.

On ne lui répondit pas.

Alors, il poussa l'audace jusqu'à sonner.

Le même silence régna.

Claudinet fit le tour de la maison et alla frapper à la porte sur la route...

Il revint bientôt auprès de Fanfan et de Marcelle.

— Il n'y a personne, dit-il.

Jean de Kerlor se montra moins optimiste.

— C'est-à-dire que personne n'est levé...

Il ne faisait pas grand jour. On pouvait, en effet, supposer que les habitants de la maison étaient encore au lit.

— Eh bien ! moi, répliqua Claudinet, je parie qu'il n'y a encore personne.

— Tu crois ? fit son ami, retrouvant plus d'espoir.

— Il s'agit de s'en assurer.

— Comment ?

— C'est bien facile, va... Suis-moi

Fanfan regarda Marcelle.

— Oh ! n'aie pas peur, continua Claudinet, elle ne se sauvera pas.

Il avait remarqué que l'imposte n'était pas fermée ; on l'avait laissée ouverte sans doute pour aérer les pièces en l'absence des locataires.

Fanfan comprit ; mais pourtant ses craintes avaient de la peine à se dissiper.

— Fais-moi la courte échelle, commanda Claudinet.

— Tu veux entrer ?...

— Je veux au moins voir de quoi il retourne dans cette bicoque.

— Si tu te faisais attraper... On te prendrait pour un voleur...

— On ne me verra pas.

Fanfan hésitait toujours.

— Voyons ! s'écria Claudinet, si j'ai raison ; s'il n'y a personne, nous avons un logement.

— Oui, mais...

— Nous ne serions que tous les deux, on s'arrangerait pour la nuit prochaine... On trouverait un autre coin.

— C'est pour la petite ?

— Bien sûr.

Fanfan se décida ; il croisa les mains et s'arc-bouta.

Claudinet grimpa lentement. Il disparut bientôt par l'imposte.

Fanfan écoutait avec anxiété...

Si Claudinet était surpris ?... Eh bien ! Fanfan interviendrait ! il raconterait toute l'histoire ; on comprendrait qu'ils n'étaient pas des bandits.

Son camarade avait raison ; il était impossible de ne pas secourir l'enfant recueillie par eux.

Comme elle était gentille tout de même !

D'où pouvait-elle venir ?

Ce n'était pas la fille d'un pauvre ; ça se voyait à sa toilette.

A coup sûr, elle ne sortait pas d'une baraque de saltimbanque.

Alors, si ses parents n'étaient pas misérables, pourquoi les avait-elle quittés ?

Est-ce qu'on l'aurait battue ?

Non ! elle était trop belle.

Fanfan n'était entré qu'une fois à l'église, depuis que les époux Rouillard s'étaient chargés de son éducation.

La Limace l'y avait amené pour fouiller dans les poches des dévotes ; Fanfan s'y était d'ailleurs refusé avec l'énergie que nous lui connaissons.

Il se rappelait maintenant que la petite inconnue ressemblait aux chérubins qu'il avait vus en peinture.

Enfin, elle n'allait pas dormir jusqu'au lendemain, et elle raconterait son histoire.

Tout en pensant à Marcelle, Fanfan écoutait toujours pour tâcher de prévoir ce qui se passait dans la maison.

Aucun bruit ne vint augmenter ses alarmes.

Cependant il se dit :

— Claudinet reste tout de même bien longtemps !...

Si on s'était jeté sur lui et qu'il n'ait pas eu le temps de m'appeler...

Fanfan tressauta :

Il venait d'entendre une porte grincer du côté du jardin.

Il resta immobile, tout tremblant, comme s'il avait les pieds cloués au sol.



Comment ! dit-il à Fanfan, d'un ton joyeux de reproche, tu n'as pas encore allumé le feu ? (Page 1671.)

Tout à coup, il reçut une tape amicale sur l'épaule, et la voix joyeuse de Claudinet retentit :

— Pas un chat !... Nous sommes propres... C'est bien notre tour.

Il avait deviné ; la maisonnette n'était pas encore habitée.

Ajoutons qu'il n'y avait aucun voisin.

Dès qu'il avait constaté l'absence de tout être humain, et cela n'avait pas été long, la maison n'ayant qu'un rez-de-chaussée, Claudinet avait été ouvrir la porte opposée à celle de la façade.

— Quelle chance, hein ! fit-il rayonnant.

— En effet, reconnut Fanfan, qui sentit disparaître le poids oppressant sa poitrine.

— Nous allons installer la marquise dans son appartement.

— Oui...

— Cette fois, tu ne seras plus seul à la porter.

Délicatement, tous les deux soulevèrent Marcelle et la transportèrent dans l'intérieur de la maison. Ils la couchèrent sur un lit.

Claudinet ouvrit une fenêtre sur le jardin ; la clarté entra avec les premiers rayons du soleil.

Marcelle ouvrit les yeux.

Elle vit Fanfan et Claudinet à son chevet.

Elle crut faire un rêve et voulut se rendormir.

Les deux gosses retenaient leur respiration...

Marcelle se dressa subitement et jeta un cri.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, dit Fanfan....

— Où suis-je ? murmura la fillette.

— Avec des amis.

— L'homme n'est plus là ? balbutia-t-elle avec un accent de terreur

— En fait d'hommes, répliqua Claudinet en se redressant, il n'y a que moi et mon copain.

Marcelle ne paraissait pas du tout rassurée.

Ses protecteurs en guenilles, aux traits fatigués par cette nuit blanche, aux gestes un peu brusques, l'auraient même effarée, si la voix de Fanfan n'avait trouvé des inflexions caressantes.

— Alors, je suis chez vos parents ? questionna Marcelle.

— Ma foi oui, répondit tranquillement Claudinet, sans s'arrêter au regard de Fanfan qui lui reprochait ce mensonge.

— Comment se fait-il que l'on m'ait amenée ici ?

Fanfan répondit :

— Nous vous avons trouvée sur la route.

— Oui, balbutia Marcelle, je me souviens... Je ne pouvais plus marcher... Je suis tombée...

— Et vous avez fait dodo, compléta Claudinet.

— Mais maintenant, est-ce qu'on va me reconduire à la pension ? reprit-elle.

— Où ça ?

— A Groslay.

— Dame !... murmura Fanfan embarrassé.

— Je ne veux pas y retourner, dit Marcelle... L'assassin y est peut-être encore avec son revolver.

Elle se mit les mains sur les yeux pour ne plus revoir la scène qu'elle avait épouvantée.

En quelques mots heurtés, elle la raconta aux enfants, tout saisis.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien ! reprit Claudinet, restez avec nous.

Fanfan ajouta :

— Nous aussi, nous sommes de pauvres enfants qui avons dû nous enfuir...

— Comment !... Mais vous êtes chez vous, remarqua Marcelle.

— Certainement, affirma Claudinet... Mon frère veut dire que, dans notre pension, on nous a fait aussi des mistouffles...

Alors, nous avons pris nos cliques et nos claques et nous nous sommes trottés.

— Vos parents ne vous ont pas grondés ?

Marcelle descendit du lit ; Fanfan lui avança une chaise, pendant que Claudinet répliquait :

— On nous a dit que nous avions bien fait.

Marcelle soupira :

— Moi, mes parents sont loin !

La pauvrete essuya ses larmes.

Fanfan s'écria tout bouleversé :

— Ne pleurez pas, mademoiselle... Si vous saviez... Nous ne serons pas méchants pour vous.

C'était vrai pourtant que ce petit garçon, malgré ses cheveux embroussaillés et son air décidé, paraissait bon.

Marcelle, en faisant ces réflexions, se reprocha ses premières pensées, car elle exprimait ainsi ses craintes :

— Voilà des enfants qui vont me dire de plus vilaines choses que les élèves de la pension... Les garçons, c'est encore plus mauvais que les petites filles.

Et voilà que non seulement Fanfan ne lui faisait plus peur, mais l'aspect misérable de Claudinet avait cessé de l'effaroucher.

— Faut pas que vous nous jugiez mal, reprit Jean de Kerlor, nous allons vous raconter franchement ce qui nous est arrivé...

— Je veux bien, interrompit Claudinet ; seulement, si on déjeunait?...

Fanfan redevint tout triste.

Ils avaient un abri, c'était beaucoup ; mais comment se nourriraient-ils.

— Vous savez, continua le neveu de Zéphyrine, nous ne comptons pas sur une invitée et nous n'avions pas mis la nappe ; mais rassurez-vous, on va faire de la cuisine.

Fanfan se demanda si son ami perdait la tête.

— En attendant, voilà toujours du pain du bon Dieu.

Et Claudinet sortit de son sac une tartine assez mince ; c'était tout ce qui restait de la provision entamée au bord de la cressonnière.

Il alla à la petite cuisine, ouvrit un tiroir et prit un couteau ; puis il partagea le déjeuner en trois.

Marcelle y mordit à belles dents.

— Là ! comme ça, on pourra attendre les côtelettes, déclara Claudinet... Je vais aller les chercher. Et avant que Fanfan, stupéfait, lui demandât des explications, le gamin s'éclipsait.

— Il est gai, votre frère, dit Marcelle quand elle fut seule avec Fanfan... je l'aime bien.

— Et moi ? interrogea-t-il d'une voix subitement altérée.

— Vous aussi... Comment s'appelle-t-il ?

— Claudinet... Moi, je m'appelle Fanfan.

— C'est des drôles de noms.

— Le vôtre ?

— Marcelle.

— C'est plus gentil.

— Vous trouvez ?

Fanfan la regarda, sentant redoubler son plaisir inouï.

Quand il portait Marcelle, à l'aube naissante, il n'avait pu que deviner combien la mignonne était jolie.

Il la contemplait à son aise maintenant, avec le respect mêlé d'attendrissement et de naïveté du fervent captivé par une pieuse image.

L'admiration de Claudinet était moins discrète ; mais elle touchait au même degré cette petite fille qui depuis si longtemps était privée de tendresse, quand elle n'avait pas désappris d'aimer, quand son cœur affectif tressaillait encore en pensant aux derniers baisers de son père.

Mais Fanfan s'arracha à son extase. Il fallait qu'il parlât. Marcelle avait le droit de tout savoir.

Il raconta franchement à la fillette la navrante histoire.

Il dit comment il s'était trouvé, un triste matin, dans l'entresort de la somnambule.

Il n'avait gardé aucun souvenir de son existence auparavant.

La Limace prétendait que Fanfan était son fils ; mais Claudinet ne le croyait pas, et Fanfan ne pouvait le croire.

Il retraça à Marcelle le long et incessant martyre des deux gosses.

La fillette pleurait à chaudes larmes et pressait les mains du malheureux.

Fanfan pleurait, lui aussi, au souvenir de ces épouvantables épreuves ; il pleurait surtout parce que sa nouvelle amie en comprenait l'horreur.

C'était la première fois que l'innocent voyait compatir aussi ardemment à ses malheurs.

— Et maintenant, conclut-il, vous savez tout... Que je sois ou non le fils de La Limace et de Zéphyrine, j'aime Claudinet comme un frère... je donnerais ma vie pour lui... Tous deux nous donnerions la nôtre pour vous.

Marcelle répliqua :

— Quand mon papa reviendra, il s'occupera de vous et il vous arrachera des mains de ces méchantes gens.

Elle apprit à Fanfan que Robert d'Alboize s'était embarqué sur un grand bateau ; qu'il partait pour un lointain pays :

— Tout au bout de la mer.

Enfin, elle fournit des détails circonstanciés sur son séjour à la pension de Groslay et rappela les motifs de sa fuite.

— Eh bien ! s'écria Fanfan, nous n'avons qu'une chose à faire, mademoiselle Marcelle, rester ensemble jusqu'au retour de votre père.

— Je veux bien, moi... Cela me ferait déjà beaucoup de peine de vous quitter...

— C'est vrai ?

— Je vous le jure... Mais j'ai peur.

— Nous serons deux à vous protéger.

— Vous croyez qu'on ne viendra pas vous chercher?...

— On ne sait pas où nous sommes.

— Quand nous sortirons de la maison, on nous verra.

— Cela ne veut pas dire que l'on voudra nous séparer.

— On nous questionnera.

— Claudinet se chargera de répondre... Il contera une craque.

Marcelle eut un mouvement.

— Je sais bien que c'est mal de ne pas toujours dire la vérité, prononça Fanfan ; mais nous ne ferons de tort à personne... Et puis, nous serons prudents... D'abord, Claudinet et moi nous travaillerons toute la journée.

— Vous avez de l'ouvrage ?

— Nous en trouverons... Nous ne sommes pas des paresseux, ni des vauriens.

— Je le sais déjà.

— On ne se verra que le soir.

— Mais moi aussi, je veux travailler, reprit Marcelle.

— Eh bien ! nous gagnerons tous notre vie...

Marcelle frappa dans ses mains.

— Quel bonheur ! fit-elle.

Fanfan poursuivit :

— Nous ne resterons ici que deux ou trois jours et nous nous installerons chez nous... On prendra un logement.

Marcelle paraissait enchantée.

Fanfan redevint soucieux : l'absence de Claudinet se prolongeait.

Où avait-il pu aller ?

Le front de Jean de Kerlor s'empourpra.

Est-ce que son ami, son frère, avait été voler pour nourrir la communauté?

Allait-il revenir avec des produits de sa maraude?

Que de fois Zéphyrine et La Limace, dans les jours de misère, avaient envoyé leur neveu dévaliser les poulaillers ou les clapiers du voisinage.

Fanfan n'accepterait plus de vivre ainsi. Il ne mangerait pas avant d'avoir gagné loyalement son pain.

Mais la petite... Allait-elle souffrir de la faim?

— Vous voilà encore tout triste, s'écria Marcelle.

Il balbutia :

— C'est que... je voudrais bien que Claudinet soit là.

— Il va revenir.

— Vous croyez ?

— Certainement...

— Il y a longtemps qu'il est parti.

— Je ne trouve pas...

— Si La Limace et Zéphyrine...

— Non ! dit Marcelle, vous avez tort de vous tourmenter.

Fanfan continuait à aller et venir. Si Marcelle n'avait pas été là, il aurait couru sur la route, regardant à droite et à gauche.

Claudinet, en voulant s'emparer d'une poule ou d'un lapin, avait dû être surpris en flagrant délit ; on l'avait emmené au poste...

Marcelle voulut de nouveau rassurer son petit ami.

— Claudinet ne va pas tarder... Il sait bien que nous devons être inquiets...

— Je n'y tiens plus ! reprit Fanfan, il faut que j'aille voir...

Il se dirigea vers la porte.

Marcelle s'écria :

— Alors, vous m'abandonnez?... Moi qui croyais que vous voudriez toujours rester avec moi... Vous me trompiez donc ?

Il revint auprès d'elle...

Il se regardèrent silencieusement.

Mais un appel, bien connu de Fanfan, retentit :

— Pi... ouit !

C'était Claudinet.

XLIV

PETIT MÉNAGE

Claudinet rayonnait, portant plusieurs petits paquets et un pain de quatre livres.

— Comment ! dit-il à Fanfan, d'un ton joyeux de reproche, tu n'as pas encore allumé le feu ?

Fanfan, les yeux écarquillés, se demandait ce qui s'était passé.

Marcelle, très obligeamment, aidait l'autre gosse à poser sur la table ses provisions.

Claudinet rapportait un pain de quatre livres, trois côtelettes de mouton, du fromage de brie, un litre de vin, du beurre, du sucre, du sel et du café.

— Voyons ! se dit Fanfan, il n'a pas volé tout ça...

Si Claudinet était arrivé avec un lapin, une poule ou une couple de pigeons, les appréciations de son camarade auraient été sévères, mais justes.

Fanfan ne pouvait pourtant admettre que, en si peu de temps, son ami eût dévalisé plusieurs boutiques.

Claudinet s'écria :

— C'est rien loin pour trouver de la boustifaille... J'ai été jusqu'à Epinay.

Marcelle répliqua assez malicieusement :

— Et cela vous étonne, monsieur Claudinet... je croyais que vous connaissiez le pays...

Fanfan s'écria résolument :

— Tu sais, mon vieux, j'ai tout dit à mademoiselle Marcelle.

Marcelle !

C'était la première fois que Claudinet entendait prononcer le nom de la jeune fille, et il lui résonnait doucement au cœur.

Seulement il eut comme une sourde angoisse : pendant qu'il était parti, la fillette avait dit à Fanfan comment elle s'appelait.

Claudinet aurait voulu être là, pour le savoir en même temps que son frère.

Il était resté assez longtemps dehors. A voir Marcelle et Fanfan, on devinait qu'ils étaient déjà bons amis ; il est vrai que la petite avait accueilli le retour de Claudinet avec un sourire gentil.

— Oui, poursuivit Fanfan, j'ai raconté notre histoire.

— Ah ! murmura simplement le neveu de Zéphyrine.

— On vous a fait bien des misères, répliqua Marcelle, dont les beaux yeux redevinrent humides d'émotion.

— Il y a de ça, dit Claudinet.

— Le bon Dieu punira les méchants ! affirma la fillette, d'une voix altérée.

— En attendant, conclut Fanfan, il faut oublier les mauvais jours... On va travailler.

— Pour sûr ! appuya Claude Fouilloux.

Marcelle répartit :

— Et moi aussi, vous savez !

Les deux gosses se regardèrent ; ils n'admettaient pas du tout cette hypothèse ; ils bûcheraient assez courageusement tous les deux pour éviter des fatigues à la petite.

Est-ce qu'elle avait des mains blanches pour faire de pénibles ouvrages ?

Marcelle, devinant que les gosses n'étaient pas de son avis, parut tout attristée.

Est-ce qu'ils n'allaient pas tomber d'accord tous les trois et en toutes circonstances ?

— La femme, déclara Jean de Kerlor très gravement, c'est fait pour rester à la maison... Elle a assez à faire dans son ménage...

Et Claudinet amplifia :

— Pour raccommoder le linge de la famille.

— Alors, riposta Marcelle, toujours futée, avez-vous apporté du fil et des aiguilles ?

Claudinet devint encore plus pâle ; il jeta un regard désolé sur ses haillons ; il crut que Marcelle lui reprochait sa misère.

Fanfan, lui, qui avait pourtant, et en dépit de tout, conservé l'orgueil de sa race, se mit à rire en voyant la figure déconfite de son camarade.

Alors, Claudinet, pressentant qu'il s'était trompé en attribuant à Marcelle des idées qu'elle n'avait pas, imita Fanfan et retrouva sa gaieté.

La fillette fit chorus.

— Ah ! dame, prononça Fanfan, nous pourrions être mieux habillés, c'est vrai... aussi, sur le produit de notre première semaine, nous achèterons des cottes et des bourgerons.

Claudinet n'ajouta rien ; mais il eut un regard significatif vers une petite pièce de débarras, où il avait déjà fureté.

La maisonnette avait deux chambres à coucher, une salle à manger et une cuisine.

Fanfan et Claudinet occuperaient l'une des chambres ; l'autre serait entièrement réservée à Marcelle.

Il y avait encore, ainsi que nous l'avons dit, un cabinet noir où les propriétaires de l'humble castel accrochaient des effets d'été et qu'ils avaient laissés là en prévision de la belle saison.

Or, Claudinet remarqua tout de suite deux costumes de coutil appartenant à des enfants.

A première vue, les deux gosses pourraient s'habiller ; ce ne serait peut-être pas irréprochable comme ajustement ; mais Claudinet se disait que jamais on n'aurait été aussi farauds.

— Voyons ! voyons ! gourmanda le neveu de la somnambule, pensons



Avant que le gosse fût revenu de sa stupeur, le chat avait disparu, emportant sa proie. (Page 1676.)

aux choses sérieuses... Si vous êtes comme moi, mes enfants, vous devez avoir l'estomac dans les talons.

En attendant que son ami lui fournit les explications catégoriques qu'il se proposait d'exiger tout à l'heure, Fanfan était trop franc pour nier un appétit que les péripéties de la nuit aiguisaient singulièrement.

Claudinet avait retiré sa veste, ou les lambeaux qui la constituaient, et il retroussait ses manches, se dirigeant d'un pas délibéré vers la cuisine. Fanfan l'y suivit; Marcelle resta un peu en arrière.

— Il y a de la braise et du charbon de bois, dit Claudinet ; je n'en ai pas rapporté.

— Mais, protesta Fanfan, ça ne nous appartient pas.

— Alors avec quoi que tu veux faire cuire les côtelettes ? demanda logiquement Claudinet.

— Sais pas.

— Gros bête, on peut bien se servir du combustible...

— Non, puisque c'est aux gens qui l'ont acheté.

— Eh bien ! quoi ! on leur casquera... On laissera de la monnaie avant de partir.

— Tu as donc de l'argent ? interrogea Fanfan d'une voix mal assurée.

Marcelle arriva et empêcha Claudinet de répondre.

Celui-ci avait disposé des bûches, sa braise et son charbon ; il alluma le tout

Il chercha un soufflet pour que la combustion fût plus rapide ; il n'en trouva pas et cela le déconcerta un peu ; mais il ne tarda pas à pousser un cri de joie.

— Un diable ! dit-il... Ça suffit.

Il venait de découvrir l'instrument de tôle, sorte d'entonnoir muni d'un tuyau et qui établit tout de suite le tirage dans la cheminée.

— Mademoiselle Marcelle, continua Claudinet, ne restez pas là ; ce n'est pas votre place.

— Mais je vous demande pardon, monsieur Claudinet, c'est à moi de...

— D'abord savez-vous faire la cuisine ?

— Non !

— On ne vous montre pas ça dans une pension ?

— Mais vous m'apprendrez.

— Certainement, certainement... Il faudra que vous vous y mettiez, quand Fanfan et moi nous travaillerons... Vous vous chargerez de la pot-bouille... Aujourd'hui, je n'ai pas besoin de vous... allez mettre le couvert.

— Tout de suite, répliqua Marcelle, enchantée de se rendre utile, et n'en ayant pas encore trouvé l'occasion.

Elle disparut.

Fanfan dit à Claudinet :

— Et maintenant, il faut que tu m'expliques...

— Toi, riposta le cuisinier, qui n'était pas encore disposé à fournir des éclaircissements, fais-moi le plaisir d'aller rejoindre la petite, et plus vite que ça...

— Je veux que tu me répondes...

— Cette pauvre gamine ne sait pas où sont les assiettes, les fourchettes, les verres... Tu n'as donc pas honte, un grand garçon comme toi, de la laisser chercher?... Va l'aider, et tout de suite...

— Voyons, décidément, parleras-tu...

— Je n'aime pas à être troublé dans mes fourneaux... Va-t'en.

Fanfan jugea qu'il était inutile d'insister pour le moment.

Il attendrait jusqu'au soir pour apprendre ce qui lui tenait tant au cœur.

Il alla retrouver Marcelle.

Claudinet avait découvert un gril. Les côtelettes cuisaient avec une bonne odeur de graisse léchée par le feu.

Il saupoudra la viande de sel.

— Ça va y être ! dit-il...

Et se tournant vers la salle à manger :

— Peut-on servir ? demanda-t-il.

Mais on ne lui répondit pas.

— Qu'est-ce qu'ils font donc ? se demanda-t-il.

Quittant son fourneau, Claudinet s'avança à pas de loup.

Fanfan et Marcelle disposaient les assiettes ; ils n'avaient pas trouvé tout de suite ce qu'il fallait.

Claudinet, qui avait subi une défiance instinctive, dont il rougissait déjà, entendit la petite fille s'écrier :

— Comme il paraît bon, votre ami... décidément, je l'aime tout plein.

— Je crois qu'il est meilleur que moi, répondit Fanfan.

Claudinet, heureux au delà de toute expression, n'osait plus bouger.

S'il surgissait à l'improviste, Fanfan et Marcelle l'accuseraient peut-être de les avoir épiés ; telle n'était pas son intention pourtant, puisqu'il venait simplement les prévenir que le déjeuner était prêt.

Le brave enfant voulait à toute force se persuader qu'il n'avait obéi à aucune suggestion en s'approchant ainsi en catimini.

Il n'avait qu'une chose à faire : retourner à la cuisine et crier plus fort que tout à l'heure.

Hélas ! ses pauvres poumons ne lui permettaient guère d'élever la voix...

Et pourtant à peine revenu devant le fourneau, il poussa un cri que Marcelle et Fanfan entendirent.

Un drame venait de se produire.

Un chat errant, qui guignait Claudinet, avait profité de la courte absence de celui-ci pour sauter dans la cuisine par la fenêtre entr'ouverte.

Pendant que Claudinet passait par les états d'âme que nous avons notés rapidement, Raminagrobis, agissant d'une façon encore plus foudroyante, bondissait sur le fourneau.

D'un coup de griffe prudent, pour ne pas se brûler, il faisait tomber une côtelette.

Il la saisissait à pleines dents, lorsque Claudinet revint.

Avant que le gosse fût revenu de sa stupeur, le chat avait disparu, emportant sa proie.

Fanfan et Marcelle ne se rendirent pas compte de ce qui s'était passé, car l'effronté voleur était loin déjà.

Claudinet, tout piteux, soupira :

— En voilà une affaire !

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Fanfan avec inquiétude et craignant que son petit camarade ne se trouvât plus malade.

— Le chat, balbutia Claudinet, le chat...

— Eh bien ? interrogea Marcelle...

— Il a emporté...

Et le bon Claudinet s'arrêta ; le brave enfant, toujours affamé, qui avait tant besoin de forces et qui se réjouissait si complètement de faire un bon déjeuner, eut l'héroïsme de dire :

— Un chat est venu... Il a emporté MA côtelette.

Tout de suite, le sentiment des responsabilités gastronomiques revint à Claudinet, qui ne devait pas rester hypnotisé devant la catastrophe dont il se proclamait la seule victime. Il fallait enlever la viande qui allait brûler sur le gril ; il le fit.

— A table ! dit-il, toujours stoïque.

— Mais pardon ! s'écria Marcelle, êtes-vous bien sûr que ce soit votre côtelette que ce vilain chat a volée ?

— Oui, ajouta Fanfan, je crois que tu te moques de nous... C'est la mienne...

— Pas du tout, dit la fillette, c'est la...

— Je vous assure, interrompit Claudinet tragiquement, que je ne me suis pas trompé... J'avais fait une remarque à l'os

Fanfan et Marcelle refusèrent d'admettre la version de Claudinet, si ingénieuse qu'elle parût.

Le chat avait enlevé une côtelette à la communauté ; on en serait quitte pour partager les deux autres, et il n'y aurait pas encore à se plaindre.

Ce fut Marcelle qui insista le plus vivement dans ce sens.

Fanfan, ratifiant très vite cet autre jugement de Salomon, l'accompagna de ces mots :

— Souhaitons que notre table ne soit jamais plus mal garnie.

Le pauvre Claudinet, tout confus, retrouvait malgré lui sa figure de Janot lamentable, famélique, souffre-douleur ; avec l'accent larmoyant du personnage, il balbutiait :

— Faut pourtant pas vous gêner... c'est de ma faute... J'aurais dû... Il faut toujours ouvrir l'œil... Je me serais rattrapé sur le brie...

L'incident fut vite clos.

On fit honneur au repas et Claudinet oublia sa mésaventure.

Lui et Fanfan s'empressaient de servir Marcelle; il en résultait des mouvements un peu confus; tacitement, les deux gosses délimitèrent leurs attributions: Claudinet couperait le pain et Fanfan verserait à boire.

Marcelle, épanouie, croyait jouer à la dinette; elle s'écria avec la meilleure grâce du monde:

— Comme on s'amuse, hein?

— C'est vrai? interrogea Fanfan; vous ne regrettez pas votre pension?

— Pas du tout.

— Pourtant...

Claudinet intervint:

— Pourquoi veux-tu que mademoiselle Marcelle ne nous dise pas la vérité?... Est-ce que toi, Fanfan, tu n'es pas plus à ton aise que dans l'entresort?

— Ce n'est pas la même chose.

— Heureusement!

Fanfan voulut de nouveau verser à boire à Marcelle, mais la fillette le remarqua et mit la main à plat sur son verre.

— Buvez donc! insista Claudinet.

Et il répéta l'axiome cher aux pochards:

— Le vin ne fait jamais de mal.

Le festin, bien que les plats en fussent peu nombreux, dura deux grandes heures.

Les trois gosses achevaient de se raconter leur histoire; à chaque instant des détails oubliés renouaient le fil du récit.

Marcelle, en sa qualité de fillette, avait l'élocution plus facile.

Elle obtint un très grand succès en racontant ce qui se passait chez sa nourrice, Eugénie Repiquet, à Villiers-sur-Marne. Puis l'arrivée de Robert d'Alboize à Paris; la visite chez madame Vernier et enfin le départ de l'officier par le grand bateau à vapeur captivèrent les deux auditeurs.

Fanfan, à son tour, amusa beaucoup Marcelle en racontant les répétitions de vol auxquelles prenait part Claudinet.

Celui-ci parla de Tape-Dur, de Troppmann, des incidents de voyage; mais il ne s'exprimait pas librement, car à chaque instant Fanfan lui lançait un coup d'œil pour qu'il ne s'écartât pas trop de la bienséance.

Claudinet était toujours sur le point d'entamer une histoire de maraude ou de laisser échapper les locutions d'argot chères à La Limace et à Zéphyrine.

Il finit par se sentir gêné, enviant Fanfan et Marcelle qui ne subissaient aucune contrainte.

— Ce n'est pas tout ça, s'écria Claudinet en se levant de table, faut que je prépare le jus de chapeau.

— Plait-il? interrogea Marcelle,

Fanfan expliqua :

— Claudinet va faire le café.

— Malheureusement, reprit Claudinet, je n'ai pas pris de goutte.

Et se tournant vers la fillette :

— A la pension, on vous donnait du café carabiné ?

— Non, du café au lait le matin.

— Ah ! bon... ça m'est sorti de l'idée... Et puis je n'aurais pas su au juste si c'était du cognac, du rhum ou du marc... Faudra dire votre goût, pour que la prochaine fois...

Un regard de Fanfan indiqua derechef à Claudinet qu'il se fourvoyait.

Janot voulut se rattraper ; il ajouta :

— Vous savez, petite sœur, on ne manquera de rien dans notre gourbi... Quand on aura besoin de quelque chose on n'aura qu'à s'adresser à papa.

Et il se frappa la poitrine pour bien marquer que « papa », c'était lui.

Il entendit l'eau bouillir, il alla passer le café ; puis il le servit bien chaud dans de magnifiques tasses de porcelaine, qui ne venaient ni de Saxe ni de Sèvres, mais qui parurent splendides à Claude Fouilloux, à cause des guirlandes de roses qui les décoraient.

— Je suis si content, s'écria-t-il, que je pousserais volontiers une chansonnette.

Il se ravisa :

— Non, faut pas qu'on nous entende.

Les trois gosses sentirent s'évanouir leurs sensations de tranquillité.

Si les propriétaires de la maison arrivaient à l'improviste !

Mais ce fut Marcelle qui se rassura la première ; elle retrouva bientôt son adorable babil d'oiselet en liberté et elle ramena chez ses deux compagnons la plus complète quiétude.

Longtemps ils conversèrent, mêlant les choses du passé aux projets d'avenir, s'efforçant de se convaincre mutuellement qu'ils ne se sépareraient jamais, se jurant qu'ils s'aimeraient toujours de la même amitié fraternelle.

Claudinet et Fanfan n'avaient pas encore connu cette ardente expansion ; leurs yeux rayonnaient de la joie la plus pure ; ils étaient heureux idéalement.

Fanfan affirmait cette allégresse par des mots aussi naïfs que touchants.

Claudinet, moins éloquent peut-être, traduisait ses sentiments par une exubérance extraordinaire.

— Ce que nous avons bien fait de nous trotter ! dit-il... Non mais, Fanfan, t'imagines-tu la g... la figure de La Limace et de Zéphyrine à l'heure qu'il est !

L'après-midi s'écoula sans que les trois gosses retrouvassent la notion du temps.

Pourtant, à un moment, Jean de Kerlor s'écria :

— Il est trop tard pour que nous cherchions de l'ouvrage aujourd'hui.

— Ce sera pour demain, fit Claudinet.

— On se lèvera de bonne heure.

— Et nous trouverons tout de suite notre affaire.

— Nous ne serons pas exigeants.

— On verra bien que nous ne sommes pas des fainéants.

Claudinet dut reprendre ses fonctions de cuisinier.

Il prépara une panade pour le dîner ; après la soupe, on aurait encore du fromage ; si l'on n'était pas complètement rassasié, on ferait une trem-pette dans du vin sucré.

Ces dispositions furent adoptées et suivies de point en point.

Vers neuf heures du soir, Fanfan s'écria :

— Maintenant, il faut aller nous reposer.

— Nous dormirons mieux que l'autre nuit, prononça Claudinet.

— Pour cela, ajouta Marcelle, nous devons le demander au bon Dieu dans notre prière.

Fanfan parut mal à l'aise et Claudinet se gratta furieusement l'oreille.

— Nous la ferons ensemble, notre prière, continua Marcelle, voulez-vous ?

— C'est que, balbutia Fanfan, chez nous... c'est-à-dire chez La Limace et Zéphyrine...

Claudinet compléta :

— Il y était plus souvent question du diable que du bon Dieu.

Marcelle eut un geste de réprobation.

Fanfan se hâta de continuer :

— Mais nous sommes de bons petits garçons tout de même... Ce n'est pas notre faute si nous avons oublié « Notre Père » et « Je vous salue Marie ».

Claudinet fourragea sa toison avec un véritable désespoir :

— Dire que la bonne sœur m'avait si bien appris...

— Écoutez, répondit Marcelle, j'ai une idée.

— Parlez, mademoiselle.

— Demandons tous les trois au bon Dieu ce que nous désirons le plus...

— Si vous faisiez la prière, hasarda Fanfan, nous répéterions après vous.

— Non, répliqua Marcelle.

— Et pourquoi ? questionna Claude Fouilloux, de plus en plus navré.

— Parce que, mes amis, une petite fille et des petits garçons ne demandent pas la même chose.

— Peut-être.

Ils examinèrent ce point délicat, sans arriver à une solution.

— Et pourtant, reprit Fanfan, vous, mademoiselle Marcelle, vous désirez revoir votre papa.

— De tout mon cœur.

— Si j'en avais encore un, moi aussi ! murmura Jean de Kerlor.

— Quant à moi, soupira Claudinet, je suis fixé... Je n'ai plus que mon oncle et ma tante... Ma foi, sans vous offenser, je ne tiens pas du tout à les retrouver.

— Eh bien ! vous ne savez pas, s'écria Marcelle, que chacun fasse sa prière pour lui, et puis qu'il la recommence pour ses amis... comme ça, le ciel nous entendra mieux.

— Ainsi, balbutia Claudinet, on n'a qu'à parler comme si l'on s'adressait à une personne naturelle.

— Certainement, déclara Marcelle... seulement, on parle tout bas.

— Je croyais qu'il fallait apprendre à prier.

— On apprend, c'est vrai... Mais quand on ne sait pas...

Et tous trois tombèrent à genoux, joignant les mains avec la belle ferveur que l'on essaye en vain de retrouver plus tard.

Marcelle, Fanfan et Claudinet s'exprimèrent en termes différents ; mais leur âme n'en était pas moins à l'unisson.

La fillette se releva.

— Bonsoir, mes frères, dit-elle en leur tendant les mains.

— Bonsoir, ma petite sœur, répondirent ensemble Jean de Kerlor et Claude Fouilloux.

Marcelle rentra chez elle.

Les deux gosses s'installèrent dans leur chambrette.

XLV

LA COMPTABILITÉ DE CLAUDINET

Claudinet, tout souriant, s'écria :

— Ce qu'on va bien roupiller, dans ce ptumard de premier choix !

— Un instant ! répliqua Fanfan, d'une voix sévère.

Claudinet comprit et sa gaité tomba.

— Tu veux que je te rende des comptes ? dit-il.

— Certainement.

— Eh bien ! mon vieux, ce sera facile... j'ai une petite bourse.

— Comment que ça se fait, puisque La Limace et Zéphyrine ne te donnaient pas un sou ?

— Ah ! pas un rotin, c'est vrai... seulement, on a été mariolle.

— Explique-moi ça.



Ce fut Claudinet qui prit la parole : — Voulez-vous nous embaucher, mon frère et moi ?
demanda-t-il. (Page 1638).

Claudinet s'écria :

— Sais-tu, Fanfan, que tu me fais de la peine... beaucoup de peine... C'est la première fois que tu me parles ainsi... Quand on est deux copains comme nous, c'est dur.

Fanfan lui tendit la main.

— Je ne veux pas te chagriner, répondit-il... Tu as probablement cru bien faire... mais tu sais ce qui est convenu... Si nous avons quitté l'entresort, c'est pour ne pas voler.

— Certainement... moi d'abord je n'aurais jamais fait un bon pégriote... Il a fallu que j'essaye, puisque j'y étais forcé... Toi, tu n'as pas débuté, c'est encore mieux... Mais, voilà, je suis ton aîné...

— De si peu !

— Je m'étais promis de veiller au grain, de faire des économies.

— Sur quoi ?

— Sur Troppmann.

— Quelle blague !

— Pas du tout !... Tu te rappelles bien que, depuis quelque temps, c'était toujours moi qui le conduisais chez le maréchal.

— Et puis ?

— Je lui faisais un petit boniment, pas à Troppmann, mais au maréchal... Je lui disais que mon oncle et ma tante étaient dans la purée... Bref, il me passait le ferrage à quinze sous.

— Avant, c'était vingt.

— Chaque coup, je mettais vingt-cinq centimes dans ma profonde... Je cachais ça dans le coffre, sous la voiture... Rien que de ce côté-là, j'ai carré quarante fléchards... C'est-y un crime ?

— Non, reconnut Fanfan ; mais j'espère bien que tu n'as pas affuré sur la nourriture du cheval.

Claudinet répondit avec attendrissement :

— Ah ! le pauvre gaye !... Il n'y a pas de danger que j'y aie rogné son picotin... Et puis, dame ! la plupart du temps, c'était Zéphyrine qu'allait chercher l'avoine.

— Tu ne vas pas me raconter que tu t'es contenté de tes quarante sous.

Claudinet poursuivit :

— J'ai vendu des chiffons... C'est pas ça qui manquait à la turne... Ma tante n'y a vu que du feu... En plusieurs fois, j'en ai eu pour vingt-quatre sous... Faut-y encore me guillotiner pour ça ?

— Non... Tu ne m'as pas tout dit...

Claudinet hésita un peu, puis il prit le parti d'entrer complètement dans la voie des aveux ; il avait pensé : Il n'y a que le premier pas qui coûte.

— Eh bien ! écoute, Fanfan, j'ai grinchi.

— Je m'en doutais, répliqua amèrement celui-ci.

— J'ai voulu jouer un tour à Tape-Dur... J'y chopais ses os... j'avais soin qu'il ne me chope pas à mon tour... Sans ça, il n'aurait bouffé.

— Qu'est-ce que tu pouvais faire de ça?

— Je les fourguais au bric-à-brac... Deux sous par-ci, un sou par-là, ça a fini par atteindre sept sous... Voyons! la main sur la conscience, est-ce que je suis un propre-à-rien pour avoir fait greffer le cabot, qui était si rosse pour nous?

— On peut t'excuser.

Mais Fanfan, si peu versé qu'il fût dans la science économique, comptait parfaitement; or il remarquait que les recettes mystérieuses de son ami baissaient à chaque article.

— Tout cela, reprit-il, ça ne nous donne que trois francs cinquante-cinq.

— Tu trouves que ce n'est rien?

— Je ne dis pas cela... Tu as eu assez de mal pour...

— Je t'en prie, arrête-toi, Fanfan... Moi aussi j'ai compris que ce n'était pas assez.... et j'ai fait un autre truc.

— Quand tu as été mendier avec La Limace, tu l'as carotté?

— Oui... C'était pas bien facile... Sous le prétexte qu'il était aveugle, il voyait encore mieux que d'habitude... Ah! mon pauvre Fanfan! s'il avait vu le fourbi, quelle roulée j'aurais reçue!

— Mon pauvre vieux!

— En attendant, c'est moi qui l'ai roulé... Quoi! Ce pognon-là était aussi bien à nous qu'à lui, puisque c'est moi qui *faisais la manche*... J'ai gratté cinquante-huit sous.

Les recettes remontaient.

— Malheureusement, poursuivit Claudinet, nous ne faisons les mendi-gots que dans les cambrouses, tu le sais.

— Quand on approchait d'une ville, La Limace disait qu'il ne voulait pas se faire du tort en passant pour un va-nu-pieds.

Il est vrai que pour faire appel à la charité publique, il grimaçait et changeait l'expression de son visage; mais il disait que son organe peu enchan-teur restait toujours le même; il aurait donné beaucoup pour être ventri-loque; malheureusement, on n'était pas parfait. Fanfan se rappelait le premier jour où Eusèbe Rouillard l'avait forcé à mendier.

Le gosse, malgré sa répulsion, avait fini par tendre la main, non parce que les menaces d'Eusèbe avaient eu raison de sa résistance, mais parce que Jean de Kerlor, dans un éclair de souvenir, avait entrevu un enfant riche qui laissait tomber l'aumône dans la main décharnée d'un pauvre.

— Bref, reprit Claude Fouilloux, il me fallait la pièce ronde... L'appé-tit vient en mangeant... A ce propos, Fanfan, crois-tu qu'on s'est calé sérieusement les joues aujourd'hui?...

- Demain, répliqua Fanfan, on se serrera le ventre.
- Mais non... j'ai encore de la braise... j'en aurai toujours... serrée dans le coin de mon mouchoir.
- Pourtant, tu ne seras plus mendiant... Tu ne vendras plus de chiffons... Tu n'arracheras plus d'os à Tape-Dur... Tu ne feras plus ferrer Troppmann...
- C'était pas un métier après tout.
- Bien sûr.
- Je veux être menuisier ; je te l'ai déjà dit.
- Et moi, soldat, prononça Fanfan.
- Oui, mais, t'es pas encore assez grand... Tandis que moi, je peux déjà pousser la varlope.
- Faudrait que tu entres en apprentissage.
- Je ne gagnerais rien... Comment que nous nourririons Marcelle ?
- Est-ce que je ne suffirai pas, moi, en travaillant dans les champs ? dit Jean de Kerlor.
- Il ne manquerait plus que ça que tu te charges tout seul de la gosse.
- Pourquoi pas ?
- Parce que nous l'avons trouvée ensemble... Part à deux, mon vieux !
- T'as raison.
- Aussi, va, je remettrai à plus tard mes rêves de grandeur... On doit être si bien pourtant au milieu des copeaux... En attendant, nous masserons ensemble.
- Dès demain matin, on s'embauchera.
- C'est dit... On se mettra sur le *trimard*.

Cette digression avait permis à Claudinet de reprendre haleine.

Sa dernière confidence était plus particulièrement pénible ; il fallait cependant qu'il se débarrassât de ce qui lui restait sur le cœur.

— Pour en finir, reprit-il, je n'irai pas par quatre chemins... J'ai fait Zéphyrine... J'ai voulu avoir dix balles... Ça y est !

Claudinet avait prononcé ces derniers mots d'une voix haletante.

Il semblait encore passer par les émotions multiples éprouvées pour arriver à cette petite fortune, et il avait hâte de soumettre au jugement de son camarade la partie la plus répréhensible de la confession.

— Fallait pas, répliqua Fanfan contrarié... Ou se serait passé de leur argent.

— Et moi, s'écria Claudinet, redevenant très animé, je m'étais juré que nous ne crèverions pas de faim sur la grande route... J'ai attendu que Zéphyrine soit endormie... Naturellement, elle s'était blindée avec La Limace... J'y ai été en douceur... J'y ai chauffé son morlingue, qui était plein de pièces blanches... D'autres à ma place auraient tout carré...

Moi, je me suis conduit honnêtement... J'ai pris juste trois francs et onze sous... Ça faisait les deux thunes... Maintenant, Fanfan, tu sais tout... Si j'ai été un criminel, c'était pour le bon motif.

Fanfan resta soucieux. Claudinet enrageait.

Il aurait mieux aimé trouver d'autres ressources ; mais il n'avait pas le choix ; et puis, le temps pressait ; La Limace avait arrêté la date où toute la famille travaillerait ; Fanfan se serait fait tuer plutôt que d'obéir.

On ne pouvait pourtant pas s'en aller sans le sou.

Devant le mutisme persistant de son ami, Claudinet fut incapable de se contenir davantage.

— Vrai ! s'exclama-t-il, ce n'était pas la peine que je me décarcasse pour que tu me lasses une tête pareille...

— Il ne fallait pas voler, murmura Fanfan.

— Voler Zéphyrine et La Limace !... Alors, pourquoi qu'y m'ont appris le coup du poivrier?... Je l'ai rien réussi !

Fanfan frappa du pied ; il était furieux contre soi-même ; Claudinet ne méritait aucun blâme, et pourtant Fanfan ne voulait pas l'approuver.

Claude Fouilloux poursuivit avec une surexcitation qui colora fébrilement ses joues :

— Mais, mon vieux, si je m'étais écouté, ce n'est pas seulement ma tante que j'aurais barbotée, c'est mon oncle...

— Tais-toi !

— Je ne me tairai pas... Je ne me serais pas contenté de faire danser l'anse du panier... Ce que j'aurais voulu, c'est mettre la main sur le portefeuille de La Limace, celui où il a serré ses billets de banque... C'est pour le coup que nous aurions été rentiers.

— Je n'aurais pas mangé de ce pain-là.

— Tu n'aurais rien su... Oui ! et puis il y avait encore l'autre portefeuille... le rouge ;... il est également bourré de fafiots, celui-là... Mais il ne l'ouvre jamais... Ce qu'il doit y en avoir là-dedans, des mille et des cents !

— Ça nous aurait porté malheur, déclara Fanfan... Vois-tu, Claudinet, faut que nous soyons honnêtes... Que dirait Marcelle si elle apprenait ce que tu as fait ? Claude Fouilloux redevint tout tremblant, tout pâle.

— Ça restera entre nous, balbutia-t-il, avec une intonation suppliante.

— Je te le promets.

— Je ne recommencerai plus, je te le jure !

— Eh bien ! mon vieux, admettons que tu n'aies rien raconté.

— J'avais ça sur la conscience.

— Tu ne l'as plus.

— Alors, vrai, Fanfan, je suis un misérable ?...

— Mais non...

— Je suis un coquin?... Tu ne veux pas l'avouer... Que faire?... Je ne peux pas rendre les dix francs à Zéphyrine... Faut-il que j'aille me dénoncer à la gendarmerie?

— Calme-toi !

— Et moi qui espérais te faire une surprise.

Claudinet se mit à sangloter. Fanfan l'enlaça tendrement.

— Claudinet ! murmura-t-il, c'est à toi de me pardonner.

— T'as rien fait.

— Je t'ai blâmé... Je m'en repens... Tu n'as agi que pour nous tirer d'embarras...

— Nous deux encore, on se serait peut-être débrouillé... Mais comment aurions-nous secouru la petite sœur?

— C'est encore vrai pourtant !

— Tu vois bien que je mérite ma grâce.

— C'est fini, Claudinet, mon ami, mon frère!... Je t'aime toujours autant... Sans toi, on n'aurait pas trouvé ce petit coin où nous pouvons dormir cette nuit tranquillement... Tu es un brave garçon... Faut pas m'en vouloir.

Claudinet pleurait encore ; mais ses larmes étaient douces. Il s'essuya les yeux.

— Dis donc, fit-il, retrouvant une dernière angoisse, tu es sûr qu'elle ne verra rien ?

— Qui ?

— Mademoiselle Marcelle ?

— Que veux-tu qu'elle voie ?

— Que j'ai volé Zéphyrine ?

— Rassure-toi... Comment saurait-elle cela ?

— Je n'ai pas la figure d'un brigand ?

— Je t'assure que non.

— Il me semble que je n'oserai plus la regarder... C'est que j'ai des remords, vois-tu !... Toi, Fanfan, les reproches que tu m'as faits m'ont tout retourné ; mais nous sommes deux amis, deux frères... On finit par se comprendre... Tandis que la petite...

— Eh bien ! quoi ?

— Elle a été en pension... Et... je ne voudrais pas... Tiens !... j'aimerais mieux mourir que de l'entendre me traiter avec autant de sévérité que toi.

Fanfan se déshabillait.

— Mettons-nous au lit, dit-il ; à force de jacasser, tu pourrais prendre froid et tu tousserais encore.

— Ce n'est pas le moment... Faut être solide au poste... Mademoiselle Marcelle ne sait pas que j'ai un rhume négligé ?

— Je ne pense pas.

— C'est encore une chose qu'il ne faut pas lui apprendre.

— Veux-tu te coucher, oui ou non ?

— Me voilà...

— Ce n'est pas dommage.

— Pourtant, Fanfan, je voudrais bien encore te demander ton avis... Il y a dans le cabinet des costumes rupins... On pourrait peut-être les emprunter... On les replacerait à l'endroit où ils sont, quand nous partirions.

— C'est inutile.

— Pense donc, la petite est joliment mise ; nous avons l'air, nous, de vagabonds.

— Tant pis !...

— Nous ne mettrons pas les frusques en question ?... Elles nous iraient si bien !...

— Il faut y renoncer, mon vieux Claudinet... Nous achèterons tout ce qu'il nous faudra quand nous gagnerons de l'argent.

— C'est bon ! répliqua Claudinet exhalant un soupir de regret.

Les deux gosses s'endormirent à leur tour.

Claudinet revoyait, dans un fugitif souvenir, le beau veston qu'il portait en entrant aux Enfants-Assistés et qu'il avait donné à un camarade.

Fanfan aussi avait de beaux habits.

Ils étaient riches tous les deux ; Marcelle était grande ; elle les regardait toujours comme des frères.

Le rêve enchanté de Claudinet dura toute la nuit ; aussi soupira-t-il bien fort quand Fanfan le réveilla en disant :

— Debout ! mon vieux ! nous allons chercher de l'ouvrage.

Ils ne voulurent pas réveiller Marcelle.

La veille, ils lui avaient dit qu'ils sortiraient de bon matin et qu'ils ne savaient pas à quelle heure ils rentreraient.

Ils partirent pleins d'espoir.

..

Le ciel était couvert, la pluie menaçait ; mais il y avait du monde dans les champs.

Les deux gosses s'adressèrent à des cultivateurs d'Epinay ; ce fut Claudinet qui prit la parole.

— Voulez-vous nous embaucher, mon frère et moi ? demanda-t-il.

— Non ! leur fut-il répondu sèchement.

Ce n'était pas encourageant ; mais les enfants prévoyaient bien qu'ils ne réussiraient pas à la première démarche.



Raquillon, l'irascible, s'étala sur le dos au milieu de son champ. (Page 1692).

— Il ne faut plus essayer dans ce pays-là, dit Claudinet... Ils ont des têtes à part.

A Ormesson, ils n'obtinrent pas plus de succès.

— C'est drôle, dit Fanfan, pendant nos voyages avec La Limace, on voyait des garçons moins âgés que nous travailler la terre.

— Oui, mais, fit observer judicieusement Claudinet, ils étaient avec leurs parents.

— Enfin, allons plus loin ; tu n'es pas fatigué, mon vieux ?

— Pas du tout.

Ils débouchèrent près du lac d'Enghien et prirent le boulevard d'Argenteuil. Au Cygne, ils virent de nombreux terrains de culture.

— Nous allons trouver notre affaire, déclara Claudinet avec beaucoup de conviction.

Mais soudain les yeux de Fanfan se portèrent sur le poteau indicateur. A droite, c'était la route de Pontoise !

Claudinet lut à son tour...

Les deux gosses échangèrent un regard effaré.

— Pas par là ! murmura le neveu de Zéphyrine.

Furtivement, ils interrogèrent l'horizon, du côté de la Vache Noire...

Si, tout d'un coup, l'entresort apparaissait sur la route !

Troppmann, ne s'emballant jamais, laisserait aux enfants le temps de détalé ; mais La Limace les verrait ; il sauterait à bas de la voiture, et il avait de bonnes jambes, lui !

Alors ce serait le retour à la captivité, les privations, les raclées, les traitements immondes...

Claudinet retomberait malade...

— Viens vite ! dit Fanfan, entraînant son petit camarade.

Ils retournèrent sur leurs pas, suivant la grande rue d'Enghien.

En traversant la route de Saint-Leu, Fanfan s'écria :

— Nous ne sommes pas loin de la maison..

— Tu voudrais...

— En passant, on dirait bonjour à Marcelle.

— Non ! non !

— Ça fait déjà longtemps que nous sommes partis.

— Nous ne rentrerons pas avant d'avoir été embauchés.

— Comme tu voudras, répliqua Fanfan.

Quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber.

— Si nous sommes saucés, maugréa Claudinet, ce sera le bouquet.

Ils continuèrent à offrir leurs services à droite et à gauche, sans obtenir une bonne parole.

Ils se heurtèrent à l'indifférence, à l'égoïsme ou à la niaiserie des naturels.

Ils se heurtaient surtout à la malveillance, car on les prenait pour des maraudeurs.

— Ma foi ! déclara Claudinet, abattu subitement, je donne ma démission.

— Essayons encore une fois.

— Si tu parlais, toi, Fanfan ? Tu aurais peut-être plus de chance.

Jusqu'ici, c'était Claude Fouilloux qui se mettait en avant.

Il avait plus d'aplomb que son camarade et discutait quand il le fallait. La pluie continuait.

Les travailleurs des champs allaient rentrer dans leurs maisonnettes.

Fanfan, voulant faire plaisir à Claudinet, s'adressa à un paysan de Deuil, qui était en train de sarcler.

Jean de Kerlor, la casquette à la main, commença d'une voix mal assurée :

— Monsieur, voulez-vous nous occuper?... Nous sommes petits, mais nous avons du courage... Vous n'aurez pas à vous plaindre de nous... Vous pourrez nous confier les besognes les plus dures... et vous nous paierez ce que vous voudrez.

Le rustre, un grand gaillard, dont le visage avait la teinte de l'aubergine, répliqua :

— Veux-tu me fiche le camp, salopiot!

Fanfan se redressa sous l'outrage.

— Nous ne demandons qu'à gagner notre vie, ajouta Claudinet.

— Tas de galvaudeux! fit encore l'homme des champs.

Fanfan sentit une colère terrible lui monter au cerveau.

— Vous êtes rien ronchonneur, dit Claudinet.

— Gibier de potence!

— Vous êtes un gueux! riposta Fanfan.

Le paysan resta quelques secondes abasourdi; comment, c'était ce galopin qui se permettait de lui répondre ainsi!

— Va donc! hé! pensionnaire de la Roquette, clama le rural lorsqu'il eut recouvré l'usage de la parole.

Fanfan s'élança; un nuage rouge obscurcissait sa vue; il voulait s'emparer de l'outil du paysan et l'en frapper.

— C'est vous qui volez les asperges la nuit, ajouta le « croquant »...

D'autres cultivateurs, entendant hurler leur congénère, s'approchaient.

— Certainement, dit l'un d'eux, je les reconnais.

— Faut les conduire au garde-champêtre.

Un petit bonhomme roux, aux jambes torses et qui louchait abominablement, renchérit :

— Il ne faut pas rater cette vermine-là... Regardez-moi ça, comme c'est ficelé... On voit tout de suite que ça a fini de bien faire.

Le petit roux était précisément le filou qui, chaque nuit, dévalisait ses voisins.

Les larcins, naturellement, étaient mis sur le compte des rôdeurs.

C'était cet honnête citoyen qui criait le plus fort.

— Je m'en charge! prononça le grand gaillard à qui Fanfan s'était si malencontreusement adressé.

Et il s'avança vers le gosse, pendant que Claudinet, effrayé, ne savait plus à quel saint se vouer.

Loin de reculer, Fanfan s'avança vers le goujat et crispa ses petits poings.

— Regardez donc ! goguenarda le voleur d'asperges, voilà le morveux qui se met en garde.

Les autres excitèrent encore le grand gaillard.

— Dépiaute-le comme un lapin, Raquillon.

Et celui-ci, avec la lâcheté de l'homme qui n'a rien à redouter des muscles d'un enfant misérable, leva sa main lourde...

Il n'eut pas le temps de la laisser retomber.

Fanfan s'était baissé avec la rapidité de l'éclair, empoignant le paysan par chaque cheville, et, d'un coup sec, lui faisait perdre l'équilibre.

Raquillon, l'irascible, s'étala sur le dos au milieu de son champ.

Fanfan retrouva sa raison et il céda aux supplications de Claudinet.

Tous deux eurent le temps de s'enfuir avant qu'on eût fait mine de les poursuivre.

Les bons villageois, d'ailleurs, par un revirement bien humain, s'esclaffèrent aux dépens de l'infortuné Raquillon, qui semblait faire la planche dans la terre labourée, pendant que l'averse rafraîchissait son cerveau enflammé.

XLVI

ESPOIR FUGITIF.

Fanfan et Claudinet, en traversant les rues sales et mal pavées de Deuil, montraient la même vélocité que la veille, lorsqu'ils avaient cru entendre Tape-Dur lancé sur leur piste.

Le neveu de Zéphyrine n'aurait pu longtemps conserver cette allure ; mais les enfants atteignirent bientôt le territoire de Montmorency, et ils purent reprendre haleine.

— Eh bien ! dis donc, fit Claudinet avec un sourire navré, toi qui demandais de l'ouvrage, tu ne t'attendais pas à une besogne pareille.

— En voilà des brigands ! s'exclama Fanfan.

— Pour recevoir des gçons, nous n'avions pas besoin de nous déranger... Nous étions fadés chez La Limace et Zéphyrine.

— C'est vrai.

— Par exemple, Fanfan, tu n'aurais jamais eu le toupet de prendre mon oncle par les gambettes.

Le David, qui venait de terrasser le Goliath suburbain, reconnut que, en effet, il n'aurait pas montré une pareille audace devant Eusèbe Rouillard.

Les pauvres petits continuèrent leurs tristes réflexions. Ils s'étaient évadés de l'entresort pour ne pas commettre de mauvaises actions ; ils

voulaient gagner leur vie honnêtement; ils étaient animés des meilleures intentions du monde, et voici que, aux premiers pas faits dans le sentier de la liberté, ils étaient victimes de la malveillance des uns et de la brutalité des autres.

On les avait injuriés, on avait voulu les battre, avant de les remettre entre les mains de l'autorité tutélaire qui les aurait emprisonnés.

C'étaient eux les coquins!

Les deux gosses rêvaient d'autres félicités, quand ils s'entretenaient de l'avenir, dans la sinistre roulotte, et qu'ils préparaient leur fuite

— Avec tout ça, reprit Claudinet, faudrait une rude veine pour que nous dégotions une bonne place aujourd'hui.

— Qui sait? répliqua Fanfan, retrouvant toute sa ténacité native, la journée n'est pas encore finie.

— Moi, je veux bien, répartit Claude Fouilloux philosophiquement.

Il était déjà deux heures de l'après-midi.

— Je casserais bien une croûte, moi, déclara Claudinet.

— Alors, nous aurions dû emporter...

— Ne te fais pas de bile, Fanfan, nous pouvons nous appuyer chacun un petit pain... C'est moi qui régale.

— Nous n'allons pas recommencer à faire la noce, reprit Jean de Kerlor... Les petits pains, c'est du luxe...

— Tu as raison, mon vieux Fanfan, je vais demander deux sous de larton ordinaire.

— C'est cela.

— Ce sera toujours assez bon pour des échappés de la Roquette et des voleurs d'asperges... Il en avait une santé ce pedzouille-là!

Et Claudinet entra chez un boulanger, qui le foudroya d'un regard inquisiteur et ferma précipitamment son tiroir-caisse.

Cependant, l'honorable commerçant daigna couper la marchandise demandée quand il vit le décime sur son comptoir; mais comme Claudinet n'inspirait qu'une confiance très limitée au boulanger, il vola l'enfant de quelques grammes.

Le digne patron dit à sa femme, après le départ du petit client :

— Ces fripouilles-là, ça ne pense qu'à faire du tort au monde.

— As-tu regardé si sa pièce était bonne?

Les deux gosses déjeunèrent de cette façon primitive.

— Hier! fit Claudinet, on mettait les petits plats dans les grands.

— Ce n'est pas tous les jours fête à la même paroisse, déclara Fanfan.

— Le principal, n'est-ce pas, c'est que Marcelle ait de quoi se faire des tartines.

— Et qu'elle puisse boire un verre de vin.

— Quand on est jeune comme ça, conclut le fils de Rose Fouilloux, faut du fortifiant.

Malgré la bonne humeur qui leur était revenue, les pauvres enfants entrevoyaient de moins en moins l'humble position sociale qu'ils s'étaient flatté de trouver sans grands efforts.

Les champs étaient déserts ; la pluie ne tombait plus, mais les travailleurs, rentrés à la maison, considéraient la journée comme perdue.

— Après tout, s'écria Claudinet, si nous ne pouvons faire pousser des choux et des navets, on verra ailleurs.

Ils passèrent devant une briqueterie.

— Si j'entrais là, dit encore Claude Fouilloux... La Limace disait souvent, quand il prétendait n'avoir plus d'argent, qu'on s'enfilerait des briques... Nous aurions une table toute servie !

Il sonnait déjà à la porte de la briqueterie.

— Comme tu voudras, répondit Fanfan avec un commencement de lassitude.

Claudinet fut reçu par un vieillard qui n'avait rien de rébarbatif ; mais, hélas ! il ne répondit pas conformément aux désirs de l'enfant, car il lui dit :

— Nous n'employons pas de garçons au-dessous de quinze ans.

Claudinet vint retrouver Fanfan et lui fit part du nouvel échec.

Le temps s'écoulait ; les gosses étaient fatigués, Claudinet surtout qui traînait la jambe.

— Faut retourner chez nous, prononça Fanfan.

— Pas avant d'avoir trouvé quelque chose, répliqua Claudinet.

Cette énergie ne déplut pas à Jean de Kerlor, bien qu'il ne conservât guère d'espoir.

— Tu comprends, mon vieux, ajouta son camarade, que nous ne devons pas rappliquer sans avoir une bonne nouvelle à communiquer à notre petite sœur... Pour qui nous prendrait-elle ?

Le hasard les avait conduits à Soisy, dans le chemin qui mène à Andilly.

— On va s'asseoir un peu pour tirer des plans, dit Fanfan.

— Ça va, acquiesça Claudinet.

Fanfan prit un sentier à droite ; Claudinet, dont l'allure devenait de plus en plus lente, allait suivre son ami, quand une dame arrivant sur la route regarda le neveu de Zéphyrine.

Il y eut tant de compassion dans les yeux de cette femme que Claudinet, un peu interdit, s'arrêta.

Puis, obéissant à une sorte de suggestion, il balbutia :

— Bonjour, madame.

. . .

L'inconnue parut heureuse que l'enfant la saluât et qu'elle n'eût pas à continuer sa promenade.

— Bonjour, mon enfant, répondit-elle d'une voix très douce.

Claudinet, sans pouvoir préciser ce qui se passait en lui, se sentit plein de confiance.

Fanfan, étonné de ne pas voir son ami le rejoindre, revint sur ses pas ; mais une conversation était déjà engagée entre Claudinet et la dame.

Jean de Kerlor battit en retraite.

Devant les paysans, il ne rougissait pas de la pauvreté ; devant cette personne, il éprouvait une sorte de honte irraisonnée.

Claudinet le retrouverait quand il voudrait.

A un premier coup d'œil un peu ombrageux, Fanfan avait vu que son camarade n'implorait pas la charité d'une passante ; il était possible qu'elle lui eût demandé un renseignement, mais Fanfan, très oppressé, aurait bien voulu savoir exactement de quoi il s'agissait.

De son côté, l'inconnue avait entrevu la silhouette de Jean de Kerlor, mais sans avoir le temps de remarquer le visage.

Pourtant ses premières paroles furent :

— C'est votre frère qui s'en va ?

— Oui, madame, répondit Claudinet.

— On dirait qu'il se cache.

— Oh !.. Il est un peu timide... Il est un peu plus jeune que moi.

— On ne se cache pas pourtant quand on n'a rien à se reprocher.

Claudinet fut sur le point de héler Fanfan...

Hélas ! pourquoi ne le fit-il pas ?

Mais quelque chose l'étreignait à la gorge.

Cette dame, qui paraissait si bonne et si douce, avait peut-être entendu dire dans les environs que deux enfants s'étaient échappés de l'entresort.

A coup sûr Zéphyrine et la Limace ne s'étaient pas privés de raconter l'évasion.

Claudinet n'était-il pas leur pupille et n'affirmaient-ils pas que Fanfan était leur fils ? Alors, d'après les premiers mots de la dame, il se pouvait que celle-ci fût au courant.

Quelques heures auparavant, les deux gosses n'avaient-ils pas failli reprendre la route de Pontoise, dans leur ignorance de la topographie !

Mais il fallait que Claudinet répondit tout de suite ; il le fit en ces termes :

— Nous sommes bien malheureux, madame !

— Pauvres enfants ! murmura la dame avec une commisération si ardente que le fils de Rose Fouilloux sentit s'évanouir toutes ses craintes.

— Oh oui ! si vous saviez... balbutia-t-il.

Elle regarda les loques du petit malheureux ; elle vit cette figure émaciée portant la trace de toutes les souffrances, ces yeux bleus qui l'imploraient, tout cet ensemble misérable qui provoquait la pitié, et deux grosses larmes roulèrent sur les joues de l'inconnue.

— Que font vos parents ? demanda-t-elle... Comment s'appellent-ils?... Où demeurent-ils ?

Claudinet réprima un tressaillement.

Son opinion sur la dame ne s'était pas modifiée et il aurait juré qu'une personne si bienveillante eût été incapable de faire arriver des désagréments aux fugitifs ; mais Claudinet ne devait pas livrer son secret, celui de Fanfan, celui de Marcelle. Il fit donc appel à son imagination pour forger une fable qui suffirait à cette dame.

— Je vais tout vous dire, madame, reprit-il, en affectant la franchise.

— Commencez par votre nom.

— Je m'appelle... Mon frère aussi... Moi, c'est Henri... lui, c'est François... notre père, c'est Duchemin.

— Vous avez quitté vos parents !

— Il le fallait.

— Ils vous rendaient malheureux ?

— Oui... Ils nous battaient... Ils nous obligeaient à faire des choses que nous ne voulions pas...

— Et votre mère ?

— C'était encore pire.

Jusque-là Claudinet n'avait déguisé la vérité qu'en ce qui concernait son état civil, aussi s'exprimait-il assez aisément ; mais le gros mensonge allait venir, et le petit ne parvenait pas à dissimuler son trouble.

Il reprit hâtivement :

— Alors, moi et Fan... François, nous nous sommes dit : On ne peut pas rester comme ça... Nous avons décidé de calter... de partir... On a un peu hésité, parce que, n'est-ce pas, ce n'est pas toujours bien de quitter la maison paternelle... Mais le père est rentré très sot !... Il a encore voulu nous esquisser... Ma foi, on était à bout de patience, on s'est sauvé et on court encore.

— Mais où allez-vous aller ?

— Nous n'en savons rien.

— Qu'allez-vous faire ?

— Travailler... mon Fan... frère et moi, nous aurons du cœur à l'ouvrage.

— Et d'où venez-vous ?

— De Paris... On demeurait rue Popincourt... Mais, madame, je vous



La dame tira cinq francs de son porte-monnaie : — Tenez, mon enfant, dit-elle, acceptez ceci. (Page 1699).

en supplie, ne nous dénoncez pas... nous préférierions mourir, mon frère et moi, plutôt que de retomber sous la coupe de mon oncle et de ma tante.

La dame ne comprenait plus et elle eut un geste d'étonnement.

— Bon! pensa Claudinet, tout déconfit, j'ai dit une bêtise... je m'y attendais.

Mais l'inconnue, tout en soupirant, ne souligna pas l'étourderie de son jeune interlocuteur.

Elle répliqua :

— Vous n'avez rien à redouter de moi, mon enfant ; c'est pour cela que vous me feriez beaucoup de peine en ne parlant pas avec la plus grande sincérité.

— Tout de même, réfléchissait Claudinet, je n'ai peut-être pas raison de raconter ces craques... Aussi, pourquoi Fanfan s'est-il esbigné?... Il est plus malin que moi... Il aurait compris tout de suite ce qu'il fallait dire.

Claudinet pressentait qu'il se fourvoyait, bien que ses intentions ne fussent pas foncièrement mauvaises.

La dame répondit :

— Vous voulez travailler, mon enfant : mais vous êtes bien petit.

Claudinet essaya de se redresser et de se grandir.

— On a du nerf ! proféra-t-il.

— En outre, vous me paraissez bien fatigué.

— Ça, c'est vrai, on a bouffé des kilomètres avec Fan... avec François pour ne pas être repincés...

Claudinet s'interrompit ; la toux reprenait, cette toux dont il n'avait pas eu d'accès depuis sa fuite.

Ce fut interminable ; le fils de Rose Fouilloux se comprimait la poitrine à deux mains pour atténuer ses souffrances ; il fut tellement secoué qu'il vacilla sur ses jambes comme s'il n'avait pas la force de se tenir debout.

L'inconnue l'entoura maternellement de ses bras, pour le soutenir.

— Vous n'êtes pas bien portant, dit-elle.

Claudinet répliqua entre deux spasmes :

— C'est un rhume que j'ai attrapé dans l'entr... dans la maison de mes parents.... Je croyais que c'était fini... et puis ça m'est revenu subitement.

Essoufflé, le petit poitrinaire avait le front couvert d'une sueur froide.

— Vous avez été mouillé tout à l'heure.

— Ma foi oui... que voulez-vous, madame, dans notre précipitation à nous sauver, on n'a pas pensé à prendre de parapluie.

— Venez chez moi... Vous vous réconforterez.

— Si mon frère le voulait...

— Pourquoi refuserait-il ?

— Parce que... je ne sais pas... il a ses idées... Et puis, nous avons juré de nous embaucher avant de rentrer...

— Où cela ?

— On a loué une chambre pour une semaine... J'ai cassé ma tirelire chez nous... Il y avait quelques sous... Oh ! nous ne couchons pas dehors.

— Où vous dirigez-vous maintenant ?

— Je ne sais pas au juste... On finira peut-être par en trouver... C'est égal, depuis que nous trottons, nous n'avons guère réussi.

Et Claudinet narra les tentatives infructueuses de la journée.

La dame tira cinq francs de son porte-monnaie.

— Tenez, mon enfant, dit-elle, acceptez ceci.

— Mais, je ne demande rien, se récria Claude Fouilloux.

Il tremblait que Fanfan ne le vit.

L'inconnue poursuivit :

— Malgré toute votre bonne volonté, il se peut que vous ne gagniez pas votre vie aussi vite que vous l'espérez... Tant mieux si je me trompe... mais si vous travaillez tout de suite, vous en serez quittes, votre frère et vous, pour rendre cet argent au premier pauvre que vous rencontrerez.

Claudinet mit la pièce dans la poche de son gilet.

— Merci, madame ! s'écria-t-il dans un élan de reconnaissance ; cela console tout de même de rencontrer quelqu'un qui ne vous agonise pas de sottises.

— Maintenant, mon enfant, je vais vous laisser continuer votre route... mais, la nuit va bientôt arriver, vous feriez peut-être mieux, vous et votre frère, de rentrer au logis... Vous vous reposeriez et vous boiriez quelque chose de chaud pour votre rhume.

— Bien sûr, madame... Seulement, nous serions si heureux de savoir qu'on nous embauche pour demain.

— Je souhaite que vous réussissiez... Je vais vous donner mon adresse... n'hésitez pas, votre frère ou vous, à venir me voir si la réalisation de vos projets tarde trop... Je ne vous abandonnerai pas.

Et joignant l'action à la parole, l'inconnue donna sa carte au neveu de Zéphyrine.

Claudinet mit précieusement le carcé de bristol dans la poche de son pantalon.

— Vous savez lire ? demanda la dame.

— Oui, oui... je ne suis pas très instruit... mon frère l'est plus que moi...

— Voyons, si vous retiendrez mon adresse.

— Claudinet retira la carte de sa poche et épela péniblement :

HELENE GERARD

Villa des Primevères,

Soisy-sous-Montmorency.

Et il remplaça la carte dans sa poche, avec plus de précautions encore que la première fois.

— Au revoir, mon petit ami.

— Au revoir, madame.

C'était Hélène de Kerlor que le hasard avait mis en face de Claudinet ; un peu plus, la mère se trouvait en présence de son fils.

Hélène n'avait pas voulu conserver le nom qui lui appartenait toujours légitimement.

Elle s'était demandé si elle reprendrait celui de Penhoët, puis elle avait définitivement choisi celui de sa mère.

Marthe Gérard, l'artiste, avait été elle aussi une grande calomniée, puisque Georges et la douairière avaient insulté à la mémoire de la noble femme.

Ce nom plébéien, Hélène le porterait avec fierté ; la fille du marquis de Penhoët, la femme du comte de Kerlor, s'appellerait Hélène Gérard jusqu'au jour de la justice, s'il devait luire jamais.

Oui, Hélène venait d'entrevoir son enfant ; si les conjonctures du sort lui avaient été favorables, au lieu de lui rester effroyablement hostiles, Fanfan était sauvé.

Elle ne l'aurait certainement pas reconnu tout de suite, car de longues années s'étaient écoulées depuis que Georges avait livré son fils à La Limace.

Mais si Jean ne s'était pas caché ; si Claudinet avait dit que son prétendu frère s'appelait Fanfan, un trait de lumière eût pu révéler toute la vérité à cette mère infortunée qui avait juré de consacrer le reste de ses jours à rechercher son enfant.

La voix du sang, ce mensonge mélodramatique, serait restée muette ; mais le nom de Fanfan, la situation des enfants racontée franchement par eux, aurait frappé l'esprit d'Hélène ; et les traits du petit garçon emporté par le saltimbanque n'étaient pas assez modifiés, malgré son long martyre, pour que la comtesse Hélène de Kerlor ne retrouvât pas son Fanfan adoré.

Malheureusement, la fatalité ne désarmait pas. La mère et le fils étaient plus séparés que jamais, après avoir failli être réunis.

Hélène ne pouvait croire que Claudinet s'était exprimé franchement.

Les réticences de l'enfant, ses contradictions, sa mine confuse tournaient contre lui.

Cependant, la mansuétude d'Hélène était restée infinie.

Un fait se dégageait nettement : le petit garçon avec qui elle s'était entretenue était malade, gravement malade.

Tout à l'heure, quand il était secoué par cette horrible toux, Hélène s'était demandé avec angoisse s'il n'allait pas mourir sur la route.

La générosité de la comtesse de Kerlor était donc motivée, bien que, aux réponses de Claudinet, elle eût vite compris que l'espoir insensé qui l'avait assaillie en rencontrant ce petit malheureux n'aboutissait qu'à une déception nouvelle.

Chaque fois que la comtesse de Kerlor voyait un vagabond de l'âge de son fils, elle ne pouvait s'empêcher de frémir de tout son être et de murmurer :

— C'est peut-être lui !

Nous saurons bientôt tout ce qu'avait fait Hélène pour retrouver le cher disparu.

Nous verrons avec quel admirable courage, quel héroïsme elle poursuivait son but.

Rien ne devait la décourager.

Georges, dans cette lettre terrible laissée à l'hôtel du Parc-des-Princes, avait dit à sa femme de chercher son fils jusque dans les enfers sociaux, jusqu'au pied de l'échafaud...

La mère ne se lasserait pas de gravir son calvaire.

Mais on comprend quelle émotion la saisissait, quand, inopinément, un petit déshérité se trouvait devant elle, et qu'il ne portait encore que les stigmates de la misère en attendant ceux de la honte, ceux de l'infamie.

Voilà pourquoi Hélène de Kerlor avait accueilli avec tant de bonté Claudinet.

Cet enfant, bien qu'il dissimulât, ne lui paraissait pas gangrené par le vice.

Elle le reverrait, car il était bien difficile d'admettre que cet enfant n'eût plus besoin de faire appel à une âme charitable; elle verrait aussi l'autre petit, qui n'avait pas osé l'affronter, craignant sans doute de rencontrer une ennemie.

Quand les deux enfants seraient en sa présence, Hélène les interrogerait de la façon la plus catégorique et les convaincrail bientôt qu'ils pouvaient compter sur elle, à la condition de lui dire toute la vérité.

La rencontre de Claudinet serait autre chose qu'un banal incident.

..

Pendant que la mère de Fanfan rentrait chez elle toute pensive, Claudinet rejoignait son ami et lui répétait la conversation échangée sur la route avec l'inconnue.

Puis, le petit poitrinaire exhibait la pièce de cinq francs que lui avait donnée Hélène.

— Vrai! dit Fanfan, tu n'as pas tendu la main?

— Je te jure que non...

— C'est drôle! murmura Fanfan.

— Dès que nous serons casés, nous irons remercier cette bonne dame, reprit Claudinet.

— De tout cœur, approuva Jean de Kerlor.

— Ma foi, si elle ne paraît pas plus sévère, poursuivit Claudinet, on pourrait peut-être tout lui raconter...

— Elle te reprochera de lui avoir menti.

— J'aurais mieux fait de lui dire la vérité, hein ?

— Qui sait ?

— C'est que j'avais le trac, moi !... Il me passait un tas d'idées par la tête... Il n'y a qu'après que cela m'a ennuyé... A ma place, Fanfan, est-ce que tu aurais agi autrement ?

— Peut-être.

— En tout cas, le mal peut se réparer, puisqu'il ne tient qu'à nous d'aller chez cette dame.

— Oui, mais encore une fois elle te dira que tu l'as trompée et que tu peux recommencer.

Claudinet hocha la tête, très perplexe.

— C'est égal, reprit-il, je ne pouvais réellement pas tout avouer... C'est comme ce qui nous est arrivé tantôt... Tu n'aurais pas voulu que je raconte que tu t'étais battu avec le maraîcher et que, les quatre fers en l'air, il nous avait fait voir sa figure de campagne... Enfin, voyons, mon vieux Fanfan, est-ce que je pouvais parler de Marcelle ?

— Faudra réfléchir, conclut le fils d'Hélène.

— Il va faire bientôt nuit, reprit Claudinet, allons retrouver notre petite sœur... Nous n'avons pas encore d'ouvrage, c'est vrai, mais enfin nous n'avons pas perdu notre journée.

— Allons ! dit Fanfan, plongé dans ses rêves.

Ils revinrent à la maisonnette.

XLVII

PLUS RIEN.

Marcelle poussa un cri de joie en voyant rentrer ses petits compagnons ; la pauvrete avait passé par de nombreuses alternatives d'espoir et de crainte pendant l'absence des deux gosses.

— Enfin, vous voilà ! dit-elle en tendant les mains à Fanfan et à Claudinet... je suis plus rassurée.

— Vous avez eu peur toute seule ? dit Fanfan.

— Peur pour vous.

— Il ne nous est rien arrivé, affirma Claudinet... Maintenant, nous n'avons plus rien à redouter.

— Seulement, reprit Fanfan, nous n'avons pas trouvé d'ouvrage.

— Ce sera pour demain, dit son camarade.

— Vous devez être bien fatigués ? s'écria Marcelle.

— On se reposera avec plaisir, répondit Claudinet ; mais, aupara-

vant, il faudrait songer à dîner... je vais aller chercher quelque chose.

— Non ! s'exclama Fanfan, c'est moi qui me charge des commissions.. assieds-toi.

Claudinet ne se le fit pas dire deux fois ; il était brisé.

Il donna une pièce de monnaie à Fanfan qui alla quêrir des victuailles.

Le lendemain, Fanfan et Claudinet se remettaient en campagne.

Ils explorèrent Pierrefitte, Arnouville, Sarcelles, poussèrent jusqu'à Gonesse.

Ils rentrèrent au logis sans avoir obtenu le moindre résultat.

Ils parcoururent Dugny, le Blanc-Mesnil, Aulnay-les-Bondy, le Bourget, Drancy, enfin tous les environs ; il leur fut impossible de trouver la moindre occupation.

Au bout d'une semaine de pérégrinations, ils rentrèrent atterrés.

Leurs faibles ressources s'épuisaient ; ils voyaient l'heure où il ne leur resterait plus rien.

Claudinet était absolument découragé ; ces fatigues successives l'avaient anéanti.

Le dimanche, ce jour où toute la population était en fête, le fils de Rose Fouilloux fut forcé de rester au lit, en proie à un violent accès de fièvre qui faisait présager une nouvelle attaque de bronchite.

Fanfan et Marcelle s'improvisèrent gardes-malade et ils luttèrent de dévouement avec la plus touchante émulation.

Fanfan préparait la tisane ; Marcelle l'édulcorait, avec du sucre et du miel, et c'était elle qui la présentait à Claudinet.

Celui-ci, très docilement, absorbait le breuvage bien chaud.

Dans la soirée, une amélioration se produisit et les gosses furent moins angoissés.

Claudinet ne put sortir le lendemain, mais il déclara que c'était simplement pour faire plaisir à Marcelle qu'il restait à la maison.

Il disait de sa petite voix plaintive :

— Il ne faut pas s'écouter... Les hommes, ça ne doit pas se faire dorloter à perpète... Si j'étais encore chez La Limace, il faudrait bien trimer.

— Oui, mais vous n'y êtes plus, objecta la fillette.

— Heureusement pour moi ! ma tante Zéphyrine m'aurait soigné à coups de trique... Et encore il aurait fallu que je prenne ça pour un bâton de réglisse.

Il se mit à rire, comme s'il faisait toujours Janot ; ce fut lamentable ; cela tenait du râle.

Fanfan était sorti le lundi, poursuivant toujours son but.

Marcelle et Claudinet étaient restés seuls.

— C'est drôle ! dit-il, quand je vous voyais approcher de mon lit, je me sentais mieux... Je suis content d'être guéri parce que je vais me remettre à trotter avec Fanfan... Et pourtant, je me dis que, malgré mes souffrances, je n'ai jamais eu d'aussi douces caresses dans le cœur.

— Parce que vous ne craignez plus les méchantes gens.

— Oui, ça doit être ça.

— Nous avions beaucoup de chagrin avec Fanfan.

— Je le voyais bien... Mon pauvre vieux copain!... Ah ! je lui en ai fait voir de dures depuis que nous sommes ensemble.

— Maintenant, nous serons deux pour veiller sur vous.

Claudinet se récria :

— Mais je suis tout à fait rétabli !

— Vous avez meilleure mine.

— Je vous assure, mademoiselle Marcelle, que je ne ressens plus rien.

— En attendant, ne parlez pas trop.

— Autrefois, j'ai été bien plus bas.

— Votre santé reviendra tout à fait.

— Bien sûr!... Je vous garantis que je n'en menais pas large, il y a quelques mois... Fanfan vous le dira... Il vous l'a déjà dit peut-être.

— Non, monsieur Claudinet.

— C'était au point que je croyais que j'allais mourir.

— Mourir ! répéta douloureusement la fillette, dont les yeux se dilatèrent.

Claudinet poursuivit :

— Je m'étais imaginé ça... Ah ! on est bête quand on est gosse!...

— Il ne faut plus avoir de ces idées.

— Ça m'a passé, heureusement.

— Pauvre ami !

— Je n'avais pas peur de passer l'arme à gauche, vous savez ! Je me disais : Quoi!... Pour le bonheur que tu as sur la terre... tu peux bien t'en aller tranquillement rejoindre ta mère.

— Qu'aurait dit Fanfan si...

Marcelle ne put achever, car elle sanglota.

— Voyons ! voyons ! reprit Claudinet, si j'avais su, je ne vous aurais pas raconté ça... C'était dans le temps jadis... Aujourd'hui, on n'y pense plus... Ce que je viens d'avoir, c'est la fin de ma maladie...

Marcelle pleurait toujours.

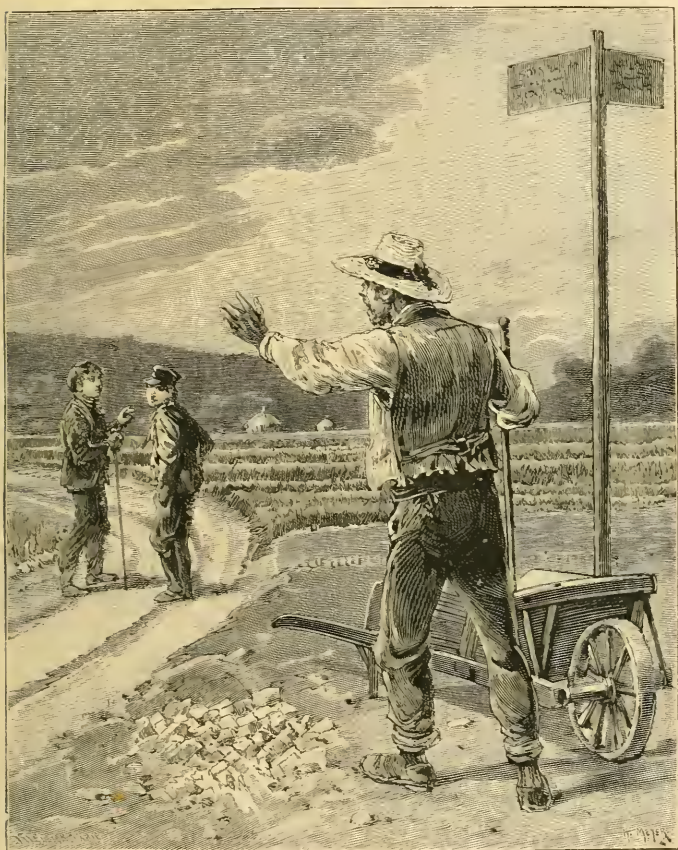
— Vous ne voulez pas que je retombe malade ? dit-il.

— Oh ! non...

— Alors, essuyez vos yeux et faites-moi une risette.

La petite fille sourit à travers ses larmes.

— A la bonne heure ! s'exclama Claudinet... Maintenant, pas un mot à



Au moment où ils parlaient, le cantonnier les rappela. (Page 1710.)

Fanfan... Il serait trop mécontent s'il savait que vous vous êtes tourmentée à cause de moi...

— Il vous gronderait ?

— Et ma foi, je l'aurais bien mérité.

— Je ne parlerai pas, mais à la condition que vous resterez raisonnable.

— Je vous le promets.

— Moi aussi, j'ai été malade...

— Il y a longtemps ?

— Chez ma nourrice... Vous voyez qu'il n'y paraît pas.

— Ecoutez, mademoiselle Marcelle, Fanfan est bien bon, bien dévoué, sans lui, je ne sais pas où je serais aujourd'hui... On ne peut pas l'aimer plus que je l'aime...

— Je le crois.

— Eh bien !... s'il avait été seul auprès de moi, je ne me serais pas rétabli aussi vite... j'en aurais eu au moins pour huit jours !

— Cette fois, je ne vous crois pas.

— Vous avez tort... C'est surtout grâce à vous que mon vilain mal a disparu si vite...

— Pour ne plus revenir.

— Vous me rappeliez une sœur qui m'a soigné, quand j'étais tout petit.

— Vous en aviez donc une !

— Oui, mais elle était grande, et puis c'était à l'hospice... Une religieuse... Elle s'appelait sœur Simplice... Elle me présentait la tasse de tisane comme vous... Hier, dans la matinée, j'avais tellement mal à ma pauvre caboche que je ne savais plus bien ce que je disais... j'y voyais trouble... Par moments, je me croyais encore chez Zéphyrine... Ça n'empêche pas que, quand vous arriviez, je pensais : Elle est plus petite, mais c'est tout de même sœur Simplice.

— Vous aviez la fièvre.

Elle passa sa main mignonne sur le front de Claudinet ; il ferma les yeux à demi tant il se sentait heureux.

L'épiderme était encore brûlant, mais Marcelle se garda bien d'en faire la remarque.

— Seulement, reprit-il, faut espérer que vous ne me quitterez pas, vous !

— Mais non !

— Parce que sœur Simplice, elle est partie un beau matin, et je ne l'ai jamais revue.

— Cela vous a fait de la peine ?

— Je ne pouvais pas me consoler...

— Eh bien ! moi, je resterai toujours avec vous et avec Fanfan.

— Ça va bien... J'avais beau me rappeler ce qu'elle me disait, la religieuse... On se retrouve là-haut... C'est quelquefois bien long... à cette époque-là, j'aurais voulu que ce fût tout de suite.

Il ajouta avec une naïveté invraisemblable :

— Maintenant, je sens que ça m'aurait fait beaucoup de peine de partir à cette époque-là... Savez-vous pourquoi ?

— Parce que les jeunes ne doivent pas s'en aller.

— Ce n'est pas ça... C'est parce que je n'aurais pas eu la joie de vous connaître.

— Mais vous ne l'auriez pas su

— Tiens ! c'est vrai, fit Claudinet, se rendant compte de sa simplicité et ponctuant ses paroles de son rire lugubre.

Marcelle répliqua :

— Mon ami, il faut changer de conversation... Vous finiriez par m'attrister.

— Oui, il faut toujours être gai... La Limace me le recommandait souvent, à la parade... Quand je l'oubliais, il m'envoyait un grand coup de pied dans le dos... Oh ! alors, j'éclatais.

— Mais ce n'était pas de bon cœur.

— Ça amusait tout de même le public.

— Et Fanfan, est-ce qu'on le battait aussi, quand il faisait la comédie ?

— Non ! C'est moi qui avais la préférence... Sans doute parce que j'étais le neveu de Zéphyrine.

Et l'œil du petit malheureux retrouva la vision des tortures passées ; mais voulant éviter un nouveau reproche de la fillette, il reprit :

— Vous, mademoiselle Marcelle, vous n'engendrez pas la mélancolie... Ah ! on s'amusera bien tous les trois.

— Pour cela, il ne faut plus être malade.

— C'est fini, je le répète... Tenez ! j'ai envie d'aller au-devant de Fanfan, pour vous prouver à vous et à lui que j'ai retrouvé mes jambes.

— Il se leva ; mais il eut un éblouissement et fut forcé de se rasseoir.

— C'est égal, murmura-t-il, je ne suis pas encore assez d'attaque pour danser un quadrille.

*
*
*

Fanfan arriva.

Il s'efforçait de paraître rassuré, pour que des idées noires, en venant heurter le cerveau de Claudinet, ne retardassent pas la guérison du petit.

Il annonça tout de suite qu'il croyait être embauché le lendemain à Gennevilliers, dans une grande usine de produits chimiques ; puisque l'agriculture se conduisait en marâtre à l'égard des gosses, ceux-ci tomberaient dans les bras de l'industrie.

— Tu as parlé de moi ? demanda Claudinet.

— Naturellement.

— Alors, tous les deux, demain...

Fanfan répliqua vivement :

— Ce n'est pas encore sûr... Je retournerai tout seul à Gennevilliers... Après-demain, on verra pour toi.

Hélas ! le lendemain, Fanfan échoua une dernière fois ; on le trouva décidément trop jeune ; il dut apporter à la communauté cette dernière déception.

Malgré des prodiges d'économie, la fortune des gosses était épuisée.

Il ne restait plus à la maisonnette qu'une pièce de vingt sous.

On tint conseil.

— C'est bien simple, proposa Claudinet, il n'y a qu'à aller voir la dame.

— Quelle dame ? interrogea Marcelle.

On n'avait pas raconté à la fillette ce qui s'était passé à Soisy.

En quelques mots, Claudinet s'excusa de cette discrétion ; mais il avait été convenu avec Fanfan que l'on garderait le silence jusqu'à nouvel ordre au sujet de cette bienfaitrice inconnue.

Marcelle, d'un doux ton de reproche, se plaignit que l'on eût des secrets pour elle.

Les gosses durent jurer qu'à l'avenir ils diraient tout à leur petite amie.

Fanfan répondit à Claudinet :

— La dame sera étonnée quand nous lui apprendrons que nous sommes toujours sans ouvrage.

— Nous lui expliquerons comment la mauvaise chance nous a poursuivis.

— Si elle nous prenait pour des vauriens, tout de même !

— Mais non, prononça Marcelle, ne vous alarmez pas ainsi.

— Tu comprends bien, vieux frère, poursuivit Claudinet, que nous n'avons pas à hésiter... Qui sait si cette dame charitable ne nous trouvera pas tout de suite le travail que nous cherchons en vain ?

— C'est possible, cela, appuya Marcelle.

Fanfan n'était pas encore convaincu. Certainement, par reconnaissance, on devait une visite à cette bienfaitrice ; mais si on n'allait la voir que pour demander un nouveau service, elle aurait une mauvaise opinion

Claudinet et Marcelle insistèrent ; Fanfan finit par céder.

— Voyons l'adresse, s'écria le neveu de Zéphyrine,...

Il fouilla dans la poche de son pantalon...

Le pauvre Claudinet devint tout vert ; il balbutia :

— Je ne trouve rien...

Il retourna sa poche, qui était trouée.

La carte avait dû tomber sur la route pendant que les enfants sillonnaient le pays.

Claudinet ne pensait plus à ce morceau de briistol, et ce n'était pas pendant qu'il était malade que la mémoire lui serait revenue.

Voyant la consternation qui se reflétait sur le visage de Marcelle, Claudinet essaya de plaisanter.

— J'ai perdu la carte, dit-il...

Et se tournant vers Jean de Kerlor :

— Vois-tu, mon vieux, c'était bon que ma profonde fût trouée, quand j'ai fait glisser un croûton sous la table... Tu te souviens, le soir où La Limace et Zéphyrine voulaient te faire crever de faim... Mais c'est devenu mauvais après... J'avais pourtant essayé de la raccommoder.

— Et vous ne vous rappelez pas le nom de cette dame ?

Claudinet chercha en vain.

— Tout ce que je sais, murmura-t-il, c'est que c'était une femme très belle et qui avait la voix la plus douce que j'aie jamais entendue.

— Vous n'avez pas oublié le pays où vous l'avez rencontrée ?

— C'est à Soisy.

— Eh bien ! dit Fanfan, on pourrait peut-être s'informer...

— Certainement, ajouta Marcelle, cette personne est connue dans la localité.

— Attendez ! dit Claudinet... Sur l'adresse, il y avait Villa des...

Il chercha encore.

— C'était un nom de fleur.

— Des Lilas, peut-être ?

— Non.

— Des Roses ?

— Non.

Marcelle continua à aider Claudinet et cita les fleurs que le jardinier de Groslay lui avait appris à connaître ; mais elle ne pensa pas aux primevères.

Fanfan s'écria :

— Nous retournerons à Soisy à la même heure... On y rencontrera peut-être la dame.

— Et puis, vous questionnerez les gens, dit encore la fillette... Vous, Claudinet, vous saurez bien désigner cette personne.

— C'est égal, répondit-il, si Fanfan avait voulu...

C'était une nouvelle énigme pour Marcelle, mais elle n'en demanda pas le mot.

Claudinet l'avait dit à l'oreille de Fanfan, qui ne comprenait pas, lui non plus.

— Tu vois, mon vieux, si tu n'avais pas refusé de prendre les costumes qui sont dans le cabinet noir, j'aurais eu un grimant dont les poches étaient sans trous... C'est très gentil d'être honnêtes, mais tu vois où cela conduit.

Fanfan et Claudinet, celui-ci bien faible encore, se rendirent à Soisy ; ils arpentèrent le chemin d'Andilly ; la dame n'apparut pas.

Ils questionnèrent plusieurs habitants qui leur répondirent, avec la plus mauvaise grâce d'ailleurs, qu'ils ne pouvaient leur fournir aucun renseignement.

Un vieux cantonnier fut pourtant plus aimable.

Après avoir écouté Claudinet qui lui faisait le portrait de la comtesse de Kerlor, le bonhomme prononça deux ou trois noms ; mais ils ne rappelaient rien à la mémoire de Claudinet.

Au moment où ils partaient, le cantonnier les rappela.

— Il y a encore une dame qui répondrait à ce signalement... Je ne sais pas son nom, par exemple.

— Mais où demeure-t-elle ?

— A la Villa des Primevères.

— C'est ça ! s'exclama le fils de Rose Fouilloux.

Tout de suite, l'espoir remonta au cœur des enfants.

— Où est-ce ? interrogea Claudinet.

— Tenez !... suivez la rue que vous voyez là-bas... Tournez à droite, puis à gauche... Vous arriverez dans une allée de peupliers... C'est la propriété toute blanche.

Les enfants remercièrent vivement le bonhomme et prirent la direction indiquée.

Arrivés devant la Villa, ils s'arrêtèrent un instant, Claudinet pour respirer, Fanfan parce qu'il était très ému.

— Alors, voyons, dit le premier, tu crois qu'il faudra raconter notre véridique histoire ?

— Certainement.

— Le fait est que maintenant nous ne craignons plus guère La Limace et Zéphyrine... Si nous les revoyons, ce ne sera que dans un rêve.

— On expliquera tout ça à la dame, si elle nous reçoit bien.

— Tu peux être tranquille.

Claudinet sonna.

— A présent, dit-il, nous ne pouvons plus reculer... Ne te fais pas de mauvais sang, mon vieux... Nous allons réussir.

Ils attendirent pendant quelques instants.

— Ah ça ! reprit Claude Fouilloux, est-ce que je n'aurais pas sonné assez fort ?

— Peut-être bien, hasarda Fanfan.

— Il n'y a qu'à recommencer.

Il sonna de nouveau et plus vigoureusement que la première fois.

— Entends-tu quelque chose ? demanda Claudinet.

— Il me semble...

— On marche sur le sable.

Les enfants se trompaient ; ils le constatèrent avec un peu d'inquiétude.

— C'est drôle ! murmura Claudinet... Si tu sonnais à ton tour, mon vieux ? Fanfan s'exécuta...

Quelqu'un sortit, mais de la maison voisine, une femme qui guettait les gosses; c'était elle qu'ils avaient entendue marcher quelques instants auparavant.

C'était une matrone, haute en couleur, à qui la campagne réussissait parfaitement.

— Qu'est-ce que vous faites là? demanda-t-elle d'une voix passablement rogue.

— Nous venons pour voir la dame, répondit Claudinet.

— Il n'y a personne, fit péremptoirement la voisine.

Fanfan et Claudinet se regardèrent déçus; ils n'avaient pas pensé à cela.

— Vous voyez bien que les volets sont fermés, ajouta-t-elle.

Tout en parlant, elle les toisait avec la plus injurieuse défiance.

— La dame va revenir? interrogea Claudinet.

— Elle est partie.

— Partie!

— Elle a quitté le pays... Elle ne vous a pas attendus pour déménager.

— Pardon, madame, dit Fanfan à son tour, pourriez-vous nous donner son adresse?

— Pourquoi faire?

— Parce que cette dame a dit à mon petit camarade de venir la voir.

La matrone haussa ses puissantes épaules.

— Si j'ai un conseil à vous donner, répliqua-t-elle durement, c'est de déguerpir.

— Mais nous ne faisons de mal à personne! se récria Fanfan.

— Heureusement pour vous, car la gendarmerie n'est pas loin.

Claudinet s'écria d'une voix suppliante :

— Vous vous trompez, madame, nous ne sommes pas des malfaiteurs... Ne nous repoussez pas sans pitié... Donnez-nous l'adresse.

— Je l'ignore! conclut la voisine... A présent, assez causé... Tournez-moi les talons et ne revenez plus rôder par ici.

Elle rentra majestueusement dans sa propriété.

— Mon pauvre Fanfan, balbutia Claudinet, les yeux pleins de larmes, je finirai par croire que je te porte la guigne.

— Qu'allons-nous faire? murmura Jean de Kerlor.

— Nous n'avons plus le sou.

— Comment gagner notre vie et celle de la petite?

Ils reprirent bien tristement le chemin d'Enghien.

Claudinet était si démoralisé qu'il se traînait avec peine.

Fanfan lui prit le bras pour l'aider à marcher.

Marcelle les attendait, souriante...

— Nous avons fait four, dit Claudinet navré.

— La dame ne demeure plus à Soisy, ajouta Fanfan.

— Ne vous désolez pas, répliqua Marcelle, j'ai une idée... Je puis peut-être m'acquitter envers vous.

— Mais vous ne nous devez rien, protesta Fanfan.

— Que serais-je devenue sans vous ? dit Marcelle.

La fillette reprit :

— J'ai eu tort, non pas d'accepter vos services, mais d'oublier que je devais m'adresser à la dame... car j'en ai une aussi, moi, à qui mon papa m'a confiée.

Marcelle avait naturellement raconté toute son histoire à ses petits amis, et plusieurs fois le nom de madame Vernier avait frappé leurs oreilles.

— Mais, objecta tout de suite Claudinet, on vous remettra à la pension de Groslay.

— Non ! répliqua vivement Marcelle, je ne veux pas y retourner.

— Alors, il ne faut pas faire savoir où vous êtes.

Fanfan réfléchissait.

— Nous ne pouvons rester ainsi, murmura-t-il... Claudinet et moi, nous souffrirons sans nous plaindre ; mais mademoiselle Marcelle ne doit pas continuer à partager notre malheur.

XLVIII

RÉSOLUTION DÉSESÉRÉE

Fanfan était devenu très pâle ; Claudinet, atterré, n'osait plus rien dire ; Marcelle essayait de retenir ses larmes.

Une grave décision allait être prise.

La fillette s'écria :

— Tout d'abord, je ne voulais pas m'adresser à madame Vernier, pour ne pas rentrer à Groslay... J'ai eu tort... Je n'avais qu'à retourner à Paris... J'aurais raconté ce que j'avais vu... On n'aurait pu me replacer dans une pension où il vient des assassins...

— C'est égal, répliqua Claudinet, le cœur gros ; ce n'est pas de jeu... Alors, nous n'avons plus qu'à rappliquer chez La Limace.

— Jamais ! protesta Fanfan, revoyant l'atroce géhenne et ne pouvant, malgré son courage, réprimer un frisson.

La pauvre petite Marcelle, dans une expansion de bonté ingénue, répondit :



Ils partirent tous trois. Il était neuf heures du matin. (Page 1720.)

— Pas du tout, monsieur Claudinet... J'expliquerai tout à madame Vernier, et ellè saura bien vous protéger.

— J'aurais mieux aimé l'autre dame, fit le neveu de Zéphyrine, celle que nous avons rencontrée à Soisy.

— Ça, c'est vrai, reconnut Fanfan... Une charitable personne ne vous eût pas mise dans une pareille pension.

— Non! tout ce que vous voudrez! s'écria Claudinet, mais nous ne nous séparerons pas.

— Comment faire? se demandait Marcelle.

— Voyons! est-ce que ça serait possible que nous ne soyons plus ensemble à la cuisine, où je vous donnais des leçons?

— Mais, monsieur Claudinet...

— Vous montrez de bonnes dispositions... Seulement, vous usez trop de beurre... Ah! bien sûr, faut pas imiter ma tante Zéphyrine... Quand il s'agissait de notre fricot à Fanfan et à moi, elle nous en mettait, du beurre, avec une aiguille à tricoter rougie au feu... Non, il y a moyen de s'arranger.

Et l'infortuné gosse éperdu, affolé, se noyait dans un flux de paroles.

Marcelle ne pouvait pas s'en aller; c'eût été comme si l'on annonçait au petit poitrinaire que désormais il ne serait plus réchauffé par le moindre rayon de soleil.

Il balbutia encore :

— Et le café!... Avec ça que vous ne le réussissiez pas!... Les premiers temps, ça marchait mal...

Marcelle, très bouleversée, il est inutile de l'ajouter, répondit machinalement par une expression de Claudinet :

— C'était du jus de chapeau.

Les enfants retiennent si vite les locutions pittoresques! C'était une langue nouvelle que les gosses faisaient entendre à la petite fille; on ne l'enseignait pas au pensionnat de madame Tondou.

Cependant, la petite, après avoir risqué ces mots, eut la mine d'une fillette qui s'attend à une réprimande méritée.

— Ah! soupira profondément Marcelle, si mon petit père était là!...

— Il est donc si loin que cela? interrogea Claudinet.

Les yeux de la fillette se dilatèrent.

Elle revoyait Saint-Nazaire, le steamer qui s'éloignait et ne devenait plus qu'un point à l'horizon, quelque chose comme une hirondelle; elle se rappelait le retour en chemin de fer à Paris.

— Oh! oui, bien loin! dit-elle.

Mais Claudinet ne se tenait pas pour battu.

— Moi, dit-il, je ne suis pas taillé pour la course; mais mon ami Fanfan est intrépide... Il irait bien trouver votre papa.

— Oui, affirma Jean de Kerlor, aucune fatigue ne me ferait peur.

Les souvenirs de Marcelle se précisèrent.

— Il est à Cayenne, dit-elle.

Ce nom frappa les gosses; La Limace et Zéphyrine le prononçaient quelquefois, lorsque leur belle âme attendrie accordait un souvenir aux copains disparus.

Cayenne et Nouméa revenaient souvent dans leur conversation,

Mais les gosses n'ignoraient pas non plus que les « frères » dont s'occupaient monsieur et madame Rouillard ne parlaient pour cette villégiature lointaine qu'accompagnés de gendarmes ; or, le père de Marcelle n'était pas dans ce cas.

— Oui, je sais bien, reprit Fanfan, tenant à prouver ses connaissances géographiques, faut traverser la mer...

— Cela ne vous rebuterait pas ? interrogea Marcelle.

— Je me ferais mousse, répliqua Fanfan avec le bel entrain atavique de ses aïeux.

Tous avaient adoré la mer, et cette passion avait coûté la vie à plus d'un Kerlor et d'un Penhoët.

Claudinet eut une autre idée, un peu plus pratique.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, pourquoi ne vous adresseriez-vous pas à votre nourrice ?

— Parce que papa m'a dit que je ne devais plus rester à Villiers, et que, désormais, je devrais obéir à madame Vernier.

— Ah ! fit le gosse, tout décontenancé.

— Et puis, poursuivit la fille de Robert et de Carmen, ma nourrice n'est pas bien riche... Elle ne pourrait pas vous être utile.

— Nous ne voulons rien devoir à personne, prononça fièrement Fanfan.

— Nous ne faisons pas la « manche », appuya Claudinet, qui ne voulait pas que Fanfan gardât le monopole de la dignité... C'est bon pour La Limace d'être mendigot à l'occasion.

— Écoutez, mes amis, déclara Marcelle avec la plus entière sincérité, je ferai ce que vous voudrez.

— Ça, c'est bien ! s'exclama Claudinet, qui s'efforçait de retrouver une lueur d'espoir.

— Ce qui serait mieux encore, dit Fanfan d'une voix sombre, c'est du travail.

— On en trouvera.

— Comment mangerons-nous demain ?

— Je demanderai aux commerçants qu'ils nous fassent crédit.

Fanfan répéta inconsciemment une phrase de La Limace :

— Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué.

Et le gosse se retira farouche dans un coin, ne voulant plus parler.

Claudinet essaya de s'étourdir en continuant à tenir des discours à Marcelle ; mais la petite n'écoutait plus ; l'attitude de Fanfan la désolait davantage encore.

Elle alla à lui.

— Fanfan ?

— Que voulez-vous, mademoiselle ?

— Je sais la cause de votre chagrin.

— Non !...

— Vous m'en voulez ?

— Vous ne m'avez rien fait.

— Vous êtes fâché contre moi ?

— Pouvez-vous penser cela, mademoiselle Marcelle ?

— Alors, vous m'aimez toujours.

— Toujours !

Leurs mains s'entreignirent ; des mots ineffables sortirent de leurs lèvres ; ils échangèrent de ces caresses innocentes et pures qui dissipent délicieusement les tristesses de l'enfance.

Pendant ces effusions, Claudinet s'était éclipsé.

Hélas ! il rentra tout déconfit.

— D'où viens-tu ? questionna Fanfan.

— J'ai été chez le boulanger... Quand je lui ai demandé un pain de quatre livres à l'œil, il m'a traité de petit filou... Il m'a pris par le bras et mis à la porte... Quand nous serons redevenus rupins, mon vieux Fanfan, nous changerons de fournisseur.

Claudinet, qui avait couru, était encore hors d'haleine ; il se laissa tomber sur une chaise comme s'il allait défaillir. Il devenait plus pâle que jamais et ses paupières battaient précipitamment.

Marcelle s'alarma.

— Claudinet ! mon petit Claudinet ! s'écria-t-elle, vous souffrez.

Il ne répondit qu'en secouant la tête, ne pouvant plus parler pour le moment.

— Vous avez eu tort de sortir, poursuivit la fillette... Mon Dieu ! si vous alliez retomber malade !...

Il se remettait peu à peu.

— Vous me soigneriez encore, proféra-t-il d'une voix brisée... vous et Fanfan.

Celui-ci, très inquiet, regardait avidement son compagnon. Fanfan partageait les appréhensions de Marcelle, et il s'en voulait de ne pas trouver d'aussi douces paroles qu'elle pour réconforter son malheureux ami.

Mais Claudinet n'eut pas de syncope. Au bout d'une demi-heure, tout danger parut conjuré. Ses yeux ne papillotaient plus. Le neveu de Zéphyrine prétendit qu'il ne s'était jamais mieux porté.

— J'étais essoufflé, articula-t-il... Ça peut arriver à tout le monde... Ma tante Zéphyrine, qui est pourtant une riche nature, se pâme aussi quelquefois, quand elle a marché trop vite...

Puis, revenant à l'affront subi tout à l'heure, il dit :

— C'est égal ! il est rien canaille, le mitron !... Ah ! si j'avais été assez fort, je l'aurais envoyé piquer une tête dans son pétrin.

Il était tard ; Marcelle rentra dans sa chambrette.

Les deux gosses s'entretinrent longuement.

Ce fut Claudinet qui commença :

— J'ai bien compris, va...

Fanfan expliqua :

— Ça n'aurait pas été la peine de la sauver, là-bas à la plâtrière, si nous la forçons à partager notre mistoufe aujourd'hui.

— C'est malheureux tout de même!... Qu'est-ce que nous allons devenir quand elle ne sera plus là?

— Faudra se figurer qu'on ne l'a jamais vue.

Claudinet répliqua :

— Je ne pourrai pas, moi!

— Ce sera dur!

— Elle, ce ne sera pas la même chose, parce que, les femmes, à ce qu'on dit, c'est oublieux.

— T'as raison, Claudinet, murmura Fanfan d'une voix amère : Marcelle rencontrera des jeunes gens riches, bien mis, des freluquets, quoi!...

— Et elle ne se souviendra plus des petits vagabonds.

— A moins pourtant...

— Qu'on ne se revoie?

— Est-ce donc impossible?

— Qui sait? ⁵

Mais Fanfan ne voulut pas se leurrer plus longtemps.

— En attendant, reprit-il d'une voix ferme, Marcelle a raison; il faut prévenir la dame qu'elle connaît.

— Je ne dis pas non... Seulement, c'est dur... Tiens! mon vieux! nous sommes dans la panade jusqu'au cou... Eh bien! tu me croiras si tu veux, mais je serais content que cette dame-là, comme la nôtre, ait déménagé... sans laisser d'adresse...

— La petite serait bien avancée.

— Et nous ne le serions pas plus qu'elle, avoua Claudinet.

— Il ne s'agit pas de nous, reprit Fanfan... La preuve, c'est que s'il fallait sauver Marcelle, je me jetterais au feu pour elle.

— Et moi donc, Fanfan! Crois-tu que je ne donnerais pas ma vie pour l'arracher au danger?

Il ajouta d'un ton navrant, bien qu'il voulût rester dans la note lugubrement comique :

— Tiens, mon vieux! La Limace et Zéphyrine m'ont dit souvent que je claquerais bientôt... Ils m'ont dit que j'étais poitrinaire... Ils m'ont dit que je crachais mes poumons...

— Ils mentaient! interrompit Fanfan, cherchant à rassurer son ami.

— Je n'en sais rien.

— Et moi, je t'affirme, Claudinet, qu'ils ne cherchaient qu'à te tourmenter...

— Soit... Ça n'empêche pas qu'on me dirait : « Claudinet, faut passer l'arme à gauche, si tu veux que ta petite amie Marcelle n'ait plus rien à craindre »... je répondrais : Ça y est ! tout de suite !

Ses yeux brillèrent de fièvre.

— Alors, reprit Fanfan, tu admetts aussi bien que moi que nous ne pouvons pas la condamner à mourir de faim avec nous.

— Certainement... Mais qu'équ'il tu veux, mon ami, on n'est pas raisonnable... On ne peut pas s'imaginer que deux pauvres gosses comme nous, insultés, boulés, chassés de partout, ont une petite amie pour les consoler, et qu'ils vont la perdre...

— Tais-toi !

— Les pauvres gosses vont se retrouver tous les deux... Ils se diront qu'ils ont rêvé... Ils n'auront plus, pour leur remettre du baume dans le cœur, le sourire de la petite Marcelle et les mots qui font oublier tout ce qu'on a souffert... Quand on pense à ça, dame ! c'est fini de rire... On ne fait plus le malin... On a la larme à l'œil... pas vrai, Fanfan ?

Celui-ci pleurait silencieusement. Claudinet, subitement, se mit à sangloter et tomba dans les bras de son camarade.

— Tais-toi ! commanda Fanfan d'une voix brisée...

— Je ne peux pas...

— Nous n'avons pas le droit de pleurer.

— Pourquoi ?

— Parce que nous pourrions réveiller la petite.

Ils se couchèrent.

Le lendemain matin Fanfan et Claudinet avaient pris une décision irrévocable. Ils la communiquèrent à Marcelle. Ils allaient la reconduire à Paris.

Ils iraient jusqu'au bout du sacrifice.

Ils ne la quitteraient qu'à la porte de madame Vernier ; mais Claudinet présenta tout de suite une observation.

Il fallait que lui ou Fanfan se présentât d'abord chez cette dame pour expliquer ce qui s'était passé ; sans cela Marcelle serait trop ennuyée.

Fanfan reconnut que Claudinet avait raison.

La fillette ne répondit rien ; non seulement elle se résignait, mais elle cherchait à se convaincre de plus en plus qu'elle intéresserait madame Vernier au sort de Claudinet et de Fanfan.

Claudinet avait tiré son ami par la manche.

— Dis donc, Fanfan.

— Que veux-tu ?

— Ce coup-ci, nous n'y couperons pas.

— A quoi ?

— Aux frusques reluisantes.

Et Claudinet désigna le cabinet de débarras où se trouvaient les deux costumes de coutil.

Il allait contenter un de ses plus chers désirs : rejeter ses loques pour un jour, pour un moment, être vêtu comme tous ces garçons qui semblaient si heureux auprès de leurs parents.

— Tu ne voudrais pas, poursuivit-il, que nous escortions Marcelle avec nos guenilles... Elle aurait honte de nous.

Fanfan ne se prononça pas encore ; il revint à la petite fille.

— Vous vous rappelez l'adresse de madame Vernier ? lui demanda-t-il.

Marcelle chercha un peu.

— C'est à Passy, répondit-elle.

— Quelle rue ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Alors, nous chercherons peut-être inutilement.

— Non, nous trouverons.

— Vous croyez ?

— Je reconnaitrai la maison... C'est au deuxième étage.

Claudinet intervint.

— Ça suffit comme renseignement, déclara-t-il.

Fanfan parut moins convaincu.

— Et puis, ajouta Marcelle, la porte qui donne sur le jardin a des vitraux de couleur.

— J'irais les yeux fermés, dit Claudinet.

— Alors, en route, fit brusquement Fanfan.

— Un instant ! reprit Claudinet, il faut que nous fassions un peu de toilette.

Son obsession allait prendre fin ; sans attendre l'assentiment de son camarade, il pénétra dans le cabinet.

Fanfan l'y suivit.

Un quart d'heure plus tard, les deux gosses reparaissaient métamorphosés, vêtus en petits bourgeois.

Claudinet avait eu le coup d'œil assez juste : les costumes, dont il rêvait la nuit et le jour, depuis qu'il les avait convoités, semblaient avoir été confectionnés pour eux.

Un chapeau de paille et des souliers bains de mer complétaient la tenue estivale.

Claudinet découvrit même une canne ; il aurait voulu en trouver deux, mais ce fut impossible ; il l'offrit à Fanfan.

Celui-ci répliqua :

— Garde-la ! ça t'aidera à marcher.

— Je crois que maintenant on peut se présenter ! s'exclama le fils de Rose Fouilloux.

— Seulement, dit Fanfan, tu sais ce qui est convenu... Quand nous reviendrons on raccrochera tout ça au porte-manteau.

— Faudra reprendre nos sales pelures ?

— Jusqu'au jour où nous aurons le moyen d'en acheter d'autres.

— Nous en reparlerons.

Ils allèrent retrouver Marcelle.

La fillette s'extasia :

— Comme vous êtes beaux !

Claudinet se dandina, faisant un moulinet avec sa canne.

Fanfan, moins démonstratif, avait l'air moins endimanché que son ami.

Un petit sourire malicieux de Marcelle semblait constater la nuance.

Ils partirent tous trois. Il était neuf heures du matin.

Vers dix heures ils entraient dans Saint-Denis. Ils suivaient la rue de Paris, puis la route.

Midi sonnait quand ils entraient dans la rue de la Chapelle, après avoir franchi la barrière.

— Maintenant, dit Claudinet, faudrait peut-être demander notre chemin.

— Marchons encore, répliqua Fanfan.

Au boulevard extérieur, Claudinet jeta un regard significatif sur le petit square.

Fanfan et Marcelle comprirent.

Tous trois entrèrent dans le jardin et se reposèrent sur un banc.

— Moi, affirma Claudinet, je ne suis pas fatigué ; c'est pour vous...

Le gardien du square, un vieux soldat amputé, s'approcha des enfants. Claudinet en profita pour le questionner.

— Dites donc, monsieur, nous allons à Passy... Est-ce que c'est loin ?

— Oui, assez loin, répondit le gardien ; mais vous n'avez qu'à prendre le tramway, là en face des Bouffes-du-Nord.

— Merci, monsieur.

— Seulement, faut pas prendre l'Étoile.

— Quelle Étoile ?

— Vous demanderez des numéros pour le Trocadéro.

— Ah ! oui, oui... Bien aimable, monsieur.

Le gardien, dont l'attention ne pouvait être autrement attirée par la mise décente des gosses, continua sa ronde.

Le brave homme était bien un peu étonné de voir Marcelle tête nue et



Mariana s'écria : Je n'ai pas besoin de groom... (Page 172.)



en toilette d'écolière ; mais il n'attacha à ce détail qu'une importance relative.

Claudinet murmura :

— Il nous a pris pour des mylords... N'empêche qu'en suivant les rails du tramway, nous n'avons pas besoin de demander encore notre chemin.

— Parfaitement, acquiesça Fanfan.

Après s'être reposés, les enfants se remirent en route, suivant les boulevards extérieurs.

A la place Clichy, Claudinet remarqua que c'était loin tout de même.

Au rond-point des Ternes, il demanda si l'on allait faire le tour du monde.

Il fallut s'arrêter encore à l'Arc de Triomphe ; malgré sa vaillance, le neveu de Zéphyrine donnait les plus lamentables signes de détresse.

Au point terminus du tramway, Marcelle crut reconnaître le chemin qu'elle avait suivi avec Pélagie Crépin.

Elle se trompait ; mais la direction était bonne.

Après avoir cherché pendant une heure environ, les enfants entrèrent dans la rue Desbordes-Valmore.

— Nous y sommes ! dit Marcelle.

Elle retrouva sans peine la maison de madame Vernier.

— Voyons ! s'écria Claudinet, est-ce moi qui vais monter le premier ?... On ne peut laisser mademoiselle Marcelle toute seule dans la rue... L'un de nous deux doit rester auprès d'elle.

Claudinet fut chargé de la mission de confiance.

Mais avant de le laisser partir, Marcelle et Fanfan lui recommandèrent de dire toute la vérité à madame Vernier.

Il ne fallait chercher aucune défaite et raconter franchement les faits tels qu'ils s'étaient passés.

Claudinet promit de donner satisfaction à ses amis.

D'un pas assez délibéré pour un pauvre gosse qui venait de fournir une étape aussi dure, il se dirigea vers la maison indiquée par Marcelle.

La concierge, qui le vit entrer sous le péristyle, lui dit :

— Où allez-vous, mon petit ami ?

— Au deuxième, répondit Claudinet, chez madame Vernier.

— Elle ne demeure plus ici, fit la concierge.

Il sembla à Claudinet qu'il venait de recevoir un grand coup de poing dans le creux de l'estomac, c'est-à-dire que c'était Zéphyrine qui le lui avait asséné.

Et lui qui proclamait, quelques heures plus tôt, qu'il accueillerait une nouvelle de ce genre avec plaisir !

Heureusement, sa fâcheuse émotion fut de courte durée, car la concierge ajouta :

— Rue de Lubeck, 53.

— J'en suis quitte pour le trac, se dit Claudinet.

Il alla rejoindre ses amis, au coin de la rue de la Tour, et leur fit part du changement d'adresse.

— Aïe ! s'exclama-t-il, pourvu que ce ne soit pas à l'autre bout de Paris.

— Tu aurais dû demander à la concierge, objecta Fanfan.

— C'est vrai... mais, tu comprends, j'ai voulu faire le malin...

Un gardien de la paix interrogé rassura le trio.

La rue de Lubeck est aux environs du Trocadéro

Ils retournèrent sur leurs pas.

Au numéro indiqué, ils virent une maison neuve, magnifiquement construite avec le luxe architectural qui caractérise les immeubles de ce quartier.

— Faut rien être riche pour demeurer là-dedans, dit Claudinet extasié. Il laissa Fanfan et Marcelle rue de Longchamp.

Cette fois, Claudinet était bien dans la maison illustrée par la présence de madame Vernier, née de Sainclair.

Mariana n'était pas souvent chez elle ; un hasard, que le pauvre Claudinet aurait qualifié d'heureux, voulut qu'elle y fût quand il se présenta.

Mariana se montra très surprise quand sa femme de chambre lui annonça la visite d'un garçonnet qui déclarait s'appeler Claudinet et avoir des choses importantes à communiquer à madame Vernier.

Elle consentit à recevoir l'enfant.

Claudinet perdit un peu la tête quand il se vit introduit dans un petit salon meublé avec un luxe inouï.

Il se disait :

— Vrai, si Fanfan n'avait pas voulu que j'emprunte les beaux effets, je ferais une drôle de tête en ce moment... Y a pas, c'est plus chouette que l'entresort.

Mariana le toisa, assez intriguée.

Claudinet avait beau se morigéner, se moquer de son trouble inusité, il ne retrouvait pas son aplomb aussi vite qu'il l'aurait voulu.

Son chapeau à la main, sa canne sous le bras, il balbutia quelques mots inintelligibles.

Mariana s'écria :

— Je n'ai pas besoin de groom... Le bureau de placement qui vous a envoyé ici s'est trompé.

Claudinet ne comprit pas très bien, mais enfin il saisit vaguement qu'il était question d'ouvrage.

Cela ne lui rendit pas son sang-froid. Il n'était pas dépourvu d'éloquence, quand il s'agissait de s'adresser aux bons villageois ; mais l'attitude de cette dame, très arrogante, le glaçait.

Toutes ses savantes préparations, ayant pour but de ne pas dire tout de suite pourquoi il venait, ne se représentèrent plus à son esprit.

Il balbutia :

— Non, madame, ce n'est pas cela... Je viens pour Marcelle.

Mariana eut un haut-le-corps.

XLXIX

SÉPARÉS !

— Alors, poursuivit Claudinet, toujours très intimidé, la petite nous ayant dit comme ça que vous étiez bonne pour elle...

Madame Vernier n'écoutait plus le gosse.

Elle venait d'ouvrir assez violemment la porte d'un cabinet et de crier :

— Venez ! Vous allez avoir des nouvelles de la vagabonde... Arrangez-vous avec ce petit...

Et Pélagie Crépin entra, pendant que Mariana s'éclipsait.

..

Qui, c'était bien la veuve en chair et en os, en os surtout, car sa maigreur était effroyable.

Le neveu Prosper n'avait pas assassiné son excellente tante, pour deux raisons : la première était qu'il ne tenait pas absolument à trancher le fil des jours de Pélagie ; la seconde était le retour du jardinier Hippolyte qui avait enfin terminé sa partie de manille.

Hippolyte, bien que dans un état d'ébriété des plus affligeants, conservait assez de forces pour protéger la pauvre veuve.

Prosper avait vivement remis son revolver dans sa poche ; tante et neveu, ne voulant pas donner le spectacle de leurs dissensions intestines devant un étranger, avaient semblé redevenir d'accord ; mais Prosper avait déclaré qu'il ne s'en irait pas avant d'avoir l'argent ; de guerre lasse, Pélagie lâcha deux billets de mille francs.

Le bookmaker ne la remercia pas avec une effusion trop chaude.

D'abord, il voulait davantage ; ensuite, ces tumultueuses négociations

avaient pris beaucoup de temps, et il craignait de ne revenir à Paris que trop tard ; or, ses deux associés l'attendaient au café.

Que penseraient-ils de Prosper ?

Il se hâta pourtant de déguerpir.

Pélagie Crépin eut tout le loisir de se lamenter et de verser quelques larmes en pensant à la vivacité des procédés employés par un garçon dont elle voulait faire le bonheur.

Il l'avait menacée, injuriée ; il avait braqué sur elle un revolver...

Pélagie n'oublierait jamais la conduite du misérable... Cependant, elle lui accorderait des circonstances atténuantes, si réellement l'argent qu'elle mettait dans la commandite rapportait de gros dividendes.

Quand Pélagie Crépin eut exhalé son désespoir, elle se mit en quête du jardinier, dont l'absence avait failli causer un drame.

Elle allait le mettre à la porte ; puis elle écrirait à M. et à madame Tondu les motifs de cette révocation.

Elle se considérait comme ayant pleins pouvoirs.

Pélagie, ne pouvant continuer à maudire son neveu, Prosper, qu'elle chérissait quand même, allait se dédommager en accablant Hippolyte.

— Le misérable ! grommelait-elle... Le gredin !... Le bandit !... S'il avait été à son poste, tout cela ne serait pas arrivé.

Pélagie éprouva une nouvelle déception : Hippolyte, dans les vignes du Seigneur, s'était tranquillement mis au lit.

Madame Crépin était trop pudique pour aller relancer le coupable jusque dans sa chambre, où il avait dû s'enfermer d'ailleurs.

Pélagie pourrait frapper et se nommer ; il n'aurait pas l'audace de ne pas lui ouvrir ; mais dans quelle tenue se présenterait-il ?

Il fallait donc surseoir à la vengeance.

Le lendemain, ce fut une autre affaire. Madame Crépin, qui croyait que Marcelle s'était couchée et qui ne s'était pas autrement préoccupée de l'enfant, trouva la chambre de celle-ci vide.

Grand émoi de Pélagie ! Marcelle s'était sauvée ! Comment expliquer un tel événement à la directrice du pensionnat ?

En réfléchissant, la veuve Crépin ne pouvait croire que la petite se fût enfuie.

Pélagie l'avait bien vue apparaître sur le seuil de la pièce, au moment où Prosper brandissait son arme, et donner des signes de terreur ; mais Marcelle avait dû se réfugier dans le dortoir et y passer la nuit.

Après le dortoir, la lingère visita les autres dépendances de la maison, de la cave au grenier, sans oublier le cellier ; ces perquisitions restèrent infructueuses.

Pélagie interrogea violemment Hippolyte ; mais le jardinier n'était pas

disposé à se laisser apostropher par madame Crépin, et il lui dit tout net :

— Vous n'êtes pas la patronne... Ce que j'ai fait hier ne regarde que moi.

— Mais, malheureux ! vous ne savez donc pas qu'une évasion s'est produite ici, cette nuit ?

Hippolyte écarquilla les yeux et resta bouche bée.

— La petite Marcelle n'est plus là ! continua Pélégie.

— Quelle bonne blague ! repartit le jardinier.

A son tour, il explora la maison, sans plus de résultat que la lingère.

— Ah ben ! Ah ben ! fit-il en se grattant l'oreille, nous voilà propres.

Pélégie clama :

— Et c'est tout ce que vous avez à dire en présence d'un tel événement ?

— Dame !

— C'est vous qui en êtes responsable.

— Pas du tout, puisque la petite couchait chez vous.

— Est-ce moi, glapit la veuve Crépin, qui ouvre et ferme les portes ?

Hippolyte dut s'avouer qu'il avait une mauvaise histoire sur les bras.

Pélégie reprit, frémissante :

— Mais courez... informez-vous... ne restez pas dans cette hébétude...

Vous êtes donc encore en état d'ivresse ?

Le jardinier gronda :

— Ce ne serait toujours pas avec ce que vous m'auriez versé.

Cependant il s'empessa de sortir et de se livrer aux plus minutieuses investigations.

Naturellement, il n'apprit rien d'intéressant et fut forcé de rentrer à la pension, où il prévint la veuve qu'il avait échoué sur toute la ligne.

Il s'écria :

— Faut faire une déclaration à la police !

— Attendez ! attendez ! répliqua précipitamment Pélégie, à qui cette perspective ne souriait pas du tout.

Hippolyte raconta que, la veille, Marcelle ne paraissait pas nourrir de noirs projets.

Elle s'était montrée très douce, très gentille, comme à son ordinaire. Pélégie interrompit le jardinier.

— Cette petite est très perverse, dit-elle, je l'avais bien jugée.

— Alors, il fallait mieux la surveiller, conclut l'homme.

Pélégie se demanda ce qu'elle allait faire.

Avant tout, il était nécessaire de prévenir madame Vernier.

Qu'allait dire Mariana ?

La gamine n'était peut-être pas loin ; elle se faisait un jeu des alarmes de madame Crépin.

Qui aurait cru, malgré les affirmations de Pélagie à Hippolyte, que l'enfant était déjà aussi gangrenée ?

La veuve se disait :

— Pourquoi s'en étonner?... Est-ce que ce n'est pas un résultat de l'adultère?... Elle a hérité des vices de ses parents.

Quoi qu'il en fût, Pélagie ne pouvait tergiverser plus longtemps ; elle allait se rendre chez madame Vernier.

Le courage lui manqua ; puis elle retrouva un semblant d'espoir.

Marcelle, après son escapade, reviendrait repentante.

Une fillette de cet âge ne peut que se réfugier chez des gens en leur racontant un mensonge dont l'effet ne doit pas se prolonger.

Devait-on envisager l'hypothèse d'un accident ? Non, la nouvelle en serait parvenue à Groslay.

Un jour, deux jours s'écoulèrent.

Pélagie et Hippolyte, chacun de son côté, cherchèrent à droite et à gauche.

La veuve Crépin se souvint que la fille de Robert d'Alboize et de Carmen avait été en nourrice à Villiers-sur-Marne.

Elle se rendit dans cette localité et n'eut pas beaucoup de peine à trouver la maison d'Eugénie Repiquet.

Elle allait interroger habilement cette femme ; mais la veuve Crépin fit un voyage inutile.

Repiquet venait d'être blessé dans son service de chemin de fer, on l'avait rapporté dans un état très grave.

Eugénie n'était pas disposée à parler ; elle dit néanmoins à Pélagie que la petite Marcelle n'était plus chez elle.

Finalement, la semaine se passa sans que madame Vernier eût été avertie de la fugue de sa protégée.

Pélagie, tremblant à l'idée de raconter ce qui s'était passé, se demanda si elle ne ferait pas mieux d'écrire : elle hésita encore.

Tout à coup, une autre idée lui vint : est-ce que Marcelle ne serait pas retournée purement et simplement chez madame Vernier ?

Elle en était fort capable, la petite masque !

Cette fois, la veuve Crépin se décida à faire le voyage à Paris.

Précisément, madame Vernier avait daigné écrire à Pélagie pour lui donner sa nouvelle adresse.

La veuve arriva rue de Lubeck.

— Marcelle est donc revenue chez vous ? dit-elle à Mariana.

— Pas du tout, fit madame Vernier.

Pélagie éclata en sanglots et raconta la mystérieuse disparition de la petite pensionnaire.



Ah ! mes lascars ! grommela La Limace, de sa voix enrouée, je savais bien que je vous rechoperais. (Page 1733.)

Mariana répondit d'une façon très acerbe et accusa Pélagie d'avoir manqué de vigilance.

Les récriminations sévères de madame Vernier furent interrompues par l'arrivée de Claudinet.

..

Le neveu de Zéphyrine, en voyant la face ravagée de madame Crépin,

ces yeux renfoncés et sournois, ce nez et ce menton crochus, fut désagréablement impressionné ; mais il salua pourtant avec beaucoup de respect.

Pélagie commença péremptoirement :

— Vous savez où est mademoiselle Marcelle ?

— Bien sûr.

— Vous allez me le dire tout de suite.

— Je viens pour cela, mais...

Indépendamment de son ingrate nature, la veuve haïssait les enfants, n'en ayant jamais eu.

Elle gronda, très agressive :

— Quoi ?

— Il faut me promettre que vous ne lui ferez pas de mal.

Pélagie s'emporta :

— C'est une petite misérable !... Elle sera punie comme elle le mérite...

— Mais moi et mon camarade, nous ne voulons pas ! répliqua Claudinet avec animation.

Il n'avait plus peur de parler.

— Comment ! cria madame Crépin, vous osez...

— Nous avons recueilli mademoiselle Marcelle... Elle s'était sauvée parce qu'un brigand voulait tuer une vieille qui ne valait pas cher, d'après ce qu'elle nous a raconté...

— Petit insolent !... Qu'est-ce que c'est que ce nouveau mensonge ?... Attendez... je vais faire monter un gardien de la paix et il se chargera de vous délier la langue.

Claudinet n'en demanda pas davantage ; avant que Pélagie eût fait un mouvement, il avait repris le chemin de la porte, dégringolait quatre à quatre l'escalier et arrivait hors d'haleine rue de Longchamp, où Fanfan et Marcelle l'attendaient.

— Cavalons ! dit-il, on veut nous faire arrêter.

Les trois gosses, pris de panique, s'enfuirent à toutes jambes.

Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que Claudinet rendit compte de sa mission malheureuse.

A la description qu'il fit de la veuve Crépin, Marcelle reconnut vite Pélagie, dont elle avait si peu à se louer.

Claudinet reconnut qu'il avait manqué de diplomatie en parlant de la « vieille qui ne valait pas cher ».

Il était trop tard pour réparer cette bévue.

Fanfan s'écria :

— Il ne nous reste plus qu'à retourner à Épinay.

— Je ne pourrai jamais, murmura le neveu de Zéphyrine, qui, n'étant

plus soutenu par la surexcitation nerveuse de tout à l'heure, se trouvait harassé.

— Du courage, mon vieux, reprit tristement Fanfan... Je te porterai s'il le faut.

Alors, ils reprirent leur marche lamentable; à chaque instant, le petit poitrinaire s'arrêtait défaillant.

On se reposait sur un banc, puis on essayait de continuer la route; mais les arrêts devenaient de plus en plus fréquents; on n'avancait pour ainsi dire plus sur cet interminable boulevard extérieur.

Claudinet regarda Fanfan d'un air suppliant; Jean de Kerlor crut que son petit ami ne pouvait plus vaincre sa fatigue et ses souffrances, et il fut consterné.

Mais Claudinet lui murmura à l'oreille :

— J'ai trop faim !

Et il s'écarta de Fanfan et de Marcelle.

Il tendit la main.

Une douzaine de personnes regardèrent cet enfant livide, les unes avec indifférence, les autres avec mépris, et continuèrent leur chemin.

Claudinet ne se rebuta pas. Au boulevard des Batignolles, une grosse fille échevelée, qui sortait d'une maison louche et qui bâillait encore, venant de se lever, eut un regard de pitié pour ce pauvre petit misérable.

Elle n'hésita pas; elle ne posa aucune question; elle tira dix sous de son porte-monnaie et les tendit à Claudinet.

Elle n'attendit pas le moindre remerciement, elle tourna les talons en murmurant :

— Pauvre môme ! Ce qu'il greffe !... Ah ! il ne bat pas comtois, celui-là... Faut y faire la charité. Tant pis, ce sera ça de moins que je donnerai à Nénesse.

Claudinet avait tendu la main le plus discrètement possible, mais Fanfan, rouge de honte, l'avait vu mendier; aussi, pour que Marcelle ne se doutât pas de ce qui se passait, Fanfan avait pris sa compagne par le bras en disant :

— Marchons un peu plus vite, ça redonnera des jambes à Claudinet.

Celui-ci, dès qu'il fut en possession de la bienheureuse petite pièce, rejoignit vite ses compagnons.

— Veine ! s'écria-t-il, j'ai retrouvé dix fléchards dans mon gousset.

Fanfan baissa la tête; mais, devant Marcelle, il ne voulut présenter aucune objection.

Claudinet se rua chez le premier boulanger qu'il trouva; il acheta deux livres de pain.

— On a oublié de déjeuner, dit-il en revenant ; cela se comprend, dans notre précipitation ; mais la mémoire m'est revenue.

Marcelle, Fanfan et Claudinet dévorèrent le pain.

Une fontaine wallace se profila à quelque distance.

Claudinet s'exclama :

— C'est toujours moi qui régale !

Fanfan emplit le gobelet d'eau claire et le présenta à Marcelle ; puis ce fut Claudinet qui s'abreuva : Jean de Kerlor but le dernier.

Le neveu de Zéphyrine reprit :

— Ça va mieux maintenant .. Il nous reste deux sous pour dîner ce soir...
Il y a du bon !

Ils arrivèrent au coin des boulevards Rochechouart et Barbès.

— La rue de la Chapelle n'est pas loin, dit Fanfan.

— Et après ce sera tout droit, ajouta Claudinet par bravade... C'est égal, pour une rude promenade, c'est une rude promenade... Qu'en pensez-vous, mademoiselle Marcelle ?

La fillette, voulant se montrer aussi vaillante que ses compagnons, répliqua :

— Je ne me suis pas du tout fatiguée.

— C'est le principal, fit Claudinet, qui était de plus en plus exténué...
on se reposera une fois arrivé.

— Et demain, répliqua Fanfan, on se remettra à chercher de l'ouvrage.

— La chance va nous revenir.

— Je retournerai à Gennevilliers...

— On finira bien par nous embaucher.

— Bien sûr, affirma Claudinet, la guigne va cesser de nous poursuivre.

— Il ne serait que temps, murmura son camarade.

— Tu comprends bien, expliqua Claudinet, que nous avons échappé à un danger, là-bas, puisque la vieille voulait nous faire coffrer... Alors, c'est signe que le bon Dieu veut bien s'occuper de nous...

Soudain, Claudinet s'arrêta, glacé d'horreur...

La Limace venait de surgir.

Il empoigna son neveu par l'oreille...

Zéphyrine, plus lente à se mouvoir, apparut à son tour...

Elle saisit Fanfan par le bras.

Claudinet murmura :

— La Limace !

Fanfan balbutia :

— Zéphyrine !

Marcelle, terrifiée, restait clouée au sol.

— Ah ! mes lascars ! grommela La Limace, de sa voix enrouée, je savais bien que je vous rechoperais.

— Crapules ! fit Zéphyrine, vous nous avez donné assez de tintouin.

Marcelle demeurait pétrifiée.

La Limace et Zéphyrine ! Les bourreaux de ses amis !

Lequel était le plus méchant des deux ?

L'homme avec sa face livide, ses petits yeux éraillés, ses lèvres minces, ou la grosse commère à la taille de cuirassier, aux mains larges comme des éclanches de mouton, aux déhanchements canailles ?

Marcelle n'osait se prononcer.

Fanfan l'avait regardée avec désespoir. Claudinet avait tourné vers elle des yeux angoissés ; mais tous deux semblaient lui dire :

— Va-t'en, petite Marcelle... Ne subis pas notre sort... La Limace et Zéphyrine ont assez de deux victimes... Puis !... nous ne nous reverrons peut-être jamais... Cela ne nous empêchera pas de garder éternellement ton souvenir... Par grâce, petite Marcelle, éloigne-toi vite... nous souffrirons moins quand nous ne te verrons plus... Tu finiras peut-être par retrouver le bonheur !...

..

La Limace et Zéphyrine, lorsqu'ils s'étaient réveillés le matin après une nuit passée les coudes sur la table, avaient appelé leur neveu.

Claudinet ne répondant pas à l'appel, la tante avait saisi son fouet et la faisait claquer de la façon la plus terrible du monde.

Claudinet continuait à rester sourd, et pour cause.

Zéphyrine s'était dirigée vers le grabat où les deux gosses devaient encore dormir.

La niche était vide !

Madame Rouillard poussa des cris de chouette ; M. Rouillard accourut pour voir ce qui motivait une telle exubérance ; il constata, lui aussi, que Fanfan et Claudinet s'étaient évadés.

Les époux eurent un tel accès de fureur qu'ils échangèrent quelques horions ; puis, n'ayant même plus le courage de se battre, ils se regardèrent navrés.

Ils n'avaient jamais pensé que les deux gosses auraient l'audace de leur échapper.

C'était fait maintenant ; il n'y avait plus d'illusions à conserver à ce sujet !

Fanfan et Claudinet absents, le service était désorganisé, personne pour soigner Troppmann ; personne pour donner la réplique à La Limace quand il faisait la parade.

C'était un effondrement.

La Limace procéda à une enquête sommaire et eut bientôt la preuve que les deux petits gredins avaient préparé leur fuite.

— Inutile de les chercher dans les environs, s'écria-t-il ; pour moi, ils sont à Paris.

— Eh bien ! fit madame Rouillard, allons-y aussi, à Pantin ; nous finirons bien par remettre la patte sur les vermines... Je te garantis qu'ils écoperont dans les grands prix et que je leur ferai passer l'envie de recommencer.

L'entresort reprit cahin-caha la route de Paris.

On arriva chez Courgibet, à Levallois, et on y remisa l'équipage.

La Limace et Zéphyrine revirent les amis ; les ripailles recommencèrent.

Ils venaient de déjeuner dans la rue de la Goutte-d'Or, chez un copain qui sortait de Clairvaux ; pour faciliter leur digestion, ils se dirigeaient pédestrement vers Levallois, quand, au moment où ils y pensaient le moins, ils tombaient sur les fuyitifs.

..

Fanfan et Claudinet ne tentèrent aucune résistance inutile. Aux hurlements de Zéphyrine, des passants-s'étaient attroupés, se demandant de quoi il était question.

La Limace voulut tout de suite avoir l'opinion publique pour lui.

— C'est pas malheureux, dégoisa-t-il, de voir des enfants pareils au jour d'aujourd'hui !

Et Zéphyrine renchérit :

— C'est notre fils et notre neveu... Ils se sont tirés en nous emportant nos économies.

— C'était bien la peine, glapit La Limace, de travailler comme des mercenaires pour les élever.

— Oui, poursuivit Zéphyrine, on s'esquintait le tempérament. On se privait de la moindre douceur pour que les gosses ne manquent de rien.

— On trimait jour et nuit.

— Vous voyez comme ils sont bien nippés !... Ils nous ont toujours coûté les yeux de la tête.

En prononçant ces mots, les organes visuels de la somnambule semblaient vouloir jaillir de leurs orbites.

— Quoi ! fit La Limace, affectant un air conciliant, on les retrouve, on n'en demande pas davantage... Que voulez-vous, ces sales avortons-là, on les aime malgré les tours qu'ils vous font.

La foule, qui est toujours ou très inepte ou très lâche, — elle n'entendait

qu'une cloche, il est vrai, — donnait tout de suite raison aux excellents parents, et s'amusait de leurs mines sinistrement comiques.

Nul ne comparait les faces bestiales et eriminelles des époux Rouillard au visage si doux de Claudinet, si résigné de Fanfan.

Nul ne voyait dans les yeux des deux gosses le reflet des tortures endurées et l'appréhension de celles à venir; des lieux communs s'échangeaient parmi les spectateurs, et ils roulaient sur la dépravation précoce des enfants, sur les maisons de correction et sur l'échafaud.

Certainement, ce monsieur et cette dame ne paraissaient pas extraordinairement distingués; mais quoi, ils aimaient leur famille!

Leurs enfants étaient très propres et mieux couverts que la condition sociale des parents ne l'aurait laissé supposer. Et puis, les gosses ne répliquaient rien; ils étaient sournois.

Il ne fallait attribuer leur pâleur qu'à leur déconvenue.

Ils avaient dû en faire des tours pendables!

Un gardien de la paix, attiré par le rassemblement, montra son képi galonné.

Eusèbe Rouillard expliqua la situation en deux mots au représentant de l'autorité.

— Je suis le père de celui-ci, dit-il en désignant Jean de Kerlor, et je suis le tuteur légal de celui-là, ajouta-t-il en montrant Claudinet... Oh! je n'en suis pas plus fier pour ça... mais j'ai tous les droits.

Et le sergot de répliquer :

— Circulez!

Fanfan et Claudinet courbaient la tête, comme si déjà les coups pleuvaient sur eux; ils retombaient dans leur enfer.

Les pauvres gosses tremblaient convulsivement; leur martyre allait recommencer. Leurs beaux rêves de liberté étaient finis.

Tout à coup, ils se redressèrent et un soupir de soulagement s'échappa de leur gorge contractée.

Marcelle, que La Limace et Zéphyrine n'avaient d'ailleurs pas suffisamment remarquée, Marcelle avait disparu.

L

LE JUSTICIER.

Georges de Kerlor s'était vengé!

Un philosophe a dit : « La justice est la vengeance de l'homme social, comme la vengeance est la justice de l'homme sauvage. »

Le mari, le père, le chef de famille s'était fait justicier. Il s'était cru ce droit.

Il avait dit dans son exaltation :

— Un Kerlor n'a jamais laissé une offense impunie.

Il avait condamné l'épouse prétendue adultère au plus cruel des supplices.

Il l'avait à jamais séparée de tous ceux dont elle était en droit d'attendre une consolation.

Il avait aussi puni le bâtard pour lui faire expier le crime d'être né.

Les coupables étaient donc châtiés.

Georges de Kerlor n'était pas encore satisfait : l'amant avait échappé à sa poursuite !

L'amant, l'inconnu qui écrivait :

« Vous pourrez désormais présenter à votre mari des lèvres qui seront bien à lui... »

« Notre enfant même ne peut plus être un lien entre nous... »

Vainement le mari outragé s'était mis l'esprit à la torture pour trouver le nom du misérable qui le déshonorait.

Vainement il avait cherché autour de lui, comparant les écritures de tous les familiers.

Vainement il s'était ingénié à deviner qui avait écrit cette lettre non signée.

Il lui avait été impossible d'arrêter raisonnablement ses soupçons sur quelqu'un.

Il fallait admettre, ce qui était d'ailleurs des plus vraisemblable, que Georges n'avait jamais vu cet homme.

Il restait donc au mari à compter sur le hasard, sur Dieu, disait-il, pour que le châtiment atteignît le dernier coupable.

Et Kerlor murmurait avec une incroyable intensité de haine :

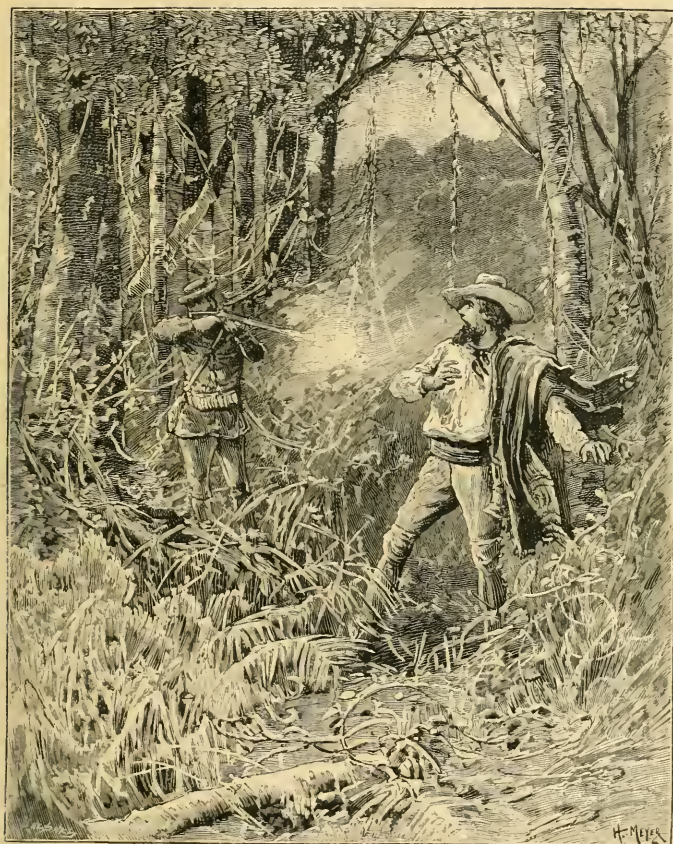
— Je finirai bien par le découvrir.

Quand il avait dit adieu à sa mère, et tout le temps qu'avait duré le voyage de Paris à Cayenne, rien n'avait ébranlé chez Georges l'absolue conviction qu'il avait agi dans la plénitude de ses droits ; mais quelque chose d'étrange s'était passé dans son esprit et dans son cœur au moment où il embrassait Carmen.

Quand il mentait pour expliquer son double deuil, une souffrance nouvelle le poignait.

Quand il avait révélé la vérité honteuse à son beau-frère, Georges, avec une sorte d'effarement, s'était demandé pourquoi il balbutiait et cherchait certaines expressions.

Une sourde révolte grondant en lui, il avait frémi en pensant qu'une



Le coup partit ; la détonation se répercuta longuement. Page 1742.)

défaillance furtive pouvait le porter à trouver trop sévère son inexorable jugement.

Non ! il n'avait aucun reproche à s'adresser. Un autre, à sa place, eût tué la coupable et écrasé le fils adultérin ; lui, Georges de Kerlor, n'avait pas répandu de sang.

Il s'était montré miséricordieux à sa manière. Il ne pouvait donc entrevoir l'ombre d'un remords.

Son orgueil et son inflexibilité de race cherchèrent à étouffer en lui tout sentiment de commisération.

Il avait bien fait ! Ce serait à refaire qu'il le referait encore !

Si M. de Kerlor se repaissait de sa vengeance et la trouvait de toute justice, pourquoi donc, sur le paquebot, qui de Cayenne le ramenait à la Vera-Cruz, restait-il toujours seul, caché dans quelque coin du navire ?

Pourquoi, pendant des journées entières, avait-il les yeux fixés sur un seul point de l'horizon, comme si, à travers l'immensité des océans, il eût pu encore voir les côtes de France ?

Pourquoi son front était-il d'une pâleur livide, ses yeux égarés, ses lèvres sèches, ses épaules courbées, comme soulevant un fardeau trop lourd qu'il lui était impossible de rejeter ?

Il y avait à bord de jeunes et adorables mères avec leurs enfants.

Chaque jour, sous la grande tente dressée à l'arrière, elles se réunissaient, causeuses et rieuses, cherchant à charmer l'ennui de la traversée.

Les enfants jouaient sous leurs yeux, dansant en rond, gazouillant avec des éclats de rire et des cris joyeux.

Pourquoi Georges fuyait-il ce spectacle et coutrait-il s'enfermer dans sa cabine et y restait-il jusqu'à ce que la nuit eût chassé du pont tous les passagers ?

Enfin, pourquoi, en se sauvant, jetait-il à tous des regards farouches, ou serrait-il les dents afin d'étouffer les sanglots qui lui montaient à la gorge ?

Nous allons le dire, bien qu'on l'ait déjà deviné.

C'est que le jour, la nuit, pendant sa longue solitude, pendant les rêves agités de son sommeil, sans cesse devant lui se dessinaient une image de femme et une silhouette d'enfant, et qu'en même temps, il entendait ces mots résonner à son oreille :

— Papa!... T'aime bien, mon petit papa!

— Georges!... je t'aime!

Il faisait appel à toute sa force de caractère; il se méprisait d'être accessible à de pareilles faiblesses, il essayait de réagir contre ces voix douces qui pénétraient tout son être, il ne réussissait pas à ne plus entendre ce balbutiement d'enfant :

— Brasse-moi, p'tit père !

La dernière parole de Fanfan, quand Georges allait le jeter dans les bras du malfaiteur qui s'était introduit la nuit au Parc-des-Princes pour voler...

Et ce cri déchirant retentissait encore :

— Georges!... je suis innocente!...

Alors, une sueur glacée ruisselait sur le front de Georges de Kerlor ; son rire strident éclatait, et il répétait :

— Je n'ai été que juste!... ma vengeance a été légitime.

Quand il arriva à Médélia, où il ne retournait que pour vendre l'établissement, une terrible nouvelle l'attendait, une lettre de son notaire, maître Nerville.

Georges apprit la mort de sa mère.

Son désespoir fut effrayant. Après tout ce qu'il avait souffert, cette catastrophe achevait de l'anéantir.

La pauvre femme ! Ses pressentiments ne la trompaient pas quand elle disait adieu à son fils, au moment où il s'embarquait.

Elle avait eu le courage de l'accompagner jusqu'au navire.

Ah ! pourquoi avait-il quitté Kerlor aussi précipitamment ?

N'avait-il pas abrégé les jours de la malade en lui imposant ces dernières fatigues et ces dernières émotions ?

La comtesse de Kerlor avait voulu se montrer intrépide devant les coups de la fatalité ; c'était elle qui s'était efforcée de rappeler chez Georges les notions du devoir, mais son cœur avait achevé de se briser.

Est-ce que Georges n'aurait pas dû virilement garder son terrible secret ?

De quel droit avait-il fait partager à sa mère ces angoisses mortelles, puisque la douairière, visiblement inspirée par le ciel, s'était opposée à ce mariage maudit ?

Oui, il était responsable de la mort de sa mère ; grâce aux soins éclairés du docteur La Roche, elle aurait vécu jusqu'à ce que son fils revint définitivement se fixer en France.

Il est vrai que la fatalité avait voulu que la comtesse surprit son enfant à Morgat et qu'elle le ramenât à Kerlor.

— Ma mère ! ma bonne mère ! gémit Georges... je n'ai pu recueillir ton dernier soupir... je n'ai pu recevoir ta dernière bénédiction... je n'ai pu te fermer les yeux.

Il sanglotait.

Ainsi, la malheureuse femme s'était éteinte là-bas, dans son château, pendant que son fils et sa fille étaient loin.

Comme elle avait dû souffrir, à la minute suprême, appelant en vain les chers absents !

Maître Nerville, après avoir écrit la fatale nouvelle avec tous les ménagements possibles, redevenait l'impeccable tabellion qui tient à remplir son devoir jusqu'au bout.

Il fournissait des détails relatifs aux intérêts des héritiers, intérêts parfaitement sauvegardés en vertu de la procuration signée par eux avant leur départ.

Georges ne cessait de pleurer, cachant sa tête entre ses mains brûlantes de fièvre.

Le malheur le poursuivait sans cesse ; après le coup qui l'avait frappé

à Paris, il se disait que, sans recouvrer la tranquillité d'âme, il lui serait au moins permis de chercher dans un labeur acharné une atténuation à ses maux; et voici qu'un nouveau malheur le laissait encore tout pantelant et qu'il lui restait juste assez de volonté pour se dire :

— Je n'ai plus rien à faire ici-bas... je n'ai plus qu'à mourir.

Il avait abandonné la lettre de maître Nerville quand il en était arrivé aux détails d'affaires; il la reprit le soir et voulut relire ces effroyables lignes.

Après un dernier accès de désespoir, il poursuivit machinalement sa lecture.

Maître Nerville ajoutait :

« Il est, je crois, de mon devoir, monsieur le comte, de vous entretenir maintenant d'une personne avec laquelle vous avez eu des différends assez sérieux pour motiver une séparation. »

Georges se redressa, frémissant.

Il comprenait...

Encore une fois, il voulut rejeter la lettre du notaire; mais il dut obéir à une impression irrésistible et il lui fallut aller jusqu'au bout.

Nerville poursuivait :

« Une longue récapitulation des faits est inutile. Il me suffira de vous rappeler que madame Hélène de Kerlor est tombée très dangereusement malade le jour de votre départ de Paris.

« Un miracle, seul, au sentiment du docteur qui l'a soignée, l'a sauvée de la mort.

« La première chose que la comtesse de Kerlor a fait dès que le retour de ses forces le lui a permis, a été d'aller en Bretagne.

« Elle est arrivée au château de Kerlor au moment même où madame la comtesse, votre mère, recevait les derniers sacrements.

« Madame Hélène de Kerlor a eu avec la mourante une entrevue assez longue et des plus émonvantes, m'ont dit les serviteurs du château.

« C'est à la fin de cette entrevue, dont personne n'a pénétré le secret, que la comtesse donairière, pressant la main de votre jeune femme, a rendu le dernier soupir.

« C'est madame Hélène de Kerlor qui a présidé aux obsèques. »

Georges relut deux fois ces lignes.

Il ne comprenait pas.

Que la misérable et parjure épouse eût été à Kerlor, il n'y avait rien là qui l'étonnât; mais il ne s'expliquait pas l'attitude de la douairière, dont la bonté était infinie, mais qui gardait si pieusement l'honneur du nom, le culte de la famille!

Georges avait tout retracé à sa mère; il lui avait fait lire le billet ano-

nyme qui condamnait Hélène; la comtesse de Kerlor, la seule qui méritât de porter ce nom, avait approuvé l'acte de son fils.

Que s'était-il donc passé?

Il réfléchit longuement.

Puis, sa pensée enlêvrée voulut encore accabler la pauvre créature qu'il avait jugée infâme, tout en adressant un suprême hommage à la châtelaine de Kerlor.

Il balbutia éperdu :

— Je comprends maintenant, ma bonne, chère et sainte mère... je comprends !

Et il joignit les mains en regardant le ciel.

— La charité chrétienne, l'amour de ce Dieu devant qui tu allais paraître, et qui a ordonné le pardon des offenses, t'a donné la force et la mansuétude d'accueillir à ton lit de mort la femme souillée, la misérable qui a flétri notre nom vénéré et perdu la vie de ton fils.

Ses larmes recommencèrent à couler ; il poursuivit avec une exaltation croissante :

— Peut-être même as-tu tenté de jeter le remords dans ce cœur criminel... Illusion admirable ! sublime duperie !... Que venait-elle faire là, elle ?... si ce n'est mentir encore... Essayer d'arracher à une mourante quelque faiblesse... Qui sait ?

Mais les ressentiments de Georges de Kerlor tombèrent tout à coup en pensant à l'effroyable isolement où il se trouvait désormais.

Sa mère morte, Carmen séparée de lui par les nécessités de la vie et suivant son mari dans les hasards de son existence, Georges de Kerlor restait seul, sans affection autour de lui, sans amour, sans épouse, sans enfant !

Malheur à l'isolé ! a dit l'Écriture.

Malheur à celui qui n'a auprès de lui, ni un cœur pour partager ses joies, ni une main pour presser sa main aux jours d'angoisse, ni une voix pour lui crier : Courage ! ni un sourire pour le récompenser au moment du succès.

Il mena une existence de sauvage, partant seul le matin et s'enfonçant dans la forêt, ne rentrant qu'à la nuit juste pour se jeter sur un lit où il ne trouvait pas le repos, bien qu'il eût brisé son corps.

Il avait donné brièvement des ordres à son intendant pour que celui-ci s'occupât de la cession du domaine, promettant à ce serviteur fidèle une généreuse rémunération s'il trouvait promptement un acquéreur. .

Georges ne voulait pas rester à Médélia. N'était-il pas sur une terre ayant appartenu au marquis de Penhoët, au père de l'infâme !

Pourquoi Kerlor était-il revenu au Mexique ? N'aurait-il pas dû abandonner cette exploitation qui l'avait tant passionné ?

Non, un vestige de raison, surnageant dans sa cervelle affolée, lui disait qu'il fallait tirer parti des sacrifices accomplis.

Quand il aurait vendu l'établissement, Georges irait dans une autre partie du pays, dont les ressources étaient incalculables, et il travaillerait alors pour son propre compte.

Kerlor, suivant son habitude, s'était égaré très loin de sa propriété.

Il cherchait à sortir d'un fourré qui paraissait inextricable, quand un homme se dressa subitement devant lui.

Un autre que Georges se fût mis immédiatement sur la défensive ; mais il ne fit pas un mouvement, croyant peut-être que c'était quelque naturel qui errait de son côté.

Mais Kerlor tressaillit de tout son être...

Une voix bien timbrée venait de crier :

— Georges !

Il regarda...

Alors, il fut pris d'un subit accès de fureur, et son fusil de chasse, qu'il avait en bandoulière, se trouva bientôt dans ses mains... Il épaula et appuya sur la gâchette...

Le coup partit ; la détonation se répercuta longuement.

Quand la fumée se fut dissipée, Kerlor vit qu'il avait manqué son but.

Mais il n'y avait qu'un canon de déchargé ; Georges remit son arme en joue, tout prêt à appuyer sur l'autre détente.

— Un instant ! dit l'homme... Cette fois, tu serais peut-être plus adroit... Tu ne me reconnais donc pas ?

— Si, je te reconnais, répliqua Georges, et c'est pour cela que je veux te tuer.

— Tu as donc perdu la tête...

— Recommande ton âme à Dieu.

— Ah ça ! Depuis quand mon ami Georges de Kerlor assassine-t-il ainsi les gens sans défense ?

Georges recouvra une lueur de sang-froid ; il ne fit pas feu de nouveau ; mais il répliqua :

— C'est vrai ! les banqueroutiers et les voleurs doivent finir au bagne... Passe ton chemin, Jacques, et fais en sorte de ne plus jamais te retrouver sur le mien.

C'était Ronan-Guinec, l'homme que nous avons entrevu au début de cette histoire, le financier dont la déconfiture avait failli entraîner la ruine de Kerlor ; le fondateur du *Crédit général de l'Ouzst*.

Cet événement avait obligé Georges à s'expatrier, et c'était pendant qu'il était loin que sa femme l'avait lâchement trahi

Jacques Ronan-Guinec s'était embarqué à Saint-Nazaire, nous l'avons dit, n'ayant pu emporter à peu près que l'argent de la traversée.

Sans se laisser abattre par son échec, il avait juré de reconquérir une situation.

Il avait mis en œuvre tout son courage, toute son intelligence, toute son énergie; mais il ne retrouvait pas la chance qui le favorisait tant autrefois.

Il luttait péniblement pour l'existence quotidienne, tout en n'abdiquant aucune de ses ambitions.

Après avoir péniblement travaillé à droite et à gauche, il avait réussi à s'employer dans une riche hacienda, à quelques milles de Médélia; depuis huit jours seulement il occupait ce petit poste, ce qui expliquait qu'il n'avait pas encore entendu parler du voisinage de Kerlor.

Jacques Ronan-Guinec, qui avait été à la tête de quinze millions, qui avait ébloui Paris, qui avait eu pour maîtresse la plus jolie danseuse de l'Opéra, était mis comme un simple gauchon.

Sa barbe, autrefois soyeuse, était hirsute et parsemée de nombreux fils d'argent; mais ses yeux pétillaient toujours d'intelligence.

Il répondit à Georges :

— Il ne t'appartient guère de m'accabler.

— C'est trop d'audace !

— J'aurais pu te laisser ignorer mon désastre et te confondre avec mes créanciers ordinaires.

— Tu me ruinais !

Ronan-Guinec tressauta.

— Tu n'as donc pas vendu ? demanda-t-il.

— Vendu... quoi?...

— Mais comment... je t'avais pourtant laissé toutes les instructions nécessaires.

L'ancien financier regarda Kerlor et il se croisa les bras en hochant la tête.

— Tu as eu des scrupules, fit-il... Oh ! cela ne m'étonne pas de toi... Voyons ! Georges, je te disais que tu n'avais pas le droit d'hésiter... je te parlais de ta mère, de ta sœur, de la jeune fille que tu venais d'épouser...

— Tais-toi, malheureux !

— Et tu n'as pas vendu... Tu avais deux mille titres, qui représentaient onze cent mille francs environ... Oh ! ma mémoire est plus fidèle que la tienne.

Georges se passa la main sur le front, se demandant si Ronan-Guinec n'était pas devenu fou.

— Tu avais huit jours devant toi, poursuivit Jacques... C'était bien la peine que je fisse un détour à Kerlor pour te prévenir...

— Tu es venu au château ?

— Avant de m'embarquer... Au nom de notre ancienne amitié, je ne voulais pas que tu joignisses tes malédictions à celles des autres.

— Tu mens !

— Ah çà ! mais... On ne t'a donc pas remis ma lettre ?

— Ta lettre?... Pourquoi continues-tu à mentir ?...

— Je te dis la vérité.

— Tu me parlais d'une visite, et voici maintenant que tu te rabats sur une lettre... Va-t'en ! ne laisse pas à ma colère le temps de se déchaîner de nouveau.

Ronan-Guinec s'exclama :

— Je ne m'en irai pas, au contraire, avant que notre explication soit terminée... Je me suis présenté chez toi le jour de ton mariage .. Ne pouvant te voir et te parler, j'ai écrit un mot où je t'apprenais les événements... je te disais que, victime des financiers cosmopolites, je succombais... je t'apprenais que le *Crédit général de l'Ouest* allait tomber... Encore une fois, je te fournissais les moyens de sauver ta fortune... j'ai remis la lettre à une de tes parentes en la prévenant que le moindre retard te causerait un préjudice énorme... j'ai insisté sur la force majeure, sur l'urgence absolue... Cette personne m'a répondu textuellement : « Soyez tranquille, monsieur Ronan-Guinec, votre message est en fidèles mains »... Et je suis parti.

Jacques s'était exprimé avec un tel accent de sincérité que Kerlor, qui était un impulsif, ne douta plus.

— Mais à qui t'es-tu adressé ? questionna-t-il.

L'ex-financier chercha.

— Aide-moi un peu, dit-il... Ce nom ne me revient pas à la mémoire. . Une jeune fille, très belle...

— Une parente ?

— Elle l'était certainement... Ah ! je ne trouve pas... Une brune splendide qui vivait avec vous à Kerlor... Une brune aux yeux bleus.

— Mariana ?

— Mariana de Sainclair, c'est cela.

— Mariana ! répéta Georges avec une douloureuse stupéfaction.

— Parfaitement !...

— Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas remis ce mot ?... Pourquoi ne m'a-t-elle pas fait part de ta visite ?

— Voilà ce que j'ignore, par exemple.

— Comme tout ceci est étrange ! murmura Kerlor, très impressionné.



Tu ne me quitteras pas. (Page 1750.)

Ronan-Guinee reprit :

— Oui. mon ami, je te faisais ma confession ; c'était celle d'un honnête homme accablé par le sort, mais qui ne désespérait pas de prendre sa revanche plus tard... Si j'avais été un vulgaire filou comme tu m'en as accusé tout à l'heure, tu ne me retrouverais pas en aussi piètre équipage... Je suis tombé, c'est vrai, mais je n'ai à rougir devant personne... Et maintenant, mon vieux Georges, s'il te plaît toujours de me tuer, ne te gêne pas... je ne regretterai nullement l'existence que je mène en ce moment.

— Jacques!

— Seulement, tu ne m'empêcheras pas de dire que je m'attendais à une autre réception de ta part... Il est vrai que j'ignorais que mademoiselle de Sainclair nous tromperait tous les deux et que je ne savais pas plus ce qui s'était passé entre vous avant ton mariage...

— C'est incompréhensible, dit Georges, toujours accablé.

— Il y a là une vengeance bien féminine, sois-en persuadé... Crois-en ma vieille expérience... Je ne sais rien de précis, mais l'effet m'indique la cause.

Kerlor continua comme s'il se parlait à soi-même :

— Pourquoi Mariana s'est-elle ainsi vengée ?

Et tout à coup, Georges de Kerlor crut voir s'entr'ouvrir d'épaisses ténèbres; mais ce ne fut qu'un éclair.

LI

REMORDS.

Ronan-Guinee, ces explications fournies, s'appêtait à continuer sa route.

Comme il l'avait dit d'un ton plaisamment dramatique, la réception de son ancien ami Georges avait été trop chaude pour que des relations ultérieures pussent se dessiner.

— Adieu! fit Jacques, je ne suis pas fâché de t'avoir rencontré... Je t'ai donné le mot d'une énigme... Quoi que tu en penses, je suis resté un honnête homme, et quelle que soit ta droiture, que je ne mets nullement en cause, je te sùhaite d'avoir la conscience aussi tranquille que la mienne... J'ai joué, j'ai perdu... Tu m'objecteras que je n'ai pas payé... je payerai plus tard... Les gens qui m'ont triché peuvent bien attendre.

— Où vas-tu? demanda Georges.

— Remplir mes fonctions...

Ronan-Guinee souleva son sombrero en passant devant Georges et allait s'engager dans la brousse.

Kerlor le rappela.

— Jacques!

— Que veux-tu encore?... Tu me parais insatiable et insociable... Tu m'as enjoint de ne plus me retrouver devant toi... je t'obéis... Quelles exigences prétends-tu encore m'imposer?

— Alors, reprit Georges, d'une voix tremblante, cela ne t'émeut pas de rencontrer un compagnon si loin de la mère-patrie?

Ronan-Guinec répliqua, montrant le trouble que, par dignité, il s'était efforcé de cacher :

— Cela me bouleverse, au contraire ; mais tu as une manière si originale de saluer tes anciens camarades, que je ne sais comment m'exprimer.

Georges répondit franchement :

— J'ai eu tort.

— D'autant plus que je te laissais libre de me fusiller à bout portant ; toutefois je voulais te crier comme l'ancien : « Frappe, mais écoute ! »

— Pardonne-moi !

— Volontiers... attendu que tu m'as manqué... Sans cela, tu m'aurais mis dans l'impossibilité de t'accorder l'absolution... Enfin, heureusement, tu as été maladroit... Si tu étais condamné à vivre de tes chasses, je te plaindrais, mon pauvre Kerlor.

— Je n'en suis pas réduit là.

— Je t'en félicite et tu m'enlèves un nouveau poids sur l'estomac

Georges de Kerlor, dont la nature était foncièrement si affective, se rappelait plus douloureusement que jamais les paroles de l'*Ecclésiaste* : Malheur à l'homme seul !

Ce Ronan-Guinec ! Quelle bonne et solide amitié les unissait jadis !

Jacques avait été plus léger ou plus malheureux que coupable.

Quel que fût le mystère qui planait encore au sujet de sa lettre, écrite le jour du mariage, à Kerlor, Georges ne révoquait pas en doute les affirmations de l'ancien financier.

C'était toujours la fatalité qui avait poursuivi son œuvre.

Est-ce que Georges de Kerlor, exilé dans ce pays perdu, allait laisser partir ainsi cet intrépide garçon ?

Georges tendit la main à Ronan-Guinec ; celui-ci répondit cordialement à l'étreinte ; mais Kerlor, fougueusement, attira son compagnon sur sa poitrine.

— Mon pauvre Jacques ! dit-il, si tu savais tout ce que j'ai souffert.

Et là, sans hésitations, sans réticences, sans rien atténuer, dans cette immense solitude où chaque parole avait un écho douloureux, Kerlor raconta tout à Ronan-Guinec.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues basanées de Jacques qui, malgré ses affectations de scepticisme et de philosophie, avait conservé un cœur d'or.

Georges sentit qu'un baume très doux s'appliquait sur sa blessure ; c'était la première fois qu'il voyait pleurer quelqu'un au récit de son infortune.

Quand il avait révélé la vérité à sa mère, la comtesse de Kerlor, tout en partageant l'affliction de son cher enfant, était restée longtemps les

yeux secs, plaçant avant tout sentiment l'impassibilité de sa race altière.

— Mon pauvre Georges, dit Ronan-Guinec, dans un élan de compassion, c'est épouvantable.

— Me blâmes-tu d'avoir fait justice ?

Jacques resta pensif.

— Parle ! supplia Georges anxieusement.

Jacques le fit en ces termes :

— Si ta femme est réellement coupable, tu n'as rien à te reprocher en ce qui la concerne...

— J'ai la preuve... Tu la verras...

— Mais l'enfant ?

Georges pâlit affreusement.

Sa mère aussi avait prononcé cette phrase terrible ; il répondit à son ami comme il l'avait fait à la douairière :

— Ce n'est pas mon fils.

— Pour cela, Georges, il faut admettre la faute de ta femme.

— Viens avec moi, je te ferai lire la lettre accusatrice.

— Ta femme t'a juré qu'elle ne lui était pas destinée.

— Mensonge, infamie de plus.

Jacques reprit d'une voix vibrante :

— Je ne connais pas celle à qui tu as donné ton nom... je me garde de prétendre qu'elle est une victime... Mais vois-tu, Georges, il n'y a que Dieu qui puisse juger en certains cas.

— Tais-toi !

Exaspéré, Kerlor se débattait contre les idées nouvelles qui l'assaillaient.

— Tout ceci, poursuivit Ronan-Guinec, me paraît effroyablement sombre... Tu m'as fait ta confession... Ne parlons plus de ce passé.

Kerlor répliqua :

— Est ce que c'est possible?... Tu ne vois donc pas que le souvenir de cette misérable me torturera jusqu'à mon dernier souffle... Tu ne vois donc pas que l'image de Fanfan me poursuit partout ?

Enfin, il le criait l'aveu !

Il s'échappait de sa chair meurtrie, de son cœur ulcéré, de son âme endeuillée pour toujours.

Et il y mit d'autant plus d'expansion qu'il s'était contenu jusque-là.

Il avait fallu, pour qu'il exhalât ainsi sa mortelle détresse, des conjonctures particulières.

Au moment où il déplorait d'être seul dans la vie, il retrouvait un être affectionné autrefois, puis maudit ensuite.

N'écoulant que sa fureur, la fureur effroyable des Kerlor, Georges avait voulu châtier cet homme, le tuer sans phrases.

N'était-ce pas à cause de Ronan-Guinec que Georges avait dû abandonner sa femme et l'enfant qu'il considérait comme son fils ?

La réaction s'était produite ; après avoir atteint le paroxysme de la nervosité, Georges, tout désespéré, avait eu honte de sa violence.

Jacques avait cherché à sauver son ami de la ruine ; il ne fallait s'en prendre qu'à Mariana de Sainclair si le désastre financier avait suivi son cours.

Le voyage de Georges, ou plutôt son retour, avait eu au moins pour résultat de lui faire découvrir la criminelle conduite d'Hélène.

Si le mari était resté auprès de sa femme, à Paris, qui savait à quel moment il eût appris son déshonneur ?

Georges continuerait à prodiguer sa tendresse à cette créature perdue, à couvrir de baisers l'enfant de l'adultère...

Jacques n'était donc point responsable de ce drame atroce.

Et Georges insultait ce malheureux, après avoir failli commettre un meurtre !

Il lui devait une réparation ; c'était pour cela que, dans cette solitude sauvage, Georges de Kerlor mettait son cœur à nu, ne voulant plus garder ce secret qui l'affolait !

Non seulement il dévoilait tout le drame, mais il assurait encore, éperdu, que, malgré ses efforts désespérés, il n'était pas parvenu à s'arracher des fibres intimes qui saigneraient éternellement.

— Je me sens impuissant à te consoler, répondit Jacques ; mais je te promets que, si j'étais en France et si tu me confiais le soin de rechercher la vérité, j'y arriverais.

— Mais tu crois donc que je doute ?

— Oui, je le crois...

— Non ! cette femme est coupable...

— Tu as beau t'imposer cette conviction, Georges, parce qu'elle justifie ta sévérité... Tu ne souffrirais pas autant si les regrets, et peut-être déjà les remords, ne t'étreignaient avec cette violence.

— Je n'ai pas outrepassé mes droits...

— Ah ! tout à l'heure, tu étais disposé à ne garder aucun ménagement envers moi... Tu trouveras bon que ma loyauté m'oblige à te tenir ce langage, bien qu'il te fasse souffrir... Je veux te donner une nouvelle preuve de ma sincère amitié.

Georges répondit d'une voix brisée :

— Alors, tu avais raison, Jacques... Ne parlons plus du passé... Oublions... Chassons ces mauvais rêves...

— Il n'y a rien d'irréparable, vois-tu... La Providence veut que nous nous retrouvions dans des circonstances douloureuses, elle a ses desseins... Il n'y a qu'une chose à faire, Georges, travailler !

— C'est vrai !

— A ce propos, reprit Jacques, retrouvant son bon sourire, je suis forcé de te quitter... Mon maître me blâmerait s'il savait quel emploi j'ai fait de mon après-midi... Il me chasserait peut-être...

— Tu ne me quitteras pas, répliqua Georges en serrant convulsivement le bras de son ami...

— Tu tiens donc à compromettre ma position ? prononça Ronan-Guinec avec enjouement... Songe donc que je gagne de quinze à vingt piastres par semaine.

— Viens à Médélia...

— Allons ! puisque tu y tiens, répondit Jacques.

Ils revinrent tous deux à l'établissement.

Georges de Kerlor le fit visiter à son ami ; celui-ci parut émerveillé.

— Mais il y a des millions à gagner ici, s'écria-t-il.

— Eh bien ! prononça Georges, gagne-les.

— Je ne saisis pas...

— Je veux vendre... Ne t'ai-je pas dit que ce domaine appartenait au père d'Ilélène ?

— Oui... Mais le moment est venu de te faire observer que je n'ai pas un sou.

— Je ne te demande rien.

La stupéfaction de Ronan-Guinec égala sa reconnaissance sans bornes.

Il répondit pourtant :

— Moi, je n'imité pas ton désintéressement, bien que je sois littéralement abasourdi... Ces choses-là n'arrivent que dans l'Amérique du Sud... Ce matin encore, je me trouvais l'humble employé du *senor Gonzalès*, et voici que, ce soir, mon meilleur ami me propose une affaire d'or...

— Tu ne peux la refuser.

— Un instant... si tu veux me prendre pour associé, j'accepte... ce sera encore pour moi une chance inespérée... Ah ! j'avais raison, Georges, de ne pas jeter, comme on dit vulgairement, le manche après la cognée... Mon étoile va luire de nouveau... je vais regagner cette fortune engloutie... je paierai mes dettes

Les yeux de Ronan-Guinec lançaient des flammes ; tout son esprit aventureux reparaissait ; il allait se lancer à corps perdu dans cette affaire de tout repos.

— Mon cher ami, reprit Georges, je suis sûr que tu réussiras.

— Je le crois bien, avec de pareils éléments... Mais c'est à la condition que tu m'aideras de ton intelligence et de ton courage.

— Tu n'as pas besoin de moi.

— Je te demande pardon.

— Je n'ai plus ni force ni volonté.

— Tu retrouveras tout cela.

— Georges proféra :

— Je ne suis qu'un cadavre, allant au-devant du trou où il doit être enfoui.

La gaité de Ronan-Guinec tomba de nouveau tout d'un coup, pour faire place à l'immense pitié qu'il éprouvait en contemplant les traits altérés de son ami.

Il n'y avait plus seulement sur ce visage ravagé la marque d'une des plus poignantes douleurs qui puissent accabler un homme, mais Jacques y voyait clairement une ombre étrange, un reflet sinistre.

Ronan-Guinec s'écria :

— Encore une fois ne me demande pas ce que je ne puis t'exprimer... J'ai les mots dans le cœur... L'éloquence me manque... Je ne veux que te répéter que, pour tout chagrin, si grand qu'il soit, il y a un remède infailible : le travail, le travail acharné.

— Trop tard ! murmura Kerlor avec une lassitude navrante.

— C'est une erreur... mon bon Georges, tu ne peux me quitter en ce moment... Songe donc que, malgré les facultés d'assimilation que ton indulgence me reconnaît, je me trouve entièrement dépaysé... Je vois bien que tout cela fonctionne admirablement, mais il faut me mettre au courant des rouages très compliqués de ton exploitation.

— Tu n'auras pas besoin de moi.

Ronan-Guinec poussa un profond soupir.

— Décidément, dit-il, c'était trop beau... Je retourne auprès de senor Gonzalès...

— Tu es fou.

— C'est toi qui n'as plus toute ta raison, ami... Je serais un malhonnête homme si j'acceptais une telle responsabilité dans ces conditions.

— Tu perdrais l'occasion de refaire ta fortune ?

— Si tu refuses de la partager, oui.

— Allons ! fit Georges prenant enfin une résolution virile, j'essayerai du travail.

Jacques lui sauta au cou.

Le lendemain, les deux associés se mettaient à la besogne.

Mais Georges de Kerlor continuait à souffrir aussi atrocement. Les âpres jouissances de la vengeance ne le satisfaisaient plus.

Il regrettait son bonheur à jamais perdu.

Ronan-Guinec, avec sa perception aiguë des choses, n'avait pas craint de prononcer le mot de remords.

Georges avait-il des remords ?

Il restait terrifié rien qu'en se posant intimement cette question.

N'avait-il pas été justicier ?

N'avait-il pas puni une coupable, une misérable indigne de toute pitié ?

Est-ce que le bourreau a des remords, quand il est le serviteur de la vindicte publique et qu'il fait tomber une tête ?

Certes non.

Mais cet homme est le bourreau ! c'est-à-dire un instrument inconscient, irresponsable !

Et Georges de Kerlor, lui, avait été à la fois juge et bourreau.

En avait-il réellement le droit ?

Pendant que ces combats se livraient dans sa cervelle enfiévrée, il frémissait de colère, voulant imposer silence à ces voix secrètes qu'il entendait le jour et la nuit.

Il balbutiait :

— Tu t'es vengé !... Tu as bien agi !...

Mais après ces crises d'exaltation, sa conscience chrétienne avait le dernier mot ; elle lui rappelait les Saintes Écritures :

« La vengeance appartient à Dieu seul !... Celui qui veut se venger éprouvera lui-même la vengeance du Seigneur. »

Le travail acharné, le surmenage le plus fou, les péripéties émouvantes de cette lutte gigantesque de l'homme contre une nature abrupte, lutte dans laquelle Georges se ruait avec une véritable frénésie, ne lui donnaient pas le calme, sinon l'oubli.

Ronan-Guinec déployait la même activité ; de cette émulation surhumaine une grosse fortune résulterait certainement ; mais Jacques conservait ses facultés de raisonnement et ce n'était pas aveuglément qu'il mettait en œuvre toute son énergie.

Jacques s'efforça de ramener chez son ami les notions exactes des faits et il lui proposa une intelligente division du travail.

Il fallait chasser toute préoccupation extérieure, redevenir sérieux, froid, le cœur battant ses quatre-vingts pulsations normales par minute.

Jacques expliqua ses plans nouveaux à Kerlor ; l'exploitation de Médélia devait être décomplée.

Il présenta les aléas et supputa les bénéfices probables, discutant les détails, repoussant les objections, tablant sur des probabilités, arrivant à force de concentration d'esprit à tout prévoir et à ne laisser au hasard qu'une part infime.

Kerlor avait commencé par acquiescer purement et simplement ; mais



Il luttait au milieu d'un ouragan de neige sur un des plateaux de la Cordillère de la Plata.
(Page 1760).

cela n'avait pas suffi à Ronan-Guinec, qui avait réussi à captiver l'attention de son ami.

Et sous la parole colorée, enthousiaste, de l'ancien et futur millionnaire, les montagnes s'aplanissaient, détruites par les formidables engins que la science moderne met à la disposition de l'industrie; les forêts vierges retentissaient des chutes de leurs arbres séculaires; les lianes inextricables disparaissaient; les marais immenses se desséchaient, et l'or coulait à flots entre les mains des deux associés.

Georges de Kerlor oublia ses tortures pendant quelques heures.

Mais, quand il se retrouva seul, son incurable tristesse revint.

Cependant, pour la première fois, depuis longtemps, il dormit toute la nuit.

En se réveillant, il se dit tout tremblant d'espoir :

— Est-ce que Jacques aurait dit vrai?... Est-ce que le travail accomplirait un miracle?...

Et Kerlor voulut à son tour se passionner, forcer son esprit à ne plus penser qu'aux multiples obligations que lui créait son labeur, ne viser que la réussite finale en y employant toute sa volonté.

Il se livra aux tâches les plus écrasantes.

Levé avant l'aube, debout et parcourant les chantiers, souvent même pendant les heures où la température était excessivement meurtrière, travaillant encore pendant la nuit, en dépit des moustiques, le plus grand ennemi de l'homme dans les régions tropicales, Georges n'abandonnait le champ de bataille qu'à bout de forces et pour se plonger dans un sommeil de brute.

L'oubli ne vint pas !

Le corps, de plus en plus exténué, résistait à peine ; la fièvre l'éteignait.

Kerlor s'était illusionné en croyant que l'amélioration due aux premières fatigues allait suivre un cours normal.

Le charme n'agissait plus ; le remède n'avait plus d'efficacité ; les souffrances redevenaient plus aiguës que jamais.

Les yeux enfoncés dans les orbites, la figure amaigrie, la pâleur verdâtre, tout annonçait à Ronan-Guinec consterné que son ami allait être de nouveau terrassé.

Les nuits maintenant redevenaient affreuses ; à peine si Georges fermait les yeux que des cauchemars horribles le hantaient.

Il se réveillait, transi d'une sueur glacée, riant à pleine gorge d'un rire déchirant et criant :

— Je suis vengé !

Le jour, dans l'ombre des bois, à travers les hautes herbes, derrière les rochers, il croyait voir passer deux fantômes :

Une femme, un enfant !

Ronan-Guinec fit une tentative désespérée.

Il chercha à ramener cette activité cérébrale que Georges avait semblé retrouver précédemment quand Jacques lui avait exposé ses vues.

Ronan-Guinec reprit l'exposé de ses profits, montrant une initiative incroyable, développant des aperçus de la plus grande ingéniosité, risquant les conceptions aussi hasardeuses que géniales du spéculateur de race, qui veut réaliser des merveilles.

Il expliqua à Kerlor que l'exploitation des minerais, telle qu'on la pratiquait, devenait insuffisante.

La force motrice hydraulique, naturelle, puisqu'elle était fournie par un lac, permettait d'augmenter le nombre et la puissance des machines. Il fallait faire rendre à Médélia tout ce que cette terre recélait.

Georges répondit :

— Tu es mon ami, mon frère... Tu ne tiens donc pas à prolonger mon supplice... J'ai pu céder à tes instances quand tu m'as démontré que je devais guider ici tes premiers pas... Ne me demande plus de prolonger le sacrifice...

— Ah ! si tu voulais fermement, pourtant !...

— Tu as essayé de me remettre debout en me montrant le travail... Tu as été admirable, Jacques !... Mais je me sens perdu.

Ronan-Guinec constata l'inutilité de nouveaux efforts de sa part.

Kerlor était très malade ; un déplacement pouvait exercer une influence bienfaisante ; il n'y avait pas un jour à perdre.

— Je te rends ta liberté, dit Jacques désolé.

Georges de Kerlor régularisa la situation de son associé et il lui remit pleins pouvoirs.

Puis les deux hommes s'embrassèrent et Georges partit pour le Chili.

A Valparaiso, Georges vit se raffermir sa santé ébranlée ; mais le moral ne subissait aucun changement.

Qu'allait faire le mari d'Hélène ?

Retourner en Guyane, se fixer auprès de sa sœur et de son beau-frère ?

Pourquoi apporter dans ce ménage heureux, au milieu de ces deux êtres qui s'aimaient, le spectacle de son désespoir, de ses colères et de son impuissance ?

Pourquoi aller troubler le calme de ce couple, tranquille dans sa vertu et dans ses espérances, par la vue de son éternelle et implacable fureur ?

LII

A TRAVERS LE MONDE.

Kerlor resta dans l'indécision pendant huit jours ; finalement, il abandonna l'idée de se rendre à Cayenne.

A toutes les considérations que nous avons exposées, il s'en joignait une autre, imprécise encore et que Georges s'efforçait de bannir de son esprit ; mais c'était en vain.

Aux obsessions précédentes, une autre venait s'ajouter :

Hélène avait prétendu que Carmen était la coupable!

Il s'indignait, s'accusait avec la dernière véhémence, se faisait honte à soi-même.

Il commençait par maudire plus énergiquement Hélène.

Le mensonge dont elle s'était servie au cours de sa défense affolée était la plus grossière des excuses.

Carmen n'avait pas d'enfant!

Georges se reprochait aujourd'hui de n'avoir pas dit à sa mère que l'épouse coupable, pour se sauver, avait essayé de perdre une innocente.

Il ne s'était tu sur ce point que pour ne pas rendre plus amère encore la désolation de la comtesse de Kerlor et pour ne pas aggraver sa santé; d'ailleurs était-il bien utile qu'il prononçât le nom de sa sœur chérie?

En quoi ce détail pouvait-il modifier une situation nettement définie?

La culpabilité d'Hélène n'était-elle pas éclatante?

Georges essayait d'imposer silence aux voix secrètes qui ne cessaient de protester en lui, depuis qu'il était revenu au Mexique.

Ses sophismes aboutirent à cette conclusion :

— Si j'avais tout dit à ma pauvre mère, elle aurait su que sa fille avait été outragée par cette Hélène, qui poussait l'incroyable audace jusqu'à charger la sœur de la première victime du crime commis contre le nom de Kerlor...

Mais le mari d'Hélène frémissait de nouveau.

Il se rappelait ce que lui avait dit Saint-Ilyrieix...

Firmin avait déclaré qu'il avait failli soupçonner sa femme.

Eh bien! oui, c'était une preuve de plus de l'innocence de Carmen, puisque la pauvre enfant avait été compromise par sa belle-sœur; madame de Saint-Ilyrieix avait été dupe de sa bonté, de sa droiture.

C'était l'évidence même.

Georges ne se pardonnerait jamais de s'être laissé envahir par l'ombre même de cet odieux soupçon.

Puis, il retombait dans un profond abattement et il finissait par douter de tout.

Il se revoyait à Kerlor, si heureux, si confiant, si plein d'espérances...

Dérision! il était déjà enveloppé par une atmosphère de trahison.

Hélène de Penhoët le trompait; Mariana de Sainclair affirmait faussement son amitié pour lui.

Au fait, quel rôle avait-elle donc joué, cette femme énigmatique?

Jacques Ronan-Guinec avait présenté sa propre justification en des termes qui défiaient toute équivoque.

Jacques était bien allé à Kerlor; il avait écrit la lettre à Georges; il

avait prévenu Mariana que les plus graves dangers menaçaient le comte si ce mot ne lui était pas remis sans retard.

En admettant que Mariana, au milieu du trouble apporté par la fête du mariage, eût égaré ce papier, elle aurait dû prévenir immédiatement Georges.

Il eût cherché à aviser.

Quel était donc le but de Mariana, ce sphinx dont Kerlor n'avait pas été sans remarquer plusieurs fois les attitudes étranges ?

Les souvenirs qu'il avait évoqués, sans qu'ils revinssent tout de suite à sa mémoire, se pressaient maintenant en foule.

Il revoyait la scène avec le braconnier Pornic, quand la brute avait abaissé son fusil et que Mariana s'était placée entre les deux adversaires.

L'arme n'était pas chargée. Pornic, ivre, n'avait pas eu conscience de son attentat !

Et tout à coup, Georges de Kerlor frissonna, interrompant ses réflexions.

Ne s'était-il pas ravalé lui-même au niveau dégradant de Pornic ?

N'avait-il pas voulu tuer Ronan-Guinec sans défense ?

Pourtant le comte de Kerlor n'était pas ivre, lui !...

C'était la colère qui l'avait jeté dans cet état de démente ; il y avait donc des moments où la bête humaine raparaissait chez tous les individus ?

Jacques, ce brave garçon que Georges avait failli exécuter, sans autre forme de procès, sacrifiant la seule amitié qui lui restât, le seul homme à qui le malheureux eût confié intégralement son secret.

Ronan-Guinec aurait pu flatter servilement le comte de Kerlor, l'approuver, lui dire que sa vengeance avait été trop douce ; il ne l'avait pas fait.

Il avait émis l'hypothèse d'une épouvantable erreur.

Il s'était conduit comme un homme de cœur qui ne veut pas laisser accuser une femme, quelle que soit cette femme. Georges lui en était reconnaissant.

Cependant, Ronan-Guinec avait difficilement maîtrisé son irritation quand il avait appris que Mariana ne s'était pas acquittée de sa mission.

Encore Mariana !

Georges y revenait sans cesse...

Il se rappelait le départ clandestin de Kerlor, la retraite chez maître Nerville.

Continuant à rapprocher des faits, qui lui paraissaient insignifiants alors, la chaîne de ses souvenirs se rattachant complètement, depuis l'effort qu'il avait fait pour les rassembler, il reconstituait l'entrevue du parc de Kerlor, quand il avait annoncé à mademoiselle de Sainclair qu'il allait épouser mademoiselle de Penhoët.

Mariana s'était troublée ; Georges avait mis cette émotion sur le compte de la surprise ; s'était-il trompé ?

Mademoiselle de Sainclair était-elle jalouse d'Hélène? Quelle bizarre conjecture!

C'était pourtant la seule explication que Georges était forcé d'admettre.

Sa sœur Carmen devait être mieux renseignée que lui; il la questionnerait quand il lui aurait révélé les confidences de Ronan-Guinec.

Car enfin, les suppositions du frère au sujet de sa sœur défiaient le bon sens, et il avait fallu l'état maladif de Georges et sa dépression morale pour que son imagination s'égarât ainsi.

Carmen! sa chère Carmen!

Si jamais elle savait qu'il avait eu de telles pensées! elle ne reconnaîtrait plus son Georges!

Georges n'irait pas en ce moment à Cayenne, mais il allait écrire une longue lettre à Saint-Hyrieix.

Il se mit immédiatement à l'œuvre. Il laissa entrevoir sa détresse d'âme; il dit son intention de voyager, d'aller n'importe où, sans but...

Et il spécifiait pour que son beau-frère sût lire entre les lignes et devinât le sens caché de la phrase:

« Ma mère morte... Hélène et son fils perdus à jamais, pour qui travaillerais-je? »

Il ajoutait:

« Ce que je possède reviendra à Carmen; je voudrais dire: à vos enfants... »

Il expliquait à Saint-Hyrieix comment il avait retrouvé un ami dans les solitudes mexicaines et l'association qui en était résultée, promettant d'une façon certaine une grosse fortune.

Il ne nommait pas Ronan-Guinec, puisque Firmin était dans les créanciers du *Crédit général de l'Ouest*; Georges se réservait de réhabiliter plus tard son ami. A la fin de sa lettre, il écrivait:

« Je vous demanderai seulement de réserver une part de ces richesses pour une œuvre que je désire accomplir... »

« Vous prélèverez la somme nécessaire pour la fondation d'une œuvre de bienfaisance en faveur des enfants condamnés... »

Il avait tracé les dernières lignes spontanément, irrésistiblement, poussé par une puissance plus forte que sa volonté.

Il obéissait à une nécessité morale.

Quand il relut sa phrase, une sorte d'apaisement descendit en lui.

Il pensa que ses bienfaits iraient peut-être apporter un soulagement au petit malheureux condamné par lui à la honte et à la misère.

Ce n'était point son fils assurément; mais ne devait-il pas une aumône à cet être flétri, déshonoré, voleur ou vagabond, lui qui l'avait jeté dans ce déshonneur, qui lui avait préparé cette flétrissure?

Quand sa lettre fut partie, Georges de Kerlor sentit persister en lui un sentiment d'une douceur inexprimable.

Pendant une journée, il souffrit beaucoup moins.

Il lui semblait qu'après avoir fait justice, il ne s'abaissait pas en se montrant élément.

Il avait l'intention d'attendre à Valparaiso la réponse de Saint-Hyrieix ; mais l'ennui mortel revint bientôt l'assaillir.

Il fallait qu'il partît, qu'il allât loin, bien loin encore, qu'il fatiguât son esprit et son corps, jusqu'à ce qu'il fût incapable d'évoquer le passé.

La lettre de Firmin ne contiendrait rien d'imprévu.

Saint-Hyrieix ne parlerait que de choses trop connues déjà.

Il exposerait ses chagrins et ses regrets touchant la mort de la comtesse, mais il se croirait obligé d'ajouter quelques mots consolateurs ; Georges ne pouvait pas, ne voulait pas être consolé.

La réponse de son beau-frère suivrait, au hasard des voyages de Kerlor.

Il ne la recevrait pas moins avec la plus grande gratitude.

Un matin, errant sur le quai d'embarquement de Valparaiso, il vit un navire en partance, dont l'appareillage était pressé activement.

Dans une ou deux heures au plus, le navire allait s'éloigner, disparaître là-bas à l'horizon, voguant sur le grand océan.

— Si je m'embarquais ! se dit Georges.

Il revint à son hôtel, régla sa note, boucla machinalement sa valise et commanda de porter ses bagages à bord.

Puis toujours obéissant à une impulsion singulière, ne se donnant plus la peine de réfléchir, trouvant que la vie était moins rude en la subissant passivement, il se retrouva devant le vapeur dont on allait lever l'ancre.

Quelques minutes plus tard, il était sur le pont du navire.

Alors, seulement, il demanda vers quelle contrée on se dirigeait.

Le capitaine, un peu étonné de la question, répondit que l'on allait à Buenos-Ayres, et il quitta le voyageur pour s'occuper du départ.

Aller là ou ailleurs, qu'importait à Georges ?

Il n'avait pas le courage de s'imposer un itinéraire, l'idée de donner un but quelconque aux courses folles qu'il entrevoyait, de voir des paysages nouveaux, de visiter des régions inconnues...

Il n'avait pas même entrevu la possibilité de s'associer à quelque expédition scientifique.

Il n'avait pas songé à mourir en accomplissant quelque mission grandiose.

Il parlait uniquement pour ne pas rester où il était...

Il lui semblait qu'en marchant en avant il laisserait derrière lui les soucis et les souffrances.

Jacques Ronan-Guinec avait dit : les remords.

*
*
*

Georges de Kerlor commença à travers le monde des pérégrinations insensées.

Semblable au Juif-Errant, à l'Ahasvérus de la légende, on le vit successivement errer le long des sentiers inaccessibles des Indes, escalader les sommets de ses volcans.

Il approcha du terrible Cerro Azul en pleine éruption.

Il descendit au fond des mines de cuivre d'Atacama.

Il lutta au milieu d'un ouragan de neige sur un des plateaux de la Cordillère de la Plata.

Il galopa dans les pampas avec les *domadores* de chevaux, et avec les *gauchos*.

Il lutta contre l'Indien qui défend intrépidement son désert inutile, sans produits et sans abris.

Georges de Kerlor se battit avec les aventuriers et les brigands qui pullulent dans ces régions et ne vivent que d'assassinats.

Il entra dans les bouges immondes où l'on joue, le revolver à la ceinture et le couteau fiché dans la table, bien à portée de la main, soit pour défendre son gain, soit pour châtier un fripon qui a triché, et cela pendant que, au son d'un orgue de Barbarie, nègres et négresses dansent jusqu'à l'épuisement.

Il connut les émotions des grandes chasses ; il poursuivit le jaguar, le chat-tigre, la panthère et le cougar dans les forêts du Brésil.

Cet homme vécut dix existences à la fois pour oublier la sienne.

Il n'y parvint jamais.

Une voix impitoyable semblait lui répéter sans cesse :

— Marche ! marche !

Et il marchait toujours, cherchant en vain un lieu de repos, errant continuellement, comme le vagabond symbolique qui ne doit jamais s'arrêter.

Georges avait donc encouru la malédiction divine ?

Il le présentait maintenant en courbant la tête avec accablement.

Était-ce lui, lui seul le coupable ?

Jamais, nulle part, personne ne le vit sourire.

Personne ne l'entendit se mêler aux conversations joyeuses des hommes.

Jamais il n'assista aux fêtes improvisées presque chaque jour par ces populations avides de plaisir.

LES DEUX GOSSES



Georges vit flotter le drapeau tricolore, et deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux. (Page 176.)

L'étrangeté des mœurs, le pittoresque des coutumes, le chatolement de ces foules bariolées, tous ces étonnements qui accrochent l'œil des Européens le laissaient indifférent.

Jamais la main de Georges ne serra celle d'une femme.

Il ne buvait aucune boisson spiritueuse ou alcoolique.

Au milieu de ces joueurs effrénés, il ne touchait ni une carte ni un dé.

Quand il était fatigué, au milieu de ses courses vagabondes, sa lassitude lui faisait entrevoir la fin de son supplice.

— Je vais m'arrêter, murmurait-il.

Une oasis, fraîche et parfumée, s'offrait à lui ; il se disait que l'on pourrait y vivre et y mourir.

Il allait s'y fixer, s'imaginer qu'il y était né, qu'il n'avait pas d'histoire et qu'un nouvel homme s'éveillerait en lui.

Ses tortures avaient été éprouvées par un autre être, cet orphelin vêtu de noir dont parle le poète, qui lui ressemblait comme un frère.

Lui, Georges de Kerlor, n'avait épousé personne ; il n'avait pas eu d'enfant ; il avait toujours été seul.

Mais il était en proie au mirage.

Plus il s'approchait de la terre promise et plus elle s'éloignait.

Il se retrouvait avec la sensation du voyageur perdu dans le désert de sable.

L'inexorable fatalité ne cessait de le pousser encore en avant, vers des pays inexplorés.

Il alla au Pérou et voulut s'installer à Lima, la cité fondée par Pizarre, la Cité des Roses.

La position de la ville, à l'issue d'une vallée d'où lui descend l'air pur des montagnes neigeuses, attirait le voyageur.

Mais Georges de Kerlor ressentit de nouvelles atteintes de fièvre.

La saison d'hiver est fatale aux étrangers et même la population urbaine est loin de braver les épidémies.

Les maisons, pour la plupart bâties en *toubes* ou *adobes*, n'ont généralement que deux étages.

Elles sont disposées en carré autour d'un pâtis, suivant l'ancienne architecture mauresque adoptée par les Espagnols conquistadores.

A l'exception de quelques demeures décorées avec goût et dont les façades sont élégamment sculptées, les autres n'ont pour ornement que les cages grillées des miradores.

Georges de Kerlor promena ses pas ennuyés dans la ville, regardant distraitemment la cathédrale, le principal édifice de Lima.

On mit quatre-vingt-dix années à construire cette église, qui contient en or et en pierres précieuses des fortunes incalculables.

Ses piliers sont en argent massif.

Georges jeta un coup d'œil sur le palais du Sénat, qui abritait autrefois la très sainte Inquisition.

Il vit aussi la pagode et le théâtre chinois.

Il alla recevoir la fine rosée des jets d'eaux, alimentés par le Rimac et qui viennent apporter aux arbustes et aux fleurs l'humidité bienfaisante

Les hirondelles, qui voltigent toute l'année autour des dômes de Lima, parurent secouer la torpeur de Georges.

On les appelle Santa Rosa, du nom de la patronne de la ville, comme si elles étaient ses messagères.

Des hirondelles qui n'abandonnent jamais leur nid ! Georges les enviait, lui qui était condamné à voyager sans cesse.

Son séjour à Lima devait être encore d'assez courte durée.

Pour se justifier de reprendre aussitôt ses interminables voyages, il se dit que la mer lui manquait. Ce prétexte était bien spécieux, car on la trouve à moins de cinq kilomètres et demi.

Georges refit ses préparatifs de départ ; puis, soudain, il les suspendit.

N'avait-il même plus le courage de voler vers de nouveaux horizons ?

Il essaya de trouver des distractions intellectuelles. Il fréquenta la bibliothèque, visita le musée et chercha à s'intéresser aux objets d'art, d'archéologie, d'ethnologie...

Il crut apaiser sa nostalgie de l'Océan en se rendant à Callao, qui n'est en somme qu'un prolongement de Lima, et qui concentre dans son port plus de la moitié du commerce péruvien.

Il alla se promener sur le long rempart de San Lorenzo qui arrête les vagues de la « Mer Sauvage ». Des vaisseaux de guerre de toutes les nations apparaissaient également dans la rade.

Georges vit flotter le drapeau tricolore, et deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux.

Il revint à Lima dans un état effroyable.

L'existence devenait un fardeau trop lourd pour lui.

Il avait cherché à recouvrer un semblant de calme, il n'avait réussi qu'à exaspérer ses atroces douleurs.

Il s'était privé des continuelles émotions de la vie d'aventures ; la pensée incessante revenait...

Et la lutte acharnée continuait dans le cerveau, dans le cœur de Georges.

Il se disait que le justicier doit oublier le condamné, quand il a frappé ; cela le forçait à s'avouer qu'il s'était transformé en bourreau.

Le jour, la nuit, dans ses longues promenades ou dans ses cruelles insomnies, il lui arrivait de murmurer :

— Que sont-ils devenus ?

Et c'était alors pour lui une anxiété désespérée, un désir fou de savoir ce qu'il s'était juré d'ignorer désormais, une sorte de terreur d'apprendre ce qu'il brûlait pourtant de connaître.

Il avait écrit de nouveau à Saint-Hyrcix et à Carmen, quelques mots seulement, pour ne pas se laisser oublier, entre une arrivée et un départ.

Après la longue lettre envoyée de Valparaiso, Georges ne rédigeait plus que des billets laconiques pour que son beau-frère et Carmen apprissent qu'il vivait toujours.

Il n'avait encore reçu aucune réponse de la Guyane; cela ne pouvait le surprendre, puisqu'il n'indiquait jamais où sa fantaisie le conduirait; cependant, arrivé dans la République Argentine, il avait écrit à la poste du Chili pour que son courrier lui parvint, le cas échéant.

N'ayant rien reçu à Buenos-Ayres, il négligea par là suite ces formalités administratives, qu'il trouvait d'ailleurs inutiles.

..

De nouveau, il fut hanté par le désir de retourner à Cayenne.

Non! c'était encore trop tôt.

Il se jurait qu'il n'avait plus la moindre arrière-pensée, et cela était vrai; il repoussait maintenant avec horreur l'odieuse hypothèse; mais il se sentait encore trop malheureux.

Il attendrait que la blessure de son cœur ne saignât plus. Il attendrait que l'effroyable passé commençât à s'effacer. Alors, redevenu calme, il pourrait sans un affreux déchirement assister au bonheur des seuls êtres qui lui restaient à chérir.

Georges, comme toujours, présumait trop de ses forces.

L'image de Carmen le poursuivait avec une incroyable intensité.

Une nuit, il crut être en face d'elle.

Oui, il la revoyait jeune, belle, rieuse, l'aimant de tout son cœur, lui souriant et l'embrassant avec de folles caresses d'enfant gâtée par son grand frère.

Mais, chose bizarre, elle ne lui parlait pas de leurs jours d'enfance, au château de Kerlor.

Elle ne lui apparaissait ni petite fille, partageant ses jeux, ni grande demoiselle, essayant d'être sérieuse avec son frère déjà si grave.

Elle n'évoquait aucun tableau de leur prime jeunesse.

Puis, sans transition, il la revoyait mariée, et dans la maison du Parc-des-Princes.

Tout à coup, auprès de Carmen surgissait la femme qu'elle appelait tendrement sa sœur, la forme gracieuse et chaste, le visage candide et charmant d'Ilélène...

Carmen rappelait à Georges ces inoubliables soirées de printemps, dans le jardin fleuri, qui n'avait pas les splendeurs du parc de Kerlor, mais où l'on était si joyeux, où l'on s'aimait si bien.

Elle redisait leurs gais propos, leurs chants joyeux au piano, quand la brise nocturne les forçait à rentrer.

En même temps que la voix de sa sœur, Georges de Kerlor entendait la voix de celle qu'alors il appelait sa femme.

Puis, tandis que Carmen était là auprès de lui, vêtue d'une robe blanche, dont il se souvenait bien, tout à coup, se suspendant aux jupes de la jeune femme, il voyait un bébé rose et joufflu, qui bégayait :

« P'tite tante Armen !... »

Et celle-ci prenait Fanfan entre ses bras et le câlinait maternellement.

Indissolublement unis, Carmen, Ilélène et Fanfan étaient auprès de lui, dans ce long rêve, serrant dans leurs bras leur Georges bien-aimé.

Vainement Kerlor essayait de séparer ces visages... Vainement il s'efforçait d'isoler sa sœur des êtres indignes qui l'entouraient...

Toujours Fanfan et Ilélène reparaissaient à côté d'elle et les regards pleins d'amour.

À l'aube, Georges de Kerlor s'était endormi, brisé de fatigue, sur un fauteuil, et dans son sommeil agité ses lèvres murmuraient encore :

— Ilélène !... Fanfan !...

Quand Georges se réveilla, il courut au télégraphe et adressa à madame de Saint-Hyrieix une dépêche ainsi conçue :

« J'ai besoin de t'embrasser, toi et ton mari. Puis-je venir ? Dès votre réponse, je pars vous rejoindre. »

« GEORGES DE KERLOR. »

Carmen n'était plus en Guyane. De Cayenne on recâbla à Paris, où la veuve du gouverneur était retournée.

Cela prit beaucoup plus de temps que Georges ne le croyait. Aussi était-il dans un état de fièvre et d'impatience incroyable, quand il reçut enfin une réponse télégraphique datée de Paris.

« Viens vite ! Grands événements survenus dans ma vie.

« VEUVE CARMEN DE SAINT-HYRIEIX. »

— Veuve ! s'écria Kerlor, frappé de stupeur ; ma pauvre sœur veuve !... Ah ! Je ne veux pas qu'elle reste seule.

Deux jours plus tard, Georges s'embarquait pour la France.

LIII

L'ŒUVRE D'HÉLÈNE.

Hélène avait quitté Kerlor dans un indicible état de prostration physique et morale.

Elle semblait ne plus être retenue au monde que par de faibles liens que le moindre accident devait rompre.

La comtesse douairière de Kerlor l'avait reconnue innocente!...

Elle allait parler!...

Elle allait dire où était l'enfant d'Hélène, lui rendre Georges...

La fatalité avait brisé cette suprême espérance!

La froide main de la mort avait fermé à jamais cette bouche prête à proclamer l'innocence de la victime...

Devant cette affreuse déception, Hélène fut anéantie. Elle n'avait entrevu le salut que pour retomber dans la plus noire désespérance.

Dans les tourbières d'Irlande, comme dans les savanes tremblantes, parfois un voyageur imprudent qui s'est aventuré trop loin, insensiblement disparaît, englouti par la boue liquide...

Vainement il s'agitte... Il lutte pour remonter à la surface... A chaque mouvement pour se sauver, il s'enfonce davantage dans l'abîme...

Il crie!... Personne aux alentours... Personne au loin!

Et il s'enfonce toujours!

Alors, il se résigne, fait le signe de la croix, s'il ne l'a pas oublié, ferme les yeux et meurt.

Ainsi d'Hélène...

Elle se laissait enfoncer peu à peu dans le néant...

Mais une fois morte, est-ce qu'elle ne resterait pas toujours, dans le souvenir de tous, la femme adultère, succombant sous le poids de ses fautes?

Vivante, au contraire, une heure ne viendrait-elle pas où Hélène pourrait triompher, apparaître enfin comme l'épouse immaculée, comme la mère frappée à tort, comme la martyre trop longtemps torturée?

Il fallait vivre!

Hélène retrouva son admirable énergie. Autrefois, elle avait pu vouloir mourir dans sa petite chambre de Recouvrance. Son père et sa mère l'appelaient, voulant lui éviter les souffrances qui l'attendaient.

Aujourd'hui, elle n'avait plus le droit de mettre fin à ses jours. Il fallait qu'elle retrouvât son enfant !

Et puis, elle aimait toujours Georges de Kerlor.

Elle l'avait maudit ; elle l'avait accusé justement ; elle avait appelé sur lui le châtement céleste...

Hélène était incapable de se faire violence plus longtemps et de se mentir à soi-même : son cœur n'était pas fait pour la haine implacable, pour les ressentiments mortels.

Elle comprenait que ce malheureux, abusé par les plus effroyables apparences, n'avait cédé qu'à un affolement, en croyant voir s'écrouler autour de lui tout son bonheur : alors, dans un accès de vertige, il avait écrit à Hélène cette lettre terrible.

Il n'avait pas conscience des lignes qu'il traçait ; son unique but était de terrifier l'épouse qu'il croyait coupable ; il ne pouvait avoir mis à exécution ses horribles menaces.

Il était parti, emmenant Fanfan ; le père et le fils avaient quitté la France tous les deux ; Hélène les reverrait ensemble.

Hélas ! elle ne s'affirmait déjà plus ces choses avec la même véhémence. Elle allait écrire à Carmen et à Robert d'Alboize.

Elle leur écrivit.

Madame de Saint-Hyrieix ne devait pas ignorer le lieu de retraite de son frère ; quant au jeune officier, Hélène ne doutait pas de sa loyauté ; mais les affirmations du capitaine, si personne ne les confirmait, ne pourraient constituer une preuve décisive ; enfin, Hélène lui écrirait à Tours.

Avant de rentrer à Paris, elle allait voir maître Nerville.

Elle se fit annoncer chez le notaire, qui la reçut aussitôt.

Maître Nerville paraissait extrêmement bouleversé.

Il avait appris la mort de sa cliente ; il savait que la jeune comtesse avait assisté aux derniers moments de la douairière.

Il s'attendait un peu à la visite d'Hélène ; mais, malgré son affection pour elle, il ne voulait pas qu'elle lui attribuât une influence qu'il n'avait plus.

Après avoir exprimé ses sentiments de regret avec une sincérité émue qui ne ressemblait en rien aux condoléances banales autant que professionnelles, maître Nerville prononça :

— M. de Kerlor, avant de partir pour une absence qu'il jugeait devoir être fort longue, a dû prévoir les plus tristes éventualités... Rien ne nécessite en ce qu. concerne les affaires de famille la présence d'un de ses membres.

Hélène s'écria douloureusement :

— Ainsi, M. de Kerlor ne sait pas que sa mère est morte ?



Tenez, ajouta le notaire... Lisez ces détails... mais encore une fois, soyez forte... (Page 1770.)

Nerville garda le silence.

Il venait d'écrire à Georges ; mais, en raison des instructions formelles données au notaire, celui-ci ne pouvait renseigner Hélène.

Elle comprit bien, la pauvre femme ; aussi reprit-elle :

— Vous avez écrit à M. de Saint-Hyrieix et à ma belle-sœur ?

Nerville soupira longuement et hocha la tête d'un air désolé.

Hélène n'était pas renseignée.

Il fallait que le brave homme assumât encore la pénible tâche

d'apprendre un nouveau malheur à cette infortunée Hélène si éprouvée déjà.

— Vous ne savez donc pas?... balbutia-t-il.

— Je ne sais rien, répondit amèrement Hélène.

— C'est qu'il s'agit, ma pauvre enfant...

— Parlez...

— Il s'agit d'un événement effroyable.

— Concernant Georges ?...

Ce cri d'angoisse s'était échappé de la gorge d'Hélène avec une telle intensité de douleur que maître Nerville se hâta de répliquer :

— Non... il s'agit de...

Mais le courage lui manquait. Il tira un journal de ses tiroirs.

— Tenez, dit-il... armez-vous de courage... C'est horrible...

Et voulant quand même éviter à Hélène un trop grand saisissement, il balbutia :

— Il s'est produit à Cayenne un épouvantable drame...

Toute frissonnante, Hélène, instinctivement, pensa que Firmin avait tout appris et qu'il avait pu se venger.

— Tenez, ajouta le notaire... Lisez ces détails... mais encore une fois, soyez forte...

Et les yeux hagards de la jeune comtesse de Kerlor parcoururent le récit de la révolte des forçats.

Firmin de Saint-Hyrieix, le gouverneur de la Guyane, et sa femme Carmen avaient été massacrés par les forcenés.

Un nuage sanglant voila le regard d'Hélène, elle chancela...

Elle avait bien d'autres choses à dire à maître Nerville; elle devait le remercier pour tout ce qu'il avait fait pour elle; en outre, elle devait le mettre au courant de son existence à Soisy, de ses premières démarches, de ses intentions futures... Hélène fut incapable de proférer un mot.

Elle sortit de l'étude, encore plus accablée qu'elle n'y était entrée.

Cette fois, c'était la fin. Un cri de révolte s'échappa de ses lèvres.

Qu'avait-elle fait à Dieu pour subir un tel martyre, pour que son cœur blessé fût sans trêve déchiré de nouvelles douleurs ?

Oui, c'était fini!...

Carmen morte ! Carmen dont un aveu, dont une parole eût pu sauver Hélène, fait éclater son innocence : morte !

Morte aussi la comtesse douairière, qui, subitement éclairée, avait vu luire la vérité !

L'innocente restait donc à jamais accablée sous le poids de son prétendu crime !

Toute espérance était définitivement brisée !

Il ne restait plus rien !

— Il restait Dieu ! lui avait dit l'abbé Joël, tandis qu'au pied du cadavre de la comtesse, Hélène avait poussé un cri de désespoir éperdu.

Hélène se reprocha sa courte rébellion contre les décrets du Tout-Puissant ; elle se soumit, se résigna et retrouva le courage de prier.

Elle se retrouva plus vaillante et plus forte.

Elle renferma dans son cœur, comme en un reliquaire, son amour pour Georges.

L'injustice, la cruauté du mari n'avaient pu détruire cet amour.

La colère du mari n'était-elle pas une preuve tragique de son ardente passion pour sa femme ?

C'est dans cet amour, dans le souvenir toujours présent de cet époux affolé qu'Hélène puiserait l'intrépidité nécessaire pour l'accomplissement de la tâche sainte à laquelle elle vouait dorénavant sa vie : retrouver son enfant, revoir son mari, recouvrer son honneur.

Georges lui avait dit, — et elle n'avait pas cru à la possibilité de cette monstrueuse chose :

— Dans les prisons, dans les bagnes, il y aura plus tard un individu qui sera ton fils !... je l'ai livré à un voleur, à un assassin, pour qu'il en fasse un assassin et un voleur.

Hélas ! aujourd'hui, Hélène se demandait s'il avait dit vrai.

Elle avait lutté avec la plus grande énergie pour se persuader que Georges était incapable d'accomplir un tel acte, et voici que, subitement, elle s'accusait à son tour d'avoir perdu un temps précieux en s'obstinant par faiblesse à nier des faits évidents.

Si Georges de Kerlor ne s'était pas vengé de cette façon implacable, il n'eût pas retardé à reparaitre.

Il eût voulu de nouveau interroger sa femme, contrôler les assertions d'Hélène, procéder à une enquête dont la prompte issue n'était pas douteuse.

Mais non ! il avait agi sous le coup de la démence ; tout était consommé ; voilà pourquoi il avait disparu.

Quand le voile se déchira et que la jeune femme eut la perception très nette des événements accomplis, elle ne fit entendre aucun anathème nouveau.

Elle allait agir.

Dans la voie sacrée où elle allait s'engager, la première étape semblait bien indiquée.

C'était dans les bas-fonds de la société qu'elle poursuivrait ce fils, qu'elle le retrouverait !

C'était aux bandits, aux gredins, aux misérables de tous genres, qui forment les mille et mille recrues de l'innombrable armée du crime,

qu'elle irait demander et arracher son enfant. Alors elle le prendrait, elle le soignerait, elle le guérirait.

Elle le laverait des taches qui l'auraient souillé.

Tout n'est-il pas possible à une mère?

Aussitôt rentrée à Soisy, elle se traça une ligne de conduite.

Elle eut une inspiration.

Elle demanda audience au chef de la sûreté, qui la lui accorda tout de suite.

Le célèbre et sagace policier écouta avec la plus grande attention le récit des infortunes de la jeune mère.

A travers les verres bleus de ses lunettes, l'excellent homme fixait sur elle un regard profond.

Il comprit que cette femme lui disait toute la vérité.

La vengeance du mari se croyant outragé, quelque sauvage, quelque terrible, quelque épouvantable qu'elle fût, ne l'étonna pas trop.

Il en avait vu bien d'autres au cours de sa longue et laborieuse carrière.

Il n'ignorait pas à quelles aberrations, à quelles folies criminelles peut conduire la passion.

Il savait que la plus légitime de toutes peut faire naître, même dans un noble cœur, d'incroyables raffinements de cruauté, lorsque, sous le coup d'une trahison, véritable ou imaginaire, l'amour se change en un désir effréné de vengeance, et que celle-ci est en raison directe de la violence de celui-là.

Cependant, Hélène, après sa douloureuse confession, attendait toute tremblante.

Puis elle posa encore cette question avant que son interlocuteur répondit :

— Croyez-vous, monsieur, que celui que j'estimais le plus juste et le meilleur des hommes ait pu faire cela?

Le chef de la sûreté répliqua :

— Je crains, madame, que votre mari n'ait vraiment exécuté ce qu'il annonçait.

Hélas! les dernières illusions de la pauvre mère s'envolaient.

Il poursuivit :

— Il est fâcheux que votre maladie, puis le doute tout naturel que vous aviez de la réalisation de ces menaces aient tant retardé la dénonciation de ces faits.

— Oui! je le comprends aujourd'hui.

— Maintenant, je ne vois guère la possibilité de retrouver l'enfant disparu.

— Ah! monsieur! je vous en supplie! ne m'enlevez pas mes dernières espérances.

— Si vous pouvez encore en concevoir, madame, et je ne veux pas vous les arracher, c'est à la condition d'examiner froidement la situation et de ne pas retomber dans une erreur désolante... Je regrette le mal que je vous fais... Je voudrais atténuer votre chagrin, car votre histoire m'a bouleversé au plus profond de l'âme... Mais, je vous dois la vérité pour vous éviter de nouveaux et inutiles déchirements.

— Je vous remercie de votre franchise, monsieur... Vous avez la conviction que des recherches n'aboutiront pas ?

Il eut un geste dubitatif. Il n'allait pas jusqu'à affirmer cela. Toutefois, il poursuivit :

— L'individu à qui monsieur de Kerlor a livré l'enfant a dû prendre des précautions... Soit à l'étranger, soit en France, le malfaiteur se sera procuré les papiers nécessaires pour dérouter toutes les investigations... Même avec un signalement exact, même avec une photographie, il est difficile de reconnaître un enfant à l'âge où une année et un changement de condition si radical apportent de si grandes modifications dans les traits.

Hélène répliqua :

— Tout cela est vrai, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que l'adresse de vos agents est proverbiale, c'est que j'ai la conviction de retrouver mon fils, c'est que Dieu n'abandonnera pas une mère sans peur et sans reproche.

Le chef de la sûreté s'inclina.

— Madame, dit-il, je vais donner des ordres pour que les recherches les plus minutieuses soient opérées.

— Soyez béni, monsieur !

— J'aurai l'honneur et je me ferai un devoir de vous tenir au courant des résultats...

Mais il ajouta en soupirant :

— Ils seront peut-être négatifs, je le crains.

Hélène, comme tout le monde, croyait à l'omnipotence de la police secrète !

Elle s'imaginait que, tôt ou tard, les criminels étaient découverts par des agents dont l'expérience n'était jamais bien longtemps en défaut ; il suffisait, pour obtenir satisfaction, que le chef de ces hommes, qui ne reculaient devant aucune fatigue, aucun danger, aucun dévouement, leur donnât une consigne formelle.

La franche réponse du tout-puissant fonctionnaire fut encore une amère déception pour Hélène.

Ses forces étaient à bout ; elle éclata en sanglots.

Malgré sa rigidité professionnelle, l'habile magistrat, qui était en même

temps un profond et subtil analyste du cœur, trahit son émotion et murmura :

— Pauvre femme !

Elle reprit d'une voix déchirante :

— Oh ! monsieur, si vous, qui possédez tant de moyens de découvrir les traces de mon enfant, vous vous déclarez impuissant, que ferai-je ?...

— Je ne me récuse pas, madame...

Elle poursuivit en se tordant les mains :

— Il faut pourtant bien que je le retrouve.

Il prononça gravement :

— Madame, pour arrêter un malfaiteur, qui s'est joué des plus grands efforts, nous avons un puissant auxiliaire que beaucoup appellent le hasard...

— Et que j'appelle, moi, la justice de Dieu, compléta Hélène en essuyant ses pleurs.

— Une mère peut espérer en ce même auxiliaire pour que son enfant lui soit rendu.

— Vous voyez bien, monsieur, que j'avais raison de venir vous voir, puisque, malgré tout, vous me réconfortez.

— J'en suis heureux, madame... J'ai apprécié tout de suite votre caractère... A une personne moins énergique, moins bien trempée, je n'aurais pas répondu avec cette netteté... J'ai tenu à vous prémunir contre toutes les déceptions futures... C'est fait... Séchez vos larmes et élevez votre cœur... Mettons-nous tous deux à l'œuvre.

— Vous me permettez de revenir...

— Quand vous voudrez... Il est nécessaire que vous me fassiez part de vos démarches ; de mon côté, je vous tiendrai au courant... Nous avons besoin de nous concerter.

Le chef de la sûreté reconduisit Hélène ; elle lui tendit la main ; il la serra avec un respect où il entrait une sorte de vénération.

Hélène n'avait plus le droit d'être découragée. La tâche était ardue ; il fallait la remplir avec toutes les ressources de l'intelligence et du cœur.

Un hasard !...

En effet, cela était possible.

C'était à Paris que M. de Kerlor avait rencontré le misérable dont il avait fait son complice en lui remettant Fanfan.

Cet individu avait pu s'éloigner pour dépister la justice ; mais, le temps aidant, il s'était cru sûr de l'impunité ; or, les malfaiteurs reviennent toujours sur le théâtre de leurs exploits.

Hélène chercherait à Paris.

Alors ce fut pour elle, et pendant de longs mois, une course folle, désordonnée, à travers les misères de la capitale.

Elle entra dans une société de dames charitables, où personne ne la connaissait.

Elle, la femme élégante, la mondaine délicate et raffinée, osa descendre dans les bouges les plus sombres, pénétrer dans les taudis les plus fangeux.

Que de pleurs elle tarit, que de souffrances elle soulagea, que de mères elle consola, en passant, providence furtive, sur sa route douloureuse !

Dieu ne lui en tiendrait-il pas compte ?

N'abrégérait-il pas l'épreuve en récompense de tous ces bienfaits ?

Hélène s'aventura dans ces maisons lépreuses où grouille une population de petits *pifferari*, faux ou vrais, de jeunes garçons destinés aux verreries, ou autres industries meurtrières à cet âge, qu'un infâme impresario ou un exploiteur aussi éhonté tenaient sous leur férule.

Elle entra dans les chambrées infectes des garnis hideux où logent les troupes de ramoneurs amenés à Paris par un entrepreneur qui vit de leur travail et exploite à son profit la sentimentalité du public en dehors du salaire acquis.

On la vit dans les cirques forains, dans les baraques de saltimbanques, dans tous les endroits où règne la traite de l'enfance, malgré les lois, les règlements et autres prohibitions, qui restent d'ailleurs à l'état de lettre morte au bout de huit jours d'existence.

Hélène franchit la porte de tous les asiles où se réfugie l'enfance coupable ou abandonnée.

Bien rarement, elle restait à Soisy une journée.

..

Ce fut par hasard que Claudinet et Fanfan la rencontrèrent.

Cédant aux instances de sa femme de chambre qui priait madame de ne pas aller à Paris par un temps aussi affreux, Hélène s'était résolue à étudier chez elle divers problèmes philanthropiques posés à sa société de bienfaisance.

Hélène, malgré les instances de maître Nerville, avait voulu que les trois cent mille francs, constituant ses reprises, lui fussent remis intégralement.

Le prévoyant et vigilant tabellion croyait que madame de Kerlor lui confierait le soin de placer cette somme en valeurs de fonds d'États, et qu'il se chargerait d'en servir la rente de la façon qui conviendrait le mieux à Hélène ; mais elle avait demandé le capital.

Le notaire ne pouvait qu'obéir, après avoir fait toutes les représentations d'usage.

Hélène sacrifierait sa petite fortune jusqu'au dernier sou pour atteindre le but rêvé.

Elle calculait donc ce qui serait nécessaire pour réaliser un projet spécial d'assistance, quand elle éprouva un léger malaise.

Elle n'avait pas l'habitude d'être renfermée; le grand air lui manquait.

Malgré la pluie et les timides objections de Juliette, madame de Kerlor déclara qu'elle allait faire une courte promenade.

Les idées lui viendraient plus pratiques en marchant.

Elle vit donc Claudinet, dans le chemin qui mène à Andilly.

Elle ne fit qu'apercevoir Fanfan, qui avait voulu se cacher, ainsi que nous l'avons dit.

En rentrant chez elle, Hélène prévint Juliette, sa femme de chambre, qui n'accompagnait jamais sa maîtresse à Paris, que si un enfant la demandait, il faudrait le recevoir.

Il serait peut-être même accompagné de son frère.

Juliette les accueillerait de son mieux, leur donnerait à boire et à manger, et les inviterait à revenir à l'heure où ils rencontreraient sûrement la maîtresse de la maison.

Le petit s'appelait Henri Duchemin, son frère, François.

S'ils se présentaient dans l'après-midi, Juliette agirait sagement en les retenant au logis jusqu'à l'arrivée d'Hélène.

Mais les enfants n'avaient pas donné signe d'existence.

Tout en trouvant Claudinet intéressant, Hélène n'avait pas été sans remarquer les invraisemblances et les contradictions émaillant le discours du prétendu Henri Duchemin; elle se dit qu'elle ne reverrait jamais ce petit garçon, dont l'apparence malade l'avait surtout frappée.

Un plus long séjour à Soisy lui parut inutile et même préjudiciable à ses intentions élevées.

Elle décida de s'installer à Paris.

Le déménagement fut opéré dans les vingt-quatre heures.

Voilà pourquoi les deux gosses n'avaient pas eu le bonheur de retrouver la bonne dame, quand ils s'étaient présentés un peu trop tardivement chez elle.

LIV

HÉLÈNE ET MARCELLE.

A Paris, la lettre adressée à madame de Saint-Hyrieix fut rapportée intacte à madame de Kerlor.



Vous ne me reconduirez pas auprès de madame Crépin? (Page 1779.)

Il y avait cette mention au revers :

« *Refus de recevoir.* »

Hélène crut à une erreur.

Carmen était morte, la lettre devait naturellement revenir à l'expéditrice.

On avait ouvert ce pli à l'administration des postes ! Un employé quelconque avait été au courant de toute cette honte !

Heureusement, Hélène, à cause de Saint-Hyrieix, n'avait parlé que de l'accusation portée contre elle par Georges.

Carmen aurait répondu en s'accusant elle-même ; cela, Hélène n'en doutait pas ; mais Carmen était morte.

Pourquoi M. d'Alboize, lui, n'avait-il pas répondu ?

Il était à Tours et non à Cayenne ; il fallait quarante-huit heures pour que, faisant son devoir, il attestât l'innocence de la pauvre femme.

M. d'Alboize avait reculé devant cet aveu !

Allons ! la comtesse de Kerlor était abandonnée de tous.

Elle ne savait pas que Georges avait prévenu Saint-Hyrieix, qui avait reçu à Cayenne la lettre destinée à Carmen, et qui, suivant sa promesse à son beau-frère, l'avait purement et simplement refusée.

Quant à Robert, il était parti et sa correspondance suivait.

Hélène recommença ses pérégrinations, n'éprouvant aucune lassitude, n'étant découragée par aucun échec.

Parfois elle arrêta au passage un de ces pâles voyous, à l'œil éveillé, soldat ou capitaine futur de l'armée du vice, qu'elle rencontrait le long des boulevards ou des Champs-Élysées, ouvrant les portières des voitures, vendant de petits bouquets de fleurs volées ou des boîtes d'allumettes, errant dans les squares autour de la musique militaire, fréquentant les réunions publiques, spectateurs des manifestations politiques, exerçant enfin les mille métiers qui n'en constituent pas un.

Elle l'interrogeait presque maternellement, guettant un renseignement, un indice...

Souvent, l'enfant, vicieux et précoce, devinait un intérêt dans l'ardeur que mettait cette belle dame à le questionner ainsi. Alors il inventait une histoire incohérente, mentait effrontément, donnant des détails circonstanciés, qu'il jurait être vrais, afin d'escroquer quelque riche récompense à l'émotion d'Hélène.

Et le cœur de celle-ci était d'autant plus déchiré qu'il avait battu plus fort d'espérance.

Elle se rappelait le gamin de la route d'Andilly, ce petit Henri Duchemin, qui, lui aussi, l'avait trompée, malgré sa petite figure souffreteuse et ses yeux qui semblaient refléter une certaine pureté.

Hélène, toutefois, à qui les termes de comparaison ne manquaient malheureusement pas, préférait de beaucoup Claudinet aux petits faubouriens qu'elle rencontrait maintenant.

L'enfant de Soisy n'avait pas ce regard sournois, ses lèvres ne se crispaient pas pour empêcher le sourire narquois, il hésitait avant de proférer des mensonges.

Elle regrettait beaucoup de ne pas l'avoir revu ; il y avait sans doute beaucoup à espérer avec lui ; Hélène eût entrepris la cure morale avec beaucoup d'énergie.

La comtesse de Kerlor se rendit quai des Orfèvres et fit passer sa carte au chef de la sûreté.

Il se préparait à sortir ; un crime mystérieux venait d'émouvoir tout Paris ; la justice n'avait recueilli aucun indice ; les recherches seraient hérissées de difficultés.

Mais le chef de la sûreté ne voulut pas que la comtesse de Kerlor s'en retournât sans le voir ; il lui donna une courte audience.

Les agents n'avaient encore rien trouvé.

Hélène raconta ses efforts ; elle parla des petits vagabonds qu'elle avait interrogés.

Il répondit brièvement :

— Tout cela, madame, tombe quelque jour à la prison, comme toutes les immondices tombent à l'égout... Voici des années que votre fils vous a été enlevé... Pardonnez-moi le chagrin que je suis obligé de vous causer ; mais peut-être a-t-il été, lui aussi, entraîné par le courant au milieu duquel il se débat en vain.

Hélène répondit résolument :

— Je vais chercher dans les prisons d'enfants.

— Bon courage ! répliqua laconiquement le chef de la sûreté.

Il partit pour s'acquitter de son devoir, pendant que la comtesse s'éloignait absorbée.

. . .

Boulevard du Palais, un sourd gémississement tira Hélène de ses méditations.

Elle se retourna vivement et aperçut une fillette pleurant à chaudes larmes.

Il n'en fallait pas plus pour émouvoir la chère femme ; tout de suite elle s'approcha de l'enfant et lui demanda :

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle ?

Mais l'enfant tressaillit et fit un mouvement comme pour s'enfuir.

— Ne craignez rien, reprit Hélène avec son angélique douceur.

— Vous ne me ferez pas de mal ? balbutia la fillette.

— Non ! je vous le jure.

— Vous ne me reconduirez pas auprès de madame Crépin ?

Madame Crépin ! comme ce nom éveillait les plus tristes souvenirs de la comtesse !

Carmen avait raison jadis ; c'était bien la femme de charge qui trahissait sa maîtresse et qui renseignait madame Vernier.

Hélène, frappée par ce retour vers le passé, n'avait pas répondu immédiatement à l'enfant ; celle-ci crut que la dame hésitait ; folle de terreur, elle s'écria :

— Je ne veux pas... je ne veux pas aller en prison.

Le dialogue échangé entre Hélène et l'enfant l'avait été à voix basse ;

mais l'exaltation de la petite fille attira l'attention des passants à un endroit où la circulation est des plus animées.

La comtesse de Kerlor prit une rapide décision ; elle saisit l'enfant et la porta dans la voiture qui attendait.

— Quai de Béthune, dit Hélène au cocher.

C'était là qu'elle était venue se fixer en quittant la vallée de Montmorency.

L'enfant gémissait toujours, croyant qu'on allait la remettre entre les mains de Pélagie.

En vain la comtesse lui prodiguait les plus tendres paroles et essayait de la calmer ; la petite fille tremblait et s'obstinait dans un mutisme farouche.

Craignant de déterminer une crise nerveuse, Hélène ne prononça plus un mot.

La voiture arriva à l'adresse indiquée.

Marcelle, nos lecteurs l'ont reconnue, regarda effarée la maison ; mais le vieil immeuble ne ressemblait en rien à celui de la rue de Lubeck, et, malgré son architecture un peu sévère, n'avait pas non plus l'air d'une prison.

Hélène prit l'enfant dans ses bras.

Non seulement l'effroi paralysait l'enfant, mais ses pauvres petites jambes étaient brisées par la fatigue.

C'était le jour où Fanfan et Claudinet l'avaient accompagnée à Paris, jusqu'à la porte de Mariana.

Nous savons combien les gosses étaient exténués, quand La Limace et Zéphyrine apparurent au coin du boulevard Rochechouart.

Éperdument, des yeux, Claudinet et Fanfan avaient adressé cette prière à leur gentille compagne :

— Fuyez !

Et Marcelle, en les voyant disparaître avec leurs bourreaux, avait voulu obéir à ses amis ; elle s'était sauvée, oubliant pour un moment le nombre de kilomètres parcourus.

Elle avait marché longtemps, au hasard, en proie à la plus terrible frayeur.

Pélagie avait dit que Marcelle irait en prison ; l'enfant se sauverait le plus loin qu'elle le pourrait ; jamais, jamais on ne la rattraperait.

La réaction était venue ; toutes les forces de Marcelle l'avaient abandonnée ; elle allait tomber au pouvoir des gens qui la poursuivaient, puisqu'elle ne pouvait plus courir.

Hélène sonna ; Juliette vint ouvrir.

La femme de chambre poussa une exclamation ; elle savait combien sa

maitresse était charitable ; mais madame Gérard n'avait pas encore ramené d'enfant quai de Béthune.

Marcelle se cramponnait au bras de la comtesse et elle tremblait plus convulsivement que jamais.

Hélène l'assit dans un fauteuil.

— Voyons, mon enfant, reprit-elle, vous allez redevenir raisonnable... Songez à la douleur de vos parents qui vous croient perdue... Dites-moi où ils demeurent, pour que je les prévienne.

Marcelle balbutia quelques phrases inintelligibles.

— Mon Dieu ! fit Hélène, mais c'est le médecin qui doit être prévenu avant tout, cette enfant est malade.

Juliette courut chercher le docteur.

Hélène déshabilla Marcelle et la coucha.

La pauvre mignonne tremblait plus fort que jamais ; elle avait une fièvre intense.

Des sons inarticulés sortaient de sa gorge en feu.

Les commotions qui s'étaient succédé si cruellement avaient ébranlé le cerveau de l'enfant ; son état nécessitait des soins immédiats.

Le médecin prononça le mot terrible de *méningite*.

Il écrivit rapidement une ordonnance que Juliette se hâta d'aller faire préparer chez le pharmacien.

Hélène fouilla les poches de la fillette, espérant trouver un papier, un objet quelconque ; Marcelle n'avait rien.

— Mon Dieu ! fit la comtesse, il y a à l'heure présente une mère au désespoir, et moi qui comprends mieux que personne un chagrin de cette nature, je suis là incapable de prévenir les parents de cette enfant.

Hélène ne pouvait se livrer à aucune conjecture.

La fillette sortait de l'école, cela se voyait à son costume ; mais, au moment où la comtesse l'avait rencontrée ou plutôt trouvée, l'écolière aurait dû être encore à son pupitre.

Fallait-il admettre, en se rappelant les rares paroles de l'enfant et sa frayeur extraordinaire, qu'une dame Crépin était venue la chercher à son pensionnat, avait voulu l'emmener de force dans une maison qui faisait peur à la fillette ?

Tout cela était extrêmement vague.

Il était bien malheureux que la petite inconnue n'eût pas compris tout de suite que la comtesse était animée des dispositions les plus bienveillantes.

Tout espoir n'était pas encore perdu ; un mot, une caresse eussent guidé Hélène.

Que faire maintenant ?

Déclarer chez le commissaire de police la trouvaille de l'enfant : oui, cette formalité s'imposait ; la préfecture recevrait la nouvelle, et les parents affolés sauraient que leur fille était chez madame Hélène Gérard.

Mais le plus pressé était de soigner la mignonne qui paraissait si gravement malade.

Juliette revint avec les potions prescrites.

Marcelle passa une nuit affreuse ; elle avait le délire et sa fièvre devenait de plus en plus forte.

Hélène ne se coucha pas ; jusqu'à l'arrivée du médecin, le lendemain, elle resta au chevet de l'enfant.

Le docteur ne put se prononcer ; mais il déclara qu'un danger ne lui paraissait pas immédiat.

Huit jours, quinze jours s'écoulèrent au milieu des plus vives transes pour Hélène, qui s'intéressait d'autant plus à la petite inconnue qu'elle cherchait à l'arracher à la mort.

Enfin, la troisième semaine, Marcelle parut moins souffrir ; le médecin constata bientôt une amélioration qui s'affirma d'une façon constante.

Une émotion délicieuse envahit le cœur d'Hélène.

Elle avait écrit sa déclaration, le lendemain de l'arrivée de Marcelle ; la femme de chambre avait porté la lettre au commissaire de police du quartier, et ce fonctionnaire avait prévenu hiérarchiquement ses chefs.

Puis il était venu chez madame Hélène Gérard, lui faisant observer que l'enfant aurait dû être transporté à l'hôpital.

Mais en voyant l'état désespéré alors de la fillette, le commissaire s'était empressé d'ajouter que les questions administratives seraient réglées plus tard et il avait félicité chaudement Hélène de son acte de charité.

Évidemment, les parents, en quête de leur fille, allaient se présenter dès que la préfecture de police leur aurait fourni l'adresse de madame Gérard.

Or, personne n'était venu !

On juge de la stupéfaction de la comtesse !

En admettant que cette fillette fût orpheline, sa maîtresse de pension se serait enquis à la suite de la disparition.

Enfin, cette dame Crépin, si redoutée de la petite, comment se faisait-il qu'elle ne donnât aucun signe d'existence ?

Ce mystère confondait l'imagination.

Mais la comtesse de Kerlor, qui avait agi avec sa droiture ordinaire et à qui personne ne pourrait reprocher d'avoir voulu séquestrer l'enfant, éprouva un sentiment de joie, au fur et à mesure que les jours s'écoulaient sans amener l'apparition de qui que ce soit.

Plus tard, Hélène aurait le mot de l'énigme ; en attendant, cette petite

filles restait avec elle ; c'était un peu son bien, son enfant d'adoption.

Les fibres maternelles de la comtesse de Kerlor recommençaient à vibrer.

Marcelle était sauvée.

Son cerveau était encore bien endolori, beaucoup plus même que ne le supposaient le médecin et Hélène ; mais l'enfant n'avait pas perdu la raison.

— Eh bien ! ma mignonne ! s'écria la comtesse, vous êtes guérie ?

L'enfant éprouva quelques difficultés à répondre ; cependant, elle proféra :

— Où suis-je ?

— Chez une amie, chez une petite maman.

Marcelle eut un sourire, le premier depuis bien longtemps.

Hélène l'embrassa avec la plus vive effusion.

— Parlez, ma chérie !... Racontez-moi vite comment il se fait que je vous ai rencontrée boulevard du Palais...

Mais l'enfant ne répondait pas ; on eût dit qu'elle ne comprenait aucune parole.

Hélène, après un court saisissement, se dit que les facultés mentales de la petite fille ne pouvaient s'exercer encore normalement.

Le médecin fut étonné de ces complications qu'il n'avait pas prévues.

La malade était hors de danger ; la commotion cérébrale qui avait failli l'emporter ne subsistait plus ; cependant, par une bizarrerie pathologique, il fallait admettre, comme le pensait Hélène, que le délicat organisme de l'enfant ne fonctionnait pas aussi vite que le docteur l'avait cru en se basant sur la guérison des méninges.

Mais le docteur répondait à coup sûr de la raison de la petite malade ; elle n'offrait aucun symptôme de folie ni d'idiotie.

Il fallait attendre quelques jours avant d'avoir l'explication scientifique de ce cas.

En attendant, la petite avait retrouvé toute sa fraîcheur, et sa respiration redevenait calme.

On devine avec quel dévouement passionné la comtesse continua à soigner Marcelle.

Très lentement, la mémoire parut sortir de sa léthargie.

L'enfant prononçait quelques paroles, ou plutôt les balbutiait comme les bébés qui articulent les premiers mots que la maman a eu tant de peine à leur apprendre.

Le médecin ne parvenait toujours pas à s'expliquer rationnellement le phénomène ; mais c'était Hélène maintenant qui s'efforçait de le rassurer.

Physiquement, l'enfant renaissait à vue d'œil ; elle avait bon appétit et

son sommeil n'était plus troublé ; le rétablissement des fonctions cervicales ne serait qu'une question de temps.

— Je le crois, répondit le médecin ; je n'ai aucune raison pour ne pas le croire ; mais dans ma carrière déjà longue de praticien, je n'ai jamais constaté rien de semblable.

La clairvoyance d'Hélène triompha bientôt des dernières appréhensions du docteur.

De jour en jour, Marcelle parlait davantage.

— Allons ! fit l'homme de science, ce n'était qu'une amnésie d'un genre particulier... Je suis moins dérouté maintenant... J'ai vu, en effet, des malades perdre la mémoire en ce qui touchait des faits spéciaux, et pourtant leur lucidité était revenue complètement pour tout le reste.

Plus de cent fois, Hélène avait posé cette question à l'enfant :

— Comment vous appelez-vous ?

Marcelle souriait, tendait la main à la comtesse et l'embrassait ; mais elle ne répondait pas plus que si l'on s'était exprimé en une langue inconnue.

Hélène ne se rebutait pas.

Elle interrogea de nouveau la fillette, un matin où toute fraîche, toute rose, elle était adorable.

— Comment vous appelez-vous ?

La petite répondit avec un profond étonnement, comme si elle accusait la mémoire d'Hélène d'une défaillance inexplicable :

— Marcelle !

Marcelle !...

Madame de Kerlor ferma les yeux à demi, et son cœur battit violemment. C'était le nom de la fille de Carmen et de Robert d'Alboize.

Hélène poursuivit ses interrogations, mais ce fut en pure perte ; la petite faisait des efforts pour répondre ; elle ne parvenait pas à retrouver le nom de ses parents.

Quand le médecin arriva, Hélène lui dit :

— Mademoiselle Marcelle veut bien vous recevoir et vous féliciter.

Le front du savant s'irradia.

— Ah ! ah ! fit-il, il y a du nouveau !

Hélène dit à l'enfant :

— Marcelle, voici le bon docteur, il faut le remercier de vous avoir sauvée.

— Merci ! murmura la fillette.

Le progrès était énorme ; mais les autres résultats logiquement espérés ne se produisaient pas aussi rapidement que le souhaitaient l'impatience de la comtesse et la curiosité si sympathique du médecin.



Le pays n'a pas l'air bien gai. (Page 1792.)

Il fallait décidément faire une nouvelle provision de persévérance ; Hélène de Kerlor s'y résigna, puisque, petit à petit, elle était récompensée de ses efforts.

La femme de chambre, très intelligente, secondait admirablement sa maîtresse et aidait aussi le réveil de la mémoire de la fillette.

L'émulation entre les deux femmes devenait des plus touchantes ; quand l'une d'elles avait réussi à faire prononcer un mot nouveau à Marcelle, c'était une grande joie à laquelle l'autre s'associait intimement, mais avec une nuance de désappointement personnel.

* *

Hélène, qui avait payé si généreusement de sa personne et qui avait passé auprès de Marcelle tant de journées qu'elle aurait pu consacrer à ses recherches, se dit qu'elle devait reprendre sa tâche interrompue.

En sauvant cette petite inconnue, la comtesse de Kerlor n'obligerait-elle pas la Providence à la récompenser?

Hélène avait dit au chef de la sûreté qu'elle visiterait les prisons d'enfants.

Il n'y en avait qu'une à Paris : la Petite Roquette.

Mais là, nécessairement, les règlements sont inflexiblement observés, et il est impossible à la charité privée de s'intéresser, autrement que de loin, aux jeunes détenus.

Hélène dut donc se contenter de se mettre en rapport avec l'aumônier ; par l'entremise de ce saint homme, elle put donner aux jeunes détenus tous les soulagements tolérés par l'administration.

Le prêtre, reconnaissant pour ses petits prisonniers, s'intéressa vivement à la mère infortunée.

Il lui promit son concours dévoué quand elle lui eut fait sa navrante confession.

Il assura à la comtesse de Kerlor qu'il lui signalerait tous les enfants qui offriraient quelque point de ressemblance, soit physiquement, soit dans les détails de leur vie, avec le cher petit disparu.

Cette nouvelle phase de recherches ouvrit encore le cœur d'Hélène à l'espérance.

Elle ne voulait pas s'illusionner ; elle se rendait compte des difficultés nouvelles ; elle ne s'attendait pas à un succès prochain ; mais elle continuerait à lutter avec son énergie infatigable.

Elle savait bien que les flots de précoces gredins, qui passent à travers les maisons de détention, sont tellement nombreux et pressés que la réussite de son entreprise aurait été qualifiée de chimère pour quiconque n'avait pas sa foi.

Rien ne la rebuterait.

A force de faire le bien, Dieu, prenant pitié d'elle, lui enverrait enfin le hasard miraculeux qu'elle implorait depuis si longtemps.

L'aumônier de la Roquette lui dit :

— J'ai fait une enquête aussi approfondie que possible... Votre fils n'est pas ici.

Hélène soupira.

— Mais, reprit son interlocuteur, vous allez me permettre de vous donner un conseil.

— Parlez ! mon père, je vous en supplie.

— A quelques lieues de Paris, à Moisselles, on a établi une colonie pénitentiaire de jeunes détenus.

— Oui, répondit Hélène, le nom de cet établissement a déjà été prononcé devant moi.

— Ce sont les moins coupables et les plus doux de nos condamnés que l'on y envoie généralement.

— Et vous croyez...

— Peut-être là vous serait-il possible d'obtenir quelque indication précieuse.

— Mon Dieu, si cela était...

— Je n'affirme rien, ma fille, mais dans le dédale obscur où nous nous débattons, il se peut qu'une petite lueur vienne vous guider.

Hélène répondit chaleureusement :

— J'irai à Moisselles.

— Je vous y engage fortement.

— Je m'y établirai.

— Cela vaudra mieux que de rester à Paris, car vous savez combien des investigations de ce genre sont longues et minutieuses... De mon côté, si je parvenais à découvrir quoi que ce soit, je vous en avertirais avec la plus grande célérité.

— Merci, monsieur l'aumônier... Je sens qu'il y a là quelque chance de réussite.

— Avec l'aide de Dieu.

— Et puis, j'essayerai de faire pour ces déshérités ce que je prie le ciel de faire pour Fanfan... si déjà il est tombé là.

..

La comtesse de Kerlor rentra chez elle vers six heures du soir ; le couvert était mis ; Marcelle avait été installée à table.

Quand elle vit entrer Hélène, la fillette courut au-devant de sa bienfaitrice et s'écria très distinctement :

— Petite mère !

C'était la première fois que l'expression si douce et si tendre venait aux lèvres de Marcelle.

Hélène la couvrit de baisers.

Marcelle, dont les yeux étincelaient de l'intelligence reconquise, put soutenir une véritable petite conversation.

Hélène rayonnait, tout en hésitant encore à demander trop précipitamment d'autres efforts de mémoire à sa protégée ; cependant elle prononça :

— J'espère ce soir, ma petite Marcelle, que vous allez me dire le nom de votre papa.

Mais la fillette chercha vainement et son front se rembrunit ; il lui semblait que la comtesse allait l'accuser de ne pas se montrer assez docile.

Hélène réfléchissait ; si cette enfant était orpheline, elle n'avait peut-être jamais connu ce père.

Il fallait lui poser une autre question.

Soudain, Marcelle redevint radieuse ; elle répliqua :

— Papa, c'est un soldat !

Et devant les yeux agrandis de l'enfant la vision de l'embarquement se représenta.

Elle dit, comme si elle était réellement à Saint-Nazaire :

— Papa, il monte dans le petit bateau, puis il va aller sur le grand... Et puis...

Mais le tableau sembla s'effacer trop vite ; cependant, Marcelle s'absorba encore, cherchant, cherchant...

— Papa, reprit-elle, il est officier.

— Eh bien ! fit Hélène palpitante, puisque vous vous rappelez cela, vous ne devez plus oublier le nom de votre père.

Marcelle répliqua triomphalement :

— Il s'appelle Robert !

Hélène de Kerlor devint subitement d'une pâleur effroyable.

C'est que pendant que l'enfant rassemblait si péniblement ses souvenirs, la comtesse, sans qu'elle fit appel aux siens, venait d'être frappée par une observation qu'elle n'avait pas encore faite !...

Au moment où Marcelle parvenait à faire sortir des limbes de sa mémoire le nom de Robert, Hélène'se disait :

— Cette enfant ressemble à Carmen !

C'était irréflecti, spontané comme une révélation imprévue, mais Hélène était frappée par cette remarque qu'elle s'étonnait de voir si tardive de sa part.

LV

PARFUM DU PASSÉ.

La comtesse de Kerlor regarda la fillette avec une sorte d'effarement.

Est-ce que ces tragiques ironies du sort étaient possibles ?

Hélène recherchait son fils, et comme si elle avait mal formulé sa

prière au Très-Haut, celui-ci, se méprenant, lui envoyait la fille de Carmen et de Robert!

Non, c'était insensé.

Ce n'était pas la petite Marcelle qui était affligée de débilité mentale.

La personne qui avait le cerveau meurtri à la suite d'une catastrophe s'appelait Hélène de Penhoët, puisqu'elle se demandait si les années ne s'étaient écoulées autrement que dans son imagination.

Elle voulait Fanfan, et le sort lui donnait Marcelle!

Encore une fois, cela devenait invraisemblable, cela tenait du rêve.

La fillette reprit :

— Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas encore demandé le nom de ma nourrice?... Elle se nomme Eugénie Repiquet... Elle demeure à Villiers-sur-Marne... Nous irons la voir, n'est-ce pas?

Les révélations se succédèrent foudroyantes ; si Marcelle avait pu dire tout cela la première fois qu'elle s'était trouvée en face d'Hélène, celle-ci eût été tout de suite édifiée.

Ainsi, cette enfant s'appelait Marcelle ; c'était la fille de Carmen et de Robert d'Alboize.

C'était elle que madame de Kerlor avait été soigner, l'arrachant au croup, ce jour où madame de Saint-Hyrieix attendait suppliciée, au milieu d'une fête splendide, que sa sœur bien-aimée lui apportât des nouvelles de la fillette en danger.

Hélène restait confondue. Tout cela ne pouvait être vrai. Il ne s'agissait que de coïncidences étranges.

Mais plus elle regardait Marcelle, plus elle croyait revoir Carmen.

C'était le même teint mat, les lèvres rouges, les cheveux noirs, les longs cils...

Le regard mélancolique était celui de Robert d'Alboize.

Hélène évoquait la scène du Tourne-Bride ; l'officier était là, devant elle, luttant opiniâtement pour conserver son bonheur illégitime.

Quand il s'était avoué vaincu, il avait eu dans les yeux cette expression morne que la comtesse se souvenait avoir vue chez Marcelle, quand la fillette semblait perdue.

Non ! il n'y avait plus à douter : Hélène avait été l'instrument inconscient de la Providence, qui avait voulu que pour la seconde fois l'enfant du péché fût sauvée par la créature dont elle avait causé la perte.

Car enfin, Hélène aurait fini par convaincre Georges, quelle que fût la fureur aveugle de celui-ci ; elle l'aurait persuadé que la lettre accusatrice était pour Carmen ; mais Georges avait répondu :

— Carmen n'a pas d'enfant !

Marcelle, si joyeuse, vit la physionomie d'Hélène bouleversée ; la petite

filles pâlit et elle se remit à trembler comme un mois auparavant; mais Hélène la prit dans ses bras et la couvrit de baisers.

— Ma pauvre enfant! ma pauvre enfant! balbutiait la comtesse de Kerlor.

L'héroïque créature comprenait que la petite fille n'était qu'une victime aussi bien qu'elle.

Hélène ne se vengerait que chrétiennement.

Elle servirait de mère à l'abandonnée, ne l'avait-elle pas promis autrefois?

Toutes deux étaient des sacrifiées.

Marcelle, menacée d'une nouvelle crise, qui aurait compromis sa convalescence, s'abandonna délicieusement aux caresses éperdues d'Hélène, et le mal fut conjuré.

La comtesse de Kerlor s'expliquait maintenant pourquoi personne n'était venu réclamer l'enfant.

Robert d'Alboize était loin...

Carmen était partie, elle, pour le voyage, d'où l'on ne revient jamais.

— Pauvre mignonne! se dit la comtesse, tu vas porter des vêtements noirs.

Au milieu des idées qui s'entrechoquaient tumultueusement dans son cerveau, Hélène se demandait quelle influence la veuve Crépin avait exercée dans ces conjonctures, car il n'y avait plus de doute à conserver, c'était bien de Pélagie que Marcelle avait parlé avec cette effroyable terreur.

— N'est-ce pas? demanda Marcelle que nous irons voir ma nourrice?...

— Oui...

— Vous ne savez pas où c'est... Nous trouverons.

— Oui, ma chérie...

— Oh! comme je suis heureuse! fit Marcelle en frappant dans ses mains... Je n'ai plus du tout, mais là plus du tout mal à la tête.

— Alors, ma mignonne, reprit Hélène, tu vas me dire exactement ce qui s'est passé.

C'était la première fois que la comtesse tutoyait l'enfant; Hélène pouvait prendre ce droit: c'était sa nièce!

— Certainement, répondit Marcelle... Papa est venu me chercher à Villiers.

— Ensuite?

— Il m'a amenée chez madame Vernier...

Hélène tressaillit longuement: elle retrouvait Mariana.

— Et puis, poursuivit l'enfant, nous avons été conduire papa jusqu'au bateau...

Mais soudain l'enfant s'interrompit...

Il y avait une nouvelle solution de continuité...

Ses petites menottes pressèrent son front pour en faire jaillir les idées rebelles...

— Ma foi, déclara-t-elle, je ne me rappelle plus.

C'était la dernière période d'amnésie, mais elle devait persister longtemps encore.

— Voyons, insista Hélène, rappelle-toi, madame Crépin...

— Madame Crépin, répéta Marcelle, cherchant encore... Je ne la connais pas.

— Tu en avais si peur!

— Je vous assure, madame, que je n'ai jamais entendu parler d'elle.

Hélène regarda l'enfant; toute l'intelligence de Marcelle était revenue; mais il ne fallait pas plus lui demander ce qui s'était passé depuis qu'elle avait dit adieu à son père jusqu'au moment où Hélène l'avait trouvée, que ce qui s'était produit pendant sa maladie.

Cette enfant avait été frappée par un événement qui avait suspendu chez elle l'exercice de la mémoire.

Pourtant, il était permis d'espérer, en raison des résultats obtenus à force de patience, que, plus tard, cette dernière lacune serait comblée.

Hélène, d'ailleurs, ne pouvait-elle à peu près reconstituer les événements?

Elle se rappelait que Robert et Paul Vernier étaient très liés.

L'officier, à la veille de partir, s'était sans doute adressé à son ami pour veiller sur Marcelle.

Et Mariana avait eu recours à sa complice madame Crépin. Comment la comtesse de Kerlor allait-elle apprendre à Robert d'Alboize qu'elle avait recueilli Marcelle?

Pourquoi écrirait-elle de nouveau à un homme qui avait refusé de lui répondre quand elle l'adjurait de confesser la vérité?

Ne valait-il pas mieux garder le silence, au moins jusqu'à nouvel ordre?

La conscience inquiète d'Hélène n'était pas tranquille. Après tout, il avait pu arriver un malheur à Robert. Elle s'informa en se présentant au ministère de la guerre et demanda où était le capitaine d'Alboize.

On lui répondit que l'officier était à Cayenne.

Cette nouvelle la frappa certainement; mais elle croyait comprendre.

Cependant, elle se refusait à admettre que le capitaine, après les promesses solennelles faites au Ripault, eût cherché à revoir Carmen.

C'était une nouvelle énigme.

Elle demanda si les lettres adressées à l'ancienne garnison de l'officier lui avaient été envoyées en Guyane et on lui répondit affirmativement.

Dès lors, elle attendrait la réponse de Robert.

Madame de Kerlor ne pensa plus désormais qu'à partir pour Moisselles.

*
v *

Elle y arriva un matin d'automne, accompagnée de sa femme de chambre, et tenant Marcelle par la main.

Elles descendirent à la gare la plus proche du village et traversèrent une immense plaine grise sur laquelle on n'apercevait que des tas de fumier, préparés pour les prochains labours.

La grande route pavée, toute boueuse, était bordée de platanes, qui se dressaient noirs et lugubres, à côté des poteaux du télégraphe, dont les fils rayaient l'horizon.

Tout le long du chemin, elles ne rencontrèrent qu'une briqueterie abandonnée, présentant aux regards un hangar en ruines et les trous profonds, d'où l'on avait extrait la glaise, que les dernières pluies remplissaient.

Juliette murmura :

— Le pays n'a pas l'air bien gai.

Hélène répondit :

— En effet, mais nous le voyons par un vilain temps.

Marcelle restait indifférente au paysage, heureuse de se promener en compagnie de sa petite mère Hélène.

La comtesse de Kerlor acheta, sous le nom d'Hélène Gérard, une maison ou plutôt un pavillon, ancien rendez-vous de chasse très élégant, entouré d'un magnifique jardin.

Madame Cloquet, la femme du notaire, déclarait que c'était « le plus bel immeuble du pays, quoiqu'il n'en fût pas le plus conséquent ».

L'acquisition de cette maison donnait à la notairesse la plus flatteuse idée de la personne qui avait traité au comptant et sans marchander.

Aussi Hélène fut-elle accueillie, à son arrivée à Moisselles, avec des marques de sympathie enthousiastes par les « grosses légumes », selon l'expression des paysans, par la « haute société du pays », comme ses membres se qualifiaient pompeusement eux-mêmes.

Moisselles, en effet, quoique simple commune de six cents âmes à peine, possède une haute société, tout comme une sous-préfecture ou un chef-lieu de canton.

Le village fut autrefois relais de poste.

Les vieillards se souviennent même du jour fameux où Louis-Philippe, allant à Cherbourg, avait daigné s'y arrêter et y déjeuner.

C'était le bon temps !

On affirme que, à cette époque, les habitants, distraits par le passage des voyageurs de la diligence et de la malle-poste, et soucieux de la



Mais, je serais très heureuse, capitaine, de tenir l'orgue à votre chapelle... (Page 1800.)

dignité que leur imposait leur importance, n'étaient ni curieux, ni oisifs, ni menteurs, ni envieux, ni bavards, ni médisants, ni méchants.

La création des chemins de fer les a bien changés.

Mais la localité a conservé les hauts personnages administratifs qui d'ailleurs ne manquent nulle part.

Ceux-ci tinrent à honneur de montrer à la nouvelle venue, cette dame « si comme il faut », qu'eux aussi connaissaient parfaitement les usages du grand monde.

Madame Cloquet, qui avait eu « l'avantage » de causer la première avec

Hélène, et dont le mari avait dressé l'acte d'acquisition de la maison, jugea bon de donner un grand diner en l'honneur de madame Gérard, et d'être son introductrice en même temps que sa conseillère auprès des « personnes à voir dans le pays ».

Le notaire, maître Cloquet, n'aurait pas osé demander la purge légale d'une hypothèque sans avoir consulté sa moitié.

Il ne put donc qu'approuver la résolution de celle-ci.

Hélène avait refusé tout d'abord, prétextant son récent veuvage ; mais madame Cloquet, grande femme à carrure de gendarme, ayant poil au menton et voix de caporal instructeur, lui déclara qu'un diner était « de deuil », et que, destinée à vivre au milieu de ce monde, il était indispensable que madame Gérard connût les personnes à côté desquelles allait s'écouler sa nouvelle existence.

Hélène accepta.

Le diner fut réellement parfait, un diner d'archevêque.

Seule Hélène n'y fit pas grand honneur ; mais sa frugalité fut imputée à son chagrin de veuve.

Elle n'en fut pas moins accablée de prévenances de la part de tous les convives.

Maître Cloquet, en cravate blanche, présidait en face de sa femme.

C'était un bonhomme obèse qui, revenu sans doute des illusions qu'il s'était peut-être créées étant petit clerc, pensait aujourd'hui que le paradis sur la terre était sans contredit la table de son épouse.

À côté de madame Cloquet siégeait M. le percepteur, amateur de bonne chère à l'égal du tabellion, vieux rond-de-cuir, absolument désillusionné, lui aussi, par vingt-cinq ou trente ans d'additions administratives, d'ineptes conversations avec les paysans, ses contribuables, dans ses tournées mensuelles.

Il regardait Hélène avec des yeux mouillés, semblant la consulter sur la valeur de tel ou tel plat, pensant à part lui que, veuve ou riche, elle donnerait probablement aussi à diner, qu'il s'établirait sans doute une émulation, une lutte courtoise à ce sujet entre elle et madame Cloquet, et qu'il aurait ainsi de jolies soirées en perspective.

M. le maire, un gros, boudé, épais, commun et riche fermier, enfoui dans sa serviette jusqu'aux oreilles, trônait à droite de madame Cloquet.

À côté de lui était M. le curé, un saint résigné, qui ne demandait qu'à vivre en paix avec tout le monde, confessant et extrême-onctionnant, prêchant chaque dimanche, réclamant continuellement et sans colère des réparations pour le presbytère et l'église que lui refusait avec la même régularité le conseil municipal, et ayant assez de confiance en Dieu pour trouver dans la prière la consolation de ses déboires quotidiens.

Il y avait également aussi M. le contrôleur des contributions indirectes, pauvre hère dont les maigres appointements passaient en cravates et gilets flamboyants, dans le fol espoir de conquérir une héritière, et qui, pour se consoler de ses nombreux échecs, torturait son voisinage par de longues études de morceaux de violon difficiles.

Il pensait :

— Je suis sûr que cette femme-là... veuve et riche, est musicienne. Toutes les femmes le sont... Celle-là ferait mon affaire... Je l'accompagnerais sur mon violon... Et puis... ma foi ! je suis fonctionnaire de l'État... Je ne suis pas un parti à dédaigner, quoi qu'en disent ces rustres de paysans...

Pendant tout le dîner, il avait fait à Hélène des mines si comiques que celle-ci, n'y comprenant rien, l'avait cru souffrant ou affligé d'un tic.

Était également au nombre des invités, le commandant, directeur de la colonie pénitentiaire, un brave homme, fier d'avoir porté le sac et d'être arrivé, pour sa retraite, au grade de capitaine, ne comprenant pas grand'chose à toutes les tirades contemporaines sur la régénération de l'armée, et conservant ses vieilles idées d'autrefois sur le service de sept ans.

Mais il se sentait trop peu « éduqué » pour juger tout cela, comme il le disait franchement lui-même, et trop vieux pour apprendre et enseigner autre chose que l'école du soldat et l'école de peloton, et encore l'amour du drapeau, le respect de la discipline, l'obéissance passive aux chefs et la nécessité absolue de se faire tuer, en cas de besoin, pour la patrie, sans pose, sans discours, « sans tambours ni trompettes », disait-il,

Le brave homme adorait les enfants, les garçons surtout, parce que, plus tard, cela fait des militaires.

Il ne détestait même pas ce qu'on appelle les mauvaises têtes, parce que ce sont, en général, — l'expérience le lui avait prouvé, — d'excellents troupiers en campagne.

C'est pourquoi il avait sollicité d'être placé à la tête d'une colonie de jeunes mauvais sujets dont il se promettait de tirer de très bons soldats pour l'Afrique, les colonies ou les guerres futures.

On avait essayé, tour à tour, au ministère, d'un agriculteur, d'un prêtre et d'un philanthrope pour directeur du pénitencier de Moisselles.

Les résultats ayant été déplorables, on avait accepté avec joie les offres du capitaine.

Hélène était placée entre le vieil officier et le notaire.

Il se dégageait de la jeune femme un charme si pénétrant, elle sut trouver des paroles si douces, des phrases si émuës pour charmer le vieil officier, que celui-ci, avant la fin du repas, avait conçu pour elle une admiration profonde et une sympathie presque sans bornes.

Rien qu'à voir M. Billard, un autre convive, le moindre observateur eût deviné que cet homme était un huissier.

Cette créature-là puait le vieux papier et suintait la procédure ou même les affaires véreuses.

Son habit noir semblait huileux, comme sa peau; ses longues mains maigres et toujours moites faisaient songer aux serres des oiseaux de proie.

Une calvitie précoce avait autorisé ses amis à changer son nom de Billard en celui de Boule-d'Ivoire.

Il semblait accepter cette facétie avec un sourire; mais malheur à celui qui l'avait prononcé ce surnom, et qui, par quelque mauvaise chance, tombait, plus tard, sous la coupe de l'officier ministériel.

Comme dureté, l'huissier méritait une fois de plus son sobriquet.

Par quel dégoûtant tripotage, par quel marché honteux entre un gros cultivateur des environs, compromis dans de louches affaires, et ce vilain personnage, avait-il pu se faire que la fille assez gentille, saine et jeune, de l'agriculteur en question en arrivât à devenir la femme de ce vaurien légal?

Comment, avec la jeune fille, avait-il palpé une dot assez rondelette?

Ce sont là des mystères que les malins du village expliquaient, ou n'expliquaient pas, en accompagnant leurs paroles ou leur silence d'un clignement d'œil significatif.

Et en trinquant à la ronde, les paysans, pour qui l'argent et le Code sont toujours restés les deux grandes puissances, en arrivaient à cette conclusion que maître Billard était un fin matois.

L'épouse, d'ailleurs, par un juste retour des choses d'ici-bas, n'avait pas tardé à venger les victimes de l'époux.

Les villageois saignés à blanc ou dépouillés par Billard se livraient à propos du nom et du jeu qu'il évoquait à des plaisanteries qui, pour être d'un goût douteux et sentant trop le terroir, n'en prouvaient pas moins que si l'huissier passait pour intraitable, il n'en était pas de même de l'huissière.

Cependant, le naturel envieux, égoïste et bas du mari avait fini par déteindre assez rapidement sur la femme, malgré l'insignifiance de son caractère de jeune fille.

En dépit des restes assez opulents de sa beauté prétentieuse de blonde passée, l'acuité de ses yeux d'un bleu lavé, la petitesse aiguë de ses dents blanches indiquaient les progrès d'une méchanceté qui finirait par ne la céder en rien à celle de l'horrible individu dont Clara portait le nom.

Madame Billard, tout en s'efforçant de paraître très avenante et très gaie, avait des préoccupations.

De temps en temps, elle jetait un coup d'œil vers la porte, comme si elle attendait un convive retardataire ; mais il fallait bien que Clara se rendit à l'évidence : la personne qu'elle désirait ne se montrait pas.

L'huissière exhala un soupir longuement modulé, puis parut se résigner.

Le dîner enfin terminé, on était passé au salon pour faire un peu de musique.

Les partitions empilées sur le piano n'étaient pas précisément nouvelles ; mais c'était encore une manière d'affirmer que la haute société de Moisselles s'attachait aux traditions.

Clara joua la *Valse des Roses* et elle obtint son succès accoutumé.

Le contrôleur des contributions indirectes exécuta des variations sur le thème de *Fleurs d'amour*, puis imita sur son violon le grincement de la scie, le grognement du porc, le bourdonnement de la mouche, le braiement de l'âne, exercices applaudis frénétiquement.

Billard, lui aussi, était musicien ; il voulut le prouver en jouant un air de petit bugle que M. le curé soutint au piano par un accompagnement d'orgue.

Hélène, effarée, n'écoutait plus.

Elle parvint à s'isoler par la pensée ; les portraits de Georges et de Fanfan flottèrent devant ses yeux ; puis, la douce et ravissante image de Marcelle se joignit aux deux autres.

Mais si cette dernière était souriante, le mari et l'enfant restaient sombres.

Hélène souffrait une fois de plus.

Sa mélancolie ne pouvait durer longtemps dans un pareil milieu.

On pria Hélène de se mettre au piano.

Elle allait s'y refuser, mais madame Cloquet, très insidieusement, lui faisait une douce violence en l'amenant près de l'instrument.

Hélène comprit que si elle voulait faire des recherches à Moisselles, elle devait commencer par ne pas froisser tous ces gens-là ; cependant, elle allait s'excuser d'une façon acceptable, quand ses yeux tombèrent sur une partition...

C'était une adorable mélodie irlandaise, composée par un inconnu sur une exquise poésie de Thomas Moore, le rival heureux de lord Byron.

Hélène préluda bien vite ; elle fit entendre ces notes plaintives, jetant leur ombre sur des sourires ; cri déchirant d'une vierge dont le cœur chante la jeunesse, et qui ne peut plus aimer que la tombe où repose son amant.

Et, en promenant ses doigts fuselés sur les touches d'ivoire, Hélène se rappelait avoir joué cette mélodie pour la première fois, un soir d'hiver, au château de Kerlor, quand elle était encore jeune fille.

La comtesse était assise dans son grand fauteuil armorié, et, pour mieux écouter l'orpheline, elle avait posé sa tapisserie sur la table, et s'était accoudée, songeuse.

Carmen, très pâle ce soir-là, était debout auprès de mademoiselle de Penhoët.

Quand le dernier accord s'était éteint, Georges s'était approché de l'orpheline et lui avait dit d'une voix très émue :

— Merci!

Et elle se souvenait que lorsqu'elle était rentrée dans sa chambre, elle avait rêvé une partie de la nuit...

Ah! ce temps passé! quels souvenirs parfumés il dégagait encore à cette minute, où Hélène, retournant en arrière par un effort de volonté, se voyait encore jeune fille et pauvre...

Plus tard, bien souvent, le comte de Kerlor lui avait redemandé ce morceau aux heures où le cœur est inondé de joies calmes et a besoin de douces larmes d'enthousiasme.

Pour tous deux, ce chant devait leur rappeler ces fleurs fanées que l'on conserve entre les pages d'un vieux missel et que, de temps en temps, l'on en tire pour en respirer l'odeur persistante.

Une fois de plus, Hélène oubliait complètement son entourage.

Elle prolongeait, sans qu'elle s'en doutât, le charme dans lequel elle laissait baigner sa rêverie...

La musique a un tel empire sur les âmes que les natures les plus grossières le subissent.

Les invités de maître Cloquet restaient muets, remués par une émotion qui les surprenait, un peu plus hébétés que de coutume, ressentant instinctivement l'influence de cette musique, magistralement exécutée.

L'amphitryon voulut exprimer l'opinion générale; il s'écria :

— Madame possède un remarquable talent sur le piano.

Maître Billard, tout en acquiesçant de la tête, chercha son plus fin sourire, et prononça :

— C'est superbe!... On dirait vraiment que... Vous ne trouvez pas?... C'est que moi non plus je ne trouve pas l'expression... Seulement, le morceau que madame Gérard a si merveilleusement interprété n'est pas... ou du moins pour des connaisseurs... parfaitement... Le morceau n'est pas d'une gaieté folle...

Madame Billard vint au secours de son mari, qui ne paraissait pas très en veine d'éloquence.

L'huissière prit d'assaut le tabouret qu'Hélène venait de quitter et que d'autres intruses voulaient occuper.

Elle attaqua, à grand renfort de pédales, et pour faire diversion, le quadrille échevelé d'*Orphée aux enfers*

A la bonne heure, voilà une musique qui émoustillait les naturels de Moisselles.

Mais il était dit que Clara verrait encore son triomphe reculé, car, au moment où elle s'apprêtait à le savourer, un nouveau personnage entra.

Il était invité au dîner; mais il n'avait pu y prendre part et s'excusait auprès de maître Cloquet.

Un travail supplémentaire l'avait retenu à la poste de Moisselles, dont il était receveur.

Ne voulant pas laisser passer la soirée sans remercier le notaire, il venait lui serrer la main.

Cet homme était Paul Vernier.

LVI

DEUX VAINCUS DE LA VIE.

A peine eut-il salué maître Cloquet que les regards de Paul s'arrêtèrent sur Hélène, pendant qu'elle-même le fixait.

Ils se reconnurent et tressaillirent profondément...

Cloquet voulut présenter madame de Kerlor, puisqu'elle était nouvelle venue dans le pays.

— Madame Gérard, dit le tabellion... Monsieur Paul Vernier.

Du côté de Paul, Hélène, tout en le retrouvant dans cette humble condition, ne pouvait concevoir aucun doute; mais lui réprima un mouvement de douloureuse stupéfaction.

Pourquoi la comtesse de Kerlor cachait-elle son nom?

Ils échangèrent un regard navré.

Une réciprocité de commisération leur vint spontanément, après avoir entr'ouvert un instant, l'un devant l'autre, l'abîme de leurs âmes.

Ils se saluèrent comme s'ils ne s'étaient jamais rencontrés.

Clara Billard, en voyant entrer Paul Vernier, avait vivement abandonné le piano.

C'était Paul qu'elle attendait avec anxiété. Enfin, il était là!

L'huissière constata avec un dépit mêlé de colère que le jeune homme ne lui prodiguait aucune attention.

C'était bien la peine qu'elle le désirât avec une telle fougue!

Pour comble d'infortune, Clara remarqua le trouble de Paul Vernier, lorsqu'il avait salué Hélène.

— Est-ce que, par hasard, il la trouverait jolie? pensa-t-elle, toute déconcertée... Il ne manquerait plus que cela.

Paul s'assit discrètement assez loin d'Hélène et il parut s'intéresser aux conversations des invités.

Le vieil officier s'était approché de la comtesse de Kerlor.

— Madame Gérard, commença-t-il, en fait de musique, j'avoue que je suis un profane.

— Vraiment ? murmura Hélène, heureuse de la diversion.

— Oui, madame, moi, sorti des clairons et des tambours, j'avoue ma profonde ignorance... Mais cela ne m'a pas empêché de reconnaître que vous étiez une véritable artiste.

— Votre opinion est beaucoup trop flatteuse, commandant.

Il poursuivit :

— Aussi, n'est-ce pas uniquement pour vous faire un compliment banal que je me décide à parler... J'ai quelque chose à vous demander.

— Je vous écoute.

— Monsieur le curé et moi, en vous écoutant et en subissant le charme, nous nous disions qu'un peu de cette sensation-là, le dimanche à la messe, ne pourrait pas faire de mal à nos gamins.

Hélène réprima un mouvement de joie. Se pouvait-il que ce brave commandant vint aussi spontanément à son secours, alors qu'elle se demandait comment elle arriverait à son but ?

Le digne homme continua, cherchant toujours un peu ses termes, mais trouvant un accent de plus en plus chaleureux :

— Si vous touchiez l'harmonium à notre chapelle... Pardon, madame, je dis peut-être une bêtise... Vous savez, un vieux soldat n'a pas toujours l'élocution facile... Mais, si vous vouliez... il me semble même que votre musique leur ferait du bien...

— Achevez, commandant, je vous en supplie.

— Parce que... voyez-vous... au fond, ils ne sont pas si méchants que cela... Il y en a de bons, qui ont du cœur... et, je le répète, si vous...

L'officier ne trouvait pas sa péroration ; le curé vint au secours de son ami, mais, bien qu'il fût plus habitué que le commandant à parler en public, les idées ne lui venaient pas davantage.

Hélène eut pitié de leurs efforts, elle répondit :

— Mais, je serais très heureuse, capitaine, de tenir l'orgue à votre chapelle... Dès dimanche prochain, puisque vous voulez bien m'y inviter, j'accompagnerai M. le curé à l'office.

Tous deux se confondirent en remerciements émus.

Ce fut ainsi que la comtesse de Kerlor franchit pour la première fois les portes de la colonie pénitentiaire des jeunes détenus de Moisselles.

LES DEUX GOSSES



Vous ne me connaissez pas ? s'était écrié avec colère l'individu. (Page 1808.)

D'abord, à la vue de ces deux ou trois cents enfants, Hélène n'avait pu se défendre d'un sentiment de profonde répulsion et d'effroi.

Sur la plupart de ces visages enfantins, en effet, le vice avait déjà marqué en quelque sorte son sceau fatal.

Pâleur suspecte, regards louches, bouches canailles, mâchoires saillantes de fauves, fronts déprimés, crânes pointus, ces pauvres petits êtres semblaient forcément, par une loi inéluctable du destin, faire partie de cette peuplade déshéritée qui, de père en fils, alimente les prisons et les bagnes.

Quelques-uns auraient pu peut-être pousser droit, se développer normalement; mais jetés dès leurs premiers balbutiements dans l'atmosphère corrompue où ils étaient appelés à grandir, ils en avaient été tellement imprégnés que des efforts inouïs et persévérants pouvaient seuls faire espérer une guérison complète.

Avec une perception très aiguë, Hélène s'était rendu compte de tout cela.

Elle s'était dit, frémissante :

— Mon fils, peut-être demain, dans six mois, dans un an, sera plongé dans un cloaque pareil, et deviendra comme eux tous!

Mais la pensée lui venait alors que c'était précisément à ces jeunes misérables, à ces coupables, à ces réprouvés qu'elle devait le meilleur de son exquise pitié.

Ce sont eux que nulle consolation ne vient relever, que le mépris général plonge dans un isolement fécond en sinistres pensées.

L'enfant pur a pour le préserver sa mère, qui le berce et l'endort...

Le petit criminel n'a que la pitié éclairée pour l'arrêter sur le chemin de l'abîme.

Hélène s'était vouée de tout son cœur, de toute son âme à ce labeur sacré, songeant que le ciel l'en récompenserait peut-être en ramenant dans les bras de la mère le fils qu'elle sauverait de la honte et de la perdition.

La comtesse de Kerlor se mit à l'œuvre.

Elle choisit un certain nombre de détenus.

Lentement, péniblement, après mille efforts infructueux, elle leur avait appris, sinon le solfège, au moins à chanter.

Au bout de quelques mois, il était de bon ton, à Moisselles et dans les villages environnants, de venir entendre la messe en musique à la colonie.

Hélène avait pensé qu'en intéressant ainsi à son œuvre, par cette distraction gratuitement offerte, les notables de la localité, elle conquerrait pour les pauvres déshérités auxquels elle se consacrait, une sympathie qui lui permettrait de faire davantage.

Bientôt, en effet, aidée par l'instituteur, dont sa bonne grâce, le prêt de quelques livres, des présents délicatement offerts lui avaient acquis le concours, madame de Kerlor avait pu obtenir du directeur de la colonie que le nombre d'heures consacrées à l'école fût augmenté.

Les entrepreneurs, soumissionnaires des travaux faits par les colons, avaient été indemnisés par les soins d'Hélène de la perte de main-d'œuvre ainsi subie.

Ces messieurs, dans les calculs établis à l'effet de compter le temps dépensé ailleurs, avaient soin de ne pas négliger leurs intérêts; puis, cette question capitale réglée, ils ne voyaient aucun inconvénient à devenir très philanthropes eux-mêmes et à célébrer les louanges de la « bonne dame ».

La bonne dame!

C'était ainsi qu'on appelait Hélène à Soisy; cette appellation lui restait dans ce village et aussi dans tous les pays d'alentour.

Souvent ce nom avait été, pour la pauvre femme, comme une sorte de douce rosée sur son cœur endolori.

Quand par hasard, à l'infirmerie du pénitencier où on la voyait au chevet des malades, un des malheureux enfants, brisé par la souffrance, laissait exhaler, avec son dernier soufïle, une phrase suprême, c'était toujours, au moment où la mort libératrice l'emportait :

« Adieu, la bonne dame ! »

Des larmes roulaient des yeux d'Hélène.

Elle pensait que, lavée de ses souillures, cette âme, en retournant vers Dieu, intercéderait auprès de lui pour la malheureuse mère qui avait tant besoin de secours et d'aide.

D'ailleurs, les colons n'étaient pas les seuls sur qui se répandaient ses bienfaits.

Il n'était guère de mère dans la détresse qui ne lui dût quelques secours, de malade à qui elle n'eût apporté des consolations, d'infortunes qu'elle n'eût cherché à soulager.

On l'aimait, on la vénérail, on l'adorait.

Le directeur de la colonie jurait ses grands dieux que c'était une sainte, et, lorsqu'il parlait d'elle, pour peu que son interlocuteur semblât indifférent, il roulait de gros yeux furibonds et ajoutait, en sacrant abominablement :

— Et si quelqu'un prétendait le contraire devant moi, ce que je te lui casserais...

Un geste expressif, d'une énergie peu commune, complétait la pensée du brave homme.

Une telle supériorité ne s'exerce pas sans soulever des jalousies et des haines.

Hélène le sentait ; mais, toute à sa tâche sublime, elle allait dédaignant les méchants et regardant le ciel.

Madame Cloquet, la femme du notaire, ne pardonnait pas le bien que, sans sa permission et ses conseils, madame Gérard faisait dans le pays.

Elle était accusée, ni plus ni moins, de chercher une malsaine popularité.

Beloison, un conseiller municipal des plus influents, celui qui faisait refuser l'argent nécessaire au curé, déclarait qu'il était illégal de procurer des douceurs aux détenus, sans avoir préalablement obtenu l'autorisation du conseil, qui, saisi de l'affaire, aurait commencé par nommer une commission et une sous-commission, avant de la discuter en séance publique.

L'huissier Billard ne s'était pas gêné pour insinuer qu'Hélène Gérard était une tête faible, dont la religion avait détraqué la cervelle.

Tous les libres-penseurs, frères et amis de Boule-d'Ivoire, partageaient cette opinion.

Clara, épouse Billard, au jour de la réception de la notairesse, avait jeté dans la conversation ces mots venimeux :

— Attendons la fin... Nous verrons comment cela se terminera. Qui sait si ce n'est pas une ancienne femme entretenue qui fait pénitence. »

Il n'est tel que les rôtiuses de balais pour sentir de loin les odeurs suspectes.

Les suppositions de Clara n'avaient soulevé que de vagues protestations.

Hélène eût été certainement fort étonnée d'apprendre que la haine de madame Billard était la conséquence d'un dépit amoureux.

L'huissière, en effet, nous l'avons laissé pressentir à nos lectrices, avait désiré joindre à la liste déjà longue des heureux qui avaient orné le front de l'huissier de Moisselles, le jeune receveur des postes.

Notre pauvre ami Paul Vernier songeait peu aux intrigues amoureuses, après les malheurs qui l'avaient précipité de son atelier d'artiste dans l'administration des postes.

Avant de dire comment l'époux de Mariana en était arrivé là, à la suite du coup de revolver de Karlo Zika, il nous faut ajouter que l'ancien sculpteur, refusant la conquête facile de l'épouse Billard, n'avait même pas paru remarquer les avances de l'ardente blonde.

L'impétueuse créature, la femme dédaignée, après avoir cherché longtemps les motifs de ce dédain incompréhensible pour elle, avait fini par s'imaginer que madame Gérard lui avait enlevé Paul, au moment où il allait être touché par les langoureuses oillades de Clara.

Madame Billard avait même cherché à faire admettre par le public une liaison entre le receveur des postes et l'organiste ; mais, quelque ardente

que fût la calomnie, elle n'avait pas pu tenir un seul instant devant l'indiscutable évidence du contraire.

Ah ! si Clara avait su que Marcelle, qui appelait Hélène, maman, n'était pas la fille de madame Gérard !...



Paul avait toujours évité de revoir Hélène ; mais dans un si petit pays, il n'avait pu empêcher le hasard de le remettre quelquefois en présence de la comtesse de Kerlor.

Alors, il la saluait avec le plus grand respect ; elle répondait par une inclination de tête, et ils passaient.

Paul Vernier était resté trois mois à Genève pour se guérir.

L'amputation avait pu être évitée.

Mais le bras était perdu, malgré les efforts des chirurgiens suisses, qui avaient tenté tout ce qu'ils croyaient possible.

Quand le malheureux se vit estropié, incapable de reprendre sa carrière d'artiste, qui aurait pu, grâce à de nouveaux succès, lui permettre d'oublier la trahison de la misérable femme, il tomba dans une morne stupeur, et les médecins redoutèrent que l'intelligence du blessé ne sombrât définitivement.

Il ne devint pas fou pourtant.

Son maître, Antonin Gervais, venait de le faire décorer.

Adieu tous les rêves de gloire !

Paul Vernier regarda sa croix et pleura comme un enfant.

Cette crise de larmes fut salutaire.

Les idées de suicide, caressées si longtemps, cessèrent de le hanter.

En se tuant pour Mariana, qui voulait le faire assassiner par son amant, Paul commettrait la dernière lâcheté ; or, il redevenait brave devant l'adversité ; il se rendait compte des fautes causées par son insigne faiblesse, et il voulait les expier.

Il alla retrouver son père, qui exerçait ses fonctions dans le sud-ouest de la France.

Quand le vieillard vit son fils en cet état, et qu'il eut entendu toute la confession du malheureux, il resta atterré.

Il se souvint de ses appréhensions d'autrefois ; il se rappela la scène dont il avait été témoin, rue de Chazelles.

Il était entré dans le salon, surprenant Silverstein et Mariana...

Ce qu'il avait vu ou cru voir lui arrachait un cri de stupeur, mais Mariana s'était énergiquement défendue ; elle avait juré qu'elle n'était

victime que des apparences, et le vieillard lui avait demandé pardon.

Pauvre père! ce n'était pas en vain qu'il s'alarmait lorsqu'il présentait de timides observations à son fils, au sujet de l'existence fastueuse que menait Mariana.

Il avait le pressentiment d'une prochaine catastrophe.

Ah! pourquoi n'avait-il pas montré plus d'énergie? pourquoi n'avait-il pas tout révélé à Paul?

M. Vernier ne s'offrit pas l'âpre satisfaction des âmes vulgaires; il ne s'écria pas: « Je m'en doutais », ou « J'en étais sûr », ou « Cela devait arriver ».

Il regarda son fils infortuné et il lui ouvrit les bras.

A aucun prix, Paul Vernier ne voulait remettre les pieds rue Desbordes-Valmore.

— Que vas-tu faire? demanda M.^r Vernier.

— Travailler, mon père... Puis-je entrer dans l'administration dont vous faites partie?

Le vieux fonctionnaire déclara d'abord que l'infirmité de Paul serait un obstacle insurmontable; puis en faisant appel à ses plus lointains souvenirs, M. Vernier se rappela que le cas s'était déjà présenté.

Il partit pour Paris et obtint une audience du ministre des postes et télégraphes.

Le bonhomme Vernier s'exprima avec une éloquence si naturelle et par cela même si communicative; il montra si bien son chagrin et celui de son fils, qu'il toucha le ministre, un bon gros garçon assez sceptique pourtant, mais qui, à la veille d'être renversé avec le cabinet, voulut faire une bonne action.

D'autre part, le ministre, qui n'était pas un pur politicien, se souvenait d'avoir vu des œuvres de Paul à une exposition, et il avait prédit que l'artiste arriverait.

Il ne consulta ni les règlements, ni les chefs de division qu'il laissa à leurs ronds-de-cuir; après un examen sommaire, il nomma Paul Vernier agent des postes et l'envoya à Moisselles.

Les premiers jours de cette nouvelle existence furent terribles pour Paul Vernier, qui se demanda s'il n'avait pas trop présumé de ses forces.

Son père, ayant obtenu un congé, resta quelque temps auprès de son fils et lui apprit rapidement le métier; mais quand Paul fut au courant, le vieillard retourna où son devoir l'appelait.

Quand Paul Vernier se vit seul, dans cette bourgade où il dépendait de tout le monde, il eut un accès de découragement qui pouvait devenir mortel.

Les braves paysans, les bons ouvriers se montraient toujours polis

devant M. le directeur de la poste ; mais les bourgeois se chargeaient de lui faire faire le plus pénible stage.

Paul avait eu le malheur de demander une pièce d'identité à un personnage qui voulait toucher un mandat.

— Vous ne me connaissez pas ? s'était écrié avec colère l'individu.

— Ma foi non, avait répondu Paul.

— Vous devriez me connaître... Je suis... conseiller municipal de Domont.

Paul avait dû s'excuser.

Ce produit du suffrage universel, élu dans une localité voisine, était un ami de Cloquet, Billard et autres dirigeants de Moisselles.

Une conspiration fut ourdie contre le nouvel employé des postes...

Mais les femmes prirent parti pour lui ; sa douceur, son affabilité, sa modestie firent bientôt le reste.

Tout le monde, y compris l'irascible conseiller, se mit à estimer Paul Vernier et voulut le faire bénéficier des petits avantages attachés à sa situation.

On l'invita à dîner.

Paul ne récriminait plus contre le sort ; il subissait sa vie ; les beaux jours d'antan étaient envolés...

Et voici que, tout à coup, l'apparition d'Hélène de Kerlor évoquait le passé !

Paul Vernier se transfigura.

Madame de Kerlor était veuve ; il n'en doutait pas.

Pourquoi avait-elle pris ce nom d'Hélène Gérard, et pourquoi s'était-elle réfugiée à Moisselles ?

Il y avait là un secret de famille que Paul ne rechercherait jamais, d'autant plus que lui-même souffrirait trop si sa propre histoire venait à être connue.

Il ferma les yeux, revit le mariage dans la chapelle du château ; il en avait gardé d'ailleurs un souvenir inoubliable.

Hélène, dans ses vêtements noirs, était encore plus belle que dans sa blanche toilette d'épousée.

Il sembla à Paul Vernier qu'il sortait d'un long rêve torturant...

Il se passa en lui quelque chose d'indescriptible...

Tout frémissant, il se demanda si sa raison ne s'égaraît pas...

Il allait aimer Hélène... Il l'aimait !...

Et avant qu'il se blâmât, qu'il voulût lutter contre sa démence, qu'il cherchât à étouffer ce sentiment spontané, éclos à la suite d'un regard échangé, où se lisaient toutes les amertumes, toutes les déceptions, toutes les rancœurs qui les avaient brisés tous deux ; avant que Paul s'indignât



Le pauvre vieux cheval hennit de joie en revoyant son petit palefrenier (Page 1812).

avec la dernière véhémence contre soi-même, une suavité exquise emplissait son âme.

Oui, il aimait la jeune veuve ; mais elle l'ignorait toujours.

Toutes ces aspirations vers l'idéal, cet amour du beau, ces rêves de créatures sublimes auxquels sa blessure l'avait forcé à renoncer, cette soif inextinguible des choses élevées, il se sentait en train de les résumer en une adoration perpétuelle pour la noble créature qui vivait près de lui.

Sa passion malheureuse pour Mariana de Sainclair n'avait jamais atteint ces divins sommets.

Comme il allait garder pieusement, au plus profond de son cœur, ce bonheur indicible, que personne ne lui ravirait !

Jamais une parole, un geste, un regard ne ternirait la pureté de cet amour immarcescible.

Paul aimerait Hélène comme le proscrit aime la brise qui lui vient de sa patrie, comme le pâtre des Alpes aime la fleur qui s'épanouit auprès des glaciers que nul ne peut escalader, l'admirant de loin sans jamais pouvoir espérer la cueillir ni respirer son parfum.

Madame de Kerlor aussi se demanda à la suite de quels malheurs le mari de Mariana, ce jeune homme, dont l'enthousiasme vibrant l'avait frappée autrefois, résidait dans ce pays perdu ; mais il avait eu la délicatesse de respecter le secret d'Hélène ; elle garderait la même discrétion vis-à-vis de lui ; et il n'y aurait aucun héroïsme à cela, puisque tous deux feignaient s'ignorer.

Mais soudain, Hélène devina ou plutôt sentit cet amour.

Elle eut une sorte d'éblouissement...

Son cœur était resté tout entier fidèle à ses premiers attachements ; quoi que lui eût fait Georges, elle l'adorerait toujours, comme on adore, par delà la tombe, un être disparu.

Et pourtant la chaude affection de Paul Vernier ne lui causa aucune sensation pénible.

C'était pour elle, si éprouvée, ce qu'est pour le convalescent le pâle rayon de soleil qui vient le réchauffer à travers les vitres de sa chambre close, et le fait songer délicieusement au grand air parfumé, au printemps qui va venir.

C'était pour elle une sorte de miroir limpide dans lequel elle lisait l'approbation de ses actions, une récompense, lorsque son ingénieuse charité avait trouvé quelque nouvelle occasion de faire le bien ; quelquefois un encouragement, aux heures de fatigue et de désespérance, et aussi, de temps en temps, une consolation.

Tous deux étaient des vaincus de la vie, rien ne leur défendait de se réconforter, au moins du regard.

Madame de Kerlor interrogeait sa mémoire ; il lui semblait parfois confusément se rappeler certaines paroles de Saint-Hyrieix touchant le ménage de Paul Vernier. Avait-il perdu sa femme, cette énigmatique Mariana que la pauvre Carmen accusait avec tant de véhémence ?

Quoi qu'il en fût, rien n'empêcherait Hélène et Paul d'éprouver une sincère amitié.

Plus tard, quand les temps seraient venus, ils se tendraient la main et se révéleraient tout ce qu'ils avaient souffert. Ni l'un ni l'autre ne rougirait pas plus du présent que du passé.

LVII

L'ŒUVRE DE MAL.

Les pauvres gosses étaient retombés au pouvoir de leurs bourreaux. Zéphyrine voulait assommer Fanfan et Claudinet, dès qu'ils eurent réintégré de force l'entresort, qui remisait aux Trois-Canons, à deux pas du cimetière de Saint-Ouen.

La Limace ne s'opposa pas à une sévère correction ; mais il arrêta son épouse au moment qu'il jugea propice.

Il s'écria :

— Il ne faut pas les estourbir encore cette fois-ci ; mais si jamais ils recommencent...

Zéphyrine dut frapper moins fort.

La Limace s'était montré particulièrement affecté quand il avait constaté l'évasion des deux gosses.

Pour lui, c'était plus qu'une cruelle déception, c'était une grande humiliation.

Alors Claudinet et Fanfan n'avaient plus confiance en leur éminent professeur ?

Ils voulaient tout seuls, les présomptueux, tenter la fortune ?

Cette double fuite créait les plus grands embarras au ménage Rouillard ; enfin, on avait réussi à repincer les deux petits misérables.

Si féroce que fût La Limace, il ne pouvait, maintenant qu'il les avait repris, s'empêcher de leur accorder des circonstances atténuantes.

Ce n'était pas qu'Eusèbe admit que les mauvais traitements avaient forcé les enfants à jouer la fille de l'air ; non ! il persistait à penser qu'ils n'étaient pas si malheureux que cela, quand ils ne faisaient pas trop la mauvaise tête.

Non, mais les ressentiments de La Limace étaient moins vifs depuis qu'il avait vu Claudinet et Fanfan si bien couverts.

Il avait fallu que les gosses fissent une action d'éclat pour être aussi bien vêtus.

Donc, ils ne répugnaient pas au travail. Ils étaient encore trop jeunes pour faire preuve du plus monstrueux égoïsme en ne songeant à voler que pour eux.

Un fait était certain ; ils avaient mis la main à la pâte.

La Limace voulut que son neveu lui narrât par le détail ce qui s'était passé.

Claudinet n'opposa aucune résistance à cette curiosité ; il raconta l'odyssée.

— Canaille ! s'écria Zéphyrine, il y avait un beau chopin à faire... Il n'est peut-être plus temps maintenant... Tu n'avais qu'à nous prévenir, on aurait dévalisé la condition.

— Bien sûr, appuya paternellement La Limace, c'était un moyen de vous faire pardonner votre escapade... On se serait dit : les mêmes regrettent le chagrin qu'ils ont causé à leurs parents, et ils veulent montrer qu'ils ont bon cœur tout de même.

Sur ces excellentes paroles, Claudinet avait été invité par trois ou quatre taloches à reprendre ses fonctions.

Il avait dû atteler Troppmann.

Le pauvre vieux cheval hennit de joie en revoyant son petit palefrenier. Elle n'avait guère été soignée, la pauvre bête, depuis la fuite de Fanfan et de Claudinet.

— Oui, je comprends, murmura le neveu de Zéphyrine, tu es content ; mais moi, je ne le suis guère... Ah ! si tu n'avais pas été si décati, on l'aurait emmené, et nous aurions fait beaucoup de chemin... Fanfan et moi nous aurions monté sur ton dos.

La Limace, que la recherche des fugitifs avait obligé à revenir à Paris, avait été très heureux tout d'abord de revoir la capitale, on connaît ses sentiments à ce sujet ; mais cette satisfaction n'avait été que de courte durée.

La Limace, peut-être à tort, s'était imaginé que des visages suspects rôdaient autour de l'entresort et il s'était dit que le moment de se réinstaller dans l'intérieur des fortifications n'était pas encore venu.

La capture des deux gosses enlevait le dernier prétexte à une prolongation de ce séjour, réclamée par Zéphyrine, qui prétendait qu'il n'y avait encore que Paris où l'on se désaltérerait le mieux.

— Possible ! avait répondu La Limace, mais je trouve que l'air y est encore malsain.

Et l'on était reparti le long des routes interminables, s'arrêtant à telle ou telle étape, où chacun exerçait son petit métier, sauf Fanfan qui refusait toujours de voler.

La Limace ne voulut plus brusquer l'enfant et il tira ses plans de longueur, comme il disait.

En attendant que Fanfan entrât dans la carrière, on l'employait aux gros ouvrages, Claudinet, de plus en plus souffreteux, mendiait le jour, et, à la tombée de la nuit, allait marauder dans les fermes environnantes.

Zéphyrine continuait à dire la bonne aventure ; La Limace repassait et volait.

Malgré cette activité, les affaires étaient dans le marasme ; on végétait, quoi !

Eusèbe déclarait, navré, que si cela continuait, on croquerait ses dernières économies.

Aussi, se montrait-il des plus récalcitrants, quand la dureté des temps l'obligeait à fouiller dans son portefeuille crasseux pour en tirer un des billets gagnés à l'hôtel du Parc-des-Princes de la façon originale que nous savons.

Un jour pourtant, la recette avait été satisfaisante, et cela suffisait pour que le ménage Rouillard retrouvât l'espérance. La Limace s'écria :

— Encore un an ou deux à tirer en province, et puis, on reviendra pour de bon à Pantin.

Zéphyrine en acceptait l'augure.

L'heure de l'apéritif était arrivée ; un cabaret montrait son enseigne au carrefour.

— On va en écraser une, dit Eusèbe.

— Même deux, renchérit Zéphyrine.

Tout à coup, une voix rententit :

— Eh bien ! et aux amis, on ne leur offre pas aussi quelque chose ?

La Limace regarda l'homme qui s'avancait. Le jour tombait ; Eusèbe hésitait, ne distinguait pas encore suffisamment les traits de l'individu.

Zéphyrine grondait :

— Il en a un culot, celui-là... Il se figure qu'on rince la dalle à tous les galvaudeux qui traînent sur la route.

La voix reprit joyeusement :

— Alors, quoi ! on ne reconnaît donc plus les frangins, les vrais ?

La Limace s'exclama avec l'accent d'une stupéfaction inouïe :

— Pas possible !

Et Zéphyrine, non moins saisie, bégaya :

— Casimir !

— C'est toi ?

— Non ! c'est un lascar qui te ressemble comme deux gouttes d'absinthe...

— Pas du tout, mes enfants, c'est moi, Panoufle !... Votre vieux Panoufle.

Le trio se livra à une démonstration de tendresse des plus touchantes.

— Mais je te croyais à Cayenne ! fit La Limace.

— J'y ai été, je n'y suis plus... Je n'aime pas rester longtemps au même endroit.

La Limace regardait encore Panoufle.

— Non ! vrai, dit-il, en voilà une bonne blague !

Zéphyrine ajoutait :

— Ah ! mon vieux Panoufle ! Que je suis contente de te revoir !

Ils allèrent tous trois au cabaret, s'installèrent à une petite table et trinquèrent avec la plus vive allégresse.

Puis, à mi-voix ou en employant toutes les locutions d'argot possibles, Panoufle raconta ce qui s'était passé à Cayenne.

Nos lecteurs n'ayant pas oublié ces événements, nous n'avons qu'à reprendre le récit du roi du bain au moment décisif.

Il avait fendu le crâne de Jonathan Blascow d'un seul coup de hache.

Tod Bird, le lieutenant, était passé capitaine.

Panoufle, grâce à cette action d'éclat, avait hérité des papiers de sa victime, et Bird lui avait donné quelques dollars. De plus, les forçats avaient été débarqués sur une terre hospitalière.

Les deux Arabes trouvant qu'ils avaient assez voyagé, restèrent au Brésil.

Poulardot accompagna Panoufle au Vénézuéla ; là, les deux compagnons durent se dire adieu.

Poulardot tenait plus que jamais à reprendre le métier de notaire, grâce aux combinaisons exposées à Panoufle sur le pont du *Lincoln*.

— Après tout, avait ajouté philosophiquement maître Poulardot, si mes espérances ne se réalisaient qu'à moitié, j'en serais quitte pour me lancer dans la politique... J'ai tout ce qu'il faut pour y faire mon chemin dans ces contrées fortunées.

Panoufle avait trop la nostalgie du sol natal pour céder aux instances de son copain, qui voulait le retenir auprès de lui, et il était revenu en France.

La Limace se montra particulièrement sensible aux bons souvenirs que le notaire avait gardés de lui ; c'était bien vrai, Poulardot lui avait appris à lire et à écrire autrefois.

Les aventures de Panoufle captivaient La Limace et Zéphyrine.

Le ménage Rouillard considérait l'ancien hercule comme un véritable héros.

Chose triste à constater : Claudinet et Fanfan écoutaient avidement et trouvaient que Panoufle était un gaillard extraordinaire.

Dans ces esprits d'enfants, dans ces intelligences que le malheur avait empêchées de se développer normalement, cette histoire s'était présentée avec l'aspect attrayant des romans d'aventure, de voyages merveilleux en des pays inconnus, où le vainqueur, le brave, celui qui a combattu et qui a triomphé, demeure forcément sympathique et intéressant.

Le ménage Rouillard comptait désormais un commensal de plus.

La Limace ne pensait plus aux critiques acerbes dont il avait accablé son camarade, quand celui-ci s'était fait prendre à Saint-Pierre-du-Regard.

Eusèbe reconnaissait qu'il ne fallait accuser que la mauvaise chance ; les épreuves subies par Panoufle avaient dû lui être salutaires ; c'était un garçon bien doué.

On allait prochainement recommencer les opérations sérieuses.

Quant à Zéphyrine, on sait qu'elle avait toujours eu un faible pour l'ex-roi du bague et qu'elle n'en parlait qu'avec attendrissement.

Panoufle, sous le rapport de la taille, était de la famille de Zéphyrine ; entre colosses, on s'aime toujours un peu.

L'association s'était donc enrichie d'un membre de plus.

Les gosses étaient peut-être moins tarabustés depuis l'arrivée du forçat.

Pendant que le trio entamait de longues conférences touchant les éventualités, Claudinet et Fanfan jouissaient d'un semblant de tranquillité, et ils regardaient sans trop de défiance ce gros gaillard, qui était très gai, et qui ne se faisait pas prier pour narrer aux enfants des épisodes nouveaux de sa captivité.

Panoufle, après un chapitre inédit, qui avait frappé plus particulièrement l'imagination de ses petits auditeurs, dit à Fanfan :

— Tu vois que les bons lurons, ceux qui n'ont pas la frousse et se fichent du tiers comme du quart, savent toujours se tirer d'affaire...

Fanfan regarda le bandit. Le fils d'Hélène subissait une sorte de fascination contre laquelle il était impuissant à lutter, et il provoquait avec plaisir la verve habileuse de Panoufle.

Celui-ci s'exécutait avec plaisir. Il racontait d'invraisemblables histoires, toutes celles qui formaient le répertoire du bague, et il avait bien soin de prétendre que c'était à lui seul que tout cela était arrivé.

Son bagout, ses gestes cyniques, sa forlanterie impressionnaient Jean de Kerlor de la façon la plus funeste.

Ce fut ainsi que, à l'action brutale de La Limace et de Zéphyrine, s'adjoignit l'effort ignoble, insinuant et beaucoup plus dangereux de Panoufle, travaillant à corrompre le pauvre enfant.

La Limace avait fait part à son complice des résistances inexplicables du petit ; Panoufle rassura son vieux « poteau » et lui déclara qu'il dresserait le gosse.

Seulement, il fallait employer une méthode nouvelle ; le forçat évadé s'en chargerait.

La peste succédant aux boulets pour faire capituler une ville !

C'était d'un air assez goguenard que La Limace avait accueilli les affirma-

tions de Panoufle ; mais, Zéphyrine, venant à la rescousse, trouva qu'on pouvait bien essayer.

Panoufle capta de plus en plus la confiance de Fanfan. D'accord avec La Limace, qui simulait une violente fureur, sous n'importe quel prétexte, contre le petit, Panoufle intervenait en pacificateur et lui évitait une correction.

Alors, Eusèbe clamait :

— T'as de la chance que ton ami Panoufle soit là.

Le même expédient réussissait avec quelques variantes, quand Zéphyrine opérait.

Forcément, le gosse, dont la nature si généreuse n'était pas encore étouffée par le vice ambiant, éprouvait un sentiment de reconnaissance pour l'hereule.

Inconsciemment, Claudinet coopérait à l'œuvre de dépravation, car il s'écriait souvent :

— Il est rien rigolo, Panoufle ! ... Tu ne trouves pas que c'est un bon zig ?

Fanfan ne répondait pas toujours affirmativement ; mais il restait songeur, et de singulières idées traversaient son cerveau vacillant.

Quand les gosses étaient bien seuls, ils ne manquaient jamais de s'entretenir de leur malheureuse équipée d'autrefois.

Elle était déjà lointaine la date de leur évasion !

Quels beaux projets ils avaient formés alors ! Ils avaient cru que l'univers était à eux !

Les illusions n'avaient pas duré longtemps ; les pauvres petits s'étaient heurtés à toutes les brutalités de la vie.

Mais, malgré les souffrances endurées pendant cette période de liberté, ils seraient tout prêts à recommencer s'ils étaient sûrs de retrouver une petite amie comme Marcelle.

Où était-elle maintenant ? Qu'était-elle devenue ?

Si elle les revoyait, les reconnaîtrait-elle ?

Fanfan et Claudinet, eux, ne l'oublieraient jamais. Ils se rappelaient les moindres faits ; ils répétaient tous les propos de la fillette ; ils se retraçaient les péripéties de la terrible journée qui les avait séparés.

Claudinet soupirait :

— Ah ! mon vieux ! tu ne l'aimais pas autant que moi.

Fanfan protestait de toutes ses forces.

— Je l'aimais plus que toi ! déclarait-il.

La discussion s'éternisait sans convaincre ni l'un ni l'autre, car ils ne voulaient pas admettre, ce qui était pourtant l'exacte et simple vérité, que leur amour d'enfant était égal.



Maintes fois les gendarmes arrêtaient l'entresort et demandèrent aux voyageurs d'exhiber leurs papiers (Page 1818).

Une autre controverse, plus brûlante encore, s'engageait.

Lequel Marcelle préférerait-elle de Claudinet ou de Fanfan ?

Nul n'osait conclure ; mais chacun regardait l'autre avec une vague commisération suggestive.

Soudain l'organe glapissant de Zéphyrine interrompait ces chaudes effusions ; les deux gosses se regardaient navrés : ils n'avaient même plus le droit de s'entretenir du passé.

Il y avait longtemps que le beau rêve était fini ; c'était désormais le cauchemar éternel.



Maintes fois les gendarmes arrêtaient l'entresort et demandèrent aux voyageurs d'exhiber leurs papiers.

Jamais ces dignes représentants de la loi n'eurent à faire d'observations.

On leur montrait l'acte de mariage des époux Rouillard, les actes de naissance de Fanfan et de Claudinet et enfin les papiers parfaitement légalisés de Jonathan Blascow.

Les gendarmes examinaient ces documents avec l'attention professionnelle, c'est-à-dire sans la moindre malice, et prononçaient :

— Ça va bien... C'est en règle... Bonne chance.

Quand un brigadier procédait à cette formalité, il s'exprimait tout comme Pandore; mais ses galons le forçaient à ajouter avec un gros rire :

— Surtout ne maraudez pas en route.

Panouille, après le départ des gendarmes, se montrait agacé; il s'insurgeait contre ces pratiques.

Il clamait devant les enfants :

— En voilà des canailles!

Claudinet blaguait la touche des « hirondelles de potence » et il les contrefaisait.

Fanfan murmurait :

— Ils sont embêtants.

Panouille s'écriait en gesticulant congrûment :

— Est-ce que nous faisons quelque chose de mal pour nous infliger l'affront de nous demander nos papiers?

— Bien sûr! reconnaissait Fanfan en fronçant les sourcils.

— Ils ne nous les demanderaient pas, va, si nous passions dans une belle calèche avec des habits flambant neufs... Mais ils voient que nous sommes du pauvre peuple, et ils nous mécanisent.

— C'est dégoûtant! soulignait le neveu de Zéphyrine.

Panouille concluait, ineffable :

— Et on dit que la Révolution a servi à quelque chose, et on dit que nous sommes en République... Ah ! tonnerre !...

Il revenait bientôt avec son accent trainard de voyou parisien, avec sa blague faubourienne, au sujet favori qui portait toujours plus particulièrement sur Fanfan.

Il racontait les « bons tours », les histoires de prison ou de bagne, dans lesquelles le beau rôle était naturellement pour le condamné.

Ses mots, appuyés par sa mimique expressive, devenaient souvent très drôles, et les gosses riaient aux éclats.

Guignol rossant le commissaire ne triomphe-t-il pas toujours devant un public enfantin ?

Peu à peu, insensiblement, la confusion d'autrefois revenait obscurcir ces jeunes consciences, et leur esprit éperdu ne discernait plus le bien du mal.

Le pauvre petit Claudinet, bien qu'il ne demandât qu'à redevenir honnête, avait été contaminé de bonne heure, et Panoufle, qui jugeait inutile d'éparpiller ses efforts, usait de toute son influence sur Fanfan.

Le forçat se flattait de faire une excellente recrue pour l'armée du crime ; et en véritable dilettante du vice, il éprouvait une profonde et malsaine joie à réussir où La Limace avait échoué.

On ne se doute pas du zèle déployé par les malfaiteurs, quand ils entreprennent une œuvre de ce genre.

Ces maudits ont leur apostolat spécial ; leur prosélytisme corrompteur est acharné ; ils ne reculent devant aucun moyen.

C'est ce qui explique que le malheureux, jeté une première fois en prison pour une peccadille, n'en sortira que gangrené, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles.

Panoufle dédaignait donc quelque peu le débile Claudinet ; c'était Fanfan qu'il voulait façonner et pétrir suivant les grandes traditions.

Ce petit-là était solide, il n'avait pas froid aux yeux, il donnait déjà des preuves d'une intelligence hors ligne.

On en ferait un sujet d'élite, un grand bandit, un être dont les exploits empliraient le monde de la pègre.

Et les vrais garçons, en historiographes fidèles, diraient dans la promiscuité des chiourmes :

— C'est Panoufle qui a été le professeur de Fanfan !

En pensant à cela, l'hercule, radieux, se frottait orgueilleusement les mains, savourant par anticipation les gloires de la postérité.

La Limace, sans vouloir aucunement refroidir l'enthousiasme de son compagnon et le décourager, se contentait de sourire très narquoisement.

Il ne demandait pas mieux que de voir réussir Panoufle dont la tâche était des plus louables ; il n'y aurait jamais trop de scélérats pour donner l'assaut à la vieille société ; mais quand l'hercule s'emballait trop au sujet de l'avenir de Fanfan, Eusèbe Rouillard susurrail avec son vieux fonds de scepticisme :

— Allume ta pipe !

Et il bourrait la sienne.

Il ne réussissait qu'à stimuler l'amour-propre de son copain

Panoufle, malgré son épaisse complexion, enseignait à l'enfant les tours de force et d'adresse dont il avait vécu lui-même.

Fanfan, adroit et souple, les réussissait vite.

Claudinet, que l'on ne voulait pas trop froisser, essayait de faire la même chose que son camarade ; mais il échouait lamentablement.

Alors, Panouille s'écriait avec la sincérité qui est le fond des belles âmes :

— Toi, mon vieux Claudinet, si j'ai un conseil à te donner, c'est de claquer en cinq sec... Tu boutteras les pissenlits par la racine, et il n'y a rien de tel pour donner un bon estomac.

Claudinet devenait très pâle et cherchait une riposte ; mais la brute continuait :

— Vois-tu, tu ne feras jamais ton chemin dans le monde que les pieds devant... Ça ne sera pas long.

Puis, il passait la main sur la tête de l'autre gosse :

— Tandis que Fanfan, lui, s'il veut bien m'écouter, épatera les populations... Il a tout pour devenir ce qu'on peut appeler « un moelleux ».

Claudinet soupirait, tout chagriné :

— Il n'est pas si cruche que moi.

Fanfan, sans s'en rendre compte, se sentait flatté par ces éloges infâmes.

L'œuvre du mal se poursuivait sans trêve ni relâche. Jamais Jean de Kerlor n'avait été sous le coup d'un plus effroyable danger.

Qui donc pourrait le sauver ?

LVIII

NOUVELLES SAUVAGERIES.

La Limace ne plaisantait plus Panouille au sujet de Fanfan.

La méthode de l'hercule avait du bon, le gosse paraissait de moins en moins rétif.

C'était vrai : Fanfan écoutait complaisamment l'ex-roi du bague, quand, encouragé par les regards enthousiastes de Zéphyrine et par les marques d'approbation de La Limace, Panouille développait ses épouvantables théories sur la société, la représentant comme composée seulement de voleurs et de volés, cherchant à faire comprendre au gamin que le vol est une nécessité, l'assassinat une chose toute simple, et les lois des barrières que les gens habiles doivent franchir ou tourner avec le plus d'adresse possible.

Il concluait :

— Au plus malin l'assiette au beurre!... Et tant pis pour les imbéciles !

Fanfan discutait.

— On n'a pas besoin de voler pour cela.

— Tu crois?

— Pourquoi ne pas faire comme les gens que je vois dans les pays que nous traversons? pourquoi ne pas travailler?

Et Panoufle de répliquer railleusement :

— Se faire exploiter!... Travailler!... dans un atelier, n'est-ce pas?

Le pauvre Fanfan était bien forcé de s'avouer intérieurement qu'il ne suffisait pas de montrer de bonnes dispositions.

Lui et Claudinet avaient voulu gagner leur pain, lorsqu'ils s'étaient évadés de l'entresort.

On les avait fort mal accueillis partout où ils s'étaient présentés.

— Je ne suis pas une bête de somme, moi, poursuivait Panoufle... je veux l'air et la liberté.

Claudinet hochait la tête, il ne se permettait pas de prendre part aux débats; mais il regardait son petit compagnon d'une façon significative.

Lui aussi se rappelait les affronts subis jadis; il revoyait encore Fanfan aux prises avec le cultivateur de Deuil.

Panoufle, qui pressentait la victoire prochaine, frappait de nouveaux coups.

Il cherchait à pervertir ses deux élèves par des récits de débauche.

Il leur enseignait que, outre les plaisirs de boire, de s'enivrer, de manger de bons morceaux, il y en avait d'autres, réservés surtout aux garçons courageux qui n'avaient pas peur de la rousse, qui savaient se défendre et s'emparer par force et par adresse de ce dont ils avaient besoin.

Fanfan réfléchissait, il n'était pas convaincu.

Pas plus que La Limace, Panoufle ne pouvait lui faire admettre la légitimité du vol.

Fanfan s'écriait, toujours avec la même énergie :

— Non! jamais je ne volerai!... jamais! jamais!... Je ne peux pas, et je ne veux pas!

Une lueur de colère traversait les yeux de l'hercule, et La Limace retrouvait tous ses airs goguenards.

Néanmoins, quand les deux gosses, dans leurs rares moments d'isolement, se posaient les questions naïves d'autrefois :

— Cela plait-il?... cela déplaît-il au bon Dieu?

Nulle réponse précise ne venait plus maintenant se présenter à leur esprit troublé.

Ils doutaient de tout.

Pourtant, quelquefois, un petit événement fortuit, une belle journée ensoleillée, un paysage mélancolique, la vue d'une église, le passage d'un

enterrement dans un village semblaient réveiller dans l'âme de Fanfan comme des voix mystérieuses.

Alors, il ne se sentait plus le même.

Il restait, pendant des heures, pensif, silencieux, perdu dans ses rêveries, comme s'il écoutait, dans un lointain perdu, des paroles douces et bonnes qui le rappelaient à lui-même, effaçaient les sophismes empoisonnés de Panoufle et maintenaient dans le bien le fils d'Hélène et de Georges.

Alors, durant plusieurs jours, c'était avec un dégoût non dissimulé qu'il écoutait Panoufle ou La Limace, et plus que jamais il refusait de se prêter à une mauvaise action.

Les deux hommes se regardaient, cherchant encore à maîtriser leur rage, mais Zéphyrine, moins patiente, tombait alors sur le petit révolté et le rouait de coups.

Claudinet, naturellement, arrivait pour défendre son camarade, il ne réussissait qu'à récolter sa part de taloches...

Après la scène de sauvagerie, tous deux allaient dans quelque coin pleurer ensemble et se consoler en évoquant de radieuses espérances.

. . .

Le fils de Rose Fouilloux était arrivé à un âge où la maladie la plus invétérée semble faire trêve, surtout quand elle est intelligemment soignée.

Depuis plusieurs mois, il semblait beaucoup mieux.

— Eh bien ! lui disait Fanfan, tu vois bien que c'est ça qu'il te fallait.

— C'est vrai, mon vieux, répondait Claudinet ; tu as eu une bonne idée.

— Dire que tu ne voulais pas...

— C'est le principal !

Les époux Rouillard et leur digne associé Panoufle ne comprenaient pas du tout la cause de ce revirement.

L'hiver précédent, ils n'assignaient pas trois mois d'existence au petit.

Le printemps était venu, et contrairement aux espérances des trois gredins, Claudinet n'avait plus eu d'hémorragie.

Un jour, Zéphyrine s'écria furieuse :

— Ah ça ! est-ce que cette sale bête en réchapperait ?

La Limace répliqua, tout aussi animé :

— Ça ne serait pas à faire... Nous l'aurions nourri, habillé, élevé...

— Et éduqué, compléta facétieusement Panoufle... car nous lui donnons tous les bons principes...

— Et il vivrait ! glapit Zéphyrine.

— Nous en serions pour son argent, poursuivit Eusèbe, puisque cette crapule de notaire ne veut pas abouler le reste des écus, sous prétexte que la loi est de son côté.

— La loi, moi je m'asseois dessus, hurla la somnambule.

Panoufle reprit :

— Parbleu ! il est riche, ce notaire !... et la loi est faite pour les riches... Ah ! si c'était Poulardot...

— Il boufferait tout, nous n'en serions pas plus avancés, prononça La Limace.

— Il y a un peu de vrai là-dedans, reconnut l'hercule... seulement, voyons, il doit y avoir un moyen de s'arranger.

— J'en reviens à mon idée, fit madame Rouillard, il faut tordre le cou à Claudinet.

— Facile à dire, grommela Eusèbe.

— Et à faire, assura l'affreuse créature... Si vous voulez, je m'en charge.

— Non ! protesta Panoufle, c'est un truc à la manque... Faut trouver autre chose.

Zéphyrine se'mporta.

— Vous n'êtes pas des hommes ! dit-elle.

— Allons, ne te trémousse pas comme ça, fit La Limace très vexé du reproche.

Panoufle, lui aussi, exhala son mécontentement :

— Tu n'as pas besoin de danser le pilou-pilou, ajouta-t-il, car il avait la permission de tutoyer Zéphyrine.

Il faisait allusion aux ébats chorégraphiques des femmes de la Nouvelle-Calédonie, où il avait été avant de résider en Guyane.

Mais la somnambule éleva encore la voix pour leur lancer de nouvelles bordées d'injures.

La Limace perdit patience ; il eut, le poing fermé, un recul du bras droit en arrière, et il allait frapper sa moitié au beau milieu du visage, quand l'hercule arrêta net les hostilités.

— Attendez, fit-il.

Machinalement, Panoufle regardait par la fenêtre de l'entresort, à ce moment arrêté à quelque distance d'un gros village, où le maire avait permis de stationner...

Panoufle venait de voir quelque chose qui le stupéfiait, il s'écria :

— Ah ! elle est bonne, celle-là !

— Quoi donc ? interrompirent les époux Rouillard, oubliant leur querelle.

— Ah ! non ! vous ne devineriez jamais.

— Qu'y a-t-il ?

— Fanfan qui nous la fait à l'oseille avec ses airs de dégoût quand on lui offre la goutte...

— Eh bien ?...

— Regardez-le donc qui revient du village en courant avec une chopine d'eau d'af, sous le bras.

— Pas possible ! bégaya Zéphyrine.

— Quelle blague ! appuya La Limace.

Ils voulurent, à leur tour, se mettre à la fenêtre.

— Non ! reprit Panoufle, ne nous montrons pas... attendons...

Et l'hercule s'effaça un peu, tout en ne perdant pas de vue Fanfan.

— Tenez ! reprit-il, voilà Claudinet qui rapplique... Ils se trottent dans le bois, en douceur...

— C'est que ça y est ! dit La Limace.

— Ah ! les fripouillards, ajouta Zéphyrine.

Panoufle repartit :

— Les sournois vont faire leur petite noce entre eux.

Et il se mit à rire ; La Limace l'imita ; Zéphyrine, pour ne pas donner une nouvelle preuve de mauvais caractère, participa à l'accès de gaieté.

Seulement elle demanda :

— Où ont-ils eu du pognon ?

Panoufle répondit :

— Vous savez, moi je ne suis pas rosse ; de temps en temps, je leur donne quelques fléchards... Cependant, ça ne fait pas une somme...

— Pas bête ! reprit La Limace.

Et l'immonde gredin se dit que son neveu allait prendre goût à l'eau-de-vie.

Tant mieux !...

Il tenait de famille.

Le coup avait merveilleusement réussi à l'endroit de sa maman Rose Fouilloux.

La Limace avait bien manœuvré en faisant contracter à sa belle-sœur des habitudes d'intempérance.

Il l'avait littéralement intoxiquée avec de l'absinthe.

Claudinet suivait la même voie.

Eusèbe et Zéphyrine se demandaient jadis comment ils abrégeraient les jours de Rose, qui ne se décidait pas à mourir, malgré sa maladie de poitrine. Eusèbe avait fini par être heureusement inspiré ; cette fois, le hasard et l'œil perçant de Panoufle démontraient au coquin qu'il n'y avait qu'à soigner le fils avec autant de vigilance que la mère.

La Limace se frotta les mains.

Non seulement on allait promptement se débarrasser de Claudinet, mais Fanfan ne tarderait pas à obéir à toutes les volontés de ses patrons pour satisfaire sa naissante ivrognerie.

— Amenons-nous en pénards ! dit Panoufle.



Allons ! houp !... Avale !... Avale le bon nanan ! (Page 1826).

Ils sortirent de la voiture ; à pas de loup, ils gagnèrent l'endroit où les gosses étaient cachés...

Tous les deux étaient assis sur l'herbe.

Claudinet faisait une effroyable grimace.

Fanfan riait de bon cœur en débouchant la bouteille et en regardant la figure de son camarade.

— C'est si bon ! dit Fanfan.

Claudinet protesta :

— Tu dis ça parce que tu n'en bois pas.

— Je n'en ai pas besoin.

— T'as de la chance !

— Allons, voyons !...

— C'est mauvais comme tout.

— Ce n'est pas mauvais d'abord... et puis, ça te guérit...

— Heureusement, sans ça...

— Encore quelques fioles et tu n'en boiras plus.

Claudinet prit son courage à deux mains.

— C'est rigolo, murmura-t-il, je ne peux pas m'y habituer... Je sais pourtant que ça me rend la santé... Sans toi, je serais mort...

Fanfan voulut l'interrompre, mais Claudinet poursuivit :

— Bien sûr ! si tu n'avais pas eu l'idée de me faire boire de ça, j'étais flambé... Aussi, je sais bien ce que je te dois, va, mon vieux...

— Alors, ne fais plus la petite bouche.

Et Fanfan avait rempli un petit verre d'un liquide blond et gras.

— Allons ! houp !... Avale !... Avale le bon nanan !

Claudinet ferma les yeux, mais il ouvrit la bouche.

Avec une répugnance comique, il avala le contenu du verre.

— Pouah ! fit-il... Ça sent...

Il n'eut pas le temps d'achever.

Le trio fit irruption.

-- Eh bien ? s'écrie La Limace, on ne s'épate plus...

— On se rince la dalle en sondeurs, dit Zéphyrine.

— On fait suisse, quoi ! ajouta Panouille.

Claudinet murmura avec une contrition plaisante :

— Je ne vous engage pas à faire comme moi...

— On n'a pas besoin de ton invitation, répliqua Zéphyrine, qui arracha la bouteille des mains de Fanfan et la porta goulûment à sa bouche ; mais elle cracha bien vite le liquide avec un haut-le-cœur.

— Quelle cochonnerie ! maugréa-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est que ce rogomme-là ? demanda La Limace ahuri.

— Ce n'est donc pas de l'eau-de-vie ? interrogea l'hercule.

Fanfan répondit bravement :

— C'est de l'huile de foie de morue.

— De l'huile de foie de morue ! répéta de plus en plus abasourdi le chef de la communauté.

— Oni, continua Jean de Kerlor... On nous a dit que pour guérir Claudinet de sa maladie, il lui fallait de cette huile-là... Vous n'avez pas voulu lui en donner... Moi, j'en ai acheté.

La Limace devint pâle de fureur.

Tous ses plans étaient déjoués.

Il savait maintenant pourquoi Claudinet allait mieux.

Comment ! on lui donnait des remèdes pour le guérir !... On cherchait à le sauver !...

Zéphyrine et Panoufle, comprenant combien était légitime l'indignation d'Eusèbe, frémissaient également de colère.

La Limace fit pourtant de violents efforts pour se contenir.

Il s'écria, les prunelles étincelantes :

— Et où prends-tu de l'argent pour lui acheter la drogue ?

— J'économise les sous qu'on me donne, répliqua Fanfan.

— Ce n'est pas vrai ! hurla la mégère.

— Vous savez pourtant que je gagne quelquefois de l'argent.

— Où ça ?

— Hier, après avoir fait mon ouvrage, j'ai donné un coup de main à un homme du pays... Nous avons ramassé des pierres dans son champ... Il m'a passé à la pièce de dix sous... Avec ce que j'avais, j'ai pu me procurer cette bouteille...

— Quel toupet ! s'exclama Zéphyrine, les poings sur les hanches.

La Limace reprit :

— C'est-à-dire que tu nous a grinchis !

— Non ! je vous le jure.

— Toi qui prétends ne pas vouloir voler !

— Je ne vous ai rien pris.

— L'argent d'un enfant appartient à ses parents... Est-ce que ce n'est pas nous qui te nourrissons, qui t'habillons, qui te soignons...

— Et qui t'instruisons, amplifia gouailleusement l'hercule.

— Et celui qui dépense sans permission est un voleur.

— Un voleur ! répéta Fanfan très pâle.

Zéphyrine vociféra :

— Je vais aller le trouver, ton apothicaire, et lui dire ses quatre vérités... Je lui défendrai de te vendre quoi que ce soit... Si c'est pas honteux de donner de la camelote pareille à des enfants !...

— Oui, un voleur, insista La Limace avec une froideur cynique, et un désobéissant...

— Par exemple !

— En achetant cette saleté-là, tu as commis une faute très grave.

— Pas du tout.

— Et tu vas être puni.

— Ça m'est égal.

— D'abord, donne-moi cette fiole.

— Ce n'est pas à vous...

Fanfan n'eut pas le temps de se défendre davantage...

La Limace s'était rué sur le petit et sur Claudinet qui avait fait un pas vers son ami pour le protéger.

La Limace s'empara de la bouteille et la lança à toute volée contre un arbre où elle se brisa; puis l'horrible spectacle des deux gamins, battus par la brute jusqu'à épuisement, recommença.

Zéphyrine excitait son époux de la voix et du geste; elle l'encourageait à frapper plus fort.

— Hardi! glapissait-elle, cogne!... cogne!...

Panoufle, impassible, sifflotait pendant ce temps-là.

Enfin, reprenant son rôle de pacificateur, pour s'en prévaloir plus tard auprès des petits martyrs, il dit:

— Cette correction était méritée... je suis juste, moi... mais les gosses ont leur compte... Ça leur servira de leçon... En voilà assez.

Et il saisit La Limace par les bras.

— Va-t-en, dit Panoufle, ça vaudra mieux... Emmène Zéphyrine.

Les époux partirent bras dessus, bras dessous.

Fanfan sanglotait, non de la douleur des coups reçus, mais de la perte du précieux breuvage.

Panoufle s'écria:

— Tu vois, Fanfan, tu as fait un beau coup!

— Je n'ai rien à me reprocher.

— La Limace a raison, tu l'as volé!

— Toi aussi, tu vas dire...

— C'est pour le bien que tu l'as fait, je le reconnais...

— C'est pour soigner Claudinet.

— D'accord! seulement ça te prouve que, pour un motif ou pour un autre, il faut arriver dans la vie à être pégriot.

— Non! j'ai voulu expliquer...

— C'est du petit an grand... Tu as été pincé parce que tu n'as pas été assez adroit... L'habileté, tout est là.

— Je n'ai rien fait de malhonnête.

— Tais ton bec, et je t'apprendrai de bons tours, grâce auxquels tu affureras bien plus de galette...

— Je ne veux pas d'argent dans ces conditions-là.

— Tu serais le premier qui cracherait sur le *péze*... Allons! voyons! ne bats pas comtois avec ton vieil ami Panoufle... Je te ferai turbiner; tes poches seront pleines... Et, ma foi, si le cœur t'en dit, tu achèteras d'autre huile de foie de morue à ton emplâtre de Claudinet.

Fanfan tressaillit.

— Quoique, entre nous, poursuivait Panoufle, ce sera comme si tu jetais tes sous dans la rivière... Enfin, c'est ton affaire; le père La Limace n'y verra rien.

Fanfan jeta un long regard sur le petit poitrinaire, qui s'était assis sur le gazon et étanchait avec la loque qui lui servait de mouchoir le sang qui lui ruisselait du nez, depuis que La Limace l'avait roué de coups.

Claudinet tourna ses pauvres yeux éteints du côté de son camarade, et il murmura :

— Ah ! j'ai été fadé, va, mon pauvre vieux !

Fanfan eut un geste de colère pour le bourreau et de pitié pour la victime.

Les dernières paroles de Panoufle lui bourdonnaient dans les oreilles.

Fanfan voulait continuer à soigner Claudinet ; toute la ténacité des Kerlor reparaissait.

— Je ne veux pas qu'il meure ! s'écria-t-il... Je lui achèterai d'autres médicaments.

— Je ne t'en empêche pas, insinua Panoufle avec une fausse et dangereuse bonhomie... Au contraire, puisque je t'offre l'occasion que tu chercherais en vain maintenant...

— On verra.

L'hercule ne se méprit pas sur le sens de cette réponse et il ajouta :

— Tu comprends bien que La Limace et Zéphyrine vont te guigner plus que jamais... Ils ne te laisseront plus faire de corvée avec les pedzouilles... Tu ne récolteras plus un radis.

— On verra, répéta Fanfan, mais avec une autre intonation que tout à l'heure.

— Quand tu voudras, affirma le tentateur, comprenant cette fois qu'il n'était plus éloigné de son but.

LIX

PLAN DE CAMPAGNE.

Depuis plus de trois ans, Panoufle, La Limace et Zéphyrine roulaient sur toutes les routes de France dans l'entresort de la somnambule.

Pendant ce temps, l'association avait mené une vie heureuse, de l'avis des trois complices.

Ce n'était pas la fortune, mais l'heureuse médiocrité qui permettait à La Limace de ne plus fouiller dans son portefeuille pour subsister dans les jours de noire disette.

On ne faisait certainement pas d'économies ; on n'avait pas cette ambition ; ce qu'on voulait, c'était de tomber sur une excellente affaire qui

enrichirait la société et assurerait à chacun de ses membres la sécurité des vieux jours.

Pour cela, il ne fallait pas pratiquer à la légère et échouer comme sur les bords du Noireau.

En attendant le gros coup, on vivait suivant ses goûts, buvant, se battant, se raccommendant entre deux ripailles. Cependant, il y avait des hauts et des bas, comme dans tous les commerces, rappelant aux gredins qu'ils ne seraient à l'abri des fluctuations monétaires que le jour où ils auraient effectué la grande opération rêvée.

Quelquefois les deux hommes s'absentaient pendant deux ou trois jours.

Zéphyrine, toute larmoyante, devait se résigner à cette cruelle séparation.

La Limace emportait sa meule et sa mécanique, Panoufle des fausses clefs, un rossignol, une pince-monseigneur et autres menus joujoux.

On n'oublait pas les couteaux, puisque l'industrie de Rouillard le permettait sans inconvénient.

Une scène touchante avait lieu chaque fois que La Limace et Panoufle allaient s'éloigner.

Ils trinquaient une dernière fois avec Zéphyrine.

La somnambule bénissait les deux hommes et leur souhaitait bonne chance, telle une châtelaine moyenâgeuse encourageant de preux chevaliers partant pour la croisade.

Les embrassades duraient cinq grands minutes; le cœur sensible de Zéphyrine bondissait dans sa vaste poitrine.

A la dernière minute, elle s'arrachait aux étreintes et allait chercher Fanfan et Claudinet.

Elle montrait La Limace et Panoufle aux enfants et s'écriait :

— Quand est-ce que vous en ferez autant, petits fainéants? Il me semble cependant qu'on vous donne toujours *la* bonne exemple !

Quand les associés revenaient, après une éclipse plus ou moins longue, c'était le signal de bombances extraordinaires, à moins que, cela arrivait quelquefois, ils n'eussent pas fait buisson creux; mais il était bien rare qu'ils reparussent complètement bredouilles.

Zéphyrine ne calculait pas la valeur des rapines, pourvu que l'on rapportât quelque chose; aidée de Fanfan et de Claudinet, elle préparait un repas substantiel, arrosé si copieusement que, invariablement au dessert, les époux Rouillard se livraient à une scène de pugilat des plus corsées.

Panoufle disait philosophiquement :

— Cela donne un peu de piquant à leur existence, qui, sans ces incidents, s'écoulerait au milieu d'une félicité trop monotone.

Fanfan et Claudinet grandissaient.

Le spectacle de ces scènes écœurantes, l'habitude de cette vie errante et sans travail véritable, la persévérance des leçons de Panoufle et des insinuations odieuses de La Limace auraient fini par plonger dans le vice les deux pauvres gosses.

Ils résistaient pourtant de toutes leurs forces !

Les premières leçons d'une mère jetées dans le cœur de Fanfan avaient laissé de si profondes racines qu'elles germaient encore, après ces longues années, cet effroyable martyre.

Les préceptes de sœur Simplice avaient moins impressionné la petite âme de Claudinet, bien que, par instants, un éclair de mémoire les lui rappelât fugitivement ; mais c'était surtout la saine amitié des deux enfants qui leur avait donné, sans qu'ils s'en doutassent, le courage de résister à l'envahissement du mal.

Cependant, de jour en jour, la lutte devenait de plus en plus acharnée entre la conscience des enfants et l'abjection de leurs corrupteurs ; les innocents allaient-ils bientôt succomber ?

..

L'association, qui jusque-là s'accommodait si bien de l'existence, éprouva une série de revers inattendus.

Les esprits s'aigrirent ; La Limace devint très amer, Zéphyrine de plus en plus hargneuse, Panoufle rêveur.

L'ère fâcheuse des récriminations s'ouvrit ; chacun reprocha à l'autre une pénurie dont il fallait surtout accuser le sort.

Il y avait d'autres raisons ; mais le trio ne voulait pas en convenir.

Les hommes devenaient de plus en plus paresseux, manquant de feu sacré, se contentant de maigres bénéfices.

Zéphyrine, dont les principes d'économie laissaient à désirer, ne se décidait pas à restreindre les dépenses.

Il fut bientôt impossible de songer à équilibrer sérieusement le budget.

La Limace, après s'être défendu comme un beau diable, dut sacrifier un billet de cent francs.

Il constata avec terreur que la réserve serait à sec en très peu de temps, si la chance ne revenait promptement combler les vides de la caisse sociale.

Après avoir tenu conseil, on tomba d'accord pour reconnaître que la cause de ce marasme était imputable à un trop long séjour dans la même contrée.

Il fallait explorer de nouveaux pays.

La situation ne fit qu'empirer. Décidément, cela devenait désolant.

Pendant un séjour malheureux à Toulouse, une ville d'artistes où l'on ne se contente plus de somnambules extra-lucides, Panoufle, La Limace et Zéphyrine constatèrent avec un accablement navrant qu'ils étaient absolument au bout de leurs ressources.

Cette fois la douleur fut si grande qu'ils ne se rejetèrent pas mutuellement la responsabilité du désastre.

Tous trois restèrent tragiquement effondrés pendant quelques minutes.

— Ça allait si bien en commençant, gémit Panoufle.

— Nous sommes fichus! soupira la somnambule.

— Il reste le matériel, fit La Limace, comme s'il s'adressait à lui-même, et conservant l'illusion d'optimisme persistant d'un homme établi.

Mais Zéphyrine se rebéqua bientôt, retrouvant le sentiment de la propriété.

C'était Zéphyrine qui avait apporté le premier fonds social; c'était elle qui avait hérité de Rose Fouilloux; elle défendait son bien.

— C'est ça! fit-elle, après avoir bouffé mon pognon, tu penses à bazarder mon établissement.

La Limace resta insensible à ces reproches, car il comprenait l'inanité de ses dernières espérances.

Il fallait garder l'entresort; Troppmann, qui n'était pas vendable, pourrait encore traîner la voiture: quant à Tape-dur, le bouledogue, il ne représentait pas une grosse valeur marchande.

D'ailleurs, Panoufle voulut empêcher toute querelle dissolvante.

— Faut pas se chamailler, prononça-t-il.

— T'as raison, reconnut Zéphyrine; seulement, voyons, moi je n'ai pas tort... Vous êtes deux mollassons... Vous vous êtes endormis sur le rôti... Vous deviez toujours faire un chopin magnifique, vous n'avez même pas essayé.

Panoufle et La Limace se regardèrent, l'oreille basse; ils méritaient cette semonce.

Zéphyrine fut désarmée en voyant qu'on ne lui tenait pas tête; elle frisa ses moustaches de cuirassier, mieux fournies en tout cas que celles d'Eusèbe, puis étendit les éclanches de mouton qui lui servaient de mains.

— Il n'y a pas de bon sang! clama-t-elle, vous n'allez pas me laisser dans une pareille position... Allons! un peu de nerf!

Panoufle reprit la parole.

— Il n'y a qu'une chose à faire, quitter ce pays où l'on méconnaît la vraie science...

— Ça, c'est pas malin, répliqua Zéphyrine, je ne suis qu'une gourde, mais j'en aurais bien trouvé autant.



